

HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

OU

NOUVELLE COLLECTION

DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES

PAR MER ET PAR TERRE,

QUI ONT ÉTÉ PUBLIÉES JUSQU'À PRÉSENT DANS LES DIFFÉRENTES LANGUES DE TOUTES LES NATIONS CONNUES:

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile, & de mieux avéré, dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré,

Touchant leur Situation, leur Etendue, leurs Limites, leurs Divisions, leur Climat, leur Terroir, leurs Productions, leurs Lacs, leurs Rivières, leurs Montagnes, leurs Mines, leurs Citez & leurs principales Villes, leurs Ports, leurs Rades, leurs Edifices, &c.

AVEC LES MOEURS ET LES USAGES DES HABITANS, LEUR RELIGION, LEUR GOUVERNEMENT, LEURS ARTS ET LEURS SCIENCES, LEUR COMMERCE ET LEURS MANUFACTURES;

POUR FORMER UN SYSTÊME COMPLET D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE MODERNE, QUI REPRÉSENTERA

L'ÉTAT ACTUEL DE TOUTES LES NATIONS:

ENRICHIE DE CARTES GÉOGRAPHIQUES

Nouvellement composées sur les Observations les plus autentiques;

DE PLANS, ET DE PERSPECTIVES; DE FIGURES D'ANIMAUX, DE VÉGÉTAUX, HABITS, ANTIQUITEZ, &c.

NOUVELLE EDITION,

Revue sur les Originaux *des* Voyageurs, *& où l'on a non-seulement fait des* Additions *& des* Corrections *très-considérables;*

Mais même ajoûté plusieurs nouvelles Cartes & Figures, qui ont été gravées par & sous la Direction de J. VANDER SCHLEY, Elève distingué du célèbre PICART LE ROMAIN.

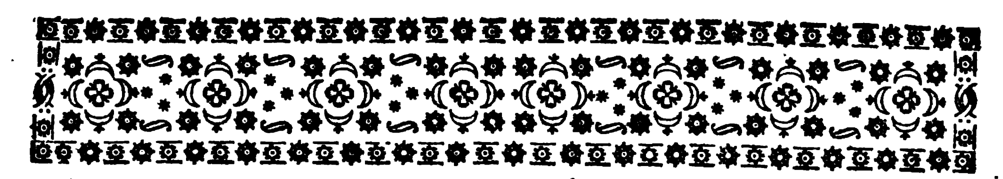
TOME DIX-HUITIÈME.

A LA HAYE,

Chez PIERRE DE HONDT,

M. DCC. LXIII.

Avec Privilège de Sa Majesté Impériale & de Nos Seigneurs les Etats de Hollande & de West-Frise.



AVANT-PROPOS.

LE titre & la nature de cet Ouvrage ne m'obligent pas de remonter au-delà du quinzième siécle, ni de chercher, dans les Ecrivains qui l'ont précedé, ce qui peut faire juger que long-tems avant la Découverte d'un Nouveau Monde, on étoit persuadé de son existence (*a*).

IL n'est pas moins constant que dans les bornes où je suis renfermé par l'engagement de mes premiers Guides, qui ne comprend que les Relations des Voyageurs, je m'éloignerois trop du Plan que j'ai adopté, si pour l'orner, ou pour lui donner plus de plenitude, j'allois puiser, dans d'autres sources, dequoi suppléer à la stérilité des miennes. Ce feroit abandonner la route où j'ai marché jusqu'aujourd'hui, m'en ouvrir une nouvelle à la fin du terme, faire l'Histoire de l'Amérique au lieu de celle des Voyages, & me jetter dans des longueurs qui reculeroient beaucoup la fin de mon entreprise.

CE-

(*a*) C'est assez de remarquer ici que les Anciens en ont eu réellement quelque idée. Acosta, qui *s'est attaché particulièrement* à cette recherche, & d'après lequel tous les Historiens postérieurs sont partis comme moi, avec moins de franchise à le déclarer, observe, dans son premier Livre, „ que „ Platon rapporte l'entretien d'un Prêtre d'E„ gypte avec Solon, sur une Isle qu'il nom„ me *Atlantide*, située au-delà des Colom„ nes d'Hercule: qu'il fait dire à Critias „ que cette Isle étoit aussi grande que toute „ l'Asie & l'Afrique ensemble; qu'on y voyoit „ un Temple long de mille pas, large de „ cinq cens, dont le dehors étoit revêtu „ d'argent, & le dedans tout brillant d'or, „ d'ivoire & de perles; qu'au-delà de cette „ grande Isle, il y en avoit un grand nom„ bre de petites, près desquelles on trou„ voit un Continent, & qu'ensuite on arri„ voit à la vraie Mer". Il est assez surprenant qu'à la réserve de la grande Isle, qui avoit disparu, suivant le même Philosophe, apparemment par un tremblement de terre, on ait reconnu, deux mille ans après, que la vérité répondoit à cette description. Aristote & Theophraste nous apprennent „ que l'an „ 356 de la fondation de Rome, un Vais„ seau Carthaginois, ayant pris sa route en„ tre le Couchant & le Midi, osa pénétrer „ dans une Mer inconnue; qu'il y décou„ vrit, fort loin de la terre, une Isle dé„ serte, spacieuse, arrosée de grandes ri„ vieres, couverte de forêts, dont la beau„ té sembloit répondre de la fertilité du ter„ roir; qu'une partie de l'Equipage ne put „ résister à la tentation de s'y établir; que „ les autres étant retournés à Carthage, le „ Sénat, auquel ils rendirent compte de leur „ découverte, crut devoir ensevelir dans „ l'oubli un événement dont il craignit les „ suites; qu'il fit donner secrétement la mort „ à ceux qui étoient revenus dans le Vais„ seau, & que ceux qui étoient restés dans „ l'Isle demeurèrent sans ressource pour en „ sortir". Avitus rapporte, dans Seneque le Rheteur, „ que l'Océan contient des Ter„ res fertiles". Et personne n'ignore la Prédiction

CEPENDANT j'ai conçu que s'il est trop tard pour renoncer au Plan des Anglois, il n'est pas impossible, dans une Partie qui a peu de liaison avec les précedentes, de remédier à la plupart des défauts qu'on reproche aux premieres, & pour lesquels j'ai souvent demandé grace. Le remede consiste dans un nouvel ordre, que j'ai déja fait entrevoir. Il est tems de l'expliquer.

1°. Au

diction de Seneque le Tragique, dans sa Medée, sur la Découverte d'un Nouveau Monde. Enfin, sans parler d'un Passage de *Marcellin*, qui donne, à cette Mer, une Isle plus grande que toute l'Europe, on lit plus particulierement dans *Elien*, „ que l'Europe, l'Asie & „ la Lybie, qui est l'Afrique, sont environ„ nées de l'Océan; qu'au-delà il se trouve „ un Continent d'une vaste étendue, où les „ Hommes & les Animaux sont beaucoup „ plus grands que dans le nôtre, & où les „ premiers vivent plus long-tems; qu'ils y „ ont des Usages & des Loix contraires à „ celles des autres Peuples, & une incroya„ ble quantité d'or & d'argent, métaux „ moins estimés parmi eux, que le fer ne „ l'est en Europe". *Chevreaux*, qui remarque, à l'occasion de Platon, que les plus fameux Peres de l'Eglise, tels qu'Origene, Lactance, St. Augustin, &c. ont rejetté le récit du Timée de Platon comme une fable, semble avoir ignoré que St. Grégoire, sur l'Epitre de St. Clément, a déclaré, sans aucune marque d'incertitude, qu'au-delà de l'Océan il y avoit un autre Monde. Ajoutons, pour descendre vers nous, que s'il faut s'en rapporter à quatre Vers, cités en Langue du Pays de Galles dans la Collection d'*Hackluyt*, & au témoignage de *Powel*, qui nous a donné l'Histoire du même Pays, un Prince, nommé *Madoc*, second fils d'*Owen Guyned*, Prince de Galles, s'étant embarqué l'an mille cent quatre-vingt dix, dans la seule vue de satisfaire sa curiosité, „ découvrit, après „ quelques semaines de navigation vers „ l'Ouest, une Terre, où il trouva toutes „ sortes de vivres, un air frais, & de l'or; „ qu'après s'y être arrêté assez long-tems, „ il y laissa six-vingt Hommes; il revint en „ Angleterre avec le même bonheur, il y „ équipa une Flotte de dix Vaisseaux, char„ gés d'Hommes, & de provisions conve„ nables à ses desseins, avec lesquels il re„ tourna dans le Pays qu'il avoit découvert; „ mais que, de quelque maniere que ses Avan„ tures aient pu se terminer, on n'en eut „ jamais d'autre information". Ceux qui adoptent ce récit, croient que Madoc avoit abordé dans quelque partie de la Floride ou de la Virginie, & se croient autorisés à lui attribuer l'honneur de la premiere découverte de l'Amérique, en avouant néanmoins qu'il ne la dut qu'au hasard; au lieu qu'environ trois cens vingt-deux ans après, ce fut le fruit des réflexions, des recherches volontaires & de l'habileté d'un Génois.

On verra, ci-dessous, page 103, les quatre Vers qui regardent Madoc; mais qu'il me soit permis d'en joindre ici cinq autres, qui se trouvent dans la même Collection, & que je n'y ai pas découverts assez-tôt pour les joindre à l'Article qu'ils regardent. Ils confirment le Voyage du Frère de Christophe Colomb en Angleterre, parcequ'ils étoient écrits, suivant Hackluyt, sur la Mappemonde dont il fit présent au Roi Henri VII.

Janua cui Patriæ est nomen, cui Bartholomæus
Columbus de Terra-rubra, opus edidit istud
Londoniis, anno Domini 1480 atque insuper anno
Octavo, decimaque die, cum tertia Mensis
Februarii. Laudes Christo cantentur abunde.

Le Collecteur Anglois observe que *Terra-rubra* étoit un surnom de ces fameux Génois, & que Christophe le prenoit, comme Barthélemi son Frère, avant sa glorieuse expédition. C'est un nouvel argument pour la noblesse de leur naissance. Voyez, ci-dessous, page 3, & note (*l*) de la page 5.

1°. Au lieu de m'abandonner tout d'un coup aux Voyageurs, en les suivant, comme au hasard, dans les courses que je vais faire avec eux, il me paroît nécessaire de commencer par une Exposition générale, qui contiendra l'Histoire des Découvertes & des Etablissemens. C'est le seul moyen de répandre assez de jour sur tout ce qui doit suivre, pour éviter l'embarras de revenir sans cesse à des éclaircissemens, qu'on a traités, avec assez de justice, d'ennuyeuses répétitions dans les premiers Tomes. D'ailleurs, ce que je propose comme un expédient, pour la justesse, la précision & la clarté, est réellement indispensable, par la nature des sources qui contiennent les premiers Voyages en Amérique. On n'a jamais publié les véritables Journaux des *Colombs*, des *Pinçons*, d'*Ojeda*, d'*Ovando*, de *Balboa*, de *Ponce de Leon*, d'*Hernandez de Cordoue*, de *Cortez*, & de la plûpart des premiers Navigateurs, qui ont découvert successivement les différentes parties du Nouveau Monde. C'est à divers Historiens, dont quelques-uns n'avoient jamais quitté leur Patrie, qu'on est redevable d'avoir rassemblé des Mémoires particuliers, sur lesquels ils ont formé des corps d'Histoire; & si l'on excepte quelques Piéces échappées à leurs recherches, ou qui ne sont sorties de l'obscurité que depuis la publication de leurs Ouvrages, c'est presqu'uniquement à leur témoignage qu'on est réduit. Aussi vont-ils faire le fond de mon Exposition historique, dans tout l'intervalle qu'ils remplissent; sans autre interruption que celle dont je ne puis me dispenser à chaque nouvelle entreprise, pour la distinguer par le nom du principal Acteur, c'est-à-dire, du Voyageur ou du Conquérant. Les plus célèbres de ces Ecrivains sont *Martyr*, *Oviedo*, *Gomara*, *Antoine Herrera*, *Benzone*, *Las Casas*, *Diaz del Castillo*, *Solis* & quelques autres. Comme leur poids n'est pas le même dans la balance de la Critique, il est important de faire quelques observations sur leur caractere.

Explication d'un nouvel ordre pour la suite de cet Ouvrage.

Recueils des premieres Relations, & sources historiques.

Pierre Martyr d'Anglerie, qu'il ne faut pas confondre avec un autre Pierre Martyr, né à Florence & son contemporain, étoit Milanois, & prend lui-même la double qualité de Protonotaire Apostolique, & de Conseiller du Roi Ferdinand. Il se trouvoit attaché au service de ce Prince, dans le tems même de la Découverte du Nouveau Monde, dont il nous a donné l'Histoire, en trente Livres, ou plutôt en trente Lettres, divisées en trois Parties, sous le titre de *Decades Oceanes*.

Martyr.

La premiere de ces Lettres, qui est adressée, comme la seconde, au Cardinal Ascagne Sforce, offre pour date l'année 1493, c'est-à-dire celle où Christophe Colomb apporta lui-même, en Espagne, la nouvelle des premiers succès de son entreprise. Elle est écrite de la Cour, où Martyr étoit employé, & témoin par conséquent du récit de Colomb, des honneurs qui lui furent accordés, & des nouveaux ordres qu'il reçut. Les Lettres suivantes, adressées, les unes au Cardinal Louis d'Arragon, les autres au Pape

Leon X, &c. répondent de même au progrès des Découvertes, & au tems des informations. Elles sont toutes en latin assez pur. Le mérite de l'Auteur (*b*), l'occasion qu'il avoit de s'instruire, & la simplicité même de son style, où rien ne paroît donné à l'imagination ni au dessein de surprendre par l'éclat du merveilleux, ont acquis à son Ouvrage une réputation distinguée. C'est une source où l'on a toujours puisé sans défiance. Mais il n'y faut pas chercher les détails, ni l'exactitude, qu'on ne peut attendre que des Témoins oculaires d'une Expédition, & qui sont précieux néanmoins dans le récit des grands événemens. On n'y trouve pas, non plus, des Descriptions fort étendues, ni beaucoup d'Observations qui puissent enrichir la Géographie & la Physique; à la réserve de quelques Remarques sur les Vents & les Marées, que l'Auteur avoit recueillies des entretiens de Diegue Colomb & des Navigateurs du même tems.

Oviedo. *Gonçale Fernand Oviedo & Valdez*, Gouverneur du Fort de la Ville de St. Domingue, publia, en 1535, son Histoire des Indes Occidentales, qu'il nomme *Histoire Générale & Naturelle*, (*c*), à l'exemple de Pline, qu'il s'étoit proposé pour modele; mais avec cette différence, dit-il, qu'il veut commencer par l'Histoire de la Découverte & de la Conquête des mêmes Régions. Il étoit parti, en 1513, de Madrid, lieu de sa naissance, avec les ordres du Roi Ferdinand, pour exercer, aux Indes, l'Office de *Controlleur des Fontes & des Mines d'or*. Les fonctions de cet Emploi le conduisirent à la *Terre-ferme*, où il ne se rendit pas moins utile pour la Conquête du Pays & pour la pacification des Indiens. Douze ans après, il revint en Espagne; & n'y trouvant que des Relations imparfaites, sur quantité de choses qui lui étoient familières, il y composa d'abord, sans autre secours que sa mémoire, un Sommaire de l'Histoire Naturelle des Indes. Mais étant retourné à l'Isle Espagnole, avec la qualité de Gouverneur du Fort de St. Domingue, ses papiers, qu'il y avoit laissés, & dix ans d'un nouveau séjour dans les Etablissemens de sa Nation, le mirent en état de perfectionner son Ou-

(*b*) Il prit soin lui-même de rassembler toutes ses Lettres, qu'il dédia, en 1516, à Charle-quint. Elles furent réimprimées à Alcala, en 1530. On lit, dans son Epître, qu'il avoit été envoyé, par le Roi Ferdinand & la Reine Isabelle, en Ambassade à Venise & au Soudan de Babylone. Antoine de *Nebrissa*, son Ami, qui fit réimprimer ensuite ses trois Décades, y joignit le *Traité des Isles nouvellement découvertes*, & la Relation de l'Ambassade de Venise & de Babylone; deux Ouvrages de Martyr, qui n'avoient point encore été publiés. Entre les éloges qu'il lui donne, il dit, en se plaignant de sa modestie qui lui faisoit craindre l'honneur de l'impression, „ Mon cher Martyr est „ capable de se distinguer dans tous les gen„ res de composition; mais c'est le plus mo„ deste des hommes". Edit. de Bâle, *in fol.*, 1533, chez Jean Rebel.

(*c*) La Historia Général y Naturel de las Indias, por el Capitan Gonçalo Hernandez de Oviedo y Valdez, *in fol.*, en Sevilla, 1535.

L'Edition de Salamanque, de 1546, est grossie d'une Relation de la Conquête du Perou, par Xerez.

Ouvrage, ou plutôt d'en composer un autre, avec plus d'exactitude & d'étendue. Il se croit exempt de reproche pour le style, parcequ'étant né à Madrid, ayant reçu son éducation dans la Maison du Roi, & n'ayant vêcu qu'avec des Personnes de distinction, il se flate de savoir parfaitement la Langue Castillane, dont il a fait usage, & qui passe, dit-il, pour la meilleure des Langues vulgaires. A l'égard des faits, il n'auroit pu manquer de bonne foi sans s'attirer l'indignation du Ciel & de la Terre; car il prend à témoins, Dieu, l'Empereur Charles son Maître, & tous les honnêtes gens du monde, qu'il a suivi les plus rigoureuses loix de la vérité.

Il ne publia d'abord que vingt Livres, dans un seul Volume, qui contient tout ce qui regarde les premieres Découvertes, & qui devoit être suivi de deux autres, où il promettoit les Expéditions de la Terre-ferme. Mais après avoir passé plus de vingt-deux ans dans les Colonies Espagnoles, il paroît que le Voyage qu'il fit en Espagne, pour offrir ce premier Tome à l'Empereur Charles, qui l'avoit honoré du titre de son Historiographe, avec une pension considérable, fut la derniere de ses courses. C'étoit la huitième fois, dit-il, qu'il avoit traversé l'Océan. Je n'ai pu découvrir s'il étoit retourné à St. Domingue; & *Jean Poleur* (*d*), à qui nous devons la Traduction de son Ouvrage, en 1556, ne donne aucun éclaircissement sur sa vie & sa mort, ni sur la continuation de son travail. Il n'en est pas moins certain qu'Oviedo tient rang entre les plus célèbres Ecrivains d'Espagne; & que n'ayant presque rien rapporté qu'il n'eût vérifié par ses propres yeux, ou par des Témoins existans, il doit être regardé comme une des meilleures sources pour l'Histoire des premieres Expéditions. La passion qu'il avoit d'imiter Pline l'a rendu fort attentif, en effet, à tout ce qui regarde l'Histoire Naturelle. Il s'est étendu particulierement sur celle de l'Isle Espagnole, qui paroît avoir été son principal objet.

François Lopez de Gomara, autre Historien Espagnol, dont nous avons une ancienne Traduction, en François, par *Martin Fumée*, Sieur de Genillé, a donné, en six Livres, l'Histoire générale des Indes Occidentales (*e*). Cet Ecrivain, que nous n'avons commencé à connoître, dans sa Langue naturelle, que par l'Edition d'Anvers, de 1554, a joui long-tems, en France, d'un succès extraordinaire (*f*), dont il semble qu'on peut apporter trois raisons. Premierement, il a donné, à son sujet, beaucoup plus Gomara.

(*d*) Valet de Chambre de François de Valois, Dauphin de France.

(*e*) Historia general de las Indias, y Todo lo acaescido en ellas, dende que se ganaron hasta el anno 1551, &c. *in* 8°. Anvers 1554.

(*f*) L'Edition de 1581, à Paris, chez *Michel Sonnius*, est annoncée, au titre, pour la cinquième; & le Traducteur en marque de l'étonnement, dans sa Préface.

plus d'étendue que ceux qui l'avoient traité avant lui; & dans un tems où la curiosité étoit extrême pour les progrès de l'Espagne, il n'est pas surprenant qu'on reçût avec avidité tout ce qui sembloit offrir de nouvelles informations. Il parcourt, non-seulement toute l'Amérique jusqu'à l'extrêmité Méridionale, mais les parties mêmes des Indes Orientales, qui étoient alors contestées entre les Espagnols & les Portugais; il se fait Juge du différend des deux Nations; il raisonne avec beaucoup de hardiesse sur leurs prétentions & leurs intérêts; & l'érudition ne lui manquant point pour soutenir ses paradoxes, il y répand un air de vraisemblance, qui a soutenu long-tems l'illusion. En second lieu, il s'écarte souvent du récit des Historiens qui l'ont précedé; & de son tems, comme du nôtre, on se plaisoit à découvrir cette espèce de contradiction entre les meilleurs Écrivains. Enfin, jamais on n'avoit porté si loin que Gomara l'exactitude & la précision dans la mesure des distances. Il semble qu'il marche la toise à la main. Les Mers, les Terres, l'intérieur de l'Amérique, & ses Côtes, tout s'offre à ses yeux dans sa grandeur réelle. Cette apparence de justesse doit en avoir imposé à ceux qui n'étoient pas mieux instruits. Mais, 1°. en voulant trop embrasser, Gomara s'écarte quelquefois de son sujet, & n'a pu réduire une matiere si vaste à des bornes fort étroites, sans tomber souvent dans la confusion. 2°. Lorsqu'il abandonne l'opinion des autres Historiens, il n'explique point sur quel fondement il établit la sienne. 3°. Une grande partie de ces mesures, qu'il donne avec une confiance surprenante, ont été démenties par des Voyageurs plus éclairés. Cependant on reconnoît du savoir dans la plûpart de ses recherches, & de la chaleur dans son style; deux qualités qui soutiennent encore sa réputation, quoique dans les récits qu'il hasarde sans garants, il y ait peu de fond à faire sur son témoignage.

Benzone. *Jérome Benzone*, Milanois, réunit les deux qualités de Voyageur & d'Historien. Nous avons de lui, sous le titre d'Histoire du Nouveau Monde, une Relation de ses Voyages, depuis 1541 jusqu'en 1554, dans laquelle il joint, à ses propres Avantures, les Découvertes & les Conquêtes des Espagnols; avec cette différence, que, sur les événemens qu'il n'avoit pas vus, il fait profession de suivre quelques Ecrivains qui les avoient déja publiés; & que dans tout le reste, c'est-à-dire, jusqu'à la fin de ses courses, il ne rapporte rien dont il n'ait été témoin, ou qu'il n'ait appris de diverses Personnes dont il vante le caractère. Cet Ouvrage est d'autant plus estimable, qu'avec de justes éloges du courage & de la constance des Espagnols, on y trouve une fidèle peinture de leurs cruautés, de leur avarice, & de tous les autres excès auxquels ils se laissèrent emporter par la soif de l'or & par leurs propres divisions. Benzone a cet avantage sur Barthelemi de las Casas, qu'en relevant, comme lui, leurs passions & leurs vices, il a rendu

plus

plus de justice à leurs vertus; & de toutes les qualités qui forment les bons Historiens, cette égalité, dans l'estimation des vertus & des vices, passe, avec raison, pour la plus difficile & la plus rare. *Vrain Chaumeton*, à qui nous sommes redevables d'une assez bonne Traduction de Benzone, en 1579, a grossi le premier des trois Livres, dont l'Ovrage est composé, par des Réflexions historiques sur chaque Chapitre.

Antoine Herrera est depuis long-tems en possession d'une haute estime, qu'il ne doit pas moins au caractère judicieux de son esprit & de son style, qu'à l'exactitude & à l'étendue de ses connoissances. C'est proprement l'Historien des Indes Occidentales, comme Barros est celui des grandes Indes. On ne lui reproche qu'un peu d'affectation à déguiser quantité de faits odieux, sur lesquels il passe toujours légerement. Son Ouvrage, composé de huit Décades, renferme l'Histoire d'environ soixante ans, depuis la premiere année des Découvertes jusqu'en 1554 (*g*). Comme on ne connoît point de source plus abondante & plus pure, il n'est pas surprenant qu'il ait été traduit dans toutes les Langues de l'Europe, & que tous les Ecrivains, qui ont traité le même sujet après lui, fassent profession de le prendre pour guide & pour modele. Il ne paroit pas qu'il eût beaucoup voyagé, ni que dans les choses mêmes qui s'étoient passées de son tems, il donne jamais rien sur la foi de ses propres yeux; mais la qualité d'Historiographe de Sa Majesté Catholique lui ayant fait obtenir tous les secours nécessaires à son travail, une ardeur infatigable lui fit découvrir la vérité de l'Histoire, & sa droiture naturelle ne cessa point de l'y tenir attaché. Tel est le témoignage qu'il se rend lui-même, & que la Critique n'a jamais contredit. Nicolas *de la Coste*, qui a fait passer, en 1660, ses deux premières Décades en François, par une assez bonne Traduction pour le tems, déclare que „ c'est la naïveté de l'Ouvrage & la réputation de l'Auteur, qui lui en „ ont inspiré le dessein (*h*)". Herrera.

Ces cinq Ecrivains sont non-seulement les premiers, mais les seuls, qui aient publié l'Histoire des Découvertes, jusqu'à leur tems. On pourroit compter aussi dans ce nombre, le fameux Traité de la Tyrannie des Espagnols, par *Barthelemi de Las Casas* (*i*), s'il n'avoit été plutôt composé pour nous représenter le malheur des Indes, que pour en écrire l'Histoire. L'Auteur, qui s'étoit engagé dans l'Etat ecclésiastique, après avoir accompagné son Las Casas.

(*g*) Historia général de los Hechos de los Castellanos en las Islas y Tiera-firma del Mar Oceano, por Anton. de Herrera, desde el anno 1492, hasta el de 1554, *in-fol.* Madrid. 1601, 4 vol.

(*h*) La troisième Décade n'a paru qu'en 1671, après la mort du Traducteur; & le reste n'a jamais été traduit.

(*i*) Relacion de la Destruycion de las Indias occidentales por los Castellanos. *Edition de Seville* 1552.

son Père au premier Voyage de Christophe Colomb, avoit employé la plus grande partie de sa vie à prêcher aux Espagnols qu'ils devoient traiter les Indiens avec douceur, & leur donner des exemples de religion & d'humanité. L'inutilité de ses efforts, & peut-être les persécutions qu'il avoit essuyées lui-même, l'avoient porté à se jetter dans l'Ordre de St. Dominique. Mais la Cour d'Espagne, qui reconnut la droiture de ses intentions, l'ayant forcé d'accepter l'Evêché de *Chiapa*, dont il remplit les fonctions pendant plusieurs années, & que ses maladies l'obligèrent de quitter en 1551, il donna le reste de sa vie à la composition de plusieurs Ouvrages, entre lesquels celui qu'on vient de nommer tient le premier rang. Autant que tous les autres respirent la douceur & la piété, autant celui-ci se ressent du chagrin qui l'avoit fait entreprendre. Le Prélat, qui n'avoit de foible que sa santé, y répand toute l'amertume d'un zèle aigri par de longues traverses & par le souvenir toujours présent des injustices & des cruautés dont il avoit été témoin. Il porta cette espèce de vangeance, ou si l'on veut, cette chaleur pour la défense des Indiens, jusqu'à déclarer la guerre, par plusieurs Traités, à ceux qui entreprenoient de justifier la violence & la barbarie des Espagnols. Cependant son Ouvrage renferme un grand nombre d'événemens historiques, qu'on ne peut soupçonner d'infidélité, & qui ont le mérite extrêmement singulier d'être sortis de la plume d'un Homme de bien, qui ne les avoit presque pas perdus de vue, depuis la premiere Découverte des Indes, c'est-à-dire, pendant l'espace d'environ cinquante ans. Mais pour lever tous les scrupules, sur un témoignage que la faveur qu'il a trouvée chez les Protestans semble avoir un peu décrié dans l'esprit des Catholiques, il suffit de rapporter le jugement d'un Historien moderne, qui ne doit être suspect pour aucun Parti, dans un problême de cette nature. „ On „ ne peut disconvenir, dit le Père de Charlevoix, qu'il régne dans l'Ouvra„ ge de Las Casas un air de vivacité & d'exagération, qui prévient un peu „ contre lui, & que les faits qu'il rapporte, *sans être altérés dans la substance*, „ ont, sous sa plume, je ne sais quoi d'odieux & de criant, qu'il pouvoit „ peut-être adoucir. Il n'avoit pas assez fait réflexion qu'il ne suffit pas à „ un Historien d'être véridique, & qu'il doit encore être extrêmement en „ garde contre ce que la prévention, la haine, l'intérêt, l'amitié, l'enga„ gement, un zèle trop amer, ou trop ardent, peuvent donner de cou„ leurs, ou étrangeres, ou trop vives, aux faits *d'ailleurs les plus certains*. „ Mais on peut bien assurer que le St. Evêque de Chiapa, dont, malgré „ ses défauts, ou, pour parler plus juste, les excès de ses vertus, le nom „ est demeuré très respectable dans les Annales du Nouveau Monde & „ dans les Histoires d'Espagne, ne prévoyoit pas les mauvais effets que son „ Ouvrage produisit, peu d'années après sa publication, lorsqu'il eût été

„ traduit

„ traduit par un Hollandois (*k*)". Comme l'Hiſtoire ne demande que la vérité des faits, & que les motifs de l'Ecrivain n'y changent rien, lorſqu'ils ne lui font pas bleſſer les régles de la bonne foi, on doit conclure que le reproche de chagrin & d'amertume ne pouvant tomber que ſur les expreſſions de Las Caſas, ſon témoignage n'en a pas moins de poids pour le fond des événemens (*l*).

Diaz del Caſtillo.

Bernard Diaz del Caſtillo ne s'eſt attaché qu'à l'Hiſtoire des Voyages & des Guerres de Fernand Cortez, dans la fameuſe Expédition du Méxique. Un Ecrivain, qui fait profeſſion d'avoir ſuivi conſtamment ſon Héros, & qui ne rapporte rien dont il n'ait été ſans ceſſe Acteur ou Témoin, mérite, ſans doute, une confiance proportionnée à ces deux titres. Auſſi ne l'accuſe-t-on point d'avoir manqué de reſpect pour la vérité; mais on le ſoupçonne d'un excès de jalouſie & d'ambition, qui lui fait quelquefois condamner la conduite de ſon Général, ou donner de malignes interprétations à ſes vues. Solis, qui lui fait ce reproche, n'en reconnoît pas moins que ſon ſtyle, rude & groſſier (*m*), porte une apparence de bonne foi, qui lui donne du crédit, & qu'en mettant à l'écart ſes conjectures & ſes raiſonnemens, on trouve, ſous ces deux nuages, beaucoup de lumières dans ſes détails hiſtoriques. Son Ouvrage ne fut publié (*n*) qu'en 1632, c'eſt-à-dire, long-tems après ſa mort, par un Religieux de la Merci, qui le tira d'une Bibliothéque, où il étoit comme enſeveli.

Lettres de Cortez.

Les Lettres de *Fernand Cortez* ſont une autre ſource de vérité, pour l'Hiſtoire des mêmes événemens. Elles furent écrites à Charle-quint, pendant l'Expédition même, & dans la confuſion des armes; mais quoiqu'elles portent un caractère de nobleſſe & de bonne foi, qui doit les faire paſſer pour un monument reſpectable, il ne faut pas y chercher de longues & curieuſes explications. Les premieres contiennent une courte peinture de la ſituation de Cortez, qui ne peut ſervir qu'à vérifier l'ordre & la date de ſes entrepriſes. Dans les autres, on ne lit que des demandes & des plaintes (*o*).

Solis.

L'Histoire de la Conquête du Mexique, par *Antoine de Solis* (*p*), quoique

(*k*) Il confirma les Rebelles des Pays-bas dans leur haine pour les Eſpagnols. *Hiſtoire de St. Domingue, Liv. 6, p.* 325. *& autres.*

(*l*) On ne dit rien, ici, de la vie de Chriſtophe Colomb, par Fernand ſon Fils. *Voyez, ci-deſſous, les Notes qui le regardent.*

(*m*) Solis dit qu'il s'expliquoit mieux avec l'épée qu'avec la plume.

(*n*) *Sous le titre de* Hiſtoria Verdadera de la Conquiſta de la Nueva Eſpanna, eſcrita por el Capitan Bernal Diaz del Caſtillo. *in fol.* Madrid, 1632. *Nous n'en avons pas de Traduction.*

(*o*) *Elles ont été publiées, à Madrid, ſous le titre de* Cartas de D. Hernando Cortes, Marques del Valle, de la Conquiſta de Mexico, al Emperador. *Gemelli Carreri ſe fait honneur d'en avoir vu quelques-unes, en manuſcrit, dans la Nouvelle Eſpagne. Voyez ſon Journal, au Tome XVI. de ce Recueil.*

(*p*) Hiſtoria de la Conquiſta de Mexico, Problacion y progreſſos de la America ſeptentrional conocida por el nombre de Nueva Eſpanna, por D. Antonio de Solis, *in fol.* *Madrid*, 1684.

que postérieure, de long-tems, à celles qu'on a nommées, & composée même d'après elles, ne peut être négligée pour toute entreprise historique, où ce grand événement sera rappellé. D'ailleurs, en reconnoissant ce qu'il doit aux anciennes sources, l'Auteur assure qu'il en a découvert de nouvelles; & quoiqu'il se dispense de les nommer, le suffrage constant de sa Nation prouve assez que cette noble hardiesse n'a jamais été démentie. Ce n'est pas faire un éloge excessif d'un Historien dont la réputation est si bien établie, que de le compter entre les meilleurs Écrivains d'Espagne. Le succès de la Traduction de son Ouvrage, en François (q), n'empêche pas qu'elle ne soit fort inférieure à l'Original.

Autres Historiens.

Corneille Wytfliet, *Jean de Laët*, *Montan*, *Ogilby*, *Torquemada*, & quelques autres dont nous avons des Histoires ou des Descriptions générales de l'Amérique, n'ont fait que répéter, sous différentes formes, ce qui avoit été publié avant eux. Si l'on considere la juste distinction qu'il faut toujours mettre, entre les Auteurs originaux & ceux qui n'ont écrit qu'assez long-tems après, on ne s'étonnera point que je cite rarement des Productions si tardives, du moins dans ce qu'elles ont de commun avec les premieres, dont elles empruntent leur autorité; & que je ne les employe qu'à titre de supplémens pour les événemens postérieurs, qui ne peuvent se trouver dans les Historiens des premieres Découvertes. Par la même raison, lorsqu'ayant présenté l'Amérique ouverte aux Européens par les Espagnols, il faudra passer à l'Histoire des Découvertes particulières, dont plusieurs Nations de l'Europe ont partagé la gloire, je ne consulterai point d'autres Relations que celles que je nomme originales; & je reserverai tout ce qui s'est publié depuis, pour la troisième Partie de mon nouveau Plan.

Le Père de Charlevoix.

EXCEPTONS néanmoins l'Histoire de Saint Domingue, parceque remontant jusqu'à l'origine des Découvertes, elle embrasse une partie de mon sujet. L'estime dont elle est en possession doit la faire regarder comme une source avouée du Public; & quoique dans la premiere moitié de son Ouvrage, l'Auteur n'ait pas eu d'autres sources que les miennes, les Mémoires anecdotes du P. Pers, & les Actes du Dépôt de la Marine (q), dont il déclare que la seconde est composée, en font une Histoire originale. Tout ce que j'emprunte d'elle est cité fidélement; seul mérite que j'en veux tirer, avec celui d'avoir un peu réparé le style.

C'EST donc à cette suite de récits & de témoignages, que j'entreprens de donner une forme historique; autant du moins qu'il est possible, dans une matiere dont les parties ont souvent peu de liaison. L'exécution de ce projet me jette dans un travail extrêmement pénible, mais j'y suis engagé par d'an-

(q) Par Citri De la Guette, in-4°. Paris, 1691. Nous en avons plusieurs Editions.
(r) Préface de l'Histoire de St. Domingue.

d'anciennes promesses; & je n'aurai rien à regretter, si le Public s'apperçoit que mes nouvelles vues apportent un changement avantageux au Plan des Anglois.

II. Ensuite, n'oubliant pas que je marche sur leurs traces, & qu'il n'est pas question de jetter si tard les fondemens d'un autre Ouvrage, je reviendrai aux véritables Journaux des Voyageurs. Mais ils recevront tant de jour, de l'exposition qui va les précéder, qu'on ne doit plus craindre d'être arrêté par des récits obscurs, ni fatigué par des répétitions, trop souvent nécessaires pour les éclaircir. Comme la route, aux différens Ports de l'Amérique, est sujette à peu d'incidens, parceque les difficultés n'ont été que pour les premiers Navigateurs, & que depuis les grandes Découvertes, on n'a qu'une Mer fort connue à traverser, le détail des Navigations sera court; à la réserve néanmoins des Voyages entrepris pour chercher un Passage au Nord-Est & au Nord-Ouest, que leur singularité doit faire excepter. D'un autre côté, je me confirme plus que jamais dans la résolution d'abréger les Journaux, & de supprimer même, comme je l'ai déja fait dans les derniers Tomes, ceux qui ne contiennent rien d'important ou qu'on ne trouve dans les autres, en les bornant à l'honneur d'être nommés dans un Index. Si j'ajoûte qu'avec plus de fidélité que les Anglois pour leur propre Méthode, j'en détacherai tout ce qui regarde la Géographie, la Religion, les Mœurs & les Usages, pour en faire un corps mieux ordonné, sous le titre ordinaire de *Description*, on concevra que chaque Journal, réduit aux avantures personnelles du Voyageur, à ses observations particulières, & aux simples recherches de sa curiosité, ne sera jamais d'une longue étendue, ou du moins qu'il ne contiendra rien que d'agréable ou d'utile. Seconde réformation de l'ancien Plan.

III. Ce que je continuerai de nommer les *Descriptions* sera formé, comme dans les Volumes précédens, des Remarques de tous les Voyageurs sur chaque Pays & ses Habitans. Mais la partie historique, qui va conduire à celle des Journaux, ne s'étendant point au-delà du tems des Découvertes & des Conquêtes, qui est celui dans lequel tous les Historiens se sont renfermés, il reste un long espace à remplir; & suivant la nature de cet Ouvrage, il ne peut l'être que par divers lambeaux d'Histoire, qui se trouvent répandus dans les Relations de quelques Voyageurs. Laissons le soin de recueillir d'autres Mémoires & d'autres Actes, au P. de Charlevoix, qui s'est chargé de cette grande entreprise, & qui a déja fait connoître, par ses Histoires du Japon, de St. Domingue & de la Nouvelle France, ce qu'on peut attendre de ses laborieuses recherches. Mais si c'est sortir de mon sujet que de porter les miennes hors des Relations de Voyages, je dois profiter aussi de tout ce qu'elles peuvent m'offrir, pour enrichir cette der-

niere Partie de mon Ouvrage. Ainsi non-seulement je promets plus d'exactitude & de régularité dans les Descriptions; mais tirant des Voyageurs tout ce qui appartient à l'Histoire de chaque Pays, j'en composerai une sorte de Supplément, pour l'Exposition historique par laquelle je vais commencer. Troisième réformation, qui ne m'a pas semblé moins utile que les deux autres.

IV. Les Voyages au Nord-Est & au Nord-Ouest, qui seront le terme de mon travail, étoient annoncés dans cet ordre, par la Préface des Anglois. Comme ils forment un corps détaché, qui devient plus important que jamais par les dernières Navigations, & par les nouvelles Cartes de M. de l'Isle, je remets à régler leur distribution dans une Préface qui ne regardera qu'eux, & qui contiendra les motifs de ces fameuses Expéditions.

Tels sont les changemens que je me suis proposés, & dont je devois l'explication. S'ils obtiennent la faveur du Public, je remets en Mer à pleines voiles, avec un vent si flatteur; &, dans toute la confiance d'un Voyageur exercé, je ne connois plus d'obstacles jusqu'au Port.

Laissons le reste de l'espace au Géographe.

Nota. Quoique nous ayons déja fait le juste éloge de ce nouveau Volume de Mr. l'Abbé Prevost, nous ne pouvons qu'exprimer encore la satisfaction que nous a donné sa lecture; & si nos Corrections sont moins fréquentes, c'est que l'exécution de l'Ouvrage étoit plus parfaite que celle des Tomes précedens. Ainsi, dispensés de rendre compte, par un *Avertissement* particulier, des Ameliorations que nous y avons apportées en fort petit nombre, nous ne destinons cette Remarque que pour ajouter, à la premiere Note de l'Avant-Propos de Mr. Prevost, deux Faits singuliers qui ont rapport à la Découverte du Nouveau Monde.

L'un est en faveur des Anglois. En 1741 il parut à Londres un Ecrit, ayant pour Titre; *Le Droit de la Couronne de la Grande Bretagne sur l'Amérique, plus ancien que celui de l'Espagne*. On prétendoit y démontrer, que plus de trois siècles avant Colomb, les Anglois s'y étoient établis, & que leur Postérité formoit encore aujourd'hui une Nation particulière, qui avoit conservé sa langue originale. On apportoit en preuve „ une „ Lettre du Sr. *Morgan Jones*, Chapelain „ pour la Colonie de la Caroline Méridionale, au Prédicateur *Thomas Lloyd* de Pensylvanie, qui la remit à *Charles Lloyd* de „ *Dolytran*, dans le Comté de Montgomery, „ & communiquée depuis au Prédicateur *Robert Plott*, par Mr. *Edouard Lloyd* à Oxford". Voici la traduction de cette Lettre.

„ En l'an 1660. du tems que je me trouvois dans la Virginie, en qualité de Chapelain du Général Major *Bennet*, du District de *Manseman Berkly*, l'on équipa „ deux Vaisseaux pour *Port-Royal*, qu'on „ nomme aujourd'hui *Caroline Méridionale*, „ à 60 miles au Sud du *Cap Fair*, & je fus „ en même tems envoyé pour être leur Prédicateur. Le 19 Avril nous partîmes de „ la Virginie, & arrivâmes le 30 du même „ mois à la Rade de Port-Royal, où nous „ attendîmes les autres Vaisseaux de la Flotte, qui étoit sur le point de mettre à la „ voile des Barbades pour se rendre aux „ Bermudes, avec Mr. *West*, alors Vice-Gouverneur de cette Place. Dès que la „ Flotte fut arrivée, nos Chaloupes remontèrent la Rivière jusqu'à un lieu nommé *Doester-Punt*, où nous sejournâmes „ environ huit mois, pendant lequel tems „ la plûpart de nos gens moururent faute „ de

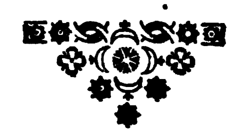
„ de subsistances. Je m'engageai avec cinq „ autres à travers les Deserts, & ayant gagné „ le Pays de *Tuscorara*, les Indiens nous fi„ rent Prisonniers, parceque nous leur a„ vions dit que nous devions nous rendre à „ *Rosnock*. Cette même nuit, ils nous con„ duisirent dans leur Ville, & nous gardè„ rent fort étroitement à notre grande fra„ yeur & détresse. Le jour suivant ils tin„ rent Conseil entr'eux pour savoir ce qu'ils „ feroient de nous, & peu de tems après, „ l'interprête vint nous dire que nous n'a„ vions qu'à nous préparer à la mort pour „ le lendemain matin. Moi, fort de mau„ vaise humeur, je dis entr'autres, en Lan„ gue Angloise; *Suis-je échappé à tant de* „ *perils, & faut-il que je sois aujourd'hui* „ *assommé comme un Chien!* A peine a„ vois-je proferé ces mots, que je vis venir „ à moi un Indien, qu'on reconnut depuis „ pour un Capitaine des Indiens *Doegs*, le„ quel me saisissant par le milieu du corps, „ me dit, en Langue Angloise, que je ne „ mourrois point. Là-dessus il se rendit au„ près de l'Empereur de Tuscorara, dont il „ obtint ma liberté & celle de mes Com„ pagnons. Les Indiens nous souhaitèrent „ ensuite beaucoup de bonheur, & nous „ traitèrent fort civilement pendant quatre „ mois. *Dans cet intervalle j'eus souvent* „ l'occasion de converser familièrement avec „ eux en Langue Angloise, & je prêchai „ trois fois la semaine dans la même Lan„ gue devant ces Indiens, qui m'interrom„ poient à tous momens lorsqu'ils ne com„ prenoient pas bien ce que je voulois dire. „ A notre départ, ils nous pourvûrent abon„ damment du nécessaire. Les Tuscoraras „ habitent le long de la Rivière *Pantigo*, „ pas loin du Cap *Artos*. Voilà une Rela„ tion succinte de mon Voyage, chez les „ Indiens Doegs. A la *Nouvelle York* le „ 21 Mars 1668.

(Signé)

„ *Morgan Jones* Fils de *John Jones*,
„ nâtif de *Basaleg* près de *Newport*,
„ dans le Comté de *Monmouth*".

Le Second Fait est à l'honneur des Allemands.

Suivant *Doppelmayer* & les Auteurs qu'il cite, dans son Ouvrage touchant la Vie des Mathématiciens de Nuremberg, l'un d'eux, nommé *Martin Bebaim*, de l'ancienne Famille noble des *Bebaime de Schwarzbach*, originaire de cette Ville, découvrit aussi l'Amerique peu de tems avant Colomb, qui pourroit bien avoir profité de ses lumières. On veut que ce Mathématicien, qui s'étoit fort appliqué à l'Etude de la Geographie, dans la persuasion qu'il devoit y avoir encore beaucoup de Terres au Couchant, se rendit aux Pays-Bas, & sollicita, de la Duchesse *Isabelle*, Gouvernante, Fille de *Jean I.* Roi de Portugal, un Vaisseau pour en faire la recherche. Il l'obtint, & découvrit, en 1460, l'Isle de *Fayal*; mais, sans en rester là, il porta le Roi *Jean II.* de Portugal à lui accorder encore quelques Navires, avec lesquels il partit en compagnie d'un Portugais, nommé *Jaques Canut*, & découvrit en 1485 non-seulement cette Partie de l'Amerique, qu'on a appellée depuis le *Bresil*, mais encore le Détroit qui y est contigu au Sud, connu d'abord sous le nom *des Patagons*, & ensuite sous celui de *Magellan*. Il en dressa une Carte, que *Ferdinand Magellan* vit en 1519, dans le Cabinet du Roi de Portugal, & dont il sçut bien tirer avantage. R. d. E.



REMARQUES
DE
M. BELLIN,
SUR LES CARTES GEOGRAPHIQUES
DE L'AMERIQUE.

L'HISTOIRE *de l'Amérique, & des Voyages qui y ont été faits tant pour la Découverte de ses différentes Parties, que pour y former des Etablissemens, est trop intéressante pour rien négliger de ce qui peut y répandre quelques lumieres. C'est dans cette vue que l'Auteur de cet Ouvrage m'en a confié la Partie géographique, dont je sens toute la difficulté; puisqu'il s'agit de fixer les connoissances qui sont répandues dans tous les Auteurs, avec l'esprit de critique & de combinaison nécessaire; & de mettre sous les yeux l'état actuel de ces vastes Contrées.*

Quoiqu'il y ait un grand nombre de Cartes géographiques sur l'Amérique, le peu d'exactitude qui se trouve dans la plûpart laisse beaucoup à désirer (a). *Je n'ai point envie d'en faire l'examen ni la critique, & encore moins d'en attaquer les Auteurs, dont je connois tout le mérite & le savoir; mais les connoissances sur ces Païs étoient alors fort bornées; elles se sont étendues & multipliées depuis; desorte que nous sommes aujourd'hui en état de faire mieux, quoiqu'éloignés de la perfection.*

Je ne parle point ici de la belle Carte de l'Amérique, publiée par M. Danville en 1746, ni de celle que M. Green a publiée à Londres en 1753. La premiere est d'un grand détail, & supérieure à tout ce qui a paru; la seconde, quoique beaucoup moins détaillée, est recommandable par l'esprit de critique & de comparaison qu'on y a employé pour fixer la position des principaux lieux.

Je fais cette remarque avec d'autant plus de plaisir, que regardant ces deux Ouvrages comme excellens dans leur genre, quoique différens, je compte de faire passer dans mes Cartes tout ce que je trouverai de bon dans l'un & dans l'autre; je ne crains point que leurs Auteurs m'en sachent mauvais gré, non plus que des changemens que je

(a) Les Cartes du Canada du P. Coronelli.

Celles de l'Amérique septentrionale & méridionale de Mrs. Sanson.

Les Cartes générales & particulieres de l'Amérique de M. de l'Isle.

La Carte Angloise, en 20 feuilles, de l'Amérique septentrionale, de M. Poople, & quelques autres Cartes publiées à Londres.

A l'égard de celles publiées à Amsterdam, elles sont, presque toutes, des copies des précédentes.

je croirai devoir faire sur plusieurs parties de leur travail. Chacun a ses recherches, ses connoissances, & sa maniere de les mettre en œuvre.

Outre ces morceaux généraux, les Anglois ont donné, en differens tems, des parties détachées qui ont leur mérite, & qui seules peuvent nous donner une connoissance exacte de leurs Colonies.

A l'égard des parties de l'Amérique que nous possédons, j'en ai donné des Cartes, en 1744, qui sont jointes à l'Histoire de la Nouvelle-France du P. de Charlevoix. J'ose même dire que j'ai été le premier qui ait fait connoître le Canada & la Louisiane avec quelque sorte de précision. Les détails, dans lesquels je suis entré, avoient été inconnus jusqu'alors. Pour s'en convaincre, il ne faut que jetter les yeux sur toutes les Cartes qui ont paru avant 1744. Mais j'ai eu la satisfaction, depuis cette époque, de les retrouver dans les Ouvrages de nos plus habiles Géographes, qui les ont adoptés avec une confiance qui me flatte beaucoup. On voit donc que mon dessein est de puiser dans toutes les sources, & de m'approprier, pour ainsi dire, tout ce que je trouverai de bon, pour former un Corps de Géographie sur l'Amérique; & ce que je joins à ce Volume-ci n'est qu'un foible échantillon de ce que je projette pour les Volumes suivans; obligé, comme je le suis, de me conformer à l'Ordre des Découvertes, pour suivre mon Auteur, avec lequel je dois marcher de concert.

J'ai commencé par une Carte générale du Golfe du Mexique & des Isles de l'Amérique, où j'ai tracé les routes des premiers Navigateurs. Ensuite, j'ai donné une Carte de l'Isle de St. Domingue, sous le nom d'Hayti, telle qu'elle étoit possédée par ses premiers Habitans, à laquelle j'ai ajouté les principaux Etablissemens que les Espagnols y firent après la Découverte. Cette Carte est en très petit point, mais suffisante pour cet objet. J'en donnerai, dans la suite, une beaucoup plus grande & plus détaillée, où l'on trouvera l'état actuel de cette Isle, avec tous les Etablissemens François.

La Découverte de la Terre-Ferme de l'Amérique ayant suivi de près celle des Isles, j'ai donné six petites Cartes particulieres, qui comprennent toute la Côte, depuis la Riviere de l'Orenoque jusqu'au Mexique inclusivement. Je suivrai de même toutes les autres parties; ce qui formera une suite de Cartes de la même grandeur, qu'on pourra rassembler en un seul Corps, à la tête duquel je mettrai une Carte générale, qui est indispensable, pour faire connoître l'ensemble & le rapport de chacune d'elles avec le tout.

Outre les Cartes, je donnerai les Plans des endroits les plus remarquables. Ceux de l'ancien & du nouveau Mexico, qu'on donne dans ce Volume, sont tirés du Recueil Hollandois: mais j'y ai joint deux Plans particuliers, qui n'ont point été rendus avec justesse dans aucun Ouvrage public; l'un est la Rade de Vera-Crux, avec les Isles voisines; l'autre, le Port-Royal & ses environs, situés dans la Baie de Campêche. A l'égard des deux petites Cartes des Environs de Mexico & de ses Lacs, on voit aisément d'où je les ai tirées; & quoiqu'elles ne s'accordent pas trop bien avec les Descriptions qu'on trouve dans les Auteurs, je les ai laissées telles qu'elles étoient, sans

ſans y rien changer, n'étant pas aſſez inſtruit du local, pour entreprendre de les corriger avec quelque ſuccès.

Il ne reſte plus qu'une remarque à faire, ſur l'accord qu'on croiroit devoir ſe rencontrer entre les Relations des Voyageurs, & les Cartes que nous y joignons. Qu'on ne ſoit point ſurpris de quelques différences qui s'y trouvent. Les premiers Navigateurs étoient plus occupés de la grandeur des entrepriſes, & des difficultés qu'ils avoient à vaincre, que de la préciſion des obſervations. Plus braves que ſavans, ils nous ont donné des Relations curieuſes & admirables, mais ſouvent peu exactes pour la poſition des Lieux. Je n'en citerai qu'un exemple. Dans le Voyage de 1512, *pour la Découverte de la Floride, la Relation de Ponce de Leon dit que les* Martyrs, *Iſles au Sud de la preſque Iſle de la Floride, ſont par les* 26 *dégrés* 15 *minutes de latitude; au lieu que ces Iſles ſont par les* 25 *dégrés* (*b*). *Dans le même Voyage, on lit* 17 *dégrés pour la latitude de la Côte du Sud de l'Iſle de* Boriquen, *aujourd'hui Portoric, au lieu qu'elle eſt par les* 18 *dégrés. Cette Relation n'eſt pas la ſeule où l'on trouve de ces anciennes erreurs. C'eſt au Géographe à les réparer.*

Les changemens de noms ne demandent pas moins d'attention; & l'on y apperçoit bien des variétés, depuis la premiere Découverte, juſqu'à ceux qui ſubſiſtent. Il y en a même un grand nombre, dont il eſt impoſſible de trouver la trace, particulierement de ces Villages ou Bourgades Indiennes, célebres dans ces tems, aujourd'hui détruites. Ajoûtez que les noms fixes & connus ne ſont pas toujours écrits de même par les différens Voyageurs. Je ne pouſſerai pas plus loin ces réflexions; elles me paroiſſent ſuffire pour mettre le Lecteur en état de juger de mon Ouvrage, & de ce qu'il m'eſt poſſible de faire.

(*b*) Il y a auſſi une faute d'impreſſion; *Nord-Eſt* pour Nord-Oueſt.

NOTA. On avertit ici que les Cartes, Plans & Figures, qu'on ne trouvera pas dans ce Volume, ont été employées dans le XVI. Nous avons eu ſoin de les indiquer chaque fois. R. d. E.

HISTOIRE

HISTOIRE
GÉNÉRALE
DES VOYAGES
DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XVme SIÈCLE.
DIX-HUITIÈME PARTIE.
LIVRE PREMIER.

PREMIERS VOYAGES, DÉCOUVERTES, ET ETABLISSEMENS DES EUROPÉENS EN AMÉRIQUE.

INTRODUCTION.

Introduction.

TANDIS que la Nation Portugaise poussoit, avec autant d'utilité que de gloire, ses découvertes & ses conquêtes en Afrique, & dans les Indes Orientales, d'habiles Navigateurs, formés par l'exemple & l'émulation, portoient leurs vûes d'un autre côté du Globe terrestre, après avoir conçu l'espérance de s'ouvrir une route à l'Occident, comme les Portugais en avoient découvert une à l'Orient. L'incertitude du terme les tint long-tems suspendus. Quelques soupçons des Anciens sur l'existence d'un autre Monde (*a*), des récits, qui n'avoient pour fondement qu'une obscure tradition, les raisonnemens d'une Philosophie au berceau, dont le goût

Les Anciens soupçonnoient l'existence d'un autre Monde.

(*a*) Voyez l'*Avant-Propos*.

INTRODUCTION.

goût commençoit à se répandre, mais qui n'avoit point encore de principes fermes & bien éclaircis, étoient des motifs trop foibles pour engager les plus hardis dans une si grande entreprise. Mais la Providence du Ciel, qui avoit règlé l'ordre des événemens, rassembla, dans un espace fort court, un grand nombre d'expériences, qui fortifièrent les conjectures, & qui devinrent comme une démonstration sensible. Ces secours, qui paroissent avoir été nécessaires pour animer le courage & l'habileté, méritent d'être consacrés par l'Histoire, dans le souvenir éternel des hommes (*b*).

Expériences qui ont formé cette idée.

Le

(*b*) Les premiers Historiens de l'Amérique s'accordent sur ce récit; mais on se bornera au témoignage du plus judicieux & du plus célèbre, par une simple traduction de ses termes. *Martin Vincent*, fameux Pilote, assura, que s'étant rencontré à 450 lieues au Couchant du Cap Saint-Vincent en Afrique, il avoit trouvé une pièce de bois travaillée par artifice, & dont l'ouvrage n'avoit pas été fait avec du fer. Les vents d'Ouest ayant règné pendant plusieurs jours, il jugea qu'elle venoit nécessairement de quelque Terre Occidentale. *Pedro Correa*, qui avoit épousé une des sœurs de la femme de *Colomb*, certifia que, dans l'Isle de *Puerto Santo*, il avoit vû une autre pièce de bois, que les mêmes vents y avoient jettée, & qui ressembloit à la précédente. Il y avoit vû aussi de fort grosses cannes, dont chacune pouvoit contenir six pintes d'eau, qui devoient y avoir été poussées par l'impétuosité des vents, parce qu'elles n'étoient pas connues dans l'Isle, ni dans toute l'Europe. Les Insulaires des Açores rendirent témoignage que pendant les vents de l'Ouest & du Nord-Est (1), la Mer transportoit des pins aux Côtes de la *Gracieuse* & de *Fayal*, où la Nature ne produit point de ces arbres, & que dans l'Isle de *Flore* la Mer avoit jetté deux cadavres humains, qui avoient la face fort large & d'un autre air que celui des Européens. Une autre fois, on avoit vû, près des mêmes Isles, deux Canots d'une forme extraordinaire, qui n'enfoncent jamais, & que le vent y avoit fait aborder. *Antonio Leme*, qui s'étoit marié dans l'Isle de Madere, raconta, qu'ayant couru assez loin au Couchant avec sa Caravelle, il croyoit avoir apperçu trois Terres qui lui étoient inconnues. Un Habitant de la même Isle demanda, vers ce tems, au Roi de Portugal, la permission de découvrir une certaine Terre, qu'il prétendoit avoir vûe tous les ans, & toûjours sous la même apparence. Quoiqu'il ne paroisse point qu'il eût réussi, c'est de-là, & du témoignage précédent, que dans les Cartes Marines, qui se firent alors, on représenta quelques Isles dans ces Mers, particuliérement celle qu'on y nommoit *Antille*, & qu'on mettoit à deux cens lieues au Couchant des Canaries & des Açores. Les Portugais la prirent pour l'Isle de *las Siete Ciudadas*, c'est-à-dire, *des sept Cités*, peuplée suivant leur tradition, en 714, au tems de l'invasion des Mores, par quantité d'Espagnols, qui s'embarquèrent, pour fuir la persécution, avec sept Évêques, dont chacun bâtit sa Ville; de quoi ils prétendent qu'on fut informé, du tems de Dom Henri de Portugal, par un Navire que la tempête y jetta, & qui étant revenu, ne put trouver ensuite le moyen d'y retourner. Ils ajoûtent que ce qui empêcha l'Equipage d'en rapporter de plus amples informations, fut la crainte d'être retenu par les Insulaires, qui obligea le Capitaine de faire remettre promptement à la voile. *Diego de Tiene* & d'autres Portugais, s'étant embarqués pour l'Isle de Fayal, avec un Pilote nommé *Diego Velasquez*, assurèrent qu'ayant manqué cette Isle, ils avoient gagné cent cinquante lieues par un vent de Sud-Est, & qu'au retour ils avoient découvert l'Isle de Flore, guidés par quantité d'oiseaux, auxquels ils voyoient prendre cette brisée, & qu'ils n'avoient pas reconnus pour des oiseaux maritimes; qu'ensuite ils étoient allés si loin vers le Nord, qu'ils avoient apperçu le Cap de Clare, en Irlande, vers l'Est, où ils avoient trouvé que les vents d'Ouest souffloient impétueusement, & que la Mer néanmoins étoit fort unie; ce qui leur avoit fait juger que cela venoit de quelque Terre peu éloignée, qui étoit à l'abri du côté de l'Occident; mais qu'ils n'avoient pas voulu s'en approcher, parcequ'étant avancés dans le mois d'Août, ils avoient appréhendé l'hiver. Un autre Pilote racontoit, que faisant route en Irlande, il avoit apperçu cette Terre, qui depuis a été reconnue pour celle de *Bacalaos*, mais que l'impétuosité des vents l'avoit empêché d'y aborder. *Pedro de Velasco* de Galice disoit qu'en faisant la même route il étoit passé si loin dans le Nord,

(1) Ou plûtôt du *Nord-Ouest*. R. d. E.

INTRODUCTION.

Christophe Colomb est le premier qui s'y attache.

LE premier, qui trouva, dans sa grandeur d'ame & dans ses réflexions, assez de force & de lumière pour s'élever au-dessus des obstacles, fut un Genois, nommé Christophe *Colomb*, si peu connu jusqu'alors, qu'on ne s'est jamais accordé sur son extraction, ni même sur le lieu de sa naissance. (*c*), & que ses propres Enfans n'ont pû lever ce doute. Les ennemis de sa gloire publièrent qu'il avoit hérité du Journal d'un Pilote, qui, portant des vins d'Espagne en Angleterre, avoit été contraint, par les vents, de courir d'abord au Sud, ensuite à l'Ouest, où il avoit trouvé des terres & des hommes nuds, & qui, ayant perdu presque tous ses gens dans cette Course, étoit revenu chez Colomb, son ancien Ami, auquel il avoit laissé, en mourant, ses Papiers & ses Cartes. Mais ce bruit, que la jalousie n'a pas laissé de faire adopter à plusieurs Historiens Espagnols (*d*), paroit détruit par la navigation même de Colomb, qui ne pensa point à tourner au Sud, & par toutes les circonstances de sa conduite. Il n'avoit donc que l'opinion des Anciens, soutenue par quelques expériences récentes, avec sa hardiesse naturelle & ses raisonnemens, pour guides, dans une entreprise pleine de difficultés & de dangers, dont le succès a rendu sa mémoire immortelle.

L'envie veut lui en dérobber l'honneur.

L'ETAT

Nord, qu'il avoit vû des Terres au Couchant de l'Irlande. *Vincent Diaz*, Pilote Portugais, venant de Guinée, fort au large de Madere, crut avoir observé à l'Ouest, une véritable Terre. Il en communiqua le secret à un Marchand Génois, son intime ami, qui arma pour la découvrir, & qui en demanda la permission au Roi de Portugal. Ce Prince donna des ordres favorables à son entreprise; & quoiqu'*ils eussent été mal exécutés*, *Diaz* partit avec son ami, qui se nommoit *Lucas de Caçana*. Mais ils poussèrent leur navigation fort loin, sans rien appercevoir qui répondît à leurs espérances. Gaspar & Michel de *Cortereal*, deux fils du Capitaine qui avoit découvert la *Tercere*, se perdirent dans la même entreprise. Enfin, personne ne pouvoit ignorer alors ce que *Barros* rapporte dans son *Histoire des Indes Orientales*. Il assure qu'en découvrant *Corvo*, la plus Occidentale des Isles Açores, on trouva une Statue équestre de pierre, ou de terre cuite, montée sur un piedestal de même matière, dont les côtés offroient des inscriptions, en caractères qu'on ne put déchiffrer, & que le Cavalier, vêtu à la manière des Amériquains, qui ne sont point absolument nuds, montroit du doigt l'Occident, comme pour avertir qu'on y trouveroit des terres & des hommes. *Ant. Herrera*, *Liv.* 1. *Chap.* 2. & 3.

(*c*) Les uns le font naître à Genes, d'autres à Savone, à Cugurco, à Neri, & ne diffèrent pas moins sur la condition de sa famille. Plusieurs le mettent dans la lie du peuple (1). Quelques-uns lui font tirer son origine de Plaisance en Lombardie. Ferdinand, le second de ses deux fils, qui a composé son Histoire, embrasse ce dernier sentiment, & parle des tombeaux des Colombs, qu'on voyoit encore dans cette Ville, avec leurs armes. Il paroît que la dispute sur ce point fut portée au *Conseil* des Indes, sans que personne nous ait appris quel en fut le résultat. Herrera, où l'on trouve seulement qu'elle y devoit être décidée, ajoûte, qu'on prouvoit que l'Empereur Othon II, en 940, confirma aux Comtes Pierre, Jean & Alexandre Colombos, frères, les biens feudataires qu'ils avoient dans la Jurisdiction des Villes d'Agui, de Saona, d'Aste, de Montferrat, de Turin & de Verceil; qu'il paroissoit, par d'autres titres, que les Colombos de Plaisance, de Cucaro & de Cugurco étoient les mêmes, descendus de ces trois frères, auxquels le même Empereur avoit fait plusieurs donations considérables. *Herrera*, *Liv.* 1. *Ch.* 7. Christophe Colomb lui-même, parvenu aux honneurs qu'il obtint après son expédition, assuroit une Dame Espagnole, dans une Lettre citée par son fils, qu'il n'étoit pas le premier Amiral de sa famille. *Vie de Colomb*, *T.* 1. *p.* 5.

(*d*) Particuliérement Gomera, *Liv.* 1. *Ch.* 14. Oviedo, en le rapportant, déclare qu'il le croit faux, *Liv.* 1. *Ch.* 2. Herrera l'attribue à l'envie, *Chap.* 8.

(1) **Entr'autres on le fait fils d'un Cardeur de laine de *Cogureto*, Village du Territoire de Genes. Sa naissance est fixée en 1442. R. d. E.**

INTRODUCTION.

Obstacles qu'il est obligé de surmonter, & propositions qu'il fait à plusieurs Cours.

L'ETAT de sa fortune, dans un établissement médiocre, que le hasard lui avoit offert à Lisbonne (*e*), l'assujettissoit à communiquer des vûes, qu'il ne pouvoit exécuter qu'avec de puissans secours. Il crut devoir la préférence à sa Patrie: mais les Génois, refroidis pour les Voyages de Mer, par le tort que les découvertes des Portugais causoient à leur Commerce, rejettèrent ses propositions comme des fables. On ne trouve, ni l'année, ni les circonstances de cette négociation. Il offrit ensuite ses services à Dom *Juan*, Roi de Portugal. Cette ouverture fut d'autant mieux reçue à la Cour de Lisbonne, que le mérite de Colomb y étoit plus connu que dans la République de Genes, d'où il étoit sorti dès l'enfance. On savoit qu'il s'étoit appliqué constamment à l'étude de la Cosmographie, de l'Astronomie, de la Géométrie & de la Navigation, & qu'il avoit joint une longue pratique à ses connoissances. On remarque en particulier qu'il savoit parfaitement l'art d'observer la latitude, ou la hauteur du Pôle par l'Astrolabe; ce que personne, avant lui, n'avoit exercé en haute Mer, quoiqu'on en fît des leçons publiques dans les Ecoles: & son Frère, qui s'étoit retiré comme lui en Portugal, s'y étoit acquis beaucoup de réputation pour les Cartes marines & les Sphères, qu'il faisoit dans une perfection, dont on n'avoit pas encore eu d'exemple. Aussi fut-il écouté si favorablement, que la Cour nomma d'abord des Commissaires (*f*) pour examiner ses offres. Mais il devint la dupe de leur mauvaise foi. Lorsqu'ils eurent reçu ses explications, ils persuadèrent au Roi de faire partir secrettement une Caravelle, avec ordre de suivre exactement ses Mémoires, qu'ils avoient recueillis dans leurs conferences (*g*). A la vérité, leur artifice ne tourna qu'à leur honte. Le Pilote Portugais, qui n'avoit ni la tête, ni le courage du Génois, n'alla pas fort loin sans être effrayé par les difficultés de l'entreprise, & revint publier, à Lisbonne, que les nouveaux projets étoient autant de chimères. Colomb, dans l'indignation de se voir trompé, prit aussi-tôt la résolution de quitter le Portugal. Il n'y étoit plus attaché par sa femme, que la mort lui avoit enlevée depuis peu; & craignant même

(*e*) Son fils raconte qu'ayant couru longtems les Mers avec un Corsaire fameux, qui se nommoit *Colomb le jeune*, & qui étoit de sa Maison, le feu prit à sa Galère, dans un Combat contre les Vénitiens, entre Lisbonne & le Cap Saint-Vincent; qu'il ne se sauva qu'à l'aide d'une rame, sur laquelle il fit deux lieues, avant que d'arriver à terre; qu'étant allé à Lisbonne, où il trouva quelques Génois de sa connoissance, il y avoit paru aimable à une Demoiselle, qui avoit souhaité de le connoître, & qui l'avoit ensuite épousé; que cette jeune personne étoit fille de *Pierre Mugniz Perestrello*, après la mort duquel les deux Epoux avoient demeuré avec leur Mère, & que Colomb avoit hérité non-seulement de ses biens, mais encore d'une Relation des Voyages de son Mari, qui avoit aidé à la découverte des Isles de Madere & de Porto-Santo. De ce Mariage nâquit *Diego Colomb*, premier fils de Christophe; & c'est apparemment une erreur, fondée sur le nom de sa femme, qui a porté quelques Historiens à le faire descendre des Perestrellos. Etant devenu veuf, il prit en secondes nôces *Beatrix Enriquez*, native de Cordoue, dont il eut *Ferdinand*, qui n'eût de goût que pour une vie paisible, & qui composa la Vie de son Père.

(*f*) Dom *Diego Ortiz*, Evêque de Ceuta, qu'on nommoit auparavant le Docteur *Calcadilla*, du lieu de sa naissance, & deux Médecins Juifs, nommés *Joseph* & *Rodrigue*, fort habiles dans la Cosmographie. *Herrera*, *Chap.* 7.

(*g*) Fernand Colomb dit nettement que ce fut pour se dispenser de faire une grande récompense à son Père.

me d'y être arrêté malgré lui, parce que le Roi n'attribuoit le mauvais succès de la Caravelle qu'au défaut d'expérience & d'habileté du Pilote, il s'embarqua furtivement pour l'Espagne, avec son Frère & son Fils (*b*). Il arriva sans obstacle à Palos, Port d'Andalousie. La Cour d'Espagne étoit alors à Cordoue. Comme les dégoûts, qu'il venoit d'essuyer, lui faisoient craindre de n'y pas trouver plus de faveur, il ne voulut s'y présenter qu'après avoir engagé son Frère (*i*) à se rendre en Angleterre, pour tenter de faire entrer *Henri VII* dans les vûes qu'il alloit proposer lui-même aux Espagnols; résolu apparemment de vendre ses services à ceux qui les mettroient à plus haut prix.

INTRODUCTION.

Il parut à Cordoue, vers la fin de l'année 1484. Le nouvel Historien de Saint-Domingue raconte qu'il fit présenter d'abord, au Roi, un Mémoire, dont il rapporte jusqu'aux termes. Mais on lit simplement, dans les Histoires Espagnoles, que, prenant toutes les mesures de la prudence, il commença par se lier avec quelques Personnes de distinction & de mérite (*k*), qu'il crut capables de disposer Leurs Majestés Catholiques à goûter ses propositions. Cette voye lui réussit pour les faire entendre, mais avec beaucoup de lenteur. *Hernand de Talavera*, Prieur de Prado, & Confesseur de la Reine, reçut ordre de former une Assemblée de Cosmographes, pour conferer avec lui. Les Savans étoient rares alors en Espagne; & Colomb, porté à la défiance, par son avanture de Lisbonne, craignoit de s'exposer trop ouvertement. Le résultat lui fut si peu favorable, qu'après avoir employé près de cinq ans à combattre inutilement les préjugés & les objections (*l*), il obtint, pour unique réponse, que la Guerre de Gre-

(*b*) Il paroît que son second Mariage se fit en Espagne. On n'en trouve pas l'année; mais, à juger par l'âge de Fernand, qui avoit environ treize ans en 1502, ce ne peut être avant 1489.

(*i*) Ce Frère se nommoit *Barthelemy*. Fernand, son neveu, dit qu'il étoit peu savant, mais homme de bon sens, & que, dans ce Voyage, il fut volé par des Corsaires. Il ajoûte, que se voyant dans des Pays inconnus, & réduit à la dernière misère, il fit longtems usage, pour gagner sa vie, du talent qu'il avoit de composer des Cartes marines; qu'ayant amassé quelque argent, il alla jusqu'à Londres, où il exécuta la commission de son Frère, en faisant présent au Roi d'une Mappemonde; que ce Prince la reçut bien, le pria de faire venir Christophe, & promit de faire tous les frais de l'entreprise; mais que Christophe étoit alors engagé au Roi de Castille. *Ch.* 10. *Voyez* les Vers de Barthelemy dans l'*Avant-Propos*.

(*k*) Alfonse de *Quintanilla*, grand Trésorier de Castille, fut son principal protecteur, suivant Herrera. Mais Fernand Colomb ne nomme que Louis de *Saint-Ange*, qu'Herrera nomme aussi; Seigneur Arragonois, qui tenoit un rang fort élevé, & qui pouvoit beaucoup sur l'esprit du Roi, *Chap.* 11.

(*l*) Herrera & Fernand nous ont conservé les objections: „ Les uns disoient que „ puisqu'en tant d'années, depuis la Création du Monde, tant de grands hommes, „ qui avoient connu la Navigation, avoient „ ignoré les Terres que Colomb prétendoit „ trouver, il n'étoit pas vraisemblable qu'il „ fût plus éclairé qu'eux. D'autres, tirant „ leurs raisons de la Cosmographie, assuroient que le Monde étoit d'une si gran- „ de étendue, que trois ans ne suffisoient „ pas pour aller à l'extrémité de l'Orient, „ où Colomb se flattoit de pouvoir arriver. „ Ils alleguoient Seneque, qui avoit mis en „ question si le Monde n'étoit pas infini, „ & qui avoit douté du moins qu'on pût aller au-delà de certaines bornes. Ils ajoûtoient que la Terre occupoit la moindre „ partie du Globe, & que tout le reste étoit „ en Mer; que pour aller à l'Occident, suivant le dessein de Colomb, il falloit toûjours descendre, à cause de la rondeur de „ la Sphère; que par conséquent il seroit „ impossible de retourner, & qu'on se trouveroit dans le cas de remonter comme u- „ ne

INTRODUCTION.

Sa constance dans cette entreprise.

Grenade, où le Roi se trouvoit engagé, ne lui permettoit pas de se jetter dans de nouvelles dépenses, mais qu'aussi-tôt qu'elle seroit terminée, il se feroit éclaircir des difficultés qu'il souhaitoit de pouvoir surmonter.

Toutes les circonstances d'une négociation, qui devoit aboutir à la découverte d'un nouveau Monde, étant importantes pour l'Histoire, suivons Herrera, qui n'a pas appréhendé qu'on lui reprochât de l'excès dans ce détail. Colomb perdit l'espérance. Il prit tristement le chemin de Seville, d'où il ne laissa point de faire de nouvelles ouvertures à divers Seigneurs, dont on vantoit le crédit. Enfin, rebuté de trouver la même indifférence dans tous les Ordres de l'Espagne, il écrivit au Roi de France, qu'il crut pouvoir engager, du moins par le motif de la gloire; mais les François étoient alors occupés de leurs Guerres d'Italie. Cette obstination de la fortune, à lui fermer toutes sortes de voyes, ne paroît point l'avoir abbattu. Il revint aux anciennes vûes, qu'il avoit formées du côté de l'Angleterre; &, quoique, depuis tant d'années, il n'eût reçu aucune nouvelle de son Frère, il se promit de le retrouver en prenant la même route. Les premiers Historiens ne font aucune mention de son second Mariage; mais ils lui donnent, pour *Diego*, son Fils, qu'il avoit laissé près de Palos, dans un Couvent de Franciscains, nommé *la Rabida*, une tendresse qui ne lui permit point de quitter l'Espagne sans l'avoir embrassé. Son dessein étoit de l'envoyer à Cordoue, apparemment dans le sein de sa famille; car il faut supposer qu'il s'étoit remarié pendant le long séjour qu'il avoit fait dans cette Ville, & qu'il avoit déja un second Fils. Le Supérieur du Couvent de la Rabida, qui se nommoit Jean Perez de *Marchena*, homme d'un mérite connu, ne put l'entendre parler de la résolution où il étoit de porter ses lumières aux Etrangers, sans en regretter la perte pour l'Espagne. Il le pressa de suspendre son départ. Il assembla quelques habiles gens, qu'il mit en conference avec lui; & leur voyant approuver son projet avec beaucoup d'éloges, il se flatta qu'ayant l'honneur d'être estimé de la Reine, qui l'avoit employé quelquefois dans ses exercices de piété, il obtiendroit d'elle, en faveur de son Ami, ce qui avoit été refusé aux instances des principaux Courtisans. Il écrivit à cette Princesse, qui étoit alors à *Santa-Fé*, pendant le Siège de Grenade. Il fut appellé aussi-tôt à la Cour. Le fruit de ce voyage fut de procurer une Audience à Colomb. La Reine ferma la bouche à ses Ennemis, en louant son esprit & ses projets; mais elle jugea qu'il portoit trop haut ses prétentions. Il demandoit d'être nommé Amiral, & Viceroi perpétuel & héréditaire, de tous les Pays & de toutes les Mers qu'il pourroit découvrir. Cette récompense paroissoit excessive, dans les plus heureuses suppositions; &, s'il manquoit de succès, la Reine craignit quelque reproche de legereté, pour avoir pris trop de confiance aux promesses d'un Etranger.

On trouve de l'excès dans ses prétentions.

Ce nouveau refus, quoiqu'adouci par des témoignages d'estime, le déter-

„ ne espèce de Montagne, ce qui choquoit „ absolument la raison, quelque fond qu'on „ pût faire sur les vents & sur l'habileté du „ Pilote". *Herrera, Ch. VII. & VIII. Fernand Colomb, Ch. XI.*

termina plus absolument que jamais à quitter l'Espagne. *Quintanilla*, *Santangel*, & le Père Marchena, étoient desesperés de voir négliger une affaire de cette importance. Ils engagèrent le Cardinal de *Mendoza*, Archevêque de Tolede & Chef du Conseil de la Reine, à ne pas laisser partir un homme si précieux pour l'Etat, sans lui avoir fait l'honneur de l'entendre. Colomb eut une longue Audience du Cardinal, qui parut fort satisfait de son esprit & de son caractère, mais qui n'entreprit rien en sa faveur. L'air de la Cour, suivant les termes d'un Historien, n'étoit pas favorable aux Avanturiers. On y disoit hautement qu'il ne falloit pas être surpris qu'un Etranger sans biens pressât l'exécution d'une entreprise, où il mettoit si peu du sien, qui devoit lui assurer un Poste honorable, & où le pis aller pour lui étoit de se retrouver ce qu'il étoit (*m*). Colomb, qui ne put ignorer ce langage, le fit cesser, en offrant de payer un huitième de la dépense, & de ne partager les profits que sur ce pied. Mais cette offre même ne lui ayant rien fait obtenir, il partit fort chagrin de Santa-Fé, au mois de Janvier 1492, pour aller faire, à Cordoue, les derniers préparatifs de son départ. INTRODUCTION.

Heureuses circonstances qui le font mieux écouter.

Ce fut dans ces circonstances que Grenade ouvrit ses Portes aux Espagnols. Santangel prit cette heureuse conjoncture, pour représenter à la Reine le tort qu'elle faisoit à sa propre gloire, en refusant l'occasion d'augmenter la puissance & l'éclat de sa Couronne; sans compter que les avantages, qu'elle paroissoit négliger, pouvoient tomber entre les mains de quelque autre Prince, & devenir pernicieux à l'Espagne. Il mit tant de force dans son discours, que cette Princesse, déja ébranlée par les sollicitations de Quintanilla, se rendit à leur conseil; & pour ménager les finances, que la Guerre avoit épuisées, elle déclara que son dessein étoit d'engager, pour la nouvelle Expédition, une partie de ses pierreries. Santangel, dans le mouvement de sa joye, répondit que cette ressource n'étoit pas nécessaire, & qu'il fourniroit la somme de son propre fond. La Reine fit rappeller aussi-tôt Colomb, qui étoit déja au Port de Pinos, à deux lieues de Grenade (*n*). Son ressentiment ne l'empêcha point de retourner sur ses pas, & l'accueil qu'il reçut à la Cour effaça le souvenir des chagrins qu'il y avoit essuyés pendant plus de huit ans. Dom Juan *de Colonna* (*o*), Sécretaire d'Etat, reçut ordre de traiter avec lui, & de lui expédier un Brevet & des Lettres Patentes, par lesquelles on lui accorda volontairement plus d'honneur qu'il n'en avoit desiré (*p*).

Son Traité avec la Cour de Castille.

Ces

(*m*) Hist. de Saint-Domingue, L. I.

(*n*) C'est ce qu'Herrera dit simplement, *Ch. X.* L'Historien de Saint-Domingue prétend qu'il étoit déja parti pour la France.

(*o*) Suivant Fernand Colomb; & *Coloma*, suivant Herrera.

(*p*) On nous a conservé ces deux Monumens; c'est-à-dire, le Traité qu'Herrera nomme *Capitulation*, avec sa datte, qui est le 17 d'Avril 1492, & les Lettres dattées le 30 du même mois. Gardons-nous de supprimer deux Pièces, qui appartiennent si particuliérement à l'Histoire des Voyages.

Le Traité contient, 1°. Que Leurs Majestés Catholiques, comme Seigneurs des Mers Occidentales, créent, dès à présent & pour toûjours, Christophe Colomb, leur Amiral dans toutes les Isles & Terres fermes qu'il découvrira & qu'il prendra dans les Mers, pour jouir de cette dignité pendant sa vie, & la faire passer, après sa mort, à ses héritiers & successeurs, de l'un à l'autre perpétuellement, avec toutes les prééminences & prérogatives, dont Alfonse *Enriquez*, Ami-

INTRODUCTION.

Tout se conclut au nom & aux fraix de cette Couronne.

Ces fameux Actes, qui devoient acquerir à l'Espagne la Souveraineté d'un nouveau Monde, furent signés, l'un à Santa-Fé & l'autre à Grenade, dans le tems que Leurs Majestés Catholiques venoient d'achever la ruine des Maures, après une domination de huit cens ans. Mais observons,

Amirante de Castille, jouissoit dans la sienne.

2°. Que Leurs Majestés créent Christophe Colomb leur Viceroi & Gouverneur général dans tous les mêmes Lieux, & que, pour les Gouvernemens particuliers, il fera choix de trois sujets, entre lesquels Leurs Majestés se réservent le droit de nommer.

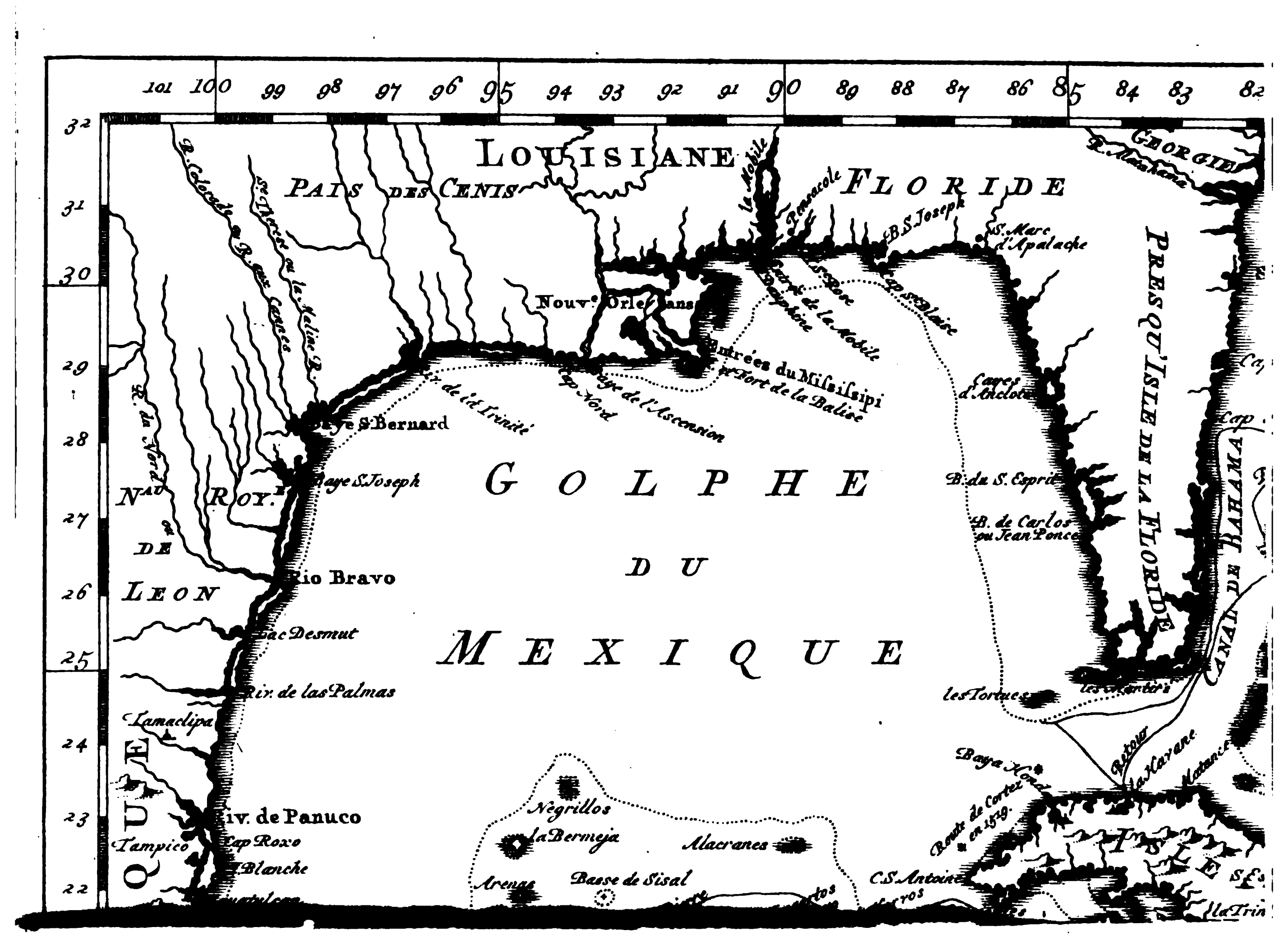
3°. Que sur toutes les Marchandises, de quelque nature qu'elles soyent, perles, pierres précieuses, or, argent, épiceries, & autres, qui seront apportées des limites de la nouvelle Amirauté, l'Amiral aura un dixième, après le remboursement des fraix, & que les neuf autres parties seront pour Leurs Majestés.

4°. Que tous les procès & differends, qui pourroient naître au sujet des Marchandises & du Commerce, dans l'étendue de la Jurisdiction de l'Amiral, seront soumis à sa décision, ou à celle de ses Lieutenans en son nom, comme il se pratiquoit à l'égard de l'Amirante de Castille.

5°. Que dans tous les Navires, qui seront armés pour le Voyage, & toutes les fois qu'on en armera d'autres, pour le même objet, l'Amiral pourra contribuer d'un huitième à tous les fraix de l'Armement, & recevra aussi la huitième partie du profit. *Herrera*, *Liv.* 1. *Chap.* 9

Le Brevet se trouve dans la *Vie de Colomb*, par Fernand son Fils, *Liv. I. Chap.* 43. Il est dans ces termes:

„ Fernand & Isabelle, par la grace de „ Dieu Roi & Reine de Castille, de Léon, „ d'Arragon, de Sicile, de Grenade, de Tolede, de Valence, de Galice, de Majorque, de Minorque, de Seville, de Sardaigne, de Cordoue, de Corse, de Murcie, „ de Jaën, des Algarves, de Gibraltar, & „ des Isles Canaries, Comte & Comtesse de „ Barcelone, Seigneurs de Biscaye & de „ Molena, Ducs d'Athenes & de Néopatrie, „ Comtes de Roussillon & de Sardaigne, „ Marquis d'Oristan & de Gociado, &c. „ Puisque vous, Christophe Colomb, allez, „ par nôtre commandement, & avec nos „ Vaisseaux & nos gens à la conquête des „ Isles de l'Océan, que vous avez découvertes, & comme nous espérons qu'avec „ l'aide de Dieu vous en découvrirez d'autres, il est juste que nous vous récompensions des services que vous rendrez à nôtre „ Etat: Nous voulons donc que vous, Christophe Colomb, vous soyiez Amiral, Gouverneur & Viceroi des Isles, & de la Terre ferme découverte, & de toutes celles „ que vous découvrirez; que vous vous appelliez *Dom Christophe Colomb*; que vos „ Enfans succèdent à toutes vos Charges; „ que vous puissiez les exercer par vous, „ ou par ceux que vous choisirez pour être „ vos Lieutenans; que vous jugiez toutes „ les affaires civiles & criminelles, dont la „ connoissance appartient & a appartenu à „ nos Vicerois & à nos Amiraux, & que „ vous ayiez les droits & les prééminences „ des Charges que nous vous donnons. Et „ par ces Présentes, Nous commandons à „ nôtre très cher Fils, le Prince *Dom Juan*, „ aux Infans, Ducs, Prélats, Marquis, „ Grands-Maîtres, Princes & Commandeurs „ de nos Ordres Militaires, & à tous ceux „ de nôtre Conseil, & Juges en quelque Justice que ce soit, Cours & Chancelleries „ de nôtre Royaume, aux Châtelains, Gouverneurs des Citadelles, des Places fortes, à toutes les Communautés, Juges, „ Officiers de la Marine, aux vingt-quatre Cavaliers Jurés, Ecuyers, à toutes les „ Villes & Places de nôtre Etat, & à tous „ les Peuples que vous découvrirez & subjuguerez, de vous reconnoître, comme „ nous vous reconnoissons, pour nôtre Amiral, vous & vos enfans en ligne droite & „ pour toûjours. Ordonnons à tous les Officiers, que vous établirez, en quelque „ Charge que ce soit, de vous faire conserver vos privilèges, immunités, honneurs, „ & de vous faire payer les droits & émolumens qui sont dûs à vos Charges, sans „ permettre que personne y mette aucun „ obstacle; Car telle est nôtre volonté. „ Nous commandons à nôtre Chancellier, „ & autres Officiers de nôtre Sceau, de „ vous expédier au plutôt nos Lettres, & „ de les faire aussi amples & aussi avantageuses que vous le souhaiterez, à peine „ de nôtre disgrace & de trente ducats d'amende contre chacun des contrevenans. „ Donné en nôtre Ville de Grenade, le 30 „ d'Avril 1492. Moi le Roi, Moi la Reine. Moi Jean de Colonna, Sécretaire du „ Roi & de la Reine, ai fait expédier les „ présentes Lettres par leur commandement". *Vie de Christophe Colomb*, *Tom. I. Chap.* 43.



LOUISIANE
PAIS DES CENIS
FLORIDE
GEORGIE
Nouv.e Orleans
Entrées du Missisipi
Fort de la Balise
Baye S.t Bernard
Baye S.t Joseph
Rio Bravo
Lac Desmut
Riv. de las Palmas
Riv. de Panuco
Tampico
Cap Roxo
GOLPHE
DU
MEXIQUE
PRESQU'ISLE DE LA FLORIDE
CANAL DE BAHAMA
les Tortues
les Martirs
la Havane
Matance
Negrillos
la Bermeja
Alacranes
Arenas
Basse de Sisal
C.S.Antoine
LEON
S.Marc d'Apalache
B.S.Joseph
Pensacole
le Mobile



vons, avec un Hiſtorien moderne (*q*), que la Couronne d'Arragon n'entra pour rien dans cette entrepriſe, quoique tout parût ſe faire également au nom du Roi & de la Reine. Comme la Caſtille ſeule en fit tous les fraix, le nouveau Monde ne fut découvert & conquis que pour elle; & pendant toute la vie d'Iſabelle, la permiſſion d'y paſſer & de s'y établir ne fut guères accordée qu'à des Caſtillans: ce qui n'empêcha point que le Roi ne prît tous les honneurs de la Souveraineté, & quelquefois même ſans y joindre le nom de la Reine de Caſtille au ſien, parce qu'il repréſentoit ſon Epouſe.

INTRODUCTION.

(*q*) Le P. de Charlevoix, qui a tiré, dans ſon Hiſtoire de Saint Domingue, tout ce détail d'Herrera, & qu'on ſuit volontiers, par cette raiſon, avec le ſoin, qu'il n'a pas eu, de citer les pages de l'Auteur Eſpagnol.

§. I.

Premier Voyage de Chriſtophe Colomb.

CHRISTOPHE COLOMB.

1492.

Préparatifs de ſon départ.

C'EST de ce point que le jour commence à ſe répandre ſur l'Hiſtoire de la Découverte & de la Conquête des Indes Occidentales, & que l'ordre des années va former une méthode certaine pour celui des évenemens. Colomb reçut, avant ſon départ de Grenade, des Lettres Patentes qui devoient le faire reſpecter de tous les Princes du Monde, & l'ordre de ne point approcher de cent lieues des Conquêtes du Portugal. Enſuite, s'étant hâté de paſſer à Cordoue, pour régler les affaires de ſa Famille, il n'eut plus d'autre empreſſement que de ſe rendre à Palos, où les préparatifs étoient déja commencés pour ſon Armement. Il avoit fait choix de ce Port, parce qu'on y trouvoit les meilleurs Matelots de l'Eſpagne. Le Père Marchena continuoit de le ſervir avec zèle, & lui avoit déja fait autant d'Amis qu'il y avoit de gens de Mer à Palos. On compte particuliérement dans ce nombre les trois *Pinçons*, Frères, qui paſſoient pour les plus riches Habitans & les plus habiles Navigateurs du Pays, & qui ne firent pas difficulté d'engager leurs perſonnes & une partie de leur bien dans la nouvelle Expédition.

Quel fut ſon Armement.

LA Ville de Palos étoit alors obligée de mettre en Mer, pendant trois mois de l'année, deux Caravelles pour la garde des Côtes. Les Habitans eurent ordre de les donner à Chriſtophe Colomb. Il en équipa une autre, qu'il monta lui-même, & qu'il nomma la *Sainte-Marie*. La première des deux autres étoit la *Pinta*, à laquelle il donna, pour Capitaine, Martin Alfonſe Pinçon; & pour Pilote, François-Martin Pinçon, le plus jeune des trois Frères. Vincent Yanes Pinçon commanda la ſeconde, qui ſe nommoit la *Nina*. L'Equipage de ces trois Navires n'étoit composé que de quatre-vingt-dix hommes, Mariniers & Volontaires, les uns Amis de l'Amiral, d'autres qui avoient ſervi avec honneur dans la Maiſon du Roi. On embarqua des proviſions pour un an, & l'on mit à la voile un Vendredi troiſiéme d'Août. Dès le lendemain, il arriva quelque deſordre au timon de la *Pinta*, & l'on en ſoupçonna ceux à qui cette Caravelle

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

appartenoit, parce qu'ils faisoient le Voyage contre leur inclination. Alfonse Pinçon répara le mal avec des cordages, qui n'empêchèrent point que peu de jours après, un coup de Mer ne détachât encore le timon. Cette disgrace, à l'entrée du Voyage, étoit capable de refroidir les Superstitieux. Mais, Colomb les ayant ranimés, on arriva, le 11 d'Août, à la vûe de la grande Canarie. On y fit mettre un nouveau timon à la *Pinta*; & la voile latine de la *Nina* fut changée en voile ronde, pour la facilité de la navigation. On partit de la grande Canarie le 1 de Septembre; & quatre jours après, on jetta l'ancre à la Gomera, où l'on prit des rafraîchissemens, de l'eau & du bois. Sur l'avis que Colomb eut, dans cette Isle, que le Roi de Portugal, indigné de son accommodement avec l'Espagne, avoit armé trois Caravelles pour l'enlever, il se hâta de remettre à la voile.

Il passe aux Canaries.

Ce fut le Jeudi, 7 du même mois, qu'il perdit de vûe la terre des Canaries, en gouvernant vers l'Occident, où il se promettoit de faire ses découvertes. Quelques-uns de ses gens, effrayés de se voir dans une Mer inconnue, sentirent diminuer leur courage jusqu'à s'abandonner aux soupirs & aux larmes. Il leur fit honte de cette foiblesse, & tous ses soins furent employés à les soutenir par de magnifiques espérances. On fit dix-huit lieues avant la nuit. Mais Colomb eut l'adresse de cacher, chaque jour, une partie du chemin, pour rassurer ceux qui craignoient de s'éloigner trop des Côtes d'Espagne. Le 11, à cent cinquante lieues de l'Isle de Fer, on rencontra un mât de Navire, qui devoit avoir été entraîné par les courans. Bientôt Colomb s'apperçut que les courans portoient au Nord avec beaucoup de force; & le 14 au soir, cinquante lieues plus loin à l'Occident, il observa que l'Aiguille déclinoit d'un dégré vers le Nord-Ouest. Le lendemain, cette déclinaison étoit augmentée d'un demi dégré; mais elle varia beaucoup les jours suivans, & l'Amiral fut surpris lui-même, d'un phénomène qui n'avoit point encore été remarqué. Le 15, à trois cens lieues (a) de l'Isle de Fer, on vit tomber dans les flots, pendant la nuit & dans un tems fort calme, une grande flamme au Sud-Est, à la distance de quatre ou cinq lieues des Vaisseaux. L'Equipage de la *Nina* vit, avant le jour, un oiseau, qui fut nommé *Rabo de Junco*, c'est-à-dire, *Queue de jonc*, parce qu'il avoit la queue longue, & fort menue. Le lendemain, on fut beaucoup plus effrayé d'appercevoir, sur la surface de l'eau, des herbes, dont la couleur étoit mêlée de verd & de jaune, & qui paroissoient nouvellement détachées de quelque Isle ou de quelque Roche. On en découvrit beaucoup davantage le jour d'après; & la vûe d'une petite langouste vive, qu'on remarqua dans ces herbes, fit juger que la Terre ne pouvoit être éloignée. D'autres s'imaginèrent qu'on étoit proche de quelques Rochers dangereux, ou sur quelques Terres submergées. Cette idée fit renaître la frayeur & les murmures. On observa d'ailleurs que l'eau de la Mer étoit la moitié moins salée. Pendant la nuit suivante, quantité de Tons s'approchèrent si près des Caravelles, que l'Equipage de la *Nina* en prit un. L'air étoit si temperé, qu'il ne paroissoit pas different

Sa navigation dans une route ignorée.

Ses Observations.

(a) On lit ici seulement *trois lieues* dans l'Edition de Paris. R. d. E.

rent de celui d'Andalousie au mois d'Avril. A trois cens soixante & dix lieues Ouest (*b*) de l'Isle de Fer, on vit encore un Rabo de Junco. Le Mardi, 18 de Septembre, Alfonse Pinçon, qui s'étoit avancé avec sa Caravelle, attendit l'Amiral, pour lui dire, qu'il avoit vû quantité d'oiseaux qui tiroient vers l'Occident; d'où il concluoit que la Terre ne pouvoit pas être à plus de quinze lieues. Il s'imagina même l'avoir apperçue dans cet éloignement. Mais Colomb l'assura qu'il se trompoit, & que ce qu'il prenoit pour la Terre n'étoit qu'un gros nuage, qui ne fut pas, en effet, long-tems à se dissiper. Le vent étoit frais. On avançoit depuis dix jours à pleines voiles. L'étonnement de n'avoir, depuis si long-tems, que la vûe du ciel & de l'eau, faisoit renouveller à tous momens les plaintes. L'Amiral, se contentant d'observer tous les signes, avoit toujours l'Astrolabe devant lui & la sonde à la main. Le 19, on vit un de ces oiseaux, que les Portugais ont nommés *Alcatras*; & vers le soir, plusieurs autres vinrent voltiger autour des Caravelles. On fut consolé par un si bon signe; & dans l'opinion que la Terre ne pouvoit être fort loin, on jetta la sonde, avec toute la joye d'une vive espérance. Mais deux cens brasses de corde ne firent pas trouver de fond. On reconnut que les Courans alloient au Sud-Est. Le 20, deux Alcatras s'approchèrent de la Caravelle de l'Amiral. On prit, vers la nuit, un oiseau noir, qui avoit la tête marquée d'une tache blanche & les pieds d'un Canard. On vit quantité de nouvelles herbes; mais après les avoir passées sans aucun danger, les plus timides commencèrent à se rassurer contre cette crainte. Le lendemain, trois petits oiseaux firent entendre leur ramage autour des Vaisseaux, & ne cessèrent point de chanter jusqu'au soir. Quelle apparence qu'ils fussent capables d'un long vol? On fut porté à se persuader qu'ils ne pouvoient être partis de bien loin. L'herbe devenoit plus épaisse, & se trouvoit mêlée de limon. Si c'étoit un sujet d'inquiétude pour la sûreté des Caravelles, qui en étoient quelquefois arrêtées, on concluoit du moins qu'on approchoit de la Terre. Le 21, on vit une Baleine; & le jour suivant, quelques oiseaux. Pendant trois autres jours, un vent de Sud-Est causa beaucoup de chagrin à l'Amiral. Il affecta néanmoins de s'en applaudir, comme d'une faveur du ciel. Ces petits artifices étoient continuellement nécessaires, pour calmer l'esprit de ses gens, dont la confiance diminuoit tous les jours pour ses promesses. Heureusement, il s'éleva le 23, un vent d'Est-Nord-Est, qui les remit dans la route qu'il vouloit suivre. On continua de voir plusieurs oiseaux de différentes espèces, & même des Tourterelles, qui venoient de l'Occident (*c*).

CHRISTOPHE COLOMB. 1492. Divers signes.

Frayeur & mutinerie des Equipages.

CEPENDANT la navigation avoit duré trois semaines; & les apparences n'étant pas changées, on ne se croyoit pas plus avancé que le premier jour. Cette réflexion, joint à la crainte qu'un vent, qui avoit toûjours été favorable pour aller à l'Ouest, ne rendît le retour impossible en Espagne, produisit tout d'un coup une révolution surprenante. La plûpart furent pénétrés de frayeur, en considerant qu'ils étoient au milieu d'un abîme sans fond

(*b*) A l'*Est* suivant la même Edition. R. d. E.

(*c*) Herrera, *Liv.* 1. *Chap.* 9. & *suiv.*

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

fond & sans bornes, toûjours prêt à les engloutir. Une idée si terrible agit avec tant de force, que s'étant répandue dans les trois Equipages, on ne parla plus que de reprendre aussi-tôt la route de l'Europe. La Cour, disoient les plus moderés, ne pouvoit s'offenser, qu'après avoir pénétré plus loin qu'on ne l'avoit jamais fait avant eux, l'espérance leur eut manqué plutôt que le courage, & qu'ils eussent refusé de servir à la folle ambition d'un Avanturier qui n'avoit rien à perdre. D'autres, s'emportèrent jusqu'à proposer hautement de jetter cet Etranger dans les flots, & de dire en Espagne qu'il y étoit tombé par malheur, en observant les Astres (*d*). L'Amiral comprit la grandeur du péril. Mais loin d'en être abbattu, il rappella toute sa grandeur d'ame pour conserver un visage tranquille; & feignant de ne rien entendre, il employoit tantôt les caresses & les exhortations, tantôt des raisonnemens spécieux & des espérances séduisantes, tantôt la menace, & l'autorité du Roi dont il étoit revêtu. Le Mardi 25, à la fin du jour, Pinçon s'écria, *Terre*, *Terre*, & fit remarquer en effet, à plus de vingt lieues au Sud-Est, une épaisseur qui avoit l'apparence d'une Isle. Cet avis, qui n'étoit qu'une invention concertée avec l'Amiral, eut la force de calmer les Mutins. Leur joye devint si vive, qu'ils rendirent à Dieu des graces solemnelles; &, pour les soutenir dans cette disposition, Colomb fit gouverner du même côté pendant toute la nuit. Ils furent détrompés le lendemain, en reconnoissant qu'on n'avoit vû que des nuages; mais les signes, qui reparurent heureusement à l'Ouest, leur firent reprendre cette route avec moins d'inquiétude. Les oiseaux & les poissons ne cessoient plus de se présenter en grand nombre. On vit des poissons aîlés, tels que les Portugais en rencontroient souvent dans leur route aux Indes Orientales, des Dorades, des Empereurs, & l'on reconnut que la violence des courans étoit fort diminuée. Colomb se fortifioit lui-même par tous ces signes, & n'apportoit pas moins d'attention à ceux du Ciel. Il observa que pendant la nuit, l'Aiguille varioit de plus d'un quart du cercle, & que le jour elle demeuroit fixe au Nord. Les deux étoiles, qu'on nomme *les Gardes* (*e*), étoient ensemble à l'Occident pendant la nuit; & lorsque le jour commençoit à paroître, elles se rencontroient au Nord Est. Il expliquoit toutes ces apparences aux Pilotes, qui en marquoient autant de crainte que d'étonnement; & la confiance, qu'il trouvoit le moyen de leur inspirer, se communiquoit aux Equipages.

Force d'esprit de Colomb.

Autres signes qui se trouvent trompeurs.

On ne s'accorde point sur l'état de la route.

Le premier d'Octobre, un Pilote jugea qu'on étoit à cinq cens quatre-vingt-huit lieues des Canaries; un autre, qu'il y en avoit six cens trente-quatre, & le troisième, qu'on n'en avoit pas fait moins de six cens cinquante. Colomb étoit sûr d'en avoir fait sept cens sept: mais, pour éloigner tout ce qui étoit capable de causer de l'effroi, il assura froidement que suivant son calcul, il y en avoit cinq cens quatre-vingt-quatre. Chaque jour de la semaine offrit de nouveaux signes. Le 7, au lever du Soleil, on crut voir une Terre; & la petite Caravelle, qui s'étoit plus avancée que les autres, tira un coup de canon, avec d'autres marques de joye.

(*d*) Herrera, *Chap.* 10. Fernand Colomb. *Chap.* 19.

(*e*) Les Espagnols les nomment *Boca de la Bozina*.

joye. Mais on reconnut encore que c'étoit une erreur, causée par quelques nuages. Les murmures & la mutinerie recommencèrent. L'Amiral se vit plus en danger que jamais, par le desespoir de ceux à qui les horreurs d'une mort prochaine, qui leur paroissoit inévitable par la faim ou le naufrage, faisoient oublier les loix de l'honneur & de leur engagement. Les Pinçons mêmes ne firent pas difficulté de se déclarer pour les Mutins. Enfin la révolte devint si générale, que n'espérant plus rien de la sévérité ni de la douceur, Colomb prit le parti de faire, aux plus furieux, une proposition qui suspendit aussi-tôt leurs emportemens. Il leur promit que si dans trois jours la Terre ne paroissoit point (*f*), il reconnoîtroit qu'il les avoit trompés, & qu'il s'abandonneroit volontairement à leur vengeance. Cette déclaration les toucha: mais ils jurèrent aussi que s'ils ne voyoient rien de certain après les trois jours, ils reprendroient la route de l'Europe. On a toûjours été persuadé qu'il avoit couru peu de risque à prendre un terme si court. Depuis quelque tems, il trouvoit fond avec la sonde; & la qualité du sable, ou de la vase, devoit lui faire juger qu'il approchoit réellement de la Terre. On ne peut douter non plus qu'il ne l'eût découverte plutôt, s'il eût tourné au Midi, vers lequel tous les petits oiseaux qu'il avoit vûs prenoient leur vol. On continuoit d'en appercevoir de nouvelles troupes, dont le ramage se faisoit entendre. On distinguoit leur couleur. Les Tons étoient en plus grand nombre. Mais les deux jours suivans offrirent des signes d'une autre nature, qui ne purent manquer de rendre le courage aux plus timides. Les Matelots de l'Amiral virent passer un gros poisson verd, de l'espèce de ceux qui ne s'éloignent jamais des rochers. Ceux de la *Pinta* virent flotter une canne, fraîchement coupée, & prirent un morceau de bois travaillé, avec un tas d'herbes, qui paroissoient arrachées depuis peu de tems, du bord de quelque Rivière. Ceux de la *Nina* virent une branche d'épine, avec son fruit. On respiroit un air plus frais; & ce qui fit encore plus d'impression sur un Navigateur tel que Colomb, les vents étoient inégaux & changeoient souvent pendant la nuit; ce qui devoit lui faire juger qu'ils commençoient à venir de Terre. Aussi n'attendit-il pas que le troisième jour fût passé, pour déclarer que cette nuit même il comptoit de voir la Terre. Il ordonna des prières publiques, après avoir recommandé aux Pilotes d'être sur leurs gardes; il voulut que toutes les voiles fussent carguées, à l'exception d'une trinquette basse; & dans la crainte que les Caravelles ne fussent séparées par un coup de vent, il donna des signaux pour se réunir. Enfin, il promit qu'à la récompense ordonnée par Leurs Majestés Catholiques (*g*), pour celui qui verroit le premier la Terre, il joindroit une Mante de velours.

Christophe Colomb. 1492.

Nouveaux emportemens des Mutins.

Comment Colomb les appaise.

Signes qui les consolent.

Récompense promise à celui qui découvriroit la terre.

Vers dix heures du soir, se trouvant lui même dans le château de poupe, il découvrit une lumière. Aussi-tôt il fit appeller secrettement Pierre *Guttierez* (*h*) ancien Valet de Garderobbe de la Reine, qui crut la voir comme lui.

(*f*) Oviedo, *Chap.* 5.

(*g*) C'étoient deux mille Maravedis de rente, qui font environ huit cens livres de nôtre monnoye d'aujourd'hui. Trente-deux Maravedis font cinq sous d'Espagne.

(*h*) *Escobedo*, suivant Oviedo. Gomera fait ce récit fort differemment, *Chap.* 16.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

lui. Ils appellèrent ensemble Rodrigue *Salcedo*, Contrôleur Militaire de la Flotte, qui ne la distingua pas tout d'un coup; mais bien-tôt, ils virent tous trois que cette lumière changeoit de place, avec ceux qui la portoient, apparemment, d'une maison à l'autre. A deux heures après minuit, les Matelots de la *Pinta*, qui avoit pris le devant, crièrent *Terre*, *Terre*, & donnèrent d'autres signes. Ils avoient découvert en effet la Côte, dont ils n'étoient qu'à deux lieues. Le premier qui l'apperçut, nommé Rodrigue *Triana*, crut sa fortune assurée; mais sur le témoignage de Guttierez & de Salcedo, les dix mille Maravedis furent adjugés à Colomb, auquel ils furent payés, pendant toute sa vie, sur les Boucheries de Seville (*i*).

Comment on la découvre.

L'honneur & le prix en sont déferés à Colomb.

LES premiers rayons du jour firent reconnoître une Isle, longue d'environ vingt lieues, platte & remplie d'herbes. La *Pinta*, qui avoit continué d'avancer la première, attendit les deux autres Caravelles; & tous les Equipages se jettant à genoux devant Colomb, réparèrent, par des transports d'admiration & de respect, les chagrins qu'ils lui avoient causés. Cet Etranger, qu'ils avoient traité avec tant de mépris, devint à leurs yeux le plus grand de tous les hommes; & les excès de leur joye furent portés jusqu'à l'adoration. Malgré la force d'esprit & la constance dont on lui a fait honneur, sur la foi de tous les Historiens, observons, avec quelques uns d'entr'eux, que dans un procès qu'il eut à soutenir en Espagne, pour ses droits contre le Fisc Royal, on lui reprocha qu'ayant été rebuté par l'incertitude & les fatigues de sa première Expédition, il avoit voulu retourner en Espagne, & que les trois Pinçons l'avoient forcé de continuer sa route. Mais ses Ennemis mêmes insistèrent peu sur cette ridicule accusation (*k*).

Reproches injurieux qu'il a à souffrir.

AVEC l'autorité de Viceroi, dont il entroit en exercice, il donna, sur le champ, à l'Isle, le nom de *San-Salvador*, qu'elle n'a pas conservé. En continuant d'approcher, on vit bien-tôt le rivage bordé d'hommes nuds, qui donnèrent de grandes marques d'étonnement. On fut informé, dans la suite, qu'ils avoient pris les trois Caravelles pour des animaux. L'Amiral se fit conduire à Terre dans une Barque armée, l'épée à la main & l'étendart déployé. Les Commandans des deux Caravelles suivirent son exemple, avec leurs Enseignes, sur lesquelles on voyoit d'un côté une Croix verte avec une F, & de l'autre plusieurs FF couronnées, à l'honneur de Ferdinand. Tous les Equipages, s'étant empressés à débarquer, baisèrent humblement la Terre, & rendirent graces au Ciel du succès de leur Voyage. Chacun renouvella aux pieds de Colomb, les témoignages de sa reconnoissance & de sa soumission, en lui prétant serment de fidélité, sous le double titre de Viceroi & d'Amiral. Ensuite, après avoir planté une Croix sur le rivage, il prit possession de l'Isle pour la Castille, au nom de Leurs Majestés Catholiques; & les armes de cette Couronne furent gravées sur la Croix. Les Insulaires, observant qu'on écrivoit dans cette cérémonie, s'imaginèrent qu'on jettoit quelque sort sur eux & sur leur Isle. Ils prirent la fuite avec une vive frayeur. L'Amiral les fit suivre. On en arrêta quelques-uns,

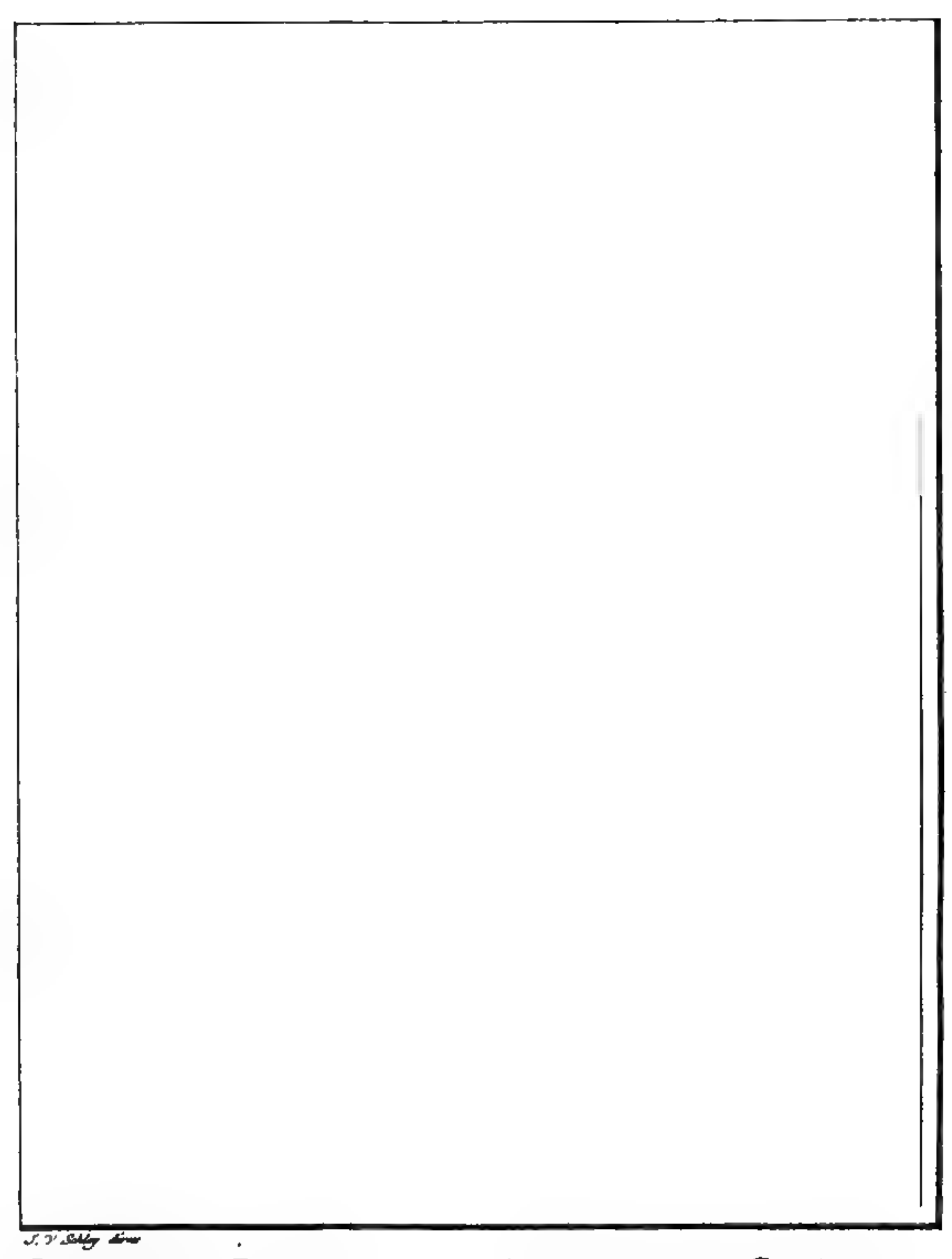
Il nomme la première Terre Isle de San-Salvador.

Circonstances de son débarquement.

Insulaires qu'il arrête.

(*i*) On raconte que Triana, desesperé de perdre la récompense qu'il croyoit mériter, passa dans la suite en Afrique & se fit Mahometan *Benzoni*, *Liv* 1. *Chap*. 6.

(*k*) Oviedo & Fernand Colomb.



J. V. Schley direx.

PREMIERS INDIENS QUI S'OFFRENT A COLOMB.
EERSTE INDIAANERS DIE ZIG AAN COLOMB VERTOONEN.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

uns, qui furent comblés de caresses & de présens, & qui eurent aussi-tôt la liberté de joindre leurs Compagnons. Cette conduite les rendit extrêmement familiers. Ils s'approchèrent des Caravelles, les uns à la nage, d'autres dans leurs Barques, auxquelles ils donnoient le nom de *Canoas*. Leurs cheveux étoient noirs & épais, liés autour de la tête en manière de tresse, avec un cordon. Quelques-uns les portoient flottans sur leurs épaules; la plûpart avoient la taille dégagée, les traits du visage assez agréables, le front large & le teint couleur d'olive. Ils étoient peints d'une manière bizarre, les uns au visage, d'autres aux yeux & au nez seulement, & quelques-uns par tout le corps. Tandis que les Castillans admiroient leur figure, ces Barbares n'étoient pas moins étonnés de voir des hommes vêtus, avec une longue barbe. Ils connoissoient si peu le fer, que voyant, pour la première fois, des armes de ce métal, ils prenoient un sabre par le tranchant, & se faisoient des blessures dont ils paroissoient surpris. Leurs javelines étoient d'un bois endurci au feu, avec une pointe aiguë, assez proprement armée d'une dent de poisson. Leurs Barques, ou leurs Canots, n'étoient que des troncs d'arbres creusés, dont les uns ne pouvoient porter qu'un homme, & d'autres en contenoient près de cinquante. Ils les conduisoient avec une seule rame en forme de pelle; & les plus grandes étoient si legères, que lorsqu'elles se renversoient, ils les redressoient dans un instant, ils les vuidoient en nageant près du bord; & s'y replaçant avec une extrême agilité, ils recommençoient à voguer, sans aucune marque d'embarras ou de crainte. Les moindres présens leur paroissoient précieux. Enfin, l'Isle avoit de l'eau, des arbres & des plantes; mais on n'y apperçut point d'autres animaux que des Perroquets.

Leur figure.

Leur étonnement à la vûe des Européens.

Dès le même jour, l'Amiral fit rembarquer tous ses gens, & quantité de Sauvages le suivirent à bord. En les interrogeant à loisir, par des signes qu'ils entendirent facilement, on apprit d'eux que leur Isle se nommoit *Guanahani*, qu'elle étoit environnée de plusieurs autres, & que tous les Insulaires, dont elles étoient habitées, prenoient le nom de *Lucayos* (*l*). Le lendemain on les vit revenir en plus grand nombre, avec des Perroquets & du coton, qu'ils donnèrent en échange pour de petites sonnettes qu'on leur attachoit aux jambes & au cou, & pour des fragmens de vases de terre ou de fayence. Vingt-cinq livres de coton ne leur paroissoit pas un prix excessif pour un morceau de verre. Ils n'avoient aucune sorte de parure, à la réserve de quelques feuilles jaunes, qu'ils portoient comme collées au bout du nez, & qu'on ne fut pas long-tems à reconnoître pour de l'or. On leur demanda d'où ils tiroient cet ornement. Ils montrèrent le côté du Sud, en faisant entendre qu'il s'y trouvoit plusieurs grandes Isles. L'Amiral ne balança point à prendre cette route. Mais il voulut connoître auparavant le reste de l'Isle. En rangeant la Côte au Nord-Ouest, il trouva une espèce de Port, dont l'accès lui parut facile aux plus grands Vaisseaux. Les Insulaires continuoient de le suivre, par terre & dans leurs Canots. Ils appelloient leurs Compatriotes, pour venir admirer avec eux une

Ils nommoient leur Isle Guanahani.

Lumières que Colomb tire d'eux.

(*l*) De-là le nom de *Lucayes*, qu'on a donné à toutes les Isles, qui sont au Nord & à l'Ouest des grandes Antilles, & qui se terminent au Canal de Bahama.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

une race d'hommes extraordinaires; &, levant les mains, ils montroient qu'ils les croyoient descendus du Ciel. Dans le même lieu, les trois Caravelles découvrirent une Presqu'Isle, qu'on pouvoit environner d'eau avec un peu de travail, & dont on auroit pû faire une Place très forte. On y voyoit six maisons & quantité d'arbres, qui sembloient servir d'ornement à quelques jardins. Mais l'Amiral, pensant à chercher quelque lieu, d'où il pût tirer des rafraîchissemens, renvoya les Sauvages qui l'avoient suivi (*m*), à l'exception de sept, qu'il emmena pour leur apprendre la Langue Castillane; & le 15, après avoir apperçu quantité d'Isles, vertes & peuplées, il s'approcha d'une autre, qu'il nomma la *Conception*, à sept lieues de la première. Elle lui parut si mal pourvue de vivres, qu'il ne s'y arrêta que pour y passer la nuit à l'ancre. Mais le 17, il alla faire de l'eau dans une troisième, dont les habitans avoient l'air plus civilisé. Les femmes y étoient couvertes, depuis la ceinture jusqu'aux genoux; les unes, de pièces de coton, les autres de feuilles d'arbres. Elle reçut le nom de *Fernandine*. Les Castillans virent plusieurs sortes d'oiseaux, la plupart différens de ceux de l'Europe; des Poissons de couleurs différentes & fort vives; des Lézards d'une grosseur demesurée, qui leur causèrent beaucoup d'épouvante, mais qu'ils regrettèrent de n'avoir pas mieux connus, lorsque le tems leur eut appris que la chair de cette espèce de Serpens est une excellente nourriture (*n*); des Lapins de la grosseur des Rats, & quantité de Perroquets, mais nul animal terrestre dont ils pussent se nourrir avec confiance. Cependant l'Isle offroit plus de maisons qu'ils n'en avoient encore vû. Elles étoient en forme de tentes, avec une sorte de portail, couvert de branches qui les garantissoient de la pluye & des vents, & plusieurs tuyaux pour le passage de la fumée. Il n'y avoit point d'autres meubles que des ustenciles grossiers, & quelques pièces de coton. Les lits, qui servoient au repos de la nuit, étoient une sorte de rets, que les Indiens nommoient *Hamacs* (*o*), suspendus à deux poteaux. On y vit quelques petits chiens, muets. Entre les Insulaires, on en distingua un, qui portoit au nez une petite pièce d'or, marquée de quelques caractères, que l'Amiral prit d'abord pour des Lettres: mais il apprit ensuite que l'usage de l'Ecriture n'étoit pas connu dans les Indes.

Il découvre plusieurs autres Isles, & nomme l'une la Conception.

Une autre Fernandine.

Ce qu'il y trouve.

Isle de Saamoto, qu'il nomme Isabelle.

Il passa de-là dans une quatrième Isle, que les Habitans appelloient *Saamoto*, & qu'il nomma *Isabelle*. Mais, se reprochant le tems qu'il perdoit, il prit sa route à l'Est Sud-Est. Les deux jours suivans lui firent appercevoir, du Nord au Sud, huit nouvelles Isles, qui furent nommées *Isles d'Arena*, parceque les Caravelles y trouvèrent peu de fond. Le 27 avant la nuit, il découvrit une grande Terre, à laquelle il entendoit donner le nom de *Cuba*, par les Indiens qui l'accompagnoient; il lui donna celui de *Juana*, qui ne s'est pas mieux conservé que celui de *Fernandine* qu'on lui a voulu substituer, & qui n'a pu prévaloir sur celui qu'elle avoit reçu de ses Habi-

Isles d'Arena.

Isle de Cuba, nommée d'abord Juana.

(*m*) C'est à Fernand Colomb qu'on s'attache ici. Herrera fait visiter l'Isle par terre à l'Amiral; mais il n'est pas vraisemblable qu'il ait pû se fier si tôt aux Sauvages.

(*n*) On les nomme *Guanas* ou *Ignanas*.

(*o*) C'est d'eux qu'on a pris ce nom, pour ce qu'on nomme vulgairement un *Branle*.

Christophe Colomb. 1492.

Découvertes qu'on fait dans cette Isle.

Habitans. Le 28, il entra dans un grand Fleuve, qu'il appella *San-Salvador*. Les bois y étoient fort épais, les arbres d'une hauteur extraordinaire, les fruits différens des nôtres, & les oiseaux en fort grand nombre. Deux maisons, qu'on y apperçut & qu'il fit visiter, se trouvèrent sans Habitans. Il s'avança vers un autre Fleuve, auquel il donna le nom de *Luna*; &, plus loin, il entra dans un autre, qui fut nommé *Mares*. Les rives en parurent fort peuplées: mais la vûe des trois Caravelles fit prendre aussi-tôt la fuite aux Indiens. Ceux que l'Amiral avoit à bord lui firent entendre qu'il trouveroit de l'or dans cette Isle, & plusieurs apparences sembloient confirmer leur témoignage. Il ne permit point à ses gens de descendre, dans la crainte d'allarmer trop les Insulaires: mais ayant choisi deux hommes intelligens (*p*), dont l'un avoit été Juif, & savoit les Langues anciennes, il les envoya dans un Canot, avec deux de ces Indiens, pour visiter le Pays. Il leur donna six jours pour cette expédition; & dans l'intervalle, il fit radouber son Navire. On remarqua que tout le bois, qui fut brûlé, rendoit une sorte de gomme ou de mastic, & que les feuilles ressembloient à celles du lentisque. La profondeur du Fleuve étoit de sept ou huit brasses, à l'embouchure, & de cinq dans l'intérieur du Canal. Il étoit bordé, au Sud-Est, par deux Montagnes; & du côté de l'Est-Nord-Est, par un fort beau Cap, qui a pris le nom de *Baracoa*, quoiqu'ensuite Diego Valasquez lui ait donné celui de l'*Assomption* (*q*).

Cap Baracoa.

Récit de diverses observations.

Au retour des deux Castillans, qui amenoient trois Indiens de l'Isle, on apprit d'eux, qu'ayant fait vingt-deux lieues dans les terres, ils étoient arrivés à l'entrée d'un Village composé de cinquante maisons, qui contenoient environ mille Habitans, nuds, hommes & femmes, mais d'un caractère si doux, qu'ils s'étoient empressés de venir au-devant d'eux, de leur baiser les pieds, & de les porter sur leurs bras; qu'on les avoit fait asseoir sur des sièges d'une forme bizarre & garnis d'or; que pour alimens, on leur avoit donné des racines cuites, dont le goût ressembloit à celui des châtaignes; qu'on les avoit pressés de passer quelques jours dans l'Habitation, pour se reposer; & que n'ayant pû les arrêter par leurs prières & leurs caresses, ces bons Insulaires avoient permis à trois d'entr'eux de les accompagner jusqu'au rivage. Ils ajoûtèrent que, dans le Voyage, ils avoient rencontré plusieurs Hameaux, dont les Habitans leur avoient fait le même accueil; que le long du chemin, ils avoient vû quantité d'autres Indiens, la plûpart avec un tison à la main, pour faire cuire leurs racines, ou certaines herbes, dont ils se parfumoient, & que leur méthode, pour allumer du feu, étoit de frotter un morceau de bois avec un autre, ce qui servoit facilement à l'enflammer; qu'ils avoient remarqué une infinité d'arbres, fort différens de ceux qu'on voyoit sur la Côte, & diverses espèces d'oiseaux, entre lesquels ils n'avoient reconnu que des Perdrix & des Rossignols; mais qu'ils n'avoient pas apperçu d'autres animaux terrestres que plusieurs de ces Chiens qui ne japent point; que les terres étoient couvertes d'une sorte de grains, qu'ils avoient entendu nommer *Maïs*, & dont ils avoient trouvé le goût fort agréable; qu'ayant demandé s'il y avoit de l'or dans l'Isle, on

(*p*) Rodrigue *Xeres*, & Louis de *Torrez*.

(*q*) Herrera, *Chap*. 14.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

on leur avoit fait comprendre qu'ils en trouveroient beaucoup dans *Bohio*, qu'on leur avoit montré à l'Est, & dans un Pays qui se nommoit *Cubannacan* (r).

Colomb est trompé par le nom de Bohio.

L'AMIRAL sçut bien-tôt que Cubannacan étoit une Province située au milieu de l'Isle, parce qu'il ne fut pas long-tems à reconnoître que *Nacan*, dans la Langue du Pays, signifioit le milieu: mais il n'apprit que dans la suite la signification de Bohio, qui étoit moins le nom d'un lieu particulier, que celui de toute terre où les Maisons & les Habitans sont en grand nombre. Cependant l'espérance de découvrir une Région, dans laquelle on lui promettoit qu'il trouveroit beaucoup d'or, l'obligea de partir, avec plusieurs Indiens de Cuba, qui s'offrirent à lui servir de guides. Il accepta d'autant plus volontiers leurs offres, que, dans la multitude de ceux qui consentoient à le suivre, il pouvoit s'en trouver un qui apprît la Langue Castillane avec plus de facilité que les autres; & chaque instant lui faisoit sentir l'importance de ce secours: sans compter que, dans le dessein qu'il avoit d'en transporter plusieurs en Espagne, il vouloit qu'ils fussent de divers Pays, pour rendre un témoignage plus certain du nombre & de la variété de ses découvertes (s). Il en prit douze, d'âge & de sexe différens. Les vents, qu'il trouva contraires en quittant Baracoa, l'obligèrent de se retirer dans un autre Port de la même Isle, qu'il nomma le *Port du Prince*.

Raisons qui lui font enlever quelques Indiens.

Mer nommée Nuestra Senora.

Cette Mer reçut le nom de *Nuestra Senora*. Tous les Canaux, qu'elle forme entre les Isles, se trouvèrent fort profonds; & les rivages étoient couverts d'une verdure charmante, qui formoit un délicieux spectacle pour les Castillans. Quoique les petites Isles ne fussent pas peuplées, on y voyoit, de toutes parts, des feux de Pêcheurs. Les Matelots des Caravelles y passèrent dans leurs Barques; & leur étonnement fut d'abord extrême d'y voir manger, aux Indiens, de grandes Araignées, des Vers engendrés dans un bois pourri, & des Poissons à demi cuits, dont ils avaloient les yeux crus: mais ne pouvant se persuader que ce qui paroissoit de bon goût à des Créatures de leur espèce fût nuisible pour d'autres hommes, ils se hasardèrent à suivre l'exemple des Sauvages, & personne ne s'en trouva plus mal. Ils tuèrent, à coups d'épée, un animal qui ressembloit à nos Sangliers. Entre plusieurs Poissons, qu'ils prirent au filet, il s'en trouva un, de la forme d'un Pourceau, mais couvert d'une écaille fort dûre. Les Nacres de perle s'offroient de toutes parts. L'Amiral observa que l'eau croissoit & diminuoit beaucoup dans cette Mer, ce qu'il attribuoit à la quantité d'Isles. Mais il lui parut plus difficile d'expliquer le cours de la marée, qui étoit directement contraire à celle de Castille. Herrera lui fait juger que la Mer devoit être plus basse dans cette partie du Monde; la Lune y étoit au Sud-Est quart-de-Sud (t).

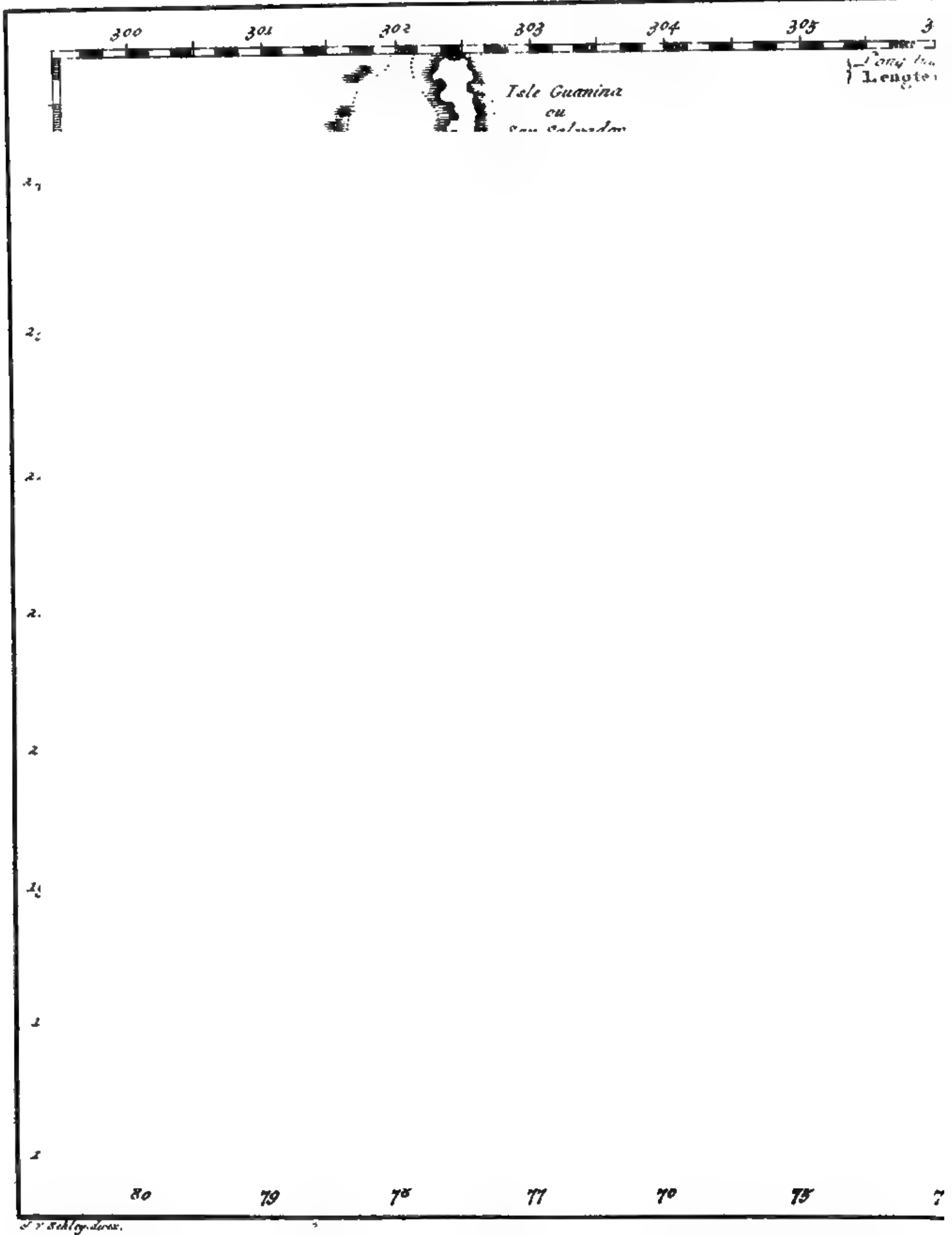
Nourriture révoltante.

Cours de la marée.

Port del Principe, où Colomb élève une Croix.

LE 19 de Novembre, après avoir fait élever une fort grande Croix à l'entrée du Port del Principe, il remit à la voile, pour découvrir l'Isle qu'il cherchoit encore sous le nom de *Bohio*; mais il eut les vents à combattre, & la Fortune lui préparoit un chagrin beaucoup plus vif, qui fut d'apprendre, le 21, que la *Pinta* s'étoit séparée volontairement de lui. Martin-Alfonse

(r) Herrera, *Chap.* 14. (s) Là même, *Chap.* 15. (t) *Ibidem*.



KAART van't EILAND HAYTI, heedendaags HISPA

Volgens de Ontdekking van 't Jaar 1492, en de eerste Etablisseme.



PANIOLA, of S.T DOMINGO, met de nabuurige EILANDEN
menten der Spanjaarden. Door den H.r Bellin, Ing.r der Zee-vaard.

fonse Pinçon, qui la commandoit, excité par la passion de l'or, avoit voulu profiter des avantages de sa Caravelle, qui étoit très legère à la voile, pour arriver le premier dans cette Isle si riche, que les Indiens avoient annoncée. On fit inutilement quantité de signes, pour le rappeller à la soumission. L'Amiral pénétra le fond de ses desseins; mais, pour ne rien donner au hasard des conjectures, il résolut de passer quelques jours à l'attendre dans un troisième Port de Cuba, également sûr & spacieux, qu'il nomma *Sainte-Catherine*, parcequ'on étoit à la veille de cette Fête. En faisant de l'eau & du bois, il vit, à peu de distance du rivage, des pierres, qui sembloient renfermer de l'or. Quelques Indiens étrangers, qu'il rencontra dans ce Port, & qui furent témoins de ses observations, lui apprirent que l'Isle, qu'il cherchoit sous le nom de *Bohio*, étoit leur Patrie, & qu'elle se nommoit *Hayti*. Ils lui confirmèrent qu'il y trouveroit beaucoup de ce métal, surtout dans une Contrée qu'ils appellèrent *Cibao*. Ce nom réveilla l'idée qu'il n'avoit jamais perdue, d'un *Cipango*, fort vanté par Marc Paul de Venise. Il se hâta de remonter vers le Sud-Est de Cuba, où il ne cessa point de trouver de fort bons Ports. Une Rivière, dont l'entrée lui parut fort commode, l'invita par la clarté de l'eau, la beauté de ses arbres, & le chant d'une multitude d'oiseaux, à remonter assez loin dans les terres. Il y vit, sous quelques arbrisseaux, une Fuste de douze bancs; & dans une maison voisine, qui fut abandonnée à son approche, il trouva un pain de cire & une tête d'homme. Ses gens n'ayant pas découvert la moindre trace de cire dans toute l'Isle de Cuba, il fit prendre ce pain, qui fut porté en Espagne; & l'on jugea, dans la suite, qu'il venoit de l'*Yucatan*, par quelques liaisons de Commerce qui n'ont jamais été pénétrées.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

Alfonse Pinçon se sépare de lui.

Port de Sainte-Catherine.

Erreur causée par le nom de Cipango.

L'Amiral, continuant de ranger la Côte de Cuba, se trouva, le 3 de Decembre, à la Pointe Orientale de cette Isle. Il prit à l'Est vers l'Isle de *Hayti*, qui n'en est qu'à dix-huit lieues; mais les Courans ne lui permirent d'y aborder que le jour d'après. Il entra dans un Port, auquel il donna le nom de *Saint-Nicolas*, dont on célébroit la Fête. Le mouillage y étoit sûr & commode. Une Rivière, qui s'y déchargeoit tranquillement, offroit quantité de grands Canots qui bordoient ses rives. Mais une juste inquiétude pour la *Pinta*, & le conseil des Indiens, qui vouloient qu'on allât plus loin pour s'approcher des Mines de Cibao, firent remettre à la voile vers le Nord, jusqu'à un petit Port, qu'il nomma la *Conception* (v), au Sud d'une petite Isle, éloignée d'environ dix lieues, qui fut nommée la *Tortue*.

Colomb arrive à l'Isle de Hayti.

Port S. Nicolas.

Port la Conception. Isle la Tortue.

L'Isle de Hayti parut si grande à l'Amiral, le terrein & les arbres y avoient tant de ressemblance avec ceux de Castille, le poisson même, que ses Matelots prenoient en abondance, se trouva si conforme à celui qu'on prend sur les Côtes de l'Europe, que toutes ces raisons le déterminèrent à lui donner le nom d'*Isle Espagnole* (x). Il avoit nommé la première, San-Salvador, à l'honneur du Rédempteur des Hommes; la seconde, Isle de la Conception, à l'honneur de la Sainte Vierge; & les trois autres, Fernandine,

Hayti reçoit le nom d'Isle Espagnole.

(v) C'est un Port auquel les François ont donné, depuis, le nom de *Port-l'Ecu*.

(x) Herrera, *ibidem*.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

dine, Isabelle & Juana, par respect pour Leurs Majestés Catholiques & le Prince leur fils; le nom de l'Espagnole, pour la sixième, lui parut un tribut de reconnoissance qu'il crut devoir à l'Espagne. Cependant on lui fit ensuite un reproche de ne pas l'avoir nommée *Castillane*, parcequ'en vertu de son Traité, elle devoit appartenir proprement à la Couronne de Castille (y).

Conduite de Colomb avec les Insulaires.

LES Insulaires marquoient d'abord peu de dispositions à s'approcher des Caravelles. Ceux qui les avoient apperçues les premiers avoient pris la fuite, & leur récit avoit déja répandu l'allarme dans toutes les parties de l'Isle. Ceux mêmes, qui étoient venus avec l'Amiral, s'étoient échappés à la nage. Ils avoient excité les autres à la défiance; &, de toutes parts, on ne voyoit que des Côtes & des Campagnes désertes. Quelques Matelots, qui pénétrèrent dans un Bois, y découvrirent une troupe de ces Indiens, accompagnés de leurs femmes & de leurs enfans, que la crainte y avoit rassemblés. Ils prirent une femme, qu'ils menèrent à l'Amiral. On lui fit toutes sortes de caresses. Elle fut habillée proprement, & reconduite à sa Troupe par les mêmes Matelots, avec trois Sauvages de San-Salvador, qui entendoient sa langue. Le lendemain l'Amiral envoya, du même côté, neuf autres Castillans, qui trouvèrent cette femme dans une Bourgade, éloignée de quatre lieues au Sud-Est, & composée d'environ mille maisons. Leur vûe mit tous les Habitans en fuite; mais un Insulaire de San-Salvador, par lequel ils s'étoient fait conduire, inspira d'autres sentimens à ceux qu'il put rencontrer. Il leur rendit un témoignage si favorable aux Etrangers, que les ayant fait consentir à les recevoir, tous les autres furent animés par l'exemple, & revinrent avant la nuit. On se fit des présens mutuels; & les Castillans ne firent pas difficulté de passer la nuit dans l'Habitation.

LE lendemain, on vit un grand nombre d'Insulaires, qui prenoient volontairement le chemin du Port. Quelques-uns portoient sur leurs épaules la femme qu'on leur avoit renvoyée; & son mari l'accompagnoit, pour en faire ses remercimens à l'Amiral. Ces Indiens étoient plus blancs que ceux des autres Isles, de taille moins haute & moins robuste, d'un visage assez difforme, mais d'un caractère doux & traitable. Ils avoient la tête toûjours découverte, & le crane si dur, que, dans un tems moins paisible, les Castillans le trouvèrent quelquefois à l'épreuve du sabre. L'Amiral leur ayant parlé du lieu qu'il prenoit encore pour Cipango, ils crurent entendre Cibao; & lui montrant de quel côté il devoit le trouver, avec des signes qui lui promettoient plus d'or que dans toutes les autres Isles, ils servirent à confirmer son erreur.

Il est visité par un Cacique de l'Isle.

AVANT leur départ, on vit arriver, au rivage, un Seigneur du Canton, accompagné d'environ deux cens personnes, qui le portoient sur leurs épaules, & qui lui donnoient le titre de *Cacique* (z). Il étoit fort jeune; & la curio-

(y) *Ibidem.*

(z) Herrera met cette visite dans un autre Port, qui fut nommé *Valparaiso*, & que les François nomment aujourd'hui *Port de Paix*, dans le Canal qui est entre la Tortue & l'Isle Espagnole. Fernand Colomb la met dans l'Isle même de la Tortue.

Christophe Colomb. 1492.

riosité l'amenoit, pour voir les Vaisseaux. Un Indien, du Bord de l'Amiral, alla au-devant de lui, & lui déclara que les Etrangers étoient descendus du Ciel. Il monta d'un air grave dans la Caravelle, suivi de ses deux principaux Officiers; & lorsqu'il fut sur le pont, il fit signe au reste de ses gens de demeurer à terre. L'Amiral lui présenta quelques rafraîchissemens, dont il ne fit pas difficulté de goûter; mais il ne toucha point aux liqueurs, & ne fit que les approcher de sa bouche. Un autre Indien de San-Salvador, qui commençoit à servir d'Interprête, lui dit que l'Amiral étoit Capitaine des Rois de Castille & de Leon, les plus grands Monarques du Monde. Il refusa de le croire, toûjours persuadé, sur le témoignage du premier, que les Etrangers étoient des Habitans du Ciel. Le lendemain, il revint avec la même suite; & l'on vit paroître en mêmetems un Canot, qui venoit de la Tortue, chargé d'environ quarante hommes. Le Cacique prit un ton menaçant pour leur ordonner de se retirer, & leur jetta même de l'eau & des pierres (*a*). Ils obéirent avec de grandes marques de soumission; les Castillans s'employèrent librement, pendant tout le jour, à troquer des grains de verre pour des feuilles d'or. Leur passion, ou plutôt celle de l'Amiral, étoit de porter de l'or en Castille (*b*).

Port St. Thomas.

Les deux Vaisseaux remirent à la voile, pour aller mouiller, la veille de Saint Thomas, dans un Port qui reçut le nom de ce saint Apôtre (*c*); & d'où l'on découvrit quelques Habitations. Il n'est pas aisé de démêler, dans le récit des Historiens, si le Cacique, qui avoit déja paru deux fois, est le même qu'un autre Prince auquel ils donnent ensuite le nom de Roi, ni dans lequel de ces Ports il rendit à l'Amiral une visite beaucoup plus solemnelle. Fernand Colomb raconte que le Mardi 18 de Decembre, un Roi, qui faisoit sa demeure à la distance d'une journée, parut sur le rivage, vers trois heures après midi, pendant que plusieurs Castillans y étoient descendus; qu'il étoit suivi d'une troupe de Gardes, & porté par quatre Indiens sur un Brancart; qu'à la vûe des Caravelles, il se reposa un peu, & que, s'avançant ensuite avec beaucoup de familiarité, il entra dans celle de l'Amiral avec tous ses gens (*d*). Le Mardi est le même jour auquel Her-

Autre visite d'un Roi du Pays.

(*a*) Herrera, *Chap.* 16, & Fernand Colomb, *Chap.* 30.

(*b*) Herrera, *ibidem.*

(*c*) C'est, suivant l'Historien de Saint-Domingue, celui que les François ont depuis appellé *la Baye du Can de Louise*, & qui porte aujourd'hui plus communément le nom de l'*Acul*, Tom. I. pag. 122.

(*d*) La préference doit être accordée à cet Historien, puisqu'il se fonde sur une Lettre de son Père au Roi d'Espagne, apparemment du nombre de celles que l'Amiral écrivit à ce Prince, de Lisbonne & de Palos. Elle mérite d'être conservée ici dans ses termes: „ Vôtre Majesté auroit pris plaisir à „ voir la gravité de ce jeune Roi, & la „ vénération que ses gens avoient pour lui. „ Aussi-tôt qu'il fut entré dans mon Vaisseau, „ & qu'il sçut que je dînois dans la chambre de poupe, il y vint sans me faire avertir; & me trouvant à table, il s'assit „ près de moi. Il commanda à ses Gardes „ de sortir; ce qu'ils firent aussi-tôt, après „ l'avoir salué d'une profonde révérence. Il „ ne retint que deux Indiens, hommes d'âge, qui s'assirent à ses pieds. Comme je „ crus qu'il s'étoit venu mettre à table pour „ manger, je lui présentai ce qu'on m'avoit servi. Il en prit un peu; & lorsqu'on „ lui offrit à boire, ayant approché le verre „ de sa bouche, il envoya le reste à ses „ gens, comme il avoit fait pour la viande. „ Ils étoient tous trois fort graves; mais ils „ parloient en même-tems, & il me parut, „ au

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

Herrera fait lever l'ancre aux deux Caravelles. Il les fait arriver, le Jeudi d'après, au Port de Saint-Thomas ; & lorsqu'il parle d'un Roi, nommé *Guacanagari*, qui faisoit son séjour à quatre ou cinq lieues de ce Port, & qui fut connu ensuite pour un des Souverains de l'Isle, il paroît le distinguer du Cacique, & le nommer pour la première fois. Cependant il attribue, au Cacique, dans une visite, qu'il donne pour la troisième, tout ce qui est contenu dans la Lettre de l'Amiral; pendant que Fernand Colomb, qui distingue aussi le Cacique du Roi, ne cesse point de faire regarder la visite du Roi comme la première, & comme le fondement de l'affection qu'il conçut pour les Castillans. Quelque parti qu'on prenne dans ces obscurités, il paroît certain que ce fut dans le Port de Saint-Thomas, le 22 de Decembre, que l'Amiral reçut une députation du Roi Guacanagari, qui le faisoit prier de se rendre à sa Cour, & qui lui envoyoit un présent assez riche; c'étoit un Masque, dont les oreilles, la langue, & le nez, étoient d'or battu, avec une ceinture de la largeur de quatre doigts, bordée d'os de Poisson fort menus, & travaillés en forme de perles. L'Amiral promit, aux Députés, d'aller voir incessamment leur Maître; mais il se crut obligé, par la prudence, d'y envoyer d'abord quelques-uns de ses Officiers. Ceux qu'il chargea de cette commission revinrent si satisfaits de l'accueil & des présens du Roi, qu'il ne balança point à faire le même voyage (*e*). Guacanagari faisoit son séjour ordinaire à quatre ou cinq lieues du Port de Saint-Thomas. Le fruit de cette entrevûe fut un Traité de Commerce, qui parut établir la confiance. On vit aussi-tôt un concours surprenant d'Indiens, de tout âge & de tout sexe, autour des deux Caravelles. Les grains d'or, le coton & les Perroquets furent prodigués aux Castillans. Ceux qui visitèrent les Bourgades y furent traités comme des hommes célestes. Cette heureuse prévention ne diminuoit point dans l'esprit des Insulaires. Ils baisoient la terre où les Castillans avoient passé, & tous les biens de l'Isle étoient comme abandonnés à leur discrétion.

Présens qu'il fait à Colomb.

Le Commerce s'établit entre les Castillans & les Insulaires.

LA Mer fut extrêmement agitée pendant deux jours. Mais, au retour du

„ au ton de leur voix, qu'ils s'entretenoient „ de choses d'importance. Après le dîner, „ un des Officiers du Roi lui apporta une „ ceinture. Il la prit, & me la donna, avec „ deux morceaux d'or bien travaillés. Je lui „ fis présent d'une couverture, que j'avois „ sur mon lit, d'un collier d'ambre, d'une „ paire d'escarpins rouges, & d'une phiole „ d'eau de fleur d'orange, dont il parut fort „ content. Il marquoit du chagrin de ne „ pas entendre mon langage, & ses signes „ me firent connoître qu'il m'offroit tout „ ce qui dépendoit de lui. J'envoyai prendre alors un porte Lettre, où j'avois mis „ le Portrait de Vôtre Majesté. Je le lui „ montrai. Je lui dis que vous étiez un „ grand Prince, & que vous gouverniez la „ plus grande partie de la Terre. Ensuite, „ je lui fis voir nos Etendarts, qu'il consideroit avec admiration. Sa visite dura „ jusqu'au soir. Il s'en alla. On le conduisit au rivage, dans ma Barque, avec beaucoup d'honneur, & je le fis saluer de „ l'Artillerie de mon Vaisseau. Etant à terre, il remonta dans son Brancart & s'en „ retourna. Il avoit un Fils, qu'un Seigneur portoit après lui sur ses épaules. „ Son Frère marchoit à pied, au milieu de „ deux hommes de marque, qui lui donnoient la main. Le Roi fit donner à manger à ceux de mes gens qu'il trouva en „ chemin. Un Pilote me dit qu'il faisoit „ porter devant lui, par les principaux de „ sa Cour, tous les présens que je lui avois „ faits". *Vie de Christophe Colomb*, *Chap*. 31.

(*e*) Herrera, *Chap*. 17.

du beau tems, l'Amiral résolut de s'approcher d'un lieu, qu'il avoit nommé *Punta Santa*. Il fut secondé par un petit vent. Comme il avoit passé ces deux jours sans dormir, la nécessité de se reposer l'obligea de se jetter sur son lit, après avoir recommandé aux Pilotes de ne pas quitter le gouvernail; mais n'étant pas moins pressés que lui du sommeil, ils confièrent leur office à un jeune homme sans expérience, qui fut entraîné, par les courans, sur un Banc de sable où le Navire échoua. L'Amiral fut réveillé par les cris qu'il lui entendit jetter au milieu du péril. Mais il étoit trop tard; & les ordres, qu'il se hâta de donner, furent si mal exécutés, que n'ayant pû tirer aucun secours de ses propres gens, qui pensèrent uniquement à sauver leur vie, il eut le chagrin de voir périr sa Caravelle à ses yeux (*f*). La *Nina*, commandée par Yane Pinçon, étoit éloignée d'une lieue

CHRISTOPHE COLOMB.
1492.
Naufrage d'un des trois Vaisseaux de Colomb.

(*f*) L'Historien de Saint-Domingue observe que le Banc, sur lequel elle avoit touché, étoit à l'entrée d'un Port qui est à moitié chemin de Saint Thomas, ou de l'Acul, au Cap François; que les Espagnols l'établirent ensuite sous le nom de *Puerto Real*, & que les François le nomment aujourd'hui *Baye de Caracole*. Herrera fait un long récit de ce naufrage: mais à qui s'en fiera-t'on plus volontiers qu'à l'Amiral même, qui le rapporte dans une de ses Lettres? Elles sont en si petit nombre, qu'on ne croit pas devoir perdre l'occasion de les faire entrer dans quelques Notes. „ Le Lundi 24, la Mer „ fut calme. On n'eut qu'un petit vent, „ qui me conduisit de Saint Thomas à la „ *Pointe Sainte*. Je veillai environ jusqu'à „ onze heures; & n'ayant pas reposé pen„ dant deux jours & une nuit, je me reti„ rai dans ma chambre. J'avois souvent dé„ fendu aux Pilotes de laisser gouverner le „ timon aux Mariniers, pendant le calme „ même. Mais ils ne m'obéïrent pas. Quand „ ils sçurent que j'étois à prendre un peu de „ repos, celui qui étoit de service le mit „ entre leurs mains & s'endormit. Il est vrai „ que je ne craignois ni Ecueils, ni Bancs „ de sable, parce que mes Barques avoient „ passé trois lieues vers l'Ouest de la Poin„ te Sainte, & qu'elles avoient sondé les „ endroits dangereux, pour s'en éloigner. „ Pendant que les Pilotes dormoient, l'eau, „ quoique fort tranquille, ne laissa point de „ mener insensiblement le Vaisseau vers un „ Banc, que l'on pouvoit facilement éviter, „ car le bruit se faisoit entendre d'une lieue. „ Le Matelot, qui tenoit le gouvernail, „ sentant le sable, se mit à crier. J'enten„ dis sa voix, & je me levai aussi-tôt. Au„ cun des Pilotes ne savoit que nous eus„ sions échoué. Ils vinrent à moi. Je leur „ commandai de décharger le Vaisseau dans „ une Barque qui y étoit attachée. Ils sau„ tèrent véritablement dans la Barque; mais „ au lieu d'exécuter mes ordres, ils prirent „ la fuite, & m'abandonnèrent au danger. „ Dans cet embarras, je priai ceux qui é„ toient demeurés, de couper le mât, pour „ soulager la Caravelle, & pour tenter de „ la tirer du sable. Nous n'en pûmes venir „ à bout. Elle s'ouvrit, se remplit d'eau, „ & périt. Je pris une Barque, pour nous „ sauver; & l'on passa le reste de la nuit „ dans cet endroit. A la pointe du jour, „ je dépêchai Diegue de *Arana*, & Pierre „ *Guttierez*, vers le Roi de l'Isle, pour lui „ dire, que l'allant visiter dans son Port, „ comme il m'en avoit prié deux jours au„ paravant, j'avois perdu un de mes Vais„ seaux dans les Bancs de sable. Ce Prince „ fut touché de mon malheur jusqu'à pleu„ rer, & m'envoya tous ses gens, avec de „ grandes Barques pour me secourir. On „ se mit à décharger la Caravelle, & tout „ fut achevé en peu d'heures. Le Roi vint „ ensuite me consoler, accompagné de tou„ te sa famille. Il prit soin lui-même de „ ce qu'on avoit sauvé. Il le fit porter dans „ son Palais, & le fit garder par des Sol„ dats. Tous ces Insulaires regrettoient mon „ infortune, & s'efforçoient de l'adoucir „ par leurs caresses. Enfin, je jure à Vôtre „ Majesté qu'il n'y a pas au Monde un Peu„ ple plus doux, ni un Pays plus charmant „ & plus fertile. Les Habitans parlent d'u„ ne manière agréable, & rient presque tou„ jours. Ils vont nuds. Leurs loix sont jus„ tes. Ils servent leur Roi avec un profond „ respect, sont retenus entr'eux, & sur„ tout devant leurs femmes. J'ai remarqué, „ par les questions qu'ils me faisoient, „ qu'ils ont l'esprit curieux, & un grand „ desir de connoître la cause de tout ce qu'ils „ voyent dans la Nature". *Vie de Christophe Colomb*, *Ch*. 22.

CHRISTOPHE COLOMB.
1492.

Empressement du Roi Guacanagari à secourir les Castillans.

lieue. Elle refusa de prendre à bord ceux qui avoient quitté l'Amiral ; & ne pouvant arriver assez tôt pour secourir son Vaisseau, elle servit du moins à sauver sa personne & ceux qui avoient couru le même danger.

GUACANAGARI ne fut pas plutôt informé du malheur de ses nouveaux Alliés, qu'il accourut avec le plus vif empressement, pour leur offrir toutes sortes de secours. Il les fit aider, par ses Sujets, à recueillir les débris de leur naufrage. Dans plusieurs visites, qu'il rendit à l'Amiral, il le conjuroit, les larmes aux yeux, suivant les termes de tous les Historiens, d'oublier une perte dont il se reprochoit d'avoir été l'occasion. Il lui présenta tout ce qu'il possedoit, pour la réparer. Tous les Habitans de cette partie de l'Isle entrèrent dans les sentimens de leur Souverain ; & voyant l'ardeur des Castillans pour l'or, ils leur apportèrent tout ce qu'ils avoient de ce précieux métal. A la vérité leur passion n'étoit pas moins ardente pour les bagatelles qu'ils recevoient en échange, mais sur-tout pour les sonnettes. Ils approchoient comme à l'envi de la Caravelle, en levant des lames d'or sur leur tête. Ils paroissoient craindre que leurs offres ne fussent refusées. Un d'entr'eux, qui en tenoit à la main un morceau du poids d'un demi-marc, étendit l'autre main pour recevoir une sonnette, donna son or, & se mit à fuir de toutes ses forces, dans la crainte apparemment que le Castillan ne se crût trompé (*g*).

Passion des Indiens pour les sonnettes.

Colomb songe à former un Etablissement dans l'Isle Hayti ou Saint-Domingue.

DES marques si constantes de simplicité & d'amitié, joint à l'espoir de parvenir sans violence à découvrir la source de tant de richesses, firent naître à l'Amiral le dessein de former un Etablissement dans les Terres de Guacanagari. Ses gens applaudirent à cette ouverture, & jugèrent que Dieu n'avoit permis la perte de son Bâtiment que pour le conduire par dégrés à la seule résolution qui pût assurer le fruit de ses travaux (*h*). C'étoit le seul moyen d'acquerir une parfaite connoissance du Pays, & d'en apprendre la Langue. Il n'étoit question que de faire goûter ce dessein au Roi. L'Amiral s'attacha plus que jamais à gagner sa confiance, par des caresses & des présens. Mais comme il n'étoit pas moins nécessaire de lui inspirer du respect, il fit faire quelques décharges de son Artillerie. La foudre, descendue sur les Insulaires, ne leur auroit pas causé plus de frayeur. Ils tomboient à terre, en se couvrant la tête de leurs mains. Guacanagari n'étant point exempt de cet effroi, l'Amiral se hâta de le rassurer. « Avec ces armes, lui dit-il, je vous rendrai victorieux de tous vos Ennemis (*i*); &

Comment il fait entrer Guacanagari dans son dessein.

(*g*) Herrera, parlant avec admiration de cette facilité des Indiens à donner ce qu'ils avoient de plus précieux, fait une réflexion fort singulière Il semble, dit-il, que Dieu voulant faire commencer par cette Isle la Prédication du Christianisme, & voyant que les Européens n'étoient pas capables d'entreprendre un travail si pénible sans l'espérance d'aucun gain, se soit conduit comme un Père qui pour marier une fille fort laide, supplée à ce défaut par une dot fort avantageuse. *ibidem*.

(*h*) C'est le même Historien qui leur attribue cette idée : mais quelques-uns ont même soupçonné l'Amiral d'avoir concerté son naufrage avec ses Pilotes, pour avoir, aux yeux de Guacanagari, un prétexte à laisser dans l'Isle une partie de ses gens. *Oviedo, Chap. 6.*

(*i*) Ces Ennemis, dont il faisoit souvent des plaintes, & qu'il nommoit *Caraïbes*, étoient des Habitans de plusieurs Isles voisines, avec lesquels il étoit sans cesse en guerre, & qu'il représentoit comme les plus cruels de tous les hommes. Pierre Martyr en fait ici une affreuse peinture. (*Decad. Liv. 1.*);

& pour le persuader par des effets, il fit tirer un coup contre le Navire échoué. Le boulet, ayant percé le Navire, alla tomber dans la Mer. Ce spectacle causa tant d'étonnement au Roi, qu'il s'en retourna chez lui dans une rêverie profonde, & persuadé que ces Etrangers étoient les Enfans du Tonnerre.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

Il bâtit un Fort.

DANS cette disposition, il leur accorda volontiers la liberté de bâtir un Fort, qui fut composé, en dix jours, des débris du Vaisseau, & dans lequel on mit quelques pièces de canon. Il reçut le nom de la *Navidad*, parce que c'étoit le jour de Noel qu'on étoit arrivé dans ce Port. Un fossé assez profond, dont il fut environné, & la seule vûe de l'Artillerie, parut suffire pour tenir en respect des gens nuds, & déja subjugués par la crainte. Pendant ce travail, l'Amiral descendoit chaque jour à terre, où il passoit toutes les nuits. Guacanagari prit cette occasion pour le surprendre par divers honneurs, auxquels il ne s'attendoit point. Un jour, en descendant de sa Chaloupe, il rencontra un des Frères de ce Prince, qui le conduisit par la main dans une Maison fort ornée, où le Roi vint le trouver aussi-tôt & lui mit au cou une lame d'or. Un autre jour, cinq Caciques, sujets du Roi, l'étant venu voir avec des couronnes d'or sur la tête, ce Prince observa le moment où l'Amiral descendoit au rivage, pour se présenter avec ses Vassaux, la tête couverte aussi d'une couronne; & l'ayant conduit dans le même lieu, il le fit asseoir avec beaucoup de vénération, & lui mit sa couronne sur la tête. L'Amiral portoit un collier de grains fort menus. Il se l'ôta sur le champ, pour le mettre au cou de Guacanagari; il se dépouilla d'un fort bel habit qu'il avoit ce jour-là, & l'en couvrit de ses propres mains; il se fit apporter des bottines rouges, qu'il lui fit chausser; enfin, il lui mit au doigt un anneau d'argent. Cette cérémonie fut comme un nouveau Traité, qui parut augmenter l'affection des Insulaires pour les Castillans. Deux Caciques accompagnèrent l'Amiral jusqu'à sa Chaloupe, & lui présentèrent, en le quittant, chacun leur lame d'or. Ces lames n'étoient pas fondues; elles étoient composées de plusieurs grains. Les Indiens, n'ayant pas l'industrie de les mettre en œuvre, prenoient les parties d'or, telles qu'ils les tiroient des Mines, & n'employoient que des pierres pour les allonger (*k*).

Abondance d'or qu'il reçoit de Guacanagari & de ses Caciques.

Ce qu'il donne en retour.

Alfonse Pinçon veut porter en Espagne la première nouvelle des découvertes.

DANS cet intervalle, les Insulaires avertirent l'Amiral, qu'ils avoient découvert un Navire, qui rodoit à l'Est, autour de la Côte. Il ne douta point que ce ne fût la *Pinta*, dont la désertion lui causoit beaucoup plus de chagrin, depuis la perte de sa Caravelle. Il dépêcha une Chaloupe, avec ordre de la chercher; mais il remit à l'Officier, qu'il chargea de ce soin, une Lettre pour Alfonse Pinçon, par laquelle, dissimulant son ressen-

I.); mais comme les Castillans n'en rapportèrent, dans ce Voyage, que des informations fort obscures, telles qu'ils pouvoient les recevoir par des signes, il n'est pas tems de s'arrêter à ces descriptions.

(*k*) Herrera, *Chap.* 19. Il ajoûte que l'Amiral ne perdoit pas l'occasion de s'informer d'où venoit tant d'or, & qu'il écrivoit les noms des lieux qu'on lui nommoit, mais avec beaucoup de confusion, parcequ'il n'entendoit pas la langue. Il y a sans doute un peu d'exageration dans cette quantité de lames, de lingots & de couronnes. Pierre Martyr dit simplement que les Castillans trouvèrent une certaine quantité d'or, *aliqua copia*.

CHRISTOPHE COLOMB. 1492.

sentiment, il l'exhortoit à rejoindre son Chef. La Chaloupe fit inutilement plus de vingt lieues. On ne douta plus que Pinçon n'eût fait voile en Espagne, pour y porter la première nouvelle des découvertes, & pour s'en attribuer peut-être toute la gloire. Ce soupçon détermina l'Amiral à presser son départ, & lui fit remettre à d'autres tems la visite des Mines.

Colomb se hâte pour le prévenir. Garnison qu'il laisse dans son Fort.

Il assembla tous ses gens, entre lesquels il choisit trente-neuf hommes, des plus forts & des plus résolus. Il leur donna, pour Commandant, un Gentilhomme de Cordoue, nommé Diego d'*Arana*, qu'il revêtit d'un pouvoir absolu, tel qu'il l'avoit reçu lui-même de Leurs Majestés Catholiques. Il nomma Pedro *Guttierez* & Rodrigue d'*Escobedo*, pour le remplacer successivement, si la mort, ou quelque autre accident, l'enlevoit à la Colonie. Un Cordonnier, un Tailleur d'habits, & un Charpentier, furent les seuls Ouvriers qu'il crut nécessaires, dans un Etablissement où tout autre Art étoit inutile. Mais il y laissa tout ce qu'il put se retrancher de vin, de biscuit, & d'autres provisions, avec diverses sortes de grains pour semer, & quantité de marchandises, qui devoient servir à l'entretien du Commerce avec les Insulaires. Comme l'engagement de ceux qu'il avoit choisis étoit volontaire, il n'eut à leur représenter que l'importance dont il étoit pour eux & pour leur Patrie, de vivre dans l'union, de ménager les Insulaires, & d'apprendre la Langue de ces Peuples. Les provisions, qu'il leur laissoit dans le Fort, suffisoient pour une année; & son absence ne devoit pas durer si long-tems. Il ne lui restoit qu'à prendre congé de Guacanagari. Cette entrevûe fut célebrée par de nouveaux témoignages d'estime & de confiance. Les présens ne furent point épargnés, & l'Amiral promit d'en apporter bien-tôt de plus riches, de la part du grand Roi qu'il ne faisoit que représenter. En recommandant ses Gens à Guacanagari, il l'assura qu'il leur avoit ordonné de le servir contre les Caraïbes, & que ces machines terribles, qu'il leur laissoit pour sa défense, étoient capables seules de le délivrer de tous ses Ennemis. Ce Prince s'engagea solemnellement à traiter les Chrétiens comme ses Enfans, & pour gage de ses promesses, non-seulement il consentit que plusieurs de ses Sujets fissent le Voyage de l'Europe, mais il confia un de ses Parens à l'Amiral.

Dans quelles dispositions il laisse Guacanagari.

1493. Son retour en Castille.

L'Ancre fut levée, le 4 de Janvier. On prit d'abord la route de l'Est, dans le dessein de reconnoître toute la Côte de l'Isle. Après avoir doublé le premier Cap, que l'Amiral avoit nommé *Punta-Santa*, & qui est aujourd'hui le *Cap François*, on apperçut une Montagne, fort haute & sans arbres, qui en est à dix-huit lieues, & qui reçut le nom de *Monte-Christo* (*l*). Un grand Fleuve, qui sort à côté de ce Mont, reçut celui de *Rio del Oro*, parce qu'on y trouva quelques pailles d'or dans le sable. A cette vûe, l'Amiral se persuada plus que jamais que l'Isle Espagnole étoit le véritable Ci-

(*l*) L'Historien de Saint-Domingue remarque que nos Cartes Françoises lui ont conservé ce nom, & que ceux qui croyent que c'est ce que nos Marins nomment *la Grange*, sont dans l'erreur. Monte-Christo est à trois lieues au vent de *la Grange*, autre Montagne ainsi nommée, parce que de la Mer on la prendroit en effet pour une Grange.

Christophe Colomb. 1493.

Cipango; & s'il s'étoit cru, dit Herrera, aussi proche qu'il l'étoit des Mines de Cibao, d'où l'on tira tant de richesses, il se seroit confirmé dans son erreur (*m*).

Alfonse Pinçon reparoit & s'excuse mal.

Le Dimanche 6, en sortant de Rio del Oro, il découvrit la *Pinta*, qui faisoit voile avec le même vent. Pinçon, l'ayant abordé, rejetta la longueur de son absence sur le mauvais tems. La fausseté de cette excuse n'empêcha point l'Amiral de recevoir ses soumissions (*n*). Il raconta qu'étant allé de Port en Port, il avoit troqué ses marchandises pour de l'or, dont il avoit pris la moitié pour lui & distribué l'autre à son Equipage. L'Amiral ferma les yeux sur cette nouvelle témerité; & les deux Caravelles arrivèrent ensemble près d'un Cap, qui fut nommé *Punta Roxa* (*o*), trente lieues à l'Est de Monte-Christo. De-là elles se rendirent dans un Port, où Pinçon avoit fait ses échanges, & d'où il avoit enlevé quatre Indiens, que l'Amiral l'obligea de remettre au rivage. De-là peut-être le nom de *Puerto de Gratia*, qui fut donné à ce Port; quoiqu'on ait publié, dans la suite, que ce fut en mémoire de l'amnistie qui fût accordée à Pinçon.

Punta Roxa.

Puerto de Gratia.

En remettant à la voile, on découvrit une haute Montagne, dont le sommet parut couvert de neige, ou comme argenté; ce qui lui fit donner le nom de *Monte de Plata*. Un Port, qui est au pied, de la forme d'un fer à cheval, reçut celui de *Puerto de Plata* (*p*). L'Amiral, continuant de ranger la Côte, rencontra plusieurs autres Caps, auxquels il donna des noms qu'Herrera nous a conservés, sans expliquer leur situation (*q*). Le 12, il fit trente lieues, avec beaucoup d'étonnement de trouver l'Isle si grande. Là, se trouvant vis-à-vis d'une grande Baye, formée par une Presqu'Isle, que les Insulaires nommoient *Samana*, & qui porte encore aujourd'hui le même nom, il entreprit de la faire visiter. Quelques Matelots, qu'il envoya dans une Chaloupe, observèrent, sur le rivage, un grand nombre de Sauvages, armés d'arcs & de fléches. Ce spectacle, qui étoit jusqu'alors sans exemple pour les Castillans, ne les empêcha point d'aborder. Ils furent si bien reçus, qu'après avoir donné des bagatelles en échange pour quelques armes des Indiens, ils en engagèrent un à les accompagner jusqu'à Bord. L'Amiral lui fit diverses questions sur les Mines d'or & sur les Caraïbes, auxquelles il satisfit avec beaucoup d'intelligence. Lorsqu'il eut été renvoyé, avec quelques présens, les Matelots, qui le conduisoient, furent surpris, en descendant à terre, de se voir environnés d'une Troupe de Sauvages armés, qui s'étoient tenus cachés derriè-

Monte de Plata & Puerto de Plata.

Presqu'Isle de Samana.

(*m*) Herrera, *Liv.* 2. *Chap.* 1.

(*n*) Oviedo prétend que ce fut la crainte d'être arrêté, pour avoir condamné le dessein de laisser Garnison dans l'Isle, qu'Alfonse Pinçon avoit pris la fuite. *Chap.* VI.

(*o*) L'Amiral vit, dans ce lieu, trois Sirènes, qu'il ne trouva pas si belles que les Poëtes les représentent. *Herrera, ibidèm.*

(*p*) Les François l'ont nommé, par corruption, *Portoplatte*.

(*q*) Les noms sont, *del Angel*, la *Punta del Terro*, *El Redondo*, *El Frances*, *El Cabo de buen Tiempo*, *El Tajado*, *El Cabo de Padre y hijo*, *Puerto sacro*, & *los Enamorados*. On prétend, suivant l'Historien de Saint-Domingue, que celui qu'on appelle aujourd'hui le *Vieux Cap*, & qui est à 55 lieues du Cap François, est celui qui fut nommé alors *Cabo Frances*.

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

rière les arbres. Ils se crurent en danger. L'Indien, qu'ils avoient ramené, s'apperçut de leur défiance, & s'efforça de les rassurer. Mais, quelque nouveau tumulte ayant fait renaître leurs soupçons, la crainte d'être prévenus leur fit prendre le parti de se sauver; &, pour se faire redoûter de ces Barbares, ils en blessèrent deux de quelques coups de sabres. Tous les autres prirent la fuite, en jettant leurs arcs & leurs fléches. Ce fut la première fois que les Castillans firent couler du sang dans cette Isle. L'Amiral en parut d'abord affligé; mais il reconnut ensuite que ce n'étoit pas un mal, d'avoir appris aux Insulaires que les Castillans savoient faire usage de leurs armes (*r*), sur-tout lorsque, le jour suivant, on eut fait la paix avec le Cacique du Canton, qui vint le saluer à Bord, & qui lui fit présent d'une couronne d'or. Cet évenement fit donner, à la Baye, le nom de *Baye des Fléches*, qu'elle n'a pas conservé.

Premier sang que les Espagnols font couler dans le nouveau Monde.

Baye des Fléches.

CEPENDANT l'ennui d'une si longue navigation, autant que le mauvais état des Caravelles, qui faisoient beaucoup d'eau, déterminèrent l'Amiral à prendre directement la route de l'Europe. Les voiles furent tournées au Nord-Est, le 16 de Janvier; & l'on découvrit plusieurs petites Isles, que personne ne fut tenté de reconnoître. La navigation fut heureuse jusqu'au Mardi, 12 de Février (*s*), quoiqu'assez incertaine, par la variété des observations & du jugement des Pilotes. Mais, après avoir fait environ cinq cens lieues, les deux Caravelles essuyèrent une si furieuse tempête, que le naufrage parut inévitable (*t*). On fit diverses sortes de Vœux, pour obtenir

Tempête furieuse, & Vœux des Equipages.

(*r*) Herrera, *ibidem*.

(*s*) C'est Herrera qui marque cette datte. D'autres la mettent quelques jours plus tard. A la vérité, Herrera donne la sienne pour celle du premier jour de la tempête.

(*t*) Le même Historien l'a décrite fort au long; mais on en verra plus volontiers quelques circonstances dans une troisième Lettre de Christophe Colomb au Roi d'Espagne. „ J'aurois souffert mon malheur avec plus de „ patience, si j'avois été seul en danger. J'a„ vois vû si souvent la mort de près, que „ je ne l'aurois pas appréhendée; mais ma „ douleur étoit de voir périr tant de gens, „ que Vôtre Majesté m'avoit confiés pour „ mon entreprise. D'ailleurs, j'étois deses„ peré de ne pas porter moi-même, à Vôtre „ Majesté, la nouvelle de mes découvertes, „ pour faire connoître, à ceux qui s'étoient „ opposés à mes desseins, que j'avois sçu les „ exécuter. Je pensois aussi à mes deux „ Fils, qui sont à Cordoue. Leur jeunesse „ m'affligeoit. Je me représentois l'état mal„ heureux où ils pouvoient tomber après ma „ mort, abandonnés de tout le monde, & „ peut-être oubliés de Vôtre Majesté, qui „ n'auroit jamais sçu le service que j'avois „ eu le bonheur de lui rendre. Il y avoit „ des momens, où je croyois que pour le „ châtiment de mes péchés, la justice de „ Dieu ne vouloit pas me laisser jouïr de ma „ gloire. Cependant je ne pouvois me per„ suader que mes découvertes ne vinssent „ quelque jour à vôtre connoissance; & pour „ vous en informer moi-même, j'avois é„ crit, pendant la tempête, quelques lignes „ sur un parchemin, avec le nom des Ter„ res que j'avois acquises à vôtre Couronne, „ la route qu'il falloit tenir pour y aller, & „ le tems que j'avois employé à mon Voya„ ge. J'informois Vôtre Majesté des coutu„ mes des Habitans, de la fertilité du Pays, „ & de la Colonie que j'y avois laissée pour „ vous en conserver la possession. J'avois „ fermé le parchemin de mon cachet. Je „ l'avois enveloppé d'une toile cirée, puis „ dans de la cire, & je l'avois mis dans un „ Baril bien bouché, avec une inscription à „ Vôtre Majesté. Je l'avois jetté dans la „ Mer, dans l'espérance que si nous avions „ péri tous dans les flots, quelque Naviga„ teur, qui l'auroit trouvé, vous l'eut porté en „ Espagne. Bien plus, craignant que la „ tempête ne poussât le baril trop loin, j'a„ vois mis, dans un autre, que je gardois „ à Bord, un second parchemin, tel que le „ premier, afin qu'après nôtre naufrage, l'un „ des deux pût être rendu à Vôtre Majesté". *Vie de Christophe Colomb*, *Chap.* 36. On a reproché, à l'Amiral, d'avoir ici manqué de pru-

nir la protection du Ciel (v). Enfin l'Amiral, croyant toucher au dernier moment de sa vie, & s'affligeant moins d'un malheur, dont il ne pouvoit se garantir, que de la perte de ses Mémoires, qui alloit rendre son Voyage inutile à l'Espagne, prit le parti de les réduire en peu de lignes sur un parchemin, qu'il enferma soigneusement dans un baril; &, sans communiquer son secret à ses gens, il jetta le baril dans les flots. Ils s'imaginèrent que c'étoit quelque nouvelle ressource de Religion (x); & le vent s'étant appaisé tout d'un coup, Herrera fait entendre qu'ils attribuèrent cet heureux changement à la piété de l'Amiral. Cependant l'autre Caravelle avoit disparu, dès le commencement de la tempête; & n'étant point ramenée par le beau tems, on ne douta point qu'elle n'eût péri. Le 15, on apperçut la terre à l'Est-Nord-Est, mais sans aucun signe qui pût aider à la reconnoître. Les uns la prenoient pour l'Isle de Madere, & d'autres pour la Roche de *Cintra*, qui est proche de Lisbonne. Colomb seul jugea, par ses observations, que c'étoit une des Açores (y), qu'on reconnut bien-tôt, en effet, pour *Sainte-Marie*.

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

L'Amiral jette ses Mémoires dans les flots, avec des précautions pour les sauver.

Il arrive à Sainte Marie des Açores.

Il aborda, le 18, au Nord de cette Isle. Dom Juan de *Castaneda*, qui y commandoit pour le Portugal, l'envoya complimenter aussi-tôt, & lui fit porter quelques rafraîchissemens. Cette politesse lui inspira tant de confiance, que ne pensant qu'à rendre graces au Ciel, par l'exécution du Vœu public, il fit descendre le lendemain une partie de ses gens, pour se rendre en procession dans une Chapelle voisine, où il se proposoit d'aller lui-même le jour d'après, avec le reste de l'Equipage. Les Castillans étoient non-seulement sans armes, mais nuds en chemise, suivant la promesse qu'ils avoient faite au Ciel. A peine eurent-ils perdu de vûe le rivage, qu'une Troupe de Portugais fondit sur eux & les fit prisonniers. L'Amiral, surpris de ne pas les revoir à la fin du jour, fit avancer son Vaisseau vers une Poin-

prudence; car les barils pouvoient tomber en toute autre main que celle d'un Espagnol, & ses lumières auroient tourné au profit de quelque autre Cour.

(v) Herrera les explique. „L'Amiral, dit-„il, ne sachant plus à quoi se résoudre, or-„donna que l'on tirât au sort, pour faire un „Pelerinage à Nôtre-Dame de Guadaloupe, „& que celui, sur qui le sort tomberoit, y „porteroit un Cierge du poids de cinq li-„vres; c'est un dévoir des Mariniers, lors-„qu'ils sont en grand péril, & Dieu les „exauce souvent. Le sort tomba sur l'Ami-„ral, qui promit aussi-tôt de l'accomplir. On „tira une autre fois, pour aller à Nôtre-„Dame de Lorette, lieu très-saint dans la „Marche d'Ancone, & le sort étant échu à „Pierre de *Villa*, Marinier, l'Amiral lui „promit de fournir à la dépense. Comme „la Tempête ne laissoit pas de continuer, „on fit encore un autre Vœu, qui fut d'al-„ler veiller une nuit dans Sainte-Claire de „Mogues, & d'y faire dire une Messe. Le „sort tomba pour la séconde fois sur l'Ami-„ral. Enfin, voyant que le tems ne chan-„geoit point, ils firent vœu tous ensemble „de sortir en chemise à la première terre où „ils arriveroient; & d'aller en procession „dans une Eglise dédiée à la Sainte Vierge. „Mais, malgré tout celà, le mauvais tems „ne discontinuoit point." *ubi sup. Chap.* 2.

(x) *Ibidem.*

(y) C'est Herrera, qu'on suit. Cependant l'Amiral même ne s'attribue point tant de lumières, dans un fragment de Lettre cité par son Fils. „Le Samedi 16 de Février, j'arri-„vai la nuit à une de ces Isles; mais le tems „étoit si obscur, que je ne pus savoir où j'é-„tois. Je dormis un peu, parce qu'il y avoit „trois jours que je n'avois reposé. En m'é-„veillant, je me sentis les jambes comme „percluës, par la grande fatigue & l'humi-„dité de l'air. Les vivres nous avoient „presque manqué. J'appris, le Lundi sui-„vant, que nous étions à l'Isle Sainte-Marie, „une des Açores". *Vie de Colomb, Chap.* 37.

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

Les Castillans y sont maltraités.

Pointe, d'où l'on pouvoit découvrir la Chapelle. Il y vit sa Barque; mais au lieu de ses gens, qu'il se disposoit à recevoir, il apperçut un grand nombre de Cavaliers armés, qui descendoient de cheval, & qui entrèrent dans la Barque, apparemment pour le venir attaquer. Il se mit aussi-tôt sous les armes, dans la résolution néanmoins de ne pas commencer les hostilités. Les Portugais, s'étant avancés à la portée de la voix, demandèrent un signe de sûreté. Il ne balança point à le donner: mais voyant qu'ils ne s'en tenoient pas moins éloignés, il leur dit qu'il avoit quelque étonnement de ne voir aucun de ses gens dans la Barque; qu'il ne s'étoit pas imaginé qu'on ne l'eût fait saluer que pour le trahir; qu'il avoit l'honneur d'être Amiral de l'Océan, & Viceroi des Indes pour l'Espagne, & qu'il étoit prêt à montrer ses Provisions. Un Officier Portugais lui répondit qu'on ne connoissoit, dans l'Isle, ni le Roi d'Espagne, ni ses Lettres, & qu'il seroit traité comme ses gens, s'il avoit l'audace d'entrer dans le Port. Un langage si offençant fit douter, à l'Amiral, si depuis son départ les deux Couronnes n'avoient pas rompu la paix. Il prit tous ses gens à témoin de ce qu'ils avoient entendu; & s'armant de fierté à son tour, il jura qu'il ne partiroit point sans une vengeance éclatante. Le tems devint si mauvais, qu'après avoir perdu quelques ancres, il fut contraint de chercher un abri dans l'Isle de *Saint-Michel:* mais l'orage, qui continua toute la nuit, ne lui ayant pas permis d'y aborder, il revint le jour suivant à Sainte-Marie, dans la résolution d'attaquer cette Isle, & d'employer toutes ses forces pour tirer vengeance des Portugais. Pendant qu'il se disposoit à cette entreprise, un Officier de l'Isle & deux Prêtres, avec cinq Matelots, s'approchèrent de la Caravelle dans une Barque, & demandèrent la permission de monter à Bord. Ils venoient, dirent-ils, de la part de leur Commandant, pour s'informer s'il étoit vrai que le Vaisseau portât un Amiral d'Espagne; avec ordre, dans cette supposition, de lui rendre tous les honneurs qui étoient dûs à sa dignité. L'Amiral feignit de croire ce compliment sincère, & leur montra non-seulement ses Provisions, mais les Lettres du Roi son Maître, qui le recommandoient à toutes les Puissances du Monde. Alors, on lui rendit sa Barque & ses gens, avec des excuses dont il affecta de paroître satisfait. Mais il apprit, des Prisonniers qu'on lui ramena, que tous les Sujets du Roi de Portugal avoient ordre de l'arrêter, dans quelque lieu du Monde qu'il pût tomber entre leurs mains, & qu'il n'auroit pas évité cette disgrace, s'il étoit descendu avec la première partie de ses gens, comme les Portugais se l'étoient persuadé (z).

Fermeté de Colomb à repousser l'insulte.

Comment on se reconcilie.

Nouvelle Tempête, & Vœux renouvellés.

Le tems étant devenu favorable à la navigation, il fit prendre la route de l'Est, qu'il suivit heureusement jusqu'au second jour de Mars. Un oiseau fort gros, qu'il prit pour un Aigle, & qui vint se percher sur un mât, fut comme l'avant-coureur d'une seconde Tempête, aussi terrible que la première. Elle fit recommencer les Vœux pour un Pelerinage; & l'Historien observe avec admiration, que le Ciel fit tomber encore une fois le sort sur l'Amiral (a). On s'abandonna aux vents, pendant deux jours, sans règle &

(z) Ce qui lui fit juger, dit Herrera, que le Ciel l'accompagnoit toûjours, afin qu'il s'humiliât au milieu des faveurs qu'il en avoit reçues.

(a) *Ibidem.*

& sans espérance. Enfin, le 4, aprés avoir vû la Terre de prés, dans une nuit fort obscure, on reconnut, à la pointe du jour, la Roche de Cintra; & quoique le vent parut bon pour s'avancer vers l'Espagne, la Mer continuoit d'être si grosse, qu'on se crut obligé d'entrer dans la Rivière de Lisbonne.

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

L'Amiral entre dans la Rivière de Lisbonne.

Le Roi de Portugal se trouvoit alors à Valparaiso. L'Amiral, aprés avoir commencé par dépêcher un Courier à la Cour d'Espagne, écrivit à ce Prince, pour lui demander la permission de mouiller dans le Port de sa Capitale; avec la précaution de l'avertir qu'il ne venoit pas de Guinée, mais des Indes. Cette déclaration n'empêcha point que son Vaisseau ne fût visité par un Officier Portugais, qui lui signifia l'ordre de descendre à terre avec lui, pour rendre compte de son Voyage au Commandant du Port. Il répondit qu'il étoit Amiral d'Espagne, & que cette qualité le dispensoit d'une soumission que ses pareils n'avoient jamais rendue. On lui proposa d'y envoyer du moins son Pilote, ce qu'il ne refusa pas avec moins de fermeté: mais il consentit à montrer ses Lettres; & l'Officier n'eut pas plutôt fait son rapport, que le Capitaine (*b*) d'un Gallion, qui attendoit cet éclaircissement, s'approcha de la Caravelle, au bruit des timbales & des trompettes, & vint lui offrir à Bord toutes sortes de secours & de rafraîchissemens.

Civilités qu'il reçoit à la Cour de Portugal.

Le bruit de son arrivée s'étant répandu dans Lisbonne, tous les Habitans s'empressèrent de venir admirer des Hommes qui avoient découvert un nouveau Monde, & la Rivière fut bien-tôt couverte de Barques. L'Amiral reçut, le lendemain, une Lettre du Roi de Portugal, qui l'invitoit à se rendre à sa Cour, avec parole de lui faire un accueil distingué, & qui lui conseilloit de prendre d'abord quelques jours de repos à *Sacaben*. L'ordre étoit déja donné de fournir gratuitement à tous ses besoins. Il ne fit pas difficulté de se fier aux promesses d'un Monarque, Ami de ses Maîtres; & dès le jour suivant, il se rendit à Valparaiso. Tous les Seigneurs de la Cour vinrent au-devant de lui, & l'accompagnèrent jusqu'au Palais. Le Roi le reçut avec beaucoup d'honneurs, le fit asseoir & couvrir devant lui, & prit long-tems plaisir à lui entendre raconter toutes les circonstances de son Voyage. Cependant, après l'avoir félicité de sa gloire, il ajoûta, que suivant les Conventions entre les Couronnes de Castille & de Portugal, toutes les nouvelles découvertes devoient lui appartenir. Colomb répondit qu'il ignoroit les Traités; mais que suivant les ordres qu'il avoit reçus de Leurs Majestés Catholiques, il s'étoit bien gardé de passer en Guinée, ni vers les Mines du Portugal. „ Je suis persuadé, lui dit agréablement le „ Roi, que nous n'aurons pas besoin d'un tiers pour juger ce différend". L'Audience finit avec les mêmes égards, pour un homme que l'envie même ne voyoit pas sans admiration; car tous les Historiens observent qu'on sentit alors, en Portugal, le tort qu'on avoit eu de négliger ses offres. Le chagrin d'en voir recueillir le fruit aux Espagnols alla si loin, s'il en faut croire Herrera, que plusieurs Particuliers offrirent leurs bras pour le poignar-

Ses explications avec le Roi.

On propose au Roi de le faire poignarder.

(*b*) Son nom, suivant Herrera, est Alvaro *Daman*; & Alvaro d'*Acuna*, suivant Fernand Colomb.

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

garder & lui enlever ses papiers (c). Mais Jean II. rejetta cette proposition avec horreur. Il donna ordre, aux premiers Seigneurs de sa Cour, de loger & de traiter l'Amiral. Il le revit deux fois, avec la même satisfaction; & l'ayant comblé d'honneurs & de présens, il le fit conduire jusqu'à Lisbonne par Dom Martin de *Norona*. Colomb vit la Reine, en passant à Villa-Franca, & n'en fut pas reçu avec moins de distinction. A peine fut-il entré dans la Capitale, qu'on lui offrit, au nom du Roi, la liberté de faire le reste du Voyage par Terre, avec une escorte & toutes les commodités qu'il pouvoit desirer jusqu'à la Frontière. Il marqua beaucoup de reconnoissance pour cette nouvelle faveur; mais, n'ayant pas jugé à propos de l'accepter, il remit à la voile pour l'Espagne, le 13, avec un vent si favorable, que le Vendredi 15, il entra vers midi dans le Port de Palos. On remarque qu'il en étoit parti le même jour de la semaine, troisième d'Août. Ainsi, dans l'espace d'environ sept mois & demi, il avoit achevé une entreprise, qu'il avoit peut-être regardée lui-même comme l'ouvrage de plusieurs années (d).

Il arrive en Espagne.

Comment il est reçu.

CET heureux retour fut célébré par des transports de joye; &, dans la première surprise d'un événement si merveilleux, on avoit peine à ne le pas prendre pour une imagination. Sans attendre les ordres de la Cour, les Boutiques furent fermées à Palos, toutes les Cloches sonnèrent, & l'Amiral, en sortant de la Caravelle, reçut des honneurs qu'on n'avoit jamais rendus qu'aux Têtes couronnées. Sa modestie ne l'abandonna point dans cette espèce de triomphe. Son premier soin fut d'écrire à Leurs Majestés Catholiques, & de leur envoyer une exacte Relation de son Voyage. La *Pinta*, qui avoit été séparée de lui par la tempête, avoit pris terre à Bayonne; & quelques Historiens racontent que Pinçon s'étoit rendu, par le plus court chemin, à Barcelonne, où la Cour étoit alors, dans l'espérance de paroître le premier aux yeux du Roi, & d'y recueillir peut-être le prix du courage & de l'habileté d'autrui; mais que ce Prince, à qui il fit demander Audience, refusa de l'écouter, & que le chagrin qu'il en eut le mit en peu de tems au tombeau (e). D'autres ont écrit que de Bayonne, il alla droit à Palos, où il arriva le même jour que l'Amiral; que cette rencontre, à laquelle il ne s'étoit pas attendu, l'affligea d'autant plus que Colomb avoit déja fait des plaintes de sa désertion, & l'accusoit d'avoir empêché, par ce contre-tems, qu'il n'eût visité les Mines de Cibao, d'où il pouvoit apporter beaucoup d'or en Espagne; & que la crainte d'être arrêté le fit sortir sur le champ de la Ville, où il ne laissa point de revenir après le départ de son Chef, mais si malade de fatigue & de chagrin, qu'il y mourut peu de jours après (f).

Il trouve Pinçon arrivé avant lui.

Il se rend à Seville.

COLOMB ne differa point à partir pour Seville, avec toutes les richesses qu'il avoit apportées du nouveau Monde, & sept Indiens qu'il avoit embarqués. Il lui en étoit mort un sur Mer, & deux restèrent malades à Palos. L'impatience de le voir étant aussi vive à la Cour, que celle qu'il avoit

(c) Il est étonnant que son Fils n'en dise rien.

(d) Herrera, *ubi suprà*, *Chap*. 4.

(e) Vie de Christophe Colomb, Chap. 41.

(f) Oviedo, Liv. 2. Chap. 6.

avoit lui-même de se présenter à Leurs Majestés Catholiques, il en reçut une Lettre à Seville, avec cette inscription: „ A Dom Christophe Colomb, „ nôtre Amiral sur l'Océan, Viceroi & Gouverneur des Isles qui ont été „ découvertes dans les Indes ". Ferdinand & Isabelle l'assuroient, dans les termes les plus flatteurs, de leur affection, de leur estime & de leur reconnoissance; le pressoient de se rendre auprès d'eux, & le consultoient d'avance sur les ordres qu'ils avoient à donner pour achever son ouvrage. Il fit une réponse modeste, à laquelle il joignit un Etat des Vaisseaux, des Troupes & des Munitions, qu'il croyoit nécessaires à ses grandes vûes.

Faveurs qu'il reçoit de Leurs Majestés Catholiques.

La renommée ayant déja publié son retour & sa marche, lorsqu'il sortit de Seville, son Voyage, jusqu'à Barcelonne, fut un véritable triomphe. Les chemins & les campagnes retentirent d'acclamations. On s'empressoit, dans tous les lieux habités, d'aller au-devant de lui, pour contempler cet Homme extraordinaire, qui s'étoit ouvert, par des routes inconnues avant lui, l'entrée d'un nouveau Monde. Les Indiens, dont il étoit accompagné, les Perroquets rouges & verds, & quantité d'autres curiosités, qu'il ne manquoit pas d'étaler aux yeux des Spectateurs, eurent aussi beaucoup de part à leur admiration. Il arriva, vers le milieu d'Avril, à Barcelonne.

Son arrivée à Barcelonne où étoit la Cour.

On lui fit une réception digne du service qu'il avoit rendu à l'Espagne. L'Historien de Saint-Domingue s'élève au-dessus de la simplicité ordinaire de son style, pour donner une peinture fort noble de cette cérémonie (*g*). On n'avoit rien vû, dit-il, qui représentât mieux le triomphe des anciens Romains. Tous les Courtisans, suivis d'un Peuple innombrable, allèrent fort loin au-devant de lui; & lorsqu'il eût reçu les premiers complimens, de la part du Roi & de la Reine, il marcha jusqu'au Palais, dans cet ordre: Les sept Indiens paroissoient les premiers. Ils ornoient d'autant mieux son triomphe, qu'ils y prenoient part; au lieu que les Triomphateurs Romains fondoient une partie de leur gloire, sur le malheur de ceux qu'ils traînoient après leur char. On voyoit ensuite des couronnes & des lames d'or, qui n'étoient pas le fruit de la violence & de la rapacité du Soldat victorieux; des balles de coton, des caisses remplies d'un poivre, qu'on croyoit au moins égal à celui de l'Orient (*h*); des Perroquets, portés sur des roseaux de vingt-cinq pieds de hauteur; des dépouilles de Caymans & de Lamantins, qu'on donnoit pour les véritables Sirènes des Anciens; des Quadrupedes & des Oiseaux de plusieurs espèces inconnues, & quantité d'autres raretés que la nouveauté rendoit précieuses. Cette multitude d'objets étrangers, exposée à la vûe d'un Peuple, dont l'imagination & la vanité portent ordinairement les choses au-delà du naturel, sembloit le transporter dans ces

Magnificence de sa réception.

(*g*) Il donne un détail d'ordre, que je ne trouve dans aucun Historien; mais sa fidélité, que je vérifie continuellement sur tout le reste, dans l'occasion que j'ai de consulter les mêmes sources, ne doit laisser ici aucun scrupule.

(*h*) C'étoit du Piment; & la jalousie du Commerce, entre les Espagnols & les Portugais, donna d'abord cours à ce poivre Américquain; mais on reconnut bientôt qu'il étoit trop caustique.

Christophe Colomb. 1493.

ces nouvelles Régions, d'où il se flattoit de voir bien-tôt couler des richesses inépuisables dans le sein de l'Espagne. Aussi les acclamations redoubloient-elles à chaque instant, & jamais homme n'eût peut-être un jour plus glorieux & plus flatteur; sur-tout s'il rapprochoit, comme il est naturel de le penser, sa situation présente de celle où il s'étoit vû quelques mois auparavant. Il fut conduit, avec cette pompe, au travers d'une grande partie de la Ville, à l'Audience des Rois Catholiques, qui l'attendoient hors du Palais, sous un Dais magnifique, revêtus des habits Royaux, le Prince d'Espagne à leur côté, au milieu de la plus brillante Cour qu'ils eussent rassemblée depuis long-tems. Aussi-tôt qu'il apperçut Leurs Majestés, il courut se prosterner à leurs pieds, pour leur baiser la main: mais Ferdinand le fit relever, & lui ordonna de s'asseoir sur une chaise qui lui avoit été préparée; après quoi, il reçut ordre de raconter, à haute voix, ce qui lui étoit arrivé de plus remarquable. Il parla d'un air si noble, que son récit parut charmer toute l'Assemblée. Tout le monde se mit ensuite à genoux, à l'exemple du Roi & de la Reine, qui rendirent graces au Ciel les larmes aux yeux; & les Hymnes de joye furent chantés par la Musique de la Chapelle.

Honneurs qu'il reçoit du Roi & de toute la Cour.

Depuis ce grand jour, le Roi ne parut point dans la Ville, sans avoir à sa droite le Prince son Fils, & Colomb à sa gauche. Tous les Grands, à l'exemple du Souverain, s'accordèrent à combler d'honneurs l'Amiral-Viceroi des Indes. Le Cardinal d'Espagne, Pierre Gonzalès de *Mendoze*, aussi distingué par son mérite que par son rang & sa naissance, fut le premier qui le traita dans un Festin, où non-seulement il lui fit prendre la première place, mais il le fit servir à plats couverts (*i*), avec ordre de ne lui rien présenter dont on n'eût fait l'essai; ce que tous les Seigneurs observèrent en le traitant à leur tour. Barthelemi & Diego Colomb, ses deux Frères, eurent part aux liberalités du Roi, quoiqu'absens tous deux de ses Etats. Le titre de *Dom* leur fut accordé, avec de magnifiques Armoiries pour toute la Famille (*k*).

Armes & Titres accordés à sa Famille.

Le Saint Siége est consulté, & l'Espagne obtient l'investiture du nouveau Monde.

Quoique Leurs Majestés Catholiques n'eussent rien de plus pressant que de renvoyer l'Amiral aux Indes, pour y continuer ses découvertes, leur respect pour le Saint Siége les fit penser à donner avis, au Souverain Pontife, du succès d'une si belle entreprise; non qu'elles se crussent obligées, suivant l'observation d'un sage Historien, d'obtenir une investiture, ou des permissions, pour jouir légitimement du nouveau Monde (*l*): mais c'étoit

(*i*) Herrera observe cette circonstance, *ubi suprà*, Chap. 3.

(*k*) Au premier, de Castille. Au second, de Leon. Au troisième, une Mer d'azur, semée d'Isles d'argent, la moitié de la circonference environnée de la Terre-ferme, des grains d'Or répandus par-tout, les Terres & les Isles couvertes d'arbres toûjours verds. Au quatrième, d'azur à quatre ancres d'or, avec les Armes des anciens Colombs de Plaisance au-dessus; &, pour cimier, un Globe surmonté d'une Croix, avec cette devise:

Por Castilla y por Leon
Nuevo Mundo hallo Colon.

Nos anciens Traducteurs ont rendu ces deux Vers Castillans par deux Vers François:

Pour la Castille & pour Léon,
Monde nouveau trouva Colon.

(*l*) C'est Herrera, qui rapporte qu'on avoit déja consulté plusieurs personnes d'éminente doctrine, & que tous furent d'avis que cette formalité n'étoit pas du tout nécessaire, *ubi suprà*, Chapitre V.

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

c'étoit une cérémonie de bienséance, dans laquelle on risquoit d'autant moins, que le Saint Siége étoit alors occupé par un sujet de la Couronne d'Arragon. C'étoit *Alexandre VI.* de la Maison de Borgia. Ferdinand chargea son Ambassadeur à Rome d'assurer Sa Sainteté, que l'Expédition, qui s'étoit faite par ses ordres, ne causoit aucun préjudice aux droits du Portugal, & que son Amiral s'étoit contenu fidélement dans l'ordre qu'il avoit reçu de ne pas s'approcher à plus de cent lieues des Possessions de cette Couronne; mais que pour l'intérêt de la Religion, qu'il se proposoit d'étendre autant que son Empire, il ne laissoit pas de demander des Bulles. Le Pape en envoya deux, qui furent expédiées le 2 & le 3 de Mai, avec les mêmes clauses & les mêmes conditions que ses Prédécesseurs avoient jugé nécessaires pour celles qu'ils avoient accordées aux Rois de Portugal. Mais, dans la vûe de prévenir les différends qui pouvoient naître entre les deux Couronnes, il y fit ce fameux partage, qu'on a nommé *Ligne de Démarcation*, par lequel il régloit leurs bornes pour les Pays déja découverts, & pour ceux qu'on découvriroit à l'avenir, & qui ne seroient occupés par aucun Prince Chrétien, avant le jour de Noel de l'année précédente. Cette Ligne imaginaire, tirée d'un Pôle à l'autre, coupoit en deux parties égales l'espace qui se trouve entre les Isles Açores & celles du Cap Verd. Tout ce qui se trouveroit au Couchant & au Midi, devoit appartenir à la Couronne de Castille, & tout ce qui étoit à l'Orient demeuroit au Portugal (*m*). Les Décrets arrivèrent en Espagne, dans le tems que l'Amiral avoit déja reçu ses dépêches, & tout ce qu'il avoit demandé pour son retour aux Indes.

Partage entre l'Espagne & le Portugal, nommé Ligne de Démarcation.

IL

(*m*) Gomera nous donne la Bulle qui contient ce partage, par un motif qui ne s'accorde point avec les idées d'Herrera & de la Cour d'Espagne: *c'est*, dit-il, *afin que tout le monde sache que cette Conquête & conversion des Indes est faite avec l'autorité & donation du Grand Vicaire de Jesus-Christ.* On ne peut refuser place ici à cet étrange Monument.

„ ALEXANDRE, Evêque, Serviteur des „ Serviteurs de Dieu, à nôtre très cher Fils „ en Jesus-Christ, Ferdinand Roi, & à nôtre très chère Fille en Jesus Christ, Isabelle Reine, de Castille, de Léon, d'Arragon, de Sicile & de Grenade; Salut & Bénédiction Apostolique. Entre toutes les „ œuvres agréables à la Majesté Divine, & „ que nous desirons le plus, est que la Foi „ Catholique & la Religion Chrétienne „ soient, principalement en nôtre tems, „ exaltées, & par tout amplifiées & répandues, & que le salut des ames soit procuré d'un chacun, & que les Nations Barbares soient subjuguées, & réduites à la „ Foi; ce qui est cause que Nous, étant parvenus par la seule Divine Clémence, & „ non pour nos mérites, à cette sacrée Chaire de Saint Pierre, nous devons à bon „ droit, de nôtre bon gré & avec toute faveur, vous donner les moyens & occasions pour exécuter & poursuivre de jour „ en jour, avec un ardent courage, à l'honneur de Dieu & de l'Empire Chrétien, une „ si louable & si sainte œuvre, que vous „ avez commencée par l'inspiration de Dieu „ immortel, considérant que comme vrais „ Rois & Princes Catholiques, tels que „ Nous vous avons toûjours connus, & „ comme il est assez notoire à tout le monde par vos grandes entreprises, vous n'avez pas seulement le même desir que Nous, „ mais, ce qui est davantage, que de tout „ vôtre pouvoir, soin & diligence, vous exécutez ce bon vouloir sans épargner aucuns „ travaux ni dépenses, sans vous soucier „ d'aucuns périls, même en répandant vôtre „ propre sang, & que vous avez voué dès „ long-tems à celà tout vôtre cœur & toutes „ vos forces, comme le démontre assez le „ recouvrement qu'avez fait n'aguerre du „ Royaume de Grenade, de la tirannie des „ Sarrazins, avec une si grande gloire de „ vôtre nom. Nous avons entendu comme „ ci-devant vous aviez proposé de faire cher-

CHRISTOPHE COLOMB. 1493. L'Amiral Colomb pense à faire un second Voyage.

Il obtint un Brevet particulier, qui lui donnoit le Commandement de la Flotte jusqu'à l'Isle Espagnole, d'où elle devoit revenir sous les ordres d'Antoine

„ cher quelques Isles & Terres-fermes lointaines & inconnues, & non encore découvertes, pour réduire leurs Habitans à faire profession de la Foi, & reconnoître nôtre Rédempteur; mais que vous n'aviez pû conduire à fin cette sainte & louable délibération pour la Guerre de Grenade, en laquelle vous étiez alors empêchés; & que depuis, ce Royaume étant recouvert par la permission Divine, vous aviez, non sans grands périls & dépenses, envoyé sur cette grande Mer, où personne n'avoit encore vogué, Christophe Colomb, homme digne, recommandable, & propre à telle entreprise, pour diligemment chercher ces Terres-fermes & Isles lointaines & inconnues; lesquelles, après avoir cinglé au travers cet Océan, il auroit trouvées par sa grande diligence, avec l'aide de Dieu, toutes peuplées & remplies d'hommes, vivant paisiblement ensemble, se tenant nuds, & se nourrissant de chair, & qui, selon le rapport de vos Ambassadeurs, croyent qu'il y a un Dieu Créateur au Ciel, & lesquels semblent capables d'embrasser la Foi Catholique, & d'être instruits aux bonnes mœurs; ce qui Nous donne espérance que le nom de nôtre Sauveur Jesus-Christ seroit facilement répandu dans ces Terres & ces Isles, si leurs Habitans étoient endoctrinés. De plus, Nous avons été informés qu'en la principale de ces Isles ledit Colomb a bâti un Fort, dans lequel il a mis quelques Chrétiens, qui l'avoient suivi, tant pour le garder que pour s'enquerir des autres Isles & Terres-fermes, lesquelles lui étoient encore inconnues; qu'il a rapporté, qu'aux Isles qu'il a déja découvertes, on trouvoit de l'Or, des Epiceries & plusieurs autres choses précieuses: ce qu'étant par vous diligemment considéré, principalement ce qui regarde l'exaltation & ampliation de la Foi, comme il appartient à des Rois Catholiques, vous avez proposé, suivant la bonne coutume de vos Prédécesseurs, Rois d'éternelle mémoire, de subjuguer, avec l'aide de la Divine Clémence, toutes ces Terres, Isles susdites, & tous leurs Habitans, & les amener à la Foi Chrétienne. Voyant vôtre délibération telle, Nous, qui desirons affectueusement qu'une si sainte & si louable entreprise soit bien commencée, & encore mieux achevée, vous exhortons, par le saint Batême, par lequel vous êtes obligés aux Commandemens Apostoliques, & vous sommons par l'intérieur de la misericorde de Nôtre Seigneur Jesus-Christ, que quand avec un bon zèle de la sainte Foi vous commencerez cette Expédition, vous induisiez les Habitans de ces Isles & Terres-fermes à recevoir la Religion Chrétienne, sans que les périls & les travaux puissent jamais vous détourner, vous fiant assuremment que Dieu Tout-puissant conduira en toute prospérité vos entreprises. Et afin que par la largesse Apostolique vous entrepreniez plus courageusement la charge d'un si grand ouvrage, de nôtre propre mouvement, sans égard à aucune requête, qui par vous ou par autrui pourroit nous avoir été présentée, mais seulement mus par nôtre pure & franche liberalité, & pour secrette cause, Nous vous donnons toutes les Isles & Terres-fermes qui ont déja été trouvées & qui sont encore à trouver, lesquelles sont découvertes & à découvrir vers l'Occident & le Midi, tirant une ligne droite du Pôle Arctique au Pôle Antarctique, soit que ces Isles & Terres-fermes soient trouvées & à trouver, soit vers l'Inde, ou vers quelque autre quartier. Nous entendons, toutefois, que cette ligne soit distante de cent lieues vers l'Occident & le Midi des Isles que vulgairement on appelle *Açores* & du *Cap Verd*. Nous donc, par l'autorité de Dieu Tout-puissant, qui nous a été donnée en la personne de Saint Pierre, & de laquelle nous jouissons en ce Monde comme Vicaire de Jesus-Christ, vous donnons, avec leurs Seigneuries, Villes, Châteaux, Lieux, Villages, Droits, Jurisdictions, & toutes autres appartenances & dépendances, toutes les Isles & Terres-fermes trouvées & à trouver, découvertes & à découvrir, depuis ladite ligne vers l'Occident & le Midi, qui par autre Roi, ou Prince Chrétien, n'étoient point actuellement possédées jusqu'au jour de Noel dernier, auquel commence la présente année 1493, lorsque quelques-unes des Isles susdites ont été trouvées par vos Lieutenans & Capitaines; Lequel don Nous étendons en la personne de vos Héritiers & Successeurs Rois de Castille & de Léon, les en faisant Seigneurs avec pleine & libre puissance, autorité, & jurisdiction; sans déroger néanmoins au droit d'aucun Prince Chrétien, qui actuellement en auroit possédé quelques-unes, jusqu au jour susdit „ de

CHRISTOPHE COLOMB. 1493.

toine de *Torrez*, & de nouvelles Patentes, qui confirmoient celles dont il avoit déja fait un glorieux usage (*n*). Dans l'espace d'environ deux mois, qu'il avoit passés à Barcelonne, il avoit pris soin de faire instruire les sept Indiens; & sur la demande qu'ils firent volontairement du Batême, cette cérémonie fut célébrée avec beaucoup de pompe. Le Roi, la Reine & le Prince leur Fils, se firent honneur d'offrir eux-mêmes au Ciel ces prémices de la Gentilité du nouveau Monde (*o*), en leur servant de Parrains. Le Parent de Guacanagari fut nommé *Dom Ferdinand d'Arragon*. Un autre reçut le nom de *Dom Juan de Castille*, qui étoit celui du Prince d'Espagne, à la Cour duquel il fut retenu (*p*). La prudence obligea de renvoyer tous les autres dans leur Patrie, pour y publier les bienfaits qu'ils avoient reçus en Espagne, & les apparences de grandeur dont ils avoient été témoins. Ensuite Leurs Majestés, tournant leurs soins à la publication de l'Evangile, firent choix de douze Prêtres, Séculiers & Religieux, & leur donnèrent pour Supérieur un Bénédictin Catalan (*q*) d'un mérite distingué, avec un Bref

Ses préparatifs.

Indiens batisés.

Prêtres & Religieux destinés à prêcher l'Evangile.

„ de la Nativité de Nôtre Seigneur. Davantage, Nous vous mandons que, suivant la sainte obéïssance que vous nous devez, & suivant la promesse que vous nous avez faite, laquelle nous ne doutons point que vous ne gardiez entiérement, pour la grande dévotion & royale Majesté qui est en vous, vous envoyiez, aux susdites Isles & Terres-fermes, des gens de bien, craignant Dieu, doctes & experts, pour instruire les Habitans susdits en la Foi Catholique, & pour les abreuver de bonnes mœurs, vous chargeant de vous y employer soigneusement. Et d'autre part, Nous défendons, sous peine d'excommunication, à toutes personnes, de quelque dignité qu'elles soient, fut-ce Impériale ou Royale, de quelque état, ordre, ou condition que ce puisse être, d'aller ou envoyer sans avoir permission de vous, de vos Héritiers & Successeurs susdits, à aucune de ces Isles & Terres-fermes qui sont déja découvertes, & sont encore à découvrir vers l'Occident & le Midi, suivant ladite ligne, que nous entendons passer du Pôle Arctique au Pôle Antarctique, cent lieues loin des Isles Açores, & du Cap Verd, nonobstant toutes autres Constitutions & Ordonnances Apostoliques à ce contraires; ayant bonne confiance que celui qui est distributeur des Empires & Seigneuries conduira vos actions, si vous poursuivez une si sainte & louable entreprise, & que vos peines & travaux auront bientôt une fin très heureuse, qui apportera une grande gloire & une felicité nonpareille à tout le Peuple Chrétien. Mais parce qu'il feroit difficile que ces Présentes fussent portées aux lieux où il seroit besoin, Nous voulons que pareille foi soit ajoutée, comme à ces Présentes, aux Copies qui seront signées par main de Notaire public, & scellées du sceau de quelque personne constituée en dignité Ecclesiastique, ou de quelque Cour d'Eglise. Qu'aucun ne soit donc si téméraire que d'enfraindre ce qui est porté par nôtre Mandement, Exhortation, Requête, Donation, Concession, Assignation, Constitution, Décret, Défense, & Volonté. Et si quelqu'un avoit la hardiesse d'attenter au contraire, qu'il s'assure d'encourir l'indignation de Dieu Tout-puissant, & des Apôtres Saint Pierre & Saint Paul.

„ Donné à Rome, à Saint Pierre, l'an de l'Incarnation de Nôtre Seigneur 1493, le 4 des Nones de Mai, & la première année de nôtre Pontificat". *Herrera*, *Liv.* 1. *Chap.* 19.

(*n*) Ce nouveau titre d'honneur se trouve au *Chapitre* 43. de sa Vie.

(*o*) Herrera, l. 2. *Ch.* 5.

(*p*) Il mourut deux ans après. Herrera, *ibidem*, & Oviedo, *Chap. VII.* Ici Oviedo proteste qu'il ne rapportera plus rien qu'il n'ait vû. Il observe que Ferdinand avoit besoin de courage pour entrer dans cette quantité d'affaires, parcequ'il étoit encore très foible d'un coup d'épée fort dangereux, qu'il avoit reçu sur le cou, à Barcelonne, par la main d'un Fou, nommé Jean de *Canamares*, qui s'étoit mis dans la tête qu'il étoit Roi, & qu'on avoit usurpé sa Couronne.

(*q*) Herrera lui donne le nom de *Boyl*, Gomera celui de *Beuil*, Oviedo celui de *Buyl*.

Christophe Colomb. 1493.

Bref du Pape, qui contenoit des pouvoirs fort étendus, & l'ordre particulier de veiller fur la conduite qu'on devoit tenir à l'égard des Indiens, pour empêcher qu'ils ne fuffent maltraités. On leur fournit tout ce qui étoit néceffaire à leurs fonctions, &, pour relever l'éclat du culte, le zèle de la Reine alla jufqu'à leur faire donner des ornemens de fa Chapelle.

§. II.

Second Voyage de Chriftophe Colomb.

Second Voyage.

L'Amiral, en prenant congé de Leurs Majeftés, obtint la permiffion de laiffer fes deux Fils à la Cour, en qualité de Pages, pour y recevoir une éducation digne de leur Père, & convenable à leurs efpérances. Il fe rendit à Seville, où il trouva la Flotte, qu'il devoit commander, prefqu'en état de mettre à la voile. L'ardeur des Commiffaires avoit répondu à l'impatience de la Cour. Dix-fept Vaiffeaux, dont cet Armement étoit compofé, fe trouvoient déja bien pourvus d'Artillerie & de Munitions, non-feulement pour le Voyage, mais encore pour les Colonies qu'on fe propofoit d'établir. On y avoit embarqué un grand nombre de Chevaux, des ferremens de toute efpèce, des inftrumens pour travailler aux Mines & pour purifier l'or, des Marchandifes pour le Commerce & pour les préfens, du froment, du riz, des graines de toutes fortes de légumes, enfin, tout ce qui peut fervir aux progrès d'un nouvel Etabliffement. Quinze cens Volontaires (*a*), entre lefquels on comptoit beaucoup de jeune Nobleffe (*b*), attendoient l'Amiral, avec une égale paffion pour l'or & pour la gloire.

Flotte de dix-fept Vaiffeaux, deftinée pour le nouveau Monde.

Jaloufie des Portugais, & leurs tentatives.

Pendant le féjour qu'il fit à Seville, l'éclat de fes nouveaux préparatifs, joint à la renommée des richeffes qu'il avoit apportées en Efpagne, fit regretter plus que jamais, au Roi de Portugal, d'avoir laiffé échapper un nou-

(*a*) Oviedo ne fait monter le fond de l'Armement qu'à cinq cens hommes, fans y comprendre les Volontaires.

(*b*) Herrera nomme les principaux; leurs noms méritent d'autant plus d'être remarqués, qu'on les verra reparoître fouvent avec honneur. On a déja dit qu'Antoine de *Torrez* avoit été nommé pour commander la Flotte au retour. Les deux Chefs Militaires étoient François de *Penalofa* & Alfonfe de *Vallejo;* Bernard de *Pifa* fut fait Tréforier des Indes, & Diego *Marca* Contrôleur. Les Volontaires de diftinction étoient le Commandeur de *Gallegos*, Sebaftien de *Campo*, le Commandeur d'*Arrogo*, Rodrigue d'*Abarca*, Micer de *Girao*, Jean de *Luxan*. Pedro de *Navarro*. Pedro Hernandez de *Coronel*, nommé Major de l'Ifle Efpagnole, Mofes Pierre de *Margarita*, Alfonfe Sanchez de *Cardajal*, *de Gorbalan*, Louis d'*Arriaga*, Alfonfe Perez de *Martel*, François de *Zuniga*, Alfonfe d'*Ortez*, François de *Villalobos*, Perafan de *Ribera*, Melchior de *Maldonado*, & Alfonfe de *Malavera*. Alfonfe d'*Ojedo*, qui devint enfuite fort célébre aux Indes, étoit un Gentilhomme attaché au Duc de Medina Celi, homme de petite taille, mais bien proportionné, beau de vifage, adroit, fort, & fi leger, qu'étant monté dans la Tour de Seville, à la fuite de la Reine Ifabelle, il s'avança fur la charpente, qui a vingt pieds de faillie hors d'œuvre, & la mefura de fes pieds, auffi vîte, auffi adroitement, que s'il eût été dans une falle; il leva le pied en l'air au bout de l'efpace, & retourna dans la Tour avec la même vîteffe; ce qu'on auroit jugé impoffible à tout autre *ubi fup. Chap.* 5.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1493.

nouvel Empire, & de voir tomber, entre les mains d'autrui, des avantages qui étoient comme sortis des siennes. La politique l'obligeoit de tenir son chagrin renfermé: mais il arma sécrettement, pour envoyer du même côté, dans l'espérance d'y faire d'autres découvertes; &, ne renonçant point encore à tirer parti de celles des Espagnols, il employa *Ruy de Sande* à la Cour des Rois Catholiques, pour faire valoir premiérement l'accueil qu'il avoit fait à leur Amiral, & pour déclarer ensuite qu'il se promettoit de leur justice, que le hazard leur ayant fait découvrir des Isles & des Terres qui lui appartenoient, ils lui conserveroient ses droits, avec les égards qu'il auroit eus pour eux dans le même cas. Cette déclaration, soutenue par des préparatifs, qui ne pouvoient être ignorés en Espagne, fit prendre, à Leurs Majestés, deux résolutions également indispensables; l'une, de mettre leur Flotte en état de se défendre & d'attaquer, si les Portugais entreprenoient d'apporter quelque obstacle à sa navigation; l'autre, d'envoyer un Ambassadeur à la Cour de Lisbonne, pour communiquer au Roi les Bulles du Saint Siége, & lui déclarer, à leur tour, qu'étant résolus de se contenir dans leurs bornes, ils espéroient qu'en faveur de la Paix & de la Religion, il se renfermeroit aussi dans les siennes. On demeura quelque tems incertain du succès de cette importante négociation. Mais, dans l'intervalle, les Rois Catholiques ayant fait représenter, à Rome, que les chicanes du Portugal arrêtoient l'effet des Bulles, & retardoient l'avancement de la Religion, Alexandre prit le parti de confirmer, par une nouvelle Bulle, revêtue de toute l'autorité du Saint Siége (*c*), le partage qu'il avoit fait au Mois de Maì, & ne laissa, aux Portugais, qu'une ardente jalousie, qui leur fit tenter du moins de pousser plus loin leurs bornes du côté de l'Occident (*d*).

Ambassades entre les deux Couronnes.

ENFIN, le 25 de Septembre, la Flotte Espagnole sortit de la Baye de Cadix; & le 2 d'Octobre, elle eut la vûe de la grande Canarie. Trois jours après, elle entra paisiblement dans le Port de Gomera, pour y faire de nouvelles provisions, sur-tout de Veaux, de Chévres, de Brebis, de Porcs, & de Poules, dont sont sortis, remarque Herrera, tous ceux dont l'Amerique est aujourd'hui peuplée. L'Amiral donna, au Commandant de chaque Vaisseau, un Ecrit soigneusement cacheté, qui contenoit des instructions sur la route qu'on devoit tenir, si l'on étoit séparé par la tempête ou par d'autres accidens, avec défense de l'ouvrir sans une pressante nécessité. Il souhaitoit que cette route ne fût connue de personne, dans la crainte que les Portugais n'en fussent informés (*e*).

Départ de la Flotte.

ON remit à la voile le 7 d'Octobre; & l'Amiral fit prendre un peu plus au

L'Amiral change un peu de route.

(*c*) Dattée du 26 Septembre 1493.

(*d*) Par accord entre les deux Couronnes, la Ligne de Démarcation fut reculée de 370 lieues à l'Ouest, „ & les Portugais en concluent, dit Oviedo, que tout le Levant „ leur demeure; en quoi ils se trompent, „ parce que les Moluques & toutes les Isles „ où l'on prend la Canelle & l'Epicerie, & „ le reste du Monde, retournant par l'O- „ rient jusqu'à la première Ligne du diamé- „ tre, sont comprises dans la première do- „ nation faite à la Couronne de Castille". *ubi suprà*, Chap. VIII.

(*e*) C'est ce qu'Herrera dit positivement (*Liv.* 2. *Chap.* 9.) quoique l'Historien de Saint-Domingue dise, qu'il n'a pû trouver la raison d'une conduite si mystérieuse.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1493. Découverte de la Dominique, de Marigalante, & de la Guadeloupe.

au Sud que l'année précedente, jusqu'au 24, qu'il crut avoir fait 450 lieues. La vûe d'une Hirondelle, qui s'approcha des Vaisseaux, & celle de quelques grosses nuées, dont le Ciel étoit couvert, lui firent juger que la Terre ne pouvoit être éloignée. On cargua les voiles pendant la nuit. Le Dimanche, 3 de Novembre, toute la Flotte découvrit une Isle, qui fut nommée la *Dominique* (*f*). On en apperçut plusieurs autres (*g*) au Nord-Ouest & au Nord, & l'odeur des fleurs & des herbes commençoit à se faire sentir. L'Amiral, craignant de prendre trop à l'Est, fit gouverner directement vers la seconde, & lui donna le nom de *Marigalante*, qui étoit celui du Vaisseau qu'il montoit. Il y fit descendre quelques Officiers, pour en prendre possession. Le 4, il s'approcha d'une autre Isle, qu'il nomma la *Guadeloupe*, comme il l'avoit promis, en Espagne, aux Religieux d'un Couvent de ce nom. A trois lieues de la Côte, on ne vit pas, sans quelque frayeur, un Rocher pointu & fort élevé, d'où sortoit quantité d'eau, avec un si grand bruit qu'on l'entendoit à cette distance. Quelques Soldats, qui furent envoyés pour reconnoître l'Isle, n'y trouvèrent d'abord qu'un petit Village abandonné; mais ils furent surpris de rencontrer, sur le Rivage, une pièce de Navire, qui paroissoit un ouvrage de l'Europe. Ils virent, dans les Cabannes, des Oyes; des Perroquets de la grosseur d'un Coq & de différentes couleurs, auxquels ils donnèrent le nom de *Guacamayas*; quantité d'excellens fruits; des herbes extraordinaires; plusieurs de ces filets de coton, que les Indiens nommoient *Hamacs*, & qui leur servoient de lit, des arcs, & un grand nombre de fléches. Ce qui leur causa le plus d'étonnement fut une Plaque, qu'ils prirent pour du fer, mais qui n'étoit que d'une pierre noire & luisante, & qui servoit de foyer aux Habitans. Après avoir erré long-tems sans en rencontrer un seul, ils revinrent à Bord; mais l'Amiral, qui s'étoit proposé d'emmener quelques-uns de ces Insulaires, pour en tirer diverses lumières sur les autres Isles, & sur sa route, fit descendre, le lendemain, d'autres Soldats, qui lui amenèrent deux jeunes Garçons. On apprit d'eux qu'ils étoient d'une Isle nommée *Borriquen*, & que les Caraïbes, Habitans de la Guadeloupe, les avoient enlevés de leur Patrie. D'autres Espagnols trouvèrent six Femmes, qui leur demandèrent du secours, en leur faisant comprendre, par des signes capables de les attendrir, que les Habitans de l'Isle mangeoient les hommes & tenoient les femmes dans l'esclavage. Elles furent menées à Bord avec deux Enfans, après avoir fait connoître qu'elles aimoient mieux s'abandonner à des hommes inconnus, que de demeurer exposées à la barbarie des Caraïbes. Elles firent entendre qu'il y avoit quantité d'Isles, du côté du Midi; les unes peuplées, & d'autres désertes, qui se nommoient *Giaramachi*, *Cairoaco*, *Huino*, *Buriani*, *Arubeira*, *Sixiboi*, & une Terre-ferme, qu'elles appelloient *Quarica*; que le Roi de la Guadeloupe étoit allé courir les Isles voisines, avec dix grosses Barques, & trois cens Indiens, pour enlever des hommes; & que le sort de ces malheureux Prisonniers étoit de servir à la

Lumières qu'on tire de quelques femmes Indiennes.

Barbarie des Caraïbes.

Noms Indiens de diverses Isles.

(*f*) A cause du jour de Dimanche. Il ne faut pas, comme quelques Auteurs, confondre cette Isle avec celle de *St. Domingue*. R. d. E.

(*g*) Herrera, *ibid*, *Chap.* 10, & Vie de Colomb, *Chap.* 45.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1493.

la nourriture de leurs Ennemis. Elles donnèrent aussi quelques lumières sur la route qu'il falloit suivre jusqu'à Hayti, ou l'Isle Espagnole. L'Amiral auroit levé l'ancre aussi-tôt, s'il n'eût attendu plusieurs de ses gens, qui s'étoient écartés sans la permission de leurs Officiers. Le chagrin, de voir si peu de discipline à Bord, lui fit feindre de vouloir les abandonner à la cruauté des Caraïbes; mais, feignant aussi de se laisser fléchir par les prières de leurs Amis, il les fit chercher par quarante hommes, qui ne purent les découvrir, & qui rapportèrent, pour unique fruit de leur course, du Bois d'aloës & de sandal, du Gingembre, de l'Encens, du Coton, & plusieurs Plantes, dont l'odeur approchoit de celle de la Canelle. Ils avoient passé à gué vingt-deux petites Rivières. Enfin, ceux qu'ils avoient inutilement cherchés, revinrent d'un autre côté, & ne purent donner, pour excuse de leur absence, que la difficulté de retrouver leur chemin dans des Bois fort épais. L'Amiral, à qui cette licence parut dangereuse, prit le parti de faire respecter l'ordre par un exemple de rigueur. Il fit mettre les principaux à la chaîne, sans égard pour le rang & la naissance; & les Soldats furent punis par le retranchement d'une partie de leurs vivres. Dans l'intervalle, il étoit descendu lui-même à terre, où il avoit vû, dans quelques Cabannes, plusieurs têtes d'hommes & divers ossemens suspendus; tristes monumens de la cruauté des Insulaires, que les Coureurs imprudens se crurent trop heureux d'avoir évitée.

Productions naturelles de la Guadeloupe.

Découverte des Isles de Montferrat, de Ste. Marie de la Rotonde, d'Antigoa, de S. Martino de Santa-Cruz, de Ste. Ursule, des Onze mille Vierges, de Boriquen, nommée S. Jean Baptiste, & depuis Portoric.

Le 10, après avoir rangé l'Isle au Nord-Ouest, on en découvrit une assez haute, qui fut nommée *Montferrat*, pour sa ressemblance avec les Rochers de Nôtre-Dame de Montferrat, en Catalogne. Bien-tôt, on en apperçut une autre, que sa forme ronde, & si escarpée de toutes parts qu'il sembloit impossible d'y monter sans échelles, fit nommer *Sainte-Marie de la Rotonde*. Elle étoit suivie d'une autre, qui ne présentoit pas moins de quinze ou seize lieues de Côte, & qui reçut le nom d'*Antigoa*. On en découvroit quelques-unes du côté du Nord, fort hautes & couvertes de Bois épais. Celle, où l'on aborda le 18, fut nommée *San-Martino*; & le jour suivant on en découvrit une autre, à laquelle on donna le nom de *Santa-Cruz*. L'Amiral n'oublia pas le Saint dont il portoit le nom, & nomma *Saint-Christophe* une fort belle Isle, qui a conservé ce nom jusqu'aujourd'hui. La multitude de celles, qui ne cessoient plus de se présenter, lui fit donner, à la plus grande, le nom de *Sainte-Ursule*, & à toutes les autres celui des *Onze mille Vierges*. Cependant, après avoir suivi la Côte d'une autre, que ses Indiens appelloient *Boriquen*, il la nomma *Saint Jean-Baptiste* (*b*). Il s'y arrêta quelques jours, dans une Baye à l'Ouest, qui offroit d'assez belles Maisons, défendues par des tours de cannes, & couvertes de branches entrelassées, avec une sorte de balcons, qui donnoient sur la Mer. On y vit des Faucons & des Vignes sauvages; mais l'arrivée de la Flotte avoit fait prendre la fuite à tous les Habitans. Les Rayes, les Aloses & les Sardines, qui étoient en abondance dans la Baye, furent un délicieux rafraîchissement pour les Espagnols (*i*).

Ils

(*b*) On ajoûta, dans la suite, à ce nom, celui de *Portorico*, & les François la nomment *Portoric*.

(*i*) Herrera, *ubi suprà*, *Chap*. 7.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1493.

La Flotte arrive à l'Isle Espagnole.

Ils étoient plus proches de l'Isle Espagnole, qu'ils ne se le figuroient. Le 22 de Novembre, à 15 lieues de *Puerto Ricco*, ils reconnurent la Baye de *Samana*, où l'Amiral fit mouiller, pour mettre à terre un de ses Indiens, qui étoit de cette partie de l'Isle, & qui devoit servir à répandre une haute opinion de la magnificence des Rois Catholiques, & de la puissance de l'Espagne: mais, quoiqu'il se fût offert volontairement, on n'entendit plus parler de lui; & les informations, qu'on prit inutilement dans la suite, firent juger qu'il étoit mort à son arrivée. On s'avança vers le Cap *Angel*, d'où quelques Indiens apportoient des vivres, qu'on reçut en échange pour des marchandises. Le 25, en passant devant *Monte Christo*, l'Amiral envoya sa Chaloupe à l'embouchure d'une Rivière. Ceux qui descendirent à terre y trouvèrent deux hommes morts, dans une situation qui fut regardée comme un fâcheux présage. L'un avoit une corde de natte autour du cou, les bras étendus, & les mains attachées comme en croix à deux poteaux: mais on ne put reconnoître s'ils étoient Indiens ou Castillans. Le lendemain, quelques Soldats, envoyés dans un autre endroit du rivage, pour s'informer de l'état de la Forteresse, trouvèrent quantité d'Indiens qui s'approchèrent d'eux sans défiance, & qui prenoient plaisir à toucher leurs habits & leurs chemises, en répétant *Jubon*, *Camisa*, pour faire connoître qu'ils en savoient les noms. Quoiqu'on n'eut pû en tirer d'autres éclaircissemens, l'Amiral donna une explication favorable à ces apparences. Le 27 au soir, on jetta l'ancre à l'entrée de *Puerto Real*. Quelques Indiens s'approchèrent dans un Canot, en criant *Almirante*. On les pressa de monter à Bord. Ils demandèrent à voir auparavant l'Amiral: & lorsqu'il se fût montré, ils abordèrent sans crainte. Après l'avoir salué de la part de Guacanagari, ils lui firent un présent assez riche en or. Il leur demanda pourquoi il ne voyoit aucun de ses gens? Ils répondirent que les uns étoient morts de maladie, & que les autres étoient entrés dans le Pays avec des femmes. Malgré les cruels soupçons qu'il devoit concevoir de ce discours, il prit le parti de la dissimulation, & les Indiens furent renvoyés avec des présens.

Présages sinistres.

L'Amiral ne retrouve aucun de ses gens dans l'Isle.

Il trouve sa Forteresse ruinée, & tous les Castillans massacrés.

Le lendemain, en s'avançant dans le Port, le premier spectacle qui frappa ses yeux, fut la ruine entière de la Forteresse, qui paroissoit avoir été détruite par le feu. Il en fit visiter les débris. Non seulement il ne s'y trouvoit aucun Espagnol, mais la terreur sembloit répandue parmi les Indiens, & l'on n'en découvrit point un seul aux environs. L'Amiral fit nettoyer un puits, dans lequel il avoit recommandé, aux Officiers de la Garnison, de jetter leur or, & ce qu'ils avoient de plus précieux, s'ils étoient pressés de quelque danger; on n'y trouva rien. Il s'approcha des Habitations les plus voisines; elles étoient désertes. Enfin, la vûe d'un endroit, où la terre avoit été fraîchement remuée, lui fit naître l'idée d'y fouiller: on y trouva sept ou huit corps, qui paroissoient enterrés depuis un mois, & que leurs habits seuls, dont ils étoient encore revêtus, firent reconnoître pour des Espagnols.

Ses explications avec les Insulaires.

Pendant qu'on poussoit les recherches, & qu'on délibéroit sur ces étranges conjonctures, un Prince de l'Isle, Frère de Guacanagari, parut avec une suite assez nombreuse, & fit demander Audience à l'Amiral. Les Historiens

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1493.

riens remarquent qu'il avoit déja fait quelques progrès dans la Langue Castillanne. Il raconta qu'après le départ de l'Amiral, la discorde avoit bientôt commencé à règner dans la Colonie; que les ordres du Commandant n'étant plus respectés, chacun étoit sorti du Fort, & s'étoit livré aux plus odieux emportemens; que les Insulaires avoient vû ravir leurs femmes, enlever leur or, & commettre à leurs yeux toutes sortes de brigandages & de dissolutions; que le Roi son Frère n'avoit pas laissé de contenir ses Sujets dans la soumission, en leur promettant que le retour de l'Amiral mettroit fin à cet affreux desordre; mais que Guttierez & d'Escovedo, après avoir tué un Indien du Pays, étoient passés, avec neuf de leurs Compagnons, & les femmes qu'ils avoient enlevées, dans les Etats d'un Cacique nommé *Caonabo*, qui les avoit massacrés jusqu'au dernier; que ce Prince, dont les Mines de Cibao dependoient, allarmé apparemment pour ses richesses, avoit pris la résolution d'exterminer tous les Etrangers; qu'il étoit venu assiéger la Forteresse avec une puissante Armée, & que n'ayant pû l'emporter d'assaut, quoique la Garnison fût réduite à dix hommes, qui étoient demeurés fidèles à Diego d'Arana, il y avoit mis le feu pendant la nuit, avec tant de fureur, & dans un si grand nombre d'endroits, qu'il avoit été impossible de l'éteindre; que les Assiégés avoient tenté de se sauver par la Mer, mais qu'ils s'étoient noyés tous, avec leur Commandant, en voulant passer à la nage de l'autre côté du Port; qu'à la première nouvelle du Siége, le Roi Guacanagari s'étoit hâté de rassembler des Troupes, pour la défense de ses Amis & de ses Alliés; qu'il étoit arrivé trop tard pour les sécourir, mais qu'il avoit entrepris de les venger; qu'il avoit livré Bataille au Cacique, & qu'il l'avoit défait, avec le malheur néanmoins d'avoir reçu, dans le combat, quelques blessures, qui lui avoient dérobbé les fruits de sa Victoire, & dont il n'étoit pas encore gueri; que le reste des Castillans étoit dispersé dans l'Isle, & que jusqu'alors il avoit eu le chagrin de ne pouvoir découvrir leurs traces: enfin, qu'à de si justes douleurs, il joignoit celle d'être encore trop foible, pour aller témoigner lui-même, à l'Amiral, combien il étoit sensible à l'infortune de ses gens; mais qu'il lui demandoit une visite, dans laquelle il promettoit de serrer leur alliance & leur amitié par de nouveaux nœuds (*k*).

Fureur du Roi Caonabo contre les Espagnols.

Il paroît que ce discours ne persuada point entiérement Colomb. Tout le portoit à la défiance; & dans ses recherches mêmes il avoit trouvé des circonstances, qui lui faisoient soupçonner son Allié, de tout le mal qu'il rejettoit sur Caonabo (*l*). Cependant loin d'écouter l'avis de ceux qui l'excitoient à la violence, il leur représenta qu'on ne pouvoit s'établir dans l'Isle sans le consentement d'un de ses principaux Princes; qu'autrement il falloit s'attendre à des Guerres sanglantes, dont le succès n'étoit pas assez certain pour lui faire choisir une voye si dangereuse; que si Guacanagari étoit

Doutes de l'Amiral sur la bonne-foi de Guacanagari.

Sa politique les lui fait dissimuler.

(*k*) Herrera, *Chap.* 9. Vie de Colomb, *Chap.* 49.

(*l*) Pierre Martyr suppose la trahison certaine, & raconte que l'Amiral ayant envoyé un de ses Officiers vers Guacanagari, avant que d'y aller lui-même, cet Officier, nommé *Melchior*, ne lui vit aucune trace de blessure, (1e *Dec. Liv.* 2.) Cependant tous les Historiens Espagnols forment un témoignage opposé.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1493.

étoit un Traître, il paroiſſoit diſpoſé du moins à garder les apparences de la bonne-foi ; qu'il n'étoit queſtion que de ſe conduire avec aſſez de prudence pour n'être pas ſurpris ; que lorſqu'une fois on ſeroit bien fortifié, il ſeroit tems de punir les Coupables, & que l'avenir apprendroit infailliblement à les diſtinguer. Cette ſage Politique emporta tous les ſuffrages. L'Amiral ne fit pas difficulté de ſe rendre à la Cour du Roi, qui lui fit, d'un air triſte, le récit du malheur des Caſtillans, & qui lui montra ſes bleſſures. La confiance & l'amitié reprirent une nouvelle force. Guacanagari fit préſent, à l'Amiral, de huit cens petites coquilles, fort eſtimées des Indiens, ſous le nom *Cibas*, de cent plaques d'or, d'une couronne du même métal, & de trois petites calebaſſes remplies de grains d'or, dont le poids montoit enſemble à deux cens livres. De ſon côté, l'Amiral lui donna quantité de petits vaſes de verre, des couteaux, des cizeaux, des épingles, des aiguilles & de petits miroirs, qui furent reçus comme des richeſſes ineſtimables. Il y joignit une image de la Vierge, qu'il lui pendit au cou (*m*). La vûe des Chevaux d'Eſpagne, auxquels on fit faire le manége en ſa préſence, lui cauſa beaucoup d'admiration.

Préſens qu'ils ſe font mutuellement.

APRÈS ce nouveau Traité, l'Amiral ne penſa qu'à donner une forme ſolide à ſon Etabliſſement. Son inclination le portoit à rebâtir le Fort ſur ſes premiers fondemens ; mais, jugeant du Pays par la connoiſſance qu'il en avoit priſe en rangeant la Côte, il craignoit que les eaux dormantes n'en rendiſſent l'air fort mal ſain. Il avoit remarqué auſſi qu'on y manquoit de pierres, pour les Edifices ; & d'ailleurs, il vouloit s'approcher des Mines de Cibao. La réſolution, à laquelle il s'arrêta, fut de s'avancer plus à l'Eſt ; & le 7 de Décembre, il partit de Puerto Réal avec toute ſa Flotte, pour aller former une nouvelle Colonie à Puerto de Plata, où le Pays lui avoit paru plus agréable, & le terroir plus fertile. Dans une route ſi courte, il fut ſurpris par une de ces tempêtes, auxquelles les François ont donné depuis le nom de *Nords*, parcequ'elles viennent de ce point. Tous les Vaiſſeaux n'auroient pû ſe garantir d'être jettés à la Côte, ſi quelques inſtans de lumière ne leur euſſent fait appercevoir, deux lieues au-deſſous de Monte Chriſto, une Rivière qui leur offrit une retraite.

L'Amiral penſe à former une nouvelle Colonie.

Tempêtes qu'on a nommées Nords.

QUOIQU'ELLE n'eût pas plus de cent pas de large, elle formoit un Port aſſez commode, mais un peu découvert au Nord-Eſt. L'Amiral deſcendit près d'un Village d'Indiens, qui bordoit le rivage ; &, remontant la Rivière, d'où l'on découvrit une Plaine fort agréable, il remarqua qu'on pouvoit détourner les eaux, & leur faire traverſer le Village, pour les employer à des Moulins, & les rendre utiles à tous les beſoins d'une Colonie. Les terres lui parurent fertiles. Il y trouva des pierres pour bâtir & pour faire de la chaux. Tant de commodités le déterminèrent à ne pas chercher d'autre lieu, pour y jetter les fondemens d'une Ville. Il fit bâtir d'abord une Egliſe & un Magazin. Enſuite il dreſſa le plan des quartiers & des rues. Les Edifices publics furent bâtis de pierres ; mais tous les autres ne l'ayant été que de bois, de paille & de feuilles de palmiers, on vit bientôt tout le monde à couvert. Cette nouvelle Ville, la première apparem-

Ville bâtie ſous le nom d'Iſabelle.

(*m*) Herrera, *Chap.* 9.

remment qu'on eut jamais vûe dans le nouveau Monde, reçut le nom d'*Isabelle*, à l'honneur de la Reine de Castille, que l'Amiral regardoit comme la source de sa fortune & de sa gloire (*n*).

Christophe Colomb. II. Voyage. 1493. Les vivres manquent aux Castillans.

Mais, soit que les provisions n'eussent pas été ménagées, ou qu'elles se fussent corrompues, on ne fut pas long-tems sans tomber dans la disette de vivres. D'ailleurs, la continuité d'un travail, dont personne n'étoit dispensé, les fatigues du Voyage, la différence du climat, & l'extrême chaleur, causèrent de fâcheuses maladies. L'Amiral, qui ne s'épargnoit pas plus que le moindre Castillan, fut un des premiers qui s'en ressentit. De son lit même, où la force du mal le retint pendant plusieurs jours, il ne cessa point de donner des ordres, & d'en presser l'exécution. Il avoit observé que l'idée des trésors, dont tous ses gens avoient l'imagination remplie, servoit à les soûtenir contre la faim & la misère. Non-seulement il profitoit de cette disposition, pour les animer continuellement par les plus hautes espérances; mais, craignant qu'à la fin, ils ne fussent plus découragés par le retardement que par les obstacles, il résolut de ne pas différer plus long-tems la découverte des Mines; &, dans l'impuissance où il étoit d'y marcher lui-même, il chargea de cette entreprise Alfonse d'Ojeda, dont on a déja vanté le courage, la force & l'adresse.

Alfonse Ojeda est envoyé à la découverte des Mines.

Ojeda partit à la tête d'un Détachement de quinze hommes bien armés. Il s'avança au Midi, l'espace de huit ou dix lieues, par un Pays désert, qui se terminoit au pied d'une Montagne; où trouvant une Gorge fort étroite, il ne fit pas difficulté de s'y engager. Elle le conduisit dans une grande & belle Plaine, qu'il fut surpris de voir entourée d'Habitations, & coupée d'un grand nombre de Ruisseaux, dont la plûpart se rendent dans la Rivière *Yaqui*. Il ne lui restoit pas plus de douze lieues jusqu'à Cibao; mais l'agréable accueil, qu'on lui faisoit dans chaque Bourgade, & la quantité de Ruisseaux, qu'il avoit à traverser, retardèrent sa marche de cinq jours. Dans une route si lente, chaque pas lui faisoit découvrir des apparences de richesse. Les Indiens, qui lui servoient de guides, ramassoient, à ses yeux, des pailles & des grains d'or dans le sable. Il conjectura, par cet heureux essai, quelle devoit être l'abondance de ce métal dans les Montagnes; & jugeant avec prudence qu'il n'avoit rien de plus pressant que de porter, à la Colonie, de si flatteuses nouvelles, il reprit le chemin d'Isabelle, avec une assez grosse quantité d'or qu'il avoit recueillie. Son récit, & les preuves qu'il en fit briller aux yeux des Castillans, ranimèrent ceux que la faim & les maladies commençoient à jetter dans un mortel desespoir.

Il trouve de l'or en abondance.

Cette conjoncture parut heureuse à l'Amiral, pour renvoyer la Flotte en Espagne. Il remit, à Torrez, qui devoit la commander, l'or d'Ojeda, avec tous les présens qu'il avoit reçus de Guacanagari; & des dix-sept Vaisseaux, qu'il avoit amenés, il en retint deux de moyenne grandeur, & trois Caravelles. Le reste avoit déja mis à la voile, lorsqu'il fut informé qu'une troupe de Mécontens, ayant choisi Bernard *de Pise* pour leur Chef, avoient formé le dessein d'enlever quelques-uns des cinq Bâtimens qu'il s'étoit

Colomb renvoye sa Flotte en Espagne.

(*n*) Le même, *Chap.* 10.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1493. Conspiration dont il punit les Auteurs.

toit réservés, & de retourner en Espagne. La rigueur lui parut nécessaire, pour arrêter cette conspiration dans sa naissance. Bernard de Pise fut saisi, & renvoyé en Espagne dans un des cinq Navires, avec les informations & les preuves de son crime; mais ses principaux Complices reçurent leur châtiment aux yeux de la Colonie. Un Historien remarque qu'il ne fut pas aussi sévère (*o*), que sembloit le demander une première sédition, dont il étoit important de faire un exemple signalé. Cependant les Ennemis de l'Amiral commencèrent à lui reprocher de la cruauté; & cette fausse opinion, qu'on prit de son caractère, sur un acte de Justice, où toutes les formalités avoient été gardées, produisit, dans un autre tems, des effets funestes pour lui & pour toute sa Famille.

1494. Voyage qu'il fait lui-même aux Mines de Cibao.

Après avoir rétabli le calme dans la Colonie, il prit la résolution de visiter lui-même les Mines de Cibao, & d'y faire transporter des matériaux, pour la construction d'un Fort. Il se fit accompagner de ses meilleurs Soldats, & d'un grand nombre de Volontaires, tous à cheval (*p*); & laissant Diegue son Frère pour commander dans Isabelle, il se mit en marche, le 12 de Mars, Enseignes déployées, au son des tambours & des trompettes. Le premier jour, il ne fit que trois lieues, jusqu'au pied d'une Montagne fort escarpée, d'où il envoya, sous la conduite de quelques Hidalgos, des Pionniers à la même Gorge, par laquelle Ojeda s'étoit ouvert un passage; les chemins des Indiens n'étant que des sentiers, il falloit élargir ce Détroit pour la Cavalerie. En y arrivant le Jeudi, Colomb lui donna le nom de *Puerto de los Hidalgos*; & montant au sommet de la Montagne, il découvrit avec admiration cette belle & vaste Plaine qui la suit, & qui n'a pas moins de vingt lieues de longueur. Elle fut nommée *Vega Real*, c'est-à-dire, *Campagne Royale*. Il la traversa dans sa largeur, qui n'est que de cinq lieues en cet endroit; & tous les Indiens, d'un grand nombre d'Habitations, dont elle est remplie, lui firent un bon accueil. Il arriva au bord d'un grand Fleuve, que ces Peuples nommoient *Yaqui*, à-peu-près de la même largeur que l'Ebre à Tortose; & ne faisant point attention que c'étoit la même Rivière, qu'il avoit appellée *Rio d'Oro*, à son premier Voyage, & qui se décharge dans la Mer au-dessous de Monte-Christo, il la nomma *Rio de las Canas* (*q*).

Sa marche, & ce qu'il rencontre.

On passa tranquillement la nuit, sur la rive. Les Indiens, que l'Amiral avoit amenés d'Isabelle, entroient dans les Maisons qui se trouvoient sur la route, & prenoient librement ce qui tomboit sous leurs mains, comme si tous les biens eussent été communs; sans que les Habitans donnassent la moindre marque de surprise ou de mécontentement. Ils en usoient de même dans les logemens des Espagnols; & l'on n'eut pas peu de peine à leur faire perdre une habitude, dont ils n'apprirent à se corriger qu'aux dépens de leur simplicité & de leur innocence. Le lendemain, après avoir passé la Rivière dans des Canots & sur des Radeaux, on arriva, une lieue & demie

(*o*) C'est Herrera même (*Chap.* 11); quoique l'Historien de Saint Domingue, qui fait d'ailleurs profession de le suivre, prétende, je ne sai sur quelle autorité, que Colomb fit pendre les principaux.

(*p*) Au nombre de quatre cens hommes tant à pied qu'à cheval. R. d. E.

(*q*) Herrera, *Chap.* 11.

mie plus loin, sur le bord d'une autre, que les Indiens appelloient *Nicayaga*, & qui fut nommée *Oro*, parce qu'on y trouva quelques grains de ce métal. Elle reçoit trois Ruisseaux, dont le premier, qui se nommoit *Buenicum*, prit le nom de *Rio Seco*. Le second & le troisième ont conservé ceux de *Coatenieu* & de *Ciba*, qu'ils avoient portés jusqu'alors. Au-delà de cette Rivière, on s'approcha d'une grosse Bourgade, dont la plûpart des Habitans prirent la fuite; tandis que les autres, se croyant plus en sûreté dans leurs Maisons, en barricadèrent les portes avec des cannes. L'Amiral admira leur simplicité, & les rassura facilement par ses caresses. Il passa, plus loin, une troisième Rivière, que la fraîcheur de ses eaux fit nommer *Rio Verde*. Toutes les terres voisines n'offroient que des pierres fort vives, & de forme presque ronde. Le Samedi 15, on traversa plusieurs Villages, dont les Habitans se crurent à couvert aussi de toutes sortes de dangers, après avoir mis des cannes & d'autres sortes de roseaux devant leurs portes. Enfin, l'on se trouva, le soir, au pied d'une haute Montagne, qui fait la séparation du Pays qu'on avoit traversé, d'avec la Province de Cibao. Il fallut employer les Pionniers, pour s'ouvrir l'accès de cette Montagne. L'Amiral, ayant eu la curiosité de monter au sommet, découvrit de-là l'Isle presqu'entière.

Christophe Colomb. II. Voyage. 1494.

Description du Pays de Cibao.

Le nom de *Cibao*, que les Insulaires donnent à cette Province, vient de la nature du terroir, qui n'est composé que de Montagnes pierreuses, & de rocs ou de cailloux, qui s'appellent *Ciba* dans leur Langue. Quoique l'entrée du Pays soit affreuse, on s'apperçoit bientôt que l'air y est doux & fort sain. Il y coule de toutes parts des Rivières & des Ruisseaux. L'ombrage y est rare sur les Montagnes; mais les lieux bas & le bord de toutes les eaux sont couverts de Pins d'une extrême hauteur, qui, sans être fort près les uns des autres, paroissent former, dans l'éloignement, de grandes & belles Forêts. Herrera ne donne pas moins d'étendue, à toute la Province, qu'au Royaume de Portugal (*r*). Il assure que la plûpart des Ruisseaux y rouloient alors des grains d'un or très pur, dans la plus belle eau du Monde (*s*). On ne peut douter, du moins, que les Castillans n'en ayent tiré d'immenses trésors.

Colomb y bâtit un Fort, qu'il nomme S. Thomas.

La vûe d'un Pays si riche les fit penser sérieusement à s'en assurer. A dix-huit lieues d'Isabelle, ils avoient déja trouvé quantité de Mines d'or, une Mine de cuivre, & deux Carrières d'ambre & d'azur. Il étoit si difficile de revenir souvent à cheval, ou de conduire des voitures, dans un Pays rempli de pierres & de Montagnes, que cet obstacle seul auroit suffi pour les obliger d'y former un Etablissement. Mais l'Amiral ne sentit pas moins l'importance de bâtir un Fort, pour mettre les Habitans sous le joug. Il en traça lui-même le plan, sur une Montagne, dont la Rivière de *Xanique* faisoit une Presqu'Isle. Quoiqu'il n'y eût pas beaucoup d'or dans cette Rivière, le Canton qu'elle arrose étoit rempli de Mines. La Forteresse fut bâtie de pierre & de bois, & ceinte d'un bon fossé, dans l'endroit où la Rivière laissoit un passage par terre. On lui donna le nom de *St. Thomas*, pour railler les incredules, qui n'avoient pas voulu croire ce qu'on publioit des

Oeufs petrifiés qui se trouvent dans les fondemens.

(*r*) Herrera, *Chap.* 12. (*s*) *Ibidem.*

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1494.

des Mines de Cibao, ſans les avoir vûes de leurs propres yeux. Il ſe trouva, dans les fondemens, des nids de paille, qui parurent aſſez anciens, & qui contenoient des œufs pétrifiés, auſſi ronds & auſſi gros que des oranges. La vertu minerale, qui les avoit convertis en pierre, pouvoit, ſuivant la remarque d'un Hiſtorien, leur avoir donné par dégrés cette groſſeur extraordinaire (*t*).

L'Amiral retourne à Iſabelle.

L'AMIRAL confia le Gouvernement de cette importante Place au Commandeur Dom Pedro *de Margarita*, & lui laiſſa cinquante-ſix hommes, qui étoient un mélange de Soldats & d'Ouvriers. Enſuite, craignant pour Iſabelle, dans une ſi longue abſence, il ſe hâta d'y retourner par la même route. Une grande pluye, qui n'avoit pas ceſſé depuis quelques jours, lui fit trouver tant de difficulté au paſſage des Rivières, qu'il fut obligé de camper pluſieurs fois entre les Habitations des Indiens. C'étoit autant d'occaſions de ſe les attacher, par ſes careſſes & ſes bienfaits. En approchant de ſa Colonie, il fut ſurpris du progrès de tout ce qu'il avoit fait ſemer deux mois auparavant. Il y trouva d'excellens Melons. Les Concombres étoient venus en vingt jours. Le Bled, qui n'avoit été mis en terre qu'à la fin de Janvier, étoit en épis. Tout germoit en trois jours, & la plûpart des fruits étoient mûrs dans l'eſpace de trois ſemaines. Cette extrême fertilité du terroir venoit de l'admirable temperature de l'air & des eaux, qui pénétroient auſſi-tôt les germes, & qui fourniſſoient une nourriture continuelle aux racines (*v*).

Progrès de ſes défrichemens.

La miſère fait de nouveaux Mutins.

CEPENDANT des ſecours ſi foibles ne ſuffiſant point à la ſubſiſtance de la Colonie, on y étoit menacé de toutes les extrêmités du beſoin. Les proviſions qu'on avoit apportées touchoient à leur fin. La chaleur & l'humidité, qui ſervoient ſi promptement à la végétation des plantes, corrompoient les vivres de l'Europe. On a remarqué d'ailleurs qu'ils n'avoient pas été bien ménagés dans la navigation. La farine commençant à manquer, il fallut dreſſer des Moulins pour moudre le Bled. Ce travail demandoit de la vigueur. Les Soldats & les Ouvriers, qu'on avoit occupés ſans relâche à bâtir la Ville, étoient foibles ou malades. L'Amiral ſe vit obligé d'employer les bras de la Nobleſſe; humiliation inſupportable pour des Volontaires, qui ne s'étoient embarqués que par des motifs de fortune & d'honneur. Les mécontentemens éclatèrent; & la violence, qui parut néceſſaire pour les appaiſer, ne ſervit qu'à les aigrir. *Boyl*, Chef des Miſſionnaires, fut un des plus emportés. Il traita l'Amiral de cruel (*x*). La principale cauſe de ſa haine, qui ne fit qu'augmenter de jour en jour, paroît avoir été le chagrin de n'être pas excepté dans le retranchement des vivres: mais il eſt certain auſſi que la ſévérité de Colomb, à punir les plus légères fautes, l'avoit ſouvent choqué, & qu'après lui en avoir fait des reproches, il étoit allé pluſieurs fois juſqu'à mettre l'Egliſe en interdit. L'Amiral n'avoit rien rabbatu d'une rigueur qu'il jugeoit indiſpenſable; &, ſuivant le récit d'un Hiſtorien, il faiſoit lever l'interdit en retranchant tout-à-fait les vivres au Miſſionnaire (*y*).

L'Amiral trouve des Ennemis juſques dans les Gens d'Egliſe.

DANS

(*t*) *Ibidem*.
(*v*) Vie de Chriſtophe Colomb, Chap. 52.
(*x*) Herrera, Liv. 2. Chap. 12.
(*y*) Hiſtoire de Saint-Domingue, Liv. 2. pag 162.

Christophe Colomb. II. Voyage. 1494.

Dans ces circonſtances (z) on reçut avis, du Fort de Saint-Thomas, que les Indiens abandonnoient les Habitations voiſines, & que le redoutable Caonabo ſe diſpoſoit à chaſſer les Caſtillans de ſes Etats. L'Amiral ſe hâta d'y envoyer quatre cens hommes, ſous le Commandement d'Ojeda, avec ordre de garder le Fort, tandis que Margarita, tenant la Campagne avec les ſiens, s'efforceroit de contenir les Indiens dans la ſoumiſſion. Un autre motif, pour faire partir un Détachement ſi conſidérable, étoit de ménager les proviſions d'Iſabelle, & d'accoutumer les Caſtillans à la nourriture des Indiens. Ojeda ſe fit redouter dans cette route, par quelques exemples de ſévérité. Après avoir fait couper les oreilles à un Indien, pour avoir pris la fuite avec quelques hardes qu'on lui avoit confiées, il fit conduire, à l'Amiral, quatre ou cinq autres Criminels, dont il lui remettoit la punition. Colomb, entrant dans ſes vûes, fit publier à ſon de trompe qu'ils devoient avoir la tête tranchée; mais, avant le jour de l'exécution, il feignit d'accorder leur grace aux inſtances d'un Cacique, qui avoit rendu ſervice à la Colonie. La nouvelle, qu'il reçut en même-tems, qu'un ſeul Cavalier du Fort de Saint-Thomas avoit mis plus de quatre cens Indiens en fuite par la vûe & les mouvemens de ſon Cheval, lui fit juger que les revoltes d'une Nation ſi ſimple & ſi timide ne ſeroient jamais fort dangereuſes pour ſes nouveaux Etabliſſemens.

Caonabo ſe diſpoſe à la Guerre.

Rigueurs politiques, exercées contre les Indiens.

Il lui tardoit de pouvoir exécuter les ordres de Leurs Majeſtés Catholiques, qui lui avoient recommandé particuliérement d'étendre leur Domaine & leur gloire, par de nouvelles découvertes. Cette entrepriſe demandant une longue abſence, il commença par établir, dans la Colonie, un Conſeil, ou un Tribunal, compoſé de Boyl, de Pero Fernandez *Cortoel*, d'Alfonſe Sanchez *de Carvajal*, & de Jean *de Luxan*, auxquels il donna pour Préſident Dom Diegue ſon Frère, qui n'avoit pas ceſſé de commander dans la Ville. Enſuite, ayant donné ſes ordres & ſes inſtructions, il partit, le 24 d'Avril, avec un Navire & deux Caravelles.

Conſeil établi dans la Colonie.

Sa route fut d'abord à l'Oueſt, par Monte-Chriſto & Puerto de Navidad, d'où il paſſa dans l'Iſle de *la Tortue*; mais un vent contraire l'obligea d'entrer dans une Rivière, qu'il nomma *Guadalquivir*. De-là, s'étant rendu, le 29, au *Port de Saint-Nicolas*, il apperçut la Pointe de l'Iſle de Cuba, que les Indiens appelloient *Bayatiquiri*, & que des raiſons inconnues lui firent nommer *Alpha & Omega*. Il traverſa le Golfe, qui ſépare les deux Iſles, par un

L'Amiral Colomb entreprend de nouvelles découvertes.

(z) Elles devinrent encore plus fâcheuſes, par les maladies mortelles qui commençoient à règner dans la Ville, & par la difficulté d'y remédier. Une partie des Habitans en ſortit; & comme le merveilleux ſe trouve toûjours mêlé dans les avantures des Eſpagnols, ceux qui avoient quitté la Ville dirent „ qu'on avoit entendu dans leur quartier des voix épouvantables. Ils aſſurèrent, que quelques-uns d'entr'eux avoient apperçu, dans une rue, deux rangées d'hommes fort bien vêtus, l'épée au côté, avec des bonnets retrouſſés, comme on les portoit alors en Caſtille; que dans l'étonnement de voir des gens, dont on n'avoit pas entendu parler dans l'Iſle, ils les avoient ſalués, en leur demandant comment & quand ils étoient arrivés; & d'où ils étoient venus; que ces inconnus n'avoient répondu que par des ſignes, & qu'en ôtant leurs bonnets pour ſaluer, ils avoient ôté leur tête de leur corps, après quoi ils avoient auſſi-tôt diſparu; ce qui n'avoit pû manquer d'effrayer beaucoup les Spectateurs". *Herrera, ibidem.*

Christophe Colomb. II. Voyage. 1494.

un espace d'environ dix-huit lieues, d'une Pointe à l'autre; & rangeant la Côte Méridionale de Cuba, il découvrit une grande Baye, à laquelle il donna le nom de *Puerto-Grande*. Le Dimanche, 1er. de Mai, en sortant de ce Port, il continua d'en découvrir plusieurs autres, dont il admira la beauté. Il vit de hautes Montagnes & quantité de Rivières, jusqu'à la Côte Sud-Sud-Est, qu'il entreprit de suivre aussi, pour s'avancer vers une grande Isle, que les Indiens nommoient *Jamaïca*. Elle lui parut la plus belle, de toutes celles qu'il avoit vûes dans cette Mer; & l'approche d'une quantité innombrable de Canots lui apprit qu'elle étoit fort peuplée: mais ses Barques, qu'il envoya pour jetter la sonde à peu de distance du rivage, y découvrirent un Corps d'Indiens armés, qui ne leur permit pas d'y aborder. Il trouva la même résistance dans un autre Port, qu'il nomma *Puerto-bueno*; & s'offençant de cette barbarie, il fit faire une décharge de ses arbalêtes, qui rendit les Insulaires moins audacieux, en voyant tomber six ou sept hommes de leur Troupe. Le 18, il suivit la Côte à l'Ouest. Mais, ayant à combattre le vent, il prit le parti de retourner à Cuba, dans la résolution d'approfondir si c'étoit une Isle ou la Terre-ferme.

Découverte de la Jamaïque.

Cap de la Cruz.

Il arriva sous le Cap de Cuba, qu'il nomma *de la Cruz*, apparemment parce que ses Vaisseaux y essuyèrent une horrible tempête, dont ils ne se crurent délivrés que par l'invocation de la Croix. Ensuite, continuant de ranger la Côte, ils rencontrèrent quantité de petites Isles, les unes couvertes de sable, d'autres remplies d'arbres, mais plus hautes & plus vertes à proportion qu'elles étoient moins éloignées de Cuba, & la plûpart à deux, trois, ou quatre lieues de distance entr'elles. Leur nombre paroissant croître, le troisième jour, l'Amiral perdit l'espérance de les compter, & leur donna le nom général de *Jardin de la Reine*. Elles sont séparées par des Canaux, où les Navires peuvent passer. On y vit diverses sortes d'oiseaux, les uns rouges & de la forme des Grues, qui ne se trouvent que dans ces Isles, où ils vivent d'eau salée, ou plutôt de ce qu'ils y trouvent de propre à les nourrir. On y prit des *Reves*, espèce de poissons, de la grosseur des Harangs, & dont les intestins ont tant d'amertume & d'âcreté, que pour les manger rôtis, il faut les mettre en pièces avant que de les vuider. L'expérience, ou le témoignage des Indiens, y fit reconnoître une autre propriété, qui n'est pas moins singulière. Avec une corde déliée, d'environ cent brasses de long, qu'on leur attache à la queue, & dont on retient le bout, ils nagent entre deux eaux, vers les Tortues qui ne sont pas au-delà de cette distance; & lorsqu'ils en trouvent une, ils s'attachent si fort à la partie inférieure de son écaille, qu'en retirant la corde, on attire quelquefois une Tortue qui pese plus de cent livres (*a*).

Isles nommées le Jardin de la Reine.

Reves, espèce de Poissons, & leurs propriétés.

Isle nommée Sainte-Marthe.

L'Amiral, apprenant des Pêcheurs Indiens qu'il trouveroit plus loin beaucoup d'autres Isles, continua sa route à l'Ouest, sans être arrêté par le danger continuel d'échouer sur les sables, ou de se briser contre les Côtes. Une Isle,

(*a*) Herrera, *Chap.* 13. Ce Poisson lâche sa proye aussi-tôt qu'il est à l'air; car il mourroit sur le champ, si on ne le remettoit promptement sous l'eau, où il se tient en embuscade pour faire de nouvelles captures, sur lesquelles il s'élance avec la même vitesse qu'une fléche decochée. R. d. E.

Isle, plus grande que les autres, reçut le nom de *Sainte-Marthe*. On y trouva quantité de Poissons, des Chiens muets, de grandes troupes de Grues rouges, des Perroquets & d'autres Oiseaux; mais la crainte fit fuir les Habitans du seul Village qu'on y découvrit. L'eau commençoit à manquer sur les trois Bords Castillans. On avoit des ressources présentes dans l'Isle de Cuba, si l'Amiral n'eût souhaité de faire auparavant quelque liaison avec les Insulaires. Enfin, pressé aussi par ses gens, il abandonna les petites Isles, pour retourner au Cap de la Cruz. Un Matelot, qui descendit seul au rivage, rencontra trente hommes armés de lances, & d'une sorte de massues plattes, que les Indiens nommoient *Macanas*. Il en distingua un, qui portoit une longue robbe de coton: mais cette Troupe ayant disparu, sans laisser aucune espérance de pouvoir suivre ses traces, on continua d'avancer l'espace de dix lieues, jusqu'à la vûe de quelques Maisons, d'où l'on vit sortir plusieurs autres Insulaires, qui eurent la hardiesse de s'approcher des trois Vaisseaux. Ce fut d'eux que l'Amiral apprit, par ses Interprétes, que Cuba étoit une Isle, & que le Roi, qui la gouvernoit, depuis la Côte Occidentale, ne se faisoit obéir de ses Sujets que par des signes. Pendant qu'il recevoit ces explications, il s'apperçut que les Courans l'avoient jetté sur un Banc de sable, d'où il n'eût pas peu de peine à se dégager, pour aller jetter l'ancre dans un Canal fort profond. Il y vit les flots tout couverts de Tortues; & dans le même-tems, plusieurs nuées d'oiseaux, qui venoient de la Mer vers l'Isle de Cuba, lui dérobèrent la vûe du Soleil. Le lendemain, on vit arriver, autour des Vaisseaux, un si grand nombre de Papillons, que l'air en étoit obscurci; & cette espècé d'orage ne se dissipa que vers le soir. On prit le parti de faire de l'eau & du bois, dans une Isle qui ne paroissoit pas avoir moins de trente lieues de tour. Elle fut nommée l'*Evangeliste*, & l'on croit que c'est l'*Isle des Pins* d'aujourd'hui. L'Amiral la crut éloignée d'environ sept cens lieues de la Dominique. Cette dernière découverte étant de trois cens trente-trois lieues, il jugea, par la mesure astronomique de son Voyage, que depuis Cadix il avoit parcouru l'espace de soixante-quinze dégrés en longitude, qui faisoient, pour le tems, une différence de cinq heures (*b*).

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1494.

Diverses Observations.

Isle Evangeliste.

Supputation de la route de l'Amiral.

Le 13 de Juin, il fit gouverner vers le Sud; mais, étant sorti par un Canal qu'il avoit jugé le plus sûr, il eut le chagrin de le trouver fermé. Les murmures de ses gens, & sa propre inquiétude, ne rallentirent point son courage & son industrie. Il retourna sur ses traces jusqu'à l'Evangeliste, d'où il prit sa route au Nord-Est, pour reconnoître quelques Isles qui se présentoient à la distance de cinq lieues. On s'y trouva dans une Mer tachetée de verd & de blanc, dont le fond n'étoit que d'environ deux brasses. A sept lieues de-là, elle parut fort blanche & comme figée. Sept autres lieues plus loin, on fut beaucoup plus surpris de la trouver aussi noire que de l'encre; les plus habiles Matelots admiroient cette différence de couleurs, dans un espace si court. On se rapprocha de Cuba, d'où l'on prit la route de l'Est, avec des vents fort variables, & par des Canaux remplis de sable. L'Amiral y échoua fort dangereusement, & ne fut redevable

Mer tachetée de verd & de blanc.

L'Amiral échoue avec danger.

(*b*) Le même, *Chap.* 14.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1494.

ble de la conservation de son Vaisseau qu'à sa propre habileté. Il continua d'avancer, sans dessein & sans ordre, en suivant les Bancs & les Canaux dans une Mer fort blanche, exposé chaque jour à la violence des Marées & des Courans. Enfin, les trois Vaisseaux se retrouvèrent près de Cuba, sur la même Côte d'où ils avoient pris leur route à l'Est. On y sentit les plus douces odeurs, qui venoient des feux d'une Isle où les Habitans ne brûloient que des herbes aromatiques & des arbres odoriférans.

Il reçoit un Cacique de l'Isle de Cuba.

Le 17 de Juin, pendant que l'Amiral faisoit célébrer les Saints Mystères, sur le rivage, on y vit arriver un vieux Cacique, qui parut surpris du respectueux silence que les Castillans gardoient au pied de l'Autel. Il contempla long-tems toutes les cérémonies ecclesiastiques; & reconnoissant la supériorité de l'Amiral, à la Paix que le Prêtre lui fit baiser, il s'approcha de sa personne, pour lui présenter modestement quelques fruits de l'Isle. Ensuite s'étant assis à terre, les genoux pliés jusqu'au menton, il lui tint ce discours, d'un ton dont Colomb fut si frappé, qu'il se le fit expliquer aussi-tôt par ses Interprétes. „ Tu ès venu dans ces Terres, que tu n'avois jamais „ vûes, avec des forces qui répandent l'effroi parmi nous. Apprens néanmoins que nous reconnoissons, dans l'autre vie, deux lieux où doivent „ aller les ames; l'un redoutable & rempli de ténèbres, qui est le partage „ des méchans; l'autre, bon & délectable, où reposent ceux qui aiment la „ paix & le bonheur des hommes. Si tu crois mourir, si tu crois que le „ bien ou le mal que tu auras fait te sera rendu, j'espère que tu ne feras „ point de mal à ceux qui ne t'en feront point. Tout ce que tu as fait „ jusqu'à présent est sans reproche, parce qu'il me semble que tes desseins „ ne tendent qu'à rendre graces à Dieu (c).

Discours du Cacique, & ses idées sur une autre vie.

Réponse de l'Amiral.

Dans l'étonnement d'entendre sortir ce discours de la bouche d'un Indien, l'Amiral lui répondit; „ Qu'il se réjouissoit beaucoup de voir l'immortalité de l'ame au nombre de ses connoissances; qu'il lui apprenoit, & „ à tous les Habitans de sa Terre, que les Rois de Castille, leurs Seigneurs, „ l'avoient envoyé pour savoir s'il y avoit, dans leurs Pays, des hommes „ qui fissent du mal aux autres, comme on le disoit des Caraïbes; qu'il a„ voit ordre de les corriger de cet usage inhumain, & de faire régner la „ Paix entre tous les Habitans des Isles". Le Cacique, à qui l'on expliqua aussi cette réponse, versa quelques larmes après l'avoir entendue. Il fit dire à l'Amiral, que s'il n'eût été retenu par son affection pour ses femmes & ses enfans, il auroit fait volontiers le Voyage de Castille avec lui. On lui fit quelques présens. Il les reçut avec admiration; & mettant les genoux à terre, il demanda plusieurs fois si c'étoit du Ciel que ces Hommes étoient descendus (d)?

Tempête.

En quittant ce lieu, les Castillans essuyèrent une si furieuse tempête, qu'ils ne crurent devoir leur salut qu'au secours du Ciel. D'ailleurs, les vivres étoient presqu'épuisés sur les trois Vaisseaux, & l'on y étoit réduit à vivre de Poisson, qui ne manquoit pas, à la vérité, dans les Canaux & sur le bord des Isles. Le 18, on revit encore le Cap de la Cruz, où les récits du vieux Cacique avoient rendu les Habitans si traitables, qu'ils apportoient volon-

(c) Le même, *Chap.* 14. (d) *Ibidem.*

volontairement à Bord des fruits & d'autres provisions. L'Amiral prit, avec confiance, trois jours de repos parmi eux; & le 22, il se rapprocha de la *Jamaïque*, à laquelle il donna le nom de *St. Jago*, qu'elle n'a pas conservé. Ses observations sur la Côte, en descendant vers l'Ouest, lui firent découvrir quantité de beaux Ports, & reconnoître les excellentes qualités de la terre. Il vit, dans une très belle Baye, un grand nombre d'Habitans, sans recevoir des Insulaires aucune invitation à descendre; ce qui ne l'empêcha point de prendre une exacte mesure de l'Isle, qu'il trouva longue d'environ cinquante lieues, & large de vingt.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1494. Colomb donne le nom de St. Jago à la Jamaïque.

LE tems n'avoit pas cessé d'être orageux; mais d'autres vents l'ayant fait changer tout d'un coup, il résolut de prendre la route de l'Est, vers l'Espagnole, pour s'avancer jusqu'à l'extrémité de cette Isle. Un Cap, qu'il y découvrit pour la première fois, & d'où l'on voit l'Isle entière, reçut le nom d'*el Cabo de Ferol*. Le Mercredi, 20 d'Août, il apperçut le Cap Occidental de la même Isle, qu'il nomma *San Miguel*, & qui s'appelle aujourd'hui *Tiburon*, éloigné d'environ trente lieues, de la Pointe Orientale de la Jamaïque. Vers la fin du mois, il alla mouiller près d'une petite Isle fort haute, à laquelle il donna le nom d'*Alto-velo*, à douze lieues d'une autre, qui fut nommée la *Beata*. Un coup de vent l'ayant séparé de ses deux autres Vaisseaux, il fit monter au sommet d'Alto-velo, pour les découvrir. Ses Matelots tuèrent, dans cette Isle déserte, plusieurs Loups marins, qui dormoient sur le sable, & prirent à la main quantité d'Oiseaux, que la vûe des hommes ne paroissoit point effrayer. Les deux Navires arrivèrent six jours après. Ils n'avoient pas été jettés plus loin que la Beata; d'où s'étant rapprochés de l'Espagnole, ils avoient découvert une Campagne fort peuplée, qui prit ensuite le nom de *Catalina*, de celui d'une Dame Indienne à qui elle appartenoit. L'Amiral fit remettre à la voile vers l'Est, & vit, sur la même Côte, une grande Habitation, où ses Barques trouvèrent moyen de faire de l'eau. Mais les Indiens se présentèrent sur le rivage, armés d'arcs & de flèches. Ces Peuples, dont la Province se nommoit *Higuey*, passoient pour la plus belliqueuse partie des Insulaires. Ils avoient l'art d'envenimer la pointe de leurs flèches, avec une préparation de certaines herbes qui croissoient dans leurs Montagnes. Cependant aussi-tôt qu'ils virent aborder les Barques, avec des signes de paix & d'amitié, ils s'empressèrent d'y apporter de l'eau & des vivres.

Il revient à l'Espagnole.

Caps de Ferol & de St. Miguel ou Tiburon.

Isles d'Alto-velo & de la Beata.

Découverte d'une autre partie de l'Espagnole.

DANS le cours de cette navigation, qui fut continuée vers l'Est, on vit un Poisson fort monstrueux. Sa grandeur étoit celle d'une petite Baleine. Il portoit sur le dos une espèce de conque, qu'on auroit prise pour un bouclier. Sa tête, qui paroissoit hors de l'eau, n'étoit pas moins grosse qu'un tonneau de mer; & sa queue, assez semblable à celle d'un ton, alloit toûjours en grossissant vers le corps. Deux aîles, qui lui servoient à nager, étoient d'une grandeur extraordinaire. L'Amiral prit moins de plaisir que ses gens à le considerer, parceque son expérience lui faisant recueillir les moindres signes, il conclut, de la vûe de ce Monstre & de quelques autres observations, qu'il étoit menacé d'une nouvelle tempête. Il s'efforça de se mettre à couvert, sous une Isle, que les Indiens nommoient *Adamanay*, & qui reçut de lui le nom de *Saona*. Elle forme un détroit d'une

Poisson monstrueux.

Isle nommée Saona.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1494.

ne lieue de largeur, qui la sépare de l'Espagnole, & long d'environ deux lieues. Mais lorsqu'il y entroit fort heureusement, ses deux autres Navires furent enlevés à sa vûe, par un tourbillon qui les porta bien loin en haute Mer. La tempête ayant duré huit jours, qu'il passa dans cette retraite, il eut la satisfaction de voir reparoître ses deux Bâtimens, & de partir avec eux le 24 de Septembre. Ils arrivèrent au Cap de l'Espagnole, qu'on a nommé depuis *del Engano*, & qui reçut alors le nom de *San Raphael*. De-là ils s'avancèrent encore plus droit à l'Est, jusqu'à une petite Isle, qui n'est qu'à huit lieues de Portoric, & qu'ils appellèrent la *Mona*. Ce fut le terme de cette longue & dangereuse course. L'Amiral y tomba dans une léthargie si profonde, que tous ses gens, allarmés pour sa vie, tournèrent aussi-tôt la proue vers leur Colonie d'Isabelle (*e*).

Cap San Raphael, nommé depuis del Engano.

Isle de la Mona.

L'Amiral trouve Barthelemy, son Frère, à Isabelle.

QUOIQUE sa santé fût foible encore, à son arrivée, la joye qu'il eut d'y trouver Dom Barthelemy, son Frère aîné, servit promptement à la rétablir. Ils ne s'étoient pas vûs depuis treize ans. On doit se rappeller les premières avantures de Barthelemy, après leur séparation. Il étoit passé en Angleterre, où son séjour, qu'Herrera fait durer sept ans, ne peut être expliqué que par des suppositions arbitraires, telles que la lenteur de la Cour à l'écouter, & l'avantage qu'il trouva lui-même à s'arrêter dans cette Isle, pour y vendre des Cartes Géographiques & des Sphères. Il n'en est pas moins étrange qu'il eût laissé passer tant d'années sans donner de ses nouvelles à son Frère, & qu'il n'eût appris qu'en France, en y passant à son retour, l'inutilité des ouvertures qu'il venoit de faire au Roi Henri VII. Ce fut à Paris, dans une audience qu'il obtint de Charles VIII, qu'il fut informé, par la bouche de ce Prince, de la découverte d'un nouveau Monde. Il fit beaucoup de diligence pour arriver en Espagne avant le second Voyage de son Frère; mais la Flotte Castillane ayant déja mis à la voile, on lui remit une instruction, que l'Amiral avoit laissée pour lui. Il trouva ses deux Neveux, Diego & Fernand Colomb, Pages du Prince d'Espagne. Leurs Majestés Catholiques le reçurent avec des témoignages extraordinaires de faveur, & lui donnèrent presque aussi-tôt le Commandement de trois Vaisseaux, chargés de vivres, qu'elles envoyoient à l'Amiral. Il avoit mouillé dans le Port d'Isabelle au mois d'Avril, peu de jours après le départ de son Frère (*f*).

Avantures de Dom Barthelemy.

Etat où l'Amiral trouve sa Colonie.

LES provisions, qu'il avoit apportées à la Colonie, ne pouvoient arriver dans des circonstances plus pressantes; mais elles ne suffisoient pas pour tant de bouches, & la nécessité recommença bientôt à se faire sentir. Une autre source de desordre fut la licence des Gens de guerre, que l'Amiral avoit laissés sous la conduite de Margarita. Cet Officier avoit reçu ordre de visiter toutes les Provinces de l'Isle, en faisant observer une exacte discipline; c'étoit trop exiger d'un Corps de Troupes, qui manquoit du nécessaire. Aussi les Soldats Castillans, qui trouvèrent les Indiens peu disposés à leur fournir des vivres, employèrent-ils la violence pour s'en procurer. Alors toutes les Puissances de l'Isle se réunirent contr'eux, à la réserve de Guacanagari, dont les Etats portoient le nom de *Marien*. Dom Die-

Divisions entre les Castillans.

(*e*) *Ibid.* Chap. 15.

(*f*) *Ibidem*, Chap. 14.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1494.

Diegue, Gouverneur d'Isabelle, fit faire, à Margarita, des remontrances de la part du Conseil. Elles ne servirent qu'à l'irriter. La fierté de sa naissance lui faisant souffrir impatiemment l'autorité des Colombs, il se retira dans le Fort de Saint-Thomas, d'où ses gens eurent la liberté d'employer toutes sortes de voyes pour remédier à la faim qui les pressoit. Il y étoit exposé lui-même; & les Historiens lui font honneur d'une action fort noble, qui mériteroit plus d'éloges, s'il y avoit sçu joindre un peu de modération dans sa conduite. Un jour, que les Indiens lui avoient apporté deux Tourterelles, il les reçut, & les paya liberalement. Elles étoient vivantes entre ses mains. Il pria ses Officiers de monter avec lui dans la partie la plus élevée du Fort; & donnant la liberté aux deux Oiseaux, il dit, à ceux qui l'avoient suivi, qu'il ne pouvoit se résoudre à faire un bon repas, tandis qu'il les voyoit mourir de faim (g).

Action noble de Dom Podro Margarita.

CE n'étoit pas le seul mal qui le tourmentoit. Depuis quelque tems il souffroit de vives douleurs, qui troubloient jusqu'à son sommeil. On a cru qu'elles venoient d'un commerce trop libre avec les femmes de l'Isle. Mais, les attribuant au climat, ou à la mauvaise qualité des nourritures, il prit enfin la résolution de retourner en Espagne. Ce dessein le conduisit à Isabelle, où son mécontentement, & le mépris qu'il avoit pour la nouvelle Noblesse du Gouverneur, lui firent éviter de le voir. Il ne garda pas plus de ménagement dans ses discours; & cette conduite lui fit un grand nombre de Partisans, entre lesquels Boyl affecta de se distinguer. Cet imprudent Missionnaire publia qu'il alloit détromper les Rois Catholiques des fausses idées qu'on leur faisoit concevoir de l'Amiral & de ses entreprises; &, joignant l'effet aux menaces, il partit, avec Margarita, sur les mêmes Navires qui avoient apporté Dom Barthelemy. En arrivant à la Cour d'Espagne, leur haine se déchaîna contre les Colombs. Ils publièrent qu'à la vérité l'Isle Espagnole avoit un peu d'or, mais qu'on en verroit bien-tôt la fin, & qu'un avantage si léger ne valoit pas tant de dépenses, ni le sacrifice d'un si grand nombre d'honnêtes gens; & que s'il étoit question néanmoins de soûtenir la Colonie, on lui devoit donner des Chefs plus capables de la gouverner. Telle fut la fin de l'apostolat du Père Boyl, le premier, dit un Auteur de son Ordre, qui ait annoncé l'Evangile dans le nouveau Mon-

Ses infirmités le font retourner en Espagne avec d'autres Mécontens.

Mauvais office qu'ils y rendent aux Colombs.

(g) Les Historiens ne s'accordent pas dans l'ordre de tous ces Evenemens. Oviedo, sur-tout, n'en garde aucun, & semble ne consulter que sa mémoire; mais il fait une peinture fort étrange des extrêmités où les Castillans furent réduits. „ Ils mangèrent, „ dit-il, tous les Chiens *Gelques* de l'Isle, „ qui étoient muets & n'aboyoient point. „ Ils mangèrent aussi toutes les *Hutious*, „ tous les *Quemis*, & autres animaux, tant „ *Molmys* que *Coris*, qui sont comme une „ sorte de petits Lapins, qu'ils prenoient „ avec les Chiens qu'ils avoient amenés d'Es- „ pagne. Enfin, ils mangèrent leurs pro- „ pres Chiens, & lorsqu'ils eurent dépeuplé „ l'Isle de ces cinq espèces de Bêtes à quatre „ pieds, ils furent contraints de manger des „ Serpens, ne pardonnant, ni aux Lézards, „ ni aux Couleuvres, qui étoient en grand „ nombre, tachetées de couleurs diverses, „ mais sans être venimeuses". Le même Historien s'étend beaucoup sur un autre mal, qu'ils avoient à combattre, & qui étoit celui qu'on a nommé mal-à-propos le *mal de Naples* & le *mal François*. Il rend compte aussi naturellemenr de son origine, que de la manière dont il est passé en Europe. *Liv.* 2. *Chap.* 13. & 14. *Voyez* ci-dessous la Description de l'Espagnole.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1494.

Monde, & qu'il se plaint qu'on n'ait pas mis dans les Fêtes de l'Eglise, avant Saint François Xavier (*b*).

L'AMIRAL, qui le trouva parti à son retour (*i*), s'affligea d'un mal, auquel il ne pouvoit plus remédier. Il reçut une visite de Guacanagari, qui lui témoigna son chagrin, de n'avoir pû sauver plusieurs Castillans de la fureur de leurs Ennemis, & qui lui offrit son secours pour les vanger. Ces offres furent acceptées. L'Amiral résolut de porter la Guerre aux Caciques: mais, avant son départ, il revêtit son Frère d'un titre qu'il crut capable de le faire respecter. Ce fut celui d'*Adelantade*, ou Lieutenant Général dans toutes les Indes. La Cour d'Espagne trouva d'abord assez mauvais qu'un Emploi de cette importance eût été donné sans sa participation; mais elle ne laissa point de le confirmer. Au fond, Dom Barthelemy en étoit digne. Il entendoit parfaitement la Navigation. Il avoit de la prudence & du courage. Tous les Historiens conviennent qu'il auroit pû rendre de grands services à l'Espagne, si son humeur un peu violente n'eût excité des jalousies & des haines, qui firent manquer plusieurs fois ses plus sages & ses plus glorieuses mesures.

Barthelemy Colomb est revêtu du titre d'Adelantade.

Son caractère.

CEPENDANT quelques jours de réflexion firent juger à l'Amiral, que le petit nombre de Troupes, avec lequel il se proposoit de tenir la Campagne, pourroit être accablé par les Indiens réunis. Il crut devoir tenter la surprise & la ruse, avant que de faire éclater ses desseins. Caonabo, lui paroissant le plus redoutable des Caciques, il tourna tous ses soins à le faire enlever au milieu de ses Etats. Il savoit que ce Prince, qui prenoit le titre de Roi de *Maguana*, faisoit beaucoup plus de cas du cuivre & du laiton, que de l'or, & qu'il avoit souvent marqué une vive passion d'obtenir la Cloche de l'Eglise d'Isabelle, parce qu'il s'étoit imaginé qu'elle parloit. Il se servit de cette connoissance, pour le faire donner dans un piège, dont Ojeda, qui commandoit toûjours dans le Fort de Cibao, prit sur lui l'exécution. On fit courir le bruit que les Castillans souhaitoient une Paix constante; & que par des sentimens particuliers d'estime pour Caonabo, ils pensoient à lui faire des présens considérables. Ojeda partit du Fort, avec neuf Cavaliers bien montés, sous prétexte de porter les présens de l'Amiral. Une suite si peu nombreuse ne pouvant inspirer aucune défiance, il fut reçu fort civilement à Maguana, qui étoit la résidence ordinaire du Cacique. Après quelques explications, il fit voir, à Caonabo, les présens qu'il avoit à lui offrir. C'étoient des Fers, tels qu'on les met aux pieds & aux mains des Forçats, mais de laiton si poli, qu'ils paroissoient d'argent. Il lui dit que ces instrumens étoient des marques d'honneur, dont l'usage étoit réservé aux Rois de Castille, & que, dans le dessein où l'Amiral étoit de le traiter avec la plus haute distinction, il ne faisoit pas difficulté de lui en-

L'Amiral entreprend la Guerre contre les Caciques Ennemis.

Artifice d'Ojeda pour se saisir de Caonabo.

(*b*) Histoire de Saint-Domingue, *Liv.* 2. pag. 167.

(*i*) On lit dans Oviedo, que Margarita & Boyl furent rappellés par le Roi & la Reine, qui vouloient être instruits de la conduite des Colombs, contre lesquels ils avoient déja reçu des plaintes. Herrera dit que ce fut la crainte du châtiment qui fit partir Margarita, & qu'il fut accompagné de Boyl & de quelques-uns de leurs Partisans.

envoyer ce qui n'avoit appartenu jusqu'alors qu'à ses Maîtres; qu'il lui conseilloit de se retirer à l'écart, pour se parer de ce précieux ornement, & que se présentant ensuite aux yeux de ses Sujets, il paroîtroit avec autant de majesté que les Rois de Castille. Caonabo donna dans le piége; & ne se défiant pas que neuf ou dix hommes eussent la hardiesse de l'insulter au milieu de sa Cour, il fit signe à ses gens de se retirer. Ceux d'Ojeda lui mirent les Fers, se saisirent brusquement de lui, après l'avoir intimidé par la vûe de leurs armes, & le placérent en croupe derrière leur Chef, qui se l'étant fait lier autour du corps, reprit au galop le chemin d'Isabelle, avec sa proye. La joye de l'Amiral fut extrême, en se voyant maître du Destructeur de son premier Etablissement, & du seul Ennemi dont il redoutât l'audace. Il le tint enchaîné dans sa Maison, sans pouvoir adoucir néanmoins ce caractère farouche. Loin d'en tirer quelque marque de respect & de soumission, il remarqua qu'il affectoit de ne le pas saluer, lorsqu'il le voyoit paroître; tandis qu'il en usoit plus civilement à l'égard d'Ojeda. Il voulut savoir de lui-même la raison de cette différence: „ c'est, „ lui répondit Caonabo, que tu n'as pas osé me venir prendre dans ma „ Maison, & que ton Officier a plus de cœur que toi". Un homme si résolu parut dangereux jusques dans ses chaînes. On prit ensuite le parti de l'envoyer en Espagne, & de l'embarquer, malgré lui, sur un Navire, qui étoit prêt à faire voile; mais une tempête, qui ensevelit dans les flots ce Bâtiment & plusieurs autres, fit périr le malheureux Cacique, avec tous ceux qui l'accompagnoient (*k*).

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1494.

Comment il l'emmène prisonnier.

Fierté de ce Cacique dans les chaînes.

Comment il périt dans la suite.

On vit bientôt arriver, au Port d'Isabelle, Antoine de Torrez, qui étoit renvoyé avec quatre grands Vaisseaux, bien fournis de vivres & de munitions, & qui remit, à l'Amiral, des Lettres du 16 d'Août, par lesquelles le Roi & la Reine lui témoignoient une extrême satisfaction de ses services. Ils lui demandoient le récit de ses Observations, les noms & les distances des Isles, & toutes les especes d'Oiseaux, qui n'étoient pas connus en Espagne; & pour établir un Commerce régulier entre le nouveau Monde & l'ancien, ils règloient que des deux côtés on feroit partir, tous les mois, une Caravelle, qui n'auroit pas d'obstacle à redouter dans sa course, parce que tous les différends étoient terminés avec le Portugal. On avoit fixé, par de nouvelles mesures, la Ligne de démarcation. Leurs Majestés Catholiques envoyoient, à l'Amiral, une copie du Traité, en le pressant de veiller à l'exécution, lui ou Dom Barthelemy son Frère, pour le tems dont on étoit convenu entre les deux Couronnes. A l'égard d'Isabel-

Arrivée d'une nouvelle Flotte d'Espagne.

Informations & faveurs que l'Amiral reçoit de la Cour.

(*k*) Herrera, *Livre* 2. *Chapitre* 16. Oviedo & Pierre Martyr ne s'accordent point ici avec Herrera, ni même entr'eux. Le premier raconte simplement que le Cacique, ayant été fait prisonnier avec un de ses Frères, mourut en Mer du chagrin de se voir conduit en Espagne, *Liv.* 2. *Chap.* 1. L'autre dit que Caonabo, sollicité par Ojeda d'entrer en négociation, alla le trouver avec une suite nombreuse, pour chercher l'occasion de tuer l'Amiral; que dans la nécessité de le prévenir, on trouva le moyen de se saisir de sa personne, & qu'il mourut de chagrin sur Mer. *Decad.* 1[e]. *Liv.* 3. & 4. Il semble que ces premiers Historiens n'étoient point encore informés du fond de l'artifice, dont on peut croire, en effet, que les Castillans ne se firent pas d'abord honneur. L'occasion & les circonstances du départ de Caonabo seront remarquées dans la suite.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1494.

belle, du Fort de Saint-Thomas, & de tous les nouveaux Etabliſſemens, comme de l'emploi des Troupes Caſtillanes, le Roi & la Reine approuvoient, ſans exception, ce qu'il avoit jugé convenable ou néceſſaire, par des raiſons générales d'eſtime & de confiance, qui leur auroient fait prendre ſon conſeil, s'ils euſſent été préſens (*l*). Ces marques de la plus haute faveur le conſolérent des chagrins qu'il eſſuyoit continuellement, & donnèrent beaucoup plus de poids à ſon autorité.

Soulevement de toute l'Iſle Eſpagnole.

L'ANNÉE touchoit à ſa fin, lorſqu'il apprit que l'enlevement de Caonabo avoit ſoulevé l'Iſle entière, & que les trois Frères de ce Prince aſſembloient une nombreuſe Armée dans la Vega-Real. Il ne s'étonna point de leurs préparatifs. Le Roi de Marien, qu'il fit avertir du deſſein où il étoit de ſe mettre à la tête de ſes Troupes, vint le joindre avec un Corps de ſes plus braves Sujets. Les Caſtillans, capables de ſervice, ne montoient pas à plus de deux cens hommes d'Infanterie & vingt Cavaliers; mais l'Amiral y joignit vingt Chiens d'attache, dans l'opinion que leurs morſures & leurs aboyemens contribueroient autant que le ſabre & la mouſqueterie, à répandre l'épouvante dans une multitude d'Indiens nuds & ſans ordre. Il partit d'Iſabelle, le 24 de Mars, avec l'Adelantade & Guacanagari. A peine fut-il entré dans la Vega-Real, qu'il découvrit l'Armée ennemie, forte de cent mille hommes (*m*), & commandée par *Manicatex*, un des Frères de Caonabo. L'Adelantade entreprit ſur le champ de l'attaquer. Il y trouva peu de réſiſtance. Ces malheureux Inſulaires, dont la plûpart n'avoient que leurs bras pour défenſe, ou qui n'étoient pas accoutumés du moins à des combats fort ſanglans, furent étrangement ſurpris de voir tomber parmi eux des files entières, par le prompt effet des armes à feu, de voir trois ou quatre hommes enfilés à la fois avec les longues épées des Eſpagnols, d'être foulés aux pieds des Chevaux, & ſaiſis par de gros Mâtins, qui leur ſautant à la gorge, avec d'horribles hurlemens, les étrangloient d'abord, ou les renverſoient, & mettoient facilement en pièces des corps nuds, dont aucune partie ne réſiſtoit à leurs dents. Bientôt le champ de Bataille demeura couvert de Morts. Les autres prirent la fuite. On les pourſuivit, & les Priſonniers furent en grand nombre. L'Amiral employa neuf ou dix mois à faire des courſes, qui achevèrent de répandre la terreur dans toutes les parties de l'Iſle. Il rencontra pluſieurs fois les trois Caciques, avec le reſte de leurs forces; & chaque rencontre fut une nouvelle victoire. Enfin ces trois Princes, & *Guarinoex*, qui étoient les Puiſſances de l'Iſle, prirent le parti de la ſoumiſſion (*n*).

1495.

L'Amiral va combattre les Rebelles.

Il ſoumet les principaux Caciques.

Tributs & Loix qu'il leur impoſe.

APRÈS les avoir aſſujettis, l'Amiral leur impoſa un Tribut, qui conſiſtoit, pour les voiſins des Mines, à payer par tête, de trois en trois mois, une petite meſure d'or; & pour tous les autres, à fournir vingt-cinq livres de coton. Guarinoex, Roi de la Vega-Real, offrit de faire labourer la terre, & ſemer, par ſes Sujets, le Blé que les Caſtillans voudroient lui confier, à l'exemple de Guacanagari, qui leur avoit déja rendu cet important ſervice.

(*l*) Herrera, *Chap.* 17. *Chap.* 2.
(*m*) Ovieda dit quinze mille. *Liv.* 3. (*n*) Herrera, *ubi ſuprà.*

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1493.

ce. Sa propoſition fut rejettée; ſans qu'on puiſſe comprendre les raiſons de ce refus, dans un tems où la difficulté de faire venir des vivres d'Eſpagne avoit réduit pluſieurs fois la Colonie aux dernières extrêmités. Mais, comme ce Prince ne cherchoit qu'à ſe diſpenſer de fournir de l'or, ſous prétexte que ſes Peuples ignoroient le moyen d'en recueillir, un Hiſtorien juge, avec aſſez de vraiſemblance, que l'Amiral, faiſant peu de fond ſur la faveur des Eſpagnols, & ſe voyant expoſé à de grandes révolutions par ſa qualité d'Etranger, rapportoit toutes ſes vûes à s'enrichir, & préféroit l'or à tout autre ſoin (o). Il obligea Manicatex, principal auteur de la révolte, de lui en fournir, chaque mois, une meſure qui montoit à cent cinquante écus (p). En même-tems il fit fabriquer des Médailles de cuivre ou de laiton, qu'on donnoit à ceux qui apportoient le tribut, & qu'ils étoient obligés de porter au cou, pour faire foi qu'ils avoient payé, avec ordre de les changer à chaque payement. *Bohechio*, puiſſant Cacique, dont les Etats étoient les plus éloignés d'Iſabelle, fut le ſeul qui continua de réſiſter aux Vainqueurs, animé par Anacaona, ſa Sœur, & Veuve de Caonabo, dont il avoit embraſſé la vengeance (q).

La Veuve de Caonabo excite ſon Frère à la vengeance.

Tous les autres ſentirent bientôt le poids du joug: mais, dans la ſimplicité qu'ils conſervoient encore, ils demandoient ſans ceſſe, à leurs nouveaux Maîtres, s'ils ne retourneroient pas bientôt en Eſpagne (r). Cependant, lorſqu'ils eurent perdu l'eſpérance d'en être délivrés par une retraite volontaire, ils réſolurent de s'en défaire en leur coupant les vivres; c'eſt-à-dire, de renoncer à la culture du Maïs, & de ſe retirer dans les Montagnes. Ils ſe flattoient que les productions naturelles de la terre y ſuffiroient pour leur nourriture, pendant que les Etrangers périroient de faim, ou ſeroient forcés de quitter l'Iſle. Guacanagari même, qu'on ceſſa de ménager, & qui ſe vit forcé aux travaux les plus humilians, pour ſatisfaire l'avarice de ſes Alliés, ou pour fournir à leur ſubſiſtance, ſuivit l'exemple des fugitifs. Cette réſolution deſeſperée produiſit une partie de l'effet qu'ils en avoient attendu. Les Conquérans de l'Eſpagnole retombèrent bientôt dans le même excès de miſère, qui les avoit déja réduits à ſe nourrir de ce que la Nature a de plus révoltant. Mais les Indiens n'en tirèrent pas d'autre fruit pour eux-mêmes, que de ſe voir pourſuivis par des Ennemis affamés, qui ne leur firent aucun quartier, ou qui les forcèrent de ſe tenir cachés dans des Cavernes, ſans oſer faire un pas pour chercher leur nourriture. On aſſure que la faim, les maladies, & les armes des Caſtillans firent périr, en peu de mois, la troiſième partie des Habitans de l'Iſle. Guacanagari eut le même ſort; &, pour récompenſe de tant de ſervices, qu'il avoit rendus à l'Eſpagne, les Hiſtoriens ont noirci ſa mémoire par les plus odieuſes accuſations (s).

D'autres Rebelles ſe retirent dans les Montagnes.

Leur deſeſpoir eſt auſſi funeſte à eux-mêmes qu'aux Caſtillans.

PEN-

(o) Herrera, *Liv.* 2. *Chap.* 14.
(p) *Ibid.*
(q) Oviedo, *Liv.* 3. *Chap.* 2.
(r) Martyr, *Décad.* 1 *Liv.* 4.
(s) Outre le reproche de trahiſon, Oviedo le charge d'un affreux emportement pour les plus ſales débauches. Il avoit, dit-il, certaines femmes, avec leſquelles il prenoit le plaiſir des vipères; & pour explication il cite Albert le Grand, au *Livre* 18. de la Propriété des choſes; au *Livre* 12. *Chap.* 3. & Pline, *Liv.* 10. *Chap.* 62. Oviedo, *Liv.* 5. *Chap.* 3.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1495.

Effet des plaintes de Margareta & de Boyl, à la Cour d'Espagne.

PENDANT ces tragiques avantures, Boyl & Margarita étoient arrivés à la Cour d'Espagne, & faisoient retentir leurs plaintes contre l'Amiral & ses deux Frères. Ils traitoient de chimères tout ce qu'on avoit publié de la découverte des Mines d'or. Ils accusoient l'Amiral d'imprudence, d'orgueil, & de cruauté; & n'épargnant pas même ses intentions, ils lui reprochoient de compter pour rien la vie des Castillans, qu'il avoit employés aux plus vils travaux, & qu'il avoit ensuite abandonnés pendant quatre mois, pour aller découvrir de nouvelles Terres, ou des trésors qui étoient demeurés apparemment dans ses coffres. On avoit reçu, d'ailleurs, au premier retour de Torrez, des Lettres particulières de quelques Mécontens, qui n'avoient pas fait une peinture avantageuse de la conduite des Colombs. Quelque prévention que le Roi & la Reine eussent en leur faveur, il étoit difficile de résister à tant de preuves. Leurs Majestés prirent le parti d'envoyer, à l'Espagnole, un Commissaire, chargé de l'ordre vague d'approfondir la vérité, & d'une simple Lettre de créance pour le faire respecter. Cette voye leur parut, avec raison, la plus prudente & la plus sûre; mais elles se trompèrent malheureusement dans leur choix.

Jean d'Aguado est envoyé à l'Espagnole, avec la qualité de Commissaire de la Cour.

JEAN d'*Aguado*, qui fut honoré de leur confiance pour cette Commission, étoit un esprit vain, qui s'enfla trop d'une faveur à laquelle il ne s'étoit point attendu (*t*). Il arriva, au Port d'Isabelle, vers la fin du mois d'Octobre, lorsque l'Amiral étoit occupé à terminer quelques nouveaux mouvemens dans la Province de *Maguana*. L'Adelantade commandoit, dans l'absence de son Frère. Aguado le traita d'abord avec beaucoup de hauteur. Il employa même les menaces; &, sous prétexte d'écouter les plaintes qu'on avoit à faire contre le Gouvernement, il prit une autorité qui excedoit beaucoup ses pouvoirs. Ensuite, étant parti pour chercher l'Amiral, il publia, dans sa route, qu'il étoit venu pour faire le procès aux Colombs, & pour

Il se conduit imprudemment.

en délivrer la Colonie. Ses gens le représentoient, aux Indiens, comme un nouvel Amiral, qui devoit tuer l'autre; & ce bruit fut répandu avec tant d'affectation, que plusieurs Caciques en prirent occasion de s'assembler, pour tirer parti de ce changement. Aguado n'alla pas loin sans apprendre que l'Amiral, rappellé par un Courrier de son Frère, étoit rentré dans Isabelle. Il y retourna aussi-tôt; & sa suite ayant été grossie par tous les Mécontens, il y entra comme en triomphe. Sa Commission fut procla-

Conduite sage de l'Amiral.

Aguado fait informer contre lui.

mée au son des trompettes. L'Amiral aida lui-même à la solemnité de cette publication, &, se présentant au Commissaire, il l'assura d'une soumission absolue pour les ordres de Leurs Majestés. Aussi-tôt, les informations furent commencées dans les plus rigoureuses formes. Indiens & Castillans, la plûpart saisirent ardemment l'occasion de perdre des Etrangers qu'ils n'aimoient pas, & que la Cour sembloit abandonner. D'ailleurs les plaintes étoient bien reçues, & la faveur du Commissaire se déclaroit ouvertement pour les plus graves. Pendant cette humiliante cérémonie, l'Amiral se conduisit avec une modération, dont on ne l'auroit pas cru capable. Il défera tous les honneurs à son Adversaire. Il souffrit patiemment l'in-

(*t*) C'étoit un des Maîtres d'Hôtel de la Reine.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1495.

l'insolence de ses reproches. Il affecta même de la tristesse & de l'embarras dans son extérieur, jusqu'à négliger ses cheveux & sa barbe, & se revêtir d'un habit de deuil, qu'un Historien nomme un habit gris de Moine (v). Enfin, loin de relever les fausses démarches d'Aguado, il ne considera que l'autorité dont il tenoit ses pouvoirs, quoiqu'ils ne fussent pas clairement expliqués (x) dans ses Lettres.

L'Amiral prend la résolution d'aller se justifier en Espagne.

Après les informations, lorsque le Commissaire se disposoit à retourner en Espagne, un furieux ouragan brisa, dans le Port, les Navires qui l'avoient apporté. Il n'en restoit pas d'autres, aux Indes, que deux Caravelles, que l'Amiral avoit fait construire depuis peu. Il offrit noblement le choix de l'une des deux à son Adversaire; mais il déclara qu'il monteroit l'autre, pour aller plaider sa cause au Tribunal incorruptible de ses Maîtres, leur rendre compte de ses nouvelles découvertes, & leur donner les avis qu'ils lui avoient demandés sur la Ligne de partage entre les Couronnes de Castille & de Portugal. Aguado n'osa combattre une résolution si ferme (y). L'Amiral, continuant de lui laisser de vains honneurs, n'en retint pas moins les droits essentiels de sa dignité. Il confia, pendant son absence, le Gouvernement général à ses deux Frères. *Roldan*, dont il connoissoit l'habileté, fut nommé Chef de la Justice. Plusieurs Forteresses, qu'il avoit bâties en différens lieux, pour contenir les Caciques, reçurent des Commandans de sa main; sur-tout celle de *la Conception*, dans la Plaine de la Vega, qui devint ensuite une Ville considérable. L'avis qu'il reçut, dans les mêmes circonstances, qu'on avoit découvert, au Sud de l'Isle, des Mines d'or fort abondantes, lui fit suspendre son départ, pour éclaircir cette importante nouvelle. Il y envoya *Garay* & *Diaz*, avec une escorte & des Guides, qui leur firent traverser la Vega-Real, d'où passant entre des Montagnes, ils entrèrent dans une autre Plaine, qui les conduisit au bord de la *Hayna*, Rivière fort poissonneuse, où quantité de Ruisseaux apportoient un mélange d'or & de sable. La terre, qu'ils firent ouvrir en divers endroits, leur offrit une abondance de grains d'or. L'Amiral n'en fut pas plutôt informé, qu'il fit construire, dans ce lieu, une Forteresse, qu'il nomma *Saint-Christophe*; & ces Mines, auxquelles il donna le même nom, fournirent long-tems d'immenses richesses. Il ne pouvoit rien arriver de plus heureux pour lui, dans sa situation. Cette nouvelle découverte suffisoit pour faire tomber la principale accusation de ses Ennemis; &, quand leurs autres reproches auroient été mieux fondés, il n'ignoroit pas qu'on obtient grace aisément de ses Maîtres, lorsqu'on leur apporte le secret d'augmenter leur puissance & leurs trésors (z).

Ordre qu'il met dans la Colonie avant son départ.

Il fait découvrir les Mines de St. Christophe.

Les

(v) Oviedo, *Liv.* 2. *Chap.* 13.

(x) Herrera & Oviedo les rapportent: „ Gentilshommes, Ecuyers, & autres Personnes, qui êtes dans les Indes par nôtre „ ordre, Nous vous envoyons Jean Aguado „ nôtre Maître d'Hôtel, qui vous parlera „ de nôtre part; & Nous vous mandons „ d'ajoûter foi à ce qu'il vous dira. A Madrid le 9 d'Avril 1495". Herrera, *Liv.* 2. *Chap.* 18. Oviedo, *ubi suprà*.

(y) D'autres racontent que ce fut par l'ordre du Commissaire, qu'il fit le Voyage d'Espagne; mais on s'en tient au récit d'Herrera, qui a d'autant plus de vraisemblance qu'Aguado n'avoit pas cette autorité, & n'auroit pas dû en user pour son propre intérêt, quand il l'auroit eue.

(z) Herrera, *Chap.* 18. Hist. de Saint-Domingue, *Liv.* 2. *pag.* 180.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1496.

Son départ pour l'Europe.

Les deux Caravelles mirent à la voile, le 10 de Mars 1496. L'Amiral fit embarquer, dans la sienne, environ deux cens vingt Espagnols, les plus pauvres & les plus infirmes de la Colonie, que leurs Femmes & leurs Parens avoient redemandés à la Cour, & que ses bons traitemens, dans le cours de la navigation, disposèrent à prendre parti pour lui contre Aguado. Il se fit accompagner de l'Adelantade, jusqu'à Puerto de Plata, qu'il vouloit visiter avec lui, dans le dessein d'y bâtir une Ville. Ensuite, prenant congé de son Frère, qui retourna, par terre, à la Colonie, il fit gouverner à l'Est, vers le Cap d'Engano; & l'ayant doublé le 22, il aborda le 9 à Marigalante. Mais la difficulté d'y faire de l'eau & du bois l'obligea d'aller mouiller, le jour suivant, à la Guadeloupe. Sa surprise fut extrême d'y voir le rivage bordé d'un grand nombre de femmes, armées d'arcs & de flèches, qui s'opposèrent à l'approche de ses Barques. Deux Indiens, de trente qu'il avoit amenés de l'Espagnole, se jettèrent à la nage, pour avertir cette troupe d'Amazones, qu'on ne pensoit point à leur nuire, & qu'on ne leur demandoit que des vivres. Elles répondirent que leurs Maris étoient de l'autre côté de l'Isle, & que c'étoit à eux qu'il falloit s'adresser; & voyant que les Barques n'avançoient pas moins, elles tirèrent une nuée de flèches, dont personne ne fut blessé. On les salua aussi-tôt d'une décharge d'arquebuses à croc, qui les mirent en fuite. Les Castillans entrèrent dans l'Isle, sans être sûrs que ce ne fût pas la Terre-ferme. Ils y trouvèrent de très gros Perroquets, du Miel, de la Cire, & quantité de ces Plantes, dont les Insulaires faisoient du Pain, & qu'ils nommoient *Cazabi*, d'où les François ont fait *Cassave*. Un Détachement, qui fut envoyé dans les Terres, amena quarante femmes, entre lesquelles étoit l'Epouse du Cacique, qu'on n'avoit pas eu peu de peine à joindre dans sa fuite: lorsqu'elle s'étoit vûe pressée par celui qui la poursuivoit, elle s'étoit tournée tout d'un coup; & l'ayant saisi de ses deux bras, elle l'avoit renversé avec tant de force, que sans le secours qu'il reçut, il confessa qu'elle l'auroit étouffé. Cependant les caresses & les présens, que l'Amiral fit à toutes ces femmes, établirent bientôt la confiance & l'amitié. Elles procurèrent toutes sortes de rafraîchissemens aux deux Caravelles, pendant neuf jours que les Castillans passèrent dans l'Isle; & lorsqu'on remit à la voile, l'Epouse du Cacique offrit de s'embarquer avec sa Fille, pour suivre l'Amiral en Espagne (*a*).

Ce qui lui arrive avec des femmes dans l'Isle de Marigalante.

Difficulté de sa navigation.

On continua de porter à l'Est, sans avancer guères au-delà de vingt-deux dégrés, parce que l'expérience n'avoit point encore appris qu'il est plus sûr & plus court d'aller jusqu'aux trente-deux & plus loin, pour éviter de rudes vents d'Est, qui soufflent presque toute l'année dans cette Mer. Aussi la navigation fut-elle si longue, qu'elle exposa les Castillans à souffrir beaucoup de la faim. On ne découvrit point la Terre, avant l'onze de Juin. L'Amiral la reconnut pour le Cap de Saint-Vincent, contre l'opinion des Pilotes, qui se croyoient à la vûe des Açores. En entrant, le lendemain, dans le Port de Cadix, il y trouva trois Vaisseaux prêts à faire voile, avec des vivres & des munitions pour l'Espagnole; & n'osant les arrêter, après avoir vû les ordres du Roi, il eut du moins le tems de saisir cette

Il arrive en Espagne.

(*a*) Herrera, Liv. 3. *Chap.* 1.

cette occasion pour animer, par ses Lettres, le courage & la constance de ses Frères.

Christophe Colomb. II. Voyage. 1496.

Il se rendit à Burgos, où Leurs Majestés Catholiques tenoient ordinairement leur Cour; mais il n'y trouva ni le Roi, qui étoit occupé, en Roussillon, d'une Guerre contre la France, ni la Reine, qui s'étoit transportée à Loredo, pour ordonner les préparatifs du Voyage de l'Infante Jeanne, sa Fille, qui alloit épouser en Flandres l'Archiduc Philippe, Fils de l'Empereur Maximilien. A leur retour, ils vinrent attendre, à Burgos, la Princesse Marguerite, Sœur de l'Archiduc, qui devoit épouser le Prince d'Espagne. Les circonstances étoient heureuses. Colomb parut à l'Audience avec autant de fermeté que de modestie. Loin de le traiter comme un Criminel, dont on attend les justifications, on ne lui parla ni des informations d'Aguado, ni des accusations de Boyl & de Margareta. Il ne reçut que des éloges & des remercimens, pour ses nouveaux services (*b*).

Comment il est reçu de la Cour.

Dans la joye d'un accueil, qui couvroit ses Ennemis de honte, il fit glorieusement le récit de ses découvertes; &, proposant de les continuer, il demanda huit Vaisseaux, dont il destinoit deux à porter des vivres & des munitions à la Colonie d'Isabelle, & les six autres à demeurer sous ses ordres. Cette demande lui fut accordée. Ensuite, ayant représenté qu'il étoit question de former un Etablissement solide, qui pût servir de modèle à l'avenir pour d'autres Colonies, il obtint que Leurs Majestés feroient passer, dans l'Espagnole, un Corps de recrue de trois cens hommes, composé de quarante Cavaliers, cent Fantassins, soixante Matelots, vingt Ouvriers en or, cinquante Laboureurs, & vingt Artisans de différentes professions, auxquels on joindroit trente femmes; que le fond de leur solde seroit, par mois, de soixante Maravedis, & d'un Hanega de blé, qui revient à six boisseaux de France, & que par jour on leur donneroit quatorze Maravedis pour vivre; qu'on enverroit des Religieux, pour leur Service divin & pour l'instruction des Indiens; des Médecins, des Chirurgiens & des Apoticaires, pour connoître la nature des maladies, qui avoient emporté tant de monde, & pour en chercher le remède; enfin, jusqu'à des Musiciens & des Joueurs d'instrumens, pour bannir la tristesse qui fait ordinairement la guerre aux nouvelles Colonies. Outre les trois cens personnes, qui devoient être entretenues aux dépens de Leurs Majestés, l'Amiral eut la permission d'en mener cinq cens à ses propres fraix. Il fut permis aussi, à tous ceux qui voudroient passer aux Indes, sans aucune solde, de s'embarquer sur la Flotte, avec cet avantage séduisant, qu'ils auroient le tiers de tout l'or qu'ils pourroient découvrir, dans d'autres Mines que celles dont on avoit déja pris possession, & qu'ils ne payeroient, à Leurs Majestés, que le dixième de tous les autres profits du Commerce.

Demandes qu'il y fait.

Ordres & Réglemens de Leurs Majestés pour la nouvelle Colonie.

Tou-

(*b*) La vûe des richesses qu'il rapportoit put contribuer à mettre Leurs Majestés dans cette disposition. „ Il leur fit un riche présent „ d'or à fondre, tel qu'il s'étoit trouvé dans „ les Mines, composé de grains aussi gros „ que des pois, des féves & même des noix. „ Il leur donna quantité de Perroquets, & „ de masques, dont les yeux & le nez étoient „ d'or, & d'autres raretés des Indes". *Herrera*, *Liv.* 3. *Chap.* 1. Martyr assure qu'il vit & qu'il toucha de ses mains un lingot de vingt onces, & un morceau d'ambre qu'il avoit peine à soutenir. *Decad.* 1. *Liv.* 4.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1496.

TOUTES ces mesures étoient sages; mais, comme on ne pouvoit se promettre de trouver beaucoup de Volontaires, qui fussent disposés à se transporter aux Indes pour y passer toute leur vie, sur-tout depuis le retour de ceux qui n'en avoient rapporté qu'une couleur livide & diverses sortes de maladies, l'Amiral proposa de changer la peine des crimes, à l'exception des plus noirs (*c*), dans un exil perpétuel aux nouvelles Colonies. Sur cette ouverture, qui fut approuvée, on statua que les Criminels, qui avoient mérité la mort, serviroient deux ans sans gages, & les autres une année seulement; après quoi, ils seroient à couvert de toutes les poursuites de la Justice, sans autre condition que de ne jamais retourner en Europe. D'un autre côté, l'ordre fut donné, à tous les Tribunaux d'Espagne, de condamner desormais, au travail des Mines, ceux qui avoient mérité quelque punition équivalente. Ces deux Règlemens, qui reçurent le Sceau de l'autorité souveraine, le 22 de Juin, à Medina del Campo, répondirent mal aux espérances de l'Amiral. Ils eurent des suites fâcheuses, qui ne devoient point échapper à sa pénétration, & qui ont fait juger, à quelques Historiens, qu'il s'étoit laissé tromper par de mauvais conseils. Les nouveaux Etats, remarque un des plus judicieux, doivent être établis sur de meilleurs fondemens (*d*). Colomb obtint aussi le pouvoir de distribuer des terres à ceux qui seroient en état de les cultiver & d'y bâtir; avec réserve des droits du Souverain, sur l'or, l'argent, & les autres métaux. Enfin, la Reine, qui s'attribuoit justement l'honneur des premières entreprises, qui avoient conduit son Amiral à la découverte du nouveau Monde, fit publier une défense de passer dans les Indes, pour tous ceux qui n'étoient pas nés Sujets de sa Couronne de Castille (*e*). Cependant il paroît qu'elle joignit, au motif de la gloire, celui de faire satisfaction à l'Amiral, sur la conduite & les discours de Boyl & de Margarita, dont le premier étoit Catalan, & l'autre Sujet de la Couronne d'Arragon. Les Historiens, qui lui attribuent ce dessein, ajoûtent, que l'Amiral fut soupçonné de l'avoir obtenue, comme une récompense de ses services: mais il ne porta pas plus loin la vengeance.

L'Amiral reçoit des informations de Dom Barthelemy.

LES Vaisseaux, qu'il avoit rencontrés à Cadix, ayant achevé leur Voyage au commencement de Juillet, l'Adelantade, encouragé par la nouvelle, qu'il avoit reçue de l'arrivée de son Frère en Espagne, se hâta de les renvoyer avec de nouveaux trésors, & trois cens Insulaires, accusés d'avoir repris les armes, pour lesquels Leurs Majestés avoient jugé que la meilleure punition étoit de les condamner à l'esclavage. Dans le compte, qu'il rendoit de ses opérations à l'Amiral, il lui faisoit sentir que le choix du terrain n'avoit pas été heureux pour sa Ville d'Isabelle, & que s'il vouloit former une Colonie durable, il falloit songer à d'autres Etablissemens. La Cour, à qui l'Amiral fit cette proposition, s'en étant remise à ses lumières, il se rappella, que dans son dernier Voyage, en rangeant la Côte du Sud,

Projet d'un autre Etablissement qu'Isabelle.

(*c*) Les crimes exceptés furent ceux d'hérésie, de lèze-Majesté, de trahison, de guet-à-pens, commis par le feu ou le fer, de fausse monnoye, de Sodomie, ou d'avoir enlevé de l'or & de l'argent hors du Royaume. *Herrera, Liv. 2. Chap. 2.*

(*d*) *Ibidem.*

(*e*) *Ibidem.* Il paroît que Ferdinand ne fut pas consulté. *La Reine*, dit l'Historien, *le voulut ainsi.*

Sud, il avoit remarqué de bons Ports, d'excellens Pâturages, & des Terres, qui lui avoient paru fertiles; sans compter que cette partie de l'Isle ne devoit pas être fort éloignée des Mines auxquelles il avoit donné le nom de *Saint-Christophe*. Il fit partir aussi tôt une Caravelle, pour communiquer ces idées à son Frère, avec ordre de travailler incessamment au transport de la Colonie. Elle arriva dans les plus heureuses circonstances, lorsque, par d'autres informations, Dom Barthelemy étoit à la veille d'exécuter son dessein dans le même lieu. Oviedo fait le récit de cet événement.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1496.

Occasion que le hazard offre à Dom Barthelemy. Avanture de Diaz.

UN jeune Arragonois, nommé *Michel Diaz*, le même qui avoit reconnu les nouvelles Mines avec Garay, s'étoit battu contre un autre Espagnol, & l'avoit dangereusement blessé. Quoiqu'il fût au service particulier de l'Adelantade, la crainte du châtiment l'avoit fait fuir. Il avoit pris sa route, avec cinq ou six de ses Amis, vers la Partie Orientale de l'Isle, d'où, côtoyant le rivage au Sud, il fut arrêté par l'embouchure d'un Fleuve, sur la rive duquel il trouva une Bourgade Indienne. Les Habitans, qui n'avoient point encore été maltraités par les Espagnols, ne firent pas difficulté de le recevoir. Une Femme, qui les commandoit, & dont on a déja parlé sous le nom de *Catalina*, qu'elle ne prit néanmoins que dans la suite, conçut tant d'inclination pour lui, qu'elle résolut de se l'attacher par ses caresses & ses bienfaits. Après l'avoir traité, pendant quelque-tems, avec toutes les familiarités de l'Amour (*f*), elle lui découvrit des Mines, qui n'étoient qu'à sept lieues de sa demeure; &, dans la crainte de perdre un Homme si cher, elle lui proposa d'engager les Espagnols à s'établir sur ses Terres. Le Pays étoit agréable & fertile. Diaz ne balança point à saisir cette occasion, pour se réconcilier avec la Colonie. Catalina lui donna, pour Guides, quelques Indiens, dont elle lui garantit la fidélité. Isabelle étoit éloignée d'environ cinquante lieues. Il y arriva secrettement. Quelques Amis, qu'il trouva le moyen de voir en secret, lui apprirent que son Adversaire étoit guéri de sa blessure. Rien ne l'empêchant plus de se montrer, il se présenta devant Dom Barthelemy, qui le revit avec joye, parce qu'il avoit regreté sa perte, & qui ne fut pas moins satisfait de ses offres.

Origine de la Ville de San-Domingo.

ELLES avoient eu la force de le déterminer à faire un Etablissement du côté du Sud, lorsqu'étant confirmé dans cette résolution par les Lettres de son Frère, il partit aussi-tôt avec Diaz & les plus robustes de ses gens. Après quelques jours de marche, il arriva au bord de la Rivière, que les Indiens nommoient *Ozama*, & dont il fut surpris de trouver les rives fort bien peuplées. Le Port étoit sûr, & capable de recevoir des Vaisseaux de plus de trois cens tonneaux. Les Terres paroissoient excellentes, & tous les Habitans fort prévenus en faveur des Espagnols. L'Adelantade ne balança point à tracer le Plan d'une nouvelle Ville, à l'embouchure du Port, sur

(*f*) Cette Princesse Indienne, raconte nettement Oviedo, „ mit son amour en lui, „ & le traita comme un homme à qui elle „ s'étoit abandonnée. Elle en eut deux Enfans ". L'Historien de Saint-Domingue lui prête plus de délicatesse, & dit, „ qu'elle „ lui fit entrevoir qu'il ne tiendroit qu'à lui „ de l'épouser ".

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1496.

fur la Rive Orientale. Il y fit venir, en peu de tems, la plus grande partie des Habitans d'Isabelle, où il ne laissa qu'un petit nombre d'Ouvriers. Elle prit le nom de *San-Domingo*; les uns disent, du nom du Père des trois Colombs, qui s'appelloit *Dominique*; les autres, du jour où l'Adelantade y étoit arrivé, qui étoit la Fête de ce Saint, & tout-à-la-fois un Dimanche: mais il paroît que l'Amiral avoit souhaité qu'elle fût nommée *Nouvelle Isabelle*; & l'on remarque, du moins, qu'il ne lui a jamais donné d'autre nom (*g*).

Dom Barthelemy veut soumettre le Pays de Xaragua.

Dom Barthelemy ne manqua point d'y joindre une Forteresse, dont il fit jetter les fondemens en sa présence. Ensuite, laissant ses ordres pour la continuation du travail, il forma le dessein d'un autre Voyage, à la Côte de l'Ouest, pour reconnoître le Pays de *Xaragua*, où règnoit Bohechio, le seul des Caciques de l'Isle qui ne s'étoit pas soumis au Tribut. Ce Prince, dont on vantoit beaucoup la prudence & les forces (*h*), sembloit avoir compté d'abord sur l'éloignement des Habitations Castillanes; mais, allarmé par la fondation de San-Domingo, qui lui apprenoit avec quelle facilité ses Ennemis pouvoient passer d'une extrêmité de l'Isle à l'autre, il pensoit sérieusement à rassembler des Troupes. C'étoit pour dissiper ces desseins dans leur naissance, que l'Adelantade étoit résolu de s'approcher de ses Etats; sans compter que se croyant bien informé qu'Anacaona, Sœur du même Cacique, & Veuve de Caonabo, étoit presqu'entiérement revenue de ses ressentimens, il se flatta d'échauffer, par ses présens & ses flatteries, l'inclination qu'elle commençoit à prendre pour les Espagnols. Mais, volontairement ou de force, il jugeoit fort important de réduire une si puissante Province à suivre l'exemple de toutes les autres.

Succès de cette entreprise.

Il partit de San-Domingo à la tête de trois cens Hommes, en ordre de Bataille, au son des Instrumens militaires (*i*); &, publiant, dans sa marche, qu'il alloit rendre une visite d'amitié au Cacique Bohechio, il feignit d'ignorer qu'il étoit attendu par un Corps de Troupes Indiennes, au passage d'une Rivière, qui faisoit la moitié du chemin. On ne comptoit pas moins de soixante lieues, de San-Domingo à Xaragua. En approchant de cette Rivière, qui se nommoit *Nayva*, loin de changer de langage à la vûe de l'Ennemi, il députa quelques Officiers au Cacique, pour l'avertir civilement de son dessein, qui étoit de faire une liaison d'estime avec un Prince & une Princesse, dont la réputation étoit venue jusqu'à lui. Bohechio parut

(*g*) *Herrera*, *Liv.* 2. *Chap.* 5. & *Oviedo*, *Liv.* 3. *Chap.* 13. L'Historien de Saint-Domingue regarde, comme l'opinion la plus vraisemblable, que la première Eglise de la nouvelle Ville ayant été consacrée, sous le nom de *Saint Dominique*, qui est encore le Patron du Diocèse, ce nom a été donné, avec le tems, à toute la Ville; comme, de la Ville même, les François l'ont étendu à toute l'Isle. *Liv.* 2. *pag.* 190. Oviedo confond ici les tems, & renverse par conséquent l'ordre des faits, qui paroît plus naturel dans Herrera.

(*h*) Toute la Côte Occidentale est une fort grande Baye, à laquelle les François ont donné le nom de *Cul-de-sac*. Outre cette Baye, les Etats de Bohechio comprenoient non-seulement le Cap de Tiburon & le Mole Saint-Nicolas, qui en sont les deux pointes, mais encore toute cette partie de la Côte du Sud, qui s'étend jusqu'à l'Isle Beata.

(*i*) Il semble néanmoins, par quelques termes du récit d'Herrera, que ce Voyage se fit par Mer, autour des Côtes; mais les principales circonstances ne conviennent qu'à un Voyage par Terre.

rut charmé de ce compliment, & sa joye se répandit aussi-tôt dans son Armée. La plûpart de ses gens, qu'il menoit combattre, malgré eux, des Ennemis, dont le nom & les armes les faisoient trembler, se persuadèrent si volontiers qu'ils n'avoient plus rien à craindre, qu'on les vit courir aussi-tôt, comme de concert, au-devant des Espagnols. Ils les rencontrèrent à peu de distance de la Nayva. De part & d'autre, on se donna des marques éclatantes de bonne foi & d'amitié. Les Indiens se chargèrent du bagage de leurs nouveaux Alliés, & leur rendirent, pendant le reste du chemin, toutes sortes de services, jusqu'à les porter sur leurs épaules au passage des Rivières. A l'approche de *Xaragua*, grande Bourgade, où le Cacique tenoit sa Cour, & d'où le Royaume tiroit son nom, on vit sortir d'abord les principaux Habitans, pour célébrer leur joye par des chants & des danses. Ensuite trente Femmes, qui étoient celles du Cacique, parurent avec des Rameaux verds à la main, couvertes de Pagnes fort blancs, depuis la ceinture jusqu'à la moitié des jambes, dansant & chantant avec décence. Elles s'approchèrent du Général; &, fléchissant les genoux devant lui, elles lui présentèrent leurs Palmes. Quantité d'autres Indiens, qui venoient après elles, rendirent le même hommage à tous les Espagnols. L'Armée, conduite avec cette pompe, arriva au Palais de Bohechio, où elle trouva un grand Festin, que ce Prince y avoit fait préparer, composé de *Cazabi*, d'*Utias*, & de diverses sortes de Poissons de Rivière & de Mer. Chacun eut son logement, & son Hamac garni de coton, avec des ornemens assez riches. Le lendemain, Bohechio, & la Princesse sa Sœur, s'étant présentés fort civilement à l'Adelantade, lui proposèrent un Spectacle dans le goût de leur Nation. Deux Troupes d'Indiens, armées d'arcs & de flèches, s'approchèrent l'une de l'autre en ordre de Bataille, & donnèrent une image de la méthode qu'ils observoient dans les Combats. Ce divertissement ressembla d'abord aux Jeux de Cannes, dont l'usage est commun en Espagne; mais les Combattans s'échauffèrent, & l'action devint si vive, qu'il y en eut quatre de tués. Le nombre des blessés fut plus grand, & n'auroit fait qu'augmenter, si les prières de Colomb & des Castillans n'eussent arrêté un exercice d'autant plus dangereux, qu'il paroissoit animé par la joye, sans aucune attention pour les blessés & pour les morts.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1496.

Accueil qu'il reçoit du Roi Bohechio.

Festins & Spectacles que les Indiens donnent aux Castillans.

Après ces réjouissances, l'Adelantade représenta au Cacique & à sa Sœur qu'ils étoient les seuls Princes de l'Isle, qui n'eussent pas recherché la protection des Rois Catholiques; que l'Amiral, son Frère, étant allé rendre compte à Leurs Majestés de la disposition de tous les Caciques, il étoit à craindre qu'il ne revînt avec l'ordre de porter la guerre dans le Royaume de Xaragua; & que l'expérience devoit avoir appris, à tous les Insulaires, qu'il leur étoit impossible de résister aux armes Espagnoles. Bohechio, persuadé par ce raisonnement, & sollicité par sa Sœur, qui prenoit de jour en jour plus d'affection pour les Chrétiens, ne fit valoir que l'impuissance où il étoit de se soumettre au Tribut, parce qu'il n'avoit pas d'or sur ses Terres. On lui répondit que les Espagnols avoient trop d'équité pour exiger l'impossible, mais qu'il pouvoit fournir une certaine quantité de coton & de vivres. Le Traité d'alliance fut conclu à cette condition (*k*). Après

Le Roi & sa Sœur se soumettent au tribut.

(*k*) Herrera, *ubi suprà*, Chap. 5.

Christophe Colomb. II. Voyage. 1496. Triste état des Castillans d'Isabelle.

Après avoir soumis la Province avec si peu de peine & de danger, l'Adelantade se rendit par Terre à Isabelle, où il trouva que la misère & les maladies avoient emporté presque tout le reste des Habitans. Dans le chagrin de ne voir arriver aucun Navire d'Espagne, il prit le parti d'en faire construire, pour y envoyer chercher des vivres; &, dans l'intervalle, il dispersa les Espagnols, foibles ou malades, dans les Villages Indiens les plus voisins des Forteresses. Mais les Habitans se lassèrent bientôt d'entretenir des Hôtes qu'ils ne pouvoient rassasier, & dont ils ne recevoient que de mauvais traitemens pour récompense. Les Sujets de Guarinoex, qui se ressentoient le plus de cette vexation, furent les premiers qui résolurent de secouer un joug insupportable. Leur Cacique étoit ami de la paix; mais ils le forcèrent de se mettre à leur tête, par la menace de se donner un autre Maître. L'Adelantade, informé de ce soulevement à San-Domingo, dont il avoit fait sa principale résidence (*l*), ne laissa point le tems à ce Prince de grossir ses Troupes, ni aux autres de suivre son exemple. Il se hâta de marcher contre lui; & l'ayant rencontré à la tête de quinze mille Hommes, il l'attaqua si brusquement, pendant la nuit, qu'après avoir mis en pièces une partie de ses gens, il le fit lui-même Prisonnier. Il le relâcha néanmoins, à la prière de ses Sujets, qui le lui redemandèrent avec les plus vives instances; mais ce ne fut qu'après avoir fait justice de ceux qui l'avoient excité à prendre les armes.

Le Roi Guarinoex prend les armes contr'eux.

Il est fait prisonnier.

Vers le même tems, il reçut avis de Bohechio & d'Anacoana, que leur Tribut étoit prêt, & qu'ils étoient disposés à le livrer. Il chargea Dom Diegue son Frère, qui commandoit toûjours dans Isabelle, de faire passer une Caravelle à la Côte de Xaragua; mais il voulut s'y rendre lui-même par Terre, & recevoir le premier hommage que ces Caciques rendoient à l'Espagne. L'accueil, qu'ils lui firent, le confirma dans l'opinion qu'il avoit prise de leur bonne-foi. Ils allèrent au-devant de lui, avec un Cortège de trente-deux Seigneurs; tandis qu'un grand nombre de leurs Sujets apportoient à leur suite quantité de Coton, cru & filé, & toutes sortes de Provisions. La Caravelle ayant abordé au Port de Xaragua, qui n'étoit éloigné du Palais de Bohechio que d'environ deux lieues, Anacoana ne fit pas difficulté de se rendre à Bord avec son Frère. Elle avoit fait préparer, vers le rivage, un logement fort bien meublé pour l'Adelantade, où il fut surpris de trouver, entre divers ornemens, des siéges de bois, travaillés avec tant d'art, qu'on les auroit crus couverts de soye; & le lendemain, quoiqu'elle eût fait armer de fort beaux Canots, elle entra sans défiance dans la Barque Espagnole. C'étoit la première fois qu'on voyoit un Bâtiment de l'Europe sur

Dom Barthelemy va recevoir le tribut de Bohechio & d'Anacoana sa Sœur.

(*l*) Les Espagnols du Fort de Bonao en furent avertis par quelques Indiens qui leur furent fidéles. Un Historien rapporte, que pour communiquer cette nouvelle à Colomb, ils profitèrent de l'idée où ces Insulaires étoient encore que les Lettres parloient. Il falloit traverser le Pays ennemi. On mit une Lettre pour l'Adelantade dans un bâton creux, après avoir fait entendre à l'Indien, qui en fut chargé, que s'il manquoit de diligence, la Lettre ne manqueroit pas de le dire, par le même pouvoir qu'elle avoit d'expliquer ce qu'on y avoit écrit. Elle fut portée avec une adresse & une promptitude surprenante; & les Espagnols se crurent redevables de leur conservation à cette ruse. *Liv. 3. Chap. 6.*

Christophe Colomb. II. Voyage. 1496. Mérite de la Princesse Anacoana.

sur cette Côte. Les Castillans firent une décharge de l'Artillerie, qui causa une frayeur extrême aux Indiens : mais Anacoana, remarquant que l'Adelantade ne faisoit qu'en rire, fut la première à les rassurer. Elle monta sur le Tillac, où le bruit de plusieurs Instrumens de Musique fit succeder les réjouissances à l'effroi. Elle prit plaisir, avec son Frère, à visiter toutes les parties du Vaisseau; & l'Adelantade n'en eut pas moins à considerer leur étonnement, à la vûe de cette merveilleuse machine. On s'arrête volontiers, avec tous les Historiens, à relever le mérite d'Anacoana, & sur-tout un caractère de politesse & de galanterie fort singulier dans une Indienne; pour disposer le Lecteur à la plaindre, lorsqu'il la verra indignement traitée par ceux qui croyoient ne lui devoir alors que de la reconnoissance & de l'admiration. Mais les ménagemens d'humanité & de justice, que les Espagnols gardoient encore avec les Insulaires, cessèrent par degrés, à mesure que leur puissance parut s'établir; & les dissensions, qui s'élevèrent bientôt entr'eux, leur ayant fait oublier ce qu'ils devoient à leur propre Nation, ils respectèrent beaucoup moins de misérables Indiens, auxquels ils accordoient à peine la qualité d'Hommes.

Origine d'une longue sédition, excitée par Roldan Ximenès.

Pendant que Dom Barthelemy apportoit tous ses soins au bien public, Roldan *Ximenes*, que l'Amiral avoit revêtu, en partant pour l'Espagne, de l'Office d'*Alcalde Major*, c'est-à-dire, de Juge supérieur, ou de Grand Sénéchal de l'Isle, Homme d'esprit, mais ambitieux & violent, forma des desseins qui faillirent de causer la ruine entière de la Colonie. Il paroît que les hauteurs d'Aguado avoient jetté, dans son esprit, des idées d'indépendance & des semences de revolte. La présence de l'Adelantade servit d'abord à le contenir : mais, le voyant engagé dans un Voyage de longue durée, &, se persuadant que l'Amiral, accablé par les accusations de ses Ennemis, ne retourneroit jamais dans les Indes, il forma le projet de se saisir du Gouvernement. Les Artisans lui étoient dévoués, depuis qu'il les avoit commandés au second Voyage de l'Amiral. Il leur fit entendre que les Colombs aspiroient à l'autorité souveraine; qu'ils avoient déja commencé à les traiter en Esclaves; que la faim & la misère étoient les moyens qu'ils avoient résolu d'employer, pour les tenir dans la plus rigoureuse dépendance; qu'il ne falloit pas chercher d'autre raison du retardement des Vaisseaux, ni douter que les Provisions, qu'on envoyoit à l'Espagnole, ne fussent adroitement détournées. Par ces odieuses insinuations, il engagea les plus hardis à demander qu'une Caravelle, qui étoit fort mal équipée dans le Port, fût mise en état de faire voile en Espagne, pour représenter au Roi la malheureuse situation de la Colonie. Dom Diegue, qu'ils pressèrent aussi-tôt de leur abandonner la Caravelle, eut d'autant moins de peine à pénétrer leur dessein, qu'ils ne déguisoient pas même celui de poignarder l'Adelantade, aussi-tôt qu'il tomberoit entre leurs mains.

Cependant, comme il ne pouvoit s'imaginer que les Séditieux fussent en grand nombre, il se flatta de remédier au mal, en trouvant un prétexte pour éloigner Roldan, qu'ils avoient reconnu pour leur Chef. Il lui proposa de se mettre à la tête de quelques Troupes, qu'il vouloit employer à presser le Tribut des Caciques. L'Alcalde, voyant, sous ses ordres, une troupe de Soldats choisis, ne pensa qu'à tenter leur fidélité. Il congédia

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1497.

Violences de Roldan, dans Isabelle.

ceux qui refusérent de s'attacher à lui; &, loin de porter les Caciques à la soumission, il ne travailla qu'à leur inspirer de la haine pour les Colombs, & par conséquent de la résistance à leurs ordres (*m*).

A peine fut-il rentré dans Isabelle, que, levant le masque, & s'autorisant du nom du Roi, il employa la force pour se saisir des clefs du Magasin Royal. Il protesta qu'elles ne devoient pas demeurer plus long-tems entre les mains de Dom Diegue; &, soutenu par ses Complices, il enleva autant d'armes & de provisions qu'il jugea convenable à son entreprise. Les troupeaux du Roi ne furent pas plus épargnés. Il en prit la meilleure partie; &, forçant Diegue, par ses menaces & ses insultes, de se retirer dans le Château, pour mettre sa vie à couvert, il prit le chemin de la Conception, avec soixante-dix Hommes. Son espérance étoit de s'emparer de ce Fort. Mais *Ballester*, qui y commandoit, lui ferma les portes; & le bruit de tant de desordres ayant fait accourir l'Adelantade avec ses Troupes, les Rebelles n'osérent soutenir sa présence. Il n'en fut pas moins étonné du progrès de la revolte, sur-tout lorsqu'il apprit que plusieurs Officiers de distinction, tels qu'*Escobar*, Gouverneur du Fort de *la Madelaine*, *Moxica* & *Baldivieße*, y étoient entrés ouvertement. Son inquiétude, pour Dom Diegue, lui fit tourner sa marche vers Isabelle. En y arrivant, il reçut avis, de Ballester, que sa vie n'y étoit pas en sûreté; &, la crainte de se trouver trop foible, en effet, pour résister à la multitude de ses Ennemis, l'obligea de retourner à la Conception, dans la vûe d'employer les voyes de la douceur, pour appaiser des Furieux qu'il desespéroit de réduire par la force. Il fit représenter, à Roldan, tout ce qu'il crut capable de le rappeller au devoir. *Malaber*, qui fut employé à cette négociation, parvint à règler une entrevûe entre les deux Chefs. Elle se fit dans la Conception même, avec la précaution de se donner mutuellement des otages, & d'une fenêtre à l'autre. Mais on ne fit que s'aigrir dans les explications. On étoit certain (*n*) que Roldan s'étoit flatté de pouvoir se saisir du Fort & de la personne même de Colomb. Après avoir reconnu que ses forces ne suffisoient pas encore, ou qu'on avoit déconcerté ses mesures, il se retira chez le Cacique *Manicaotex*, dont il reçut le Tribut en or. La licence, qu'il accordoit à ses Troupes, les grossissoit de jour en jour, tandis que la faim faisoit déserter toutes les Garnisons; & Dom Barthelemy commençoit à craindre de se voir accablé par le nombre, lorsque l'arrivée de deux Caravelles, chargées de vivres, lui donna le tems de respirer.

Il en sort avec les Troupes.

Négociations trompeuses.

1498.

Dom Barthelemy reçoit un secours d'Espagne.

C'ÉTOIENT celles que l'Amiral avoit fait partir, du nombre des huit qu'il avoit obtenues du Roi, & qui devoient être bientôt suivies par le reste de l'Armement. Elles mouillèrent à San-Domingo, le 3 de Février 1498, sous le commandement du Sergent Major, Pierre Fernandez *Coronel*. L'Adelantade connoissoit le mérite de cet Officier & son attachement pour l'Amiral. Il se hâta de le joindre; mais Roldan poussa l'audace jusqu'à s'approcher aussi de San-Domingo, dans l'espérance apparemment de disposer les

(*m*) Herrera, *Liv*, 3. *Chap*. 7.
(*n*) Par le témoignage de Gonçal Gomez *Collado*. Herrera, *ibid*.

les Caravelles à prendre parti pour lui; mais, se voyant prévenu par la diligence de son Ennemi, & n'ayant rien à se promettre des Habitans de la Ville, qui s'étoient déclarés contre sa revolte, il assit son Camp à quelques lieues des murs. L'Adelantade publia les Lettres qu'il avoit reçues du Roi Catholique, l'honneur que Sa Majesté lui faisoit de confirmer son titre, la haute faveur où son Frère étoit à la Cour; & son retour, qui ne pouvoit tarder, avec six Navires. Ensuite, desirant encore que l'Isle fût pacifiée avant l'arrivée de son Frère, il envoya Coronel même à Roldan, pour l'exhorter à rentrer dans la soumission, & lui promettre un oubli général de ses excès. D'aussi loin que les Rebelles l'apperçurent, ils le couchèrent en joue, l'appellant Traître, & lui reprochant d'être arrivé huit jours trop tôt pour le succès de leurs desseins. Cependant Coronel vit leur Chef, & lui représenta vivement le tort qu'il causoit à la Colonie; mais il ne reçut, de lui & de ses Complices, que des réponses insultantes, & des marques d'arrogance. On sçut, peu de jours après, qu'ils avoient pris le chemin de Xaragua, où, dans l'abondance des subsistances, dont ce Pays étoit rempli, ils se promettoient de vivre avec la dernière licence. En arrivant dans cette Province, Roldan déclara au Cacique qu'il venoit le délivrer d'un Tribut qui lui avoit été imposé sans la participation du Roi. Il tenoit le même langage à tous les autres Princes, quoiqu'il ne fût pas longtems sur leurs Terres, sans exiger beaucoup au-delà du Tribut dont il les délivroit. L'Adelantade, après plusieurs proclamations contre lui & ses Partisans, les fit enfin déclarer Rebelles, & condamner au châtiment, suivant les Loix d'Espagne.

Ses efforts pour pacifier l'Isle.

Roldan & ses Complices se retirent dans le Pays de Xaragua.

DANS l'intervalle, on apprit, à San-Domingo, que les Sujets de Guarinoex, également vexés par les deux Partis, l'avoient pressé de profiter de leur division pour secouer le joug; mais que ce paisible Cacique, instruit, par ses disgraces, avoit pris le parti de se retirer avec un grand nombre de ses gens chez les *Ciguayos*, Peuple guerrier, qui habitoit les Montagnes du Nord, vers le *Cap del Cabron*, & qu'il y avoit été bien reçu de *Mayobanex*, leur Souverain. La retraite de ce Prince faisoit perdre, aux Castillans, le Tribut auquel il s'étoit engagé. C'étoit assez pour lui en faire un crime, & l'Adelantade se crut obligé de l'en punir. Il eut à passer des Montagnes fort escarpées, après lesquelles il descendit dans une Plaine, qui est arrosée par une grande Rivière. Bientôt il y découvrit une Armée nombreuse, qui sembloit l'attendre de pied ferme. Mais, s'étant avancé avec beaucoup de résolution, il en fut quitte pour essuyer une grêle de fléches, qui ne blessa point un Castillan; & ses Ennemis se dissipèrent aussi-tôt dans les Montagnes. Quoiqu'il ne pensât point à les poursuivre, la perte de quelques-uns de ses gens, qui furent massacrés à l'écart, lui fit prendre la résolution de donner la chasse à ces Barbares. On en tua plusieurs; & l'on apprit, des Prisonniers, que Mayobanex s'étoit fortifié dans un Village avec l'élite de ses forces. L'Adelantade ne différa point à s'avancer vers cette retraite. Cependant, comme il cherchoit, dans la situation de ses affaires, à gagner les Indiens plutôt qu'à les vaincre, il prit le parti de faire offrir son amitié au Cacique, sans autre condition que de livrer Guarinoex. Mais le fier Indien répondit „ que son Allié étoit un „ hom-

Guarinoex se sauve dans les Montagnes.

L'Adelantade l'y poursuit.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1498.

Noble fierté du Cacique Mayobanex.

„ homme d'honneur, à qui l'on ne pouvoit reprocher d'avoir jamais fait „ tort à personne; au lieu que les Espagnols ne devoient passer que pour „ des Brigands & des Usurpateurs, dont il méprisoit les offres & l'ami- „ tié". Il ne rejetta pas avec moins de constance les représentations de ses Sujets, qui commençoient à craindre les suites de la Guerre. Il fit appeller Guarinoex, pour l'informer de sa résolution; &, l'embrassant tendrement, il lui promit de périr plutôt que de le livrer à ses Ennemis. Ensuite, il fit occuper toutes les avenues des Montagnes qui l'environnoient, avec ordre de faire main-basse sur tous les Castillans (*o*).

Comment il est pris par les Castillans.

Cette injurieuse obstination n'empêcha pas Dom Barthelemy de renvoyer, au Cacique, trois de ses Sujets, qu'il avoit faits prisonniers, & d'en prendre occasion de lui faire de nouvelles offres. Il s'avança même avec de meilleures espérances: mais, pour unique réponse, Mayobanex fit donner la mort à ceux qui avoient osé se charger de cette commission. Alors les Castillans furieux se mirent en mouvement pour l'attaquer; mais, au premier coup de feu, tous les Indiens prirent la fuite vers les Montagnes, & les deux Caciques, abandonnés presque seuls, se virent forcés de chercher leur salut dans la même retraite. L'Adelantade, quoiqu'obligé, par la disette des vivres, de renvoyer une partie de ses Troupes, ne craignit point de s'engager dans ces lieux sauvages, avec trente Hommes qui s'offrirent à le suivre. Il étoit résolu de donner la chasse aux Fugitifs, de Montagnes en Montagnes; mais, deux jours après, quelques Indiens étant tombés entre ses mains, la force des tourmens leur fit découvrir celle que Mayobanex avoit choisie pour azile. Aussi-tôt douze Castillans se déguisèrent à la manière du Pays, en se mettant nuds, & se frottant le corps d'une couleur rouge & noire (*p*), composée du fruit de certains Arbres, que les Indiens nommoient *Bixa*. Ils ne prirent point d'autres armes que leurs épées, qu'ils enveloppèrent dans des feuilles de Palmier; &, se faisant conduire par leurs Prisonniers, ils pénétrèrent, sous cette forme, jusqu'à la retraite de Mayobanex. Ils le trouvèrent avec sa femme & ses enfans. A la vûe de leurs épées, qu'ils firent briller tout d'un coup devant lui, ce malheureux Cacique ne fit point de résistance. Il fut conduit au Général, qui reprit aussi-tôt le chemin de la Conception, avec sa proye. Les douze Castillans avoient enlevé, dans la même expédition, une fort belle Indienne, Niéce de Mayobanex, & Femme d'un des principaux Seigneurs du Pays. Son Mari, qui s'étoit aussi refugié dans les Montagnes, fut si desespéré de sa perte, que, sans redouter le péril qui le menaçoit lui-même, il se hâta de suivre l'Adelantade; & l'ayant rencontré dans son retour, il le conjura, les larmes aux yeux, de lui rendre une fem-

Tendresse d'un Indien pour sa femme.

(*o*) Avec le motif de la probité, qu'il fit valoir à ses Sujets, Herrera lui en fait apporter un qui mérite d'être remarqué: „ Il „ leur répondit qu'il n'étoit pas raisonnable „ de livrer à ses Ennemis un homme, qu'il „ avoit pris sous sa protection; que d'ail- „ leurs il avoit toûjours été son Ami, parce „ que Guarinoex avoit appris, à lui & à la „ Reine sa femme, le *Branle de Magua*". C'étoit une sorte de danse, que les Espagnols nommèrent le *Branle de la Vega*, où le Royaume de Guarinoex étoit situé. *ubi suprà*, Chap. 8.

(*p*) C'est apparemment ce que toutes nos Relations nomment du *Rocou*.

Femme qui lui étoit plus chère que la vie. L'Adelantade fut touché de cette tendresse de cœur dans un Barbare. Il lui rendit sa Femme, sans exiger aucune rançon. Mais ce bienfait ne fut pas perdu pour les Castillans. Ils furent surpris de revoir bientôt ce généreux Indien, avec quatre ou cinq cens de ses Sujets, dont chacun portoit un *Coas*, espèce de bâtons brûlés qui leur servoient à remuer la terre. Il demanda un terrain pour le cultiver. Son offre fut acceptée; & le travail de ses gens, animé par la reconnoissance, eut bientôt défriché de vastes Champs, où l'Adelantade fit semer fort utilement du Blé (*q*). Cet exemple fit espérer, aux Sujets de Mayobanex, qu'ils obtiendroient aussi facilement sa liberté. Ils vinrent la demander en grand nombre, & chargés de présens, avec promesse de demeurer fidèles à l'Espagne. L'Adelantade se crut obligé de donner un exemple de rigueur, pour retenir tous les autres Caciques dans la soumission. Il rendit, aux Ciguayos, toute la famille de leur Prince, mais il fut inexorable pour sa personne. Ce refus, dont ils parurent consternés, leur ayant fait tourner leurs ressentimens sur Guarinoex, ils le livrèrent aux Castillans, comme la première cause du malheur de leur Maître. La vie de Guarinoex fut ménagée, par des raisons qui ne sont pas expliquées dans l'Histoire; tandis que Mayobanex, condamné à la mort (*r*) dans toutes les formes de la Justice Espagnole, expia leur faute commune par le plus infâme supplice.

CHRISTOPHE COLOMB. II. Voyage. 1498. Sa reconnoissance pour les Castillans.

Mayobanex est condamné au supplice.

(*q*) Herrera dit qu'ils firent, en peu de tems, pour trente mille écus de travail. *Ubi sup.* Chap. 9.

(*r*) Histoire de Saint-Domingue, *Liv.* 3. pag. 208. & *préced.* Herrera & Oviedo ne parlent point de cette mort. L'autre Cacique fut épargné, apparemment parce qu'il s'étoit fait instruire des principes du Christianisme, quoiqu'il ne les eût point encore embrassés. *Herrera*, *Liv.* 3. *Chap.* 4.

§. III.

Troisième Voyage de Christophe Colomb.

PENDANT que les progrès de la Colonie étoient retardés par tant d'agitations, l'Amiral n'avoit pas cessé de presser son Armement dans les Ports d'Espagne. Mais, les obstacles qu'il avoit trouvés, de la part de ceux qui avoient été d'abord les plus ardens à le servir, lui avoient fait douter plusieurs fois si le but de cette conduite n'étoit pas de rebuter son zèle & sa constance. Cependant il n'avoit point à se plaindre du Roi & de la Reine, qui ne se lassoient pas de le combler d'honneurs & de biens. Après avoir confirmé tout ce qu'ils avoient fait jusqu'alors en sa faveur, ils lui offrirent, dans l'Isle Espagnole, un terrain à son choix, de cinquante lieues de long, sur vingt-cinq de large, avec le titre de Duc ou de Marquis. Mais il n'accepta point cette grace, autant pour éviter toutes sortes de discussions avec les Officiers Royaux, que dans la crainte d'irriter la jalousie des Grands, qu'il voyoit déchaînée contre lui. Ensuite, Leurs Majestés, en considération de la découverte de Cuba & de la Jamaïque, dont il n'avoit tiré aucun avantage, le déchargèrent du huitième des avances, auquel il étoit obligé pour recueillir la même portion des profits, sur tous

TROISIÈME VOYAGE. Obstacles qui arrêtent l'Amiral en Espagne.

Nouvelles faveurs qu'il reçoit de la Cour.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1498.

tous les Navires qui faisoient le Voyage des Indes. Elles lui accordèrent, dans sa Jurisdiction des Indes, tous les droits & les honneurs, dont l'Amirauté de Castille jouissoit dans la sienne; &, malgré les représentations de l'Amirauté, qui se plaignoit que cette faveur avoit trop d'étendue, elles ne changèrent, à ses Provisions, que quelques termes généraux, contre lesquels il y avoit plus de justice à se récrier. En même-tems, elles lui recommandèrent de préférer toûjours la douceur à la sévérité, du moins quand elle pourroit s'accorder avec les droits de la Justice. Ce conseil paroît avoir été la seule marque que le Roi & la Reine eussent fait quelque attention aux plaintes & aux accusations de ses Ennemis (*a*).

Incidens qui altèrent les dispositions de la Reine.

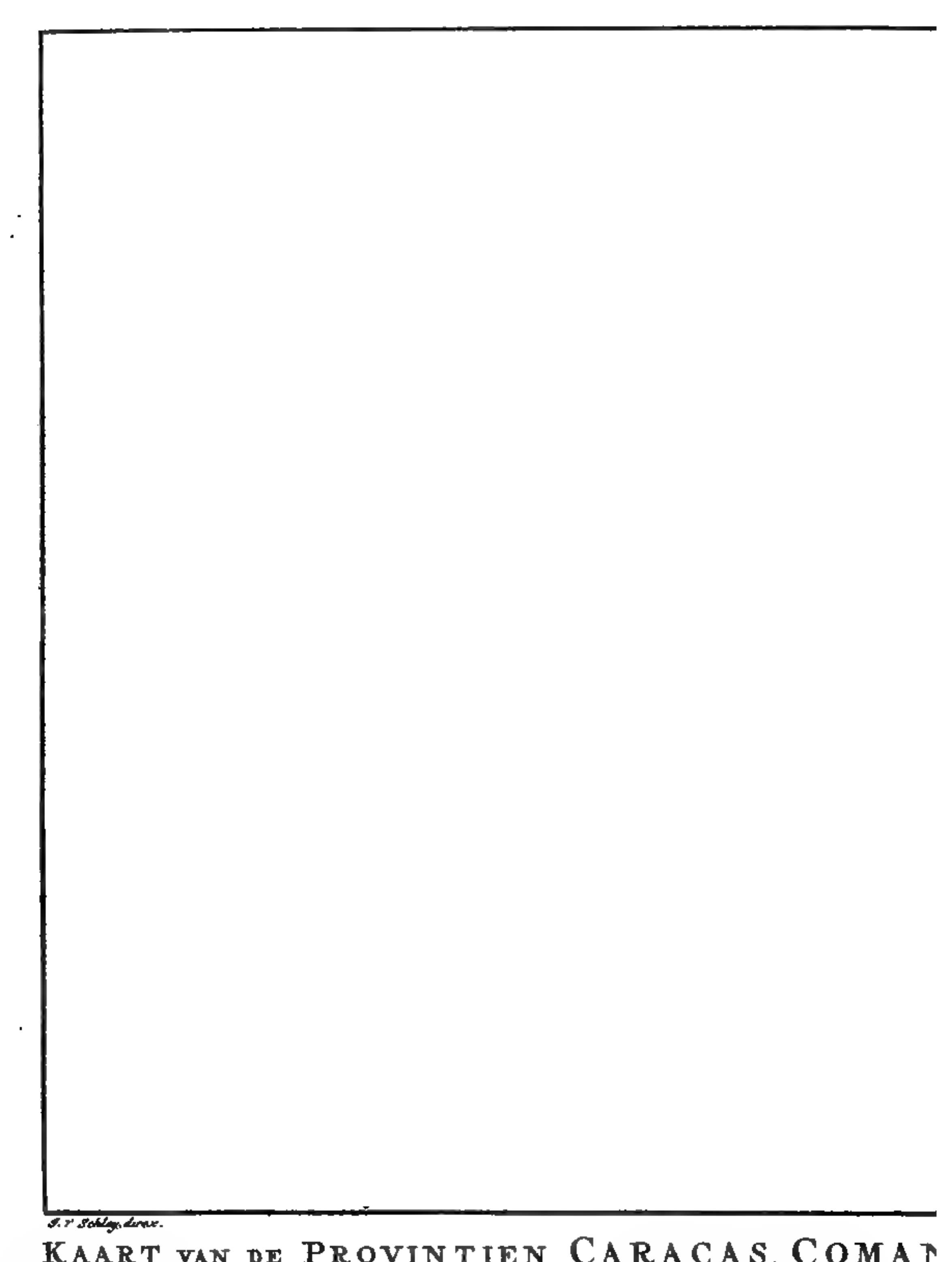
MAIS les trois Navires, qu'il avoit vû partir de Cadix, en arrivant dans ce Port, y étoient revenus dès le 20 d'Octobre 1496. Ils avoient amené les trois cens Indiens, que l'Adelantade avoit pris le parti d'envoyer en Espagne. Alfonse *Nigno*, qui les commandoit, avoit malignement affecté d'écrire, de Cadix à la Cour, qu'il apportoit beaucoup d'or; & ces richesses prétendues, qu'on attendoit impatiemment, se trouvèrent réduites à trois cens Miserables, qui n'étoient propres qu'à l'esclavage. Soit que Nigno eût agi de concert avec les Ennemis de l'Amiral, ou qu'ils eussent pénétré d'abord cet indécent badinage, ils en avoient pris occasion de faire un autre emploi des sommes destinées à l'Armement, sous prétexte qu'elles alloient être remplacées par l'or de Nigno; & les affaires des Indes furent d'autant plus décréditées, après l'éclaircissement, que la même malignité ne manqua pas de publier, que tout ce qu'on en avoit dit jusqu'alors n'étoit pas plus réel. Leurs Majestés mêmes ouvrirent quelque tems l'oreille à l'imposture; &, dans leur chagrin, elles desapprouvèrent l'envoi des trois cens Esclaves, jusqu'à dire hautement, que si ces Insulaires s'étoient soulevés contre les Castillans, ils y avoient sans doute été contraints par la rigueur avec laquelle ils étoient traités. L'Amiral n'eut pas d'autre parti à prendre que de blâmer son Frère, & de se borner, en attendant de nouveaux fonds, à faire équiper les deux Bâtimens qui furent confiés à Pierre Hernandez Coronel. Heureusement, néanmoins, Jean Rodriguez *de Fonseca*, Doyen de Seville, qui avoit toûjours eu la direction des Armemens pour les Indes, & qui étoit devenu son Ennemi, fut nommé à l'Evêché de Badajos, & sa Commission fut donnée à Torrez, qui avoit ramené la Flotte du second Voyage. Cette révolution accéléra l'Armement; mais il fut encore retardé par la mort du Roi Jean de Portugal, & par celle du Prince héréditaire d'Espagne, qui arrivèrent successivement. Ensuite, Torrez ayant fait des propositions qui déplurent à la Cour, on y rappella l'Evêque de Badajos, qui, par haine pour les Colombs, ou par dégoût pour l'entreprise des Indes, fit naître mille difficultés, qui retardèrent encore les préparatifs du départ. Cependant les ordres de la Reine devinrent si pressans, par les sollicitations continuelles de l'Amiral, qu'enfin la Flotte fut en état de mettre à la voile.

Autres changemens.

Départ de l'Amiral pour son troisième Voyage.

ELLE partit, sous ses ordres, le 30 de Mai 1498, composée des six Vaisseaux qu'il avoit obtenus; &, pour éviter une Flotte Portugaise, qu'on craignoit

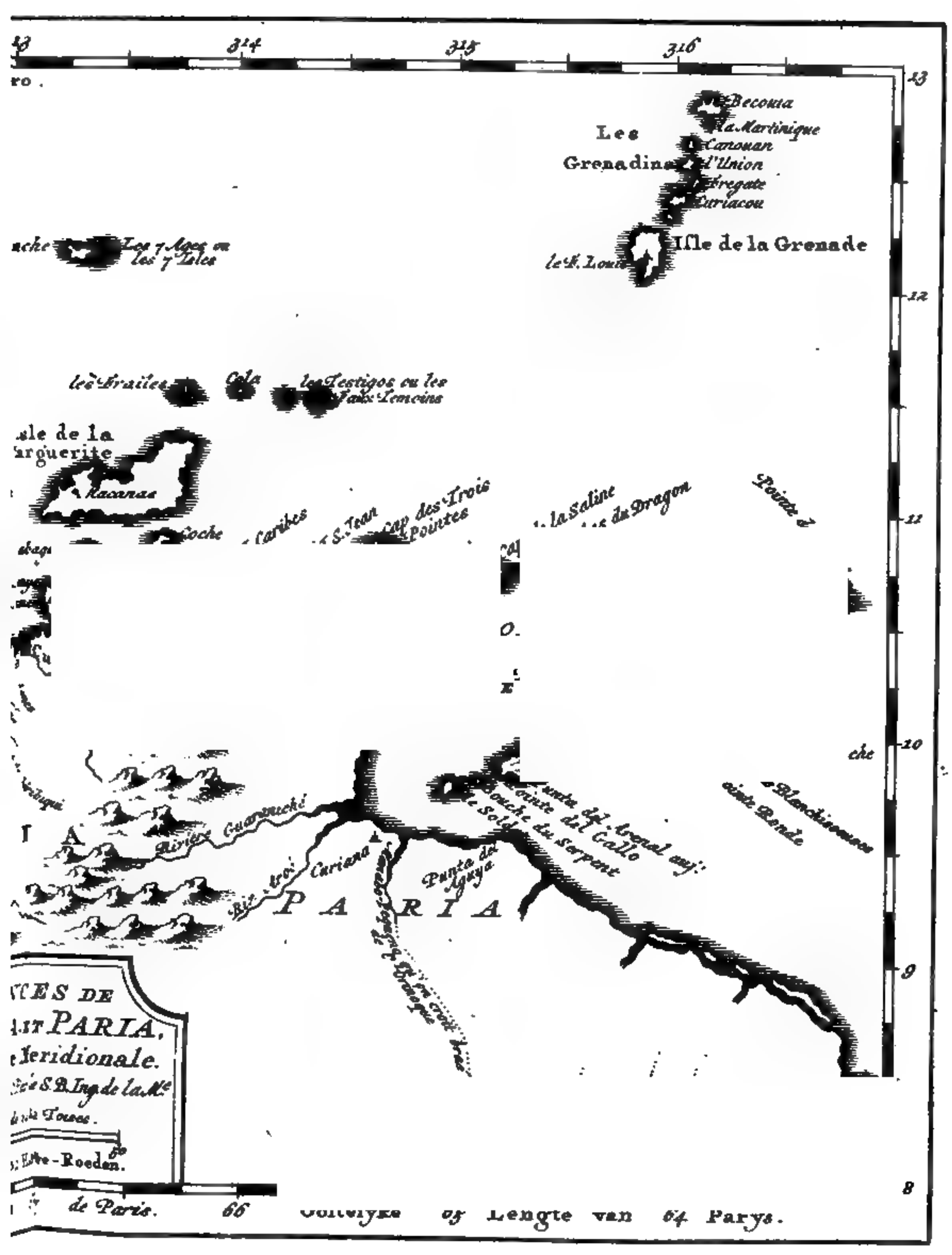
(*a*) Herrera, *Liv.* 3. *Chap.* 9.



J. v. Schley, direx.

KAART VAN DE PROVINTIEN CARACAS, COMAI

Door den Hr. Bellin, I



ANA, EN PARIA, IN ZUID-AMERIKA GELEEGEN.
n, Ingr. der Zee-vaard.

gnoit de rencontrer vers le Cap de Saint-Vincent, elle gouverna droit à l'Isle Porto-Santo, où elle arriva le 7 de Juin. Après y avoir fait de l'eau, elle se rendit à Madere. Le 19, elle jetta l'ancre à la Gomera, où l'Amiral, apprenant qu'un Vaisseau François avoit pris deux Caravelles Espagnoles, lui donna la chasse & reprit une des deux Caravelles. Ensuite, étant passé à l'Isle de Fer, il se livra au desir d'entreprendre de nouvelles découvertes: mais, pour ne pas laisser sa Colonie sans secours, il résolut d'envoyer directement trois de ses Vaisseaux à l'Isle Espagnole; le premier, sous la conduite d'Alfonse Sanchez de *Carvajal*, Officier de mérite & de naissance; le second, sous celle de Pierre d'*Arana*, Parent de l'ancien Gouverneur du Fort de Navidad, qui avoit été détruit par Caonabo; & le troisième, sous celle de Jean-Antoine *Colomb*, Génois, qui lui appartenoit par le sang. Ces trois Capitaines devoient commander tour à tour. Ils eurent ordre de faire l'Est-quart-de-Sud-Est, pendant l'espace d'environ huit cens lieues; ensuite, de porter à l'Ouest-Nord-Ouest, pour reconnoître l'Isle de Portoric, d'où la navigation est aisée jusqu'à San-Domingo.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1498.

Division qu'il fait de sa Flotte.

Pour lui, s'étant pourvû de tout ce qu'il jugea nécessaire pour une longue course, il prit la route de l'Isle de Fer, la dernière des Canaries à l'Ouest. Son intention, suivant les termes d'Herrera, étoit de suivre, au nom de la Sainte Trinité, le Sud jusqu'à la Ligne, & de prendre ensuite à l'Ouest, jusqu'au Sud-Est de l'Isle Espagnole, dans l'espoir de rencontrer des Isles ou la Terre-ferme. C'étoit une route qu'il croyoit encore inconnue: mais il avoit appris, des Insulaires de l'Espagnole, qu'il étoit arrivé, dans leur Isle, des hommes noirs, avec des lances garnies d'un fort beau métal, qu'ils nommoient *Guanin*. Il avoit eu, entre les mains, quelques bouts de ces lances, qu'il avoit envoyés en Espagne, & dans lesquels on avoit trouvé $\frac{18}{32}$ d'or, 6 d'argent & 8 de cuivre. Toutes ses lumières le portèrent à croire qu'on ne pouvoit venir d'aussi loin que de l'Afrique aux Antilles, sur des Bâtimens aussi fragiles que ceux des Africains; d'où il concluoit que ces hommes étoient venus d'un Pays beaucoup moins éloigné (*b*).

Il se sépare, pour aller faire de nouvelles découvertes.

Quels étoient ses motifs.

Après avoir doublé l'Isle de Fer, il prit la route des Isles du Cap Verd, qu'il se plaignoit qu'on avoit mal nommées, parceque dans ses anciens Voyages il les avoit toûjours vûes séches & stériles (*c*). Le 27 de Juin, il apperçut celle de *Sal*, qui se présente la première. Ensuite, passant à celle de *Buenavista*, il se rendit, le 30, à *San-Jago*. Son dessein étoit d'y prendre quelques Bestiaux, pour les transporter à l'Espagnole: mais, les maladies, qui commençoient à règner dans ses Equipages, lui firent craindre le mauvais air de cette Isle. Il ne pensa qu'à s'en éloigner, en regrettant d'avoir allongé inutilement sa route. Le 4 de Juillet, il fit gouverner au Sud-Est, jusqu'à cinq dégrés de latitude du Nord. Le 13, à cette hauteur, & sous un Ciel fort couvert, il essuya une chaleur si excessive, que le godron n'y résistant point, son Vaisseau fit eau de toutes parts. Ses vi-

Il passe aux Isles du Cap-Verd.

Embarras où le jette l'excès de la chaleur.

(*b*) Herrera, *Liv.* 3. *Chap.* 9.

(*c*) Il ne faisoit pas attention que c'est du Cap Verd que ces Isles ont tiré leur nom, parce qu'elles en sont voisines, & que ce Cap est, en effet, d'une charmante verdure.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1498.

vivres se corrompirent. Le bled jettoit des flammes. Le lard couloit en graisse, & le vin fuyoit des tonneaux entr'ouverts (*d*). Mais Colomb, quoiqu'affligé de la goute, & fatigué d'un travail continuel, voulut avancer plus au Sud, pour tourner ensuite à l'Ouest. Il ne changea point de résolution jusqu'au 31, que l'eau commençant à lui manquer, il se crut dans la nécessité de prendre au Nord-quart-de-Nord-Est, pour s'avancer vers les Isles des Caraïbes. Il avoit vû, le 22, un grand nombre d'oiseaux, qui passoient de l'Est-Sud-Est au Nord-Est, & qui lui avoient fait juger qu'il étoit proche de quelque Terre: cependant il sembloit avoir perdu cette espérance, lorsqu'après avoir changé de route, &, pendant qu'il regrettoit d'avoir manqué son dessein, un Matelot, nommé *Perez*, natif de Huelva, qui étoit à la Hune, découvrit la Terre à quinze lieues au Sud-Est. C'étoient trois Montagnes. On porta aussi-tôt vers la Côte. En approchant, l'Amiral apperçut un Cap à l'Ouest, sous lequel s'ouvroit un Port, formé en partie par un Rocher de la forme d'une Galère à la voile. Il lui donna le nom de *Galera*: mais ayant tenté inutilement d'y entrer, parcequ'il ne s'y trouvoit point assez d'eau, il tourna vers un autre Cap, qu'il découvrit à sept lieues vers le Sud. Il n'y trouva point de Port, & toute la Côte étoit revêtue d'arbres jusqu'à la Mer.

Il découvre une Terre inconnue.

C'étoit une Isle, qu'il nomme la Trinité.

On reconnut que cette Terre étoit une Isle. Elle reçut le nom de *la Trinité*, apparemment parce qu'elle s'étoit présentée sous la forme d'une Montagne à trois têtes; quoiqu'un Historien assure aussi (*e*) que l'Amiral s'étoit proposé de donner ce nom à la première Terre qu'il pourroit découvrir. Le lendemain, on rangea la Côte à l'Ouest, l'espace d'environ cinq lieues, jusqu'à une langue de terre où l'on fit de l'eau, & qui fut nommée *Punta de la Plaga*. Les Castillans, ayant pénétré dans l'Isle, y trouvèrent des traces d'hommes & des instrumens de pêche. Ils crurent voir aussi plusieurs habitations dans l'éloignement, & une autre Isle vers le Sud, à la distance d'environ vingt lieues, qu'ils nommèrent *Isla Santa*. Mais, continuant de chercher un Port, ils s'avancèrent, le jour d'après, vers un Cap à l'Ouest, qui reçut le nom de *Punta de l'Arenal*; & ce fut sans s'en être apperçus qu'ils se trouvèrent dans un Golfe, auquel ils donnèrent le nom de *la Vallena*. La longueur de l'Isle, depuis la Galera jusqu'à Punta de l'Arenal, ne parut pas moins de quarante-cinq lieues. L'Amiral fit descendre une partie de ses gens à cette Pointe; & ses incommodités, l'ayant obligé lui-même de prendre un peu de repos sur le rivage, il fut surpris de voir paroître un Indien, qui s'approcha de lui sans défiance, & qui lui voyant un bonnet de velours cramoisi, le prit hardiment, s'en couvrit la tête, & mit sur celle de l'Amiral une couronne d'or qu'il avoit sur la sienne. On jugea que c'étoit le Cacique de l'Isle, quoiqu'il se fût présenté sans aucune suite. Le même jour, un grand Canot s'approcha des Navires, chargé de vingt-cinq

Isla Santa.

Golfe qu'il nomme la Vallena, ou la Baleine.

Un Indien lui met sur la tête une couronne d'or.

(*d*) Oviedo fait essuyer à la Flotte une terrible tempête. Il peut ne pas se tromper sur ce point, puisqu'il cite le témoignage du premier Pilote de l'Amiral: mais il se trompe sans doute lorsqu'il met, de ce Voyage, le second Fils de Colomb, Dom Fernand, qui étoit Page de la Reine, depuis la mort du Prince d'Espagne.

(*e*) Herrera, *ubi suprà*, Chap. 10.

cinq Indiens, jeunes, de fort belle taille, & plus blancs que les Insulaires des Antilles. Ils avoient la tête enveloppée d'une toile de coton de diverses couleurs, & le devant du corps, depuis la ceinture jusqu'aux genoux, couvert de la même toile. Leurs cheveux étoient longs, & coupés à la manière de l'Espagne. Leurs armes n'étoient que des arcs, des fléches & des boucliers. L'Amiral fit tirer quelques coups de mousquet, pour se faire respecter; & ce bruit leur fit tomber les rames des mains. Ils parloient entr'eux avec assez de chaleur; ce qui fit juger qu'ils se demandoient quels pouvoient être les Etrangers. On leur montra quelques bagatelles de l'Europe, pour les attirer par cette vûe. Leur effroi paroissant le même, l'Amiral fit jouer de divers instrumens, tels que le Tambourin & la Flutte, & donna ordre, à quelques jeunes gens, de danser sur le Tillac. Mais les Indiens, prenant cette symphonie pour un signal de combat, se couvrirent de leurs boucliers & lancérent quantité de fléches. Deux coups d'arbalétes, qui furent tirés, dans la seule vûe de les intimider, leur firent quitter aussi-tôt les armes. Ils vinrent se ranger sous la Poupe d'un des Navires, dont le Pilote descendit hardiment dans leur Canot, & leur fit quelques présens. Ils l'invitèrent à les suivre à terre; mais, tandis qu'il alla consulter là-dessus ses Officiers, ils s'éloignèrent à force de rames (*f*).

Observations de l'Amiral sur cette Côte.

Rien ne causa plus de surprise, à l'Amiral, que le froid qu'on ressentoit tous les matins sur cette Côte, à dix dégrés de la Ligne & dans les jours caniculaires. Il remarqua aussi que les eaux couroient fort rapidement vers l'Ouest, & que la marée montoit & descendoit soixante pas plus, qu'à Saint-Lucar de Barameda (*g*). La grande étendue d'eau, qu'il avoit devant lui, dans le Golfe de la Vallena, lui fit prendre encore, pour des Isles, quelques terres qu'il voyoit à peu de distance, quoiqu'elles fussent des parties du Continent. Il en nomma une, *Gratia*. Enfin, passant le Canal, dont la largeur n'est que de deux lieues, avec un danger continuel, qui venoit de l'impétuosité du Courant, & qui lui fit donner, à ce passage, le nom de *Boca de Sierpe*, ou *Bouche du Serpent* (*h*), il aborda heureusement à la Terre-ferme, mais sans la distinguer encore. La Côte, qu'il trouva fort agréable, reçut le nom de *Paria*. Les fruits y étoient semblables à ceux de l'Isle Espagnole, les huîtres fort grandes & le poisson en abondance. On ne fut pas long-tems à découvrir que le mouvement & le bruit des eaux venoit d'une grande Rivière, nommée *Tuyapari* (*i*), qui se décharge dans le Golfe. L'Amiral apperçut deux petites Isles, au milieu d'une autre embouchure formée par un Cap, qu'il nomma *Boto*, parce qu'il s'avance peu en Mer. Il découvrit ensuite un autre Cap, qui lui parut appartenir à la Trinité, & qui fut appellé *Lapa*. Les deux Isles reçurent les noms d'*El Caracol* & d'*El Delfin*. De la pointe du Cap de Lapa, on vit, à la distance de

Isle de Gratia.

Passage nommé Boca de Sierpe.

Caps de Boto, & de Lapa.

Isles de Caracol & du Dauphin.

(*f*) Herrera, *ubi suprà*.
(*g*) *Ibidem*.
(*h*) Différente de la *Bouche du Dragon*, comme on le verra ci-dessous. R. d. E.
(*i*) C'étoit l'*Orenoque*. On suit Herrera, qui lui donne toûjours le nom d'*Tuyapari*. L'Historien de Saint-Domingue prétend que c'étoit aux Singes, que les Habitans donnoient ce nom; mais il se peut aussi qu'ils nommassent une des Bouches de l'Orenoque, *Tuyapari*, ou *Rivière des Singes*.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1498.

Terre nommée Bella Forma.

de vingt-six lieues vers le Nord-Est, une Terre fort haute, que sa beauté fit nommer *Bella Forma*. La multitude des enfoncemens, qui paroissoient autant de Canaux ou de Passages, continuoit de faire prendre toutes ces Terres pour des Isles. On s'avança, d'environ cinq lieues, au-delà du Cap de Lapa; &, dans cet espace, on observa de très beaux Ports, fort proches les uns des autres. Quelques Matelots, qui furent envoyés au rivage, y trouvèrent du feu, des sentiers, & une cabane découverte. En rangeant la Côte, huit lieues plus loin, on ne cessa point de voir de très bons Ports, des Terres cultivées, & quantité de Rivières. On trouva des raisins d'excellent goût, & divers autres fruits.

Indiens du Pays, & leur couleur.

Le 6 d'Août, après avoir fait encore cinq lieues, on vit paroître un Canot, qui portoit cinq Indiens. Ils s'approchoient, pour répondre à l'invitation des Castillans; lorsqu'un coup de vent ayant renversé le Canot, ils s'efforcèrent de se sauver à la nage. On en prit quatre. Ils étoient de la même couleur que le commun des Indiens. L'Amiral leur fit donner des sonnettes & des grains de verre, avec lesquels ils retournèrent gaiement au rivage; mais ce fut pour revenir bientôt avec quantité d'autres, qui apportèrent des boucliers, des arcs & des fléches, du pain, de l'eau, diverses viandes, & deux sortes de liqueurs, l'une blanche & l'autre verte. Avant que d'entrer dans les Barques, où ils se présentoient volontairement, ils flairoient & les Barques & les Matelots. De tous les présens qu'on leur fit, ils ne paroissoient estimer que les sonnettes, & les moindres morceaux de laiton. Les mouchoirs de coton, dont ils se couvroient la tête & la ceinture, étoient de diverses couleurs, & fort bien travaillés. La nuit, qui commençoit à s'approcher, les fit partir si légèrement à la nage, que l'Amiral ne put exécuter le dessein qu'il avoit eu d'en retenir quelques-uns. Mais, le lendemain, il en prit six, avec lesquels il fit voile vers une Pointe, qui fut nommée *Punta del Aguja*, & d'où l'on découvroit de fort belles Terres. Il aborda dans un lieu, qu'il nomma *los Jardinos*. La perspective en étoit charmante, & l'on y voyoit quantité de Maisons, qui paroissoient contenir un grand nombre d'Habitans. Ceux, qui vinrent à Bord, portoient de petites lames d'or autour du cou. De la Pointe d'Aguja, on en découvrit une autre vers le Sud, que l'Amiral prit encore pour une Isle. Il lui donna le nom de *Sabeta*; &, vers le soir, il en apperçut une troisième, dont il prit la même idée. Mais on reconnut ensuite que c'étoit autant de parties de la Terre-ferme (*k*).

Pointe d'Aguja.

Les Jardins.

Pointe Sabeta.

Indiens parés de morceaux d'or & de perles.

Les deux Vaisseaux revinrent mouiller à los Jardinos, & se virent bientôt environnés de Canots, chargés d'Indiens, qui portoient au cou des lames d'or de la grandeur d'un fer à cheval. Quoiqu'ils parussent estimer ces ornemens, ils les donnoient volontiers pour des sonnettes; & l'Amiral ne s'ennuya point d'un si beau Commerce. Mais, les sonnettes lui manquant bientôt, il eut recours à son imagination, pour tenter les Indiens par d'autres amorces. Les Canots arrivoient en foule, & ne cessoient point d'apporter de l'or, en colliers ou en grains. Il s'en trouva un lingot, de la grosseur d'une pomme (*l*). On vit arriver aussi des femmes, les bras garnis de

(*k*) *Ibidem*. (*l*) *Ibidem*.

de bracelets de perles, qui firent ouvrir les yeux aux Castillans. L'Amiral se hâta de demander d'où leur venoient tant de richesses. Elles lui montrèrent les coquilles où naissoient les Perles; & leurs signes lui firent comprendre qu'elles les tiroient du côté de l'Ouest, derrière le Cap de Lapa, entre cette Pointe & la Terre-ferme. Il trouva tous ces Peuples fort traitables, de très belle taille, & plus blancs que les autres Indiens. Leurs cheveux, qui étoient proprement coupés, & les mouchoirs, qu'ils portoient sur la tête, leur donnoient beaucoup de grace (*m*).

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1498.

Le 10, on fit voile vers l'Ourse, non pour continuer de si riches échanges, que la diminution des vivres, & celle des sonnettes obligeoient de remettre à d'autres tems, mais pour se dégager de tant de Canaux, qui faisoient croire, à l'Amiral, qu'il voyoit autant d'Isles que de séparations. Il donna les noms d'*Ysabella* & de *Tramontana*, à deux Terres qu'il prit encore pour deux Isles, & qui étoient d'autres parties du Continent. Le 11, prenant à l'Est, dans l'espérance de sortir entre la Pointe de Paria, & la Côte opposée, il traversa le Golfe; & le 13, il entra dans un très beau Port, qu'il nomma *El Puerto de Gatos*, trompé par la vûe d'un grand nombre de très gros Singes, qu'il prit d'abord pour des Chats. Ce Port est proche de la Bouche de l'Orenoque, qu'Herrera nomme *Yuyapari*, & qui contient les deux petites Isles del Caracol & del Delfin. A peu de distance, on visita un autre Port, qui fut nommé *Puerto de las Cabanas*, parce qu'on y vit quantité de Cabanes. Le 14, on doubla le Cap de Lapa, pour sortir du Golfe au Nord. Entre ce Cap, qui fait la pointe de la Côte de Paria, & le Cap Boto, qui est au Nord-Ouest de la Trinité, la distance est d'environ deux lieues; mais, un peu au-dessus, le Canal en a cinq de largeur. Les trois Vaisseaux, y étant entrés, avant midi, trouvèrent les flots dans un mouvement terrible, & si couverts d'écume, par le combat du Courant avec la Marée, que le danger leur parut extrême. Ils s'efforcèrent en vain de mouiller. Les ancres furent enlevées par la force des vagues. Ils avoient trouvé la Mer aussi fougueuse, en entrant dans le Golfe par le Canal qui avoit reçu le nom de *Sierpe*; mais ils y avoient eu la faveur du vent: au lieu que, dans le Passage, où ils se voyoient engagés, le vent, avec lequel ils espéroient sortir, s'étant calmé tout d'un coup, ils demeuroient comme livrés à l'impétuosité des flots, sans aucun moyen d'avancer ou de retourner dans le Golfe. L'Amiral sentit la grandeur du péril. Il confessa, que s'il en étoit délivré par le Ciel, il pourroit se vanter d'être sorti de la gueule du Dragon; & cette idée fit donner, au Détroit, le nom de *Boca del Drago*, qu'il a conservé jusqu'aujourd'hui. Enfin, la marée perdit sa force, & le courant des eaux douces du Fleuve jetta les trois Vaisseaux en haute Mer (*n*).

L'Amiral prend diverses parties du Continent pour des Isles.

Terres nommées Ysabella & Tramontana.

Port de Gatos, ou des Chats.

Port des Cabanes.

Boca del Drago. Origine de ce nom.

De la première Terre de la Trinité jusqu'au Golfe, qui fut nommé *Golfe des Perles*, on n'avoit pas compté moins de cinquante lieues. L'Amiral suivoit la Terre, qu'il prenoit pour celle qu'il avoit nommée *Isle de Gratia*, & tourna Nord & Sud autour du Golfe, dans la vûe d'approfondir si cette grande

Golfe des Perles.

(*m*) *Ibidem*.
(*n*) *Herrera*, *Liv.* 3. *Chap.* 11. Voyez, ci-dessous, le *Voyage d'Ojeda* & d'*Americ Vespuce*.

CHRISTOPHE COLOMB.
III. Voyage.
1498.

Prodigieuse abondance d'eau.

Caps de Conchas, de Luengo, de Sabor, & de Ricco.

Isles l'Assomption, la Conception, los Testigos, Cabellos el Romero, las Guardas, la Marguerite, el Martinete, Cubagua & Cochem.

L'Amiral croit avoir découvert un Continent.

grande abondance d'eau venoit des Rivières, suivant l'opinion des Pilotes, mais contre la sienne; parce qu'il ne pouvoit s'imaginer qu'il y eût un Fleuve au Monde, qui produisît tant d'eau, ni que les Terres, qu'il voyoit, en pussent tant fournir non plus, à moins qu'elles ne fussent la Terre-ferme. Il trouva, sur cette Côte, quantité d'excellens Ports, & plusieurs Caps, auxquels il donna successivement des noms, tels que *Cabo de Conchas*, *Cabo Luengo*, *Cabo de Sabor*, & *Cabo Ricco*. En sortant du Canal il avoit découvert, à vingt-six lieues au Nord, une Isle, qu'il avoit nommée l'*Assomption*, une autre, qui fut nommée la *Conception*, & trois autres qui reçurent le nom de *los Testigos*. Une cinquième prit celui de *Cabellos el Romero*, & plusieurs petites celui de *las Guardas*. Après toutes ces Isles, il trouva celle qui reçut, & qui porte encore le nom de la *Marguerite*, près de laquelle il en trouva trois petites à l'Est-Sud-Est, & deux vers le Nord au Sud. *El Martinete*, *Cubagua* & *Cochem*, furent les noms qu'il imposa aux principales, mais qui ne se sont pas conservés. Ce ne fut qu'après avoir fait environ quarante lieues au-delà de Boca del Drago, que, voyant la longueur de la Côte, qui continuoit toûjours de descendre à l'Ouest, il crut pouvoir juger, avec une véritable certitude, qu'une si vaste étendue de Terre ne pouvoit être une Isle, & que c'étoit le Continent. Il fit cette déclaration le Mercredi, premier jour d'Août. Ainsi, malgré les prétentions de quelques autres Navigateurs, dont on verra, par degrés, les Voyages & les Découvertes, c'est à Christophe Colomb qu'on croit devoir attribuer la gloire d'avoir reconnu le premier une partie du Continent de l'Amérique (*o*).

Il s'imagine avoir trouvé la vraye situation du Paradis terrestre.

MAIS, dans l'étonnement d'avoir vû de l'eau douce si loin en Mer, & de trouver l'air si temperé proche de la Ligne, qui avoit toûjours passé pour inhabitable, il lui tomba dans l'esprit une idée fort singulière, à laquelle il demeura long-tems attaché. Comme il avoit observé d'ailleurs, qu'à la distance d'environ cent lieues des Açores, & dans la même hauteur du Nord au Sud, l'Aiguille déclinoit d'un quart au Nord-Ouest, & que plus il avançoit à l'Ouest, plus l'air étoit doux & serein, les Peuples moins noirs & d'un caractère plus traitable, le Pays plus beau & plus fertile, il s'imagina que c'étoit de ce côté du Monde, que le Paradis terrestre devoit être situé; que la Mer montoit insensiblement vers le Ciel; que la Terre n'étoit pas ronde, & qu'en pénétrant plus loin, on arriveroit au sommet d'une éminence où se terminoit le Monde, & sur laquelle étoit le Paradis terrestre (*p*). Il jugea même que l'eau douce, à laquelle il avoit trouvé tant d'abondance & de force, dans une étendue de cinquante lieues de Mer, pouvoit venir de la Fontaine, dont les Livres Saints nous apprennent que ce lieu de délices étoit arrosé, & qui, descendant dans le Golfe, produisoit, par-dessous la Terre & le fond de la Mer, les quatre grands Fleuves qui

(*o*) *Herrera*, *Liv.* 3. *Chap.* 11. On regarde comme une chimère, le bruit, qui avoit couru, dès ses premières découvertes, qu'il avoit profité des Mémoires d'un Pilote mort chez lui. *Voyez* ci-dessus, *page* 3.

(*p*) *Ibidem*. Voici les termes d'Herrera: „ Son imagination étoit que la Terre ressembloit à la moitié d'une poire, ayant le „ bout de l'essieu élevé, ou au téton d'une „ femme; que le côté élevé de l'essieu étoit „ plus haut & plus proche de l'air & du Ciel; „ qu'il croit sous la Ligne équinoxiale, & „ que c'étoit sur le haut de cet essieu qu'étoit situé le Paradis terrestre". *Ibid.* Ch. 12.

qui sont nommés dans la Genese. Herrera, qui s'étend sur cette chimère, excuse l'Amiral par les tenèbres où l'on étoit encore sur toutes les merveilles qu'on commençoit à découvrir dans le nouveau Monde; & l'Historien de Saint-Domingue veut qu'on la regarde „ comme un de ces délires, auxquels les grands Hommes sont souvent plus sujets que les autres; d'autant plus excusable dans Colomb, qu'il étoit peut-être un peu ébloui „ du merveilleux de ses découvertes (q)".

Il reprend vers l'Isle Espagnole.

Ses infirmités, qui augmentoient de jour en jour, ne lui permettant point d'écrire le reste de sa Navigation, il en laissa le soin à ses Pilotes, dont il ne paroît pas que les Journaux ayent jamais été publiés. L'Histoire ajoute seulement, qu'après avoir formé la résolution de retourner à l'Espagnole, il gouverna au Nord-Est-Quart-de-Nord. Avec l'attention qu'il apportoit à tous les effets de la Nature, il fit réflexion, qu'en allant des Canaries à l'Espagnole, lorsqu'il eut passé trois cens lieues à l'Ouest (r), l'Aiguille nordestoit d'un quart, & que l'Etoile du Nord ne s'élevoit que de cinq degrés; au lieu que dans la route qu'il venoit de faire, l'Aiguille n'avoit point varié, jusqu'à ce qu'elle nordesta tout-d'un-coup d'un quart & demi, & même d'un demi vent, qui fait deux quarts entiers. Il remarqua aussi que l'Etoile du Nord étoit au quatorzième degré, lorsque les Gardes avoient passé au-delà de la tête l'espace de deux heures & demie. Dans les premières Lettres qu'il écrivit aux Rois Catholiques, il les pria d'attacher une grande importance à ces Observations (s). Il étoit parti, le 15 d'Août, du petit Golfe, qui est fermé par les Isles voisines de la Marguerite, après avoir reconnu que les Indiens y pêchoient de fort belles Perles. Les vents & les courans lui furent si favorables, que le 19, il se trouva devant la Beata, c'est-à-dire, vingt-cinq lieues au-delà de San-Domingo. Ce ne fut pas sans chagrin, qu'il s'apperçut de l'erreur de ses Pilotes. Elle venoit de la néceffité où l'on étoit encore, dans un tems, où ces Mers étoient si peu connues, de voguer toutes les nuits en tournoyant, soit pour éviter les Bancs, dont on ignoroit la situation, soit pour se dérobber aux Courans, qui baissent à l'Ouest, & qui pouvoient jetter fort loin les Navires. Lorsqu'on se vit entre la Beata & l'Espagnole, où la distance n'est que de deux lieues d'une Isle à l'autre, l'Amiral envoya ses Barques au rivage, pour se faire amener quelques Insulaires, qu'il vouloit charger d'une Lettre pour son Frère. Une arbalête Espagnole, qu'il vit entre leurs mains, lui parut d'un si triste augure, qu'elle lui fit rappeller les premiers malheurs de la Colonie. Mais on avoit vû passer ses trois Na-

Ses Observations.

Il arrive à la vûe de San-Domingo.

(q) Histoire de S. Domingue, *Liv.* 2.

(r) Non à l'*Est*, comme porte l'Edition de Paris. R. d. E.

(s) Il les prioit aussi de ne pas prêter l'oreille à la calomnie. Il les assuroit qu'il avoit découvert des lieux, où il se trouvoit des grains d'or du poids de vingt onces; des morceaux de cuivre de cent cinquante livres, de l'azur, de l'ambre, du coton, du poivre, de la canelle, du storax, du citrin, de l'aloës, du gingembre, de l'encens, des mirabolans de toute espèce, & de la *Cabuya*, herbe à côte, dont on pouvoit faire de très-bonne toile. Mais il ne parloit pas apparemment des perles, qu'il avoit vûes en si grand nombre, puisque ses Ennemis l'accusèrent d'avoir déguisé cette précieuse découverte à la Cour.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1498.

Navires au-dessous de San-Domingo; & l'Adelantade, ne doutant pas que ce ne fût les siens, avoit aussi-tôt dépéché une Caravelle, qui ne tarda point à les joindre.

Il n'y trouve point ses trois autres Vaisseaux.

L'AMIRAL entra, le 22, dans San-Domingo, qu'on nommoit déja la Capitale de l'Isle. Il fut reçu avec beaucoup d'acclamations & d'honneurs. Mais la joye, qu'il en devoit ressentir, fut temperée par de fâcheuses informations. Outre le triste état de la Colonie, qui avoit eu si long-tems la faim & la discorde à combattre, les trois Vaisseaux, qu'il y avoit envoyés des Canaries, n'étoient point encore arrivés. Ils avoient été emportés par des Courans, dont les Pilotes ne connoissoient point encore la violence, plus de cent soixante-dix lieues au-delà du Port de San-Domingo; & n'ayant pû reprendre leur route, ils se trouvérent sur la Côte de Xaragua, fort près de la retraite que Roldan avoit choisie avec sa Troupe. Ces Rebelles furent d'abord allarmés de voir paroître trois Navires, & les crurent envoyés pour leur faire la Guerre; mais, un peu d'explication les ayant détrompés, ils allèrent à Bord, avec la précaution de dissimuler leur révolte. Ils demandèrent des nouvelles de l'Amiral; & tandis qu'ils jouissoient des rafraîchissemens qu'on envoyoit d'Espagne à la Colonie, ils eurent l'adresse de persuader, aux trois Capitaines, que dans la difficulté de remonter à San-Domingo, contre les vents & les courans, qui portent presque toûjours à l'Ouest dans ces Mers, ils n'avoient pas d'autre résolution à prendre que d'y envoyer, par Terre, une partie de leurs Malades & de leurs Ouvriers. Cet avis couvroit des vûes fort malignes. Il fut suivi; & Jean-Antoine Colomb, un des trois Commandans, fut prié de prendre, sous sa conduite, quarante Hommes qu'on fit débarquer. Mais, à peine furent-ils à terre, que Roldan leur exagera la longueur & les difficultés du chemin. Il leur représenta les travaux qui les attendoient aux Mines, la faim & la misère qui règnoient dans les Forts, la hauteur & la dureté des Colombs; & leur offrant le moyen d'éviter tant de malheurs, s'ils vouloient s'attacher à lui dans une Province agréable, où les vivres étoient en abondance, il n'eut pas de peine à séduire des Misérables, dont la plûpart avoient été tirés des Prisons & dérobbés au supplice. Il ne s'en trouva que huit, qui demeurèrent fidèles à leur Chef, & qui retournèrent à Bord. Après avoir fait des efforts inutiles pour rappeller les autres, le Conseil des Vaisseaux, très certain de la trahison de Roldan, prit le parti d'envoyer Carvajal par Terre, mais avec une escorte mieux choisie, & plus capable de se faire respecter, pendant qu'Arana & Colomb conduiroient les Navires à San-Domingo. Carvajal se chargea aussi d'employer tous ses soins, pour faire rentrer les Rebelles dans la soumission. Heureusement l'Adelantade, averti, par les Indiens, qu'on avoit vû trois Vaisseaux sur les Côtes, s'étoit hâté d'envoyer une Caravelle pour leur servir de guide. Ils la rencontrèrent; &, malgré quelques nouveaux accidens, qui firent perdre à l'un son gouvernail, ils arrivèrent au Port de San-Domingo, peu de jours après l'Amiral. Mais la plus grande partie de leurs vivres, ayant été consommée dans un si long Voyage, ils n'apportoient, à la Colonie, que de nouvelles bouches, qui augmentèrent la famine.

Route qu'ils avoient prise.

Ils se trouvent sur la Côte de Xaragua.

En quel état ils arrivent à San-Domingo.

CA-

CARVAJAL suivit de près ses deux Collégues. Il avoit renoncé à l'espérance de ramener Roldan par la douceur. Mais, la voye de la force, qui restoit seule à tenter, étoit contraire aux inclinations de l'Amiral. Quoiqu'en arrivant il eût commencé par se faire montrer le Procès que l'Adelantade avoit instruit régulièrement contre les Rebelles, & qu'il en eût fait lui-même un autre, dans lequel il avoit recueilli les témoignages de tout ce qu'il y avoit d'honêtes gens dans l'Isle, il espéra plus de succès d'une négociation animée par sa présence & par ses soins. Cependant il ne crut pas s'y devoir engager, sans avoir mis, dans ses intérêts, tous ceux, dont la fidélité lui sembloit suspecte. Comme il n'ignoroit pas que plusieurs souhaittoient vivement de retourner en Espagne, & que la difficulté, qu'on avoit faite, jusqu'alors, de leur accorder cette grace, n'avoit pas peu servi à grossir le Parti des Mécontens, il fit publier, le 12 de Septembre, que non-seulement il seroit permis de repasser la Mer, à ceux qui ne s'accommoderoient pas du séjour de l'Isle, mais qu'on leur fourniroit des Bâtimens & des vivres. Cette offre fut acceptée d'un grand nombre, & fidèlement remplie.

Expédient de l'Amiral pour appaiser les Mécontens.

D'UN autre côté, Roldan n'eût pas plutôt appris le retour de l'Amiral, qu'il s'approcha du Fort de Bonao, dans une Plaine agréable & fertile, à vingt lieues de la Capitale. On douta d'abord si son dessein n'étoit pas de l'attaquer. Mais l'Amiral prévint cette résolution, en lui faisant offrir son amitié. Carvajal & Ballester, qui lui furent envoyés à Bonao, le trouvèrent avec Escobar, *Mexica*, *Gamits* & *Riquelme*, ses trois principaux Officiers. Ils n'épargnèrent rien pour lui faire comprendre que son propre intérêt devoit le porter à se reconcilier avec un Chef, qui l'honoroit encore du nom de son Ami, & qui étoit disposé à payer sa soumission par de nouvelles faveurs. La négociation dura quelques semaines. On s'écrivit, de part & d'autre, dans des termes assez mesurés. Mais, la conclusion n'en paroissoit pas moins éloignée, surtout lorsque les Complices de Roldan se furent opposés à l'entrevûe que l'Amiral demandoit avec lui, dans la crainte apparemment d'être sacrifiés au ressentiment des Colombs. Enfin Ballester fit avertir l'Amiral, que ce délai n'étoit pas sans danger; que le nombre des Mutins croissoit de jour en jour; qu'ils avoient déja séduit plusieurs Soldats de son Escorte, & qu'ils paroissoient attendre que ce pernicieux exemple leur en attirât d'autres, pour se trouver en état de pousser plus loin leurs entreprises. Cette Lettre jetta l'Amiral dans un cruel embarras. Il sentit la nécessité de prendre une résolution vigoureuse. Les Tributs n'étoient pas payés, ou passoient entre les mains des Rebelles; & les Insulaires, charmés de voir leurs Vainqueurs prêts à s'entre-détruire, laissoient la terre sans culture, dans l'espérance que la famine acheveroit de les en délivrer. Il étoit même à craindre qu'ils ne saisissent une si belle occasion pour recommencer la Guerre. Des raisons si puissantes firent penser, aux Colombs, qu'il étoit tems d'employer la rigueur.

Négociations avec Roldan.

MAIS, lorsqu'ils entreprirent de rassembler leurs Troupes, dans la résolution de marcher à Bonao, la plûpart de leurs Soldats refusèrent de les suivre. Il ne s'en trouva que soixante-dix, qui paroissoient disposés à prendre les

Raisons qui empêchent les Colombs d'employer la rigueur.

armes (*t*); & quelques-uns si suspects, que l'Amiral, comptant peu sur leur fidélité, fit publier une Déclaration, qui portoit l'abolition du passé, pour ceux qui, dans l'espace de seize jours, ou d'un mois, s'ils étoient trop éloignés, rendroient l'obéissance qu'ils devoient au Roi, leur Souverain; avec promesse de les traiter humainement, de leur payer ce qui étoit dû de leur solde, & d'accorder le passage à ceux qui souhaiteroient de retourner en Espagne. Cette espèce d'Amnistie fut affichée, le 9 de Novembre, aux Portes de San-Domingo. En même-tems il envoya, non-seulement pour Roldan, mais pour tous ceux qui voudroient l'accompagner, un Sauf-conduit (*v*), revêtu des plus fortes assurances de l'honneur & de la bonne foi.

Retour des Navires en Espagne.

DANS l'intervalle, il comprit que les Navires ne pouvoient plus différer leur départ pour l'Espagne. Le terme prescrit étoit expiré depuis près de trois semaines. Quantité d'Indiens, qu'on y avoit embarqués, y mouroient sans pouvoir être secourus; & les Equipages, dans la crainte de manquer de vivres, demandoient impatiemment qu'on mît à la voile. Il se vit dans la nécessité de les faire partir, & par conséquent d'informer la Cour des desordres auxquels il s'efforçoit de remédier. Il demandoit en même-tems des Religieux, pour annoncer l'Evangile aux Insulaires; & quelque personnage d'un mérite distingué pour l'administration de la Justice, sans quoi il se promettoit peu de fruit du zèle des Missionnaires. Il mandoit aussi, que, malgré les maladies, que la subtilité de l'air, l'excès de la chaleur, & la mauvaise qualité des eaux, avoient causées dans l'origine, les Castillans s'accoutumoient au climat, & se portoient mieux avec les alimens Indiens, qu'avec le pain de Blé; qu'ils ne manquoient point de Porcs & de Volaille, & que leur principal besoin étoit de Vin & d'Habits; que l'Isle étoit remplie de gens oisifs; qu'il lui paroissoit nécessaire de renvoyer, en Espagne, à chaque Voyage, ceux qui manqueroient de conduite ou de soumission, & que c'étoit le plus rude châtiment qu'on pût leur imposer; d'autant plus que, depuis la révolte, il étoit devenu fort difficile d'exercer la Justice, sans augmenter le nombre des Mécontens: qu'à l'égard de Roldan, il croyoit devoir renvoyer, à Leurs Majestés, le Jugement d'une Cause qui regardoit par-

Demandes & représentations que l'Amiral fait à la Cour.

(*t*) L'un faisoit le boiteux, l'autre le malade; un autre donnoit pour excuse que son ami étoit avec Roldan, & un autre se disoit son parent. Herrera, *ibidem*, Chap. 14.

(*v*) La singularité de sa forme l'a fait conserver: „ Moi, Christophe Colomb, „ Amiral de l'Océan, Viceroi & Gouver- „ neur perpétuel des Isles & Terre-ferme „ des Indes pour le Roi & la Reine nos „ Seigneurs, leur Capitaine Général, & de „ leur Conseil. Comme il est nécessaire, par „ rapport aux différends qui se sont élevés „ entre l'Adelantade, mon Frère, & l'Al- „ calde François Roldan, & sa Compagnie, „ pendant mon absence, & pour y apporter „ quelque remède, afin que Leurs Altesses „ soyent servies, que l'Alcalde vienne m'in- „ struire de ce qui s'est passé, particulière- „ ment de ce qui regarde l'Adelantade, à „ cause qu'il est mon Frère: Je donne, par „ ces Présentes, au nom de Leurs Altesses, „ toutes les assurances qu'il peut souhaiter, „ tant pour lui que pour ceux qui voudront „ l'accompagner, en cette Ville, promet- „ tant que pendant leur voyage & leur sé- „ jour ici, comme dans leur retour à Bo- „ nao, il ne leur sera fait aucun tort ni dé- „ plaisir. Dequoi je donne ma foi & ma „ parole de Gentilhomme, suivant la coutu- „ me d'Espagne, en témoignage dequoi j'ai „ signé le présent Ecrit de mon nom". *Herrera*, *Liv*. 3. *Chap*. 14.

particuliérement l'Adelantade, & qu'il les prioit, ou de faire venir les Parties en Espagne, ou de faire prendre des informations par des Commissaires desintéressés; qu'il consentoit volontiers que les Coupables choisissent des Avocats, auxquels ils remettroient leurs intérêts, pourvû qu'en attendant la décision de Leurs Majestés, ils fussent exacts aux devoirs du Service, ou que, pour lever le scandale d'un exemple dangereux, ils passassent dans l'Isle de Portoric; mais que, s'ils continuoient leurs brigandages, il ne répondoit pas que, pour sauver la Colonie, il ne fût bientôt obligé d'employer contr'eux toutes les forces qu'il avoit entre les mains: que leur obstination dans la révolte étoit l'unique raison qui l'eut empêché de faire partir l'Adelantade, pour continuer la découverte de la Terre-ferme, avec trois Vaisseaux qu'il tenoit prêts pour cette expédition; mais qu'il ne pouvoit se priver de cette ressource, & sur-tout du secours d'un aussi brave Homme que son Frère, tandis qu'il étoit à peine en sûreté dans la Capitale. En effet, il paroît certain que, sans cet obstacle, l'Adelantade eût découvert la Nouvelle Espagne (x). L'Amiral envoya, par les mêmes Vaisseaux, cent soixante-dix Perles, & quelques pièces d'or, avec quantité de ces Mouchoirs de différentes couleurs & d'un fort beau tissu, qu'il avoit rapportés de sa dernière course. Il y joignit une Description des Terres qu'il avoit découvertes, le Plan des Isles, & la Relation de toutes les circonstances de son Voyage (y). Mais ses Lettres ne furent pas les seules qui partirent de l'Isle. Roldan & ses Amis envoyèrent, à Fonseca, Evêque de Badajos, des Mémoires, où tout leur fiel étoit repandu, & qui devinrent, entre les mains de ce Prélat, le fondement d'une infinité de mauvais offices contre les Colombs. Ce fut de lui, du moins, que l'Amiral crut avoir reçu les plus rudes coups (z).

Présens qu'il y envoye.

Nouvelles insolences de Roldan.

Après le départ de la Flotte, Roldan, se voyant sans prétexte pour refuser le Sauf-conduit qu'on lui avoit envoyé, prit le parti de se rendre à San-Domingo; mais avec autant de dissimulation que d'audace, & moins dans la vûe de se reconcilier avec l'Amiral, que pour débaucher une partie de ses gens. Il y passa quelques jours, pendant lesquels on lui fit diverses propositions, dont il affectoit de ne pas s'éloigner. Cependant il répondit ensuite qu'il ne pouvoit se déterminer à rien sans la participation de ses Amis, & cette feinte parut justifier son retour à Bonao. L'Amiral, malgré toute son indignation, le fit accompagner par Diego de *Salamanca*, Homme grave & judicieux, pour recevoir les explications du Conseil des Rebelles. Mais elles furent exprimées dans des termes insolens; & les articles blessoient également l'autorité de la Cour & l'honneur du Viceroi. Roldan, qui sçavoit bien qu'elles ne pouvoient être acceptées, n'attendit point la réponse, & partit brusquement pour la Conception, qu'il se flattoit de surprendre. Cette Forteresse étoit en sûreté sous le Commandement de Ballester. Cependant, après avoir desesperé de l'emporter d'assaut, les Rebelles se promirent de la prendre par famine, & commencèrent à détourner les eaux.

Ils

(x) Herrera, *Liv.* 3. *Chap.* 15.
(y) *Ibidem.*
(z) *Ibid.*

Christophe Colomb. III. Voyage. 1498.

Traité de l'Amiral avec les Rebelles.

Ils pressoient ardemment le travail, lorsque l'Amiral, sans se rebuter de tant d'indignités, leur envoya Carvajal, pour lequel ils avoient toûjours marqué de la considération, avec une espèce de plein-pouvoir, qui n'étoit borné que par la justice & l'honneur. L'arrivée de cet Officier fit recommencer les négociations. Elles se terminèrent par un Traité, dont la conclusion fut qu'ils retourneroient tous en Espagne; que l'Amiral leur feroit conduire, au Port de Xaragua, deux Vaisseaux bien équipés; qu'ils auroient la liberté d'y embarquer, avec eux, leurs Maîtresses Indiennes, grosses ou nouvellement accouchées; que l'Amiral leur donneroit des Certificats de service & de fidélité, & qu'il leur feroit restituer tout ce qu'ils se plaignoient qu'on leur avoit pris (*a*). Roldan signa ces Articles, le 14 de Novembre, à condition qu'ils seroient ratifiés dans l'espace de dix jours; & l'Amiral, en les signant, peu de jours après, y mit aussi, pour condition, que les Rebelles partiroient dans cinquante jours. Il donna aussi-tôt des ordres, pour faire préparer les deux Vaisseaux, & Roldan reprit le chemin de Xaragua. Plusieurs de ses Complices ayant témoigné qu'ils n'étoient pas disposés à passer en Espagne, l'Amiral leur fit déclarer qu'ils étoient libres de demeurer dans l'Isle, de s'y établir, & de s'y remettre même à la solde, sans autre condition que le respect & la fidélité qu'ils devoient aux Loix. Les Bâtimens, qu'il leur avoit promis, partirent pour Xaragua; mais, ayant été battus d'une violente tempête, ils n'y purent arriver dans le tems dont on étoit convenu. Roldan prit ce prétexte pour rompre absolument le Traité, en publiant que l'Amiral n'avoit eu dessein que de le tromper. En vain Carvajal, au desespoir de cette perfidie, fit retentir ses plaintes, & somma même les Rebelles, par un Acte authentique, d'exécuter des conventions qu'il avoit garanties (*b*).

Il est rompu par la perfidie de Roldan.

Mais tout le poids d'un chagrin si sensible tomba sur l'Amiral, qui avoit sacrifié ses deux Vaisseaux au salut de la Colonie. Les Isles des Perles, & la découverte du Continent, étoient deux objets, dont il ne pouvoit se détacher; & la fidélité, qui lui faisoit préferer un rigoureux devoir à de si belles espérances, lui fit sentir une extrême douleur, de voir ses soins si mal reconnus. Cependant il écrivit encore à Roldan, & dans des termes qui n'auroient pas manqué de faire impression sur un cœur moins farouche; mais il n'en reçut qu'une réponse arrogante & présomptueuse. On ne s'arrêteroit pas si long-tems au récit de cette odieuse querelle, si tous les Historiens n'avoient jugé ce détail important, pour l'explication des événemens qui doivent le suivre. Enfin, Carvajal ayant renoué la négociation, sa fermeté parut en imposer aux Rebelles. On fit un nouveau Traité, dont le principal Article rétablissoit Roldan dans l'exercice de son Emploi, & laissoit, à ses Complices, la liberté de partir ou de demeurer, avec des avantages que les plus fidèles Sujets de l'Espagne n'auroient osé demander pour de longs services (*c*). L'Amiral accorda tout, avec une modération qui

Modération avec laquelle il est renoué par l'Amiral.

(*a*) *Ibid.*

(*b*) *Ibid.*

(*c*) Le Traité portoit „ que François Roldan seroit créé de nouveau Alcalde Major, par des Provisions Royales; qu'il „ pourroit envoyer, de son propre choix, „ quinze hommes en Castille; qu'à tous ceux „ qui demeureroient, il seroit donné des Dé- „ par-

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1498.

qui lui fit étouffer jusqu'à l'apparence du ressentiment. Il considéroit que le mal étoit devenu plus contagieux que jamais; que dans plusieurs parties de l'Isle, les Indiens paroissoient prêts à se soulever; & que les Castillans même, qui lui avoient été le plus attachés, commençoient à porter envie aux richesses des Rebelles. Quelques-uns parloient déja de se retirer dans la Province de Higuey, vers le Cap de *San-Rafael*, où ils se flattoient de trouver de l'or, & de vivre dans l'indépendance. D'un autre côté, l'Amiral avoit reçu des Lettres de l'Evêque de Badajos, qui, s'appuyant sur la faveur de la Reine, lui reprochoit de manquer d'habileté pour faire règner la paix dans son Gouvernement. Ces raisons eurent tant de pouvoir sur son esprit & sur celui de ses Frères, que, n'ayant fait difficulté de rien, les Articles furent signés & s'exécutèrent enfin de bonne foi. Roldan rentra comme triomphant dans la Capitale. Il reprit les fonctions d'Alcalde Major, avec quantité de nouvelles prétentions, qu'il fit valoir insolemment, & que personne n'osa lui contester (*d*).

Roldan rentre dans ses Emplois.

Les deux Caravelles mirent à la voile pour l'Espagne. L'Amiral avoit été tenté de s'y embarquer, pour aller rendre compte lui-même, à la Cour, d'une affaire à laquelle il voyoit qu'on ne donnoit point un tour favorable en Espagne. Il regretta dans la suite de n'avoir pas suivi ce mouvement. Mais sa présence lui parut nécessaire dans l'Isle, où la Province des Ciguayos commençoit à remuer; & l'intérêt public l'emporta sur le sien. Cependant il fit partir Ballester & Garcias *de Barantes*, chargés de toutes les informations qu'il avoit fait recueillir contre les Rebelles. Dans la Lettre qu'il y joignit, il exposoit les funestes effets de la révolte, la nécessité où il s'étoit vû, pour conserver la Colonie, de signer des Articles dont il gémissoit, & combien il seroit dangereux que Leurs Majestés ratifiassent un Traité, qui blessoit tous les droits de l'autorité suprême. Il ajoûtoit que, depuis la conclusion du Traité, les Rebelles tenoient une conduite qui autorisoit la Cour à desavouer ce qu'on leur avoit promis en son nom; que d'ailleurs ils étoient redevables de tous les tributs des Rois & des Seigneurs Indiens, qu'ils avoient détournés; qu'il n'avoit pû leur donner un acquit de ces dettes, ni revoquer deux Sentences, par lesquelles ils avoient été déclarés Traîtres, convaincus de rébellion, & condamnés à ce titre. Il faisoit de nouvelles instances pour obtenir un Magistrat habile, auquel il demandoit qu'on joignît un Intendant des Finances & un Tréforier Royal. Il représentoit, que si Leurs Majestés vouloient être fidèlement servies, par les Gouverneurs qu'il établissoit sous leurs ordres, il étoit important de leur accorder des honneurs & des récompenses proportionnées à leurs services.

Comment l'Amiral rend compte de la revolte à la Cour.

„ partemens en propre, des Terres pour labourer, & à chacun une Ordonnance pour „ être payés de leur solde; que l'Amiral feroit publier, à son de trompe, que tout „ ce qu'on attribuoit de mal à Roldan & à „ ses Amis, étoit supposé par de faux témoins, qui leur vouloient du mal, & qui „ n'aimoient pas le Service du Roi". Ces Articles ayant été accordés, Roldan en alla rendre compte à ses Complices; &, deux jours après, ils envoyèrent un modéle des Provisions Royales, qui contenoit plusieurs articles indécens, ridicules & insupportables. Le dernier portoit, que si l'Amiral n'effectuoit pas ce qu'il avoit promis, il leur seroit permis de se rassembler & de réunir toutes leurs forces pour l'y contraindre. *Liv.* 3. *Chap.* 16.

(*d*) *Ibidem.*

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1498.

vices. Enfin, il supplioit le Roi & la Reine de considérer qu'il touchoit à l'âge caduc; que Dom Diegue, son Fils aîné, commençoit à se trouver capable de les servir, & qu'étant destiné à lui succeder, il étoit à propos de l'envoyer aux Indes, pour le former aux affaires, & le rendre digne de leur confiance, dans les deux grandes Charges d'Amiral & de Vice-roi (e).

Il demande qu'on lui envoye son fils.

A peine les Caravelles furent parties, que Roldan présenta un Mémoire à l'Amiral, au nom d'une centaine de ses Partisans, qui demandoient des Terres dans la Province de Xaragua. Cette proposition avoit ses dangers. La prudence ne permettoit pas de laisser prendre des Etablissemens, dans le même Canton, à tant de gens qui faisoient profession des mêmes principes, & qui étoient capables de perpétuer la révolte. L'Amiral traîna sa réponse en longueur. Il fit naître adroitement des occasions, qui inspirèrent, aux Mécontens, du goût pour d'autres parties de l'Isle. Les uns s'établirent à Bonao; d'autres au milieu de la Vega Réal, sur les bords de Rio-verde. Quelques-uns passèrent six lieues au-delà de San-Yago, dans la même Plaine, en tirant vers le Nord. L'Amiral leur distribua des Terres, avec environ vingt mille pieds de Manioc (f), & nomma, dans leurs Patentes, les Caciques de chaque Canton, pour obliger ces petits Princes de faire cultiver, par leurs Sujets, les terrains qui étoient dans leur dépendance. Telle est l'origine de ces partages Indiens, qui se multiplièrent ensuite sous les noms de *Repartimentos*, & sous d'autres titres. Roldan demanda, pour lui-même, des Terres considérables, qui lui furent accordées, avec toutes sortes d'avantages, aux environs d'Isabelle (g). Quoiqu'il ne changeât rien à sa conduite, l'Amiral dissimuloit des insultes, dont il espéroit d'être vangé par la Cour. Il se détermina même à lui donner sa confiance, dans une occasion fort délicate, où les vûes de sa politique ne furent pas trompées, & dont le récit appartient à l'Article suivant.

Divers Etablissemens qui se forment dans l'Isle Espagnole.

(e) *Ibidem.*

(f) Herrera dit, „ vingt mille, plus ou „ moins, de ces souches qui produisent le „ pain; on diroit des seps de vignes, *ajoûte-t'il*, avec cette différence, que les seps „ de vigne durent long-tems, & que ces „ souches ne durent pas plus de trois ans „ sans les renouveller".

(g) *Ibidem.*

Nota. On peut voir, pour l'Article suivant, la *Carte des Provinces de Carthagene, Sainte Marie & Venezuela*, au Tome XVI. pag. 246. de nôtre Edition, où nous avons cru pouvoir l'employer à propos d'avance, ainsi que quelques autres, auxquelles on aura soin de renvoyer, aux endroits de ce Volume, où, sans celà, elles auroient dû être placées, ce qui revient au même. R. d. E.



§. IV.

§. IV.

Voyage d'Alfonse d'Ojeda, de Jean de la Cosa, & d'Americ Vespuce.

OJEDA ET VESPUCE. L'Evêque de Badajos suscite des Concurrens à l'Amiral.

LA découverte du Continent & des Perles, dont les premières nouvelles étoient arrivées en Espagne, par la Flotte que l'Amiral y avoit renvoyée à son retour, avoit causé beaucoup de satisfaction à Leurs Majestés Catholiques; mais un événement, qui lui faisoit tant d'honneur, n'avoit pas manqué de réveiller la haine & la jalousie. L'Evêque de Badajos, qu'on pouvoit alors nommer le Ministre des Indes, parce qu'il étoit chargé de tous les ordres qui regardoient les nouveaux Etablissemens, prit cette occasion pour lui nuire. Il recevoit familièrement Alfonse d'Ojeda, qui étoit retourné depuis peu à la Cour d'Espagne. Cet adroit Avanturier, n'ayant pas eu de peine à découvrir qu'il avoit pris de l'aversion pour les Colombs, lui inspira le desir de partager avec eux la gloire des découvertes. Après avoir obtenu la communication des Plans & des Mémoires de l'Amiral, il sollicita la permission d'armer, pour continuer une entreprise, qui ne demandoit plus que de l'industrie & du courage. Il l'obtint de l'Evêque, qui la signa de son nom; mais elle ne fut point signée, & peut-être fut-elle ignorée, des Rois Catholiques. Elle portoit qu'Ojeda pourroit découvrir le Continent, & tout ce qui s'offriroit à ses recherches, sans autre condition que de ne pas entrer sur les Terres du Portugal, ni sur celles qui avoient été découvertes, au nom de l'Espagne, jusqu'à l'année 1495. C'étoit violer formellement les conventions de l'Amiral avec la Couronne.

Alfonse Ojeda est envoyé pour tenter de nouvelles découvertes.

CETTE Commission, d'un Ministre, à qui Leurs Majestés avoient confié toutes les affaires des Indes, eut bientôt rassemblé quantité d'Espagnols & d'Etrangers, qui brûloient de tenter la fortune, ou de se signaler par des avantures extraordinaires. Ojeda trouva des fonds dans Seville, pour armer quatre Vaisseaux. Il prit, pour premier Pilote, Jean *de la Cosa*, natif de Biscaye, homme d'expérience & de résolution. *Americ Vespuce*, riche Négociant Florentin, versé dans la Cosmographie & la Navigation, s'intéressa dans l'Armement, & voulut courir aussi tous les dangers du Voyage (*a*). La Flotte se trouva prête le 20 de Mai, & mit le même jour à la voile.

Il s'associe avec Jean de la Cosa & Americ Vespuce.

ON

(*a*) C'est le même, qui a donné, au Continent du nouveau Monde, le nom d'*Amérique*, malgré toutes les réclamations des Espagnols. Ils l'accusent de s'en être attribué injustement la découverte, & d'avoir dérobbé cet honneur, soit à leur Amiral, soit à Ojeda & Jean de la Cosa, tous deux de leur Nation. La question est de savoir de quel côté est l'injustice: cet examen, demandant des discussions qui ne conviennent point ici, on croit devoir se borner aux Remarques de l'Introduction, & répeter seulement que Vespuce est même accusé d'avoir publié de fausses Relations, pour en imposer mieux au Public. Il y a transposé, dit-on, les tems & les faits. C'est le doute où l'on est resté là-dessus, qui empêche de leur donner place ici. Elles se trouvent au nombre de trois, à la suite des *Décades de Pierre Martyr*, & dans le *Recueil de Ramusio*; & quelque idée qu'on doive prendre de la bonne foi de leur Auteur, elles s'accordent assez avec ce qu'on va

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1499. OJEDA ET VESPUCE. Sa route.

ON prit la route de l'Oueſt; &, tournant enſuite au Sud, on ne fut pas plus de vingt-ſept jours à découvrir une Terre, qu'on reconnut bientôt pour le Continent. La crainte des écueils obligea de mouiller à quelque diſtance du rivage; mais pluſieurs Matelots, s'en étant approchés dans les Barques, y virent un grand nombre d'Indiens nuds, qui paroiſſoient les conſidérer avec beaucoup d'admiration, & qui s'éloignèrent promptement lorſqu'on s'efforça de les attirer par des ſignes. Comme la Flotte étoit dans une Rade ouverte, où les moindres vents étoient redoutables, Ojeda réſolut de ſuivre la Côte pour chercher un Port. Après deux jours de navigation, il en découvrit un; & la vûe d'une multitude d'Indiens, qui accouroient de toutes parts, ne l'empêcha point d'y faire deſcendre quarante Hommes, avec des ſonnettes, dont le bruit eut plus de pouvoir que les témoignages de paix & d'amitié, pour arrêter ces Barbares. Cependant, la nuit ayant rappellé les Caſtillans à Bord, ce ne fut que le lendemain, à l'aide des ſonnettes & de diverſes bagatelles de l'Europe, qu'on vit naître tout d'un coup la confiance. Ces Indiens étoient d'une taille médiocre, mais bien proportionnée. Ils avoient le viſage & le front larges, la peau d'une couleur qui pouvoit être comparée à celle du poil de Lion, & toutes les apparences d'un caractère fort humain.

Il arrive au Continent de l'Amérique.

OJEDA ſe crut aſſez ſûr de leurs diſpoſitions, pour eſpérer d'eux tous les rafraîchiſſemens qu'ils pourroient fournir à la Flotte. Il fit deſcendre une partie de ſes gens, pour viſiter le Pays. Les Plantes & le Poiſſon y paroiſſoient faire la principale nourriture des Habitans, avec une eſpèce de Pain, compoſée d'une racine, qu'ils nommoient *Tuca*. Mais les Animaux ſauvages, qui s'y trouvoient en abondance, offrirent une chaſſe facile aux Caſtillans. L'eau y étoit ſi ſaine, que pour guérir les Malades, ſur-tout ceux qui étoient attaqués de la fiévre, l'uſage du Canton étoit de les plonger dans l'eau froide, & de les mettre enſuite devant un grand feu, après quoi quelques heures de ſommeil achevoient de les rétablir. La ſituation & la fraîcheur des Terres en rendoient la vûe & le ſéjour fort agréables. Mais on n'y découvrit aucune apparence d'or. Ce Pays, autant qu'on en pût juger par la ſuite du Voyage, eſt d'environ deux cens lieues au-deſſus de l'Orenoque.

Situation du Pays qu'il découvre.

Caractère & uſages des Habitans.

PENDANT vingt-ſept jours, que les Caſtillans donnèrent au repos, ils devinrent aſſez familiers avec les Habitans, pour reconnoître une partie de leurs uſages. Ces Peuples ne conſervoient pas, ſur le corps, d'autre poil que les cheveux, pour ne pas reſſembler aux Bêtes. Ils étoient extrêmement agiles & fort bons nâgeurs. On ne remarqua point qu'ils euſſent un Roi, ni des Chefs auxquels ils fuſſent obligés d'obéir. Ils n'avoient point de règle, ni d'heure fixe pour leurs repas. Chacun mangeoit lorſqu'il y étoit excité par la faim. Ils mangeoient aſſis, & toûjours fort peu. Leur vaiſſelle étoit des vaſes de terre, qu'ils fabriquoient eux-mêmes, & des cale-

va lire d'après les Eſpagnols. Herrera ne ménage point Veſpuce; & l'Hiſtorien de Saint Domingue ſoutient là-deſſus toutes les prétentions des Eſpagnols. Mais il paroît impoſſible de démêler exactement la vérité, dans un ſi grand éloignement, au travers des ténébres que les deux Parties y ont répandues.

calebasses de diverses formes. Ils dormoient dans des Hamacs de coton, suspendus à des arbres, par les quatre coins. Quoiqu'ils observassent, devant les Femmes, une sorte de décence, ils ne se retiroient point à l'écart pour les besoins naturels. Leurs mariages étoient libres; c'est-à-dire, qu'ils marquoient aussi peu de jalousie que d'attachement pour leurs Femmes, & qu'ils ne paroissoient tirer aucun droit de la qualité de Maris. Elles ne laissoient pas de multiplier beaucoup, & la grossesse ne les dispensoit pas du travail. L'accouchement leur causoit si peu d'embarras & de douleur, qu'après s'être lavées dans une Rivière, elles sembloient n'avoir rien perdu de leur vigueur & de leur gaieté: mais, au moindre sujet de plainte contre le Père, elles prenoient le jus de quelques Herbes, qui détruisoit infailliblement leur fruit, & cette facilité à se faire avorter, leur attiroit, de la part des Hommes, beaucoup de complaisance & de ménagement. Les deux Sexes étoient nuds, à l'exception des reins, qu'ils se couvroient d'une ceinture de feuilles ou de coton; mais ils étoient fort propres, par le soin continuel qu'ils avoient de se laver. Leurs Maisons étoient communes, & la plûpart assez grandes pour contenir soixante personnes. Elles pouvoient passer pour de simples retraites, contre l'excès de la chaleur & les autres injures de l'air; car elles n'étoient habitées que passagèrement, & dans les occasions où les Animaux mêmes cherchent à se mettre à couvert. Dans cette grandeur, leur forme étoit celle d'une cloche, quoique le toît ne fût composé que de branches d'arbres & de feuilles de Palmier; les murs étoient assez solides, pour résister à la violence des vents. On crut comprendre, par les signes qui servoient à s'expliquer, que les Indiens en changeoient de huit en huit ans, pour éviter les maladies qu'ils craignoient de l'infection de l'air. Leurs richesses, ne consistant que dans leurs ornemens personnels, qui étoient quelques plumes de diverses couleurs, de petites boules d'os de Poisson, & des pierres vertes ou blanches, qu'ils portoient pendues aux lèvres & aux oreilles, ces transmigrations n'avoient rien d'embarrassant; & de-là venoit, sans doute, l'indifférence qui les empêchoit aussi d'avoir plus d'attachement pour une Maison que pour une autre. Ils n'avoient aucune idée de commerce ni d'échange; & leurs desirs ne s'étendant pas au-delà de leurs besoins, dont la Nature faisoit presque tous les fraix, par l'abondance des Herbes, des Racines & du Poisson, ils donnoient libéralement tout ce qu'on leur demandoit, mais ils prenoient, avec la même franchise, ce qui piquoit leur curiosité, qui étoit satisfaite néanmoins par un moment de possession; comme si le même fond de caractère, qui leur faisoit desirer peu, ne leur eût pas permis de s'attacher beaucoup. Cependant, ils paroissoient sensibles à l'amitié; & parmi les Castillans, ils distinguoient ceux dont ils avoient reçu le plus de caresses. Ils leur amenoient leurs Femmes & leurs Filles, avec lesquelles ils les excitoient à se réjouir; & les vivres du Pays étoient offerts de même à ceux qui vouloient les accepter. On observa qu'ils ne pleuroient point leurs Morts, & qu'ils ne paroissoient pas même touchés de leur perte. Lorsqu'un de leurs Parens étoit attaqué d'une maladie mortelle, & qu'ils le croyoient proche de sa dernière heure, ils le portoient à la Montagne voisine, dans un Hamac, qu'ils attachoient aux arbres; ils chantoient & dansoient tout le jour au-

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1499. OJEDA ET VESPUCE.

autour de lui. Enfuite, lui laiffant à boire & à manger pour trois ou quatre jours, il fe retiroient, fans lui rendre d'autres foins dans l'intervalle. S'il reprenoit affez de force pour revenir à l'Habitation, il y étoit reçu avec beaucoup de joye & de cérémonie. Si la langueur continuoit, on ne ceffoit de lui fournir de l'eau & des alimens; mais lorfqu'on le trouvoit mort, on l'enterroit fur le champ, dans une foffe affez profonde, fans autre formalité que de mettre encore des alimens & de l'eau dans le même trou. Outre la méthode de plonger les malades dans l'eau froide, la diéte étoit un remède fi commun parmi ces Indiens, qu'à la moindre incommodité, ils paffoient trois ou quatre jours fans manger. Ils avoient auffi l'ufage de la faignée, mais au lieu de fe faire ouvrir la veine du bras, ils fe faifoient tirer du fang des reins & des flancs. Leurs autres remèdes étoient plufieurs fortes de vomitifs, qu'ils compofoient de différentes herbes (*b*).

Ojeda découvre un Village fitué comme Venife.

Il le nomme Venezuela.

OJEDA, fatisfait des rafraîchiffemens qu'il avoit trouvés fur cette Côte, remit à la voile pour la fuivre, jufqu'à la vûe d'un Port, où il fut furpris d'appercevoir un Village bâti comme Venife, c'eft-à-dire, dans l'eau, & fur des pilotis. Le nombre des maifons étoit de vingt-fix, qui fe communiquoient par des ponts-levis. Il lui donna le nom de *Venezuela* (*c*). Les Habitans, effrayés à la vûe des quatre Navires, levèrent auffi-tôt leurs ponts, & fe retirèrent dans leurs édifices. Cependant ils envoyèrent bientôt, vers la Flotte, douze Canots, chargés d'Indiens, qui ne s'approchèrent d'abord qu'avec des marques extraordinaires d'admiration. Les fignes, par lefquels on croyoit exciter leur confiance, ne fervirent qu'à les faire rétourner au rivage. Ils fortirent de leurs Canots, pour fe mettre en chemin vers une Montagne voifine. Mais, lorfqu'on avoit perdu l'efpérance de les revoir, ils revinrent fur leurs traces, avec feize jeunes Filles qu'ils amenèrent jufqu'à la Flotte, & dont ils firent entrer quatre dans chaque Navire. On les reçut avec tant de civilité, que la joye & l'amitié, paroiffant fucceder à la crainte, on vit fortir des Maifons un grand nombre d'Habitans, qui s'approchèrent des Vaiffeaux à la nage. Mais, par une révolution, dont les Caftillans ne purent découvrir la caufe, quelques vieilles Femmes, qui nageoient auffi, fe mirent à pouffer des cris affreux. Auffitôt les feize Filles fe précipitèrent dans les flots; & les Indiens des Canots s'éloignèrent de la Flotte, en y lançant une grêle de flèches. Ojeda les fit pourfuivre par fes Barques, qui renverfèrent plufieurs Canots, & qui ne tuèrent pas moins de vingt Indiens. Il n'avoit pû fe défendre de cet emportement de colère, à la vûe de cinq de fes gens, qui étoient dangereufement bleffés. On prit deux jeunes Filles, & la Flotte remit à la voile.

Démêlé des Caftillans avec les Indiens.

Utilité qu'Ojeda tire des Mémoires de Colomb.

ELLE continua de ranger la Côte pendant l'efpace de quatre-vingt lieues, jufqu'à celle de Paria, que l'Amiral avoit découverte. Ojeda n'eut pas de peine à la reconnoître, fur les Mémoires qu'il avoit reçus de l'Evêque de Badajos. Mais les Indiens, qui fe préfentèrent au rivage, ne devoient pas être ceux que l'Amiral y avoit rencontrés l'année précédente; puifqu'ils firent connoître, par leur effroi, que les Vaiffeaux de l'Europe étoient un

(*b*) Herrera, *Liv.* 4. *Chap.* 1.

(*c*) Qui fignifie *petite Venife*.

un spectacle qu'ils n'avoient jamais vû. Cependant, après avoir été rassurés par des présens & des témoignages d'amitié, ils pressèrent les Castillans de se rendre à leurs Habitations, qui étoient à trois lieues du Port. Ojeda ne fit pas difficulté d'y envoyer vingt-trois hommes armés. Trois jours, qu'ils y passèrent, au milieu d'une foule innombrable d'Indiens, qui s'y étoient rassemblés, furent un tems de Fête, où, sans pouvoir se faire entendre autrement que par des signes, ils goûtèrent de tout ce que le Pays avoit d'agréable en chansons, en danses, en alimens, & même en Femmes, qui leur furent offertes avec une importunité à laquelle ils eurent peine à résister (*d*). Ils se laissèrent engager, par tant de caresses, à pénétrer dans des Villages plus éloignés; & leur absence, qui dura neuf jours, ne causa pas peu d'inquiétude à Bord. Mais ils revinrent avec un air de satisfaction, qui rendit témoignage à l'humanité de leurs Hôtes. Un prodigieux nombre de ces bons Indiens les escortèrent jusqu'au rivage. S'ils s'appercevoient qu'un Castillan fût las, ils le portoient dans un Hamac. Au passage des Rivières, ils s'empressoient d'offrir leurs épaules. En arrivant aux Barques, ils y entrèrent, avec tant d'ardeur & de confusion, qu'ils faillirent de les submerger. On en compta plus de mille, qui ne montèrent pas moins impétueusement sur les quatre Vaisseaux, & qui firent tomber leur admiration sur tout ce qui se présentoit à leurs yeux. Ojeda se donna le plaisir de faire jouer tout d'un coup son Artillerie. Cette Troupe curieuse & timide s'élança dans les flots; „ comme on voit au moindre bruit", suivant la comparaison de l'Auteur Espagnol, „ des millions de Grenouil- „ les sauter dans l'eau, lorsqu'elles sont à sec sur la rive". Mais l'air tranquille & riant des Matelots, ayant bien-tôt dissipé leur crainte, ils revinrent avec un nouvel empressement, & l'on n'eut pas peu de peine à les congédier. Leurs terres produisent, sans interruption, une grande variété de fleurs & de fruits. On y voit aussi une extrême abondance des plus belles espèces d'oiseaux.

Christophe Colomb. III. Voyage. 1499. Ojeda et Vespuce. Agréable accueil que ses gens reçoivent d'une Nation Indienne.

Les Castillans sortirent avec regret de ce beau Golfe d'eau douce, qui est formé par la Côte de Paria & l'Isle de la Trinité; deux noms, qui, s'étant conservés, avec celui de Boca del Drago, suffisoient pour ôter, à Vespuce, le dessein d'une odieuse injustice, & du moins pour lui faire perdre l'espérance qu'elle pût jamais trouver la moindre faveur aux yeux du Public. C'est dans ces termes que les Historiens Espagnols parlent de l'entreprise qu'il forma, de s'attribuer l'honneur de la découverte du Continent: mais leurs plaintes n'ont point empêché que le nouveau Monde n'aît pris son nom; &, quelque jugement qu'on doive porter de ses droits, il est trop tard pour les contester après une si longue possession. De Paria, la Flotte se rendit à la Marguerite, qui tenoit aussi son nom de l'Amiral. Ojeda se rapprocha ici du Golfe de Venezuela, que les Indiens nommoient *Coquibocao*. Ensuite s'étant avancé vers un Cap, auquel il donna le nom de *la Vela*, il rencontra une longue suite d'Isles, qui s'étendent de l'Est à l'Ouest, & dont quelques-unes reçurent celui de *Gigantes*. On avoit compté environ quatre cens lieues, depuis la première Terre, où la Flotte avoit abordé; c'est-à-dire

Americ Vespuce usurpe l'honneur d'avoir découvert le Continent de l'Amérique, & lui donne son nom.

Divers lieux nommés par Ojeda.

(*d*) Herrera, *Liv.* 4. *Chap.* 2.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1499. OJEDA ET VESPUCE.

dire deux cens jusqu'à Paria, & deux cens de Paria au Cap de la Vela. Les Castillans trouvèrent de l'or & des perles sur cette Côte. De la Marguerite, ils passèrent à *Cumana* & *Maracapana*, deux Villages situés sur le rivage du Continent, à sept lieues de cette Isle. Un Golfe, qui s'ouvre au-dessus de Cumana, & qui étoit environné d'Habitations, leur parut s'enfoncer d'environ quatorze lieues dans les Terres. Ils virent, dans une grande Rivière, dont ce Village est arrosé, quantité de ces monstrueux Poissons, qui se nomment *Lagaros* en Espagne, & que les Indiens appellent *Caymans*, mais qu'on ne croit pas différens des Crocodiles. Le mauvais état de la Flotte l'ayant obligée de mouiller à Maracapana, on y déchargea tous les Navires pour les carener; & pendant vingt-sept jours, qui furent employés à ce travail, on reçut, des Indiens, plus de secours qu'on n'en auroit espéré dans un Port d'Espagne. Outre les services du radoub, ils apportèrent continuellement, au rivage, toutes sortes de rafraîchissemens & de commodités. Les Castillans eurent la liberté de se répandre dans les Villages, & furent traités avec tant d'abondance & de soins, qu'ils y rétablirent parfaitement leurs forces.

Service qu'il rend aux Indiens, en faisant la guerre à leurs Ennemis.

Mais ce zèle étoit intéressé. Les Indiens avoient beaucoup à souffrir de quelques Insulaires voisins, qui leur faisoient une guerre cruelle, & qui étoient dans le barbare usage de manger leurs Captifs. Ils attendirent que la Flotte fût prête à lever l'ancre, pour supplier Ojeda de les venger. Cette prière fut accompagnée de tant de respect, & des marques d'une si vive douleur, que tous les Castillans en furent touchés. Ojeda résolut de rendre cet important service à ses Hôtes. Mais, quoiqu'ils s'offrissent à l'accompagner, il n'en prit que sept, à condition même qu'il ne seroit point obligé de les ramener dans leur Patrie, & qu'ils y retourneroient dans leurs Canots. Il avoit compris que ces Ennemis, qu'on lui donnoit à combattre, étoient des Caraïbes; & malgré l'opinion qu'il avoit prise de leur férocité, dans son séjour à l'Espagnole, il se flattoit que le bruit de son Artillerie suffiroit pour les réduire. Sept jours d'une heureuse navigation le conduisirent à leur Isle (*e*). En approchant du rivage, il fut surpris de le voir bordé de plus de quatre cens hommes, armés d'arcs, de flèches & de boucliers, qui l'attendoient avec une audace dont il n'avoit pas encore vû d'exemple parmi les Indiens. Loin de reculer à l'approche des Barques, ils s'avancèrent jusqu'au bord de l'eau, pour y lancer une grêle de flèches. Cependant le bruit de l'Artillerie & des arquebuses parut leur causer quelque épouvante, sur-tout lorsqu'ils virent tomber parmi eux un grand nombre de morts & de blessés. Ojeda saisit ce moment, pour faire descendre quarante hommes. Mais les Caraïbes, bientôt revenus de leur étonnement, firent face avec une intrepidité merveilleuse, & combattirent vaillamment pendant deux heures. S'il en périt un grand nombre, les Castillans eurent beaucoup de blessés. Ojeda, commençant à se défier du succès, envoya cinquante-sept hommes, qui firent abandonner le champ de bataille à ces redoutables Ennemis. Mais le jour suivant, ils reparurent en plus grand nombre; & les Officiers Castillans se virent obligés d'employer leur habileté pour

(*e*) L'Historien ne la nomme point; mais il paroît que c'étoit une des Antilles. *Ibidem*.

pour former une attaque régulière. Ils divisèrent leurs gens en quatre bandes, qui prirent des postes où le feu des uns ne pouvoit incommoder les autres; &, dans cette situation, qui rendoit presque tous leurs coups certains, ils renversèrent tant de Caraïbes, que ces malheureux Sauvages prirent le parti de se retirer dans leurs Montagnes, en poussant d'horribles cris. Les Castillans ne perdirent qu'un homme; & dans la fuite de leurs Ennemis, ils en prirent vingt-cinq, sans compter ceux qui étoient demeurés à demi-morts dans le lieu du combat, & dont ils ne jugèrent point à propos de charger inutilement leurs Vaisseaux. Une partie des Prisonniers fut abandonnée aux sept Indiens de Maracapana, qui partirent fort contens avec cette proie.

Ojeda passe par l'Isle Espagnole, où il est mal reçu.

OJEDA, se voyant si proche de l'Isle Espagnole, prit la résolution d'y tourner ses voiles. L'Histoire n'explique point dans quelle vûe; quoiqu'on puisse juger, par sa conduite, que pour faire apparemment sa cour à l'Evêque de Badajos, il ne pensoit qu'à braver l'Amiral, en lui apprenant le succès de son expédition. Il aborda, le 5 de Septembre, au Port d'*Yaquimo*, dans les Etats d'un Cacique, qui se nommoit *Haniguanyaba*. Les Castillans de cette Province en donnèrent avis à l'Amiral, qui n'augura pas bien de l'arrivée de quatre Vaisseaux, sous le Commandement d'un Homme de ce caractère. Ce fut dans cette occasion qu'il crut devoir employer Roldan, dont il ne connoissoit pas moins la hardiesse. Il lui donna deux Caravelles, avec ordre de se faire expliquer les motifs qui amenoient Ojeda, & de lire sa Commission. Roldan ne put arriver que le 29 au Port d'Yaquimo. Il n'y trouva point la Flotte, qui étoit à l'ancre huit lieues au-dessus; mais, apprenant qu'Ojeda étoit descendu, avec quelques-uns de ses gens, dans un Village voisin, il s'y rendit avec cinq ou six Hommes d'escorte. Leur entrevûe fut d'autant plus tranquille, qu'Ojeda, éloigné de ses Vaisseaux, affecta toute la modestie qui convenoit à sa situation. Roldan lui ayant demandé ce qui l'amenoit dans cette Isle, & pourquoi il s'arrêtoit dans un lieu si écarté, sans avoir commencé par se présenter à l'Amiral, il répondit que la nécessité de se radouber l'avoit obligé de se jetter dans le premier Port, & qu'ayant été chargé de découvrir le Continent, par des ordres de la Cour, qu'il avoit exécutés, il avoit regardé comme son premier devoir de penser à la conservation des Vaisseaux qu'on lui avoit confiés. Roldan voulut voir ses ordres, & sçavoir particuliérement s'il en avoit pour tirer des secours & des provisions de l'Espagnole, sans la permission de celui qui la gouvernoit. Sa réponse fut embarrassée. Cependant, il déclara que ses ordres ne portoient aucune exception, mais qu'il les avoit laissés à Bord. La vanité du commandement, ou le desir de répondre à la confiance de l'Amiral, fit prendre, à Roldan, un parti qui trompa la pénétration d'Ojeda. Il se hâta de retourner à ses Caravelles; & levant l'ancre aussi-tôt, il se rendit à la Flotte, où il se fit montrer les Provisions du Général, qu'il trouva signées seulement de l'Evêque de Badajos. Après cet éclaircissement, il n'eut rien de si pressant que de retourner à San-Domingo, pour en instruire l'Amiral. Mais Ojeda, bientôt instruit lui-même de ce qui s'étoit passé dans son absence, & plein des informations qu'il s'étoit procurées sur les derniers mouvemens de l'Isle, descendit vers l'Ouest, au Golfe de Xara-

Roldan est employé contre lui.

Ojeda va joindre les Rebelles de Xaragua.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1499. OJEDA ET VESPUCE.

Xaragua, dans l'espérance de s'y faire autant de Partisans qu'il y trouveroit d'anciens Rebelles. En effet, il fut reçu, avec joye, de ceux qui s'y étoient établis; &, reconnoissant bientôt qu'ils conservoient encore des sentimens de revolte, il les anima, contre l'Amiral, avec tant de chaleur & de malignité, que, sous prétexe de les faire payer de ce qui leur étoit dû par le Gouvernement, il leur fit prendre les armes. Les plus fidèles ayant résisté à ses sollicitations, il se forma deux Partis, entre lesquels on en vint aux mains dans quelques occasions sanglantes. Roldan fut envoyé dans la Province, avec une Escorte assez nombreuse pour se faire respecter. Cependant, comme il regrettoit de ne s'être pas saisi d'Ojeda, dans leur première entrevûe, il crut encore que l'adresse étoit une voye plus sûre que la force; &, pendant quelques jours, il s'efforça de l'engager dans une négociation, qui n'étoit qu'un piège pour le faire tomber entre ses mains. Mais l'autre, étant retourné sur ses Vaisseaux, passa dans la Province de *Cabay* (*f*), douze lieues plus loin, sur la même Côte. Roldan l'y suivit. Alors, ces deux esprits, qui étoient à-peu-près de la même trempe, s'observèrent comme à l'envi, & cherchèrent mutuellement à se tromper. De part & d'autre, on s'enleva quelques Officiers. Enfin l'Alcalde fut le plus adroit ou le plus heureux. Un stratagême, assez bien conçu, le rendit Maître de la Barque d'Ojeda, qui, ne pouvant aborder à terre, ni remettre à la voile sans ce secours, se vit obligé d'entrer en composition pour l'obtenir. Elle lui fut rendue sous des conditions qu'il n'osa violer, & dont la principale fut de lever l'ancre. Mais, en partant, il déclara, que n'ayant pû perdre l'Amiral dans son Isle, il alloit le faire connoître à la Cour, & soulever contre lui toute l'Espagne (*g*).

Roldan le force de remettre à la voile.

Il va grossir le nombre des Ennemis de l'Amiral en Espagne.

(*f*) Elle se nomme aujourd'hui *Arcabay*.
(*g*) Il ne partit qu'à la fin de Février 1500, *Herrera*, *Liv.* 4. *Chap.* 4.

§. V.

Voyage d'Alfonse Nino & des deux Guerres.

ALFONSE NINO ET LES DEUX GUERRES.

Autres Avanturiers qui entreprennent des Découvertes.

SI l'artificieux Ojeda satisfit son ressentiment contre l'Amiral, par quantité de mauvais offices, qui contribuèrent à sa ruine, il eut le chagrin de trouver, à Seville, d'autres Avanturiers, qui, ayant tenté la fortune comme lui, étoient revenus avec plus de diligence, & lui avoient ravi l'honneur d'apporter le premier, à la Cour, une Relation du Continent. Après son départ, *Pedro Alfonse Nino*, qui avoit accompagné l'Amiral à la découverte de Paria, & deux Marchands de Seville, nommés *Christophe & Louis Guerre*, s'étoient hâtés d'armer à son exemple, & n'avoient pas trouvé plus de difficulté que lui à se procurer une permission de l'Evêque de Badajos, pour aller découvrir de nouvelles Terres. Ils avoient pris aussi vers le Sud, & le hasard les avoit conduits à la Côte de Paria. Plus heureux qu'Ojeda, ils avoient recueilli quantité de Perles, dans le Golfe qu'il avoit nommé *las Perlas*, & qui est formé par les Isles voisines de la Marguerite. De-là, ils étoient passés à Cumana, à Venezuela, & dans d'autres lieux

Ils visitent les mêmes lieux qu'Ojeda.

lieux qui avoient été déja visités; d'où s'étant avancés beaucoup plus, ils avoient découvert une Baye semblable à celle de Cadix. Cinquante Indiens y étoient venus au-devant d'eux, le cou & les bras chargés de Perles, qu'ils leur avoient données volontairement. Le lendemain, ils étoient descendus dans un Village, nommé *Curiana*, où ils avoient été traités avec une abondance surprenante de toutes sortes de Venaison. Mais, ce qui leur avoit causé plus d'étonnement, ils avoient observé que les Indiens portoient, entre les Perles de leurs colliers, des Grenouilles & d'autres Insectes d'or. Ils avoient demandé d'où venoit ce précieux métal. On leur avoit répondu qu'il s'en trouvoit beaucoup à six journées de-là, dans une Province qui se nommoit *Curiana Cancbieta*. Ils s'y étoient rendus; & les Habitans s'étoient présentés, en effet, avec quantité d'or & de joyaux, qu'ils avoient troqués pour des bagatelles de l'Europe. Mais, quoiqu'ils portassent aussi des Perles, ils avoient refusé de s'en défaire. Les Castillans, ayant voulu pénétrer plus loin, s'étoient vûs arrêtés, sur les Côtes suivantes, par des légions d'Indiens, armés d'arcs & de fléches, qui bordoient le rivage pour s'opposer à leur descente; &, ne se trouvant pas capables de leur faire la loi avec un seul Vaisseau, ils étoient retournés à Curiana, où ils avoient été reçus avec la même joye qu'à leur passage. Pour des Epingles & des Aiguilles, ils avoient tiré des Habitans plus de cent cinquante marcs de Perles, dont quelques-unes étoient de la grosseur d'une Aveline, & d'une très belle eau, sans autre défaut que d'être mal percées (*a*). Ils avoient repris de-là vers Paria & la Boca del Drago, d'où, remontant le long de la Côte, ils avoient découvert la Pointe d'*Araya*, au Nord de la Pointe Occidentale de la Marguerite; & là, descendant pour faire de l'eau & du bois, qui commençoient à leur manquer, ils avoient découvert, les premiers, ces fameuses Salines, qui sont formées, à douze ou quinze pas du bord de la Mer, par un Lac, au fond duquel on trouve continuellement du sel, & qui en porte même sur la surface de ses eaux, lorsqu'il se passe quelques jours sans pluye. On voit arriver, à cette Pointe, une infinité de Rayes, d'un excellent goût, & quantité de Sardines. C'étoit de-là que le Vaisseau Castillan avoit remis à la voile pour l'Espagne, où il étoit arrivé le 6 de Février 1500 (*b*).

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1499. ALFONSE NINO ET LES DEUX GUERRES.

Ils découvrent la Pointe d'Araya, & les Salines.

(*a*) Herrera, *Chap*. 5.

(*b*) *Ibidem*. Nino aborda au Royaume de Galice au bout de soixante jours. On l'accusa d'avoir détourné la plus grande partie des marchandises, qui appartenoient au Roi; ce qui fut cause que Fernand *de Mega*, Gouverneur de Galice, eut ordre de l'arrêter; mais il prouva son innocence & obtint sa liberté. R. d. E.

§. VI.

Voyage d'Yanez Pinçon.

YANEZ PINÇON. 1500.

Nouvelles Découvertes.

D'UN autre côté, Vincent Yanez Pinçon, qui avoit accompagné l'Amiral dans le premier Voyage, étoit sorti du Port de Palos, au mois de Décembre, avec quatre Vaisseaux armés à ses fraix (*a*). Il prit la route du

(*a*) *Ibid.* Chap. 6.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1500. YANEZ PINÇON.

du Sud, comme ceux qui l'avoient précédé; mais, tournant ensuite au Levant, il s'avança l'espace de sept cens lieues, jusqu'à ce qu'ayant perdu le Nord, il passa la Ligne équinoctiale. C'est le premier Castillan qui l'aît traversée, malgré la violence de plusieurs tempêtes, qui faillirent de l'ensevelir sous les flots. Enfin, pénétrant deux cens cinquante lieues plus loin, il découvrit un Cap, auquel il donna le nom de *Consolatione*, & qui porte aujourd'hui celui de *Saint-Augustin*. La Mer y étoit bourbeuse & blanchâtre, comme l'eau d'une Rivière. On y jetta la sonde, qui donna seize brasses. Les Castillans ne virent paroître personne au rivage; mais ils y trouvèrent quelques traces d'Hommes. C'est cette Terre, que les Portugais nommèrent ensuite *Terra de Santa Cruz*, & qui n'a pas laissé de conserver le nom de *Bresil*, que lui donnoient ses anciens Habitans. Vincent Yanez en prit possession, au nom des Couronnes de Castille & de Leon. Quelques feux, qu'on apperçut pendant la nuit, firent marcher le lendemain, vers le même lieu, quarante Hommes, qui furent tout-d'un-coup surpris par la vûe de trente-six Indiens, armés d'arcs & de fléches, & d'une taille extraordinaire. Le combat paroissoit inévitable, entre deux Partis presqu'égaux, qui se voyoient avec un même étonnement, & que rien n'avoit disposés à la confiance. Les Castillans firent briller des miroirs & des grains de verre. Ils firent entendre, sur-tout, le bruit de leurs sonnettes, qui avoit causé tant de fois de l'admiration aux Indiens. Mais ces fiers Sauvages en parurent si peu touchés, qu'après avoir consideré froidement ce qu'on leur offroit, ils s'éloignèrent d'un pas grave & sans aucune marque de crainte. Un caractère si ferme, ou si farouche, détermina Yanez à lever l'ancre avant la nuit.

Pinçon est le premier Castillan qui passe la Ligne.

Première Découverte du Bresil.

Il s'approcha de l'embouchure d'une Rivière, qui n'avoit point assez d'eau pour recevoir sa Flotte; mais, quelques Soldats, descendus dans les *Barques*, apperçurent un assez grand nombre d'Indiens armés, vers lesquels ils prirent le parti d'envoyer un Homme seul, sans autres armes que son épée. Le Castillan, qui ne pouvoit avoir accepté cette commission sans beaucoup de courage, s'avança vers eux, de l'air qu'il crut le plus propre à les adoucir, & leur jetta une sonnette. De leur côté, ils lui jettèrent un bâton doré, d'un ou deux pieds de long. Mais lorsqu'il se fût baissé pour le prendre, ils se précipitèrent sur lui, dans le dessein apparemment de le tuer ou de s'en saisir. Il fut abbattu par le premier effort; mais, se relevant aussi-tôt, il se servit de son épée, avec tant de vigueur & d'adresse, qu'après les avoir écartés assez loin, il les réduisit à faire un cercle autour de lui, dans lequel il continua de se défendre, & dont il leur ôta la hardiesse de s'approcher. Ce courage extraordinaire, qu'ils n'attendoient pas d'un Homme seul, parut les frapper d'admiration. Mais, voyant accourir les autres Castillans, qui venoient au secours de leur Compagnon, ils décochèrent sur eux une grêle de fléches, qui en tuèrent huit ou dix, & qui en blessèrent un plus grand nombre (*b*). Le combat devint furieux; & les Castillans, forcés

Combat entre un Castillan & plusieurs Indiens.

(*b*) Il est étonnant que ces Indiens n'ayent point employé, contre un seul homme, les mêmes armes, dont ils se servirent si utilement pour repousser ce grand nombre d'Etrangers. R. d. E.

forcés de reculer, se virent poursuivis jusques dans leurs Barques, où les Indiens entreprirent de saisir leurs rames. Ils enlevèrent même une Barque, après avoir tué celui qui la gardoit, malgré les coups d'épées & de lances dont on leur perçoit le ventre, & qui en firent tomber une partie dans les flots. Enfin, ils se retirèrent; & les Castillans, fort affligés de leur perte, ne pensèrent qu'à rentrer dans leurs Vaisseaux (*c*). Christophe Colomb. III. Voyage. 1500. Yanez Pinçon.

Ils descendirent à l'Ouest, l'espace de quarante lieues, jusqu'à une grande Rivière, qu'ils nommèrent *Maragnon* (*d*), dont l'embouchure n'a pas moins de trente lieues; & l'eau se trouvant potable dans cette étendue, ils en remplirent leurs tonneaux, avec la satisfaction de pouvoir se vanter d'avoir fait de l'eau douce en Mer. Mais en traversant cette vaste embouchure, qui est coupée, vers la Terre, par quantité de petites Isles, ils trouvèrent les vagues si fortes, qu'elles élevoient les Vaisseaux à deux ou trois picques de hauteur. Yanez descendit ensuite avec trente Hommes, pour s'avancer vers la Côte de Paria: mais il fut arrêté en chemin par une autre Rivière, qui, sans être aussi forte que celle de Maragnon, a, comme elle, vingt-cinq ou trente lieues d'embouchure, & ne mêle pas moins d'eau douce à celle de la Mer. Aussi lui donna-t-il le nom de *Rio Dolce*. Mais on a jugé, depuis, que c'étoit un des Bras de l'*Orenoque*, ou le Golfe même qui sépare l'Isle de la Trinité, de la Côte de Paria (*e*); & vraisemblablement c'étoit le Bras, dont les bords sont habités par la Nation des *Aruacas*. Les Castillans, étant passés de-là aux Isles qui se rencontrent sur la route de l'Espagnole, y essuyèrent une horrible tempête, qui fit périr deux de leurs Vaisseaux à la vue des autres; & le reste de cette malheureuse Flotte rentra dans un Port d'Espagne au mois de Septembre, avec la seule gloire d'avoir découvert six cens lieues de Côte au-delà du Golfe de Paria. Rivière de Maragnon. Rio Dolce. Pinçon revient en mauvais ordre.

(*c*) Relation Espagnole du Voyage d'Yanez Pinçon.

(*d*) On a reconnu depuis que ce n'étoit qu'une Baye, dans laquelle se déchargent trois Rivières; elle contient une Isle, qui a retenu le nom de *Maragnon*, ou *Maragnan*, & qui le donne à toute une Province du Bresil.

(*e*) *Acuna*, Description de la Rivière des Amazones.

§. VII.

Voyage de Diego de Lopez.

Ce fut encore avant la fin de 1499, que Diego *de Lopez*, Négociant, de Palos, partit avec deux Navires, qui pénétrèrent heureusement jusqu'au Cap de Saint-Augustin. Les Historiens Espagnols prennent toûjours soin d'observer, que ces premiers Navigateurs faisoient autant d'Actes de possession, qu'ils reconnoissoient de lieux, au nom de la Couronne de Castille. Un d'entr'eux, pour confirmer le droit de ses Maîtres, écrivit son nom sur un arbre d'une si prodigieuse grosseur, que seize Hommes, se tenant par la main, ne pouvoient l'embrasser (*a*). De-là, Diego Lopez alla Diego de Lopez. Il tente de nouvelles Découvertes.

(*a*) Herrera, *Liv.* 4. *Chap.* 7.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1500. DIEGO DE LOPEZ.

alla visiter le Fleuve Maragnon; mais l'effroi que Vincent Yanez venoit d'y répandre, avec ses trente-six Hommes, ayant armé tous les Habitans, il les trouva disposés à défendre l'entrée de leurs Terres; & la tentative qu'il fit pour aborder, lui coûta dix Castillans. Il paroît que d'autres combats, dont il ne remporta pas plus de succès sur cette Côte, & la diminution de ses vivres, que tant d'obstacles ne permettoient pas de réparer, lui firent prendre le parti de retourner en Espagne (*b*).

(*b*) *Ibid.*

§. VIII.

Voyage d'Alvarez de Cabral.

ALVAREZ DE CABRAL. Les Portugais abordent au Bresil.

MAis, dans le même-tems, une Flotte Portugaise de treize Navires, que le Roi Dom Manuel envoyoit aux Indes Orientales, & qui, pour éviter la Côte de Guinée, où les calmes sont fréquens, avoit pris le large aux Isles du Cap-Verd, en tirant droit au Sud, dans la vûe de doubler plus facilement le Cap de Bonne-Espérance, aborda, le 24 d'Avril, après un mois de navigation en haute Mer, à la Côte d'une Terre inconnue, qui, suivant le calcul des Pilotes, pouvoit être éloignée d'environ quatre cens cinquante lieues de la Côte de Guinée, & vers les dix dégrés de latitude Australe. Alvarez de *Cabral*, qui commandoit la Flotte, s'imagina si peu que cette Terre pût être le Continent, qu'il ne la prit d'abord que pour une grande Isle. Mais, après l'avoir suivie assez long-tems, il fit descendre quelques gens éclairés, qui lui en firent prendre une autre opinion. Les Indiens, qui se présentèrent en grand nombre, étoient noirs, quoiqu'ils ne le fussent pas autant que ceux de Guinée. Leurs cheveux étoient moins crépus, & ressembloient beaucoup plus aux nôtres. A l'approche des Portugais, ils se retirèrent sur une Montagne, d'où ils paroissoient les observer avec un mélange d'étonnement & de crainte. Le mauvais tems n'ayant pas permis aux Barques d'entrer dans un Port voisin, Alvarez en fit chercher au-dessous un plus commode, où il mouilla le même jour, & qu'il nomma *Puerto-Seguro*. Ses gens y prirent deux Indiens, qu'il fit vêtir proprement, & qu'il renvoya au rivage. Bientôt, on en vit arriver un grand nombre, avec des fluttes & d'autres instrumens, au son desquels ils donnoient de grandes marques de joye. C'étoit le jour de Pâques. Cabral étant descendu avec la plus grande partie des Equipages, pour entendre une Messe solemnelle sous un grand arbre, au pied duquel il avoit fait dresser un Autel, la vûe de cette auguste cérémonie fit approcher les Indiens, avec une confiance qui parut venir d'un sentiment de Religion. Il se mirent à genoux, & se prosternèrent comme les Chrétiens; ils se frappèrent l'estomach, ils imitèrent toutes les actions du Prêtre & des Assistans; &, pendant la Prédication, dont les saints Mystères furent suivis, ils marquèrent autant d'attention & de pieté, que s'ils eussent compris les vérités qu'on leur annonçoit. Cette apparence de docilité ne put être attribuée qu'à la force de l'exemple. Mais Cabral en augura bien pour l'avenir; &, dans la joye d'une si belle découverte, il fit partir un Vaisseau pour en porter la première nouvelle à Lisbonne. Il planta, dans le même lieu, une Croix de

Ils découvrent Puerto-Seguro.

Alvarez de Cabral prend possession du Pays.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1500. ALVAREZ DE CABRAL.

de pierre, qui lui fit donner, au Pays, le nom de *Santa Cruz*: origine & titre de possession respectables, suivant la remarque de l'Historien Portugais, mais, qui n'a point empêché, qu'à la longue, le nom de *Bresil*, ou *Brasil*, qui étoit celui que les Habitans naturels donnoient à leur Patrie, n'ait prévalu en Portugal comme dans toutes les autres Nations. Cabral, appellé aux grandes Indes par des ordres plus importans, remit à la voile, après avoir laissé au rivage deux Bannis, du nombre de ceux qu'il avoit à Bord, pour apprendre la langue des Indiens, & se familiariser avec leurs usages (*c*).

(*c*) Relation Portugaise du Voyage d'Alvarez de Cabral, & *Herrera*, *Liv.* 4. *Chap.* 7. NB. La Relation de son Voyage est au premier Tome de ce Recueil. R. d. E.

§. IX.

Voyage de Gaspard de Corte-Real.

CORTE-REAL.

LA jalousie des Portugais, qui, malgré le Traité de Partage, leur faisoit toûjours regarder les découvertes & les progrès des Espagnols comme autant d'usurpations sur leurs propres droits, porta, dans le cours de cette année, Gaspard *de Corte-Real*, Gentilhomme d'une haute distinction, à tourner ses recherches vers le Nord de l'Amérique, tandis que les Rivaux de sa Nation sembloient porter toutes leurs vûes vers le Sud. Quelques Auteurs ne le font partir néanmoins que l'année d'après. Il paroît que le seul hazard fit aborder son Vaisseau à l'Isle de *Terre-Neuve*, dans une Baye, à laquelle il donna le nom de *la Conception*, qu'elle conserve encore. Il visita toute la Côte Orientale de l'Isle; &, de-là, poussant jusqu'à l'embouchure de la grande Rivière du *Canada*, il découvrit un Pays, qu'il nomma *Terre-Verte*, & qui fut nommé ensuite *Terre de Corte-Real*. C'est la partie Septentrionale de la Terre de *Labrador*, dont les Habitans se nomment *Esquimaux*; Sauvages, absolument différens de tous les autres Peuples de l'Amérique, auprès desquels ils paroissent étrangers. Ils sont si farouches & si défians, qu'on n'est jamais parvenu à les apprivoiser. Corte-Real vint rendre compte de son expédition au Roi son Maître; mais, s'étant hâté de retourner vers les mèmes lieux, il eut le malheur d'y périr, sans qu'on aît jamais sçû s'il y fût tué par les Sauvages, ou s'il fut enséveli dans les flots. *Michel* de Corte-Real, son Frère, entreprit de marcher sur ses traces avec deux Vaisseaux; & n'étant jamais revenu en Portugal, son sort n'est pas mieux connu. Le Roi, qui regrettoit la perte de ces deux Officiers, ne voulut pas permettre à *Jean Vasquez* de Corte-Real, leur aîné, & Grand-Maître de sa Maison, de tenter le même Voyage, dans l'espérance de les retrouver. Il ne laissa point d'y envoyer d'autres Vaisseaux, qui revinrent plus heureusement, mais dont toutes les recherches furent inutiles pour vérifier la funeste avanture des deux Frères (*a*).

Il aborde à l'Isle de Terre-Neuve.

Il découvre une partie du Continent, qu'il nomme Terre-Verte.

Il périt dans un second Voyage, & son Frère après lui.

§. X.

(*a*) C'est à *Champlain* qu'on doit ce détail. *Voyez*, ci-dessous, la Relation de son Voyage.

CHRISTOPHE COLOMB. III. Voyage. 1500.

§. X.

Voyage de Jean Cabot, & de ses trois Fils.

JEAN CABOT, ET SES TROIS FILS.

Leurs découvertes sont douteuses.

HACKLUYT a publié, dans son Recueil, des Lettres Patentes du Roi *Henri VII*, qui accordent à *Jean Cabot*, Marchand Vénitien, établi à Londres, & à ses trois Fils, *Louis*, *Sébastien* & *Sancius*, la permission de faire des découvertes dans le nouveau Monde. Plusieurs Ecrivains, se fondant sur la datte de ces Lettres, qui est l'onzième année du règne de Henri, font partir Jean & Sébastien Cabot dès l'an 1497, leur font reconnoître alors l'Isle de Terre-Neuve & la Terre de Labrador, & supposent qu'ils s'élevèrent jusqu'au cinquantième dégré de latitude du Nord (*a*). Mais d'autres raisons portent à croire que ce Voyage ne fût entrepris que plusieurs années après (*b*), & qu'il est postérieur à celui de Corte-Real.

Prétention des Vénitiens.

LES Vénitiens prétendent aussi à l'honneur d'avoir découvert le Nord de l'Amérique, ou d'avoir été les premiers qui en ayent répandu la connoissance en Europe. Ils font valoir le témoignage d'Antoine & de Nicolas *Zeno*, Frères, & Nobles Vénitiens, qui étant partis des Côtes d'Irlande, en 1390, furent poussés, par une tempête, sur le *Frisland*, qu'on prend pour une partie du Continent de *Groënland* (*c*), où ils furent informés, à la Cour même du Roi, que l'*Estotiland*, nom qu'ils ont donné à la partie Septentrionale de la Terre de Labrador, venoit d'être découvert par quelques Pêcheurs, Sujets de ce Prince.

Prétention des Anglois.

ON a vû, dès l'entrée de ce Volume, que les Anglois, s'attribuant le même

(*a*) Ramusio dit jusqu'à soixante-sept degrés & demi. *Préface de son III. Tome.* Gomara dit plus de cinquante-huit. *Liv.* 2. *Chap.* 4.

(*b*) 1°. Les Patentes de Henri VII ne contiennent que la permission vague de partir & de faire des découvertes; & ce Prince n'y joignit que deux ans après, celle de prendre un certain nombre de Vaisseaux dans les Ports d'Angleterre. Hackluyt rapporte aussi cette seconde permission. 2°. Pierre Martyr, Gomara, & Ramusio, qui parlent du premier Voyage de Sébastien Cabot, ne marquent point l'année, & ne nomment point son Père. 3°. Sébastien Cabot même, dans un Discours, que Ramusio (*II. Tome de son Recueil*) rapporte de lui à *Galeas Butrigarius*, Légat du Pape en Espagne, assure que ce fut après la mort de son Père, & lorsqu'on sçût en Angleterre que Christophe Colomb avoit découvert les Côtes de l'Amérique, qu'il fut envoyé, par Henri VII, pour trouver un Chemin au Cathay par le Nord. A la vérité, il ajoûte, que, *si sa mémoire ne le trompe point*, ce fut en 1496. Mais il paroît évidemment que sa mémoire l'a trompé, puisque Christophe Colomb n'avoit pas encore découvert le Continent de l'Amérique en 1496, & puisqu'il n'est pas moins certain, par les Patentes d'Henri VII, que Cabot le Père vivoit alors. Aussi l'Auteur de l'Introduction à l'Histoire Universelle, ne met-il ce premier Voyage qu'en 1516, sans dire néanmoins sur quel témoignage il se fonde. *Chap.* 20, *de l'Amérique*, pag. 392. Au milieu de ces obscurités, on prouve clairement, & personne ne conteste, que dès l'année 1504, des Bâtimens Basques, Normands, & Bretons, faisoient la Pêche de la Morue sur le grand Banc de Terre-Neuve, & le long de la Côte Maritime du Canada; ce qui doit faire présumer qu'ils avoient connu ces lieux plutôt, & peut être les premiers. *Voyez ci-dessous, année 1523.*

(*c*) On attribue la découverte du Frisland à ces deux Frères. Leur Relation est dans Ramusio. Il paroît certain, par un Acte de Louis le Débonnaire, que le *Groenland* étoit connu au neuvième siècle, comme l'*Islande*, & d'autres Isles du Nord. Cet Acte est un Privilége accordé à l'Eglise de Hambourg, du 15. Mai 834.

me honneur, font remonter leurs prétentions jusqu'à l'an 1170, dans un Voyage qu'ils donnent à *Madoc*, Frère de David, Fils d'*Owen-Guyned*, Prince de Galles, auquel ils font découvrir une belle Terre au Nord de l'Amérique. Malheureusement cette navigation ne se trouve appuyée sur aucun monument certain; & les preuves, qu'on en apporte (*d*), n'ayant paru qu'après la découverte de Colomb, on peut les regarder comme un ouvrage de la jalousie & de l'ingratitude, pour lui enlever un honneur qui paroît n'appartenir qu'à lui.

(*d*) *Recueil de Hackluyt*, pag. 1. Ces preuves se trouvent dans l'Histoire du Pays des Galles, par *Powell*. On rapporte aussi une Epigramme de *Meredith*, en Langue Galloise; mais ce Meredith ne vivoit qu'en 1477.

Madoc Wyf, Mwyedic Weedd,
Jawn genau, Owyn-Gynedd,
Ni fynnum dir, fy enaid oedd,
Na da mawr, ond y moroedd.

C'est-à-dire, „ Je suis ce Madoc, fils d'Owen-Guyned, à qui sa patrie & ses richesses „ ne plurent point, mais qui prit plaisir à chercher de nouvelles Terres".

§. XI.

Suite du troisième Voyage de Christophe Colomb.

Suite du III. Voyage.

PENDANT que les Ennemis de l'Amiral attentoient à sa gloire, ou que, par un motif plus noble, d'autres cherchoient à la partager, il avoit à réprimer, dans son Isle, les flammes de la sédition, qu'Ojeda y étoit venu rallumer, & des soins à prendre dans l'éloignement, pour se défendre contre les accusations dont on le noircissoit en Espagne. La préference, qu'il crut devoir au premier de ces deux objets, parce qu'il ne mettoit rien en balance avec les obligations de son Emploi, lui fit oublier trop long-tems ses intérets personnels. Un Castillan, nommé *Fernand de Guevare*, proche Parent de ce Moxica, qui étoit entré dans les anciens complots de Roldan, enleva, au Cacique Bohechio, une jeune & belle Indienne, qui se nommoit *Hygueymota*. Il s'étoit flatté de pouvoir se dérobber, avec sa Maîtresse, sur les Vaisseaux d'Ojeda; mais, les ayant trouvés partis, il ne pensa qu'à susciter de nouveaux troubles, pour se mettre à couvert sous le voile des mécontentemens publics. Il trouva quantité de Partisans, entre ceux qui s'étoient déclarés pour Ojeda; & sa révolte auroit eu des suites dangereuses, si Roldan, qui commençoit à respecter sincérement les Loix, n'eut trouvé le moyen de se saisir de lui, & de sept ou huit de ses principaux Complices, qu'il fit conduire prisonniers à San-Domingo. La tranquillité paroissoit rétablie, lorsque Moxica, informé de la disgrace de son Parent, parcourut tous les Villages de la Vega pour exciter le Peuple à se soulever, en déclarant, avec la dernière audace, qu'il étoit résolu de tuer l'Amiral & l'Alcalde. Dans la nécessité de se défendre, l'Amiral négligea d'envoyer ses Mémoires en Espagne, & d'informer la Cour de l'injurieuse conduite d'Ojeda. Il prévint les Rebelles, en leur portant la guerre dans leurs retraites. Il les défit; & Moxica, étant tombé entre ses mains avec quelques autres, il les fit pendre aux crenaux de la Forteresse. L'Adelan-

Nouvelles séditions dans l'Isle Espagnole.

Guevare est arrêté.

L'Amiral fait mourir quelques Rebelles.

Christophe Colomb. Suite du III. Voyage. 1500.

lantade en prit aussi plusieurs, qui furent destinés au même sort; mais une étrange révolution leur sauva la vie, lorsqu'on s'y attendoit le moins.

Révolution funeste aux Colombs.

Dès l'année précédente, un grand nombre de Mécontens, qui étoient sortis de l'Isle Espagnole, avoient entrepris, comme de concert, de soulever toute l'Espagne contre les Colombs. Ils s'étoient rendus à Grenade, où la Cour étoit alors; &, répandant les plus noires calomnies contre l'Amiral, ils avoient également réussi à le rendre odieux au Peuple, & suspect au Roi. Un jour quelques-uns de ces Séditieux, ayant acheté une charge de raisin, s'étoient assis à terre pour la manger, au milieu d'une Place publique, & s'étoient mis à crier que le Roi & les Colombs les avoient réduits à cette misère, en refusant de leur payer le salaire qu'ils avoient mérité dans les pénibles travaux des Mines. Si le Roi paroissoit dans les rues de Grenade, ils le poursuivoient, pour lui demander leur paye avec de grands cris; & s'ils voyoient passer les deux Fils de l'Amiral, qui étoient encore Pages de la Reine, „ voilà, s'écrioient-ils, les Enfans de ce Traî„ tre, qui a découvert de nouvelles Terres pour y faire périr toute la „ Noblesse de Castille (a)". Le Roi, qui n'avoit pas pour l'Amiral autant d'affection que la Reine, ne se défendit pas si long-tems contre le soulevement général; & la Reine même, après avoir fait plus de résistance, fut entraînée par la force du torrent. Mais rien ne fit tant d'impression, sur elle, qu'une circonstance qui n'avoit point été prévue. On doit se rappeller qu'une des conditions du Traité de l'Amiral, avec Roldan, portoit, que les Rebelles, qui voudroient retourner en Espagne, auroient la liberté d'emmener leurs Maîtresses Indiennes qui se trouvoient enceintes, ou qui étoient nouvellement delivrées. Plusieurs ne se bornant point à leurs Maîtresses, avoient apparemment embarqué des hommes sans la participation, ou par la connivence de l'Amiral, qui étoit souvent réduit à fermer les yeux sur ce qu'il n'avoit pas le pouvoir d'empêcher. On vit arriver ces Esclaves, au nombre d'environ trois cens; & la Reine, qui n'avoit rien recommandé avec tant de soin que de ne point attenter à la liberté des Indiens, ne put apprendre sans une vive colère, que ses ordres avoient été si peu respectés. Non seulement elle en fit un crime à l'Amiral, mais elle jugea qu'il ne pouvoit être plus innocent sur tout le reste; &, commençant par ordonner, sous peine de mort, que tous les Esclaves, qu'on tenoit de lui, fussent remis en liberté, elle prit en même-tems la résolution de lui ôter l'autorité dont elle l'avoit revêtu. Jamais, suivant la remarque d'un sage Historien, elle n'en prit aucune, dont elle aît eu plus d'occasions de se repentir. L'Amiral lui auroit paru moins coupable, si, rendant plus de justice à son caractère, elle eût jugé de sa conduite par les embarras & les nécessités qu'elle ne pouvoit ignorer. Avec un peu de modération, pour attendre de lui plus d'éclaircissement, elle auroit appris qu'il avoit extirpé enfin jusqu'aux moindres semences de révolte; qu'il gouvernoit avec une autorité absolue; qu'il voyoit les Castillans soumis, les Insulaires disposés à recevoir le joug de l'Evangile, & celui de la Domination de Castille; & qu'il ne demandoit pas plus de trois ans pour augmenter

Haine qu'on leur suscite en Espagne.

La Reine se prévient contre l'Amiral.

(a) Vie de Colomb, par son Fils, *Liv. 2, Chap.* 23 & 24.

ter de soixante millions les revenus de la Couronne, en y comprenant, à la vérité, la Pêche des Perles, dont il pensoit à s'assurer par une bonne Forteresse (*b*).

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voyage. 1500.

Dom François de Bovadilla est envoyé à l'Espagnole en qualité de Gouverneur Général.

DANS cette fatale conjoncture, les accusations d'Ojeda vinrent achever sa perte. Cependant elle ne fut signée qu'au mois de Juin; comme si le Roi & la Reine eussent affecté de prendre du tems, pour ne consulter que la Justice. On publia, pour colorer sa déposition, qu'il avoit demandé lui-même un premier Administrateur de la Justice dans l'Isle Espagnole, & qu'il avoit prié Leurs Majestés de faire juger ses différends personnels avec l'Alcalde Major, par des Commissaires desintéressés; que ces deux propositions paroissoient raisonnables, mais qu'on ne jugeoit point à propos de partager deux Emplois qui demandoient une autorité absolue; & que d'ailleurs on ne pouvoit en revêtir qu'un Homme de distinction, avec lequel il ne convenoit pas de laisser un Etranger, qui exerçoit deux aussi grandes Charges que celles d'Amiral & de Viceroi perpétuel. Le Roi & la Reine crurent trouver toutes les qualités qui convenoient à leurs vûes, dans François de *Bovadilla*, Commandeur de Calatrave. Avec le titre de Gouverneur Général, ils lui donnèrent celui d'Intendant de Justice, & l'ordre de tenir ses Provisions secrettes jusqu'au jour de sa réception à San-Domingo; d'où les mêmes Historiens croyent pouvoir conclure, que les Rois Catholiques avoient prêté l'oreille au bruit, que les Ennemis de l'Amiral avoient répandu, qu'il pensoit à se rendre Souverain du nouveau Monde (*c*). Bovadilla mit à la voile, vers la fin du mois de Juin, avec deux Caravelles; & le 23 d'Août on apperçut, de San-Domingo, ces deux Bâtimens, qui s'efforçoient d'entrer dans le Port, d'où ils étoient repoussés par le vent de Terre. L'Amiral étoit alors occupé à fortifier la Conception de la Vega; & l'Adelantade s'étoit rendu, avec Roldan, vers Xaragua, pour y faire une exacte recherche des Complices de la dernière revolte.

Premières circonstances de son arrivée à San-Domingo.

A la vûe des deux Caravelles, Dom Diegue Colomb, qui commandoit dans l'absence de ses deux Frères, les envoya reconnoître, par Christophe Rodriguez de *la Lengua*, avec une vive impatience d'apprendre si le jeune Diego, l'aîné des deux Fils de l'Amiral, n'étoit pas sur l'un des deux Vaisseaux. Ce fût Bovadilla même, qui se présenta sur le bord de sa Caravelle, pour répondre aux questions de Rodriguez. Il lui déclara, non-seulement son nom, mais la Commission d'Intendant de Justice qu'il venoit

(*b*) Herrera, *ubi sup.* Histoire de Saint-Domingue, *Liv.* 3. Oviedo, *ubi sup.*

(*c*) Ces Provisions portoient „ que l'Amiral ayant donné avis, à Leurs Majestés, „ que pendant le Voyage qu'il avoit fait à „ la Cour, un Alcalde & quelques autres „ Officiers s'étoient soulevés avec un grand „ nombre de Partisans, & que toutes ses exhortations n'avoient pu faire cesser le desordre, au grand préjudice du Service de „ Dieu & de Leurs Majestés, elles ordonnoient, au Commandeur François de Bovadilla, de faire une exacte perquisition des „ Coupables, de se saisir d'eux, après avoir „ reconnu la vérité, de sequestrer leurs biens, „ & de proceder contr'eux, comme il le jugeroit à propos, suivant les formes de la „ Justice: mandant en outre à l'Amiral, à „ tous les Officiers, Gouverneurs de Police, Nobles & Roturiers, & généralement „ à tous leurs Sujets de l'Isle, de prêter la „ main à l'exécution de leurs ordres". Cette Provision étoit signée du Sécretaire d'Etat, Michel Perez d'*Almanzan*. Herrera, *Liv.* 4. *Chap.* 9.

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voyage. 1500.

noit exercer contre les Rebelles; &, s'informant à son tour des affaires de l'Isle, il apprit l'exécution de Moxica & de ses Complices, l'ardeur des Colombs dans la recherche des Coupables, & la résolution où ils étoient de faire encore un exemple de Guevare, de Riquelme & de quelques autres, qui étoient destinés au supplice pour le même crime. Ces informations irritèrent le Commandeur. Quoiqu'on ne puisse douter que le Roi & la Reine, en l'honorant de leurs ordres, n'eussent crû trouver, dans sa personne, toutes les qualités qui convenoient à leurs vûes, on reconnoîtra bientôt qu'il étoit ambitieux, violent, intéressé, & que par conséquent Leurs Majestés s'étoient trompées dans leur choix. Soit qu'il eût apporté d'aveugles préventions contre les Colombs, ou que la jalousie de l'autorité lui fît déja regarder tout ce qui ne venoit pas de lui comme une usurpation de la sienne, il ne put entendre, sans indignation, qu'on lui parlât de supplice, pour des Criminels dont il devoit être l'unique Juge. Cette disposition ne fit qu'augmenter, à la vûe de deux Gibets, & de quelques Castillans qu'il y vit attachés, en arrivant dans le Port. Un ressentiment, si mal conçu, lui fit prendre la résolution de passer la nuit dans son Vaisseau.

Son caractère.

Ouverture de son administration.

Le lendemain, 24 d'Août, étant descendu dans la Ville, il se rendit d'abord à l'Eglise, où il entendit la Messe avec une grande ostentation de piété. Dom Diegue Colomb, & Perez, Major de l'Isle, y assistèrent, accompagnés de la plûpart des Habitans de San-Domingo. En sortant, il tira des Lettres qui portoient le Sceau Royal d'Espagne, & les remit à un Notaire de sa suite, avec ordre de les lire devant l'Assemblée. C'étoient celles qui le créoient Intendant de Justice. Ensuite, s'adressant à Dom Diegue, il demanda, au nom de Leurs Majestés, qu'on lui livrât tous les Prisonniers qui étoient arrêtés pour la revolte. Dom Diegue lui répondit qu'ils lui avoient été confiés par l'Amiral, dont l'autorité, sans doute, étoit supérieure à la sienne, & qu'il n'en pouvoit disposer sans son ordre. „ Je „ vous ferai connoître, reprit Bovadilla, que vous & lui devez m'obéir". Le reste du jour se passa dans une extrême agitation. Mais, le lendemain, après la Messe, à la vûe de toute la Colonie, que la curiosité n'avoit pas manqué de rassembler, Bovadilla fit lire d'autres Patentes, qui le constituoient Gouverneur Général des Isles & de la Terre-ferme du nouveau Monde, avec un pouvoir sans bornes (*d*). Ensuite, ayant prêté le Serment ordinaire, il invita tout le monde à la soumission; & pour la mettre à l'épreuve, il renouvella la demande des Prisonniers. On lui fit la même réponse, & cette fermeté l'embarrassa. Il fit lire deux autres Mande-

(*d*) Elles contenoient „ que Leurs Majestés Catholiques, pour l'accomplissement „ du Service de Dieu & du leur, pour l'exécution de la Justice, pour l'établissement de „ la Paix & du bon Gouvernement des Isles „ & de la Terre-ferme, avoient ordonné „ que le Commandeur François de Bovadilla exerçât en leur nom le Gouvernement „ des mêmes lieux, aussi long-tems qu'elles „ le jugeroient à propos, avec l'Office d'Intendant de Justice, Civile & Criminelle; „ & qu'elles entendoient qu'après qu'il auroit prêté le Serment dans les formes établies, tous leurs Sujets le reconnussent & „ lui rendissent obéissance, comme à leur „ Gouverneur & leur Juge; pour l'exécution „ de quoi elles lui accordoient un plein pouvoir, avec ordre à tous de lui obéir". La datte de cette Commission étoit du 21 de Mai. Herrera, *ibid.*

demens des Rois Catholiques, par l'un desquels il étoit ordonné, à l'Amiral, & à tous les Commandans des Forteresses & des Navires, aux Trésoriers & aux Gardes Magasins de le reconnoître pour Supérieur. L'autre regardoit la solde Militaire & la paye des Artisans & des Engagés. Après cette lecture, qui mit tous les Gens de Guerre dans ses intérêts, il somma, pour la troisième fois, Dom Diegue, de lui remettre les clés de la Prison. Sur son refus, il se rendit à la Citadelle, où Michel Diaz commandoit en qualité d'Alcalde; & lui ayant fait signifier ses pouvoirs, il ordonna que sur le champ tous les Prisonniers fussent amenés devant lui. Diaz demanda du tems pour en informer l'Amiral, dont il tenoit sa Commission. Mais le Commandeur, appréhendant que ce délai ne fût employé à faire exécuter Guevare & ses Complices, fit mettre à l'instant, sous les armes, toutes les Troupes qu'il avoit amenées, & celles même de la Ville, qui reconnoissoient déja ses ordres. La Citadelle étoit encore sans défense; & quoique Diaz se montrât, l'épée à la main, sur les creneaux, avec *Alvarado*, son Lieutenant, il y entra sans résistance. Il se fit conduire à la Prison, où il trouva les Coupables chargés de chaînes. Un leger interrogatoire parut le satisfaire; & leur ayant fait espérer leur grace, il se contenta de les laisser sous la garde d'un de ses gens.

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voyage. 1500.

Violence avec laquelle il établit son autorité.

Embarras de l'Amiral.

L'AMIRAL, bientôt informé de cette révolution, en reçut assez tranquillement la première nouvelle. La confiance, qu'il croyoit devoir aux bontés du Roi & de la Reine, après les avoir si bien servis, lui fit juger que Bovadilla étoit quelque Avanturier, tel qu'Ojeda, dont il ne lui seroit pas plus difficile de se défaire; ou du moins que sa Commission n'avoit pas plus d'étendue que celle d'Aguado. Mais, lorsqu'il eut appris que le Commandeur s'étoit rendu maître de la Forteresse, & que toutes les Troupes étoient soumises à ses ordres, il considéra cette affaire d'un autre œil. L'opinion, qu'il conservoit encore, que c'étoit quelque nouvelle fourberie, dont il avoit à se défendre, ne l'empêcha point de prendre des mesures pour le soutien de son autorité. Il se rendit à Bonao, après y avoir donné rendez-vous aux Castillans, qu'il croyoit dans ses intérêts, & l'ordre, à plusieurs Caciques, de l'y venir joindre, avec toutes les Troupes qu'ils seroient capables de rassembler. En y arrivant, il y trouva un Huissier à Verge, qui lui remit des Copies de chaque Provision du nouveau Gouverneur. Après les avoir lûes, il déclara que la première ne contenoit rien qu'il n'eût demandé lui-même; mais que l'autre, ne s'accordant point avec les Patentes irrévocables de Viceroi & d'Amiral, qu'il avoit reçues de Leurs Majestés, il ne pouvoit se persuader qu'elle vint de cette respectable source; qu'il ne s'opposoit point à l'administration de la Justice, dont Bovadilla étoit chargé; mais qu'il alloit écrire en Espagne; & qu'en attendant les explications de la Cour, sur des évenemens qui lui paroissoient obscurs, il sommoit tous les Sujets des Rois Catholiques, de demeurer dans la soumission qu'ils lui devoient. On ne douta point alors que cette querelle ne dégénérât en guerre civile, surtout lorsque le Commandeur eut affecté de ne pas répondre à une Lettre qu'il reçut de l'Amiral, & qu'on apprit, au contraire, qu'il avoit écrit à Roldan & à ses anciens

L'Isle est menacée d'une guerre civile.

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voyage. 1500.

ciens Complices dans la Province de Xaragua (*e*). Cependant on fut détrompé, quelques jours après, par l'arrivée de Velasquez, Trésorier Royal, & d'un Religieux Franciscain, nommé *Tras Sierra*, qui remirent, à l'Amiral, une Lettre signée de la main du Roi & de la Reine. Elle étoit dans ces termes: „ Dom Christophe Colomb, nôtre Amiral dans l'Ocean: „ Nous avons ordonné au Commandeur, Dom François de Bovadilla, de „ vous expliquer nos intentions. Nous vous ordonnons d'y ajoûter foi, „ & d'exécuter ce qu'il vous dira de nôtre part. *Moi le Roi, moi la Reine*". Les réflexions que l'Amiral fit sur cette Lettre, dans laquelle il ne manqua point d'observer qu'on ne lui donnoit pas le titre de Viceroi, le déterminèrent à reconnoître Bovadilla dans toutes les qualités qu'il s'attribuoit. Il partit aussitôt pour la Capitale.

Lettre du Roi qui oblige l'Amiral à la soumission.

Bovadilla informe contre lui.

A son exemple, tout ce qu'il y avoit de Castillans à Bonao, dans la Vega, & dans tous les nouveaux Établissemens, prirent le chemin de San-Domingo. Bovadilla, pour les attirer par l'intérêt, avoit déja fait publier que pendant vingt ans, ceux qui travailloient à chercher de l'or n'en payeroient au Roi que le vingtième; qu'il alloit acquitter les arrérages de la solde Militaire, & contraindre l'Amiral de satisfaire tous ceux auxquels il avoit donné quelque sujet de plainte. Les Mécontens s'empressèrent de venir déposer contre les trois Colombs, & toutes leurs accusations furent reçues. Ils chargèrent l'Amiral de les avoir maltraités, dans la fondation des Villes & des Forts, en les assujettissant à d'indignes travaux, qui en avoient fait périr un grand nombre, & de leur avoir refusé les secours les plus nécessaires à la vie; d'avoir imposé, pour des fautes légères, des châtimens trop rigoureux, souvent injustes, & quelquefois deshonorans; de n'avoir pas voulu consentir que les Insulaires fussent baptisés, parce qu'il aimoit mieux les voir Esclaves que Chrétiens; de leur avoir fait la guerre sous de vains prétextes, pour avoir occasion de les condamner à l'esclavage, & pour les faire passer en Castille; de n'avoir pas permis qu'on tirât tout ce qu'on pouvoit trouver d'or, pour ne pas diminuer trop les richesses de l'Isle, dans la vûe de s'y rendre un jour indépendant, ou de la livrer à quelque Puissance ennemie de l'Espagne; enfin, d'avoir excité les Castillans & les Indiens à se soulever contre le nouveau Gouverneur. L'Historien remarque que parmi tant d'imputations & de plaintes, il ne se trouva point une déposition favorable à l'Amiral: étrange effet de l'infortune, qui fait oublier toutes les loix de l'amitié & de la reconnoissance, & qui ne laisse voir, dans un Malheureux, qu'un objet de haine & de mépris (*f*).

Tout le monde déclare contre l'Amiral.

Ses biens sont saisis.

CHRISTOPHE Colomb fut extrêmement surpris, en arrivant à San-Domingo, d'apprendre que le Commandeur s'étoit logé dans sa Maison, qu'il avoit saisi ses papiers, confisqué ses meubles, ses chevaux, & tout ce qu'il avoit d'or & d'argent, sous prétexte de payer ceux qui se plaignoient de ne l'avoir pas été; qu'il avoit fait arrêter Dom Diègue, son Frère, sans aucune formalité de Justice, & qu'il l'avoit fait transferer dans une des Caravelles qu'il avoit amenées, avec ordre d'employer les fers pour l'y retenir. A pei-

(*e*) Herrera, *Liv.* 4. *Chap.* 9. (*f*) *Ibidem.*

peine avoit-il eu le tems de se faire expliquer tant de violences, qu'il se vit enlevé lui-même & conduit dans la Citadelle, où il fut enfermé les fers aux pieds. Herrera, quoique fort prévenu en faveur de sa Nation, donne ici le nom de *Tyran* au nouveau Gouverneur. Il traite de cruel & de détestable, un emportement de cette nature, contre un Homme, que les Rois Catholiques avoient élevé aux premiers degrés d'honneurs, & qui avoit acquis tant de gloire à l'Espagne. La suite des événemens fit même connoître que le Commandeur avoit passé ses pouvoirs, & que s'il étoit chargé d'informer, c'étoit avec respect pour la personne des Colombs (*g*). Mais sa cruauté ne fut pas plus surprenante que l'applaudissement qu'elle reçut de tous les Castillans de l'Isle. Ceux mêmes qui devoient leur fortune à l'Amiral, & qui ne subsistoient que par sa faveur, eurent la lâcheté de l'outrager; &, pendant que ses Ennemis se contentoient du moins de le noircir par leurs accusations, ce fut son propre Cuisinier, qui s'offrit indignement à lui mettre les fers aux pieds.

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voyage. 1500.

Il est plaint par les Historiens.

On lui met les fers aux pieds.

Il souffrit sa disgrace & toutes les humiliations dont elle fut accompagnée, avec une fermeté qui fut peut-être le plus glorieux trait de son caractère. Cette force d'esprit, qui ne l'abandonna jamais, parut bientôt avec un nouvel éclat. Il y avoit toute apparence que l'Adelantade, qui étoit encore en liberté, ne ménageroit rien pour arracher ses Frères d'entre les mains d'un Homme, dont il devoit appréhender les derniers excès. Bovadilla, qui en comprit le danger, envoya ordre à l'Amiral de lui écrire, non-seulement pour arrêter l'exécution de plusieurs Criminels dont il s'étoit saisi, mais pour le presser de revenir promptement à San-Domingo. L'Amiral écrivit. Il joignit, à ces deux ordres, les plus vives instances, pour engager son Frère à venir partager sa mauvaise fortune avec lui. „ Nôtre ressource, lui disoit-il, est dans nôtre innocence. Nous serons „ menés en Espagne. Qu'avons nous à desirer de plus heureux, que de „ pouvoir nous justifier?" Cette proposition dut revolter, sans doute, un Homme du caractère de l'Adelantade. Mais il ne laissa pas de se rendre à l'avis de son Frère. Il vint à San-Domingo. A peine y fut-il arrivé qu'il fut chargé de chaînes, & conduit dans la Caravelle qui servoit de Prison à Dom Diegue. Bovadilla mit le comble à ses injustices, en accordant toutes sortes de faveurs à Roldan, à Guevare & à leurs Partisans. Après avoir tourné ses premiers soins à sauver une troupe de Séditieux, qui étoient sur le point d'expier leurs crimes par le dernier supplice, on s'étoit attendu qu'il feroit, du moins, des informations sur leur conduite; mais il leur rendit la liberté, sans s'embarrasser même de sauver les bienséances.

Avec quelle fermeté il soutient sa disgrace.

Il engage son Frère à se soumettre.

DES

(*g*) Voici les termes d'Herrera: „ Beaucoup de gens assurent que l'intention des „ Rois n'avoit jamais été que Bovadilla, „ quelle que fût la force de ses Provisions, „ dût attaquer la personne de l'Amiral ni „ de ses Frères, & que comme sa prudence „ suffisoit pour lui faire voir qu'il ne le „ devoit pas, ils ne l'en avoient pas averti". *Liv.* 4. *Chap.* 10. Oviedo s'exprime à peu près de même: „ Les uns disent qu'on n'avoit „ pas commandé à Bovadilla de prendre „ l'Amiral, & qu'il n'étoit venu que comme „ Juge de résidence, pour s'informer seulement de la rebellion". *Liv.* 3. *Chap.* 6. Gomera dit qu'il avoit ordre d'envoyer en Espagne ceux qu'il trouveroit coupables. *Liv.* 1. *Chap.* 23.

Christophe Colomb. Suite du III. Voyage. 1500.

Le procès des trois Colombs est instruit.

Des emportemens si peu ménagés firent craindre pour la vie des trois Frères. Leur Procès fut instruit. Bovadilla sembloit avoir été trop loin, pour s'imposer des bornes, ou, si la facilité qu'ils eurent à détruire des accusations vagues, dont la plûpart ne regardoient même que leurs intentions, parut lui causer de l'embarras, c'étoit un motif de plus pour se défaire de trois Ennemis, dont la justification entraînoit infailliblement sa perte. Cependant, il n'osa pousser l'audace jusqu'à faire conduire au supplice un grand Officier de la Couronne; &, se contentant de rendre un Arrêt de mort contre lui & ses Frères, il prit le parti de les envoyer en Espagne, avec l'instruction de leur Procès, dans l'idée apparemment que le nombre & l'uniformité des dépositions, l'importance des articles, & la qualité des Accusateurs, dont la plûpart avoient eu d'étroites liaisons avec les Accusés, feroient confirmer sa Sentence. Les Prisonniers n'étoient pas sans inquiétude pour la décision de leur sort. Un Historien raconte qu'*Alfonse de Vallejo*, Capitaine de la Caravelle qui devoit les conduire, étant allé prendre l'Amiral pour le faire embarquer, cet illustre Vieillard lui dit tristement: „ Vallejo, où me mènes-tu? *En Espagne*, *Monseigneur* „ répondit le Capitaine. „ Est-il bien vrai? „ reprit l'Amiral. „ *Par vôtre vie*, „ repartit Vallejo „ *j'ai ordre de vous faire embarquer pour l'Espagne*". Ces assurances calmèrent son esprit. Mais, pour ne laisser rien manquer à son humiliation, Bovadilla fit publier, avant son départ, un pardon général pour ceux qui avoient eu le plus de part aux revoltes passées, & remplit plusieurs Brevets, qu'il avoit apportés en blanc, des noms de Roldan, de Guevare & des Mutins les plus décriés par le mal qu'ils avoient causé. Vallejo reçut ordre, en mettant à la voile, de prendre terre à Cadix & de remettre ses Prisonniers, avec toutes les Procedures, entre les mains de l'Evêque de Badajos & de Gonçalo Gomez de *Cervants*, Parent du Commandeur, tous deux Ennemis déclarés des Colombs (*b*).

L'Amiral est embarqué pour l'Espagne.

Il refuse de quitter ses fers.

Usage qu'il en fit en mourant.

En sortant du Port, Vallejo voulut ôter leurs chaînes aux trois Frères: mais l'Amiral protesta qu'il ne les quitteroit que par l'ordre du Roi & de la Reine; ce qui ne l'empêcha point d'être fort sensible, pendant toute la navigation, aux civilités qu'il reçut du Capitaine. On assure qu'il ne cessa jamais de conserver ses fers, & qu'il ordonna même, par son Testament, qu'après sa mort on les mît avec lui dans son Tombeau, comme un monument de la reconnoissance dont le monde paye les services qu'on lui rend (*i*). Vallejo mouilla, devant Cadix, le 25 de Novembre. Un Pilote, nommé *André Martin*, touché des malheurs de l'Amiral, sortit secrettement du Vaisseau, & se hâta de porter ses Lettres à la Cour, avant qu'on y pût recevoir la nouvelle de son arrivée.

Son arrivée en Espagne & réparations qu'il y reçoit.

Le Roi & la Reine n'apprirent point sans étonnement & sans indignation, qu'on eût abusé de leur autorité pour s'emporter à des violences, dont ils se crurent deshonorés. Ils envoyèrent, sur le champ, l'ordre de délivrer les trois Frères, & de leur compter mille écus, pour se rendre à Grenade, où la Cour étoit alors. Ils les y reçurent, avec des témoignages extraordinaires de compassion & de faveur. La Reine consola particuliérement l'Ami-

(*b*) Herrera, *ubi suprà*, Chap. 10. (*i*) *Ibidem*.

l'Amiral. Comme il avoit plus de confiance à sa bonté qu'à celle du Roi, il lui demanda une Audience secrette, dans laquelle, s'étant jetté à ses pieds, il y demeura quelque tems, les larmes aux yeux, & la voix étouffée par ses sanglots. Cette excellente Princesse le fit relever. Il lui dit les choses les plus touchantes, sur l'innocence de ses intentions, sur le zèle qu'il avoit toûjours eu pour le service de Leurs Majestés, sur le témoignage qu'il se rendoit, au fond du cœur, que s'il avoit manqué, dans quelque point, c'étoit pour n'avoir pas connu de meilleur parti dans l'occasion, & sur la malignité de ses Ennemis, que la seule jalousie de son élévation portoit à lui chercher des crimes; peu contens de lui nuire, s'ils ne le deshonoroient. La Reine parut fort attendrie de son discours (k). L'Historien de Saint-Domingue, qui fait profession d'avoir suivi des Mémoires fidèles, prête à cette Princesse une réponse véritablement noble, qui convient parfaitement aux circonstances, & qui ne s'accorde pas moins avec la conduite qu'elle ne cessa point de tenir à l'égard de l'Amiral. On ne fera pas difficulté de l'adopter, parce qu'elle supplée au silence des Ecrivains Espagnols. „ Isabelle, dit-il, en qui „ l'indignation prit la place de la douleur, releva l'Amiral, & fut quelque „ tems aussi sans trouver le pouvoir de parler. Elle se remit enfin, & lui „ dit avec beaucoup de douceur: Vous voyez combien je suis touchée du „ traitement qu'on vous a fait. Je n'omettrai rien pour vous le faire ou„ blier. Je n'ignore pas les services que vous m'avez rendus, & je conti„ nuerai de les récompenser. Je connois vos Ennemis, & j'ai pénétré les „ artifices qu'ils employent pour vous détruire: mais comptez sur moi. „ Cependant, pour ne vous rien dissimuler, j'ai peine à me persuader que „ vous n'ayez pas donné lieu à quelques plaintes. Elles sont trop univer„ selles pour n'être pas fondées. La voix publique vous reproche une séve„ rité peu convenable dans une Colonie naissante, & capable d'y exciter „ des revoltes, qui peuvent ébranler des fondemens encore mal affermis. „ Mais ce que je vous pardonne moins, c'est d'avoir ôté, malgré mes dé„ fenses, la liberté à un grand nombre d'Indiens, qui n'avoient pas méri„ té une si rigoureuse punition. Vôtre malheur a voulu qu'au moment „ que j'ai appris vôtre desobéissance, tout le monde se plaignoit de vous „ & personne ne parloit en vôtre faveur. Je n'ai donc pû me dispenser „ d'envoyer aux Indes un Commissaire, que j'ai chargé de prendre des „ informations & de me les communiquer, avec ordre de moderer une au„ torité qu'on vous accusoit de porter trop loin. Dans la supposition que „ vous fussiez coupable de tous les crimes dont vous étiez accusé, il de„ voit succeder au Gouvernement général, & vous envoyer en Espagne, „ pour y rendre compte de vôtre conduite. Mais ses instructions ne por„ toient rien de plus. Je reconnois que j'ai fait un mauvais choix; j'y „ mettrai ordre, & je ferai de Bovadilla, un exemple, qui apprendra „ aux autres à ne point passer leurs pouvoirs. Cependant je ne puis vous „ promettre de vous rétablir si-tôt dans vôtre Gouvernement. Les es„ prits y sont trop aigris contre vous. Il faut leur donner le tems de re„ venir. A l'égard de vôtre Charge d'Amiral, mon intention n'a jamais „ été

Christophe Colomb. Suite du III. Voyage. 1500.

Comment il est traité par la Reine.

Discours de cette Princesse.

(k) Tout ce qui précede est tiré d'Herrera, *Liv. 4. Chap. 10.*

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voyage. 1500.

„ été de vous en ôter la possession, ni l'exercice. Laissez faire le reste au „ tems, & fiez-vous à moi (l)".

Ce qui s'oppose au rétablissement de l'Amiral.

COLOMB, suivant le même Historien, comprit par ce discours, plus que la Reine n'avoit eu dessein de lui faire entendre. Il jugea que son rétablissement auroit blessé les règles de la Politique Espagnole; que le Roi étoit vraisemblablement sa Partie secrette; en un mot, qu'on se repentoit de l'avoir fait si grand, & qu'il ne devoit pas se flatter de faire changer la Cour en sa faveur. Aussi, sans s'arrêter à d'inutiles instances, après avoir remercié la Reine de sa bonté, il la supplia d'agréer qu'il ne demeurât pas inutile à son service, & qu'il continuât la découverte du nouveau Monde, pour chercher, par cette voye, quelque passage qui pût conduire les Vaisseaux de l'Espagne aux Moluques. Ces Isles étoient alors extrêmement célèbres, par le trafic que les Portugais y faisoient des Epiceries; & les Espagnols souhaitoient ardemment de partager avec eux un Commerce si lucratif. Le projet de l'Amiral fut approuvé avec de grands éloges. La Reine lui promit de faire équiper autant de Vaisseaux qu'il en demandoit, & l'assura que si la mort le surprenoit dans le cours de cette Expédition, son Fils aîné seroit rétabli dans toutes ses Charges (m).

Il forme un nouveau projet de Voyages.

QUOIQUE les affaires de l'Isle Espagnole cessent ici d'appartenir à l'Histoire générale des Indes Occidentales, & que, dans le nouvel ordre qu'on se propose, elles soient renvoyées à la Description particulière de cette Isle, le juste intérêt, qu'on a dû prendre à la fortune des Colombs, ne permet pas de rentrer dans le cours des nouvelles Découvertes, sans avoir expliqué les réparations qu'ils reçurent de la Reine, & qui furent confirmées par la justice même du Ciel. On s'attachera d'autant plus volontiers au dernier Historien, que c'est la partie de son Ouvrage à laquelle il paroît avoir apporté le plus de soin.

Evénemens qui justifièrent les Colombs.

RIEN ne servit tant, dit-il, à justifier l'Amiral dans l'esprit de ceux qui jugeoient de lui sans passion, que la conduite de Bovadilla. Il s'efforça d'abord d'augmenter de plus en plus la haine qu'on portoit dans les Indes aux Colombs; sans faire réflexion que cette animosité leur faisoit honneur auprès de ceux qui connoissoient les Habitans du nouveau Monde. En effet, à la réserve de quelques Officiers, le reste n'étoit qu'un assemblage de la plus vile Canaille, ou d'un grand nombre de Criminels, sortis des Prisons de Castille, sans mœurs, sans religion, & qui, n'étant venus si loin que pour s'enrichir, se persuadoient que les Loix n'étoient pas faites pour eux. D'ailleurs, malgré toutes les précautions de la Reine, il s'en trouvoit de toutes les Provinces d'Espagne, entre lesquelles on sait qu'il y a des antipathies insurmontables; source de querelles & de divisions d'autant plus funestes dans un nouvel Etablissement, qu'il s'y trouve toûjours des Mécontens, & que les Loix y sont moins en vigueur. On doit conclure qu'en voulant prendre le contrepied de l'Amiral, le nouveau Gouverneur ne put éviter de commettre de grandes fautes. Il n'y avoit, au fond, de répréhen-

Conduite odieuse du nouveau Gouverneur de l'Espagnole.

(l) Il reste à regretter qu'on ne nous apprenne point comment une si belle réponse est venue jusqu'à nous. (m) *Ibidem*.

henſible dans l'ancien Gouvernement, qu'un peu trop de ſévérité pour les Eſpagnols. Prendre une méthode entiérement oppoſée, c'étoit ſe déclarer pour des Brigands. Bovadilla donna dans cet excès, avec ſi peu de meſure, qu'on entendoit les plus honnêtes gens ſe dire entr'eux tous les jours, qu'ils étoient bien malheureux d'avoir fait leur devoir, puiſque c'étoit un titre pour être exclus des graces.

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voyage. 1500.

Le Commandeur ne traita pas les Inſulaires avec plus de prudence & d'équité. Après avoir réduit les droits du Prince à l'onzième, & donné la liberté de faire travailler aux Mines, il falloit, pour ne rien faire perdre au Domaine, que les Particuliers tiraſſent une prodigieuſe quantité d'or. Auſſi les Caciques ſe virent-ils contraints de fournir à chaque Eſpagnol un certain nombre de leurs Sujets, qui faiſoient l'office d'autant de Bêtes de charge. Enfin, pour retenir ces Malheureux ſous le joug, on fit un dénombrement de tous les Inſulaires, qui furent rédigés par claſſes, & diſtribués, ſuivant le dégré de faveur où l'on étoit dans l'eſprit du Gouverneur. Ainſi l'Iſle entière ſe trouva réduite au plus dur eſclavage. Ce n'étoit pas le moyen d'inſpirer de l'affection pour le Chriſtianiſme & pour la domination des Rois Catholiques; mais Bovadilla ne penſoit qu'à s'attacher les Caſtillans, qui étoient ſous ſes ordres, & qu'à faire en même-tems de gros envois d'or en Eſpagne, pour ſe rendre néceſſaire, & pour confirmer les ſoupçons qu'il avoit répandus contre la fidélité de l'Amiral.

Elle révolte également les Eſpagnols & les Inſulaires.

Effectivement, dans l'eſpace de quelques mois, on tira tant d'or de toutes les Mines, que, ſans un malheur, qu'on étoit fort éloigné de prévoir, l'arrivée d'une ſeule Flotte auroit pû dédommager l'Eſpagne de toutes ſes avances, & les payer même au centuple. On ſe hâtoit de profiter du tems, parce qu'on prévoyoit qu'il dureroit peu. Il en couta la vie à un ſi grand nombre d'Indiens, qu'en peu d'années l'Iſle Eſpagnole parut déſerte. On ne lit point ſans horreur, dans le récit même des Eſpagnols, les traitemens barbares auxquels ces Infortunés furent aſſujettis. Si l'inhumanité pouvoit être juſtifiée par le profit qu'elle rapporte, jamais on n'avoit trouvé des Mines plus abondantes, ni d'un or plus pur. Herrera raconte que Diaz & Garay, s'étant aſſociés pour faire travailler aux Mines de Saint-Chriſtophe, un de leurs Eſclaves, qui étoit à déjeûner ſur le bord de la Rivière de Hayna, s'aviſa de frapper la terre d'un bâton, & ſentit quelque choſe de fort dur. Il le découvrit entiérement. C'étoit de l'or. Un grand cri, que l'Eſclave jetta, dans l'étonnement de voir un ſi gros grain, fit accourir auſſi-tôt ſes Maîtres. Ils ne le virent pas avec moins d'admiration. Garay, tranſporté de joye, fit tuer un Porc, le fit ſervir à ſes Amis ſur le grain, qui ſe trouva aſſez grand pour le tenir tout entier, & ſe vanta d'être plus magnifique en vaiſſelle que les Rois Catholiques. Bovadilla l'acheta pour Leurs Majeſtés. Il peſoit trois mille ſix cens Ecus d'or; & les Orfêvres, après l'avoir examiné, jugèrent qu'il n'y en auroit que trois cens de diminution dans la fonte. On y voyoit encore quelques petites veines de pierre, mais qui n'étoient guères que des taches, & qui avoient peu de profondeur. Cette découverte étant ſans exemple, on peut juger combien elle anima les eſpérances de ceux qui s'occupoient à la même recherche.

Avec quelle avidité Bovadilla tire de l'or.

Hiſtoire d'un prodigieux morceau d'or.

CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voyage. 1501.

Bovadilla est rappellé, & Nicolas Ovando nommé pour lui succeder.

CEPENDANT, on apprit, à la Cour, la manière dont les Habitans de l'Espagnole étoient traités; & le Roi & la Reine en conçurent une égale indignation. Le rappel de Bovadilla étoit déja résolu, comme une satisfaction que Leurs Majestés croyoient devoir à l'Amiral; mais cette nouvelle devant le hâter, elles nommèrent, pour succeder au Gouvernement de l'Isle, Dom Nicolas *Ovando*, Commandeur de Larex, de l'Ordre d'Alcantara, qui devint bientôt Grand Commandeur de l'Ordre entier par la mort d'Alfonse *de Santillane*. Ses Provisions ne furent que pour deux ans; apparemment parce que la Reine vouloit rétablir, à la fin de ce terme, Christophe Colomb dans la dignité de Viceroi. Ovando étoit homme de mérite, sensé, Ami de la justice, & si modeste, qu'il refusoit jusqu'aux marques de distinction qui étoient attachées à ses Emplois. On lui fit équiper en diligence une Flotte de trente-deux voiles, sur laquelle on embarqua deux mille cinq cens Hommes, sans y comprendre les Equipages, pour remplacer, dans l'Isle Espagnole, quantité de personnes dont la Reine vouloit purger la Colonie. Entre ces nouveaux Habitans, on comptoit plusieurs Gentilshommes, tous Sujets de la Couronne de Castille. Isabelle se confirmoit, de plus en plus, dans la résolution d'exclure du nouveau Monde tous ceux qui n'étoient pas nés Sujets de la Castille. Cependant, après sa mort, on ne mit plus de distinction entre les Castillans & les Arragonois; & sous Charles-Quint, tous les Sujets des différens Etats, qui composoient la Monarchie Espagnole, obtinrent la même liberté. Comme la Cour étoit résolue de rappeller particuliérement l'Alcalde Major, Roldan Ximenès, & que l'administration de la Justice convenoit mal à un Homme de guerre, chargé d'ailleurs du Gouvernement Général, elle nomma, pour cette importante fonction, Alfonse *Maldonat*, habile Jurisconsulte. Les instructions de ces deux Officiers suprêmes furent dressées avec des soins, qui répondoient aux vûes de Leurs Majestés. Celles d'Ovando portoient particuliérement d'examiner la conduite & les comptes du Commandeur de Bovadilla, de le renvoyer en Espagne par la même Flotte, & d'apporter toute son attention à faire dédommager l'Amiral & ses Frères de tous les torts qu'ils avoient soufferts. Carvajal, dont on a déja vanté le mérite, & qui étoit demeuré fort uni avec les Colombs pendant leur disgrace, eut ordre de rester dans l'Isle, pour veiller à leurs intérêts.

Ordres donnés en faveur des Colombs.

L'ANNÉE s'étant passée en préparatifs, Ovando reçut ordre enfin de mettre à la voile. Dans sa dernière Audience, un Conseiller d'Etat lui fit un discours fort long & fort touchant (*n*), sur la conduite qu'il devoit tenir dans son administration. Il s'embarqua le 13 de Février 1502. Une tempête, qu'il essuya près des Canaries, dissipa sa Flotte, & fit périr un de ses plus grands Navires, avec cent cinquante Hommes. Tous les autres se rejoignirent à la Gomera, qui étoit le rendez-vous général, où l'on acheta un Navire, pour remplacer celui qui avoit été submergé. Quantité d'Espagnols, Habitans des Canaries, en formèrent l'Equipage. Ensuite

1502.

Ovando se rend à l'Isle Espagnole.

(*n*) Herrera le rapporte en entier, *Liv.* 4. *Chap.* 3., mais ces longues harangues sont suspectes dans l'Histoire.

te Ovando partagea sa Flotte en deux bandes, prit sous ses ordres celle qu'il crut la meilleure à la voile, & laissa le reste sous ceux d'Antoine de Torrez, qui devoit tout commander au retour. Il arriva, le 15 d'Avril, au Port de San-Domingo.

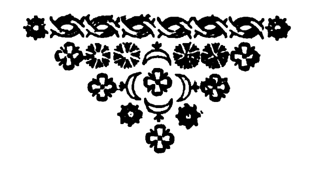
CHRISTOPHE COLOMB. Suite du III. Voyage. 1502.

BOVADILLA s'attendoit peu à recevoir si-tôt un Successeur. Cependant il vint le recevoir sur le rivage, & le conduisit à la Forteresse, où les nouvelles Provisions furent lûes devant tous les Officiers de la Colonie. Ovando fut aussi-tôt reconnu & salué sous tous ses titres, tandis que Bovadilla se vit tout-d'un-coup abandonné. Quelques Historiens ont écrit qu'il avoit été fait Prisonnier. Mais on n'en trouve aucune trace dans ceux qui paroissent les mieux instruits, & l'on y voit même qu'il fut toûjours honorablement traité. Roldan fut moins ménagé. Le nouveau Gouverneur, après avoir informé contre lui & contre ses principaux Complices, les fit tous arrêter, & les distribua sur la Flotte, pour être conduits en Espagne avec l'instruction de leur Procès. Aussi-tôt les Indiens furent déclarés libres, par la publication d'une Ordonnance du Roi & de la Reine, qui portoit aussi qu'on payeroit au Domaine la moitié de l'or qu'on tireroit des Mines, & que pour le passé on s'en tiendroit au tiers, suivant les Réglemens de l'Amiral. A la vérité, cette Ordonnance ne fut pas plutôt en exécution, que le profit des Mines cessa tout-d'un-coup. Toutes les offres qu'on fit aux Insulaires n'eurent sur eux aucun pouvoir, lorsqu'ils se crurent assurés qu'on ne pouvoit les forcer au travail. Ils préférèrent une vie tranquille, dans leur première simplicité, à la fatigue de recueillir des biens dont ils ne faisoient aucun cas. D'ailleurs, tout le monde fut revolté, qu'on obligeât de payer au Souverain la moitié de ce qui coûtoit tant de peine & de dépense. Une partie des Castillans, qui étoient arrivés sur la Flotte, s'offrirent pour remplacer ceux qui s'étoient retirés; mais ils ne furent pas long-tems à s'en repentir. L'ouvrage le plus facile étoit fait. Il falloit déja creuser bien loin, pour trouver de l'or. Les nouveaux Ouvriers manquoient d'expérience; & les maladies, dont ils furent attaqués, en emportèrent un grand nombre. Ils se dégoûtèrent d'une entreprise, qui les accabloit sans les enrichir. Le mauvais succès des Ordonnances fit juger au Gouverneur qu'elles demandoient quelque modération. Il écrivit à la Cour, pour engager Leurs Majestés à se contenter du tiers; & cette espérance rendit le courage à quelques Ouvriers. Ses représentations furent écoutées; mais, dans la suite, il fallut se relâcher encore. On se borna au quint des Métaux, des Perles & des Pierres précieuses; Réglement qui a toûjours subsisté depuis.

Etonnement de Bovadilla, qui se voit abandonné.

Roldan & les anciens Rebelles sont conduits Prisonniers en Espagne.

Nouveaux Réglemens pour les Insulaires.



CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1502.

§. XII.

Quatrième Voyage de Christophe Colomb.

OVANDO continuoit de faire régner le bon ordre & la tranquillité dans l'Isle, lorsqu'on y vit arriver une Chaloupe, envoyée par l'Amiral, qui demandoit la permission d'entrer dans le Port de San-Domingo, pour y changer un de ses Navires, qui ne pouvoit plus tenir la Mer. Après le départ de la Flotte, Ferdinand avoit goûté le projet que les Colombs avoient formé dans leur inaction, d'entreprendre de nouvelles découvertes; & quoique le délai des Ministres, à leur fournir des Vaisseaux, eût été capable de les rebuter, ils avoient été soutenus par une Lettre de ce Prince, qui reconnoissant enfin le mérite de leurs services, s'étoit expliqué dans des termes qui ne pouvoient leur laisser aucun doute de ses intentions (*a*). Cette Lettre avoit été suivie des ordres les plus pressans; & les préparatifs n'avoient pas langui, pour le départ de quatre Vaisseaux qu'on avoit accordés à l'Amiral. Il étoit parti du Port de Cadix, le 9 de Mai, avec Dom Barthelemi son Frère, & Dom Fernand, le second de ses Fils, âgé d'environ treize ans. La Forteresse d'Arzilla, fur la Côte d'Afrique, étant alors assiégée par les Maures, il s'en étoit approché pour la secourir; mais l'ayant trouvée libre, par la levée du Siége, il étoit venu mouiller, le 19 de Mai, devant la grande Canarie, d'où les vents lui avoient été si favorables, que sans changer de voiles, il étoit arrivé, le 13 de Juin, à la vûe de l'Isle *Marinino*, qui a pris depuis le nom de *la Martinique*. Il y avoit passé trois jours; après lesquels, s'étant apperçu que son plus grand Navire, qui étoit de soixante & dix tonneaux, ne soutenoit plus la voile, il avoit pris le parti de se rendre à l'Isle Espagnole.

Objet de cette nouvelle entreprise.

L'Amiral part de Cadix.

Raisons qui le font relâcher à l'Isle Espagnole, & qui empêchent Ovando de l'y recevoir.

LE nouveau Gouverneur, qui n'avoit point encore fait partir Bovadilla, ni les auteurs des anciens troubles, lui fit dire qu'il craignoit que sa présence ne causât quelque desordre dans la Colonie. Cette réponse, à laquelle il devoit s'attendre, ne laissa point de le mortifier; mais, apprenant que la Flotte étoit fur le point de mettre à la voile, il fit le sacrifice de son chagrin, au bien public; & par un sentiment de générosité, digne de son caractère, il fit avertir Ovando, que si l'on vouloit s'en rapporter à son expérience, on étoit menacé d'une tempête prochaine, qui devoit engager Torrez à différer son départ. Son avis fut méprisé, & la Flotte leva l'ancre. Elle étoit encore à la vûe de la Pointe orientale de l'Isle, lorsqu'un des

Il annonce une Tempête.

(*a*) Cette Lettre est venue jusqu'à nous, dans la Vie de Christophe. „ Vous devez „ être persuadé du déplaisir que nous avons „ eu de vôtre Prison, puisque nous vous „ avons mis en liberté aussi-tôt qu'il nous „ a été possible. Tout le monde connoit „ vôtre innocence. Vous savez avec quel „ honneur & quelle amitié nous vous a„ vons traité. Les graces que nous vous „ avons accordées ne seront pas les dernié„ res. Nous vous confirmons vos Privilé„ ges, & nous voulons que vous en jouis„ siez, vous & vos Enfans. Nous vous „ offrons même de les confirmer de nouveau, „ & de mettre vôtre Fils aîné en possession „ de toutes vos Charges, quand vous le „ souhaiterez. Nous vous prions donc de „ partir au plutôt. A Valence, le 14 de Mars „ 1502". *Vie de Colomb. Liv. 2. Chap. 25.*

des plus grands ouragans qu'on eût vûs dans ces Mers en fit périr vingt & un Navires, chargés d'or, sans qu'on en pût sauver un seul Homme. Ce beau grain d'or, dont on a raconté la découverte, périt dans cette fatale occasion; & jamais l'Océan n'avoit englouti tant de richesses (*b*). Mais c'étoit le fruit de l'injustice & de la cruauté. Le Ciel voulut vanger, sans doute, par la perte de tant de trésors, le sang d'une infinité de Malheureux, qu'on avoit sacrifiés pour les acquérir. Le Capitaine Général, Antoine de Torrez; le Commandeur, François de Bovadilla; Roldan Ximenès; un Cacique Chrétien, dont on ignore le nom; l'infortuné Guarinoex, qui avoit été retenu jusqu'alors dans les fers des Castillans, & tous ceux qui avoient fait profession de haine pour les Colombs, furent ensevelis dans les flots. Mais ce qui ne put laisser aucun doute qu'une disgrace si terrible ne fût l'effet de la justice du Ciel, c'est que les onze Navires, qui furent épargnés, étoient les plus foibles de la Flotte; & que celui, dont on se promettoit le moins, sur lequel on avoit chargé tous les débris de la fortune des Colombs, fut le premier qui toucha au rivage d'Espagne.

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1502.

Naufrage de Bovadilla & d'un grand nombre de richesses.

On doit juger de la consternation, qu'un si funeste événement répandit dans les deux Mondes. Il fut regardé, par les plus insensibles, comme un châtiment de l'injustice qu'on avoit faite à l'Amiral; &, lorsqu'on fut informé de l'avis qu'il avoit donné au Gouverneur de l'Espagnole, il est impossible de représenter les regrets de la Cour & du Public. Mais la Flotte ne se ressentit pas seule de la colère du Ciel. San-Domingo, dont les Maisons n'étoient encore que de bois & de paille, en fut presqu'entiérement renversée.

Il est regardé comme une punition du Ciel.

La seule personne de distinction, qu'on vit arriver en Espagne, avec les débris de la Flotte, fut *Roderigue de Bastidas*, Homme d'esprit & d'honneur, qui s'étant associé avec *Jean de la Cosa*, pour tenter de nouvelles découvertes, avoit armé deux Navires à Cadix, & s'étoit mis en Mer dès le commencement de l'année précédente, avec Commission du Roi. Il avoit cherché la Terre-ferme, par la même route que l'Amiral avoit suivie dans son troisième Voyage; &, du Golfe de Venezuela, où il étoit arrivé heureusement, il avoit poussé sa navigation jusqu'au Golfe d'*Uraba*, cent lieues plus loin que ceux qui l'avoient précédé. Il avoit nommé *Carthagene*, le Port où l'on a vû naître, depuis, une fameuse Ville du même nom; & continuant de suivre la Côte à l'Ouest, il avoit découvert un autre Port, qu'il avoit appellé, Port *del Retrette*, nom qui s'est changé dans la suite en celui de *Nombre de Dios*. Ses deux Vaisseaux n'étant plus en état de tenir la Mer, il étoit venu pour les radouber, dans l'Isle Espagnole, où ils avoient échoué sur la Côte de Xaragua. De-là, s'étant rendu par terre à San-Domingo, il y avoit été fait Prisonnier par Bovadilla, sous prétexte qu'il avoit traité avec les Insulaires, sans participation du Gouvernement. Mais la Cour, informée par d'autres témoignages, rendit plus de justice à sa conduite; & dans son retour, il fut vangé d'une odieuse persécution (*c*).

Voyage de Roderigue de Bastidas.

Découverte du Golfe d'Uraba, & des Ports où Carthagene & Nombre de Dios se sont formées depuis.

C'É-

(*b*) Les sommes en or montoient à quatre cens mille *Pesos*, qui faisoient alors environ quatre millions; & qui feroient le quadruple aujourd'hui.

(*c*) Herrera, *Liv.* 4. *Chap.* 11.

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1502. Nouvelles courses d'Ojeda & d'Americ Vespuce.

C'ÉTOIT peu de tems après son départ, qu'Alfonse Ojeda & Vespuce étoient encore une fois sortis du Port de Cadix; l'un toûjours rempli des grandes espérances qu'il fondoit sur sa hardiesse & son habileté; & l'autre, dans la vanité, qu'il conservoit toûjours, de s'attribuer la Découverte de la Terre-ferme. Mais ils ne firent que suivre Bastidas, sans sçavoir qu'il eût pris cette route. Ojeda, croyant arriver le premier dans le Golfe d'Uraba, où Bastidas avoit déja passé, y bâtit un Fort de bois & de terre, pour s'assurer une entrée libre dans le Continent. Il visita aussi le Port del Retrette. Mais son avarice, dans la distribution des vivres, souleva contre lui son Equipage. On lui mit les fers aux pieds, & les Mutins se rendirent au Port d'Yaquimo, dans l'Isle Espagnole. Ojeda, voyant son Navire à l'ancre fort près de la Terre, eut assez de confiance à sa force & à sa légereté naturelles, pour espérer de se sauver à la nage, en se jettant la nuit dans les flots. Mais comme il n'avoit que les bras libres, & que le poids de ses fers entraînoit ses jambes vers le fond, il fut obligé d'implorer le secours de ses gens, qui le prirent dans la Barque au moment qu'il se noyoit (*d*).

Avanture d'Ojeda.

L'Amiral Colomb remet à la voile.

PENDANT la tempête, l'Amiral s'étoit retiré dans le Port d'*Azua* (*e*), où, malgré ses lumières, il n'eut pas peu de peine à se défendre de l'horrible agitation des Elemens, qui fit périr ses Ennemis presqu'à ses yeux. Trois de ses Vaisseaux, qui furent séparés de lui par la violence des flots, ne purent le rejoindre de plusieurs jours. Enfin, les ayant tous rassemblés, il se rendit au Port d'Yaquimo (*f*), d'où il partit le 14 de Juillet, dans le dessein de gouverner vers la Terre-ferme. Il s'approcha des Isles voisines de la Jamaïque; mais les vents contraires, les calmes, pendant lesquels il étoit entraîné vers de petites Isles, au Sud de Cuba, qu'il avoit déja nommées les *Jardins de la Reine* (*g*), & une nouvelle tempête aussi terrible que la précédente, lui firent employer plus de deux mois à faire soixante lieues. La première Terre, qu'il apperçut alors, fut une petite Isle, suivie de quelques autres. Il les nomma toutes *Los Guanajos* (*h*), du nom de la première, que les Indiens nommoient *Guanaja*. Mais Dom Barthelemi Colomb, qui se chargea de la visiter, l'ayant trouvée remplie de Pins, elle reçut particuliérement le nom d'*Isle des Pins*. Sa situation est à douze lieues du Cap de Honduras & de la Ville de Truxillo. D'autres ont voulu s'attribuer l'honneur de cette découverte; mais il fut prouvé dans la suite que personne, avant l'Amiral, n'avoit tourné sa navigation du même côté (*i*).

Vents contraires, & Tempête qu'il essuie.

Isles qu'il nomme Los Guanajos.

Canot qu'on croit venu de l'Yucatan.

EN approchant de l'Isle des Pins, l'Adelantade rencontra un Canot, à-peu-près de la forme d'une Galère, large de huit pieds, & d'une longueur pro-

(*d*) *Ibidem.*

(*e*) Herrera le nomme *Puerto Hermoso*, ou *Puerto Escondido.*

(*f*) Les Castillans lui donnèrent le nom de *Port de Bresil.*

(*g*) Dans un Voyage qu'on a rapporté, l'Historien de sa Vie dit, qu'il en nomma quelques-unes *les Puits*, parce qu'ayant fait creuser le sable il y trouva de bonne eau. *Liv.* 2. *Chap.* 27.

(*h*) *Guanari*, suivant Fernand Colomb. *Ibidem.*

(*i*) Herrera, *Liv.* 5. *Chap.* 5.

Nota. Voyez la *Carte de l'Isthme de Panama*, au XVIe. Volume. R. d. E.

proportionnée, qui portoit vingt-cinq hommes, avec quantité de femmes & d'enfans. Dans ce petit Bâtiment, qui fut conduit à l'Amiral, il se trouva diverses sortes de marchandises, dont quelques-unes devoient venir de l'Yucatan. C'étoit des couvertures & des tapis de coton ouvragés, des nattes de Palmiers, des épées d'un bois fort dur, des couteaux de cailloux, de petites haches de cuivre, des sonnettes, des médailles, des creusets pour la fonte du métal, avec une espèce d'amandes, que ces Indiens nommoient *Cacao*, & qui leur servoient de monnoye. Leurs alimens étoient du Maïs & des Racines; & leur breuvage, une liqueur composée aussi de Maïs, qui ressembloit assez à la Bierre. Ils paroissoient honteux de leur nudité, qu'ils s'efforçoient de cacher de leurs mains; & les femmes, sur-tout, eurent beaucoup d'empressement à se couvrir la tête & le corps, d'une sorte de Mantes. L'Amiral, augurant bien de cette décence, leur fit beaucoup de caresses, & les renvoya chargés de présens. Mais il retint un Vieillard, auquel il crut reconnoître de l'esprit, & dont il se promit de tirer des connoissances favorables à ses desseins. Sa première question fut celle qu'on faisoit toûjours aux Indiens; c'est-à-dire, s'il y avoit de l'or dans son Pays? Le Vieillard, qui comprit aussi-tôt ce qu'on lui demandoit par des signes, fit entendre de même, qu'il y avoit, de ce côté-là, des Régions où ce métal étoit si commun, que les Peuples en portoient des couronnes sur la tête, & de fort gros anneaux aux bras & aux pieds; que les tables, les siéges & les coffres en étoient revêtus; & que les Mantes des femmes, ou les couvertures, qui leur servoient de robbes, n'étoient pas tissues d'autres matières. On lui montra du Corail, des Epiceries, & d'autres marchandises précieuses: il donna les mêmes espérances sur tout ce qui lui fut demandé, soit qu'il ne cherchât qu'à plaire par cette complaisance, ou que, de part & d'autre, on s'entendît mal. Il fit même connoître que, dans le Pays dont il parloit, on trouveroit des Navires, de l'Artillerie, toutes sortes d'Armes, en un mot, tout ce qu'il voyoit à bord ou dans les mains des Espagnols (*k*).

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1502.

Eclaircissemens que l'Amiral tire d'un Vieillard Indien.

Ces assurances étoient si conformes aux anciens préjugés de l'Amiral, qu'il les crut capables de lever tous ses doutes. Il s'imaginoit encore que le Catay devoit être peu éloigné; que la Mer baissoit vers *Ciguaro*, qui devoit être une Province, ou une Ville, des Etats du Grand Kam, & qu'à dix journées de-là, il devoit trouver le Fleuve du Gange. Ce Pays, que le Vieillard Indien représentoit si riche en or, étoit vraisemblablement le Pérou: mais Colomb se persuada que le Royaume du Grand Kam & le Catay étoient situés, à son égard, comme Tortose l'est à l'égard de Fontarabie; sur deux Mers différentes, mais peu éloignées l'une de l'autre. Dans cette idée, que l'Indien paroissoit confirmer, il cessa de gouverner à l'Ouest; ce qui nuisit beaucoup à ses espérances, puisqu'en continuant de suivre cette route, il eut bientôt rencontré l'Yucatan, dont il n'étoit qu'à trente lieues, & toute la Côte du Mexique (*l*).

Anciens préjugés, qui trompent l'Amiral.

Il manque la découverte de l'Yucatan & du Mexique.

Mais, après avoir rendu la liberté au Vieillard, la première Terre qu'il découvrit, au Levant, fut une Pointe, qu'il nomma *Casinas*, parce qu'il y trou-

(*k*) Herrera, *ibidem*. (*l*) *Ibidem*.

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1502.

trouva quantité d'arbres, qui portoient une espèce de petites pommes, auxquelles il entendit donner ce nom par les Habitans. Ces Indiens étoient vêtus d'une sorte de camisoles, en forme de chemise. L'Adelantade prit possession de cette Terre, le 17 d'Août, au nom des Rois de Castille. Quantité d'Habitans s'empressèrent de lui apporter du Maïs, diverses sortes de Viandes & de Volailles, du Poisson & des Fruits. Le Pays lui parut agréable, par sa fraîcheur & sa verdure. Entre les arbres, il vit des Chênes, des Pins, & six ou sept sortes de Palmiers. Quelques jours de commerce lui firent reconnoître que les Peuples de cette Côte parloient différentes langues. Ils avoient le corps marqué, par le feu, de plusieurs figures, qui représentoient des Lions, des Cerfs & d'autres animaux. Les principaux portoient des bonnets de drap de coton, blancs & rouges. Quelques-uns avoient le visage peint de noir, d'autres de rouge, ou rayé de diverses couleurs; & d'autres se peignoient seulement les lèvres, les narines & les yeux. Leurs oreilles étoient fort grandes, & quelques-uns les avoient percées d'un trou de la grandeur d'un œuf. L'Amiral en prit occasion de donner, à leur Pays, le nom de *Costa de Ojeja*, ou *Côte de l'Oreille* (*m*).

Terre dont il prend possession.

Usages des Habitans.

Costa de Ojeja.

Le 12 de Septembre, on doubla un Cap, qui fut nommé Cap de *Gracias à Dios;* parce que la Terre y tournant au Sud, on trouva plus de facilité pour la navigation. Mais la perte d'une Barque, qui fut submergée par la violence de la marée, à l'embouchure d'une Rivière voisine, fit donner, à cette Rivière, le nom de *Rio del desastre*. Le 17, on mouilla près d'une petite Isle, nommée *Quiritini*, vis-à-vis d'une grosse Bourgade du Continent, que ses Habitans nommoient *Cariari*. On n'avoit point encore trouvé de si beau Pays, ni des Indiens si doux. Ils se présentèrent d'abord armés d'arcs, de flèches & de dards, pour défendre leur Patrie. Les Hommes portoient leurs cheveux tressés autour de la tête, & les Femmes au contraire les avoient fort courts. Aussi-tôt qu'on les eut excités à la confiance, par les signes ordinaires de paix & d'amitié, ils apportèrent, au rivage, ce qu'ils avoient de plus précieux, tel que des couvertures de coton, & des camisoles. L'Amiral défendit qu'on prit rien d'eux, & leur fit donner diverses bagatelles de l'Europe, qu'ils acceptèrent d'abord avec joye: mais voyant qu'on n'avoit pas pris ce qu'ils avoient apporté, ils lièrent ensemble tout ce qu'ils avoient reçu, & le laissèrent dans l'endroit le plus proche des Vaisseaux. Le lendemain, s'étant sans doute imaginé qu'on se défioit d'eux, ils envoyèrent à Bord un Vieillard vénérable, accompagné de deux jeunes Filles, dont la plus âgée n'avoit pas plus de quatorze ans, avec une sorte d'Enseigne, qui voltigeoit au bout d'un bâton. Ce Député fit entendre aux Castillans, par des signes fort humains, qu'ils pouvoient descendre sans crainte, & leur laissa les deux jeunes Filles, qui ne parurent point allarmées de se trouver seules au milieu de tant d'Etrangers. L'Amiral les fit vêtir & les renvoya au rivage, chargées de présens. Mais le jour d'après, on fut surpris de les voir revenir nues avec le Vieillard, qui rapportoit les habits & tout ce qu'on leur avoit fait accepter. Dans l'admiration

Cap de Gracias à Dios.

Autres découvertes.

Accord avec les Indiens.

(*m*) *Ibidem*, *Chap.* 6. & Vie de Colomb, *Tome* 2. *Chap.* 28.

ration de ce desintéressement, l'Adelantade résolut de prendre plus de connoissance du Pays. Deux Indiens, qui paroissoient d'une condition relevée, le reçurent, à sa descente, le prirent par les bras, & le menèrent entr'eux sur un tas d'herbe fraîche, où ils le firent asseoir. En leur faisant des questions, par divers signes, il donna ordre, à quelqu'un de sa suite, d'écrire ce qu'on pourroit comprendre à leurs réponses. Mais, à la vûe de l'encre, du papier & des plumes, ils parurent si troublés, qu'ils prirent tous la fuite. Ils revinrent néanmoins; mais ce fut en jettant, vers les Castillans, une sorte de poudre, qui sembloit se dissiper en fumée, & dont ils chassoient la vapeur vers l'Ecrivain. On crut comprendre, alors, pourquoi ils avoient refusé tout ce qu'on leur avoit offert. L'Adelantade n'en alla pas moins jusqu'à leur Bourgade. Il n'y vit rien de plus remarquable qu'un grand Edifice de bois, couvert de roseaux, qui contenoit plusieurs sépultures, dans l'une desquelles il trouva un corps fort sec, enveloppé d'un drap de coton, & si bien embaumé qu'il n'avoit aucune marque de corruption. Au-dessus de chaque Tombeau, on voyoit un portrait d'homme, qui étoit apparemment celui du Mort, gravé sur une sorte de tableau, entre plusieurs figures de Bêtes; &, près du corps, ce qu'il avoit possedé de plus précieux (*n*). Ces Indiens, ne paroissant pas moins distingués par leur esprit que par la douceur de leur caractère, l'Amiral ordonna qu'on en prît deux pour lui servir de Guides, mais avec des mesures de politesse & d'amitié qui fussent capables de rassurer une Nation si douce. Cependant on vit sortir, le lendemain, de la Bourgade, une multitude d'Habitans, qui s'étant avancés jusqu'au rivage, envoyèrent quatre Députés, dans un Canot, pour supplier qu'on leur rendît les deux Prisonniers. Ils apportèrent deux Porcs; &, dans le discours qu'ils tinrent à l'Amiral, on comprit qu'ils offroient, pour la rançon de leurs Amis, tout ce qu'il lui plairoit d'exiger. Mais il demeura inflexible, & se contenta de leur présenter divers bijoux, qu'ils refusèrent.

Christophe & Barthelemi Colomb. 1502.

Diverses marques de leur simplicité.

Tombeaux Indiens.

Le Vieillard des Isles de Guanajos avoit assuré qu'on trouveroit de l'or, dans un lieu qu'il avoit nommé *Caravaro*. On crut avoir tiré, des deux Guides, assez de lumières pour s'y faire conduire. Les ancres furent levées, le 5 d'Octobre, pour avancer vers le Levant, où la Mer formoit une Baye longue de six lieues, & large de trois, dans laquelle on découvroit plusieurs petites Isles. Cette Baye avoit quatre bouches, par où les Navires pouvoient entrer & sortir sans danger, & qui formoient autant de Canaux, où, des deux côtés, les branches des arbres touchoient aux cordages. L'Amiral fit descendre quelques Soldats dans une des Isles. Ils y trouvèrent des Hommes nuds, avec des plaques d'or au cou, en forme de Patenes, & si luisantes, que les Historiens leur donnent le nom de *Miroirs*. Ces Insulaires parurent peu timides, après avoir parlé aux deux Indiens de Cariari. Ils donnèrent, pour trois sonnettes, un Miroir, qui pesoit dix écus; & lorsqu'on leur en demanda davantage, ils répondirent qu'on en trouveroit en abondance au Continent (*o*).

Pays où l'Amiral trouve de l'or.

En

(*n*) Herrera, & Vie de Colomb, même *Chapitre*. (*o*) *Ibidem*.

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1502.

Miroirs, plaques & aigles d'or.

En effet, les Barques s'étant approchées, le 7, du rivage de la Terre-ferme, rencontrèrent deux Canots, chargés d'Indiens, qui avoient presque tous des Miroirs au cou, & quelques-uns une autre figure d'or, semblable à celle d'un Aigle. On prit deux de ces Indiens, dont les Miroirs pesoient, l'un quatorze écus, & l'autre vingt-deux. Mais l'on vit bientôt paroître un si grand nombre de Canots, & les Indiens, armés d'arcs & de zagaïes, montrèrent tant de disposition à défendre l'accès de leur Côte, que les Barques prirent le parti de retourner à Bord. Elles reçurent même quelques insultes, qui obligèrent l'Amiral de faire tirer un coup de canon, dont le bruit fit disparoître tous les Indiens. Il devint fort difficile, après ces hostilités, de renouer avec eux. Aussi n'en tira-t'on que dix-neuf Miroirs. De cette Terre, on s'avança vers une autre, qui se nommoit *Catiba*, où l'Amiral fit mouiller à l'embouchure d'une grande Rivière. Les Habitans s'assemblèrent d'abord sur le rivage; mais avec autant d'humanité que de prudence, ils envoyèrent deux Hommes, dans un Canot, pour s'informer de ce qu'on desiroit d'eux, & quel étoit cet appareil étranger. Les Députés entrèrent, d'un air ferme, dans le Vaisseau de l'Amiral; &, se liant tout-d'un-coup avec les Guides de Cariari, ils donnèrent volontairement leurs Miroirs. Le commerce suivit aussi-tôt cette marque de confiance. Les Castillans, descendus au rivage, trouvèrent le Roi du Pays, qui n'étoit distingué des autres que par un Parasol de feuilles, qu'on lui soutenoit sur la tête, & par les respects qu'il recevoit de ses gens. Ce fut lui qui troqua le premier son Miroir; mais son exemple ne fut imité que par dix-neuf de ses Sujets. L'Amiral, n'espérant point de la force ce qu'il ne pouvoit obtenir par la douceur, s'avança vers une Bourgade, nommée *Huriran*, où il trouva les Indiens si favorablement disposés, que pour trois douzaines de sonnettes il obtint quatre-vingt-dix marcs d'or. De-là, il passa dans une autre Habitation, qui se nommoit *Cubiga*, où finissoit l'usage de porter des Miroirs & des Aigles. Cette riche Côte est d'environ cinquante lieues, depuis la Bourgade de Caravaro (*p*).

Terre de Catiba.

Roi du Pays.

Bourg d'Huriran.

Cubiga.

Découverte d'un Port que l'Amiral nomme Porto-Bello.

On arriva, le 2 de Novembre, dans un Port, que sa beauté fit juger digne du nom de *Porto-Bello*. C'est celui dont le nom s'est corrompu, depuis, en *Portobele*. On y passa sept jours, à la vûe d'un Pays fort agréable, où les Terres étoient si bien cultivées, qu'elles avoient l'apparence d'un Jardin. Mais on n'y reçut, des Habitans, que des fruits, des vivres & du coton filé. Quatre ou cinq lieues plus loin, l'Amiral s'arrêta dans un autre Port, que la multitude de ses Habitations & des Terres cultivées, lui fit nommer *Puerto di Bastimentos*. Il y demeura jusqu'au 23, pour réparer le desordre de ses Vaisseaux. Ensuite, après avoir passé devant un lieu nommé *Guiga*, où les Castillans perdirent l'occasion de se procurer des vivres, & quelques pièces d'or, que les Habitans portoient au nez & aux oreilles, il entra, le 26, dans un troisième Port, fort étroit, mais extrêmement profond, qu'il nomma *El Retrette*. La disposition du Canal, permettant aux Vaisseaux de s'approcher beaucoup de la Terre, les Castillans, qui pouvoient descendre sans le secours des Barques, profitèrent de cette fa-

Port di Bastimentos.

Guiga.

Port el Retrette.

(*p*) Herrera, *Liv.* 5. *Chap.* 6. Vie de Colomb, *ubi suprà.*

facilité pour se lier tout-d'un-coup avec les Indiens du Pays. Cependant, lorsqu'ils voulurent porter la familiarité jusqu'à s'introduire dans leurs Maisons, ces Barbares, qui leur avoient d'abord paru fort affables, prirent les armes & semblèrent menacer les Navires. L'Amiral crut les intimider, en faisant tirer quelques coups de canon à poudre seule; mais loin de s'effrayer du bruit, qu'ils prirent apparemment pour celui du tonnerre, ils y répondirent par de grands cris, en frappant les arbres avec des bâtons. C'étoient les plus hauts & les plus vigoureux Indiens qu'on eût vûs jusqu'alors.

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1502.

Les Indiens ne s'effrayent point du canon.

Un seul boulet, qui en abbatit quelques-uns, diminua leur audace & les mit en fuite. Leur Pays est fort uni, & couvert de grandes herbes, dans lesquelles il se trouvoit des Caymans d'une prodigieuse grosseur, qui rendoient une très forte odeur de Musc.

L'Amiral, desespérant de tenir plus long-tems la Mer, au milieu des tempêtes qui commençoient à s'élever, & contre les vents d'Est & de Nord-Est, qui devenoient fort impétueux, prit la résolution de retourner sur ses traces, pour chercher les Mines d'or qu'on lui avoit annoncées, proche d'un Fleuve, que les Indiens nommoient *Veragua*. Il reprit vers Porto-Bello, où il arriva le 5 de Décembre. Mais, à peine eut-il remis en Mer, qu'il y essuya, pendant trois semaines, les accidens les plus redoutables à la Navigation. Une furieuse agitation des flots, le feu du Ciel, la faim, la soif, furent autant d'ennemis qui sembloient avoit conspiré sa perte. Dans un si long intervalle, on n'avoit fait qu'environ trente lieues, depuis Porto-Bello, lorsqu'enfin on se rapprocha de la Côte. L'Amiral lui donna le nom de *los Contrastes*. Outre le danger continuel de ses Vaisseaux, qui n'étoient échapés au naufrage que par une faveur extraordinaire de la Providence, il voulut exprimer, par ce nom, ses douleurs particulières, dans les accès d'une cruelle goûte, qui ne lui avoit pas laissé un instant de repos (*q*).

Côte de los Contrastes.

1503.

Il prit d'abord, pour le Veragua, une Rivière, que les Habitans du Pays nommoient *Yabra*, & qu'il nomma *Belem*, après l'avoir reconnue, parce qu'il y étoit entré le jour de l'Epiphanie, auquel les Mages entrèrent dans Bethléem. Le lendemain, sur les lumières qu'il reçut des Naturels du Pays, il passa dans la Rivière de Veragua, dont il n'étoit éloigné que d'une lieue. Après quelques obstacles, qui furent terminés par un traité d'amitié avec les Indiens de cette Rivière, il reçut d'eux beaucoup d'or; mais, pour tirer plus d'avantage de leur commerce, ils feignirent qu'ils alloient chercher fort loin ces richesses, dans des Montagnes escarpées, & qu'ils étoient obligés de se préparer à cette recherche par le jeûne & la continence. L'Amiral affecta des difficultés à son tour; & la Rivière de Belem lui ayant paru plus commode pour ses Vaisseaux, il prit le parti d'y retourner. Bientôt

Rivière d'Yabra, que l'Amiral nomme Belem.

(*q*) Herrera fait une horrible description de l'état des Castillans. Entre les Phénomenes extraordinaires de la Tempête, il raconte que l'écume de la Mer brûloit comme de l'eau bouillante; que ce qui restoit de biscuit se trouva si rempli de vers, qu'il fut impossible d'en manger; & qu'une trombe d'eau, spectacle inconnu aux Castillans, leur causa un genre de frayeur qu'ils n'avoient point encore senti. Cependant, dit il, „ ils y trouvèrent un souverain remède, qui fut de dire „ l'Evangile de Saint Jean; & ayant ainsi „ coupé la trombe ils s'en crurent garantis „ par la vertu divine". *ubi suprà*, Chap. 9.

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1503.

Il envoye son Frère à la Rivière de Veragua.

tôt les Indiens y accoururent en foule, pour faire avec lui divers échanges. Ils apportèrent aussi de l'or, qu'ils donnèrent pour des grains de verre, des épingles & des sonnettes. Cependant, comme l'Amiral ne perdoit pas de vûe la Rivière de Veragua, qu'il regardoit comme la source des véritables trésors, il y renvoya Dom Barthelemi, son Frère, avec les Barques, pour remonter jusqu'à la demeure d'un Cacique, nommé *Quibia*, dont on lui avoit vanté les richesses. Quibia se laissa facilement persuader de rendre une visite au Général des Espagnols; mais, dans la difficulté de s'entendre, cette entrevûe n'aboutit qu'à des présens mutuels. Les avantages, que l'Amiral s'en étoit promis, furent encore retardés par un prodigieux débordement de la Rivière de Belem, qui causa beaucoup de dommage aux Vaisseaux. Ces accidens, auxquels elle est fort sujette, sont attribués à de fort hautes Montagnes, qu'on rencontre en remontant le Veragua, & qui reçurent, de l'Amiral, le nom de *Saint-Christophe* (r).

Montagnes qu'il nomme Saint-Christophe.

Village de Quibia.

ENFIN, le calme ayant succedé à l'orage, Dom Barthelemi retourna, le 6 de Février, à la Rivière de Veragua, avec soixante-huit Hommes, & monta l'espace d'une lieue & demie, jusqu'au Village de Quibia, pour s'informer du chemin des Mines. Le Cacique lui donna trois Guides, qui le conduisirent, vers l'Ouest, dans des lieux fort abondans en or. Pendant deux heures, les Castillans en recueillirent assez pour s'en retourner fort contens de cet essai. Ils apprirent bientôt que ces Mines n'étoient pas celles de Veragua, dont Quibia n'avoit pas voulu leur donner connoissance, mais celles d'*Urira*, demeure d'un autre Cacique, avec lequel il étoit en guerre. Cependant, comme elles étoient fort riches, & que les noms importoient peu, l'Adelantade se rendit, le 16, à la Rivière même d'Urira, six ou sept lieues à l'Ouest de celle de Belem. Il y fut agréablement reçu, non-seulement par le Cacique & ses Sujets; mais, ayant pénétré plus loin vers d'autres Bourgades, qui se nommoient *Dururi*, *Zobrada* & *Cateba*, il ne fut pas moins satisfait de leurs Habitans, qui occupoient un Pays fort bien cultivé, & qui troquèrent, avec lui, quantité de Miroirs d'or, dont chaçun ne valoit pas moins de dix ou douze écus. La crainte de s'éloigner trop des Vaisseaux l'y fit retourner avec ses richesses. L'Amiral, charmé de cette vûe, prit la résolution de former un Etablissement sur les bords du Belem, assez près de son embouchure, & d'y laisser son Frère, avec la plus grande partie de ses gens, tandis qu'il retourneroit lui-même en Espagne, pour en ramener de plus grandes forces. Il donna un Vaisseau & quatre-vingt Hommes à l'Adelantade, qui commença aussi-tôt à faire bâtir des Maisons de bois, couvertes de feuilles de Palmier, à la manière des Indiens. On en fit une plus spacieuse, qui devoit servir de Magasin, & dans laquelle on mit d'abord l'artillerie & tous les instrumens nécessaires au travail. Les vivres furent laissés à Bord, pour la sûreté d'un fond si nécessaire; quoiqu'on ne se crût pas menacé d'en manquer sur une Côte, où le Poisson, du moins, est dans une extrême abondance. Les Indiens faisoient d'excellens rets, & des hameçons d'os ou d'écaille de Tortue. Au lieu de fer, qui leur manquoit, ils se servoient des fils d'une espèce de Chan-

Mines d'or d'Urira.

Bourgs Dururi, Zobrada & Cateba.

Etablissement entrepris sur les bords du Belem.

(r) Vie de Colomb, *Tom.* 2. *Chap.* 33. Herrera, *ubi suprà*, Chap. 10.

Chanvre, qui coupoient comme le fer même. Ils avoient du Maïs, dont ils faisoient du Pain, & différentes sortes de breuvages; sans compter leur vin de Palmier, & d'autres arbres, qu'ils rendoient fort agréable, en y mêlant des épices & divers sucs. Le succès du travail répondit à la diligence des Ouvriers; & cet Etablissement, quoique de courte durée, fut le premier que les Espagnols formèrent dans le Continent (s).

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1503.

Guerre contre les Caciques du Pays.

MAIS l'Adelantade remarqua bientôt que les Indiens souffroient impatiemment son entreprise, & qu'ils étoient offensés de voir bâtir à leurs yeux, sans avoir été consultés. L'Amiral étoit retenu dans la Rade par les vents contraires, qui avoient fait périr sa Chaloupe; & le danger continuel de se briser contre la Côte lui ôtoit le moyen d'être informé de ce qui se passoit au rivage. Sa vûe néanmoins avoit contenu les Indiens dans la soumission. Mais, jugeant enfin des obstacles qui l'arrêtoient, ils témoignèrent assez de chagrin, pour faire soupçonner, qu'après son départ ils pensoient à brûler la nouvelle Bourgade. Dom Barthelemi se crut obligé de les prévenir. Il partit, le 30 de Mars, à la tête de soixante & quatorze Hommes, pour entrer dans les Terres de Quibia, qu'il regardoit comme le plus dangereux de ses Ennemis. Ce Cacique, apprenant qu'il s'approchoit, le fit prier de ne pas monter jusqu'à sa Maison, qui étoit située sur une éminence, au bord du Veragua. L'Adelantade vouloit le surprendre. Il ne laissa pas de continuer son chemin, mais avec cinq Hommes seulement, après avoir donné ordre, à ceux qu'il paroissoit laisser derrière lui, de filer deux à deux, & de le suivre de si près, qu'au bruit d'un coup d'arquebuse ils pussent être en état d'environner la Maison. En avançant, il rencontra un second Messager de Quibia, qui le faisoit supplier de ne pas entrer dans sa Maison, & qui lui promettoit de sortir pour le recevoir. L'Adelantade jugea que cette prière du Cacique venoit moins de sa défiance, ou de sa crainte pour lui même, que de sa jalousie pour ses Femmes. Comme il n'étoit plus qu'à vingt pas de ses murs, il lui laissa le tems de venir à sa Porte; &, donnant ordre à ses cinq Hommes de se jetter sur lui, lorsqu'ils le lui verroient saisir par le bras, il s'approcha de lui avec un seul Indien, qui entendoit assez les deux langues pour servir d'Interpréte. Il eut avec lui quelques momens d'entretien, pendant lesquels il trouva le moyen de le prendre au collet. Les premiers mouvemens furent très vifs, parce que le Cacique étoit d'une force égale à la sienne. Mais les cinq Castillans, étant accourus, en tirant un coup d'arquebuse, qui fit paroître aussi-tôt tous les autres, n'eurent pas de peine à se rendre maîtres, & du Cacique & de cinquante personnes qui étoient dans sa Maison. C'étoient ses Femmes, ses Enfans, & plusieurs Indiens, de ses Amis ou de ses Sujets. Cette malheureuse troupe offrit de grandes richesses, pour sa liberté. Mais l'Adelantade, assez sûr que l'or du Pays ne lui échapperoit point, lorsqu'il en auroit les Maîtres dans ses chaînes, les envoya sur le champ vers son Vaisseau, & s'arrêta dans la Mai-

Comment le Cacique de Quibia est pris.

(s) Herrera, *Chap.* 10. Vie de Colomb, *Chap.* 35. La Province de Veragua fut érigée ensuite en Duché, pour Louis Colomb, Petit-fils de Christophe, & passa, par sa Sœur Isabelle, dans une Branche de la Maison de Bragance, qui est tombée, de nos jours, dans celle de *Liria Berwick*.

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1503.

Maiſon avec le reſte de ſon Détachement, pour faire face à ceux qui pourroient entreprendre de les ſecourir.

Il échappe à ceux qui le menoient priſonnier.

QUIBIA fut livré, pieds & mains liés, à un Caſtillan fort réſolu, qui répondit de lui ſur ſa tête. On fit entrer tous les Priſonniers dans les Barques, pour leur faire deſcendre la Rivière. Le Cacique, qui étoit ſous les yeux de ſon Garde, & lié même au bord de la Barque, ſe plaignit, pendant la route, d'avoir les mains ſi ſerrées contre le bois, qu'il ſouffroit une vive douleur: un ſentiment de compaſſion porta le Garde (t) à le détacher, pour ſe contenter de le tenir en leſſe. A l'entrée de la nuit, lorſqu'on s'approchoit de l'embouchure du Fleuve, Quibia prit un moment où il ſe ſentit moins ſerré, & ſe précipitant dans l'eau, il y entraîna ſon Homme avec lui. On n'a pas ſçû comment il avoit trouvé le moyen de nâger avec ſes liens; mais les ténèbres aidèrent à ſa fuite, & l'on fut bientôt aſſuré de ſa vie par les entrepriſes qu'il forma pour ſe vanger. Les autres Priſonniers furent conduits plus heureuſement juſqu'au Vaiſſeau.

Butin des Caſtillans.

L'ADELANTADE y retourna, quelques jours après, avec les dépouilles du Cacique, qui conſiſtoient en quantité de Miroirs & d'Aigles d'or, en grains du même métal, dont les Indiens faiſoient des colliers & des braſſelets, & en treſſes, dont ils ſe faiſoient des couronnes. Il avoit viſité les Terres voiſines, qui lui parurent couvertes de Bois & remplies de Montagnes. Les Habitations, d'ailleurs, étoient ſi éloignées les unes des autres, qu'il avoit deſeſperé de tirer d'autres avantages de cette expédition. A ſon retour, la Mer devint aſſez calme pour lui permettre de conduire ſes Priſonniers & ſon butin à l'Amiral, qui diſtribua l'or entre ſes Equipages, après en avoir pris la cinquième partie pour le Roi.

Vengeance de Quibia.

RIEN ne s'oppoſant plus à ſon départ, il laiſſa de nouveaux ordres pour la ſûreté de la Colonie; &, pendant que ſa Barque étoit à faire de l'eau, il alla mouiller au-deſſus de l'embouchure du Belem. Quibia, furieux de ſon avanture, & ſurtout de la perte de ſes Femmes, obſervoit tous les mouvemens de ſes Ennemis. Il avoit eu le tems de raſſembler un Corps d'Indiens aſſez conſidérable; &, voyant les trois Navires éloignés, il vint fondre, avec une horrible furie, ſur le nouvel Etabliſſement. On ne s'étoit point apperçu de ſon approche, parce qu'il s'étoit couvert de la Montagne; & les cris épouvantables, qu'il fit jetter à ſes gens, en deſcendant ſur la rive du Fleuve, firent trembler les plus braves Caſtillans. Leurs Maiſons, qui n'étoient couvertes que de feuilles féches, furent en danger d'être brûlées au premier inſtant, par une grêle de dards, que ces Barbares avoient allumés par un bout. Mais, cet artifice ayant produit peu d'effet dans l'éloignement, l'Adelantade rappella tout ſon courage pour s'avancer vers eux avec une partie de ſes gens, & les repouſſa juſques ſur la Montagne. En vain firent-

Barthelemi Colomb ſe défend dans la nouvelle Colonie.

(t) C'eſt Herrera qu'on ſuit ici. Fernand Colomb s'en écarte un peu. Il nomme ce Caſtillan *Sancies*. Ce fut, dit-il, après avoir paſſé l'embouchure du Fleuve, d'une demie lieue, que Quibia, ou Quibio, ſe plaignit que ſes mains étoient trop ſerrées. Le même Hiſtorien, rapportant la manière dont Quibia fut enlevé par l'Adelantade, dit qu'il vint s'aſſeoir à ſa porte; que l'Adelantade, ayant ſçu qu'il étoit bleſſé, demanda à voir ſa bleſſure, & que pendant qu'il ôtoit ſa bande, il le ſaiſit & le tint ſi bien qu'il ne put lui échapper. *Chap.* 34.

rent-ils face plusieurs fois, pour lancer leurs dards. Les sabres des Castillans, dont chaque coup leur emportoit quelque membre, & les cruelles morsures d'un gros Dogue, qu'ils redoutoient autant que le tranchant du fer, leur firent chercher leur salut dans la fuite. Ce ne fut pas néanmoins sans avoir tué un de leurs Ennemis, & sans en avoir blessé dangereusement plusieurs. L'Adelantade même reçut un coup de dard, au milieu de l'estomac. La Barque de l'Amiral, qui entroit alors dans la Rivière, n'eut que le spectacle du combat. Ceux qui la conduisoient crurent les Indiens peu redoutables, après une déroute qui devoit avoir répandu l'effroi dans toute la Nation. Ils s'avancérent, malgré les avis de l'Adelantade, jusqu'à des Canaux d'eau douce, où celle de la Mer n'a point de communication. Mais, pendant qu'ils y remplissoient tranquillement leurs tonneaux, des légions d'Indiens, qui s'étoient cachés dans des lieux couverts d'arbres, tombèrent sur eux avec leurs armes & leurs cris ordinaires. Le Capitaine, nommé *Tristan*, après s'être long-tems défendu, fut frappé dans l'œil droit, d'un coup de dard, dont il expira sur le champ. Tous les autres furent accablés par le nombre, à l'exception d'un seul, qui, étant tombé dans la Rivière, se laissa emporter si heureusement au fil de l'eau, qu'il arriva devant la Bourgade Castillane. Les tristes nouvelles, qu'il y apportoit, y jettèrent la consternation. L'Adelantade comprit que les Indiens, animés par l'avantage qu'ils venoient d'obtenir, se rassembleroient en plus grand nombre, pour l'attaquer dans ses foibles murs; & qu'avec beaucoup de malades & de blessés, il ne seroit pas long-tems en état de leur résister. Son Vaisseau étoit échoué, par la retraite des eaux. Les corps des Matelots de la Barque, qui flottoient sur la Rivière, & sur lesquels on voyoit voltiger diverses sortes d'Oiseaux de proye, furent regardés de tous ses gens comme un présage funeste. Il se vit forcé, par leurs plaintes, de passer dans une Presqu'Isle, où la Rivière ne laissoit qu'un passage étroit du côté de l'Est. Un Boulevard, qu'il y fit faire avec les tonneaux des vivres, & devant lequel il pointa son Artillerie, lui donna quelque relâche; parceque les Indiens n'osèrent paroître à la portée des boulets (v).

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1503. Il est blessé.

D'un autre côté, l'Amiral, qui n'avoit pas vû sa Barque depuis huit jours, & qui ne recevoit aucune information de son Frère, souffroit tous les tourmens d'une vive inquiétude. Elle fut augmentée par une autre disgrace. Les Femmes, les Enfans & les Amis de Quibia, qu'on avoit amenés dans son Navire, étoient enfermés, chaque jour au soir, sous le tillac, près de l'écoutille, qui est une coulisse quarrée, dont on fermoit la chambre de poupe, avec une chaîne, son cadenat & sa clé. Ils ne pouvoient atteindre à la coulisse; mais, ayant conçu qu'ils n'avoient pas d'autre voye pour s'échapper, ils eurent l'adresse de se faire des dégrés de pierres de lest, qui étoient au fond du Vaisseau; & les ayant élevées jusqu'à la coulisse, sur laquelle quelques Matelots étoient couchés, sans y avoir passé la chaîne, qui auroit rendu leur situation fort incommode, ils la poussèrent de leurs épaules, avec tant de force, qu'ils renversèrent tout à la fois, l'ais, & les Matelots qui dormoient dessus. Les plus heureux, c'est-à-dire, ceux qui passè-

Plusieurs Prisonniers s'échappent du Vaisseau de l'Amiral.

(v) Herrera & Vie de Colomb, *ibidem*.

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1503.

Fin desespérée des autres.

passèrent les premiers, se jettèrent aussi-tôt dans la Mer. Mais, le bruit ayant attiré d'autres Matelots, qui fermèrent aussi-tôt l'écoutille, ceux qui se trouvèrent enfermés ne consultèrent plus que leur desespoir, & se pendirent aux cordages. Le lendemain, en les visitant, on les trouva tous étranglés, soit que successivement ils se fussent rendus ce funeste office jusqu'au dernier, ou que l'emportement de leur rage leur eût fait vaincre les difficultés; car ils avoient les pieds, & même les genoux, sur le fond du Navire, parmi le lest, qui ne leur avoit pas laissé assez d'espace pour se pendre dans toute leur étendue (x).

Courage d'un Castillan.

Au milieu de ces horreurs, & sans autre ressource que les cables, qui tenoient encore aux ancres, quelques Matelots offrirent, à l'Amiral, de se rendre au rivage, quoiqu'on en fût éloigné de plus d'une lieue, & que, depuis plusieurs jours, on eut tout à craindre de la fureur des vents. Mais ils étoient encouragés par l'exemple des Indiens, qui n'avoient pas redouté le danger, pour sauver leur vie. Ils demandèrent uniquement que la seule Chaloupe, qui restoit aux trois Vaisseaux, & trop précieuse pour être risquée témérairement, les menât jusqu'à l'endroit où les vagues perdoient un peu de leur force, & d'où ils étoient résolus de passer le reste de la distance à la nage. Cette offre fut acceptée. Pierre *Ledesma*, un des Pilotes, fut celui qui eut le courage de se jetter dans la Mer irritée, & qui, nageant tantôt sur les vagues, tantôt entre-deux ou dessous, aborda heureusement à la Côte. Après avoir vû l'Adelantade, & jugé par ses yeux du miserable état de la Colonie, il retourna aux Vaisseaux avec le même bonheur. Son récit détermina l'Amiral à tout entreprendre, pour sauver son Frère & les Malheureux qu'il avoit sous ses ordres. La rigueur du tems ne cessa pas de s'y opposer pendant plusieurs jours: mais, enfin, les vents s'étant appaisés, l'Adelantade, qui ne vit plus de péril qu'à traverser le courant du Fleuve, amarra sa Chaloupe entre deux grands Canots; & dans l'espace de deux jours, il fit transporter, sur les deux Vaisseaux, ses gens & tout ce qu'il avoit de précieux. Il ne resta, sur la rive du Fleuve, que le corps de son Navire, dans un état qui le rendoit inutile, & qui ne permettoit pas de le regretter (y).

Embarras de l'Amiral pour sauver son Frère.

La Colonie est abandonnée.

Retour de l'Amiral & de Dom Barthelemi.

Isles auxquelles ils donnent des noms.

Las Barbas, depuis, S. Blaise.

Las Tortugas, depuis, los Caymanes.

Alors, on profita du premier vent pour remettre à la voile; &, remontant à l'Est, sans perdre de vûe la Côte, on arriva dans peu de jours à Porto-Bello. Mais on fut contraint d'y abandonner un des trois Vaisseaux, qui faisoit eau de toutes parts, & qu'il fut impossible de radouber. De-là, les deux autres passèrent au-dessus du Port del Retrette, vers plusieurs petites Isles, que l'Amiral nomma *las Barbas*, & qui ont pris, depuis, le nom de *Saint-Blaise*. Dix lieues plus loin, on résolut d'abandonner le Continent, & de prendre la route du Nord pour retourner à l'Isle Espagnole. Un si long Voyage, & tant de disgraces, avoient rebuté tous les Castillans. Il ne leur restoit qu'un peu de biscuit rongé de vers. Les jours & les nuits étoient employés à faire jouer trois pompes, qui ne suffisoient pas pour soulager les Vaisseaux. Ils abordèrent, le 10 de Juin, à deux petites Isles, dont les bords étoient couverts de Tortues; ce qui leur fit donner le nom de

(x) *Ibidem.* (y) *Ibidem.*

de *las Tortugas*. On les a nommées, depuis, *los Caymanes*. Elles sont éloignées de vingt lieues à l'Ouest de la Jamaïque, & de quarante-cinq au Sud de Cuba; avec l'avantage d'être les seules sur toute la route que l'Amiral avoit suivie. De-là, il entreprit d'aller mouiller aux Isles de los Jardinos, qui ne sont qu'à dix lieues de Cuba; mais il s'éleva tout-d'un-coup un vent si furieux, que les deux Navires, s'étant choqués avec beaucoup de violence, furent considérablement endommagés, & n'eurent pas d'autre ressource que d'aborder à l'Isle de Cuba, dans un Village nommé *Maxaca*, où ils reçurent quelques secours. Ensuite, ayant voulu tourner vers l'Espagnole, les vents & les courans les forcèrent de relâcher à la Jamaïque. Ils étoient entr'ouverts, & l'eau montoit sur le tillac, lorsqu'ils arrivèrent dans un Port, que la joye de s'y voir en sûreté fit nommer *Puerto-Bueno*, quoiqu'il ne s'y trouvât point d'eau ni de vivres. On s'efforça de passer dans un autre, auquel on donna le nom de *Santa-Gloria:* mais à peine les deux Vaisseaux y étoient entrés, que ne pouvant plus se soutenir, il fallut prendre le parti de les faire échouer. Dans cet état, ils furent amarrés ensemble, avec de bons cables, & par des échafaudages, qui les rendoient immobiles. Bientôt ils furent remplis d'eau jusqu'au tillac; & l'Amiral fit construire des Barraques aux deux bouts, pour le logement des Equipages (z).

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1503.

Ils sont forcés de relâcher à la Jamaïque.

Puerto-Bueno, & Santa-Gloria.

Triste état de leurs Vaisseaux.

LA plus pressante de ses nécessités étoit les vivres. Il en obtint, des Insulaires, par l'échange de diverses marchandises de l'Europe, pour lesquelles ils étoient passionnés. Ils donnoient deux Oyes pour une feuille de laiton, deux de leurs Pains pour deux grains de verre, & ce qu'ils avoient de plus précieux pour des sonnettes. L'Isle étoit abondante en toutes sortes de commodités, & les Habitans, d'un naturel fort humain. On obtint d'eux dix Canots, pour servir aux Vaisseaux échoués. L'Amiral, dans la crainte de voir troubler, par la mauvaise conduite de ses gens, une bonne intelligence si nécessaire à sa situation, les retint dans leurs logemens par des ordres fort sévères. Ensuite, se trouvant sans Ouvriers, & ne voyant aucune apparence de pouvoir rétablir ses deux Vaisseaux, il prit la résolution de donner de ses nouvelles au Gouverneur de l'Espagnole, & de faire acheter, dans cette Isle, par Carvajal, auquel il avoit remis le soin de ses affaires, un Bâtiment tout équipé, pour s'y transporter avec les débris des siens. Ce Voyage n'étoit pas une entreprise aisée. On ne comptoit pas moins de deux cens lieues, du lieu où l'on étoit jusqu'à la Capitale de l'Isle Espagnole, du moins en suivant les Côtes des deux Isles; car la traverse n'étoit que de trente lieues: mais, quel moyen de prendre cette route, avec de petits Canots, qui n'avoient presque pas de bord, & que la moindre vague étoit capable de remplir ou de renverser? Le Golfe n'a d'ailleurs qu'une seule Isle, ou plutôt une Roche, nommée *Navasa*, à sept ou huit lieues de l'Espagnole; & quoique vingt-quatre heures suffisent ordinairement pour faire ce trajet de l'Est à l'Ouest, les vents y font quelquefois employer plus d'un mois dans la position contraire, qui étoit celle des Castillans.

Mesures & Réglemens de l'Amiral, pour sa sureté.

Difficulté qu'il trouve à donner de ses nouvelles à l'Isle Espagnole.

CEPEN-

(z) Herrera, *Liv.* 6. *Chap.* 2. & 3. Vie de Colomb. *Chap.* 39.

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1503.

Hardiesse de deux Castillans qui l'entreprennent.

Cependant, il se trouva, parmi eux, deux Hommes assez hardis pour se charger du succès d'une si téméraire entreprise; l'un nommé *Diego Mendez*, qui faisoit l'Office de Notaire sur l'Escadre; l'autre, Génois, qui se nommoit *Fieschi*, & que ses grandes qualités rendoient cher à l'Amiral. Ils prirent chacun, dans leur Canot, six Castillans & dix Indiens, avec tous les vivres qu'ils y purent faire entrer. Mendez eut ordre de prendre la première occasion pour passer en Espagne; & Fieschi, celui de revenir promptement, avec le Vaisseau qu'on espéroit de Carvajal. Ils reçurent tous deux des Lettres de l'Amiral; le premier, pour Leurs Majestés Catholiques (*a*); & l'autre, pour Ovando, qui n'avoit encore donné aucun sujet, aux Colombs, de se défier de ses dispositions.

Lettre de l'Amiral aux Rois Catholiques.

Navigation singulière des deux Avanturiers Castillans.

Les deux Canots se mirent en Mer le 7 de Juillet. Mendez, Fieschi, & les autres Castillans, n'avoient que leurs épées, & des boucliers. Avec si peu d'envie d'attaquer & de nuire, ces armes suffisoient pour leur défense. Les Indiens furent chargés du soin des vivres, & de l'eau qu'ils avoient dans des Calebasses; &, pour ménager une provision si précieuse, on leur fit promettre, sur leur vie, de suivre les loix qu'on leur avoit imposées. L'Adelantade conduisit ses deux Canots jusqu'à la Pointe de l'Isle, dans la crainte qu'ils ne fussent arrêtés par les Insulaires de cette partie, avec laquelle on n'avoit encore fait aucune liaison. Là, sur le soir, après avoir imploré ardemment le secours du Ciel, ils commencèrent à prendre leur route vers le milieu du Golfe. Les Indiens ramoient incessamment; & lorsqu'ils étoient fatigués de la chaleur ou du travail, ils se jettoient un moment dans la Mer, d'où ils sortoient avec un renouvellement de fraîcheur &

(*a*) Elles étoient fort touchantes. Herrera nous en a conservé la substance. „ Après y avoir rendu compte de son Voyage, „ des malheurs & des périls qu'il y avoit „ essuyés, des Terres qu'il avoit découvertes, & des riches Mines de Veragua, „ il faisoit un dénombrement de ses services „ & de ses travaux, depuis qu'il s'étoit attaché à l'Espagne. Il y peignoit vivement sa „ prison & celle de ses Frères, la tache qu'elle avoit imprimée à l'honneur de sa Famille, & la perte du fruit de toutes ses peines. Jamais personne n'avoit acquis de „ plus justes titres à la faveur de ses Maîtres, & jamais on n'avoit vû de Serviteur „ plus maltraité. Il leur demandoit de le „ rétablir dans un état qu'il n'avoit pas mérité de perdre, de lui accorder quelque „ réparation pour les torts qu'il avoit reçus, „ & sur-tout de faire punir ceux qui l'avoient „ traité avec tant d'injustice. Il invitoit le „ Ciel & la Terre à pleurer ses disgraces. „ Je n'ai eu jusqu'à présent, disoit-il, „ que des sujets de larmes, & je n'ai pas „ cessé d'en répandre. Que le Ciel me fasse „ misericorde, & que la Terre pleure pour „ moi! Que ceux qui ont de la charité, de „ la bonne foi & de la justice, mêlent leurs „ larmes avec les miennes! Il faisoit observer, au Roi & à la Reine, qu'après vingt „ ans de service, après des fatigues sans „ exemple, il ne savoit pas s'il possédoit un „ sou; qu'il n'avoit pas une Maison à lui; & „ que, dans toute l'étendue de leurs Etats, „ sa seule ressource, pour la nourriture & le „ sommeil, c'est-à-dire pour les besoins les „ plus communs de la Nature, étoit les Hôtelleries publiques. Il parloit avec beaucoup de respect de la Religion, & de la „ nécessité où il seroit bientôt de recevoir „ les secours de l'Eglise, accablé, comme „ il étoit, d'années & de maladies. Il protestoit que, dans cette langueur, ce n'étoit pas le desir de la fortune & de la gloire „ qui lui avoit fait entreprendre son dernier „ Voyage, mais le pur zèle & la sincère intention de servir Leurs Majestés jusqu'au „ dernier épuisement de ses forces; après „ quoi, s'il lui en restoit assez pour retourner en Castille, il leur demandoit d'avance la permission de faire le Pélerinage de „ Rome, & de visiter d'autres lieux de pieté". Herrera, *ibidem*.

& de force. A l'arrivée de la nuit, on avoit déja perdu de vûe la Jamaïque. Les Castillans se mêlèrent alors avec leurs Rameurs, non-seulement pour les soulager, mais dans la crainte que, se rebutant d'une fatigue si continuelle, ils ne fussent capables de quelque funeste entreprise. Le jour suivant, ils se trouvèrent tous si las, que les deux Capitaines se virent obligés de mettre aussi la main à la rame. Le plus terrible obstacle étoit un Soleil brûlant, à l'action duquel on ne pouvoit rien opposer. Il en fit bientôt naître un autre. Les Indiens, ne résistant plus au feu, dont ils étoient consumés, oublièrent la loi qui menaçoit leur vie, & se hâtèrent trop de vuider les Calebasses. On se vit dans la nécessité de fermer les yeux sur un desordre, dont les suites ne laissoient pas d'être effrayantes. Avant midi, les Castillans furent réduits à leur petite provision de liqueurs, avec l'obligation même d'en distribuer une partie aux Indiens, pour les soutenir jusqu'à la fraîcheur du soir. Le second jour apporta d'autres inquiétudes, parce qu'après de si longs tourmens, on ne découvroit point la petite Isle de Navasa, où l'on avoit esperé de trouver du moins de l'eau fraîche, & qu'on craignit d'avoir manqué la route. On avoit déja jetté dans les flots un Indien mort de soif. D'autres étoient étendus sans connoissance, & les plus robustes s'attendoient au même sort. Les liqueurs mêmes étant épuisées, leur unique rafraîchissement étoit de prendre dans la bouche un peu d'eau de Mer, qui ne faisoit qu'augmenter leur altération. Enfin, la lumière de la Lune, qui parut à demi couverte en se levant, leur fit juger que c'étoit l'Isle qui causoit cette espèce d'Eclipse. Ils y arrivèrent heureusement à la pointe du jour. Elle n'a pas plus d'une demie lieue de circuit; & loin de contenir de l'eau douce, elle n'est composée que de Rochers fort pointus. Cependant, il s'y trouva des restes d'eau de pluye, dans diverses fentes. Mais ce secours devint funeste aux Indiens. Ils en burent avec tant d'avidité, que plusieurs en moururent sur le champ, & d'autres tombèrent dans de grandes maladies. L'expérience ayant appris, aux Castillans, à se modérer dans ces dangereuses circonstances, ils prirent d'abord quelques Poissons, qui se présentèrent sur le rivage, pour appaiser, par degrés, l'excès de leur soif & de leur faim. Un jour de repos, dans l'Isle, rendit un peu de vigueur à ceux qui avoient été capables de cette modération. Comme ils découvroient déja le Cap de l'Isle Espagnole, que l'Amiral avoit nommé *Saint-Michel*, & qui a pris, dans la suite, le nom de *Tiburon*, il leur fut aisé d'y arriver avant la fin de la nuit (*b*). Ils y apprirent que le Gouverneur Général étoit dans la Province de Xaragua. Mendez rentra dans son Canot, pour se hâter de prendre cette route, en suivant la Côte, pendant que Fieschi se rendit, avec la même diligence, à San-Domingo. Mais ils furent long-tems arrêtés tous deux, par les suites d'un événement, qu'on ne peut se dispenser de rapporter après les Ecrivains Espagnols, quoiqu'il fasse peu d'honneur à leur Nation.

Ils arrivent à l'Isle Espagnole.

Il sembloit alors, suivant la réflexion de l'Historien de cette Isle, que la qualité de Gouverneur fut contagieuse, & qu'elle transformât les Hommes du naturel le plus doux & le plus moderé, en Tyrans suscités pour la destruc-

Barbare entreprise d'Ovando.

(*b*) Herrera, *Liv. 6. Chap.* 3.

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1503.

destruction des Indiens. Ovando, dont on loue d'ailleurs la sagesse & la piété, ne se vit pas plutôt en possession du pouvoir suprême, qu'entre les mesures, qu'il jugea nécessaires pour contenir ces Malheureux dans la soumission, il prit la résolution de dépeupler une de leurs plus grandes Provinces. On n'a jamais bien expliqué quels furent particuliérement ses motifs; mais, par un incroyable oubli de son propre caractère, il ne fit pas difficulté d'y employer également la perfidie & la cruauté. On a vû que depuis le soulevement de l'Alcalde Major, Roldan Ximenès, il étoit resté, dans le Xaragua, un assez grand nombre de ses Complices, qui n'avoient pas cessé d'y vivre avec beaucoup de licence, & sur lesquels on croyoit avoir beaucoup gagné en les empêchant de causer de nouveaux troubles. Le Cacique Bohechio étoit mort, depuis peu, sans enfans; & sa Sœur Anacoana avoit succedé à ses Etats. Cette Princesse, par le goût qu'elle avoit toujours eu pour les Castillans, s'étoit d'abord appliquée à bien traiter ceux qu'elle y avoit trouvés établis; mais elle n'en avoit été payée que d'ingratitude, & peut-être la haine avoit-elle succedé à son affection. Ils se le persuadèrent du moins, parce qu'ils devoient s'y attendre; &, de part & d'autre, ce changement produisit quelques hostilités. Quoiqu'elles eussent peu duré, les Castillans mandèrent, au Gouverneur Général, que la Reine de Xaragua méditoit quelque dessein; & qu'il étoit important de la prévenir. Ovando connoissoit le caractère de ceux qui lui donnoient cet avis. Cependant, il prit ce prétexte pour se rendre dans la Province, à la tête de trois cens Hommes de pied & soixante & dix Chevaux, après avoir publié que le sujet de son Voyage étoit de recevoir le Tribut que la Reine devoit à la Couronne de Castille, & de voir une Princesse, qui s'étoit déclarée, dans tous les tems, en faveur de la Nation Espagnole.

Comment il se défait de la Princesse Anacoana, & de tous les Seigneurs du Xaragua.

ANACOANA reçut cette nouvelle, avec de grandes apparences de joye. Soit qu'elle n'eût rien à se reprocher, ou qu'elle se crût sûre du secret, elle ne parut occupée qu'à faire au Gouverneur une réception digne d'elle & de lui. Elle assembla tous ses Vassaux, pour grossir sa Cour, & donner une haute idée de sa puissance. Les Ecrivains Espagnols en comptent jusqu'à trois cens, auxquels ils donnent le titre de Caciques. A l'approche du Gouverneur, elle se mit en marche pour aller au-devant de lui, accompagnée de cette Noblesse & d'un Peuple innombrable, tous dansant à la manière du Pays, & faisant retentir l'air de leurs chants. La rencontre se fit assez proche de la Ville de Xaragua, & l'on se donna mutuellement des marques de confiance & d'amitié. Après les premiers complimens, Ovando fut conduit, parmi des acclamations continuelles, au Palais de la Reine, où il trouva, dans une Salle très spacieuse, un Festin qui l'attendoit. Tous ses gens furent traités avec profusion, & le repas fut suivi de danses & de jeux. Cette Fête dura plusieurs jours, avec autant de variété que de magnificence; & les Castillans ne purent voir, sans admiration, le bon goût qui règnoit dans une Cour barbare.

Cruelle perfidie du Gouverneur.

OVANDO proposa, de son côté, à la Reine de Xaragua, une Fête à la manière d'Espagne, pour le Dimanche suivant, & lui fit entendre que, pour y paroître avec plus de grandeur, elle y devoit avoir toute sa Noblesse autour d'elle. Cet avis étant plus capable de flatter son ambition que de lui inspi-

inspirer de la défiance, elle retint ses trois cens Vassaux, & leur donna le même jour un grand dîner, à la vûe d'un Peuple infini, que la curiosité du spectacle n'avoit pas manqué de rassembler. Toute la Cour Indienne se trouva réunie dans une Salle spacieuse, dont le toît étoit soutenu d'un grand nombre de piliers, & bordoit la Place, qui devoit servir de Théâtre à la Fête. Les Espagnols, après s'être un peu fait attendre, parurent enfin en ordre de bataille. L'Infanterie, qui marchoit la première, occupa sans affectation toutes les avenues de la Place. La Cavalerie vint ensuite, avec le Gouverneur Général à sa tête, & s'avança jusqu'à la Salle du Festin, qu'elle investit. Tous les Cavaliers Castillans mirent alors le sabre à la main. Ce spectacle fit fremir la Reine & tous ses Convives. Mais, sans leur laisser le tems de se reconnoître, Ovando porta la main à sa Croix d'Alcantara; signal, dont il étoit convenu avec ses Troupes. Aussi-tôt l'Infanterie fit main-basse sur le Peuple, dont la Place étoit remplie; tandis que les Cavaliers, mettant pied à terre, entrèrent brusquement dans la Salle. Les Caciques furent attachés aux colomnes; &, dans ce moment, si l'on en croit Oviedo (*c*), ils avouèrent le crime de révolte, dont les Castillans de Xaragua les avoient accusés. Ensuite, sans autre forme de Justice, on mit le feu à la Salle, & tous ces Infortunés y furent bientôt réduits en cendre. La Reine, destinée à des traitemens plus honteux, fut chargée de chaînes, & présentée au Gouverneur, qui la fit conduire, dans cet état, à San-Domingo, où son Procès fut instruit dans les formes d'Espagne. Elle fut déclarée convaincue d'avoir conspiré contre les Espagnols, & condamnée au plus ignominieux supplice (*d*). On fit périr, dans la fatale journée de Xaragua, un nombre infini d'Indiens, sans distinction d'âge & de sexe. Quelques Cavaliers ayant sauvé, par un mêlange d'intérêt & de pitié, plusieurs jeunes Enfans, qu'ils menoient en croupe, & qu'ils réservoient pour l'esclavage, d'autres venoient percer derrière eux ces petits Miserables, ou leur coupoient les jambes & les abandonnoient dans cet état. De ceux qui échappèrent à la fureur du Soldat, quelques-uns se jettèrent dans des Canots, que le hasard leur fit trouver sur le bord de la Mer, & passèrent dans une Isle nommée *Guanabo* (*e*), à huit lieues de l'Espagnole; mais ils y furent poursuivis, & s'ils obtinrent grace de la vie, ce fut pour tomber dans une servitude plus dure que la mort. Un Parent de la Reine, nommé *Guarocuya*, se cantonna dans les Montagnes de *Barruco*, les plus hautes & les plus inaccessibles de l'Isle, qui s'étendent, par l'intérieur des Terres, depuis le Xaragua jusqu'à la Côte du Sud, & dont les Habitans étoient d'une extrême férocité. Plusieurs pénétrèrent dans celles qui forment le milieu de l'Isle. Ovando fit marcher des Troupes vers ces deux

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1503.

Tous les Seigneurs du Xaragua sont brûlés vifs.

La Reine est pendue.

Autres cruautés

Le reste des Habitans abandonne le Pays.

(*c*) Herrera ne cesse point de répéter que les indices & les preuves, comme l'accusation, ne venoient que des Complices de Roldan. Il traite l'action de barbare, plus barbare, dit-il, que les Barbares mêmes. Cependant il ne la donne pas comme un dessein formé contre tous les Caciques. Il raconte qu'Anacoana, dont il pensoit peut-être uniquement à se saisir, lui dit que les Caciques seroient bien aises de voir les Jeux Espagnols, & que là-dessus il lui dit de les assembler tous. *Liv. 6. Chap. 4.*

(*d*) Elle fut pendue. *Herrera*, Liv. 6. Chap. 4.

(*e*) Que les François nommèrent *la Gonava*.

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1503.

Plusieurs Villes fondées dans l'Isle Espagnole.

deux Retraites. Les Indiens s'y défendirent quelque tems: mais Guarocuya, *Haniguayaya*, & leurs autres Chefs, ayant été pris & condamnés à la mort, le reste fut si généralement dissipé, que dans l'espace de six mois, on ne connut plus un Insulaire qui ne fût soumis au joug Espagnol (*f*).

CE fut après cette sanglante guerre, qu'Ovando, tournant tous ses soins à l'affermissement de la Colonie, entreprit de fonder des Villes dans les lieux dont il goûtoit la situation. Il obligea les Castillans, qui restoient dans le Xaragua, de se réunir pour en former une, qui fut nommée *Santa Maria de la Vera Paz*, assez proche d'un fameux Lac de cette Province, à deux lieues de la Mer, dont elle fut encore approchée dans la suite, sous le nom de *Santa Maria del Puerto*: mais le nom d'*Yaguana*, que les Insulaires donnoient à ce lieu, ne laissa pas de se conserver dans l'usage vulgaire, & les François en ont fait celui de *Leogane* (*g*). A huit lieues de la Capitale, au Nord, Ovando fonda la Ville de *Buenaventura*; & dans le milieu de l'Isle, entre les deux Rivières de *Yaqui* & de *Nayoa*, il fonda celle de *San Juan de la Maguana*. A vingt-quatre lieues de San-Domingo, un Commandeur de Galice, dont les Historiens n'ont pas conservé le nom, avoit commencé une Habitation proche du Port d'*Azua*, sur les fondemens d'une Bourgade de Sauvages: on en fit une Ville, qui fut nommée *Azua de Compostella*. Celle du Port d'*Yaquimo*, ou du Bresil, & de *Salvatiera de la Savana*, s'élevèrent avec le même succès. Dans le même tems, Rodrigue de *Mescia*, qui avoit beaucoup contribué à la réduction des Insulaires, fut chargé d'en bâtir trois; l'une à *Puerto Real*, une autre à seize lieues de San-Domingo, vers le Nord, sous le nom d'*el Cotuy*; & la troisième sur la même Côte du Nord, dans un Canton, que les Naturels nommoient *Guahaba*. Elle fut appellée *Larez de Guahaba*, du nom de l'ancienne Commanderie d'Ovando. Ainsi, dès l'année 1504, on comptoit, dans l'Isle Espagnole, quinze Villes, ou Bourgades, toutes peuplées de Castillans; outre deux Forteresses, dans la Province de Higuey, à la place desquelles on bâtit encore deux nouvelles Villes, au commencement de l'année suivante. Isabelle, & plusieurs Forteresses, qui avoient d'abord été construites pour s'assurer des Mines de Cibao & de Saint-Christophe, furent entiérement abandonnées. Le Gouverneur Général obtint de la Cour, avant la fin de son administration, des Armoiries pour toutes ces Places, & pour l'Isle en général (*h*).

Armoiries accordées pour toutes ces Places.

Ovando paroît s'intéresser peu à la situation de l'Amiral.

QUAND cette variété d'entreprises & de soins n'auroit pas été capable de diminuer l'intérêt qu'il devoit prendre à la triste situation des Castillans de la

(*f*) Malgré les efforts d'Ovando pour justifier sa conduite, les Rois Catholiques en furent extrêmement irrités; & l'on entendit dire à Dom Alvare de Portugal, premier Comte *de Gelbes*, qui étoit alors Président du Conseil Royal de Justice, *Yo le haro tomar una residencia, qual nunca fue tomada*; c'est-à-dire, „ Je lui ferai rendre un compte de ses actions qui n'aura jamais eu d'exemple". Herrera, *ibidem*. Cependant, la Reine étant morte peu après, Ovando sçut se rendre nécessaire, & ne fut rappellé qu'en 1508.

(*g*) Histoire de Saint-Domingue, *ubi sup.*

(*h*) Elles se trouvent exactement blazonnées dans Herrera, *Liv. 7. Chap. 2.* Celles de l'Isle étoient un Ecu de gueules à la bande d'argent, accompagnée de deux têtes de Dragon d'or, & pour orle, Castille & Léon.

la Jamaïque, il avoit un autre prétexte pour y paroître moins sensible; c'étoit la crainte que les Envoyés de l'Amiral ne s'entendissent avec lui pour grossir ses infortunes, & pour lui ouvrir, par cette feinte, l'entrée de l'Isle Espagnole. Aussi retint-il long-tems Mendez, sans prendre aucune résolution; & ce ne fut qu'après avoir été fatigué par ses instances, qu'il lui accorda la permission de se rendre à la Capitale. Mendez y acheta un Navire; & suivant les ordres qu'ils avoient reçus en commun, Fieschi se chargea de le conduire à la Jamaïque. Mais on lui fit naître des difficultés, qui retardèrent encore son départ; &, dans l'intervalle, Ovando fit partir secrettement Diego d'Escobar, avec une Barque, pour aller prendre des informations plus certaines sur l'état de l'Amiral & de son Escadre.

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1503.

Extrêmité où les Colombs sont réduits à la Jamaïque.

On peut s'imaginer à quelle extrêmité les Colombs & leurs Gens étoient réduits, par le délai du secours qu'ils attendoient depuis plus de six mois. La mauvaise qualité des nourritures & les fatigues d'une si rude navigation avoient déja causé parmi eux un grand nombre de maladies. S'ils avoient reçu quelque soulagement de l'humanité des Indiens de la Jamaïque, il ne leur avoit pas ôté la crainte de se voir abandonnés dans une Isle sauvage, & condamnés à ne revoir jamais leur Patrie. Cette idée, qui n'avoit agi que foiblement sur les Equipages, tandis qu'ils avoient espéré quelque chose du Voyage de Mendez & de Fieschi, produisit des mouvemens proportionnés à leurs allarmes, lorsqu'ils eurent commencé à perdre cette espérance. Ils soupçonnèrent l'Amiral de n'ôser retourner à l'Isle Espagnole, dont on lui avoit refusé l'entrée; de n'avoir envoyé Mendez & Fieschi que pour faire sa paix à la Cour, où l'on ne vouloit plus entendre parler de lui; & de s'embarrasser si peu du sort de tous ses Gens, qu'il n'avoit peut-être fait échouer ses Navires, que pour faire servir cet accident au rétablissement de sa fortune. Ils en conclurent qu'une juste prudence obligeoit chacun de penser à soi, & de ne pas attendre que le mal fût sans remède. Les plus violens ajoutèrent, qu'Ovando, qui n'étoit pas bien avec les Colombs, ne feroit un crime à personne de les avoir quittés; que le Ministre des Indes, leur Ennemi, n'en recevroit pas plus mal ceux qu'il verroit arriver sans eux; & que la Cour, persuadée enfin que personne ne pouvoit vivre avec ces Etrangers, prendroit une fois le parti d'en délivrer l'Espagne (*i*).

Une partie de leurs Equipages se révolte contre eux.

1504.

Les Rebelles prennent les armes.

Ces discours, qui avoient d'abord été secrets, se communiquèrent avec tant de chaleur, que les Mécontens, ne gardant plus de mesures, s'assemblèrent, le 2 de Janvier 1504, & prirent les armes, sous la conduite des *Porras*; deux Frères, dont l'un avoit commandé un des quatre Vaisseaux de l'Escadre, & l'autre étoit Trésorier Militaire. L'Amiral étoit retenu au lit par la goûte. L'aîné des Porras vint le trouver, & lui dit insolemment, qu'il voyoit bien que son dessein n'étoit pas de retourner si-tôt en Castille, & qu'il avoit résolu de faire périr tous les Equipages. L'Amiral répondit qu'il ne comprenoit pas d'où pouvoit lui venir cette idée; que tout le monde savoit, comme lui, que si l'on avoit relâché dans cette Isle, & si l'on y étoit encore, c'étoit parce qu'on n'avoit pas eu d'autre choix; qu'il avoit envoyé demander des Navires au Gouverneur de l'Isle Espagnole,

Maladie de l'Amiral.

(*i*) Herrera, *Liv. 6. Chap. 6.*

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1504.

Les Rebelles veulent partir.

le, & qu'il ne pouvoit rien faire de plus; qu'il n'étoit pas moins intéressé que tous les autres à repasser en Castille; que d'ailleurs il n'avoit rien fait sans avoir demandé l'avis du Conseil, & que si l'on avoit quelque chose d'utile à proposer, il étoit toûjours disposé à l'embrasser avec joye. Ce discours auroit satisfait des gens moins emportés; mais l'esprit de révolte ne connoissant point la raison, Porras, dont la Sœur étoit Maîtresse d'un Homme fort puissant à la Cour, reprit encore plus brusquement, & déclara qu'il n'étoit plus question de discourir, mais de s'embarquer à l'heure même; qu'il vouloit retourner en Castille, & que ceux qui ne vouloient pas le suivre pouvoient rester à la garde du Ciel. Il s'éleva aussi-tôt un bruit confus des Gens de guerre, qui crioient; les uns, *nous vous suivrons*; d'autres, *Castille*, *Castille*; & d'autres, *Capitaine, que ferons-nous?* Quelques-uns même firent entendre, en parlant sans doute des Colombs, *qu'ils meurent*. L'Amiral voulut se lever; mais il ne put se soutenir, & l'on fut obligé de le remettre sur son lit. L'Adelantade parut, une hallebarde à la main, & se posta courageusement proche d'une poutre qui traversoit le Vaisseau, pour couper le passage aux Mutins. Ses meilleurs Amis le forcèrent de rentrer dans sa chambre; & prenant le ton de la douceur avec Porras, ils lui représentèrent qu'il devoit lui suffire qu'on ne s'opposât point à sa résolution. Il se retira; mais ce fut pour se saisir des dix Canots, que l'Amiral avoit achetés des Indiens, & pour s'y embarquer aussi-tôt, lui & tous les Mutins, avec autant d'empressement & de joye, que s'ils eussent été prêts de débarquer à Seville. Il ne resta guères, avec les Colombs, que leurs Amis particuliers & les Malades. L'Amiral, les ayant fait assembler autour de lui, les excita, par un discours fort touchant, à prendre confiance au Ciel, & leur promit de se jetter aux pieds de la Reine, pour faire récompenser leur fidélité (*k*).

Leurs violences, & fermeté de l'Adelantade.

Départ des Rebelles.

Dès le même jour, les Séditieux prirent le chemin de la Pointe orientale de l'Isle. Ils s'y arrêtèrent, pour commettre les dernières violences contre les Indiens, auxquels ils enlevèrent tout ce qui se trouvoit dans leurs Habitations, en leur disant qu'ils pouvoient se faire payer par l'Amiral, ou le tuer, s'il refusoit de les satisfaire. Ils ajoutèrent qu'il étoit résolu de les exterminer, qu'il en avoit usé de même avec les Peuples du Veragua, & que le seul moyen de se défendre, contre un Homme si cruel, étoit de le prévenir. Lorsqu'ils se virent à l'extrêmité de l'Isle, ils entreprirent d'abord de traverser le Golfe, sans faire réflexion que la Mer étoit fort agitée. A peine eurent-ils fait quelques lieues, que leurs Canots, s'étant remplis d'eau, ils crurent les soulager en jettant leur bagage dans les flots. L'inutilité de cette ressource leur fit prendre le parti de se défaire des Indiens, qu'ils avoient embarqués pour la rame. Ces Malheureux, voyant des épées nues, & quelques-uns de leurs Compagnons déja étendus à leurs pieds, sautèrent dans l'eau; mais, après avoir nâgé quelque tems, ils demandèrent en grace qu'on leur permît de se délasser, par intervalles, en tenant le bord des Canots. On ne leur répondit qu'à coups de sabre, dont on leur coupoit les mains; & plusieurs se noyèrent. Le vent augmentoit, & la Mer devint si

Obstacles qui les arrêtent.

(*k*) Herrera, *Liv. 6. Chap. 5.*

si grosse, que cette troupe de Furieux se vit contrainte de retourner au rivage. Après y avoir déliberé sur leur situation, & proposé plusieurs partis, qui ne pouvoient venir que d'un excès d'aveuglement & de desespoir, ils tentèrent encore une fois le passage: mais la Mer ne devenant pas plus calme, ils se répandirent dans les Bourgades voisines, où ils commirent toutes sortes d'excès. Six semaines après, ils tentèrent de passer pour la troisième fois, & leurs efforts ne furent pas plus heureux. Alors, abandonnant un dessein dont l'exécution leur parut impossible, & ne doutant plus que Mendez & Fieschi n'eussent péri dans les flots, ils se mirent à faire des courses dans toutes les parties de l'Isle, en causant mille maux aux Insulaires, pour en tirer des vivres.

Christophe & Barthelemi Colomb. IV. Voyage. 1504.

Excès qu'ils commettent dans l'Isle.

L'Amiral étoit réduit à vivre aussi par le secours des Indiens; mais sa conduite étoit fort différente. Il faisoit règner, parmi ses gens, une exacte discipline, qu'il adoucissoit par des attentions continuelles sur leurs besoins, & par des exhortations aussi tendres que ses manières. D'ailleurs, il ne prenoit jamais rien qu'en payant, & jusqu'alors il n'avoit rien reçu d'eux qu'ils n'eussent volontairement apporté. Cependant, comme ces Barbares n'étoient pas accoutumés à faire de grandes provisions, ils se lassèrent enfin de nourrir des Etrangers affamés, qui les exposoient eux-mêmes à manquer du nécessaire. Les discours des Mutins pouvoient avoir fait aussi quelque impression sur eux. Ils commencèrent à s'éloigner, & les Castillans se virent menacés de mourir de faim. Dans cette extrêmité, l'Amiral s'avisa d'un stratagême qui lui réussit. Ses lumières astronomiques lui avoient fait prévoir qu'on auroit bientôt une Eclipse de Lune. Il fit dire, à tous les Caciques voisins, qu'il avoit à leur communiquer des choses fort importantes pour la conservation de leur vie. Un intérêt si pressant les eut bientôt assemblés. Après leur avoir fait de grands reproches de leur refroidissement & de leur dureté, il leur déclara, d'un ton ferme, qu'ils en seroient bientôt punis; & qu'il étoit sous la protection d'un Dieu qui se préparoit à la venger. N'avez-vous pas vû, leur dit-il, ce qu'il en a coûté à ceux de mes Soldats qui ont refusé de m'obéir? Quels dangers n'ont-ils pas couru, en voulant passer à l'Isle Hayti, pendant que ceux que j'y ai envoyés ont traversé sans peine? Bientôt vous serez un exemple beaucoup plus terrible de la vengeance du Dieu des Espagnols; & pour vous faire connoître les maux qui vous menacent, vous verrez, dès ce soir, la Lune rougir, s'obscurcir, & vous refuser sa lumière. Mais ce n'est que le prélude de vos malheurs, si vous vous obstinez à me refuser des vivres (l).

Sage conduite de l'Amiral.

Célèbre stratagême par lequel il contient les Insulaires.

Il leur prédit une Eclipse, comme une vengeance du Ciel.

En effet, l'Eclipse commença quelques heures après; & les Barbares épouvantés poussèrent d'effroyables cris. Ils allèrent aussi-tôt se jetter aux pieds de l'Amiral, & le conjurer de demander grace pour eux & pour leur Isle. Il se fit un peu presser, pour donner plus de force à son artifice; & feignant de se rendre, il leur dit, qu'il alloit se renfermer, & prier son Dieu,

(l) Herrera, *ubi suprà*. Ce trait est si connu, qu'on ne fait pas difficulté de le rapporter, quoiqu'il fasse peu d'honneur à la religion de l'Amiral.

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1504.

Dieu, dont il esperoit d'appaiser la colère. Il s'enferma, pendant toute la durée de l'Eclipse, & les Indiens recommencèrent à jetter de grands cris. Enfin, lorsqu'il vit reparoître la Lune, il sortit d'un air joyeux, pour les assurer que ses prières étoient exaucées, & que Dieu leur pardonnoit cette fois, parce qu'ayant répondu pour eux, il l'avoit assuré qu'ils seroient désormais bons & dociles, & qu'ils fourniroient des vivres aux Chrétiens. Depuis ce jour, non-seulement ils ne refusèrent rien aux Espagnols, mais ils évitèrent avec soin de leur causer le moindre mécontentement.

La vie des deux Colombs est menacée.

Ce secours étoit d'autant plus nécessaire à l'Amiral, qu'il se formoit, sous ses yeux, un nouveau Parti, qui l'auroit jetté dans de mortels embarras. Un Apotiquaire, nommé *Bernardi*, & deux de ses Compagnons, *Villatora* & *Zamora*, avoient entrepris de soulever tous les Malades, par d'anciens ressentimens, qu'ils crurent avoir trouvé l'occasion de faire éclater, & qui ne menaçoient pas moins que la vie des Colombs. L'effet n'auroit pû manquer d'en être extrêmement funeste, si l'arrivée de la Barque d'observation, qu'Ovando avoit fait partir de l'Espagnole, n'eût arrêté ceux que le seul chagrin de leur misère avoit engagés dans cette conspiration. Le Capitaine, Diego d'Escobar, étoit un de ceux qui s'étoient révoltés avec Roldan Ximenès, & que l'Amiral avoit destinés au supplice. Ovando l'avoit choisi pour cette commission, parce qu'avec la haine qu'il lui connoissoit pour les Colombs, il l'avoit jugé plus propre que personne à remplir exactement ses vûes. Les ordres, qu'il lui avoit donnés, portoient de ne point approcher des Vaisseaux de l'Amiral; de ne pas descendre au rivage; de n'avoir aucun entretien avec les Colombs, ni avec ceux qui les accompagnoient; de ne donner aucune autre Lettre que la sienne, & de n'en pas recevoir d'autre que la réponse de l'Amiral; enfin de concevoir qu'il n'étoit envoyé que pour reconnoître l'état de l'Escadre (*m*).

Arrivée d'une Barque d'Ovando.

Ordres odieux dont le Capitaine étoit chargé.

Comment il les exécute.

Escobar exécuta tous ces points avec une brutale exactitude. Après avoir mouillé à quelque distance des Vaisseaux échoués, il alla seul à terre, dans un Canot, il fit débarquer un baril de Vin & un Porc, il fit appeller l'Amiral, pour lui remettre la Lettre d'Ovando; & s'étant un peu éloigné, il lui dit, en élevant la voix, que le Gouverneur Général étoit bien fâché de ses malheurs, mais qu'il ne pouvoit encore le tirer de la situation où il se trouvoit, quoiqu'il fût dans le dessein d'y apporter toute la diligence possible; & qu'en attendant, il le prioit d'agréer cette legère marque de son amitié. En achevant ses mots, il se retira, pour aller attendre à Bord que l'Amiral eût écrit sa réponse, qu'il prit ensuite avec les mêmes précautions. Elle contenoit le récit des peines qu'il avoit essuyées, avec celui de la découverte d'une grande Contrée & de la révolte de Porras. Il remercioit Ovando de ses bonnes intentions, quoiqu'il en reçût de si mauvaises preuves. Il lui recommandoit Mendez & Fieschi, & pour l'attendrir, du moins par la compassion, il lui représentoit son logement, & la dépendance où il étoit, pour vivre, des secours d'une Nation barbare.

L'Amiral écrit à Ovando.

L'His-

(*m*) Herrera, *Liv. 6. Chap. 7.*

L'HISTORIEN s'efforce de justifier cet étrange procedé. Ovando craignoit avec raison, dit-il, que si la Barque s'étoit approchée des Navires, on ne l'eût chargée de Lettres pour l'Isle Espagnole, où l'Amiral avoit plusieurs Créatures & un plus grand nombre d'Ennemis, qui auroient pû former de nouvelles factions & causer du trouble. Il ajoute que, dans cette crainte, le Gouverneur n'avoit pû faire un choix plus judicieux que celui d'Escobar: enfin, qu'il ne s'imaginoit pas que les vivres pussent manquer aux Espagnols dans une Isle aussi grande que la Jamaïque. Mais le Public n'en porta pas le même jugement. On regarda, comme une insulte pour Christophe Colomb, le choix d'un Envoyé de ce caractère, qui, d'ailleurs, suivant les ordres de la Cour, ne devoit plus être aux Indes; & la modicité du présent ne fut pas moins blâmée, pour un Homme de ce rang, dont on pouvoit juger que la situation n'étoit pas abondante. L'Amiral s'apperçut aussitôt du mauvais effet que la conduite d'Ovando avoit produit sur ses gens. Il les assembla, pour les assurer qu'ils recevroient de prompts secours; mais il ne persuada pas les plus clairvoyans, qui, jugeant mal de l'affectation d'Escobar à ne converser avec personne, commencèrent à craindre que le dessein du Gouverneur ne fut de laisser périr les Colombs, & tous ceux qui leur marquoient de l'attachement. Cependant les promesses de l'Amiral calmèrent la multitude. Il se flatta même de pouvoir engager, par la même voye, les Déserteurs à rentrer dans le devoir. Il leur communiqua l'agréable nouvelle qu'il venoit de recevoir, & leur fit porter un quartier de la Bête dont on lui avoit fait présent. Mais cette honêteté fut mal reçue. Porras jura que de sa vie il ne se fieroit aux Colombs, & que jusqu'à l'arrivée du secours, il continueroit de vivre dans l'indépendance. Il ajouta que si l'on envoyoit deux Vaisseaux, il en prendroit un pour lui & pour sa troupe; que s'il n'en arrivoit qu'un, il se contenteroit de la moitié; & qu'au reste, ses gens ayant été forcés de jetter à la Mer toutes leurs hardes & leurs marchandises, il convenoit que l'Amiral partageât avec eux ce qui lui en restoit. Les Envoyés ayant représenté qu'ils ne pouvoient faire des propositions de cette nature à leur Chef commun, la fureur des Rebelles augmenta, jusqu'à leur faire protester que ce qu'on ne vouloit pas leur accorder de bonne grace, ils l'enleveroient par force; & Porras, se tournant vers eux, leur dit que l'Amiral étoit un Cruel, dont ils avoient tout à craindre pour leur vie; qu'il joignoit la perfidie à la cruauté, pour les faire tomber entre ses mains; que cette Barque, qui n'avoit paru qu'un instant, étoit l'effet de quelque prestige; qu'il excelloit dans ces inventions, & que si la Barque eût été réelle, il n'auroit pas manqué, dans l'extrêmité à laquelle il étoit réduit, de s'y embarquer avec son Fils & son Frère; que le plus sûr étoit de le visiter l'épée à la main, de se saisir de sa personne, & d'enlever tout ce qu'il avoit sur ses Vaisseaux (*n*).

EN effet, il s'avança bientôt jusqu'à la vûe des Navires; & s'étant arrêté dans un Village d'Indiens, nommé *Mayma*, où, quelques années après, on vit naître une Bourgade Castillane, sous le nom de *Seville*, il parut se disposer à forcer les Colombs dans leur retraite. L'Amiral étoit encore attaché

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1504.

Remarques sur la conduite de ce Gouverneur.

Efforts de l'Amiral pour ramener les Mutins.

Ils répondent mal à ses intentions.

Ils s'avancent pour l'attaquer.

(*n*) Le même, *Liv.* 6. *Chap.* 8.

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1504.

taché au lit, par les douleurs de la goute. Il frémit d'indignation, en apprenant que les Rebelles étoient prêts à l'attaquer: cependant sa prudence l'emportant sur sa colère, il chargea Dom Barthelemi, qu'il envoya contr'eux avec cinquante Hommes, de les exhorter encore à la soumission, & d'offrir un pardon général à ceux qui voudroient l'accepter. Mais ils ne lui donnèrent pas le tems de faire cette proposition. A peine eurent-ils apperçu sa Troupe, qu'ils s'avancèrent les armes à la main, en criant *Tue, Tue*. L'Adelantade excita ses gens par les motifs de l'honneur, & ne leur demanda rien, dont il ne promit l'exemple. Le combat fut engagé. Une décharge, qui se fit à propos, renversa d'abord six des Conjurés. L'aîné des Porras, furieux de les voir tomber, s'élança vers l'Adelantade, & fendit son bouclier d'un coup de sabre, qui le blessa même à la main. Mais Dom Barthelemi, qui étoit d'une vigueur extraordinaire, le saisit par le milieu du corps & le fit son Prisonnier. Ensuite, pressant ceux qui continuoient de résister, il en tua plusieurs, & le reste se sauva par la fuite. Ainsi l'Amiral fut redevable de son salut à la valeur de son Frère; car les Rebelles avoient juré de ne pas ménager sa vie, si la victoire s'étoit déclarée pour eux (*o*).

Combat.

Porras, leur Chef, est enlevé par Dom Barthelemi.

ELLE ne coûta qu'un seul Homme à l'Adelantade; mais quelques-uns furent dangereusement blessés. Un Maître d'Hôtel de l'Amiral reçut, à la hanche, un coup de lance, dont il mourut peu de jours après. Ledesma, ce même Pilote, dont on a déja vanté le courage & la force, fut si maltraité d'un coup de sabre à la tête, que la cervelle étoit à découvert; un autre coup faillit de lui abbatre le bras, & d'un troisième il eut la jambe fendue jusqu'à l'os, depuis le jarret jusqu'à la cheville du pied. Comme on l'avoit cru mort, & qu'il étoit demeuré sur le champ de Bataille, les Indiens du Village de Mayma, surpris de voir étendus par terre, & sans mouvement, des Hommes, qu'ils avoient crus immortels, s'approchèrent de lui, *entre plusieurs autres*, & voulurent toucher ses blessures, pour observer, dit l'Historien, quelles playes faisoient les épées. Ce mouvement ayant rappellé ses esprits: *Si je me leve!* s'écria-t'il d'une voix terrible; & de ce seul mot, il causa tant d'épouvante à ces Barbares, qu'ils se mirent à fuir, sans oser tourner les yeux derrière eux. On observe, comme une singularité merveilleuse, qu'il fut plus de vingt-quatre heures dans cet état; & qu'après l'avoir reconnu vivant, & l'avoir transporté à Bord, on n'eut pas d'autre moyen de le panser, qu'en brûlant ses playes avec de l'huile. Elles étoient en si grand nombre, que pendant la première semaine, le Chirurgien jura qu'il en découvroit chaque jour de nouvelles (*p*).

Plusieurs Castillans sont tués.

Vigueur du Pilote Ledesma.

Comment il est gueri de ses blessures.

LE lendemain du combat, vingtième jour de Mai, tous les Rebelles, qui étoient échappés par la fuite, prirent le parti d'aller se jetter aux pieds de l'Amiral, & de s'engager à la fidélité par d'horribles sermens (*q*). Il les

Les Rebelles se soumettent.

(*o*) Le même, *Liv. 6. Chap.* II.
(*p*) *Ibidem.*
(*q*) L'Historien en rapporte les termes: „ Ils le supplièrent d'user envers eux de misericorde, reconnoissant bien que Dieu les „ avoit châtiés, & promettant de servir fidèlement, ce qu'ils jurèrent sur un Crucifix „ & un Missel: & que s'ils violoient leur „ serment, pas un Confesseur ou autre Chrétien ne les pût entendre en confession; „ que la Pénitence leur fût inutile; qu'ils renonçoient aux Sacremens de l'Eglise; „ qu'au-

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1504.

les reçut avec bonté, mais à condition que Porras, leur Chef, demeureroit dans les chaînes, & qu'ils recevroient eux-mêmes, jusqu'au départ pour l'Isle Espagnole, un Capitaine de sa main, sous la conduite duquel ils auroient la liberté de s'établir dans le lieu qu'ils voudroient choisir, pour y subsister du commerce de quelques marchandises qu'il leur feroit délivrer (*r*).

Les deux Colombs quittent la Jamaïque avec leurs gens.

Il se passa une année entière, avant l'arrivée du Navire que Mendez & Fieschi (*s*) avoient acheté à San-Domingo. Diegue *de Salcedo*, que l'Amiral y avoit envoyé dans l'intervalle, pour presser le Gouverneur, parut en même-tems avec deux Caravelles, qu'il avoit équipées, comme le Navire, aux frais des Colombs. Enfin, tous les Castillans s'étant rassemblés le 28 de Juin, on mit à la voile pour l'Isle Espagnole. Les vents contraires rendirent le passage si difficile, qu'on eut beaucoup de peine à gagner l'Isle Beata, à vingt lieues du Port d'Yaquimo. L'Amiral ne voulut pas aller plus loin, sans en avoir fait demander la liberté au Gouverneur Général; & non-seulement il l'obtint, mais étant arrivé à San-Domingo, le 13 d'Août, il y fut reçu avec les plus grandes marques de joye & d'honneur.

Comment l'Amiral est reçu dans l'Isle Espagnole.

Ovando vint lui-même, à la tête de tous les Habitans, le recevoir à sa descente. Il lui donna un logement dans sa Maison, & ne cessa point de le traiter fort civilement. Cet accueil surprit un peu les Colombs, qui ne s'y étoient pas attendus; mais ils devoient s'attendre encore moins à quelques actions du Gouverneur, qui sembloient démentir de si belles apparences. Il les obligea de lui livrer François Porras, qu'ils avoient laissé à Bord, & qu'ils se proposoient de mener en Espagne. C'étoit à lui, leur dit-il, qu'appartenoit la connoissance des affaires Criminelles: mais il n'eut pas plutôt le Prisonnier entre ses mains, qu'il lui rendit la liberté. Ensuite, il déclara qu'il vouloit informer sur tout ce qui s'étoit passé à la Jamaïque, & juger quels étoient les Coupables, de ceux qui s'étoient soulevés, ou de ceux qui étoient demeurés fidéles à l'Amiral; insulte aussi vive que l'injustice étoit criante, mais que les Colombs dissimulèrent, parce qu'ils n'étoient point en état de s'y opposer. L'Amiral se contenta de dire, avec assez de moderation, que les droits de son Amirauté avoient des bornes bien étroites, s'il ne pouvoit pas juger un de ses Officiers, qui s'étoit révolté contre lui sur son propre Bord; & pour sortir promptement d'une Isle, qui étoit devenue le théâtre de ses humiliations, après avoir été celui de sa gloire, il fretta deux Navires, dont il partagea le Commandement avec son Frère.

Dégoûts & chagrins qu'il y reçoit.

Il retourne en Espagne.

Il mit à la voile pour l'Espagne, le 12 de Septembre, avec son Fils & tous ceux qui lui étoient attachés. En sortant du Port, le Navire qu'il montoit perdit son grand mât. Mais cet accident ne fut pas capable de le fai-

„ qu'au tems de leur mort, ils ne participeroient point aux Bulles & Indulgences „ accordées par N. S. P. le Pape; & qu'on „ traiteroit leurs corps comme ceux des Renegats, ne les enterrant point en Terre sainte, mais les exposant en pleins champs „ comme les Hérétiques. Ils renoncèrent „ aussi à toute absolution de Papes, de Cardinaux, d'Archevêques, d'Evêques & d'autres Prêtres". *Herrera*, Liv. 6. Chap. 11.

(*r*) *Ibidem*.

(*s*) On avoit ôté, à Fieschi, tous les moyens de revenir plutôt.

Christophe & Barthelemi Colomb. IV. Voyage. 1504.

faire retourner dans un lieu, où il venoit d'essuyer tant de dégoûts. Il aima mieux renvoyer le Bâtiment à San-Domingo, & passer dans celui de son Frère. Le 19 d'Octobre, après avoir essuyé une furieuse tempête, & lorsquon se croyoit délivré du danger, le mât de ce second Vaisseau se fendit en quatre pièces, & ne laissa point d'autre ressource que l'antenne, dont on fut obligé de faire un petit mât, en la fortifiant avec des perches & d'autres pièces de bois. Une nouvelle tempête brisa la contre-misene. Ainsi la fortune, suivant la réflexion de l'Historien, vouloit persécuter l'Amiral jusqu'au dernier moment, pour ne laisser aucun tems de sa vie sans disgrace. Il continua sa navigation, l'espace de sept cens lieues, dans ce dangereux état, qui ne l'empêcha pas néanmoins de mouiller heureusement à San-Lucar, avant la fin de l'année (t).

Deux tempêtes qu'il essuie dans la route.

Il arrive à San-Lucar.

Mort de la Reine Isabelle, & son éloge.

Mais il y étoit comme attendu par une nouvelle, qui devoit mettre le comble à tous ses malheurs. C'étoit la mort d'Isabelle, Reine de Castille, arrivée à Medina del Campo le 9 de Novembre. Toute l'Espagne pleuroit encore une Princesse, qui avoit égalé les plus grands Rois par ses qualités personnelles, & que la ruine des Maures, la conquête de Grenade, & la découverte du nouveau Monde, relèvent au-dessus de tous les Souverains de son siècle. Il paroît même qu'il n'avoit pas dépendu d'elle que cette découverte eût été, pour les Habitans de ces vastes Régions, la source d'autant de biens qu'elle leur a causé de maux. En les assujettissant à sa Couronne, elle s'étoit toûjours proposé d'en faire des Chrétiens. Elle ne recommandoit rien avec tant d'instances, à ceux qu'elle envoyoit pour les gouverner, que de les traiter comme les Castillans mêmes; & jamais elle ne fit éclater plus de sévérité, que contre ceux qui contre-venoient à cette partie de ses ordres. On a vû ce qu'il en coûta aux Colombs, pour avoir ôté la liberté à quelques Indiens. Cependant elle les aimoit. Elle connoissoit tout leur mérite. Elle attachoit un juste prix à leurs services. On ne douta point, en Espagne, que sa mort n'eût sauvé le Gouverneur Ovando d'un châtiment exemplaire, pour le massacre de Xaragua, dont elle avoit appris la nouvelle avec beaucoup de chagrin; & dans les articles de son Testament, elle insista particuliérement sur le bon traitement des Indiens (v).

Comment l'Amiral est reçu du Roi Ferdinand.

Mais personne ne perdit plus que les Colombs, à la mort de cette grande Reine. L'Amiral comprit d'abord qu'il tenteroit inutilement de se faire rétablir dans sa dignité de Viceroi. Cependant, pour ne se pas manquer à lui-même, après avoir pris quelques mois de repos à Seville, il partit, avec son Frère, pour Ségovie, où la Cour étoit alors; & dans une audience particulière du Roi, qui les reçut tous deux avec quelque apparence de satisfaction, il lui fit un récit fort touchant de ses longs & pénibles services (x). Ferdinand lui donna de belles espérances; mais il s'apperçut bientôt

(t) *Ubi sup.* Chap. 12.

(v) Histoire de Saint-Domingue, *Liv.* 4. *pages* 46 & 41. Herrera, *Liv.* 5. *Chap.* 13.

(x) On nous a conservé jusqu'aux Placets, qu'il présenta, pendant quinze ou vingt jours de vie qui lui restoient. Dans l'un „ il „ supplioit le Roi de se souvenir des services „ qu'il lui avoit rendus. Il lui rappelloit que „ trois Princes l'avoient prié d'entrer à leur „ service; que la Reine avoit lû leurs Lettres, & qu'elle l'avoit traité depuis avec „ beaucoup d'honneur; que Sa Majesté, é „ tant

tôt qu'elles étoient peu sincères. Ce Prince, s'il faut s'en rapporter à l'Historien, lui portoit une haine secrette, qu'il déguisoit à la vérité sous le voile de l'estime, mais qui l'empêcha toûjours de lui donner la moindre marque de faveur & d'amitié. La Cour étoit d'ailleurs assez partagée sur les intérêts des deux Frères. Les uns souhaitoient qu'on leur tint tout ce qu'on leur avoit promis. On comptoit dans ce nombre Dom Diegue *de Deza*, Archevêque de Seville, Précepteur du Prince Héréditaire, & Dom François Ximenès *de Cisneros*, Archevêque de Tolede. L'autorité de ces deux Prélats entraînoit une partie des Courtisans dans leur opinion: mais les autres disoient hautement que les prétentions de l'Amiral étoient au-dessus de ses services, & qu'il ne convenoit pas de rendre un Etranger si puis-

La Cour se partage sur les intérêts des Colombs.

Ils sont mal récompensés.

„ tant fort attachée au Christianisme, tout le „ monde attendoit d'elle qu'elle feroit justice „ aux Colombs, non-seulement parce qu'elle „ savoit bien qu'ils avoient rendu un grand „ service à la Religion, en lui ouvrant la „ porte du nouveau Monde, mais encore „ parce qu'elle s'y étoit engagée, verbale- „ ment & par des Ecrits signés de sa main. „ Il promettoit de s'en rendre digne, en „ continuant de servir l'Espagne pendant „ toute sa vie, avec l'espérance que son ser- „ vice rapporteroit cent pour un, en com- „ paraison du passé ". Le Roi répondit; „ Qu'il voyoit assez que les Indes lui rappor- „ toient beaucoup, & que l'Amiral méritoit „ toutes les faveurs qu'on lui avoit accor- „ dées: mais que cette affaire demandoit „ plus de délibération ". La crainte des lon-gueurs fit revenir l'Amiral à la charge. Il supplia le Roi „ de se souvenir de ses travaux „ & de son injuste Prison; avec quel mépris „ de sa personne, de l'état & de l'honneur „ où Leurs Majestés l'avoient élevé, il avoit „ été dépouillé de tous ses biens. Un Roi „ juste & bien aimé ne devoit-il pas exercer „ sa bonté royale, & lui conserver des pri- „ viléges qu'il lui avoit accordés? Tout ce „ qui s'étoit fait contre lui avoit été fait sans „ l'entendre, sans lui laisser le moyen de se „ défendre, sans l'avoir convaincu, sans au- „ cune Sentence, en un mot, contre toutes „ sortes de droits ". Il rappelloit les nouvelles promesses que Leurs Majestés lui avoient fai-tes, lorsqu'il étoit parti pour son dernier Voyage.

Un autre jour, dans une audience qu'il obtint du Roi, il lui dit „ que sa vieillesse & ses „ infirmités ne lui permettoient plus d'atten- „ dre long-tems ses faveurs; que Sa Majesté „ n'avoit qu'à prendre tous ses Privilèges, „ & lui donner ce qu'elle jugeroit à propos; „ que dans la langueur où il étoit, il ne de- „ siroit qu'une retraite, & la liberté de s'y „ rendre promptement ". Le Roi lui répon-dit „ qu'il ne desiroit pas son départ; qu'il „ se souvenoit bien de lui avoir donné les „ Indes; & qu'il jugeoit à propos, non seu- „ lement de lui rendre tout ce qui lui appar- „ tenoit par ses Privilèges, mais encore de „ le recompenser des biens de sa Couron- „ ne ".

Dans un troisième Placet, l'Amiral fit une peinture fort vive de l'infâme traitement qu'il avoit reçu de Bovadilla, des violences de Roldan & de ses Complices, & de la ven-geance éclatante que le Ciel avoit exercée sur tous ses Ennemis. Il se justifioit, sur le trai-tement qu'il avoit fait aux Indiens, en assu-rant que s'il en avoit envoyé quelques-uns en Castille, „ c'étoit afin qu'ils fussent in- „ struits dans la Foi Catholique, & qu'ils „ apprissent les coutumes politiques du Ro- „ yaume, pour retourner ensuite aux Indes, „ où ils seroient devenus fort utiles aux Na- „ turels du Pays. Il supplioit Sa Majesté de „ recevoir son Fils à sa place, de le faire „ jouir des Biens & des Gouvernemens qu'on „ lui avoit accordés à lui-même. C'étoit un „ point d'où il faisoit dépendre son honneur. „ Mais, après tout, il s'en remettoit au bon „ plaisir du Roi; il se soumettoit à toutes „ ses volontés; & l'affliction, qu'il avoit du „ retardement de ses faveurs, lui faisoit assez „ sentir qu'il lui restoit peu de tems à vivre ". Enfin, le dernier Placet, qu'il fit présenter, fut au nom de Diego Colomb, l'aîné de ses deux Fils. „ Ce jeune homme conjuroit Sa „ Majesté d'accorder ce que son Père lui „ demandoit. Il ajoûtoit qu'il s'estimeroit „ fort heureux d'être envoyé pour servir „ l'Espagne à la place de son Père, & que „ si Sa Majesté nommoit quelque Offi- „ cier pour l'accompagner, il promettoit „ de suivre ses conseils ". *Herrera, Liv. 6. Chap. 14.*

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1505.

puiſſant. Malheureuſement pour l'Amiral, le Roi s'étoit déclaré au fond du cœur pour le ſecond de ces deux Partis. Enfin, ce Prince lui fit propoſer de renoncer à tous ſes Privilèges, en lui offrant, pour récompenſe, des Terres en échange dans la Caſtille. Il détacha effectivement du Domaine une petite Ville, nommée *Canion de los Condes*, à laquelle il joignit quelques penſions; & tel devoit être le fruit d'un ſi grand nombre de travaux, que l'Amiral avoit eſſuyés pour la gloire de l'Eſpagne. Son chagrin en fut d'autant plus vif, qu'il crut avoir raiſon de conclure que la Cour n'obſerveroit pas mieux les promeſſes qu'elle avoit faites à ſa Famille. Mais ayant appris, en même-tems, que le Roi Philippe d'Autriche & la Reine Jeanne d'Arragon, ſon Epouſe, devoient arriver inceſſamment en Caſtille, pour prendre poſſeſſion de cette Couronne, il ſe flatta encore que la Fille & le Gendre d'Iſabelle croiroient leur honneur intéreſſé à dégager la parole de leur Mère. Auſſi-tôt qu'ils furent entrés en Eſpagne, il leur écrivit, dans l'impuiſſance où ſes infirmités le mettoient d'aller leur rendre ſes hommages; & Dom Barthelemi, ſon Frère, ſe chargea de leur préſenter ſa Lettre. Ils la reçurent avec beaucoup de ſatisfaction; & les marques de faveur, qu'ils donnèrent à l'Adelantade, dûrent être accompagnées de fortes promeſſes, puiſqu'elles lui firent concevoir de nouvelles eſpérances.

Efforts qu'ils font pour obtenir plus de juſtice.

MAIS la déclaration de Ferdinand avoit porté le coup mortel à l'Amiral. Il paroît qu'il mourut avant le retour de ſon Frère, & qu'il n'eut pas la conſolation d'apprendre ce qu'il pouvoit attendre, pour ſa Famille, de la diſpoſition de ſes nouveaux Protecteurs. Le dernier jour de ſa vie fut le 20 de Mai, Fête de l'Aſcenſion. Il ſe trouvoit alors à Valladolid, d'où ſon corps fut porté au Monaſtère des Chartreux de Seville, & dans la ſuite à l'Iſle Eſpagnole, pour être inhumé dans la grande Chapelle de l'Egliſe Cathedrale de San-Domingo (*y*).

Mort de Chriſtophe Colomb.

IL avoit été marié deux fois, comme on l'a déja fait remarquer. De Philippe Monniz Pereſtrello, il eut, en Portugal, Dom Diegue, qui lui ſucceda dans ſes Dignités; & de Beatrix Henriquez, qu'il avoit épouſé en Eſpagne, il eut Dom Fernand, l'Ecrivain de ſa Vie, qui n'eut d'inclination que pour le repos, & dont tous les Hiſtoriens ne laiſſent pas de parler avec éloge (*z*).

CHRISTOPHE Colomb mourut dans ſa ſoixante-cinquième année. Tous les traits de ſon caractère ont été recueillis par divers Hiſtoriens de ſon tems. Sa vie avoit été mêlée de bonheur & d'adverſités, d'opprobres & d'applaudiſſemens, de ce que la Fortune peut procurer de grandeurs, & de

Son caractère.

(*y*) Rapportons la fin de ce grand Homme, dans les termes d'un Auteur Eſpagnol. „ Ses douleurs croiſſoient tous les jours, „ ſoit par les incommodités de la ſaiſon, „ ſoit par l'affliction de ſe voir abandonné „ de tout ſecours & deſtitué de biens, tandis „ qu'on oublioit ſes ſervices, & que chaque „ jour les richeſſes de la Caſtille augmentoient „ par celles qu'il avoit acquiſes à cette Cou„ ronne. Voyant donc que ſes forces dimi„ nuoient, il ſe fit apporter le Corps de Nô„ tre-Seigneur, & le reçut avec beaucoup „ de piété. Enſuite, ſentant approcher l'heu„ re de la mort, il ſe fit donner l'Extrême„ Onction, & rendit l'ame à ſon Créateur, „ dans l'état d'un véritable Chrêtien". *Herrera*, Liv. 6. Chap. 15.

(*z*) Oviedo, qui l'avoit connu particuliérement, loue ſon caractère, ſon goût pour l'étude des Sciences, & le ſoin qu'il avoit apporté à ſe faire une belle Bibliotheque.

de ce qu'elle peut faire essuyer d'humiliations. Il jouit peu de sa gloire & des dignités dont il fut revêtu. Au contraire, il ne passa presque pas un jour sans avoir à souffrir, ou les douleurs les plus aiguës, ou les contre-tems les plus fâcheux, ou les chagrins les plus cuisans. Il étoit d'une taille haute & bien proportionnée. Son regard & toute sa personne annonçoient de la noblesse. Il avoit le visage long, le nez aquilin, les yeux bleus & vifs, & le fond du teint blanc, quoiqu'un peu enflammé. Dans sa jeunesse ses cheveux avoient été d'un blond ardent; mais la fatigue du travail & le poison du chagrin y répandirent bientôt la blancheur du grand âge. Il avoit d'ailleurs le corps bien constitué, & autant de force que d'agilité dans les membres. Son abord étoit facile & prévenant; ses mœurs douces & aisées. Il étoit affable pour les Etrangers, humain à l'égard de ses Domestiques, enjoué avec ses Amis, & d'une admirable égalité d'humeur. On a dû reconnoître, dans les événemens de sa vie, qu'il avoit l'ame grande, un génie élevé, l'esprit toûjours présent & fécond en ressources, le cœur à l'épreuve de tous les contre-tems, beaucoup de prudence & circonspection dans toute sa conduite. Quoiqu'il eût passé les deux tiers de sa vie dans une fortune des plus médiocres, il n'eut pas plutôt changé de condition, qu'il prit naturellement des manières nobles, & qu'il parut né pour commander. Personne ne prenoit mieux que lui cette gravité bienséante, & ne possedoit plus parfaitement cette éloquence insinuante & judicieuse, qui donne du poids à l'autorité. Il parloit peu; mais toûjours avec grace. Il étoit sobre, & modeste dans son habillement, plein de zèle pour le Bien public, sur-tout pour la Religion. Il avoit une piété solide, une probité sans reproche, & l'esprit fort orné par les Sciences, qu'il avoit étudiées dans l'Université de Padoue. En un mot, il ne lui manqua, suivant l'Historien, dont j'emprunte les termes (a), pour être l'Idole des Castillans, & dans leur esprit un des plus grands Hommes de son siècle, que d'être né dans leur Pays. On ne sauroit même douter qu'il n'eût fait beaucoup plus pour

(a) A ces traits généraux, dont le fond est tiré d'Herrera, on joindra ici quelques détails du même Historien.

Christophe Colomb entendoit parfaitement l'Astronomie & l'Art de la Navigation. Il savoit le Latin & faisoit des Vers. Il étoit si bon Chrétien, qu'il commençoit tous ses discours & toutes ses actions par l'invocation de la Sainte Trinité. A la tête de toutes ses Lettres, il mettoit ces mots Latins; *Jesus, Crux, Maria, sint nobis in via*. Son serment étoit quelquefois, *Juro à San-Fernando;* & lorsqu'il vouloit assurer quelque chose dans les Lettres mêmes qu'il écrivoit au Roi, il disoit, *Hago juramento que es verdad esto.* Une autre de ses expressions familières, soit dans la gayeté, soit en colère, & lorsqu'il réprimandoit quelqu'un, c'étoit *Dobos à dias, no os parue esto y esto;* ou, *porque biziestes esto ye esto.* Il observoit régulièrement les Jeûnes de l'Eglise. Il approchoit souvent des Sacremens. Il récitoit, chaque jour, les Heures Canoniales. Il étoit grand ennemi des juremens & des blasphêmes. Il étoit fort devot à la Vierge & à Saint François. On lui entendoit répéter souvent, que Dieu lui avoit fait de grandes graces, comme à David. Lorsqu'on lui portoit de l'or, ou quelque chose de prix dans son cabinet, il s'agenouilloit sur son Oratoire, pour rendre graces à Dieu de ce qu'il lui avoit fait découvrir tant de biens. Avec un grand zèle pour le Service de Dieu & la propagation de l'Evangile, il desiroit particuliérement que Dieu le rendît digne d'aider à l'acquisition du Saint Sépulcre; & souvent il supplioit la Reine de s'engager par Vœu à faire usage des richesses, qu'il se promettoit de faire entrer en Espagne, pour acquerir la possession de la Terre Sainte. *Livre 6. Chap.* 15.

CHRISTOPHE & BARTHELEMI COLOMB. IV. Voyage. 1505.

pour cette Couronnne, s'il n'eût pas eu le malheur d'y être regardé comme un Etranger (*b*).

Défauts qu'on reproche à Christophe Colomb.

MAIS l'Historien de Saint-Domingue, dont on emprunte les principaux traits de ce caractère, observe aussi, que tant de qualités éminentes ne furent point sans quelques défauts. Colomb, étant passé tout-d'un-coup de l'état de simple Pilote, à des dignités, qui ne lui laissoient voir au-dessus de lui que le Sceptre, conserva, de sa première condition, une défiance, qui le rendit trop jaloux de son autorité. Il étoit naturellement porté à la colère; mais il trouvoit d'abord assez de force en lui-même, pour en réprimer les saillies. Peut-être ne considera-t'il point assez qu'il avoit à conduire une Nation fière, & qui ne reçoit pas volontiers la loi d'un Etranger, quoiqu'elle ait été long-tems sous le joug. On lui reproche de la dureté pour les Indiens, & d'avoir paru trop persuadé qu'ils étoient nés pour être les Esclaves de leurs Conquérans. Cependant, il ne négligea point leur instruction; &, dans le cours de son Gouvernement, il se proposa toûjours de leur communiquer les lumières du Christianisme. Son amour pour l'ordre & la discipline lui fit porter la sévérité plus loin qu'il ne convenoit dans de nouvelles Colonies. Il ne devoit pas ignorer que, dans la naissance de ces Etablissemens, une sage condescendance, qui sert à faire goûter le joug, est moins dangereuse qu'une dureté inflexible, dont l'effet ordinaire est de conduire, au desespoir, des esprits déja revoltés contre les fatigues d'un genre de vie si nouveau & si pénible (*c*). Mais de si légères taches n'ont point empêché les Historiens Espagnols de rendre, à son caractère, toute la justice qui lui étoit dûe. Oviedo ne fit pas difficulté de dire, à Charles-Quint, qu'on n'auroit pas porté trop loin la reconnoissance & l'estime, en lui élevant une Statue d'or. Herrera le compare à ces Heros des premiers tems, dont l'Antiquité profane a fait des demi-Dieux (*d*). Gomara même, qui le traite de Cruel, reconnoît que son nom mérite de n'être jamais *oublié*, & que l'Espagne lui doit des éloges & des remercimens immortels (*e*). Le Roi Ferdinand, revenu, sans doute, de l'injuste prévention, par laquelle il s'étoit laissé trop long-tems gouverner, ordonna, non-seulement qu'on rendît des honneurs distingués à sa mémoire (*f*), mais que ses Enfans se ressentissent des glorieux services de leur Père. En effet, on verra bientôt Dom Diegue recueillir tous les avantages de sa naissance, & donner un nouveau lustre à son nom dans la première dignité du nouveau Monde.

Eloges qu'il a reçus des Historiens d'Espagne.

(*b*) *Histoire de Saint-Domingue*, Liv. 4. page 45 & précédentes.

(*c*) *Ibidem*.

(*d*) Outre les Temples & les Statues, dit-il, ils lui eussent dédié quelque Etoile dans les Signes célestes, comme à Hercule & à Bacchus. *ubi sup*.

(*e*) Liv. 1. Chap. 25.

(*f*) Outre ceux de sa sépulture, qui furent pompeux, on grava, sur son Tombeau, par l'ordre du Roi, la devise de ses armes: *A Castilla y a Leon, Nuevo Mundo dio Colon*. Chap. 46.

Etat

Etat & Progrès des Découvertes, après la mort de Christophe Colomb.

Etat des Decouvertes après Christophe Colomb. 1506.

L'Isle Espagnole n'avoit pas cessé, depuis plus d'un an, d'être en proye à de nouvelles guerres, qui s'étoient terminées, suivant la méthode d'Ovando, par le massacre d'une infinité d'Insulaires, & par le supplice de *Cotubama*, le dernier de leurs Souverains (*a*). Le succès des armes Castillanes, & la nouvelle de la mort d'Isabelle, mirent le comble à l'infortune de ces misérables Indiens. Le salaire même, qu'un ordre de cette Princesse leur faisoit accorder pour leurs services, & qui étoit d'une demie Piastre chaque mois, parut une charge trop pésante. Il fut retranché tout-à-fait; & tous ces Malheureux furent condamnés au travail, sans distinction d'âge, de sexe, ou de rang, & sans autre obligation, pour ceux qui les employoient, que de les instruire des principes du Christianisme. Mais cette condition étoit fort mal remplie (*b*), quoique Ferdinand ne cessât point de la recommander dans ses Lettres. Il étoit trompé par les fausses représentations d'Ovando, qui lui peignoit la Religion florissante, & qui s'attiroit de la confiance par la grande quantité d'or qu'il envoyoit réguliérement à la Cour. Son administration étoit d'ailleurs sans reproche, & la Police étoit bien établie dans l'Isle. Il s'y faisoit quatre fontes d'or chaque année, deux à Buena-Ventura, pour les vieilles & les nouvelles Mines de Saint-Christophe, & deux à la Conception de la Vega, pour les Mines de Cibao. Dans la première de ces deux Villes, chaque fonte fournissoit cent dix ou six vingts mille marcs. Celles de la Conception donnoient ordinairement cent vingt-cinq ou cent trente, & quelquefois cent quarante mille marcs (*c*): prodigieuses sommes, dont la Renommée fit tant de bruit, en Espagne, que bientôt il ne se trouva plus assez de Navires pour le passage de ceux qui s'empressoient d'aller partager tant de trésors. Mais il ne fut pas long-tems nécessaire de passer la Mer. La plûpart des Seigneurs & des Ministres demandèrent des Départemens dans l'Isle Espagnole, & n'eurent pas de peine à les obtenir. Ils y établirent des Agens, qui eurent à pousser tout-à-la-fois leurs intérêts & ceux de leurs Maîtres. Les Insulaires en devinrent la victime. On les ménagea d'autant moins, que ceux qui succomboient sous le poids du travail étoient aussi-tôt remplacés, en vertu des Provisions de la Cour. Le Gouverneur Général, n'osant rien refuser à ces impitoyables Maîtres, & moins encore châtier leur cruauté, on ne sauroit

Miserable sort des Indiens.

Réglemens d'Ovando.

Or qu'il tiroit de l'Isle Espagnole.

Les Seigneurs d'Espagne y participent.

(*a*) Il fut pendu à San-Domingo. Ses Sujets; pressés, de toutes parts, par Diego d'Escobar, Jean Ponce de Léon, Jean d'Esquibel, & un autre Officier Espagnol, qu'Ovando avoit mis à la tête de quatre Corps de Troupes, avec ordre d'ôter, pour jamais, aux Indiens, le pouvoir de lui causer de l'inquiétude, furent réduits à de si cruelles extrêmités, qu'étant blessés à mort, ils s'enfonçoient de rage leurs flèches dans le corps, ils les retiroient, les prenoient avec les dents, & les mettoient en morceaux, qu'ils jettoient contre les Chrétiens, dont ils croyoient s'être bien vangés par cette insulte; d'autres ayant été faits Prisonniers, & se voyant forcés, par leurs Vainqueurs, de courir devant eux pour leur montrer les chemins, se précipitoient volontairement sur les pointes des Rochers. *Herrera*, Liv. 1. Chap. 8.

(*b*) Barthelemi de las Casas reproche, au Gouverneur, de n'avoir pas eu plus de zèle pour la conversion des Insulaires, que s'ils eussent été des Animaux privés de raison.

(*c*) Herrera, *Liv. 6. Chap.* 18.

ETAT DES DECOUVERTES APRÈS CHRISTOPHE COLOMB.

1506.

Réglement pour les Femmes & les Mariages.

roit croire combien de malheureux Indiens furent sacrifiés, en peu de mois, à l'avidité des Grands & de leurs Emissaires.

JUSQU'ALORS on n'avoit fait passer, dans l'Isle, qu'un fort petit nombre de Femmes Castillanes, & la plûpart des nouveaux Habitans s'étoient attachés à des Filles du Pays, dont les plus qualifiées avoient été le partage des Gentilshommes. Mais les unes & les autres n'avoient pas le titre de Femmes; & plusieurs même de leurs Amans étoient mariés en Castille. Ovando ne trouva pas d'autre expédient, pour remédier à ce desordre, que de chasser de l'Isle ceux qui étant mariés, refusèrent de faire venir leurs Femmes, & d'obliger les autres, sous la même peine, d'épouser leurs Maîtresses ou de s'en défaire. Comme ceux-ci embrassèrent presque tous le premier de ces deux partis, on peut dire que les trois quarts des Espagnols, qui composent aujourd'hui cette Colonie, sont descendus de ces anciens Mariages.

1507.

En 1507, il n'y restoit déja plus que soixante mille Indiens, c'est-à-dire, la vingtième partie de ce qu'on y en avoit trouvé dans l'origine de l'Etablissement. Ce nombre, ne suffisant point pour tous les services auxquels ils y étoient employés, Ovando résolut d'y transporter les Habitans des Isles Lucayes, qui avoient été découvertes dans le premier Voyage de Christophe Colomb. Il fit goûter cette proposition à la Cour, sous prétexte de procurer les lumières de la Religion à tant de Malheureux, auxquels on ne pouvoit fournir un assez grand nombre de Missionnaires, & Ferdinand donna dans le piège. La permission ne fut pas plutôt publiée, que plusieurs Particuliers, ayant équipé des Bâtimens à leurs fraix, pour aller faire des recrues aux Lucayes, ils mirent toutes sortes de fourberies en usage, pour engager ces Insulaires à les suivre. La plûpart les assurèrent qu'ils venoient d'une Région délicieuse, où étoient les ames de leurs Parens & de leurs Amis morts, qui les invitoient à venir partager leur bonheur. Ces artifices en séduisirent plus de quarante mille; mais lorsqu'en arrivant à l'Isle Espagnole, ils reconnurent qu'on les avoit trompés, le chagrin en fit périr un grand nombre, & d'autres formèrent des entreprises incroyables, pour se dérobber à leurs Tyrans. Un Navire Espagnol en rencontra plusieurs, à cinquante lieues en Mer, sur un tronc d'arbre, autour duquel ils avoient attaché des Calebasses remplies d'eau douce. Ils touchoient presqu'à leur Isle; mais on ne manqua pas de les faire rentrer dans l'esclavage (*d*). La violence, qui fut employée après la ruse, rendit, en peu d'années, les Lucayes absolument désertes.

Dépeuplement des Isles Lucayes.

Artifices par lesquels les Insulaires se laissent tromper.

(*d*) Herrera, *Liv.* 7. *Chap.* 3.

§. I.

Voyage de Diaz de Solis & d'Yanez Pinçon.

Diaz de Solis & Yanez Pinçon suivent les découvertes des Colombs.

JEAN Diaz de Solis & Vincent Yanez Pinçon avoient entrepris, cette année, de suivre les dernières découvertes des Colombs. Ils prirent leur route par les Isles de los Guanajos, d'où ils tournèrent à l'Est; mais, reprenant ensuite vers l'Ouest, jusqu'à la hauteur du Golfe *Dolce*, sans le voir néan-

néanmoins, parce qu'il eſt caché par les Terres, ils reconnurent la grande Baye, qui eſt entre la Terre du Golfe & celle de l'Yucatan, & lui donnèrent le nom de Baye de *Navidad*. Ils apperçurent, de-là, les Montagnes de *Caria*; &, retournant vers le Nord, ils viſitèrent une partie des Côtes de l'Yucatan. Après eux, cette découverte fut ſuſpendue juſqu'à celle de la Nouvelle Eſpagne; & leur gloire fut médiocre, puiſqu'ils n'avoient rien ajouté aux lumières qu'on avoit déja reçues des Colombs (*a*).

ETAT DES DECOUVERTES APRÈS CHRISTOPHE COLOMB. 1507.

Première découverte de l'Yucatan.

CEPENDANT, à leur retour en Eſpagne, ils reçurent ordre de ſe rendre à la Cour, avec Americ Veſpuce & Jean de la Coſa, pour tenir un Conſeil, dans lequel il fut arrêté que les découvertes ſeroient continuées vers le Sud, le long de la Côte du Breſil; & que, pour tirer quelque avantage de tant de lieux qu'on avoit reconnus, depuis Paria, vers les mêmes Terres, on y formeroit quelque Etabliſſement. Le Roi fit équiper deux Caravelles, qui furent livrées, avec confiance, à de ſi fameux Pilotes. Mais on jugea néceſſaire d'en retenir un à Seville, pour faire les alignemens & les routes; & Veſpuce fut nommé à cet Office. C'eſt proprement de ce choix, & des Lettres Patentes, par leſquelles il fut confirmé à Burgos, que le nouveau Monde a tiré le nom d'*Amérique*. La juſtice & la raiſon demandoient, ſuivant Herrera, qu'il eût pris le nom de Chriſtophe Colomb, à qui l'on en devoit la première découverte: mais la Déclaration du Roi d'Eſpagne devint comme une Loi pour toute l'Europe, & fut confirmée par d'autres faveurs, qui continuèrent de tomber ſur Veſpuce (*b*). Solis & Pinçon ayant obtenu le Commandement des deux Caravelles, Jean de la Coſa & Pierre de Ledeſma furent chargés de l'Office de Pilotes.

Ce qui a confirmé le nom d'Amérique au nouveau Monde.

(*a*) Le même, *Liv.* 6. *Chap.* 17.

(*b*) Il fut honoré du titre de Pilote Major, avec une penſion annuelle de ſoixante-quinze mille Maravedis. Cette qualité lui donnoit le droit, & l'obligeoit même d'examiner tous les Pilotes; ce qui enfla beaucoup ſa vanité, ſuivant les termes de l'Hiſtorien, *ibidem*, Chap. 1. *Voyez*, ci-deſſus, ſon injuſte uſurpation.

§. II.

Voyage d'Ocampo autour de l'Iſle de Cuba.

AU commencement de l'année 1508, le Roi fit des plaintes, de la négligence qui avoit fait remettre de jour en jour à s'aſſurer ſi Cuba, Terre ſi voiſine de l'Iſle Eſpagnole, étoit une Iſle ou quelque partie du Continent. Depuis 1494, qu'elle avoit été découverte par Chriſtophe Colomb, on n'avoit pas eu d'autre éclairciſſement que ceux qu'il avoit reçûs lui-même d'un Roi du Pays. Sebaſtien d'*Ocampo*, un des premiers Compagnons de Colomb, reçut ordre de partir avec cette ſeule Commiſſion. En arrivant à la vûe de Cuba, il porta au Nord, pour ſuivre les Côtes. Pluſieurs Ports, qu'il découvrit dans cette route, ne le tentèrent point de s'arrêter, juſqu'à celui qu'il nomma *Puerto de Carenas*, parce qu'il y entra pour donner le radoub à deux Vaiſſeaux. C'eſt le même qui eſt devenu ſi célèbre depuis, ſous le nom de *la Havana*. Enſuite Ocampo, ſuivant la route de l'Oueſt, trouva le Cap, qu'on nomme aujourd'hui *Saint-Antoine*, à la diſtan-

1508.

On doutoit ſi Cuba étoit une Iſle.

Découverte de pluſieurs Ports.

Etat des découvertes après Christophe Colomb. 1508.

ce d'environ cinquante lieues de ce Port. Il tourna de-là vers l'Orient, le long de la Côte du Sud; & doublant le Cap, il entra dans le Port de *Xagua*, nom de la Province où il est situé. Sa grandeur & sa commodité, qui le rendent capable de contenir jusqu'à mille Vaisseaux, causèrent de l'admiration aux Espagnols. Ils ne furent pas moins surpris de s'y trouver dans les délices, par l'abondance & la variété des rafraîchissemens qu'ils reçurent des Indiens (*a*). Ocampo continua de faire le tour des Côtes; & son témoignage, après un Voyage de huit mois, ne laissa aucun doute que la Terre de Cuba ne fût une Isle.

Succès du Voyage d'Ocampo.

(*a*) Ils avoient un fort grand nombre de Chiens de mer, qu'ils tenoient dans des Parcs. On en comptoit des millions. Ces Parcs étoient faits de cannes fichées dans la vase, & séparés les uns des autres. Le Port est si paisible, que les Chiens de mer y étoient comme dans des Maisons, qui seroient bâties au milieu d'un Etang. *Ibidem*.

§. III.

Voyage & Etablissement de Jean Ponce à Boriquen, ou Portoric.

Motif de l'Expédition de Jean Ponce.

Dans le même-tems, Jean *Ponce*, qui commandoit à *Salvaleon*, Ville nouvelle de l'Espagnole, qu'Ovando avoit fait bâtir sur le bord de la Mer, à vingt-huit lieues de San-Domingo, ayant appris, de quelques Indiens, qu'il y avoit beaucoup d'or dans l'Isle de *Boriquen*, que Christophe Colomb avoit nommée *Saint-Jean*, & qui a pris ensuite le nom de *Portoric*, obtint du Gouverneur Général la permission de la visiter. Il se mit dans une Caravelle, que ses Guides firent aborder sur la Côte d'une Terre, dont le Seigneur, nommé *Agueynaba*, étoit le plus riche & le plus puissant de l'Isle. Il y fut reçu avec la plus sainte preuve de l'amitié des Indiens, qui consistoit à prendre le nom de ceux qu'ils vouloient honorer singuliérement. Ainsi le Cacique se fit nommer, dès le premier jour, *Jean Ponce Agueynaba*. Il conduisit son Hôte dans toutes les parties de l'Isle, & sur les bords de deux Rivières, nommées *Manatuabon* & *Cabuco*, dont le sable étoit melé de beaucoup d'or. Ponce en fit faire des épreuves, & se hâta de porter cette heureuse nouvelle au Gouverneur. Une partie de ses gens, qu'il avoit laissée dans l'Isle, y fut si bien traitée dans son absence, qu'également engagé par la richesse du Pays & par l'humanité des Habitans, il y revint pour former une Colonie. La description, qu'il fit de l'Isle, portoit, que dans sa plus grande partie elle est remplie de Montagnes & de Collines, quelques-unes revêtues de Bois épais & d'herbes fort agréables; qu'elle a peu de Plaines, beaucoup de Vallons, & quantité de Rivières, qui servent à la rendre fertile; qu'elle est éloignée, de douze ou quinze lieues, de la Pointe occidentale de l'Espagnole; qu'elle a quelques Ports d'une bonté médiocre, à l'exception de celui que son excellence fit nommer *Puerto Ricco*, d'où s'est formé *Portoric*; que sa longueur est d'environ quarante lieues, sur quinze ou seize de largeur, & son circuit de cent vingt; que toute la Côte du Sud est au dix-septième dégré de latitude du Nord, & celle du Nord au dix-huitième; enfin, qu'il s'y trouvoit beaucoup d'or, mais d'un moindre aloi que celui de

Description générale de l'Isle de Boriquen.

de l'Isle Espagnole. Le seul malheur de cette Isle étoit d'être souvent exposée aux attaques des Caraïbes, qui passoient, dans l'esprit des autres Indiens, pour les plus barbares de tous les Hommes (*a*).

ETAT DES DECOUVERTES APRÈS CHRISTOPHE COLOMB.

1508.

Rétablissement de Dom Diegue Colomb, Fils de Christophe.

LA même année apporta des changemens, qui rendirent, à la réputation des Colombs, un éclat qu'elle sembloit avoir perdu depuis la mort d'Isabelle. Dom Diegue Colomb, l'aîné des deux Fils de l'Amiral, avoit poursuivi avec chaleur les droits qu'il avoit hérités de son Père. Les plus fortes oppositions étoient venues du Roi même (*b*); mais après avoir longtems essuyé les lenteurs de ce Prince, il avoit obtenu enfin la permission de recourir aux voyes communes de la Justice. Un Mémoire, composé de quarante-deux Articles, qui ne contenoient que les anciennes Conventions du Roi & de la Reine avec l'Amiral, avoit fait ouvrir les yeux au Conseil. Après une exacte discussion, on avoit reconnu la justice d'une demande si bien établie; & le jeune Colomb avoit gagné son Procès d'une seule voix. Cependant il auroit eu peine à vaincre l'irrésolution du Roi, s'il n'eût trouvé, dans une alliance fort honorable, des secours qui lui firent surmonter tous les obstacles. Il épousa Marie *de Tolede*, Fille de Ferdinand de Tolede, Grand Commandeur de Leon, Grand Veneur de Castille, Frère du Duc d'*Albe*, & Cousin-germain du Roi Catholique, dont le Duc d'Albe étoit d'ailleurs fort aimé. Le premier effet de ce Mariage fut de porter les deux Frères à solliciter fortement, l'un en faveur de son Neveu, & l'autre pour son Gendre. Ovando fut revoqué, & Dom Diegue fut nommé pour le remplacer, mais avec le simple titre de Gouverneur Général; quoiqu'en faveur apparemment d'une Alliance, qui l'approchoit de la Maison Royale, on le trouve souvent honoré de la qualité de Vice-Roi, & Dona Maria de Tolede, son Epouse, de celle de Vice-Reine (*c*).

IL paroît que la disgrace d'Ovando ne vint pas seulement du crédit de la Maison de Tolede; & que la Reine Isabelle, pour assurer la punition du massacre de Xaragua, dont elle avoit toûjours parlé avec horreur, avoit prié Ferdinand de rappeller un Officier, qui avoit répondu si mal à sa confiance. D'ailleurs, il avoit commis une faute, bien moins excusable, pour un vieux Courtisan, en s'attirant la haine du Ministre des Indes, qui joüissoit encore de la plus haute faveur. Un Historien, qui paroît trop porté à le justifier, assure qu'Ovando fut regretté dans les Indes. Il ajoûte qu'on n'avoit jamais

(*a*) Le même, *Liv.* 7. *Chap.* 4.

(*b*) Dom Diegue eut la fermeté de lui dire un jour, „ qu'il desiroit savoir pourquoi Sa Majesté ne lui faisoit pas la grace „ de lui donner ce qui lui appartenoit, après „ lui avoir fait celle de l'élever dans sa Mai„ son, & lorsque, dans ses demandes, il „ n'avoit pas d'autre vûe que de le servir „ fidélement?" Le Roi lui répondit que pour le bien, il le lui confieroit volontiers, mais à condition qu'il le gardât pour ses enfans & ses successeurs. A quoi Dom Diegue répliqua „ que n'ayant point d'enfans, & n'étant „ pas certain d'en avoir jamais, il n'étoit pas „ naturel qu'il prît d'avance un engagement „ de cette nature." *Ibidem*, Liv. 7. Chap. 4. Mais ses plus chères prétentions regardoient les Emplois de Viceroi & de Gouverneur perpétuel des Indes, tant des Terres découvertes que de celles qui restoient à découvrir; suivant le Contrat formel qui avoit été fait entre Leurs Majestés & son Père, & dont celui-ci avoit rempli fidèlement les conditions. *ibidem*.

(*c*) Herrera, *Liv.* 7. *Chap.* 6.

ETAT DES DECOUVERTES APRÈS CHRISTOPHE COLOMB. 1508.

jamais vû d'Homme moins intéressé; qu'il avoit employé tous ses revenus à l'utilité publique, & qu'en partant pour l'Espagne, il fut obligé d'emprunter cinq cens Castillans, pour les fraix de son Voyage (*d*). Le premier accueil qu'il reçut du Roi, ne marquoit point un Homme disgracié. Cependant on souffrit que divers Particuliers lui intentassent des Procès, & lui redemandassent des sommes considérables, qu'il se dispensa de payer, par la seule raison qu'elles ne lui avoient pas été demandées dans les trente jours que la Cour lui avoit donnés pour rendre ses comptes à son Successeur (*e*).

Alfonse d'Ojeda est choisi pour de nouvelles entreprises.

PENDANT que Dom Diegue, qui ne paroîtra plus que sous le titre d'Amiral, faisoit les préparatifs de son départ & recevoit les ordres du Roi pour son administration, Solis & Pinçon, heureusement revenus de leur Voyage, rapportèrent, qu'étant arrivés à la Terre-ferme, vers le Cap Saint-Augustin, ils avoient suivi la Côte jusqu'au quarantième dégré de latitude Australe, & que dans tous les lieux où ils étoient descendus, ils avoient pris possession du Pays au nom de l'Espagne. Quoiqu'ils n'eussent pas tiré d'autre fruit de cette Expédition, le Roi, qui avoit conçu de trop grandes espérances des dernières découvertes de Christophe Colomb, pour ne pas s'assurer la possession de tant de riches Contrées, résolut d'y établir sa puissance sur des fondemens solides. Alfonse d'Ojeda, dont la hardiesse & le courage étoient célèbres, lui parut propre à cette entreprise; mais les courses & les avantures d'Ojeda ne l'avoient point enrichi. Loin de pouvoir fournir aux fraix d'un Armement considérable, il luttoit alors contre sa mauvaise fortune, dans l'Isle Espagnole, d'où il ne paroît pas qu'il fût sorti depuis le second Voyage qu'il avoit fait avec Americ Vespuce. Jean de la Cosa, qui estimoit son caractère, apprenant l'obstacle qui pouvoit faire renoncer à ses services, offrit, non-seulement de lui porter les ordres & les instructions de la Cour, mais de l'aider de son bien pour une dépense dont le Roi ne vouloit pas se charger. Le Ministre des Indes (*f*) accepta cette proposition. Mais, dans le même tems, un Gentilhomme fort riche, nommé *Diego de Nicuessa*, qui avoit servi, en qualité d'Ecuyer, Dom *Henrique Henriquez*, Oncle maternel du Roi, & qui s'étoit fait connoître avantageusement à la Cour, arriva, de l'Isle Espagnole, chargé d'une Commission qui regardoit cette Colonie. La nouvelle de ce qui se ménageoit en faveur d'Ojeda, lui fit naître du goût pour la même entreprise. Il demanda qu'elle fût partagée entre Ojeda & lui, & son crédit le fit écouter. On forma deux Provinces de cette partie du Continent où l'on vouloit s'établir; on en règla les limites; & les Provisions de deux Gouverneurs furent expediées. Le partage d'Ojeda fut tout l'espace qui est depuis le Cap de Vela, auquel il avoit donné ce nom, jusqu'à la moitié du Golfe d'Uraba; & ce Pays fut nommé la *Nouvelle Andalousie*. Nicuessa obtint ce qui est depuis le même Golfe jusqu'au Cap *Gracias à Dios*, & cette Province reçut le

Vûes de la Cour d'Espagne.

Situation d'Ojeda dans l'Isle Espagnole.

Diego de Nicuessa lui est associé.

(*d*) Oviedo, *Liv.* 4. *Chap.* 5. Cet Historien excuse jusqu'à la cruauté d'Ovando.

(*e*) Herrera, *Liv.* 7. *Chap* 10. Oviedo, *Liv.* 3. *Chap.* 12. & *Liv.* 4. *Chap.* 1.

(*f*) Fonseca étoit passé successivement de l'Evêché de Badajos, à ceux de Cordoue & de Placentia, sans cesser d'être chargé particulièrement du Ministère des Indes.

ETAT DES DECOUVERTES APRÈS CHRISTOPHE COLOMB. 1508.

le nom de *Castille d'Or*. Jean de la Cosa fut créé Sergent Major & Lieutenant Général du Gouvernement d'Ojeda, avec droit de survivance pour son Fils. On abandonna aussi la Jamaïque, en commun, aux deux Gouverneurs, pour en tirer des vivres & d'autres secours. L'Amiral fut le seul, à qui ces Provisions causèrent du chagrin. C'étoit donner atteinte à ses Privilèges, sur-tout pour la Jamaïque, dont on paroissoit oublier que la découverte étoit dûe à son Père (*g*). Mais les circonstances l'obligeant de dissimuler, il prit le parti d'attendre quel seroit le succès de l'Armement, pour faire revivre ses prétentions.

On partage entr'eux le Gouvernement des Pays qu'ils devoient diviser, sous les noms de Nouvelle Andalousie & de Castille d'or.

1509.

Dom Diegue se rend à l'Isle Espagnole.

Affreux ouragan qui renverse une partie de San Domingo.

Il s'embarqua, le 9 de Juin 1509, au Port de San-Lucar, avec sa Femme, Dom Fernand son Frère (*h*), ses deux Oncles, quantité de Noblesse & d'Officiers, & plusieurs Demoiselles, qui composoient le Cortège de la Vice-Reine. Son Voyage fut heureux, & la Flotte mouilla, le 10 de Juillet, dans le Port de San-Domingo. Son arrivée parut donner, à la Colonie, un lustre qu'elle n'avoit jamais eu. On y célébra des Fêtes (*i*); & quelques différends, qui s'élevèrent pour le Gouvernement de la Forteresse, n'empêchèrent point la joye de se répandre dans toutes les parties de l'Isle. Elle fut troublée, néanmoins, par un affreux ouragan, qui renversa une grande partie de la Capitale, & qui fit périr quantité de Vaisseaux dans le Port. Mais les ordres furent donnés aussi-tôt pour rétablir la Ville; & l'Amiral, après avoir reçu, par un article exprès de sa Commission, les comptes d'Ovando & de ses Lieutenans Généraux (*k*), demeura Maître absolu du Gouvernement.

Etablissement dans l'Isle de Cubagua ou des Perles.

Il avoit reçu ordre, à son départ d'Espagne, de faire un Etablissement dans l'Isle de *Cubagua*, qu'on appelloit communément l'*Isle des Perles*. Plusieurs Habitans s'offrirent pour cette entreprise, sur-tout ceux qui avoient à leur service des Esclaves Lucayes. Ces infortunés avoient une facilité extraordinaire à demeurer long-tems sous l'eau, & l'expérience avoit appris qu'ils étoient moins propres au travail des Mines. L'Amiral profita de cette connoissance dans son choix; & pendant plusieurs années, il se fit, dans cette Isle, des fortunes immenses, par la Pêche des Perles. Herrera fait monter le seul quint de la Couronne à quinze mille ducats. Mais bientôt les Plongeurs, qui furent peu ménagés, périrent presque tous; & les Per-

(*g*) Herrera, *Liv.* 7. *Chap.* 7.

(*h*) Il paroît que les inclinations de ce second Fils de Christophe furent toûjours pour une vie tranquille. Herrera fait entendre que Dom Diegue eut ordre du Roi d'employer son Frère à la fondation des Eglises & des Monastères. *Liv.* 7. *Chap.* 6.

(*i*) Toutes les Filles, que la Vice-Reine avoit amenées, furent mariées aux Principaux de la Colonie. Malgré l'ordre d'Ovando, & ce qu'on a rapporté de ses effets sur le témoignage de l'Historien de S. Domingue, Oviedo assûre que la plûpart des Castillans n'avoient pas voulu épouser des Filles de l'Isle, à cause, dit-il, de leur incapacité & de leur laideur. Il ajoûte que ces derniers mariages annoblirent beaucoup San-Domingo, & que „ c'est de là, aussi bien que des Gentilshommes & graves Personnages qui amenèrent leurs Femmes d'Espagne, que sont issus les plus grands biens, richesses & héritages, & les plus nobles fondations de cette Ville". *Liv.* 4 *Chap.* 1.

(*k*) Les plus raisonnables, dit Herrera, considérerent le changement des choses, & se souvinrent des mépris & des torts qu'on avoit fait essuyer au Père de l'Amiral; plusieurs en témoignèrent du regret. *Liv.* 7. *Chap.* 10.

ETAT DES DECOUVERTES APRÈS CHRISTOPHE COLOMB. 1509.

Perles disparurent en même-tems des Côtes de l'Isle. Elle est éloignée, de l'Espagnole, de plus de trois cens lieues. Sa situation est au dixième dégré. Comme la terre en est seche & stérile, remplie de Salpêtre, sans eau douce, & sans autres Plantes que quelques arbres de Gayac & des ronces, elle fut bientôt abandonnée de ses nouveaux Habitans, qui passèrent à la Marguerite. Ils ne regrettèrent qu'une jolie Ville, qu'ils avoient bâtie dans un excellent Port, sous le nom de *Nouvelle Gadix*, & une Fontaine odoriferante, dont l'eau passe pour médecinale, & surnâge à celle de la Mer. Les Insulaires Naturels avoient le corps peint, & vivoient des Huitres dont ils tiroient les Perles. On remarqua que les Pourceaux, qu'on avoit apportés de Castille, & qui multiplièrent beaucoup, prirent une forme qui les faisoit méconnoître. Leurs ongles, s'il en faut croire l'Historien, s'allongèrent d'un demi pied en hauteur. Il ajoûte, pour unique observation sur les Perles, qu'elles paroissent d'abord en forme de petits grains, dans le sein de l'Huitre; que dans leur origine, elles sont de la mollesse du lait, & qu'elles durcissent en croissant (*l*).

Les Pourceaux d'Espagne changent de forme dans cette Isle.

Etablissement de Portoric.

DANS le cours de la même année, l'Etablissement de Boriquen, ou Portoric, dont Jean Ponce avoit jetté les fondemens, prit une forme plus solide, dont on n'eut obligation, néanmoins, qu'aux violences de la guerre. Depuis le rappel d'Ovando, la Cour d'Espagne avoit nommé, pour Gouverneur de cette Isle, Dom Christophe *de Sotomayor*, Frère du Comte de *Camina*, qui avoit été Sécretaire du Roi Philippe I. Un Homme de cette considération ne devoit pas s'attendre à trouver des obstacles, dans un Gouvernement qu'il tenoit immédiatement du Souverain. Cependant, il ne put obtenir d'en être mis en possession; & l'Amiral y plaça, de son autorité, un autre Castillan nommé *Michel Cerron*, auquel il donna Michel Diaz pour Lieutenant. Ce qu'il y eut de plus étrange, c'est que Sotomayor ne fut pas soutenu par la Cour, & qu'Ovando, apprenant ce qui s'étoit passé dans les Indes, demanda & obtint le Gouvernement de Portoric pour Jean Ponce, qui en ayant pris possession dès la même année, fit arrêter, sous quelques prétextes, Cerron & Diaz, & les envoya Prisonniers en Espagne. Comme Sotomayor étoit demeuré sans emploi, Ponce lui offrit sa Lieutenance, avec l'Office d'Alcalde Major, qu'il ne fit pas difficulté d'accepter: mais le reproche qu'on lui fit, de s'être réduit à des Emplois subalternes, dans une Isle dont il avoit eu le Gouvernement, l'obligea de les abandonner pour mener une vie privée dans l'Isle.

Jean Ponce se met en possession du Gouvernement de cette Isle.

CEPENDANT le nouveau Gouverneur ne trouva pas autant de facilité à s'y établir, qu'il s'en étoit promis. Agueynaba étoit mort; & son Frère, qui lui avoit succédé, n'avoit pas hérité de son affection pour les Espagnols. Ponce commença par bâtir une Bourgade, & voulut faire ensuite des Départemens Indiens, à l'exemple de l'Isle Espagnole; mais il reconnut qu'il s'étoit trop flatté, en croyant pouvoir disposer des Insulaires comme d'un Peuple conquis. Si la réputation des Espagnols, qu'ils regardoient encore comme autant de Dieux descendus du Ciel, leur avoit d'abord imposé, ils n'eurent pas plutôt senti la pésanteur du joug, qu'ils cherchèrent les

Difficulté qu'il y trouve de la part des Insulaires.

(*l*) Herrera, *Liv.* 7. *Chap.* 9.

les moyens de s'en délivrer. Ils s'assemblérent; & le premier objet de leurs Délibérations fut d'éclaircir l'immortalité de ces cruels Etrangers. Un Cacique, nommé *Brayau*, fut chargé de cette Commission. Les Espagnols étant accoutumés, dans leurs courses, à se loger familièrement chez les Insulaires, un jeune Homme, nommé *Salcedo*, passa chez Brayau, qui le reçut avec de grandes apparences d'amitié. Après s'être reposé quelques jours, il prit congé de son Hôte, qui, le voyant chargé d'un paquet, l'obligea de prendre quelques Indiens pour le porter, & pour l'aider lui-même dans quelques passages difficiles. Salcedo arriva au bord d'une Rivière, qu'il falloit traverser. Un de ses Guides, chargé des ordres secrets du Cacique, se présenta pour le charger sur ses épaules; & lorsqu'il fut au milieu de la Rivière, il se laissa tomber avec son fardeau. Les Indiens, qui le suivoient, se joignirent à lui, pour tenir long-tems l'Espagnol au fond de l'eau, & le voyant enfin sans aucune marque de vie, ils tirèrent le corps sur la rive. Cependant, comme ils ne pouvoient encore se persuader qu'il fût mort, ils lui firent des excuses de lui avoir laissé avaller tant d'eau, en protestant que sa chûte les avoit beaucoup affligés, & qu'ils n'avoient pû faire plus de diligence pour le secourir. Leurs discours étoient accompagnés des plus grandes marques de douleur, pendant lesquelles ils ne cessoient point de tourner le Cadavre, & d'observer s'il donnoit quelque signe de vie. Cette comédie dura trois jours, c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'ils furent rassurés par la puanteur qui commençoit à s'exhaler du corps. Brayau, qu'ils informèrent aussi-tôt de leur découverte, ne voulut s'en rapporter qu'à ses yeux. Il fit son rapport aux autres Caciques; &, se desabusant tous ensemble de la prétendue immortalité de leurs Tyrans, ils prirent la résolution de s'en défaire à toute sorte de prix. Leur entreprise fut conduite avec beaucoup de secret; & les Castillans étant sans défiance, ils en massacrèrent une centaine, avant que les autres eussent ouvert les yeux sur le danger. Sotomayor fut enveloppé dans ce nombre. Il avoit eu, dans son Département, le Frère d'Agueynaba; & quoiqu'averti par la Sœur de ce Cacique, dont il étoit aimé, il négligea si malheureusement ses avis & ceux d'un Castillan, qui savoit assez la langue pour avoir compris que les Indiens chantoient déja sa mort, qu'il fut assassiné le lendemain avec tous ses gens (*m*).

Etat des decouvertes après Christophe Colomb. 1509.

Comment ils se défont de Salcedo, jeune Espagnol.

Ils se convainquent que les Espagnols étoient mortels.

Ils en tuent un grand nombre.

Ponce, allarmé pour lui-même, rassembla aussi-tôt tout ce qui restoit de Castillans dans l'Isle; & pressant les Indiens dans leurs retraites, malgré l'arrivée des Caraïbes, qu'ils appellèrent à leur secours, il en tira une vengeance qui leur ôta pour jamais l'espérance de rentrer en liberté. Tous ses gens étoient d'anciens Soldats, exercés à combattre les Sauvages dans les guerres de l'Espagnole; mais aucun d'eux ne contribua plus à la victoire, qu'un grand Chien, dont l'Histoire fait un éloge singulier (*n*). Cependant-

Ponce les soumet, & les condamne aux Mines.

(*m*) Herrera, *Liv.* 7. *Chap.* 13.

(*n*) „ Ils furent admirablement secondés, „ raconte le même Historien, par un Chien „ qu'ils appelloient *Bezerrillo*, & qui faisoit „ des exécutions surprenantes. Il savoit distinguer les Indiens Ennemis, & ceux qui „ vivoient en paix. Aussi redoutoient-ils „ plus dix Castillans avec le Chien, que cent „ Castillans sans lui Avant la guerre ils lui „ donnoient, pour l'appaiser, la même portion

Etat des decouvertes après Christophe Colomb. 1509.

pendant une Isle si peuplée n'auroit pas été facilement subjuguée, si les Habitans, qui virent leurs Ennemis se multiplier de jour en jour, par les secours qu'ils recevoient de l'Espagnole, n'avoient eu la simplicité de se persuader que ces nouveaux Castillans étoient ceux mêmes qu'ils avoient tués, & qui ressuscitoient pour les combattre. Dans cette idée, qui leur fit regarder la résistance comme une folie, s'étant abandonnés à la discrétion de leurs Vainqueurs, ils furent employés au travail des Mines, où ils périrent presque tous (*o*).

Dom Diegue pense à s'assurer de la Jamaïque.

La Jamaïque fut mise la même année sous le joug. On a fait observer que Dom Diegue Colomb avoit ressenti fort vivement que la Cour eût disposé, sans sa participation, des riches Contrées que son Père avoit découvertes, & sur-tout de la Jamaïque, qui étoit comme à la porte de son Gouvernement. Il trouva l'occasion, qu'il attendoit, de se faire justice à lui-même. La Cosa n'avoit pû fretter qu'un Navire & deux Brigantins, sur lesquels il s'étoit embarqué; tandis que Nicuessa avoit armé quatre grands Vaisseaux & deux Brigantins, qu'il avoit remplis de toutes sortes de provisions. Ils étoient arrivés tous deux, presqu'en même-tems, à San-Domingo, quoique Nicuessa fût parti plus tard, & qu'il se fût arrêté à Santa-Cruz, une des petites Antilles, où il avoit enlevé cent Caraïbes, qu'il destinoit à l'esclavage, suivant le droit qu'on s'attribuoit alors sur ces Barbares, parce qu'ils passoient pour Antropophages. Les deux Gouverneurs ne furent pas long-tems ensemble, sans avoir des démêlés fort vifs sur leurs droits. La Jamaïque fut le premier sujet de discorde, & tous deux avoient des prétentions sur le Golfe de Darien. Ojeda, qui avoit langui dans la pauvreté, & qui ne connoissoit pas d'autres droits que ceux de la valeur, proposa plusieurs fois à Nicuessa de vuider leur querelle par les armes. Nicuessa lui répondoit, avec la supériorité que donnent les richesses, qu'il consentoit à se battre, mais à condition qu'ils mettroient en dépôt chacun cinq mille Castillans, qui appartiendroient au Vainqueur. Enfin, la Cosa les mit d'accord sur le Darien, & les fit consentir à prendre, pour Ligne de séparation, la Rivière même du Darien, dont le côté du Levant appartiendroit à l'un, & celui de l'Ouest à l'autre.

Différend entre Ojeda & Nicuessa.

Esquibel va prendre possession de la Jamaïque pour Diegue Colomb.

A l'égard de la Jamaïque, ce fut l'Amiral qui se chargea de les accorder, en faisant valoir ses propres droits pour se saisir de cette Isle. Il y envoya Jean d'Esquibel avec un corps de Troupes, & l'ordre d'y faire un Etablissement en son nom. Ojeda porta l'audace jusqu'à déclarer hautement, que s'il trouvoit Esquibel, à la Jamaïque, il lui abbattroit la tête. Il partit,

„ tion qu'à un Arbalêtrier, non-seulement „ en vivres, mais en or, en Esclaves, & „ autres choses, que son Maître recevoit. „ Entre plusieurs preuves du discernement „ de cet animal, on rapporte que les Castillans ayant un jour résolu de faire dévorer „ une vieille Indienne, qui leur déplaisoit, „ ils la chargèrent d'une Lettre, qu'elle devoit porter à quelque distance; & lorsqu'ils „ la virent sortie, ils lâchèrent Bezerrillo. „ L'Indienne, le voyant accourir furieusement, prit une posture suppliante, lui „ montra la Lettre, & lui dit: *Seigneur Chien, je vais porter cette Lettre à des Chrétiens; ne me faites pas de mal.* A ces „ mots, le Chien s'adoucit, la flaira, leva „ la jambe, pissa contr'elle, & revint sans „ lui nuire". *Ibidem.*

(*o*) *Ibidem*, & Livre 8. Chap. 13.

tit, après cette menace, le 10 de Novembre, avec trois cens Hommes, sur deux Navires & deux Brigantins. Nicuessa, retenu quelques jours de plus par les dettes, dans lesquelles il s'étoit engagé, pour augmenter son Armement d'un Navire, mit à la voile le 22. Mais quoique Esquibel eût levé l'ancre, à-peu-près dans le même-tems, il ne paroît pas qu'ils se soyent jamais rencontrés dans l'Isle, qui faisoit le sujet de leurs différends (p).

Ojeda & Nicuessa partent, chacun avec son Escadre.

(p) Herrera, *Liv.* 7. *Chap.* 11.

Voyages d'Alfonse d'Ojeda, & de Nicuessa. Découverte du Darien & d'autres Pays.

OJEDA ET NICUESSA.

Les Historiens font observer que le fameux *François Pizarre* étoit de l'embarquement d'Ojeda, & que *Fernand Cortez*, dont le nom n'est pas moins célèbre, & qui se trouvoit alors dans l'Isle Espagnole, auroit fait le Voyage avec eux, s'il n'eût été retenu par un abscès qu'il avoit au genou. L'Escadre prit par la *Beata*; &, tournant au Sud, elle arriva, dans peu de jours, au Port, que Rodrigue Bastidas avoit découvert en 1501, & qu'il avoit nommé *Carthagene*. Les Espagnols n'y avoient encore aucun Etablissement. Mais ils savoient que les Habitans du Pays étoient de fort haute taille, extrêmement braves; qu'ils avoient l'usage d'empoisonner leurs fléches; & que les Femmes n'y excelloient pas moins que les Hommes à tirer de l'arc & à lancer la zagaïe. Christophe Guerra, & d'autres Espagnols, qui avoient visité cette Côte depuis Bastidas, les avoient peu ménagés. Les instructions d'Ojeda lui recommandoient de prendre une conduite plus moderée, & d'employer, avec ces Peuples, la douceur & les motifs de la Religion, avant que de recourir aux armes pour les soumettre à la Couronne de Castille. On lui avoit même donné des Religieux & des Interprêtes, pour leur prêcher la Religion Chrétienne. Mais, s'ils s'obstinoient à la rejetter, il avoit ordre de les poursuivre sans pitié, & d'en faire autant d'Esclaves qu'il en tomberoit entre ses mains (a).

Route d'Ojeda vers le Port de Carthagene.

Singuliéres instructions qu'il reçoit pour sa conduite avec les Indiens.

LA

(a) On se gardera bien de supprimer la Formule, qui avoit été envoyée d'Espagne à Ojeda, approuvée & sans doute composée par les Docteurs en Théologie & Droit Canon. Elle est d'autant plus précieuse pour l'Histoire, qu'elle a servi. dit Herrera, dans toutes les autres occasions, où les Castillans ont voulu s'ouvrir l'entrée de quelque Pays des Indes. *Ubi suprà*, Chap. 15.

„ Moi, Alfonse de Ojeda, Serviteur des „ très hauts & très puissans Rois de Castil-„ le & de Léon, Dompteurs des Peuples Bar-„ bares, leur Messager & Capitaine, vous „ notifie & vous fait savoir, autant qu'il se „ peut, que Dieu, nôtre Seigneur, Un & „ Eternel, créa le Ciel & la Terre, & un „ Homme & une Femme, desquels vous & „ nous, & tous les Hommes du Monde ont „ été procréés, comme le feront tous ceux „ qui viendront après nous. Mais comme „ il a fallu, par la multitude des générations „ qui en sont sorties depuis plus de cinq mil-„ le ans, qu'ils se soyent dispersés en diver-„ ses parties du Monde, & divisés en plu-„ sieurs Royaumes & Provinces, parce qu'un „ seul Pays n'auroit pû les contenir, & qu'ils „ n'auroient pû trouver, dans un seul, de „ quoi vivre & se conserver, Dieu, nôtre „ Seigneur, donna le soin de tous ces Peu-„ ples à un Homme choisi, qui fut nommé „ *Saint Pierre*, & dont il fit le Seigneur & „ le Chef de tout le Genre humain, afin que „ tous les Hommes lui rendissent obéissance, „ en quelque lieu qu'ils fussent, & dans quel-

 „ que

Oieda et Nicuessa. 1510.

Ses premiers démêlés avec eux sont sanglans.

Là déclaration d'Ojeda ne fit pas plus d'impression sur ces Barbares, que ses offres d'amitié & ses propositions de Commerce. Il comprit, par la fierté de leurs réponses, que pour s'établir dans leur Pays, il falloit se préparer à la guerre. La Cosa, qui craignoit leurs fléches venimeuses, étoit d'avis d'abandonner leur Côte, & de passer dans le Golfe d'Uraba, dont les Habitans étoient moins féroces. Mais Ojeda, se fiant à son courage, & au bonheur qu'il avoit eu, dans toutes ses Expéditions, de ne recevoir aucu-

„ créance ou quelque loi qu'ils eussent été „ élevés. Il soumit tout le Monde à son Service & à sa Jurisdiction, & lui commanda „ d'établir son Siége dans Rome, comme le „ lieu le plus propre au Gouvernement du „ Monde. Il lui donna aussi le pouvoir d'établir son autorité dans tous les autres „ Pays, & de juger & gouverner tous les „ Chrétiens, les Maures, les Juifs, les Gentils & tous les autres Peuples, de quelque „ secte ou créance qu'ils pussent être. A lui „ fut attribué le nom de *Pape*, qui signifie „ *Grand* & *Admirable*, *Père* & *Gardien*, parce qu'il est Père & Gouverneur de tous les „ Hommes. Ceux qui vivoient en ce tems-là lui obéissoient, & le tenoient pour leur „ Seigneur, Roi, & Supérieur de tout l'Univers; ce qui a toûjours été observé depuis „ à l'égard de ceux qui ont été élevés au même Pontificat. Ainsi cette autorité s'est „ maintenue jusqu'à présent, & continuera „ jusqu'à la consommation des siécles.

„ Un de ces Pontifes, qui ont ainsi goûverné, fit donation, comme Seigneur du „ Monde, de ces Isles & Terre-ferme de la „ Mer Océane, aux Rois de Castille qui vivoient alors, & à leurs Successeurs, nos „ Seigneurs, avec tout ce qui en dépend, „ suivant ce qui est contenu dans certaines „ Ecritures, qui furent faites & passées à „ cette occasion. Ainsi Sa Majesté Catholique est Roi & Seigneur de ces Isles & Terre-ferme en vertu de cette donation; & „ tous les Peuples, parmi lesquels ses droits „ ont été notifiés, le reconnoissent comme „ tel, volontairement & sans résistance. En „ même tems qu'ils ont été informés de ce „ devoir, ils ont obéi à des Hommes religieux, envoyés, par Sa Majesté, pour leur „ prêcher l'Evangile & leur enseigner les „ Mystères de la Foi. Ils ont tous embrassé „ le Christianisme, de bonne & franche volonté sans condition & sans récompense; „ & Sa Majesté, les ayant reçus sous sa protection, a voulu qu'ils fussent traités humainement comme tous ses autres Sujets. „ Ainsi, vous à qui je parle, vous êtes tenus „ & obligés de faire de même. Enfin, pour „ conclusion, je vous prie, autant qu'il m'est „ possible, & vous recommande de bien considerer ce que je vous déclare, & de prendre, pour le bien concevoir & l'exécuter, „ le tems que vous jugerez convenable, afin „ que vous reconnoissiez l'Eglise pour Dame „ & Maîtresse de cet Univers, & le Souverain Pontife, qui s'appelle *Pape*, & Sa „ Majesté comme Roi, Supérieur & Seigneur „ des Isles & Terre-ferme en vertu de ladite „ donation, & que vous consentiez que des „ Religieux vous prêchent & vous apprennent nôtre sainte Religion. Si vous le faites, vous ferez bien, & ne ferez que ce que „ vous êtes obligés de faire. Alors Sa Majesté, „ & moi, qui vous parle en son nom, nous „ vous recevrons avec amour & charité. „ Nous vous laisserons, vous, vos Femmes „ & vos Enfans, libres & exempts de servitude, & vous vous en trouverez bien, „ comme presque tous les Habitans des autres Isles s'en sont bien trouvés. Sa Majesté, d'ailleurs, vous accordera plusieurs „ privilèges, graces & exemptions, dont „ vous aurez beaucoup d'avantages à tirer. „ Mais, au contraire, si vous ne le faites „ pas, ou si par malice vous apportez du „ retardement à l'exécution, je vous déclare „ & vous assure qu'avec l'aide de Dieu, je „ vous ferai la guerre à toute outrance, que „ je vous attaquerai de toutes parts & de „ toutes mes forces, & que je vous assujettirai sous le joug de l'obéissance de l'Eglise & du Roi. Je prendrai vos Femmes „ & vos Enfans. Je les rendrai Esclaves, „ je les vendrai, ou les employerai suivant „ la volonté du Roi. J'enleverai vos biens, „ & vous ferai tous les maux imaginables, „ comme à des Sujets rebelles & desobéissans, „ qui refusent d'obéir à leur Seigneur: & je „ proteste que les morts & tous maux qui „ en résulteront, ne viendront que de vôtre „ faute & non de celle du Roi, ni de la „ mienne, ni des Seigneurs qui sont venus „ avec moi. Et de la même façon que je „ vous le dis & vous le déclare, j'en demande Acte par devant les Notaires, qui soit „ signé d'eux, & remis entre mes mains pour „ témoignage." *ubi suprà.* Chap. 14.

aucune blessure (*b*), rejetta un conseil si timide, & prit le parti d'attaquer les Indiens, qui se disposoient à l'investir. Il en tua un grand nombre, sans tirer d'autre utilité, de leur mort, que ces petits miroirs d'or qu'ils portoient au cou. Quelques Prisonniers, qu'il força de lui servir de guides, le conduisirent à la vûe de leurs Habitations. Les fugitifs s'étoient ralliés dans un champ voisin, & parurent prêts à soutenir une seconde attaque. Leurs armes étoient des boucliers & des épées d'un bois très dur, des arcs & des fléches garnies de pointes d'os fort aigües, & des zagaïes, qu'ils lançoient fort habilement. Mais, au signal de l'intrépide Ojeda, qui fit retentir le nom de *Saint Jacques* avec un cri terrible, les Castillans se firent jour au travers de ces Barbares, & couvrirent en un moment la terre de Morts. Le reste de leurs Ennemis se sauva par la fuite, à la réserve de huit, qui n'ayant pu joindre les autres, se retirérent dans une de leurs cabanes, & se défendirent si vivement, à coups de fléches, que les Castillans n'en osoient approcher. Ojeda, leur reprochant d'être arrêtés par huit hommes nuds, un d'entr'eux s'élança, tête baissée, au travers des dards & des fléches, & touchoit déja au seuil de la maison, lorsqu'il fut frappé, au milieu du sein, d'un coup de fléche qui le fit tomber mort. On remarque volontiers ces grands exemples de valeur, qui ne peuvent laisser aucun doute que le motif de l'honneur n'agît aussi puissamment sur les Espagnols; que la passion de l'or. Ojeda, furieux de la perte d'un si brave Homme, fit mettre le feu de plusieurs côtés à la maison, qui fut consumée en un instant avec les huit Indiens. Soixante Prisonniers, qu'on avoit enlevés dans le combat, furent envoyés aux Vaisseaux; & pendant le reste du jour on continua de faire main-basse sur tous les Indiens qu'on put découvrir. Le lendemain, Ojeda s'étant saisi de la Bourgade d'*Turbaco*, n'y trouva que des maisons nues & désertes. Tous les Habitans s'étoient retirés dans les Montagnes, avec leurs Familles & tous leurs biens. Ces apparences de consternation portèrent trop facilement les Vainqueurs à se disperser. Les Indiens, qui les observoient de leur retraite, jugeant que, dans cette séparation, ils auroient peine à se rassembler, fondirent sur eux, de divers côtés, avec des cris épouvantables. La Cosa fut un des premiers qui furent surpris, dans des cabanes où ils étoient à se reposer. Il se défendit vaillamment, jusqu'à ce qu'ayant vû tomber la plûpart de ses gens, & sentant lui-même la force du venin, dans une infinité de blessures qu'il avoit reçues des fléches Indiennes, il dit, à un brave Castillan, qui se trouvoit près de lui, & qui n'avoit point encore été blessé; „ Sauvez-vous, s'il se peut. „ Dieu vous a conservé pour rendre compte de nôtre malheur au Commandant". Ce Soldat, dont l'Histoire n'a pas conservé le nom, fut le seul, en effet, qui eut le bonheur d'échapper à la fureur des Indiens.

OJEDA ET NICUESSA. 1510.

Valeur des Castillans.

Ojeda perd un grand nombre de ses gens.

Mort de la Cosa.

OJEDA ne fut pas moins maltraité. Après avoir perdu tous ses gens, dans un enclos, où ils avoient été percés de fléches, il ne dut la vie, lui-même, qu'à son agilité, qui le fit passer comme un éclair au milieu des Indiens. Il se sauva dans l'épaisseur des Bois & des Montagnes, sans autre guide que le

Comment Ojeda échappe aux Indiens.

(*b*) On attribuoit ce bonheur à une petite Image de la Sainte Vierge, qu'il portoit toûjours avec lui. *Herrera*, Livre 7. Chapitre 15.

OJEDA ET NICUESSA. 1510.

le hasard, & prenant toujours vers la Mer. Les Castillans de l'Escadre, surpris de ne pas recevoir de ses nouvelles, visitèrent la Côte dans leurs Barques, & le trouvèrent à peu de distance du rivage, sous des Mangles fort épais, où il s'étoit retiré l'épée à la main, & son bouclier percé de trois cens coups de fléches. La fatigue, la douleur & la faim l'avoient tellement affoibli, qu'il fut long-tems sans pouvoir prononcer un seul mot. Il ne fut rappellé à la vie qu'à force de soins, & par la vigueur naturelle de sa constitution. Cette fatale avanture avoit coûté soixante & dix hommes aux Castillans.

Arrivée de Nicuessa sur la même Côte.

PENDANT qu'Ojeda s'abandonnoit au regret d'avoir perdu tant de braves gens, sur-tout la Cosa, qu'il regardoit comme le meilleur de ses Amis, & dont il se reprochoit amérement d'avoir négligé les conseils; il apperçut au large plusieurs Navires, qui cherchoient à s'approcher de la Côte. C'étoit Nicuessa, dont l'arrivée imprévûe lui causa d'autres inquiétudes. Les différends, qu'il avoit eus avec lui dans l'Isle Espagnole, lui firent appréhender que ce nouvel Ennemi ne saisît l'occasion de se vanger. Il pria ses gens de le laisser seul, & d'aller au-devant des Vaisseaux qui paroissoient. Nicuessa ne fut pas peu surpris des tristes informations qu'il reçut. Mais, jugeant des allarmes d'Ojeda par les précautions avec lesquelles il entendoit parler de lui, il protesta fort noblement qu'il s'en croyoit offensé, & que respectant l'infortune de son Rival, il vouloit oublier leurs anciennes querelles, pour l'assister de toutes ses forces, & vanger avec lui le sang Espagnol, indignement répandu par des Barbares. Ojeda, qui fut instruit de cette déclaration, y prit confiance avec la même noblesse. On débarqua quatre cens hommes des deux Escadres. Les deux Gouverneurs se mirent à leur tête. On marcha vers le Village d'Yurbaco, où l'on ne douta point que l'orgueil de la victoire n'eût rassemblé les Indiens; & l'ordre fut donné de les traiter sans pitié.

Générosité avec laquelle il traite Ojeda.

Il vange la mort des Castillans.

ILS y étoient dans une profonde sécurité, lorsque les cris d'une sorte de Perroquets rouges, d'une grosseur extraordinaire, qu'ils appelloient *Guacamayas*, les avertirent que leurs Ennemis pensoient à la vengeance. Mais l'attaque fut si brusque, que ceux, qui n'avoient pas profité de cet avis pour prendre la fuite, furent passés au fil de l'épée, ou tués à coups d'arquebuses. Les Vainqueurs mirent le feu à toutes les parties de l'Habitation. Ils se donnèrent le plaisir d'attendre, au passage, le reste de ces Malheureux, qui étoient échappés à leur première furie, & que l'impétuosité des flammes forçoit d'abandonner leurs retraites. Le massacre fut si général, qu'on ne fit aucun Prisonnier; mais lorsqu'on ne vit plus d'Ennemis, on se livra au pillage, qui produisit un butin considérable. Nicuessa eut, pour sa part, la valeur de vingt mille pistoles. Dans les recherches, qu'on fit aux environs de la Bourgade Indienne, on trouva, sous un arbre, le corps de la Cosa, hérissé de fléches, & monstrueusement enflé par la force du poison. Ce spectacle causa tant d'horreur aux Castillans, qu'ils n'osèrent passer la nuit dans un lieu si redoutable (c).

APRÈS.

(c) *Herrera*, Liv. 7. Chap. 16.

Ojeda et Nicuessa. 1510.

Après cette expédition, les deux Chefs, unis d'intérêts & d'amitié, se séparèrent fort civilement pour suivre le cours de leur fortune. Nicuessa prit la route de Veragua; tandis qu'Ojeda, qui vouloit prendre celle du Golfe d'Uraba, fut arrêté par les vents contraires dans une petite Isle, voisine de la Côte, où il enleva quelques Indiens & de l'or. De-là, étant entré plus heureusement dans le Golfe, il chercha inutilement la Rivière de Darien; & s'étant arrêté devant les Montagnes, qui sont à la Pointe orientale du Golfe d'Uraba, il y jetta les fondemens d'une Ville, qu'il nomma *Saint Sébastien*, dans l'espérance que la protection de ce Saint le garantiroit des fléches empoisonnées. Cette Colonie fut la seconde que les Castillans formèrent dans le Continent, après celle du Veragua, qui avoit été la première (*d*).

Ojeda fonde la Ville de Saint Sébastien, dans le Golfe de Darien.

Les Habitans du Pays, étant des Cannibales, auxquels il étoit difficile de résister, avec si peu de forces, Ojeda prit le parti d'envoyer un de ses Navires à l'Isle Espagnole, avec son or & ses Prisonniers, sous la conduite d'un Officier nommé *Enciso*, auquel il recommanda de lui amener des hommes, des armes & des provisions. Ensuite, il tourna tous ses soins à se retrancher dans un Fort de bois, contre les attaques des Indiens. Mais les vivres lui ayant bientôt manqué, ses gens se virent forcés d'en chercher dans les Campagnes & les Habitations voisines. Ils y trouvèrent, de toutes parts, un grand nombre d'Ennemis, si peu traitables & si bien armés, qu'ils furent réduits à se tenir renfermés dans leurs retranchemens, où ils essuyèrent bientôt toutes les horreurs de la famine. Il en étoit déja mort un grand nombre, & les autres s'attendoient au même sort, lorsqu'un Bâtiment, parti de l'Isle Espagnole, vint mouiller à la vûe de Saint-Sébastien. Il étoit commandé par Bernardin de *Talavera*, qui s'étant échappé d'une Prison, où il étoit retenu pour ses crimes, avoit trouvé le moyen de s'associer soixante & dix hommes, recherchés comme lui par la Justice, & s'étoit saisi, avec leur secours, d'un Navire Génois, qu'il avoit rencontré au Cap de Tiburon. Cette Troupe de fugitifs avoit mis à la voile, sans aucune vûe bien éclaircie, & la Providence avoit dirigé leur route vers Saint-Sébastien, dont les Habitans étoient à la veille de mourir de faim. Le Gouverneur acheta toutes les provisions du Vaisseau; Talavera, qui n'avoit pas de meilleur parti à prendre, s'engagea sous ses ordres avec toute sa Troupe.

Il envoye demander, par Enciso, des provisions à l'Isle Espagnole.

Extrêmités auxquelles il est réduit par la faim.

Arrivée d'une Troupe de Castillans fugitifs, sous la conduite de Talavera.

Mais on a déja vû qu'Ojeda n'étoit pas heureux dans les partages. La distribution qu'il fit de ses vivres, entre des gens affamés, fit quantité de Mécontens, dont il eut beaucoup de peine à calmer les plaintes. D'ailleurs il s'étoit flatté en vain que les Indiens respecteroient ses nouvelles forces, & lui laisseroient quelque repos. Ils n'en parurent pas moins acharnés à la perte des Espagnols. Dans toutes les sorties de la Garnison, ils s'étoient apperçus que le Général leur tuoit seul plus de monde que tous ses gens ensemble. L'espérance d'avoir bon marché du reste, s'ils pouvoient se défaire d'un Ennemi si terrible, leur fit mettre quatre de leurs meilleurs Archers en embuscade, avec ordre de ne tirer que sur lui. Ojeda sortit le pre-

Ojeda est blessé d'une fléche empoisonnée.

(*d*) Herrera, *Liv.* 7. *Chap.* 16.

Ojeda et Nicuessa. 1510.

premier du Fort; & dans l'ardeur qui le portoit toûjours à donner l'exemple, il s'avança imprudemment vers un gros d'Indiens, qui feignoient de fuir pour l'attirer dans le piège. Les quatre Archers lui tirèrent plusieurs coups, dont l'un lui perça la cuisse. Il retourna au Fort, avec d'autant plus d'inquiétude pour sa vie, qu'il n'avoit jamais vû couler son sang, & que la fléche étoit empoisonnée. En effet, tous ses gens s'attendoient à le voir mourir dans une espèce de rage, comme il étoit arrivé à tous ceux qui avoient reçu quelque blessure. Mais son courage lui fit imaginer un remède, qui ne pouvoit tomber dans un autre esprit que le sien. Il fit rougir au feu deux plaques de cuivre, qu'il donna ordre à son Chirurgien de lui appliquer aux deux ouvertures de la playe. En vain le Chirurgien refusa d'obéir, dans la crainte d'avoir la mort de son Général à se reprocher. Ojeda jurant qu'il le feroit pendre, s'il tardoit à le satisfaire, il se rendit; & le Malade soutint cette cruelle opération avec une constance héroïque. Il avoit reconnu que le venin des fléches étoit froid au dernier dégré. La chaleur du feu consuma toute l'humeur froide; mais elle causa une si violente inflammation dans la masse du sang, qu'il fallut employer un tonneau entier de vinaigre à mouiller des linges pour le rafraîchir (*e*).

Remède extraordinaire que son courage lui fait employer.

Sa guérison ne servit qu'à le replonger dans d'autres peines. On avoit déja vû la fin des vivres qu'il avoit achetés de Talavera. Enciso ne revenoit point. La crainte des nouvelles extrêmités, qui paroissoient inévitables, porta tous les Castillans, non-seulement à demander leur départ, mais à faire des complots secrets pour se saisir des deux Brigantins. Ojeda ne vit pas d'autre remède, au desordre, que l'offre d'aller lui-même à l'Isle Espagnole, pour hâter le secours qu'il en attendoit, & d'ajouter, que s'il ne paroissoit point dans l'espace de cinquante jours, ils seroient dégagés de l'obéissance qu'ils lui avoient jurée. Cette proposition ayant satisfait les plus mutins, il s'embarqua sur le Navire Genois, après avoir nommé, pour commander dans son absence, François Pizarre, qui se formoit, dans une si rude Ecole, à toutes les grandes entreprises auxquelles il étoit destiné par la Fortune.

La famine le contraint d'aller chercher des vivres lui-même à l'Espagnole.

Aussi-tôt que le Vaisseau fut en Mer, Ojeda se crut en droit d'agir en Maître; mais Talavera, qui ne lui avoit pas vendu son Bâtiment, & qui conservoit le même empire sur son Equipage, commença par le mettre aux fers. C'étoit comme le sort de ce brave Avanturier, de ne pas faire un Voyage sans être enchaîné, par ceux qui lui devoient de la soumission. Mais sa captivité dura peu. Talavera, & tous ses gens, sentirent le besoin qu'ils avoient d'un tel Chef; lorsqu'après avoir été fort maltraités, par la tempête, ils eurent échoué sur la Côte de Cuba, la nécessité de résister aux attaques des Insulaires, qui se présentoient sans cesse, lui fit déferer le Commandement (*f*).

Ses gens irrités l'enchaînent.

Il échoue sur la Côte de Cuba.

Dans un Pays, qu'il ne connoissoit point, il ne vit pas d'autre ressource que

(*e*) Le même, *Liv.* 8. *Chap.* 3. & 4.

(*f*) Dans le tems même qu'ils le tenoient Prisonnier, il les traitoit de lâches & de traitres, il les défioit au combat, il leur proposoit de se battre tous, successivement ou deux à deux contre lui, il juroit qu'il les extermineroit tous. Pas un n'ôsoit lui répondre, ni même s'approcher de lui, *ibidem*.

OJEDA ET NICUESSA. 1510.

que de s'approcher de la Jamaïque, où il espéroit de pouvoir se rendre aisément, avec quelques Canots qu'il comptoit d'enlever aux Indiens. Il suivit les Côtes pendant l'espace de cent lieues, & le détail de ses peines est incroyable dans le récit des Historiens. Un Marais fort humide, qu'il rencontra au bout de cette marche, & dont il se flatta de trouver bientôt la fin, n'avoit pas moins de trente lieues de longueur. Cependant, comme il s'y trouvoit engagé, sans aucune apparence de pouvoir pénétrer dans les terres, au milieu d'une multitude innombrable d'Ennemis, il continua cette route, souvent avec de l'eau jusqu'à la ceinture, manquant de vivres, n'ayant pour boire que l'eau bourbeuse où il marchoit, & trop heureux lorsqu'il pouvoit rencontrer quelques Mangles pour s'y percher pendant la nuit (g). Enfin, réduit à trente-cinq Hommes, de plus du double qu'il avoit en arrivant dans l'Isle, & si foible qu'il avoit peine à se traîner, il entra sur les Terres d'un Cacique, dans lequel il trouva quelques sentimens de pitié. Il obtint du tems & du secours pour rétablir ses forces & pour satisfaire sa piété. De-là, étant passé chez un autre Cacique, qui ne le reçut pas avec moins d'affection, & qui n'étoit éloigné que d'environ vingt lieues de la Jamaïque, il fit passer, dans cette Isle, un Castillan, nommé Pierre *d'Ordas*, pour aller demander du secours à Esquibel.

Ce qu'il eut à souffrir dans cette Isle.

ORDAS présenta, au Gouverneur de la Jamaïque, une Lettre de son Général, qui le conjuroit de ne le pas abandonner dans son infortune. C'étoit une flatteuse occasion, pour Esquibel, de se vanger d'un Homme qui l'avoit menacé avec tant de hauteur: mais, se picquant de générosité, il se hâta d'armer une Caravelle, qu'il fit partir sous les ordres de Pamphile de *Narvaez*. Ce secours arriva heureusement à Cuba, & Narvaez, qui rendoit justice au mérite d'Ojeda, lui tendit la main avec autant de respect que d'amitié. Esquibel, assez généreux pour oublier qu'il avoit juré de lui couper la tête, le reçut dans sa Maison, & le fit servir comme s'il en eût été le Maître. Après quelques jours de repos, il le fit conduire à l'Isle Espagnole. Talavera n'eut pas la hardiesse de le suivre, dans un lieu, où il ne pouvoit éviter le châtiment de ses crimes; mais, ayant demeuré trop long-tems à la Jamaïque, il n'y fut pas moins arrêté par l'ordre de l'Amiral; & sur la nouvelle accusation d'avoir enlevé un Navire, il fut condamné au dernier supplice (h).

Il passe heureusement à la Jamaïque,

& de-là à l'Espagnole.

Talavera est condamné à mort.

EN arrivant à San-Domingo, Ojeda eut le chagrin d'apprendre qu'Enciso en étoit parti, depuis long-tems, pour conduire à Saint-Sébastien un grand convoi d'Hommes & de Vivres. Comme dans toute sa route il n'en avoit appris aucune nouvelle, il ne douta point qu'il n'eût péri dans les flots, ou par les armes des Indiens; & loin de perdre courage, il se flatta que

(g) Il portoit, dans sa besace, son Image de la Sainte Vierge, qu'il avoit reçue de l'Evêque de Badajos; & lorsqu'il rencontroit quelque Mangle, il la mettoit sur l'arbre, pour lui addresser ses prières, exhortant ceux qui l'accompagnoient à demander son assistance. Il fit vœu de poser cette Image dans la première Habitation qui se présenteroit; ce qu'il exécuta chez le Cacique qui le reçut. Les Indiens, persuadés qu'il devoit sa conservation à la Figure qu'ils lui voyoient respecter, élevèrent une sorte de Temple, où elle fut laissée, & célébrèrent sa puissance par des Chants & des Fêtes, *ibidem*.

(h) Herrera, *Liv.* 8. *Chap.* 5.

OJEDA ET NICUESSA. 1510.

Mort d'Ojeda.

que le secours de ses Amis lui feroit bientôt réparer toutes ses pertes. Mais il éprouva que l'amitié ne tient guères contre la mauvaise fortune. Tout le monde lui ayant tourné le dos, lorsqu'on le vit malheureux, il fut obligé d'abandonner son entreprise, & quelque tems après, il mourut si pauvre, qu'on ne lui trouva pas de quoi le faire enterrer (*i*). Dans le peu de séjour qu'il avoit fait à San-Domingo jusqu'à sa mort, il avoit donné une nouvelle preuve de cette intrépidité, qui l'avoit rendu célèbre pendant toute sa vie. Il fut attaqué, la nuit, par plusieurs personnes, qui croyoient avoir à lui reprocher la perte de leur bien, & qui avoient juré d'en tirer vengeance. Loin d'être effrayé du nombre, il se jetta au milieu d'eux, comme il avoit toûjours fait dans les combats; & son épée seule, qu'il manioit avec une adresse surprenante, le délivra heureusement de tous ses Ennemis. Jamais personne, en effet, ne fut plus propre pour un coup de main, & pour l'exécution des grandes entreprises, qui ne demandent que du courage & de la fermeté. Jamais on n'eut le cœur plus haut, ni plus de mépris pour la Fortune. Mais il avoit besoin de la direction d'autrui; &, dans tout ce qu'il tenta par ses propres vûes, on remarqua toûjours que la conduite & le bonheur lui avoient également manqué.

Son caractère.

Misère des Castillans qu'il avoit laissés à St. Sébastien.

D'UN autre côté, les Habitans de Saint-Sébastien ayant vû expirer les cinquante jours, pendant lesquels ils avoient promis d'attendre leur Gouverneur, pressèrent Pizarre de leur faire quitter un Pays, où il ne leur restoit aucune assurance de s'établir. Mais lorsqu'ils voulurent s'embarquer, les deux Brigantins, qu'ils avoient conservés, se trouvèrent trop petits pour contenir soixante Hommes, dont leur Troupe étoit encore composée. Ils convinrent entr'eux d'attendre que la misère & les fléches des Indiens eussent diminué ce nombre; & ce qu'ils desiroient arriva plutôt encore qu'ils ne l'avoient prévû. Alors, ils tuèrent quatre Chevaux, qu'ils avoient épargnés dans les plus grandes extrêmités, parce que la seule vûe de ces Animaux épouvantoit les Indiens; & les ayant salés, pour leur unique provision, ils se partagèrent sur les deux Bâtimens. Pizarre monta l'un, & donna le commandement de l'autre à un Flamand, qui entendoit fort bien la Navigation. Mais ils n'étoient pas bien loin de la Côte, lorsqu'un furieux coup de Mer ouvrit le Brigantin du Flamand, & l'ensevelit dans les flots à la vûe de l'autre, sans qu'il fut possible d'en sauver un seul Homme (*k*). Les vents ne cessant point d'être contraires, Pizarre se vit forcé de retourner au Continent, & tomba vers le Port, qui avoit reçu le nom de *Carthagene*. En approchant du rivage, il découvrit en Mer un Navire & un Brigantin. C'étoit Enciso, qui revenoit de l'Isle Espagnole, avec cent cinquante Hommes d'élite, & toutes les provisions nécessaires pour l'Etablissement d'une Colonie. Comme il croyoit encore Ojeda dans sa Forteresse, il ne douta point, à la vûe de Pizarre & de sa Troupe, qu'ils ne fussent des Trans-

François Pizarre les fait embarquer.

Naufrage d'une partie.

Rencontre d'Enciso.

(*i*) Il paroît, par le soin que l'Historien prend d'assurer ce qu'il raconte de sa mort, qu'on en publia des récits fort romanesques. Ojeda étoit né à Cuença. Il demanda d'être enterré à l'entrée de la porte du Couvent de Saint François.

(*k*) Ceux qui virent ce spectacle assurèrent qu'ils avoient apperçu un Poisson d'une monstrueuse grandeur, qui avoit brisé le timon du Brigantin avec sa queue. On ne douta point que ce ne fût une Baleine. *ibid.*

Transfuges, qui avoient abandonné leur Général, & Pizarre ne guérit ses soupçons qu'en lui montrant par écrit la Commission qu'il avoit reçue d'Ojeda. Mais ils n'en furent pas plus disposés à s'accorder, lorsque Enciso eut déclaré, qu'en vertu de leurs conventions avec leur Gouverneur, ils devoient retourner tous & l'attendre à Saint-Sébastien. Cette proposition les ayant fait frémir, ils le conjurèrent avec les dernières instances de ne les pas reconduire dans un lieu, dont le seul nom devoit leur faire horreur, après ce qu'ils y avoient souffert; & s'il ne vouloit pas leur permettre de retourner à l'Isle Espagnole, ils le prièrent de consentir du moins qu'ils allassent joindre Nicuessa dans la Castille d'or. Enciso se garda bien de permettre que cette Province fût peuplée aux dépens de la Nouvelle Andalousie. Il employa heureusement les promesses & l'autorité, pour les engager à le suivre; mais ils ne furent pas long-tems, sans voir toutes leurs craintes vérifiées. En entrant dans le Golfe d'Uraba, le Navire d'Enciso toucha si rudement contre la Pointe orientale, qu'il fut brisé en un instant, & qu'on eut à peine le tems de sauver les Hommes, avec une fort petite partie des provisions. Ainsi la Colonie se trouva réduite, en peu de jours, à vivre de bourgeons de Palmiers. Pour comble de disgrace, les Indiens avoient réduit en cendres la Forteresse & toutes ses Maisons. Un assez grand nombre de Porcs du Pays, qui descendirent des Montagnes, furent, pendant quelques jours, une ressource pour les Castillans; mais lorsqu'elle fut épuisée, il ne leur resta plus d'espérance que dans la guerre. Enciso partit, pour chercher des vivres, à la tête de cent Hommes bien armés. Il n'alla pas loin. Trois Indiens l'arrêtèrent, avec autant de gloire pour eux, que de perte & d'humiliation pour les Espagnols. Ils eurent l'audace de venir à lui, l'arc bandé; & tirant leurs flèches, avec une vîtesse étonnante, ils eurent vuidé leurs carquois avant que leurs Ennemis se furent reconnus. Enciso blessé, comme la plûpart de ses Soldats, n'eut pas même la satisfaction d'arrêter ces deux Braves, qui s'enfuirent comme le vent, après lui avoir ôté le pouvoir d'avancer (*l*). Son retour, dans ce triste état, fut le sujet d'un nouveau desespoir pour la Colonie. On ne parloit que d'abandonner cette fatale Contrée; lorsqu'un jeune Homme, du nombre de ceux qui étoient venus avec Enciso, proposa une ouverture qui rendit l'espérance aux plus abbattus.

Il retourne avec Pizarre au Continent.

Son Vaisseau se brise.

Nouvelles misères des Castillans.

Il se nommoit *Vasco Nugnez de Balboa* (*m*); & cette occasion fut comme la première source du crédit & de la réputation, qui le conduisirent, dans la suite, aux plus hauts dégrés de la gloire & de la fortune. Quelques-uns prétendent qu'il avoit accompagné Ojeda dans son expédition: mais, outre qu'il paroît difficile qu'un Homme de son caractère fût demeuré si long-tems dans l'obscurité, d'autres racontent, avec un détail qui donne plus de vraisemblance à leur récit, qu'étant chargé de dettes, & poursuivi par ses Créanciers, il avoit trouvé le moyen de s'embarquer secrettement avec Enciso, en se faisant porter à Bord dans un tonneau; qu'il avoit attendu, pour se faire voir, que le Vaisseau fût assez loin en Mer; & qu'Enciso,

Comment ils sont secourus. Origine de la fortune de Vasco Nugnez de Balboa.

Comment il part avec Enciso.

(*l*) *Ibidem.*
(*m*) C'est-à-dire, natif de *Balboa.* C'est ainsi qu'il faut expliquer la plûpart de ces noms Espagnols.

NICUESSA. 1510. ciſo, fort irrité de cette tromperie, l'avoit menacé de le dégrader dans la première Iſle déſerte, parce que, ſuivant les Loix que le Gouverneur de l'Eſpagnole avoit portées en faveur des Créanciers, il méritoit la mort; mais qu'adouci néanmoins par ſes ſoumiſſions, & par les inſtances de ceux qui avoient demandé grace pour lui, Enciſo s'étoit déterminé à lui pardonner (*n*).

Service qu'il rend à ſes Compagnons.

CET Avanturier, qui n'étoit d'ailleurs âgé que de trente-cinq ans, & qui joignoit, à une belle figure, beaucoup d'eſprit, de vigueur & d'intrépidité, voyant manquer le courage à tous ſes Compagnons, & cherchant à ſe diſtinguer, par quelque ſervice important, leur dit que, dans le Voyage qu'il avoit fait avec Baſtidas, il avoit pénétré juſqu'au fond du Golfe, & qu'il ſe ſouvenoit d'y avoir viſité, à l'Oueſt d'une belle & grande Rivière, une Bourgade abondante en vivres, dont les Habitans n'empoiſonnoient point leurs fléches. Ce récit fit renaître l'eſpérance des Caſtillans. Ils ſe hâtèrent de paſſer le Golfe, dont la largeur n'eſt que de ſix lieues; & trouvant la Rivière telle que Nugnez l'avoit repréſentée, ils reconnurent que c'étoit celle du Darien. Mais, à leur arrivée, ils apperçurent un Corps d'environ cinq cens Indiens, qui s'étoient raſſemblés au pied d'une Colline, & qui ſembloient réſolus de s'oppoſer à leur deſcente. Le témoignage de Nugnez, qui les avoit aſſurés que ces Barbares n'empoiſonnoient pas leurs fléches, ne leur ôtoit pas un reſte de défiance. Dans ce doute, ils s'engagèrent, par un vœu ſolemnel, à donner le nom de *Santa-Maria del Antiqua* (*o*) au premier Etabliſſement qu'ils fonderoient ſur cette Côte. Enciſo leur fit enſuite jurer qu'ils mourroient plutôt que de fuir; après quoi il fit ſonner la charge. Les Indiens ſoutinrent le premier choc; mais s'étant bientôt ébranlés, ils prirent la fuite, après beaucoup de confuſion. Les Caſtillans marchèrent vers la Bourgade, qu'ils trouvèrent abandonnée, mais remplie de vivres. Ils parcoururent tout le Pays, ſans rencontrer un ſeul Indien; & le butin qu'ils enlevèrent en bijoux, d'or très pur, ne monta pas à moins de dix mille peſos (*p*).

Il les conduit à la Rivière du Darien.

Butin qu'ils y font en or.

UNE ſi heureuſe expédition, & l'abondance où l'on ſe trouva tout-d'un-coup, acquirent une nouvelle conſidération à Vaſco Nugnez. Il propoſa d'accomplir le vœu commun, & l'on jetta auſſi-tôt les fondemens d'une Ville, qui fut nommée *Sainte-Marie l'ancienne de Darien*, parce qu'elle fut placée ſur le bord de cette Rivière. Il y a beaucoup d'apparence qu'Enciſo ne fit pas réflexion, qu'en tranſportant ſa Colonie ſur la Rive occidentale du Darien, il la tiroit de la Nouvelle Andalouſie, qui étoit ſéparée de la Caſtille d'or par ce Fleuve. Nugnez, après l'avoir adroitement engagé dans cette fauſſe démarche, eut ſoin de faire obſerver, à ſes Partiſans, que la Colonie n'étoit plus dans le Gouvernement d'Ojeda, & que par conſéquent Enciſo, qui tenoit ſon autorité de ce Gouverneur, n'avoit plus de droit au Commandement. Ces inſinuations avoient déja remué les eſ-

Nugnez trompe Enciſo.

(*n*) Le même, *Liv.* 8. *Chap*, 5.

(*o*) C'étoit le nom d'une célébre Egliſe de Seville. Ils y joignirent la promeſſe d'envoyer un d'entr'eux en Pélerinage à Seville, avec quelques offrandes, en or ou en argent, pour l'Image de la Sainte Vierge. *Ibid.* Chap. 6.

(*p*) *Ibidem.*

esprits, lorsqu'Enciso commit une autre faute, en défendant la traite de l'or aux Particuliers, sous peine de mort. On le soupçonna de vouloir profiter seul d'un si riche Commerce, & l'indignation porta tout le monde à lui déclarer, que n'étant plus dans la Nouvelle Andalousie, on ne reconnoissoit plus sa Jurisdiction. Les Mécontens formèrent ensuite une nouvelle sorte d'administration, dont la principale autorité fut confiée à Vasco Nugnez, avec deux autres Officiers, qui furent Jean *Zamudio* & François *Valdivia*. Cependant, comme ce changement ne fut pas universellement approuvé, il se forma trois Partis, dont la division faillit de ruiner la Colonie dans sa naissance. Les uns redemandoient Enciso, du moins jusqu'à ce que la Cour leur donnât un Gouverneur. D'autres vouloient qu'on fît appeller Nicuessa, & qu'on reconnût ses ordres, parce qu'on étoit dans son Gouvernement. Enfin, les Amis de Nugnez soutenoient leur élection, & ne croyoient digne de leur commander que celui dont ils faisoient profession de tenir la vie.

NICUESSA. 1510.

Il s'empare du Gouvernement.

PENDANT que la discorde augmentoit de jour en jour, on fut extrêmement surpris d'entendre, dans le Golfe, le bruit de quelques pièces d'artillerie, & toutes les factions se réunirent pour y répondre. Bientôt on aperçut deux Navires. Ils étoient commandés par Rodrigue Enriquez de *Colmenarez*, qui portoit des provisions & soixante Hommes à Nicuessa. Il avoit d'abord été jetté par le vent au Port de Sainte-Marie, éloigné d'environ cinquante lieues de celui de Carthagene; & tandis qu'il y faisoit tranquillement de l'eau, un Corps d'Indiens, qui étoient tombés sur ses gens avec leurs fléches empoisonnées, lui en avoit tué quarante-six. Il en avoit perdu sept autres, qui s'étant dispersés dans leur fuite, n'avoient pû trouver le moyen de retourner à Bord. Le chagrin de son infortune & la nécessité de se radouber, l'avoient conduit au côté oriental du Golfe, dans l'espérance d'y rencontrer Ojeda; mais n'y ayant trouvé que des raisons de le croire mort, lui & tous ses gens, il avoit pris la résolution de visiter toutes les Parties du Golfe, en tirant par intervalles, & faisant allumer des feux, qui pouvoient servir à rassembler les malheureux Castillans, s'il en étoit resté quelques-uns sur cette Côte (*q*).

Arrivée de Colmenarez, & ses infortunes.

SON arrivée répandit une joye extrême dans la Colonie; mais bien-tôt elle y fit succeder de nouveaux troubles. Comme son inquiétude étoit fort vive pour Nicuessa, qui étoit son intime Ami, & dont il n'apprenoit aucune nouvelle, il prêta l'oreille aux desirs de ceux qui le demandoient pour Gouverneur; & se les étant attachés, par la facilité qu'il eut à leur donner des vivres, il continua d'employer la même adresse pour faire entrer les deux autres factions dans les intérêts de son Ami. Il leur représenta, d'ailleurs, l'avantage qui reviendroit, à la Colonie, de joindre ses forces à celles de Nicuessa, qu'il supposoit heureusement établi; & ce motif fit tant d'impression sur ceux qui paroissoient encore incertains, qu'ils s'accordèrent tous à le charger de cette Commission.

Il prend parti pour Nicuessa.

ON se rappelle, sans doute, que Nicuessa étoit parti de l'Espagnole vers la fin de l'année précédente, avec cinq Bâtimens de différentes grandeurs,

(*q*) Le même, *Liv.* 8. *Chap.* 7.

NICUESSA. 1510. Avantures de Nicuessa.

deurs, & chargés de toutes les provisions qui convenoient à son entreprise. Une tempête les avoit presqu'aussi-tôt dispersés. Lope d'*Olano*, son Lieutenant, l'avoit quitté pendant la nuit, sous prétexte qu'il lui étoit impossible de tenir la Mer; & s'étant joint au gros de l'Escadre, qui étoit entrée dans le Chagre, il s'en étoit fait reconnoître le Chef, dans la fausse supposition que la Caravelle du Commandant avoit été submergée. Mais n'ayant pû se garantir de la misère, qui fit périr quantité de ses gens, il avoit formé le dessein de retourner à l'Espagnole.

NICUESSA, jetté seul sur une Côte inconnue, y perdit, en effet, sa Caravelle, & se vit forcé de chercher, par terre, le Veragua, qui étoit le rendez-vous général. Dans cette marche, un très grand nombre d'Espagnols périrent de misère, ou par les mains des Sauvages. D'autres abandonnèrent leur Chef, sans suivre de route certaine, & souffrirent tous les tourmens de la faim, de la soif & de la chaleur. Enfin, quatre Matelots arrivèrent, dans une Chaloupe, à l'entrée de la Rivière de Belem, où ils rencontrèrent Olano, qui avoit differé jusqu'alors à mettre à la voile, & lui donnèrent avis que Nicuessa venoit, par terre, le long du rivage. Olano crut l'occasion favorable pour rentrer en grace. Il lui envoya, sur le champ, quelques provisions dans un Brigantin. On n'alla pas loin sans le rencontrer. Mais avec quelque joye qu'il dût recevoir un secours auquel il devoit la vie, il demeura long-tems ferme dans la résolution qu'il avoit prise de punir du dernier supplice la trahison de son Lieutenant, qui lui avoit déja coûté environ quatre cens Hommes, & qui l'avoit réduit lui-même aux dernières extrêmités. Cependant il lui fit grace de la vie, à la prière de ses gens, qui se jettèrent tous à ses pieds pour le fléchir; mais il le retint Prisonnier, dans la résolution de le renvoyer en Espagne.

Il retrouve Olano, & ne lui pardonne qu'à demi.

Extrêmité des Castillans, qui leur fait manger un Cadavre.

LES Castillans tirèrent peu de fruit de leur réunion. Ils retombèrent bien-tôt dans tous les maux dont ils s'étoient crus délivrés, & la faim devint le plus pressant. Nicuessa leur permit de se répandre dans le Pays, & d'employer la violence pour forcer les Indiens à leur fournir des vivres. Mais ces Barbares, qui étoient bien armés, se défendirent avec beaucoup de vigueur. Leur résistance ayant ôté toute ressource à leurs Ennemis, on vit produire, au desespoir, un effet, qui étoit peut-être sans exemple. Trente Castillans, ayant un jour trouvé le corps d'un Indien, tué dans quelque rencontre, & touchant presqu'à la pourriture, le mangèrent avidement, & moururent tous de cet horrible festin (r). Enfin, Nicuessa, desespérant de pouvoir s'établir au milieu d'un Peuple si féroce, laissa une partie de ses gens dans la Rivière de Belem, sous les ordres d'Alfonse Nugnez; &, conduit par un Matelot, qui avoit été du dernier Voyage de Christophe Colomb, il se rendit avec les autres à Porto-Bello. Il y trouva le rivage couvert d'une multitude infinie d'Indiens, armés de zagaies, qui lui tuèrent vingt Hommes. Ce cruel accueil le mit dans la nécessité d'avancer six ou sept lieues plus loin, jusqu'au Port, qui avoit reçu, de Colomb, le nom de *Bastimentos*. Il y jetta l'ancre, en disant dans sa langue: *Arrêtons-nous ici*,

Nicuessa passe à Porto-Bello, & delà plus loin.

Origine du nom de Nombre de Dios.

(r) Le même, *Liv.* 8. *Chap.* 2.

ici, au nom de Dieu (*s*); & le trouvant commode pour s'y établir, il y jetta aussi-tôt les fondemens de la fameuse Ville, que cette circonstance a fait nommer *Nombre de Dios*. NICUESSA. 1510.

Les Indiens ne s'opposèrent pas au travail; mais le Pays n'offroit point d'alimens. Aussi la famine y redevint-elle extrême; & les maladies, qui s'y joignirent bientôt, enlevèrent les trois quarts de la nouvelle Colonie. Les autres étoient si foibles, qu'ils ne pouvoient soûtenir leurs armes. Il falloit néanmoins presser l'ouvrage, pour se mettre en sûreté contre les Sauvages, dont on craignoit à tous momens d'être attaqué. Le Général s'empressa de donner l'exemple. Mais quoiqu'il n'épargnât personne, il ne put éviter les murmures & les malédictions de ses gens, à qui le desespoir avoit ôté le courage & la raison. Ceux qui étoient restés sur le bord du Belem n'étoient pas moins à plaindre. La faim les porta jusqu'à manger des Animaux venimeux, dont la plûpart furent empoisonnés; & Nicuessa n'en eût pas revû un seul, s'il ne se fût hâté d'en faire amener le reste. Ensuite, il fit partir une Caravelle, pour aller demander du secours à l'Isle Espagnole. Les efforts qu'il fit, dans l'intervalle, pour se lier avec les Indiens, & pour en obtenir des vivres, n'adoucirent point la férocité de ces Barbares. On entreprit de leur enlever ce qu'ils refusoient. Mais ils firent une si furieuse défense, qu'ils forcèrent toûjours les Castillans de se retirer avec perte.

Nouvelles peines de Nicuessa.

Telle étoit la situation de Nicuessa, lorsqu'il vit arriver Colmenarez, avec des propositions qui pouvoient le dédommager de ses pertes, s'il eût été capable d'en profiter: mais ses malheurs l'avoient aigri, jusqu'à troubler un peu sa raison; & ce qui devoit le conduire à la fortune, ne servit qu'à précipiter sa ruine. Colmenarez, qui lui portoit une sincère affection, l'ayant trouvé avec soixante Hommes, tous dans le plus déplorable état du monde, nuds pieds, maigres, décharnés, leurs habits en lambeaux, fut quelque tems sans pouvoir s'expliquer autrement que par ses larmes (*t*). Il lui apprit ensuite le sujet de son Voyage, qui fut écouté avec des transports de joye. Mais quelle fut la surprise de ce généreux Ami, lorsqu'après lui avoir fait une vive peinture des richesses, qu'on avoit trouvées sur les bords du Darien, il l'entendit répondre, devant tous ceux qui venoient le reconnoître pour leur Chef, que cette nouvelle Ville, ayant été bâtie sur son terrain, ses Fondateurs méritoient d'être punis, & qu'aussi-tôt qu'il y seroit arrivé il feroit sentir sa colère aux Coupables? Un langage si déplacé fit une égale impression sur tout le monde. Mais, par une seconde imprudence, qui mit le comble à la première, Nicuessa fit partir, avant lui, une Caravelle pour le Darien, tandis que, dans l'espérance apparemment de trouver de l'or, il employa plusieurs jours à visiter quelques Isles voisines. Ses Députés portèrent la nouvelle de ses dispositions, avec celle de son départ. Lorsqu'il parut à la vûe du Port, Vasco Nugnez se présenta sur le rivage, & lui fit crier qu'il étoit le maître de retourner à Nombre de Dios, mais qu'on étoit résolu de ne le pas laisser descendre dans la Province du Darien.

En quel état Colmenarez le trouve.

Imprudence qui devient la cause de sa perte.

UNE

(*s*) *Paremos aqui en el nombre de Dios*. Ibidem.

(*t*) *Ibidem* Chap.

NICUESSA. 1510. On refuse de le recevoir dans la Colonie du Darien. Ses humiliations.

Une déclaration si peu attendue le jetta dans un étonnement qui lui ôta d'abord la force de répondre. Après avoir rappellé ses esprits, il représenta aux Castillans qui s'opposoient à sa descente, qu'il étoit venu sur leur invitation, & qu'il ne pensoit qu'à se rendre utile à la Colonie par un sage Gouvernement. Il demanda du moins la liberté de descendre & celle de s'expliquer. Il s'abbaissa jusqu'à protester, que s'ils ne le jugeoient pas digne du Commandement après l'avoir entendu, il consentoit à se voir traité comme ils le jugeroient à propos. On ne répondit, à ce discours, que par des railleries & des menaces. Comme il étoit fort tard, il prit le parti de jetter l'ancre, & de passer la nuit dans sa Caravelle. Lorsque le jour parut, on lui fit dire qu'il pouvoit débarquer; mais au moment qu'il toucha la terre, il s'apperçut qu'on cherchoit à se saisir de sa personne; & c'étoit en effet le dessein de ses Ennemis. Il eut assez de legereté pour leur échapper par la fuite; d'autant plus que Vasco Nugnez empêcha qu'il ne fût poursuivi. La crainte de tomber entre les mains des Sauvages le fit sortir d'un Bois, où il s'étoit retiré; & s'étant rapproché de la Colonie, il fit dire, aux Habitans, que s'ils ne vouloient pas le recevoir en qualité de Gouverneur, il demandoit d'être reçu du moins comme leur Compagnon, ou d'être enchaîné s'ils le desiroient; & qu'il aimoit mieux mourir près d'eux, dans les fers, que de retourner à Nombre de Dios pour y périr par des fléches empoisonnées. Cette proposition ne servit qu'à lui attirer du mépris, & de nouvelles injures. Cependant Nugnez, qui regrettoit de s'être opposé à sa réception, entreprit de faire revenir les esprits en sa faveur. Il fit même punir ceux qui l'avoient outragé; & lui conseillant de rentrer dans sa Caravelle, il lui recommanda de n'en point sortir, s'il ne le voyoit lui-même au nombre de ceux qui pourroient l'inviter à descendre. De quelque source que fut parti ce conseil, le dernier malheur de Nicuessa vint de ne l'avoir pas suivi. Trois Castillans de la Colonie (v), feignant de la chaleur pour ses intérêts, se rendirent à son Bord, rejettèrent ce qui s'étoit passé sur l'emportement de quelques Mutins, & l'assurèrent que tous les honnêtes gens le souhaitoient pour Gouverneur. Il donna dans le piége, malgré l'avis de Nugnez. Ces trois Traîtres, auxquels il ne fit pas difficulté de se fier, l'ayant livré à ses Ennemis, il fut embarqué, peu de jours après, sur un méchant Brigantin, avec dix-sept Hommes, qui s'attachèrent volontairement à sa fortune. En vain prit-il le Ciel à témoin de cette cruauté, & cita-t'il ses Ennemis au Jugement de Dieu & des Hommes. On lui reprocha d'avoir fait périr une infinité de Castillans, par son ambition ou sa mauvaise conduite; & les plus moderés furent ceux qui lui conseillèrent ironiquement d'aller rendre compte, en Espagne, des services qu'il avoit rendus à la Nation. Il mit à la voile, sans qu'on ait jamais sçu dans quel lieu du Monde sa mauvaise fortune l'avoit conduit (x).

Il est trahi par trois Castillans.

Comment il est chassé de la Colonie, & son malheureux sort.

Décou-

(v) Ils se nommoient *Barrientos*, *Albitez* & *Veginez*.

(x) Quelques Ecrivains ont rapporté qu'il étoit arrivé à l'Isle de Cuba, qu'il y avoit été tué par les Insulaires, & que, pendant la conquête de cette Isle, on avoit trouvé cette inscription sur un arbre: *Ici finit le malheureux Nicuessa.* Mais Herrera déclare, sur le témoignage de plusieurs personnes dignes de foi, qui étoient alors dans la même Isle, que ce récit est absolument fabuleux: ce qu'on croit certain, dit-il, c'est que son Vaisseau, qui étoit en très mauvais état, fut englouti par les flots; & que si quelqu'un de l'Equipage se sauva sur la Côte, il y mourut de faim & de soif. *Ibidem*, Chap. 8.

Découvertes qui conduisirent à celles du Perou, sous Nugnez Balboa.

DECOUVERTES QUI CONDUISIRENT A CELLES DU PEROU. NUGNEZ BALBOA.

1510.

Autorité de Balboa dans la Colonie du Darien.

Il envoye des Députés à l'Espagnole & en Castille.

APRÈS son départ, Vasco Nugnez Balboa se mit sans peine en possession de l'autorité. On trouve du moins qu'Enciso ayant osé se l'attribuer à la faveur d'un nouveau Parti, il le fit arrêter; & qu'après lui avoir reproché de vouloir usurper une place, dont les Provisions devoient venir du Roi seul, il ne lui rendit la liberté, à la prière des principaux Habitans de la Colonie, qu'à condition qu'il s'embarqueroit sur le premier Vaisseau qu'on feroit partir pour la Castille, ou l'Isle Espagnole. Ensuite, pensant à se procurer des secours d'Hommes & de Munitions, il fit nommer, pour cette Commission, Valdivia, son Collegue & son Ami, qui devoit presser l'Amiral au nom de tous les Castillans de la nouvelle Fondation. D'un autre côté, il leur représenta qu'il convenoit d'informer la Cour de leur situation dans la Province de Darien, & des richesses qu'ils se promettoient d'y découvrir; sur quoi Zamudio, son autre Collegue, se laissa persuader de passer lui-même en Castille. On attribue ici deux vûes à Nugnez; la première, de se conserver toute l'autorité; & la seconde, d'avoir à la Cour un Homme, qui eût le même intérêt que lui à prévenir le Roi & ses Ministres sur ce qui étoit arrivé d'irrégulier dans le nouvel Etablissement. Cependant, comme Enciso n'étoit pas moins résolu de porter ses plaintes au Tribunal du Roi, & qu'il se disposoit à partir sur le Bâtiment, qui devoit conduire Valdivia & Zamudio à l'Isle Espagnole, Nugnez, appréhendant les suites de ce Voyage, entreprit d'arrêter son Ennemi par des offres de réconciliation; mais après avoir reconnu qu'il n'étoit pas capable de prendre le change, il se réduisit à charger ses deux Envoyés de riches présens en or, pour les principaux Ministres d'Espagne.

Ses courses dans le Continent.

LES négociations, dans l'Isle Espagnole, eurent tout le succès qu'il s'en étoit promis. Valdivia revint, non-seulement avec des Provisions & des Hommes, mais avec des Lettres de l'Amiral, qui promettoient de plus puissans secours à la Colonie. Dans l'intervalle, il étoit arrivé de nouveaux événemens, qui avoient beaucoup relevé les espérances de Nugnez, & dont il se hâta de donner avis à l'Amiral par le même Député. Il s'étoit mis à la tête de cent cinquante Hommes, avec lesquels il avoit fait des courses dans tout le Pays, jusqu'à Nombre de Dios, répandant la terreur de son nom parmi les Indiens, & n'accordant son amitié qu'à ceux qui la recherchoient au prix de l'or. Cette expédition lui avoit fait rassembler tant de richesses, que le quint du Roi, dont Valdivia fut chargé, pour le remettre au Trésor Royal de San-Domingo, montoit à quinze cens Pesos, c'est-à-dire, à trois cens marcs d'or.

Premiers indices qu'il a du Perou.

LA fortune l'avoit traité encore avec plus de faveur, en lui donnant les premiers indices de la plus grande & la plus heureuse de toutes les découvertes de l'Espagne. Un jour que le Fils d'un Cacique, nommé *Comagre*, Allié de la Colonie, lui avoit présenté beaucoup d'or, il s'éleva, pour la répartition, une querelle fort vive entre les Castillans. Le jeune Indien, étonné de cette furieuse passion pour un métal, dont il ne faisoit pas le même cas, s'approcha de la balance, la secoua d'un air d'indignation, & renversa tout l'or qu'il avoit apporté. Ensuite, se tournant vers les Castillans,

DECOUVERTES QUI CONDUISIRENT A CELLES DU PEROU. NUGNEZ BALBOA. 1510. Récit d'un jeune Indien.

auxquels il reprocha de se quereller pour une bagatelle, il leur dit, que puisque c'étoit apparemment ce métal, qui leur avoit fait abandonner leur Patrie, qui leur faisoit essuyer tant de fatigues, courir tant de dangers, & troubler tant de Peuples, qui avoient toûjours vécu dans une paix profonde, il vouloit leur faire connoître un Pays, dans lequel ils trouveroient de quoi remplir tous leurs desirs; mais que pour y pénétrer, ils avoient besoin de forces plus nombreuses, parce qu'ils y auroient à combattre de puissans Rois, & des Nations guerrières. On lui demanda de quel côté étoit le Pays, qui renfermoit de si beaux présens du Ciel. Il répondit que du sien il y avoit six Soleils, c'est-à-dire, six journées de marche, en tirant au Midi, qu'il montroit du doigt; qu'on trouveroit d'abord un Cacique d'une extrême richesse, &, plus loin, une grande Mer, sur laquelle on voyoit des Vaisseaux un peu moins grands que ceux des Espagnols, mais équipés de voiles & de rames; & qu'au-delà de cette Mer, on arriveroit dans un Royaume, où l'or étoit si commun, que les Habitans mangeoient & buvoient dans de grands vases de ce métal, & le faisoient servir aux mêmes usages qu'il voyoit faire aux Castillans de ce qu'ils nommoient du fer. Enfin, le jeune Cacique s'offrit pour leur servir de Guide, avec une partie des Sujets de son Père (a). Un avis de cette importance pour tous les Habitans de la Colonie, leur fit pardonner à l'Indien sa hardiesse & ses reproches. Nugnez, en faisant partir Valdivia pour l'Espagnole, le chargea particulièrement de communiquer, à l'Amiral, une nouvelle si capable de lui faire hâter les secours qu'il avoit promis. Mais le malheur de l'Envoyé retarda, pendant plusieurs années, l'honneur & l'utilité que Nugnez en devoit tirer. Ce ne fut qu'en 1519 qu'on apprit, par hazard, que Valdivia, ayant été jetté, par un naufrage, dans de petites Isles nommées *les Caymans*, au Nord-Ouest de la Jamaïque, & voulant passer à la Terre-ferme, du côté de l'Yucatan, étoit tombé entre les mains d'un Cacique, qui le sacrifia aux Idoles du Pays, & qui fit un festin de sa chair. Mais la suite de ce récit appartient à d'autres tems (b).

Funeste fin de Valdivia.

(a) Herrera, *Liv.* 9. *Chap.* 2.
(b) Herrera, *Liv.* 8. *Chap.* 7. & précédens; & *Liv.* 9. *Chap.* 2 & 3.

PROGRÈS DES CASTILLANS DANS LES ISLES. 1511.

Progrès des Castillans dans les Isles de la Jamaïque, l'Espagnole & Cuba.

Progrès des Castillans dans la Jamaïque.

On a dû juger, par le pouvoir où Jean d'Esquibel s'étoit trouvé de secourir Ojeda, dans la Jamaïque, que la conquête de cette Isle lui avoit peu coûté, & qu'il s'y étoit heureusement établi. Après quelque résistance, les Insulaires s'étoient retirés dans les Montagnes; mais la perte de leurs Chefs avoit servi si facilement à les assujettir, qu'ils s'étoient livrés au service des Vainqueurs, pour les nourrir par le travail de l'Agriculture, & pour les vêtir de leurs ouvrages de coton. Quoiqu'ils ne fussent pas riches en or, leur coton, qui étoit également célèbre par son abondance & sa bonté, leur attiroit des Marchands de toutes les Isles voisines. Ils en fabriquoient de grandes pièces d'étoffe, qui servoient à toutes sortes d'usages; & les Castillans, pour lesquels ils travailloient, en faisoient un Commerce avantageux. L'heureuse multiplication des Bestiaux leur assuroit un au-

autre fond de richesses, auquel ils joignirent bientôt des cannes de Sucre, & même des Vignes, dont ils firent de très bon Vin clairet. Aussi formèrent-ils, en peu de tems, deux belles Villes, ou Bourgades, sous les noms de *Seville* & d'*Oristan* (*a*).

PROGRÈS DES CASTILLANS DANS LES ISLES.

1511.

TANDIS qu'on poussoit les Découvertes & les Etablissemens, avec cette variété de succès, l'Isle Espagnole vit la consommation d'une affaire, que la Reine Isabelle avoit eue fort à cœur, mais que divers contre-tems avoient retardée. Cette Princesse, persuadée par les fausses représentations de ses Officiers, que le Christianisme faisoit de grands progrès dans l'Isle, avoit prié Jules II., qui occupoit alors le Trône Pontifical, d'en ériger quelques Villes en Evêchés. Elle avoit demandé d'abord un Archevêque pour la Province de Xaragua, avec deux Suffragans, dont les Siéges devoient être Larez de Guahaba & la Conception de la Vega. Jules y avoit consenti; & la Reine avoit nommé trois Sujets d'un mérite distingué (*b*). Mais quelques obstacles avoient fait différer l'expédition des Bulles. Isabelle étoit morte; & les deux premiers des trois lieux, qu'elle avoit proposés, ne tenoient plus le même rang dans la Colonie. Ferdinand, pressé par les dernières volontés d'une Epouse, à laquelle il devoit toute sa gloire, reprit ce dessein avec chaleur, & proposa un nouvel arrangement, qui fut approuvé du Saint Siége. Il consistoit à supprimer la Métropole de Xaragua, pour ériger San-Domingo, la Conception & Saint Jean de Portoric en Evêchés Suffragans de Seville. La même nomination fut confirmée en faveur des trois mêmes Sujets; c'est-à-dire, que Deza fut élevé sur le Siége de la Conception, Padilla sur celui de San-Domingo, & Mansa sur celui de Saint Jean. Les Prémices & les Dixmes de tous les biens de la terre, à l'exception des Métaux, des Perles & des Pierres précieuses, la Jurisdiction spirituelle & temporelle, enfin les mêmes droits, dont jouïssoient les Evêques de Castille, furent attribués, par le Pape, aux trois nouveaux Siéges. Mais, en agréant cette disposition, le Roi fit, avec les trois Evêques, un Concordat, dont les principales conditions portoient qu'ils seroient engagés, pour eux & pour leurs Successeurs, à distribuer les Dixmes au Clergé, aux Hôpitaux & aux Fabriques, & que les Bénéfices & les Dignités seroient à la nomination du Souverain (*c*).

Etablissemens Ecclésiastiques dans l'Isle Espagnole.

A quelles conditions on y forme des Siéges Episcopaux.

DANS cet intervalle, il s'éleva aux Indes un différend fort singulier dans son

Célèbre differend entre les Dominiquains & les Officiers Castillans sur le traitement qu'on faisoit aux Indiens.

(*a*) Le même, *Liv.* 7. *Chap.* 13.

(*b*) Le Docteur Pierre de *Deza*, Dominiquain, & Neveu de l'Archevêque de Seville; le Père Garcias de *Padilla*, Franciscain; & le Licencié Alfonse *Mansa*, Chanoine de Salamanque, *ibid.* Liv. 8. Chap. 10.

(*c*) *Ibidem.* Une autre condition étoit „ que les Evêques, en vertu de la Bulle de „ Jules II, réglassent la manière de porter la „ Couronne & l'Habit Ecclésiastique; que la „ Couronne de la première Tonsure fût de „ la grandeur d'une Réale de Castille; les „ cheveux deux doigts au-dessous de l'oreille, „ & un peu plus bas par derrière; que le „ vêtement de dessus fût une Robbe, ou „ Soutanne, fermée ou ouverte, mais si „ longue qu'elle allât jusqu'aux talons, & „ qu'elle ne fût ni rouge ni verte, ni d'autre „ couleur indécente; qu'on ne reçût aux Ordres que ceux qui entendoient & parloient „ bien la Langue Latine, & qu'on n'y reçût „ pas plus d'un Fils du même Père, afin „ que personne ne crût qu'on voulût prendre tous les Enfans pour être Prêtres ". *Ibidem.*

PROGRÈS DES CASTILLANS DANS LES ISLES.

1511.

son origine, & plus remarquable encore par ses suites. L'Isle Espagnole continuant de perdre ses Habitans naturels, sans que les Ordonnances du Roi fussent capables de réprimer la tyrannie des Castillans, l'intérêt de l'humanité & de la Religion porta les Dominiquains, qui s'y étoient établis, à s'armer de toute la vigueur Apostolique pour arrêter cette scandaleuse cruauté (*d*). Un de leurs Prédicateurs, nommé Antoine *Montesino*, qui s'étoit fait une grande réputation d'éloquence & de sainteté, mais à qui l'Historien reproche un caractère trop ardent, prit un jour solemnel pour monter en Chaire à San Domingo, devant l'Amiral & tout ce qu'il y avoit de personnes distinguées dans la Colonie, & déclama vivement contre l'injustice & la barbarie avec laquelle il voyoit traiter les Indiens. Cet emportement de zèle, qui touchoit les Castillans du côté le plus sensible, excita beaucoup de murmures. Les Officiers Royaux pressèrent l'Amiral de réprimander un Indiscret, qu'ils accusoient d'avoir manqué de respect pour le Roi. Ils reçurent ordre de se rendre au Couvent, pour s'expliquer d'abord avec le Supérieur. Mais leur surprise fut extrême, lorsque ce Religieux, qui se nommoit le Père de *Cordoue*, leur déclara que le Père de Montesino n'avoit rien dit à quoi son devoir ne l'eût obligé, & qui ne dût être approuvé de tous ceux qui respectoient Dieu & le Roi. Les Officiers, dans le premier mouvement de leur indignation, déclarèrent à leur tour que le Prédicateur se rétracteroit en Chaire, ou que les Dominiquains seroient chassés de l'Isle. Cependant, après quelques explications plus moderées, on convint, que le Père Montesino prêcheroit du moins dans un autre style, & qu'il satisferoit ceux qui se croyoient offensés. Le concours fut extraordinaire à l'Eglise. Mais, loin de prendre un autre langage (*e*), le Prédicateur soutint

Prédications du Père Montesino, qui blessent le Gouvernement.

(*d*) L'Historien reprend son récit de plus loin. „ Un Castillan, dit-il, nommé Jean „ *Garces*, ayant poignardé sa femme, pour „ l'avoir trouvée en adultère, s'étoit mis à „ couvert de la Justice dans les Montagnes, „ où il avoit passé quatre ans. Mais l'ennui „ de cette solitude le fit recourir aux Domi„ niquains, qui le reçurent en qualité de „ Frère-Lay. Il apprit, à ces Religieux, „ comment on s'y étoit pris, avant leur ar„ rivée, pour convertir les Indiens, & com„ ment il croyoit qu'ils devoient être gou„ vernés. L'Isle étant si grande, qu'il étoit „ impossible d'envoyer par-tout des Mission„ naires Montesino fut chargé d'apprendre, „ aux Castillans de la Colonie, la manière „ dont ils pouvoient se rendre utiles au Ser„ vice de Dieu; & ce fut l'occasion qu'il prit „ pour se livrer à son zèle ". *Ibidem*, Chap. II.

(*e*) L'Historien de Saint-Domingue entre dans un fort beau détail, mais sans nous apprendre d'où il le tire: „ Le Prédicateur pa„ rut, dit-il, & commença par dire que si „ l'ardeur de son zèle, dans la cause du mon„ de la plus juste, l'avoit empêché de mesu„ rer assez ses expressions, il prioit ceux qui „ s'en étoient crus blessés, de lui pardonner; „ qu'il savoit le respect qui étoit dû aux dé„ positaires de l'autorité du Prince; mais „ qu'on se trompoit fort si l'on prétendoit „ lui faire un crime de s'être élevé contre les „ départemens des Indiens. Il dit sur celà „ des choses encore plus fortes que la pre„ mière fois; car, après être entré dans un „ détail extrêmement pathétique des abus „ communs, il demanda quel droit, des gens „ qui étoient sortis d'Espagne, parce qu'ils „ y manquoient de pain, avoient de s'en„ graisser de la substance d'un Peuple, né aussi „ libre qu'eux? Sur quoi fondés ils dispo„ soient de la vie de ces Malheureux, comme „ d'un bien qui leur fût propre? Qui avoit „ pû les autoriser à exercer sur eux un em„ pire tyrannique? S'il n'étoit pas tems de „ mettre des bornes à une cupidité qui enfan„ toit tant de crimes, & si l'on vouloit lui „ sacrifier encore quinze à vingt mille In„ diens, qui restoient à peine de plus d'un „ million d'ames qu'on avoit trouvé dans l'Is„ le Espagnole en y abordant ". *Liv.* 5. *pages* III & II2.

tint avec fermeté celui qu'il avoit tenu la première fois, en protestant qu'il s'y croyoit également obligé par l'intérêt de l'Etat & de la Religion. Les Officiers, plus indignés de cette audace que de la première, prirent le parti d'en écrire au Roi, & chargèrent de leurs plaintes Alfonse d'*Espinar*, Religieux Francifcain, Homme de vertu, mais d'une capacité médiocre. D'un autre côté, les Dominiquains, voyant l'Ordre de St. François déclaré contre eux, & soutenu de plusieurs personnes puissantes, firent partir le Père de Montesino, pour plaider sa propre Cause auprès du Roi. Il trouva la Cour fort prévenue contre lui. Mais, quelque répugnance qu'il eût à s'y présenter, après avoir hésité deux ou trois fois, dit l'Historien, son zèle lui fit traverser la Garde du Palais, & le conduisit jusqu'aux pieds du Roi. Il en fut reçu avec bonté. Comme il étoit fort éloquent, il n'eut pas de peine à faire comprendre, à ce Prince, qu'on lui avoit déguisé la vérité. Cependant, il n'en pût obtenir que des ordres pour l'assemblée d'un Conseil extraordinaire, où cette grande affaire fut plaidée de part & d'autre avec beaucoup de chaleur (*f*).

Progrès des Castillans dans les Isles.

1511.

Les Franciscains prennent parti contre les Dominiquains.

Montesino va plaider sa cause à la Cour d'Espagne.

Ceux qui parlèrent en faveur des Indiens représentèrent que tous les Hommes sont nés libres, & qu'on n'avoit aucun droit d'attenter à la liberté d'une Nation, dont on n'avoit reçu aucun tort. Les autres répondirent, que les Indiens devoient être regardés comme des Enfans, qui avoient, à cinquante ans, l'esprit moins avancé que les Européens ne l'ont ordinairement à dix, incapables par conséquent de se conduire, & de concevoir les vérités les plus simples; si peu sensibles à la misère naturelle de leur condition, que malgré le soin qu'on prenoit de les vêtir, ils n'étoient pas plutôt éloignés des yeux de leurs Maîtres, qu'ils déchiroient leurs habits en pièces, pour courir nuds dans les Montagnes, où ils s'abandonnoient sans honte à toutes sortes d'infamies; que l'oisiveté paroissoit leur souverain bien, & que la seule nécessité du travail pouvoit les tenir dans la soumission: enfin, qu'ils étoient d'autant moins capables de faire un bon usage de la liberté, qu'aux défauts & à l'incapacité des Enfans, ils joignoient les vices des Hommes les plus corrompus.

Raisons en faveur des Indiens.

Ces accusations n'étoient pas sans fondement; mais elles étoient fort exagerées, & Montesino s'attacha particulièrement à le faire sentir. Il y réussit avec tant de force, que le Roi, également poussé par sa conscience & par le Testament de la Reine Isabelle (*g*), voulut qu'on accordât quelque

(*f*) Ce Conseil étoit composé de l'Evêque de Valencia, qui étoit comme Président, parce que jusqu'alors il n'y avoit pas de Conseil particulier pour les Indes; de Fernand de *Vega*, Seigneur de Grajal, homme d'une prudence distinguée; du Licencié Louis de *Zapara*, que sa faveur auprès de Ferdinand faisoit nommer le petit Roi; du Licencié *Moxica*; du Licencié *Santiago*; du Docteur *Palacios Rubios*, & du Licencié *Sassa*. Les Théologiens étoient Thomas *Duran* & Pierre de *Covarrubias*, Dominiquains; le Licencié *Gregoire*, Prédicateur du Roi; Matthieu de *Paz*, Dominiquain, & Professeur de Salamanque; & d'*Espinar*, Député des Officiers de l'Isle Espagnole. Ce fut à Burgos, que se tint l'Assemblée; & l'Isle Espagnole y avoit d'autres Agens, pour demander que les Insulaires fussent donnés à perpétuité, ou du moins pour trois vies. *Herrera*, Liv. 8 Chap. 12.

(*g*) Les Historiens rapportent cet article: „ Elle déclare que sa principale intention, „ comme celle du Roi son Mari, est de pacifier & peupler les Indes, de convertir à „ la Foi les Habitans du Pays, & d'envoyer „ des Religieux pour les instruire. Elle supplie

PROGRÈS DES CASTILLANS DANS LES ISLES.

1511.

Réglemens faits à cette occasion.

que chose à l'équité de sa Cause. On régla, par provision, que les Indiens seroient réputés libres, mais que les Départemens continueroient de subsister dans la même forme. C'étoit, suivant la remarque d'un Historien, reconnoître le droit de ces Peuples à la liberté, & les retenir en même-tems dans un dur esclavage. Comme les Bêtes de charge s'étoient extrêmement multipliées dans l'Isle Espagnole, il fut expressément défendu de faire porter aux Insulaires aucun fardeau, & de se servir du bâton ou du fouet pour les punir. Il fut ordonné aussi qu'on nommeroit des Visiteurs, ou des Intendans, qui seroient comme leurs Protecteurs, & sans le consentement desquels il ne seroit pas permis de les mettre en Prison. Enfin, l'on régla, qu'outre les Dimanches & les Fêtes, ils auroient, dans la Semaine, un jour de relâche, & que les Femmes enceintes seroient exemptes de toute sorte de travail. Mais de simples Réglemens ne suffisoient pas, pour des abus qui étoient alors dans toute leur force. En mettant à part l'intérêt des Ministres & des Favoris, on ne pouvoit rendre absolument la liberté aux Indiens de l'Isle, sans réduire à l'indigence la plûpart des Habitans Espagnols. Aussi la plûpart de ces Ordonnances furent-elles sans effet.

Dom Diegue de Velasquez reçoit la commission de peupler l'Isle de Cuba.

L'AMIRAL songeoit alors à peupler l'Isle de Cuba, dans la crainte apparemment, que s'il differoit plus long-tems cette entreprise, la Cour n'en donnât la Commission à quelque autre, & que cette Isle ne fût encore séparée de son Gouvernement. Il choisit Diego de Velasquez, pour la conquérir, & pour y bâtir une Ville. Velasquez étoit un des anciens Habitans de l'Espagnole. Il y avoit occupé les premiers Emplois avec honneur, sous l'Adelantade Barthelemi Colomb; & sa prudence, accompagnée d'une figure & d'un caractère aimables, lui attiroit beaucoup de considération. D'ailleurs, il avoit tout son bien dans la Province de Xaragua, & proche des Ports de Mer les plus voisins de Cuba. On n'eut pas plutôt publié qu'il étoit chargé de l'Expédition, que tout le monde s'empressant d'en partager l'honneur avec lui, on vit arriver, à Salvatiera de la Savana, où se faisoit l'embarquement, plus de trois cens Volontaires de toutes les Parties de l'Isle. Il mit à la voile avec quatre Vaisseaux; & la distance n'étant que d'environ dix-huit lieues d'une l'Isle à l'autre, il alla débarquer heureusement à l'extrêmité orientale de Cuba, vers la Pointe de *Meyci*.

Hatuey. Cacique fugitif de l'Isle Espagnole.

CE Canton avoit alors pour Maître un Cacique, nommé *Hatuey*, qui étoit né dans l'Isle Espagnole, & qui en étant sorti, avec un grand nombre de ses Sujets, pour éviter la tyrannie des Européens, avoit formé un petit Etat où il règnoit paisiblement. Comme il craignoit toûjours que ces redoutables Ennemis ne le suivissent dans sa retraite, il avoit sans cesse des Espions, qui lui donnoient avis de tous leurs mouvemens. A la première nouvelle du dessein de l'Amiral, il assembla les plus braves de ses Sujets & de

„ plie très affectueusement le Roi son Mari „ & Seigneur, & commande à la Princesse sa „ Fille & au Prince son Fils, d'accomplir là- „ dessus sa dernière volonté, & de ne pas „ consentir que les Indiens des Terres conquises & à conquerir reçoivent aucun tort, „ tant en leurs personnes qu'en leurs biens, „ mais qu'au contraire ils soient traités humainement, & que s'ils ont déja reçu quelque tort, on y remédie ". *Ibidem.*

de ses Alliés, pour leur représenter ce qu'ils avoient à redouter de la persécution des Castillans, & pour les animer à la défense de leur liberté. Mais il les assura que tous leurs efforts seroient inutiles, s'ils ne commençoient par se ménager la faveur du Dieu de leurs Ennemis, qui étoit un Maître fort puissant, & pour lequel ces cruels Tyrans étoient capables de tout entreprendre. Le voilà, leur dit-il, en leur montrant de l'or dans un petit Panier. Voilà ce Dieu pour lequel ils prennent tant de peine, & qu'ils ne se lassent pas de chercher. Ils ne pensent à venir ici que dans l'espérance de l'y trouver. Célébrons une Fête à son honneur, pour obtenir sa protection. Aussi-tôt, ils se mirent tous à chanter & à danser autour du Panier. Ces Fêtes durent une nuit entière, suivant l'ancien usage du Pays, & ne finissent ordinairement que lorsque tout le monde est tombé d'ivresse ou de fatigue. On remarque que les chants de Cuba étoient plus doux & plus harmonieux que ceux de l'Isle Espagnole (*b*). Après cette cérémonie, Hatuey rassembla tous ses Indiens, pour leur dire, qu'ayant beaucoup réflechi sur le sujet de leurs craintes, il n'avoit pas encore l'esprit tranquille, & qu'il ne voyoit aucune sûreté pour eux, tandis que le Dieu des Espagnols seroit dans leur Canton. Vous le cacheriez en vain, continua-t'il; quand vous l'avalleriez, ils vous éventreroient pour le chercher au fond de vos entrailles. Il ajouta qu'il ne connoissoit qu'un lieu, où ils pussent le mettre, pour s'en défaire, c'étoit le fond de la Mer; & que lorsqu'ils ne l'auroient plus parmi eux, il se flattoit qu'on les laisseroit en repos. Cet expédient leur parut infaillible; & tout l'or qu'ils possedoient fut jetté en effet dans les flots (*i*).

PROGRÈS DES CASTILLANS DANS LES ISLES.

1511.

Comment il anime ses Sujets contre les Castillans.

ILS furent extrêmement surpris, lorsqu'ils n'en virent pas moins arriver les Espagnols. Hatuey s'opposa d'abord au débarquement; mais aux premières décharges des arquebuses, une multitude d'Indiens, qui bordoient le rivage, prit la fuite vers les Bois, & Velasquez ne jugea point à propos de les poursuivre. Cependant, après quelques jours de repos, voulant se délivrer d'un Ennemi qui pouvoit l'incommoder à la faveur de sa retraite, il fit chercher le Cacique avec tant de soin, qu'il s'en saisit; & pour effrayer ceux qui conservoient encore de l'attachement pour lui, il lui fit expier sa résistance par le feu (*k*). Ensuite tous les Caciques vinrent successivement lui rendre hommage; & la conquête d'une des plus grandes & des plus belles Isles du Monde ne coûta point un seul Homme aux Espagnols (*l*).

Il est condamné au feu par Velasquez.

Soumission de l'Isle de Cuba.

CETTE nouvelle, que l'Amiral se hâta de communiquer à la Cour d'Espagne,

(*b*) Le même, *Liv.* 9. *Chap.* 3.

(*i*) *Ibidem.*

(*k*) L'Historien de Saint-Domingue observe que c'est de lui qu'on rapporte un trait, fort célèbre dans l'Histoire du nouveau Monde, & qui sert à faire juger combien les Espagnols étoient devenus odieux aux Indiens. Hatuey étoit attaché au poteau, lorsqu'un Religieux Franciscain entreprit de le convertir, & lui parla fortement du Paradis & de l'Enfer. Dans le lieu de délices dont vous parlez, lui demanda le Cacique, y a-t'il des Espagnols? Il y en a, répondit le Missionnaire; mais il n'y en a que de bons. Le meilleur n'en vaut rien, reprit Hatuey, & je ne veux point aller dans un lieu où je puisse craindre d'en rencontrer un seul.

(*l*) Ceux qui ont cru que Christophe Colomb l'avoit nommée *Fernandine*, ont été dans l'erreur. Ce fut le Roi Catholique qui lui donna son nom en 1514; mais le nom Indien n'a pas laissé de l'emporter.

PROGRÈS DES CASTILLANS DANS LES ISLES.

1511.

Dom Barthelemi Colomb est renvoyé à l'Espagnole, avec diverses faveurs de la Cour.

gne, y répandit assez de joye pour faire oublier une partie des plaintes qu'on y avoit portées contre son administration; & Ferdinand, malgré le peu d'affection qu'il avoit pour lui, en fut plus disposé à se persuader que la plûpart des Mécontens n'avoient pas d'autre motif que leur jaloûsie. Cependant il lui envoya Dom Barthelemi, son Oncle, avec un Mémoire fort détaillé des reproches qu'on faisoit à sa conduite, & de tous les points qu'on lui recommandoit d'observer (*m*). Dom Barthelemi avoit toûjours conservé la dignité d'Adelantade. Le Roi y joignit le Gouvernement & la propriété, pour toute sa vie, de la petite Isle de *Mona*; avec un Département de deux cens Indiens dans l'Isle Espagnole, & la Commission de faire travailler aux Mines, qu'on pourroit découvrir dans l'Isle de Cuba. Les Historiens assurent que toutes les accusations, qui regardoient l'Amiral, étoient autant de calomnies du Trésorier *Passamonte*, dont l'avarice & l'ambition se trouvoient gênées, par un Gouverneur, qui ne consultoit que la justice & le bien public (*n*).

Première célébrité de Barthelemi de las Casas.

Ce fut vers le même tems, que Barthelemi de *las Casas*, si célèbre depuis par ses travaux pour le salut & la conservation des Indiens, sortit de l'obscurité dans laquelle il avoit vécu jusqu'alors, pour commencer l'exercice de son zèle & de ses talens. Il étoit passé jeune aux Indes; & s'étant fait Prêtre depuis peu, il avoit suivi Velasquez à Cuba. Son unique objet fut la conversion des Insulaires, auxquels il trouva tant de docilité, qu'il ne craignit point de publier, qu'il étoit beaucoup plus aisé de leur faire embrasser le Christianisme, que d'engager les Espagnols à mener une vie chrétienne.

(*m*) *Ibid.* Chap. 5. (*n*) *Ibidem.*

PONCE DE LEON.

1512.

Voyage de Ponce de Leon, & Découverte de la Floride.

LA conquête de Cuba fut comme un nouvel éguillon, qui excita plusieurs Avanturiers à tenter d'autres entreprises. Ponce de *Leon*, qui se trouvoit sans Emploi dans l'Isle de Portoric, depuis que le crédit de Cerron & de Diaz l'avoit emporté sur le sien, résolut de faire un Voyage au Nord, où l'on étoit bien informé qu'il y avoit des Terres à découvrir.

Il part de l'Isle de Portoric.

Sa route.

Le premier jour de Mars 1512, il partit du Port de San-German, dans l'Isle de Portoric; & s'étant avancé jusqu'à l'*Aguada*, pour compter de-là le point de son départ, il employa huit jours à se rendre près des Bancs de *Babuna*, dans une Isle, nommée *el Viejo*, à vingt & un dégrés & demi de latitude du Nord. Le lendemain, il mouilla sous une des Isles Lucayes; & le jour suivant, il toucha au rivage d'une autre Isle, qui se nomme *Taguna*, au vingt-quatrième dégré. Le 11, il arriva dans l'Isle d'*Amaguyo*, où il prit des rafraîchissemens. Ensuite, ayant passé par l'Isle de *Manegua*, qu'il trouva sous les vingt-quatre dégrés & demi, il arriva, le 14, à *Guabani*, d'où il entreprit de traverser le Golfe de *Barlovento*. Sa route fut par le Nord-Est, jusqu'au 27, jour de Pâque Fleurie, qu'il apperçut une Isle sans pouvoir la reconnoître. Le Lundi, 28, & les deux jours suivans, il continua

tinua de suivre la même route, jusqu'au 2 d'Avril, qu'il traversa directement à l'Est-Nord-Est. Vers la nuit, il se trouva près d'une Terre, sur huit brasses d'eau; & la prenant pour une Isle, il lui donna le nom de *Floride*, autant parce qu'on étoit au tems de la Pâque du même nom, qu'en faveur d'une belle perspective, qui présentoit quantité de Vergers, & d'autres Terres, fort agréablement plantées. Ponce descendit au rivage, pour en prendre possession au nom de l'Espagne. Le 8, il fit voile, en continuant la même route, jusqu'au 20, qu'il découvrit quelques Cabanes d'Indiens. Il y aborda; mais le lendemain, ayant levé l'ancre, il fut arrêté par un courant, assez fort pour l'emporter sur la force du vent & sur celle des cables, & pour séparer de lui ses trois Vaisseaux, qu'il perdit de vûe. Quantité d'Indiens, partis du rivage, l'invitèrent à descendre. Il y envoya sa Barque, dont ils se saisirent aussi-tôt; & dans le doute de leurs intentions, on se contenta de les observer. Mais ils abusèrent de cette indulgence, & l'on ne se sépara point sans quelques blessures. Les Castillans s'avancèrent à l'embouchure d'une Rivière voisine, que Ponce nomma la *Cruz*, après avoir fait élever une Croix de pierre sur le rivage. Le 20, il doubla le Cap de la Terre qu'il avoit nommée la *Floride*, & le nomma Cap de *Corrientes*, parce que, dans cet endroit, la force de l'eau l'emporte sur celle du vent. Toute cette Côte est très nette & n'a pas plus de six brasses de fond. Du Cap, qui est par les vingt-huit dégrés quinze minutes, on avança jusqu'aux vingt-sept, où l'on trouva deux Isles au Sud, dont l'une, qui fut nommée *Santa-Marta*, offre de l'eau en abondance. Le 13, on suivit la Côte, jusqu'à la hauteur d'une Isle, qui reçut le nom de *Santa-Pola*; & le 15, on fit dix lieues le long de plusieurs autres petites Isles, qu'on nomma *los Martires*, parce que dans l'éloignement les pointes de rochers se présentoient comme des figures d'Hommes souffrans; mais, dans la suite, observe Herrera, elles ont mérité plus justement ce nom, par la quantité de Malheureux qui s'y sont perdus (*a*). Leur situation est au vingt-sixième dégré quinze minutes. Après avoir couru au Nord, & quelquefois au Nord-Est, jusqu'au 23, on commença, le 24, à suivre la Côte du Sud, sans reconnoître si c'étoit le Continent, jusqu'à d'autres Isles, où l'on mouilla jusqu'au 3 de Juin. Quelques Indiens s'y présentèrent dans des Canots; mais la défiance ayant produit des hostilités qui coutèrent la vie à quelques Castillans, on se détermina, le 14, à reprendre la route de l'Espagnole & de Portoric. Une Isle, où l'on avoit tué quelques Indiens, reçut le nom de *Matanca*. Le 21, on arriva près d'onze autres petites Isles, dont les bords étoient si couverts de Tortues, qu'elles en prirent le nom de *Tortugas*. Le 24, en portant au Sud-Est-quart-d'Est, on eut la vûe d'une grande Terre, que les uns prirent pour Cuba, quoiqu'on se crût à plus de dix-huit lieues de la véritable route de cette Isle. On continua d'avancer, avec la même incertitude, jusqu'au 3 de Juillet, qu'on découvrit l'Isle d'*Achecambey*; d'où repassant par Santa-Pola & Santa-Marta, on alla mouiller à *Cheguescha*, & de-là, vers l'Est, à d'autres Isles, qui furent nommées *las Vie-*

PONCE DE LEON. 1512. Il découvre une Terre, qu'il prend pour une Isle, & qu'il nomme Floride.

Diverses Isles auxquelles il donne des noms.

(*a*) Le même, *Liv.* 9. *Chap.* 10.

PONCE DE LEON.
1512.

Viejas, parce qu'on n'y trouva qu'une vieille Indienne. Elles sont à vingt-huit dégrés (*b*).

Nom que les Indiens donnoient à la Floride.

DANS le doute si la Terre, qu'on avoit nommée *Floride*, étoit une partie du Continent, Ponce n'avoit pas manqué d'interroger tous les Indiens qu'il avoit rencontrés; mais, pour unique éclaircissement, il avoit appris d'eux qu'ils la nommoient *Cantio*, du nom de certaines feuilles, dont les Habitans se couvroient le devant du corps. Il fut informé aussi qu'une Isle, qui lui avoit paru submergée, & qu'il envoya reconnoître, se nommoit *Bahama*. Ensuite, après avoir erré jusqu'au 16 d'Août, il fit gouverner au Nord-Est-quart-d'Est, pour arriver sous une haute Roche, qui servoit comme de rempart à toutes ces Isles. Le lendemain, changeant de route, il prit directement celle de Portoric.

Imagination romanesque de Ponce de Leon.

MAIS, en mettant à la voile, il détacha un de ses Vaisseaux sous la conduite de Jean Perez d'*Ortubia*, auquel il donna pour Pilote Antoine d'*Alaminos*, avec deux Indiens fort intelligens; tous chargés d'une entreprise secrette, à laquelle il paroît qu'il renonçoit lui-même, quoiqu'elle eût fait le principal motif de son Voyage. Ponce de Leon avoit amassé de grands biens. Il avoit de l'expérience, de l'esprit, & du courage. L'espérance de découvrir de nouvelles Terres avoit servi de prétexte à son armement, & ce dessein n'avoit été condamné de personne. Cependant il venoit d'une espèce de folie, qui lui étoit commune avec plusieurs autres Espagnols, & qui est devenue comme une tache pour sa gloire. Une ancienne tradition des Antilles avoit persuadé, à tous les Indiens, que, dans une Isle, nommée *Bimini*, du nombre des Lucayes, & proche du Canal de Bahama, il y avoit une Fontaine, dont les eaux avoient la vertu de rajeunir les Vieillards qui s'y baignoient. Il paroît que les Insulaires de Cuba avoient été les plus ardens à chercher cette précieuse source; & l'on voyoit encore, dans l'Isle de Bimini, un Village qu'ils avoient formé. Herrera le place néanmoins dans le Continent de la Floride, & prétend qu'on attribuoit aussi la vertu de rajeunir à un Fleuve de la même Province. Ces Peuples étoient si crédules, qu'il n'est pas surprenant de les voir livrés à cette chimère; mais quelque penchant qu'on suppose aux Espagnols pour le Merveilleux, il est difficile de concevoir à quel point ils se remplirent d'une si folle opinion. Quelques-uns n'en furent jamais détrompés; & quoique plusieurs Avanturiers de leur Nation eussent perdu vrai-semblablement la vie dans cette recherche, puisqu'on n'a jamais appris qu'ils en fussent revenus, on s'imagina que la seule raison, qui les empêchoit de reparoître, c'étoit qu'ayant trouvé ce qu'ils cherchoient, ils ne vouloient plus sortir de ce délicieux séjour, où ils jouissoient de l'abondance de tous les biens & d'un printems perpétuel. Personne ne fut plus enchanté de ces douces réveries que Ponce de Leon. Un autre égarement d'imagination lui avoit fait espérer la découverte d'un troisième Monde; & comme c'étoit trop peu, pour une si vaste entreprise, que les jours qui lui restoient dans l'ordre de la Nature, il vouloit commencer par le renouvellement de ceux qui s'étoient écoulés, &

Il cherche la Fontaine de Jouvence.

Elle est cherchée par d'autres Avanturiers.

Recherche d'un troisième Monde.

(*b*) *Ibidem.*

& s'assurer pour toûjours d'une vigoureuse jeunesse. Dans la course qu'on vient de représenter, il s'étoit informé continuellement de la merveilleuse Fontaine; il avoit goûté de toutes les eaux, jusqu'à celles des Marais les plus bourbeux: ce qui fait voir, suivant la réflexion d'un Historien, dont j'emprunte les termes (c), combien les réputations humaines ont quelquefois peu de solidité dans leur fondement; car la découverte de la Floride, quoique dûe au seul hasard, n'a pas laissé d'immortaliser un Avanturier qui ne la fit qu'en courant après une chimère. D'ailleurs son Voyage devint fort utile, par la connoissance qu'il donna du Canal qui porte aujourd'hui le nom de *nouveau Canal de Bahama*, & que les Navigateurs commencèrent bien-tôt à suivre, pour retourner en Europe. De-là aussi l'établissement du Port de la Havana, qui n'est qu'à deux petites journées du Canal, pour servir d'entrepôt à tous les Vaisseaux qui venoient de la Nouvelle Espagne. Mais, d'un autre côté, la formation de ce Port passe pour une des principales causes de la décadence de l'Isle Espagnole (d).

PONCE DE LEON. 1512.

Comment ces réveries sont devenues utiles.

ORTUBIA & d'Alaminos furent plus heureux que celui dont ils exécutoient les ordres. S'ils ne trouvèrent pas la Fontaine, ils arrivèrent du moins à l'Isle de Bimini, dont le seul avantage consistoit dans une fraîcheur extraordinaire, causée par le grand nombre d'arbres & de ruisseaux dont elle est remplie. Ponce de Leon, dont les vûes ne purent demeurer secrétes, & qui arriva fort mal en ordre à Portoric, y essuya les railleries de ceux qui le voyoient revenir plus vieux qu'il n'étoit parti. Mais il se consola par l'honneur d'avoir découvert la Floride; & cette nouvelle, qu'il porta lui-même à la Cour, lui fit obtenir un accueil si favorable, que le Roi lui accorda la permission de mener des Colonies dans les Pays, dont on lui devoit la connoissance, & d'y bâtir des Forts, avec le titre de Gouverneur, & le droit de lever du monde en Espagne & dans les Indes. On ignore quels furent les obstacles qui l'arrêtèrent: mais il étoit encore en Espagne vers la fin de 1514; & le Roi l'ayant chargé alors d'aller faire la guerre aux Caraïbes, qui désoloient l'Isle de Portoric, il retourna dans cette Isle, d'où il ne sortit point avant l'année 1521 (e).

Isle de Bimini.

Retour de Ponce de Leon à Portoric.

(c) Tout ce récit étant fort obscur dans les Historiens Espagnols, on fait ici plus de fond sur les Mémoires de l'Historien de Saint-Domingue. *Liv. 5. pages 124 & suivantes.*

(d) *Ibidem.*

(e) *Ibidem.*

Suite des Affaires des Indes, & Découverte de la Mer du Sud par Nugnez de Balboa.

SUITE DES DECOUVERTES.

ON avoit vû, dans le même tems, à la Cour d'Espagne, Perez de Cordoue, Supérieur des Dominiquains de l'Isle Espagnole, qui avoit suivi de près Montesino, pour y soutenir la cause des Indiens; & ses sollicitations y avoient fait tenir plusieurs Conseils, où les plaintes de ces deux Missionnaires avoient trouvé quelque faveur. Cependant le Roi fit appeller un jour le Père de Cordoue, & lui dit, après avoir loué son zèle, que l'avis de la plûpart des Jurisconsultes & des Théologiens du Royaume étoit de ne rien changer à l'ordre établi; qu'on apporteroit du remède aux abus, mais

Conclusion de l'affaire de Montesino.

SUITE DES DÉCOUVERTES. 1512.

mais que les Missionnaires devoient cesser leurs invectives contre des usages approuvés d'un si grand nombre de Personnes sages, & se contenter, comme ils avoient fait auparavant, d'édifier les Indes par la sainteté de leur vie, sans se mêler de la Police & du Gouvernement. Ce langage fit comprendre, aux Dominiquains, qu'il leur seroit fort difficile à l'avenir de vivre en bonne intelligence avec les Espagnols du Nouveau Monde. Ils supplièrent le Roi de permettre qu'ils allassent prêcher l'Evangile dans les Provinces où leur Nation n'avoit point encore d'Etablissement; & lui ayant fait goûter leur projet, ils obtinrent un ordre, pour l'Amiral, de leur fournir tout ce qui étoit nécessaire à leur entreprise (*a*).

Il retourne à l'Espagnole avec le Père Cordoue.

CORDOUE & Montesino s'embarquèrent pour l'Espagnole, & trouvèrent l'Amiral disposé à leur accorder tout ce qu'ils desiroient. C'étoit la Côte de Cumana, qu'ils avoient choisie, pour y commencer leurs travaux Apostoliques. Cordoue n'y passa point, parce que d'autres ordres de la Cour rendirent sa présence nécessaire pour la fondation de quelques nouveaux Couvents dans l'Isle Espagnole: mais il y envoya Montesino, avec un autre *Cordoue*, que l'Historien distingue par le nom de *François*, & Jean *Garces*. Montesino étant tombé malade en passant à Portoric, ses deux Compagnons ne continuèrent pas moins leur route, & débarquèrent à la Pointe de *Venezuela*, dans le lieu où l'on bâtit ensuite la Ville de *Casco*, sur les ruines d'une Bourgade Indienne, qui avoit reçu d'Ojeda le nom de *petite Venise*. Cette Bourgade subsistoit encore, & les deux Missionnaires y furent bien reçus des Indiens. Ils ne les disposèrent pas moins heureusement à recevoir les lumières de l'Evangile; & leur zèle commençoit à se promettre beaucoup de succès, lorsqu'un Navire Espagnol vint ruiner de si belles espérances. On cherchoit alors à surprendre les Indiens, & à les enlever, pour en faire un odieux commerce, qui, sans être ouvertement autorisé, trouvoit de la protection dans les Officiers Royaux, lorsqu'on leur faisoit part du butin. Cette injuste violence étoit colorée du titre d'Expédition contre les Cannibales; sur-tout depuis qu'il étoit permis, par une Déclaration du Roi, de réduire à l'Esclavage tous ceux qui étoient accusés de manger de la chair humaine; & l'on n'apportoit pas beaucoup de soin à distinguer les vrais coupables. Comme ce n'étoit pas la première fois qu'on eût enlevé des Indiens sur la Côte de Cumana, ces Peuples étoient dans la défiance; mais ils furent rassurés par la présence des Missionnaires; & loin de penser à la fuite, ils firent un accueil fort civil aux Espagnols. Plusieurs jours se passèrent dans une profonde tranquillité. Enfin le Capitaine du Vaisseau invita le Cacique & les principaux du Canton à venir dîner sur son Bord. Ils y allèrent, au nombre de dix-sept: mais à peine y furent-ils entrés, que les Espagnols mirent à la voile avec cette proye, sans en excepter le Cacique & sa Femme. Une action si noire causa des transports de fureur dans la Bourgade, & les Missionnaires faillirent d'en être la victime. Un reste de vénération pour leur vertu fit épargner leur vie, & servit même à persuader, aux Indiens, que non-seulement ils n'avoient eu nulle part à la trahison, mais qu'ils en avoient igno-

Cordoue est envoyé à la Côte de Cumana.

Violences exercées contre les Indiens.

Perfidie avec laquelle ils sont enlevés.

(*a*) *Ibidem* Chap. 10.

ignoré le dessein. Ils firent espérer à ce malheureux Peuple qu'on lui rendroit ses Chefs. Un autre Navire arriva dans l'intervalle. Le Capitaine, étant descendu au rivage, parut extrêmement touché de voir toute la Nation en pleurs; & les Missionnaires, qui le crurent honnête Homme, en conçurent l'espérance de le faire servir à l'exécution de leur promesse. Ils le chargérent d'une Lettre pour l'Amiral, par laquelle ils le conjuroient de renvoyer les Indiens; & ne pouvant s'imaginer qu'on leur refusât une faveur, à laquelle ils représentoient que leur propre vie étoit attachée, ils ne firent pas difficulté d'engager leur parole, que si le Cacique & ses gens n'étoient pas renvoyés dans l'espace de quatre mois, ils se livreroient volontairement à la vengeance de la Nation. Cette assurance appaisa les ressentimens. Le Capitaine partit avec la Lettre, à laquelle les deux Missionnaires n'avoient pas manqué d'en joindre d'autres pour les Religieux de leur Ordre. Mais lorsqu'elles arrivérent à San-Domingo, les Captifs étoient vendus, & c'étoit malheureusement des Officiers de l'Audience Royale qui les avoient achetés. L'Amiral avoit peu d'autorité sur ces Magistrats. Enfin, ni la considération de deux Religieux, dont la vie dépendoit du retour des Indiens, ni les instances de leurs Supérieurs, ni l'honneur de la Nation Espagnole, ni l'intérêt de la Religion & du Bien public, rien en un mot n'eut la force d'inspirer le moindre sentiment de justice à ceux qui étoient commis pour la rendre. Ainsi les quatre mois étant expirés sans aucune apparence de satisfaction de la part des Espagnols, les deux Missionnaires furent impitoyablement massacrés à la vûe l'un de l'autre (*b*).

SUITE DES DECOUVERTES. 1512.

Il en coûte la vie à quelques Missionnaires.

Si les Ordonnances du Souverain étoient violées avec cette audace, par ceux dont le devoir étoit de les faire exécuter, quelle devoit être la conduite du commun des Espagnols à l'égard des malheureux Indiens? Aussi les accuse-t-on de les avoir traités avec des excès de barbarie qu'on ne peut représenter sans horreur (*c*). „ Ils les accouploient pour le travail, comme des Bêtes de somme; & les ayant excessivement chargés, ils les forçoient de marcher, à grands coups de fouet. S'ils tomboient sous la pesanteur du fardeau, on redoubloit les coups, & l'on ne cessoit point de frapper qu'ils ne se fussent relevés. On séparoit les Femmes de leurs Maris. La plûpart des Hommes étoient confinés dans les Mines, d'où ils ne sortoient point, & les Femmes étoient employées à la culture des terres. Dans leurs plus pénibles travaux, les uns & les autres n'étoient nourris que d'herbes & de racines. Rien n'étoit plus ordinaire que de les voir expirer sous les coups, ou de pure fatigue. Les Mères, dont le lait avoit tari, ou s'étoit corrompu, faute de nourriture, tomboient mortes de foiblesse ou de desespoir, sur le corps de leurs Enfans, morts, ou moribonds. Quelques Insulaires s'étant réfugiés dans les Montagnes, pour se dérobber à la tyrannie, on créa un Officier, sous le titre d'*Alguasil del Campo*, pour donner la chasse à ces Transfuges, & cet Exécuteur de „ la

Barbarie des Espagnols.

(*b*) *Ibid.* Chap. 14. & 15.

(*c*) L'Ouvrage de Barthelemi de las Casas est entre les mains de tout le monde. Mais, pour éviter un horrible détail, on se borne à quelques traits généraux.

SUITE DES DECOUVERTES. 1512.

„ la vengeance publique se mit en campagne avec une Meute de Chiens, qui „ déchirèrent en pièces un très grand nombre de ces Miserables. Quanti„ té d'autres, pour prévenir une mort si cruelle, avalèrent du jus de Ma„ nioc, qui est un poison très violent, ou se pendirent à des arbres, après „ avoir rendu ce funeste service à leurs Femmes & à leurs Enfans. Tels „ étoient ces Départemens, qu'on représentoit, à la Cour, comme nécessai„ res pour la conversion de ces Peuples, & qui étoient approuvés par les „ Docteurs d'Espagne (*d*)".

NUGNEZ DE BALBOA.

Sa Conduite dans le Darien.

La violence n'étoit pas moins employée dans l'Etablissement du Darien, où Nugnez de Balboa jugeoit cette voye nécessaire, pour se faire, en Espagne, un mérite de ses services. Il avoit appris, par des Lettres de Zamudio, son Négociant à la Cour, que le Roi étoit fort irrité contre lui; & que, sur les Plaintes d'Enciso, il avoit été condamné, par une Sentence formelle, à l'indemniser de toutes les pertes qu'il lui avoit causées. A la vérité, Ferdinand n'avoit pas voulu que la partie criminelle des accusations fût jugée sans avoir entendu ses défenses; mais Balboa ne comprit pas moins qu'il lui seroit difficile de résister aux mauvais offices de ses Ennemis, s'il ne méritoit l'abolition du passé par quelque action d'éclat; & ce motif devint la source d'un mélange de cruautés & d'héroïques entreprises, dont on verra recueillir d'immenses trésors à l'Espagne.

Voyages qu'il entreprend pour chercher des richesses imaginaires.

Il avoit appris, de quelques Prisonniers Indiens, que dans une Province, nommée *Dabayda*, peu éloignée de la Colonie Espagnole, il y avoit un Cacique du même nom, qui comptoit, entre ses richesses, un Temple plein d'or. Cette nouvelle ayant échauffé le courage de ses gens, il embarqua cent soixante des plus braves, dans deux Brigantins, dont il confia l'un à Colmenarez, avec ordre de prendre sa route par une Rivière deux fois plus grande que celle de Darien, & qui en est éloignée de neuf lieues à l'Est. Un Cacique voisin, nommé *Comaco*, & mal disposé pour les Espagnols, s'étoit retiré dans le Pays de Dabayda, pour y porter l'avis de leur dessein. Nugnez commença lui-même la conquête de ses Terres, d'où il tira la valeur de sept mille Castillans, en pièces & en joyaux d'or. Ensuite, descendant vers la Mer, qui est le Golfe d'Uraba, où les deux grandes Rivières se déchargent, il y essuya une furieuse tempête, qui fit périr un Canot où il avoit mis son or, mais qui ne l'empêcha point de joindre Colmenarez dans la Rivière où il s'étoit déja rendu, & qui reçut le nom de *Rio de las Redes*, parce qu'on avoit trouvé quantité de Rets sur ses bords. Un Cacique, nommé *Turiu*, leur fournit des vivres en abondance. Après avoir remonté l'espace de douze lieues, ils rencontrèrent une Isle, que la multitude d'arbres à Casse, dont elle étoit remplie, fit nommer *Canna Fistola*; & l'avidité des Espagnols à manger de ce fruit faillit de leur causer la mort à tous. Ils continuèrent de remonter, à la droite de l'Isle, jusqu'à la vûe d'une autre Rivière, qui se jette dans la grande, & dont l'eau leur parut si noire, qu'ils lui donnèrent le nom de *Rio Negro*. Cinq ou six lieues de plus les firent arriver sur les Terres d'un Cacique, nommé *Abenamechey*, où ils découvrirent un Village d'environ cinq cens Maisons, dont la plûpart

Rivière qu'il nomme Rio de las Redes.

Isle nommée Canna Fistola.

Rio Negro.

(*d*) Histoire de Saint-Domingue, *Liv.* 5. *pag.* 132.

part des Habitans prirent la fuite. Le Cacique, ayant entrepris de résister avec les plus résolus, eut le bras presque abbatu d'un coup de sabre, & n'en tomba pas moins au pouvoir des Espagnols. Ici, Colmenarez suivit une des Rives, pour observer les mouvemens des Indiens; & Nugnez rangea l'autre, jusqu'à une troisiéme Rivière, qui se joignoit à celle où ils étoient tous deux, & dans laquelle il ne craignit pas de s'engager avec la moitié de son monde. Il s'en fioit à ses Guides, qui l'avertirent bientôt qu'il étoit sur les Terres de Dabayda.

SUITE DES DECOUVERTES. NUGNEZ DE BALBOA. 1512.

CETTE Région étant pleine de Marais & de Lacs, & la terre presque sans cesse inondée, les Maisons y étoient d'une forme dont on ne connoît pas d'autre exemple. Elles étoient bâties sur les plus gros arbres, qui les enveloppoient de leurs branches, & qui les couvroient de leur feuillage. On y trouvoit des Chambres & des Cabinets, d'une charpente aussi forte que dans les Maisons ordinaires; & chaque Famille étoit ainsi logée séparément. Chaque Maison avoit deux échelles; l'une, qui conduisoit jusqu'à la moitié de l'arbre; & l'autre, depuis la moitié jusqu'à la porte de la première Chambre. Ces échelles étoient de Canne, & par conséquent si legères, que se levant facilement le soir, les Habitans étoient en sûreté pendant la nuit, du moins contre les attaques des Tigres & d'autres Animaux voraces, qui étoient en fort grand nombre dans la Province. Ils avoient leurs Magasins de vivres, dans ces Maisons aëriennes; mais ils laissoient leurs Liqueurs au pied de l'arbre, dans des vaisseaux de terre: & lorsque les Seigneurs étoient à manger, leurs Valets avoient tant d'adresse & de promptitude à descendre & à monter, qu'ils n'y employoient pas plus de tems qu'on n'en met du buffet à la table.

Pays où les maisons sont bâties sur des arbres.

LE Cacique Dabayda, qui étoit dans son Palais, c'est-à-dire, sur son arbre, lorsqu'il vit paroître les Castillans, se hâta de faire lever les échelles. Ils l'appellèrent à haute voix, & l'exhortèrent à descendre sans crainte. Il répondit qu'il n'avoit offensé personne, & que n'ayant rien à démêler avec des Etrangers qu'il ne connoissoit pas, il demandoit en grace qu'on le laissât tranquille dans sa Maison. On le menaça de couper les arbres par le pied, ou d'y mettre le feu; & sur le refus qu'il fit encore, on mit la hâche au pied de l'arbre qu'il habitoit. Le bruit & la vûe des morceaux, qui voloient en éclats, l'obligèrent enfin de descendre, avec sa Femme & deux de ses Fils. On lui demanda s'il avoit de l'or. Il répondit qu'il n'en avoit point dans ce lieu, parceque ce métal ne lui étoit d'aucun usage pour vivre; mais que si les Castillans en desiroient avec tant d'ardeur qu'ils se crussent en droit de troubler le repos d'autrui pour en obtenir, il étoit prêt à leur en faire apporter d'une Montagne voisine. Ils prirent d'autant plus de confiance à cette promesse, qu'il leur laissa sa Femme & ses deux Fils pour gage de son retour. Mais, après l'avoir inutilement attendu pendant plusieurs jours, ils reconnurent qu'ils avoient été trompés par un Sauvage, & que leurs Otages mêmes, qu'ils avoient fait remonter dans leurs Maisons, d'où ils ne s'imaginoient pas qu'ils pussent descendre sans échelles, avoient trouvé le moyen de s'évader pendant la nuit. Tous les autres arbres étant abandonnés de même par leurs Habitans, Nugnez, qui se voyoit à quelque distance de son Brigantin, & qui pouvoit être surpris à tous momens par des

Comment le Cacique Dabayda est forcé dans sa maison.

Suite des Decouvertes. Nugnez de Balboa.

1512.

des forces plus nombreuses que les siennes, dans un Pays aussi couvert d'eau que de bois, prit le parti de retourner à Bord. Il se hâta même de rejoindre Colmenarez, sur la Rivière Noire; & pour surcroît de chagrin, il apprit, en y arrivant, que plusieurs Castillans, qui s'étoient débandés, avoient été massacrés par les Indiens (e).

Soulèvement de tous les Caciques.

En effet, tous les Caciques du Pays, allarmés pour leur vie & leur repos, avoient déja pris la résolution de se réunir, pour exterminer de cruels Brigands, qui venoient les attaquer sans avoir reçu d'eux la moindre offense. Abenamechey, qu'on avoit dédaigné d'enlever pour l'esclavage, dans l'état où on l'avoit laissé, couroit par les Bois, en poussant de grands cris, & montrant son bras coupé à tous ceux qu'il rencontroit. Ils se rassemblèrent jusqu'à six cens, qui cherchèrent leurs Ennemis, avec d'horribles marques de fureur. Cependant, à peine eurent-ils éprouvé l'effet des arquebuses, que leur courage se rallentit. Les lances & les épées des Castillans en firent un effroyable carnage. Ceux dont on put se saisir furent envoyés à la Colonie de Darien, pour y être employés aux travaux publics; & le reste ayant disparu par la fuite, alors Nugnez se crut assez supérieur à toute crainte, pour laisser, dans le Village d'Abenamechey, trente Hommes, sous le commandement de Barthelemi d'*Hurtado*, avec ordre de contenir les Indiens dans la soumission, & de chercher ce qui se trouvoit d'or dans la Province. Ensuite il reprit le chemin de la Colonie, où sa présence étoit déja nécessaire pour arrêter les factions. Mais Hurtado se vit bientôt forcé, par les maladies & par d'autres craintes, d'abandonner son Poste aux Caciques, qui se rassemblèrent pour l'attaquer. Il n'arriva pas sans peine à Sainte-Marie de Darien; & l'on y fut presqu'aussi-tôt informé, par une Indienne qui avoit son Frère au service de Comaco, que tous ces petits Princes, résolus de ne pas souffrir plus long-tems des Etrangers dans leurs Terres, avoient formé une Armée considérable aux environs de *Tichiri*. Nugnez se hâta d'autant plus de les prévenir, qu'il apprit en même tems qu'ils en vouloient particulièrement à lui, & qu'ils avoient chargé quarante de leurs plus adroits Tireurs d'employer la trahison pour le tuer. Il partit, à la tête de soixante & dix Hommes; tandis que Colmenarez, avec une autre Troupe, prit une route différente, pour le joindre au même terme. Les Indiens, qui ne croyoient pas leurs desseins éventés, & qui se promettoient tout de leur nombre, par une fausse prévention, remarque l'Historien, qui leur étoit commune à tous, & qui les abusoit toûjours (f), étoient à tenir Conseil dans le Village de Tichiri, sur la manière dont ils devoient attaquer la Colonie étrangère, & sur le partage du butin. Deux Corps de Castillans, qui se firent voir tout d'un coup, & qui les prirent des deux côtés, après avoir commencé à les épouvanter par une furieuse décharge de leurs arquebuses, trouvèrent peu de résistance dans cette foible & timide Assemblée. Ils en firent une cruelle boucherie; & ceux qui échappèrent à la mort ou à l'esclavage, n'eurent pas d'autre ressource que la fuite. Colmenarez, qui avoit été le plus heureux à faire des Prisonniers, fit pendre aussi-tôt les principaux, pour augmenter la terreur de ceux qui s'é-

Les Espagnols sont forcés de retourner à leur Colonie.

Vengeance qu'ils tirent des Indiens.

(e) *Ibidem.*

(f) Le même, *Liv.* 9. *Chap.* 6.

SUITE DES DECOUVERTES. NUGNEZ DE BALBOA. 1513.

s'étoient dispersés. Une victoire si complette ayant mis toute la Province sous le joug, Nugnez y fit bâtir un Fort, qui acheva d'y établir la domination de l'Espagne (g).

Autre Voyage de Nugnez de Balboa.

MAIS cette conquête ne lui fit pas perdre de vûe une entreprise beaucoup plus importante, qu'il n'avoit pas cessé de méditer, depuis les lumières qu'il avoit tirées du jeune Comagre. Après y avoir préparé ses gens, par ses exhortations & par les plus hautes espérances, il partit avec cent soixante Hommes & le jeune Cacique pour Guide, dans un Brigantin, qui le porta, par Mer, jusqu'aux Terres d'un Cacique, nommé *Careta*, avec lequel il avoit fait alliance. De-là, il prit le chemin des Montagnes, pour entrer dans le Pays de *Ronca*, autre Cacique, qui se cacha dans des lieux fort secrets, à l'approche des Castillans, mais qui se rassurant ensuite, par l'exemple de son voisin, prit le parti d'aller volontairement au-devant d'eux, & d'acheter leur amitié par l'offre de tout ce qu'il avoit d'or. Nugnez accepta d'autant plus joyeusement la sienne, qu'il étoit bien aise de s'assurer la liberté du passage, pour toutes sortes d'événemens. Ensuite, s'étant engagé dans des Montagnes fort hautes, il eut à combattre une nombreuse Armée de Barbares, dont il tua six cens, à coups d'arquebuse & par les morsures de ses Chiens. Le Cacique, nommé *Quarequa*, y périt avec honneur: mais son Frère & d'autres Seigneurs, qu'on prit en habits de Femmes, furent abandonnés aux Chiens, sur le simple soupçon qu'ils étoient livrés à de honteuses débauches. Entre les dépouilles des Vaincus, on trouva une assez grosse quantité d'or.

Découverte de la Mer du Sud.

QUOIQUE le jeune Comagre eût assuré, avec raison, qu'il n'y avoit que six jours de chemin depuis les Terres de Ronca jusqu'au sommet d'une Montagne d'où l'on découvroit une immense étenduë d'eau, la difficulté des passages & celle de trouver des vivres y firent employer vingt-cinq jours. Enfin l'on arriva fort près de cette élévation, la plus grande de tout le Pays qu'on avoit traversé; & Nugnez y voulut monter seul, pour jouir le premier d'un spectacle qu'il desiroit depuis si long-tems. A la vûe de la Mer, qu'il ne put méconnoître, il se mit à genoux, il étendit les bras vers le Ciel, en rendant graces à Dieu d'un événement si avantageux à sa Patrie & si glorieux pour lui-même. Tous ses gens, appellés par ce signal, s'empressèrent de le suivre. Il recommença devant eux la même cérémonie, qu'ils imitèrent tous, à la vûe des Indiens étonnés, qui ne pouvoient s'imaginer le sujet d'une si grande joie (h).

Joie de Balboa.

IL ne manqûa point de faire observer qu'il ne devoit rester aucun doute de la bonne foi du jeune Cacique, puisque son récit s'accordoit avec toutes les circonstances. Il ajouta qu'avec des richesses immenses, on devoit s'attendre à découvrir de nouvelles Nations, & par conséquent à voir l'Evangile plus répandu que jamais dans le Nouveau Monde. Nugnez avoit autant d'agrément dans le langage, que dans toutes ses qualités extérieures. Il y joignoit des manières affables, & beaucoup de compassion pour les moindres maux de ceux qu'il voyoit souffrir. Sa hardiesse étoit éprouvée dans les dangers; sa patience, dans les plus rudes travaux, & les ressources

Son caractère.

(g) *Ibidem*, Chap. 7.

(h) Le même, *Liv.* 10. *Chap.* 1.

SUITE DES DECOUVERTES. NUGNEZ DE BALBOA. 1513.

ces de sa prudence, dans les occasions les plus embarrassantes. Aussi tous ses gens marquèrent-ils une extrême satisfaction de l'entendre, & beaucoup d'ardeur à le suivre. Mais, avec si peu de monde, il ne crut pas devoir s'engager plus loin, sans s'être assuré de tous les Caciques, dont il avoit de la résistance à craindre, ou du secours à espérer. Il se borna donc à prendre possession, pour les Rois ses Maîtres, du Pays qui l'environnoit & de la Mer qu'il venoit de découvrir. Le même jour, après avoir fait élever de gros tas de pierres, planter des Croix, & graver le nom de Ferdinand sur l'écorce des plus grands arbres, il entra dans la Mer jusqu'à la ceinture, l'épée dans une main & le bouclier dans l'autre. Dans cette situation, adressant la parole aux Castillans & aux Indiens qui bordoient le rivage: Vous êtes témoins, leur dit-il, que je prends possession de cette Partie du Monde pour la Couronne de Castille; & je saurai bien lui en conserver le Domaine avec cette épée (i).

Comment il prend possession de la Mer du Sud au nom de la Castille.

Golfe de Saint-Michel.

ENSUITE, ayant soumis quelques Caciques voisins, dont les plus redoutables & les plus riches se nommoient *Chiapera* & *Coquera*, il embarqua tous ses gens sur neuf Canots, pour s'avancer sur les Côtes du Golfe où il étoit, & qu'il avoit nommé *Saint-Michel*. Mais à peine eut-il quitté le rivage, qu'une furieuse tempête le jetta dans le plus grand péril qu'il eût jamais essuyé. Les Indiens mêmes en parurent épouvantés. Mais, comme ils excelloient à nâger, ils eurent l'adresse d'attacher les Canots deux à deux avec des cordes, pour les rendre plus capables de résister aux flots, & celle de les conduire, entre quantité de petites Isles, jusqu'à la Pointe d'une plus grande, où ils ne les amarrèrent pas moins habilement aux arbres & aux rochers. La nuit, qui survint avant le retour du beau tems, prépara aux Castillans une scène encore plus effrayante. Les eaux ayant crû jusqu'au jour, l'Isle se trouva toute inondée, sans qu'on apperçût aucun reste de terre; & comme on avoit passé la nuit sur les Rochers, ceux qui visitèrent les Canots furent consternés d'en trouver une partie en pièces, & d'autres entr'ouverts ou remplis de sable & d'eau. Le bagage & les vivres avoient été emportés par la violence des flots. On n'eut pas d'autre ressource, dans un si grand péril, que d'arracher l'écorce des arbres, & de la mâcher avec des herbes, pour s'en servir à boucher les fentes des Canots qui n'étoient pas absolument brisés; & l'on entreprit de gagner la terre sur de si frêles Bâtimens, en suivant les Indiens qui les précédoient à la nâge. Nugnez, aussi pressé de la faim que tous les autres, avoit recommandé à ses Guides d'aborder dans la Terre d'un Cacique, nommé *Tomaco*, dont ils lui avoient vanté l'abondance. Mais voyant les Indiens disposés à lui résister, il se mit à la tête de ses plus braves gens, avec ses Chiens, qui n'étoient pas moins affamés qu'eux; & dans sa descente il fit un carnage effroyable de ses Ennemis. Le Cacique même y fut blessé; & pendant quelques jours cette disgrace ne parut servir qu'à redoubler sa fureur. Cependant, ayant appris de ses Voisins que les Castillans avoient bien traité ceux qui les avoient reçus civilement, il leur envoya son Fils, avec des vivres & un présent, dont la seule vûe leur fit oublier toutes leurs fatigues. C'étoit

Tempête terrible.

Extrêmités auxquelles Balboa est réduit.

(i) *Ibid.* Chap. 2

toit un amas d'or, de six cens quatorze Pesos, & deux cens quarante Perles d'une grosseur extraordinaire. Les Perles n'avoient que le défaut d'être un peu ternies, parceque les Indiens mettoient les Huitres au feu pour les ouvrir. Mais on leur apprit une méthode plus simple; & Tomaco, voyant l'admiration de ses Hôtes pour des biens dont il faisoit peu de cas, leur en fit pêcher douze marcs dans l'espace de quatre jours (*k*). Il assura Nugnez, que le Cacique d'une Isle, qui n'étoit éloignée que de cinq lieues, en avoit de plus grosses encore, & que toute cette Côte, qui s'étendoit fort loin au Sud, produisoit quantité d'or & d'autres richesses; mais, dans l'affection qu'il avoit conçue pour lui, depuis qu'il avoit éprouvé la douceur avec laquelle il traitoit ses Alliés, il lui conseilla d'attendre une saison où la Mer fût plus tranquille; & les Castillans, rebutés par leur dernière Navigation, & la plûpart accablés de foiblesse ou de maladie, pressèrent leur Chef de retourner au Darien. Il prit sa marche par une autre route, pour acquérir une parfaite connoissance du Pays. Ce ne fut pas sans peine & sans danger qu'il traversa de nouvelles Montagnes, parmi des Peuples si sauvages, qu'ils n'avoient entr'eux aucune communication, obligé souvent de s'ouvrir un passage par les armes, s'attachant, par ses caresses & ses bienfaits, ceux qui lui fournissoient volontairement des vivres & de l'or, & faisant dévorer par ses Chiens tous les Caciques qui entreprenoient de lui résister. Mais, quoique la plûpart de ces Malheureux soient nommés dans l'Histoire, on n'y trouve aucune lumière sur la situation de leurs Terres. Enfin, le 29 de Janvier de l'année suivante, Nugnez rentra glorieux & triomphant dans la Colonie, avec plus de quarante mille Pesos d'or, qu'il rapportoit de la dépouille des Indiens (*l*).

SUITE DES DECOUVERTES. NUGNEZ DE BALBOA. 1513. On lui donne beaucoup d'or & de Perles.

Son retour au Darien.

1514.

SON premier soin fut d'informer le Roi & ses Ministres, de tant d'importantes découvertes, & des suites qu'on devoit s'en promettre. Il chargea de ses Lettres Pierre d'*Arbolancho*, & les accompagna d'une très grande quantité d'or & de ses plus belles Perles. Arbolancho partit au commencement de Mars, & son arrivée remplit de joie toute la Cour. Le Ministre des Indes, qui étoit passé alors au Siége de Burgos, & qui continuoit de gouverner les affaires des Indes avec une autorité presque souveraine, le reçut avec de grandes marques de faveur, & lui procura le même accueil du Roi. Ce Prince parut fort satisfait des services de Nugnez, & donna ordre au Prélat de ne pas les laisser sans récompense. Mais ce fut un malheur, pour ce brave Avanturier, que son Député ne fût point arrivé deux mois plutôt. Les coups, qui devoient entraîner sa ruine, étoient déja portés. Ferdinand, à qui l'on avoit fait comprendre que la Colonie du Darien méritoit beaucoup d'attention, s'étoit déterminé à lui donner un Chef, dont le caractère & le rang fussent capables d'y établir l'ordre, & d'y faire respecter l'autorité souveraine. Il avoit d'abord nommé, pour cette Commission, Dom Diegue *del Aguila*, qui s'étoit dispensé de l'accepter. On lui proposa aussi-tôt Dom Pedrarias d'*Avila*, Officier de naissance & de mérite, qui joignoit à la gloire des armes une grande réputation de galanterie. Quelques autres Seigneurs s'étoient mis sur les rangs; mais le credit de l'Evêque

Il informe la Cour de ses découvertes.

Balboa est supplanté à la Cour d'Espagne.

Pedrarias d'Avila est nommé pour lui succéder.

(*k*) Le même, *Liv.* 10. *Chap.* 3.

(*l*) *Ibid.* Chap. 3.

SUITE DES DÉCOUVERTES. NUGNEZ DE BALBOA.

vêque de Burgos ayant fait donner la préférence à Pedrarias, on avoit travaillé à ses instructions avec tant de diligence, qu'il étoit parti peu de jours avant l'arrivée d'Arbolancho.

1514.

Il se rend au Darien: de qui il est accompagné.

La Flotte, qui le portoit, étoit de quinze Vaisseaux bien équipés. Il menoit avec lui Jean de *Queredo*, Franciscain, sacré sous le titre d'Evêque de Terre-ferme, un bon nombre de Missionnaires, & deux mille Hommes de Guerre, ou destinés à peupler la Colonie. Le Roi lui avoit donné, pour Lieutenant, Jean d'*Ayora*; pour Alcalde Major, Jean d'*Espinosa*, qui fut dans la suite Président de l'Audience Royale de San-Domingo, & Gouverneur de l'Isle Espagnole; & pour Alguasil Major, Charge qui répond à celle de Grand Prévôt, ce même Enciso, dont on a rapporté les avantures. Quelles que fussent les vûes de la Cour, ce choix parut de mauvais augure pour Nugnez, à ceux qui le virent tomber sur son Ennemi. La Flotte portoit aussi quatre Officiers Royaux, qui devoient composer, avec l'Evêque, le Conseil du Gouverneur; & l'on comptoit, dans ce nombre, Gonzale Fernandez d'*Oviedo y Valdez* (m), Auteur d'une Histoire du Nouveau Monde, qui est une des principales sources d'où les Historiens postérieurs ont tiré leurs lumières.

Simplicité de la vie & du caractère de Balboa.

Pedrarias arriva vers la fin de Juillet, au Golfe d'Uraba; & faisant mouiller à quelque distance de Sainte-Marie, il y envoya donner avis des ordres de la Cour. L'Officier, qu'il chargea de cette Commission, se fit présenter d'abord au Commandant. Il fut surpris de voir un Homme si célèbre en simple Camisole de coton, en Caleçon, & en Souliers de corde, occupé à faire couvrir de feuilles une assez mauvaise Case, qui lui servoit de demeure. Herrera, qui rapporte cette circonstance, observe que c'étoit par cette simplicité, que Nugnez étoit devenu la terreur de tant de Nations, & s'étoit tellement attaché tous les Habitans de la Colonie, qu'avec quatre cens cinquante Hommes, qu'on y comptoit à peine, il auroit empêché, s'il l'eût entrepris, toutes les forces de la Flotte d'Espagne de mettre Pedrarias en possession de son Gouvernement. Ce nouveau Gouverneur ne s'étoit pas même attendu d'y être reçu sans obstacle: mais il fut agréablement trompé. Son Officier, ayant déclaré à Nugnez que Dom Pedrarias d'Avila, nommé par le Roi au Gouvernement de cette Province, étoit dans la Rade avec sa Flotte, reçut pour réponse, que toute la Colonie étoit disposée à respecter les volontés du Roi. Cependant il s'éleva dans la Ville un assez grand murmure. Il se fit des Assemblées, & Nugnez se vit le maître de faire soulever tout le monde en sa faveur. Mais, ayant pris de bonne foi le parti de la soumission, il ne voulut pas même qu'aucun de ses gens parût armé devant le Gouverneur; & marchant au-devant de lui avec tous ses Braves, il se présenta, suivant les termes d'un Historien, comme un Président à la tête d'un Conseil. Après lui avoir fait un compliment respectueux, il le conduisit dans sa Cabane, où il lui fit servir un repas, de Cassave, de Fruits & de Racines, avec de l'eau du Fleuve pour toute liqueur. Dès le jour suivant, Pedrarias vérifia ce qu'on avoit publié des grandes entreprises & des conquêtes de Nugnez. La Mer du

Il se soumet à Pedrarias.

Etat du Darien, & conduite de Pedrarias.

(m) Son Emploi particulier étoit celui de Controlleur des Mines & des Fontes d'or.

du Sud étoit découverte, & tout le Pays, jusqu'à cette Mer, avoit été soumis: mais les Espagnols qui venoient pour jouir de ces nouveaux avantages, & qui s'étoient flattés de trouver de l'or en étendant la main, se virent fort éloignés de leurs espérances, lorsqu'ils eurent appris ce qu'il en avoit coûté aux Conquerans pour s'enrichir.

Suite des decouvertes. Nugnez de Balboa. 1514.

Peu de jours après, le Gouverneur fit proclamer l'ordre qu'il avoit apporté, de finir le Procès de Nugnez. L'Alcalde Major commença par faire arrêter cet illustre Accusé. On examina les charges contenues dans le Mémoire d'Enciso. Un Jugement du Conseil le condamna d'abord à une très grosse amende; mais il fut mis ensuite en liberté. Pedrarias n'en prit pas moins ses instructions, pour former de nouvelles Peuplades dans des lieux dont on lui faisoit connoître les propriétés: mais pendant qu'il paroissoit vivre avec lui dans la meilleure intelligence, il écrivit au Roi que la Colonie du Darien n'étoit pas telle, à beaucoup près, que Nugnez l'avoit représentée. Avec sa Lettre, les anciens Habitans en firent partir d'autres, qui contenoient de grandes plaintes contre les nouveaux Officiers; & la suite fit connoître que ces accusations étoient mieux fondées que les premières. Pedrarias avoit trouvé la Colonie dans un état très florissant. Tout le monde y jouissoit d'un sort heureux. On n'y voyoit que des Fêtes; on n'entendoit que des chants de joie, au son de toutes sortes d'instrumens. Les Terres étoient ensemencées & commençoient à fournir assez de vivres pour la nourriture des Habitans. Non-seulement les Caciques étoient soumis, mais la plûpart portoient tant d'affection à leurs Vainqueurs, qu'un Espagnol pouvoit aller librement d'une Mer à l'autre. Aussi le Roi, démêlant la vérité au travers des nuages, dont on vouloit l'obscurcir, écrivit l'année suivante, à Pedrarias, que pour reconnoître les services de Vasco Nugnez, il le créoit son Adelantade dans la Mer du Sud & dans les Provinces de Panama & de Coyba. Il ordonnoit qu'il fût obéi comme lui-même, & que tout subordonné qu'il devoit être au Gouverneur Général, il ne fût gêné en rien sur tout ce qui regarderoit le bien public. Ce Prince ajoutoit qu'il reconnoîtroit le zèle de Pedrarias pour sa personne, au traitement qu'il feroit à Nugnez, dont il vouloit qu'il prît les avis, dans toutes ses entreprises.

Ordres de la Cour pour récompenser Balboa.

Des ordres si flatteurs ne firent qu'avancer sa perte. Pedrarias étoit bien éloigné de la douceur qui avoit fait tant d'Amis à l'Adelantade. Oviedo étoit déja retourné secrettement en Castille, pour y faire ses plaintes contre lui. Nugnez avoit écrit de son côté, à la Cour, une Lettre du 15 d'Octobre, dans laquelle il ne se plaignoit pas moins du nouveau Gouverneur. L'Evêque entreprit de les réconcilier; mais ses soins eurent peu de succès, puisque Pedrarias, aigri par quelques faux rapports, prit enfin la résolution de perdre un Homme, dont le mérite lui avoit toûjours causé de l'ombrage. Il lui fit un Procès criminel, dans lequel la mort de Nicuessa & les violences exercées contre Enciso lui furent encore reprochées. On y ajouta le crime de felonie, qu'on fit consister dans l'intention supposée d'usurper le Domaine du Roi. En vain Nugnez se récria contre ces accusations, dont les unes étoient déplacées, après le Jugement de l'Alcade Major, & les autres absolument fausses. Il eut la tête coupée à Sainte-Marie,

Ils ne servent qu'à sa perte.

SUITE DES DECOUVERTES. NUGNEZ DE BALBOA. 1514.

Pedrarias lui fait couper la tête.

Plaintes contre Pedrarias.

à l'âge de quarante-deux ans; & sa mort fit perdre au Roi le meilleur Officier qu'il eût alors dans les Indes. Ce qu'il avoit fait, en si peu d'années, ne laissa aucun doute qu'il n'eût bientôt découvert & conquis le Perou, si la Cour ne lui eût pas ôté le Commandement lorsqu'il se disposoit à partir pour cette expédition. Les Pères de Saint Jerôme, qui jouissoient alors d'une grande autorité dans les Indes, témoignèrent un vif ressentiment contre Pedrarias, & lui en écrivirent dans des termes qui lui firent connoître ce que toute l'Amerique pensoit de sa conduite. Ils ajoutoient qu'on en faisoit beaucoup d'autres plaintes, & qu'il paroissoit avoir oublié les ordres du Roi, qui l'obligeoient de ne rien faire sans la participation du Conseil de sa Province. Mais ces avis venoient trop tard pour l'infortuné Nugnez, & ne furent pas moins inutiles en faveur des Indiens. Las Casas, sans nommer ce violent Gouverneur, mais en le désignant avec beaucoup de clarté, & le représentant comme une Bête féroce, déchaîné par le Ciel en colère, pour la ruine d'un Peuple qui méritoit apparemment cette punition par l'excès de ses crimes, lui reproche d'avoir désolé, depuis le Darien, jusqu'au Lac Nicaragua, cinq cens lieues d'un Pays très peuplé, le plus riche & le plus beau qu'on puisse s'imaginer, & d'avoir exercé sur les Indiens, sans distinction d'Alliés & d'Ennemis, des cruautés qui paroîtroient incroyables, si les preuves n'en avoient été déposées au Fisc Royal, où cet Ecrivain renvoie ses Lecteurs. Comme on peut juger qu'un Homme de ce caractère se voyoit impatiemment dans la dépendance de plusieurs autres Supérieurs, il est naturel de croire que ce fut le desir de secouer un joug dont il se croyoit blessé, qui contribua, plus que tout autre motif, à la destruction de Sainte-Marie du Darien. Il s'imagina qu'en allant s'établir sur la Mer du Sud, l'éloignement pourroit le dérobber à l'autorité de ceux qui commanderoient dans l'Isle Espagnole, & le délivrer de l'obligation qu'on lui avoit imposée de prendre les avis du Conseil de sa Province. En 1518, il chargea Diego d'Espinosa, son Alcalde Major, de se rendre à Panama, avec ordre d'y bâtir une Ville. En même tems il écrivit au Roi que le Pays, où la Colonie de Sainte-Marie avoit été fondée, n'étoit pas propre pour un grand Etablissement, & qu'il convenoit, aux intérets de l'Espage, de transporter le Siége Episcopal à Panama. L'année d'après, ayant reçu des réponses favorables, il envoya ordre à Oviedo, qui commandoit alors sur le Darien, avec la qualité de son Lieutenant, de transporter à Panama tout ce qu'il y avoit d'Habitans à Sainte-Marie. Ces événemens regardent quelques années postérieures; mais en faveur de l'ordre, ils demandoient d'être rapprochés.

Sainte-Marie du Darien est abandonnée.

Fondation d'une nouvelle Ville à Panama.

Mécontentemens de l'Amiral Diegue Colomb.

QUOIQUE les Castillans eussent commencé à s'établir en Terre-ferme, c'étoit toûjours l'Isle Espagnole, qui tenoit le premier rang entre leurs Colonies, & qui, par les secours que les autres ne cessoient pas d'en tirer, autant que par la dignité & le pouvoir général de l'administration, passoit pour le principal Siége des forces de l'Espagne & de l'autorité du Roi dans le Nouveau Monde. Mais, depuis tant d'années, l'ordre & la paix n'y étoient pas encore bien établis. On continuoit de rendre à l'Amiral toutes sortes de mauvais offices auprès du Roi, & ce Prince n'étoit pas toûjours en garde contre ces fâcheuses impressions. D'ailleurs, le Conseil étoit fort op-

opposé à Dom Diegue. Un Gentilhomme, nommé Dom Rodrigue d'*Albuquerque*, y eut assez de crédit pour faire créer en sa faveur un nouvel Emploi, sous le titre de *Distributeur des Indiens*, à la seule condition d'agir de concert avec le Trésorier Passamonte, qui étoit l'Ennemi déclaré de l'Amiral. Cet Office avoit toûjours appartenu aux Gouverneurs Généraux. Albuquerque arriva triomphant à San-Domingo, & commença par révoquer tous les Départemens actuels, à l'exception de ceux qui avoient été accordés par le Roi même. Comme il ne dissimula point qu'il avoit besoin d'argent (*n*), on comprit quelles étoient ses vûes; & les Départemens ayant été bientôt mis à l'enchère, on vit passer tout ce qui restoit d'Indiens dans l'Isle (*o*), au pouvoir de ceux qui lui en offrirent le plus. Il accordoit des Brevets, dont la forme sembloit justifier ses intentions (*p*). Mais elles n'étoient pas assez déguisées dans sa conduite, pour ne pas donner prise aux Ennemis qu'il s'étoit faits de ceux qu'il avoit dépouillés. On en écrivit à la Cour. Il eut besoin de tout le crédit d'un Parent qu'il avoit au Conseil, pour résister à tant de plaintes. Ce Conseiller, qui se nommoit *Zapata*, & qui jouissoit d'une haute faveur, obtint un Brevet du Roi, par lequel tout ce qu'Albuquerque avoit fait au sujet des partages étoit approuvé, avec défense à tout autre de le troubler dans l'exercice de sa Commission. Ce dernier coup parut insupportable à l'Amiral. Il crut sa présence nécessaire en Espagne, pour y soutenir ses droits, & pour se garantir des nouvelles humiliations qu'il avoit à redouter. Son départ ne causa que de la joie à ses Ennemis, qu'il laissoit Maîtres du Gouvernement, & qui craignoient peu ses mauvais offices à la Cour. Ce fut pendant son absence que Dom Barthelemi Colomb, son Oncle, mourut dans l'Isle Espagnole; & ce qui lui restoit de crédit ne put empêcher que la petite Isle de Mona, qui avoit été donnée à l'Adelantade, ne fût réunie au Domaine. Mais les deux cens Indiens, qu'on lui avoit accordés aussi, passèrent à la Vice-Reine, qui étoit restée dans les Indes. Dom Barthelemi fut sincèrement regretté du Roi. Toutes les préventions de ce Prince contre la Maison des Colombs, qu'il trouvoit trop puissante, n'avoient pû diminuer son estime pour un Homme, dont le mérite s'étoit fait connoître avec tant d'éclat, & qui avoit si bien servi l'Es-

SUITE DES DECOUVERTES. 1514.

Il repasse en Espagne.

Mort de Dom Barthelemi Colomb.

(*n*) Il donnoit pour raison qu'il avoit épousé une jeune Dame d'un grand mérite. Herrera, *Liv.* 10. *Chap.* 12.

(*o*) On n'en comptoit plus alors que quatorze mille.

(*p*) Herrera nous l'a conservée. „ Moi, „ Rodrique d'Albuquerque, Distributeur des „ Caciques & des Indiens pour le Roi & la „ Reine nos Seigneurs, en vertu des Patentes Royales que je tiens de leurs mains, de „ l'avis & du consentement du Seigneur Michel de Passamonte, Trésorier Général en „ ces Isles & Terres-fermes pour Leurs Majestés; Je vous commets tel Cacique, avec „ tant d'Indiens, que je vous recommande „ pour vous en servir dans vos Labourages, „ dans les Mines & dans la Ménagerie, suivant l'intention de Leurs Majestés & leurs „ Ordonnances, que vous observerez ponctuellement; & vous en aurez soin tous le tems „ de vôtre vie & de vôtre héritier, Fils ou „ Fille, si vous en avez, parce qu'ils ne „ vous sont commis qu'à cette condition par „ Leurs Majestés, & par moi en leur nom; „ vous avertissant que si vous ne gardez pas „ les susdites Ordonnances, ces Indiens vous „ seront ôtés, & que l'obligation de conscience, pour le tems & la manière tombera sur vous & non sur Leurs Majestés; „ outre la peine que vous encourrez, & qui „ est contenue dans les mêmes Ordonnances ". *Ibidem.*

Suite des Découvertes.

1514.

l'Espagne. La prudence & le courage ne s'étoient jamais démentis dans son caractère. Si Ferdinand n'avoit pas voulu l'employer aux nouvelles Découvertes, dans la crainte qu'il n'exigeât les mêmes conditions que l'Amiral son Frère, son inclination l'avoit toûjours porté à lui donner de l'Emploi dans les Guerres de l'Europe, pour l'entretenir avec dignité. Mais l'Historien, qui attribue cette idée au Roi, ne nous apprend pas ce qui fut capable d'en arrêter l'exécution (*q*).

Toute la faveur de Zapata ne put soutenir long-tems Albuquerque. On lui donna un Successeur, avec le soin de fixer les bornes de son Emploi; & pour adoucir la malheureuse condition des Indiens, autant que pour réparer les vuides qui furent causés par une grande mortalité, on publia de nouvelles défenses d'empêcher les Mariages des Espagnols avec les Indiennes. Le Conseil s'étoit toûjours proposé d'unir étroitement les deux Nations par ces alliances: mais les esprits étoient trop divisés, & le seul libertinage formoit des liaisons qui n'avoient pas d'autre nœud. En vain les Missionnaires s'efforçoient d'y apporter du remède. Ils étoient réduits à demeurer comme témoins de tant de desordres & de la tyrannie qu'on continuoit d'exercer contre les Indiens, sans avoir la liberté de faire éclater leurs plaintes.

Entreprises de las Casas en faveur des Indiens.

Son caractère.

Las Casas fut le seul qui se crut assez supérieur à tous les ménagemens de l'intérêt, pour déclarer la guerre aux Fauteurs des Départemens. On le peint comme un esprit ferme & solide, d'une érudition sûre, d'un naturel ardent, d'un courage que les difficultés animoient; & sur-tout d'une vertu héroïque. Rien n'étoit capable de lui faire abandonner son sentiment, lorsqu'il y croyoit l'honneur du Ciel intéressé. Les services qu'il avoit rendus dans l'Isle de Cuba lui avoient acquis de la considération dans les Indes; & l'on ne voit pas que ses Adversaires mêmes lui ayent jamais reproché d'autre défaut qu'une imagination trop vive, par laquelle il se laissoit quelquefois dominer. Un Homme de ce caractère n'avoit pû manquer d'applaudir aux entreprises des Pères Dominiquains. Il entreprit de faire revivre la même Cause; & ce zèle, qui lui fit obtenir dans la suite le titre de Protecteur des Indiens, ne se rallentit point jusqu'à sa mort. Dans la difficulté de se persuader que le Roi Catholique eût été bien informé, il prit la résolution de passer en Espagne, pour y porter des lumières auxquelles il croyoit sa victoire attachée.

1515.

Il se rend en Espagne.

Comment il parle au Roi.

Il ne put arriver à Seville que vers la fin de l'année 1515. Il en partit pour la Cour, avec des Lettres de recommandation de l'Archevêque; & dans la première audience qu'elles lui firent obtenir, il déclara librement au Roi, qu'il n'étoit venu de l'Isle Espagnole, que pour lui donner avis qu'on tenoit, dans les Indes, une conduite également nuisible aux intérêts de sa Conscience & de sa Couronne. Il ajouta qu'il s'expliqueroit autrement, quand il plairoit à Sa Majesté de l'écouter. Le Roi, surpris d'un langage si ferme, lui dit de faire son Mémoire, & lui promit de le lire. Après cette courte audience, s'adressant au Père *Matienco*, Dominiquain, Confesseur du Roi, il lui dit, avec la même noblesse, qu'il n'ignoroit point que Passamonte

(*q*) Le même, *Liv.* 10. *Chap.* 16.

monte & d'autres Officiers de l'Espagnole avoient prévenu la Cour contre lui; que le Ministre des Indes (r) & le Commandeur Lope de *Conchilos* lui seroient contraires, parce qu'ils avoient des Départemens d'Indiens, qui étoient les plus maltraités, & qu'il n'avoit de fond à faire que sur lui & sur la justice de sa Cause. Ensuite, lui ayant exposé toutes les cruautés qu'on exerçoit sur ces malheureux Insulaires, il l'exhorta, au nom du Ciel, à prendre la défense de la Religion, de la justice & de l'innocence.

SUITE DES DECOUVERTES. 1515.

MATIENCO rendit compte au Roi de ce qu'il venoit d'entendre, & n'eut pas de peine à lui faire promettre une audience particulière, dans laquelle il se donneroit le tems de recevoir les mêmes informations. Le tems & le lieu furent nommés. Las Casas, par le conseil de Matienco, ne laissa pas de se présenter à l'Evêque de Burgos & au Commandeur de Conchilos, auxquels il falloit s'attendre que toutes ses explications seroient communiquées. Il en fut mal reçu, quoique moins durement par le Commandeur. Mais il se flattoit que la recommandation de l'Archevêque de Seville pourroit balancer le crédit de ses Adversaires; lorsqu'il apprit la mort de Ferdinand. Ce Prince, dont la langueur faisoit connoître, depuis quelques années, qu'il avoit été redevable à la Reine, sa Femme, de la plus grande partie de sa gloire, étoit mort à Madrigalejos, le 23 de Février 1516. Un si fâcheux contretems n'eut pas la force de refroidir Las Casas. Il résolut aussi-tôt de faire le voyage de Flandres, pour instruire le Prince Charles, avant qu'on eût pensé à le prévenir. Cependant, d'autres considérations ne lui permettant pas de faire cette démarche, sans l'agrément du Cardinal Ximenès, qui venoit d'être déclaré Régent du Royaume, il prit le parti de l'aller voir à Madrid. Il le trouva fort bien disposé en sa faveur; mais son voyage de Flandres n'en fut pas approuvé.

Il est mal reçu des Ministres.

Mort du Roi Ferdinand. 1516.

LE Cardinal, après lui avoir accordé plusieurs audiences particulières, souhaita de l'entendre dans une Assemblée de quelques Docteurs (s). Ensuite s'étant fait représenter les instructions qui avoient été dressées en 1512, à l'occasion des plaintes de Montesino, il fit composer un nouveau Réglement, dans lequel il recommanda que les intérêts des Espagnols & des Indiens fussent également ménagés. Las Casas, & ceux qui furent nommés avec lui pour cette conciliation, en surmontèrent les difficultés. Il n'en restoit qu'une, qui étoit de trouver des Sujets propres à l'exécution. Le Cardinal jugea qu'il n'en falloit attendre que de l'Etat régulier; mais comme les Religieux de Saint Dominique & ceux de Saint François n'avoient jamais été d'accord sur le principal point, il se crut obligé d'exclure ces deux Ordres; & ses réflexions le déterminèrent pour celui de Saint Jerôme. Le Général, auquel il demanda quelques Personnes de mérite, lui envoya les noms de douze, entre lesquels il l'assura que son choix ne pouvoit tomber que sur des Sujets d'une prudence & d'une capacité reconnues. Il

Le Cardinal Ximenès Régent d'Espagne, fait un nouveau Réglement pour les Indes.

(r) C'étoit toûjours Fonseca, ancien Evêque de Badajos, & qui l'étoit alors de Burgos. On lui avoit donné *Conchilos* pour associé dans le Ministère des Indes.

(s) C'étoit le Doyen de Louvain, qui devint ensuite le Pape Adrien II; Zapata; l'Evêque d'Avila; Carvajal & Palecios Rubios.

SUITE DES DECOUVERTES.
1516.
Il confie l'administration de l'Isle Espagnole à des Religieux Jeronimites.

Il étoit question d'en choisir trois, que le Cardinal Régent vouloit revêtir d'une autorité presqu'absolue. Las Casas fut chargé de joindre ses lumières à celles du Général. Ils s'accordèrent en faveur de trois Religieux, également respectables par leur savoir & leur piété (t). Le nouveau Réglement portoit que les Indiens seroient instruits dans la Foi, & qu'on les occuperoit utilement, mais sans rigueur, pour les mettre en état de payer à la Couronne le tribut qu'on leur avoit imposé. On ordonnoit, dans cette vûe, qu'ils seroient séparés des Espagnols; qu'on en formeroit plusieurs Villages, dans chacun desquels on placeroit un Missionnaire, avec toute l'autorité nécessaire pour faire respecter son ministère & sa personne; qu'on assigneroit, à chaque Famille, un héritage qu'elle cultiveroit à son profit; & que le tribut seroit mesuré sur la nature du terrain, & sur les autres avantages de la situation.

Aussi-tôt le Régent, sans aucun égard pour les représentations & les clameurs, fit dresser les instructions des Commissaires. Un Etablissement si singulier, qui fut d'ailleurs comme l'essai Politique du fameux Ximenès, mérite d'être représenté avec plus d'étendue (v). Il

(t) Le Père Louïs de *Fuerva*, Prieur de la Myorade d'Olmedo, déclaré Chef de la Commission, le Père Bernardin de *Manzanedo*, & le Prieur du Couvent de Seville, auquel on substitua ensuite celui du Couvent d'Ortega.

(v) Le premier article portoit qu'en arrivant à l'Isle Espagnole, ils commenceroient par licencier les Indiens de l'Evêque de Burgos, ceux du Commandeur de Conchilos, de Ferdinand de Vega, & généralement de tous les Ministres & Seigneurs de la Cour, qui avoient obtenu des Départemens du feu Roi. Par le second, il leur étoit enjoint d'assembler les Espagnols, pour leur déclarer qu'ils étoient envoyés pour examiner leur conduite, dont on avoit fait de grandes plaintes, & remédier aux abus. Le troisième leur ordonnoit de bien faire sentir que dans cette recherche ils auroient uniquement en vûe le bien Public & celui des Particuliers. Le quatrième portoit qu'ils appelleroient ensuite les principaux Caciques, & leur parleroient en ces termes: „ Le Conseil des Rois Catholiques, vous regardant comme un Peuple libre, Sujet de leur Couronne & Chrétien, nous a envoyés ici pour entendre vos griefs. Ne craignez point de déclarer les torts qu'on vous a faits, afin qu'on y remédie, & qu'on en punisse les auteurs. Nous souhaitons aussi d'apprendre de vous-mêmes ce qu'on peut faire pour vôtre soulagement; car persuadez-vous bien que Leurs Majestés ont à cœur vos intérêts, autant que vous-mêmes, & n'épargneront rien pour vous en donner des preuves ". Les Commissaires devoient faire visiter, par des Religieux, toutes les Habitations de l'Isle, pour s'assurer de quelle manière on avoit traité jusqu'alors les Indiens; s'informer exactement de l'état des Mines; voir s'il étoit à propos de réunir les Naturels du Pays & d'en former des Bourgades; & supposé qu'on prît ce parti, composer ces Bourgades de 300 Indiens, qui auroient une Eglise, un Hôpital, un Cacique; prendre soin que les Habitans des Bourgades éloignées des Mines s'appliquassent aux travaux de la terre, soit pour en tirer des vivres, soit pour cultiver le Coton, le Gingembre, la Casse, l'Indigo, les Cannes de sucre, & d'autres Plantes qui faisoient déja le fond d'un très grand Commerce; régler que les Caciques, commandans des Bourgades, auroient quatre fois plus de terrain que les autres, & que chacun de leurs Sujets seroit tenu de leur donner tous les ans quinze journées de son travail; nommer des Visiteurs Royaux, dont chacun auroit inspection sur un certain nombre de Bourgades; établir qu'on n'entreprendroit rien de considérable dans une Bourgade, sans le consentement du Missionnaire, du Cacique & du Visiteur; déclarer que ce Visiteur seroit toûjours un Castillan, nommé par le Roi, & que son principal soin seroit d'empêcher qu'on ne fît aucun tort aux Indiens de son District; avertir les Caciques qu'avec l'agrément du Visiteur & du Missionnaire, ils pourroient condamner au fouet, mais que pour les crimes, qui mériteroient d'autres peines, la connoissance en seroit reservée aux Tribunaux établis par le Roi; empêcher que les Indiens n'eussent aucune sorte d'armes; ne pas souffrir qu'ils fussent nuds; ne leur pas permettre d'avoir plus d'une Femme, ni de changer celle qu'ils auroient une fois prise; dé-

Suite des Decouvertes.

1516.

Il ne paroit pas que pour cette nouvelle forme d'administration, l'Amiral eût été consulté; soit que les mauvais offices de ses Ennemis eussent prévalu à la Cour; soit qu'on voulût lui épargner la mortification de contribuer à des arrangemens qui resserroient plus que jamais son pouvoir. Sous prétexte même que l'autorité desarmée s'attire peu de respect, & que la conduite des armes, l'administration immédiate des Finances & l'exercice de la Justice criminelle ne convenoient pas à la profession des Commissaires, Dom Diegue eut le chagrin de leur voir donner un Adjoint séculier, sous le titre d'Administrateur, avec une autorité qui ne fut bornée que par celle de la Commission, parce qu'il devoit exercer seul l'Office des Auditeurs Royaux, qui furent interdits pour avoir abusé de leur pouvoir. Ce fut Alfonse de *Zuazo*, auquel l'Historien ne donne pas d'autre qualité que celle de Licencié. Mais lorsque le Cardinal eut fait dresser les provisions, Zapata, irrité apparemment du rappel d'Albuquerque, refusa de les signer, en alléguant qu'il lui paroissoit dangereux d'accorder une si grande autorité, dans les Indes, à un Particulier sans caractère. Le Docteur Carvajal s'étant déclaré pour le même sentiment, Zuazo, que ses inclinations portoient à une vie tranquille, voulut retourner dans son Université: mais le Cardinal fit appeller Carvajal & Zapata, leur reprocha d'avoir ôsé blâmer sa conduite, & les força de signer; ce qu'ils ne firent néanmoins qu'avec des précautions qu'ils crurent capables de les justifier auprès du Roi (*x*). Las Casas, que ses grandes qualités firent juger nécessaire aux Indes, fut honoré du titre de Protecteur des Indiens, avec cent pesos d'appointemens, &

L'Amiral n'est pas consulté.

Autres dispositions du Régent pour les Indes.

Las Casas reçoit le titre de Protecteur des Indiens.

décerner la peine du fouet contre les Adultères; assigner les appointemens des Visiteurs, partie sur le Domaine, & partie sur les Villages de leur dépendance, & ceux du Missionnaire sur les Décimes, les Messes & les Offrandes; mais lui défendre de rien recevoir pour aucune sorte de fonction Ecclesiastique, & les obliger tous d'avoir un Catechiste, qui apprît à lire aux Enfans, & qui leur enseignât la Langue Castillane.

Le dernier article regardoit l'or. Les Indiens n'étant plus sous la puissance des Particuliers, il s'ensuivoit qu'ils pourroient travailler au moins pour leur compte. Mais on recommandoit aux Commissaires; 1°. d'engager ces Insulaires au travail; 2°. d'ordonner que l'heure de le commencer & de le finir fût fixée; 3°. que personne n'y fut employé avant l'âge de vingt ans, ni après cinquante; 4°. qu'il n'y eût jamais à la fois plus d'un tiers du Village dans les Mines, & que le même tiers n'y passât que deux mois de suite; 5°. que les Femmes n'y fussent point employées, à moins qu'elles ne s'y offrissent d'elles-mêmes, avec l'agrément de leurs Maris; 6°. que les Mineurs gardassent jusqu'au tems de la fonte ce qu'ils auroient tiré des Mineraux, pour le porter alors au rendez-vous, sous la conduite du Visiteur & du Cacique, & que du produit on fit trois parts égales, la première pour le Roi, & les deux autres pour être distribuées entre le Cacique, le Mineur & la Bourgade, en prélevant néanmoins les fraix de la fonte, les outils & toutes les dépenses communes; 7°. que dans toute l'Isle il y eût douze Mineurs Castillans, dont l'emploi seroit de découvrir les Mines & de les montrer aux Indiens, & dont les appointemens étoient assurés moitié sur le Trésor, & moitié sur les Indiens; 8°. que les Espagnols, qui auroient des Esclaves Caraïbes, pourroient les employer aux Mines, mais à condition de payer au Roi le dixième, s'ils étoient mariés, & le septième, s'ils ne l'étoient pas; & que le Roi fourniroit des Caravelles pour enlever de ces sortes d'Esclaves, mais avec défense, sous peine de la vie, de courir sur d'autres que des Cannibales. Il y avoit un grand nombre d'autres articles, mais moins importans. *Herrera*, seconde Décade, Liv. 2. Chap. 4, 5 & 6. *Hist. de Saint-Domingue*, Liv. 5. pages 144 & suiv.

(*x*) Signant contre leur gré, dit Herrera, ils y mirent un certain trait de plume, afin qu'à l'arrivée du Roi ils pussent dire qu'ils y avoient été contraints par le Cardinal, *ibid*, Chap. 6.

SUITE DES DECOUVERTES. 1516.

& l'ordre d'accompagner les Commissaires, pour les aider de son crédit auprès des Naturels du Pays, & les instruire de tout ce qu'ils ne devoient pas ignorer. Dans le même tems, on vit arriver en Espagne quatorze Religieux de l'Ordre de Saint François, tous envoyés de différens Couvents de Picardie, qui vinrent offrir d'aller sacrifier leur vie pour la conversion des Indiens. On comptoit, entr'eux, un Frère du Roi d'Ecosse, aussi respectable par sa sainteté que par sa naissance (y); & leur Chef, nommé le Père *Remi*, avoit déja prêché l'Evangile dans les Indes. Le Cardinal, qui étoit du même Ordre, donna des louanges à leur zèle & leur procura toutes sortes de commodités pour le passage.

Départ des Commissaires Jeronimites.

On avoit armé à Seville, un Navire, qui se trouva trop petit pour le nombre de ceux qui devoient s'y embarquer, & qui fut abandonné aux Commissaires, tandis que Las Casas & Zuazo montèrent sur le premier qui fut en état de mettre à la voile. Ces deux Bâtimens n'ayant pas laissé d'arriver ensemble à Portoric, Las Casas auroit souhaité de faire le reste du Voyage sur celui des Commissaires; mais ces Pères, qui n'ignoroient pas ses démêlés avec les principaux Officiers de l'Espagnole, & qui craignirent qu'une liaison trop étroite avec lui n'eût quelque apparence de partialité, le prièrent d'entrer dans leurs vûes. Ils mouillèrent à San-Domingo le 2 de Décembre; & le Vaisseau, qui portoit Las Casas & Zuazo, n'y arriva que treize jours après (z). D'autres événemens se présentent ici, dans l'ordre des années; mais il est important de suivre un récit, qui conduit à des révolutions fort intéressantes, & de faire une courte peinture du Gouvernement des Jeronimites.

Commencemens de leur Administration.

A leur arrivée, les Officiers de l'Isle ayant demandé à voir leurs Provisions, ils ne firent pas difficulté de les montrer; & tout le monde en écouta la lecture avec soumission. Ils s'étoient logés d'abord au Couvent des Franciscains; mais après avoir fait reconnoître leur autorité, ils prirent possession du Palais de l'Audience Royale. Bientôt il s'éleva quelques murmures, sur le bruit qui s'étoit répandu qu'ils devoient abolir les Départemens. Cependant ils les appaisèrent aussi-tôt par un coup de vigueur, qui releva les espérances de ceux qui avoient des Indiens en leur pouvoir. Un des principaux Officiers, qu'on leur fit connoître pour l'auteur du bruit dont on avoit paru s'offenser, reçut d'eux une correction sévere, & fut même interdit peu de jours après, avec une amende de dix pesos d'or, pour avoir maltraité un Particulier qu'il soupçonnoit de lui avoir attiré cet affront. Ensuite ils firent publier qu'il n'y avoit rien de décidé touchant les Indiens; qu'ils alloient donner tous leurs soins à s'instruire du fond des choses, & qu'ils ne règleroient rien qu'après une mûre déliberation. Dans l'intervalle néanmoins, ils déclarèrent libres tous les Indiens dont les Maîtres étoient absens; mais les ordres qu'ils avoient apportés là-dessus étoient si précis, qu'ils ne souffroient point d'explication. L'Administrateur arriva, & se conduisit aussi avec autant de prudence que de fermeté. Après avoir règlé la Justice civile, il établit une sage Police, il fit construire plusieurs Edifices publics, & son Administration ne fit naître aucune plainte. Les Jeronimites

(y) *Ibidem.*

(z) *Ibidem.* Chap. 12.

nimites continuant, de leur côté, avec le même esprit de douceur, on étoit déja revenu de la frayeur qu'avoit causée la nouvelle de leur Commission. Ils avoient même distribué, dans la Ville & dans les Habitations Espagnoles, les Indiens qu'ils avoient ôtés aux absens; & lorsqu'on leur vit d'ailleurs apporter tous leurs soins à corriger les abus qui s'étoient glissés dans les Départemens, tout le monde demeura persuadé qu'ils n'avoient pas dessein d'y porter la moindre atteinte.

SUITE DES DECOUVERTES. 1516.

C'ÉTOIT effectivement leur intention; mais rien n'étoit si contraire aux vûes de Las Casas, qui jugeoit indispensablement nécessaire d'attaquer le mal dans sa source. Ce qui portoit les autres à le laisser subsister, c'étoit la crainte que les Indiens, rendus à eux-mêmes, ne voulussent plus recevoir les lumières de la Foi. On assuroit même que leur stupidité naturelle les rendoit incapables d'y rien comprendre; d'où l'on concluoit que le seul moyen de les faire vivre en Hommes étoit de les laisser sous le joug. Les Jeronimites se contentèrent donc de leur procurer tous les adoucissemens qu'ils pouvoient recevoir dans un véritable Esclavage. Ils mirent en vigueur toutes les anciennes Ordonnances; ils en firent de nouvelles, avec les plus sages mesures pour en assurer l'exécution. Mais ce frein ne suffisoit pas pour arrêter la cupidité, & Las Casas s'emportoit avec raison contre les Départemens.

Le zèle de Las Casas se rallume.

SES représentations furent d'abord assez moderées: mais lorsqu'il les vit sans effet, il passa aux invectives & aux menaces. Il fit valoir sa qualité de Protecteur des Indiens, qu'il voyoit, disoit-il, dans une cruelle oppression, malgré les ordres formels de la Cour. Cette conduite, que la douceur constante des Jeronimites fit regarder comme un emportement, lui attira tant de haine, que pour mettre sa vie en sûreté, il fut obligé de se renfermer dans le Couvent des Dominiquains. Il écrivit en Cour contre les Commissaires, qui ne manquèrent pas d'écrire aussi, & qui étant écoutés avec plus de faveur, reçurent l'ordre de le renvoyer en Espagne. Mais il l'avoit prévenu; & n'ayant pû contenir son indignation lorsqu'il les avoit vûs déclarer enfin qu'on ne toucheroit pas aux Départemens, il s'étoit embarqué sur le premier Vaisseau qui avoit fait voile en Europe.

Sa conduite.

Il repasse en Espagne.

EN arrivant, il s'étoit rendu à Aranjuez, pour y porter ses plaintes au Cardinal Ximenès. Il ne put voir ce Ministre, qui étoit dangereusement malade. Le Roi Charles devant arriver bientôt à Valladolid, sa ressource fut de l'aller attendre dans cette Ville. Il y fut suivi de près par le Père de Manzanedo, un des trois Commissaires de l'Espagnole, envoyé par ses deux Collegues, pour répondre aux accusations du Protecteur des Indiens. Ce Religieux fut d'abord mieux reçu que son Adversaire, de tous ceux qui composoient le Conseil: mais il avoit en tête un Homme, dont la constance n'étoit pas capable de se rebuter. On apprit bientôt que le nouveau Monarque de l'Espagne étoit arrivé à Villa-Viciosa, & que de-là il avoit pris la route de Tordesillas, pour rendre visite à la Reine sa Mère. On fut informé en même-tems que le Cardinal Ximenès étoit mort; que les Grands avoient représenté au Roi le tort que ce Ministre leur avoit fait en voulant leur ôter les Départemens; que les Seigneurs Flamands, qui étoient tout-puissans à la Cour, avoient demandé d'entrer en part des avantages du Nouveau

Dans quelle disposition il trouve la Cour.

SUITE DES DECOUVERTES. 1516.

veau Monde, & que ce jeune Prince, sans en prévoir les conséquences, n'avoit pas fait difficulté d'accorder tout ce qu'on lui avoit demandé. Ces nouvelles allarmèrent vivement Las Casas, qui, malgré ses liaisons avec M. de Chievres, avoit fait inutilement de fortes représentations sur cette libéralité du Roi. Enfin, il proposa un moyen, qu'il crut infaillible, pour assurer quelque soulagement à ses chers Indiens. Ce fut d'envoyer des Négres & des Laboureurs, dans tous les lieux où les Espagnols avoient commencé à s'établir. Ce projet, qu'il fit goûter d'abord à M. de Chievres, au Cardinal Adrien, & à d'autres Seigneurs Flamands, passa au Conseil des Indes (*a*); & le Roi signa une Ordonnance, pour faire transporter quatre mille Négres aux grandes Antilles. Un Seigneur Flamand, Grand-Maître de la Maison de ce Prince, en obtint le Privilège: mais il le vendit aux Génois (*b*), qui mirent leurs Négres à fort haut prix; & cet incident fit évanouir tous les avantages qu'on s'en étoit promis.

Moyen qu'il propose pour soulager les Indiens.

On se dégoûte des Commissaires Jeronimites.

MANZANEDO n'étoit pas moins actif que Las Casas; mais il ne trouva point le même zèle dans ses Amis; & quoiqu'il eût obtenu des audiences favorables, il comprit que le règne des Commissaires étoit passé (*c*). La Commission des Jeronimites n'avoit pas dû plaire à l'Evêque de Burgos; & ce Prélat, qui se retrouvoit, par la mort du Cardinal Ximenès, à la tête des affaires des Indes, n'attendit pas long-tems pour la faire révoquer. Un démêlé fort vif, entre les Commissaires & les Officiers Royaux de l'Espagnole, pour l'élection d'un Député qui devoit venir féliciter le Roi sur son avenement au Trône, ne contribua pas peu à cette révocation. Zuazo, qui avoit pris parti pour les Commissaires, se vit entrainé dans leur disgrace, & Rodrigue de *Figueroa* fut nommé pour lui succeder. Las Casas ne laissa point échapper une si belle occasion de faire la guerre aux Départemens. Il fit même entrer les Seigneurs Flamands dans sa cause; & leurs raisons firent d'autant plus d'impression sur le Roi, qu'ils parloient contre eux-mêmes. Mais les Espagnols ayant embrassé l'opinion contraire, le Roi, qui ne se crut pas encore en état de porter une décision absolue sur un point si contesté, prit le parti de donner un plein-pouvoir à Figueroa, pour agir d'une manière convenable aux circonstances, avec l'avis des plus sages & des plus fidèles Officiers que l'Espagne eût alors aux Indes. Las Casas s'étoit plaint, dans une audience particulière, que sous prétexte d'enlever des Caraïbes, pour en faire des Esclaves, on enlevoit indifféremment toute sorte d'Indiens. Il avoit représenté, sur-tout, le malheur des Insulaires de la Trinité, gens doux & sociables, qui couroient risque de se voir détruits jusqu'au dernier (*d*), si l'on n'apportoit quelque remède à ce bri-

Las Casas est appuyé par les Seigneurs Flamands.

(*a*) Il étoit alors composé de l'Evêque de Burgos, de Fernand de Vega, Grand Commandeur de Castille, de Dom Garric de Padilla, de Zapata, de Dom Pierre Martyr d'Anglerie, & Dom Francisco de los Cabos; sans parler de M. de Chievres, qui entroit dans toutes les affaires, & du Doyen de Besançon, qui depuis la mort de Sauvage, Grand Chancelier, faisoit toutes les fonctions de cette Charge & entroit dans tous les Conseils.

(*b*) Pour la somme de vingt-trois mille Ducats.

(*c*) Il prend le parti de retourner dans son Couvent.

(*d*) L'année précédente, Jean *Bono*, Pilote de Biscaye, ayant abordé dans cette Isle, y fut reçu plus civilement qu'il ne devoit l'es-

brigandage. Ses plaintes furent écoutées favorablement; & le nouvel Administrateur eut ordre de rendre la liberté à tant de Malheureux.

Suite des Decouvertes. 1516.

Mais il en trouva le nombre fort diminué, dans l'Isle Espagnole, par une maladie qui ne s'y étoit pas encore fait sentir depuis les découvertes, & qui, s'étant communiquée dans les Isles voisines, y fit périr une si grande quantité d'Indiens, qu'à peine auroit-on pû croire qu'elles eussent jamais été peuplées. Il y a beaucoup d'apparence que ce triste présent leur étoit venu de l'Europe, quoiqu'Herrera paroisse persuadé qu'il étoit naturel aux Habitans de toutes les Parties des Indes (*e*). S'il n'eût pas été nouveau pour les Insulaires de l'Espagnole, l'expérience leur auroit appris quelque remède; mais lorsqu'ils se sentirent attaqués, ils ne pensèrent qu'à se jetter dans les Rivières, pour chercher du soulagement au feu qui les dévoroit; & le même Historien reconnoît que la mortalité n'eut pas d'autre cause. Ce fléau, qui n'étoit tombé que sur les Indiens, fut suivi d'un autre, dont les effets furent communs aux deux Nations. On vit paroître, dans l'Isle Espagnole & dans celle de Portoric, une si prodigieuse quantité de Fourmis, que la surface de la terre en fut couverte. Celles de Portoric étoient armées d'aiguillons, dont les piqûres causoient une douleur plus vive que celles des Guêpes. Elles pénétroient dans toutes sortes de lieux; & l'on étoit contraint, pour prendre un peu de repos, de placer les lits sur de grands bassins d'eau. Dans l'Espagnole, elles s'attachèrent aux arbres qu'elles attaquèrent d'abord par la racine, & qu'elles rendoient aussi secs & aussi noirs que s'ils eussent été brûlés par le feu du Ciel (*f*). En vain les

Maladie singulière qui achève de dépeupler l'Espagnole.

Ravage extraordinaire causé par les Fourmis.

l'esperer, après toutes les perfidies que ces pauvres Indiens avoient essuiées de sa Nation. Il les assura qu'il étoit venu pour vivre avec eux. Ses caresses & ses présens les engagèrent à lui bâtir une Maison, de la grandeur qu'il parut desirer. Elle pouvoit contenir environ cent personnes. Lorsqu'elle fut achevée, il invita les Indiens du Canton à venir voir quelque chose de merveilleux, qu'il promit de leur montrer. Ce Peuple crédule entra sans défiance dans la Maison; & la foule y devint si grande, qu'on ne pouvoit s'y remuer. C'étoit l'occasion sur laquelle Bono avoit compté. Soixante Hommes bien armés, qui composoient son Equipage, s'assemblèrent à la porte, présentèrent l'épée nue & le bout de leurs arquebuses aux Indiens, & les menacèrent non-seulement de les égorger, à mesure qu'ils tenteroient de sortir, mais de les brûler vifs s'ils entreprenoient de faire la moindre résistance. Ces Malheureux, au nombre de 180, se laissèrent prendre l'un après l'autre, furent liés de même, conduits au Navire, jettés au fond de calle, & transportés pour l'esclavage à Portoric, où ils ne faisoient qu'arriver lorsque Las Casas y avoit passé avec les Jeronimites. Herrera, *ibidem*, Chap. 12.

(*e*) „ Ceux, dit Herrera, qui ont recherché les antiquités du Pays, assurent que ce „ mal ne venoit pas de Castille, & qu'il étoit naturel aux Indiens; qu'ils en étoient „ atteints de tems en tems, & qu'il en arrivoit de même dans toutes les autres Isles „ & Terre-ferme des Indes Occidentales; „ que s'il avoit été porté de Castille, il n'eût „ attaqué que les Castillans, au lieu qu'alors & depuis, on n'a pas sçû qu'ils en „ ayent été frappés; enfin, qu'il y a d'ailleurs, dans les Indes, des maladies qui „ attaquent les Castillans & non les Indiens; „ & d'autres, qui attaquent les Castillans „ nés dans les Indes, & non ceux qui y passent de Castille, ni les Indiens mêmes ", *Liv.* 3. *Chap.* 14.

(*f*) Sur-tout les Orangers, qui étoient très beaux & en nombre infini, les Grenadiers & les Cassiers, dont le nombre étoit *si grand qu'il auroit pû suffire pour en fournir toute l'Europe & l'Asie. Ibidem.* L'Historien de Saint-Domingue fait dire à Herrera, des Cannes de sucre, ce qu'il dit des Cassiers. Il ne s'est pas souvenu d'avoir observé, dans un autre endroit, que la même année, les Castillans n'avoient encore des Cannes de sucre que dans leurs Jardins.

SUITE DES DECOUVERTES. 1516.

les noyoit-on dans l'eau. Un instant après, il en reparoissoit le même nombre. On employa le feu, qui n'eut pas plus de succès; & souvent, après avoir brulé des monceaux de leurs œufs, qu'on trouvoit dans la terre jusqu'à la hauteur de quatre palmes, on voyoit sortir le lendemain, des mêmes endroits, de nouvelles légions de ces Insectes. Après avoir épuisé toutes les ressources humaines, on s'adressa au Ciel, par des cérémonies & des vœux fort bizarres (*g*), auxquels on attribua la fin du mal. Toutes les Plantes, qui avoient été attaquées, périrent entièrement; mais celles qu'on leur fit succeder en vinrent plus vîte, & produisirent presqu'aussi-tôt des fruits (*h*). A peine l'Isle étoit-elle délivrée de cette plaie, qu'elle eût beaucoup à souffrir de la voracité d'un grand nombre de Chiens, échappés des Habitations. Ils s'attachèrent particulièrement aux Porcs sauvages, qui avoient multiplié d'une manière surprenante depuis l'Etablissement des Espagnols, & qui se nourrissant d'excellens fruits, ou de racines fort délicates, avoient la chair exquise. Les Veaux ne furent pas plus épargnés, à mesure qu'ils naissoient dans les Pâturages. Enfin le dommage fut extrême, & l'on n'eut pas peu de peine à l'arrêter (*i*).

Les Jeronimites sont rappellés.

Ce fut dans ces circonstances, que Figueroa mouilla au Port de San-Domingo. Son Prédécesseur, dégoûté de la fortune & de l'ambition par les mauvais offices qu'on lui avoit rendus à la Cour, avoit déja pris le parti d'abandonner son Emploi, pour mener une vie privée; & les Jeronimites, à qui le Roi faisoit dire, par le nouvel Administrateur, qu'il étoit content de leurs services, mais qu'ils pouvoient revenir en Espagne, n'attendirent pas d'autres ordres pour repasser la Mer. Ils se rendirent à Barcelone, où le Roi étoit alors; dans le dessein de lui rendre compte de leur administration, & de l'état où ils avoient laissé les Indes. Ils vouloient l'informer que le desordre des Colonies du Nouveau Monde venoit du défaut de subordination, & des Partis dont elles étoient déchirées. Ils avoient à se plaindre particulièrement du Trésorier Général, dans lequel ils prétendoient que les Factieux trouvoient toûjours une protection sûre, & les gens de bien un Ennemi déclaré, qui n'épargnoit pas la calomnie pour les perdre, comme il venoit d'arriver à Zuazo, & qui s'attachoit sur-tout à persécuter ceux qu'il croyoit dans les intérêts de l'Amiral, dont il avoit causé toutes les disgraces. Mais les Amis de ce redoutable Officier, qui se défièrent apparemment de leur dessein, eurent assez de crédit pour leur fermer l'accès de la Cour. Après avoir long-tems sollicité une Audience, sans la pouvoir obtenir, ils prirent enfin, comme leur Collegue, le parti de retourner à leurs Exercices monastiques (*k*).

LAS

(*g*) „ Les Castillans jugèrent à propos de „ prendre quelque Saint pour Avocat, & de „ le tirer au sort. Après une Procession so„ lemnelle ils jettèrent le sort, qui tomba „ sur Saint Saturnin. Ils le reconnurent aussi„ tôt pour leur Patron, avec toutes les ré„ jouissances possibles, comme ils ont toû„ jours fait depuis; & l'on vit par expérien„ ce que le mal diminua; & s'il ne fût pas „ appaisé tout-à-fait, les péchés des Hom„ mes en furent la cause ". *Ibidem.*

(*h*) *Ibidem.*

(*i*) *Ibidem.* On verra d'autres effets de ces terribles Animaux, qui avoient tant de part aux conquêtes des Castillans.

(*k*) Histoire de Saint-Domingue, *Liv.* 5. *page* 163.

Suite des Decouvertes. 1516.

Projet bizarre de Las Casas, pour la formation d'une nouvelle Colonie.

Las Casas, aussi peu capable d'être rebuté par l'exemple d'autrui, que par le mauvais succès des deux propositions qu'il avoit fait agréer (*l*), s'efforçoit alors de faire entrer l'Évêque de Burgos dans un nouveau projet, dont il lui promettoit autant d'avantage pour la Couronne d'Espagne, que pour l'avancement de la Religion. Mais, ce Prélat s'étant excusé sur le caractère du Roi, qui n'aimoit pas les entreprises où il ne voyoit de certain que de la dépense, il eut recours encore aux Seigneurs Flamands. Il croyoit avoir trouvé, dans son expérience & ses réflexions, un moyen sûr d'établir une Colonie qui devoit être d'un grand profit pour l'Etat; & sa confiance alloit jusqu'à répondre du succès, si dans le Pays, qu'il vouloit choisir, on ne permettoit à personne de s'établir sans son consentement. Les cruautés des Espagnols ayant aliené tous les Indiens, il vouloit faire prendre à ses Colons un habit particulier, pour faire croire aux Naturels du Pays qu'ils étoient d'une autre Nation. Cet habit devoit être blanc, avec une Croix à-peu-près semblable à celle de l'Ordre de Calatrava; & Las Casas portoit ses vûes jusqu'à vouloir fonder dans la suite un Ordre Militaire de cent cinquante Chevaliers, qu'il se flattoit de faire approuver par le Saint Siége & par le Roi Catholique (*m*).

Action hardie de Las Casas, & de quelques autres Théologiens.

Ce Plan fut approuvé de Chievres & de la Chaux, ses deux Protecteurs déclarés. Le Chancelier Gatinara promit aussi son suffrage; mais quelques négociations avec la France ayant conduit le Chancelier & de Chievres sur la Frontière, les propositions de Las Casas furent si peu goûtées du Conseil, que dans le premier mouvement de son impatience, il prit une résolution, où la prudence fut moins consultée que son zèle. Il alla trouver tous ceux qui avoient le titre de Prédicateurs ou de Théologiens du Roi, & les engagea, au nombre de huit, à se rendre au Conseil, pour y déclarer que les Seigneurs dont il étoit composé répondroient à Dieu de tout le mal qui se commettoit dans les Indes, puisqu'après tant de représentations ils ne vouloient pas y apporter le remède qui dépendoit d'eux. Le Père Michel de Salamanque, Dominiquain, qu'ils choisirent pour leur Orateur, exposa, sans ménagement, tout ce que le Protecteur des Indiens lui avoit inspiré. On

Ils entrent au Conseil, & parlent d'un ton fermé.

(*l*) On a vû ce qui fit manquer le premier. Le second avoit été exécuté, quoiqu'avec beaucoup de peine; mais deux cens Déserteurs, qu'il avoit fait embarquer à Cadix, lui avoient été débauchés tous, en passant à Portoric.

(*m*) Le détail de ses vûes fait honneur à son imagination, dans le récit d'Herrera. Il demandoit mille lieues de Côtes, depuis *Rio Dolce* jusqu'au Fleuve de *los Aracuas*, à dessein, suivant l'Historien, de débusquer Pedrarias de la Terre-ferme. En deux années il se flattoit d'apprivoiser & de civiliser dix mille Indiens. En trois ans, il promettoit de leur imposer un tribut de quinze mille Ducats, & de le faire monter à soixante mille dans l'espace de dix ans. Il vouloit bâtir trois Bourgades, chacune avec sa Citadelle & cinquante de ses Chevaliers. Il devoit s'instruire avec soin de tous les lieux où l'on trouvoit de l'or, pour en informer le Roi; mener avec lui douze Missionnaires qui lui fussent soumis, dix Insulaires de l'Isle Espagnole, & tous les Indiens qui avoient été transportés de la Terre-ferme dans cette Isle. Pour l'entretien de ses Chevaliers, il ne demandoit que le douzième de ce que le Roi devoit retirer du Pays; mais il vouloit que ce revenu fût continué à leur postérité, jusqu'à la quatrième génération, qu'ils fussent créés Chevaliers aux Eperons dorés, & que toute leur race fût à jamais exempte de taxes & d'impôts. Le même, *Liv.* 4. *Chap.* 2.

SUITE DES DECOUVERTES. 1516.

On eut la patience de l'écouter: mais lorsqu'il eut fini, l'Evêque de Burgos, le regardant d'un œil févere, lui demanda d'où venoit cette hardiesse, & depuis quand les Prédicateurs se mêloient du Gouvernement? La Fuente, autre Docteur, répondit qu'ils étoient chargés des intérêts de la Maison de Dieu, pour lesquels ils devoient être prêts à donner leur vie; qu'il n'étoit pas surprenant que des Docteurs en Théologie, qui pouvoient être consultés par un Concile général, donnassent des avis aux Ministres des Rois; qu'ils venoient donc, par office, leur déclarer que si l'on ne réformoit pas les abus qui s'étoient introduits dans les Indes, ils monteroient en Chaire, pour attaquer publiquement ceux qui violoient la Loi de Dieu, & qui négligeoient le service du Roi; sans quoi, ils croiroient manquer à la plus essentielle de leurs obligations, qui étoit d'accomplir & de prêcher l'Evangile. Dom Garcie de Padilla, qui étoit Homme de savoir, prit la parole, & dit que jusqu'alors le Conseil avoit fait tout ce qu'il avoit dû, témoins les Actes mêmes, qu'on vouloit bien leur communiquer, quoique leur présomption ne méritât point cette condescendance, mais pour leur faire sentir combien ils s'étoient oubliés. La Fuente repartit „ qu'on devoit leur montrer en effet ces Actes, & qu'ils étoient disposés à les louer, s'ils les „ trouvoient dignes de louanges; mais que si la justice y étoit blessée, ils „ prononceroient anathême contre les Auteurs; extrêmité à laquelle ils ne „ croyoient pas que leurs Seigneuries voulussent les obliger (*n*)".

Comment ils y font reçus.

Le jour suivant, ils furent appellés au Conseil, pour y entendre la lecture de toutes les Ordonnances qui avoient été dressées pour les Indes. Le Président reçut leurs objections avec beaucoup de douceur. On leur promit même de les examiner, & d'avoir égard à leurs avis. Las Casas attendit quel seroit l'effet d'une démarche de cet éclat, & ne cessa point de solliciter Gatinara & de Chievres, qui étoient revenus à la Cour. Mais n'apprenant rien de favorable, il fit une nouvelle tentative auprès des Seigneurs Flamands. Ces Etrangers, qui n'étoient pas fâchés de trouver les Ministres Espagnols en défaut, pour en prendre occasion de se rendre plus nécessaires, lui conseillèrent de récuser tout le Conseil des Indes, & particulièrement l'Evêque de Burgos. Il saisit cette ouverture; & par le crédit de ceux qui lui en avoient fait naître l'idée, il obtint une Junte extraordinaire (*o*). Son Plan y fut examiné avec soin, & généralement approuvé; à l'exception que les mille lieues de Côtes, qu'il demandoit, furent réduites à trois cens, depuis le Golfe de Paria jusqu'à Sainte-Marie. A la vérité, cette décision ne fut pas plutôt publiée, qu'elle parut causer un soulèvement général. Quantité de personnes, nouvellement arrivées des Indes, & tout le Conseil récusé, en parlèrent comme d'une extravagance, qui n'étoit propre qu'à jetter l'Etat dans une dépense inutile, & dont on ne pou-

Las Casas récuse le Conseil des Indes.

Ce qu'on pense du projet de Las Casas.

(*n*) *Ibid.* Chap. 2.

(*o*) Elle fut composée de Dom Jean *Manuel*, qui avoit été Favori du feu Roi Philippe I, Père de Charles; de Dom Alfonse *Tellez*, Frère aîné du Marquis de Vilana, tous deux du Conseil d'Etat & de celui de la Guerre; du Marquis d'*Aguilar*, Grand Veneur & Conseiller d'Etat; de *Vargas*, qui avoit été grand Trésorier du feu Roi, du Cardinal *Adrien*, Grand Inquisiteur d'Espagne, & de tous les Seigneurs Flamands qui entroient au Conseil, *ibid.* Chap. 3.

pouvoit espérer de succès. Malheureusement pour Las Casas, cette opinion ne fut que trop justifiée par l'événement. Cependant, malgré les représentations de ses Adversaires, qui demandèrent même que les Délibérations fussent recommencées, son éloquence sçut détruire toutes les objections. On lui opposa tout ce qu'on avoit publié jusqu'alors du mauvais naturel des Indiens, de leur stupidité, de leur inconstance, de leur penchant pour les vices les plus odieux, de leur perfidie & de leur cruauté, de leur éloignement pour l'Evangile & pour toutes sortes d'instructions; enfin de leur aversion comme invincible pour le travail. Il en fit une autre peinture, qui rejettoit la plûpart de ces imputations sur la tyrannie & les barbares excès de leurs nouveaux Maîtres. A ceux qui sembloient mal juger de ses propres intentions, il répondit que sa conduite, ses mœurs, & la dignité du Sacerdoce, dont il avoit l'honneur d'être revêtu, devoient le mettre à couvert de ces injurieuses défiances; sans compter qu'il promettoit, comme il l'avoit toûjours offert, de contribuer de vingt ou trente mille écus à son entreprise. Il ne se défendit pas avec moins de force contre le reproche d'avoir engagé le Cardinal Ximenès à faire passer des Jeronimites aux Indes, & d'avoir bien-tôt vécu si mal avec eux, qu'il avoit abandonné sa Commission de Protecteur des Indiens, pour venir apporter ses plaintes en Espagne (*p*). Enfin, sur l'article du nouveau revenu qu'il promettoit à la Couronne, il fit voir, par des raisonnemens sans replique, que tout dépendoit du zèle & de la fidélité dans l'administration; & fortifiant ses raisons par l'exemple, il prouva que depuis quelques années que Dom Pedrarias d'Avila commandoit dans la Castille d'or, le Roi n'avoit pas dépensé moins de cinquante-quatre mille ducats pour cet Etablissement, & n'avoit pas tiré pour son quint plus de trois mille Pesos; tandis que les profits du Gouverneur & de ses Officiers montoient à plus d'un million d'or (*q*). Ses réponses & ses preuves durent porter la conviction dans tous les esprits, puisque la décision de la Junte fut confirmée, & que les Provisions du nouveau Gouverneur ayant été signées, les ordres furent donnés pour l'armement des Vaisseaux qui devoient transporter la nouvelle Colonie.

SUITE DES DECOUVERTES. 1516. Il obtient la permission de l'exécuter.

MAIS il auroit manqué quelque chose à la victoire du Protecteur des Indiens, si l'on n'eût rien statué pour le soulagement des Habitans naturels de l'Isle Espagnole & des autres Colonies actuelles du Nouveau Monde. Ce fut comme un second triomphe, qu'il obtint avant son départ, & dont il eut la principale obligation au crédit des Seigneurs Flamands. Herrera entre ici dans un curieux détail.

Fameuses disputes de Las Casas en faveur des Indiens.

DOM Juan de Quevedo, Evêque de Sainte-Marie l'ancienne du Darien, étoit arrivé en Espagne pendant le cours de ces contestations; & c'étoit lui qui avoit apporté les trois mille Pesos, que Pedrarias envoyoit pour le quint du Roi. Il s'étoit attaché aux Seigneurs Flamands, après avoir re-

(*p*) On eut la malignité de prétendre que c'étoit par cette raison qu'à son retour il n'avoit pû obtenir une seule audience du Cardinal, & que ce Prélat avoit paru faire peu de cas de lui, *ibidem.*

(*q*) Il explique jusqu'aux ruses qu'on employoit pour cette friponnerie.

SUITTE DES DECOUVERTES. 1516.

reconnu ce qu'il pouvoit espérer de leur crédit pour le succès de ses prétentions. Un jour que le Docteur *Mota*, qui avoit succedé à Fonseca dans le Siége de Badajos, & qui étoit un des principaux Partisans de la Cause des Indiens, donnoit à dîner à ce Prélat, Las Casas se trouva au nombre des Convives, avec Dom Juan de *Zuniga*, Frère du Comte de Miranda, qui fut ensuite Gouverneur de Philippe II., & Dom Diegue Colomb, Amiral des Indes. Après la table, le discours tomba sur les Indes; & Las Casas, plein de ses idées, fit un reproche à l'Evêque du Darien, de n'avoir pas employé la voye des censures, contre Pedrarias & ses Officiers, pour arrêter les vexations tyranniques qu'ils exerçoient sur les Naturels du Pays. Comme ils ne s'accordoient pas sur tous les points, la dispute devint si vive, que l'Evêque de Badajos se vit dans la nécessité de l'arrêter. Ce Prélat, étant allé ensuite au Conseil, ne manqua point de rapporter au Roi ce qui venoit de se passer chez lui, entre l'Evêque du Darien & Las Casas. Charles, qui ne desiroit que l'occasion de s'instruire, fit avertir les deux Parties de se trouver au Conseil, deux jours après, & donna ordre à l'Amiral de s'y rendre aussi, avec un Religieux de Saint François, qui étoit arrivé depuis peu de l'Isle Espagnole, & qui gardoit encore moins de ménagement que Las Casas sur les intérêts de la Religion & de l'humanité dans le Nouveau Monde (*r*).

Occasion qui les fait naître.

Assemblée solemnelle, où le Roi d'Espagne assiste.

CETTE Assemblée fut accompagnée de tout ce qui pouvoit servir à lui donner de l'éclat. Le Roi parut dans une grande Salle du Palais, sur un Trône élevé, avec tout l'appareil de la Royauté. De Chievres, l'Amiral Colomb, l'Evêque du Darien & le Licentié *Aguirre* étoient assis à sa droite, dans l'ordre où l'on vient de les nommer. Le Chancelier Gatinara, l'Evêque de Badajos, & les autres Conseillers d'Etat étoient à sa gauche. Las Casas & le Franciscain se tinrent debout, vis-à-vis le Roi. Lorsque chacun fut placé, de Chievres & le Chancelier, montant chacun de leur côté les dégrés du Trône, se mirent à genoux aux pieds du Roi, & lui parlèrent quelque tems à voix basse. Ensuite ils reprirent leur place; & le Chancelier se tournant vers l'Evêque du Darien, lui dit: „ Révérend Evêque, Sa Majesté (*s*) vous ordonne de parler, si vous avez „ quelque chose à lui dire ". L'Evêque se leva aussi-tôt, & répondit que les explications qu'il avoit à donner ne pouvant être communiquées qu'au Roi & à son Conseil, il supplioit Sa Majesté de faire éloigner ceux qui ne devoient pas les entendre (*t*). Il insista même, après un second ordre; & ce ne fut qu'au troisième, lorsque le Chancelier eut ajouté que tout ce qu'il y avoit de Seigneurs dans la Salle avoient été appellés pour assister au Conseil, qu'il prit le parti d'obéir. Mais, évitant les détails, il se contenta

Discours de l'Evêque du Darien.

(*r*) Herrera observe qu'il aspiroit à quelque dignité, *ibid.* Chap. 4.

(*s*) C'étoit la première fois qu'on donnoit ce titre à Charles, à l'occasion de son élévation à l'Empire, dont il venoit de recevoir la nouvelle, *ibid.*

(*t*) L'Historien lui fait faire un préambule, qu'il appelle gracieux & élégant; „ Il y „ avoit plusieurs jours, lui fait-il dire, qu'il „ souhaitoit passionnément de voir cette présence royale; & maintenant que Dieu lui „ faisoit la grace d'accomplir son desir, il „ reconnoissoit que la face de Priam étoit digne du Royaume, *ibid.*

ta de déclarer que depuis cinq ans, qu'il s'étoit rendu au Continent de l'Amérique, avec la Dignité Episcopale, il ne s'y étoit rien fait pour le Service de Dieu, ni pour celui du Prince; que le Pays se perdoit au lieu de s'établir, que le premier Gouverneur qu'il y avoit vû étoit un méchant Homme, que le second étoit encore pire, & que tout alloit si mal, qu'il s'étoit cru obligé de passer en Espagne, pour en informer le Roi. Cependant, comme il étoit question de donner son avis, sur la conduite qu'on devoit tenir à l'égard des Indiens, il ajouta que tous ceux qu'il avoit vûs, soit dans le Pays qu'il venoit d'habiter, soit dans les autres lieux où il avoit passé, lui avoient paru nés pour la servitude; qu'ils étoient naturellement pervers, & que son sentiment étoit de ne les pas abandonner à eux-mêmes, mais de les diviser par bandes, & de les mettre sous la discipline des plus vertueux Espagnols; sans quoi l'on n'en feroit jamais des Chrétiens, ni même des Hommes.

SUITE DES DECOUVERTES. 1516.

LORSQUE l'Evêque eut cessé de parler, Las Casas reçut ordre d'expliquer ses idées; & l'Historien lui fait tenir le discours suivant (v):

Discours de Las Casas.

„ TRÈS HAUT, très Puissant Roi & Seigneur, je suis un des premiers „ Castillans qui ayent fait le Voyage du Nouveau Monde. J'y ai vécu „ long-tems, & j'ai vû de mes propres yeux ce que la plûpart ne rapportent que sur le témoignage d'autrui. Mon Père est mort dans le même „ Pays, après y avoir vécu, comme moi, dès l'origine des découvertes. „ Sans m'attribuer l'honneur d'être meilleur Chrétien qu'un autre, je me „ suis senti porté par un mouvement de compassion naturelle à repasser en „ Espagne, pour informer le Roi, vôtre Ayeul, des excès qui se commettoient dans les Indes. Je le trouvai à Placentia. Il eut la bonté de m'écouter; & dans le dessein d'y apporter du remède, il remit l'explication „ de ses ordres à Seville: mais la mort l'ayant surpris en chemin, sa volonté royale & toutes mes représentations demeurèrent sans effet. Après „ son trépas, je fis mon rapport aux Régens du Royaume, les Cardinaux „ Ximenès & Tortosa, qui entreprirent de réparer le mal par de sages mesures, mais la plûpart mal exécutées. Ensuite, Vôtre Majesté étant venu prendre possession de ses Etats, je lui ai représenté la situation de ses „ malheureuses Colonies, à laquelle on auroit alors remédié, si dans le même tems le Grand Chancelier n'étoit mort à Sarragosse. Aujourd'hui, je „ recommence mes travaux pour ce grand objet.

„ L'ENNEMI de toute vertu ne manque pas de Ministres, qui tremblent „ de voir l'heureux succès de mon zèle. Mais, laissant à part un moment „ ce qui touche la conscience, l'intérêt de Vôtre Majesté est ici d'une si „ haute importance, que les richesses de tous les Etats d'Europe ensemble „ ne peuvent être comparées à la moindre partie de celles du Nouveau „ Monde; & j'ôse lui dire qu'en lui donnant cet avis, je lui rends un aussi „ grand service que jamais Prince en aît reçu de son Sujet. Non que je „ pré-

(v) „ Là-dessus, dit-il, Chievres & le „ Chancelier retournèrent consulter avec le „ Roi. Puis ayant repris leurs places, le „ Chancelier dit à Las Casas; " Messire „ Barthelemi, Sa Majesté vous commande „ de parler ". Les Flamands l'appelloient ainsi, & Gatinara les imitoit, quoiqu'Italien, *ibidem*.

SUITE DES DECOUVERTES. 1516.

„ prétende aucune espèce de gratification ou de salaire. Ce n'est pas seulement à servir Vôtre Majesté que j'aspire. Il est certain même, que dans toute autre supposition que celle d'un ordre exprès, le seul motif de son service ne m'auroit pas ramené des Indes en Europe: mais je crois en rendre beaucoup à Dieu, qui est si jaloux de son honneur, que je ne dois pas faire un pas pour l'avantage de Vôtre Majesté, auquel il n'ait la première part. Aussi le prens-je à témoin que je renonce à toutes sortes de faveurs & de récompenses temporelles; & si jamais j'en accepte, ou moi-même, ou par quelqu'un qui les reçoive en mon nom, je veux être regardé comme un Imposteur & un Faussaire, qui auroit trompé son Dieu & son Roi. Apprenez donc, Sire, que les Naturels du Nouveau Monde sont capables de recevoir la Foi, de prendre de bonnes habitudes, & d'exercer les actes de toutes les vertus. Mais c'est par la raison & les bons exemples qu'ils y doivent être excités, & non par la violence; car ils sont naturellement libres; ils ont leurs Rois & leurs Seigneurs naturels, qui les gouvernent suivant leurs usages. A l'égard de ce qu'a dit le Révérend Evêque, qu'ils sont nés pour la servitude, suivant l'autorité d'Aristote, sur laquelle il paroit qu'il se fonde, il y a autant de distance de la vérité à cette proposition, que du Ciel à la Terre. Quand le Philosophe auroit été de cette opinion, comme le Révérend Evêque l'affirme, c'étoit un Gentil, qui brûle maintenant dans les Enfers, & dont la doctrine ne doit être admise qu'autant qu'elle s'accorde avec celle de l'Evangile. Nôtre sainte Religion, Sire, ne fait acception de personne. Elle se communique à toutes les Nations du Monde. Elle les reçoit toutes sans distinction. Elle n'ôte à aucune sa liberté, ni ses Rois; elle ne réduit pas un Peuple à l'esclavage, sous prétexte qu'il y est condamné par la Nature, comme le Révérend Evêque veut le faire entendre. J'en conclus, Sire, qu'il est de la dernière importance, pour Vôtre Majesté, d'y mettre ordre au commencement de son Règne (x)".

Discours du Missionnaire Francifcain.

APRÈS Las Casas, le Missionnaire Franciscain reçut ordre de parler à son tour. Il le fit dans ces termes: „ Sire, je reçus ordre de passer dans l'Isle Espagnole, où je demeurai quelques années. On m'y donna la Commission de faire le dénombrement des Indiens. Il y en avoit alors quantité de milliers. Quelque tems après, je fus encore chargé du même ordre, & je trouvai ce nombre extrêmement diminué. Si le sang d'Abel, c'est-à-dire celui d'un seul Mort, injustement répandu, a crié vengeance & l'a obtenue du Ciel, Dieu sera-t'il sourd au cri de ce déluge de sang qu'on ne cesse pas de répandre? Je conjure donc Vôtre Majesté, par le Sang de Nôtre-Seigneur, & par les plaies du grand Saint dont je porte l'Habit, d'apporter un prompt remède à des maux, qui ne

„ man-

(x) On s'est attaché à rendre ce Discours tel qu'il est dans Herrera. L'Historien de Saint-Domingue en donne un tout différent; & la confiance qu'on doit à un Ecrivain de sa profession, lorsqu'il vante sa fidélité & celle de ses Mémoires, oblige de croire qu'il ne l'a pas tiré de son imagination; mais il ne cite point sa source. *Histoire de Saint-Domingue*, Liv. 5. pages 174 & suiv.

Suite des Decouvertes.

1516.

„ manqueroient pas d'attirer sur vôtre Couronne l'indignation & les rigou-
„ reux châtimens du souverain Maître des Rois (y)".

Discours de l'Amiral Dom Diegue Colomb.

Dom Diegue Colomb eut ordre ensuite de donner son avis. Les grands maux, dit-il, qu'on venoit de représenter, n'étoient que trop manifestes; & les Ministres de la Religion, qui s'étoient tant de fois élevés contr'eux, en étoient les véritables témoins. C'étoit justement qu'après avoir vû l'inutilité de leur zèle, ils se croyoient obligés d'apporter leurs plaintes au pied du Trône. Bientôt les Indes ne seroient plus qu'un vaste désert; & lui, qui n'avoit pas d'autre ressource que l'Etablissement qu'il y avoit obtenu de la Couronne, ne voyoit déja plus de lieu au Monde où il pût se retirer. Il ajoûta qu'il n'avoit pas eu d'autre motif pour faire le voyage d'Espagne, & qu'il assuroit Sa Majesté, que de toutes les affaires qu'Elle avoit à terminer, c'étoit une des plus importantes pour sa gloire & sa conscience.

L'Evêque du Darien approuve Las Casas.

Aussi-tôt que l'Amiral eut fini, l'Evêque du Darien demanda la permission de parler encore une fois. Mais, après un moment de consultation avec le Roi, le Chancelier lui dit que s'il avoit quelque chose à repliquer, Sa Majesté lui ordonnoit de le mettre par écrit, & qu'on y feroit une sérieuse attention. Ce Prélat fit deux Mémoires, qui regardoient uniquement Pedrarias & la Province du Darien; & dans une Assemblée, qui se tint chez le Chancelier, il déclara qu'il approuvoit les vûes & l'entreprise de Las Casas. Mais une fièvre maligne l'ayant emporté dans l'espace de trois jours, & Charles étant attendu par sa Flotte, à la Corogne, pour aller recevoir la Couronne de l'Empire, l'affaire des Indes demeura suspendue. Il paroit que ce jeune Prince commençoit à craindre que la jalousie n'eût quelque part à la protection déclarée que le Chancelier & les Seigneurs Flamands accordoient à Las Casas, & qu'il vouloit attendre des informations moins suspectes sur un point dont il sentoit l'importance (z).

L'affaire des Indes est suspendue.

(y) Herrera, *Tom. 2. Liv. 4. Chap. 5.*
(z) *Ibid.* Liv. 4. Chap. 5. *Hist. de Saint-Domingue*, Liv. 5. pages 179 & précédentes.

Dernier Voyage de Jean Diaz de Solis, & Découvertes au Sud.

Diaz de Solis.

Voyage de Jean Diaz de Solis.

Pendant le cours de ces Négociations, qui n'avoient pas duré moins d'environ trois ans, plusieurs Avanturiers avoient tenté de nouvelles découvertes; mais la plûpart vers le Sud, par un ordre particulier du Roi, qui craignoit que les Portugais ne vinssent moissonner de ce côté-là ses plus belles espérances, & qui se promettoit d'ailleurs, sur les raisonnemens des Cosmographes, de trouver un passage par cette voye pour le Commerce des Moluques. Son impatience avoit été si vive, qu'ayant fait armer deux Vaisseaux, dont il avoit donné le Commandement à Jean *Diaz de Solis*, le plus habile Navigateur de ce tems, il n'avoit point attendu que tous les préparatifs fussent achevés, pour les presser de lever l'ancre; & l'un des deux s'étoit ouvert au moment du départ. Cependant, on l'avoit reparé avec tant de diligence, que Solis s'étoit trouvé en état de mettre à la voile le 8 d'Octobre 1515. Il n'étoit arrivé qu'à la fin de la même année à la vûe du Cap Saint-Augustin, d'où il s'étoit avancé vers l'embouchure du Fleuve de

Ses découvertes au Sud de l'Amérique.

Diaz de Solis. 1516.

de Janega, sur la Côte du Bresil, & de-là au Cap de Navidad. Ce Voyageur, continuant sa route jusqu'à la vûe d'un Fleuve, qu'il nomma *los Innocentes*, à vingt-trois dégrés quinze minutes de latitude australe, se rendit de-là au Cap qu'il nomma *Canante*, à vingt-cinq dégrés, & proche d'une Isle qui reçut de lui le nom de la *Plata*. Ensuite, il alla mouiller à vingt-sept dégrés, dans une Baye, qu'il appella *Bahia de los Perdidas*; d'où passant le Cap de *Corriente*, il prit terre au vingt-neuvième dégré. De-là, il reconnut l'Isle, qu'il nomma *Saint-Sébastien*, & trois autres Isles, auxquelles il donna le nom de *los Lobos*; après quoi, il entra au trente-cinquième dégré, dans un Port qu'il appella, du nom du jour, *N. D. de la Chandeleur*, & dont il prit possession au nom de la Castille. Enfin, il mouilla à trente-quatre dégrés vingt minutes, dans un grand Fleuve, qu'il nomma *los Platos*, & qui a pris depuis le nom de *Rio de la Plata*. Ce fut le terme de sa navigation & de sa vie. Ses Compagnons rapportèrent qu'étant descendu dans sa Barque avec quelques Soldats, pour s'approcher d'une Troupe d'Indiens qui se présentoient sur une des rives du Fleuve, il y avoit été tué, mis en pièces & dévoré par ces Barbares, lui & tous ceux qui l'accompagnoient (*a*).

Sa fin tragique.

D'un autre côté, quelques Avanturiers de la Colonie du Darien, sous la conduite d'*Espinosa*, avoient poussé leurs découvertes l'espace d'environ cent-cinquante lieues, sur les Côtes de la Mer du Sud, d'où ils étoient revenus chargés de richesses (*b*). Un Officier, nommé Dom Diego d'*Albitez*, se trouvant proche du Fleuve *Cocubira*, avec un Détachement de cette Troupe, apprit d'un Cacique, qu'il avoit fait prisonnier, que dans un Edifice à deux lieues de-là, il trouveroit un immense trésor. Il s'y rendit, avec toute l'ardeur que cette nouvelle étoit capable de lui inspirer. Une Femme Indienne, qu'il avoit à sa suite, lui dit que cet Edifice étoit un Temple consacré aux Mauvais Esprits, & qu'ils avoient ordonné que la Terre s'ouvrît pour engloutir les Castillans. Albitez s'effraya peu d'un avis de cette nature. Le soir, en arrivant au Temple, il le vit trembler, comme un roseau agité par le vent. Alors, son courage & celui de tous ses gens ne résistant point à ce spectacle, ils s'armèrent, pendant toute la nuit, de signes de Croix & de prières; & l'arrivée du jour eut si peu de force pour les rassurer, qu'ils revinrent sans avoir ôsé toucher aux murs du Temple (*c*).

Découvertes sur les Côtes de la Mer du Sud.

Superstition plus forte que l'avarice.

Fernand *Ponce* & Barthelemi *Hurtado*, firent aussi des courses vers le Golfe d'*Oza*, & découvrirent le Port de *Nicoya*, auquel ils donnèrent le nom de *San-Lucar*. Vers le même tems, Pedrarias fit jetter les fondemens d'une Ville dans le Port d'*Acla*, pour se mettre en état de pousser ses Conquêtes, & d'envoyer des Brigantins sur la Mer du Sud.

Port de Nicoya.

Ville d'Acla.

(*a*) Herrera, *ubi suprà*, Liv. 1. Chap. 7.

(*b*) Quatre-vingts mille pesos d'or, & deux mille Esclaves.

(*c*) Le même, *Liv.* 2. *Chap.* 2.



Des-

Description de l'Isle Espagnole, vulgairement Saint-Domingue.

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

Position de cette Isle.

IL doit paroître assez étrange, que depuis près de deux cens cinquante ans, que cette Isle est fréquentée des Nations de l'Europe, on ne s'accorde point encore sur sa véritable position. Un Missionnaire Jesuite (*a*), qui pendant un fort long séjour, a pris soin d'observer toutes les Eclipses, prétend avoir trouvé constamment quatre heures 43 minutes & 51 secondes de différence entre le Méridien de l'Observatoire de Paris & celui du Cap François; d'où il s'ensuit que ce Port est au 308e dégré de longitude. Le Père Feuillée, suivant l'Observation des Satellites de Jupiter, à la Caye Saint-Louis, le met au 304e dégré; & la différence de longitude, entre la Caye Saint-Louis & le Cap François, n'est, au jugement de M. Frezier, que d'un dégré & environ 55 minutes. A l'égard de la latitude, il paroît certain que la Pointe de Saint-Louis proche du Port de Paix, qui est l'endroit de l'Isle le plus septentrional, est par le 20e dégré deux ou trois minutes; sur quoi le nouvel Historien remarque, qu'il faut reformer les Cartes Hollandoises, dont l'erreur a causé plusieurs naufrages sur les Ecueils voisins.

Son étendue.

L'ÉTENDUE de Saint-Domingue est d'environ cent soixante lieues de longueur, du Levant au Couchant; & de trente, dans sa largeur moyenne du Nord au Sud. Son circuit est d'environ trois cens cinquante lieues; & ceux qui lui en donnent six cens font le tour des Anses. Sa situation ne peut être plus avantageuse, au milieu de quantité d'autres Isles (*b*) qui forment un grand Archipel, où l'on diroit qu'elle est placée pour leur donner la loi. Elle a trois Pointes avancées, vers trois des plus grandes de ces Isles. Le Cap Tiburon, qui la termine au Sud-Ouest, n'est qu'à trente lieues de la Jamaïque. Entre celui de l'Espade, qui est sa Pointe orientale, & Portoric, on n'en compte que dix-huit; & douze seulement du Cap, ou Mole Saint-Nicolas, qui regarde le Nord-Ouest, à l'Isle de Cuba. Saint-Domingue est d'ailleurs entourée de plusieurs autres petites Isles, qui en sont comme les annexes, & dont elle peut tirer de fort grands avantages. Les plus considérables sont la *Saona*, la *Beata*, *Sainte-Catherine*, *Altavela*, *Avache*; la *Gonave*, & la *Tortue*; sans compter la *Navazza* & la *Mona*, dont la première est à dix lieues du Cap de Tiburon, vers la Jamaïque, & la seconde à moitié chemin du Cap de l'Espade à l'Isle de Portoric.

Ecueils qui la bordent.

IL semble que la Nature n'aît pas moins pourvû à la sûreté de cette grande Isle, par quantité de Rochers qui en rendent l'abord dangereux. Le côté du Nord est sur-tout bordé d'Ecueils & de petites Isles fort basses. On a crû long-tems que de tous ces Ecueils, celui que les Espagnols nomment *Abrojo*, & les François le *Mouchoir quarré*, étoit le plus reculé à l'Orient; mais on a reconnu, aux dépens d'un grand nombre de Navires, qu'il y avoit

(*a*) Liv. 1. pages 5 & 6.

(*b*) Ce sont toutes celles qui sont comprises sous le nom d'*Antilles*, & dont les principales seront décrites dans leur ordre. Elles sont renfermées entre les 8 & les 28 dégrés de latitude; & leur longitude s'étend depuis les 293 jusqu'aux 306 dégrés.

Description de l'Isle Espagnole.

avoit d'autres brisans au Sud-Est; ce qui, joint aux Observations sur lesquelles on a reculé l'Isle de vingt minutes vers le Sud, en a rendu l'accès beaucoup plus sûr. A l'Ouest du Mouchoir quarré, & presque sur la même ligne, on trouve de suite plusieurs grouppes de petites Isles assez basses, entre lesquelles il n'y a quelquefois de passage que pour des Canots. Les unes ont reçu le nom d'*Isles Turques*, & les autres celui de *Caïques*. Mais elles ne sont pas toutes aussi peu habitables qu'on le croit, & quelques-unes ont même des Côtes fort saines. Un Voyageur respectable (*c*), en ayant rangé une de fort près, sur un Navire de 400 tonneaux, y remarqua, dans plusieurs endroits, des Terres assez élevées & d'une bonne nature. Les Isles Turques, qui sont les plus orientales, se nomment aussi *Amanas*. Elles ont des Salines naturelles, dont les Anglois de la Bermude & de la Jamaïque tirent un grand profit.

Isles Turques & Caïques.

Les Lucayes suivent, après les Caïques, & n'en sont séparées que par un débouquement assez étroit. C'est aujourd'hui le passage de tous les Navires, qui sortent du Cap François pour retourner en France. Les plus occidentales des Lucayes ne sont séparées de la Floride que par un Canal, qui n'a nulle part plus de vingt lieues de largeur, & qui tire son nom de *Bahama*, la dernière de toutes ces Isles. Depuis les ravages des Espagnols, elles sont demeurées sans Habitans, à l'exception de celle de la *Providence*, où les Anglois ont un petit Etablissement. Mais on y voit une quantité prodigieuse de toutes sortes de gibier. Leurs Côtes sont aussi beaucoup plus poissonneuses que celles des grandes Isles, & sur-tout que celles de Saint-Domingue, qui le sont très peu, si ce n'est aux embouchures des Rivières, & dans l'étendue de la Marée, c'est-à-dire, au plus, l'espace d'un quart de lieue; sur quoi l'on observe qu'en aucun endroit des Antillles, le flux ne monte jamais plus de trois pieds (*d*).

Isles Lucayes.

On a déja remarqué qu'à l'arrivée des Espagnols, l'Isle de Saint-Domingue étoit nommée, par ses Habitans, *Quisgueia* & *Hayti*, deux noms tirés de leur Langue, dont le premier signifioit une *grande Terre*; & le second, une *Terre montagneuse*. Mais elle a perdu l'un & l'autre, en changeant de Maîtres. Ses Conquérans la trouvèrent divisée en cinq Royaumes, indépendans les uns des autres, & en quelques Souverainetés moins puissantes, dont les Seigneurs portoient le nom de *Caciques*, comme ceux des principales Divisions. De ces cinq Royaumes, l'un se nommoit *Magua*, qui signifie *Royaume de la Plaine*. Il comprenoit ce qu'on a depuis nommé la *Vega-Réal*; ou du moins il en comprenoit le milieu & la meilleure partie. La Vega-Réal est une Plaine de quatre-vingts lieues de long, qui en a dix dans sa plus grande largeur. On assure (*e*) qu'il y coule plus de trente mille Rivières, parmi lesquelles il s'en trouve douze, aussi larges que l'Ebre, & le Guadalquivir. Les autres ne sont que des Torrens & des Ruisseaux, dont elle reçoit un prodigieux nombre, d'une longue chaîne de Montagnes qui la bornent à l'Occident; & la plûpart rouloient de l'or avec leur sable. Aussi

Noms Indiens de l'Isle Espagnole.

Son ancienne division en cinq Royaumes.

Magua.

(*c*) Le Père de Charlevoix, Historien de Saint-Domingue. *Liv.* I. *page* 8.

(*d*) *Ibidem.*

(*e*) Barthelemi de Las Casas, qui y avoit fait un long séjour.

Aussi ce Canton est-il voisin des fameuses Mines de Cibao, qu'on a nommées tant de fois: mais elles n'étoient pas du Royaume de Magua, dont le Souverain se nommoit *Guarinoex*. Ce Prince avoit sa Capitale dans le lieu où les Espagnols bâtirent une autre Ville, sous le nom de *la Conception de la Vega*.

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

Marien.

LE second Royaume étoit celui de *Marien*, que plusieurs Historiens représentent aussi grand & plus fertile que le Portugal. Il comprenoit toute cette partie de la Côte du Nord, qui s'étend depuis l'extrêmité occidentale de l'Isle, où est le Cap S. Nicolas, jusqu'à la Rivière *Yaqué* ou *Yaqui*, nommée *Monte Christo* par Christophe Colomb, & comprenoit toute la partie septentrionale de la Vega-Réal, qui s'appelle à présent la *Plaine du Cap François*. C'étoit au Cap même, que *Guacanagari*, Roi de Marien, faisoit sa résidence; & c'est de son nom, que les Espagnols donnent encore aujourd'hui le nom d'*el Guaric* à ce Port.

Maguana.

LE troisième Royaume, nommé *Maguana*, renfermoit la Province de *Cibao*, & presque tout le cours de la Rivière *Hattibonito*, ou l'*Artibonite*, qui est la plus grande de l'Isle. *Caonabo*, qui y règnoit, étoit Caraïbe. Il étoit venu dans l'Isle, en Avanturier, qui cherche un Etablissement. Son courage & son esprit l'ayant rendu redoutable aux Insulaires, il n'avoit pas eu beaucoup de peine à se former parmi eux un Etat considérable. Sa demeure ordinaire étoit le Bourg de Maguana, d'où son Royaume avoit tiré son nom. Les Espagnols en firent une Ville, sous le nom de *San-Juan de la Maguana*, mais elle ne subsiste plus; & c'est le Quartier où elle étoit située, que les François appellent aujourd'hui la *Savane de San-Ouan*. Caonabo étoit, sans contredit, le plus puissant Monarque de l'Isle, & celui qui soutenoit le mieux la dignité de son rang.

Xaragua.

LE Royaume de *Xaragua*, qui étoit le quatrième, devoit son nom, ou le donnoit, à un assez grand Lac, dont on verra bientôt la Description. C'étoit le plus peuplé & le plus étendu. Il comprenoit toute la Côte occidentale de l'Isle, & une bonne partie de la méridionale. Sa Capitale, nommée aussi *Xaragua*, étoit à-peu-près dans le lieu qu'occupe aujourd'hui le *Bourg du Cul-de-Sac*. Les Peuples de ce Royaume l'emportoient sur tous les autres par la taille & la figure, par la politesse des manières, & par l'élégance du langage. On y voyoit aussi plus de Noblesse. Le Roi, qui se nommoit *Bohechio*, étoit Frère d'*Anacoana*, Princesse d'un mérite distingué, dont la honteuse fin deshonore les Espagnols.

Higuey.

ENFIN, le cinquième Royaume étoit le *Higuey*, qui occupoit toute la Partie orientale de l'Isle, avec le Fleuve Yaqui pour borne à la Côte du Nord, & le Fleuve d'*Ozamo* à celle du Sud. Ses Peuples étoient plus aguerris que tous les autres, parce qu'ils avoient souvent à se défendre des Caraïbes, qui faisoient de continuelles descentes sur leurs Côtes. Cependant, comme ils n'entendoient pas bien l'art de se servir de leurs fléches, ils ne se défendoient le plus souvent que par la fuite. Leur Souverain, nommé *Cayacoa*, étant mort peu de tems après l'arrivée des Espagnols, sa Veuve embrassa le Christianisme, & reçut le nom d'*Agnes Cayacoa*. Elle ne survécut pas long-tems à son Mari; & leurs Etats passèrent à *Cotubanama*,

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

ma, puissant Cacique, qui fit, jusqu'à sa destruction, son séjour ordinaire vers la Presqu'Isle de Samana (*f*).

Villes bâties par les Espagnols.

Les Espagnols ayant bientôt changé l'ancienne forme du Gouvernement de l'Isle, on y vit naître par leurs mains quantité de Villes, dont on a rapporté successivement l'origine. Après la ruine de San-Domingo, qui fut renversée en 1502 par un ouragan, Ovando, Gouverneur Général, changea la situation de cette Place, qui étoit à l'Orient du Fleuve d'Ozama. Il la transporta sur l'autre Rive, par la seule raison qu'il s'y trouvoit déja quelques Habitations Espagnoles. On l'accuse de n'avoir pas fait réflexion, que pour la commodité d'un petit nombre de Particuliers, il faisoit perdre, à la Ville, deux avantages considérables, dont l'un ne pouvoit être remplacé, & l'autre ne pouvoit l'être sans qu'il en coûtât beaucoup. La Ville, étant à l'Ouest, se trouve continuellement enveloppée des vapeurs du Fleuve, que le Soleil chasse devant lui; ce qui est fort incommode dans un Pays si humide & si chaud. D'un autre côté, elle se trouve privée d'une source d'excellente eau, dont elle jouissoit dans sa première situation; & comme l'eau des Puits & celle du Fleuve sont saumâtres, on n'y a suppléé jusqu'à présent que par des Citernes. Un Officier François (*g*), qui a commandé long-tems dans une Place de l'Isle, & qui en connoissoit toutes les Parties, rapporte qu'on a découvert une autre source à cent pas de la Ville, du côté du Nord, & que tous les Navires y font leur provision d'eau; mais que les Habitans, la trouvant presqu'aussi éloignée que celle qui est à l'Est de la Rivière, s'en tiennent aux Citernes, malgré leurs mauvaises qualités. On justifie Ovando par le dessein qu'il avoit de faire, au milieu de la Ville, un Réservoir, avec une magnifique Fontaine, pour y recevoir les eaux d'une autre Rivière, nommée la *Hayna*, qui sont excellentes, & qu'il ne falloit faire amener que d'environ trois lieues. Mais il fut rappellé avant l'exécution de son projet.

San-Domingo change de situation.

Ses incommodités.

Sa description, & quelle étoit autrefois sa beauté.

Ceux, qui ont vû la Capitale de Saint-Domingue dans tout son lustre, assûrent qu'il ne lui manquoit que cet ouvrage, pour être une des plus belles Villes du Monde. Elle est située sur un terrain parfaitement uni, où elle s'étend du Nord au Sud le long du Fleuve, dont la Rive est bordée de beaux Jardins. La Mer borne la vûe au Midi, comme le Fleuve & ses bords la terminent à l'Orient; & ces deux côtés occupent plus de la moitié de l'Horison, parce que le Fleuve tourne un peu à l'Ouest. La Campagne, des deux autres côtés, est d'une beauté singulière. L'intérieur de la Ville répondoit à de si beaux dehors. Les Rues étoient larges & bien percées, & les Maisons exactement alignées. La plûpart étoient bâties d'une sorte de marbre, qu'on a trouvé dans le voisinage. Les autres étoient d'une

(*f*) Las Casas donne à cette Province une Reine, qu'il nomme *Hygueanava*. Il ajoûte que les Espagnols la firent pendre, comme Anacoana; mais on n'en trouve aucune trace dans les autres Historiens. C'étoit peut-être une Cacique particulière de quelque Canton du Higuey.

(*g*) M. Butet, Lieutenant de Roi & Commandant à *Bayaba*, qui a parcouru toute l'Isle en 1716 & 1717, & dont le nouvel Historien s'est procuré le Journal. *Liv.* 1. *page* 23, & *Liv.* 3. *pages* 287 & *suiv.*

S^T D O M I

[I N G U E.

ne espèce de terre, extrêmement liante, qui durcit à l'air, & qui dure presqu'autant que la Brique. Le pied des murs est encore baigné par la Mer, & lui fait une digue assez forte pour la mettre à l'abri de ses fureurs. Les Navires passent le long de la Ville, & le mouillage y est bon par-tout, pour les Vaisseaux même de Guerre, s'ils y pouvoient arriver; mais l'entrée du Fleuve est coupée par une Barre, qui n'a ordinairement qu'onze pieds d'eau, treize à quatorze en Marée haute, & quinze au plus dans les grandes Marées. La Rade extérieure est assez sûre, excepté depuis le milieu de Juillet jusqu'au premier d'Octobre, qu'il règne sur cette Côte des ouragans d'une violence extraordinaire.

Description de l'Isle Espagnole.

Le terrain des environs de la Ville n'est pas le meilleur de l'Isle. Il est raboteux, inégal, semé de petites Collines, & d'un fond de pure argille. Aussi les Espagnols y font-ils fabriquer beaucoup de Briques, & de très belles Poteries, d'une terre plus fine & plus rouge que celle de la Havane, dont on fait d'ailleurs tant de cas; & l'eau s'y conserve extrêmement fraîche. La stérilité de la terre est compensée par un air assez frais, qu'on attribue en partie à la Rivière & à la Mer, dont la plus grande moitié de la Ville est environnée, en partie au Salpêtre qui s'y trouve en abondance. Les vents du Nord, qui y règnent toutes les nuits, & les brises de l'Est & de l'Est-Sud-Est, qui y soufflent ordinairement tous les jours, contribuent aussi beaucoup à cette fraîcheur: ce qui n'empêche point que les Espagnols n'y soient sujets à une maladie qui leur est particulière, & qu'ils appellent *Pasmo*. Elle attaque les nerfs, qui se roidissent & se retirent: le sang se congele dans les veines; les Malades souffrent beaucoup du défaut de respiration, & c'est rarement qu'ils en guérissent. On a vû quelques Nègres mourir de ce mal, mais on assure qu'aucun François n'en est attaqué. La Lèpre est assez commune aussi dans cette Capitale, & quelques-uns en attribuent la principale cause à l'eau des Citernes. Il se trouva dans l'enceinte de la Ville une Mine de Vif-argent fort abondante, qui fut fermée par un ordre de la Cour. On y découvrit même une Mine d'Or; mais elle rapportoit peu. Les débordemens du Fleuve Ozama ne sont ni fréquens, ni dangereux, parce que ses bords sont fort élevés. Cependant il pleut beaucoup dans ce quartier de l'Isle, & les plus grandes sécheresses n'y durent pas plus d'un mois. Les pluyes, qui viennent ordinairement du Nord-Est & du Sud-Est, s'arrêtent à quatre lieues sous le vent, aux environs de la Rivière Yuna; & l'on a observé que tous les quartiers qui sont à l'Ouest de la Capitale, jusqu'à ceux qu'occupent aujourd'hui les François, sont si souvent exposés aux sécheresses, que les Bestiaux y périroient de soif, si l'on n'avoit soin de les mener dans les doubles Montagnes, pour les y nourrir de feuilles d'Arbres; précaution, qui n'en sauve même qu'une partie. Enfin, les tremblemens de terre sont assez fréquens aux environs du Fleuve Ozama; mais ils n'y causent presque jamais d'effets dangereux.

Qualités du Pays qui l'environne.

Maladies dont il est affligé.

Ovando bâtit une Forteresse, qui s'est conservée jusqu'aujourd'hui. Le Palais, qu'il éleva pour sa demeure, étoit d'une magnificence achevée. Il fonda un Couvent pour les Pères de Saint-François, & un Hôpital, sous le titre de *Saint-Nicolas*, dont il portoit le nom. Quelques années après, les Religieux de Saint-Dominique & de la Merci vinrent aussi s'établir dans San-

Forteresse & Edifices publics de San-Domingo.

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

San-Domingo; & le Tréforier Paffamonte fonda un fecond Hôpital, fous le nom de *Saint-Michel*. On y éleva une fuperbe Cathédrale (*h*), & plufieurs belles Eglifes. Jamais Ville ne parvint fi promptement au plus haut dégré de fplendeur. Quelques Particuliers, qui s'étoient enrichis, fe firent honneur de bâtir des Rues entières, dont ils ne furent pas long-tems à retirer leurs avances, avec de fort gros profits. En un mot, San-Domingo devint prefque tout-d'un-coup une fi grande & fi belle Ville, qu'Oviedo ne craignit point de dire à l'Empereur Charles-Quint, que l'Efpagne n'en avoit pas une feule qui pût lui être préferée, & que Sa Majefté Impériale habitoit fouvent des Palais qui n'avoient, ni les commodités, ni l'étendue, ni la richeffe de quelques-unes des Maifons de la Capitale des Indes Efpagnoles (*i*). Mais fon éclat ne dura guères plus long-tems que ce titre. Des conquêtes plus brillantes firent bientôt choifir, à l'Efpagne, un autre Siége de fes forces & de fa grandeur.

Eloge qu'Oviedo en fait à Charles-Quint.

Villes & Bourgades de l'Isle.

ON a vû qu'après la Guerre de 1503, Ovando fit bâtir quantité de Villes & de Bourgades, dans des lieux qu'il jugea les plus avantageux pour l'affermiffement de la Colonie. *Sainte-Marie de la Vera-Paz* fut formée dans le Royaume de Xaragua, des premiers Efpagnols qui s'y étoient retirés, affez près d'un Lac du même nom, à deux lieues de la Mer, dont elle fut plus approchée dans la fuite, fous le nom de *Santa-Maria del Puerto*. Mais le nom d'*Taguana*, que les Infulaires donnoient à ce dernier lieu, ayant prévalu dans l'ufage, les François en ont formé celui de *Leogane*. Cette Ville étoit éloignée d'environ foixante & dix lieues de la Capitale. A huit lieues au Nord de San-Domingo, Ovando fonda *Buonaventura*; & vers le milieu de l'Ifle, entre les deux Rivières d'Yaqui & de Neyva, *San-Juan de la Maguana*. A vingt-quatre lieues de la Capitale, on vit naître, près du Port d'*Azua*, une bonne Ville, fous le nom d'*Azua de Compoftel*, dans un lieu qui n'avoit été jufqu'alors qu'une Habitation d'un Commandeur de Galice. *Villa Nueva d'Yaquimo* & *Salvatiera de la Savana* furent établies vers le même tems. Pendant que *Puerto Réal* s'élevoit d'un autre côté, Rodrigue de *Meflia* fit bâtir *El Cotuy*, à feize lieues au Nord de San-Domingo, & *Guahaba* (*k*), fur la même Côte. Ces neuf Villes, jointes à celles de la *Conception de la Vega*, de *Bonica*, de *Bonao*, de *Puerto di Plata*, & de *Goava*, qui devoient leur origine aux Colombs, en faifoient quatorze dès l'année 1504 (*l*), fans y comprendre la Capitale, & deux Fortereffes dans le Higuey, qui furent auffi changées en Villes, fur la fin de la même année. Mais celles de Salvatiera, d'Yaquimo, de San-Juan de la Maguana, de Bonao, de Buonaventura, de Guahaba & de Puerto Réal, ne fe foûtinrent guères plus d'un fiècle. La Conception de la Vega, que Charles-Quint avoit pris plaifir à faire peupler, fut renverfée en 1564, par un tremblement de terre (*m*). Yaguana & Puerto di Plata furent abandonnées, par diverfes rai-

Origine de Leogane.

(*h*) Elle ne fut érigée en Métropole qu'en 1547.

(*i*) Oviedo, Hiftoire de Saint-Domingue, *Liv.* 3. *pages* 292 *&* *précédentes*.

(*k*) Ou Larez de Guahaba.

(*l*) Hiftoire de Saint-Domingue, *Liv.* 4. *page* 12.

(*m*) Il n'en eft refté qu'un Village, qui fe nomme *la Vega*, formé de fes débris, à deux lieues au Sud-Eft de la Plata. Mais on voit en-

raisons, en 1616; & les Habitans de la première formèrent une autre Ville à l'Orient, sous le nom de *Bayaguana*, tandis que ceux de Puerto di Plata s'approchèrent de la Capitale, & bâtirent *Monte di Plata*. Les François, qui partagèrent ensuite l'Isle de Saint-Domingue avec les Espagnols, y firent divers Etablissemens, dont la description appartient à d'autres tems, & fera naître l'occasion de rappeller l'état de ceux de l'Espagne à leur arrivée.

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

Climat de l'Isle Espagnole.

Vent de l'Ouest qu'on nomme Brise, & ses effets.

A juger du climat de Saint-Domingue par la situation de cette Isle, on s'imagineroit que la chaleur y est éxcessive pendant les six mois que le Soleil passe entre la Ligne & nôtre Tropique. Mais un vent d'Orient, qui se nomme *Brise* (*n*), sert beaucoup à la rallentir. Le nouvel Historien de l'Isle s'étend beaucoup, après d'Acosta, sur la cause de ce vent, dont il prétend expliquer jusqu'aux moindres variations. Il paroît suffire ici d'ajoûter, avec lui, que la Brise ne se fait guères sentir, sur les Côtes, que vers les neuf ou dix heures du matin, & qu'elle croît à mesure que le Soleil monte sur l'Horison, comme elle décroît à mesure qu'il descend, pour tomber enfin tout-à-fait avec lui. Les pluyes contribuent beaucoup aussi à temperer le climat de Saint-Domingue. Elles y sont fréquentes, sur-tout dans les plus grandes chaleurs (*o*). Mais en rafraîchissant l'air, elles causent une fâcheuse humidité, qui corrompt la viande en moins de 24 heures, & qui oblige d'enterrer les Morts, peu d'heures après qu'ils ont expiré. La plûpart des fruits mûrs pourrissent presqu'aussi-tôt qu'ils sont cueillis; & ceux même, qu'on cueille avant leur maturité, ne sont pas longtems sans se gâter. Le pain, s'il n'est fait comme du biscuit, se moisit en deux ou trois jours. Les vins ordinaires y tournent, & s'aigrissent bientôt. Le fer s'y rouille du soir au matin; & ce n'est pas sans peine qu'on conserve le riz, le maïs & les féves, d'une année à l'autre, pour les semer (*p*).

Variété des climats de l'Espagnole.

CEPENDANT la différence des qualités du terroir en met assez dans l'air pour causer une extrême variété dans les climats de l'Isle. Un Canton est continuellement inondé de pluye, pendant qu'il n'en tombe presque jamais dans celui qui le touche. Les nuages s'arrêtent en arrivant sur ses confins. Il s'en détache seulement de petites vapeurs, qui se dissipent après avoir répandu quelques goutes de pluye. Le Tonnerre se fait rarement entendre à Saint-Domingue, depuis le mois de Novembre jusqu'en Avril, parce qu'alors le Soleil ne demeure pas assez long-tems sur l'Horison, pour enflammer les exhalaisons de la Terre (*q*). Dans ce tems, néanmoins, les nuits

encore, au milieu des masures de cette Ville, un Monastère tout entier, deux Fontaines & quelques restes de Fortifications. *Histoire de Saint Domingue*, Liv. 6. page 327.

(*n*) Ce nom lui vient apparemment de ce qu'il brise les rayons perpendiculaires du Soleil. On le nomme aussi *Alisé*, d'un vieux mot François qui signifie *uni*, *égal*. Voyez l'Histoire naturelle des Indes Orientales, Tome XVI. de ce Recueil.

(*o*) Quelques-uns prétendent qu'il y a des semaines où il y tombe autant de pluye, qu'il en tombe à Paris dans toute une année; ce que M. *Mariotte* fait monter, l'un portant l'autre, à 18 pouces cubiques.

(*p*) Histoire de Saint-Domingue, *ubi suprà*, page 13 & précédentes.

(*q*) Quoique l'élévation de cet Astre soit plus grande, à l'Equinoxe de Mars, qu'elle n'est à Paris au Solstice d'Eté, les jours y sont plus

nuits n'y sont jamais si noires, qu'on n'ait assez de clarté pour se conduire, à moins que le Ciel ne soit couvert. On en apporte deux raisons; l'une, que les Planettes, y étant plus élevées sur l'Horison, envoient une plus grande quantité de rayons; l'autre, que l'air y est plus pur & plus serein, parce que les vapeurs, dont il se charge, retombent plutôt en pluyes & en rosées que dans les Pays froids. De-là vient encore qu'il n'est pas rare d'y voir des Etoiles en plein midi, vers le Zenith, & d'y pouvoir lire des caractères assez menus à la clarté de la Lune, dont les rayons ont souvent assez de force pour produire des Arcs-en-ciel. Aussi-tôt que les pluyes ont cessé dans un endroit, les rosées y deviennent très abondantes; ce qui vient de la quantité de vapeurs que le Soleil éleve pendant le jour, & de la longueur des nuits, qui leur donnent le tems de se condenser. D'un autre côté, les brouillards n'y sont pas si communs, ou sont plutôt dissipés; parce que le Soleil, qui s'éleve perpendiculairement, acquiert bientôt assez de force pour les résoudre. La même raison fait qu'on s'y plaint peu du serein. Mais les nuits y sont très fraîches, sur-tout lorsque le tems est calme & le Ciel pur; ce qui est très ordinaire dans les Provinces intérieures. Il est rare qu'on y sente un souffle de vent, le matin; les rosées y sont si fortes, qu'elles blanchissent les Plaines, & l'on y voit même des gelées. Le froid est quelquefois si picquant, qu'on est obligé de s'approcher du feu. Ces Plaines étant environnées de Montagnes très hautes, on conçoit que le Soleil s'y couche plutôt & s'y leve plus tard qu'ailleurs; ce qui rend toûjours les nuits très longues.

Ce qu'on y appelle l'Hiver & l'Eté.

Il arrive, de cette variété d'air dans les différentes parties d'une même Isle, que ses Habitans ne conviennent point de ce qu'ils doivent nommer l'Hiver & l'Eté. Ceux qui sont à l'Ouest, au Sud, & dans le milieu des Terres, prennent pour l'Hiver le tems des orages, qui dure depuis Avril jusqu'en Novembre. Sur la Côte du Nord, on se rapproche plus de nôtre manière de compter; mais le vulgaire ne connoît point de Printems ni d'Automne. Ceux, qui observent de plus près le cours de la Nature, font commencer l'Hiver au mois de Novembre, & le font finir au mois de Février. Alors, les nuits & les matinées sont fraîches, & même un peu froides; les Plantes reçoivent peu d'accroissement, & les herbes prennent peu de nourriture, quoique ce soit le tems des grandes pluyes. Il en résulte souvent des mortalités parmi les Bestiaux. Le Printems suit, & dure jusqu'au mois de Mai. La Nature semble renaître alors; les Prairies sont revêtues d'une herbe nouvelle, la seve monte aux arbres, les plantes se parent de leurs fleurs, & l'air en est embaumé. Ensuite la sécheresse, qui vient faire disparoître tous ces agrémens, représente l'Eté; & c'est un Eté de la Zône torride, qui dure jusqu'à la fin d'Août. Enfin les orages, qui recommencent après quelque interruption, depuis le décours de la Lune d'Août jusqu'au mois de Novembre, mettent assez de ressemblance entre cette saison & nôtre Automne (r). Le tempérament des Européens s'accommode dif-

L'air de l'Isle est dangereux pour les Européens.

plus courts de quatre heures, & davantage; & comme, en tout tems, il tombe perpendiculairement pendant six mois, le crépuscule ne sauroit être fort long, *ibidem.*

(r) *Ibidem.*

difficilement d'un climat si peu régulier. Il faut y être naturalisé, ou se conduire avec beaucoup de sagesse, pour y vivre long-tems. La plûpart, après quelques années de séjour, s'apperçoivent d'une grande diminution de leurs forces. La chaleur mine insensiblement les plus robustes; & peu à peu l'humide radical se détruit, par une violente transpiration. Le teint du visage se ternit. On sent, dans l'estomac, une grande diminution de chaleur naturelle. Le sang qu'on se fait tirer, même par précaution, est livide. Une saignée indiscrete suffit pour causer l'hydropisie. Si l'on est échauffé par quelque exercice, loin d'avoir cette avidité que nous sentons pour les rafraîchissemens, on recherche au contraire tout ce qui est capable d'échauffer. On vieillit de bonne heure. Les Enfans, qui naissent dans l'Isle de Parens venus de l'Europe, sont moins formés, moins forts, & meurent en fort grand nombre. Mais l'Historien remarque aussi que tous ces maux viennent souvent du peu de soin qu'on a de se ménager, & des excès de débauche ou de travail; que d'un autre côté, à mesure que les Créoles s'éloignent de leur origine, ils y sont moins sujets; que les anciens Insulaires se portoient bien & vivoient long-tems; que les Négres y sont forts, & jouissent d'une santé inaltérable, aussi bien que les Espagnols, qui y sont établis depuis deux siècles; qu'il n'est pas rare de trouver parmi eux des Vieillards de 120 ans; enfin, que si l'on vieillit plutôt qu'ailleurs à Saint-Domingue, on y demeure plus long-tems vieux, sans ressentir les incommodités de l'extrême vieillesse (s).

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

Diversité de son Terroir.

CETTE différence de climats, qu'on éprouve dans l'Isle, venant en partie de la diversité de son terroir, on ne sera pas surpris qu'il s'y en trouve de toutes les sortes & de toutes les couleurs. Le meilleur est d'un noir tanné, & mêlé d'un peu de sable, qui le rend leger, *meuble* & poreux; mais les moins bons ne sont pas sans quelque utilité. La moitié de l'Isle est en Montagnes, dont la plûpart peuvent être cultivées jusqu'à la cime. On en voit quelques-unes de stériles, qui sont escarpées, & d'une hauteur extraordinaire; comme celles qui sont vers le Cap Tiburon, d'où l'on découvre celles de Sainte-Marthe, qui en sont éloignées de 180 lieues. En plusieurs endroits, celles des Côtes servent de digues aux flots de la Mer; & malheur, dit poëtiquement l'Historien, aux Vaisseaux qu'un coup de vent jetteroit sur des Côtes sans rivage, où l'on ne découvre que des Rocs sourcilleux, qui s'élevent à pic, & que cette raison fait nommer *Côtes de Fer*. Telle est particulièrement celle dont l'extrêmité orientale aboutit au Cap François, qui en a pris son nom, & l'occidentale au Port de l'Acul. Dans quelques terres, on ne creuse pas beaucoup sans trouver le tuf, ou l'argille, ou la terre glaise, ou un lit de sable; mais souvent aussi, la bonne terre a beaucoup de profondeur. Ce dernier terrain n'est pas toûjours le plus garni d'arbres; & l'on en donne pour raison que la sécheresse, durant trois ou quatre mois de suite, dans les trois quarts de l'Isle, empêche que ces terres ne fournissent aux arbres un suc suffisant pour les nourrir; au lieu que dans les autres, les pluyes & les rosées, qui sont arrêtées par des fonds durs, entretiennent le peu de bonne terre qui les couvre, dans l'humidité nécessaire.

Les racines des arbres y ont peu de profondeur.

(s) Ibidem.

Description de l'Isle Espagnole.

faire. Au reste, ces terres sans profondeur ne laissent pas de porter des arbres très hauts & très forts; ce qui doit passer pour une des merveilles de l'Isle. Les racines n'y sont pas enfoncées de plus de deux pieds, & la plûpart ne vont pas même si loin; mais elles s'étendent plus ou moins en superficie, suivant le poids qu'elles ont à soutenir, à l'exception du Caffier, qui pousse ses racines à-peu-près comme les arbres de l'Europe: mais il est venu d'ailleurs. Oviedo raconte que Christophe Colomb, entretenant un jour la Reine Isabelle de Castille de plusieurs propriétés des Pays qu'il avoit découverts, cette Princesse lui dit d'un air chagrin, à l'occasion des arbres de Saint-Domingue, qu'elle craignoit beaucoup qu'il n'en fût des Insulaires comme de leurs arbres, & qu'ils ne manquassent de solidité, de constance & de sincérité (*t*), Suivant l'observation du nouvel Historien, il auroit pû répondre que les arbres regagnoient, par l'étendue horisontale, ou par le nombre de leurs racines, ce qu'ils perdoient en profondeur; & qu'apparemment il y auroit aussi, pour les Habitans de l'Isle, une compensation, qui les dédommageroit d'un côté de ce qui leur manquoit de l'autre (*v*). L'arbre, dont les racines s'étendent le plus, est le Figuier. Elles vont au-delà de soixante & dix pieds. Celles des Palmiers, qui sont fort courtes, croissent en si grand nombre, que l'arbre n'en est pas plus incommodé du vent que les autres; quoique sa hauteur ordinaire soit de plus de cent pieds.

Réflexion de la Reine Isabelle à cette occasion.

Rivières dont l'Isle est arrosée.

L'Isle est arrosée d'un nombre incroyable de Rivières; mais on a déja fait remarquer que la plûpart ne doivent passer que pour des torrens & des ruisseaux, dont plusieurs sont extrêmement rapides. Les eaux en sont saines, & même salutaires, quoique si vives & si fraîches, qu'il en faut boire avec discrétion, & qu'il est dangereux de s'y baigner. On en distingue environ quinze, dont la largeur n'est pas moindre que celle de la Charente à Rochefort; & dans ce nombre, on ne comprend point les six principales, qui sont l'*Ozama*, dont l'embouchure forme le Port de San-Domingo; la *Neyva*, qui n'a de considérable que la quantité de bouches par lesquelles elle se décharge dans la Mer, & l'incommodité de changer souvent de lit: le *Macoris*, qui passe pour le plus navigable de tous les Fleuves de l'Isle, & tout à la fois le plus poissonneux, quoiqu'il ne vienne pas de fort loin; l'*Yaqui*, ou la Rivière de Monte Christo, à la source duquel on a trouvé une Mine d'or, & qui charie, avec son sable, des grains de ce précieux métal; l'*Yuna*, qui est extrêmement rapide, & dont la source est accompagnée d'une très abondante Mine de cuivre; l'*Hattibonite* (*x*) vulgairement *Artibonite*, qui est la plus longue & la plus large des six. Les trois premières se déchargent au Sud; les deux suivantes au Nord, & la dernière à l'Ouest (*y*).

Six principales.

Deux Lacs singuliers.

Tous les Historiens vantent deux Lacs, dont ils rapportent plusieurs singularités; l'un, qu'ils nomment le Lac de Xaragua, mais sur lequel ils ne s'accordent pas exactement avec les Cartes & les Relations modernes. Oviedo,

(*t*) Liv. 4. Chap. 17. page 57.

(*v*) Histoire de Saint-Domingue, *Liv.* I. page 20.

(*x*) Ce nom paroît Espagnol, & semble venir de *Hato Budeno*, ou *Hato Boniet*.

(*y*) Oviedo, *Liv.* 6. *Chap.* 7.

viedo, qui l'avoit visité en 1515, assure que sa longueur est de dix-huit lieues; que dans quelques endroits il en a trois de large, deux en d'autres & quelquefois moins d'une; qu'il reçoit plusieurs Rivières, & que par-tout, excepté à leur décharge, il est salé comme la Mer, avec laquelle il ne doute point qu'il ne communique; qu'on y pêche toutes sortes de poissons de Mer, à l'exception des Baleines, & de quelques autres de la première grandeur; qu'on y trouve sur-tout quantité de Turbots & de Requins, & que le Poisson de Rivière n'y manque point. D'un autre côté, le Missionnaire, dont le nouvel Historien a tiré ses Mémoires, prétend que ce Lac est séparé en deux parties inégales, par un Isthme assez long; & Pierre Martyr semble parler de deux Lacs au lieu d'un (z). Un Journal récent, dont on a déja fait valoir l'autorité (a), nous apprend que le *Cul-de-sac*, Bourgade Françoise, située à une lieue de la Mer, dans un enfoncement assez profond, qui se trouve presqu'au milieu de la Côte occidentale de l'Isle, & où l'on croit qu'étoit l'ancienne Xaragua, Capitale du Royaume de même nom, donne son nom à une espèce de Lac, ou d'Etang, de figure irrégulière, qui n'a que quatre lieues dans sa plus grande largeur, & beaucoup moins en plusieurs endroits, qui court Nord-Ouest & Sud-Est, & dont l'eau est douce, mais d'un goût très fade. A l'Est de cet Etang, on trouve une Plaine, connue aujourd'hui sous le nom de *Plaine des Verrettes*, dont la longueur, qui est de quatre lieues, est bornée des deux côtés par des Montagnes, & dont la largeur, qui est de trois lieues seulement, sépare l'Etang d'avec un autre de plus grande étendue, que les Espagnols nomment *Riquille*, & les François l'*Etang salé*. Ce dernier a huit lieues de long, Est-Sud-Est & Ouest-Nord-Ouest; & sa situation est à l'Est de la Plaine des Verrettes. Il a deux lieues, dans sa plus grande largeur. Ses eaux sont saumâtres; & l'Auteur du Journal, après les avoir observées trois fois, pendant quatre ou cinq heures, ne s'est point apperçu qu'elles montassent, ni qu'elles descendissent, non plus que dans l'Etang du Cul-de-sac. Il a remarqué aussi, dans l'un & dans l'autre, quantité de Caymans, sans y avoir apperçu de Requins, ni d'autres Poissons de Mer; d'où il conclut que l'opinion commune, suivant laquelle l'Etang salé communique à la Mer, est sans fondement, & que l'âcreté de ses eaux vient uniquement des Mines de sel, qui sont en abondance dans les Montagnes voisines. Outre ces deux Etangs, on trouve, à une lieue du second, un petit Lac, d'une lieue de circuit, qui s'y décharge, dans le tems des grandes eaux, par des ravines dont tout l'entre-deux est occupé. Suivant le même Journal, ce petit Lac est entre les Montagnes de la *Beata*, que les Ecrivains Espagnols nomment *Montagnes de Baoruco*, & dont une des extrêmités se termine à la Côte du Sud, vis-à-vis la petite Isle *Beata*. Le nouvel Historien, donnant aux Observations de M. Butet tout le poids qu'elles méritent, s'efforce de les concilier avec celles d'Oviedo, dont il n'ôse rejetter le témoignage oculaire. La difficulté de l'étendue, qui est assurément la principale, lui paroît levée par

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

Différentes opinions sur le Lac de Xaragua.

Plaine des Verrettes.

L'Etang salé, ou de Riquille.

(z) Décad. 3. Liv. 8.
(a) Celui de M. Butet, Commandant à Bayahia.

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

par la simple supposition que cet Historien avoit vû le Lac dans le tems de quelque inondation (*b*).

Lac visité sous le Gouvernement d'Ovando.

UN autre Lac, fort célèbre par les Castillans, est sur la cime d'une très haute Montagne. Ovando, troisième Gouverneur de l'Isle, en ayant entendu faire des récits merveilleux, donna la Commission de le visiter à deux Officiers de résolution; l'un nommé Pierre de *Lumbreros*; & l'autre, Rodrigue de *Mescia*. La Montagne, qui contient ce Lac, est si roide d'un côté, qu'ils ne purent y monter que de l'autre. Il est beaucoup plus long, sans être beaucoup plus aisé. Aussi les deux Observateurs, & les Indiens qui les accompagnoient, ne purent-ils aller jusqu'au terme. Outre la lassitude, ils furent arrêtés par un grand bruit, qui les effraya beaucoup. Cependant Lumbreros, surmontant la fatigue & le froid, continua de marcher par des détours fort pénibles. Le froid augmentoit, & le bruit devenoit terrible. Il arriva néanmoins au sommet de la Montagne, où il découvrit une sorte de Lagune, qui lui parut large d'un trait d'arbalête, sur deux ou trois fois autant de longueur. Mais il n'eut pas la hardiesse d'en approcher de plus près qu'à dix ou quinze pas, ni celle de la regarder plus de deux ou trois minutes. Le bruit, qui croissoit toûjours, lui causa tant d'épouvante, qu'il ne pensa qu'à retourner sur ses traces, comme s'il eût perdu le jugement & la vûe. Oviedo, qui tenoit cette avanture de Lumbreros même, ajoûte, qu'on n'a jamais rien sçû de plus positif sur un Lac, dont on n'a pas cessé de raconter bien des fables. C'est du pied de la même Montagne, que sort une Rivière, nommée *Nizao*. Celle de *Bani*, dont Lumbreros suivit quelque tems les bords, après avoir quitté ses Compagnons, paroît descendre du Lac.

Récit de Lumbreros.

Mines & Pierres de l'Isle.

DE toutes les Isles connues, Saint-Domingue est celle où l'on a trouvé, jusqu'ici, les plus belles Mines d'or. On y a découvert aussi des Mines d'argent, de cuivre & de fer; & l'on y voit encore des Minières de talc, de crystal de roche, d'antimoine, d'étain de glace, de souffre & de charbon de terre, avec des Carrières d'un marbre blanc & jaspé, & d'autres sortes de pierres. Les plus communes sont des pierres à feu, parmi lesquelles il s'en trouve d'aussi blanches que le crystal, naturellement taillées en pointe de diamant, qui coupent le verre, & qui ont beaucoup d'éclat. On y voit des Pierres ponces, des Pierres à rasoir, & ce qu'on nomme des *Pierres aux yeux* (*d*), parce qu'elles ont la vertu de chasser des yeux les parties étrangères qui y sont entrées. Les Côtes offrent, en plusieurs endroits, des Salines naturelles; & l'on trouve, dans une Montagne voisine du Lac Xaragua, du Sel minéral, plus dur & plus corrosif que le Sel marin; avec cette propriété, que ses brèches se reparent, dit-on, dans l'espace d'un an. Oviedo ajoute que toute la Montagne est d'un très bon Sel, aussi luisant que le crystal, & comparable à celui de Cardone en Catalogne (*e*).

Si

(*b*) Histoire de Saint-Domingue, *Liv.* 1. *Chap.* 25.

(*c*) Oviedo, *Liv.* 5 & 6.

(*d*) En Latin, *Umbilicus marinus.*

(*e*) Liv. 6. Chap. 6.

Si l'on s'en rapporte à quelques Historiens, les premiers Habitans de Saint-Domingue furent des Sauvages venus de la Martinique, qui, dans l'étonnement de sa grandeur, s'imaginèrent que c'étoit la plus grande Terre du Monde, & la nommèrent *Quisqueia*, du mot *Quisquey*, qui signifioit *Tout* dans leur langue. Ensuite, ayant apperçu de longues chaînes de Montagnes, qui occupent presque tout le milieu de l'Isle, & dont plusieurs la traversent d'un bout à l'autre, ils l'appellèrent *Hayti*, c'est-à-dire, Pays rude & montagneux (*f*). Mais quelle espérance de pouvoir jetter du jour sur ces obscurités? Quelques Ecrivains ont prétendu qu'à l'arrivée des Espagnols, le nombre des Habitans de l'Isle montoit à trois millions. D'autres en retranchent les deux tiers. Mais il paroît certain qu'elle étoit bien peuplée. Le commun des Insulaires étoit d'une taille médiocre & bien proportionnée. Ils avoient le teint extrêmement bazané, la peau rougeâtre, les traits du visage hideux & grossiers, les narines fort ouvertes, les cheveux longs, nulle sorte de poil dans le reste du corps, presque point de front, les dents sales & mauvaises, & quelque chose de sauvage dans les yeux. Mais on reconnut que cette figure ne leur étoit pas naturelle. La couleur de leur peau venoit du *Rocou*, dont ils se frottoient souvent, & des ardeurs d'un Soleil fort actif, auxquelles leur nudité les exposoit. Ils se donnoient aussi, par une espèce d'art, cette forme de tête, qui leur ôtoit presque tout le front, & qu'ils regardoient comme un agrément. Leurs enfans n'étoient pas plutôt nés, que les Mères leur tenoient le haut de la tête fort serré, avec les mains, ou entre deux petits ais, pour l'applatir par degrés; & cette méthode, par laquelle le crâne étoit comme replié, le rendoit si dur, que les Espagnols cassoient quelquefois leurs épées, en frappant ces Malheureux sur la tête. Une opération de cette nature devoit changer leur physionomie, & leur donner cet air farouche qui revolte les yeux des Européens. Les Hommes alloient nuds, & n'apportoient pas même beaucoup de soin à se couvrir le milieu du corps. L'usage des Femmes étoit de porter une espèce de juppe, qui ne leur descendoit pas audelà des genoux. Les Filles avoient le corps entièrement découvert. Ils étoient tous d'une complexion foible, d'un tempérament flegmatique, & tourné à la mélancolie. Ils mangeoient fort peu, & leur nourriture commune étoit des coquillages & des racines. Ils ne travailloient point, ils ne s'inquiétoient de rien. Toute leur vie se passoit dans une parfaite indolence. Après s'être amusés une partie du jour à danser, ils employoient le reste du tems à dormir; simples d'ailleurs, doux, humains, sans apparence d'esprit & de mémoire, mais sans malignité, sans fiel, & presque sans passions. Ils ne savoient rien, & n'avoient nulle envie d'apprendre. Quelques Chansons, qui leur tenoient lieu de Livres & d'Ecriture, renfermoient toutes leurs connoissances historiques; mais, comme elles changeoient à la mort de chaque Prince régnant, elles ne pouvoient établir des traditions fort anciennes, à la réserve de quelques Fables sur l'origine du genre humain. Ils faisoient sortir les premiers Hommes, de deux Cavernes de leur Isle.

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

Origine de ses Habitans.

Leur figure.

Dureté de leur crâne.

Leur nourriture, & oisiveté de leur vie.

Chansons qui leur tiennent lieu d'Histoire & d'Ecriture.

(*f*) *Martyr*, *Décad.* 3. Il ajoûte quelques remarques sur le nom de *Cipango*, qui décréditent les premières.

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

Isle. Le Soleil, irrité de les voir paroître, avoit changé en pierre les Gardiens de ces Cavernes, & métamorphosé les Fugitifs, en Arbres, en Grenouilles & en d'autres sortes d'Animaux; ce qui n'avoit point empêché que l'Univers ne se fût peuplé. Une autre Tradition portoit, que le Soleil & la Lune étoient aussi sortis d'une Grotte de leur Isle, pour éclairer le Monde. On alloit en pelerinage à cette Grotte, qui étoit ornée de peintures, & dont l'entrée étoit gardée par deux Démons, auxquels on rendoit d'abord une sorte de culte. Ainsi c'étoit par leur Isle, qu'ils croyoient que la Terre avoit commencé à se peupler; sur quoi l'Historien observe qu'il y a peu de Nations dans l'Amérique, où l'on n'ait trouvé la même prévention en faveur de leur Pays (*g*).

Leurs danses & leurs divertissemens.

Ces Chansons, qui leur servoient d'Annales, étoient toûjours accompagnées de Danses. Un des Acteurs règloit le chant & les pas, en commençant seul ce que tous les autres répétoient après lui. La mesure & la cadence étoient observées. Tantôt les Hommes dansoient d'un côté, & les Femmes de l'autre; tantôt les deux Sexes étoient mêlés. Dans les Fêtes publiques, ces exercices de joye se faisoient au son d'un Tambour, composé d'un tronc d'arbre, & c'étoit ordinairement un des principaux de la Bourgade, ou le Cacique même, qui touchoit cet Instrument. Le titre de *Cacique*, que les Espagnols trouvèrent en usage à Saint-Domingue, signifioit Prince ou Seigneur. Ils ont continué de l'employer, dans le même sens, pour tous les Souverains & les Seigneurs particuliers de leurs nouvelles Conquêtes, à la réserve des Empereurs du Mexique & des Incas du Perou.

Un autre divertissement, qui n'étoit pas moins commun dans l'Isle, se nommoit le *Batos*. C'étoit une espèce de Balon, d'une matière solide, mais poreuse, & si légère, qu'il suffisoit de le laisser tomber, pour le voir bondir plus haut que l'endroit d'où il étoit parti. Oviedo dit que le Batos étoit fait d'une composition de racines & d'herbes, bouillies ensemble, dont on formoit une sorte de poix, qui étant séche ne s'attachoit point à la main. Il se jettoit avec la tête, les hanches, les coudes, & sur-tout avec les genoux. Celui qui le poussoit le dernier, comptoit un Jeu, & la partie consistoit dans le nombre de Jeux dont on étoit convenu. Les Femmes y jouoient comme les Hommes. Chaque Bourgade avoit une Place destinée à cet exercice. Souvent on se défioit, d'une Bourgade à l'autre, & la victoire étoit célébrée par une Danse générale, après laquelle on ne manquoit pas de s'enivrer de fumée de Tabac; débauche fort courte, qui ne consistoit qu'à tirer par le nez, avec un tuyau en forme d'Y, dont on se mettoit les deux branches dans les narines, la fumée d'un tas de feuilles humides de Tabac, qu'on étendoit sur des braises à demi allumées. L'ivresse suivant bientôt, chacun demeuroit assoupi dans le lieu où il étoit tombé, à l'exception du Cacique, que ses Femmes prenoient soin de porter sur son lit. Les songes, qui pouvoient arriver dans cet état, passoient pour autant d'avis du Ciel. Observons, avec l'Historien, que le Tabac étant naturel à l'Isle de Saint-Domingue, où les Habitans le nommoient *Cobiba*, & *Tabaco* étant le

Ivresse de Tabaç.

Origine du nom de Tabac.

(*g*) *Ubi suprà*, page 51.

le nom de l'instrument qu'ils employoient pour fumer, il ne faut pas chercher plus loin l'origine d'un mot, qui n'en peut avoir de plus certaine (*b*).

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

Vices qu'on a reprochés aux Insulaires.

La curiosité des premiers Conquérans se tourna peu du côté des mœurs, des usages, & de la Religion des Insulaires. Oviedo leur reproche de n'avoir pensé à la description du Pays & de ses Habitans, qu'après les avoir détruits. C'est ce qui le rend lui-même un peu suspect d'exagération, dans la peinture qu'il fait de plusieurs vices odieux, qu'il attribue à ces malheureux Indiens, d'autant plus qu'il sembloit intéressé, pour l'honneur des Espagnols, à noircir une Nation sur laquelle ils avoient exercé tant de cruautés. Il prétend, par exemple, que le péché de Sodome étoit commun dans toutes les parties de l'Isle (*i*); tandis que d'autres Historiens assurent que cette abomination n'y étoit pas même connue. Celui qu'on fait ici profession de suivre n'ôse prendre parti entre des témoignages si opposés; mais il lui paroît indubitable, qu'en d'autres genres de débauche sensuelle, les Insulaires ne connoissoient aucunes bornes. La masse de leur sang, dit-il, en étoit tellement corrompue, que la plûpart étoient attaqués de cette infâme & cruelle maladie, dont la communication à causé à l'ancien Monde, & sur-tout à l'Espagne, un tort que toutes les richesses du Nouveau ne peuvent réparer. A peine les Castillans eurent paru sur les Côtes de l'Isle Espagnole, qu'ils en furent empestés. Ceux qui l'apportèrent en Europe ont trouvé le secret de préserver leur nom de cette infâmie (*k*). Mais ils en ont si peu garanti leur sang, sur-tout dans l'Amérique, qu'il ne s'y trouve presqu'aucune Famille de leur Nation qui ne s'en ressente. Les Insulaires s'en guérissoient, ou du moins y apportoient beaucoup de soulagement, avec le bois de Gayac.

Origine du mal Vénérien, & comment les Insulaires s'en guerissoient.

Leurs emportemens d'incontinence n'étoient moderés par aucune loi qui réglât le nombre des Femmes. Chacun n'avoit pas d'autre frein que ses facultés; & le premier degré du sang étoit le seul, que la Nature leur fit respecter. Entre les Femmes du même Homme, il y en avoit une qui jouissoit ordinairement de quelque distinction, mais sans aucune supériorité sur ses Compagnes. A la mort de leur Mari, quelques-unes se laissoient ensevelir toutes vives dans le même tombeau; mais ces exemples étoient rares & volontaires. C'étoit toûjours les Femmes, qui étoient chargées

Leurs Mariages.

(*b*) *Ubi suprà*, page 54.

(*i*) Oviedo, *Liv.* 5 & 6.

(*k*) Plusieurs d'entr'eux, s'étant engagés à leur retour, pour la Guerre de Naples, donnèrent leur mal aux Femmes Napolitaines, qui ne tardèrent point à le porter au Camp des François, où il fit encore de plus grands ravages que dans celui des Espagnols; & où l'on apporta moins d'étude à le cacher. Les Italiens, dit le même Ecrivain, surpris de voir naître ce Monstre au milieu de leur Pays, s'en prirent à ceux qui en faisoient le plus de bruit, ou qu'ils haïssoient le plus, & le nommèrent le *Mal François*; comme les François, qui l'avoient reçu des Femmes du Pays, l'appellèrent le *Mal de Naples*. Les Espagnols eurent la prudence de ne pas se mêler dans une querelle qu'ils avoient fait naître; & quoique dans la suite Oviedo, Guichardin, & presque tous les Historiens d'Espagne & d'Italie, ayent rendu justice aux deux Parties intéressées, les noms qu'elles avoient donnés, en dépit l'une de l'autre, à la nouvelle maladie, ont passé dans l'usage ordinaire, & n'ont pas manqué d'être adoptés par les autres Nations, suivant leur attachement ou leur aversion pour les François & les Italiens. Hist. de Saint-Domingue, *ubi sup.* page 58.

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

gées des Obſeques de leurs Maris. Elles enveloppoient le corps de larges bandes de coton, & le mettoient dans une foſſe aſſez profonde, avec tout ce que le Mort avoit poſſedé de plus précieux. Le cadavre étoit aſſis ſur une eſpèce de banc; & l'on faiſoit, avec du bois, une ſorte de voûte au caveau, pour ſoûtenir la terre au-deſſus. Ces Obſeques étoient accompagnés de chants & de beaucoup de cérémonies, dont les Hiſtoriens ont ignoré le détail; mais les corps des Caciques n'étoient enterrés, qu'après avoir été vuidés ſoigneuſement & ſechés au feu. C'étoit dans ces occaſions que ſe compoſoient les Chanſons, qui contenoient les louanges du Mort, & ce qui s'étoit paſſé ſous ſon règne. Elles étoient chantées dans toutes les Fêtes & les actions publiques, pendant le règne de ſon Succeſſeur. Les Funérailles d'un Cacique ne duroient pas moins de quinze ou vingt jours; & tout ce qui reſtoit de ſes meubles étoit partagé entre les Aſſiſtans (*l*).

Leurs Enterremens.

Leur Pêche & leur Chaſſe.

SI la néceſſité tiroit quelquefois ces Barbares de leur inaction, c'étoit pour la Chaſſe ou pour la Pêche. Ils employoient, dans le premier de ces exercices, une eſpèce de petits Chiens muets, qu'ils nommoient *Goſchis*. Mais ſouvent, ils ſe contentoient de mettre le feu aux quatre coins d'une *Savanne* (*m*); & dans un inſtant, ils la trouvoient pleine de Gibier à moitié rôti. Ils manioient trop mal l'arc & les fléches, pour être redoutables aux Oiſeaux; mais ils ſuppléoient aux armes, par quelque apparence d'induſtrie. Dans l'abondance des Perroquets, ils faiſoient monter, ſur un arbre, un Enfant de dix à douze ans, avec un Perroquet privé ſur la tête. Les Chaſſeurs, couverts de feuillages, s'approchoient doucement, & faiſoient crier le perroquet. Ce bruit attiroit tous les Oiſeaux de la même eſpèce, qui s'attroupoient en criant auſſi de toutes leurs forces. Alors l'Enfant paſſoit au cou du plus proche un nœud coulant, par lequel il le tiroit à ſoi. Il achevoit auſſi-tôt de lui tordre le cou; & le jettant à terre, il continuoit cette opération, qui les lui faiſoit prendre tous juſqu'au dernier. Ils prenoient les Ramiers, en imitant aſſez bien le cri de ces Oiſeaux, qu'ils raſſembloient ainſi en fort grand nombre, & dont ils enveloppoient une grande partie dans des filets aſſez bien travaillés, comme ceux qu'ils employoient pour la Pêche (*n*).

Quelle idée ils avoient de l'or.

QUOIQU'ILS n'attachaſſent point autant de prix que nous à l'or, ils l'eſtimoient aſſez pour le rechercher avec ſoin; mais ils ſe bornoient à recueillir les grains, qu'ils trouvoient facilement, & dont ils ſe faiſoient des pendans, après les avoir un peu applatis. Peut-être les regardoient-ils comme des particules ſacrées; car ils n'alloient à cette recherche qu'après s'y être préparés par de longs jeûnes, & par pluſieurs jours de continence. Les Hiſtoriens racontent que Chriſtophe Colomb entreprit de faire imiter cet exemple aux Eſpagnols, en les obligeant de ſe confeſſer & de recevoir la Communion avant que d'aller aux Mines: mais il eut peine à faire goûter cette nouveauté; & ſes Aumôniers mêmes lui repréſentèrent que l'Egliſe

(*l*) *Ibid*, page 60.

(*m*) Ce mot, que nous avons emprunté des Eſpagnols, ſignifie Plaine, & en général tout lieu où il ne croît que de l'herbe.

(*n*) *Ibid*, page 61.

se n'ordonnant qu'une fois l'année l'approche des Sacremens, il n'appartenoit pas à sa qualité de Viceroi & d'Amiral, d'établir là-dessus de nouveaux préceptes (o).

Description de l'Isle Espagnole.

Comment ils suppléoient à la connoissance des Arts.

L'Agriculture étoit si peu exercée dans l'Isle Espagnole, que ses Habitans n'avoient aucune sorte d'outils. Leur instrument universel étoit le feu. Ils brûloient l'herbe de leurs Savannes, lorsqu'elles étoient seches; & remuant légèrement la terre avec un bâton, ils y plantoient leur Maïz. Pour faire du feu, ils prenoient deux morceaux de bois, l'un poreux & léger, l'autre d'une substance plus compacte & plus dure: ils picquoient celui-ci dans le premier, & le tournoient avec tant de vîtesse, que cette violente collision lui faisoit jetter du feu, qui prenoit facilement dans le plus léger des deux bois. Ce n'est point que l'Isle manquât de pierres, beaucoup plus propres à cet usage; mais ils ignoroient apparemment le secret d'en tirer des étincelles. Le feu leur servoit aussi, presqu'uniquement, à faire leurs Canots ou leurs Barques. Ils choisissoient un arbre, autour duquel ils allumoient du feu, pour le faire mourir. Ensuite, l'ayant laissé secher sur pied, ils y mettoient le feu pour l'abbattre. Les dimensions se prenoient, suivant la grandeur qu'ils vouloient donner au Canot. Ils le creusoient lentement avec le feu, sans autre peine que de lever le charbon, à l'aide d'une espèce de hache, composée d'une pierre verte, très dure, dont les Espagnols n'ont jamais trouvé de Carrières, dans aucune partie de l'Isle. Ils ont jugé que cette pierre venoit de la Rivière des Amazones, dont on prétend que le limon, exposé à l'air, se pétrifie; mais personne n'explique par quelle voye, des Insulaires, qui n'avoient de commerce avec aucune autre Nation, faisoient venir de si loin ce limon pétrifié.

Leur Gouvernement.

Leur forme de Gouvernement étoit despotique; mais les Souverains n'abusoient pas de leur pouvoir. Ils avoient peu de Loix, & la plus sevère étoit celle qui regardoit le larcin. Le Coupable étoit empalé, sans qu'il fût permis à personne d'intercéder pour lui. Cette rigueur avoit produit, non seulement beaucoup de confiance & de sûreté dans toutes les communications de la vie, mais encore un extrême éloignement de l'avarice; & tant de disposition à se secourir mutuellement, que l'hospitalité s'observoit à l'égard de tout le monde, sans qu'il fût besoin d'être connu dans une Maison pour y trouver tous les secours de l'amitié. Aussi voyoit-on naître peu de querelles; & s'il survenoit, entre les Caciques, quelque différend au sujet de leurs droits, il se terminoit presque toûjours sans effusion de sang; les armes n'étoient pas fort meurtrières. Dans les Provinces orientales, on avoit l'arc & les flèches, dont il paroît que l'usage étoit venu des Caraïbes; mais les autres Parties de l'Isle ne connoissoient que des Javelots d'un bois fort dur, & une espèce de Bâtons, ou de Massuës, qui se nommoient *Macanas*, larges d'environ deux doigts & pointues par la tête, avec un manche en forme de garde. La succession aux Principautés ne faisoit jamais naître de guerres, parce qu'on la croyoit fondée sur la Nature, qui sub-

Leurs Guerres.

(o) On ajoûtoit que la vie des Espagnols, qui se trouvoient éloignés de leurs Femmes, & réduits à de fort mauvais alimens, étoit un jeûne continuel. Oviedo, *ubi suprà*. Herrera, *Liv.* 4. *Chap.* 5.

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

substitue d'elle-même les Enfans à leurs Pères; & l'ordre du sang étant certain par les Femmes, les Etats d'un Cacique, qui mouroit sans Enfans, passoient à ceux de ses Sœurs (*p*).

Leurs Maisons.

LES Maisons des Insulaires étoient bâties sur deux desseins; & chacun, ayant la liberté du choix, ne consultoit que son goût ou ses facultés. Les plus pauvres plantoient des pieux en rond, à quatre ou cinq pieds de distance. Ils étendoient dessus, des pièces de bois plattes, mais fort épaisses, sur lesquelles ils appuyoient de longues perches, qui se joignant toutes par la pointe, formoient un toît de figure conique. Ils attachoient, à ces perches, des cannes, qui tenoient lieu de lattes, deux à deux, pour les rendre plus solides, & à la distance environ d'une palme. Ils couvroient cette fabrique d'une paille fort déliée, ou de feuilles de Palmier, ou de l'extrêmité des mêmes cannes. Pour former les murs, ils garnissoient les intervalles des pieux, de cannes fichées en terre & liées avec une forte de filasse, nommée *Beschiuchi*, qui croît sur les arbres, d'où elle pend aux branches, & qui est à l'épreuve de la corruption (*q*). Il s'en trouve de différentes grosseurs; & les moins épaisses pouvant se diviser, on s'en sert à lier les choses les plus fines. Les cannes, qui sont beaucoup plus grosses que les nôtres en Amérique, étoient si bien affermies par ces liens, qu'elles étoient capables de résister aux vents les plus impétueux, & si serrées qu'il n'y passoit pas le moindre souffle. On achevoit de donner une parfaite solidité à l'édifice, en plantant au centre un grand poteau, au sommet duquel se réunissoient toutes les extrémités des perches. Les plus belles Maisons étoient construites des mêmes matériaux; mais la forme en étoit différente, & ressembloit beaucoup à celle de nos Granges. Le toît étoit soûtenu par une longue pièce de traverse qui l'étoit elle-même par des fourches plantées au milieu de l'espace, qu'elles séparoient en deux parties. Ces Bâtimens étoient non-seulement plus étendus que les autres, mais plus ornés, mieux couverts; & plusieurs avoient des vestibules, en manière de portiques, qui servoient à recevoir les visites. Oviedo assure que les toîts en étoient mieux travaillés, que ceux des Villages de Flandres (*r*).

Langues de l'Isle.

QUOIQUE le langage ne fût pas uniforme dans toutes les Parties de l'Isle, on s'y entendoit facilement; & la Langue du Royaume de Xaragua, qui étoit la plus estimée, s'apprenoit soigneusement dans les autres Provinces. On ajoute qu'elle passoit pour sacrée, c'est-à-dire, apparemment, qu'elle étoit employée dans les pratiques de Religion: mais quoiqu'on vante sa douceur (*s*), il ne paroît pas que dans cet usage elle servît à des opérations fort sensées, ni fort aimables. La Religion de l'Isle Espagnole n'étoit composée que d'un tissu mal assorti des plus grossières superstitions. Les pre-

Religion des Insulaires.

(*p*) *Ibidem*, page 65.

(*q*) On lui attribue aussi quelques vertus médecinales.

(*r*) *Ubi suprà*, Liv. 6. Chap. 1.

(*s*) On en peut juger par quelques mots, qui nous viennent de-là, tels que *Canoa*, *Amacha* & *Uracane*, dont nous avons fait, Canot, Hamac & Ouragan. *Savana*, qu'on trouve dans toutes les Relations, paroîtroit venir de la même source, si Mariana ne le mettoit entre ceux que les Espagnols ont conservés de l'ancienne Langue des Visigots.

premiers Historiens du Nouveau Monde s'accordent à raconter que le Démon se montroit souvent aux Insulaires, & qu'il rendoit des Oracles, pour lesquels ils avoient une aveugle soumission. Il est même assez vraisemblable que les différentes figures, qu'ils donnoient à leurs Divinités, étoient celles sous lesquelles ils croyoient les avoir vûes. Elles étoient fort hideuses. Les plus supportables étoient celles de quelques Animaux, tels que des Crapauds, des Tortues, des Couleuvres, & des Caymans; mais le plus souvent, c'étoit des figures humaines, horribles & monstrueuses, qui avoient tout-à-la-fois quelque chose de bisarre & d'affreux. Si cette variété d'Idoles, observe le nouvel Historien, leur persuadoit qu'il y avoit plusieurs Dieux, il n'étoit pas moins naturel qu'un tel excès de difformité les leur fît regarder comme des Etres redoutables, qui pouvoient leur faire plus de mal que de bien. Aussi l'objet de leur Culte n'étoit-il que de les appaiser. Ils les nommoient *Chemis* ou *Zemez*. Ils les faisoient de craie, de pierre, ou de terre cuite. Comme ils n'avoient aucun Temple, leur usage étoit de les placer à tous les coins de leurs Maisons, d'en orner les meubles, & de s'en imprimer l'image en divers endroits du corps. Il n'est pas surprenant que les ayant sans cesse devant les yeux, ils les vissent souvent dans leurs songes. Ils ne leur attribuoient pas le même pouvoir. Les uns présidoient aux saisons; d'autres à la santé, à la chasse, à la pêche; & chacun avoit son culte. Cependant quelques Ecrivains assurent que les Zemez ne passoient que pour des Divinités subalternes, & pour les Ministres d'un Etre souverain, unique, invisible, tout-puissant, auquel on donnoit une Mère, qui portoit cinq différens noms; mais qu'on ne rendoit aucun culte à ce Dieu suprême, ni à sa Mère. L'Historien de Christophe Colomb raconte, après un Missionnaire, dont il adopte les Mémoires, que les Zemez étoient comme les Esprits tutelaires des Hommes, & que chaque Insulaire s'en attribuoit un, qu'il mettoit au-dessus de tous les autres; qu'ils étoient placés dans des lieux secrets, où les Chrétiens n'avoient pas la liberté d'entrer; qu'un jour quelques Espagnols, s'étant introduits, sans être attendus, dans la Maison d'un Cacique, y apperçurent un Zemez, qui faisoit beaucoup de bruit, & qui sembloit dire quantité de choses qu'ils n'entendoient pas; qu'y soupçonnant de l'imposture, ils brisèrent la Statue à coups de pieds, & trouvèrent un long tuyau, dont une extrêmité donnoit dans la tête de l'Idole, & l'autre dans un petit coin, couvert de feuillages, sous lesquels ils découvrirent un Homme, qui faisoit dire au Dieu tout ce qu'il vouloit faire entendre au credule Adorateur; que le Cacique les supplia de ne pas réveler ce qu'ils avoient vû, & leur avoua qu'il employoit cet artifice, pour se faire payer un tribut, & pour contenir ses Sujets dans la soumission. Il ajoûta que les Caciques avoient trois pierres, qu'ils conservoient religieusement, chacune revêtue d'une propriété particulière; l'une de faire croître les grains; l'autre, de procurer aux Femmes une heureuse délivrance; & la troisième, de produire du beau tems & de la pluye (*t*).

Description de l'Isle Espagnole.

Anciennes Divinités de l'Isle.

Imposture de Religion.

On ne nous a donné la description que d'une seule Fête religieuse des an-

Fête religieuse.

(*t*) Histoire de Saint-Domingue, *Liv.* 1. *page* 72. après Herrera.

anciens Habitans de l'Isle Espagnole. Le Cacique en marquoit le jour, & le faisoit annoncer par des Crieurs publics. Elle commençoit par une nombreuse Procession, où les Hommes & les Femmes mariés portoient ce qu'ils avoient de plus précieux. Les Filles y paroissoient dans leur nudité ordinaire. Un des principaux Habitans, ou le Cacique même, marchoit à la tête, avec un Tambour, dont il jouoit sans cesse; & la Troupe se rendoit dans un Temple, rempli d'Idoles. Elle y trouvoit les Prêtres, occupés à les servir, & prêts à recevoir les offrandes, dont la plûpart n'étoient que des gâteaux, présentés par des Femmes, dans des corbeilles ornées de fleurs. Après cette cérémonie, les mêmes Femmes attendoient le signal des Prêtres, pour chanter, en dansant, les louanges des Zemez. Elles y ajoûtoient celles des anciens Caciques, qu'elles finissoient par des Prières pour la prosperité de la Nation. Ensuite les Prêtres rompoient les gâteaux consacrés, & distribuoient les morceaux aux Chefs des Familles. Ces fragmens, qui étoient regardés comme des préservatifs contre toute sorte d'accidens, se conservoient toute l'année. Le Cacique n'entroit point dans le Temple. Il se tenoit assis, à la porte, où jouant sans cesse de son Tambour, il faisoit passer devant lui toute la Procession. Chacun couroit, en chantant, pour aller se présenter à la principale Idole. Il cessoit de chanter devant elle, & se fourroit dans la gorge un bâton propre à le faire vomir. L'esprit d'une cérémonie si bisarre étoit de faire connoître, que pour se présenter dignement devant les Dieux, il faut avoir le cœur pur, & comme sur les lévres (v).

Médecins Prêtres.

LES Zemez se communiquoient particulièrement aux *Butios*; nom des Prêtres de l'Isle, qui exerçoient avec cet office ceux de Médecins, de Chirurgiens & de Droguistes. Il y entroit beaucoup de fourberie. Lorsque ces Imposteurs consultoient les Zemez, en public, jamais on n'entendoit la réponse du Dieu, & l'on ne jugeoit de l'Oracle que par la contenance du Prêtre. Les Butios s'appliquoient à la connoissance des Simples. Mais leur manière de traiter les Malades étoit fort étrange: après diverses cérémonies, ils suçoient la partie infirme; & feignant d'en tirer une épine, ou quelque chose de même nature, qu'ils avoient eu soin de mettre dans leur bouche, ils déclaroient que c'étoit la cause du mal, avec la malignité de l'attribuer à quelqu'un, qu'ils mettoient, par cette calomnie, dans la nécessité d'avoir recours à leur protection.

Découvertes souterraisnes, qui font juger où étoient les anciennes Bourgades.

DEPUIS plus de deux siécles, on ne cesse point de rencontrer, dans plusieurs endroits de l'Isle, des figures de Zemez, par lesquelles on croit pouvoir juger des lieux, où les anciennes Bourgades étoient situées. On porte le même jugement de divers amas de Coquilles, qui se trouvent sous terre; parce que les Insulaires mangeoient beaucoup de cette espèce de Poisson. En général, il est rare qu'on creuse la terre, sans y faire d'assez curieuses découvertes. On y rencontre des pots de terre, des platines, sur lesquelles ils faisoient cuire la cassave, des haches, de ces petites lames d'or qui leur pendoient des narines & des oreilles, & tout ce qui étoit à l'usage de ces Peuples; mais sur-tout une grande varieté de Zemez. Il ne reste

(v) *Ibid.* page 73. & Oviedo, *Liv.* 5.

reste aucune trace de leurs opinions sur l'immortalité de l'ame. Les Historiens rapportent seulement qu'ils admettoient un lieu, où les Ames vertueuses étoient récompensées, mais sans aucune notion de la durée de cet état; & qu'ils ne parloient d'aucun supplice pour les Méchans. Chacun plaçoit cette espèce de Paradis dans une partie invisible de sa Province. Quelques-uns le mettoient néanmoins vers le Lac de Tiburon, où l'on voit de grandes Plaines couvertes de *Mameis*; espèce de fruit auquel nous avons donné le nom d'*Abricot de Saint-Domingue*. Ils prétendoient que les Ames faisoient leur nourriture ordinaire de ce fruit; qu'elles prenoient le tems de la nuit pour en faire leur provision, & qu'elles se tenoient cachées, tout le jour, dans des lieux inaccessibles. Cette opinion sembloit répandre quelque chose de religieux sur les Mameis; & les Vivans avoient la modération de s'en abstenir, pour ne pas exposer les Morts à manquer de nourriture. On juge que la caverne, d'où ils faisoient sortir les premiers Hommes, est la même qui se voit encore dans le Quartier du *Dondon*, à six ou sept lieues du Cap François. Elle a cent cinquante pieds de profondeur, & presque autant de hauteur; mais elle est fort étroite. Son entrée est plus haute & plus large que nos plus grandes Portes cochères. La grotte ne reçoit de jour que par cette ouverture, & par un conduit pratiqué, dans la voûte, en forme de clocher. On suppose que, suivant l'opinion des Insulaires, le Soleil & la Lune s'étoient fait un passage par cette voye, pour s'élever au Ciel. Toute la voûte est si belle & si régulière, qu'on a peine à la prendre pour l'ouvrage de la seule Nature. Il n'y paroît aucun reste de Statue; mais on y apperçoit, de toutes parts, des Zemez gravés dans le roc; & toute la Caverne est partagée en quantité de niches, assez profondes. Les premiers Historiens rapportent unanimement que peu de tems avant l'arrivée de Christophe Colomb, les Insulaires avoient été avertis d'un événement qui devoit entraîner la ruine de leur repos & de leur liberté. Colomb se fit raconter les circonstances de cette prédiction. Un jour, le Père du Cacique Guarinoex ayant eu la curiosité de consulter les Zemez, sur ce qui arriveroit dans l'Isle, après sa mort, leur réponse avoit été qu'il y viendroit bientôt des Hommes qui auroient du poil au menton, & qui seroient vêtus de la tête aux pieds; que ces Etrangers mettroient en pièces les Divinités de l'Isle, & qu'ils en aboliroient le Culte; qu'ils porteroient à leurs ceintures de longs instrumens de fer, avec lesquels ils fendroient un homme en deux; enfin, qu'ils dépeupleroient l'Isle de ses anciens Habitans. Cette effroyable menace s'étoit divulguée, & n'avoit pas manqué de jetter la consternation dans tous les esprits. On avoit composé, là-dessus, une Chanson lugubre, qui se chantoit à certains jours. Le nouvel Historien, reconnoissant qu'on ne peut douter d'un fait si bien attesté, croit, avec la même confiance, que Dieu avoit forcé l'Esprit d'erreur de donner ces lumières à des Peuples qu'il séduisoit depuis long-tems (x). Mais il reste à demander dans quelle vûe? lorsque, loin de les disposer au Christianisme, un avertissement de cette nature sembloit devoir les attacher plus que jamais à des Dieux assez éclairés pour pénétrer dans les ténèbres de l'ave-

Caverne de Dondon.

Prédiction qui annonçoit aux Insulaires la conquête de leur Isle.

(x) Histoire de Saint-Domingue, *Liv.* 1. *page* 84; après Herrera & Oviedo.

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

venir, & assez bons pour faire connoître, à leurs Adorateurs, les maux qui les menaçoient (y).

Animaux de l'Isle.

QUOIQU'ON se propose de recueillir, dans un Article séparé, les productions naturelles des Antilles, on n'abandonnera pas la méthode, à laquelle on s'est attaché jusqu'à présent, d'observer, sous le nom de chaque Pays, ce qu'il produit de particulier, ou plus parfaitement, ou dans une plus grande abondance. Entre les Animaux de l'Isle Espagnole, les Quadrupedes ne méritent d'être nommés, que pour faire remarquer qu'en la découvrant on n'y en trouva que de cinq espèces; & comme ils étoient sans défenses, les Chiens & les Chats Espagnols ne furent pas long-tems à les détruire. Les Insulaires les nommoient *Utias*, *Chemis*, *Mohuis*, *Coris*, & *Goschis*. Il paroît que les plus grands ne l'étoient pas plus que nos Lapins ordinaires, dont les trois premières espèces tenoient beaucoup, & que tous avoient la chair assez bonne. L'Utias étoit de la grosseur d'une Souris, & le Cori, de celle d'un petit Lapin. On voyoit des Utias tout blancs; mais, dans le plus grand nombre, les couleurs étoient mêlées. Le Cori étoit blanc & noir. Il n'avoit point de queue, & sa gueule ressembloit à celle d'une Taupe. Les Goschis étoient de petits Chiens muets, qui servoient d'amusement aux Femmes, & qu'elles portoient entre leurs bras. On les employoit aussi à la chasse, pour éventer les autres animaux. Comme ils n'étoient pas moins bons à manger, ils furent d'une grande ressource pour les Espagnols, dans les premières famines auxquelles ils se virent réduits. On en distinguoit plusieurs sortes: les uns avoient la peau tout-à-fait lisse; d'autres étoient couverts d'une laine fort douce, & le plus grand nombre n'avoit qu'une espèce de duvet, fort tendre & fort rare. Leurs couleurs étoient aussi variées que celles de nos Chiens, & beaucoup plus vives.

Volailles & autres Oiseaux de l'Isle.

LES anciens Habitans de l'Espagnole n'avoient aucune sorte de Volaille domestique; & l'on ne voit point dans cette Isle, ni dans les Isles voisines, autant de sortes d'Oiseaux qu'en Europe: mais il s'y en trouve d'une beauté dont les nôtres n'approchent point. Les Hirondelles, les Corneilles, les Tourterelles, les Ramiers, les Oies & les Canards sauvages y sont à-peu-près les mêmes. On y voit aussi des Canards dont le plumage est tout blanc, à l'exception de la tête, qui est d'un très beau rouge. Les Espagnols y en ont porté de musqués; & c'est la seule espèce qu'on élève, autant pour leur grosseur que pour la beauté de leur plumage. Ils font plusieurs pontes par an; & l'on observe que les Cannetons, qui viennent de l'accouplement de ces Canards étrangers avec les Cannes de l'Isle, n'en font point d'autres. Les Oies n'ont des Petits qu'une fois l'année: mais toutes les autres espèces de Volailles, qu'on a trouvées dans les Bois de l'Isle, ou qu'on y a portées, produisent indifféremment dans toutes les saisons; & l'on n'auroit pas de peine à les élever, si elles n'étoient sujettes à une maladie qu'on nomme *les Pians*, & qui en fait mourir un fort grand nombre. Ce qu'on voit aujourd'hui de plus commun dans les basse-cours, ce sont des Poules Pintades, qui y sont venues de Guinée; des Paons, qu'on a trouvés en abondance sur

(y) On trouvera les mêmes prédictions au Mexique & au Perou.

ſur les bords de la Rivière Neyva, & des Faiſans. L'Iſle avoit des Pintades, un peu différentes de celles d'Afrique, & moins groſſes; mais il n'a jamais été poſſible de les rendre domeſtiques. Si l'on met leurs œufs ſous une Poule ordinaire, les Pouſſins n'ont pas plutôt leurs aîles, qu'ils diſparoiſſent (z). **Description de l'Isle Espagnole.**

Ce qu'on a pris, dans la même Iſle, pour des Perdrix rouges & des Ortolans, n'eſt au fond que différentes eſpèces de Tourterelles. Les nôtres, ſur-tout, y ſont fort communes. Le Pic-vert a toutes les propriétés de celui de France; mais il l'emporte beaucoup par la beauté de ſon plumage, qui eſt rouge & noir, ſur un fond jaune. Les François l'ont nommé *Charpentier*, à l'exemple des Eſpagnols; parce qu'en piquant le bois, de ſon bec, il fait beaucoup de bruit. Le nombre en eſt ſi grand, qu'on eſt quelquefois contraint d'abbattre des Edifices dont ils ont criblé les poutres. L'Iſle a ſon Roſſignol, quoique par la figure & le chant cet Oiſeau approche aſſez peu du nôtre; mais il doit ſon nom au plaiſir que les premiers Eſpagnols reſſentirent, de l'entendre chanter, au mois de Décembre. On y trouve une eſpèce de Linotte, dont le ramage eſt très agréable. Malheureuſement elle eſt rare; & l'on remarque, en général, que le chant des Oiſeaux ne fait pas, dans l'Iſle Eſpagnole, un agrément de la Campagne & des Bois. S'ils plaiſent aux yeux, plus que les nôtres, ils flattent moins les oreilles (a).

Oiſeaux de proie.

Les Oiſeaux de proie y ſont en grand nombre, & d'eſpèces fort différentes. On y voit ſur-tout quantité de *grands Goſiers*, que pluſieurs Ecrivains confondent mal-à-propos avec le Pélican, mais qui tiennent de ſa nature & de celle du Cormoran. La couleur de cet Oiſeau eſt d'un cendré obſcur. De la partie inférieure de ſon bec, qu'il a fort long & fort large, pend une eſpèce de bourſe qui lui ſert de magaſin, & de laquelle il tire ſon nom. Il ne ceſſe point de pêcher, juſqu'à ce qu'il l'aît remplie; après quoi il digère à ſon aiſe. Cette deſcription n'a rien qui puiſſe le faire juger différent de celui d'Afrique. Cependant on ajoûte que ſa couleur change, le long des Rivières, & que dans quelques endroits du moins il eſt d'un fort beau blanc (b). Un autre Oiſeau de proie, fort commun dans l'Iſle, eſt le *Malfenis*, qui approche du Faucon & de l'Aigle. Quantité d'autres, auxquels on donne indifféremment les noms de *Pêcheurs*, ou d'*Aigrettes*, ſont de vrais Herons, qui différent peu des nôtres.

Autres Oiſeaux.

Flamingos.

Les Perroquets ſont des Habitans naturels de l'Iſle Eſpagnole, où l'on en voit de toutes les eſpèces & de toutes les couleurs. Les *Flamingos*, ou les *Flamands*, y bordent les Marais, en grandes troupes; & comme ils ont les pieds d'une extrême hauteur, on les prendroit de loin pour un Eſcadron rangé en bataille. [Il y en a toûjours un en ſentinelle qui avertit les autres, en cas de danger, de prendre la fuite. On ne peut les apprivoiſer que difficilement, quoiqu'on les prenne jeunes. Ils ſe nourriſſent d'Inſectes, de Crabes & de petits Poiſſons, & boivent copieuſement de l'eau de Mer].

Leur

(z) Hiſtoire de Saint-Domingue, *page* 39. après Oviedo, *Liv.* 5.

(a) Le Chev. Hans Sloane ſoûtient le contraire. R. d. E.

(b) *Ibidem*, page 44. & précédentes.

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

Le Colibry, ou Tominejo.

Leur grosseur est celle d'une Poule-d'Inde, & leurs plumes sont d'un très bel incarnat, mêlé d'un peu de blanc & de noir. La chair n'en est pas bonne à manger; mais leur langue passe pour un morceau délicat. Le Colibry, que les Espagnols ont nommé *Tominejo*, parce que dans son extrême petitesse il ne pese avec son nid qu'environ deux de ces petits poids qu'on appelle *Tominos* en Espagne, est un peu plus gros néanmoins que celui du Canada, que les François appellent *Oiseau mouche*, & dont le corps, en comprenant les plumes, n'a que la grosseur d'un Hanneton. Ses couleurs, dans l'Espagnole, sont le rouge, le noir, le verd & le blanc, avec des nuances d'or, sur le verd & sur le rouge. Il a sur la tête une petite aigrette noire. Sa gorge est d'un rouge très vif; son ventre est d'un beau blanc; & tout le reste, d'un verd de feuille de rosier. Il a le bec un peu crochu, au lieu que l'Oiseau-mouche du Canada l'a tout droit. La femelle n'a, de toutes les couleurs du mâle, que le blanc sous le ventre. Un cendré clair est celle de tout le reste de son plumage. Le bec & les pattes de ce charmant Oiseau sont fort longs. Quelques-uns lui donnent un chant fort mélodieux; & d'autres prétendent qu'il ne fait pas d'autre bruit que celui du bruissement de ses aîles, qui est assez fort, parce qu'il a le vol très rapide.

Mouches extraordinaires.

LA Mouche luisante, que les anciens Insulaires nommoient *Locuyo*, & qui a conservé le même nom parmi les Espagnols, est une espèce d'Escarbot, moins gros, de la moitié, qu'un Moineau. Il a deux yeux à la tête, & deux sous les aîles, d'où il sort un feu qui jette une très grande lumière. On voyage, on lit même, à sa clarté; & les Insulaires n'avoient pas d'autres flambeaux pour s'éclairer pendant les ténébres. Ils prenoient ces petits animaux la nuit, avec des tisons embrasés, dont la vûe les faisoit approcher; & lorsqu'on les avoit fait tomber, ils ne se relevoient point. Ce qui les fait briller est une humeur, qui produit le même effet sur les mains & le visage, quand on s'en est frotté. Mais ils n'ont qu'une saison, qui est celle des grandes chaleurs; & c'est avec beaucoup de peine qu'on les garde plus de huit jours. Nos Mouches communes, qui ont passé dans les Antilles sur nos Vaisseaux, y ont si prodigieusement peuplé, qu'on ne sauroit tuer une pièce de gibier, un peu loin des Habitations, qui ne soit couverte & corrompue, en peu d'heures, par ces insectes. Les Rats & les Souris, que ces Isles ont reçus de nous par la même voie, y causent aussi des ravages incroyables. Parmi les autres insectes, on remarque plusieurs espèces de Scorpions, une sorte d'Escarbot, qu'on a nommé *Rhinoceros*, diverses sortes de petits Lézards, d'Araignées & de Fourmis; & des Couleuvres, dont quelques-unes sont assez grosses pour avaller des Poules entières. Mais tous ces Animaux ne sont pas venimeux, à la reserve de certains Scorpions, qui naissent dans la Presqu'Isle de Samana, & d'une Araignée à cul rouge, la plus grande & la plus monstrueuse qu'on connoisse au Monde.

Description de l'Escarbot Rhinoceros.

L'ESCARBOT Rhinoceros est un animal si curieux, qu'il mérite particulièrement une description, d'après Oviedo & le nouvel Historien. Quelque tems après qu'on a coupé un Palmier, une espèce d'Escarbot y produit quantité de vers cornus, que les Habitans recherchent avec soin, & qui pas-

ESCARBOT RHINOCEROS.

RHINOCEROS-KEVER.

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

passent pour un mets fort délicat. Ce n'est qu'une graisse, douce & agréable, enveloppée d'une pellicule ondulée, en volute. Sa figure rebute, & cause une sorte d'horreur que tout le monde ne sauroit vaincre; mais la plûpart s'y font bientôt. L'Escarbot qui les enfante, est celui qu'on a nommé Rhinoceros. C'est une sorte de Mouche volante, qui a le nez fort allongé, en forme de corne un peu cintrée, d'où lui est venu ce nom. [Il s'en sert comme d'une scie pour couper de petits rameaux]. Cette corne est ornée d'une double époussette, l'une en dessus, & l'autre en dessous. Il sort, de ses narines, deux barbillons mobiles, qui ont plusieurs articulations, terminés par de jolis ombelles veloutés, qui lui servent d'oculaires. Il a la tête couverte d'un casque tout d'une pièce, un peu en bosse, d'un noir luisant très poli, d'une consistance ferme, brune & cassante. Sa gueule, fendue horisontalement, renferme deux machoires, armées de bonnes dents. Son thorax est osseux, accompagné de deux bras, qui ont chacun trois nœuds, ou trois articulations. Ces bras sont recoudés, & terminés par une patte fourchue, ardillonnée & velue. Un peu au-dessous, ils s'emboëtent dans une échancrure, qui se trouve dans la partie supérieure du ventre. De chaque côté, il y a un pied, tout semblable aux bras qu'on vient de décrire, enchassé dans un corselet fait de plusieurs pièces, qui ne sont pas différentes des autres. Plusieurs tuniques, rangées les unes sur les autres, terminent en bas cet insecte, lequel porte en dessus quatre aîles; deux intérieures, fines & tissues comme de la gaze; & deux extérieures, qui sont rayées, noires, ovales, séches & rayonnantes (*c*).

L'Iguana.

C'EST dans l'Isle Espagnole qu'on a commencé à connoître une sorte d'Amphibie, que les anciens Insulaires nommoient *Ivana* ou *Iguana*, & qu'on voit aussi souvent dans l'eau, que sur le haut des arbres (*d*). Il tient du Lézard & du Crocodile; mais il a cet avantage, sur l'un & l'autre, que sa chair est un aliment délicieux. Cependant on assure qu'elle est nuisible à ceux qui sont atteints des maladies honteuses. Quelques-uns le mettent au nombre des Serpens, parce que sa peau à les mêmes couleurs. Sa figure est horrible, mais il n'y a point d'animal plus doux & moins mal-faisant. Les plus grands ont deux palmes & demie de long, & un peu plus d'une palme de large. L'Iguana a des pattes de Lézard, la tête plus grosse, & une queue, qui est le double de son corps pour la longueur; ses dents sont fort aigües. Il est muni d'un long & large jabot, qui lui pend jusques sur la poitrine. Ses pattes de devant sont plus longues que celles de derrière, avec des doigts, dont les ongles sont comme des serres d'Oiseau de proye, quoiqu'incapables de rien serrer fortement. Enfin il a, dans toute la longueur du dos, comme une nageoire élevée & crêtée, en forme de scie. On en voit souvent de forts petits, qui sont apparemment d'une espèce particulière. Cet Animal est absolument muet, & n'a aucune sorte de cri. Il est d'une douceur & d'une patience extraordinaires. On peut le tenir trois se-

(*c*) Nous en donnons la Figure de grandeur naturelle, tirée d'un de ces curieux Insectes, qui a été apporté depuis peu en Angleterre. R. d. E.

(*d*) Il s'en trouve aussi dans les Indes Orientales, mais un peu différens. Voyez la Description de l'Isle de Ceylan.

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

semaines à l'attache, sans aucune nourriture, & sans qu'il fasse le moindre mouvement pour se dégager. Les alimens qu'on lui donne sont de la cassave & des herbes. Il ne peut nager que lorsqu'il est petit; & dès qu'il a toute sa taille, le mouvement manque à ses pattes pour le soutenir sur l'eau. Ses œufs, qu'il fait dans le sable, le long des Rivières & des Ruisseaux, montent ordinairement à quarante ou cinquante. On observe qu'ils ne cuisent point dans l'huile, ni dans le beurre, mais uniquement dans l'eau. Ils sont de la grosseur d'une noix, & leur enveloppe n'est qu'une petite peau fort déliée. Il n'est pas difficile de prendre l'Iguana, parce qu'il se laisse aisément approcher. On le chatouille doucement sur le dos, tandis qu'il se laisse saisir par le col avec un nœud coulant (e).

Crocodiles de l'Isle Espagnole.

QUOIQU'ON ait parlé des Crocodiles, & des Manates, ou Lamentins, dans les Descriptions de l'Afrique & de l'Asie, il ne sera point inutile de représenter ces deux espèces d'Animaux dans un autre Hemisphère, pour en faire observer les différences. On a déja remarqué que les Crocodiles portent le nom de *Caymans*, en Amerique. On n'y a point, comme à la Chine, l'art de les apprivoiser; mais ils y ont un instinct admirable, pour aller chercher leur proye jusques dans les Forêts, où ils dressent fort adroitement des embûches aux Cochons maons, & à d'autres Animaux, qu'ils surprennent presque toûjours. Les Chasseurs mêmes ont quelquefois le malheur d'y être pris. On vante la legèreté des Caymans de Cuba, qui gagnent, dit-on, les Hommes à la course. Ils piquent leur queue en terre, pour s'élancer d'une grande vîtesse; mais comme c'est toûjours en ligne droite, il suffit, pour les éviter, de courir en serpentant. Ceux de l'Isle Espagnole quittent rarement les Rivières, où ils se tiennent en embuscade aux passages & aux abreuvoirs. Ils n'attaquent ordinairement les Hommes, qu'après en avoir reçu quelque offense; mais ils font la guerre à tous les autres Animaux. La Nature leur apprend à les saisir toûjours par le museau, pour leur ôter la respiration. Ensuite ils les entraînent au fond de l'eau, où ils les laissent pourrir avant que de les manger. Ils aiment les odeurs fortes; & celle qu'ils jettent eux-mêmes approche de celle du musc. Les Corneilles du Pays sont fort avides de leurs œufs, qu'elles éventent sous le sable, où cet Amphibie les cache, & où la seule chaleur du Soleil les fait éclore, comme ceux de la Tortue. On assure qu'il se trouve des Caymans de vingt-cinq pieds de long, & de la grosseur d'un Bœuf. Les Insulaires, qui ont à passer un Lac ou une Rivière, jettent sur l'eau des vessies enflées, après lesquelles ces dangereux Animaux courent aussi-tôt; & la crainte, que leur vûe inspire, se change en amusement (f).

Lamentins ou Manatis.

L'HISTORIEN observe que suivant quelques Auteurs, la plûpart des singularités, qu'on attribuoit anciennement à la Sirene & au Dauphin, se trouvent dans le seul Lamentin. Mais il ajoûte qu'il n'est pas aisé de les y reconnoître. Le Lamentin, dit-il, n'a jamais chanté. Il jette des larmes &

(e) Histoire de Saint-Domingue, *Liv.* I. *page* 37 & 38. On le chatouille avec le nœud coulant, qu'il prend pour un Insecte, dont il compte de faire sa proye, ce qui le porte à se tenir coi, pendant quelques momens. Plusieurs espèces de Lézards se laissent saisir de la même manière. R. d. E.

(f) *Ibid.* page 36.

Description de l'Isle Espagnole.

& se plaint, lorsqu'on le tire à terre; & de-là vient le nom qu'il a reçu des François. Sa figure n'approche point de celle qu'on suppose au Dauphin; & la seule ressemblance qu'il ait avec lui, c'est qu'il paroît assez ami de l'espèce humaine. Deux nageoires, qu'il a sous les deux épaules, à-peu-près de la figure de deux mains, & dont il se sert également pour nager & pour porter ses petits, l'ont fait nommer *Manati* par les Espagnols. Le premier, comme on doit l'avoir observé, qui ait pris cet Animal pour la Sirene des Anciens, fut Christophe Colomb; mais cette imagination, d'un Homme qui donnoit volontiers dans le merveilleux, pour rendre ses découvertes plus célèbres, n'a pas fait de fortune après lui. La femelle du Lamentin met bas & allaite ses petits, à la manière des Vaches; ce qui lui a fait donner aussi le nom de *Vache marine*. Sa tête ressemble, d'ailleurs, à celle d'un Bœuf; mais il a le museau plus enfoncé, le menton plus charnu, & les yeux plus petits. Sa couleur est d'un brun foncé. Il s'en trouve de vingt pieds de long, & d'environ dix pieds de large, du moins vers les épaules, car cette largeur va toûjours en diminuant vers la queue. La chair salée du Lamentin a le goût de celle du Veau, mais elle est plus agréable & se conserve plus long-tems. La graisse qu'on en tire est aussi très bonne, & ne rancit point. Sa peau est un excellent cuir. Il se forme dans sa tête une espèce de Bezoard, à laquelle on attribue d'admirables propriétés pour la colique & la pierre. On ne tue guères les grands Lamentins que sur les bords de la Mer ou des Rivières, lorsqu'ils y vont paître; mais les petits se prennent souvent dans les filets. On fait des récits fort étranges de leur facilité à s'apprivoiser (*g*).

Coquillages & Poissons.

Après les Tempêtes, connues sous les noms de Coups de Sud, de Nords & d'Ouragans, les Rivages de l'Isle Espagnole se trouvent remplis de Coquillages, d'un lustre & d'une beauté extraordinaires. Les plus curieux sont le Lambis, le Burgot, le Pourpre, la Porcelaine, les Cornets & les Pommes de Mer. Quoique les Côtes ne soyent pas fort poissonneuses, il ne faut pas s'en écarter bien loin pour y pêcher une grande abondance d'excellens Poissons. On nomme, entre les plus communs, la Raye, le Congre,

(*g*) Gomara raconte qu'un Cacique nourrissoit un Lamentin dans un petit Lac des Gonaives, où cet Animal est en effet plus commun que dans aucun autre lieu. Il l'avoit rendu si familier, qu'en l'appellant, il le faisoit venir à lui. Il le chargeoit, sur le dos, de tout ce qu'il vouloit, & le Lamentin portoit paisiblement son fardeau jusqu'à l'autre bord. Un Espagnol s'avisa de l'appeller un jour, & le blessa d'un coup de fusil. Cet accident le rendit si circonspect, qu'il n'approchoit plus de la rive, sans avoir bien examiné si celui qui l'appelloit étoit Indien ou non; ce qu'il reconnoissoit à la barbe. Enfin, il disparut tout-à-fait, après une grande crûe d'eau, qui l'entraîna peut-être à la Mer, avec laquelle le Lac communique. *Histoire des Indes*, *Liv.* 1. *Chap.* 31. On lit aussi dans Herrera, qu'un Lamentin de l'Isle Espagnole venoit à terre, lorsqu'on l'appelloit, mangeoit ce qu'on lui donnoit à la main, & suivoit, jusques dans les maisons, ceux qui le nourrissoient. Il y jouoit avec les Enfans. Il paroissoit prendre beaucoup de plaisir à la Musique. Il souffroit qu'on montât sur son dos, & passoit jusqu'à dix Hommes à la fois, d'un bord du Lac à l'autre. Il y a beaucoup d'apparence que ces deux histoires sont la même, avec les altérations qui arrivent aux faits, en changeant de bouche ou d'Ecrivain.

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

gre, l'Ange, le Mulet, le Marsouin, la Bonite, la Dorade & le Pilote. Il s'y trouve, par-tout, des Limaçons & des Ecrevisses de Mer, des Moules, des Crabes & des Cancres. On y a trouvé des Perles. On n'y a jamais vû de Corail; à moins qu'on ne veuille donner ce nom à diverses sortes de Madrepores ou de Panaches de Mer.

Espèce de Cancre nommée Agama.

On pêche, dans ces Parages, deux sortes de Cancres; la première, qui se nomme *Agama*, se prend dans les filets. C'est un Animal d'environ sept pouces de long, sur quatre de large. Son cerapouste, ou sa coque, est de figure quarrée, velue, chagrinée, un peu enflée, marquetée de plusieurs couleurs, terminée en bas par des pointes dentelées & ornées de poil. Ses yeux, éloignés l'un de l'autre d'environ deux pouces, sont de la grosseur d'un pois, & d'un noir luisant, enchassés dans deux orbicules arrondis sur son front, qui est plat; on voit à droite & à gauche deux larges plaques, crenelées, remplies de poil, surmontées de deux autres; mobiles, toutes quatre en divers sens, par le moyen de deux jointures. Du milieu de ces plaques sortent deux cornes, & quatre pointes, dont le bout est fendu en pincettes. La gueule est au-dessous, dans une fossette ovale, couverte de plusieurs barbillons.

Pagurus des Anciens.

La seconde espèce est le *Pagurus* des Anciens. Il s'en trouve beaucoup sur les Rochers escarpés, où l'on ne peut douter qu'il ne grimpe. Il fréquente aussi les hauts fonds, & les endroits les plus féconds en Madrepores, en Panaches, en Litophytes, sur-tout dans le voisinage des Isles Caraïbes. L'écaille de ce Cancre est presque ronde; le fond en est roussâtre, & tout le dehors est parsemé de piquans. Son museau est armé de cornes peu saillantes. Ses yeux sont enfoncés, couchés de travers, & défendus de plusieurs pointes, qui leur servent de paupières. Il sort, de ses narines, quantité de longs filets plians & mobiles. Sa gueule n'est pas différente de celle des Crabes, auxquels il ressemble aussi par le plastron. Ses deux bras sont fort grêles, & ses mordans médiocres, en comparaison du reste du corps. Les quatre autres pieds, qu'il a de chaque côté sous le ventre, sont grossiers; mais ils ont chacun leur articulation, avec un ardillon noirâtre, à leur extrêmité. La chair est coriasse, & d'un goût sauvage.

Crabes.

Les Crabes, qui se trouvent en abondance sur toutes les Côtes, sont un des plus utiles présens, dont les Insulaires soient redevables à la Nature. On en distingue particulièrement trois espèces: ceux de Mer, ceux de Montagnes & ceux de Rivières. Les premiers & les plus communs n'habitent point la Mer; mais ils vont s'y rafraîchir: & c'est ordinairement sur ses bords qu'on les trouve. Ils sont d'une extrême ressource pour la nourriture du commun des Habitans. Les seconds sont rouges, s'arrêtent dans les lieux secs, & sont plus estimés que les premiers. Mais ceux de Rivières passent pour les meilleurs. Le Soldat [ou *Diablotin*] est aussi une espèce de Crabe, ou d'Ecrevisse de Mer, qui se trouve sur toutes les Côtes, & qui ne fait point un mauvais aliment. Ce nom lui vient de ce qu'il est armé par tout le corps, excepté vers le bas, où il est nud & si sensible, que dès qu'il est né, il se jette dans la première coque qu'il rencontre [& change successivement d'habitation, à mesure qu'il croît en grosseur & en âge

Le Soldat.

âge]. Mais il suffit d'approcher la coque du feu, pour l'en faire déloger.

Description de l'Isle Espagnole.

Deux sortes de Tortues.

DANS ces grandes herbes, qui se nomment *Sargasses*, & qui paroissent en divers endroits sur la surface de la Mer, mais dont le grand nombre est au fond de l'eau & sur les Côtes, on trouve, entre plusieurs autres espèces d'Animaux marins, une prodigieuse quantité de Tortues. On n'en distingue que deux espèces, autour de l'Isle (*b*). Celles, qu'on nomme *Tortues franches*, recherchent les pâturages gras & bien fournis d'herbes. Les autres, qui sont connues sous le nom de *Caret*, & dont l'écaille fait un riche commerce, se plaisent ordinairement dans les lieux pierreux, couverts seulement d'un peu de mousse.

Le Pilote.

ENTRE les Poissons particuliers à cette Mer, on remarque le *Pilote*, qui tire son nom de la fidélité avec laquelle il s'attache aux Navires qu'il rencontre, & devant lesquels il ne cesse point de nager, qu'il ne les aît conduits dans un Port (*i*). La Galere est une autre espèce de petit Poisson, ou plutôt un insecte, dont la peau, enflée & pleine de vent, lorsqu'il la pousse hors de l'eau, paroît ornée de toutes les couleurs, & lui sert comme de voile (*k*). Mais on n'y touche pas impunément. Pour peu qu'on mette la main dessus, elle est infectée d'une glue mordicante, qui cause les plus vives douleurs ; & l'on prétend avoir observé que le mal augmente, à mesure que le Soleil monte sur l'horison. Le Perroquet de Mer, les Poissons qu'on nomme de *Roche*, dont les couleurs font un mélange éclatant d'or & d'azur, le Hérisson (*l*), le Crapaud de Mer, & une espèce fort singulière de petit Cochon marin, sont d'autres productions des mêmes Parages.

La Galere.

Autres Poissons.

Arbres & Plantes.

POUR les Arbres & les Plantes de l'Isle Espagnole, on doit regretter qu'un Ouvrage annoncé depuis long-tems (*m*) n'aît point encore vû le jour. Mais, en attendant les lumières qu'on doit se promettre des Observations de deux siècles, qui s'y trouveront apparemment rassemblées, il me suffira, pour remplir mes engagemens, de recueillir, dans les anciennes Relations, ce qu'elles ont de plus curieux sur cet article. Oviedo, qui devoit au titre de son Ouvrage, non-seulement les recherches par lesquelles il s'est efforcé de l'enrichir, mais encore toute l'exactitude d'un Historien

(*b*) On trouve, dans les Voyages de Dampier, de curieuses observations sur les Tortues en général, & sur leurs transmigrations périodiques. Elles paroîtront dans un autre Article.

(*i*) Ce Poisson, qui est de la grandeur d'un Brochet médiocre, ne se tient point à l'avant, mais à l'arrière des Navires, qu'il ne suit constamment que par un motif d'intérêt, & dans la vuë de se nourrir des intestins de la Volaille, que les Cuisiniers ou Matelots jettent à la Mer. C'est un plaisir de le voir se jouer du Requin, sans paroitre s'inquiéter des efforts que ce Poisson vorace fait inutilement pour le prendre. R. d. E.

(*k*) La Galere n'est point un Insecte; elle ne pousse pas sa peau hors de l'eau; car il faudroit pour celà qu'elle fut intérieurement dans cette eau, au lieu qu'elle surnage. Ce n'est pas proprement sa peau qui lui sert de voile, mais une membrane du dos de la vessie, qui n'est d'ailleurs point ornée de toutes les couleurs, mais seulement de celles auxquelles sa nature participe R. d. E.

(*l*) Il y a une sorte de Perroquets de Mer, qui n'est point Poisson, mais bien un Oiseau. On ne connoit pas de Hérisson de Mer, & l'Auteur a apparemment voulu dire l'*Oursin*. R. d. E.

(*m*) Par le nouvel Historien, *Liv.* I.

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

rien Philosophe, commence par le dénombrement des Arbres, que les premiers Conquérans apportèrent de Castille. Il explique leurs progrès sous un climat étranger, & les raisons qui en firent périr un grand nombre. Ce détail n'est pas sans utilité (*n*): mais attachons-nous aux simples productions de l'Isle.

Le Hobo.

Le *Hobo* est un grand Arbre, beau & frais, qui donne un ombrage fort sain. Son fruit, qui ressemble à de petites prunes, avec un fort gros noyau, est de couleur jaune, de bon goût & d'une odeur agréable; mais si l'on en mange beaucoup, il gâte les dents. Les bourgeons & l'écorce, bouillis dans l'eau, la rendent fort bonne à laver la barbe, & à servir de bain pour les Voyageurs fatigués. L'ombre du Hobo est si saine, qu'on y suspend vo-

(*n*) Je ne changerai rien au vieux langage du Traducteur. On a donc apporté quelques Orangers de Castille, en cette Isle Espagnole, partie doux, partie aigres, qui s'y sont bien augmentés & multipliés, tant en cette Cité de San-Domingo & Héritages d'icelle, comme ès autres endroits de cette Isle, peuplés de Chrétiens. *Item*, des Limoniers & Citroniers, en aussi grand nombre qu'en grande bonté; si qu'il n'y en a point de meilleurs dans l'Andalousie. *Item*, plusieurs Figuiers, produisant fort bonnes figues toute l'année, & ces Arbres y viennent fort bien. Les figues sont de celles qu'on appelle, en Castille, *Godenes*, & en Arragon & Catalogne, *Burgacotes:* la plûpart desquelles ont les petits grains de dedans rouges, combien qu'aucuns soient blancs. La feuille de ces Figuiers tombe, & sont sans icelle une partie de l'année; mais ils commencent à bourgeonner & jetter leur feuille au mois de Février; & à la Primevere, au mois de Mars, commencent à s'en revêtir. *Item*, plusieurs Grenadiers, doux & aigres, garnis de fort bonnes grenades. *Item*, des Coings, mais qui ne viennent pas bien, ni en si grande abondance que les fruits susdits; car avec ce qu'ils sont petits, ils ne sont pas fort bons, ains rudes. Ce n'est toutefois sans espoir qu'ils viendront meilleurs avec le tems. *Item*, quelques Palmes ont été plantées en cette Cité & en plusieurs Héritages. *Item*, aucuns noyaux de Dattes, qui en produisent de fort belles; mais on ne les sait pas bien accoutrer par deçà; & encore qu'aucuns en mangent, elles ne sont si parfaites, faute de les savoir accoutrer. *Item*, plusieurs & fort beaux Cassiers, & avec cette excellente beauté, ils sont grands. Si est-ce toutefois qu'ils n'ont été apportés d'Espagne, & n'y en avoit aucunement en cette Isle; mais on a semé les pepins, lesquels y sont bien venus. *Item*, l'on a planté en cette Cité plusieurs seps & provins de Vignes, lesquels certes rapportent de bons raisins, & crois qu'ils y viendroient à foison, si l'on mettoit peine à les planter & cultiver comme il est besoin. Mais parce que la terre est humide, si-tôt que la Vigne a rendu son fruit elle recommence incontinent à bourgeonner, pourvû qu'on la fouisse & accoutre, si qu'elles perdent bientôt leur naïve bonté, & sont incontinent usées. *Item*, de grands & beaux Oliviers, mais qui n'apportent que des feuilles, sans aucun fruit; & c'est chose grandement esmerveillable, que tous les fruits à noyau qu'on apporte d'Espagne, prennent bien racine & croissent assez, mais ne rapportent que des feuilles & point de fruit. J'ai pourtant apporté de Tolede quelques noyaux de Pêches, de Presses, d'Alvers, de Prunes, de Frayles, de Cerises, de Guines, & de Pommes de Pin, que j'ai fait semer, & pas un n'a pris racine. *Item*, les Plantains, qui croissent si bien ici, que j'en ai plus de quatre mille piés dans mes Jardins, & qu'ils sont communs à présent dans toute l'Espagnole & les autres Isles, y furent apportés de l'Isle de la grande Canarie, l'an 1516, par Frère Thomas de Berlanga, de l'Ordre des Frères Prescheurs, & j'ai appris de plusieurs Personnes dignes de foi, que ce fruit est de l'Inde Orientale. *Item*, les douces Cannes, desquelles on fait le Sucre, dont sourdent si grands profits, ont été apportées des Isles Canaries. Pierre d'Atienca fut le premier qui les planta en cette Isle, en la Cité de la Conception de la Vega; & le Lieutenant de la Vega, Michel Vallestero, natif de Catalogne, fit premièrement le Sucre: mais le Bachelier Gonçalo de Velosa y amena des Ouvriers, & fut le premier qui fit un Pressoir & un petit Moulin, dans l'Yaguaté, à une lieue & demie du Fleuve de Nicao. *Oviedo*, Liv. 8. Chap. 1. & Liv. 4. Chap. 8. *Acosta*, Liv. 4. Chap. 31 & 32, confirme les mêmes choses.

volontiers les hamacs, pour dormir sous ses branches. Oviedo reproche à Pierre Martyr de s'être trompé, lorsqu'il a mis cet Arbre au nombre des Myrobolans. Il vante une autre de ses propriétés, qu'il a vérifiée, dit-il, par sa propre expérience: c'est que dans la disette d'eau, ses racines en fournissent abondamment. Il suffit de les découvrir, d'en couper une & de la porter à la bouche, en tenant, de la main, l'autre bout levé. Il en sort aussi-tôt quelques gouttes d'eau, & bientôt assez pour soulager la plus grande soif.

Le Caymito.

Le *Caymito*, Arbre commun aux Isles de l'Amerique, a les feuilles presque toutes rondes, vertes d'un côté, & si rousses de l'autre, qu'elles paroissent avoir passé sous le feu. Son fruit, dans le Continent, est rond, & de la grosseur d'une balle de paume; au lieu que dans l'Isle Espagnole, il est longuet & n'a pas la grosseur du doigt. Sa poulpe est blanche, moelleuse & pleine de séve. On la compare à du lait épaissi, qui tourne en fromage. Elle est saine & se digère facilement. Le bois est dur, & propre à toute sorte de construction: mais il demande qu'on le laisse sécher, avant que de le mettre en œuvre (o).

Le Higuero.

Le *Higuero* (p) est un Arbre de la hauteur du Meurier. Il produit des Courges, les unes rondes, d'autres longues, dont les Insulaires font différentes sortes de très beaux vases. Son bois, qui est fort dur, sert à faire des chaises & d'autres meubles. La feuille est longue & étroite, mais plus large vers la pointe, d'où elle va toûjours en diminuant vers le pié. Les Indiens mangent la poulpe du fruit, dans sa fraîcheur. Il est de la grandeur d'un pot de deux quartes, & plus; mais il va, comme ses feuilles, en diminuant de haut en bas, où il n'est pas plus gros que le poing.

Le Xagua.

Le *Xagua*, dont on fait de très beaux fûts de lance, dans plusieurs parties de l'Amerique, est de la hauteur du Frêne. Son bois est pesant, dur, & d'un fort beau lustre, entre gris & fauve. Il produit, dans l'Isle Espagnole, un fruit de la grosseur du Pavot, auquel il ressemble fort, excepté qu'il n'a point de petites couronnes. On le mange dans sa maturité, & l'on en tire une eau fort claire, dont on se lave les jambes pour se délasser. Les Insulaires en font aussi une peinture, qui noircit beaucoup, & qu'ils mêlent avec la Bixa, autre peinture d'un rouge très fin, pour se colorer toutes les parties du corps. L'eau seule du Xagua, si l'on ne s'essuie promptement après s'en être lavé, produit, sur la peau, des taches noires, que tous les soins du monde ne peuvent faire disparoître avant l'espace de quinze ou vingt jours (q).

La Bixa.

La *Bixa* n'est qu'un Arbrisseau, de trois ou quatre pieds de hauteur, dont les feuilles ressemblent à celles du Coton. Son fruit se forme en coques, qui approchent aussi de celles du Coton, excepté qu'elles ont en dehors des poils assez gros, comme par veines, qui répondent aux parties intérieures,

(o) Le même, *Chap.* 3.

(p) L'Auteur fait observer que dans *Higuero* il faut prononcer l'*u* long, & le distinguer de l'*e*, afin qu'on ne pense pas, dit-il, que ce soit *Higuero* ou *Higuera*, qui signifie Figuier; de *Higo*, Figue. *Ibid.* Chap. 4.

(q) *Ibid.* Chap. 5.

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

res, dont les divisions renferment quelques grains rouges, plus visqueux que la cire. Les Insulaires en font une espèce de savonnettes, pour se peindre & se farder, en les mêlant avec quelques gommes, qui rendent cette peinture aussi fine que le vermillon.

Le Guacuma. LE *Guacuma* est un Arbre assez haut, dont la feuille ressemble à celle du Meurier, sans être aussi grande, & qui donne aussi une espèce de mûre. Les Insulaires font, de ce fruit, en le faisant tremper & le pilant dans l'eau, un breuvage qui les engraisse beaucoup, & qui produit le même effet sur les Animaux. Le bois de l'Arbre est fort leger.

Le Guama. LE *Guama*, grand Arbre fort commun dans l'Isle Espagnole, donne un bois très propre à brûler, dont la flamme & la fumée n'ont rien de nuisible, & que cette raison fait employer pour les fournaises des chaudières à sucre. Son fruit, dit Oviedo, est une espèce d'Algarrouas, plus larges & plus grosses que celles de Castille, mais presque du même goût (r).

Le Hicaco. LE *Hicaco* ressemble beaucoup au Framboisier par sa feuille, & par sa hauteur; mais ses fruits sont de petites pommes, dont les unes sont blanches, d'autres rouges, & d'autres noirâtres. Ils sont d'une bonté médiocre. Leur noyau est si gros, & leur poulpe si mince, qu'il faut les ronger avec les dents. On vante néanmoins leur vertu pour le flux de ventre. Ils sont de meilleur goût, lorsqu'on apporte quelque soin à cultiver l'Arbre. La Terre le produit naturellement proche des Côtes de la Mer, dont il aime l'air.

Le Yaruma. LE *Yaruma* de l'Isle Espagnole est une espèce de Figuier sauvage, dont les feuilles sont découpées, & plus grandes que celles des Figuiers d'Espagne, avec lesquelles elles ont néanmoins quelque ressemblance. Il produit un fruit doux, de la longueur du doigt, & semblable à un gros ver. La hauteur commune de l'Arbre est celle d'un Noïer moyen, quoiqu'il s'en trouve de beaucoup plus hauts. Le bois est leger, creux, & cassant. Le germe du bout des branches a la vertu des meilleurs caustiques. On le pile, pour l'appliquer sur les playes. Il mange les mauvaises chairs, il dissipe l'enflure, & par dégrés il guérit parfaitement (s).

Le Macagua. LE *Macagua* est un grand Arbre, qu'Oviedo nomme excellent. Son fruit ressemble, par la forme, aux petites olives, & par le goût, aux cerises. Le bois en est très bon; la feuille verte & fraîche, & semblable à celle du Noïer.

L'Acuba. L'*Acuba* est un Arbre fort haut, qu'on vante beaucoup aussi, & dont le fruit sur-tout est d'une merveilleuse bonté. Il paroît que c'est une espèce de Figues, qui ont le goût des Poires muscades; mais il en sort tant de lait gluant, que pour les manger il faut les mettre dans l'eau & les frotter entre les doigts, si l'on ne veut point qu'elles s'attachent aux lèvres. Ce lait ressemble à celui que les Figues vertes rendent par la queue, lorsqu'on les cueille. Mais il demeure dans l'eau, pour peu qu'on y frotte le fruit. L'Isle n'a point de bois plus dur que celui de l'Acuba.

Guiabara. LE *Guiabara*, que les Espagnols ont nommé *Uvero*, parce qu'il donne pour fruit une espèce de raisin en grappe, couleur de rose ou de mûre, & d'un

(r) Chap. 8.

(s) Chap. 9.

d'un fort bon goût, est un Arbre dont le bois fait d'excellent charbon. Ses branches sont étendues, rondes & serrées; son tronc fort gros, & son bois rougeâtre. Les feuilles ont une paume de longueur, dans une largeur proportionnée. Elles sont fort vertes & d'une épaisseur extraordinaire. Les Espagnols, dans les premiers tems de leur arrivée, où l'encre & le papier leur manquoient, s'en servoient pour écrire, avec une épingle, ou le fer d'une éguillette, qui formoit des lettres très distinctes, & si différentes de la couleur de la feuille, qu'elles pouvoient se lire aisément. Chaque grain du fruit a son noyau, plus ou moins gros, suivant la grosseur du grain, qui est ordinairement celle d'une balle d'arquebuse ou d'une aveline (*t*). DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

Le Copey.

LE *Copey* a la feuille du Guiabara, ou l'Uvero, mais plus grande du double, plus épaisse encore, & plus propre à l'écriture. L'Arbre est aussi beaucoup plus haut, & le bois en est excellent. Les premiers Espagnols faisoient, de ses feuilles, des cartes à jouer, sur lesquelles ils gravoient avec une épingle toutes les figures d'usage commun. Oviedo n'avoit jamais vû le fruit du Copey, quoiqu'il en vît souvent des feuilles, & qu'il eût éprouvé qu'on y peut tout graver, sans les rompre (*v*).

Le Gaguey.

LE *Gaguey* est un autre Arbre, dont le fruit n'est pas plus gros qu'une aveline, mais qui ressemble intérieurement à la figue de Castille, par ses petits grains, & par la blancheur de sa poulpe. Il est de fort bon goût. Le bois, sans être des meilleurs, n'étoit pas inutile aux Insulaires, du moins par son écorce, dont ils faisoient des cordes. Les premiers Espagnols imitèrent leur exemple, & s'en faisoient aussi de fort bons souliers, lorsqu'il ne leur en venoit point de l'Europe.

Le Cibucan.

ON représente le *Cibucan* comme un des beaux Arbres de l'Isle Espagnole. Il a les feuilles du Saule. Son fruit ressemble aux avelines blanches; mais il est rempli de petits grains qu'Oviedo compare aux lentes, en demandant grace néanmoins pour une comparaison, dont il n'a pû se dispenser, parce que plusieurs, dit-il, ont donné au Cibucan le nom d'Arbre des lentes (*x*). Il est d'ailleurs fort beau, & d'une continuelle fraîcheur.

Le Guanabana.

LE *Guanabana* est un grand Arbre, dont le fruit, qui porte le même nom, égale en grosseur nos Melons moyens. Il est verd, & revêtu d'écailles figurées, comme la Pomme de Pin. Sa fraîcheur le rend d'autant plus agréable en Eté, qu'il n'a rien de dangereux. Sa peau n'est pas moins déliée que celle d'une poire; & sa chair, qui est fort blanche, a toute l'apparence de la crême, ou de ce qu'on appelle du Blanc-manger. Elle se fond dans la bouche avec une extrême douceur. Les pepins qu'elle contient sont de la grosseur de ceux des Courges, & leur couleur est un fauve-brun. Outre leur hauteur & leur beauté, ces Arbres ont les feuilles fort vertes & fort fraîches, presque semblables à celles du Citronier. Le bois en est assez bon; mais on lui reproche de n'être pas fort.

L'Anon.

L'*Anon* a beaucoup de ressemblance avec le Guanabana, excepté que son fruit n'est pas si gros, & qu'au goût d'Oviedo (*y*), il est encore plus agréa-

(*t*) Chap. 13. (*v*) Chap. 14. (*x*) Chap. 13. (*y*) Chap. 18.

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

agréable que l'autre. Ajoutez qu'il eſt jaune, & que celui du Guanabana eſt verd.

Le Guayabo.

Le *Guayabo*, Arbre fort commun, mais ſauvage dans les autres Iſles & dans le Continent, eſt cultivé avec beaucoup de ſoin par les Inſulaires de l'Eſpagnole. Auſſi devient-il plus haut dans leur Iſle. Sa grandeur eſt celle d'un Oranger; mais les branches ſont plus éparſes, & la feuille, qui n'eſt pas ſi verte, reſſemble à celle du Laurier, avec cette ſeule différence qu'elle eſt plus épaiſſe & qu'elle a les veines plus élevées. Il produit des pommes, les unes oblongues, & d'autres rondes. Elles ſont d'abord vertes; mais elles jauniſſent en meuriſſant. Leur poulpe eſt ou blanche, ou vermeille. Dans leur maturité, elles ſont ſujettes à ſe remplir de vers; ce qui oblige de les cueillir un peu vertes. Chaque pomme eſt couronnée de petites feüilles. Elles ſont diviſées en quatre parties maſſives, & pleines de petits grains fort durs, qu'on ne laiſſe pas d'avaller, parce qu'ils ſe digérent aiſément. On vante même leur vertu pour le flux de ventre. La fleur du Guayabo reſſemble à celle de l'Oranger, ſans être ſi épaiſſe; & dans quelques-uns elle rend l'odeur du Jaſmin. Le bois eſt excellent pour les petits ouvrages de Menuiſerie; mais la durée de cet Arbre n'eſt pas longue. Il vieillit au bout de cinq ou ſix ans; & chaque année fait alors diminuer ſa groſſeur.

Le Mamey.

Le *Mamey* de l'Iſle Eſpagnole eſt non-ſeulement haut, branchu, rond, verd & frais, avec une très belle feuille, un peu plus grande que celle du Noyer; mais il a, ſur ceux des autres Iſles & du Continent, l'avantage de porter de ſi bons fruits, qu'il n'y en a point de meilleur goût dans l'Iſle. Leur groſſeur ordinaire eſt celle des deux poings. Ils ſont à-peu-près ronds. Leur peau, qui reſſemble à celle des poires, tire ſur la couleur fauve. Les uns n'ont qu'un noyau; les autres en ont deux ou trois enſemble, diſtingués néanmoins par une pellicule fort déliée. La chair de ce fruit eſt auſſi agréable que celle des Coings de Valence, quoiqu'elle ne ſoit pas ſi ſucrée. Le bois de l'Arbre eſt fort bon; mais on ne le trouve point aſſez fort pour les Edifices.

Vignes ſauvages.

Avant qu'on eût penſé à tranſporter ici des Vignes de Caſtille, on y en avoit trouvé de ſauvages, qui rapportoient de véritable raiſin, dont Oviedo rend témoignage qu'il avoit mangé pluſieurs fois. Il ne doute point qu'en les cultivant, on n'eût pû les rendre beaucoup meilleures; mais elles demandoient apparemment des ſoins qu'on voulut s'épargner. Il vit un ſep de ces Vignes, auſſi gros, ou plus, que le bras d'un puiſſant Homme (z).

Chardons ſinguliers.

Le Pitahaya.

Il nomme trois eſpèces de Chardons d'une forme extrêmement ſingulière, qui portent un fruit fort doux, dont la principale propriété eſt de rendre l'urine couleur de ſang. Le fruit du Chardon, qui ſe nomme *Pitahaya*, eſt de la groſſeur du poing. La Plante eſt fort épineuſe. Une ſorte de bras, longs & quarrés, lui tient lieu de branches & de feuilles. Ces bras ſont de la groſſeur de celui d'un Homme. Chaque face du quarré forme un canal, du-

(z) *Ibid.* Chap. 21. La vraie raiſon, qui s'eſt oppoſée à leur culture, eſt l'intérêt de l'Eſpagne, pour le commerce de ſes vins.

duquel il sort, de distance en distance, trois ou quatre épines piquantes & venimeuses, d'un pouce & demi de longueur. C'est entre ces bras que croît le fruit. I est d'un rouge cramoisi, & revêtu d'une peau fort épaisse, en forme d'écaille. Sa chair est mélée de petits grains, qui ressemblent à ceux des figues. Elle tache plus que les mûres; & la couleur qu'elle donne à l'urine n'empêche point qu'elle ne soit fort saine.

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

Le Tuna.

LE *Tuna* est un autre Chardon, d'une forme encore plus étrange. Ses feuilles sont rondes & massives, de l'épaisseur du doigt, épineuses aux bords & au milieu. La hauteur de toute la Plante est celle du genou. Son fruit est long, verd au dehors, rouge & vermeil au dedans, de si bon goût & d'un usage si sain, qu'il s'en vend chaque jour au Marché. Une troisième espèce, dont Oviedo parle avec la même admiration (*a*), est celle qu'on transporte tous les jours en Europe, & qui est aujourd'hui fort connue sous le nom de *Cierge*. Il ajoûte que les Tunas sont si communs, que non-seulement on en trouve des champs remplis, mais qu'on en couvre les murs des champs & des jardins.

Quentas del Xavon.

L'ARBRE, qui se nomme *Quentas del Xavon*, ou *Patenôtre de Savon*, parce que son fruit, mis dans l'eau chaude, rend une écume qui sert à nétoyer le linge; le Mangle, le Terebinthe, le Tamarin & le Cedre, sont d'une singulière beauté dans l'Espagnole. Le *Caoban*, qui est plus particulier à cette Isle, en est un des plus grands Arbres & des meilleurs bois. On en fait des poutres, de toute sorte de longueur & de grosseur, dont la couleur tire sur le rouge, & qui seroient estimées, dit Oviedo, dans tous les Pays du Monde.

Le Caoban.

SUR la Côte occidentale de l'Isle, entre les Rochers & les Montagnes de la Pointe de Tiburon, & dans quelques autres endroits, on trouve une infinité de ces petits Pommiers dont les Caraïbes composent, avec un mélange d'autres sucs, le poison dans lequel ils trempent leurs fléches. La hauteur de ces Arbres est d'environ quinze pieds. Ils sont fort touffus. Leur feuille ressemble à celle du Poirier. Ils donnent, pour fruit; de petites pommes, les unes rondes, d'autres oblongues, d'un si beau rouge, & d'une odeur si agréable, qu'il est difficile de les voir sans être tenté d'en manger. Mais leur suc est un venin, qui empoisonne également les Hommes & les Animaux. On assure même que ceux, qui dorment à l'ombre de ces Arbres, s'éveillent avec une grande douleur de tête; les yeux, les paupières & les machoires enflées. Si la rosée des feuilles touche au visage, elle brûle la peau. Entre-t'elle dans les yeux? elle éteint la vûe, jusqu'à la faire perdre entièrement. Le bois allumé jette une vapeur insupportable (*b*), qui cause des maux de tête dont on a peine à guérir. Oviedo ne nomme point cet Arbre, ni son fruit, qu'on prend ici néanmoins pour la Manzanille, quoique l'idée, qu'il donne de l'Arbre, ne s'accorde pas exactement avec d'autres descriptions.

Pommes fort venimeuses.

IL

(*a*) Son admiration tombe particulièrement sur l'effet qu'il en ressentit, lorsqu'ayant mangé, pour la première fois, du fruit des Tunas, il rendit du sang pur, qui lui fit croire qu'il s'étoit rompu quelque veine, & que sa mort étoit fort proche. *Liv.* 8. *Chap.* 25.

(*b*) Liv. 9. Chap. 12.

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

Le Monstre d'Arbre.

Il en décrit un, auquel il ne donne pas d'autre nom que celui de *Monstre d'Arbre*. C'est le seul, dit-il, qui convienne à la singularité de sa forme & de ses effets. Il n'ôse même décider si c'est une simple Plante ou un Arbre. A peine se croit-il capable de le décrire (*c*). On en trouve beaucoup entre San-Domingo & Yaguana. Sa hauteur est de dix ou onze pieds. Son effet le plus merveilleux est de guérir toutes les fractures d'os, par la simple application de son écorce ou de ses feuilles broyées (*d*). Il produit un fruit rude, de la grosseur d'une grosse olive, & d'un beau rouge cramoisi, revêtu d'épines si subtiles qu'on a peine à les voir, & qui ne laissent pas d'entrer dans les doigts, lorsqu'on y touche. Les Indiennes en font une pâte, qu'elles coupent en petits morceaux quarrés, de la grandeur de l'ongle du doigt, & qu'elles portent au Marché, enveloppée dans du coton. C'est une couleur fort estimée, & qui leur sert à se peindre. Oviedo éprouva plusieurs fois que l'on pouvoit s'en servir pour les Tableaux; il la trouva excellente, & si durable, quoiqu'il ne l'eût trempée qu'à l'eau claire, sans gomme & sans autre mêlange, que six ans après, elle étoit aussi belle que le premier jour.

Le Lirenes.

Le *Lirenes* est le fruit d'une Plante que les Insulaires cultivoient; & les Espagnols ne tardèrent point à les imiter. Cette Plante jette & répand ses branches sur terre. On les coupe pour les replanter. Leur fruit, qu'elles produisent en terre, attaché à de petites verges dépendantes de la branche, est blanc & de la grosseur des grosses dattes. Il est de fort bon goût. Oviedo assure qu'il n'a rien vû à quoi il puisse le comparer. Les Insulaires le portent en abondance aux Marchés, & le vendent tout cuit (*e*).

Le Cabuya & l'Henequen.

Le *Cabuya* & l'*Henequen* sont deux espèces d'herbes, dont la feuille ressemble assez aux Cardes, quoiqu'elle soit plus large, plus épaisse & fort verte. On en fait de la filasse & des cordes assez fortes, après avoir roui les Plantes dans des ruisseaux, chargées de pierres, & les avoir fait sécher au Soleil. En les broyant avec un bâton, on en tire la filasse, qui est de la longueur de la feuille. Depuis que les Insulaires sont tombés au pouvoir des Espagnols, qui les chargent souvent de chaînes, ils ont trouvé le moyen de scier le fer avec des cordes de ces deux herbes; & souvent ils emploient cette méthode pour se délivrer de leur prison (*f*).

RÉ-

(*c*) „ Il produit, dit-il dans la Traduction, des branches remplies de feuilles „ larges & fort laides à voir, de façon difforme, fort épaisses & épineuses. Ces „ branches ont premièrement été feuilles & „ côtes; & de chacune feuille ou côte en „ sortent d'autres; puis de ces feuilles ou „ côtes, endurcies & grandes, ou pendant „ qu'elles s'endurcissent, en sortent encore „ d'autres, s'augmentant & croissant les unes „ des autres, & de côte en côte se changent „ & deviennent branches. La couleur du „ tronc de l'Arbre est gris rude, & les branches aussi; & les feuilles sont quelque peu „ vertes, desquelles les unes croissent de „ travers où une autre branche commence à „ issir de nouveau en la même feuille, & „ faut remarquer que toutes les feuilles & „ les branches sont fort épineuses ". *Liv.* 9. *Chap.* I.

(*d*) Quand l'emplâtre fait son opération, elle s'attache si fort à la chair, qu'il est très difficile de l'ôter; mais après la guérison, elle tombe d'elle-même. *Ibid.*

(*e*) *Ibid.* Liv. 7. Chap. 12.

(*f*) „ Ce qu'ils font, dit l'Auteur, en „ cer-

DESCRIPTION DE L'ISLE ESPAGNOLE.

Observation.

RÉPÉTONS qu'il a paru suffire, pour cet Article, de choisir les Arbres & les Plantes qu'Oviedo distingue par ses éloges, ou qu'il attribue particulièrement à l'Isle Espagnole. On ne doutera point, qu'avec les avantages de sa situation, elle ne produise aussi ce qu'il y a de plus vanté dans les autres Isles de l'Amerique. Mais c'est la matière d'un Article général, qui doit suivre quantité d'autres Descriptions. On ajoûte seulement que pendant le long séjour que le même Ecrivain avoit fait dans cette Isle, il n'y avoit vû que deux espèces d'Arbres, qui n'y conservassent point leurs feuilles pendant toute l'année (g).

Nota. *Tout ce qui regarde l'Isle Espagnole, depuis que les François s'y sont établis & qu'ils ont pris l'habitude de la nommer Saint-Dominque, est remis au tems de leur Etablissement, c'est-à-dire, à l'année 1660, & plus loin.*

„ cette sorte: ils prennent un fil de Henequen ou de Cabuya, & le mettent & remuent sur le fer, comme celui qui scie ou lime. L'un le tire, l'autre le lâche d'une main vers l'autre; & mettent souvent du sable menu sur le fil; & lorsqu'il s'use, y mettent du fil neuf. Ainsi scient un fer, quoiqu'il soit gros. Et afin que cela ne semble incroyable, il est advenu que les Indiens ont ainsi coupé en morceaux les ancres des Navires". *Liv.* 7. *Chap.* 10.

(g) Liv. 9. Chap. 16.

HERNANDEZ DE CORDOUE.

1517.

Voyage d'Hernandez de Cordoue, & Découverte de l'Yucatan.

LA plus importante entreprise des Castillans, dans l'absence de Dom Diegue Colomb, fut la découverte de l'*Yucatan* (a), & du Mexique; deux Régions dont il étoit surprenant qu'après tant de courses on n'eût point encore acquis la connoissance, & qui ouvrirent bientôt un champ si vaste à l'ambition de l'Espagne, que l'Isle Espagnole cessa presque tout-d'un-coup de tenir le premier rang entre les nouvelles Colonies. On a vû qu'en 1502 Christophe Colomb s'étoit avancé fort près de l'Yucatan, & que de faux avis l'avoient empêché de continuer sa Navigation par cette route. La découverte qu'il fit ensuite de la Province de Veragua, où il trouva beaucoup d'or, & quelques années après, celle de la Floride, par Jean Ponce de Leon, firent oublier apparemment tout ce qui avoit moins d'éclat que les espérances présentes. Enfin, vers le commencement de l'année 1517, ou sur la fin de la précédente, Velasquez, qui avoit mis l'Isle de Cuba dans un état florissant, ne voulut pas perdre l'occasion de s'étendre par de nouvelles Conquêtes, ou de se fortifier dans son Isle, en y faisant amener un grand nombre d'Esclaves, pour la culture des terres. La douceur de son Gouvernement avoit attiré près de lui une grande partie de la Noblesse Espagnole des Indes. Il proposa une Expédition sur quelque endroit de la Terre-ferme, où l'on n'eût point encore pénetré, dans le dessein d'y faire un Etablissement, si le Pays en paroissoit digne, ou d'enlever des Indiens, s'ils étoient Cannibales, ou du moins d'y faire la traite de l'or, s'il s'y en trou-

Raisons qui avoient retardé la découverte de l'Yucatan.

(a) Herrera, *Chap.* 10 & 11.

Nota. La Carte des Provinces de *Tabasco*, *Chiapa*, *Vera-Paz*, *Guatimala*, *Honduras* & *Yucatan*, a été employée au Tome XVI. R. d. E.

HERNANDEZ DE CORDOUE.

1517.

trouvoit. Quelques Mémoires assurent qu'il en demanda la permission à l'Amiral Dom Diegue, dont il n'étoit que le Lieutenant: mais d'autres Ecrivains y trouvent peu d'apparence. Dom Diegue étoit en Espagne depuis trois ans; & Velasquez, loin de s'être contenu dans la subordination, n'avoit rien épargné pour se rendre indépendant. Il avoit même obtenu, par la protection du Trésorier Général, des Provisions de Gouverneur absolu, que Dom Diegue, à la vérité, eut le credit de faire révoquer; mais sans pouvoir l'emporter sur le point le plus essentiel, qui étoit le pouvoir de le rappeller (*b*).

Velasquez en charge Hernandez de Cordoue.

Il arriva, comme Velasquez l'avoit prévû, que non-seulement ses Matelots & ses Soldats, qui s'ennuyoient de l'oisiveté, mais plusieurs Castillans de considération, passionnés pour la fortune, ou pour la gloire, entrèrent volontiers dans ses desseins. François Hernandez *de Cordoue*, un des plus riches & des plus entreprenans, se chargea de la conduite de l'entreprise, & d'une grande partie des fraix. Velasquez accepta son offre, & fit armer à San-Yago, Capitale de Cuba, deux Navires & un Brigantin, sur lesquels il embarqua cent dix Hommes. Hernandez mit à la voile, le 8 de Février, avec *Alaminos*, pour premier Pilote. Cet habile Navigateur, qui avoit servi dans sa jeunesse, sous Christophe Colomb, n'eut pas plutôt doublé le Cap de Saint-Antoine, qui est à l'extrêmité occidentale de Cuba, qu'il proposa de gouverner droit à l'Ouest, par la seule raison que l'ancien Amiral avoit toûjours eu du penchant à suivre cette route. C'étoit assez pour déterminer Hernandez. Une tempête, qui dura deux jours, leur fit voir la mort de fort près sous mille faces terribles; & pendant trois semaines leur Navigation fut très dangereuse, dans une Mer qu'ils connoissoient si peu. Mais ils apperçurent enfin la Terre, & s'en approchèrent assez près. Leurs premiers regards s'étoient arrêtés sur une grande Bourgade, qui leur parut éloignée d'environ deux lieues, lorsqu'ils virent partir de la Côte cinq Canots, chargés d'Indiens, qui étoient vêtus d'une sorte de pourpoints sans manches, & de caleçons de la même étoffe. Ces Barbares semblèrent voir avec admiration les grands Navires des Castillans, leurs barbes, leurs habits, & tout ce qui ne ressembloit point à leurs propres usages. On leur fit quelques présens, dont ils furent assez satisfaits pour revenir le lendemain en plus grand nombre, avec de grandes apparences d'amitié: mais leur dessein étoit d'employer la perfidie & la violence, pour se saisir de tout ce qu'ils avoient admiré à la première vûe. Les Castillans n'ayant pas fait difficulté de descendre, ceux qui débarquèrent les premiers se trouvèrent tout-d'un-coup environnés d'un grand nombre d'Ennemis, qui s'étoient embusqués, & qui poussant de grands cris, firent tomber sur eux une grêle de pierres & de fléches. Avec l'arc & la fronde, ils étoient armés d'une sorte de lames d'épées, dont la pointe étoit un caillou fort aigu, de rondaches, & de cuirasses doublées de coton. Hernandez eut quinze Hommes blessés; mais le feu des arquebuses ayant bientôt dissipé ces Traîtres, on observa, dans le même lieu, trois Edifices de maçonnerie, qui étoient des Temples remplis d'Idoles, la plûpart d'une figure

Son départ. Il aborde à l'Yucatan. Combat avec les Indiens.

(*b*) *Ibid.* Chap. 17. Histoire de Saint-Domingue, *Liv.* 5. *page* 140.

re monstrueuse (*c*). Alfonse *Gonzalez*, Chapelain du Général, y trouva, dans de petits coffres, d'autres Statues de pierre & de bois, avec des espèces de Médailles d'un or assez bas, des bagues & des pendans d'oreille & des couronnes de même métal. On avoit pris, dans le combat, deux jeunes Indiens, qui furent batisés sous le nom de Julien & de Melchior (*d*).

HERNANDEZ DE CORDOUE. 1517.

Statues & Médailles d'or du Pays.

Les Castillans fort joyeux, malgré leur disgrace, d'avoir découvert un Pays, dont les Habitans étoient vêtus, & les Maisons de pierre & de chaux; spectacle qu'ils n'avoient point encore eu dans les Indes, donnèrent au Cap le nom de *Cotoche*, qui étoit celui de la Bourgade, & retournèrent à Bord pour suivre la Côte. Après quinze jours de navigation, pendant laquelle ils observèrent constamment de ne mouiller que la nuit, ils arrivèrent proche d'un Golfe, à la vûe d'une Bourgade aussi grosse que la première, qu'ils appellèrent *Lazare*, parce qu'on étoit au Dimanche de ce nom, mais que les Indiens nommoient *Kimpesh*, & qui a pris depuis le nom de *Campeche*. Dans une si grande étendue de Côte, on fut surpris de n'avoir pas découvert une seule Rivière (*e*); & l'on fut obligé de prendre de l'eau d'un puit, qui étoit la seule ressource des Habitans. Pendant qu'on rentroit à Bord, cinquante Indiens, vêtus de Camisoles & de Mantes de coton, se présentèrent aux Castillans; & leur ayant demandé, par divers signes, s'ils ne venoient pas du côté d'où le Soleil se lève, ils les invitèrent à s'approcher de leur Bourgade. Quoique l'avanture de Cotoche leur rendit cette invitation suspecte, ils résolurent d'y aller bien armés. La curiosité les fit entrer dans quelques Temples bien bâtis, qui se présentoient sur leur passage, & dans lesquels ils furent surpris de trouver, avec quantité d'Idoles, des traces de sang toutes fraîches, & des Croix peintes sur les murs. Ils y furent bientôt environnés d'une multitude d'Indiens, des deux sexes & de toutes sortes d'âges, qui ne se lassoient point de les admirer. Quelques momens après, ils en virent paroître deux Troupes, qui marchoient en bon ordre, & qui étoient armés comme ceux de Cotoche. Dans le même tems, il sortit d'un Temple dix Hommes, qu'ils prirent pour des Prêtres, vêtus de longues robbes blanches, avec une chevelure noire fort frisée. Ils portoient du feu dans des réchaux de terre, où ils jettoient une sorte de gomme, qu'ils nommoient *Kopal*, en dirigeant la fumée du côté des Castillans, & les pressant de se retirer. Après cette cérémonie, on entendit le bruit de plusieurs instrumens de guerre, qui sonnoient la charge. Hernandez, qui ne se voyoit point en état de résister à un Peuple si nombreux, fit reprendre à ses gens le chemin de la Mer; & quoique suivi par les deux Troupes d'Indiens, qui ne le perdirent pas de vûe, il fut assez heureux pour se rembarquer sans aucun accident (*f*).

Découverte de Kimpesh, ou Campeche, nommé d'abord Lazare.

Cérémonies obscures des Indiens.

IL

(*c*) A faces de Démons, d'Hommes & de Femmes. Quelques-unes, renversées sur d'autres, représentoient les plus infâmes déreglemens. *Herrera*, Liv. 2. Chap. 17.

(*d*) *Ibidem*.

(*e*) Nos Cartes en marquent néanmoins quelques-unes entre le Cap de Cotoche & Campeche; mais il est vrai que le Pays est peu arrosé, & qu'on n'y boit que de l'eau de puits, qui est très bonne.

(*f*) *Ibidem*.

HERNANDEZ DE CORDOUE. 1517.

Massacre des Castillans à Potonchan.

Il reprit sa route au Sud pendant six jours; & l'eau commençant à lui manquer, il mouilla dans une Anse, près d'un Village nommé *Potonchan*, où il trouva un puits d'eau douce, dont il remplit ses tonneaux. Mais, ayant passé la nuit à terre, il y fut attaqué, le lendemain, par un grand nombre d'Habitans, qui lui tuèrent quarante-sept Hommes. La plûpart des autres n'échappèrent point sans blessures, & lui-même fut percé de douze flèches (*g*). Il ne dût la vie qu'à son courage (*h*), qui lui ouvrit un chemin au travers des Ennemis; & lorsqu'il fut rentré dans ses Barques, où les flèches le suivirent, il eut le chagrin d'y voir mourir encore cinq Hommes, de leurs blessures, outre deux qui avoient été enlevés dans le combat, & dont la vie lui parut desesperée entre les mains des Indiens. Une si cruelle disgrace fit donner à cette Baye le nom de *Mala Polea*. Il ne restoit pas d'autre parti que de retourner à Cuba. Alaminos, qui avoit fait le Voyage de la Floride avec Ponce de Leon, fut d'avis d'en prendre la route, parce qu'il trouvoit, dans ses Cartes, qu'on n'étoit éloigné de cette Terre que d'environ soixante lieues, & que la navigation de la Floride à la Havane étoit plus courte & plus sûre que par la voie qu'on avoit suivie.

Embarras d'Hernandez de Cordoue.

Il fallut brûler un des trois Navires, faute de Matelots pour le gouverner. Trois jours après avoir levé l'ancre, on arriva près d'une Anse, qu'on prit d'abord pour une Rivière: mais l'eau en étoit salée; & ceux qui descendirent, pour creuser des puits, n'en purent tirer d'eau douce. Cette Anse reçut le nom de *los Lagartos*, parce qu'on vit sur ses bords un grand nombre de Crocodiles, ou de gros Lesards. Dans l'espace de quatre jours, on découvrit la Floride, qu'Alaminos n'eut pas de peine à reconnoître. Hernandez y descendit, avec lui & vingt-deux Hommes. L'expérience lui ayant appris à se tenir sur ses gardes, il mit des Sentinelles autour du lieu où il fit creuser des puits, dans un terrain fort large, où l'eau étoit excellente. Mais cette précaution n'empêcha point qu'il n'y fût surpris, par une légion de Barbares, qui blessèrent d'abord Alaminos, & qui enlevèrent une des Sentinelles. Ce fut par une faveur extraordinaire du Ciel, que les Castillans évitèrent d'être massacrés jusqu'au dernier, & qu'ils retournèrent à Bord, où plusieurs furent même contraints de retourner à la nage. Hernandez, ayant mis à la voile sur le champ, arriva dans l'espace de deux jours aux Isles *des Martyrs*, où l'un des deux Navires qui lui restoient toucha si rudement, qu'il s'ouvrit; & dans ce triste état, il se rendit à la Havane. Son premier soin fut de rendre compte, par une Lettre au Gouverneur de Cuba, des circonstances de son Voyage & de l'importance de ses découvertes. Il lui promettoit incessamment une visite, après qu'il se seroit rendu par terre à la Ville du Saint-Esprit, où il avoit son Etablissement; mais il mourut dix jours après son débarquement (*i*). Telle fut la première découverte de cette belle partie de l'Amerique, que

Anse de los Lagartos, ou des Lesards.

Nouvelle disgrace des Castillans.

Retour d'Hernandez de Cordoue, & sa mort.

(*g*) Herrera reproche ici à Gomera de s'être trompé en faisant recevoir vingt-trois coups de flèches à Hernandez.

(*h*) Solis ne dit pas, comme l'Historien de Saint-Domingue, qu'Hernandez fut tué ici; il dit seulement que sa mort, arrivée ensuite, retarda la Conquête du Pays. *Tome* 1. *p.* 30.

(*i*) *Ibidem*, Liv. 2. Chap. 18.

que les Ecrivains de toutes les Nations ont continué de nommer *Yucatan*, à l'exception de quelques Géographes modernes qui écrivent *Jucatan* (*k*). HERNANDEZ DE CORDOUE. 1517.

(*k*) Herrera raconte que Bernard Diaz *del Castillo*, qui étoit de l'expédition d'Hernandez, rendit témoignage qu'ayant demandé à quelques Habitans du Pays s'ils avoient de ces racines, dont les Indiens font du pain, ils avoient répondu *Tuca* & *Ilatli*. Comme on a sçu depuis que parmi eux *Tuca* est en effet le nom de ces racines, & *Ilatli* celui de la terre où elles se plantent, il jugeoit que de *Tuca* & *Ilatli* joints ensemble, on avoit fait *Tucatla*, d'où s'est formé le nom de Yucatan. *Ibidem.*

Voyage de Jean de Grijalva, & première Découverte de la Nouvelle Espagne.

GRIJALVA. 1518.

Occasion de ce Voyage, & forces confiées à Grijalva.

VELASQUEZ conçut une si haute idée de l'Yucatan, sur le témoignage des deux jeunes Indiens qu'Hernandez avoit amenés de Cotoche, & plus encore sur la vûe des médailles, des couronnes & des bijoux d'or, qui s'étoient trouvés dans leurs Temples, qu'il ne perdit pas un moment pour se mettre en état de pousser cette Expédition. Il arma trois Navires & un Brigantin, sur lesquels il mit deux cens cinquante Espagnols, & quelques Insulaires de son Gouvernement. Juan de *Grijalva*, dont tous les Historiens vantent le caractère & l'habileté (*a*), fut chargé du Commandement général, & reçut, pour Capitaines, Pierre d'*Alvarado*, François de *Montejo*, & Alfonse d'*Avila*, trois Officiers respectés pour leur naissance, leur courage & leur politesse. Les Pilotes furent les mêmes qui avoient servi au Voyage d'Hernandez (*b*).

Son départ.

GRIJALVA mit en Mer le 8 d'Avril 1518 (*c*). Le dessein des Pilotes étoit de tenir la même route qu'ils avoient suivie dans le premier Voyage: mais étant emportés par les Courans, qui les firent décheoir de quelques dégrés, ils arrivèrent, après huit jours de navigation, à la vûe d'une Isle, que ses Habitans nommoient *Cozumel*, & qui a retenu ce nom, quoique Grijalva lui eût donné celui de *Sainte-Croix*, parce qu'on y aborda le jour qu'on célèbre l'Invention de la Croix du Sauveur. Il s'avança un peu dans les Terres, pour reconnoître le Pays; mais il n'y rencontra qu'une Femme Indienne de la Jamaïque, que le vent avoit jettée depuis deux ans dans cette Isle avec quelques Pêcheurs de la sienne, & que les Habitans avoient réservée pour l'esclavage, après avoir massacré les Hommes dont elle étoit accompagnée. Il apprit d'elle, qu'à la vûe des Navires Espagnols, tous les Insulaires s'étoient retirés dans les Montagnes. Ses prières la firent consentir à leur aller proposer de revenir dans leurs Habitations. Mais n'ayant pû leur persuader qu'on n'avoit aucun dessein de leur nuire, elle revint prier les

Il découvre l'Isle de Cozumel.

(*a*) Quelques Historiens se sont trompés en le faisant Parent de Velasquez; il étoit seulement son Compatriote, étant né comme lui à Cuellas.

(*b*) Alaminos fut nommé premier Pilote.

(*c*) Oviedo le fait partir le 25 de Janvier; mais c'est apparemment de San-Jago, Capitale de l'Isle, pour aller faire ses préparatifs dans un autre Port, d'où il mit à la voile le 18. Il relâcha même encore à Matorran, au Nord de Cuba; & là, ils se firent tous couper les cheveux, s'imaginant que dans les lieux où ils alloient, ils ne trouveroient pas de peignes pour se les peigner. *Herrera*, Liv. 3. Chap. 1.

GRIJALVA. 1518.

Temples qu'il y trouve.

les Espagnols de la recevoir sur un de leurs Navires; ce qu'ils n'eurent pas de peine à lui accorder. Entre plusieurs Temples, qu'ils trouvèrent dans l'Isle, ils en remarquèrent un, qui avoit la figure d'une Tour quarrée, avec quatre grandes fenêtres & leur galerie. Dans un enfoncement, en forme de Chapelle, on voyoit les Idoles; & à côté une espèce de Sacristie, qui contenoit les instrumens nécessaires au service du Temple. Proche de-là, dans un petit enclos bâti de pierre, cartelé & fort luisant, ils virent une Croix de Chaux, haute de neuf ou dix pieds. Ils apprirent, apparemment de la Jamaïquaine, que cette Croix étoit adorée des Insulaires sous le titre du *Dieu de la pluye*, & qu'ils ne s'y adressoient jamais en vain pour en obtenir. On a déja vû que dans la découverte de l'Yucatan, les Castillans avoient trouvé des Croix, la plûpart peintes sur des murs (*d*). Herrera, cherchant l'explication d'un fait si singulier, rapporte que Montejo, le même qui commandoit un des trois Vaisseaux de l'Escadre, étant allé, en 1527, pour faire la Conquête de l'Yucatan, fut reçu dans une Bourgade, nommée *Mini*, où il apprit que peu de tems avant l'arrivée d'Hernandez de Cordoue dans le Pays, un Sacrificateur, nommé *Chilon Combal*, qui passoit pour un grand Prophête, avoit publié que des Hommes blancs & barbus viendroient bientôt des Quartiers d'où le Soleil se lève, porteroient une Croix pour Etendart, & qu'à ce signe, tous leurs Dieux prendroient la fuite: que ces Etrangers se rendroient maîtres du Pays, mais qu'ils ne feroient aucun mal à ceux qui se soumettroient volontairement, & qui adoreroient un seul Dieu, qui leur seroit prêché par leurs Vainqueurs. Après cette Prophétie, Chilon Combal avoit fait faire une mante de coton, qu'il avoit présentée aux Indiens qui l'écoutoient, comme le modèle du Tribut que leurs nouveaux Maîtres devoient exiger. Ensuite il avoit fait dresser une Croix, à l'exemple de laquelle on en avoit élevé quantité d'autres. Peu de tems après, les Espagnols ayant paru sur les Côtes de cette Terre, on leur avoit demandé s'ils ne venoient point des Pays d'où le Soleil se lève; & dans la suite, les Habitans, qui virent rendre de grands honneurs à la Croix par les Soldats de Montejo, ne doutèrent plus que la Prophétie de Combal ne fût accomplie (*e*).

Ancienne Croix adorée des Insulaires

Explication de cette singularité.

Grijalva punit les Indiens de Potonchan.

APRÈS avoir fait quelques provisions dans l'Isle de Cozumel, Grijalva remit à la voile, & se trouva dans peu de jours à la vûe de l'Yucatan. Il doubla la Pointe de Cotoche, qui est la partie la plus orientale de cette Province; & tournant à l'Ouest, il suivit la Côte, jusqu'à la Rade de Potonchan. Comme c'étoit dans ce lieu qu'Hernandez avoit été défait, l'ardeur de le vanger porta les Espagnols à descendre. Ils battirent les Indiens; & ce combat ayant répandu la terreur dans toute la Province, ils retournèrent à Bord pour achever cette découverte. Leur route fut continuée à l'Ouest, sans s'éloigner beaucoup de la Terre. La beauté de cette Côte leur

(*d*) Gomera semble embrasser l'opinion de quelques autres Ecrivains, qui ont attribué ces Croix aux Maures chassés d'Espagne. Mais on lui reproche d'avoir ignoré ce qu'on va lire de Montejo. Il pouvoit se tirer de ce doute, dit Herrera, puisque son Histoire fut imprimée en 1553, à Medina del Campo, & que le récit de Montejo regarde l'an 1527. *Ibid.* Liv. 3. Chap. 1.

(*e*) *Ibid.* Liv. 3. Chap. 2.

GRIJALVA. 1518.

leur caufoit de l'admiration. Ils y découvroient, par intervalles, des Edifices de pierre; & l'étonnement qu'ils avoient, de trouver cet ufage dans les Indes, leur faifoit paroître ces Bâtimens comme de grandes Villes, où l'imagination leur repréfentoit des Tours, & tous les ornemens des Villes de l'Europe. Quelques Soldats ayant fait remarquer que le Pays reffembloit fort à l'Efpagne, cette idée plut fi fort à ceux qui l'avoient entendue, qu'on ne trouve pas d'autre raifon qui ait fait donner le nom de *Nouvelle Efpagne* à toute cette Contrée (*f*).

Il découvre une Terre qu'il nomme la Nouvelle Efpagne.

LES Vaiffeaux Caftillans continuèrent de ranger la Côte, jufqu'à l'endroit où la Rivière, que les Indiens nommoient *Tabafco*, entre dans la Mer par deux embouchures. C'eft une des plus navigables qui fe jettent dans le Golfe qu'on a nommé du *Mexique*; & depuis cette découverte, elle a pris le nom de *Grijalva*, pour laiffer le fien à la Province qu'elle arrofe, & qui eft une des premières de la Nouvelle Efpagne, entre celles d'Yucatan & de *Guazacoalco* (*g*). Le Pays paroiffoit couvert de très grands Arbres, & fi peuplé fur les rives du Fleuve, que Grijalva ne put refifter à l'envie d'y pénétrer. Mais n'ayant trouvé de fond que pour les deux plus petits de fes Bâtimens, il y fit paffer tout ce qu'il avoit de gens de Guerre, & laiffa fes deux autres Vaiffeaux à l'ancre, avec la plus grande partie de fes Matelots. A peine fut-il engagé dans le Fleuve, dont il eut beaucoup de peine à furmonter le Courant, qu'il apperçut un grand nombre de Canots, remplis d'Indiens armés, & plufieurs autres Troupes fur les rives, qui paroiffoient également réfolues de lui fermer le paffage, & de s'oppofer à fa defcente. Leurs cris & leurs menaces effrayérent fi peu les Efpagnols, qu'ils ne s'avancèrent pas moins jufqu'à la portée du trait. Grijalva leur avoit recommandé le bon ordre, & fur-tout de ne faire aucun mouvement qui ne parût annoncer la paix. Les Indiens, de leur côté, furent fi frappés de la fabrique des Vaiffeaux étrangers, de la figure & des habits de ceux qui les conduifoient, & de la belle ordonnance, autant que de l'intrépidité avec laquelle ils les voyoient avancer, que, dans leur première furprife, cette vûe les rendit comme immobiles. Le Général Caftillan faifit habilement cette conjoncture, pour fauter à terre (*h*). Il y fut fuivi de tous fes gens, dont il forma auffi-tôt un Bataillon. Tandis que cette action fembloit augmenter l'étonnement des Indiens, il leur envoya *Julien* & *Melchior*, ces deux jeunes gens qui avoient été pris dans l'expédition d'Hernandez de Cordoue, & dont la Langue étoit entendue dans une grande partie de la Nouvelle Efpagne, pour les affurer qu'il ne penfoit point à troubler leur repos, & que dans le deffein au contraire de fe rendre utile à leur Nation, il leur offroit la Paix & fon Alliance. Cette déclaration en fit approcher vingt ou trente, avec un mélange de confiance & de crainte. Mais, l'accueil qu'ils reçurent ayant achevé de les raffurer, Grijalva leur fit dire que les

Rivière nommée Grijalva.

Négociations avec les Indiens.

(*f*) Solis, Chap. 5.

(*g*) *Herrera*, Liv. 3. Chap. 2. *Solis*, Tome 1 Chap. 6.

(*h*) Herrera s'écarte un peu de ce récit. Il prétend que les Caftillans n'entendirent d'abord que le bruit des Indiens qui coupoient du bois, & qu'étant defcendus à terre fous des Palmiers, ce fut alors que les Indiens s'approchèrent d'eux pour les obferver. *Ibidem.*

GRIJALVA, 1518.

Ils paroissent supérieurs aux autres Sauvages.

les Castillans étoient Sujets d'un grand Roi, Maître de tous les Pays où ils voyoient naître le Soleil, & qu'il étoit venu les inviter, de la part de ce Prince, à le reconnoître aussi pour leur Souverain. Ce discours fut écouté des Indiens, avec une attention qui parut accompagnée de quelques marques de chagrin. Leur disposition sembloit encore incertaine, lorsqu'un de leurs Chefs, imposant silence à toute la Troupe, répondit d'un air & d'un ton ferme; „ que cette Paix qu'on leur offroit, avec des propositions „ d'hommage & de soumission, avoit quelque chose de fort étrange; qu'il „ étoit surpris d'entendre qu'on leur parlât de reconnoître un nouveau Seigneur, sans savoir s'ils étoient contens de celui auquel ils obéissoient; que „ pour ce qui regardoit la Paix ou la Guerre, puisqu'il n'étoit question „ maintenant que de ces deux points, il n'étoit pas revêtu d'une autorité „ suffisante pour donner une réponse décisive; mais que ses Supérieurs, „ auxquels il alloit expliquer ce qu'on avoit proposé, feroient connoître „ leur résolution ". Un langage, si extraordinaire dans la bouche d'un Indien, ne causa pas peu d'inquiétude aux Espagnols. Ils jugèrent qu'ils s'étoient mépris en croyant avoir à faire à des Sauvages, & que des Peuples, qui pensoient si bien, ne pouvoient être des Ennemis méprisables. L'Orateur, s'étant retiré après son discours, les laissa quelque tems dans cet embarras; mais il reparut bientôt, avec la même Escorte, pour leur déclarer „ que ses Maîtres ne craignoient pas la Guerre; qu'ils n'ignoroient „ pas ce qui s'étoit passé dans la Province voisine, & que cet exemple n'é„ toit pas capable de les intimider; mais qu'ils jugeoient la Paix préféra„ ble à la plus heureuse Guerre ". Il avoit fait apporter quantité de fruits & d'autres provisions, qu'il offrit à Grijalva, de la part de ses Maîtres, comme un gage de la Paix qu'ils acceptoient. Bientôt on vit arriver le Cacique du Canton, avec une Garde peu nombreuse & sans armes, pour faire connoître la confiance qu'il prenoit à ses Hôtes, & celle qu'il leur demandoit pour lui. Grijalva le reçut avec de grands témoignages de joie & d'amitié, auxquels le Seigneur Indien répondit d'un air fort noble. Après les premiers complimens, il fit approcher quelques gens de sa suite, chargés d'un nouveau présent, dont plusieurs pièces étoient également précieuses par la matière & le travail. C'étoient différentes sortes de bijoux d'or, renfermées dans une corbeille, des armes & des figures d'animaux, revêtues de lames d'or, des pierreries enchassées, des garnitures de plumes de diverses couleurs, & des robbes d'un coton extrêmement fin (*i*). Alors, sans laisser le tems à Grijalva de le remercier, il lui dit; „ qu'il aimoit la „ Paix, & que c'étoit pour la faire subsister entr'eux qu'il le prioit d'ac„ cepter ce présent; mais que dans la crainte de quelque mesintelligence, „ qui pouvoit s'élever entre les deux Nations, il le supplioit de s'éloi„ gner ".

(*i*) Ces présens montoient à la valeur de 3000 pesos d'or. Herrera raconte que le Cacique arma le Général Castillan de ses propres mains, que les armes dont il le revêtit étoient si justes qu'elles sembloient avoir été faites pour lui, & que Grijalva se trouva ainsi tout couvert de l'or le plus fin; qu'à son tour il se fit apporter ce qu'il avoit de plus précieux en habits, & qu'il en revêtit aussi le Cacique. Mais Solis croit toutes ces circonstances fort douteuses. *Herrera* & *Solis. Ibidem.*

„ gner ". Le Général Castillan, charmé de tout ce qu'il entendoit, répondit que son dessein n'avoit jamais été d'apporter le moindre trouble sur cette Côte, & qu'il étoit disposé à partir. En effet, il se hâta de mettre à la voile (*k*). GRIJALVA. 1518.

DEUX jours de navigation le firent arriver à la vûe d'une Bourgade, nommée *Agualunco*, à laquelle il donna le nom de la *Rambla*, parce que les Habitans, pour faire connoître apparemment qu'ils ne redoutoient rien, firent quantité de caprioles sur le sable. Ils étoient armés de boucliers fort luisans, qui n'étoient que d'écaille de Tortues, mais que cet éclat fit prendre d'abord aux Castillans pour de l'or. Un peu plus loin, Grijalva découvrit un enfoncement, formé par l'embouchure d'une Rivière, que les Indiens nommoient *Tonala*, & qui reçut le nom de *Saint-Antoine*. Ensuite, il arriva au grand Fleuve de *Guazavalco*, où le mauvais tems ne lui permit pas de mouiller; & presqu'aussi-tôt, on découvrit les Montagnes couvertes de neige de la Nouvelle Espagne, qui furent nommées *Saint Martin*, du nom du Soldat qui les avoit apperçues le premier. Alvarado, prenant ici le devant avec son Vaisseau, entra dans un Fleuve, que les Indiens nommoient *Papaloana*, & qui prit de lui le nom d'*Alvarado*.

Bourgade d'Agualunco, qui prend le nom de la Rambla.

Rivière de Saint-Antoine.

Montagnes de Saint Martin.

EN continuant de ranger la Côte, les Castillans arrivèrent ensemble à l'embouchure d'un autre Fleuve, qui fut nommé *Rio de Banderas*, parce qu'ils y apperçurent des Indiens avec une sorte de picques ornées de banderolles, qui sembloient les inviter à descendre. Montejo reçut ordre de s'avancer avec deux Chaloupes, pour reconnoître leurs dispositions, & l'Escadre ne tarda point à le suivre. Les Castillans furent si bien reçus de ces Indiens, qu'ils en obtinrent la valeur de quinze mille pesos d'or, pour les plus vieilles marchandises d'Espagne. Ils apprirent, dans ce lieu, qu'ils étoient redevables des invitations & du bon accueil des Habitans, à l'ordre d'un puissant Monarque, voisin de cette Province, qui se nommoit *Motezuma*; que ce Prince, qui avoit été informé de leur approche, & qui avoit peut-être quelques pressentimens des malheurs qui le menaçoient, avoit mandé, aux Commandans de ses Frontières, d'aller au-devant des Espagnols, de leur porter de l'or pour traiter, & de découvrir, s'il étoit possible, le véritable dessein de ces Etrangers. Grijalva prit possession du Pays, avec les formalités ordinaires; & l'on observe que tous ces Actes se faisoient au nom du Roi & de Velasquez (*l*).

Rio de Banderas.

Riches échanges.

LA Rade de Banderas étant mal défendue contre les vents du Nord, on remit à la voile, & l'on rencontra bientôt une Isle, assez proche de la Côte, que la blancheur de son sable fit nommer l'*Isle Blanche*. Un peu plus loin, on en découvrit une autre, à quatre lieues de la Côte; & l'ombrage de ses arbres lui fit donner le nom d'*Isle Verte*. Plus loin encore, à une lieue

Isle Blanche.

Isle Verte.

(*k*) Ses gens regrettèrent néanmoins de n'avoir pas fait un Etablissement dans cette Terre. Ils demandèrent plus d'or aux Indiens, qui leur répondoient *culva*, *culva*, c'est-à-dire, *allez plus loin*. Herrera, *Ibid.*

Nota. Voyez le Plan de la *Rade de la Vera Cruz & des Isles voisines*, au Tome XVI. R. d. E.

(*l*) *Herrera*, Liv. 3. Chap. 9; & *Solis*, Chap. 7.

GRIJALVA. 1518.

lieue & demie du rivage, on en apperçut une, qui parut peuplée, & le Général y descendit. Il y trouva quelques bons Edifices de pierre, & un Temple ouvert de toutes parts, au milieu duquel on découvroit plusieurs dégrés, qui conduisoient à une espèce d'Autel, chargé de Statues d'horrible figure. En le visitant de près, on y apperçut cinq ou six cadavres humains, qui paroissoient avoir été sacrifiés la nuit précédente. L'effroi, que les Castillans ressentirent de ce spectacle, leur fit donner à l'Isle le nom d'*Isle des Sacrifices*. Ils virent d'autres victimes d'une barbare superstition dans une quatrième Isle, un peu plus éloignée, que ses Habitans nommoient *Culva*, & qu'ils prirent pour cette Terre abondante en or, qu'on leur avoit indiquée à Tabasco. On y traita effectivement beaucoup d'or; & Grijalva, qui se nommoit *Jean*, lui donna le nom de *Saint-Jean de Culva*, dont on a fait *Saint-Jean d'Ulua* (*m*).

Isle des Sacrifices; d'où lui vient ce nom.

Faute de Grijalva, qui ne s'établit point dans le Pays qu'il découvre.

LA vûe de tant de riches Contrées faisoit souhaiter, au Général Espagnol, d'en prendre possession plus solidement que par de simples formalités. C'étoit le sentiment de la plûpart des Officiers de l'Escadre, sur-tout d'Alvarado, qui en avoit représenté plusieurs fois l'importance. Mais Grijalva étoit arrêté par une scrupuleuse soumission pour les ordres de Velasquez, qui lui avoit défendu d'entreprendre aucun Etablissement (*n*). Cependant il prit le parti de lui envoyer rendre compte du succès de son Voyage, pour se faire expliquer encore une fois ses intentions. Il lui dépêcha le Vaisseau d'Alvarado, sur lequel il chargea tout ce qu'il avoit recueilli de précieux, & les Malades qui n'étoient pas capables de service. Velasquez, inquiet de son côté, de n'apprendre aucune nouvelle de l'Escadre, fit partir un Vaisseau, sous le Commandement de Christophe d'*Olid*, pour s'informer de ce qu'elle étoit devenue. Un coup de vent, qui maltraita d'Olid, sur les Côtes de l'Yucatan, l'obligea de retourner à San-Yago, d'où il avoit fait voile; & le Vaisseau d'Alvarado étant arrivé presqu'en même tems dans ce Port, Velasquez fut consolé par les flatteuses nouvelles qu'il reçut d'un Pays, qu'on commença dès ce jour à nommer publiquement la *Nouvelle Espagne*. Cependant, après avoir entendu le récit d'Alvarado, il parut fort irrité qu'on n'eût pas bâti même un Fort, dans une si grande étendue de Pays. On ne peut expliquer cette contradiction d'idées, qu'en supposant, avec Herrera, qu'Alvarado, qui avoit toûjours été porté pour un Etablissement, ne rendit point un témoignage favorable aux intentions de son Général; & que Velasquez, à qui Las Casas attribue beaucoup de bizarrerie & d'indécision, fit un crime à Grijalva de n'avoir pas trouvé, dans les circonstances, une raison assez forte pour lui faire oublier les ordres avec lesquels il étoit parti. Il est constant, du moins, qu'après s'être fort emporté contre un Officier, dont tout le crime étoit de lui avoir trop bien obéi, il prit la résolution de faire un nouvel Armement, & d'en remettre la conduite en d'autres mains (*o*).

Mécontentement de Velasquez.

GRI-

(*m*) *Ibidem*.

(*n*) Gomera est le seul Historien qui prétende, au contraire, qu'il avoit ordre exprès d'en faire un. Las Casas, Herrera, & Solis s'accordent à le contredire.

(*o*) *Herrera*, Liv. 3. Chap. 10; & *Solis*, Chap. 8.

GRIJALVA étoit parti, dans le même tems qu'Alvarado, pour continuer ses découvertes, en suivant la Côte vers le Nord. Après avoir reconnu les deux Montagnes de *Tuspa* & de *Tusta*, qui s'étendent fort loin entre la Mer & la Province de *Tlascala*, il entra dans la Province de *Panuco*, qui est la dernière de la Nouvelle Espagne, du côté du Golfe. Mais lorsqu'il eut mouillé dans une Rivière, qu'il nomma *Rio de Canoas*, parce qu'il y trouva un grand nombre de Canots, le Vaisseau d'Alfonse d'*Avila*, qui étoit le plus avancé, fut attaqué par une multitude d'Indiens, auxquels il n'auroit pû résister, si Grijalva n'étoit venu le secourir avec toutes ses forces. On fit une cruelle boucherie de ces Barbares; & l'Escadre étant sortie de la Rivière, suivit les Côtes de Tlascala, pour s'avancer vers une Pointe, où les Courans devinrent si contraires, qu'après quantité d'efforts pour la doubler, le Pilote Alaminos déclara qu'il y avoit de l'imprudence à le tenter plus long-tems. Alors plusieurs Officiers de l'Escadre se réunirent encore pour engager le Général à faire un Etablissement, & l'auroient peut-être emporté, si d'Avila & Montejo n'eussent été d'un avis opposé. Mais le résultat du Conseil fut de reprendre enfin la route de Cuba, où l'on arriva le 10 de Septembre.

GRIJALVA. 1518.

Province de Panuco.

Rio de Canoas.

Grijalva retourne à Cuba.

Voyage de Fernand Cortez, Découverte & Conquête du Mexique.

FERNAND CORTEZ.

EN passant au Port de *Matances*, Grijalva fut informé des préparatifs qu'on y faisoit déja pour une autre Expédition. Comme il ignoroit encore les dispositions de Velasquez, il se flatta que s'il étoit question de la Nouvelle Espagne, le Commandement de cette Flotte ne pouvoit être confié qu'à lui. Ses espérances furent bien trompées, lorsqu'au lieu des félicitations & des remercimens auxquels il s'étoit attendu, Velasquez lui fit publiquement de vifs reproches. Il ne repliqua qu'en produisant l'Ordre qu'il avoit reçu de lui-même: mais le Gouverneur étoit si rempli de ses préventions, qu'en reconnoissant que cet Ordre étoit de sa main, il traita de crime la fidélité avec laquelle on l'avoit suivi. Il députa Jean de *Salcedo* à l'Isle Espagnole, pour faire agréer ses nouveaux desseins aux Gouverneurs Jéronimites; & dans la crainte de perdre un moment, il fit radouber aussitôt les Vaisseaux qui avoient servi au Voyage de Grijalva. Avec ceux qu'il avoit achetés, il en composa une Flotte de dix Navires, depuis quatre-vingts jusqu'à cent tonneaux. Mais il étoit question de leur donner un Commandant.

Nouvelle entreprise pour suivre les découvertes.

Armement de Velasquez dans l'Isle de Cuba.

IL auroit souhaité, suivant Solis, d'en trouver un, dans le caractère duquel la grandeur du courage fut réunie avec une soumission servile, c'est-à-dire, avec la bassesse de l'esprit (a): deux extrêmités qu'il est difficile de rapprocher. La voix publique étoit pour Grijalva, qui se recommandoit par ses bonnes qualités, par ses services, & par la connoissance de la Route & du Pays. Antoine & Bernardin *Velasquez*, tous deux proches Parens du Gouverneur, Balthazar *Bermudez*, Vasco *Porcallo*, & d'autres Officiers de distinction se mirent sur les rangs; mais les uns portoient trop haut leurs pré-

Son embarras pour le choix d'un Chef.

(a) *Solis*, Chap. 9.

FERNAND CORTEZ. 1518.

prétentions, & les autres n'avoient pas toute la capacité qu'on demandoit. Enfin, Amador *de Lariz*, Trésorier Royal de Cuba, & André *Duero*, Sécretaire du Gouverneur, profitèrent de cette irrésolution pour faire tomber le choix sur leur Ami commun; mais, malheureusement pour Velasquez, sur l'homme du monde qui convenoit le moins à ses vûes. Ce fut le fameux *Hernand*, ou *Fernand Cortez*, celui de tous les Conquérans du Nouveau Monde, dont les vertus & les vices ont causé le plus de partage & d'indécision dans l'Histoire.

Fernand Cortez est choisi.

Son origine & ses premières avantures.

CORTEZ étoit né en 1485, à *Medellin*, Ville de l'Estramadoure, d'une Famille dont on n'a pas contesté la Noblesse (*b*). Dans sa première jeunesse, il avoit étudié les Lettres humaines, à l'Université de Salamanque, & le dessein de son Père étoit de l'appliquer à la Jurisprudence; mais sa vivacité naturelle, qui ne s'acommodoit pas d'une Profession si grave, le ramena chez son Père, dans la résolution de prendre le parti des armes. Il obtint la permission d'aller servir en Italie, sous Gonsalve de Cordoue; & le jour de son départ étoit marqué, lorsqu'il fut attaqué d'une longue & dangereuse maladie, qui mit du changement dans ses desseins, sans en apporter à ses inclinations. Il résolut de passer aux Indes, où la Guerre, qui duroit encore dans les Isles, promettoit moins de fortune que de gloire. Il y passa dans le cours de l'année 1504, avec des Lettres de recommandation pour Dom Nicolas d'Ovando, son Parent, qui commandoit alors dans l'Isle Espagnole. Quoiqu'il eût à peine vingt ans, il fit éclater sa hardiesse & sa fermeté dans plusieurs dangers, auxquels il fut exposé pendant la Navigation. Ovando le reçut avec amitié, & le garda quelque tems près de lui. Ensuite, il lui donna de l'emploi dans Azua de Compostelle. Cortez étoit bien fait, & d'une physionomie prévenante. Ces avantages extérieurs étoient soûtenus par des qualités qui le rendoient encore plus aimable. Il étoit généreux, sage, discret. Il ne parloit jamais au desavantage de personne. Sa conversation étoit enjouée. Il obligeoit de bonne grace, & sans vouloir qu'on publiât ses bienfaits. Un mérite si distingué, & l'occasion qu'il eut de signaler sa valeur & sa prudence, lui avoient acquis beaucoup de réputation dans la Colonie, lorsqu'en 1511 Velasquez, qui passoit dans l'Isle de Cuba, lui proposa de le suivre, avec l'emploi de son Sécretaire. Il accepta cet Office. Mais le Gouverneur ayant fait des Mécontens, Cortez, qui étoit apparemment de ce nombre, se chargea, l'année suivante, de porter leurs plaintes à l'Audience Royale de San-Domingo. Ce complot fut découvert. Cortez fut arrêté, & condamné au dernier supplice. Sa grace néanmoins fut accordée aux instances de quelques Personnes de considération; & le Gouverneur, se contentant de l'envoyer Prisonnier à San-Domingo, l'embarqua dans un Navire qui mettoit à la voile. Mais, n'étant point observé à Bord, il eut le courage, pendant la nuit, de sauter dans la Mer, avec un ais entre ses bras. Après avoir couru le plus terrible danger, il fut jetté sur le rivage, où il retomba sous

En quelle année il passe aux Indes.

Ce qui lui arrive dans l'Isle de Cuba.

(*b*) Son Père se nommoit Martin *Cortez de Monroy*, & sa Mère Catherine *Pizarre d'Altamirano*, deux noms, dit Solis, qui marquent assez la noblesse de son extraction, *Chap.* 9.

sous le pouvoir du Gouverneur; mais il paroît que l'admiration de son caractère lui en fit un Ami, & qu'à l'exception de quelques difficultés qui survinrent encore, pour un Mariage qu'il fit secrettement (*c*), il n'en reçut plus que des faveurs. Aussi sa fortune devint-elle florissante; & lorsque ses Amis le proposèrent pour commander la Flotte de la Nouvelle Espagne, il exerçoit l'Office d'Alcalde à San-Yago, Capitale de l'Isle.

FERNAND CORTEZ. 1518. Il devient Ami du Gouverneur.

Ce choix fut assez applaudi, pour la conduite de l'Expédition, parce que les grandes qualités de Cortez n'étoient ignorées de personne; mais ceux qui connoissoient parfaitement son ambition & son adresse, doutèrent si Velasquez n'avoit pas manqué de prudence (*d*). Ce qui contribua beaucoup à le tromper, c'est qu'il crut avoir pris des mesures suffisantes contre les mauvais offices de ses Ennemis, en faisant partir, pour l'Espagne, après l'arrivée d'Alvarado, un Vaisseau, par lequel, rendant compte au Roi des nouvelles découvertes, il lui envoyoit ce qu'il avoit reçu de plus précieux de la Terre-ferme. Bientôt même il dépêcha aussi Gonzalve *de Gusman*, qu'il chargea d'agir de concert avec les Amis qu'il avoit à la

Velasquez établit son crédit en Espagne.

(*c*) Herrera est le seul qui se soit attaché au récit de cette avanture. „ Quoiqu'il ne „ sût pas nager, dit-il, il se jetta dans les flots, „ sur un ais qui le contenoit en partie. Comme la Mer baissoit alors, il fut poussé à „ plus d'une lieue par le Courant; mais le „ flux qui revint le rejetta au Rivage, si fatigué, qu'il avoit été plusieurs fois prêt „ de quitter son ais pour finir ses peines en „ se noyant. Lorsqu'il fut à terre, & qu'il „ vit le jour paroître, ne doutant point „ qu'on ne le fit chercher, il alla se cacher „ dans une Eglise. Proche de-là demeuroit „ un Espagnol, natif de Grenade, nommé „ Jean *Suarez*, qui avoit une Sœur, jeune „ & de mœurs honnêtes. Cortez, qui fut „ apperçu de cette Fille, lui plut par sa figure; &, la compassion qu'elle eut de son „ malheur ayant abregé les formalités, elle „ lui fit connoître qu'elle avoit de l'affection „ pour lui. Il profita de cette ouverture. „ Mais un jour, qu'il sortoit pour aller voir „ sa Maîtresse, un Sergent, nommé Jean „ *Escudero*, qui l'observoit depuis quelque „ tems, le suivit jusqu'à la porte de l'Eglise, l'embrassa par derrière, & l'emmena „ prisonnier. Les Juges procedèrent contre „ lui avec beaucoup de rigueur. Dans cette „ situation, il ne vit pas d'autre ressource „ que d'en appeller à Velasquez même, en „ qualité de Gentilhomme, qui espéroit trouver, dans un Homme du même Ordre, „ des sentimens nobles & supérieurs à la vengeance. Cette voye lui réussit. Velasquez „ lui pardonna; mais il ne voulut pas le retenir à son service, & pendant quelques „ mois, Cortez, fort à l'étroit, se vit réduit à faire sa Cour aux Amis du Gouverneur. Cependant il épousa Catherine Suarez, avec laquelle il se vantoit d'être „ aussi content que s'il eût épousé la Fille „ d'une Duchesse. Il en eût un Fils, qu'il „ supplia Velasquez de tenir sur les fonds. „ Cette grace lui fut accordée, & servit bientôt au rétablissement de sa fortune. Le „ Gouverneur, qui avoit entrepris alors de „ former des Bourgades de Castillans, lui „ donna un bon nombre d'Indiens pour s'établir à *Ciudad de San-Yago*, dont on ne „ faisoit que jetter les fondemens, & lui accorda ensuite la Lieutenance de cette Ville. Cortez étoit rusé, ajoûte l'Historien. „ Il continua de ne rien épargner pour se „ rétablir entièrement dans les bonnes graces de Velasquez, qui étoit d'ailleurs d'un „ caractère facile. Il y parvint avec tant de „ bonheur, qu'à la faveur de cette réconciliation & par son industrie, il acquit bientôt trois mille pesos d'or, qui étoient alors „ une grande richesse ". *Herrera*, Décade 1. Liv. 9. Chap. 9.

(*d*) Herrera raconte qu'un jour que le Gouverneur & le Capitaine Général se promenoient ensemble, un Fou, nommé *Francisquillo*, s'approcha d'eux, & se mit à crier que Velasquez n'y entendoit rien, & qu'il lui faudroit bientôt une seconde Flotte pour courir après Cortez. *Compère*, dit le Gouverneur, (c'étoit ainsi qu'il nommoit ordinairement Cortez) *entendez-vous ce que dit ce méchant Francisquillo ?* Cortez répondit que c'étoit un Fou, qu'il falloit laisser parler. 2. *Décade*, *Liv*. 3. *Chap*. 12.

FERNAND CORTEZ. 1518.

la Cour, pour y soûtenir son crédit & ses intérêts. Pamphile de Narvaez, qui étoit de ce nombre, l'avoit déja si bien servi, auprès de l'Evêque de Burgos, dont l'autorité croissoit de jour en jour, qu'étant d'ailleurs Ami de Passamonte, & ne vivant pas bien avec l'Amiral, ce Prélat s'efforçoit de faire valoir son zèle & ses services. Il songea même à se l'attacher, en lui faisant épouser Donna Mayor de Fonseça, sa Niéce; & le 13 de Novembre de cette année, il fit signer au Roi une Transaction, par laquelle ce Prince nommoit Velasquez, Adelantade, & le déclaroit son Lieutenant Général dans l'Isle de Cuba & dans tous les lieux qui avoient été ou qui seroient découverts par ses soins & sous ses ordres. Il lui accordoit même la permission de lever des Troupes pour ses Expéditions, jusques dans l'Isle Espagnole, & ses avantages n'avoient pas été moins ménagés dans la répartition des profits (*e*). Un Traité de cette nature & de si grands Privilèges ne durent pas plaire beaucoup à l'Amiral Diegue Colomb, dont la supériorité ne se réduisoit presque plus qu'à de vains titres. Mais Velasquez reçut trop tard cette effusion de graces, & n'en jouit pas long-tems. On verra même qu'elles ne servirent qu'à l'engager dans des entreprises mal concertées, qui tournèrent à sa ruine.

Il est fait Adelantade.

Cortez lui devient suspect.

CORTEZ avoit reçu sa nomination avec de vifs témoignages de reconnoissance; & la plûpart des Castillans, qui devoient servir sous ses ordres, étoient charmés de ce choix. Mais les Concurrens, sur lesquels il l'avoit emporté, ne pouvant déguiser leur chagrin, commencèrent à jetter des soupçons dans l'esprit du Gouverneur. Ils lui représentèrent que c'étoit risquer beaucoup, que de donner tant de confiance à un homme qu'il avoit maltraité; que le caractère de Cortez étoit connu; que ses manières agréables & flatteuses, sa libéralité, son empressement à se faire des Amis, & son adresse à se les attacher, étoient autant de qualités suspectes. Velasquez, peu porté à la défiance, n'en fut pas moins ferme dans le parti qu'il avoit embrassé, du moins s'il faut s'en rapporter au plus grand nombre des Historiens; & Cortez ne pensa qu'à presser son départ. Il employa, aux préparatifs, tout son bien & celui de ses Amis. L'Etendart, qu'il fit arborer, portoit le Signe de la Croix, avec ces mots pour devise, en Latin: *Nous vaincrons par ce Signe.* En peu de jours, il rassembla sous ses ordres environ trois cens Hommes, entre lesquels on comptoit Diego d'*Ordas*, Ami particulier du Gouverneur, François de *Morla*, Bernard *Diaz del Castillo*, qui publia l'Histoire de cette Expédition (*f*), & d'autres Gentilshommes,

Avec quelle habileté Cortez presse l'embarquement.

(*e*) Herrera, *Liv.* 3. *Chap.* 11.

(*f*) Elle fut achevée en 1568, & publiée quelques années après, sous le titre de *Historia Verdadera de la Conquisto de la Nueva Espana, por Bernal Diaz del Castillo*, in fol. La confiance, qu'on croit devoir à un témoin oculaire, fait préferer ici son autorité à celle d'Herrera; car la raison du détail, que Solis fait valoir pour s'attacher aussi à la même source, paroît assez foible. Herrera ne rapporte pas moins les circonstances du départ, dans un récit fort opposé. Les voici: „ Amador de Lariz découvrit à Cortez que „ le Gouverneur, agité par ses soupçons, „ étoit résolu de lui ôter son Emploi; & „ comme c'étoit un esprit subtil & adroit, il „ n'avoit pas besoin d'avertissement, parce „ qu'il lui suffisoit de regarder Velasquez au „ visage. La première nuit qu'il sçut celà, „ lorsque tout le monde étoit couché, & „ toutes choses dans un profond silence, il „ alla éveiller ses meilleurs Amis, & leur dit „ qu'il

mes, dont les noms paroîtront plus d'une fois avec honneur. Les Troupes furent embarquées en plein jour, à la vûe du Peuple. La nuit suivante, Cortez, accompagné de ses Amis, alla prendre congé du Gouverneur, qui l'embrassa tendrement, avec d'autres caresses, qui le conduisit au Port, & qui le vit monter sur son Vaisseau. Solis a cru ce détail nécessaire, pour détruire d'autres récits, dans lesquels, dit-il, Cortez est représenté, sans vraisemblance, comme un ingrat, qui excita sa Flotte à la révolte avant que de sortir du Port.

Premier départ de la Flotte.

Quelque jugement qu'on en doive porter, la Flotte sortit de San-Yago, le 18 de Novembre, & rasant la Côte du Nord, vers l'Est, elle alla mouiller, en peu de jours, au Port de la Trinité, où Cortez avoit quelques Amis, qui le reçurent avec des transports de joye. Son dessein, qu'il fit publier, lui fit autant de Partisans, dans cette Ville, qu'il y avoit d'Espagnols ardens pour la gloire & la fortune. On nomme ici les principaux, pour donner plus de facilité à les reconnoître dans le cours de leurs exploits. C'étoit Jean d'*Escalante*, Pierre Sanche *de Farsan*, & Gonzale *de Mexia*. On vit bientôt arriver Alvarado & d'Avila, qui étoient partis après la Flotte; & ce renfort fut d'autant plus agréable à Cortez, qu'ils avoient déja commandé tous deux dans l'Expédition de Grijalva. Alvarado amenoit ses quatre Frères, *Gonzale*, *George*, *Gomez* & *Jean*. La Ville du Saint-Esprit, qui est peu éloignée de la Trinité, fournit aussi ses plus braves Citoyens,

Principaux Officiers.

Ardeurs des Castillans à suivre Cortez.

„ qu'il falloit s'embarquer promptement, avec assez de gens affidés pour se défendre. „ Il alla lui-même à la Boucherie; & malgré „ les Bouchers, il enleva toute la viande „ qui s'y trouva. Il la fit porter aux Navires, malgré leurs plaintes. Mais il tira „ de son col une chaîne d'or qu'il portoit, „ & la leur donna. Aussi-tôt, sans autre embarras, il se rendit à Bord, où il trouva „ déja quantité de gens embarqués, parce „ que chacun vouloit être des premiers pour „ cette Entreprise. Cependant Velasquez fut „ averti, par les Bouchers & par d'autres, „ que la Flotte alloit mettre à la voile. Il „ se leva aussi-tôt, & toute la Ville fut troublée en même-tems. Il alla au rivage, dès „ la pointe du jour, avec une nombreuse „ suite. Cortez, l'ayant apperçu, descendit dans une Chaloupe armée de Fauconneaux, d'Escopetes & d'Arbalêtes, accompagné de ses plus fidèles Amis, & s'approcha du rivage. Velasquez lui dit: *Compère, Compère, vous partez donc ainsi, sans „ dire adieu? Il est bien étrange que vous „ me quittiez ainsi.* Cortez lui répondit: „ *Seigneur, je vous en demande pardon; mais „ sachez qu'on ne sauroit apporter trop de diligence aux grandes entreprises. Ordonnez seulement ce que vous souhaitez que je „ fasse pour vôtre service.* Velasquez, surpris de tant de hardiesse & de résolution, „ ne sçut que répondre; & Cortez retourna „ sur le champ aux Vaisseaux & partit, mais „ avec peu de vivres, parce que les Navires „ n'étoient pas encore bien équippés. Il „ s'arrêta, quinze lieues plus loin, au Port „ de *Macaca*, où il y avoit quelques provisions, qui appartenoient au Roi; & dans „ l'espace de huit jours, il se fit apporter à „ Bord, par les Indiens, plus de trois cens „ charges de *Cazabi*, chaque charge de cinquante livres au moins, & suffisante par „ conséquent pour nourrir un homme pendant un mois. Il prit des Porcs, de la „ Volaille, & tous les vivres qui s'offrirent, „ disant, qu'il les prenoit en forme d'emprunt, ou par achat, & qu'il les payeroit „ au Roi. De-là, suivant la Côte, en descendant, il rencontra un Navire de la Jamaïque, chargé de Lard & de Cazabi, „ qu'il enleva". &c. Herrera, *ubi suprà*, Liv. 3. Chap. 12. Malgré le parti qu'on a pris de suivre Diaz del Castillo & Solis, on n'a pû se dispenser de faire observer qu'un Ecrivain tel qu'Herrera, ne s'accorde point avec eux. Castillo fut témoin oculaire, mais on peut le soupçonner d'avoir favorisé Cortez. Herrera est un Historien sincère & judicieux; mais il peut être soupçonné d'avoir travaillé sur des Mémoires infidèles: source d'incertitude, trop ordinaire dans l'Histoire.

FERNAND CORTEZ. 1518.

toyens, tels qu'Alfonse *Hernandez*, Porto *Carrero*, Gonzale *de Sandoval*, Rodrigue *de Ranjal*, Jean *Velasquez de Leon*, Parent du Gouverneur, & plusieurs autres Gentilshommes de la même distinction. Une si belle Noblesse, & plus de cent Soldats, qui furent tirés de ces deux Villes, augmentèrent également la réputation & les forces de l'Armée; sans compter les munitions, les armes, les vivres & quelques Chevaux, qui furent embarqués aux fraix de Cortez & de ses Amis. Outre les dépenses communes, il distribua libéralement tout ce qui lui restoit de son propre bien, entre ceux qui avoient besoin de secours pour former leur équipage. Cette générosité, jointe à l'espérance que ses qualités naturelles faisoient concevoir de sa conduite, lui attacha tous les cœurs par des droits plus forts que ceux du rang & de l'autorité (*g*).

Sa générosité les attire.

Velasquez prétend lui ôter le Commandement.

CEPENDANT, à peine étoit-il parti de San-Yago, que Velasquez, excité par de nouvelles représentations, sur-tout par celles d'un Astrologue, nommé Jean de *Milan*, dont les prédictions ambiguës augmentèrent ses craintes, résolut de tout tenter pour lui ôter le Commandement. Il commença par envoyer un ordre exprès à *Verdugo*, son Beau-Frère (*b*), qui exerçoit l'Emploi d'Alcalde Major à la Trinité, de le déposer dans toutes les formes établies au service d'Espagne. Cette Commission étoit plus facile à donner qu'à remplir. Cortez étoit sûr de tous ceux qu'il avoit sous ses ordres; & Verdugo comprit qu'il exposeroit inutilement son autorité. D'ailleurs il se laissa persuader, par les discours séduisans de Cortez, que pour son propre intérêt & celui de son Beau-Frère, une entreprise de cet éclat demandoit plus d'explication. Il écrivit à Velasquez. La plûpart des Officiers de la Flotte écrivirent de leur côté, pour représenter, au Gouverneur, l'injustice qu'il vouloit faire à un Homme de mérite, dont tout le crime étoit apparemment d'avoir excité l'envie; & le danger qu'il y avoit de révolter toute l'Armée, par le mauvais traitement dont on menaçoit son Général. Enfin, Cortez écrivit lui-même, dans des termes fort mesurés, mais pleins de noblesse, qui faisoient sentir à Velasquez le tort qu'il avoit de prêter si facilement l'oreille à la calomnie (*i*). Cependant, après le départ de toutes ces dépêches, il jugea que, dans une conjoncture si délicate, la prudence l'obligeoit de hâter sa navigation. Il envoya par terre, à la Havane, une partie de ses Soldats, sous la conduite d'Alvarado, pour y faire quelques nouvelles levées; & mettant à la voile aussi-tôt, il s'avança vers cette Ville, dans le dessein de ne s'y arrêter que pour recevoir ses gens à Bord.

Comment Cortez évite cet affront.

Second départ de Cuba.

LA Flotte sortit du Port de la Trinité, avec un vent favorable; mais au lieu de suivre le Vaisseau de Cortez, elle s'écarta pendant la nuit, & les Pilotes ne s'apperçurent point de leur erreur avant la pointe du jour. Cependant, comme ils se voyoient fort avancés, ils continuèrent leur route jusqu'à la Havane. Pierre *de Barba*, qui commandoit dans cette Ville, entra vivement dans les intérêts du Capitaine Général, & donna des ordres pour les besoins de la Flotte. Mais on fut extrêmement surpris de voir

(*g*) Solis, *Chap.* 11.
(*b*) Solis le nomme son Cousin.
(*i*) Il ne vouloit pas paroître offensé, dit Solis, pour éviter les éclaircissemens. *Ibid.*

voir paſſer pluſieurs jours, ſans recevoir aucune nouvelle de Cortez; & l'inquiétude alla ſi loin, qu'une partie de l'Armée propoſoit déja d'élire un Commandant dans ſon abſence. La nuit de ſon départ, en paſſant ſur les dangereux Bancs qui ſe rencontrent entre la Trinité & le Cap Saint-Antoine, aſſez près de l'Iſle *Pinos*, ſon Vaiſſeau avoit touché, avec un danger ſi preſſant, qu'il avoit fallu faire tranſporter une partie de ſa charge dans l'Iſle voiſine. La préſence d'eſprit, qui avoit fait prendre au Général le ſeul parti qui pouvoit le ſauver, & la fermeté, avec laquelle il avoit fait exécuter ſes ordres, augmentèrent beaucoup l'eſtime & la confiance qu'on avoit déja pour lui (*k*).

FERNAND CORTEZ. 1518.

Péril de Cortez.

Le nombre de ſes Soldats croiſſoit tous les jours. Entre les Gentilshommes de la Havane, on diſtingue François de *Montejo*, qui fut enſuite Adelantade de l'Yucatan, Diegue de *Soto del Toro*, Garcie *Caro*, & Jean *de Zedens*, qui donnèrent un nouvel éclat à ſes Troupes, & qui achevèrent même de fournir aux frais des armes & des proviſions. Pendant ces préparatifs, Cortez ſçût ménager juſqu'au tems de ſon loiſir. Il profita de ce court intervalle, pour mettre l'Artillerie à terre, pour faire nétoier les Pièces, & pour exercer les Canoniers à leurs fonctions. Le Canton de la Havane produiſant du coton en abondance, il en fit faire une ſorte d'arme défenſive, qui n'étoit qu'un double drap de coton piqué, & taillé en forme de caſaque, à laquelle on donna le nom d'*Eſtanpille*. Cette armure, qui doit ſon origine à la diſette du fer, devint ſi commune après l'expérience, qu'un peu de coton, piqué mollement entre deux toiles, paſſa pour une défenſe plus ſûre que le fer, contre la pointe des fléches & des dards Indiens; ſans compter que les fléches y demeurant attachées, perdoient encore leur activité, & n'alloient bleſſer perſonne en gliſſant ſur les armes. Cortez faiſoit faire auſſi tous les exercices militaires à ſes Soldats. Il les inſtruiſoit lui-même, par le diſcours & l'exemple (*l*).

Nouvelles forces qu'il prend à la Havane.

Mais tandis que les derniers préparatifs ſe faiſoient avec une diligence & une conduite, qui lui attiroient de l'admiration, il vit arriver Gaſpard *de Garnica*, chargé des Lettres de Velaſquez, par leſquelles il étoit ordonné à Barba de l'arrêter, & de l'envoyer Priſonnier à la Capitale. Elles portoient ordre, à Diegue d'Ordaz & Jean Velaſquez de Leon, de prêter main-forte à Barba. Les plaintes, que le Gouverneur de Cuba faiſoit de Verdugo, faiſoient comprendre qu'il ne recevroit aucune excuſe dans l'affaire du monde qui l'intéreſſoit le plus. Cortez en fut averti, & cette obſtination lui cauſa de l'inquiétude. Ce fût alors, ſuivant Solis, qu'il prit la réſolution de rompre ouvertement avec Velaſquez; d'où cet Hiſtorien conclut qu'on ne lui a pas rendu juſtice, en l'accuſant d'avoir levé le maſque à San-Yago. Il trouva des prétextes pour éloigner Diegue d'Ordaz, avant la publication de ces ordres, parce qu'il n'ignoroit pas que la propoſition de nommer un Commandant dans ſon abſence étoit venue de lui. Enſuite, ayant mis dans ſes intérêts Velaſquez de Leon, qu'il connoiſſoit plus facile à perſuader, il ne craignit point de ſe montrer à ſes Troupes, & de

Velaſquez donne ordre de l'arrêter.

(*k*) Solis, *Chap.* 12.

(*l*) Le même, *Chap.* 13.

FERNAND CORTEZ. 1518.

Zèle des Troupes pour Cortez.

de leur déclarer lui-même la nouvelle persécution dont il étoit menacé. Leur ardeur fut égale à lui promettre une fidélité sans réserve. La Noblesse se contint dans les bornes d'un attachement fondé sur l'estime & la reconnoissance; mais la chaleur des Soldats fut poussée jusqu'aux cris & aux menaces. Barba, que ce mouvement tumultueux sembloit regarder, se hâta de paroître, pour jurer qu'il n'avoit pas dessein d'exécuter l'ordre du Gouverneur, & qu'il en reconnoissoit l'injustice. Ensuite, pour ne laisser aucun doute à ses intentions, il renvoya publiquement Garnica, avec une Lettre, par laquelle il marquoit au Gouverneur qu'il n'étoit pas tems d'ôter à Cortez le pouvoir qu'il lui avoit confié, & que les Troupes n'étoient pas disposées à souffrir ce changement. Il ajoutoit, en forme de conseil, que le seul parti qu'il eût à prendre étoit de retenir le Capitaine Général par la voie de la confiance, en ajoutant de nouvelles graces aux premières, & qu'il valoit mieux espérer de sa reconnoissance ce qu'il ne pouvoit obtenir par la force (*m*).

Division qu'il fait de ses forces.

APRÈS de telles assurances de l'affection de son Armée, Cortez ne vit plus d'obstacle à redouter. En vain le bruit courut que Velasquez devoit arriver lui-même à la Havane. Il auroit beaucoup hasardé, suivant tous les Historiens. Les Guerriers de la Flotte n'étoient pas encore revenus de leur chagrin, & Solis décide hardiment qu'ils avoient pour eux la force & la raison. Ils pressèrent eux-mêmes le départ. La Flotte se trouva composée de dix Navires & d'un Brigantin. Cortez divisa toutes ses Troupes en onze Compagnies, & les mit sous les ordres d'autant de Capitaines, qui devoient commander ces onze Vaisseaux, avec une égale autorité sur Mer & sur Terre. Il prit le Commandement de la première Compagnie. Les autres Capitaines furent Velasquez de Leon, Porto Carrero, Montejo, d'Olid, Escalante, Alvarado, Morla, Sancedo, d'Avila, & Ginez de Nortez, qui montoit le Brigantin. Orozco, qui avoit servi avec beaucoup de réputation dans les Guerres d'Italie, fut chargé de la conduite de l'Artillerie; & le sage Alaminos, dont l'expérience étoit connue sur toutes ces Mers, fut nommé premier Pilote. Cortez donna pour mot, *Saint Pierre*, sous la protection duquel il déclara qu'il mettoit toutes ses entreprises.

Il prend Saint Pierre pour Protecteur.

1519.

Départ absolu.

ON mit à la voile, du Port de la Havane, le 10 de Février 1519. Après avoir eu, pendant quelques jours, des vents impétueux à combattre, toute la Flotte se réunit dans l'Isle de Cozumel (*n*), & l'on fit une revûe générale. Le nombre des Troupes montoit à cinq cens huit Soldats, sans y comprendre les Officiers, & cent neuf Hommes pour le service de la Navi-

(*m*) Le même, *Chap.* 13.

(*n*) Gomera dit que les Habitans la nommoient *Acuzami*, & que les Castillans corrompirent ce nom en Cozumel. Grijalva lui avoit donné celui de *Sainte-Croix* [ci-dessus, p. 251]. Elle est à vingt dégrés au Nord de la Ligne. Sa longueur est d'environ trente miles, & sa largeur de dix. Elle n'avoit guères plus de deux mille Habitans, divisés en trois Bourgades, qui étoient bâties de pierre & de brique, mais couvertes de paille ou de branches, & quelques-unes de pierres fort larges. La terre est remplie de Forêts & de Montagnes, entre lesquelles il y a d'excellentes Vallées. *Liv.* 2. *Chap.* 17.

vigation. Quoique la plûpart eussent déja fait éclater leur ardeur, Cortez, après leur avoir fait une exhortation générale, prit les Officiers à part, s'assit au milieu d'eux, & s'efforça de leur communiquer le feu dont il brûloit pour la gloire, par une harangue (*o*), où l'on reconnoît son caractère. Les Insulaires s'étoient retirés dans les Montagnes, à la vûe de la Flotte; mais ils furent excités à descendre, par le bon ordre qu'ils virent règner dans le Camp des Espagnols; & bientôt ils se mêlèrent parmi eux, avec autant de familiarité que de confiance. Cortez apprit du Cacique, que dans un Canton de la Terre-ferme il y avoit quelques Hommes barbus, d'un Pays auquel ils donnoient le nom de *Castille*. Il ne douta point que ce ne fût quelques-uns des Castillans qu'Hernandez de Cordoue & Grijalva s'étoient plaints d'avoir perdus sur cette Côte; & comprenant de quelle importance il étoit pour lui de s'attacher quelques Hommes de sa Nation, qui devoient savoir la langue du Pays, il fit passer Ordaz à la Côte de l'Yucatan, dont l'Isle de Cozumel n'est éloignée que d'environ quatre lieues. Deux Insulaires,

FERNAND CORTEZ. 1519.

Nombre des Troupes de Cortez.

Il les harangue dans l'Isle de Cozumel.

Il fait chercher quelques Espagnols perdus sur la Côte. Ses vûes dans ce soin.

(*o*) Diaz de Castillo nous a conservé ce Discours, auquel il assistoit, & Solis le rapporte après lui; Herrera n'en donne qu'un extrait. Autant que ces ornemens nuisent à la vérité de l'Histoire, lorsqu'ils ne peuvent passer que pour des fictions de l'Ecrivain, autant servent-ils à la confirmer, lorsqu'ils sont authentiques. „ Mes Amis & mes Compagnons, quand je considére le bonheur qui „ nous a réunis tous dans cette Isle, & que „ je fais réflexion sur les traverses & les persécutions auxquelles nous sommes échappés, & sur les difficultés qui se sont opposées à nôtre entreprise, je reconnois avec respect la main de Dieu, & j'apprens, „ par cette disposition de sa Providence, „ qu'elle nous promet un heureux succès „ pour un dessein dont elle a daigné favoriser les commencemens. C'est le zèle, que „ nous avons pour lui & pour le service du „ Roi nôtre Maître, zèle parti du même „ principe, qui nous fait entreprendre la „ conquête de ces Païs inconnus; & Dieu „ combattra pour sa cause en combattant „ pour nous. Je ne pense point à vous déguiser les difficultés qui se présentent. „ Nous avons à soutenir des combats sanglans & furieux, des fatigues incroyables „ dans nos fonctions, & les attaques d'une „ multitude infinie d'Ennemis, où vous aurez besoin d'employer toute vôtre valeur; „ outre que le besoin des choses les plus nécessaires, les injures du tems & la difficulté des chemins exerceront vôtre constance, que l'on peut nommer une seconde „ valeur, & qui n'est pas un moindre effort „ du courage; car la patience achève souvent à la guerre ce qui n'a pû l'être par „ la force des armes. C'est par cette voie „ qu'Hercule a mérité le nom d'Invincible, „ & c'est ce qui a fait donner le nom de Travaux à ses exploits. Vous avez pris l'habitude de souffrir & de combattre, dans „ toutes ces Isles que vous avez soumises; „ mais nôtre entreprise est bien d'une autre „ importance; & puisque la résolution se „ mesure sur la grandeur des obstacles, nous „ y devons apporter bien plus de fermeté. „ Il est vrai que nous sommes en petit nombre; mais l'union fait la force des armées; „ elle paroît même les multiplier; & c'est „ ce que nous devons attendre de la conformité de nos sentimens. Il faut, mes „ Amis, que lorsqu'il s'agira de prendre une „ résolution, nous n'ayions tous qu'un même avis; une même main, quand il faudra les exécuter; que nos intérêts soient „ communs, & nôtre gloire égale, dans tout „ ce que nous aurons le bonheur d'acquerir. La valeur particulière doit établir la „ sûreté commune. Je suis vôtre Chef, & „ je hasarderai le premier ma vie pour le „ dernier des Soldats. Vous aurez mon „ exemple à suivre, encore plus que mes „ ordres. Dans cette confiance, je me sens „ assez de courage pour conquerir le Monde „ entier; & mon cœur se flatte de cette espérance, par un de ces mouvemens extraordinaires qui surpassent tous les présages. „ Je finis. Il est tems de faire succeder les „ effets aux paroles. Que ma confiance ne „ vous paroisse pas une témerité. Elle est „ fondée sur ceux qui m'environnent; & „ tout ce que je n'ôse attendre de mes propres forces, je l'espère de vous ". *Solis*, Chap. 14.

FERNAND CORTEZ. 1519.

rés, choisis par le Cacique même, furent chargés d'une Lettre pour les Prisonniers, & de quelques présens, par lesquels on se flattoit d'obtenir leur rançon. Ordaz eut ordre de demeurer à l'ancre pendant huit jours, qui étoient le tems nécessaire pour la réponse.

Comment il entreprend de convertir les Insulaires de Cozumel.

CORTEZ vit, avec horreur, toutes ces monstrueuses Idoles, qu'on a représentées dans le Voyage de Grijalva; & le zèle de la Religion lui fit entreprendre de convertir le Cacique (*p*). Mais, tandis qu'il se flattoit de l'avoir persuadé, il s'éleva un bruit affreux des Sacrificateurs de l'Isle, qui annonçoient d'horribles châtimens au Cacique & à son Peuple, s'ils souffroient que le culte de leurs anciens Dieux fût troublé. Cortez indigné donna ordre aussi-tôt que toutes les Idoles fussent mises en pièces. Ce fracas jetta les Indiens dans la consternation. Cependant, lorsqu'au lieu de la vangeance à laquelle ils s'attendoient, ils virent que le Ciel étoit tranquille, leur respect pour ce qu'ils avoient adoré se changer dans un tel mépris, qu'ils consentirent sur le champ à voir élever, sur les ruines de l'Idolâtrie, un Autel où l'on mit une Image de la Vierge, avec une Croix. Ordaz n'ayant pas reparu, dans le terme des huit jours, le départ ne fut pas retardé plus long-tems. Cortez ne mit point à la voile sans avoir recommandé au Cacique de respecter l'Image & la Croix, en attendant des instructions & des lumières qu'il lui promit dans un autre tems (*q*).

QUOIQU'IL n'eût pas de fond à faire sur la durée d'une si bisarre conversion, une voie d'eau, qui se fit au Vaisseau d'Escalante, ayant bientôt obligé la Flotte de retourner dans l'Isle d'où elle étoit partie, les Castillans remarquèrent avec admiration, non-seulement que l'Image & la Croix étoient dans le lieu où ils les avoient placées, mais que les Insulaires avoient fait éclater leur vénération par les parfums qu'ils y avoient brûlés, & par les fleurs dont ils avoient paré l'Autel. Mais ce n'est pas le seul effet que l'Historien semble attribuer à la pieté de Cortez.

On retrouve un Espagnol perdu.

IL commençoit à desesperer qu'Ordaz eût rencontré les Prisonniers de l'Yucatan, lorsqu'après avoir employé quatre jours à donner le radoub au Vaisseau, & dans le moment qu'on remettoit à la voile, on découvrit de fort loin un Canot qui traversoit le Golfe, pour venir droit à l'Isle. Il portoit quelques Indiens armés, auxquels on fut surpris de voir faire une diligence extrême, & témoigner peu de crainte à la vûe de la Flotte. Le Général fit mettre quelques Soldats en embuscade, dans l'endroit du rivage où le Canot devoit aborder. Ils laissèrent descendre les Indiens; & leur ayant coupé le chemin, ils fondirent impétueusement sur eux; mais un de ces Etrangers, s'avançant les bras ouverts, s'écria en Castillan qu'il étoit Chrétien. Ils le reçurent avec mille caresses, & le conduisirent au Général, qui reconnut ses Compagnons pour les mêmes Insulaires qu'il avoit envoyés avec Ordaz à la Côte d'Yucatan. Si l'on considère, observe l'Historien, qu'une voie d'eau est une disgrace commune, qui pouvoit être réparée sans retourner à l'Isle, que le tems nécessaire pour le radoub du Vaisseau, ne l'étoit

Circonstances de son retour.

(*p*) Il le prit à l'écart avec son Interprète, dit l'Historien, & lui fit connoître la vérité par des argumens si sensibles, que l'Indien fut comme étourdi, & n'ôsa se hasarder à répondre. *Solis*, Chap. 15.

(*q*) Solis, *ibid*.

l'étoit pas moins pour l'arrivée du Prisonnier, que cet Homme savoit assez les différentes Langues du Continent pour servir d'Interprête au Général, & qu'il devint en effet un des principaux instrumens de la Conquête du Mexique; on n'accordera point à la Fortune tout l'honneur de cet événement, & l'on sera forcé d'y reconnoître une merveilleuse disposition de la Providence (*r*).

Ses avantures.

Ce malheureux Inconnu ne paroissoit pas différent des Indiens. Il étoit nud comme eux & basanné, avec les cheveux tressés autour de la tête. Il portoit sa rame sur l'épaule, un arc à la main, un bouclier & des fléches sur le dos, & une sorte de rets en forme de sac, dans lequel étoit sa provision de vivres, & une paire d'Heures qu'il avoit toûjours conservée pour ses exercices de Religion. Il demanda d'abord quel jour il étoit? avec un embarras qu'on devoit attribuer à l'excès de sa joie, mais qu'on reconnut bientôt pour un véritable oubli de sa langue naturelle. Il ne pouvoit tenir un discours suivi, sans y mêler quelques mots Indiens, qu'on n'entendoit point. Cortez, après l'avoir embrassé, le couvrit lui-même du manteau qu'il portoit. On apprit de lui, par dégrés, qu'il se nommoit Jerôme d'*Aguilar*, qu'il étoit d'*Ecija*, Ville d'Andalousie, & d'une naissance qui lui avoit procuré tous les avantages d'une bonne éducation. Il étoit passé aux Indes, & se trouvant dans la Colonie du Darien pendant les dissensions de Nicuessa & de Vasco Nugnez de Balboa, il avoit accompagné Valdivia dans le Voyage qu'il devoit faire à San-Domingo: mais à la vûe de la Jamaïque, leur Caravelle avoit échoué sur les Bancs de *los Alacranes* (*s*). De vingt Hommes qu'ils étoient, sept étoient morts de fatigue & de misére. Les autres, ayant pris terre dans une Province nommée *Maya*, étoient tombés entre les mains d'un cruel Cacique, qui avoit commencé par sacrifier à ses Idoles Valdivia, & quatre de leurs Compagnons, dont il avoit ensuite mangé la chair; Aguilar & les autres avoient été réservés pour la première Fête, & renfermés dans une cage, où l'on prenoit soin de les engraisser; mais ils avoient trouvé le moien d'en sortir; & marchant pendant plusieurs jours au travers des Bois, sans autre aliment que des herbes & des racines, ils avoient rencontré des Indiens qui les avoient présentés à un autre Cacique, Ennemi du premier & moins barbare, sous le pouvoir duquel ils avoient mené une vie assez douce, quoique forcés continuellement à de pénibles travaux. Tous les Compagnons de son malheur étoient morts successivement, à l'exception d'un Matelot, nommé Gonzalez *Guerrero*, natif de Palos, qui avoit épousé une riche Indienne, dont il avoit plusieurs Enfans. Pour lui, que son attachement pour la Religion avoit toûjours éloigné de ces coupables mariages, il étoit parvenu, après diverses épreuves, à mériter l'affection & la confiance de son Maître. Il l'avoit servi fort heureusement dans ses guerres; & ce Cacique, nommé *Aquineuz*, l'avoit recommandé en mourant à son Fils, auprès duquel il avoit joui de la même faveur. Lorsqu'il avoit reçu la Lettre de Cortez, par les Indiens de Co-

Il se nommoit Jerôme d'Aguilar.

Mort de ses Compagnons.

(*r*) Le même, *Chap.* 16.; & *Herrera*, Liv. 4. Chap. 7.

(*s*) Autrement *Las Bivoras*, ou *Caymanes*.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Un seul, nommé Guerrero, embrasse la vie des Indiens.

Cozumel, il avoit employé les présens qu'ils lui avoient remis, à traiter de sa liberté, qu'il avoit obtenue comme une récompense de ses services. Il avoit communiqué la Lettre à Guerrero; mais sans avoir pû l'engager à quitter sa femme & l'emploi de Capitaine, dont il avoit été revêtu par le Cacique de *Nacbanaam*. C'étoit apparement la honte qui le retenoit; parce qu'ayant le nez percé, les lévres, les oreilles & le visage peints, & les mains façonnées à la manière des Indiens, il n'osoit paroître, aux yeux des Castillans, dans un état qui marquoit un égal oubli de sa Patrie & de sa Religion (*t*).

Route de Cortez.

Utilité qu'il tire d'Aguilar.

Les Castillans partirent pour la seconde fois de Cozumel, le 4 de Mars; & doublant la Pointe de Cotoche, ils suivirent la Côte jusqu'à la Rade de Champotan. Cortez pensoit à vanger sa Nation des pertes qu'elle avoit essuyées dans cette Rade: mais le vent rendit l'abordage si difficile, qu'il prit le parti d'aller mouiller à la Rivière de Grijalva. Il n'y fut pas long-tems sans entendre des cris tumultueux, qui sembloient lui annoncer de la résistance, dans un Canton où Grijalva n'avoit reçu que des caresses & des présens. Aguilar, qu'il envoya demander la paix, dans un Esquif, revint lui dire que les Indiens étoient en grand nombre, & si résolus de défendre l'entrée de la Rivière, qu'ils avoient refusé de l'écouter. Quoique ce ne fut point par cette Province qu'il vouloit commencer ses conquêtes, il lui parut important pour l'éclat de ses armes, de réprimer l'insolence de ces Barbares. La nuit approchoit. Il l'employa presqu'entière à disposer l'Artillerie de ses plus gros Vaisseaux, avec ordre aux Soldats de prendre ces espèces de casaques piquées, qu'ils nommoient *Estampilles*. A l'arrivée du jour, les Vaisseaux furent rangés en demie lune, dont la figure alloit en diminuant jusqu'aux Chaloupes, qui formoient les deux pointes. La largeur de la Rivière laissant assez d'espace pour s'avancer dans cet ordre, on affecta de monter avec une lenteur, qui invitoit les Indiens à la paix. Aguilar fut député encore une fois pour l'offrir. Mais leur réponse fut le signal de l'attaque. Ils s'avancèrent, à la faveur du Courant, jusqu'à la portée de l'arc; & tout-d'un-coup ils firent pleuvoir sur la Flotte une si grande quantité de fléches, que les Espagnols eurent beaucoup d'embarras à se couvrir. Mais, après avoir soutenu cette première chaleur, ils firent à leur tour une si terrible décharge de leur Artillerie, que la plûpart des Indiens, épouvantés d'un bruit qu'ils n'avoient jamais entendu, & de la mort d'une infinité de leurs Compagnons, abandonnèrent leurs Canots pour sauter dans l'eau. Alors, les Vaisseaux s'avancèrent sans obstacle jusqu'au bord de la Rivière, où Cortez entreprit de descendre, sur un terrain marécageux & couvert de buissons. Il y fallut rendre un second combat. Les Indiens, qui étoient embusqués dans les Bois, & ceux qui avoient quitté leurs Ca-

Il fait la guerre aux Indiens de la Rivière de Grijalva.

(*t*) Solis, *ibidem*, & Herrera, *Chap.* 7. & 8. Herrera fait remarquer que le caractère d'Aguilar ne permet pas de douter de son récit. Solis, se recriant sur l'aveuglement de Guerrero, ajoûte, que c'est le seul exemple d'un excès de cette nature, qu'il ait trouvé dans toutes les Relations des Conquêtes Espagnoles en Amerique, & qu'il ne l'auroit pas placé dans son Histoire, s'il avoit pû l'effacer de toutes les autres.

Canots, s'étoient rassemblés pour revenir à la charge. Les fléches, les dards & les pierres incommodèrent beaucoup les Castillans: mais Cortez eut l'habileté de former un Bataillon, sans cesser de combattre, c'est-à-dire, que ses premiers rangs, faisant tête à l'Ennemi, couvroient ceux qui descendoient des Vaisseaux, & leur donnoient le tems de se ranger pour les soutenir. Aussi-tôt que le Bataillon fut formé, il détacha cent Hommes, sous la conduite d'Avila, pour aller au travers du Bois attaquer la Ville de Tabasco, Capitale de la Province, dont on connoissoit la situation par les Mémoires des Voyages précédens. Ensuite il marcha fort serré contre une multitude incroyable d'Indiens, qu'il ne cessa point de pousser avec autant de hardiesse que de danger. Les Castillans combattoient dans l'eau jusqu'aux genoux. Le Général même s'exposa comme le moindre Soldat; & l'on rapporte qu'ayant laissé, dans l'ardeur de l'action, un de ses Souliers dans la fange, il combattit long-tems dans cet état, sans s'en appercevoir, & sans en ressentir l'incommodité.

Il force la Ville de Tabasco.

Sa hardiesse & valeur.

Cependant les Indiens disparurent entre les buissons, apparemment pour la défense de leur Ville, vers laquelle ils avoient vû marcher d'Avila. On en jugea par la multitude de ceux qui s'y étoient rassemblés. Elle étoit fortifiée d'une espèce de muraille, composée de gros troncs d'arbres, en manière de palissades, entre lesquels il y avoit des ouvertures pour le passage des fléches. L'enceinte étoit ronde, sans autre défense; & vers l'extrêmité des deux lignes, qui formoient le cercle, l'une avançoit sur l'autre, en laissant pour l'entrée un chemin étroit, à plusieurs retours, avec deux ou trois Guérites de bois, qui servoient à loger leurs Sentinelles. Cortez arriva plutôt à la Ville que d'Avila, dont la marche avoit été retardée par des Marais & des Lacs. Cependant les deux Troupes se rejoignirent; & sans donner aux Indiens le tems de se reconnoître, elles avancèrent, tête baissée, jusqu'au pié de la palissade. Les distances servirent d'embrasures pour les arquebuses. Il s'y présenta peu d'Indiens, parce que la plûpart s'étoient retirés au fond de la Ville; mais on reconnut qu'ils avoient coupé les rues par d'autres palissades. Ce fut là qu'ils firent tête avec assez d'audace, quoique sans succès, dans l'embarras qu'ils se causoient mutuellement par le nombre. Ils redoublèrent leurs efforts, à l'entrée d'une grande Place, qui faisoit le centre de la Ville: mais ils se virent encore forcés d'abandonner ce poste; & bientôt, il ne leur resta plus d'autre ressource que de prendre la fuite vers les Bois. Cortez défendit de les suivre, pour leur laisser la liberté de se déterminer à la paix, & pour donner à ses gens le tems de se reposer. Ainsi Tabasco fut sa première conquête. Cette Ville étoit grande & bien peuplée. Les Indiens en ayant fait sortir leurs familles & leurs principales richesses, elle n'offrit presque rien à l'avidité du Soldat: mais il s'y trouvoit des vivres en abondance. Entre plusieurs Castillans blessés, on nomme Diaz de Castillo, & Solis lui fait honneur de son courage. Les Ennemis perdirent beaucoup de monde; mais, faisant consister une partie de leur gloire à cacher leur perte, ils eurent l'adresse d'enlever leurs Morts.

Les Castillans passèrent la nuit dans trois Temples, dont la situation les mettoit à couvert de toute surprise. Cortez ne se reposa que sur lui-même

FERNAND CORTEZ. 1519.

du soin de faire la ronde, & de poser les Sentinelles. Le jour n'ayant fait appercevoir aucune trace de l'Ennemi, il envoya reconnoître les Bois voisins, où l'on trouva la même solitude. Cette tranquillité lui fit naître des soupçons, qui augmentèrent en apprenant que Melchior, un des anciens Interprètes, avoit disparu cette nuit, après avoir suspendu aux branches d'un arbre les habits qu'il avoit reçus en embrassant le Christianisme. Les avis qu'il alloit porter aux Indiens pouvoient être dangereux. En effet, on vérifia, dans la suite, qu'il les avoit excités à continuer la guerre, en les assurant que les Castillans n'étoient pas immortels, & que ces armes, qui répandoient tant d'effroi, n'étoient pas le tonnerre. Mais il ne tira aucun fruit de sa trahison. Les Barbares mêmes, auxquels il avoit donné ces lumières, n'en ayant pas trouvé la victoire plus facile, le sacrifièrent à leurs Idoles.

Trahison d'un Interprête, & son sort.

CORTEZ n'auroit pensé qu'à remettre à la voile, s'il n'eût jugé qu'après avoir commencé la guerre, une retraite trop prompte ressembleroit trop à la fuite, ou du moins qu'une victoire imparfaite, sur la première Nation, avec laquelle il en étoit venu aux mains, n'établiroit point assez la terreur de son nom. Après avoir fait reconnoître le Pays par ses détachemens (v), il fut informé que près d'un lieu, nommé *Cintla*, on découvroit une Armée innombrable d'Indiens, qui ne pouvoient s'être rassemblés que dans le dessein de l'attaquer.

Les Indiens se rassemblent contre les Castillans.

DIAZ décrit l'ordre de leur marche, pour donner une idée générale de toutes les actions de cette conquête, dans une Région, dont tous les Peuples ont les mêmes usages de Guerre. Leurs armes ordinaires étoient l'arc & les fléches. La corde de leurs arcs étoit composée d'un nerf de quelque Animal, ou de poil de Cerf filé; & leurs fléches étoient armées d'un os pointu, ou d'une arrête de Poisson. Ils avoient une sorte de dards, ou de zagaie, qu'ils lançoient dans l'occasion, & qui leur servoit quelquefois aussi de demi-pique. Quelques-uns portoient des épées, ou de larges sabres d'un bois fort dur, incrusté de pierres tranchantes, & s'en servoient à deux mains. Les plus robustes y joignoient des massues fort pesantes, dont la pointe étoit armée de caillou. Enfin, d'autres n'avoient que des frondes, avec lesquelles ils jettoient d'assez grosses pierres, avec autant de force que d'adresse. Leurs armes défensives, dont l'usage se bornoit aux Caciques & aux Officiers, étoient des cuirasses de coton, & des rondaches de bois ou d'écaille de Tortue, garnies de métal; quelques-unes d'or même, dans tous les endroits où le fer est employé parmi nous. Tous les autres combattoient nus; mais ils avoient le visage & le corps peint de diverses couleurs, pour se donner un air plus terrible. La plûpart portoient autour de la tête une couronne de plumes fort hautes, qui sembloit ajouter quelque chose à leur taille. Ils ne manquoient pas d'instrumens militaires, soit pour les rallier, ou pour les animer dans l'occasion: c'étoient des flutes de roseau, des coquilles de Mer, & une espèce de tambours, d'un tronc d'arbre

Marche & disposition de l'Armée Indienne.

(v) Diaz de Castillo & Solis rapportent en détail toutes ces courses; mais on s'en tient au fil général de l'Histoire, avec le soin de ne rien dérobber au caractère de Cortez.

bre creusé, dont ils tiroient quelque son avec des grosses baguettes. Leurs Bataillons étoient sans aucun ordre de rang & de files; mais on y remarquoit des divisions, dont chacune avoit ses Chefs; & le corps d'Armée étoit suivi de quelques Troupes de réserve, pour soutenir ceux qui venoient à se rompre. Leur première attaque étoit toûjours furieuse, & les cris dont elle étoit accompagnée pouvoient inspirer de la terreur. Après avoir épuisé leurs fléches, s'ils ne voyoient pas leurs Ennemis ébranlés, ils se précipitoient sur eux, sans autre méthode que de se tenir serrés dans leurs Bataillons: mais comme ils attaquoient ensemble, ils fuyoient aussi tous à la fois, & lorsque que la crainte ou d'autres raisons leur avoient fait tourner le dos, il étoit impossible de les arrêter.

Embarras des Espagnols.

Les Castillans, qui ne connoissoient point encore le caractère & les usages de ces Barbares, ne purent voir, sans quelque effroi, la Campagne inondée d'une Armée si nombreuse. Ils apprirent, dans la suite, qu'elle étoit de quarante mille hommes; & quand ils ne leur auroient pas supposé cette valeur ferme & régulière, qui est le partage des Nations civilisées, ils savoient, du moins, que leurs Ennemis avoient des mains & des armes, & qu'ils étoient capables de cet emportement féroce que la Nature a mis jusques dans les Bêtes. Cortez sentoit le péril dans lequel il s'étoit engagé. Cependant, loin d'en être abattu, il anima ses gens par un air de joie & de fierté. Il leur fit prendre poste au pié d'une petite éminence, qui ne leur laissoit point à craindre d'être enveloppés par derrière, & d'où l'Artillerie pouvoit jouer librement. Pour lui, montant à Cheval avec tout ce qu'il avoit de Cavaliers, il se jetta dans un taillis voisin, d'où il se proposoit de prendre l'Ennemi en flanc, lorsque cette diversion deviendroit nécessaire. Les Indiens ne furent pas plutôt à la portée des fléches, qu'ils firent leur première décharge; après quoi, suivant leur usage, ils fondirent avec tant d'impétuosité sur le Bataillon Espagnol, que les arquebuses & les arbalêtes ne purent les arrêter. Mais l'Artillerie faisoit une horrible exécution dans leur corps d'Armée; & comme ils étoient fort serrés, chaque coup en abbattoit un grand nombre. Ils ne laissoient pas de se rejoindre, pour remplir les vuides qui se faisoient dans leurs Bataillons; & poussant d'épouvantables cris, ils jettoient en l'air des poignées de sable, par lesquelles ils espéroient cacher leur perte. Cependant ils avancèrent, jusqu'à se trouver en état d'en venir aux coups de main; & déja les Espagnols commençoient à s'appercevoir que la partie n'étoit pas égale, lorsque les Cavaliers, sortant du Bois, avec Cortez à leur tête, vinrent tomber à bride abbattue sur la plus épaisse mêlée de ces Furieux. Ils n'eurent pas de peine à s'ouvrir un passage. La seule vûe des Chevaux, que les Indiens prirent pour des Monstres dévorans, à têtes d'Homme & de Bête, fit desespérer de la victoire aux plus braves. A peine ôsoient-ils jetter les yeux sur l'objet de leur terreur. Ils ne pensérent plus qu'à se retirer, en continuant néanmoins de faire tête, mais comme s'ils eussent appréhendé d'être dévorés par derrière, & pour veiller à leur sûreté plutôt que pour combattre. Enfin, les Espagnols, à qui cette retraite donna la liberté de se servir de leurs arquebuses, recommencèrent un feu si vif, qu'il fit prendre ouvertement la fuite à leurs Ennemis.

Mesures de Cortez.

Il met les Indiens en fuite.

COR-

FERNAND CORTEZ. 1519.

CORTEZ se contenta de les faire suivre à quelque distance, par ses Cavaliers, dans la vûe de redoubler leur effroi, mais avec ordre d'épargner leur sang, & d'enlever seulement quelques Prisonniers qu'il vouloit faire servir à la Paix. On trouva sur le Champ de Bataille plus de huit cens Indiens morts, & l'on ne put douter que le nombre de leurs blessés n'eût été beaucoup plus grand. Les Castillans n'y perdirent que deux Hommes; mais ils eurent soixante & dix blessés. Ce glorieux essai de leurs armes leur parut digne, après la Conquête, d'être célébré par un Temple, qu'ils élevèrent en l'honneur de *Nôtre Dame de la Victoire*; & la première Ville, qu'ils fondèrent dans cette Province, reçut aussi le même nom (*x*).

Monument de sa Victoire.

Il fait la Paix avec les Indiens. Présent de Femmes qu'il en reçoit.

LA Paix se fit de si bonne-foi, qu'après l'avoir confirmée par des présens mutuels, entre lesquels le Cacique de Tabasco fit accepter, à Cortez, vingt Femmes Indiennes, pour faire du pain de Maïs à ses Troupes (*y*), on se visita, pendant quelques jours, avec autant de civilité que de confiance. Mais si les magnifiques peintures que les Castillans firent au Cacique, de la puissance & de la grandeur du Roi d'Espagne, lui inspirérent de l'admiration pour un si grand Monarque, elles ne purent le disposer à se ranger au nombre de ses Sujets (*z*).

La Flotte aborde à Saint Jean d'Ulua.

CORTEZ, appréhendant de s'affoiblir s'il poussoit plus loin ses prétentions, & rapportant toutes ses vûes à de plus hautes entreprises, remit à la voile, le Lundi de la Semaine Sainte, pour continuer de suivre la Côte à l'Ouest. Il reconnut, dans cette route, la Province de Guazacoalco, les Rivières d'Alvarado & de Banderas, l'Isle des Sacrifices, & tous les autres lieux (*a*) qui avoient été découverts par Grijalva. Enfin, il aborda le Jeudi

(*x*) Quelques Ecrivains Espagnols racontent qu'on avoit vû l'Apôtre Saint Jacques combattre en leur faveur, monté sur un Cheval blanc; mais que Cortez avoit prétendu que c'étoit Saint Pierre, auquel il avoit une dévotion particulière. Diaz de Castillo rejette ce miracle, & rend témoignage que non-seulement, ni lui, ni ses Compagnons n'avoient rien vû d'approchant, mais qu'on n'en avoit rien dit alors dans toute l'Armée.

(*y*) Ce fut le prétexte qui les fit recevoir; mais il est certain que Cortez prit de l'inclination pour une de ces Femmes, qu'il fit batiser sous le nom de *Marina*, & dont il fit sa Maîtresse. Elle étoit, suivant Diaz, d'une beauté rare & d'une condition relevée. Son Père étoit Cacique de *Guazacoalco*, Province Mexiquaine. Divers incidens l'avoient fait enlever, dans ses premières années, à *Xicalongo*, Place forte sur la Frontière d'Yucatan; & par une autre injure de la fortune, elle avoit été vendue au Cacique de Tabasco. Elle avoit la mémoire si heureuse & l'esprit si vif, qu'elle apprit en peu de tems la Langue Castillane, ce qui la rendit fort utile à ses nouveaux Maîtres. Cortez en eut un Fils, qui fut nommé *Dom Martin Cortez*, & qui devint Chevalier de Saint Jacques, en considération de la Noblesse de sa Mère. Solis relève ici quelques méprises d'Herrera, & l'accuse de ne s'être pas assez attaché à la Relation de Diaz. *Liv.* 1. *Chap.* 21.

Nota. On a employé au Tome XVI., la Figure qui étoit jointe ici, représentant *Marina & les autres Femmes données à Cortez.* R. d. E.

(*z*) Ce ne fut pas faute d'adresse de la part de Cortez. Les Seigneurs du Pays, qui l'avoient visité, entendant hennir les Chevaux dans sa Cour, demandèrent avec embarras de quoi se plaignoient les *Teguanez*, nom qui signifie dans leur Langue *Puissance terrible*. Cortez leur dit qu'ils étoient fâchés de ce qu'il n'avoit pas châtié plus sévèrement le Cacique & sa Nation, pour avoir eu l'audace de résister aux Chrétiens. Aussi tôt les Seigneurs firent apporter des couvertures pour coucher les Chevaux, & de la volaille pour les nourrir, en leur demandant pardon, & leur promettant, pour les appaiser, d'être toûjours Amis des Chrétiens. *Herrera*, Liv. 4. Chap. 12.

(*a*) Tous ces lieux ensemble se nommoient *Calchicoeca*. Le même, *Liv.* 5. *Chap.* 4.

di Saint à Saint-Jean d'Ulua. A peine eut-il fait jetter l'ancre entre l'Isle & le Continent, qu'on vit partir de la Côte deux de ces gros Canots, que les Indiens du Pays nomment *Pirogues*. Ils s'avancèrent jusqu'à la Flotte, sans aucune marque de crainte ou de défiance; ce qui fit juger favorablement de leurs intentions. Cortez ordonna qu'ils fussent reçus avec beaucoup de caresses. Mais Aguilar, qui avoit servi jusqu'alors d'Interprête, cessant d'entendre la Langue, on tomba dans un embarras dont il eût été difficile de sortir; lorsque le hazard fit remarquer qu'une des Femmes, qu'on avoit amenées de Tabasco, qui avoit déja reçu le Baptême sous le nom de *Marina*, s'entretenoit avec quelques-uns de ces Indiens. C'est de ce jour, que Solis compte sa faveur auprès du Général; & que par ses services, autant que par son esprit & sa beauté, elle acquit sur lui, dit-il, un ascendant qu'elle sçut conserver.

Passion de Cortez pour Marina, & faveur de cette Indienne.

Elle sert d'Interprête avec les Indiens.

LES Indiens déclarèrent à Cortez, par la bouche de Marina, que *Pilpatoé* & *Teutilé*, le premier, Gouverneur de cette Province, & l'autre, Capitaine général du Grand Empereur Motezuma, les avoient envoyés au Commandant de la Flotte, pour savoir de lui-même quel dessein l'amenoit sur leur rivage. Cortez traita fort civilement ces Députés, & leur répondit qu'il venoit en qualité d'Ami, dans le dessein de traiter d'affaires importantes pour leur Prince & tout son Empire; qu'il s'expliqueroit davantage avec le Gouverneur & le Général, & qu'il espéroit d'eux un accueil aussi favorable qu'ils l'avoient fait, l'année précédente, à quelques Vaisseaux de sa Nation. Ensuite, ayant tiré, des mêmes Indiens, une connoissance générale des richesses, des forces & du Gouvernement de Motezuma, il les renvoya fort satisfaits. Le jour suivant, sans attendre la réponse de leurs Maîtres, il fit débarquer toutes ses Troupes, ses Chevaux & son Artillerie. Les Habitans du Canton lui prêtèrent volontairement leurs secours, pour élever des Cabanes, entre lesquelles il en fit dresser une plus grande, qu'il destinoit au service de la Religion, & devant laquelle il fit planter une Croix (*b*). Il apprit des Indiens que Teutilé commandoit une puissante Armée dans la Province, pour soumettre quelques Places indépendantes, que l'Empereur vouloit joindre à ses Etats. Tout le jour & la nuit suivante se passèrent dans une profonde tranquillité.

Cortez débarque ses Troupes.

ELLE fut troublée le lendemain, par une nombreuse Troupe d'Indiens armés, qui s'avancèrent sans précaution vers le Camp. Mais on fut bientôt informé que c'étoient les Avant-coureurs de Teutilé & Pilpatoé, qui s'étoient mis en chemin pour venir saluer le Général. Ils arrivèrent, le jour de Pâques, avec un Cortège digne de leur rang. Cortez, ayant conçu qu'il avoit à traiter avec les Ministres d'un Prince fort supérieur aux Caciques, résolut d'affecter aussi un air de grandeur, qu'il crut propre à leur en imposer. Il les reçut au milieu de tous ses Officiers, qu'il avoit engagés à prendre une posture respectueuse autour de lui. Après avoir écouté leurs premiers complimens, auxquels il fit une réponse fort courte, il leur fit

Teutilé & Pilpatoé, Officiers Mexiquains, viennent au Camp Espagnol.

Cortez les reçoit avec ostentation.

(*b*) Solis raille ici quelques Historiens d'avoir prétendu que le même jour Cortez fit dire la Messe dans cette Chapelle, & de ne s'être pas souvenus qu'on étoit au Vendredi Saint, jour auquel on ne dit point de Messe. *Liv.* I. *Chap.* 21.

FERNAND CORTEZ. 1519.

fit déclarer, par Marina, qu'avant que de traiter du sujet de son Voyage, il vouloit rendre ses devoirs à son Dieu, qui étoit le Seigneur de tous les Dieux de leur Pays; & les ayant conduits à la Cabane qui leur servoit d'Eglise, il y fit chanter une Messe solemnelle, avec toute la pompe que les circonstances permettoient (c). On revint de l'Eglise à la Tente, où il fit dîner les deux Officiers Mexiquains avec la même ostentation. Ensuite, prenant un air grave & fier, il leur dit, par la bouche de son Interprête, qu'il étoit venu de la part de Charles d'Autriche, Monarque de l'Orient, pour communiquer, à l'Empereur Motezuma, des secrets d'une haute importance, mais qui ne pouvoient être déclarés qu'à lui-même; qu'il demandoit, par conséquent, l'honneur de le voir, & qu'il se promettoit d'en être reçu avec toute la considération qui étoit dûe à la grandeur de son Maître.

Déclaration qu'il leur fait.

CETTE proposition parut causer, aux deux Officiers, un chagrin, dont ils ne purent déguiser les marques. Mais, avant que de s'expliquer, ils demandèrent la liberté de faire apporter leurs présens. C'étoient des vivres, des robbes de coton très fin, des plumes de différentes couleurs, & une grande caisse remplie de divers bijoux d'or, travaillés avec une extrême délicatesse. Trente Indiens entrèrent dans la Tente, chargés de ce fardeau, & Teutilé en présenta successivement chaque partie au Général (d). Ensuite, se tournant vers lui, il lui fit dire par l'Interprête, qu'il le prioit d'agréer ce témoignage de l'estime & de l'affection de deux Esclaves de Motezuma, qui avoient ordre de traiter ainsi les Etrangers qui abordoient sur les Terres de son Empire, à condition néanmoins qu'ils s'y arrêteroient peu, & qu'ils se hâteroient de continuer leur Voyage; que le dessein de voir l'Empereur souffroit trop de difficultés, & qu'ils croyoient lui rendre service en lui conseillant d'y renoncer. Cortez, d'un air encore plus fier, répliqua que les Rois ne refusoient jamais audience aux Ambassadeurs des autres Souverains, & que sans un ordre bien précis leurs Ministres ne devoient pas se charger d'un refus si dangereux; que dans cette occasion leur devoir étoit d'avertir Motezuma de son arrivée, & qu'il leur accordoit du tems pour cette information; mais qu'ils pouvoient assurer en même tems leur Empereur, que le Général étranger étoit fortement résolu de le voir, & que pour l'honneur du grand Roi qu'il représentoit, il ne rentreroit point dans ses Vaisseaux sans avoir obtenu cette satisfaction. Les deux Mexiquains, frappés de l'air dont Cortez avoit accompagné cette déclaration, ne répondirent que pour le prier, avec soumission, de ne rien entreprendre, du moins avant la réponse de la Cour, & pour lui offrir toute l'assistance dont il auroit besoin dans l'intervalle.

Présens qu'il reçoit d'eux.

Ils lui conseillent de se retirer.

Sa réponse.

ILS

(c) Cortez n'avoit que deux Aumôniers; mais, pour rendre le Clergé plus nombreux, on prit les Soldats qui savoient le chant de l'Eglise, & l'on en forma le Chœur. *Solis*, Liv. 2. Chap. 1.

(d) Herrera place au contraire la réponse de Teutilé avant l'arrivée des présens. Il ajoûte qu'après les avoir reçus, Cortez fit aussi les siens, qui consistoient en un fauteuil fort bien couvert, une chemise ouvragée, un bonnet de velours cramoisi, une médaille d'or qui représentoit Saint George, & quantité de grains & de bracelets de verre. *Liv.* 4. *Chap.* 4.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Peintres Mexiquains, qui dessinent les Vaisseaux & le Camp des Espagnols.

Ils avoient, dans leur Cortège, des Peintres de leur Nation, qui s'étoient attachés, depuis le premier moment de leur arrivée, à représenter, avec une diligence admirable, les Vaisseaux, les Soldats, les Chevaux, l'Artillerie, & tout ce qui s'étoit offert à leurs yeux dans le Camp. Leur toile étoit une étoffe de coton préparée, sur laquelle ils traçoient assez naturellement, avec un pinceau & des couleurs, toutes sortes d'objets & de figures. Cortez, qui fût averti de leur travail, sortit pour se procurer ce spectacle, & ne vit pas sans étonnement la facilité avec laquelle ils exécutoient leurs desseins. On l'assura qu'ils exprimoient, sur ces toiles, non-seulement les figures, mais les discours même & les actions; & que Motezuma seroit informé, par cette méthode, de toutes les circonstances de l'entretien qu'il avoit eu avec Teutilé. Là-dessus, pour soutenir les apparences de grandeur qu'il avoit affectées, & dans la crainte qu'une image sans force & sans mouvement ne donnât des idées peu convenables à ses vûes, il conçut le dessein d'animer cette foible représentation, en faisant faire l'exercice à ses Soldats, pour faire éclater leur adresse & leur valeur aux yeux de deux des principaux Officiers de l'Empire (e).

Adresse avec laquelle Cortez profite de leur curiosité.

Il fait faire devant eux l'exercice à ses Troupes.

L'ORDRE fut donné sur le champ. L'Infanterie Castillane forma un Bataillon, & tout le canon de la Flotte fut mis en batterie. On déclara, aux Mexiquains, que le Général étranger vouloit leur rendre les honneurs qui n'étoient accordés, dans son Pays, qu'aux Personnes d'une haute distinction. Cortez, montant à Cheval avec ses principaux Officiers, commença par des Courses de bagues. Ensuite, ayant partagé sa Troupe en deux Escadrons, il leur fit faire entr'eux une espèce de Combat, avec tous les mouvemens de la Cavalerie. Les Indiens, dans leur première surprise, regardèrent d'abord avec frayeur ces Animaux, dont la figure & la fierté leur paroissoient terribles; & n'étant pas moins frappés de leur obéissance, ils conclurent que des Hommes, capables de les rendre si dociles, avoient quelque chose de supérieur à la Nature. Mais, lorsqu'au signal de Cortez l'Infanterie fit deux ou trois décharges, qui furent suivies du tonnerre de l'Artillerie, la peur fit sur eux tant d'impression, que les uns se jettèrent à terre, les autres prirent la fuite, & les deux Seigneurs cachèrent leur effroi sous le masque de l'admiration. Cortez ne tarda point à les rassurer, en leur répétant d'un air enjoué que c'étoit par ces Fêtes Militaires, que les Espagnols honoroient leurs Amis. Il vouloit leur faire comprendre, observe l'Historien, combien ses armes étoient redoutables dans une Action sérieuse, puisqu'un simple amusement, qui n'en étoit que l'image, avoit pû leur causer tant de frayeur. Les Peintres Mexiquains inventèrent de nouvelles figures, pour exprimer ce qu'ils venoient de voir & d'entendre. Les uns dessinoient des Soldats armés & rangés en Bataille; & les autres pei-

Frayeur que leur cause l'Artillerie.

(e) Diaz del Castillo exagère sans doute, lorsqu'il assure qu'ils tirèrent au naturel les Portraits de tous les Capitaines Espagnols. Le tems leur auroit manqué, quand ils en auroient eu l'habileté. Le même Historien remarque que c'étoit aussi leur manière d'écrire, & que n'ayant pas l'usage des lettres, ils conservoient les événemens dans ce style. Voyez, ci-dessous, la *Description du Mexique*.

FERNAND CORTEZ. 1519.

peignoient les Chevaux, dans l'agitation du Combat. Ils représentoient fort bien un coup de Canon, par du feu & de la fumée; & le bruit même, par des traits lumineux, qui faisoient naître une idée plus forte que celle de l'éclair.

Il se forme une Bourgade de Mexiquains près du Camp Espagnol.

CORTEZ avoit employé le tems, que les Mexiquains donnoient à l'admiration, pour faire préparer des présens considérables, qu'il les pria d'envoyer de sa part à leur Empereur. Pilpatoé s'arrêta près du Camp des Espagnols, avec une Troupe assez nombreuse pour élever en peu d'heures une multitude de cabanes, qui prirent l'apparence d'une grosse Bourgade. Les Castillans n'eurent pas de peine à comprendre que son dessein étoit de les observer: mais comme il les avoit avertis qu'il ne pensoit qu'à se mettre à portée de leur fournir des provisions, ils lui laissérent le plaisir de croire qu'il les trompoit par une politique dont ils recueilloient tout l'avantage. Teutilé reprit le chemin de son Camp, d'où il se hâta d'envoyer, à Motezuma, ses informations, avec les tableaux de ses Peintres & les présens de Cortez. Les Rois du Mexique entretenoient, pour cet usage, un grand nombre de Couriers, dispersés sur tous les grands chemins de l'Empire. On choisissoit, pour cet Office, de jeunes gens fort dispos, qu'on exerçoit à la course, dès le premier âge. Acosta, dont on vante l'exactitude dans ses Descriptions, rapporte que la principale Ecole, où l'on dressoit ces Couriers, étoit le grand Temple de la Ville de Mexico, qui contenoit une Idole monstrueuse, au sommet d'un escalier de six-vingt dégrés, & qu'il y avoit des prix, tirés du Trésor public, pour celui qui arrivoit le premier aux pieds de l'Idole. Dans les Courses, qu'ils faisoient quelquefois d'une extrêmité de l'Empire à l'autre, ils se relevoient de distance en distance, avec une mesure si proportionnée à la force humaine, que malgré toute leur vîtesse, ils se succedoient toûjours avant qu'ils eussent commencé à se lasser (*f*).

Couriers Indiens par lesquels l'Empereur du Mexique est informé de l'arrivée de Cortez.

Présens que ce Monarque envoie au Général Espagnol.

LA réponse de Motezuma vint en sept jours; quoique par le plus court chemin, on compte soixante lieues de la Capitale à Saint-Jean d'Ulua (*g*): & ce qui augmente l'admiration, c'est qu'elle étoit précedée par un présent, porté sur les épaules de cent Indiens. Avant l'audience, Teutilé, qui étoit chargé de négocier avec le Général étranger, fit étendre les présens sur des nattes (*h*), à la vûe des Espagnols. Ensuite, s'étant fait introduire dans la

(*f*) Histoire Naturelle des Indes Occidentales, *Liv.* 3.

(*g*) Quelques Historiens racontent que Teutilé même porta les dépêches & revint dans huit jours, avec celles de la Cour & les présens. Diaz de Castillo dit que c'étoit un Ambassadeur exprès, nommé *Quintelbor*, qui étoit accompagné de cent nobles Mexiquains; ce qui paroît encore moins vraisemblable. Mais Solis attribue cette addition à l'Editeur, qu'il nomme le Recteur de *Villa Hermosa*.

(*h*) Herrera donne plus d'étendue à ce récit. Il prétend que Motezuma, épouvanté de la vûe des peintures, non-seulement parce qu'elles lui présentoient des objets terribles, mais plus encore parce qu'il y trouvoit l'accomplissement de quantité de présages & de prédictions, qui le menaçoient de la ruine de son Empire, ne se rassura qu'en appercevant que les Etrangers aimoient beaucoup l'or. Il se flatta qu'un gros présent de ce précieux métal les satisferoit assez pour les disposer à partir; & ce fut dans cette unique vûe qu'il leur envoya, deux fois consécutives, de grandes richesses en or. Mais il ne consideroit pas que c'étoit, au contraire, une amorce capable de les retenir. On don-

la Tente de Cortez, il lui dit que l'Empereur Motezuma lui envoyoit ces richesses, pour lui témoigner l'estime qu'il faisoit de lui, & la haute opinion qu'il avoit de son Roi; mais que l'état de ses affaires ne lui permettoit pas d'accorder à des Inconnus la permission de se rendre à la Cour. Teutilé s'efforça d'adoucir ce refus par divers prétextes, tels que la difficulté des chemins, & la rencontre de plusieurs Nations barbares, que toute l'autorité de l'Empereur n'empêcheroit pas de prendre les armes, pour fermer les passages. Cortez reçut les présens, avec toutes les marques d'un profond respect; mais il répondit que malgré le chagrin qu'il auroit de déplaire à l'Empereur, en négligeant ses ordres, il ne pouvoit retourner en arrière sans blesser l'honneur de son Roi. Il s'étendit sur son devoir, avec une fermeté qui déconcerta le Mexiquain; & l'exhortant à faire de nouvelles instances auprès de l'Empereur, il promit d'attendre encore sa réponse. Cependant il ajoûta qu'il seroit fort affligé qu'elle tardât trop à venir, parce qu'il se verroit alors forcé de la solliciter de plus près.

Il lui refuse la permission d'aller à sa Cour.

Cortez insiste à la demander.

Teutilé insista sur la déclaration de l'Empereur; mais n'obtenant point d'autre réponse, il partit avec quelques présens de Cortez, pour aller rendre compte de sa Commission à la Cour. Les Castillans, après avoir admiré la richesse des siens, se partagèrent avec beaucoup de contrariété dans le jugement qu'ils portoient de leur situation. Les uns concevoient les plus hautes espérances de si beaux commencemens. Les autres, mesurant la puissance de Motezuma sur ses richesses, s'épuisoient en raisonnemens sur les difficultés de leur entreprise, & trouvoient de la témérité dans le dessein de lui faire la loi avec si peu de force. Cortez même n'étoit pas sans inquiétude, lorsqu'il comparoit sa foiblesse avec la grandeur de ses projets; mais, n'en étant pas moins résolu de tenter la fortune, il eut soin d'occuper ses Soldats jusqu'au retour de l'Ambassadeur Mexiquain, pour leur ôter le tems de se refroidir par leurs réflexions; & sous prétexte de chercher un mouillage

Partage des Castillans sur leur situation.

Cortez fait chercher un autre mouillage.

donne le détail de ces présens, pour commencer à faire connoître le Mexique, & pour faire juger combien cette montre devoit exciter l'avidité des Espagnols. C'étoient de riches tapis & d'autres étoffes de coton, tissues de plumes d'oiseaux fort délicates & de diverses couleurs; des boucliers nattés, & couverts de petites plaques d'or & d'argent; d'autres enrichis de petites perles; un morion de bois, couvert de grains d'or non fondu; un casque de lames d'or, entouré de sonnettes, orné d'émeraudes par le haut, avec des panaches de grandes plumes, au bout desquelles pendoient des mailles d'or; des chasse-mouches de plumes, avec mille ornemens d'or & d'argent; des brassarts & d'autres armures, de cuir de Cerf, corroyé en rouge, & revêtu de plaques des mêmes métaux: des escarpins & des sandales de même cuir, cousus avec du fil d'or, dont les semelles étoient d'une pierre couleur d'azur, & doublées de coton; des miroirs d'un très-beau métal, nommé *Margachita*, qui reluit comme de l'argent, enchassés en or; quantité de pièces d'or & d'argent; un collier d'or, entouré de plus de cent émeraudes & d'autant de rubis, auquel pendoient de petites sonnettes d'or; d'autres colliers cousus de perles & d'émeraudes, d'un ouvrage admirable; diverses figures d'animaux d'or; des espèces de médailles d'or & d'argent, dont le travail surpassoit la matière; des grains d'or, tel qu'on le tire des Mines, de la grosseur d'une noisette; deux roues, l'une d'or, qui représentoit le Soleil avec ses rayons, & quantité de feuillages & d'animaux, du poids de plus de cent marcs; l'autre d'argent, avec la figure de la Lune, & du même travail, de plus de cinquante marcs. Tous les Castillans demeurèrent comme épouvantés, à la vûe de tant de richesses. *Herrera*, Liv. 5. Chap. 5.

FERNAND CORTEZ. 1519.

lage plus sûr, parce que la Rade de Saint-Jean d'Ulua étoit battue des vents du Nord, il chargea Montejo d'aller reconnoître la Côte, avec deux Vaisseaux, sur lesquels il fit embarquer ceux dont il appréhendoit le plus d'opposition. Montejo revint vers le tems où l'on attendoit Teutilé. Il avoit suivi la Côte, jusqu'à la grande Rivière de Panuco, que les Courans ne lui avoient pas permis de passer; mais il avoit découvert une Bourgade Indienne, nommée *Chianbuitzlan*, où la Mer formoit une espèce de Port, défendu par quelques Rochers, qui pouvoient mettre les Vaisseaux à couvert du vent. Elle n'étoit qu'à dix ou douze lieues de Saint-Jean. Cortez fit valoir cette faveur du Ciel, comme un témoignage de sa protection.

Il reçoit une nouvelle sommation de partir.

TEUTILÉ arriva bientôt, avec de nouveaux présens. Sa harangue fut courte. Elle portoit un ordre aux Etrangers de partir sans replique. On ignore quelle auroit été la réponse de Cortez; mais, tandis qu'il la préparoit, avec quelque embarras, il entendit sonner la cloche de l'Eglise (*i*), & prenant occasion de cet incident pour former un dessein extraordinaire, il se mit à genoux, après avoir fait signe à tous ses gens de s'y mettre à son exemple. Cette action, qui fut suivie d'un profond silence, ayant paru causer de l'étonnement à l'Ambassadeur, Marina lui apprit, par l'ordre du Général, que les Espagnols, reconnoissant un Dieu souverain, qui détestoit les Adorateurs des Idoles, & qui avoit la puissance de les détruire, ils s'efforçoient de le fléchir en faveur de Motezuma, pour lequel ils craignoient sa colère. *Olmedo*, l'un des deux Aumôniers, reçut ordre aussi d'employer son éloquence, pour découvrir, à Teutilé, quelques lumières de la Foi (*k*); & lorsqu'il eut cessé de parler, Cortez, d'un air plus imposant que jamais, déclara „ que le principal motif du Roi son Maître, pour offrir son amitié „ à l'Empereur du Mexique, étoit l'obligation où sont les Princes Chrétiens „ de s'opposer aux erreurs de l'Idolâtrie; qu'un de ses plus ardens desirs „ étoit de lui donner les instructions qui conduisent à la connoissance de la „ Vérité, & de l'aider à sortir de l'esclavage du Démon, horrible Tyran, „ qui tenoit l'Empereur même dans les fers, quoiqu'en apparence il fût un „ puissant Monarque; que pour lui, venant d'un Pays fort éloigné pour „ une affaire de cette importance, & de la part d'un Roi, plus puissant „ encore que celui des Mexiquains, il ne pouvoit se dispenser de faire de „ nouvelles instances, pour obtenir une audience favorable; d'autant plus „ qu'il n'apportoit que la Paix, comme on en devoit juger par ceux qui „ l'accompagnoient, dont le petit nombre ne pouvoit faire soupçonner „ d'autres vûes (*l*) ".

Mélange de ruse & de Religion qu'il employe inutilement.

Mécontentement des Officiers Mexiquains.

CE discours, par lequel il avoit esperé de se faire du moins respecter, n'eut pas le succès qu'il s'en étoit promis. Teutilé, qui ne l'avoit pas écouté sans quelques marques d'impatience, se leva brusquement, avec un mélange de chagrin & de colère, pour répondre que jusqu'alors Motezuma n'avoit employé que la douceur, en traitant les Etrangers comme ses Hôtes; mais que s'ils continuoient de résister à ses ordres, ils devoient s'atten-

(*i*) C'étoit celle qu'on nomme ordinairement l'*Angelus*.

(*k*) Solis, *Liv.* 2. *Chap.* 5.

(*l*) *Ibidem*.

tendre d'être traités en Ennemis. Alors, sans demander plus d'explication, ni prendre congé du Général, il sortit à grands pas, avec tous les Indiens de son Cortège. Un procedé si fier causa quelques momens d'embarras à Cortez. Mais, tournant aussi-tôt son attention à rassurer ses gens, il parut s'applaudir (*m*) d'un refus, qui lui donnoit la liberté d'employer les armes sans violer aucun droit; & quoiqu'il y eût peu d'apparence que les Mexiquains eussent une Armée prête à l'attaquer, il posa de tous côtés des Corps-de-Garde, pour faire juger qu'on n'avoit rien à craindre de la surprise avec lui.

FERNAND CORTEZ. 1519. Comment Cortez rassure ses gens.

CEPENDANT, le jour d'après fit découvrir un changement, qui jetta l'allarme dans le Camp Espagnol. Les Indiens, qui s'étoient établis à peu de distance, & qui n'avoient pas cessé jusqu'alors de fournir des vivres, s'étoient retirés si généralement, qu'il ne s'en présentoit plus un seul. Ceux, qui venoient des Villages & des Bourgs voisins, rompirent aussi toute communication avec le Camp. Cette révolution fit craindre si vivement, aux Soldats, de manquer bientôt du nécessaire, qu'ils commencèrent à regarder le dessein de s'établir dans un Pays si stérile, comme une entreprise mal conçue. Ces murmures firent lever la voix à quelques Partisans de Diego Velasquez. Ils accusèrent le Général d'un excès de témérité; & leur hardiesse, croissant de jour en jour, ils sollicitèrent tout le monde de s'unir, pour demander leur retour dans l'Isle de Cuba, sous prétexte d'y fortifier la Flotte & l'Armée. Cortez, informé de ce soulevement, employa ses plus fidèles Amis, pour reconnoître les sentimens du plus grand nombre. Il trouva que celui des Mutins se réduisoit à quelques anciens Mécontens, dont il avoit toûjours eu de la défiance. Lorsqu'il se crut assuré de la disposition des autres, il déclara qu'il vouloit prendre conseil de tout le monde, & que chacun avoit la liberté de lui apporter ses plaintes. Ordaz & quelques autres Officiers se chargèrent de celles des Mécontens. Elles furent écoutées, sans aucune marque d'offense. Comme elles tendoient principalement à retourner dans l'Isle de Cuba, pour remettre la disposition de la Flotte à Vélasquez, & qu'il n'y avoit point, en effet, d'autre moyen de la fortifier, Cortez se contenta de répondre qu'elle avoit été jusqu'alors assez favorisée du Ciel pour en espérer constamment les mêmes secours; mais que si le courage & la confiance manquoient aux Soldats, comme on l'en assuroit, il y auroit de la folie à s'engager plus loin; qu'il falloit prendre ses mesures pour retourner à Caba, en leur avouant néanmoins qu'il s'arrêtoit à cette résolution pour suivre leur conseil, & sur le témoignage qu'ils lui rendoient de la disposition des Soldats. Aussi-tôt il fit publier, dans le Camp, qu'on se tint prêt à s'embarquer le lendemain pour Cuba; & l'ordre fut donné, aux Capitaines, de remonter, avec leurs Compagnies,

Occasion qui excite leurs murmures.

Habileté avec laquelle Cortez prend l'ascendant sur les Mutins.

(*m*) Diaz lui fait dire à ses Officiers, d'un air riant; „ Nous verrons comment ils soutiendront la guerre; en tout cas, nous savons de quelle manière ces gens-là se battent ". Et pendant qu'on ferroit les présens, il railloit encore, en disant que c'étoient des gages de leur foiblesse, & de leur crainte, mais qu'ils n'acheteroient pas à si bon marché la retraite d'une Armée Espagnole. *Ibidem*. On aura continuellement occasion d'observer que Cortez employa la ruse autant que la valeur.

FERNAND CORTEZ. 1519.

gnies, sur les mêmes Vaisseaux qu'ils avoient commandés. Mais cette résolution ne fut pas plutôt divulguée, que tous ceux, qui étoient prévenus en faveur du Général, s'écrièrent, avec beaucoup de chaleur, qu'il les avoit donc trompés par de fausses promesses? Ils ajoutèrent, que s'il étoit résolu de se retirer, il en étoit le maître, avec ceux qu'il trouveroit disposés à le suivre; mais, que, dans les espérances qui les attachoient au Mexique, ils n'abandonneroient pas leur entreprise, & qu'ils sauroient choisir un Chef pour lui succeder. Les Officiers, qui servoient Cortez, feignant d'approuver cette ouverture, demandèrent seulement qu'il en fût informé. Ils se rendirent à sa Tente, accompagnés de la plus grande partie des Soldats, pour lui représenter que toute l'Armée étoit prête à se soulever; & cette Comédie fut poussée jusqu'à lui reprocher d'avoir pris la résolution de partir, sans consulter ses principaux Officiers. Ils se plaignirent de la honte, dont il vouloit couvrir les Espagnols, en abandonnant son Expédition, au seul bruit des obstacles qu'il avoit à surmonter. Ils lui représentèrent ce qui étoit arrivé à Grijalva, pour avoir manqué de faire un Etablissement dans le Pays qu'il avoit découvert. Enfin, ils lui répetèrent fidèlement tout ce qu'il leur avoit dicté lui-même. Cortez parut surpris de les entendre. Il rejetta sa conduite sur l'opinion qu'il avoit eue des dispositions de l'Armée. Il affecta de se défendre, de balancer, d'avoir peine à se persuader ce qu'il desiroit le plus ardemment; & se plaignant d'avoir été mal informé, sans nommer néanmoins ceux qui lui avoient rendu ce mauvais office, il protesta que les ordres qu'il avoit donnés étoient contre son goût; qu'il n'avoit cedé qu'à l'envie d'obliger ses Soldats; qu'il demeureroit au Mexique avec d'autant plus de satisfaction, qu'il les voyoit dans les sentimens qu'ils devoient au Roi leur Maître & à l'honneur de leur Nation: mais qu'ils devoient comprendre que pour des entreprises aussi glorieuses que les siennes, il ne vouloit que des Guerriers libres & dévoués à ses ordres; que si quelqu'un souhaitoit de retourner à Cuba, il pouvoit partir sans obstacle; & que sur le champ il alloit donner ordre qu'il y eût des Vaisseaux prêts, pour tous ceux qui ne seroient pas disposés à suivre volontairement sa fortune. Ce discours produisit des transports de joye, dont il fut surpris lui-même; & ceux, qui avoient servi d'Interprêtes aux Mécontens, n'eurent pas la hardiesse de se déclarer. Ils lui firent des excuses, qu'il reçut avec la même dissimulation (*n*).

Heureux succès de son artifice.

Députation qu'il reçoit de la part du Cacique de Zampoala.

La Fortune, qui sembloit le conduire par la main, amena, dans le même tems, cinq Indiens, que Diaz del Castillo vit descendre d'une Colline, vers un Poste avancé qu'il gardoit. Leur petit nombre, & les signes de paix, avec lesquels ils continuoient de s'approcher, ne lui laissant aucune défiance de leurs intentions, il les conduisit au Camp. On crut remarquer, à leur air & à leur habillement, qu'ils étoient d'une Nation différente des Mexiquains; quoiqu'ils eussent aussi les oreilles & la lèvre percées, pour soutenir de gros anneaux d'or & d'autres bijoux. Leur langage ne ressembloit pas non plus à celui des autres, & Marina ne l'entendit pas sans difficulté. On apprit néanmoins, par son organe, qu'ils étoient Sujets du Cacique

(*n*) *Ibidem*, Chap. 5 & 6. Herrera, *ibid.*

FERNAND CORTEZ. 1519.

cique de *Tampoala*, Province peu éloignée, & qu'ils venoient faire des complimens de sa part au Chef de ces braves Etrangers, dont les Exploits dans la Province de Tabasco s'étoient déja répandus jusqu'à lui. C'étoit un Prince guerrier, qui faisoit profession d'aimer la valeur jusques dans ses Ennemis. Les Députés insistèrent beaucoup sur cette qualité de leur Maître, dans la crainte apparemment que ses avances ne fussent attribuées à des motifs moins dignes de lui. Cortez les reçut avec de grands témoignages d'estime & d'affection. Outre l'effet que cet heureux incident pouvoit produire sur les Mexiquains, pour arrêter leurs entreprises, & sur les Espagnols mêmes, pour leur inspirer une nouvelle confiance, il apprit que la Province de Zampoala étoit vers le Port que Montejo avoit découvert sur la Côte; & son dessein étoit toûjours d'y transporter son Camp. Cependant sa joye se déguisant sous un air de fierté, il demanda aux Indiens pourquoi leur Cacique, étant si voisin, avoit differé si long-tems à lui faire cette Députation; Ils répondirent, que les Peuples de Zampoala ne communiquoient pas volontiers avec les Mexiquains, dont ils ne souffroient les cruautés qu'avec horreur. Nouveau sujet de satisfaction pour Cortez, sur-tout lorsque les Indiens eurent ajoûté que Motezuma étoit un Prince violent, qui s'étoit rendu insupportable à ses Voisins par son orgueil, & qui tenoit ses Peuples soumis par la crainte.

Fruits qu'il s'en promet.

Idée de l'état où le Mexique étoit alors.

Il est tems de faire connoître quelles étoient ses forces, & d'où venoit le trouble que l'arrivée des Espagnols avoit jetté dans son esprit. L'Empire du Mexique étoit alors au plus haut point de sa grandeur, puisque toutes les Provinces, qui avoient été découvertes dans l'Amerique Septentrionale étoient gouvernées par ses Ministres, ou par des Caciques, qui lui payoient un Tribut. Sa grandeur, du Levant au Couchant, étoit de plus de cinq cens lieues, & sa largeur, du Midi au Nord, d'environ deux cens. Il avoit pour bornes, au Nord, la Mer Atlantique, dans ce long espace de Côte qui s'étend depuis Panuco jusqu'au Yucatan. L'Océan, qu'on nomme *Asiatique* (o), le bornoit au Couchant, depuis le Cap Mindorin jusqu'aux extrêmités de la Nouvelle Galice. Le côté méridional occupoit cette vaste Côte qui borde la Mer du Sud, depuis Acapulco jusqu'à Guatimala, & qui vient près de Nicaragua, vers l'Isthme du Darien. Celui du Nord, s'étendant jusqu'à Panuco, comprenoit cette Province entière; mais ses limites étoient resserrées, en quelques endroits, par des Montagnes, qui servoient de retraite aux *Chichimegues* & aux *Otomies*; Peuples farouches & barbares, auxquels on n'attribuoit aucune forme de Gouvernement, & qui n'ayant, pour Habitation, que les Cavernes des Rochers, ou quelques trous sous terre, vivoient de leur chasse & des fruits que leurs Arbres produisoient sans culture. Cependant ils se servoient de leurs fléches avec tant d'adresse & de force, & la situation de leurs Montagnes aidoit si naturellement à leur défense, qu'ils avoient repoussé plusieurs fois toutes les forces des Empereurs du Mexique. Mais ils ne pensoient à vaincre que pour

(o) Ou le *Golfe d'Anian*.

Nota. Voyez la *Carte du Mexique*, au Tome XVI. R. d. E.

FERNAND CORTEZ. 1519.

pour éviter la tyrannie, & pour conserver leur liberté au milieu des Bêtes sauvages.

Il n'y avoit pas plus de cent trente ans que l'Empire du Mexique étoit parvenu à cette grandeur, après avoir commencé à s'elever, comme la plûpart des autres États, sur des fondemens assez foibles. Les Mexiquains, portés par inclination à l'exercice des armes, avoient assujetti par dégrés plusieurs autres Peuples qui habitoient cette partie du Nouveau Monde. Leur premier Chef avoit été un simple Capitaine, dont l'adresse & le courage en avoient fait d'excellens Soldats. Ensuite ils s'étoient donnés un Roi, qu'ils avoient choisi entre les plus braves de leur Nation, parce qu'ils ne connoissoient pas d'autre vertu que la valeur; & cet usage, de donner la Couronne au plus brave, sans aucun égard au droit de la naissance, n'avoit été interrompu que dans quelques occasions, où l'égalité du mérite avoit fait donner la préférence au Sang Royal. Motezuma, suivant les peintures qui composoient leurs Annales, étoit l'onzième de ces Rois (p). Quoique son Pére eût occupé le Trône, il n'avoit dû son élévation qu'à ses grandes qualités naturelles, qui avoient été soutenues long tems par l'artifice. Mais lorsqu'il s'étoit vû le Maître, il avoit lâché la bride à tous les vices qu'il avoit sçu déguiser. Son orgueil avoit éclaté le premier, en lui faisant congedier tous les Officiers de sa Maison, qui étoient d'une naissance commune, pour n'employer que la Noblesse, jusques dans les Emplois les plus vils; affectation également choquante pour les Nobles, qui se trouvoient avilis par des fonctions indignes d'eux, & pour les Familles populaires, qui s'étoient vû fermer l'unique voie qu'elles avoient à la fortune. Il paroissoit rarement à la vûe de ses Sujets, sans excepter ses Ministres mêmes & ses Domestiques, auxquels il ne se communiquoit qu'avec beaucoup de réserve; „ faisant entrer ainsi, suivant l'expression de Solis, le chagrin „ de la solitude dans la composition de sa Majesté ". Il avoit inventé de nouvelles révérences & des cérémonies genantes, pour ceux qui approchoient de sa Personne. Le respect lui paroissoit une offense, s'il n'étoit poussé jusqu'à l'adoration; & dans la seule vûe de faire éclater son pouvoir, il exerçoit quelquefois d'horribles cruautés, dont on ne connoissoit pas d'autre raison que son caprice. Il avoit créé, sans nécessité, de nouveaux impôts, qui se levoient par tête, avec tant de rigueur, que ses moindres Sujets, jusqu'aux Mandians, étoient obligés d'apporter quelque chose au pié du Trône. Ces violences avoient jetté la terreur dans toutes les parties de l'Empire, & cette terreur avoit produit la haine. Plusieurs Provinces s'étoient révoltées. Il avoit entrepris de les châtier lui-même. Mais celles de Mechoacan, de Tlascala & de Tepeaca, se soutenoient encore dans la révolte. Motezuma se vantoit de n'avoir differé à les soumettre, que pour se conserver des Ennemis, & fournir des Victimes à ses cruels Sacrifices. Il y avoit quatorze ans qu'il régnoit suivant ces maximes (q).

Caractère de l'Empereur, qui se nommoit Motezuma.

Combien il s'étoit rendu odieux.

MAIS

(p) Voyez ci-dessous, dans la description de l'Empire, les noms & la suite de ses Prédécesseurs, avec les principales circonstances de leur Histoire.

(q) Solis, *Liv.* 2. *Chap.* 3.

Prodiges qui avoient annoncé la ruine de l'Empire.

MAIS la dernière de ces années avoit été remplie d'affreux prodiges, qui commençoient à lui faire sentir des remords & des craintes. Une effroyable Comete avoit paru, pendant plusieurs nuits, comme une pyramide de feu. Elle avoit été suivie d'une autre, en forme de Serpent à trois têtes, qui se levant de l'Ouest, en plein jour, couroit avec une extrême rapidité jusqu'à l'autre Horison, où elle disparoissoit après avoir marqué sa trace par une infinité d'étincelles. Un grand Lac, voisin de la Capitale, avoit rompu ses Digues, & s'étoit répandu avec une impétuosité dont on n'avoit jamais eu d'exemple. Un Temple s'étoit embrasé, sans qu'on eût pû découvrir la cause de cet incendie, ni trouver de moyen pour l'arrêter. On avoit entendu, dans l'air, des voix plaintives, qui annonçoient la fin de la Monarchie; & toutes les réponses des Idoles s'accordoient à répéter ce funeste pronostic. Laissons (r) aux Histoires Espagnoles ce qui commence à prendre un air fabuleux: mais, le récit des deux Indiens faisant juger à Cortez qu'il ne lui seroit pas difficile de former un parti contre un Tyran, entre des Peuples révoltés contre ses injustices, il envoya, au Cacique de Zampoala, des présens & tout ce qui pouvoit le disposer à l'amitié.

Chef-d'œuvre de la Politique de Cortez.

CET heureux incident lui fit naître une autre idée, que les Historiens regardent comme le chef-d'œuvre de sa Politique, & qu'il executa aussi habile-

(r) On ne doit pas passer néanmoins deux traits, que le Père d'Acosta, Botero, & d'autres Ecrivains du même poids, ont cru assez vérifiés, pour les donner comme certains, & qui expliquent d'ailleurs les questions qu'on faisoit l'année précédente à Grijalva. Quelques Pêcheurs prirent, au bord du Lac de Mexique, un Oiseau d'une grandeur & d'une figure monstrueuse, qu'ils présentèrent à l'Empereur. Il avoit sur la tête une espèce de lame luisante, où la reverberation du Soleil produisoit une lumière triste & affreuse. Motezuma, fixant ses yeux sur cette lame, y apperçut la représentation d'une nuit, avec des Etoiles, qui brilloient assez, d'espace en espace, pour l'obliger de se tourner aussi-tôt vers le Soleil, dans le doute s'il n'avoit pas cessé tout d'un coup de luire. Ensuite, retournant à cet étrange miroir, il y vit des Soldats inconnus & bien armés, qui venoient du côté de l'Orient, & qui faisoient un horrible carnage de ses Sujets. Il fit appeller ses Prêtres & ses Devins, pour les consulter sur ce prodige. L'Oiseau demeura immobile, tandis que plusieurs d'entr'eux firent la même expérience. Ensuite, s'échappant tout d'un coup de leurs mains, il leur laissa un nouveau sujet de frayeur par une fuite si brusque.

Peu de jours après, un Laboureur vint au Palais, & demanda fort instamment d'être introduit à l'Audience de l'Empereur: on tint conseil sur son transport, qui parut surnaturel, & l'on résolut de l'écouter. Il fit un récit qu'on pouvoit prendre pour un songe, quoiqu'il le donnât comme une vérité, par lequel il prétendoit qu'ayant vû l'Empereur endormi dans un lieu écarté, & qui tenoit à la main une pastille allumée, une voix lui avoit ordonné de prendre la pastille, & de la lui appliquer sur la cuisse; ce qu'il avoit fait sans que l'Empereur se fût éveillé. Alors la voix lui avoit dit; c'est ainsi que ton Souverain s'endort, pendant que le tonnerre gronde sur sa tête, & qu'il lui vient des Ennemis d'un autre Monde, pour détruire son Empire & sa Religion. Sur quoi le Laboureur, ayant fait une exhortation fort vive à Motezuma, prit la fuite avec beaucoup de vitesse. On pensoit d'abord à le faire arrêter, pour le punir de son insolence; mais une douleur extraordinaire, que l'Empereur sentit à la cuisse, y ayant fait regarder aussi-tôt, tous ceux qui étoient présens apperçurent la marque d'une brûlure récente, dont la vûe effraya Motezuma, & lui fit faire de sérieuses reflexions. Le passage de Grijalva & l'arrivée de Cortez, semblant répondre à tous ces avis du Ciel, la Cour du Mexique étoit dans le trouble; on y avoit tenu quantité de Conseils, & c'étoit après de longues délibérations que l'Empereur s'étoit déterminé à refuser, aux Etrangers, la liberté de le voir. *Solis*, Chap. 6.

FERNAND CORTEZ. 1519.

bilement qu'il l'avoit conçue. Comme elle l'obligeoit d'avancer le dessein qu'il avoit toûjours eu de former une Colonie dans le lieu où il étoit campé, il se hâta de la communiquer aux Officiers, dont il connoissoit l'attachement pour sa personne; & lorsqu'il eut réglé avec eux tout ce qui pouvoit en assurer le succès, il tint une Assemblée générale, pour donner une forme au nouvel Etablissement. La Conférence fut courte. Ses Partisans, qui composoient le plus grand nombre, secondèrent toutes ses propositions par leurs suffrages. On nomma pour Alcaldes, ou Chefs du Conseil Souverain, Porto-Carrero & Montejo; & pour Conseillers, d'Avila, Alvarado & Sandoval. D'Escalante fut créé Alguazil Major, ou Lieutenant Criminel; & l'Office de Procureur Général fût confié à Chico. Tous ces Officiers, après avoir prêté le serment ordinaire à Dieu & au Roi, prirent possession de leurs Charges, avec les formalités ordinaires en Espagne, & commencèrent à les exercer, en donnant, à la nouvelle Colonie, le nom de *Villa ricca de la Vera-Cruz*, qu'elle a conservé dans un autre lieu. Ils la nommèrent *Ville riche*, parce qu'ils y avoient commencé à voir beaucoup d'or; & *Vraie Croix*, parce qu'ils y étoient descendus le jour du Vendredi Saint (s).

Il établit une Colonie, sous le nom de Villa ricca de la Vera-Cruz.

Comment il se fait revêtir de l'autorité absolue.

CORTEZ affecta d'assister à leurs premières fonctions, comme un simple Habitant, qui ne tiroit aucun droit de sa qualité de Général de la Flotte & de Commandant des Armées. Il vouloit autoriser le nouveau Tribunal par son respect, & donner au Peuple l'exemple d'une juste soumission; parce qu'il croyoit avoir également besoin & de l'autorité civile & de la dépendance des Sujets, pour remplir, par le bras de la Justice & par la voix du Peuple, les vuides de la Jurisdiction Militaire, dont on le supposoit toûjours le Chef, en vertu de la Commission du Gouverneur de Cuba. Mais elle avoit été révoquée; & dans le fond son pouvoir étoit appuyé sur des fondemens trop foibles. Ce défaut ne l'obligeoit que trop souvent de fermer les yeux sur la résistance qu'il trouvoit à ses ordres. Il le mettoit dans le double embarras de penser à ce qu'il devoit commander & aux moyens de se faire obéir. De-là son impatience, pour l'exécution d'un projet, dont toutes ces dispositions n'étoient que les préparatifs.

LE lendemain, pendant que le Conseil étoit assemblé, il demanda modestement la permission d'y entrer. Les Juges se levèrent pour le recevoir. Il leur fit une profonde révérence, & se contenta de prendre place après le premier Conseiller. Là, dans un Discours où l'art étoit revêtu des apparences du desintéressement & de la simplicité (t), il leur représenta que de-

(s) *Ibidem*, Chap. 6.

(t) On le donnera ici tel que Solis le rapporte après Diaz, suivant la loi qu'on s'est imposée de conserver tous les grands traits qui portent un caractère original. „ Seigneurs, ce Conseil, que Dieu par sa bonté nous a permis d'établir, représente la „ Personne du Roi, à qui nous sommes obligés de déclarer la vérité; hommage que „ tous ceux qui aiment l'honneur & la vertu „ lui rendent volontiers. Je parois donc devant vous comme si j'étois en sa présence, „ sans autre vûe que celle de son service, „ sur lequel vous me souffrirez l'ambition de „ ne le céder à personne. Vous êtes assemblés pour déliberer sur les moyens d'établir cette nouvelle Colonie, trop heureuse „ d'avoir des Chefs tels que vous. J'ai cru „ vous devoir proposer ce que j'ai médité „ sur le même sujet, dans la crainte que „ vous

depuis les variations du Gouverneur de Cuba, dont il tenoit sa Commission, il ne se croyoit plus un pouvoir assez absolu pour commander; & que les circonstances demandant une pleine autorité dans un Capitaine Général, il se désistoit de toutes ses prétentions entre les mains du Conseil, auquel il appartenoit d'en nommer un, jusqu'à ce qu'il plût au Roi d'en ordonner autrement. Il n'oublia pas de demander Acte de son désistement; après quoi, jettant sur la table les Provisions de Diego Velasquez, & baisant le Bâton de Général, qu'il remit au Chef de l'Assemblée, il se retira seul dans sa Tente.

FERNAND CORTEZ. 1519.

QUOIQUE ses mesures lui laissassent peu d'incertitude pour le succès de l'évènement, personne n'a parlé, sans admiration, d'une ruse si noble. Le choix du Conseil ne fut pas differé long-tems. La plûpart des Conseillers y étoient préparés, & les autres n'y pouvoient rien opposer. Toutes les voix s'accordèrent à recevoir la démission de Cortez; mais à condition qu'il reprendroit aussi-tôt le Commandement, avec des Patentes au nom du Roi, & qu'on informeroit le Peuple de cette élection. Elle n'eut pas été plutôt publiée, qu'on vit éclater la joie par de vives acclamations. Ceux qui prirent le moins de part à la satisfaction publique se virent forcés de dissimuler leur mécontentement. Ensuite le Conseil, accompagné de la plus grande partie des Soldats, qui représentoient le Peuple, se rendit solemnellement à la Tente de Cortez, & lui déclara que la Ville de la Vera-Cruz, au nom du Roi Catholique, l'avoit élu Gouverneur de la nouvelle Colonie, & Gé-

„ vous arrêtant à des suppositions mal fondées, vous ne vous trouviez obligés de prendre de nouvelles conclusions. Cette Ville, qui commence à s'élever sous vôtre Gouvernement, est fondée dans un Pays peu connu & fort peuplé, où nous avons trouvé des marques de résistance, qui nous annoncent une entreprise périlleuse, où nous aurons besoin de la tête & des mains, c'est-à dire, où il faudra souvent que la force achève ce que la prudence aura commencé. La politique & les conseils ne suffisent pas dans nôtre situation. Vôtre premier soin doit être de conserver l'Armée qui nous sert de rempart; & mon premier devoir est de vous avertir qu'elle n'a pas tout ce qui est nécessaire pour nôtre sûreté & pour le soutien de nos espérances. Vous savez que jusqu'à présent je l'ai commandée, sans autre titre que la nomination de Dom Diego de Velasquez, qui n'a pas été plutôt expédiée en ma faveur, qu'il l'a révoquée. Je n'examine point ici l'injustice de sa défiance. Ce n'est pas dequoi il est question. Mais on ne peut desavouer que la Jurisdiction Militaire, dont vous sentez l'importance pour nous, ne subsiste plus dans ma personne, que contre la volonté de celui qui en pouvoit disposer. Elle n'a donc plus d'autre fondement qu'un titre forcé, qui porte avec soi la foiblesse de son principe. Les Soldats n'ignorent point ce défaut. Je n'ai pas le cœur assez bas pour exercer une autorité précaire; & nôtre entreprise demande une Armée, que la raison contienne dans l'obéissance plutôt que l'habitude. C'est à vous, Seigneurs, qu'il appartient de remédier à cet inconvénient. Vôtre Assemblée, qui représente nôtre Souverain, a le droit de pourvoir, en son nom, au Commandement de ses Troupes. Cette Armée vous offre plusieurs Sujets. Pour moi je me dépouille ici de tous mes droits. Je renonce, entre vos mains, au titre qui peut me les avoir acquis. Soyez libres dans vôtre choix. Assurez-vous que mon ambition se borne au succès de nôtre entreprise; & que sans aucune violence pour mes inclinations, cette main, qui a porté le Bâton de Général, saura fort bien manier le sabre ou la lance. Si l'on apprend à commander en obéissant; c'est quelquefois aussi par le Commandement qu'on se forme à l'obéissance ".

FERNAND CORTEZ. 1519.

Général de l'Armée Castillane, en plein Conseil, avec la connoissance & l'approbation de tous les Habitans (*v*).

Nobleffe avec laquelle il foutient la rufe.

Il reçut ces deux nouvelles Charges, avec tout le respect qu'il auroit eu pour le Roi même, dont on employoit le nom & l'autorité. Il affecta toûjours de les appeller nouvelles, pour marquer la différence qu'il faisoit de l'autre, à laquelle il avoit renoncé; & dès ce moment, il donna ses ordres avec un caractère de grandeur & de confiance, qui n'eut pas moins de pouvoir pour exciter tout le monde à la soumission. Cependant les Partisans de Velasquez lâchèrent la bride, en secret, à tous les ressentimens qu'ils n'avoient ôsé faire éclater. Ils attaquèrent sourdement l'autorité du Conseil, les pouvoirs du Général, & tout ce qui commençoit à porter sur ces deux fondemens. Cortez, après avoir éprouvé que la douceur & la patience n'arrêtoient pas le cours du mal, fit mettre aux fers, sur les Vaisseaux, Ordaz, Escudero, & Jean Velasquez, trois Chefs de la faction opposée. Cette fermeté jetta la terreur dans l'esprit des autres, sur-tout lorsqu'il eut déclaré que son dessein étoit de faire le procès aux Séditieux. Mais, pendant qu'il marquoit une sévérité feinte, il employoit toute son adresse pour les ramener insensiblement à la raison; & cette conduite lui en fit à la fin des Amis fidèles (*x*).

Premier usage qu'il fait de son autorité.

Aussi-tôt qu'il crut son autorité bien affermie, il détacha cent Hommes, sous le Commandement d'Alvarado, pour aller reconnoître le Pays, & pour chercher des vivres, qui commençoient à manquer depuis que les Indiens avoient cessé d'en apporter au Camp. Alvarado n'alla pas loin sans rencontrer quelques Villages, dont les Habitans avoient laissé l'entrée libre, en se retirant dans les Bois. Il y trouva du Maïz, de la Volaille, & d'autres provisions, qu'il se contenta d'enlever, sans causer d'autre desordre; & ce secours rétablit l'abondance. Alors Cortez donna ses ordres pour la marche de l'Armée. Les Vaisseaux mirent à la voile vers la Côte de *Quiabizlan*, où l'on avoit découvert un nouveau Port, & les Troupes suivirent par terre le chemin de Zampoala. Elles se trouvèrent, en peu d'heures, sur les bords d'une profonde Rivière, où l'on fut obligé de rassembler quelques Canots de Pêcheurs pour le passage des Hommes, tandis que les Chevaux passèrent à la nâge. On s'approcha d'une Bourgade, qui ne fut reconnue que dans la suite pour la première du Pays de Zampoala. Les Habitans avoient non-seulement abandonné leurs Maisons, mais emporté jusqu'à leurs meubles; ce qui causa d'autant plus d'inquiétude à Cortez, que leur retraite sembloit préméditée. Ils n'avoient même laissé, dans leurs Temples, qu'une partie de leurs Idoles, avec des couteaux de bois garnis de pierre, & quelques miserables restes de la peau des victimes humaines, qu'ils avoient sacrifiées, & qui causoient autant de pitié que d'horreur. Ce fut dans ce lieu que les Castillans virent, pour la première fois, la forme des Livres Mexiquains. Ils en trouvèrent quelques-uns, qui contenoient apparemment les cérémonies d'une cruelle Religion. Leur matière étoit une espèce de parchemin, enduit de gomme ou de vernis, & plié en double, pour fai-

Sa marche vers Zampoala.

Temples qu'il rencontre & victimes humaines.

Livres Mexiquains.

(*v*) Solis, *Liv.* 2. *Chap.* 7. (*x*) *Ibidem.*

faire un grand nombre de feuilles, qui composoient chaque Volume. Ils paroissoient écrits de tous côtés, ou plutôt chargés de ces images & de ces chiffres, dont les Peintres de Teutilé avoient donné des exemples beaucoup plus réguliers. L'Armée passa la nuit dans cette Bourgade, avec toutes les précautions qui pouvoient assurer son repos. Le lendemain, elle reprit sa marche dans le même ordre & par le chemin le plus frayé, qui descendoit vers l'Ouest, en s'écartant un peu de la Mer. Cortez fut surpris de n'y trouver, pendant tout le jour, qu'une continuelle solitude, dont le silence lui devint suspect. Mais vers le soir, à l'entrée d'une belle Prairie, on vit paroître douze Indiens, chargés de rafraîchissemens, qui s'étant fait conduire au Général, lui offrirent ce présent de la part de leur Cacique, avec une invitation à se rendre dans le lieu de sa demeure, où il avoit fait préparer des logemens & des vivres pour toute l'Armée. On apprit d'eux qu'il restoit un *Soleil*, c'est-à dire, dans leur langage, une journée de chemin, jusqu'à la Cour de Zampoala. Cortez renvoya six de ces Indiens au Cacique, avec des remercimens fort nobles, & garda les autres pour lui servir de Guides. Une civilité si peu prévûe n'avoit pas laissé de lui causer quelque défiance: mais, le soir, il trouva tant d'empressement à le servir, dans les Habitans d'une Bourgade, où ses Guides lui conseillèrent de s'arrêter, qu'il ne douta plus de la bonne-foi du Cacique, & cette opinion fut heureusement confirmée par les fruits importans qu'il tira de son amitié (y).

Députés de Zampoala qui viennent au-devant des Espagnols.

Le jour suivant, en continuant de marcher vers Zampoala, il rencontra, presqu'à la vûe de cette Place, vingt Indiens, fort galamment équipés, qui étoient sortis pour le recevoir. Après l'avoir salué, avec beaucoup de cérémonies, ils lui firent un compliment civil, au nom du Cacique, „ à qui „ ses incommodités n'avoient pas permis de se mettre à leur tête, mais qui „ l'attendoit, avec une extrême impatience de connoître des Etrangers, „ dont la valeur avoit tant d'éclat". La Ville étoit grande & bien peuplée, dans une agréable situation, entre deux Ruisseaux qui arrosoient une Campagne fertile. Ils venoient d'une Montagne peu éloignée, revêtue d'Arbres, & d'une pente aisée. Les Edifices de la Ville étoient de pierre, couverts & crépis d'une sorte de chaux blanche, polie & luisante, dont l'éclat formoit un spectacle fort brillant. Un des Soldats, qui furent détachés, revint avec transport, en criant de toute sa force que les murailles étoient d'argent (z).

Cortez arrive à Zampoala.

Toutes les Rues & les Places publiques se trouvèrent remplies d'Indiens; mais sans aucune espèce d'armes qui pussent donner du soupçon, & sans autre bruit que celui qui est inséparable de la multitude. Le Cacique s'offrit à la porte de son Palais. Ses incommodités n'étoient qu'une prodigieuse grosseur. Il s'approcha lentement, appuyé sur les bras de quelques Indiens; au secours desquels il sembloit devoir tout son mouvement. Sa parure étoit une mante de coton, enrichie de pierres précieuses, comme ses oreilles & ses lèvres. La gravité de sa figure, s'accordant avec le poids de son corps, Cortez eut besoin de toute la sienne, pour arrêter les éclats de rire

Sa réception dans cette Ville.

Figure du Cacique.

(y) *Ibidem*, Chap. 8.

(z) Diaz & Solis, *ubi suprà*.

FERNAND CORTEZ. 1519.

rire des Espagnols, & pour se faire cette violence à lui-même. Mais, après avoir entendu le Prince Mexiquain, dans le compliment qu'il lui fit en l'embrassant, il en prit une idée fort différente. Son discours fut simple & précis. Il le félicita de son arrivée; il se félicita lui-même de l'honneur qu'il avoit de le recevoir; & sans un mot inutile, il le pria d'aller prendre quelque repos dans son Quartier, où il lui promit de conférer avec lui de leurs intérêts communs (a).

Cortez juge bien de ce Prince.

Les logemens, qu'il avoit fait préparer, étoient sous les portiques de plusieurs Maisons, dans un assez grand espace, où tous les Espagnols furent placés sans embarras, & trouvèrent abondamment tout ce qui étoit nécessaire à leurs besoins. Le jour suivant, la visite du Cacique fut annoncée par un présent, dont la valeur montoit à deux mille marcs d'or. Il le suivit de près, sur une espèce de brancard, porté par ses principaux Officiers. Cortez, accompagné de tous les siens, alla fort loin au-devant de lui, & le conduisit dans son Appartement, où il ne retint que ses Interprétes, pour donner, à cette première Conférence, l'air important du secret. Après l'exorde ordinaire, sur la grandeur de son Roi, & sur les erreurs de l'Idolâtrie, il ajouta fort habilement, qu'une des principales vûes des Soldats Espagnols étoit de détruire l'injustice, de réprimer la violence, & d'embrasser le parti de la justice & de la raison. C'étoit ouvrir la carrière au Cacique, pour apprendre de lui-même ce qu'on pouvoit espérer de ses dispositions. En effet, le changement qui parut sur son visage, fit connoître au Général qu'il l'avoit touché par l'endroit sensible. Quelques soupirs servirent de prélude à sa réponse. Enfin, la douleur paroissant l'emporter, il confessa que tous les Caciques gémissoient dans un esclavage honteux, sous le poids de la tyrannie & des cruautés de Motezuma, sans avoir la force de secouer le joug, ni même assez de lumières pour en imaginer les moyens; que ce cruel Maître se faisoit adorer de ses Vassaux comme un des Dieux du Pays, & qu'il vouloit que ses injustices & ses violences fussent revérées comme des Arrêts du Ciel; que la raison néanmoins ne permettoit pas de demander du secours à des Etrangers pour tant de Misérables, non-seulement parce que l'Empereur du Mexique étoit trop puissant, mais plus encore parce que Cortez n'avoit pas assez d'obligation aux Mexiquains pour se déclarer en leur faveur, & parce que les loix de l'honnêteté ne permettoient pas de lui vendre à si haut prix les petits services qu'ils lui avoient rendus.

Sa Conférence avec lui.

Plaintes du Cacique contre Motezuma.

Un langage si fin causa beaucoup de surprise & d'admiration au Général Espagnol. Il feignit néanmoins de s'y être attendu; & répondant avec la même noblesse, il assura le Cacique qu'il craignoit peu les forces de Motezuma, parce que les siennes étoient favorisées du Ciel, & qu'elles avoient un avantage naturel sur les Tyrans; mais qu'étant appellé par d'autres vûes dans le Quiabizlan, il y attendroit ceux qui se croyoient opprimés, & qui auroient quelque confiance à son secours. Il ajouta que, dans l'intervalle, le Cacique pouvoit communiquer cette proposition à ses Amis. „ Soyez „ sûr, lui dit-il du même ton, que les insultes de Motezuma cesseront, ou „ qu'el-

Idée que Cortez lui donne de ses forces & de ses desseins.

(a) *Ibidem.*

„ qu'elles tourneront à sa honte, lorsque j'entreprendrai de vous protéger (*b*)". Ils se séparèrent, après cette courte explication. Cortez donna aussi-tôt des ordres, pour continuer sa marche. A son départ, quatre cens Indiens se présentèrent, pour porter le Bagage de l'Armée, & pour aider à la conduite de l'Artillerie.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Il continue de marcher vers Quiabizlan.

LE Pays, qui restoit à traverser jusqu'à la Province de Quiabizlan, offrit un mélange de Bois & de Plaines fertiles, dont la vûe parut fort agréable aux Espagnols. Ils se logèrent le soir dans un Village abandonné, pour ne se pas présenter la nuit aux portes de la Capitale. Le lendemain, ils découvrirent, dans l'éloignement, les Edifices d'une assez grande Ville, sur une Hauteur environnée de Rochers, qui sembloit lui servir de Murailles. Ils y montèrent avec beaucoup de peine, mais sans opposition de la part des Habitans, à qui la frayeur avoit fait abandonner leurs Maisons. Tandis qu'ils s'avançoient vers la Place, ils virent sortir de quelques Temples, qui en faisoient l'ornement, douze ou quinze Indiens d'un air distingué, qui les prièrent civilement de ne pas s'offenser de la retraite du Cacique & de ses Sujets, & qui offrirent de les rappeller sur le champ, si le Général étranger vouloit s'engager à les traiter avec amitié. Cortez leur donna toutes les assurances qu'ils desiroient, & ne fut pas peu surpris de voir presqu'aussi-tôt la Ville repeuplée de tous ses Habitans. Le Cacique arriva le dernier. Il amenoit celui de Zampoala, pour lui servir de Protecteur; & tous deux étoient portés par quelques-uns de leurs Officiers. Après quelques excuses fort adroites, ils tombèrent sur les violences de Motezuma, en joignant quelquefois des larmes à leurs plaintes. Le Zampoalan, qui paroissoit le plus irrité, ajoûta pour conclusion: „ Ce Monstre est si fier „ & si cruel, qu'après nous avoir appauvris par ses impôts, il déclare „ la Guerre à nôtre honneur, en nous ravissant nos Filles & nos Femmes". Cortez s'efforça de le consoler, & lui promit ouvertement d'aider à sa vengeance (*c*).

Arrivée de quelques Officiers de Motezuma, & sujet de leur voyage.

PENDANT qu'il s'informoit des forces & de la situation des deux Caciques, il vit entrer quelques Indiens, qui leur parlèrent avec tant de marques de crainte, que s'étant levés aussi-tôt d'un air tremblant, ils sortirent sans prendre congé de lui, & sans avoir achevé leurs discours. On fut bientôt informé du sujet de leur crainte, lorsqu'on vit passer, dans le Quartier même des Espagnols, six Officiers de Motezuma, du nombre de ceux qu'il envoyoit dans les Provinces pour y lever les Tributs. Ils étoient richement vêtus, & suivis d'un grand nombre d'Esclaves, dont quelques-uns soutenoient au-dessus d'eux des Parasols de plumes. Cortez étant sorti pour les voir, à la tête de ses Capitaines, ils passèrent d'un air méprisant. Cette fierté irrita les Soldats Espagnols, qui l'auroient châtiée sur le champ, si le Général ne les eût retenus. Marina fut envoyée aux informations, avec une escorte. On apprit, par cette voie, que les Officiers Mexiquains avoient établi le Siége de leur Audience dans une Maison de la Ville, où ils avoient fait citer les Caciques; qu'ils leur avoient reproché publiquement d'avoir reçu, dans leurs Villes, des Etrangers ennemis de leur Maître,

(*b*) *Ibidem.* (*c*) *Ibidem*, Chap. 9.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Nouvelle ruse de Cortez.

tre, & que pour l'expiation de ce crime, ils avoient demandé, avec le Tribut ordinaire, vingt Indiens qui devoient être sacrifiés. Cortez, indigné de cette audace, fit appeller aussi-tôt les Caciques, & recommanda qu'ils fussent amenés sans bruit. Il feignit d'avoir pénétré leurs pensées, par une supériorité de lumières; & louant le ressentiment qu'il leur supposoit, d'une violence qu'ils n'avoient pas méritée, il leur dit qu'il n'étoit plus tems de souffrir un abominable Tribut sur le sang humain; qu'un ordre si cruel ne seroit pas exécuté devant ses yeux; qu'il vouloit au contraire que ces infâmes Ministres fussent chargés de chaînes, & qu'il prenoit la défense de cette action sur lui-même & sur la valeur de ses Soldats. Les Caciques furent embarrassés. L'habitude de l'esclavage leur avoit abbattu le cœur & l'esprit. Cependant, Cortez ayant répété sa déclaration, d'un air d'autorité auquel ils n'osérent résister, les Officiers de Motezuma furent enlevés, à la vûe de tous les Indiens, qui applaudirent à cette exécution. On leur mit une espèce d'entraves, assez semblable à la cangue de l'Orient, qui leur serroit le cou, & qui les obligeoit de soulever à tous momens les épaules contre le poids du fardeau, pour se donner la liberté de respirer. Alors les Caciques, animés par une si vigoureuse entreprise, offrirent de les sacrifier eux-mêmes à leurs Dieux. Mais Cortez s'assura des Prisonniers par une bonne Garde. Ses réflexions ne lui firent pas trouver peu d'embarras, dans l'engagement qu'il avoit pris de protéger les Caciques. Il ne vouloit pas rompre absolument avec Motezuma. Son dessein n'avoit été que de lui causer de la crainte & de la jalousie. Etoit-ce le moyen de se contenir dans ces bornes, que de soutenir, par les armes, quelques Vassaux mécontens, sans y avoir été provoqué par un nouvel outrage, & de fermer, sans aucun prétexte, toutes les ouvertures au raccommodement? D'un autre côté, il lui paroissoit important de maintenir un Parti, que la fortune sembloit avoir formé en sa faveur, & dont il pouvoit espérer, dans le besoin, une puissante assistance. La résolution à laquelle il s'attacha, comme à la plus sûre, fut de garder quelques ménagemens avec Motezuma, en se faisant un mérite auprès de lui d'avoir suspendu les effets de cette révolte; & d'attendre, pour appuyer ouvertement les Rebelles, qu'il y fût forcé par d'autres événemens. Il paroissoit difficile d'informer la Cour qu'il lui avoit rendu ce bon office; mais les expédiens ne manquèrent point à son adresse. Il se fit amener, pendant la nuit, deux des Prisonniers; & feignant de n'avoir pas eu de part au traitement qu'ils avoient essuyé, il leur dit qu'il avoit dessein de les mettre en liberté, & que c'étoit de sa main qu'ils alloient la recevoir; qu'ils pouvoient assurer l'Empereur qu'il s'efforceroit de la rendre aussi à leurs Compagnons, qui étoient encore au pouvoir des Caciques; qu'il n'épargneroit rien pour ramener les Rebelles à la soumission, & que, souhaitant la Paix, il vouloit mériter, par son respect & sa conduite, les civilités qui étoient dûes à l'Ambassadeur d'un très grand Monarque. Ensuite, faisant conduire les deux Mexiquains à ses Vaisseaux, par une bonne escorte, il donna ordre qu'ils fussent embarqués dans un Esquif, & mis à terre hors des limites de la Province de Zampoala. Les Caciques vinrent lui raconter, le jour suivant, avec de grandes marques de tristesse & d'inquiétude, que les deux Prisonniers s'étoient échap-

Il fait enlever les Officiers de Motezuma.

Il en délivre deux, & leur persuade qu'ils lui ont obligation de leur salut.

Il les renvoie à l'Empereur.

chappés. Il témoigna de la surprise & du chagrin. Il blâma la négligence des Gardes; & prenant cette occasion pour ordonner, devant les Caciques, que les autres Officiers de Motezuma fussent menés à la Flotte, il promit qu'ils ne sortiroient pas si facilement de cette Prison. Mais il recommanda, aux Officiers des Vaisseaux, qu'ils fussent bien traités. Les Historiens de sa Nation relèvent beaucoup cet heureux artifice, qui lui fit conserver tout-à-la-fois la confiance des Caciques & celle de l'Empereur (*d*).

Les autres sont conduits sur la Flotte.

LA douceur affectée des Castillans, & le zèle, qu'ils avoient fait éclater pour leurs Alliés, s'étant bientôt répandus dans les Cantons voisins, plusieurs autres Caciques, informés par ceux de Zampoala & de Quiabizlan du bonheur dont ils jouissoient sous la protection d'une Nation invincible, qui pénétroit jusqu'à leurs plus secrettes pensées, & qui sembloit défier toutes les forces de l'Empire du Mexique, s'assemblèrent pour implorer un secours si puissant, contre la même oppression (*e*). En peu de jours, on en vit plus de trente à Quiabizlan, la plûpart sortis des Montagnes qu'on découvre de cette Ville. Leurs Peuples, qui se nommoient *Totonagues*, avoient plusieurs Bourgades fort peuplées, dont le langage & les coutumes ressembloient peu à celles des autres Provinces de l'Empire. C'étoit une Nation extrèmement robuste, endurcie à la fatigue, & propre à tous les exercices de la Guerre. Non-seulement les Caciques offrirent leurs Troupes à Cortez; mais s'étant engagés à la fidélité par des sermens, ils y joignirent un hommage formel à la Couronne d'Espagne (*f*). Après cette espèce de confédération, ils se retirèrent dans leurs Etats, pour y attendre les ordres de leur nouveau Général. Alors Cortez, ne voyant plus d'obstacle à redouter, prit la résolution de donner une forme régulière & constante à la Ville de Vera-Cruz, qui étoit comme errante avec l'Armée dont elle étoit composée, quoiqu'elle en fût distinguée par différentes fonctions. Sa situation fut choisie dans une Plaine, entre la Mer & Quiabizlan, à une demie lieue de cette Place Indienne. La fertilité du terroir, l'abondance des eaux, & la beauté des arbres, semblèrent inviter les Castillans à ce choix. On creusa les fondemens de l'enceinte. Les Officiers se partagèrent, pour règler le travail & pour y contribuer par leur exemple. Le Général même ne se crut pas dispensé d'y mettre la main. Les murs furent bientôt élevés & parurent une défense suffisante contre les armes des Indiens. On bâtit des Maisons assez basses, avec moins d'égard aux ornemens qu'à la commodité (*g*).

Alliances de Cortez avec plusieurs Nations.

Peuples nommés Totonagues.

Cortez rend sa Colonie sédentaire, & jette les fondemens de la Ville de Vera-Cruz.

DANS cet intervalle, les deux Officiers de Motezuma étoient retournés à la Cour, & n'avoient pas manqué, dans le récit de leur disgrace, de faire valoir l'obligation qu'ils avoient de leur liberté au Général des Etrangers. Cette nouvelle eut le pouvoir d'appaiser la fureur de Motezuma, qui

Dispositions de l'Empereur Motezuma.

(*d*) Diaz & Solis, *ubi suprà*. Herrera, *Liv*. 5. *Chap*. 10 & 11.

(*e*) Les mêmes, aux mêmes endroits.

(*f*) Herrera dit qu'ils offrirent plus de cent mille Hommes; mais Diaz n'exprime point le nombre, quoiqu'il assure que le Pays étoit fort peuplé.

(*g*) L'Acte en fut passé par devant un Notaire, nommé Diego de *Sodois*. Herrera, *ibid*.

FERNAND CORTEZ. 1519.

qui n'avoit pensé d'abord qu'à lever une Armée formidable, pour exterminer les Rebelles & leurs Partisans. La colère & l'orgueil ne pouvant lui faire oublier les marques du courroux du Ciel & les menaces de ses Idoles, il prit le parti d'en revenir à la négociation, & de tenter, par une nouvelle Ambassade & de nouveaux présens, d'engager Cortez à s'éloigner de l'Empire. Ses Ambassadeurs arrivèrent au Camp des Espagnols, lorsqu'on achevoit de fortifier Vera-Cruz. Ils amenoient avec eux deux jeunes Princes, Neveux de l'Empereur, accompagnés de quatre anciens Caciques, qui leur servoient de Gouverneurs. Leur présent étoit d'une richesse éclatante. Après avoir remercié le Général, du service qu'il avoit rendu aux deux Officiers de l'Empire, & l'avoir assuré que la punition des Caciques rebelles n'avoit été suspendue qu'à sa considération, ils renouvellèrent les anciennes instances, pour l'engager à partir; & cet article fut répété avec tant de détours & de raisons mystérieuses, qu'il parut assez que c'étoit le principal objet de leur Commission.

Il députe deux de ses Neveux aux Castillans.

Explications de Cortez avec eux.

CORTEZ leur fit rendre de grands honneurs, & marqua beaucoup d'estime pour le présent. Avant que de leur répondre, il fit paroître les quatre Prisonniers, qu'il avoit eu la précaution de faire venir, & qui le remercièrent du bon traitement qu'ils avoient reçu sur les Vaisseaux. Il les remit aux Ambassadeurs, pour les prévenir en faveur de ses intentions. Ensuite, s'expliquant par la bouche de Marina, qu'il avoit eu le tems de préparer à ce rôle, il leur dit que la liberté qu'il donnoit aux Ministres de l'Empereur devoit être une expiation suffisante pour l'emportement des Caciques ses Alliés, comme elle étoit une heureuse occasion, pour lui, de donner à ce Prince un témoignage de son respect & de son zèle; qu'il reconnoissoit de bonne foi que l'emprisonnement des Officiers Impériaux avoit été offensant pour la Cour, quoique cette violence pût être excusée par celle de ces Officiers mêmes, qui avoient exigé, au-delà des Tributs ordinaires, & sans doute de leur propre autorité, vingt Hommes destinés à mourir dans un odieux sacrifice; qu'une proposition si cruelle étoit un abus qui ne pouvoit être supporté par les Espagnols, élevés dans une autre Religion, plus amie de la nature & de la véritable piété; qu'il avoit d'ailleurs une extrême obligation aux Caciques ses Alliés, de lui avoir accordé de bonne grace une retraite dans leurs Terres, lorsque Teutilé & Pilpatoé, Gouverneurs de ces Provinces, l'avoient abandonné fort incivilement, au mépris du droit des gens & de l'hospitalité, sans l'ordre, & vraisemblablement sans la participation de l'Empereur, qui ne pouvoit approuver un procedé si barbare; qu'il n'en parloit d'ailleurs que pour en informer la Cour, parce que n'ayant en vûe que la Paix, il ne vouloit point qu'on s'aigrît mutuellement par des plaintes; que les Totonagues ne feroient rien de contraire au service Impérial, & qu'il ôsoit en répondre, lui qui se croyoit assez de leurs Amis pour se promettre qu'ils ne mépriseroient pas ses ordres; mais que cette raison même l'obligeoit d'interceder pour eux, & de représenter qu'ils ne méritoient aucun reproche pour avoir reçu favorablement des Etrangers: qu'à l'égard des instances qui regardoient son départ, il n'avoit pas d'autre réponse que celle qu'il avoit déja répétée plusieurs fois, c'est-à-dire, qu'aussi-tôt que l'honneur de voir le grand Mo-

Il insiste sur la permission d'aller à la Cour de Motezuma.

Motezuma lui feroit accordé, il lui feroit connoître les motifs & l'importance de fon Ambaffade ; mais qu'aucun obftacle n'auroit le pouvoir de l'arrêter, parce que les Guerriers de fa Nation, loin de connoître la crainte, fentoient croître leur courage à la vûe du danger, & s'accoutumoient dès l'enfance à chercher la gloire dans les plus redoutables entreprifes (*b*).

Aprés ce difcours, qu'il accompagna d'un air majeftueux & tranquille, il fit donner avec profufion, aux Ambaffadeurs Mexiquains, toutes les bagatelles qui venoient de Caftille ; & fans marquer la moindre attention pour le chagrin qu'ils firent éclater fur leur vifage, il leur déclara qu'ils étoient libres de retourner à la Cour. Cette indifférence apparente pour l'effet de fa réponfe, les démarches de l'orgueilleux Motezuma, qui follicitoit fon amitié par des préfens, &, s'il en faut croire un Hiftorien (*i*), l'éloquence même de Marina & fa facilité à parler la Langue Mexiquaine, qui la faifoient prendre pour une Divinité venue de l'Europe, redoublèrent la vénération des Indiens pour les Efpagnols, aux dépens de celle qu'ils avoient eue jufqu'alors pour leur Souverain. On ne remarqua plus rien de forcé dans leur foumiffion. Bientôt un fervice confidérable, que le Général rendit aux Caciques de Zampoala & de Quiabizlan, leur fit pouffer l'attachement jufqu'à l'affection. Il humilia, par la terreur de fes armes, les Habitans de *Zimpazingo*, Contrée voifine, dont ils lui avoient fait beaucoup de plaintes, & les força de jurer des conditions qu'ils obfervèrent fidélement. A la vérité ces Caciques l'avoient trompé, en lui repréfentant leurs Ennemis comme des Mexiquains, qui cherchoient à nuire aux Caftillans ; & le motif de Cortez, dans cette Guerre, fut bien moins d'obliger fes Hôtes, que de faire prendre, à la Cour du Mexique, une idée de fa valeur : mais lorfqu'il eut découvert l'artifice des deux Caciques, il fe fit demander grace pour eux par tous fes Capitaines ; & l'ayant accordée, avec des circonftances qui relevèrent fa bonté, il acheva de les lier à fes intérêts par cette faveur (*k*).

Respect qu'il s'attire des Indiens.

Il rend un fervice important aux Caciques de Zampoala & de Quiabizlan.

Mais rien n'eut tant de force, pour affûrer leur fidélité, que le changement qu'il trouva l'occafion de mettre dans leur Culte. Un jour, qui étoit celui d'une de leurs plus grandes Fêtes, tous les Indiens du Canton s'étoient affemblés dans le plus célèbre de leurs Temples, pour y faire le Sacrifice de plufieurs Hommes par le miniftère de leurs Prêtres. Quelques Efpagnols, que le hazard rendit témoins de cette horrible fcène, fe hâtèrent d'en informer le Général. Son zèle, ou fa colère, s'alluma jufqu'au tranfport. Il fit prendre auffi-tôt les armes à toutes fes Troupes ; & commençant par fe faire amener le Cacique & les principaux Indiens, il fe mit en marche avec eux vers le Temple. Les Miniftres des Sacrifices parurent à la porte. Le foupçon, que ce mouvement les regardoit, leur fit pouffer d'effroyables cris, pour appeller le Peuple au fecours de leurs Dieux. On vit paroître,

Il entreprend d'abolir leur Culte.

(*b*) Solis après Diaz, *Chap.* 10.
(*i*) Herrera, *Liv.* 5. *Chap.* 11.
(*k*) Solis, *ubi fup.* Chap. 11. *Herrera*, Chap. 12.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Danger qu'il furmonte par fa fermeté.

roître, fur le champ, quelques Troupes d'Indiens armés, que leur défiance, comme on l'apprit enfuite, avoit fait apofter, & dont le nombre augmenta bientôt jufqu'à caufer de l'inquiétude au Général. Cependant, avec la préfence d'efprit qui ne l'abandonnoit jamais dans l'occafion, il fit crier, par Marina, qu'à la première flêche qui feroit tirée, il feroit égorger le Cacique, & qu'il lâcheroit la bride à fes Soldats, pour châtier cette infolence par le fer & par le feu. Cette menace arrêta les plus emportés. Le Cacique même leur ayant ordonné, d'une voix tremblante, de quitter les armes & de fe retirer, ils obéirent avec un empreffement, dans lequel on ne put diftinguer ce qui venoit de la crainte ou de la foumiffion.

Cortez, demeuré avec le Cacique & les Indiens de fa fuite, fe fit amener les Sacrificateurs. Il les raffura, par un langage plein de douceur & d'humanité. Enfuite, leur repréfentant toutes les raifons qui devoient les desabufer de leurs erreurs, avec une force que l'Hiftorien nomme plus que Militaire, & qui leur expofoit, dit-il, la vérité fous une forme prefque vifible, il leur déclara qu'il avoit réfolu de ruiner toutes leurs Idoles, & que s'ils vouloient employer leurs propres mains à cette exécution, il leur promettoit une éternelle amitié. Alors il voulut leur perfuader de monter les dégrés du Temple, pour abbattre tout ce qu'ils avoient adoré. Mais ils ne répondirent que par des cris & des larmes; & s'étant jettés tous à terre, ils proteftèrent qu'ils fouffriroient mille fois la mort, avant que de porter la main fur les Dieux. Cortez, fans infifter fur une propofition qu'il desefpera de leur faire goûter, n'en ordonna pas moins, à fes Soldats, de mettre les Idoles en pièces. A l'inftant on vit fauter, du haut des dégrés, le principal de ces Monftres, & les autres à fa fuite, avec les Autels mêmes & tous les inftrumens d'un exécrable Culte. Les Indiens ne virent pas ce débris, fans beaucoup d'étonnement & de frayeur. Ils fe regardoient, d'un air interdit, comme s'ils euffent attendu des effets préfens de la vengeance du Ciel. Mais, lorfqu'ils le virent tranquille, ils jugèrent, comme les Infulaires de Cozumel, que des Divinités, qui n'avoient pas le pouvoir de fe vanger, ne méritoient pas leurs adorations. S'ils avoient regardé jufqu'alors les Efpagnols, comme des Hommes d'une efpèce fupérieure, ils commencèrent à les croire au-deffus de leurs Dieux mêmes; & cette perfuafion les rendit fi dociles, que Cortez, ayant profité du nouvel afcendant qu'elle lui procuroit fur eux, pour leur donner ordre de nettoyer le Temple, ils s'y employèrent avec une ardeur qui leur fit jetter au feu toutes les pièces difperfées de leurs Idoles. Les murailles furent lavées, pour en effacer les taches de fang humain, qui en faifoient le principal ornement. On les revêtit d'une couche de *Gez*, efpèce de vernis d'une blancheur brillante, dont l'ufage étoit commun dans toutes les Maifons du Mexique; & Cortez y fit élever un Autel, où l'on célébra, dès le jour fuivant, les plus faints Myftères du Chriftianifme. La plûpart des Indiens y affiftèrent, avec plus d'admiration à la vérité que de foi. Le tems ne permettoit pas d'achever l'inftruction d'un Peuple fi nombreux, & le deffein du Général étoit de commencer la Converfion de ce grand Empire par celle de Motezuma. Cependant on les laiffa dans un profond mépris pour leurs Idoles,

Il fait brifer toutes les Idoles, & célébrer les Myftères du Chriftianifme dans leur Temple.

Idoles, & dans la disposition d'entretenir l'Autel, qui avoit été dressé sur leur ruine (*l*).

FERNAND CORTEZ. 1519.

Les Espagnols quittèrent Zampoala, qui reçut dans la suite le nom de *Nouvelle Seville*, & se retirèrent dans Vera-Cruz. En y arrivant, ils virent paroître, dans la Rade, un petit Vaisseau, qui venoit d'y mouiller. Il étoit parti de Cuba, sous le Commandement du Capitaine *Sancedo*; & quoiqu'il n'amenât que dix Soldats & deux Chevaux, ce secours parut considérable dans les circonstances. On ne trouve, dans aucun Historien, le motif qui amenoit Sancedo; mais l'utilité, dont il fut pour Cortez, en lui apprenant que le Gouverneur de Cuba continuoit de le menacer, & que la qualité d'Adelantade, dont il avoit été nouvellement revêtu, lui donnoit plus que jamais le pouvoir de lui nuire, fait juger qu'il n'étoit venu que pour s'attacher à sa fortune. La Colonie fut allarmée de cette information, & sentit de quelle importance il étoit, pour la sûreté du nouvel Etablissement, de rendre compte au Roi de toutes ses opérations. Les principaux Officiers, dans une Lettre qu'ils se hâtèrent d'écrire à Sa Majesté, lui firent une exposition fidèle des Provinces qui lui étoient déja soumises, & de l'espoir qu'ils avoient d'étendre son autorité dans une si belle & si riche partie du Nouveau Monde. Ils lui représentoient l'injustice & les violences du Gouverneur de Cuba, les obligations que l'Espagne avoit à la conduite de Cortez autant qu'à sa valeur, le parti qu'ils avoient pris, au nom de Sa Majesté, de le rétablir dans une Dignité qu'il étoit seul capable de remplir, & que sa modestie lui avoit fait abandonner; enfin, ils supplioient le Roi de confirmer leur élection, sans aucune dépendance de Dom Diego de Velasquez. Le Général écrivit de son côté, & rendoit à-peu-près le même compte de sa situation: mais, remettant au Roi la disposition de son sort, avec une noble indifférence, il ne s'expliquoit fortement que sur l'espérance qu'il avoit de soumettre l'Empire du Mexique à l'obéissance de Sa Majesté, & sur le dessein qu'il se proposoit de combattre la puissance de Motezuma par ses Sujets mêmes, revoltés contre sa tyrannie. On choisit, pour envoyer ces dépêches à la Cour, Porto-Carrero & Montejo, qui furent chargés aussi de l'or, & des bijoux, rares ou précieux, qu'on avoit reçus de Motezuma & des Caciques. Tous les Officiers, & les Soldats mêmes, cedèrent volontairement la part qu'ils avoient à cet amas de richesses (*m*); & quelques Indiens s'offrirent à faire le Voyage, pour être présentés au Roi, comme les prémices des nouveaux Sujets qu'on acqueroit à l'Espagne. On équi-

Arrivée d'un Vaisseau & de quelques recrues.

Les Chefs de la Colonie Castillane écrivent à la Cour d'Espagne en faveur de Cortez.

Il écrit lui-même.

Porto-Carrero & Montejo sont chargés des deux Lettres & des présens pour la Cour.

(*l*) Herrera, *Chap*. 13. & 14. Diaz & Solis, *Ibidem*. Les Historiens n'oublient point la pieuse résolution d'un Soldat, nommé Jean *de Torrez*, natif de Cordoue, qui, se voyant fort âgé, voulut demeurer seul entre ces Indiens, pour avoir soin de l'Autel jusqu'à la fin de sa vie. Cette action mérite, suivant Solis, de passer avec son nom à la Posterité. *Ibid*. Le même Ecrivain rapporte que le Cacique de Zampoala offrit à Cortez huit belles Filles, entre lesquelles étoit une de ses Parentes, qu'il lui proposa d'épouser; mais que le Général répondit qu'il n'étoit pas permis aux Espagnols d'épouser des Femmes qui n'étoient pas de leur Religion. Herrera nous apprend qu'après la Messe, qui fut célébrée dans le Temple, on y batisa ces huit Indiennes; que Cortez prit pour lui la Niéce du Cacique, qui fut nommée *Catherine*, & que les sept autres furent données à sept de ses Officiers, Chap 14. Il paroît que *Marina* n'en conserva pas moins son ancienne faveur.

(*m*) Solis, *Liv*. 2. *Chap*. 13.

FERNAND CORTEZ. 1519.

équipa le meilleur Vaisseau de la Flotte. Alaminos fut nommé pour le commander. Il mit à la voile le 16 de Juillet, avec l'ordre précis de prendre sa route par le Canal de Bahama, sans toucher à l'Isle de Cuba, où les caprices de Velasquez étoient un écueil redoutable.

Conspiration éteinte par Cortez.

PENDANT les préparatifs de cet embarquement, la fortune du Général lui ménageoit une autre occasion de faire éclater son adresse & sa fermeté. Quelques Soldats, avec un petit nombre de Matelots, fatigués peut-être de leurs courses, ou tentés par les récompenses qu'ils espéroient de Velasquez, formèrent le dessein de prendre la fuite sur un Vaisseau, pour lui porter avis des Lettres que la Colonie écrivoit au Roi, & de tout ce qu'elle avoit fait en faveur de Cortez. Ils furent trahis par un de leurs Complices, qui servit même à les faire arrêter au moment de l'exécution, sans qu'ils pussent desavouer leur projet. Cortez crut devoir un exemple à la sûreté de la Colonie. Il en condamna deux des plus coupables au dernier supplice. Mais la hardiesse de ces Mutins lui laissa beaucoup d'inquiétude. C'étoit le reste d'un feu, qu'il croyoit avoir éteint. Il considéroit qu'étant résolu de marcher vers le Mexique, il pouvoit se trouver dans l'occasion de mesurer ses forces avec celles de Motezuma, & qu'une entreprise de cette nature ne pouvoit être tentée par des Troupes mécontentes, ou d'une fidélité suspecte. Il pensoit à subsister encore quelques jours dans un Canton qui lui étoit affectionné, à faire quelques expéditions de peu d'importance pour donner de l'occupation à ses Soldats, & à jetter, plus loin dans les Terres, de nouvelles Colonies, qui pussent se donner la main avec celle de Vera-Cruz. Mais tous ces projets demandoient beaucoup d'union & de correspondance, entre le Général & l'Armée. Dans cette agitation, ne consultant que son courage, il prit la résolution de se défaire de sa Flotte, en mettant ses Vaisseaux en pièces, pour forcer tous ses gens à la fidélité par cette voye, & les reduire dans la nécessité de vaincre ou de mourir avec lui; sans compter l'avantage d'augmenter ses forces de plus de cent Hommes, qui faisoient les fonctions de Pilotes & de Matelots. Ses Confidens, auxquels il communiqua ce dessein, le secondèrent avec beaucoup d'habileté, en disposant les Matelots à publier que les Navires s'étoient entr'ouverts depuis le séjour qu'ils avoient fait dans le Port, & qu'ils étoient menacés de couler à fond. Ce rapport fut suivi d'un ordre pressant du Général, pour faire mettre à terre les voiles, les cordages, les planches & tous les ferremens, dont il pouvoit tirer quelque utilité. Le Public ne vit d'abord, dans cette précaution, que l'effet d'une prudence ordinaire. Mais, aussi-tôt que les Vaisseaux eurent été déchargés, un autre ordre, dont l'explication fut confiée à la plus fidèle partie de l'Armée, les fit tous échouer, à l'exception des Chaloupes, qui furent réservées pour la Pêche. On compte, avec raison, la conduite & l'exécution d'un dessein si hardi, entre les plus grandes actions de Cortez (n).

Il prend le parti de détruire sa Flotte pour retenir ses gens dans le devoir.

Grandeur de cette résolution.

QUOI-

(n) Il n'étoit pas sans exemple. On cite Agathocles, Tyran de Sicile, Timarque, Chef des Etoliens, & Fabius Maximus; mais ils conduisoient des Armées nombreuses; au lieu que Cortez n'avoit qu'une poignée d'Hommes. Cependant Diaz de Castillo semble diminuer un peu sa gloire, en s'attribuant à lui-même, & à quelques autres Con-

Fernand Cortez. 1519.

Quoique le débris de la Flotte parût affliger quelques Soldats, les mécontentemens furent étouffés par la joie & les applaudissemens du plus grand nombre. On ne parla plus que du Voyage de Mexico; & Cortez assembla toutes ses Troupes, pour confirmer le succès de son entreprise par ses promesses & ses exhortations. L'Armée se trouva composée de cinq cens Hommes de pied, de quinze Cavaliers (*o*), & de six pièces d'Artillerie. Il étoit resté, dans la Ville, une partie du Canon, cinquante Hommes & deux Chevaux, sous la conduite d'Escalante, dont Cortez estimoit beaucoup la prudence & la valeur. Les Caciques Alliés reçurent ordre de respecter ce Gouverneur, de lui fournir des vivres, & d'employer un bon nombre de leurs Sujets aux Fortifications de la Ville; moins par défiance du côté des Indiens, que sur les soupçons de quelque insulte de la part du Gouverneur de Cuba. Cortez n'accepta, de leurs offres, que deux cens *Tamenes*, nom d'une sorte d'Artisans qui servent au transport du Bagage, & quatre cens Hommes de Guerre, entre lesquels on en comptoit cinquante de la principale Noblesse du Pays. C'étoient autant d'Otages, pour la Garnison de Vera-Crux, & pour un jeune Espagnol qu'il avoit laissé au Cacique de Zampoala, dans la vûe de lui faire apprendre exactement la Langue du Mexique (*p*).

L'ardeur des Castillans redouble.

Etat de leurs forces.

Secours qu'ils acceptent des Caciques.

Tout étoit disposé pour la marche, lorsqu'un Courrier, dépêché par Escalante, informa le Général qu'on voyoit paroître quelques Vaisseaux dans la Rade, & que les signaux de Paix n'avoient pû les engager à répondre avec amitié. Un incident de cette importance obligea Cortez de retourner sur le champ à Vera-Cruz, avec quelques-uns de ses Officiers. Quatre Hommes, détachés d'un des Vaisseaux inconnus, s'approchèrent bientôt dans une Chaloupe, & se firent connoître pour des Espagnols, qui cherchoient Fernand Cortez. L'un étoit l'Ecrivain de ce Vaisseau, & les autres l'accompagnoient, pour être témoins d'une signification qu'il avoit ordre de faire au Général. Elle portoit que *Garay*, Gouverneur de la Jamaïque, étant chargé, par la Cour d'Espagne, de découvrir & de peupler de nouveaux Pays, avoit équipé trois Navires, montés par deux cens soixante Hommes, sous le Capitaine Alfonse *de Pineda*, pour prendre possession d'une partie de cette Côte, vers Panuco; & que Pineda, qui se dispo-

Arrivée d'Alfonse Pineda avec quatre Vaisseaux.

Objet de son Voyage.

Conseillers, l'honneur de l'invention. Solis accuse cet Ecrivain de malice ou de vanité, & lui reproche de s'être contredit, en ajoûtant, quelques lignes après; „ que Cortez „ avoit déja pris la résolution de faire échouer les Navires, mais qu'il vouloit „ qu'elle parût venir de ses Officiers". Herrera paroît encore moins supportable à Solis, lorsqu'il assure „ que les Soldats demandèrent eux mêmes qu'on se défît de la Flotte, & qu'ils y furent poussés par l'adresse „ de Cortez, qui, feignant de ne pas vouloir „ fournir seul à l'entretien des Vaisseaux, „ proposa d'y faire contribuer toute l'Armée". Solis répond „ que cette ruse eut été sans „ vraisemblance, que Cortez n'étoit plus en „ état de craindre qu'on lui fît un procès „ pour avoir détruit la Flotte, & que cette „ idée ne peut être conciliée avec les grands „ desseins dont il étoit uniquement rempli. „ Il ajoûte que si c'est une simple conjecture d'Herrera, cet Historien a tort d'avilir „ les belles actions par la bassesse des motifs „ qu'il leur attribue, & qu'il pèche contre la „ proportion, en faisant produire de grands „ effets par de petites causes ". Solis, *ubi suprà*, Chap 13.

(*o*) Il en étoit mort quelques-uns.

(*p*) Les Historiens font admirer une attention qui s'étendoit à tout.

FERNAND CORTEZ. 1519.

posoit à former une Colonie près de *Naothlan*, donnoit avis, à Cortez, de ne pas étendre ses Etablissemens du même côté. Quoique cette déclaration fût moins redoutable, de la part de Garay, que de celle du Gouverneur de Cuba, le Général, après avoir offert inutilement d'ajuster toutes les prétentions avec le Chef d'Escadre, prit le parti de faire arrêter l'Ecrivain, qui refusoit de retourner à Bord avec cette réponse. Ensuite, s'étant caché derrière les Dunes, il y passa toute la nuit & une partie du jour suivant, dans l'espérance que le retardement de la Chaloupe ameneroit à terre quelques autres personnes du Vaisseau. En effet, quinze Hommes s'approchèrent dans une autre Chaloupe. Cortez fit dépouiller les quatre Prisonniers de leurs habits, dont il fit revêtir quatre de ses Soldats, avec ordre de se présenter sur le rivage. L'effet de ce stratagême fut d'attirer les quinze Hommes jusqu'à terre: mais ils reconnurent trop tôt qu'on cherchoit à les tromper; & lorsqu'ils virent sortir Cortez & ses gens de leur embuscade, ils rentrèrent si legèrement dans leur Chaloupe, qu'on n'en put retenir que trois. Cortez, s'allarmant peu des prétentions de Garay, qui pouvoient être ajustées dans d'autres tems, rejoignit son Armée avec la satisfaction d'y mener une recrue de sept Espagnols, qu'il regardoit comme un supplément précieux dans sa situation. Il donna aussi-tôt ses ordres pour la marche. Les Espagnols composèrent l'Avant-garde; & les Indiens suivirent à peu de distance, sous le Commandement de *Manegi*, *Teuche*, & *Tamelli*, trois des plus braves Caciques de la Montagne.

Ruse de Cortez pour se saisir de quelques-uns de ses gens.

On partit le 16 d'Août. *Jalapa*, *Socothima* & *Techucla* furent les premiers lieux qui s'offrirent successivement. La beauté du chemin, & la disposition des Peuples, qui étoient du nombre des Alliés, firent trouver peu de difficultés dans cette route. Mais, au-delà de ces Bourgs, pendant trois jours qu'on mit à traverser les Montagnes, on ne trouva que des sentiers étroits & bordés de précipices, où l'Artillerie ne put passer qu'à force de bras. Le froid y étoit cuisant & les pluyes continuelles. Les Soldats, obligés de passer les nuits sans autre couverture que leurs armes, & souvent pressés par la faim, y firent le premier essai des fatigues qui les attendoient. En arrivant au sommet de la Montagne, ils y trouvèrent un Temple & quantité de Bois, qui ne leur cachèrent pas long-tems la vûe de la Plaine. C'étoit l'entrée d'une Province, nommée *Zocothla*, fort grande & fort peuplée, dont les premières Habitations leur offrirent bientôt assez de commodités pour leur faire oublier leur misère. Cortez, apprenant que le Cacique faisoit sa demeure dans une Ville du même nom, peu éloignée de la Montagne, l'informa de son arrivée & de ses desseins, par deux Indiens, qui lui furent renvoyés avec une réponse civile. Bientôt on eut la vûe d'une Ville magnifique, qui s'étendoit dans une grande Vallée, & dont les Edifices tiroient beaucoup d'éclat de leur blancheur. Elle en reçut le nom de *Castel-Blanco* (q).

Départ pour la Cour Impériale.

Extrêmes difficultés de la route.

Province de Zocothla.

Castel-Blanco.

Le Cacique vint au-devant des Etrangers, avec un nombreux Cortége; mais, au travers de ses politesses, on crut distinguer que cette démarche étoit forcée. Cortez n'affecta pas moins de le recevoir avec un mélange de dou-

(q) Solis, *ubi suprà*, Chap. 14.

douceur & de majesté; & s'imaginant que les marques de chagrin, qu'il découvroit sur son visage, pouvoient venir de ses ressentimens contre Motezuma, il crut lui donner occasion de s'expliquer, en lui demandant s'il étoit Sujet de l'Empereur du Mexique? L'Indien répondit brusquement: „ Est-il quelqu'un, sur la Terre, qui ne soit Esclave ou Vassal de Motezu„ ma?" Un ton si fier revolta Cortez jusqu'à lui faire repliquer, avec un sourire dédaigneux, „ qu'on connoissoit fort peu le Monde à Zocothla, „ puisque les Espagnols étoient Sujets d'un Empereur si puissant, qu'il „ comptoit, entre ses Vassaux, plusieurs Princes plus grands que Mote„ zuma". Les Historiens, s'accordant à rapporter cette étrange conversation dans les mêmes termes, font prendre ici un ton plus grave au Cacique, pour faire une exposition de la grandeur de son Maître, qu'il crut capable de décider la question: „ Motezuma, dit-il, étoit le plus grand „ Prince que les Indiens connussent dans les Terres qu'ils habitoient. Per„ sonne ne pouvoit retenir dans sa mémoire le nombre des Provinces qui „ lui étoient soumises. Il tenoit sa Cour dans une Ville inaccessible, fon„ dée au milieu de l'eau, entourée de Lacs, & dans laquelle on n'entroit „ que par des Chaussées, ou des Digues, coupées d'une suite de Ponts-le„ vis, dont les ouvertures servoient à la communication des eaux". Il exagera les immenses richesses de l'Empereur, la force de ses armes, & sur-tout le malheur de ceux qui lui refusoient leur soumission, dont le sort étoit de servir de Victimes dans ses sacrifices. „ Tous les ans, plus de „ vingt mille de ses Ennemis, ou de ses Sujets rebelles, étoient immolés „ sur les Autels de ses Dieux" (*r*).

Fierté d'un Cacique, & portrait qu'il fait de son Empereur.

L'EXPÉRIENCE fit connoître que le Cacique n'ajoutoit rien à la vérité; mais on reconnoissoit, au ton même de sa voix, que par cet étalage de puissance & de grandeur, il vouloit causer plus d'effroi que d'admiration. Cortez, qui pénétra ses vûes, n'entreprit point de rabbaisser ce qu'il venoit d'entendre; mais, feignant au contraire de ne pas ignorer les grandeurs de Motezuma, il répondit que s'il l'avoit crû moins puissant, il ne feroit pas venu de l'extrêmité du Monde pour lui offrir l'amitié d'un Monarque encore plus grand que lui; qu'il venoit avec des intentions pacifiques; & que s'il étoit armé, c'étoit uniquement pour donner plus de poids & d'autorité à son Ambassade; mais qu'il vouloit bien informer Motezuma, & tous les Caciques de son Empire, qu'il desiroit la Paix sans craindre la Guerre, & que le moindre de ses Soldats étoit capable de défaire une Armée de Mexiquains; qu'il ne tiroit jamais l'épée s'il n'étoit attaqué, mais qu'aussi-tôt qu'il lui faisoit voir le jour, il mettoit à feu & à sang tout ce qui se présentoit devant lui; que la Nature produisoit des Monstres en sa faveur, & que le Ciel lui prêtoit ses foudres, parce qu'étant sous la protection d'un Dieu terrible, dont il soutenoit la Cause, il en vouloit particuliérement aux fausses Divinités qu'on adoroit au Mexique, & à ces mêmes sacrifices du sang humain, dont Motezuma prétendoit tirer sa gloire. Ensuite, ne pensant pas moins à rassurer ses gens contre de vaines frayeurs, qu'à réprimer l'orgueil du Cacique: „ mes Amis, leur dit-il, en se levant fiérement, & se „ tour-

Réponse adroite de Cortez.

(*r*) Solis, *ibid.* Chap. 15.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Comment il rassure ses gens.

„ tournant vers eux, voilà ce que nous cherchons; de grands périls & de „ grandes richesses. C'est de ce jour que je vois nôtre fortune & nô- „ tre réputation bien établies". Solis ne fait pas difficulté d'assurer, „ qu'il n'exprimoit que ses véritables sentimens, & qu'aussi-tôt qu'il eut „ formé de si grands desseins, Dieu lui remplit le cœur d'une si noble fer- „ meté, que, sans fermer les yeux sur le péril, & sans le mépriser, il y „ entroit avec autant de confiance que s'il eût tenu, dans ses mains, la „ disposition des évenemens (s)".

Sa conduite eut tant de succès, que pendant cinq jours, qu'il passa dans Zocothla, il ne reçut que des marques extraordinaires de la considération du Cacique. Cependant, il rejetta le conseil de ce Seigneur Indien, qui lui proposoit de prendre sa route par la Province de *Cholula*, sous prétexte que les Habitans, moins portés à la Guerre qu'au Commerce, n'apporteroient pas d'obstacle à son passage. Il aima mieux s'en rapporter aux Zampoalans, ses Alliés, qui le pressérent de prendre par la Province de Tlascala, où les Peuples étoient, à la vérité, plus guerriers & plus féroces, mais unis par d'anciens Traités avec les Zampoalans & les Totonaques. Après s'être arrêté à cette résolution, il prit le chemin de Tlascala, dont les frontières touchoient à celles de Zocothla. Sa marche fut tranquille, pendant les premiers jours. Mais, en sortant du Pays qu'il avoit traversé, il entendit quelque bruit de Guerre; & bientôt il apprit que la nouvelle Province, où il étoit entré, avoit pris les armes, sans que les Coureurs, dont il se faisoit précéder, pussent l'informer encore de la cause de ce mouvement. Il s'arrêta, pour se donner le tems de prendre des informations (t).

Il prend par la Province de Tlascala.

Etat de cette Province.

Tlascala étoit alors une Province extrêmement peuplée, à laquelle on donnoit environ cinquante lieuës de circuit. Son terrain est inégal, & s'élève de toutes parts en Collines, qui semblent naître de cette grande chaîne de Montagnes, qu'on a nommée depuis la *grande Cordeliere*. Les Bourgades Indiennes occupoient le haut de ces Collines, par une ancienne politique des Habitans, qui trouvoient, dans cette situation, le double avantage de se mettre à couvert de leurs Ennemis, & de laisser leurs Plaines libres pour la culture. Dans l'origine, ils avoient été gouvernés par des Rois; mais une Guerre civile leur ayant fait perdre le goût de la soumission, ils avoient secoué le joug de la Royauté, pour former une espèce de République, dans laquelle ils se maintenoient depuis plusieurs siècles. Leurs Bourgades étoient partagées en Cantons, dont chacun nommoit quelques Députés, qui alloient résider dans la Capitale, nommée *Tlascala*, comme la Province; & ces Députés formoient le Corps d'un Sénat, dont toute la Nation reconnoissoit l'autorité. Cet exemple du Gouvernement Aristocratique est assez remarquable entre des Barbares. Les Tlascalans, s'étant toûjours défendus contre la puissance des Empereurs du Mexique, se trouvoient alors au plus haut point de leur gloire, parce que les tyrannies de Motezuma avoient augmenté le nombre de leurs Alliés, & que depuis peu ils s'étoient ligués, pour leur sûreté commune, avec les *Otomies*, Peu-

Comment elle s'étoit formée en République.

(s) Herrera, *Liv. 6. Chap. 2.*

(t) Solis, *ibidem.*

FERNAND CORTEZ. 1519.

Peuples fort barbares, mais d'une grande reputation à la Guerre, où la férocité leur tenoit lieu de valeur.

Cortez tente les dispositions du Sénat Tlascalan par des Députés.

CORTEZ, informé de toutes ces circonstances, crut devoir garder quelques ménagemens avec une République si puissante, & ne rien tenter sans avoir fait pressentir les dispositions du Sénat. Il chargea de cette Commission quatre de ses Zampoalans, les plus distingués par leur noblesse & leur habileté. Marina prit soin de les instruire, jusqu'à composer avec eux le discours qu'ils devoient faire au Sénat, & qu'ils apprirent par cœur (v). Ils partirent, avec toutes les marques de leur dignité. C'étoient une mante de coton, bordée d'une frange tressée avec des nœuds; une fléche fort large, qu'ils devoient porter dans la main droite, les plumes en haut; & sur le bras gauche, une grande coquille, en forme de bouclier. On jugeoit du motif de l'Ambassade par la couleur des plumes de la fléche. Les rouges annonçoient la Guerre, & les blanches marquoient la Paix. Ces caractères faisoient connoître & respecter les Ambassadeurs Indiens dans leur route; mais ils ne pouvoient s'écarter des grands chemins, sans perdre leur droit de franchise: Loix sacrées, entre ces Barbares, auxquelles ils donnoient, dans leur Langue, des noms qui revenoient à celui de droit des gens & de foi publique.

Usages Mexiquains dans les Ambassades.

Comment les Députés sont reçus à Tlascala.

LES quatre Zampoalans se rendirent à Tlascala, & furent conduits civilement dans un lieu (x) destiné au Logement des Ambassadeurs. Dès le jour suivant, ils furent introduits dans la Salle du Conseil, où les Sénateurs étoient assis, suivant l'ordre de l'ancienneté, sur des tabourets assez bas, d'un bois extraordinaire & d'une seule pièce (y). En entrant dans l'Assemblée, la tête couverte de leurs mantes, ce qui passoit parmi eux pour une grande marque de soumission, ils tinrent leurs fléches levées. Aussi-tôt qu'ils parurent, tous les Sénateurs se levèrent à demi de leurs siéges, & les reçurent avec une certaine modération dans leurs civilités. Pour eux, ils firent la révérence au Sénat, suivant leurs usages; & s'étant avancés gravement jusqu'au milieu de la Salle, ils se mirent à genoux, les yeux baissés, pour attendre la permission de parler. Alors, le plus ancien des Sénateurs leur ayant demandé le sujet de leur Ambassade, ils s'assirent sur leurs jambes: & celui, que Cortez avoit choisi pour l'Orateur, prononça le Discours dont on avoit chargé sa mémoire (z). Aussi-tôt qu'il fut achevé, ils

Leur Discours au Sénat.

(v) Solis, *ibidem*.
(x) On nomme ce lieu, *la Calpisca*.
(y) Ils les nommoient *Topales*.
(z) Cette circonstance ne permet pas de le regarder comme une fiction dans les Historiens. „ Noble République, braves & puissans Peuples, le Cacique de Zampoala & „ les Caciques de la Montagne, vos Amis „ & vos Alliés, vous saluent. Après vous „ avoir souhaité une récolte abondante & la „ mort de vos Ennemis, ils vous font savoir qu'ils ont vû arriver dans leur Pays, „ du côté de l'Orient, des Hommes extraordinaires, qui semblent être des Dieux, „ qui ont passé la Mer sur de grands Palais, „ & qui portent dans leurs mains le tonnerre & la foudre, armes dont le Ciel s'est „ réservé l'usage. Ils se disent les Ministres „ d'un Dieu supérieur aux nôtres, qui ne „ peut souffrir la tyrannie, ni les sacrifices „ du sang des Hommes; leur Capitaine est „ Ambassadeur d'un Prince très puissant, qui „ étant poussé par le devoir de sa Religion, „ veut remédier aux abus qui règnent parmi „ nous, & aux violences de Motezuma. Cet „ Homme, après nous avoir délivrés de l'oppression qui nous accabloit, se trouve „ obligé de suivre le chemin de Mexico par „ les

FERNAND CORTEZ. 1519.

Réponse des Sénateurs.

ils se levèrent sur leurs genoux; ils firent, dans cette posture, une profonde inclination; & se laissant retòmber sur leurs jambes, ils attendirent modestement la réponse dû Sénat. Les délibérations durèrent quelques momens. Ensuite un Sénateur répondit, au nom de l'Assemblée, qu'elle recevoit avec reconnoissance la proposition des Zampoalans & des Totonaques, dont elle estimoit l'alliance; mais qu'elle avoit besoin de quelques jours, pour déliberer sur une affaire de cette importance. Les Ambassadeurs se retirèrent. On ferma les portes de la Salle. Dans un fort long Conseil, *Maxiscatzin*, Vieillard respecté de toute la Nation, fit prévaloir d'abord le goût de la Paix, par cette seule raison, que les Etrangers paroissoient envoyés du Ciel (*a*), & que, ne demandant que la liberté du passage, ils avoient pour eux la raison & la volonté des Dieux. Mais le Général des Armées, nommé *Xicotencatl*, jeune homme plein de courage & de feu, représenta si vivement le danger qu'il y avoit, pour la Religion & pour l'Etat, à recevoir des Inconnus, dont on ignoroit les intentions, qu'il excita tout le monde à la Guerre. Cependant un troisième Sénateur, nommé *Temilotecatl*, ouvrit une opinion plus moderée, qui sembloit concilier les deux autres, ou du moins qui favorisoit le parti de la Guerre sans ôter le pouvoir de revenir à la Paix. C'étoit de faire partir sur le champ Xicotencatl, avec les Troupes, qui étoient prêtes à marcher, pour mettre à l'épreuve ces Inconnus, qu'on faisoit passer pour des Dieux. S'ils étoient battus dans leur première rencontre, leur ruine faisoit évanouir toutes les craintes, & la Nation demeuroit glorieuse & tranquille. Si la victoire se déclaroit pour eux, on auroit une voie toûjours ouverte pour traiter, en rejettant cette insulte sur la férocité des Otomies, dont on se plaindroit de n'avoir pû réprimer l'emportement. Cette proposition ayant réuni tous les suffrages, on trouva le moyen d'amuser les Ambassadeurs, par des Sacrifices & des Fêtes, sous prétexte de consulter les Idoles; & Xicotencatl se mit secrettement en Campagne, avec toutes les Troupes qu'il put rassembler (*b*).

Leurs délibérations.

Avec quelles vûes ils se déterminent à la Guerre, sous le Commandement de Xicotencatl.

Cortez s'approche de leur Ville.

CORTEZ, qui vit passer huit jours, sans recevoir aucune information de ses Députés, commençoit à se livrer aux soupçons. Les Zampoalans lui conseillèrent de continuer sa marche, & de s'approcher de Tlascala, pour observer du moins la conduite d'une Nation, dont ils commençoient eux-mê-

„ les Terres de vôtre Etat, & souhaite de „ savoir en quoi ce Tyran vous a offensés, „ pour prendre la défense de vôtre droit „ comme du sien, & la mettre entre les autres motifs de son Voyage. La connoissance, que nous avons de ses intentions, „ & l'expérience, que nous avons faite de „ sa bonté, nous ont portés à le prévenir, „ pour vous exhorter, de la part de nos „ Caciques, à recevoir ces Etrangers, comme les Bienfaicteurs & les Amis de vos „ Alliés; & nous vous déclarons, de la part „ de leur Capitaine, qu'il vient avec un esprit de Paix, & qu'il ne demande que la „ liberté du passage sur vos Terres. Soyez „ persuadés qu'il ne desire que vôtre avantage; que ses armes sont les instrumens de „ la justice & de la raison; qu'elles soutiennent la cause du Ciel; que ceux qui les „ portent recherchent la paix & la douceur, „ naturellement & par inclination, & n'emploient la rigueur que contre ceux qui les „ attaquent, ou qui les offensent par leurs „ crimes ". Solis, après Diaz, *ubi suprà*, Chap 16. Herrera, *ubi suprà*, Chap. 3.

(*a*) *Teuler* dans leur Langue.

(*b*) Herrera, *Liv.* 6. *Chap.* 3. Solis, *Liv.* 2. *Chap.* 12.

mêmes à se défier. S'il ne pouvoit éviter la Guerre, il étoit résolu d'ôter, à ses Ennemis, le tems de s'y préparer, & de les attaquer dans leur Ville même, avec toutes les précautions que la prudence exigeoit dans un Pays suspect. Sa marche fut libre, pendant quelques lieues, entre deux Montagnes, séparées par une Vallée fort agréable. Mais il fut surpris de se voir tout d'un coup arrêté par une Muraille fort haute, qui, prenant d'une Montagne à l'autre, fermoit entiérement le chemin. Cet ouvrage, dont il admira la force, étoit de pierre de taille, liée avec une espèce de ciment. Son épaisseur étoit d'environ trente pieds, sa hauteur de neuf. Il se terminoit en parapet, comme dans les Fortifications de l'Europe. L'entrée en étoit oblique & fort étroite, entre deux autres Murs qui avançoient l'un sur l'autre (*c*). On apprit des Zocothlans que cette espèce de rempart faisoit la séparation de leur Province & de celle de Tlascala, qui l'avoit fait élever pour sa défense, depuis qu'elle s'étoit formée en République. Cortez regarda comme un bonheur, que ses Ennemis n'eussent pas songé à lui disputer ce passage; soit que le tems leur eût manqué pour s'y rendre, soit que se fiant à leur nombre, ils eussent résolu de tenir la Campagne, pour employer librement toutes leurs Troupes. Les Espagnols passèrent sans obstacle; & s'étant arrêtés pour rétablir leurs Bataillons, ils s'avancèrent en bon ordre dans un terrein plus étendu, où ils découvrirent bientôt les pannaches de vingt ou trente Indiens. Cortez détacha quelques Cavaliers, pour les inviter à s'approcher, par des cris & des signes de Paix. Dans le même instant, on apperçut une seconde Troupe, qui s'étant jointe à l'autre, tint ferme avec une apparence assez guerrière. Les Cavaliers, n'en ayant pas moins continué de s'avancer, se virent aussi-tôt couverts d'une nuée de fléches, qui leur blessèrent deux Hommes & cinq Chevaux. Un gros de cinq mille Indiens, qui s'étoient embusqués à peu de distance, se découvrit alors, & vint au secours des premiers. L'Infanterie Espagnole arrivoit de l'autre côté. Elle se mit en Bataille, pour soûtenir l'effort de ces Furieux, qui venoient à la charge avec une extrême ardeur. Mais au premier bruit de l'Artillerie, qui en fit tomber un grand nombre (*d*), ils tournèrent le dos; & les Espagnols, profitant de leur desordre, les pressèrent avec tant de vigueur, qu'ils leur firent prendre ouvertement la fuite. On trouva soixante Indiens morts sur le champ de Bataille, & quelques blessés, qui demeurèrent Prisonniers. Cortez, arrêté par la fin du jour, fit passer la nuit à ses Soldats dans quelques Maisons voisines, où ils trouvèrent toutes sortes de rafraîchissemens (*e*).

Muraille singulière, qui bouche le chemin.

Les Espagnols la passent.

Ils mettent en fuite un Corps d'Indiens.

APRÈS la retraite des Indiens, on vit arriver deux des Ambassadeurs Zampoalans, accompagnés de quelques Députés de la République, qui firent des excuses à Cortez de la témérité que les Otomies avoient eue de l'attaquer.

Ruse des Tlascalans.

(*c*) Herréra donne dix pieds de large à cette entrée & quarante de long, *Chap.* 4.

(*d*) Herrera s'écarte beaucoup ici de Diaz & de Solis. Il prétend que ce fut à coups de lances, que les Espagnols défirent leurs Ennemis, & que la vûe des Chevaux contribua beaucoup à leur victoire. Ils en perdirent deux, que Cortez eut soin de faire enterrer, afin que les Indiens n'eussent pas occasion de reconnoître que ces Animaux étoient mortels *Liv. 6. Chap.* 4 & 5.

(*e*) Solis, *Ibidem.*

FERNAND CORTEZ. 1519.

quer. Ils s'emportèrent vivement contre cette Nation féroce; & l'accusant de ne connoître aucun frein, ils ajoûtèrent que le Sénat se réjouissoit qu'elle eût été punie par la perte d'un grand nombre de ses Chefs, qui avoient été tués dans le Combat. Ils offrirent, au nom des Sénateurs, de payer en or le dommage qu'elle avoit pû causer aux Espagnols; mais, ne s'expliquant pas avec plus de clarté sur les dispositions de la République, ils se retirèrent après avoir fini leur compliment.

Cortez rencontre ses Députés en fort mauvais état.

CORTEZ ne balança point à continuer sa marche. Il rencontra peu d'obstacles. La Province lui parut semblable à l'Andalousie; grasse, chaude & fertile, remplie d'eaux douces & poissonneuses, & couverte d'un grand nombre de Forêts. Il rencontra, près d'un fort mauvais passage, ses deux autres Ambassadeurs, suant, pleurant, & si maltraités, que dans la crainte qui leur restoit encore, à peine avoient-ils la force de respirer. Ils se jettèrent à terre; ils embrassèrent ses pieds. „ Les perfides Tlascalans, lui „ dirent-ils, violant le droit sacré des Ambassades, les avoient chargés de „ chaînes, pour les sacrifier au Dieu de la Victoire; mais ayant trouvé le „ moyen de se détacher mutuellement, ils s'étoient échappés pendant la „ nuit. Ils avoient entendu dire, à ces Barbares, que leur dessein étoit „ aussi de sacrifier tous les Espagnols (*f*)".

Il se dispose sérieusement à la Guerre.

CE récit ne laissa plus de doute, à Cortez, que la République de Tlascala ne fût ouvertement déclarée contre lui. Il en eut d'autres preuves un quart de lieue plus loin, dans un Détroit fort difficile, que son seul courage lui fit heureusement traverser au milieu d'une foule d'Ennemis. Ce n'étoit plus la fortune, qu'il proposoit pour motif à ses Soldats: il les exhortoit à combattre pour leur vie; & les Zampoalans mêmes, effrayés de la grandeur du péril, dirent secrettement, à Marina, que la perte de l'Armée leur paroissoit inévitable. Elle leur répondit, d'un air comme inspiré, que le Dieu des Chrétiens avoit une particulière affection pour les Castillans, & qu'il les sauveroit de ce danger. Cette réponse fit une égale impression sur les Soldats de Cortez & sur leurs Alliés. Ils se crurent tous sous la protection déclarée du Ciel; & s'étant dégagés du Détroit, dont on leur avoit disputé le passage, ils arrivèrent dans la Plaine, où le même transport de valeur & de Religion leur fit renverser une Armée fort nombreuse (*g*).

Il remporte une Victoire importante.

Herrera ne donne aucun détail de cette seconde Action, qui fut beaucoup plus régulière que la précédente, & dont les autres Historiens ont cru le récit d'autant plus indispensable, qu'en faisant connoître le caractère des Ennemis de Cortez, elle doit être regardée comme la plus importante de ses Victoires, puisqu'elle servit bientôt à lui ouvrir l'entrée du Mexique.

Détail de cette action.

APRÈS avoir passé le Détroit, en combattant de loin, suivant Diaz & Solis, parce que les Ennemis, qu'on y avoit rencontrés, affectoient de se tenir à quelque distance, dans le dessein apparemment d'attirer l'Armée Espagnole jusqu'au centre de leurs forces, on découvrit, d'une Hauteur qui dominoit sur la Plaine, une multitude innombrable d'Indiens, que plusieurs Ecrivains ont fait monter à quarante mille Hommes. Ces Troupes étoient com-

(*f*) Herrera, *ubi suprà*, Chap. 5. (*g*) *Ibidem.*

compoſées de diverſes Nations, diſtinguées par les couleurs de leurs Enſeignes & de leurs plumes. La Nobleſſe de Tlaſcala tenoit le premier rang, autour de Xicotencatl, qui avoit le Commandement général; & tous les Caciques auxiliaires étoient à la tête de leurs propres Troupes. Cortez reconnut alors que la facilité qu'il avoit trouvée, dans le paſſage du Détroit, n'avoit été qu'un ſtratagême; & tous les Caſtillans parurent étonnés du danger. Cependant la crainte n'entra point dans leur cœur avec la ſurpriſe. Le ſouvenir de Tabaſco ſervit à les animer. Ils deſcendirent d'un air gai dans la Plaine; & Cortez, qui reconnut cette diſpoſition ſur leurs viſages, ne s'arrêta pas même à les haranguer. Comme le terrein étoit inégal & rude, ſur-tout pour les Chevaux, on eut d'abord beaucoup de peine à repouſſer les Ennemis. Il fallut tirer de haut en bas une volée de toute l'Artillerie, pour écarter quelques Bataillons, qui ſembloient avoir entrepris de diſputer la deſcente. Mais auſſi-tôt que les Cavaliers Eſpagnols eurent trouvé le terrein plus commode, & qu'une partie de l'Infanterie eut mis le pied dans la Plaine, on gagna bientôt aſſez de champ pour mettre le Canon en Batterie. Le gros des Ennemis avoit eu le tems de s'avancer à la portée du mouſquet. Ils ne combattoient encore que par des cris & des menaces. Cortez fit faire un mouvement à ſon Armée, pour les charger. Mais ils ſe retirèrent alors, par une eſpèce de fuite, qui n'étoit en effet qu'une nouvelle ruſe, pour faire avancer les Eſpagnols, & pour trouver le moyen de les envelopper. On ne fut pas long-tems à le reconnoître. A peine eut-on quitté la Hauteur, qu'on laiſſoit à dos, & par laquelle on avoit eſperé de demeurer couvert, qu'une partie de l'Armée ennemie s'ouvrit en deux Aîles, & s'étendant des deux côtés enferma Cortez & tous ſes gens dans un grand cercle. L'autre partie, s'étant avancée avec la même diligence, doubla les rangs de cette enceinte, qui commença auſſi-tôt à ſe reſſerrer. Le péril parut ſi preſſant, que Cortez, ſongeant à ſe défendre avant que d'attaquer, prit le parti de donner quatre faces à ſa Troupe, & recommanda inſtamment de ſuppléer, par l'union & le bon ordre, à l'inégalité du nombre. L'air, déja troublé par d'effroyables cris, fut alors obſcurci par une nuée de fléches, de dards & de pierres. Mais les Indiens, remarquant que ces armes faiſoient peu d'effet, ſe diſposèrent à faire uſage de leurs épées & de leurs maſſues. Cortez attendoit ce moment pour faire jouer l'Artillerie, qui en fit un grand carnage. Les arquebuſes ne causèrent pas moins de deſordre dans leurs rangs. Comme leur point d'honneur étoit de dérobber la connoiſſance du nombre de leurs Morts & de leurs Bleſſés, ce ſoin, qui ne ceſſoit pas de les occuper, contribua beaucoup à les jetter dans la confuſion. Cortez n'avoit penſé, juſqu'alors, qu'à courir avec ſes Cavaliers aux endroits où le péril étoit preſſant, pour rompre à coups de lances & diſſiper ceux qui s'approchoient le plus. Mais reconnoiſſant leur trouble, il réſolut de ſaiſir ce moment pour les charger, dans l'eſpérance de s'ouvrir un paſſage & de prendre quelque Poſte, où toutes ſes Troupes puſſent combattre de front. Il communiqua ſon deſſein à ſes Officiers. Les Cavaliers furent placés ſur les Aîles; & tout d'un coup, invoquant Saint Pierre à haute voix, le Bataillon Eſpagnol s'avança contre les Indiens. Ils ſoutinrent aſſez vigoureuſement le premier effort; mais la furie des Che-

FERNAND CORTEZ. 1519.

yaux, qu'ils prenoient toûjours pour des Etres surnaturels, leur causa tant de frayeur, qu'ils s'ouvrirent enfin avec toutes les marques d'une affreuse consternation. Dans le tems qu'ils se heurtoient entr'eux, & que se renversant les uns sur les autres, ils se faisoient plus de mal qu'ils n'en vouloient éviter, il arriva un incident qui ranima leur courage, & qui faillit d'entraîner la ruine des Espagnols. Un Cavalier, nommé Pierre *de Moron*, qui montoit un Cheval très vîte, mais un peu rétif, s'engagea si loin dans la mêlée, que plusieurs Officiers Tlascalans, qui s'étoient ralliés, & qui le virent séparé de ses Compagnons, l'attaquèrent de concert. Les uns saisirent sa lance & les rénes de la bride, tandis que les autres percèrent le Cheval de tant de coups, qu'il tomba mort au milieu d'eux. Aussi-tôt, ils lui coupèrent la tête (*b*); & l'élevant au bout d'une lance, ils exhortèrent les plus timides à redouter moins des monstres, qui ne résistoient pas à la pointe de leurs armes. Moron reçut plusieurs blessures, & demeura quelques momens Prisonnier; mais il fut secouru par d'autres Cavaliers, qui l'enlevèrent à ses Vainqueurs. Cependant une partie des Tlascalans, encouragée par la mort du monstre, reprit ses rangs & parut se disposer au Combat. Mais lorsque les Espagnols se croyoient menacés d'une nouvelle attaque, ils furent surpris de voir succeder tout-d'un-coup un profond silence aux cris des Indiens, & de ne plus entendre que le bruit de leurs timbales & de leurs cors. C'étoit la retraite, que ces Barbares sonnoient à leur manière. Un mouvement, qu'ils firent aussi-tôt vers Tlascala, ne permit pas de douter qu'ils ne fussent prêts d'abandonner le Champ de Bataille. En effet, ils s'éloignèrent insensiblement, jusqu'à ce qu'une Colline les déroba tout-à-fait aux yeux des Espagnols. Une avanture si extraordinaire fut attribuée d'abord à des causes surnaturelles; mais on apprit ensuite, de quelques Prisonniers, qu'elle venoit de la perte des principaux Chefs de l'Armée Indienne, & que Xicotencatl, voyant la plûpart de ses Bataillons sans Commandans, avoit craint de ne pouvoir suffire seul pour faire agir ce grand Corps. Cependant il n'en prit pas moins les airs du triomphe; & la tête du Cheval, qu'il portoit lui-même, & qu'il envoya bientôt au Sénat, lui tint lieu de tous les avantages de la Victoire (*i*).

Les Indiens tuent un Cheval, lui coupent la tête & la portent en triomphe.

Ils prennent la fuite.

Poste où Cortez s'établit.

Ils étoient demeurés à Cortez, puisqu'il se trouvoit Maître du Champ de Bataille, après avoir repoussé tant d'Ennemis. Mais il se voyoit forcé d'accorder quelque repos à ses Troupes, qui étoient accablées de fatigue. D'ailleurs, informé par les Prisonniers, que l'animosité des Tlascalans venoit de l'opinion qu'ils avoient conçue de son Voyage à la Capitale du Mexique, où ils s'imaginoient qu'il alloit rechercher l'amitié de Motezuma, pour lequel ils avoient une haine mortelle, & lui offrir contr'eux le secours de ses armes, il se flattoit encore de pouvoir les détromper sur ses intentions, & leur inspirer du goût pour la Paix. Ces deux raisons le déterminèrent à se saisir d'un petit Bourg, qu'on découvroit à peu de distance, sur une Hauteur qui commandoit toute la Plaine. Les Habitans, s'étant retirés à son

(*b*) Solis reproche à quelques Auteurs d'avoir dit qu'ils la lui coupèrent d'un seul coup d'épée. Ces exagérations, dit-il, font peu d'honneur aux Historiens, & ne rendent point l'action plus considérable. *Ibid.*

(*i*) Solis, *ubi suprà*, Chap. 17.

son approche, laissèrent assez de vivres pour renouveller ses provisions. Un lieu, naturellement capable de défense, ne fut pas difficile à fortifier par quelques Ouvrages; & les Zampoalans, irrités du mépris avec lequel ils voyoient traiter leur Alliance, apportèrent une ardeur infatigable au travail. Aussi-tôt que le Général Espagnol se crut en sûreté dans ce Poste, il se mit à la tête de deux cens Hommes, moitié des Troupes Zampoalanes & moitié des siennes, pour aller lui-même (*k*) observer la disposition des Ennemis, aux environs de Tlascala. Il y fit quelques Prisonniers, qui lui apprirent que Xicotencatl étoit campé assez proche de la Ville, & qu'il y assembloit une nouvelle Armée. Cette nouvelle l'obligea de retourner à son Quartier; mais ce ne fut pas sans avoir brûlé quelques Villages, pour faire connoître, à ses Ennemis, qu'il ne craignoit point la Guerre: & revenant néanmoins à l'espérance de leur donner une meilleure idée de ses intentions, il rendit la liberté à deux de ses Prisonniers, avec ordre de déclarer à Xicotencatl; „ Qu'il étoit affligé de la mort d'un si grand nombre „ de braves Tlascalans, qui avoient péri dans le dernier Combat, mais que „ ce malheur ne devoit être attribué qu'à ceux qui l'attiroient à leur Patrie, en recevant, à main armée, des Etrangers qui venoient leur demander la Paix; qu'il la demandoit encore, malgré les outrages qu'il „ avoit reçus, & qu'il promettoit de les oublier; mais que s'il ne recevoit „ cette grace à l'heure même, il juroit de détruire la Ville de Tlascala, „ pour en faire un exemple, dont tous les Peuples voisins seroient effrayés".

Il va lui-même observer les Ennemis.

Déclaration qu'il fait faire à Xicotencatl.

Après la perte que les Tlascalans avoient réellement essuïée, cette déclaration auroit pû faire quelque impression sur le Sénat, si toutes les voyes n'eussent été fermées pour la faire passer dans la Ville; mais elle étoit adressée à Xicotencatl, qui en fut irrité jusqu'à couvrir de blessures ceux qui avoient eu l'audace de s'en charger; & les renvoyant dans cet état à Cortez, il lui fit dire; „ Qu'il n'avoit pas voulu leur donner la mort, afin „ que les Espagnols apprissent d'eux quelles étoient ses dernières résolutions; que le lendemain, au lever du Soleil, ils le verroient en Campagne, avec une Armée innombrable; que son dessein étoit de les prendre tous en vie, & de les porter sur les Autels de ses Dieux, pour leur „ faire un sacrifice du sang & des cœurs de leurs Ennemis (*l*) ": Ensuite, joignant la raillerie à cette brutale réponse, il fit porter, au Camp Espagnol, trois cens Poulets d'inde & d'autres provisions; „ afin que les Ennemis de „ ses Dieux, fit-il dire à Cortez, ne s'imaginassent point qu'il aimât mieux „ les prendre par la faim que par les armes, & qu'après avoir bien mangé, leur chair, dont il vouloit faire un grand festin, fût d'un goût plus „ savoureux (*m*)".

Elle est reçue avec une fierté barbare.

Cette insolence causa moins d'effroi, que d'indignation dans le Camp. Les Espagnols ne laissèrent pas de réparer leurs forces, avec les provisions qu'on

Les Espagnols sont attaqués dans leur poste.

(*k*) On fait un reproche à Cortez de s'être trop exposé dans cette occasion. Il devoit se ménager, dit Solis, pour le salut de tous ses gens, qui étoit attaché à sa personne, *Chap.* 18.

(*l*) Solis, *ubi suprà*, Chap. 18.

(*m*) C'est Herrera qui rapporte un trait si singulier. *Liv.* 6. *Chap.* 6.

FERNAND CORTEZ. 1519.

qu'on leur envoyoit (*n*); & Cortez profita de l'avis qu'il avoit reçu, pour se disposer à tous les événemens. Il prit avantage de la nature du terrein, pour former plusieurs Batteries, qui lui promettoient une sanglante exécution; & ses Bataillons furent distribués, suivant l'expérience qu'il avoit de la méthode de ces Barbares. A la pointe du jour, on vit, en effet, la Campagne inondée d'Indiens, qui devoient avoir fait beaucoup de diligence, pour s'être approchés du Camp dans l'espace d'une nuit. Cette Armée montoit à plus de cinquante mille Hommes (*o*). C'étoit, comme on l'apprit bientôt d'eux-mêmes, le dernier effort de la République & de tous ses Alliés. On découvroit, au centre, une Aigle d'or fort élevée, qui n'avoit point encore paru dans les autres Combats, & que les Tlascalans ne portoient pour Enseigne, que dans les plus pressantes occasions. Ils sembloient courir, plutôt que marcher. Cortez, les voyant à la portée du Canon, fit faire une décharge générale, qui modera beaucoup cette ardeur. Cependant, après avoir paru quelque tems arrêtés par la crainte, ils reprirent courage, pour s'avancer jusqu'à la portée des frondes & des arcs. Mais ils furent arrêtés une seconde fois par de nouvelles décharges de l'Artillerie & des arquebuses, dont chaque coup faisoit de larges ouvertures dans leurs rangs. Le Combat dura long-tems sous cette forme, avec peu de dommage pour les Espagnols, qui voyoient tomber à leurs pieds les flèches & les pierres, tandis que leurs boulets & leurs balles portoient le desordre & la mort dans tous les Bataillons ennemis. Cependant un gros d'Indiens, comme transporté de fureur, s'approcha jusqu'au pied des Batteries, & commençoit à causer de l'inquiétude à Cortez, lorsque la confusion se répandant plus que jamais dans le Corps de leur Armée, on y remarqua divers mouvemens opposés les uns aux autres, qui aboutirent à une retraite sans desordre, pour ceux qui composoient l'Arrière-garde, & qui se tournèrent bientôt en fuite pour ceux qui combattoient dans les Postes avancés. Alors Cortez les fit charger avec l'épée & la lance; mais sans permettre à ses gens de s'écarter trop, dans la crainte de quelque ruse qui pouvoit les exposer au danger d'être enveloppés (*p*).

Ils repoussent les Indiens.

Causes de leur déroute.

CETTE étrange révolution passa d'abord, aux yeux des Espagnols, pour un miracle du Ciel en faveur des armes Chrétiennes. Mais on sçut bientôt que Xicotencatl, jeune Homme fort emporté, avoit outragé un des Caciques auxiliaires, parce qu'il avoit differé d'obéir à ses ordres, & que le Cacique s'étoit ressenti de ses injures jusqu'à lui proposer un Combat singulier. Tous les Alliés de la République s'étoient soulevés à cette occasion. Ils avoient résolu brusquement de quitter une Armée, où l'on marquoit si peu de reconnoissance pour leur zèle & leur valeur. Ce dessein s'étoit exécuté avec une précipitation, qui avoit jetté le desordre dans les autres Troupes; & Xicotencatl, troublé par un incident qui lui donnoit de la défiance pour ses propres Soldats, avoit pris le parti d'abandonner la Victoire

re

(*n*) Herrera, *ibidem*.

(*o*) Solis, *ubi suprà*. Herrera la fait monter à cent cinquante mille Hommes, mais sur le seul témoignage des Prisonniers Tlascalans, *Chap.* 6.

(*p*) Solis, *ibidem*.

FERNAND CORTEZ. 1519.

re & le Champ de Bataille aux Espagnols. Cette querelle même, au jugement de quelques Historiens, & l'heureux effet qu'elle produisit, doivent être regardés comme l'ouvrage d'une Puissance supérieure, qui veilloit à la conservation des Espagnols (q).

Murmures des Espagnols.

MALGRÉ tant de marques de la protection du Ciel, le péril, dont ils se voyoient délivrés, & qui pouvoit se renouveller à tous momens, les jetta dans une vive inquiétude, qui produisit de nouveaux murmures. Cortez retomba dans la nécessité d'employer son éloquence & son adresse, pour les appaiser. Il ordonna une Assemblée générale, sous prétexte de délibérer en commun sur une situation dont il reconnoissoit le danger. Il avoit recommandé, à ses Confidens, de placer sans affectation les plus mutins près de sa personne, autant pour s'assurer d'en être entendu, que pour se les concilier par cette apparence de distinction & de faveur. Le discours qu'il leur tint fut bien persuasif, puisqu'il l'eût à peine achevé, qu'un Factieux des plus emportés éleva la voix, & dit à ses Partisans: „ Mes Amis, „ le Général nous consulte; mais, en nous demandant le parti qui nous „ reste à prendre, il nous l'enseigne. Je crois, comme lui, qu'il est „ impossible de nous retirer sans nous perdre ". Tous les autres entrèrent dans le même sentiment, & reconnurent l'injustice de leurs plaintes (r).

Discours de Cortez qui les appaise.

D'UN

(q) *Ibidem*.

(r) Un Discours si puissant, que Solis rapporte après Diaz, qui l'avoit entendu, ne peut être dérobbé à l'Histoire. Les circonstances qu'on a rapportées sont tirées des mêmes Ecrivains. „ Il n'est pas besoin de s'étendre beaucoup sur le parti que nous avons à prendre, après avoir gagné deux „ Batailles, où vôtre valeur n'a pas moins „ éclaté que la foiblesse de nos Ennemis. Il „ est vrai que les travaux de la Guerre ne „ conduisent pas toûjours à la Victoire. La „ manière d'en profiter n'est pas non plus „ sans difficultés. Il reste du moins à se précautionner contre les périls qui environnent souvent les plus grands succès. C'est „ une espèce de tribut, imposé au bonheur „ des Hommes. Cependant j'avoue, mes „ Amis, que ce n'est pas là le motif de mon „ inquiétude. Des raisons plus fortes & plus „ pressantes me rendent vôtre conseil nécessaire. On m'a dit que l'envie de retourner en arrière est tombée dans l'esprit de „ quelques-uns de nos Soldats, & qu'ils „ s'excitent mutuellement à me faire cette „ proposition. Je m'imagine qu'elle n'est pas „ sans fondement. Mais il n'est pas honnête „ qu'une affaire de cette importance soit „ traitée sourdement, avec un air de cabale. Il faut que chacun explique librement „ ce qu'il en pense, afin que son zèle pour „ le Bien public soit autorisé. Commençons par considerer l'état où nous sommes; c'est le moyen de faciliter les raisonnemens sur l'avenir, & de prendre une „ fois des résolutions constantes. Cette Expédition a été non-seulement approuvée, „ mais généralement applaudie par tous ceux „ qui m'écoutent. Nous avons entrepris „ d'aller jusqu'à la Cour de Motezuma. Nous „ nous sommes sacrifiés à ce dessein en faveur de nôtre Religion & de nôtre Roi. „ Nous y avons attaché nôtre honneur & „ nos espérances. Les Indiens de Tlascala, „ qui ont voulu s'y opposer avec toutes les „ forces de leur Republique & de leurs Alliés, ont été vaincus ou dissipés; & suivant toutes les règles de la prudence humaine, il n'est pas possible qu'ils demeurent long-tems sans nous accorder la Paix, „ ou du moins un passage libre sur leurs „ Terres. Si nous obtenons cet avantage, „ quel éclat pour nôtre réputation! & que „ n'avons-nous pas à nous promettre de l'estime de ces Barbares, qui nous regardent „ déja comme des demi-Dieux. Si Motezuma nous attend avec crainte, comme il „ est aisé de le reconnoître par tant d'artificieuses Ambassades, avec quel respect nous „ regardera-t'il après la défaite des Tlascalans, qui sont les braves de son Empire, „ & qui ne devoient leur indépendance qu'à „ la force des armes? Il y a beaucoup d'apparence qu'il nous fera des offres supé- „ rieu-

FERNAND CORTEZ. 1519. Embarras des Tlascalans.

D'UN autre côté, la nouvelle déroute de l'Armée Indienne avoit jetté tant de consternation dans la Ville de Tlascala, que le Peuple y demandoit la Paix à grands cris. Les plus timides proposoient de se retirer dans les Montagnes, avec leurs Familles; mais la plûpart, persuadés que les Espagnols étoient des Dieux, vouloient qu'on se hâtât de les appaiser par des adorations. Le Sénat, s'étant assemblé, pour chercher quelque remède aux malheurs publics, conclut que les merveilleux exploits des Etrangers devoient être l'effet de quelque enchantement; & cette idée le fit recourir aux Magiciens du Pays, pour détruire un charme par un autre. Ces Imposteurs furent appellés. Ils déclarèrent qu'ayant déja raisonné sur les circonstances, ce qui paroissoit obscur aux Sénateurs étoit d'une extrême clarté pour eux; que par la force de leur Art, ils avoient découvert que les Espagnols étoient des Enfans du Soleil, produits par l'activité de ses influences sur la terre des Régions orientales; que leur plus grand enchantement étoit la présence de leur Père, dont la puissante ardeur leur communiquoit une force supérieure à celle de la Nature, qui les faisoit approcher de celle des Immortels; mais que l'influence cessant lorsque le Soleil déclinoit vers le Couchant, ils s'affoiblissoient alors & flétrissoient comme l'herbe des Prairies: d'où les Magiciens inféroient qu'il falloit les attaquer pendant la nuit, avant que le retour du Soleil les rendît invincibles. Le Sénat donna de grands éloges à cette découverte, & se flatta d'une Victoire certaine. Quoique les Combats nocturnes fussent opposés à l'usage de la Nation, l'ordre fut donné à Xicotencatl d'attaquer le Camp Espagnol après le coucher du Soleil. Heureusement que la vigilance de Cortez n'étoit jamais en défaut. Il avoit des Postes avancés & des Sentinelles dans l'éloignement. Il faisoit faire exactement les rondes. Les Chevaux étoient sellés pendant toute la nuit, & les Soldats dormoient armés. Le soir avant celle qu'on avoit

Ils ont recours à leurs Magiciens. Raisonnement de ces Imposteurs.

Xicotencatl attaque les Espagnols pendant la nuit.

„ rieures à nos propres desirs, par la seule „ crainte de nous voir embrasser le parti d'un „ Peuple qui s'est revolté contre lui. Ainsi „ les obstacles mêmes, que nous avons ren- „ contrés dans cette Province, auront été „ l'instrument, dont le Ciel se sera servi pour „ avancer nôtre entreprise. Il veut les faire „ servir d'épreuve à nôtre constance, parce „ qu'il ne nous doit point des miracles aux- „ quels nous n'ayions pas contribué de nô- „ tre cœur & de nos mains. Mais si nous „ tournons aujourd'hui le dos, ne voyez- „ vous pas que nous perdons tout à la fois „ nos travaux & le fruit qui devoit les sui- „ vre? sans compter que nous serons les „ premiers à qui la Victoire aura fait perdre „ le courage. Que nous restera-t-il à espé- „ rer? ou plutôt que n'avons nous pas à „ craindre? Ces mêmes Peuples, que nous „ avons vaincus, & qui sont encore trem- „ blans & fugitifs, s'animeront par nôtre re- „ lâchement. Ils sont les maîtres des défi- „ lés. Ils ne cesseront pas de nous suivre. „ Ils nous accableront dans nôtre marche. „ Ceux qui nous servent avec autant de fidé- „ lité que de courage, ces Zampoalans & „ ces Totonaques, nos Alliés & l'unique res- „ source de nôtre retraite, chercheront l'oc- „ casion de s'échapper. Ils nous abandon- „ neront, pour aller publier nôtre honte. „ Peut-être conspireront-ils contre nous, „ après avoir perdu l'opinion qu'ils avoient „ de nos forces. Je le répéte, mes Amis, „ il est aussi important, pour nôtre sûreté „ que pour nôtre honneur, de considerer „ tout avec beaucoup d'attention, en mesu- „ rant les espérances qu'il est question d'a- „ bandonner, avec les périls qui peuvent „ nous rester à vaincre. Proposez, discu- „ tez, ce qui vous paroîtra convenable à nô- „ tre situation. Je vous laisse une pleine li- „ berté. J'ai touché ces inconvéniens, sans „ chaleur, sans art, sans recherche d'élo- „ quence, moins pour défendre mon senti- „ ment que pour le disculper ". *Solis*, Liv. 2. Chap. 19.

avoit marquée pour l'attaque, les Sentinelles découvrirent un gros d'Ennemis, qui s'avançoient à petits pas vers le Camp, dans un silence qui ne leur étoit pas ordinaire. Cortez en fut averti. Quoiqu'il ignorât encore le dessein des Indiens, non-seulement il donna ses ordres pour la défense, mais il recommanda qu'à leur exemple le silence fût observé dans tous les Postes. La confiance de Xicotencatl augmenta la promesse des Magiciens, lorsqu'à peu de distance du Camp, il se crut assuré, par ces apparences de langueur, que les Espagnols se ressentoient de l'absence de leur Père. Il approcha jusqu'au pied du rempart, où il forma trois attaques, qui furent exécutées avec beaucoup de hardiesse & de diligence. Mais les premiers Indiens, qui entreprirent de monter, furent reçus avec une vigueur à laquelle ils ne s'attendoient pas; & ceux qui les suivoient prirent l'épouvante, en voyant tomber les plus avancés, dont les corps rouloient jusqu'à eux. Xicotencatl reconnut l'imposture des Magiciens. Cependant sa colère, ou son courage, le fit retourner à l'assaut. Ses gens donnèrent des témoignages extraordinaires de valeur. Ils s'aidoient des épaules de leurs Compagnons, pour monter sur le Rempart, où ils recevoient sans étonnement de mortelles blessures, qui continuoient de les faire tomber, sans que les autres parussent rebutés de ce spectacle. Le Combat dura long-tems, avec tout le desavantage qu'on peut s'imaginer pour eux, dans une situation où les Espagnols n'avoient que la peine d'allonger le bras pour les tuer à coups de lances. Enfin Xicotencatl, desespérant de son entreprise, prit le parti de faire sonner la retraite. Cortez, qui savoit que la méthode des Barbares étoit de se retirer en pelotons & sans ordre, sortit alors avec une partie de son Infanterie; tandis que ses Cavaliers, qui avoient garni de sonnettes le poitrail de leurs Chevaux, descendirent aussi dans la Campagne, pour augmenter la terreur des Indiens par la nouveauté de ce bruit. Une charge, à laquelle ils s'attendoient si peu, acheva de les mettre en fuite; & le jour ne revint que pour faire admirer le nombre des Morts & des Blessés, qu'ils avoient laissés, contre leur usage, au pied du Rempart. Les Espagnols perdirent un Zampoalan, & n'eurent que deux ou trois Blessés de leur Nation; ce qu'ils regardèrent comme un miracle, à la vûe de l'effroyable quantité de flèches, de dards & de pierres, qui étoient tombés dans l'enceinte de leur Quartier (s).

Il est repoussé malgré sa furie.

Des Chevaux garnis de sonnettes achèvent de le mettre en fuite.

Leur joie n'eut d'abord, pour objet, qu'une Victoire qui leur avoit si peu coûté; mais elle augmenta beaucoup, en apprenant, des Prisonniers, quelle avoit été l'espérance de leurs Ennemis. Cortez ne douta point que la réputation, qu'il devoit se promettre d'un événement de cette nature, ne servît plus que la force des armes au succès de ses desseins. En effet, tous les Sénateurs de Tlascala, croyant reconnoître, dans ces invincibles Etrangers, les Hommes célestes qui étoient annoncés par leurs Prophéties, craignirent de s'attirer les derniers malheurs en rejettant plus long-tems leur amitié. Ils commencèrent par sacrifier à leurs Dieux une partie des Magiciens qui les avoient trompés, comme des Victimes de propitiation, pour appaiser le courroux du Ciel. Ensuite, pensant à nommer des Ambassa-

Les Magiciens de Tlascala sont sacrifiés aux Idoles.

(s) Solis, *ubi suprà*, Chap. 19.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Le Sénat se détermine à la Paix.

baſſadeurs, qui devoient être chargés de négocier la Paix, ils envoyèrent d'avance un ordre exprès à Xicotencatl, de faire ceſſer toutes ſortes d'hoſtilités. Ce fier Indien, loin d'approuver la Délibération de ſes Maîtres, répondit à leur Envoïé, que ſon Armée étoit le véritable Sénat, & qu'il auroit ſoin de ſoutenir la gloire de ſa Nation, puiſqu'elle étoit abandonnée par les Pères de la Patrie (*t*). Quoiqu'il fût desabuſé de la folle opinion qu'il avoit conçue du raiſonnement des Magiciens, il n'avoit point encore perdu l'eſpérance de forcer, pendant la nuit, les Etrangers dans leurs murs. Il attribuoit ſa dernière diſgrace à l'imprudence qu'il avoit eue de les attaquer ſans avoir fait reconnoître la diſpoſition de leur Camp; & dans cette idée, il réſolut d'y envoyer quelques Eſpions, avec ordre d'en examiner toutes les parties. Les Habitans des Villages voiſins, attirés par les préſens des Eſpagnols, ne faiſoient pas difficulté d'y porter des vivres. Il choiſit quarante Soldats, qu'il fit déguiſer en Païſans, avec des Fruits, de la Volaille & du Maïz. Il leur recommanda d'obſerver les endroits, par leſquels on pouvoit attaquer la Place avec plus de facilité (*v*). Quelques Hiſtoriens prétendent que ces quarante Emiſſaires s'y introduiſirent en qualité d'Envoyés de Xicotencatl, qui feignit de propoſer un Accommodement; & cette ſuppoſition rendroit l'inadvertance des Eſpagnols plus excuſable. Mais il eſt certain que les Indiens traveſtis entrèrent dans le Camp, qu'ils y paſſèrent quelques heures, & que ce fut un Zampoalan, qui remarqua le premier la curioſité avec laquelle ils obſervoient la hauteur du Mur. Cortez, qui en fut averti, ſe hâta de les faire arrêter. La force des tourmens en fit parler quelques-uns. Il forma là-deſſus un deſſein, qui lui réuſſit au-delà de ſes eſpérances. Ce fut de feindre qu'il avoit pénétré celui de Xicotencatl, par des lumières ſupérieures aux connoiſſances des Indiens, & de lui renvoyer la plus grande partie de ſes Eſpions, pour lui déclarer, de ſa part, que les Eſpagnols craignoient auſſi peu la ruſe & la trahiſon, que la force des armes; qu'ils l'attendoient ſans crainte, & qu'ils avoient laiſſé la vie à la plûpart de ſes gens, afin que leurs obſervations ne fuſſent pas perdues pour lui. Mais, jugeant à propos auſſi de répandre la terreur dans toute l'Armée Indienne, il fit mutiler diverſement les Malheureux qu'il renvoyoit (*x*). Ce ſpectacle ſanglant cauſa tant d'horreur aux Troupes qui marchoient déja pour l'attaque, qu'elles parurent balancer ſur l'obéiſſance qu'elles devoient à leur Chef. Xicotencatl, frappé lui-même de voir ſon projet éventé, ſe figura que les Etrangers n'avoient pu connoître ſes Eſpions & pénétrer juſqu'au fond de leurs penſées, ſans avoir quelque choſe de divin. Il étoit dans cette agitation, lorſque deux Miniſtres, envoyés par le Sénat, qui avoit été choqué de l'inſolence de ſa réponſe, vinrent lui ôter le Commandement; & ſes Troupes, peu diſpoſées à le ſoutenir dans ſa desobéiſſance, ne tardèrent point à ſe diſſiper. Il rentra néanmoins dans Tlaſcala, ſous la protection de ſes Parens & de ſes Amis, qui le préſentèrent aux Sénateurs, avec leſquels ils firent ſa paix (*y*).

Ruſe de Xicotencatl pour s'y oppoſer.

Cortez s'en défend par une autre ruſe.

Il fait mutiler quantité d'Indiens.

LES

(*t*) Solis, *Ibidem.*
(*v*) *Ibidem.*
(*x*) Il fit couper les mains à 14 ou 15, & les pouces à tous les autres. *Ibid.* Herr. *ubi ſup.*
(*y*) Solis & Herrera. *Ibidem.*

Députation du Sénat Tlascalan au Camp de Cortez.

LES Espagnols avoient passé la nuit sous les armes, & dans une vive inquiétude. Le jour suivant ne fut pas plus tranquille; & quoiqu'ils apprissent, des Indiens qui leur apportoient des vivres, que l'Armée des Tlascalans étoit rompue, leur incertitude dura jusqu'au lendemain. Mais les Sentinelles découvrirent, au point du jour, une Troupe d'Indiens, qui s'avançoient vers le Camp; & Cortez donna ordre qu'on leur laissât la liberté d'approcher. C'étoit l'Ambassade du Sénat, composée de quatre vénérables Personnages, dont l'habit & les plumes blanches annonçoient ouvertement la Paix. Ils étoient environnés de leur Cortège, après lequel marchoient quantité de Tamenes, chargés de toutes sortes de provisions. Ils s'arrêtoient par intervalles, avec de profondes inclinations de corps vers le Camp des Espagnols; & baissant les mains jusqu'à terre, ils les portoient ensuite à leurs lévres. A quelques pas des Murs, ils rendirent leur dernier hommage, par des encensemens qu'ils firent au Fort. Marina parut sur le bord du Rempart, & leur demanda, dans leur Langue, de quelle part & dans quelles vûes ils se présentoient. Ils répondirent qu'ils étoient envoyés par le Sénat & la République de Tlascala, pour traiter de la Paix. On ne leur refusa point l'entrée; mais Cortez les reçut avec un appareil de grandeur & d'un air de sévérité, qu'il jugea nécessaires pour leur inspirer du respect & de la crainte. Après avoir recommencé leurs révérences & leurs encensemens, ils exposèrent le sujet de leur Députation, qui se réduisit à des excuses frivoles, tirées de l'emportement brutal des Otomies, que toute l'autorité du Sénat n'avoit pû réprimer, & à l'offre de recevoir les Espagnols dans leur Ville, où ils promettoient de les traiter comme les Frères de leurs Dieux. Cortez, dissimulant la joie qu'il ressentoit de ce langage, affecta de les laisser dans le doute de ses intentions. Il leur fit valoir la bonté qu'il avoit de les écouter, lorsqu'ils avoient mérité sa colère, & le penchant qu'il conservoit encore pour la Paix, après une Guerre injuste, qui lui donnoit sur eux tous les droits de la Victoire. Cependant il promit de ne pas reprendre les armes, s'il n'y étoit forcé par de nouvelles offenses, & de laisser le tems, à la République, de réparer le passé par une prompte satisfaction. Il avoit deux vûes, dans cette réponse; l'une, de s'assurer, en effet, de la bonne foi des Tlascalans; & l'autre, de prendre quelques jours pour rétablir sa santé, qui avoit beaucoup souffert d'une si continuelle fatigue (z).

Cérémonies de la marche des Députés.

Offres qu'ils font à Cortez.

Sa réponse, & sa résolution.

Nouveaux Ambassadeurs de Motezuma.

A peine les Ambassadeurs étoient sortis du Fort, qu'on y vit arriver cinq Mexiquains, qui se firent annoncer au nom de l'Empereur Motezuma. Ils avoient pris des chemins détournés pour entrer sur les Terres des Tlascalans, & c'étoit à force de précautions qu'ils les avoient traversées sans obstacle. Motezuma, informé par la diligence de ses Courriers, de tout ce qui se passoit à Tlascala, sentoit redoubler ses allarmes, en voyant une Nation belliqueuse, qui avoit résisté tant de fois à toutes ses forces, vaincue, dans

(z) Les Historiens observent qu'ayant pris médecine un jour qu'il fut attaqué par les Indiens, il ne laissa pas de monter à Cheval, de combattre, de faire toutes les fonctions de Général & de Soldat, & que sa médecine ne fit son opération que le jour suivant. *Herrera*, Liv. 6. Chap. 10. *Solis*, Liv. 2. Chap. 21.

FERNAND CORTEZ. 1519.

dans plusieurs Batailles, par un petit nombre d'Etrangers. Il commençoit à craindre qu'après avoir soûmis ces Rebelles, Cortez ne formât de plus grandes entreprises, & n'employât leurs armes à la Conquête de l'Empire. Il paroît étonnant qu'avec de si justes soupçons, il n'assemblât point une Armée pour sa défense. Mais on observe, dans toute sa conduite, qu'il se fioit beaucoup aux artifices de sa Politique, & que son espérance étoit encore de rompre l'union qui pouvoit se former entre les Espagnols & les Tlascalans. C'étoit dans cette vûe qu'il envoyoit une Ambassade à Cortez, sous prétexte de le féliciter de l'heureux succès de ses armes, & de l'exhorter à traiter sans ménagement leurs Ennemis communs, pour lesquels il se flattoit de lui inspirer de la défiance & de la haine, par les plus odieuses peintures de leur mauvaise foi. D'ailleurs, ses Ambassadeurs avoient ordre de faire de nouvelles instances au Général étranger, pour lui faire abandonner le dessein de se rendre à sa Cour, en lui expliquant, avec des apparences d'amitié, les raisons qui ne permettoient point à leur Maître de lui accorder cette liberté. Leurs instructions portoient aussi de reconnoître la situation des Tlascalans; & s'ils les voyoient portés à la Paix, de faire naître assez d'obstacles, au Traité, pour se donner le tems de l'informer du succès de leur négociation (a).

Explication de la conduite de ce Prince.

Quel fruit Cortez tire de l'Ambassade Impériale.

CORTEZ les reçut avec d'autant plus de joie & de civilité, que le silence de ce Monarque commençoit à lui causer de l'inquiétude. Il marqua une extrême reconnoissance pour leurs présens, qui montoient à la valeur de deux mille marcs d'or. Mais il trouva des prétextes pour différer sa réponse, parce qu'il vouloit qu'avant leur départ ils vissent avec quelle soumission les Tlascalans lui demandoient la Paix; & de leur côté, ils ne demandèrent point d'être dépêchés, parce que ce délai sembloit favorable à leur Commission. Cependant, ils ne furent pas long-tems sans la faire pénétrer, par des questions indiscretes, qui firent connoître toutes les frayeurs de Motezuma, & de quelle importance il étoit, pour le réduire à la raison, de conclure avec les Tlascalans.

Xicotencatl vient lui-même en députation au Camp Espagnol.

LA République, qui vouloit persuader les Espagnols de la sincérité de ses intentions, envoya ordre, à toutes les Bourgades voisines du Camp, d'y porter des vivres, sans payement & sans échange. L'abondance y règna aussi-tôt; & les Paysans du Canton poussèrent la fidélité jusqu'à refuser les moindres recompenses. Deux jours après, on découvrit, sur le chemin de la Ville, un gros d'Indiens qui s'approchoient avec toutes les marques de la Paix. Cortez ordonna que le Fort leur fût ouvert, sans aucune apparence de soupçon. Il se fit accompagner, pour les recevoir, des cinq Ambassadeurs Mexiquains, après leur avoir fait entendre, avec noblesse, qu'il ne vouloit rien avoir de réservé pour ses Amis. Le Chef des Tlascalans étoit Xicotencatl même, qui avoit brigué cette Commission, pour achever de se rétablir dans l'esprit des Sénateurs, ou peut-être, suivant la conjecture de Solis, parce qu'ayant reconnu la nécessité de la Paix, son ambition lui faisoit desirer que la République n'en eût l'obligation qu'à lui. Il avoit, pour Cortège, cinquante Seigneurs, des plus distingués, tous dans une magni-

Son Cortège.

(a) Solis, *ubi suprà*, Chap. 21.

magnifique parure. Sa taille étoit au-dessus de la médiocre, assez dégagée, mais droite & robuste. Il étoit vêtu d'une robbe blanche, qu'il soutenoit d'un air Cavalier, avec quantité de plumes, & quelques pierreries assez galamment distribuées. Les traits de son visage, quoique sans proportion, formoient une physionomie majestueuse & guerrière. Après quelques révérences Indiennes, il s'assit, sans attendre l'invitation de Cortez; & le regardant d'un œil ferme, il lui dit, „ qu'il se reconnoissoit seul coupable „ de toutes les hostilités qui s'étoient commises; qu'il s'étoit imaginé que „ les Espagnols étoient dans les intérêts de Motezuma & des *Culvas*, dont „ il avoit le nom en horreur; mais qu'étant mieux informé, il venoit se „ rendre entre les mains de ses Vainqueurs, & qu'il souhaitoit de mériter, „ par cette soumission, le pardon de la République, au nom de laquelle il „ se présentoit pour demander la Paix, & pour la recevoir aux conditions „ qu'il leur plairoit de l'accorder; qu'il la demandoit une, deux & trois „ fois, au nom du Sénat, de la Noblesse & du Peuple, & qu'il supplioit „ le Général d'honorer leur Ville de sa présence; qu'il y trouveroit des „ Logemens pour toute son Armée; que jamais les Tlascalans n'avoient été „ forcés d'en ouvrir les Portes; qu'ils menoient, dans ces Montagnes, une „ vie pauvre & laborieuse, uniquement jaloux de leur liberté; mais que „ l'expérience leur ayant fait connoître la valeur des Espagnols, ils ne „ vouloient pas tenter plus long-tems la fortune; & qu'ils leur demandoient seulement en grace d'épargner leurs Dieux, leurs Enfans & leurs „ Femmes (*b*)".

Sa figure & son habillement.

Son discours à Cortez.

Cortez, dans l'estime qu'il avoit naturellement pour la grandeur d'ame, fut si touché de la noblesse de ce discours & de l'air libre & guerrier de Xicotencatl, qu'après l'avoir témoigné aux Assistans, il voulut que Marina fît la même déclaration à ce brave Indien, autant pour se l'attacher, par cette marque de considération, que pour l'empêcher de croire que l'accueil, qu'on lui faisoit, vînt de quelque autre ménagement. Ensuite, reprenant un air sévère, il lui fit des reproches fort vifs de l'obstination avec laquelle il avoit entrepris de résister à ses armes; il exagera la grandeur du crime, pour faire valoir celle du pardon; & promettant enfin la Paix, sans aucune réserve, il ajouta que lorsqu'il jugeroit à propos d'aller à Tlascala, il en donneroit avis aux Sénateurs. Ce retardement parut affliger Xicotencatl, qui le regarda comme un reste de défiance, ou comme un prétexte pour mettre la bonne foi des Tlascalans à l'épreuve. Il se hâta de répondre, que lui, qui étoit le Général, & la principale Noblesse de la Nation, dont il étoit accompagné, s'offroient à demeurer Prisonniers entre les mains des Espagnols, pendant tout le tems qu'ils voudroient passer dans la Ville. Cortez, quoique fort satisfait de cette offre, affecta de la rejetter par une générosité supérieure. Il fit dire, au Général Indien, que les Espagnols n'avoient pas plus besoin d'Otages, pour entrer dans sa Ville, qu'ils n'en avoient eu pour se maintenir dans le Pays des Tlascalans au milieu de leurs nombreuses Armées; qu'on pouvoit s'assurer de la Paix sur sa parole, & qu'il iroit à la Ville aussi-tôt qu'il auroit dépêché des Ambassadeurs, que Mo-

Cortez cherche à se l'attacher.

Comment il se conduit à l'égard du Sénat.

(*b*) Herrera, *Chap*. 10. Solis, *Chap*. 21.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Motezuma lui avoit envoyés. Ce discours, que son habileté lui fit lâcher comme sans dessein, eut le pouvoir d'échauffer également les Ministres des deux Nations. Xicotencatl se hâta de retourner à Tlascala, où la Paix fut aussi-tôt publiée avec des réjouissances fort éclatantes. Les Mexiquains, qui demeurèrent dans le Camp, firent d'abord quelques railleries sur le Traité & sur le caractère de ceux qui le proposoient. Ensuite, feignant d'admirer la facilité des Espagnols, ils poussèrent l'artifice jusqu'à dire à Cortez qu'ils le plaignoient de ne pas mieux connoître les Tlascalans, Nation perfide, qui se maintenoit moins par la force des armes que par la ruse, & qui ne pensoit qu'à le tromper par de fausses apparences, pour le perdre avec tous ses Soldats. Mais lorsqu'il leur eut répondu qu'il ne craignoit pas plus la trahison que la violence, que sa parole étoit une loi sacrée, & que la Paix d'ailleurs étant l'objet de ses armes, il ne pouvoit la refuser à ceux qui la demandoient, ils tombèrent dans une profonde rêverie, dont ils ne sortirent que pour le supplier de différer de six jours son entrée dans Tlascala. Cortez paroissant surpris de cette demande, ils lui avouèrent que, dans la supposition de la Paix, ils avoient ordre d'en donner avis à l'Empereur avant qu'elle fût conclue, & d'attendre ses ordres pour s'expliquer davantage. L'habile Espagnol leur accorda volontiers cette grace, non-seulement parce qu'il vouloit conserver des égards pour Motezuma, mais parce qu'il demeura persuadé qu'elle pourroit servir à lever les difficultés que ce Prince faisoit de se laisser voir (c).

La Paix est publiée à Tlascala.

Chagrin qu'elle cause aux Mexiquains.

Les Députés revinrent, le sixième jour, accompagnés de six autres Seigneurs de la Cour Impériale, qui apportoient de nouveaux présens à Cortez. Ils lui dirent que l'Empereur du Mexique desiroit avec passion d'obtenir l'alliance & l'amitié du grand Monarque des Espagnols, dont la Majesté paroissoit avec tant d'éclat dans la valeur de ses Sujets, & que ce dessein le portoit à partager avec lui ses immenses richesses; qu'il s'engageoit à lui payer un Tribut annuel, parce qu'il le révéroit comme le Fils du Soleil, ou du moins comme le Seigneur des heureuses Régions, où les Mexiquains voyoient naître la lumière; mais que ce Traité devoit être précédé de deux conditions: la première, que les Espagnols ne formassent aucune Alliance avec la République de Tlascala, puisqu'il n'étoit pas raisonnable qu'ayant tant d'obligation à la générosité de l'Empereur, ils prissent parti pour ses Ennemis; la seconde, qu'ils achevassent de se persuader que le dessein, qu'ils avoient d'aller à Mexico, étoit contraire aux Loix de sa Religion, qui ne permettoient pas, au Souverain, de se laisser voir à des Etrangers; qu'ils devoient considérer les périls, dans lesquels l'une ou l'autre de ces entreprises ne manqueroit pas de les engager; que les Tlascalans, nourris dans l'habitude de la trahison & du brigandage, ne cherchoient qu'à leur inspirer une fausse confiance, pour trouver l'occasion de se vanger, & pour se saisir des riches présens qu'il avoit faits à Cortez; & que les Mexiquains étoient si jaloux de l'observation de leurs Loix, & d'ailleurs si farouches, que toute l'autorité de l'Empereur ne seroit pas capable d'arrêter leurs emportemens: que par conséquent les Espagnols, après

Présens que Cortez reçoit de leur Cour.

Quelles conditions Motezuma lui fait proposer.

(c) Solis, *ibidem*.

près avoir été tant de fois avertis du danger, ne pourroient se plaindre avec justice de ce qu'ils auroient à souffrir.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Cortez suspend sa réponse.

CORTEZ se trouva fort loin de ses espérances. Il comprit plus que jamais que Motezuma le regardoit avec toute l'horreur que ses funestes présages lui avoient inspirée pour les Etrangers, & qu'en feignant d'obéir à ses Dieux, il se faisoit une religion de sa crainte. Cependant, il dissimula son chagrin, pour répondre froidement, aux nouveaux Ambassadeurs, qu'après les fatigues de leur Voyage, il vouloit leur laisser prendre un peu de repos, & qu'il ne tarderoit point à les congédier. Son dessein étoit de les rendre témoins de son Traité avec les Tlascalans, & de suspendre ses dernières explications, pour ôter, à Motezuma, le tems d'assembler une Armée. On étoit bien informé qu'il n'avoit point encore fait de préparatifs pour la Guerre.

Il est pressé de se rendre à Tlascala.

CEPENDANT les délais affectés de Cortez causoient beaucoup d'inquiétude au Sénat Tlascalan, qui croyoit ne les pouvoir attribuer qu'aux intrigues des Ambassadeurs Mexiquains. Les Sénateurs prirent la résolution de se rendre au Camp des Espagnols, pour les convaincre de leur affection, & de ne pas retourner dans leur Ville sans avoir déconcerté toutes les négociations de Motezuma. Ils partirent, avec une nombreuse suite & des ornemens, dont la couleur annonçoit la Paix. Chacun étoit porté dans une sorte de litière, sur les épaules des Ministres inférieurs. Magiscatzin, qui avoit toûjours opiné en faveur des Etrangers, étoit à la tête, avec le Père de Xicotencatl, vénérable Vieillard, que son grand âge avoit privé de l'usage des yeux, sans avoir affoibli son esprit, qui faisoit encore respecter son sentiment dans les délibérations. Ils s'arrêtèrent à quelques pas du Logement de Cortez; & le vieil Aveugle, étant entré le premier, se fit placer proche de lui, & l'embrassa d'abord avec une familiarité noble & décente. Ensuite, il lui passa la main sur le visage & sur différentes parties du corps, comme s'il eût cherché à connoître sa figure, par le sens du toucher, au défaut de ses yeux, qui ne pouvoient lui rendre cet office. Cortez fit asseoir autour de lui tous les Sénateurs, & reçut, dans cette situation, un nouvel hommage de la République par la bouche de ses Chefs. Leur discours fut adroit & pressant (*d*). Solis reproche, comme une injusti-

Députation qu'il reçoit des principaux Sénateurs.

Discours de Magiscatzin, Vieillard aveugle.

(*d*) Ce fut l'Aveugle même qui parla, dit-on, à-peu-près dans ces termes: „ Généreux Capitaine, soit que tu sois, ou „ non, de la race des Immortels, tu as maintenant, dans ton pouvoir, le Sénat de Tlascala, qui vient te rendre ce dernier témoignage de son obéissance. Nous ne venons point excuser les fautes de nôtre Nation, mais seulement nous en charger, avec l'espérance d'appaiser ta colère par nôtre sincerité. C'est nous qui avions résolu de te faire la Guerre; mais c'est nous aussi qui avons conclu de te demander la Paix. Nous n'ignorons point que Motezuma s'efforce de te détourner de nôtre „ Alliance. Écoute-le comme nôtre Ennemi, si tu ne le considères pas comme un Tyran, tel qu'il doit déja te le paroître, puisqu'il te recherche dans le dessein de te persuader une injustice. Nous ne demandons pas que tu nous assistes contre lui; nos seules forces nous suffisent contre tout ce qui ne sera pas toi; mais nous verrons avec chagrin que tu prennes confiance à ses promesses, parce que nous connoissons ses artifices. Au moment que je te parle, il s'offre à moi, malgré mon aveuglement, certaines lumières, qui me découvrent de loin le péril où tu t'engages. Tu nous as offert la Paix, si Motezuma ne te retient. „ Pour-

FERNAND CORTEZ. 1519.

justice, à quelques Ecrivains étrangers, peu affectionnés, dit-il, à sa Nation, d'avoir représenté ces Indiens comme des Bêtes dépourvues de raison, dans la vûe de rabbaisser les conquêtes de l'Espagne. Il ajoûte qu'à la vérité ils admiroient des Hommes, qui leur paroissoient assez différens d'eux, pour les croire d'une autre espèce. Ils regardoient leur barbe comme une singularité merveilleuse, parce qu'ils n'en avoient pas eux-mêmes. Ils prenoient les armes à feu pour des foudres, & les Chevaux pour de redoutables Monstres. Ils donnoient de l'or pour du verre. Mais leur étonnement ne venoit que de la nouveauté de ces spectacles, & ne doit pas faire juger plus mal de leur raison. L'admiration suppose l'ignorance, mais elle ne prouve point l'incapacité.

Cortez marche vers Tlascala.

CORTEZ ne put résister à des soumissions, qui portoient un caractère de bonne-foi si peu suspect. Après avoir fait une réponse favorable aux Sénateurs, il exigea seulement qu'ils lui envoyassent des Indiens, pour la conduite de l'Artillerie & le transport du Bagage. Dès le jour suivant, on vit arriver, à la porte du Fort, cinq cens Tamenes, qui se disputèrent entr'eux l'honneur de porter les plus pesans fardeaux. Aussi-tôt Cortez fit disposer tout pour la marche. On forma les Bataillons, & l'Armée prit le chemin de Tlascala, avec l'ordre & les précautions qu'elle observoit dans les plus grands dangers; sur quoi les Historiens remarquent que la meilleure partie des prosperités de Cortez étoit due à l'exactitude de la discipline, dont il ne se relâcha jamais. La Campagne se trouva couverte d'une multitude innombrable d'Indiens. Leurs cris & leurs applaudissemens differoient peu des menaces qu'ils employoient dans les Combats; mais les Espagnols avoient été prévenus sur ces témoignages de joye, qui étoient en usage dans les plus grandes Fêtes du Pays. Le Sénat vint au-devant d'eux, escorté de toute la Noblesse. A l'entrée de la Ville, les acclamations redoublèrent avec un nouveau bruit d'instrumens barbares, qui se mêlèrent à la voix du Peuple. Les Femmes jettoient des fleurs sur les Hôtes; & les Sacrificateurs, revêtus des habits de leur ministère, les attendoient au passage, avec des brasiers de copal, dont ils dirigeoient vers eux la fumée. Ils trouvèrent des logemens, fournis de toutes sortes de commodités, dans un spacieux Edifice, où l'on entroit par trois grands portiques, & qui contenoit tant d'appartemens, que toute l'Armée y fut logée sans embarras. Cortez avoit amené les Ambassadeurs Mexiquains, malgré leur résistance. Il leur fit donner un appartement près du sien, pour les mettre à couvert sous sa protection (*e*). Tlascala étoit alors une Ville fort peuplée, bâtie sur quatre éminences, qui s'étendoient de l'Est au Couchant, & qui avoient l'apparence de quatre Citadelles, avec des rues de communication, bordées de murs fort épais, qui formoient l'enceinte de la Place. Ces quatre parties étoient

Marques de joye qu'on lui donne sur sa route.

Son entrée dans Tlascala.

Description de cette Ville.

„ Pourquoi te retient-il? Pourquoi te refuses-tu à nos prières? Pourquoi ne veux-tu pas honorer nôtre Ville de ta présence? Nous venons résolus d'obtenir ton amitié & ta confiance, ou de mettre entre tes mains nôtre liberté. Choisis, de ces deux partis, celui qui te sera le plus agréable. Il n'y a point de milieu, pour nous, entre la nécessité d'être tes Amis ou tes Esclaves ". Solis, *ibid.*

(*e*) Herrera met l'entrée de Cortez dans Tlascala au 18 de Septembre; & Solis, après Diaz, au 23.

étoient gouvernées par autant de Caciques, descendus des premiers Fondateurs, mais soumis néanmoins à l'Assemblée du Sénat, où ils avoient droit d'assister, & dont ils recevoient les ordres pour tout ce qui concernoit le bien public. Les Maisons étoient d'une hauteur médiocre, & d'un seul étage. Elles étoient de pierre & de brique, avec des terrasses & des coridors au lieu de toît. La plûpart des rues étoient étroites & tortueuses, suivant les différentes formes des Montagnes. Enfin, l'Architecture, aussi bisarre que la situation, faisoit juger qu'on avoit eu moins d'égard à la commodité des Habitans qu'à leur sûreté.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Etat du Pays.

La Province entière, dans une circonférence de cinquante lieues, qui en avoit dix de longueur, de l'Est à l'Ouest, sur quatre de largeur, du Nord au Sud, n'offroit qu'un Pays inégal & montueux, mais fertile néanmoins, & soigneusement cultivé. Il étoit borné, de tous côtés, par des Provinces de l'Empire du Mexique, à l'exception du Nord, où ses limites étoient resserrées par la grande Cordelière, dont les Montagnes, presqu'inaccessibles, lui donnoient communication avec les Otomies, les Totonaques & d'autres Nations barbares. Il s'y trouvoit quantité de Bourgs & de Villages fort peuplés. Le Pays abondoit en Maïs; d'où la Province tiroit le nom de Tlascala, qui signifie *Terre de Pain*. On n'admiroit pas moins l'excellence & la variété de ses fruits, & l'abondance de ses Animaux, sauvages & domestiques. Elle produisoit aussi quantité de Cochenille, qui est encore une de ses plus grandes richesses, & dont Solis assure que ses Peuples ne connoissoient pas l'usage avant l'arrivée des Espagnols (*f*). Mais ces avantages de la Nature étoient balancés par de grandes incommodités. Le voisinage des Montagnes exposoit la Province à de furieuses tempêtes, à des ouragans terribles, & souvent aux inondations d'une Rivière, nommée *Zahual*, dont les eaux s'élevoient jusqu'au sommet des Collines. On leur attribue la propriété de causer la galle à ceux qui en boivent & qui s'y baignent (*g*). Le défaut de sel étoit une autre disgrace pour les Tlascalans; non qu'ils n'en pussent tirer des Provinces de l'Empire, en échange pour leurs grains; mais, dans leurs idées d'indépendance, ils aimoient mieux se priver de ce secours, que d'entretenir le moindre commerce avec leurs Ennemis (*h*). Une politique de cette nature, & d'autres remarques, qui firent connoître à Cortez le caractère extraordinaire de cette Nation, ne lui causèrent pas moins d'inquiétude que de surprise. Il dissimula ses soupçons; mais il faisoit faire une garde exacte autour de son logement; & jamais il n'en sortoit, sans être escorté d'une partie de ses gens, avec leurs armes à feu. Il ne leur permettoit d'aller à la Ville qu'en troupe nombreuse, toûjours avec les mêmes précautions. Les Indiens s'affligèrent de cette défiance, & le Sénat en fit des plaintes. Il répondit qu'il connoissoit la bonne foi des Tlascalans; & qu'ils devoient avoir la même opinion de la sienne; mais que l'exactitude des Gardes étoit un usage de l'Europe, où les Soldats faisoient les exercices de la Guerre au milieu de la Paix, pour conserver l'habitude de la vigilance & de la soumission; & que les

Ce qu'elle produisoit à ses Habitans.

Eaux qui causent la galle.

Disette de sel.

Ordre que Cortez met dans son quartier.

(*f*) Solis, *Liv.* 3. *Chap.* 3. Herrera, *ubi suprà*, Chap. 14.

(*g*) Solis, *ubi suprà*.

(*h*) *Ibidem*.

FERNAND CORTEZ. 1519.

les armes, qu'ils portoient sans cesse, étoient une marque honorable, qui distinguoit leur profession. Les Sénateurs parurent satisfaits de cette raison; & Xicotencatl, naturellement guerrier, prit tant de goût pour la méthode Espagnole, qu'il entreprit d'introduire les mêmes usages parmi les Troupes de la République (*i*). Cet éclaircissement, ayant fait cesser les allarmes des Tlascalans, Cortez, qui sentit ce qu'il avoit à se promettre d'une Nation si prudente & si guerrière, n'épargna rien, pour se les attacher par l'estime & l'affection. Il fit entrer tous ses Soldats dans les mêmes vûes, & le succès de cette conduite répondit bientôt à ses espérances. Chaque jour lui en donnoit des preuves, par les civilités & les présens qu'il recevoit de toutes les Villes & des autres Places de la République. Le Sénat ne parut point mécontent, que la plus belle Salle du Logement des Espagnols eût été destinée à servir d'Eglise. Ils y élevèrent un Autel, où les saints Mystères étoient célébrés à la vûe des principaux Indiens, qui observoient respectueusement les cérémonies. Un des plus vieux Sénateurs demanda un jour à Cortez, s'il étoit mortel? „ Vos actions, lui dit-il, paroissent surnaturelles. Elles ont ce caractère de „ grandeur & de bonté que nous attribuons à nos Dieux. Mais nous ne „ comprenons pas ces cérémonies, par lesquelles il semble que vous rendiez hommage à une Divinité supérieure. L'appareil est d'un Sacrifice: „ cependant nous ne voyons pas de Victimes ni d'Offrandes". Cortez avoua que lui & ses Soldats étoient des Hommes mortels; mais il ajoûta qu'étant nés sous un meilleur climat, ils avoient beaucoup plus d'esprit & de force que les autres Hommes: & prenant occasion de cette ouverture pour sonder les dispositions des Tlascalans, par celle du Sénateur, il lui dit adroitement que non-seulement les Espagnols reconnoissoient un Supérieur au Ciel, mais qu'ils faisoient gloire aussi d'être les Sujets du plus grand Prince de la Terre, à qui les Peuples de Tlascala obéissoient maintenant, puisqu'étant les Frères des Espagnols ils étoient obligés de reconnoître le même Souverain. Le Sénateur & ceux qui l'accompagnoient ne marquèrent point d'éloignement pour devenir Vassaux de l'Espagne, à condition d'être protegés contre les violences de Motezuma; mais ils parurent peu disposés à renoncer à leurs erreurs. Ils répondirent que le Dieu des Espagnols étoit très grand, & peut-être au-dessus des leurs; mais que chaque Pays devoit avoir les siens; que leur République avoit besoin d'un Dieu contre les tempêtes, d'un autre contre les déluges qui ravageoient leurs moissons, d'un autre pour les assister à la Guerre, & de même pour les autres nécessités, parcequ'il étoit impossible qu'un seul Dieu fût capable de suffire à tant de soins. Là-dessus, Cortez ayant chargé un de ses deux Aumôniers de combattre ces malheureuses préventions, ils l'écoutèrent avec assez de complaisance; mais lorsqu'il eut cessé de parler, ils prièrent le Général, avec beaucoup d'empressement, de ne pas permettre que cet entretien sur la Religion se répandît hors de son Quartier, parceque si leurs Dieux en étoient informés, ils appelleroient les tempêtes, pour ruiner entiérement la Province. Cortez, dans le transport de son zèle, méditoit

Il se fait aimer des Tlascalans.

Discours d'un Sénateur sur la Religion des Castillans.

Cortez pense à détruire les Idoles.

(*i*) *Ibidem.*

ditoit déja de faire briser les Idoles. Il sembloit se fier au succès que la même entreprise avoit eu dans Zampoala. Mais l'Aumônier lui représenta que la Ville, où il se trouvoit, étoit incomparablement plus peuplée, & la Nation plus guerrière; que la violence d'ailleurs ne s'accordoit pas avec les maximes de l'Evangile, & qu'avant que d'introduire le vrai Culte, il falloit penser à le rendre aimable, par des instructions & des exemples (*k*). Cependant les représentations du Général convainquirent le Sénat, que les Sacrifices du sang humain étoient contraires aux Loix de la Nature. Elles eurent le crédit de les faire cesser. On délivra quantité de misérables Captifs, qui étoient destinés à servir de Victimes aux jours des plus grandes Fêtes. Les Prisons, ou plutôt les Cages où ils étoient engraissés, furent brisées en plein jour, sans aucun ménagement pour les Prêtres, qui se virent forcés d'étouffer leurs murmures (*l*).

Raisons qui l'arrêtent.

Il délivre les Victimes destinées aux Sacrifices.

APRÈS avoir donné ses premiers soins à ces importantes occupations, Cortez se crut obligé de congédier les Ambassadeurs Mexiquains, qu'il n'avoit retenus que pour les rendre témoins de son triomphe. Sa réponse avoit été différée jusqu'alors. Il leur fit déclarer, en sa présence, par la bouche de Marina, qu'ils pouvoient rapporter, à l'Empereur, ce qui s'étoit passé devant leurs yeux, c'est-à-dire, l'empressement des Tlascalans à demander la Paix, qu'ils avoient méritée par leurs soumissions, & la bonne foi mutuelle avec laquelle elle étoit observée; que ces Peuples étoient maintenant dans sa dépendance, & qu'avec le pouvoir, qu'il avoit sur eux, il espéroit les faire rentrer sous l'obéissance de l'Empire; que c'étoit un des motifs de son Voyage, entre quelques autres d'une plus haute importance, qui l'obligeoient de continuer sa route & d'aller solliciter de plus près la bonté de Motezuma, pour mériter ensuite son alliance & ses faveurs. Les Ambassadeurs comprirent le sens de ce discours, & partirent avec les marques d'un vif chagrin, sous l'escorte de quelques Espagnols, qui les conduisirent jusqu'aux Terres de l'Empire. Leur départ fut suivi de l'arrivée d'un grand nombre de Députés des principales Places de la Province. Ils venoient rendre leurs soumissions à l'Espagne, entre les mains de Cortez, qui en fit dresser des Actes formels au nom du Roi Charles (*m*).

Il congédie les Ambassadeurs Mexiquains.

Ils partent même contens.

IL arriva, dans le même tems, un accident qui surprit les Espagnols, & qui causa beaucoup d'épouvante aux Indiens, mais que l'habileté de Cortez fit tourner à l'avantage de ses entreprises. De l'éminence où la Ville de Tlas-

Volcan qui se forme près de Tlascala.

(*k*) Solis, *ibidem.*

(*l*) Tous les Historiens Espagnols rapportent, sans aucune marque de doute, que Cortez, ayant fait planter, proche de la Ville, une grande Croix, le jour de son entrée, une nuée miraculeuse descendit du Ciel, & baissa insensiblement, jusqu'à ce qu'ayant pris la forme d'une Colomne, elle s'arrêta perpendiculairement sur la Croix; qu'elle s'y soutint pendant l'espace de trois ou quatre ans; qu'il en sortoit une lumière douce, qui n'étoit point affoiblie par les ténèbres de la nuit; que ce prodige effraya d'abord les Indiens, mais qu'étant revenus de leur crainte, ils le regardèrent comme une marque de la protection du Ciel en faveur des Espagnols, & qu'ils s'accoutumèrent à rendre du respect à la Croix. Il dura, suivant Solis, jusqu'à la conversion de la Province, *ubi suprà*, Chap. 4. Herrera dit, jusqu'à la pacification de tout le Pays, *ubi suprà*, Ch. 14.

(*m*) Solis, *ibidem.*

FERNAND CORTEZ. 1519.

Tlascala est située, on découvre, à la distance de huit lieues, le sommet d'une Montagne qui s'élève beaucoup au-dessus de toutes les autres. Il en sortit, tout-d'un-coup, des tourbillons de fumée, qui montoient en l'air avec beaucoup de rapidité, sans ceder à l'impétuosité des vents, jusqu'à ce qu'ayant perdu leur force, ils se divisoient, pour former des nuées plus ou moins obscures, suivant la quantité de cendres & de vapeurs qu'elles avoient entraînée. Bientôt ces tourbillons parurent mêlés de flammes, ou de globes de feu, qui se séparoient, dans leur agitation, en une infinité d'étincelles. Les Indiens n'avoient pas marqué de crainte à la vûe de la fumée. Ce spectacle n'étoit pas nouveau pour eux. Mais les flammes répandirent une horrible frayeur dans la Nation. Elle se crut menacée de quelque redoutable événement. Les principaux Sénateurs parurent persuadés que c'étoient les Ames des Méchans, qui sortoient pour châtier les Habitans de la Terre; & cette opinion, qui renfermoit du moins quelqu'idée de l'immortalité de l'ame, fut une occasion, pour Cortez, de leur inspirer les espérances & les craintes qui convenoient à ses grandes vûes. Pendant que toute la Nation étoit consternée, Diego d'Ordaz demanda la permission d'aller reconnoître de plus près ce Volcan. Une proposition si hardie fit trembler les Indiens. Ils s'efforcèrent de lui faire perdre un dessein, dont ils lui représentèrent tous les dangers. Jamais les plus braves Tlascalans n'avoient osé s'approcher du sommet de la Montagne. On y entendoit quelquefois des mugissemens effroyables. Mais les difficultés ne faisant qu'animer d'Ordaz, il obtint facilement la permission de Cortez, qui s'applaudit de pouvoir faire connoître, à ses nouveaux Alliés, qu'il n'y avoit point d'obstacles insurmontables pour la valeur des Espagnols.

Opinion des Indiens, sur ce Phénoméne.

Diego d'Ordaz visite le Volcan.

Récit de sa route & de ses observations.

D'ORDAZ partit, avec deux Soldats de sa Compagnie, & quelques Indiens, qui ne refusèrent pas de le conduire jusqu'au pied de la Montagne, après lui avoir déclaré qu'ils s'affligeoient d'avoir été choisis pour être les témoins de sa mort. La première partie de la Côte est un Pays charmant, revêtu des plus beaux Arbres du Monde, qui forment un délicieux ombrage: mais on ne trouve, au-delà, qu'un terrein stérile, & couvert de cendre, que l'opposition de la fumée fait paroître aussi blanche que la neige. Les Indiens s'étant arrêtés dans ce lieu, d'Ordaz continua de monter courageusement avec ses deux Espagnols. Ils eurent besoin de s'aider autant des mains que des pieds, jusqu'au sommet de la Montagne. En approchant de l'ouverture, ils sentirent que la terre trembloit sous eux, par de violentes secousses. Bientôt ils entendirent les mugissemens qu'on leur avoit annoncés, & qui furent suivis immédiatement d'un tourbillon, accompagné d'un bruit encore plus horrible, & de flammes enveloppées de cendres & d'une affreuse fumée. Quoique le tourbillon fût sorti si rapidement qu'il n'avoit pas échauffé l'air, il s'étendit en parvenant à sa hauteur, & répandit, sur les trois Avanturiers, une pluye de cendres, si épaisse & si chaude, qu'ils furent obligés de se mettre à couvert sous un rocher, où ils perdirent quelque tems la respiration. Cependant, lorsque le tremblement eut cessé, & que la fumée fut devenue moins épaisse, d'Ordaz, animant ses Compagnons, acheva de monter jusqu'à la bouche du Volcan.

Il

Il remarqua, au fond de cette ouverture, une grande masse de feu, qui lui parut s'élever en bouillons, comme une matière liquide & fort brillante. La circonférence de cette horrible bouche, qui occupoit presque tout le sommet de la Montagne, n'avoit pas moins d'un quart de lieue. D'Ordaz revint tranquillement après ces observations, & sa hardiesse fit l'étonnement de tous les Indiens. Elle n'avoit passé d'abord, aux yeux de Cortez, que pour une curiosité bisarre & téméraire; mais il en reçut, dans la suite, un fruit plus considérable que l'admiration des Tlascalans. Quelque tems après, manquant de poudre dans une des plus importantes circonstances de son Expédition, il se ressouvint de ces bouillons de matière liquide & enflammée, que d'Ordaz avoit observés au fond du Volcan; & ses gens en tirèrent assez d'excellent soufre, pour la munition de toute l'Armée (n).

FERNAND CORTEZ. 1519.

Utilité que Cortez en tira dans la suite.

LES Espagnols passèrent vingt jours à Tlascala, qui furent autant de Fêtes, pendant lesquelles ils ne reçurent que de nouveaux témoignages de la fidélité des Habitans. Enfin, Cortez ayant marqué le jour de son départ, on lui fit naître quelques difficultés sur le chemin qu'il devoit tenir. Son inclination le portoit à prendre celui de *Cholula*, grande Ville fort peuplée, qui n'étoit qu'à cinq lieues de Tlascala, & Capitale d'une autre République, avec laquelle Motezuma vivoit en si bonne intelligence, qu'il y avoit ordinairement ses vieilles Troupes en Quartier (o). Mais cette raison, qui causoit le penchant du Général Espagnol, étoit celle, au contraire, que les Tlascalans faisoient valoir, pour lui conseiller de prendre toute autre route. Ils lui représentoient les Cholulans comme une Nation perfide & rusée, servilement soumise à l'Empereur, qui n'avoit pas de Sujets plus dévoués à ses ordres. Ils ajoutoient, que toutes les Provinces voisines de cette Ville la regardoient comme une Terre sacrée, parce qu'elle renfermoit, dans l'enceinte de ses Murs, plus de quatre cens Temples, & des Divinités si bisarres, qu'il étoit dangereux de s'approcher, sans leur approbation, des lieux qu'elles protegeoient. Pendant cette irrésolution, de nouveaux Ambassadeurs arrivèrent, avec des présens, de la part de Motezuma. Leurs instructions ne portoient plus de détourner Cortez du Voyage du Mexique; mais paroissant supposer qu'il y étoit déterminé, ils lui témoignèrent que l'Empereur, ayant jugé qu'il prendroit le chemin de Cholula, lui avoit fait préparer un logement dans cette Ville. Les Sénateurs Tlascalans ne doutèrent plus alors qu'on n'y eût dressé quelques embuches. Cortez, surpris lui-même d'un changement si peu prévû, ne put se défendre de quelques soupçons. Cependant, comme il croyoit important de les déguiser aux Mexiquains, il conclut, avec son Conseil, qu'il ne pouvoit refuser le logement qu'ils lui offroient, sans marquer une défian-

Cortez se dispose à suivre sa marche vers la Cour Impériale.

Ambassadeurs de Motezuma, qui entreprennent de le tromper.

(n) Charles-Quint, informé de l'action de d'Ordaz, & de l'utilité qu'on en avoit tirée pour son service, le récompensa par diverses faveurs, & donna, pour armes, à ce Capitaine, un Volcan. Cette fameuse Montagne a conservé le nom Indien de *Popocatepou*, & n'a pas cessé de jetter, par intervalles, de la fumée, & des flammes. Solis, *ibidem*. Herrera ajoûte, à ce récit, que du sommet on découvre la Ville de Mexico, *ubi suprà*, Chap. 19.

(o) Solis, *ubi suprà*, Chap. 4.

FERNAND CORTEZ. 1519.

fiance à laquelle ils n'avoient encore donné aucun fondement; & qu'en la supposant juste, loin de s'engager dans de plus grandes entreprises, en laissant derrière lui des Traîtres, qui pouvoient l'incommoder beaucoup, il devoit, au contraire, aller droit à Cholula, pour y découvrir leurs desseins, & pour donner une nouvelle réputation à ses armes par le châtiment de leur perfidie. Les Tlascalans, qu'il fit entrer dans ses vûes, lui offrirent le secours de leurs Troupes, & plusieurs Ecrivains les font monter à cent mille Hommes; mais il leur déclara qu'il n'avoit pas besoin d'une escorte si nombreuse; & pour marquer néanmoins la confiance qu'il avoit à leur amitié, il accepta un Corps de six mille Hommes (p).

Hardiesse avec laquelle il brave le péril.

La marche fut paisible, pendant quatre lieues, jusqu'à la vûe de Cholula. Cortez fit faire alte à son Armée, sur le bord d'une agréable Rivière, pour ne pas entrer la nuit dans une Ville si peuplée. A peine eut-il donné cet ordre, qu'on vit arriver des Ambassadeurs Cholulans, qui lui apportoient diverses sortes de provisions. Leur compliment se réduisit à excuser leurs Caciques de ne lui avoir pas rendu plutôt ce devoir, parce qu'ils ne pouvoient entrer dans Tlascala, dont les Habitans étoient leurs anciens Ennemis. Ils lui offrirent un logement, qu'on lui avoit préparé dans leur Ville, avec des témoignages exagerés de la joye que leurs Citoyens alloient ressentir, en recevant des Hôtes si célèbres. Cortez les reçut sans affectation. Le jour suivant, il continua sa marche. On ne vit sortir personne de la Ville, pour le recevoir; & cette remarque commençant à réveiller ses soupçons, il donna ordre à ses gens de se tenir prêts à combattre. Mais à peu de distance des Murs, on vit paroître enfin les Caciques & les Sacrificateurs, accompagnés d'un grand nombre d'Indiens desarmés. Cortez s'arrêta pour les laisser venir jusqu'à lui. Ils donnèrent d'abord des marques assez naturelles de joye. Cependant, comme on observoit leurs moindres actions, on fut surpris de voir tout-d'un-coup un grand changement sur leurs visages, & d'entendre un bruit desagréable, qui sembloit marquer entr'eux quelque altercation. Les Espagnols redoublèrent leurs précautions; & Marina eut ordre de leur demander la cause de ce mouvement. Ils répondirent qu'ayant apperçu des Troupes Tlascalanes, ils étoient obligés de déclarer, au Général étranger, qu'ils ne pouvoient recevoir leurs Ennemis au milieu de leurs Murs; & qu'ils le prioient, ou de les renvoyer dans leur Ville, ou de les faire demeurer à quelque distance, comme un obstacle à la Paix qu'ils desiroient. Cette demande causa quelque embarras à Cortez. Il y trouvoit une apparence de justice, mais peu de sûreté pour lui-même. Cependant il fit espérer, aux Caciques, qu'on trouveroit le moyen de les satisfaire. Ses Capitaines, qu'il assembla aussitôt, furent d'avis de faire camper les Tlascalans hors de la Ville, pour se donner le tems de pénétrer les desseins des Caciques. On leur fit cette proposition, à laquelle ils consentirent plus facilement qu'on ne l'avoit esperé.

Il se rend à Cholula.

Ses soupçons en approchant de cette Ville.

Fidélité des Tlascalans.

(p) Bernard Diaz n'en met que deux mille, & Herrera trois mille; mais Cortez, dans sa courte Relation, en met six; & vraisemblablement il n'a pas voulu diminuer sa gloire, en faisant ses Troupes plus nombreuses qu'elles n'étoient.

espéré. Leurs Chefs firent assurer Cortez qu'ils n'étoient venus que pour recevoir ses ordres, & qu'ils alloient établir, sur le champ, leur Quartier hors de Cholula; mais qu'ils vouloient demeurer à la vûe des Murs, pour voler au secours de leurs Amis, puisque les Espagnols vouloient risquer leur vie en la commettant à des Traîtres. Ce parti fut approuvé des Caciques (q).

Entrée de Cortez dans Cholula.

L'ENTRÉE des Espagnols à Cholula fut accompagnée de mille circonstances, qui lui donnèrent l'apparence d'un triomphe. La Ville parut si belle aux Espagnols, qu'ils la comparèrent à Valladolid. Elle étoit située dans une Plaine ouverte. On y comptoit environ vingt mille Habitans, sans y comprendre ceux des Fauxbourgs, qui étoient en plus grand nombre. Elle étoit fréquentée sans cesse par quantité d'Etrangers, qui s'y rendoient de toutes parts, comme au sanctuaire de leur Religion. Les Rues étoient bien percées; les Maisons plus grandes, & d'une Architecture plus régulière que celles de Tlascala. On distinguoit les Temples par la multitude de leurs Tours. Le logement, qu'on avoit préparé pour les Espagnols, étoit composé de plusieurs grandes Maisons, qui se touchoient, & où leur premier soin fut de se fortifier avec les Zampoalans. D'un autre côté, les Troupes Tlascalanes avoient pris, à cinq cens pas de la Ville, un fort bon Poste, qu'elles fermèrent de quelques Fossés, avec des Corps-de-Garde & des Sentinelles, suivant la méthode dont elles étoient redevables à l'exemple de leurs nouveaux Alliés. Les premiers jours se passèrent avec beaucoup de tranquillité. On ne vit, dans les Caciques, que de l'empressement à faire leur Cour au Général. Les vivres venoient en abondance, & tout sembloit démentir l'idée qu'on s'étoit formée des Cholulans. Cependant, ils n'eurent pas l'adresse de cacher long-tems leurs desseins. L'abondance des provisions diminua par dégrés. Ensuite les visites & les caresses des Caciques cessèrent tout-d'un-coup. Dans l'intervalle, on remarqua que les Ambassadeurs Mexiquains avoient des Conférences secrettes avec les Chefs de la Nation. Il fut même aisé d'observer, sur leur visage, un air de mépris, qui venoit apparemment de la confiance qu'ils avoient au succès de leurs complots. Mais, tandis que Cortez apportoit tous ses soins à pénétrer la vérité, elle se découvrit d'elle-même, par un de ces coups du Ciel, qui préviennent toute la diligence des Hommes, & dont les Espagnols furent souvent favorisés dans cette expédition.

Trahison des Habitans.

Comment elle est découverte par Marina.

Une vieille Indienne, d'un rang distingué, qui avoit lié une amitié fort étroite avec Marina, la prit un jour à l'écart. Elle plaignit le misérable esclavage où elle étoit réduite; & la pressant de quitter d'odieux Etrangers, elle lui offrit un asyle secret dans sa Maison. Marina, toûjours dévouée à Cortez, feignit d'être retenue par la violence, entre des gens qu'elle haïssoit. Elle accepta l'offre de l'asyle. Elle prit des mesures pour sa fuite. Enfin, l'Indienne la crut engagée si loin, qu'achevant de s'ouvrir sans ménagement, & lui conseillant de hâter sa résolution, elle lui apprit, que le jour marqué pour la ruine des Espagnols n'étoit pas éloigné; que l'Em-

(q) Solis, *Chap.* 5. Herrera dit au contraire qu'il sortit beaucoup de monde pour aller au-devant des Espagnols.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Préparatifs pour accabler les Espagnols.

l'Empereur avoit envoyé vingt mille Hommes, qui s'étoient approchés de la Ville; qu'on avoit distribué des armes aux Habitans, amassé des pierres sur les terrasses des Maisons, & tiré dans les Rues plusieurs tranchées, au fond desquelles on avoit planté des pieux fort aigus, qu'on avoit couverts de terre sur des appuis légers & fragiles, pour y faire tomber les Chevaux; que Motezuma vouloit exterminer tous les Espagnols, mais qu'il avoit ordonné qu'on en réservât quelques-uns, pour satisfaire la curiosité qu'il avoit de les voir, & pour en faire un sacrifice à ses Dieux; enfin, que pour animer les Habitans de Cholula, par une faveur extraordinaire, il avoit fait présent d'un Tambour d'or à la Ville. Marina parut se réjouir de ce qu'elle avoit entendu, & loua la prudence avec laquelle on avoit conduit une si grande entreprise. Elle ne demanda qu'un moment, pour emporter ce qu'elle avoit de plus précieux. Mais elle en profita pour avertir Cortez, qui fit arrêter aussi-tôt l'Indienne; & cette Malheureuse, effrayée ou convaincue, acheva sa confession dans les tourmens (r).

Conduite de Cortez.

DEUX Soldats Tlascalans, qui s'étoient déguisés pour entrer dans la Ville, arrivèrent presqu'en même tems au Quartier des Espagnols; & se présentant à Cortez, de la part de leurs Chefs, ils l'assurèrent, que, de leur Camp, on avoit vû passer quantité de Femmes & de meubles, que les Cholulans envoyoient dans les Villes voisines; ce qui sembloit marquer quelque dessein extraordinaire. On apprit d'ailleurs, que, dans un Temple de la Ville, on avoit sacrifié dix Enfans de l'un & de l'autre Sexe; cérémonie commune à tous ces Barbares, lorsqu'ils se préparoient à la Guerre. Quelques Zampoalans, qui s'étoient promenés dans la Ville, avoient découvert aussi plusieurs tranchées, quoiqu'on eût pris le tems de la nuit pour ce travail. Tant de preuves paroissoient suffire. Cependant, comme il étoit important de porter la conviction au dernier dégré, Cortez se fit amener, sous divers prétextes, trois des principaux Sacrificateurs. Il les interrogea séparément, sans avoir fait éclater le moindre soupçon. Dans l'étonnement qu'ils eurent de s'entendre reprocher leur perfidie, avec un détail du complot, qui leur fit juger que le Général Espagnol étoit un Dieu, & qu'il pénétroit jusqu'au fond de leurs pensées, ils n'osèrent desavouer la moindre circonstance; & se reconnoissant coupables, ils rejettèrent leur crime sur Motezuma, qui avoit dressé le plan de la conspiration, & qui les y avoit engagés par ses ordres. Cortez les mit sous une garde sûre. Enfin, ayant assemblé ses Capitaines, il prit avec eux la résolution de signaler sa vengeance par un exemple éclatant.

IL fit déclarer sur le champ, aux Caciques de la Ville, que son dessein étoit de partir le jour suivant. Non-seulement il leur ôtoit, par cet avis, le tems de faire de plus grands apprêts, mais les mettant dans la nécessité de changer toutes leurs mesures, il leur causoit un trouble dont il espéroit tirer quelque avantage. En même tems il leur fit demander des vivres, pour la subsistance de ses Troupes pendant la marche, des Tamenes pour le transport de son Bagage, & deux mille Hommes de Guerre pour l'accom-

(r) Solis, *Liv.* 3. *Chap.* 6.

compagner, à l'exemple des Tlascalans & des Zampoalans. Les Caciques firent quelques difficultés sur les vivres & les Tamenes. Ils accordèrent volontiers l'Escorte militaire, mais par des raisons fort opposées à celles qui la faisoient demander. Cortez avoit en vûe de diviser leurs forces, & d'avoir sous ses yeux une partie des Traîtres qu'il vouloit punir; au lieu que le dessein des Caciques étoit d'introduire des Ennemis couverts parmi les Espagnols, pour les déchaîner contr'eux dans l'occasion.

Précaution qu'il prend à l'égard des Ambassadeurs.

AVANT la fin du jour, les Tlascalans reçurent ordre de passer la nuit sous les armes, & de s'approcher des murs, le lendemain au matin, comme s'ils ne pensoient qu'à suivre la marche de l'Armée; mais prêts, lorsqu'ils entendroient la première décharge, à pénétrer dans la Ville pour se joindre aux Espagnols. Les Zampoalans eurent aussi leurs instructions. Ensuite le Général fit appeller les Ambassadeurs Mexiquains; & feignant de leur apprendre un secret, dont il ne doutoit pas qu'ils ne fussent bien instruits, il leur dit qu'il avoit découvert une horrible conjuration, qui violoit également les Loix de l'hospitalité, le nœud sacré de la Paix, & le respect que les Cholulans devoient aux intentions de l'Empereur; qu'il devoit cette connoissance, non seulement à sa pénétration, mais à l'aveu même des principaux Conjurés; que pour se justifier, ils s'étoient rendus coupables d'une lâcheté encore plus énorme, puisqu'ils avoient ôsé dire qu'ils agissoient par l'ordre de l'Empereur; mais qu'un si grand Prince, ne pouvant être soupçonné d'un projet si noir, c'étoit cette raison même qui le portoit à les châtier rigoureusement de l'outrage qu'ils faisoient à leur Maître. Il ajouta, que des Ambassadeurs représentant celui qui les avoit envoyés, il avoit voulu leur communiquer son dessein, pour leur en faire connoître la justice, & pour les mettre en état de rendre témoignage à l'Empereur, que les Espagnols étoient moins offensés de l'injure qui regardoit leur Nation, que de voir d'indignes Sujets autoriser une trahison par le nom de leur Souverain.

Ils feignent d'ignorer la conspiration.

LES Mexiquains, saisissant l'ouverture qui leur étoit présentée, feignirent assez adroitement d'ignorer la conjuration; tandis que Cortez, ravi de les voir donner dans le piége, s'applaudissoit de pouvoir éviter une Guerre ouverte avec Motezuma, & faire tourner contre lui ses propres ruses. Il se persuada plus que jamais qu'un Ennemi, qui n'osoit l'attaquer ouvertement, ne prendroit pas le parti le plus rigoureux; & se fiant à ses mesures, il fit garder étroitement les Ambassadeurs. Cependant on vit arriver les Tamenes à la pointe du jour, mais en petit nombre, avec fort peu de vivres. Ils furent suivis des gens de Guerre, qui ne vinrent qu'à la file, & pour cacher mieux qu'ils étoient en plus grand nombre qu'on ne l'avoit demandé. On apprit, dans la suite, qu'ils avoient ordre de charger les Espagnols au signal dont ils étoient convenus. Cortez les fit poster séparément, en divers endroits de son Quartier, où ils étoient gardés à vûe, sous prétexte que c'étoit sa méthode, lorsqu'il avoit un ordre de marche à former. Pour lui, montant à Cheval, avec quelques-uns de ses plus braves gens, il fit appeller les Caciques, pour les informer enfin de sa résolution. Quelques-uns se présentèrent, & d'autres cherchèrent

Ruse des Conjurés.

des

FERNAND CORTEZ. 1519.

des excuses. Marina fut chargée de déclarer, à ceux qui avoient eu la hardiesse de paroître, que leur trahison étoit découverte, & qu'ils alloient apprendre qu'il leur auroit été plus avantageux de conserver la Paix. A peine eut-elle parlé de châtiment, qu'ils se retirèrent, en donnant à grands cris le signal du Combat. Mais Cortez fit tomber aussi-tôt son Infanterie, sur les Cholulans, qui étoient divisés dans son Quartier. Quoiqu'étant sous les armes ils fissent des efforts extraordinaires pour se réunir, la plûpart furent taillés en pièces; & ceux qui se dérobbèrent à la fureur des Espagnols, ne durent leur salut qu'à leurs lances, dont ils se servoient avec une adresse extraordinaire pour sauter par-dessus les murs.

Vengeance que Cortez tire d'eux.

Aussi-tôt qu'on se fut défait de ces Ennemis intestins, on donna le signal aux Tlascalans, & l'Infanterie Espagnole s'avança par la principale rue, après avoir laissé une Garde au logement. Quelques Zampoalans eurent ordre de marcher à la tête, pour découvrir les tranchées. Le cri des Caciques avoit déja produit son effet; & pendant l'Action du Quartier, les Habitans avoient introduit dans la Ville le reste des Troupes Mexiquaines. Elles s'étoient rassemblées dans une grande Place, bordée de plusieurs Temples. Une partie avoit occupé les Portiques & les Forts; tandis que le reste, divisé en plusieurs Bataillons, se disposoit à faire face aux Espagnols. Le Combat alloit commencer avec les premiers rangs de Cortez, lorsque les Tlascalans vinrent tomber sur l'Arrière-garde ennemie. Cette attaque imprévûe les jetta dans une consternation dont ils ne purent se relever. Les Espagnols touvèrent si peu de résistance, qu'après avoir tué un grand nombre de ces Misérables, dont la plûpart sembloient avoir perdu l'usage de leurs mains, & présentoient l'estomac aux coups, ils forcèrent les autres de se réfugier dans les Temples. Cortez, s'approchant en bon ordre du plus grand de ces Edifices, fit crier à haute voix qu'il accordoit la vie à tous ceux qui descendroient pour se rendre. Mais cet avis ayant été répeté inutilement, il fit mettre le feu aux Tours du Temple, & quantité d'Indiens y furent consumés par les flammes (s). Une si rigoureuse exécution ne put vaincre l'obstination des autres; & les Historiens admirent qu'il n'y en eut qu'un seul, qui vint se rendre volontairement entre les mains des Espagnols. Cependant il paroît que tous les autres Temples & les Maisons mêmes, où le reste de ces Malheureux se tenoient renfermés, furent attaqués aussi par le feu. La Guerre, dit Solis, cessa faute d'Ennemis; & les Tlascalans profitèrent des circonstances pour se répandre dans la Ville, où le pillage fut le moindre de leurs excès. Il ajoûte que cette horrible journée ne coûta pas un seul Homme aux Espagnols.

Il attaque & force leurs Troupes, dans les Temples de la Ville.

Boucherie qu'il en fait.

La Ville est pillée par les Tlascalans.

Cortez retourna dans son Quartier, avec les Espagnols & les Zampoalans. Il en marqua un, dans la Ville, aux Tlascalans; après quoi, il fit ren-

Cortez pardonne aux Traîtres, & rétablit l'ordre à Cholula.

(s) Un Historien, s'efforçant d'excuser les Espagnols, fait naître des doutes sur la facilité de mettre le feu à des bâtimens si élévés; & diminuant beaucoup l'incendie, il fait entendre que les Ennemis furent délogés par le secours de l'Artillerie. Ce qui paroît certain par tous les témoignages, c'est que le nombre des Morts ne monta qu'à six mille. *Diaz*, Chap. 13. *Solis*, Chap. 7. *Herrera*, Liv. 7. Chap. 2 & 3.

rendre la liberté à tous les Prisonniers. Mais il les fit amener sous ses yeux, avec les Sacrificateurs qu'il avoit fait arrêter, l'Indienne, qui avoit découvert la conspiration, & les Ambassadeurs Mexiquains. Il témoigna un extrême regret de la nécessité où les Habitans l'avoient mis de les châtier avec tant de rigueur. Il exagera leur crime, il rassura les esprits par de meilleures espérances. Enfin, protestant que sa justice étoit satisfaite & sa colère appaisée, il accorda un pardon général, qui fut publié avec beaucoup d'appareil. Les Caciques reçurent ordre de rappeller les fugitifs, & de rétablir l'ordre dans la Ville. En peu de jours, un effroyable tumulte fut changé en une pleine tranquillité; sur quoi Solis observe qu'on ne connut pas tant la facilité avec laquelle ces Indiens passoient d'une extrêmité à l'autre, que la haute opinion qu'ils avoient conçue des Espagnols, puisque les mêmes raisons, dit-il, qui justifioient le châtiment de leur faute, firent assez d'impression sur leurs esprits pour leur persuader qu'on l'avoit oubliée (t).

Il refuse un puissant secours, de Xicotencatl & des Tlascalans.

LE jour suivant, on vit arriver Xicotencatl, à la tête de vingt mille Hommes, que la République de Tlascala envoyoit au secours des Espagnols, sur le premier avis qu'elle avoit reçu de la conjuration. Cortez les remercia vivement de ce zèle. Mais, après leur avoir appris que leur secours ne lui étoit plus nécessaire pour la réduction de Cholula, il leur fit comprendre que son dessein étant de prendre bientôt le chemin du Mexique, il ne vouloit pas réveiller la jalousie de Motezuma, ni l'obliger de prendre les armes, en introduisant dans ses Provinces une si grosse Armée. Les Tlascalans ne firent pas difficulté de se retirer, & lui promirent seulement de se tenir prêts à marcher au premier ordre. Avant leur départ, il entreprit d'établir une amitié sincère entr'eux & les Cholulans. Cette proposition trouva d'abord beaucoup de difficultés; mais elles furent levées en peu de jours, & l'alliance fut jurée entre les deux Peuples, avec toutes les cérémonies qui pouvoient la rendre constante. La politique de Cortez ouvroit, par ce Traité, un chemin libre aux Tlascalans pour lui conduire toutes sortes de secours, & lui assuroit un passage pour sa retraite, si le succès de son Voyage ne répondoit pas à ses espérances (v).

Il unit les Tlascalans & les Cholulans par une Alliance solemnelle.

IL avoit marqué le jour de son départ, lorsqu'une partie des Zampoalans, qui servoient sous ses ordres, lui demandèrent la liberté de se retirer; soit qu'ils fussent effrayés du dessein de pénétrer jusqu'à la Cour de Motezuma, ou qu'ils appréhendassent seulement de s'éloigner trop de leur Patrie. Il consentit sans peine à leur demande; & témoignant même beaucoup de reconnoissance pour leurs services, il prit cette occasion pour informer d'Escalante & les Espagnols de Vera-Cruz, du succès que le Ciel avoit accordé à ses armes (x). De nouveaux Ambassadeurs de Motezuma, qui arrivèrent dans le même tems, mirent encore à l'épreuve sa modération & sa

Autres Ambassadeurs de Motezuma, & leur dissimulation.

(t) *Ibidem.*

(v) On doit remarquer ici que Las Casas représente le massacre de Cholula comme une des plus atroces cruautés des Espagnols, & qu'il l'attribue à la soif de l'or; Solis la croit justifiée par l'utilité dont elle fut pour ouvrir le chemin au Christianisme.

(x) Herrera place cette information avant l'entrée de Cortez dans Tlascala. *Liv. 6. Chap. 12.*

FERNAND CORTEZ. 1519.

sa prudence. Ce Monarque, informé de tout ce qui s'étoit passé à Cholula, vouloit dissiper les défiances des Espagnols. Ses Ministres poussérent la dissimulation, jusqu'à rendre grace à Cortez d'avoir puni les Cholulans. Ils exagérérent la colère & le ressentiment de leur Maître, traitant de Perfide un malheureux Peuple, qui n'avoit mérité cette qualité que pour avoir exécuté ses ordres. Cette harangue étoit accompagnée d'un magnifique présent, qui fut étallé avec beaucoup d'ostentation. Mais on eut bientôt occasion de reconnoître que c'étoit un nouvel artifice, pour engager les Espagnols à s'observer moins dans leur marche, & pour les faire tomber dans une embuscade qui étoit déja dressée.

Départ des Espagnols pour la Capitale de l'Empire, & leur route.

On partit enfin, quatorze jours après la réduction de Cholula. L'Armée passa la première nuit dans un Village de la Jurisdiction de *Guagoxinjo*, petite République peu affectionnée à Motezuma. Cortez fut ravi d'y trouver les mêmes plaintes, qu'il avoit entendues dans des Provinces plus éloignées. Le jour suivant, il continua sa marche par un chemin fort rude, sur des Montagnes d'une hauteur égale à celle du Volcan. Un Cacique de Guagoxinjo l'avoit averti qu'il étoit menacé de quelque danger, à la descente des Montagnes, & que depuis plusieurs jours on y avoit vû les Mexiquains boucher, avec des pierres & des troncs d'arbres, le chemin qui conduit à la Province de *Chalco*, tandis que d'autres avoient applani l'entrée d'une route voisine. On parvint, avec beaucoup de fatigue, au sommet de la Montagne, parce qu'il tomboit de la nège, avec un vent furieux. Il s'y présenta deux chemins, à peu de distance l'un de l'autre; & Cortez n'eut pas de peine à les reconnoître, aux marques que le Cacique lui avoit données. Malgré l'émotion qu'il ressentit en vérifiant cette nouvelle trahison, il demanda tranquillement, aux Ambassadeurs Mexiquains, qui marchoient près de lui, dans quelle vûe on avoit fait des changemens aux deux chemins? Ils répondirent que pour la commodité de sa marche, ils avoient fait applanir le plus aisé, & boucher l'autre, qui étoit le plus difficile. Cortez reprit, avec la même tranquillité: „ Vous connoissez mal, „ leur dit-il, les Guerriers qui m'accompagnent. Ce chemin, que vous „ avez embarrassé, est celui qu'ils vont suivre, par la seule raison qu'il „ est difficile. Dans le choix de deux partis, les Espagnols se détermi„ nent toûjours pour le moins aisé". Alors, sans s'arreter, il ordonna, aux Indiens Alliés, de prendre les devants, & de débarrasser le chemin, en écartant les obstacles qui le couvroient; &, s'y étant engagé sans crainte, il laissa les Ambassadeurs dans l'admiration de son choix, qu'ils attribuèrent à une espèce de divination. Il étoit vrai que les Mexiquains avoient dressé une embuscade au pied de la Montagne; mais, se croyant découverts, lorsqu'ils virent prendre, aux Espagnols, un chemin différent de celui qu'ils avoient préparé, ils ne pensérent qu'à s'éloigner, comme s'ils eussent été poursuivis par une Armée victorieuse. L'Armée descendit librement dans la Plaine.

Trahison méditée contr'eux.

Comment Cortez s'en délivre.

Irrésolution de Motezuma.

Cependant Motezuma, desespéré du mauvais succès de ses artifices, demeuroit dans ses irrésolutions, sans ôser faire usage de ses forces. Il se réduisoit à consulter ses Dieux, en faisant ruisseler le sang sur leurs Autels. Mais il ne trouvoit rien qui n'augmentât son trouble. Les réponses de ses

Prê-

Prêtres se contredisoient sans cesse. Enfin, lorsqu'il eut appris que les Espagnols étoient dans la Province de Chalco, & que son dernier stratagême n'avoit tourné qu'à sa confusion, il assembla tous ses Magiciens & ses Devins; &, dans la confiance qu'il avoit à leur Art, il leur donna ordre d'aller au-devant des Espagnols, pour les mettre en fuite, ou les endormir par la force de leurs charmes (*y*).

FERNAND CORTEZ. 1519. Il employe le secours de la Magie.

L'ARMÉE Espagnole ne continuoit pas moins sa marche. Elle arriva, le jour suivant, dans un Village de la Province de Chalco, à deux lieues du pied des Montagnes. Le Cacique, en présentant des vivres à Cortez, lui fit des plaintes amères de la tyrannie de Motezuma. On fit quatre lieues, le jour suivant, au travers d'un Pays fort agréable, pour aller passer la nuit dans le Bourg d'*Amameca*, situé sur le bord du grand Lac de Mexico. Il se fit, dans ce lieu, un si grand concours de Mexiquains, la plûpart armés, que les Espagnols en conçurent de l'inquiétude. Cortez fit faire quelques décharges de l'Artillerie & des Arquebuses. Il donna ordre que les Chevaux fussent présentés à cette multitude de Curieux, & maniés avec assez d'action pour leur inspirer de l'effroi; tandis que ses plus fidèles Interprêtes affectoient de répandre que ce bruit & ces terribles Animaux annonçoient quelque chose de sinistre. Tous les Indiens effrayés s'éloignèrent aussi-tôt du Camp, sans qu'on pût juger quel dessein les avoit amenés. Mais il resta quelque soupçon, au Général, qu'ils étoient venus pour l'attaquer.

Les Espagnols arrivent dans la Province de Chalco.

Effroi que les Chevaux causent aux Indiens.

CEPENDANT, lorsqu'il étoit prêt à se remettre en marche, quelques Seigneurs Mexiquains vinrent lui donner avis que *Cacumatzin*, Neveu de Mote-

Cacumatzin Prince de Tezcuco & Neveu de Motezuma, va au-devant de Cortez.

(*y*) Le Père d'Acosta & d'autres Ecrivains estimés, rapportent ici plusieurs circonstances, qu'il n'est pas permis de supprimer sur de tels témoignages, quoiqu'elles ne puissent entrer dans une Histoire sérieuse. Lorsque ces Magiciens, disent-ils, furent arrivés au chemin de Chalco, par lequel nôtre Armée s'avançoit vers Mexico, & qu'ils eurent commencé à faire leurs invocations, un Fantôme leur apparut sous la forme d'une de leurs Idoles, qu'ils nommoient *Telcatlepulca*, c'est-à-dire *Dieu malfaisant & redoutable*, & qui, suivant leur tradition, avoit entre ses mains les pestes, les famines, & les autres fléaux du Ciel. Cet Esprit donna des marques d'une horrible fureur. Il avoit l'estomac entouré d'une corde, qui le serroit à plusieurs retours, pour leur faire comprendre qu'il étoit arrêté par une main invisible. Tous les Magiciens se prosternèrent pour l'adorer; & lui, sans se laisser fléchir par leurs humiliations, empruntant la voix de l'Idole, dont il imitoit la figure, leur parla dans ces termes: „ Le tems est venu, misérables Mexiquains, où vos conjurations vont perdre „ toute leur force. Tous nos liens sont „ rompus. Rapportez à Motezuma que sa „ ruine est résolue; & pour être en état de „ lui parler avec plus de force, jettez les „ yeux sur cette misérable Ville, dont vous „ allez voir le sort ". L'Esprit disparut, & ses Ministres virent aussi-tot la Ville de Mexico en feu. Mais les flammes s'évanouirent, & ne laissèrent qu'une affreuse fumée sur la Ville. Ils revinrent communiquer leur avanture à l'Empereur. Les menaces du Fantôme firent sur lui tant d'impression, qu'il demeura quelque tems sans force & sans voix. Il se dépouilla de sa férocité naturelle, pour dire aux Magiciens: „ Que pouvons-nous „ faire de plus, puisque nos Dieux nous „ abandonnent? Que les Etrangers viennent, „ que le Ciel tombe sur nous, il ne faut pas „ nous cacher, ni souffrir que le malheur „ nous accable en fuyant comme des lâches. „ Il ajoûta: J'ai seulement une extrême com„ passion des Vieillards, des Enfans, & des „ Femmes, qui n'ont pas de mains pour se „ défendre ". *Solis*, Liv. 3. Chap. 8.

FERNAND CORTEZ. 1519.

tezuma, & Prince de *Tezcuco*, s'approchoit avec une suite nombreuse, pour le visiter au nom de l'Empereur. En effet, ce Prince arriva bientôt, porté sur les épaules de plusieurs Indiens, dans une espèce de chaise, dont le principal ornement étoit une multitude de plumes fort bien assorties. C'étoit un jeune Homme d'environ vingt-cinq ans, & d'une figure agréable. Aussi-tôt qu'il fut descendu, quelques gens de sa suite s'empressèrent de nettoyer devant lui le terrein sur lequel il devoit marcher. Cortez le reçut à la porte de son logement, avec toute la pompe dont il savoit se faire honneur. Après les premières civilités, le Prince témoigna la satisfaction qu'il ressentoit, de voir un Homme si célèbre; mais, revenant aux difficultés, qui ne permettoient pas de recevoir les Espagnols dans la Capitale de l'Empire, il feignit que la disette avoit été fort grande cette année, & que les Habitans ne verroient pas volontiers une Armée étrangère dans le sein de leur Ville, lorsqu'ils manquoient eux-mêmes de ce qui étoit nécessaire à leur subsistance. Cortez répéta ce qu'il avoit mille fois dit, de la grandeur de son Maître, & des importantes raisons, qui lui faisoient desirer de voir l'Empereur du Mexique. A l'égard de la stérilité du Pays, il assura que les Espagnols, accoutumés à la fatigue, & supérieurs aux infirmités communes, n'avoient pas besoin de beaucoup d'alimens pour conserver leurs forces. Le Prince Mexiquain, n'ayant rien à repliquer, accepta quelques présens, que Cortez lui fit offrir, & prit le parti d'accompagner l'Armée jusqu'à Tezcuco.

Description de Tezcuco.

CETTE Ville étoit alors une des plus grandes de l'Empire. Elle le disputoit à la Capitale même, sur laquelle on lui donnoit d'ailleurs l'avantage de l'ancienneté. Ses Maisons s'étendoient sur les bords du grand Lac, dans une belle situation, à l'entrée de la Chaussée principale qui conduisoit à Mexico. Cortez passa sur la Chaussée, sans s'arrêter à Tezcuco, pour se rendre le soir à *Iztacpalapa*, d'où il se proposoit de faire, le jour suivant, son entrée dans Mexico. La Chaussée, qui avoit, dans ce lieu, environ vingt pieds de largeur, étoit composée de pierres liées avec de la chaux, & bordée, par intervalles, de quelques ouvrages. On avoit, des deux côtés, la vûe d'une grande partie du Lac, sur lequel on découvroit plusieurs autres Chaussées qui le croisoient diversement, & quantité de Bourgades embellies de Tours, d'Arbres & de Jardins, qui paroissoient nâger dans l'eau, & comme hors de leur élément. Les Espagnols arrivèrent, entre Tezcuco & Iztacpalapa, dans un Bourg d'environ deux mille Maisons, nommé *Quitlavaca*, auquel ils donnèrent alors le nom de *Venezuela*, ou petite Venise, parce qu'il étoit réellement bâti dans l'eau. Le Cacique, étant venu au-devant d'eux, les pressa si vivement de passer la nuit dans son Domaine, que Cortez, augurant bien de ces témoignages d'affection, lui fit la grace qu'il desiroit. Il trouva des logemens commodes pour toute son Armée; & les Habitans, dont la politesse sembloit annoncer le voisinage de la Cour, lui fournirent des provisions en abondance. Il ne s'étoit pas trompé dans l'opinion qu'il avoit eue des motifs du Cacique. Ce Seigneur lui confia ses chagrins, & l'envie qu'il avoit de secouer un joug insuportable. Il lui peignit l'Empereur comme un Tyran; & pour l'animer dans

Belles Chaussées & Lac de Mexico.

Villes & Bourgades du Lac.

Fernand Cortez. 1519.

dans son entreprise, il lui donna toutes les instructions qu'il auroit pû attendre du plus fidèle Ami de l'Espagne. Cortez apprit de lui que le reste de la Chaussée étoit plus large & mieux entretenu; qu'il n'avoit rien à redouter dans tous les Bourgs qui la bordoient; que la Ville même d'Iztacpalapa, quoique dépendante d'un Parent de l'Empereur, étoit paisible, & ne s'opposeroit point à son passage; que cette indifférence des Mexiquains venoit de l'extrême abbattement de Motezuma, dont l'esprit paroissoit troublé par les prodiges du Ciel, par les réponses de ses Oracles, & par les merveilles qu'on lui racontoit des Etrangers. Enfin le Cacique l'assura qu'il trouveroit la Capitale préte à le recevoir, & l'Empereur plus disposé à souffrir des humiliations, qu'à se livrer aux emportemens de sa fierté. Ces lumières venoient d'autant plus à propos, qu'une partie de l'Armée avoit commencé à s'effrayer de tant de grands objets, qui devoient faire prendre une magnifique idée de la grandeur & de la force de l'Empire (z).

Instructions qui rassurent Cortez.

Le lendemain, Cortez fit partir toutes ses Troupes en ordre de Bataille, suivant la largeur de la Chaussée, qui ne pouvoit contenir que huit Cavaliers de front. L'Armée étoit alors composée de quatre cens cinquante Espagnols, sans y comprendre les Officiers, & de six mille Indiens, Zampoalans & Tlascalans. Elle marcha sans obstacle jusqu'aux Portes d'Iztacpalapa. Cette Ville se faisoit distinguer entre toutes les autres par la beauté de ses Tours, & par la hauteur de ses Edifices, dont une partie étoit bâtie dans l'eau, & l'autre sur les bords de la Chaussée. On y comptoit environ six mille Maisons. Le Cacique, accompagné de plusieurs autres Princes, vint recevoir le Général étranger, & chacun se fit connoître par son nom & sa dignité. Les présens, qu'il reçut à l'entrée de la Ville, montèrent à deux mille marcs d'or. Tous les Espagnols furent logés dans le Palais même du Cacique, & les Indiens de l'Armée dans les Portiques & les Cours. Cortez eut un Appartement de plusieurs Salles fort ornées, dont le platfond étoit de cedre, & les tapisseries de coton, avec des figures & des compartimens de plusieurs couleurs. Il admira, dans la Ville, quantité de Fontaines d'eau douce, dont l'eau venoit des Montagnes voisines, par des canaux, qui servoient ensuite à la répandre dans plusieurs Jardins fort bien cultivés. Celui du Cacique étoit d'une beauté singulière. On y voyoit quantité d'arbres fruitiers, qui formoient de larges allées, & des parterres, divisés par de fort beaux treillages en plusieurs formes, qui offroient une variété admirable d'herbes odoriférantes & de fleurs. Le centre étoit un Etang quarré, d'eau douce & fort pure, qui n'avoit pas moins de quatre cens pas sur chaque face, & dont les bords étoient revêtus d'un mélange de brique & de pierre, avec des dégrés de chaque côté pour descendre jusqu'au fond du bassin. On y nourrissoit toutes sortes de Poissons & d'Oiseaux de Rivière. Cet ouvrage, que les Espagnols jugèrent digne de l'Europe, & qui n'étoit que l'entreprise d'un Sujet de l'Empire du Mexique, augmenta l'opinion qu'ils avoient des richesses & de la grandeur du Souverain (a).

Marche des Castillans sur la Chaussée.

Ville d'Iztacpalapa.

Comment les Castillans y sont logés.

(z) Solis, *Liv.* 3. *Chap.* 9. Herrera, *Liv.* 7. *Chap.* 4.
(a) *Ibidem.*

FERNAND CORTEZ. 1519.

Suite de la marche.

Il ne restoit que deux lieues de Chaussée, jusqu'à la Capitale. Cortez, résolu d'y faire son entrée le lendemain, donna ordre que l'Armée fût prête à la pointe du jour. La nuit se passa tranquillement; & le lendemain on continua la marche dans l'ordre établi, en laissant à côté la Ville de *Magiscatzingo*, fondée aussi dans l'eau, & celle de *Cuyoacan* sur le bord de la Chaussée, outre quantité de grosses Bourgades qu'on découvroit sur le Lac.

Première vûe de Mexico.

Enfin l'on eut la vûe de la grande Ville de Mexico, qui se faisoit reconnoître pour la Capitale de l'Empire, à la hauteur & la magnificence de ses Bâtimens. Un Corps de plus de quatre mille Hommes, qui paroissoit composé de la Noblesse & des Officiers de la Ville, vint ici au-devant du Général; & quoique leurs complimens ne fussent qu'une simple révérence, que chacun faisoit en passant à la file devant la tête de l'Armée, cette cérémonie l'arrêta long-tems.

Ses Fortifications.

Mexico étoit défendu, de ce côté-là, par un Boulevard de pierre, qui le couvroit dans toute la largeur de la Chaussée, & dont la Porte donnoit sur un autre bout de Chaussée, terminé par un Pont-levis, après lequel on trouvoit une seconde Fortification, qui faisoit proprement l'entrée de la Ville. Aussi-tôt que la Noblesse Mexiquaine eut passé le Pont, elle se rangea des deux côtés, pour laisser l'entrée libre; & les Espagnols découvrirent alors une fort grande Rue, dont toutes les Maisons étoient bâties sur le même modèle, avec des terrasses & des balcons, qui parurent chargés d'une multitude infinie d'Habitans. Il ne s'en présentoit pas un dans la rue: mais Cortez fut averti qu'on la tenoit dégagée par l'ordre exprès de l'Empereur, qui vouloit venir le recevoir lui-même, à la tête des Seigneurs de sa Cour, pour honorer son arrivée par une distinction sans exemple.

L'Empereur vient au devant de Cortez.

Son Cortège.

En effet, on découvrit bientôt la première partie du Cortège de ce Monarque, composée de deux cens Officiers de la Maison Impériale, tous en habit uniforme, avec de grands panaches de même figure & de même couleur. Ils marchoient deux à deux, les pieds nus & les yeux baissés. En arrivant à la tête de l'Armée, ils se rangèrent le long des Murs, pour laisser voir dans l'éloignement une autre Troupe, plus nombreuse & plus richement vêtue, au milieu de laquelle Motezuma étoit élevé, sur les épaules de ses Favoris, dans une litière d'or bruni, dont l'éclat perçoit au travers de quantité de belles plumes. Quatre des principaux Seigneurs de l'Empire marchoient autour de lui, & soutenoient, au-dessus de sa tête, un Dais de plumes vertes, tissues avec tant d'art, qu'elles formoient une espèce de toile, mêlée de quelques figures en argent. Trois des principaux Magistrats la précédoient, armés chacun d'une verge d'or, qu'ils levoient par intervalles, pour avertir que l'Empereur approchoit. A ce signal, tout le Peuple, dont les Maisons étoient couvertes, se prosternoit & baissoit le visage. Lever les yeux, dans cette occasion, étoit un crime qu'on ne distinguoit pas du sacrilège. Cortez descendit de Cheval, à quelque distance de Motezuma; & ce Prince mit en même-tems

Nota. Voyez la Carte du *Lac de Mexico & ses Environs, lors de la Conquête*, au Tome XVI. R. d. E.

tems pied à terre. Quelques Indiens étendirent aussi-tôt des tapis dans l'intervalle.

FERNAND CORTEZ. 1519.

L'EMPEREUR s'avança lentement, avec beaucoup de gravité, les deux mains appuyées sur les bras des Princes d'Iztacpalapa & de Tezcuco, ses Neveux. Il fit ainsi quelques pas vers Cortez. Son âge paroissoit d'environ quarante ans. Il avoit la taille de hauteur moyenne, mais plus dégagée que robuste, le nez aquilin, & le teint moins basanné que le commun des Indiens. Ses cheveux descendoient jusqu'au dessous des oreilles. Ses yeux étoient fort vifs; & toute sa personne avoit un air de majesté, dans lequel on remarquoit néanmoins quelque chose de composé. Sa parure étoit un Manteau de coton très fin, attaché simplement sur ses épaules; assez long pour lui couvrir la plus grande partie du corps, & bordé d'une frange d'or qui traînoit jusqu'à terre. Les joyaux d'or, les perles & les pierres précieuses, dont il étoit couvert, méritoient plutôt le nom de fardeau que d'ornement. Sa Couronne étoit une espèce de Mitre d'or, qui se terminoit en pointe par devant, & dont l'autre partie, moins pointue, se recourboit vers le derrière de la tête. Il portoit des souliers d'or massif. Plusieurs courroies, qui étoient serrées par des boucles de même métal, & qui remontoient en se croisant jusqu'au milieu de la jambe, représentoient assez bien l'ancienne chaussure des Romains (*b*).

Son âge & sa figure.

Son habillement.

CORTEZ s'avança de son côté, d'un air noble, mais à plus grands pas, & fit une profonde révérence, que le Monarque du Mexique rendit, en baissant la main jusqu'à terre, suivant l'usage commun de sa Nation, & la portant ensuite à ses lèvres. Cette civilité, qu'on n'avoit jamais vû pratiquer aux Empereurs Mexiquains, parut encore plus étonnante dans Motezuma, qui saluoit à peine ses Dieux d'un signe de tête, & dont le principal vice étoit l'orgueil. Une déférence de cette nature, jointe à la démarche d'être sorti pour recevoir le Général étranger, fit, sur l'esprit des Indiens, une impression d'autant plus avantageuse à Cortez, que, révérant tous les Décrets de leurs Empereurs avec une soumission aveugle, ils se persuadèrent que Motezuma, dont ils connoissoient la fierté, n'avoit pû s'abbaisser à ce point sans de puissantes raisons, dont ils devoient respecter la justice & la force. Cortez portoit sur ses armes une Chaîne d'émail, chargée de pierres fausses, mais d'un grand éclat, qui représentoient des diamans & des éméraudes; & son dessein avoit toûjours été d'en faire le présent de sa première Audience: mais, se trouvant si proche de l'Empereur, il prit cette occasion pour la lui mettre au cou. Les deux Princes, qui soutenoient ce Monarque, s'efforcèrent en vain de l'arrêter, en lui faisant connoître que cette galanterie étoit trop libre. Motezuma blâma lui-même leur scrupule, & parut si satisfait du présent, qu'il le regarda quelque tems avec admiration. Il voulut s'acquitter sur le champ par une action éclatante; & prenant le tems, que tous les Officiers Espagnols employoient à lui faire la révérence, pour se faire apporter un Collier, qui passoit pour la plus riche pièce de son Tresor, il le mit aussi de ses propres mains au cou de Cortez. C'étoit un grand nombre de coquilles fines, & fort précieuses dans cette par-

Circonstances de son entrevûe avec Cortez.

Cortez lui met une Chaîne d'émail au cou.

Faveur qu'il reçoit de ce Monarque.

(*b*) Herrera, *ubi suprà*, Chap. 5; & *Solis*, Chap. 10.

FERNAND CORTEZ. 1519.

partie du Nouveau Monde, à chacune desquelles péndoient de chaque côté quatre Ecrevisses d'or. Cette nouvelle faveur fit monter au comble l'étonnement des Mexiquains. Les complimens furent courts dans cette premiere entrevûe. Motezuma donna ordre à l'un des deux Princes, ses Neveux, d'accompagner Cortez jusqu'au Logement qui lui étoit destiné; & continuant de s'appuyer sur le bas de l'autre, il remonta dans sa litière, pour se retirer avec la même pompe. Tous les Historiens rapportent l'entrée des Espagnols dans la Capitale du Mexique, au huitième jour de Novembre (c).

Palais d'Axayaca, où Cortez est logé.

Ils font une brillante description du Logement qu'on avoit préparé pour Cortez; c'étoit un des Edifices qu'*Axayaca*, Père de l'Empereur, avoit fait bâtir. Il égaloit en grandeur le premier des Palais Impériaux. On l'auroit pris pour une Forteresse, par la force & l'épaisseur de ses murs, qui étoient flanqués, par intervalles, de tours & de parapets. Toute l'Armée trouva facilement à s'y loger; & le premier soin du Général fut d'en reconnoître lui-même toutes les parties, pour y placer des Corps-de-Garde, & pour y poster son Artillerie. Quelques Salles, destinées aux Officiers, étoient tendues de tapisseries de coton; principale étoffe du Pays, mais d'un prix fort différent, suivant la variété des couleurs & la délicatesse du travail. Les chaises étoient de bois, & d'une seule pièce, variées néanmoins par l'industrie des Ouvriers. Les lits n'étoient composés que d'une natte étendue, & d'une autre roulée, qui en faisoit le chevet; mais ils étoient environnés fort proprement de courtines, suspendues en forme de Pavillon. Dans un Pays, où l'on ne connoissoit point encore les recherches de la volupté, les Princes mêmes n'avoient point de lits plus délicats.

Motezuma le visite dans ce Logement.

Le soir du même jour, Motezuma, suivi du même Cortège, se rendit au Quartier des Espagnols, & fit avertir Cortez, qui alla le recevoir dans la première Cour, d'où il le conduisit jusqu'à son Appartement. L'Empereur s'y assit d'un air familier, & fit approcher un siége pour Cortez. Ses Officiers se rangèrent le long des murs, & ceux de Cortez se mirent dans la même situation. Marina fut appellée pour servir d'Interpréte, & Cortez se disposoit à s'expliquer le premier: mais l'Empereur témoigna qu'il vouloit parler avant lui. Son discours, tel que les Historiens le rapportent, renferme tout-à-la-fois beaucoup d'adresse & d'ingénuité (d). La réponse de

Son Discours.

(c) On trouve quelques legères différences dans le récit qu'ils font des événemens de ce grand jour: mais elles peuvent venir de la différente position de ceux qui les avoient observés. La seule, qui mérite d'être remarquée, regarde le nombre des Espagnols, qu Herrera ne fait monter qu'à trois cens, & Gomera à quatre cens, quoique Diaz & Solis en comptent quatre cens cinquante. Herrera raconte qu'en sortant de Tlascala, Cortez fut si surpris de voir les Espagnols réduits à une si petite troupe, que s'imaginant qu'il en étoit demeuré plusieurs en arrière, il envoya Alvarado pour les presser de sortir, mais qu'il ne s'en trouva aucun. *Ibidem.*

(d) Quoique la plûpart de ces Pièces soient ordinairement fort suspectes, on a déja remarqué que celles-ci paroissent d'un autre ordre, parce qu'elles tirent une espèce d'autenticité, de leur ressemblance dans tous les Historiens, qui doivent les avoir tirées d'une source commune.

„ Seigneur & vaillant Capitaine, avant que „ je puisse écouter l'Ambassade du grand Prin„ ce, dont vous êtes le Ministre, nous de„ vons

de Cortez fut celle d'un Homme supérieur, qui sait tirer avantage des illusions mêmes qu'il trouve établies, & qui sait tourner, au succès de ses vûes,

„ vons commencer, vous & moi, par oublier ce que la Renommée a publié de nos „ personnes & de nôtre conduite. On vous „ aura dit de moi, dans quelques endroits, „ que je suis un des Dieux immortels. D'autres vous auront fait entendre que la Fortune s'est épuisée à m'enrichir, que les „ murs & les toits de mes Palais sont d'or, „ & que la terre est affaissée sous le poids „ de mes richesses. Enfin, d'autres auront „ voulu vous persuader que je suis un Tyran „ cruel & superbe, qui abhorre la justice, „ & qui ne connoît pas l'humanité. Les uns „ & les autres vous ont également trompé „ par leurs exagérations. Cette partie de „ mon corps, dit-il, en découvrant son „ bras, vous fera connoître que je suis de „ chair & d'os, un Homme mortel, de la „ même espèce que les autres Hommes, „ mais plus noble & plus puissant qu'eux. Je „ ne desavouerai pas mes richesses; mais l'imagination de mes Sujets les grossit beaucoup. Cette Maison, où vous êtes logés, „ est un de mes Palais; regardez ces murailles, elles sont composées de pierre & „ de chaux, matière vile, qui ne doit son „ prix qu'à la manière dont elle est employée. „ Par ces deux exemples, jugez si l'on ne „ vous a pas trompé de même, lorsqu'on a „ pris plaisir à vous exagerer mes tyrannies. „ Suspendez du moins vôtre jugement, pour „ être éclairci de mes raisons; & ne vous en „ rapportez point au langage de mes Sujets „ rebelles, sans avoir examiné si les misères, dont ils se plaignent, ne sont point „ un châtiment, & s'ils ont droit de m'en „ faire un reproche sans avoir cessé de les „ mériter. C'est avec la même obscurité, „ qu'on m'a rendu compte de vos personnes „ & de vos actions. Les uns m'ont assuré „ que vous étiez des Dieux, que les Bêtes „ farouches vous obéissoient, que vous teniez les foudres entre vos mains, & que „ vous commandiez aux Elémens. D'autres „ ont voulu me persuader que vous étiez „ méchans, emportés, superbes, que vous „ vous laissiez gouverner aux vices, & que „ vous aviez une soif insatiable de l'or. Cependant je reconnois déja que vous êtes „ des Hommes de la même nature que nous; „ quoiqu'il y ait quelque différence, qu'on „ ne doit sans doute attribuer qu'à la diversité des climats. Ces Animaux, qui vous „ obéissent, ne sont, à mon avis, qu'une espèce de grands Cerfs, un peu plus dociles „ que les nôtres, que vous avez apprivoisés, & soigneusement instruits des sciences qui conviennent à leur capacité naturelle. Je conçois aussi que ces armes, qui „ ressemblent à la foudre, sont des tuyaux „ d'un métal, qui n'est pas connu parmi „ nous, dont l'effet, semblable à celui de nos „ sarbacanes, vient d'un air pressé qui cherche à sortir, & qui pousse impétueusement „ tout ce qui s'oppose à son passage. Le „ feu, que ces tuyaux jettent avec un bruit „ terrible, est tout au plus un secret de la „ science, dont vos Sages font profession. „ Dans tout ce qui m'est revenu d'ailleurs, „ je trouve encore que vous souffrez les fatigues avec constance, & qu'entre vos vertus on voit la libéralité, qui ne s'accorde „ guères avec l'avarice. Ainsi, de part & „ d'autre, nous devons effacer les fausses impressions qu'on a voulu nous donner. En „ vous y croyant aussi disposé que moi, j'ai „ souhaité qu'avant que de me parler, vous „ sussiez que l'on n'ignore pas entre nous, „ & que nous n'avons pas besoin de vôtre „ témoignage pour croire, que le grand „ Prince, à qui vous obéissez, descend de „ nôtre ancien *Quezalcoal*, Seigneur des sept „ Cavernes des *Navatlaques*, & Roi légitime de ces sept Nations, qui ont fondé „ l'Empire du Mexique. Nous avons appris, par une de ses Prophéties, conservée dans nos Annales, qu'il étoit sorti de „ ce Pays, pour aller conquérir de nouvelles Terres, du côté de l'Orient, & qu'il „ avoit laissé des promesses certaines, que „ dans la suite des tems ses Descendans viendroient corriger nos Loix, & reformer nôtre Gouvernement par les règles de la raison. Comme les caractères que vous portez ont beaucoup de rapport à cette Prophétie, & que le Prince, qui vous envoie „ de l'Orient, fait éclater, par vos Exploits, „ la grandeur d'un si noble Ayeul, nous avons déja résolu de consacrer à son service „ tout le pouvoir qui est entre nos mains. „ J'ai jugé qu'il étoit à propos de vous en „ avertir, afin qu'il n'y ait aucun embarras „ dans vos propositions, & que vous attribuïez l'excès de ma douceur à cette illustre „ origine ". Solis, *ubi suprà*, Chap. 11.

Herrera, qui rapporte le même discours, ne fait que changer l'ordre des idées, sans rien omettre d'essentiel; mais au lieu de faire descendre les Rois d'Espagne du Seigneur Indien des sept Cavernes &c., il fait dire, à Mo-

FERNAND CORTEZ. 1519.

Réponse de Cortez.

vûes, la politique de ceux qu'il veut persuader (e). Son discours avoit deux grands objets; l'un de faire respecter son Ambassade, & l'autre de jet-

Motezuma, que les Empereurs Mexiquains descendoient d'un grand Prince Oriental, qui étoit venu au Mexique, & qui étoit retourné dans son Pays. *Herr.*, Décad. 2. Liv. 1. Ch. 6.

(e) Solis déclare qu'il tient son Discours de ses propres Mémoires: „ Grand Roi, après vous avoir rémercié de l'excès de bonté qui vous fait recevoir si favorablement nôtre Ambassade, & de la communication de ces hautes lumières qui vous portent à mépriser, dans des termes si honorables pour nous, les faux préjugés de l'opinion, je puis vous dire aussi que, de nôtre part, nous avons traité celle qu'on doit avoir de vous, avec tout le respect & toute la vénération qui sont dûs à vôtre majestueuse Grandeur. On nous a parlé différemment de vôtre Personne, dans les Terres de vôtre Empire. Les uns la mettoient au rang des divinités; d'autres noircissoient jusqu'à ses moindres actions. Mais ces discours sont ordinairement des outrages pour la vérité. La voix des Hommes, qui est l'organe de la Renommée, prend souvent la teinture de leurs passions; & celles-ci ne conçoivent jamais les choses comme elles sont, ou ne les rapportent jamais comme elles les conçoivent. Les Espagnols ont une vûe pénétrante, qui fait distinguer les différentes couleurs qu'on donne au discours, & par la même lumière, les faux semblans du cœur. Nous n'avons ajoûté foi, ni à vos Sujets rebelles, ni à vos Flatteurs; & nous paroissons devant vous, convaincus que vous êtes un grand Monarque, ami de la justice & de la raison, sans que nous ayions besoin dû rapport de nos sens pour connoître que vous êtes mortel. Nous sommes aussi de la même condition, quoique plus vaillans sans comparaison que vos Sujets, & d'une capacité d'esprit fort au-dessus du leur, parce que nous sommes nés sous un climat dont les influences ont beaucoup de vertu. Les Animaux, qui nous obéissent, ne ressemblent point à vos Cerfs, ils ont beaucoup plus de noblesse & de fierté; & quoiqu'inférieurs à l'espèce humaine, ils ont de l'inclination pour la Guerre, avec une sorte d'ambition qui les fait aspirer à la gloire de leurs Maîtres. Le feu, qui sort de nos armes, est un effet naturel de nôtre industrie, dans la production duquel il n'entre rien de ces connoissances dont vos Magiciens font profession; science abominable parmi nous, & digne d'un plus grand mépris que l'ignorance même. J'ai cru devoir commencer par ces éclaircissemens, pour répondre aux avis que vous nous avez donnés. Après celà, je dirai, Seigneur, avec toute la soumission qui est dûe à Vôtre Majesté, que je viens la visiter en qualité d'Ambassadeur du plus puissant & du plus glorieux Monarque que le Soleil éclaire dans les lieux où il prend sa naissance. J'ai ordre de vous apprendre, en son nom, qu'il souhaite d'être vôtre Ami & vôtre Allié, sans s'appuïer sur ces anciens droits dont vous avez parlé, & sans autre vûe que d'ouvrir le Commerce entre les deux Empires, & d'obtenir, par cette voie, le plaisir de vous desabuser de vos erreurs. Quoique suivant vos propres Annales il pût prétendre une reconnoissance plus positive dans les Terres de vôtre Domaine, il ne veut user de son autorité, que pour gagner vôtre confiance sur un principal point, dont tout l'avantage se rapporte à vous. Il veut vous informer que vous, Seigneur, & vous Nobles Mexiquains qui m'écoutez, vous vivez dans un abus terrible de vos lumières naturelles, en adorant des Statues insensibles, qui sont l'ouvrage de vos propres mains, & qu'il n'y a qu'un seul Dieu, sans principe & sans fin, qui est lui-même l'éternel Principe de tout ce qui existe. C'est lui, dont la puissance infinie a tiré l'Univers du néant, qui a fait ce Soleil qui nous éclaire, cette Terre qui nous fournit des alimens, & qui a créé un premier Homme dont nous descendons, avec une égale obligation de reconnoître & d'adorer nôtre première cause. C'est cette première obligation qui est imprimée dans vos ames, & qui s'y fait sentir, puisque vous reconnoissez l'immortalité, mais que vous prostituez & que vous cherchez à détruire, en rendant vos adorations à des Esprits immondes, qui doivent aussi leur existence à Dieu, mais qui ont mérité, par leur ingratitude & leur révolte contre leur Auteur, d'être précipités dans des feux souterrains, dont vos Volcans sont une imparfaite représentation. La malice & l'envie, qui les rendent ennemis du genre humain, les portent continuellement à solliciter vôtre perte, en se faisant adorer sous la figure de vos abominables Idoles. C'est leur voix que vous entendez quelque-fois, dans les réponses

„ de

FERNAND CORTEZ. 1519.

jetter les premiers fondemens du Christianisme. Il ne trouva, dans les apparences, que de la facilité pour le premier; mais l'Empereur, chagrin d'entendre maltraiter ses Idoles, eut peine à prendre patience jusqu'à la fin, & se leva pour déclarer d'un air émû, qu'il recevoit, avec beaucoup de reconnoissance, les offres d'alliance & d'amitié qu'on lui faisoit de la part d'un grand Prince, descendant de Quezalcoal; mais qu'il croyoit que tous les Dieux étoient bons, & que celui des Espagnols pouvoit être tel qu'il le représentoit, sans faire tort aux siens. Ensuite il exhorta Cortez à se reposer dans un Palais, dont il pouvoit se regarder comme le Maître; & s'étant fait apporter de riches présens, qu'il le pria d'accepter, & dont il distribua quelques-uns aux Officiers Espagnols qui assistoient à l'Audience, il se retira sans avoir fait connoître autrement ses véritables dispositions.

Explication de Motezuma sur sa Religion.

Le jour suivant, Cortez lui fit demander Audience dans le Palais Impérial, & l'obtint avec tant de facilité, que les Seigneurs Mexiquains, qui devoient l'accompagner, arrivèrent avec la réponse. C'étoient les Maîtres des Cérémonies de l'Empire. Le Général prit un habit fort galant, sans oublier néanmoins ses armes, qu'il fit passer pour une parure militaire. Son Cortège ne fut composé que de quatre Capitaines, Alvarado, Sandoval, Velasquez de Leon, & d'Ordaz, avec six de ses plus braves Soldats, entre lesquels étoit Bernard Diaz del Castillo, qui commençoit à recueillir tout ce qui se passoit sous ses yeux, pour en composer son Histoire (*f*). Les rues se trouvèrent remplies d'une multitude infinie de Peuple, à qui l'on entendoit souvent répéter, entre leurs acclamations, le nom de *Teules*, qui signifie, dans leur langue, Dieux, ou gens descendus du Ciel. Les Espagnols découvrirent de fort loin le Palais de Motezuma, & furent frappés de sa magnificence. On y entroit par trente Portes, qui répondoient au même nombre de rues; & la principale face, qui donnoit sur une Place fort spacieuse, dont elle occupoit tout un côté, étoit bâtie de Jaspe, noir, rouge & blanc, avec beaucoup de proportion dans ce mêlange. On remarquoit, sur la principale Porte, un grand Ecusson, chargé des Armes de Motezuma. C'étoit une sorte de Griffon (*g*), dont la

Audience qu'il donne à Cortez dans son Palais.

Description du Palais Impérial.

„ de vos Oracles. Mais ce n'est pas ici le „ lieu de traiter les Mystères d'une si haute „ Doctrine. Ce même Monarque, que j'ai „ l'honneur de représenter, & dans lequel „ vous reconnoissez une si ancienne supériorité, vous exhorte seulement, par mon „ ministère, à m'écouter sur ce point sans „ aucune préoccupation. C'est la première „ chose qu'il souhaite de vous. C'est le principal sujet de mon Ambassade, & le plus „ puissant moyen d'établir une ferme Alliance entre les deux Empires, sur les fondemens inébranlables de la Religion, qui, „ ne laissant aucune diversité dans les sentimens, unira les esprits par les liens d'une „ même volonté ". Solis, *ubi suprà*.

(*f*) Solis, *Chap.* 12. Quoique ce soit lui qu'on suit ici presque continuellement, on le cite moins que Solis, dont l'Histoire est principalement composée de la sienne.

(*g*) Les Historiens ne s'accordent point sur cette figure. Quelques-uns, dit Herrera, veulent que dans les Montagnes de *Teguacan* il y eût de vrais Griffons, qui dépeuplèrent la vallée d'*Avacatlan*, & soutiennent que ces Montagnes, qui sont aussi nommées *Ciutlacbtpell*, tirent ce nom de *Ciutlacbili*, qui signifie *Griffon*, ou Animal en forme d'Aigle & de Lion. Mais il y a peu de fond, continue-t'il, à faire là-dessus, parce que les Castillans n'ont point encore vû de Griffons dans tous leurs Voyages, quoique Motezuma & d'autres Seigneurs Mexiquains en eussent dans leurs Armes. Ils les pei-

FERNAND CORTEZ. 1519.

la moitié du corps repréfentoit un Aigle, & l'autre un Lion. Il avoit les aîles étendues, comme prêt à voler; & de fes griffes il tenoit un Tigre, qui fembloit fe débattre avec fureur. En approchant de la Porte, les Officiers Mexiquains, qui accompagnoient le Général, s'avancèrent près de lui, & formèrent une double ligne, avec quelques cérémonies myftérieufes pour ne paffer que deux à deux. Après avoir traverfé trois veftibules incruftés de Jafpe, ils arrivèrent à l'Appartement de l'Empereur, dont Cortez admira la grandeur & les ornemens. Les planchers étoient couverts de nattes, d'un travail fort délicat & fort varié. Les tentures de coton, dont les murs étoient revêtus, formoient une tapifferie fort brillante par l'éclat de leurs couleurs & la beauté des figures. Les lambris étoient compofés d'un mêlange de cyprès, de cedre, & d'autres bois odoriférans, avec des feuillages & des feftons en relief. Les Mexiquains, fans avoir l'ufage des cloux, ni des chevilles, ne laiffoient pas de faire de très grands platfonds, qui devoient leur folidité à l'art avec lequel toutes les pièces fe foutenoient mutuellement (*b*). Chaque Sallon de l'Appartement Impérial offroit un grand nombre d'Officiers, de divers rangs, qui exerçoient différentes fonctions. Les premiers Miniftres attendoient Cortez à la porte de l'Anti-Chambre. Ils le reçurent avec beaucoup de civilités; après quoi ils prirent un moment, pour fe revêtir d'habits fimples, au lieu des riches manteaux, & des fandales dorées, avec lefquels ils avoient paru d'abord. Mais, quoique l'ufage de la Cour Mexiquaine ne permît point de fe préfenter devant l'Empereur avec un habit brillant, on ne propofa point aux Efpagnols de faire le même changement à leur parure.

Conférence entre Motezuma & Cortez.

Ils furent introduits, avec un filence qui augmenta leur admiration pour l'air de grandeur qu'ils voyoient règner autour d'eux. Motezuma étoit debout, & revêtu de toutes les marques de la dignité fuprême. Il fit quelques pas, pour aller au-devant du Général, & lui mit les mains fur les épaules lorfqu'il fe fut baiffé pour le faluer. Enfuite, ayant jetté un regard doux & careffant fur les Efpagnols du Cortège, il s'affit; & l'on donna, par fon ordre, des fiéges à Cortez & à tous fes gens. L'Audience fut longue, & prit la forme d'une fimple converfation. Motezuma fit diverfes queftions fur l'Hiftoire, les Productions & les Ufages des Pays Orientaux. Les explications qu'il demanda, fur plufieurs difficultés, firent connoître qu'il ne fe livroit pas légèrement à des témoignages étrangers. Enfin, revenant à la confidération que les Mexiquains devoient aux Defcendans de leur premier Roi, il s'applaudit particuliérement de voir accomplir, fous fon règne, une Prophétie qui s'étoit confervée depuis tant de fiécles. Cortez fit tourner adroitement le difcours fur la Religion; mais fe bornant à vanter la Morale du Chriftianifme, qui venoit naturellement à la fuite des éclairciffemens qu'il avoit donnés fur les Loix de fa Nation, il en prit occafion de fe récrier, avec beaucoup de force, contre les Sacrifices du fang humain, & contre le barbare ufage de manger la chair des Victimes. Ses repréfentations

peignoient avec quatre pieds, des dents, & du poil, qui étoit plutôt laine que plume, un bec, des griffes, & des aîles pour voler, *ubi suprà*, Chap. 9.

(*b*) Solis, *Ibidem*.

tions durent être fort vives, puisqu'à la fin de cette première Audience, Motezuma bannit de sa table les plats de chair humaine (*i*). Cependant il n'ôsa la défendre absolument à ses Sujets; & loin de se rendre sur l'article des Sacrifices, il soutint qu'il n'y avoit pas de cruauté à tuer, aux pieds des Autels, des Prisonniers de Guerre, qui étoient déja condamnés à la mort. Cortez ne put lui faire comprendre que, sous le nom de Prochain, on dût compter jusqu'à ses Ennemis.

L'Empereur mène Cortez dans le principal Temple de Mexico.

Ce Prince donna d'ailleurs peu d'espérance de lui voir ouvrir les yeux à la Vérité. Dans les conversations, que l'Aumônier de Cortez eut souvent avec lui, il reconnut quelques avantages du Christianisme sur la Religion de ses Pères; mais on ne put lui faire abandonner le principe dans lequel il se renfermoit toûjours, que ses Dieux étoient bons au Mexique, comme celui des Chrétiens l'étoit dans les lieux où il étoit adoré. Dès les premiers jours, après avoir fait voir aux Espagnols la grandeur & la magnificence de sa Cour, il voulut, par un autre sentiment de vanité, leur montrer aussi le plus grand de ses Temples. Il les pria néanmoins de s'arrêter peu de tems à l'entrée, tandis qu'il alla consulter un moment, avec les Sacrificateurs, s'il pouvoit faire paroître, devant leurs Dieux, des Etrangers qui ne les adoroient pas. La réponse ayant été qu'ils pouvoient être admis, pourvû qu'ils n'y commissent rien d'offensant, deux ou trois des plus anciens Sacrificateurs sortirent pour l'apporter à Cortez, avec la prière qu'on lui faisoit. Aussi-tôt toutes les portes de ce vaste & superbe Edifice s'ouvrirent en même tems; & Motezuma prit soin lui-même d'expliquer, aux Espagnols, ce qu'il y avoit de plus saint & de plus mystérieux. Il leur montra les lieux destinés au service du Temple, l'usage des vases & des Instrumens sacrés. Il leur apprit le nom de chaque Idole, & le culte particulier qu'on lui rendoit. Quelques-uns n'ayant pû s'empêcher de rire, il feignit de ne s'en être pas apperçu; mais il se tourna vers eux d'un air imposant, pour arrêter leur indiscrétion par ses regards. Cortez ne laissa point de lui dire, avec la confiance d'un Missionnaire, que s'il vouloit permettre un moment que la Croix des Chrétiens fût plantée au milieu du Temple, il reconnoîtroit bientôt que toutes ces fausses Divinités n'en soutiendroient pas la présence. Les Sacrificateurs parurent irrités d'une proposition si hardie; & Motezuma même, embarrassé pour sa réponse, lui dit, après avoir paru balancer entre son ressentiment & le desir de se contraindre, que les Espagnols pouvoient accorder, au lieu où ils étoient, l'attention qu'ils devoient du moins à sa personne. Il sortit aussi-tôt; & s'arrêtant sous le Portique, il leur dit, avec moins d'émotion, qu'ils étoient libres de retourner à leur Quartier, tandis qu'il alloit demeurer dans le Temple, pour demander pardon à ses Dieux de l'excès de sa patience. Après une avanture si délicate, Cortez se détermina, suivant le conseil de ses Aumôniers, à demander au Ciel des conjonctures plus favorables, pour traiter l'affaire de la Religion; ce qui n'empêcha point qu'il n'obtînt, de Motezuma, la liberté de changer en Eglise une des Salles de son Quartier (*k*).

Ce qui s'y passe.

Proposition hardie de Cortez.

Réponse de Motezuma.

Les

(*i*) *Ibidem.*

(*k*) Solis, *ibidem.* Herrera, *Liv.* 8. *Chap.* 1.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Comment Cortez se fait respecter dans Mexico.

Les premiers jours, qui suivirent celui de son arrivée, s'étoient passés en réjouissances; & la discipline, qu'il faisoit observer par ses Troupes, répondant à l'idée qu'il avoit donnée des principes de sa Religion, & des motifs de son Ambassade, il observoit avec joie que la vénération des Mexiquains croissoit pour le nom Espagnol, & que l'Empereur même revenoit heureusement de ses préventions. Ce Prince lui rendoit de fréquentes visites, dans lesquelles il ne se lassoit point d'admirer tout ce qui venoit d'Espagne. Il ne mettoit point de bornes à ses présens. Les Nobles s'efforçoient, à son exemple, de s'attirer l'estime & l'amitié de leurs Hôtes, par des soins & des services, qui approchoient de la soumission; & le Peuple plioit les genoux devant le moindre Soldat Espagnol (*l*). Enfin le Quartier des Etrangers étoit respecté comme un Temple, & l'Armee s'y étoit déja rétablie de ses fatigues, dans l'abondance de toutes sortes de provisions; lorsque deux Zampoalans, déguisés en Mexiquains, arrivèrent dans la Ville par des chemins détournés, & rendirent, au Général, une Lettre du Conseil de Vera-Cruz, qui troubla cette agréable situation.

Nouvelles qu'il reçoit de Vera-Cruz.

D'Escalante, Commandant de la nouvelle Colonie, n'avoit pensé qu'à fortifier la Place, & à se conserver les Amis que Cortez lui avoit laissés. Sa tranquillité ne reçut aucune atteinte des Peuples du Pays; mais il fut informé qu'un Général de Motezuma étoit entré dans la Province avec une Armée considérable, pour châtier quelques Alliés des Espagnols, qui s'étoient dispensés de payer, à l'Empereur, le Tribut ordinaire, dans la confiance qu'ils avoient à la protection de leurs nouveaux Amis. Ce Capitaine Mexiquain, nommé *Qualpopoca*, qui commandoit toutes les Troupes répandues sur les Frontières de Zampoala, les avoit assemblées, dans la seule vûe de soutenir les Commissaires Impériaux qui venoient recueillir le tribut; mais, sous ce prétexte, elles s'étoient emportées aux plus horribles violences. Les *Totonaques* de la Montagne, dont elles détruisoient les Habitations, portèrent leurs plaintes à la Colonie Espagnole. D'Escalante tenta les voyes de la négociation. Il dépêcha, au Général Mexiquain, deux Zampoalans, qui demeuroient dans Vera-Cruz, pour le prier, en qualité d'Ami, de suspendre les Hostilités jusqu'à l'arrivée d'un nouvel ordre de la Cour, parce qu'étant informé, depuis peu, que l'Empereur avoit permis, aux Ambassadeurs d'Espagne, d'y passer, pour établir une Alliance constante entre les deux Couronnes, il ne pouvoit se persuader que ce Prince eût en même tems des intentions contraires à la Paix. La réponse de Qualpopoca fut injurieuse, & le Conseil Espagnol ne put dissimuler cet outrage. D'Escalante forma un Corps de Montagnards, qui fuyoient les violences des Mexiquains. Il se mit à leur tête, avec quarante Espagnols & deux pièces d'Artillerie. Qualpopoca vint au devant de lui en fort bon ordre. Le Combat fut engagé, & les Espagnols remportèrent une victoire éclatante; mais elle leur coûta la perte de leur Commandant & de sept de leurs blessures. Un d'entr'eux, nommé d'*Arguello*, homme d'une taille & d'une force extraordinaires, ayant été mortellement blessé, à quelque distance de ses Compagnons, fut enlevé par les Vaincus, avec la promptitude qu'ils avoient à

Guerre entre les Espagnols de la Colonie & les Troupes Mexiquaines.

D'Escalante est tué dans un combat.

(*l*) Solis, *Liv.* 3. *Chap.* 18.

à retirer leurs propres Morts; circonstance qui augmenta beaucoup le chagrin de la Colonie, & qu'on verra décider de la conduite de Cortez dans la plus importante de ses entreprises.

Conduite de Cortez à l'occasion de cet incident.

LE Conseil de Vera-Cruz lui rendoit compte de tous ces événemens, en reconnoissant que la victoire même laissoit des suites fâcheuses à redouter, & lui demandoit, avec ses ordres, un Successeur pour d'Escalante. Un contre-tems si cruel & si peu attendu le jetta dans une affliction, qu'il ne put déguiser à ses Officiers. Il les assembla tous; & n'ôsant se fier aux premières Délibérations, il les pria de prendre quelque tems, comme il leur avoua qu'il en avoit besoin lui-même, pour réfléchir sur le fond de cet incident. Il leur recommanda le secret, dans la crainte que le Soldat ne prît trop vivement l'allarme; & ses Aumôniers reçurent ordre d'implorer le secours du Ciel par leurs plus ardentes prières. Ensuite, s'étant retiré dans son Appartement, il y passa seul le reste du jour & une grande partie de la nuit. On rapporte qu'en s'y promenant avec beaucoup d'agitation, le hasard lui fit découvrir un endroit, nouvellement maçonné, où l'Empereur avoit fait cacher tous les Trésors de son Père; & qu'étant rempli de soins plus importans, il se contenta de le remarquer, sans être tenté alors de le faire ouvrir. Avant la fin de la nuit, il se fit amener secrettement les Indiens les plus habiles & les plus affectionnés qu'il eût à sa suite, pour leur demander s'ils n'avoient pas remarqué quelque chose d'extraordinaire dans la conduite ou dans l'esprit des Mexiquains, & s'ils jugeoient que l'estime de cette Nation se soutînt pour les Espagnols. Les Indiens répondirent que le Peuple ne pensoit qu'à se réjouir, dans les Fêtes qui se faisoient en faveur des Etrangers, & qu'il paroissoit les révérer de bonne foi, parce qu'il les voyoit honorés de l'Empereur; mais que les Nobles étoient devenus réveurs & mystérieux, & qu'ils tenoient des Conférences, dont il étoit aisé de voir que la cause étoit déguisée; & qu'on avoit entendu, de quelques-uns, des discours interrompus, qui pouvoient recevoir une interprétation sinistre, particuliérement sur la facilité de rompre les Ponts des Chaussées. Deux ou trois des mêmes Indiens avoient appris, dans la Ville, que peu de jours auparavant on avoit apporté, à Motezuma, la tête d'un Espagnol, & que ce Prince, après en avoir admiré la grosseur & la fierté, ce qui convenoit sans aucun doute à celle d'Arguello, avoit recommandé qu'elle fût cachée soigneusement (*m*). Cortez fut d'autant plus frappé de ce dernier récit, qu'il y crut trouver une preuve certaine que Motezuma étoit entré, par son approbation, ou par ses ordres, dans l'entreprise de son Général (*n*).

Trésors qu'il découvre.

Il commence à se défier de Motezuma.

A

(*m*) Herrera s'étend sur cette tête. Il dit qu'elle étoit fort grosse, à barbe noire & frisée, que Motezuma l'envoya dans un Temple; qu'il fut extrêmement troublé de cette vûe, parce que ne pouvant plus douter que les Espagnols ne fussent mortels, & considerant néanmoins que de nombreuses Armées n'avoient pû vaincre un si petit nombre d'Hommes, il en conclut qu'ils étoient conduits par une Puissance supérieure, & que les Pronostics, qui lui annonçoient la ruine de son Empire & de sa Religion, étoient plus que vérifiés. Arguello n'étoit mort que de ses blessures. *Ibidem.*

(*n*) Solis & Herrera, mêmes Chapitres.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Conseil qu'il tient avec les Officiers.

A la pointe du jour, il fit rappeller tous ses Capitaines, avec quelques-uns des principaux Soldats, auxquels leur mérite ou leur expérience avoit fait donner entrée au Conseil. Il leur fit une nouvelle exposition du sujet de l'Assemblée, & de tous les avis qu'il avoit reçus des Indiens. On proposa diverses ouvertures. Les uns vouloient qu'on demandât un Passeport à Motezuma, pour aller au secours de la Colonie. D'autres, à qui cette voye parut dangereuse, témoignèrent plus d'inclination à sortir secrettement de la Ville, avec toutes les richesses qu'on y avoit amassées. Le plus grand nombre fut d'avis de demeurer, sans faire connoître qu'on eût appris ce qui s'étoit passé à Vera-Cruz, & d'attendre l'occasion de se retirer avec honneur. Cortez recueillit toutes ces propositions, mais ce fut pour les rejetter, après en avoir fait sentir le danger. Il pesa sur la tête d'Arguello, qui ne devoit laisser aucun doute que Motezuma ne fût informé de la conduite de son Général, & sur le silence de ce Prince, dont on devoit conclure, avec la même certitude, qu'il falloit se défier de ses intentions. Là-dessus, il établit la nécessité de tenter quelque chose de grand, qui fût capable de faire une profonde impression sur l'esprit des Mexiquains, & de leur inspirer autant de respect que de crainte. Enfin, il proposa, comme le seul parti dans lequel il vît de la sûreté, ou comme le seul du moins dont on pût espérer une composition qui convînt à la dignité du nom Espagnol, de se saisir de la Personne de l'Empereur, & de le retenir dans le Quartier, en donnant pour prétexte la mort d'Arguello, dont il avoit eu connoissance, & la perfidie avec laquelle son Général avoit violé la Paix. Il ajoûta, qu'après avoir considéré les difficultés d'une entreprise si hardie, il y en trouvoit beaucoup moins que dans toute autre résolution; & s'appliquant à représenter les avantages qu'il croyoit attachés au succès, il en fit une peinture si plausible, qu'elle entraîna toute l'Assemblée dans son opinion (*o*).

Il prend la résolution de se saisir de l'Empereur.

Hardiesse de cette entreprise.

L'HISTOIRE n'a pas d'autre exemple d'une audace de cette nature. Mais Cortez se voyoit également perdu, soit par une retraite qui lui ôtoit sa réputation, soit en se maintenant dans son Poste, sans la rétablir & l'augmenter par quelque action d'éclat extraordinaire. Il n'y a point de témérité à fermer les yeux au péril, lorsque la prudence n'offre plus d'autre ressource; & les Espagnols, accoutumés d'ailleurs à voir la fortune comme enchaînée à leurs armes, ne pouvoient se persuader qu'après les avoir conduits si loin, par une suite de miracles, elle se lassât d'en faire en leur faveur. Mais, quelque nom qu'on veuille donner à leur résolution, ils tournèrent tous leurs soins à l'exécuter habilement. Cortez, pour ne pas causer d'allarme aux Mexiquains, choisit l'heure à laquelle il rendoit sa visite ordinaire à l'Empereur. Il donna ordre que toute l'Armée prît les armes dans le Quar-

Comment Cortez l'exécute.

(*o*) Diaz del Castillo prétend que lui & quelques autres avoient donné ce conseil au Général, plusieurs jours avant qu'on eût reçu avis de ce qui s'étoit passé à Vera-Cruz. Mais les autres Relations ne lui font point cet honneur; & Solis, lui reprochant d'avoir voulu s'attribuer la gloire des plus grands desseins, le raille ici de n'avoir pas differé de quelques jours un conseil qui eût été ridicule plutôt. *Ibidem.*

Quartier, que les Chevaux fussent sellés, & que tous ces mouvemens se fissent sans bruit & sans affectation. Ensuite, ayant fait occuper, par quelques Brigades, l'entrée des principales rues qui conduisoient au Palais, il s'y rendit, accompagné d'Alvarado, de Sandoval, de Velasquez de Leon, de Lugo, & d'Avila, avec une escorte de trente Soldats choisis. On ne fut pas surpris de les voir entrer avec leurs armes, parce qu'ils avoient pris l'habitude de les porter, comme un ornement militaire. Motezuma les reçut sans défiance; & les Officiers se retirèrent dans un autre Appartement, suivant l'usage qu'il avoit lui-même établi. Les Interprétes s'étant approchés, Cortez prit un air chagrin, & commença son discours par des plaintes. Il peignit vivement l'insolence de Qualpopoca, qui avoit attaqué les Espagnols de Vera-Cruz, au mépris de la Paix, & de la protection de l'Empereur, sur laquelle ils devoient se reposer. Il traita comme le plus noir & le plus infâme de tous les crimes, le massacre d'un de ses Soldats, qui avoit été tué de sang froid par les Mexiquains, pour vanger apparemment la honte de leur défaite; & s'échauffant par dégrés, il donna des noms encore plus odieux à Qualpopoca & ses Capitaines, pour avoir ôsé publier qu'ils avoient commis cet attentat par l'ordre de l'Empereur. Mais il ajoûta, que loin d'avoir prêté l'oreille à cette indigne supposition, il l'avoit regardée comme un autre crime, qui blessoit l'honneur de Sa Majesté. Motezuma parut interdit; & changeant de couleur, il se hâta de protester que ces ordres n'étoient pas venus de lui. Cortez répondit qu'il en étoit convaincu, mais que les Soldats Espagnols ne se le persuaderoient pas si facilement; & que les Sujets de l'Empire ne cesseroient pas d'en croire le récit du Général, si cette calomnie n'étoit effacée par un desaveu public; que dans cette vûe, il venoit proposer, à Sa Majesté, de se rendre sans bruit, & comme de son propre mouvement, au Quartier des Espagnols, pour y passer quelque tems avec ses Amis; qu'une si généreuse confiance n'appaiseroit pas seulement le chagrin du puissant Monarque qui les avoit envoyés à sa Cour & le soupçon des Soldats, mais qu'elle tourneroit à son honneur, en effaçant une tache qui le ternissoit; qu'il lui donnoit sa parole, au nom du plus grand Prince de la Terre, qu'il seroit traité entre les Espagnols, avec tout le respect qui lui étoit dû; & qu'ils n'avoient pas d'autre dessein que de s'assurer de sa volonté, pour lui rendre leurs services avec plus d'obéissance & de vénération (p).

FERNAND CORTEZ. 1519.

Reproches qu'il fait à Motezuma.

Comment il lui déclare ses intentions.

CORTEZ se tut; & Motezuma, frappé d'une si étrange proposition, demeura comme immobile, de colère ou de surprise. Ce silence ayant duré quelques momens, Cortez, qui ne vouloit employer la force qu'après avoir perdu l'espoir de réussir par l'adresse & la douceur, continua de lui représenter, que le Logement, qu'il avoit donné aux Espagnols, étoit un de ses Palais, où il leur avoit fait souvent l'honneur de les visiter, & que ses Sujets ne s'étonneroient point de l'y voir passer quelques jours, sur-tout pour

Embarras de ce Prince.

(p) Cet événement a l'air si fabuleux, qu'on ne s'y arrêteroit point s'il n'étoit vérifié par tout ce qu'il y a de certain dans l'Histoire; & cette raison oblige d'en rapporter toutes les circonstances.

FERNAND CORTEZ. 1519.

pour se laver d'une imputation qui faisoit tort à sa gloire. Enfin, le fier Monarque perdit patience, & ne dissimulant pas même qu'il pénétroit le motif de cette demande, il répondit, d'un air assez brusque, qu'un Empereur du Mexique n'étoit pas fait pour la prison, & que quand il seroit capable de s'abbaisser jusqu'à ce point, ses Sujets ne manqueroient pas de s'y opposer. Alors Cortez, prenant un ton plus ferme, lui déclara, que s'il cédoit de bonne grace, sans obliger les Espagnols de perdre le respect qu'ils avoient pour lui, il s'embarrassoit fort peu de la résistance de ses Sujets, contre lesquels il pourroit employer toute la valeur de ses Soldats, sans que l'amitié, qu'il vouloit entretenir avec lui, en reçût la moindre diminution. Cette dispute dura long-tems. Cortez se flattoit toûjours de l'emporter, par un mêlange de respect & de hauteur. Motezuma, qui commençoit à découvrir le péril où il étoit, se jetta sur diverses propositions.

Offres qu'il fait à Cortez.

Il offrit de faire arrêter Qualpopoca & tous les Officiers, pour les livrer entre les mains de Cortez. Il vouloit donner ses deux Fils en ôtages. Il répétoit, avec une vive agitation, qu'on ne devoit pas craindre qu'il prît la fuite & qu'il allât se cacher dans les Montagnes. Cortez refusoit toutes les offres. L'Empereur ne se rendoit point. Cependant il s'étoit passé trois heures, & les Officiers Espagnols commençoient à s'allarmer d'un si long délai.

Emportement de quelques Officiers Espagnols.

Velasquez de Leon dit hautement, dans son impatience, que les discours étoient inutiles, & qu'il falloit s'en saisir ou le poignarder. Motezuma voulut savoir, de Marina, ce qu'on disoit avec tant d'emportement.

Avec quelle adresse Marina détermine l'Empereur à se livrer aux Espagnols.

Cette habile Interpréte saisit l'occasion, pour l'embarrasser par de nouvelles allarmes; &, feignant de craindre que son discours ne fût entendu des Espagnols, elle lui répondit qu'il étoit en danger, s'il résistoit à des gens dont il connoissoit la résolution, & qui étoient assistés d'un secours extraordinaire du Ciel; qu'étant née dans son Empire, elle n'avoit en vûe que ses intérêts; que s'il consentoit sur le champ à suivre le Général étranger, elle lui garantissoit qu'il seroit traité avec tous les égards dûs à son rang; mais que s'il s'obstinoit à résister, elle ne répondoit pas de sa vie. Ce discours triompha de sa fierté. Il se leva brusquement, pour déclarer à Cortez qu'il se fioit à lui, qu'il étoit prêt à passer dans son Quartier; & que c'étoit la volonté des Dieux du Mexique, puisqu'ils permettoient que les persuasions des Espagnols l'emportassent sur toutes ses difficultés. Il appella aussi-tôt ses Officiers Domestiques, pour leur ordonner de préparer sa litière. Il nomma ceux qui devoient l'accompagner, après leur avoir dit que, par des raisons d'Etat, qu'il avoit concertées avec ses Dieux, il avoit résolu d'aller passer quelques jours dans le Palais de son Père. Ses Ministres, qu'il fit appeller aussi, reçurent ordre de communiquer sa résolution au Peuple. Il ajoûta qu'il l'avoit formée volontairement & pour le bien de l'Empire. D'un autre côté, chargeant un Capitaine de ses Gardes d'aller se saisir de Qualpopoca & de tous les Chefs de l'Armée, il lui remit, pour la sûreté de sa Commission, un Sceau qu'il portoit attaché au bras droit. En donnant publiquement tous ces ordres, il prioit Marina de les expliquer aux Espagnols, dans la crainte de leur donner de l'ombrage, & de s'exposer à quelque violence.

Il sortit de son Palais, avec une suite assez nombreuse. Les Espagnols étoient autour de sa litière, & le gardoient sous prétexte de l'escorter. Le bruit s'étant répandu dans toute la Ville que les Etrangers enlevoient l'Empereur, on vit aussi-tôt les rues pleines de Peuple, qui poussoit de grands cris, avec l'apparence d'un soulevement général. Les uns se jettoient à terre; d'autres témoignoient leur affliction par leurs larmes. L'Empereur prit un air gai & tranquille, qui appaisa ce tumulte, sur-tout lorsqu'ayant fait signe de la main, il eut déclaré, que, loin d'être Prisonnier, il alloit passer librement quelques jours avec les Etrangers, pour se divertir avec eux. En arrivant au Quartier des Espagnols, il fit écarter la foule, qui n'avoit pas cessé de le suivre, avec ordre, à ses Ministres, de défendre les assemblées tumultueuses sous peine de mort. Il fit beaucoup de caresses aux Soldats Espagnols, qui vinrent le recevoir avec les plus grandes marques de respect. Il choisit l'appartement qu'il vouloit occuper. On mit, à la vérité, des Corps-de-Garde à toutes les avenues. On doubla ceux du Quartier. On plaça des Sentinelles dans les rues. Aucune précaution ne fut oubliée. Mais les portes demeurérent ouvertes pour les Officiers de l'Empereur, que l'on connoissoit tous, & pour les Seigneurs Mexiquains, qui venoient lui faire leur Cour; avec cette réserve, que, sous prétexte d'éviter la confusion, on n'en admettoit qu'un certain nombre, à mesure que les autres étoient congediés. Dès le premier jour, Cortez rendit une visite au Monarque, après lui avoir fait demander Audience, avec les mêmes cérémonies qu'il avoit toûjours observées. Il le remercia d'avoir honoré cette Maison de sa présence, comme si son séjour y eût été libre; & ce Prince affecta de paroître aussi content, que si les Espagnols n'eussent pas été témoins de sa résistance. Il leur distribua, de sa main, quantité de présens, qu'il se fit apporter dans cette vûe; &, loin de découvrir, à ses Ministres, le secret de sa prison, il s'efforça de dissiper toutes leurs défiances, pour conserver du moins la dignité de son rang dans l'opinion des Mexiquains. Entre ceux qui ne pouvoient se persuader qu'il fût libre; les uns, condamnant la conduite de Qualpopoca, louèrent celle de leur Souverain, & donnoient le nom de grandeur d'ame à l'effort qu'il avoit fait d'engager sa liberté pour faire connoître son innocence. D'autres étoient persuadés que leurs Dieux, avec lesquels ils lui supposoient une communication familière, lui avoient inspiré ce qu'il y avoit de plus convenable à sa gloire. Les plus sages respectoient sa résolution, sans se donner la liberté de l'examiner, d'autant plus qu'il exerçoit les fonctions Impériales avec la même régularité. Il donnoit ses Audiences & tenoit son Conseil aux mêmes heures. Les affaires de l'Etat n'étoient pas plus négligées; &, ce qui surprenoit les Espagnols mêmes, chaque jour sembloit augmenter pour eux sa confiance.

Il est conduit au Quartier de Cortez.

Mesures qu'on y observe avec lui.

Il dissimule sa situation à ses Sujets.

Jugement qu'ils en portent.

On apportoit, du Palais Impérial, tout ce qui devoit être servi sur sa table. Le nombre des plats étoit beaucoup plus grand qu'il ne l'avoit jamais été; & ceux auxquels il n'avoit pas touché étoient aussi-tôt distribués aux Soldats Espagnols. Il connoissoit tous les Officiers par leurs noms, & l'on remarqua qu'il avoit même étudié la différence de leur génie & de leurs incli-

Conduite de Motezuma dans sa captivité.

FERNAND CORTEZ. 1519.

clinations (*q*). La familiarité (*r*), dans laquelle il vivoit avec eux, leur fit croire à la fin qu'il avoit oublié ses ressentimens, ou que les témoignages continuels, qu'il recevoit de leur respect & de leur affection, l'avoient persuadé qu'ils n'avoient en vûe que sa gloire & la justice (*s*). On lui expliquoit soigneusement les principes du Christianisme; & Cortez poussa le zèle jusqu'à demander une Assemblée des principaux Seigneurs de la Nation, pour leur représenter les absurdités de l'Idolâtrie, dans une harangue fort singulière, qu'Herrera nous a conservée (*t*). Mais elle fit aussi peu d'impression sur leur esprit, que les instructions particulières sur celui de Motezuma. Un miracle même, dont les Historiens font honneur à la foi de Cortez (*v*), ne put vaincre des cœurs endurcis par l'habitude de l'erreur & du vice.

Son obstination dans l'Idolâtrie.

CEPENDANT le Capitaine des Gardes, qui avoit été dépêché dans la Province des Totonaques, amena, chargés de chaînes, Qualpopoca & ses principaux Officiers. Ils s'étoient rendus sans résistance, à la vûe du Sceau Impérial. Cortez permit qu'ils fussent conduits droit à Motezuma, parce qu'il souhaitoit que ce Prince les obligeât de cacher qu'ils eussent agi par ses ordres. Ensuite ils lui furent amenés; & l'Officier, qui les conduisoit, lui dit, de la part de l'Empereur, qu'il pouvoit tirer d'eux la vérité, & les punir avec toute la rigueur qui convenoit à leur crime. Ils confessèrent d'abord qu'ils avoient rompu la Paix par une Guerre injuste, & qu'ils étoient coupables du meurtre d'Arguello, sans chercher à s'excuser par l'ordre de leur Maître: mais lorsqu'on leur eut déclaré qu'ils alloient être punis rigoureusement, ils s'accordèrent tous à rejetter leur faute sur lui. Cortez refusa d'écouter leur déposition, qu'il traita d'imposture. La cause fut jugée militairement; & les Coupables reçurent leur Sentence, qui les condamnoit à être brûlés vifs devant le Palais Impérial.

La mort d'Escalante & d'Arguello est vangée.

Sentence prononcée contre les Coupables.

ON délibera aussi-tôt sur la forme de l'exécution. Il parut important de ne la pas différer; mais, dans la crainte que Motezuma ne s'aigrît & ne voulût soutenir des Malheureux, dont tout le crime étoit réellement d'avoir exé-

(*q*) Il prit une affection particulière pour un Castillan, nommé *Pena*, qu'il combla de richesses, & sans lequel il ne pouvoit être un moment. *Herrera*, Liv. 8. Chap. 5.

(*r*) Il passoit les soirs à jouer, avec Cortez, au *Totoloque*, espèce de jeu de quilles, qui se jouoit avec de petites boules & de petites quilles d'or. Motezuma distribuoit son gain aux Soldats Espagnols, & Cortez donnoit le sien aux petits Officiers Mexiquains. Alvarado marquoit ordinairement, & favorisoit son Général. L'Empereur, qui s'en apperçut fort bien, le railloit agréablement de compter mal, & ne laissoit pas de l'engager chaque fois à prendre la même peine. *Solis*, Chap. 20. Soit qu'il fût naturellement doux & liberal, & que la disgrace l'eût ramené à son caractère naturel, soit qu'il se fît violence pour plaire aux Espagnols, il parvint à s'en faire aimer comme un Frère ou un Père. Herrera, *ubi suprà*.

(*s*) On lui accordoit quelquefois la liberté d'aller se promener sur le Lac, & se réjouir même dans ses Maisons de Plaisance; mais il étoit toûjours accompagné d'une Garde Espagnole, & d'un grand nombre de Tlascalans, qui le ramenoient le soir dans sa Prison. *Herrera*, Liv. 8. Chap. 4.

(*t*) *Ibidem*, Chap. 7.

(*v*) Ils racontent que la saison étant fort seche, & les Prêtres Idolâtres ayant demandé en vain de la pluye à leurs Dieux, Cortez en promit pour un jour marqué, & qu'il en tomba effectivement une fort abondante. *Ibid.* Chap. 6.

FERNAND CORTEZ. 1519.

exécuté ses ordres, Cortez forma un dessein, qui surpasse tout ce qu'on a vû jusqu'à présent de plus audacieux dans ses résolutions, & qui ne peut être justifié que par la facilité avec laquelle il avoit réduit ce Prince à se laisser conduire en Prison. Il se fit apporter des fers, tels qu'on les mettoit aux Espagnols qui avoient mérité cette punition; il se rendit à l'appartement de l'Empereur, suivi d'un Soldat, qui les portoit à découvert, de Marina, pour lui servir d'Interpréte, & d'un petit nombre de ses Capitaines; il ne se dispensa d'aucune des révérences & des autres marques de respect, qu'il rendoit ordinairement à ce Monarque; ensuite élevant la voix, d'un ton fier, il lui déclara que son Général & les autres Coupables étoient condamnés à mourir, après avoir confessé leur crime; qu'ils l'en avoient chargé lui même, en soutenant qu'ils ne l'avoient commis que par son ordre; que des indices si violens l'obligeoient de se purger, par quelque mortification personnelle; qu'à la vérité les Souverains n'étoient pas soumis aux peines de la Justice commune, mais qu'ils devoient reconnoître une Justice supérieure, qui avoit droit sur leurs Couronnes, & à laquelle ils devoient quelque satisfaction. Alors il commanda, d'un air ferme & absolu, qu'on lui mît les fers; & s'étant retiré, sans lui laisser le tems de répondre, il donna ordre qu'on ne lui permît aucune communication avec ses Ministres.

Célèbre audace de Cortez, qui met les fers aux mains de l'Empereur.

UN traitement si honteux jetta le malheureux Motezuma dans une si profonde consternation, que la force lui manqua également pour résister & pour se plaindre. Il fut long tems dans cet état, comme un Homme absolument hors de soi. Quelques-uns de ses Domestiques, qui étoient présens, accompagnoient sa douleur de leurs larmes, sans avoir la hardiesse de parler. Ils se jettoient à ses pieds, pour soutenir le poids de ses chaînes. Ils faisoient passer, entre sa chair & le fer, quelques morceaux d'une étoffe déliée, dans la crainte que ses bras & ses jambes ne fussent offensés. Lorsqu'il revint de cette espèce d'égarement, il donna d'abord quelques marques de chagrin & d'impatience; mais ces mouvemens s'appaisèrent bientôt, & son malheur lui parut une disposition du Ciel, dont il attendit la fin avec assez de constance. D'un autre côté, les Espagnols pressoient l'exécution des Coupables. Ils avoient reçu avis, quelques jours auparavant, que dans une des Maisons Impériales, nommée *Tlacochalco*, il y avoit un amas de lances, d'épées, de boucliers, d'arcs & de fléches, qu'ils craignirent de voir quelque jour employés contr'eux. Ils en avoient parlé à Motezuma, & ce Prince leur avoit répondu naturellement que c'étoit un ancien Magasin d'armes, tel que ses Prédécesseurs l'avoient toûjours eu; pour la défense de l'Empire. L'occasion leur parut favorable, pour se délivrer d'un sujet d'allarme. Ils employèrent toutes ces armes à composer le bucher, dans lequel Qualpopoca & ses Complices furent brûlés (x). Cette action eut pour témoins tous les Habitans de la Ville, sans qu'on entendît aucun bruit qui pût causer le moindre soupçon. Il sembloit, dit un grave Historien (y), qu'il fût tombé, sur les Mexiquains, un esprit d'étour-

Consternation de Motezuma & de ses Sujets.

Exécution de la Sentence portée contre les Meurtriers d'Arguello.

(x) Herrera, *Liv.* 8. *Chap.* 8.

(y) Solis, *Liv.* 3. *Chap.* 20.

FERNAND CORTEZ. 1519.

tourdissement, qui tenoit tout à la fois de l'admiration, de la terreur & du respect. Leur surprise étoit extrême, de voir exercer une Jurisdiction absolue, par des Etrangers, qui n'avoient au plus que le caractère d'Ambassadeurs d'un autre Prince; mais ils n'avoient pas la hardiesse de mettre en question un pouvoir qu'ils voyoient établi par la tolerance de leur Souverain. D'ailleurs, ils avoient condamné la conduite de Qualpopoca; & son crime leur parut d'autant plus odieux, qu'il en chargeoit son Maître, quoique ce Prince n'eût pas cessé de le desavouer. Mais, n'attirons point Cortez au Tribunal de la raison. S'il n'étoit pas enivré lui-même, par l'excès de ses prospérités, il faut supposer que sa prudence le conduisoit par des règles que les Historiens ont ignorées, & qui étoient alors les plus sages, parce qu'elles étoient les plus convenables aux circonstances.

Comment Cortez ôte les fers à l'Empereur.

Après l'exécution, il se hâta de retourner à l'Appartement de Motezuma, qu'il salua d'un air gai & caressant. Il lui dit qu'on venoit de punir des Traîtres, qui avoient eu l'insolence de noircir la réputation de leur Souverain; & l'ayant félicité du courage qu'il avoit eu lui-même de satisfaire à la justice du Ciel par le sacrifice de quelques heures de liberté, il lui fit ôter ses fers. Quelques Relations assurent qu'il se mit à genoux, pour les lui ôter de ses propres mains. Ce Monarque humilié s'applaudit du retour apparent de sa grandeur, avec des transports si vifs, qu'il ne cessoit pas d'embrasser Cortez & de lui exprimer sa joye. Tandis qu'il s'y livroit sans mesure, le Général Espagnol, par un autre trait de cette Politique, qu'il savoit transformer en générosité, donna ordre en sa présence qu'on levât toutes les Gardes, & lui dit que la cause de sa détention ayant cessé, il étoit libre de se retirer dans son Palais. Mais il savoit que cette offre ne seroit point acceptée. On avoit entendu dire, à Motezuma, que jusqu'au départ des Espagnols il n'étoit plus de sa dignité de se séparer d'eux, parce qu'il perdroit l'estime de ses Sujets, s'ils pouvoient s'imaginer qu'il tînt sa liberté d'une main étrangère. C'étoit Marina, qui lui avoit inspiré ce sentiment, par l'ordre même de Cortez, qui n'avoit pas cessé d'employer l'adresse, pour le retenir dans sa prison, Cependant, quoique ce motif conservât sur lui toute sa force, il eut honte de l'avouer; & prenant un autre prétexte, dont il crut se faire un mérite dans l'esprit des Espagnols, il répondit que leur propre intérêt ne lui permettoit pas de les quitter, parce que sa Noblesse & son Peuple le presseroient de prendre les armes contr'eux. Cortez loua sa générosité, & lui rendit graces de l'attention qu'il faisoit à ses Amis: nouvelle ruse, qui servit à rétablir toutes les apparences de la bonne foi, entre des gens qui croyoient se tromper mutuellement. Elle se soutint, avec des affectations, dont le récit blesse quelquefois la vraisemblance (z).

Artifices par lesquels il ménage l'esprit de ce Prince.

Il entreprend de se rendre maître des passages du Lac.

Dans cet intervalle, Cortez n'oublia aucune des précautions qui pouvoient établir sa sûreté. Les Historiens n'expliquent point quels étoient particulièrement ses desseins; mais ayant nommé Sandoval, pour succeder à d'Escalante dans le Gouvernement de Vera-Cruz, il se fit apporter les mâts, les voiles, la ferrure, & tous les agrets des Navires qu'il avoit fait cou-

(z) Solis, *Liv.* 4. *Chap.* 1.

couler à fond. Il ne pouvoit oublier ce que les Tlascalans avoient entendu, sur la facilité de rompre les Chaussées & les Ponts; & son dessein étoit de faire construire deux Brigantins dans Mexico, pour se rendre maître des Passages du Lac. Il fit agréer cette entreprise à Motezuma, sous le prétexte de lui donner quelque idée de la Marine de l'Europe. Ce Prince lui fournit du bois; & les Charpentiers Espagnols achevèrent en peu de tems un ouvrage, qui devint un nouveau sujet d'admiration pour les Mexiquains. On s'en servit pour faire des Promenades & des Chasses, qui donnèrent occasion, à Cortez, d'observer toutes les parties du Lac. En même tems, il s'informoit de la grandeur & des limites de l'Empire; & les questions, qu'il faisoit sur une matière si délicate, étoient amenées si habilement, que loin d'en concevoir aucun soupçon, l'Empereur lui fit dessiner, par ses Peintres, une espèce de Carte, qui représentoit l'étendue & la situation de ses Etats. Dans ces explications, les Provinces, d'où l'on tiroit l'or, furent nommées; & Cortez, qui tendoit, par mille détours, à cette importante connoissance, offrit aussi-tôt d'y envoyer quelques Espagnols, qui entendoient parfaitement le travail des Mines. Sa proposition fut acceptée. Motezuma lui apprit alors que les plus riches étoient dans la Province de *Zacatuta*, du côté du Sud, à douze journées de Mexico; & dans celle de *Chivantla*, située au Nord, qui ne dépendoit pas à la vérité de son Empire, mais où son nom étoit assez respecté pour garantir ceux qui feroient ce Voyage sous sa protection. Il lui nomma aussi le Pays des *Zapotecas*, en lui promettant des Guides, qui connoissoient tous ces lieux. Cortez choisit *Umbria* & *Pizarre*, pour une Commission qui fut briguée de tous les Espagnols. Ils partirent avec quelques Soldats de leur Nation, & une bonne Escorte d'Indiens. Umbria, qui revint le premier, apporta trois cens marcs d'or, & rendit témoignage que les Mines du Sud étoient fort abondantes. Pizarre apporta mille marcs de celles du Nord (*a*).

Il s'informe des Mines du Mexique.

Il y envoye quelques-uns de ses Officiers.

C'EST pendant leur Voyage, qu'on place une entreprise beaucoup plus dangereuse, qui est rapportée avec une sorte de faste par les Historiens originaux, comme le plus glorieux exploit de Cortez, & sur laquelle néanmoins Solis fait naître des doutes (*b*). Elle regarde la Religion, dont on prétend que

Entreprise qu'il forme pour détruire l'Idolâtrie.

(*a*) Herrera, *Liv.* 9. *Chap* 1.

(*b*) Il est important de les rapporter, pour donner plus de crédit à tout ce qui vient d'un Ecrivain si mesuré. „ Bernard Diaz „ assure, dit-il, qu'on se détermina, dans „ le même tems, à mettre en pièces toutes „ les Idoles du Mexique, & à convertir en „ Eglise le principal Temple de cette Ville. „ Lopez de Gomara, qui s'accorde quelquefois avec cet Auteur sur ce qui paroît „ le moins vraisemblable, avance la même „ chose. Ils assurent que les Espagnols sortirent de leur Quartier dans la résolution „ d'exécuter ce projet, malgré les prières & „ la résistance de Motezuma; que les Sacrificateurs prirent les armes, & que toute „ la Ville se souleva pour défendre ses Dieux; „ qu'enfin la considération de la Paix obligea Cortez de laisser les Idoles en repos, „ se contentant d'élever, dans le Temple „ même, un Autel sur lequel on plaça une „ Croix & une Image de la Sainte Vierge; „ qu'on y célébra solemnellement la Messe; „ que cet Autel y subsista long-tems par les „ soins des Sacrificateurs, qui s'appliquoient „ à le tenir propre & à le parer. Herrera „ confirme cette Relation, & la pousse encore plus loin, par des circonstances outrées. Il nous représente une Procession „ fort dévote, quoique faite les armes à la „ main,

FERNAND CORTEZ. 1519.

Elle irrite les Seigneurs Mexiquains.

que le zèle transporta Cortez jusqu'à le faire entrer à force ouverte dans le principal Temple de Mexico, pour y faire célébrer la Messe au milieu des Idoles. Ceux qui croyent ce récit injurieux pour sa prudence, & qui le traitent de fiction, conviennent, du moins, que son emportement, contre l'Idolâtrie, allarma les Sacrificateurs. Cacumatzin, Prince de Tetzuco, animé par leurs sollicitations, prit ce prétexte pour se déclarer fortement contre les Espagnols. Il y joignit celui de rendre la liberté à Motezuma, & de soutenir tout-à-la-fois l'honneur de ses Dieux & de son Souverain. Quoique ces spécieux motifs ne fussent qu'un double voile pour couvrir l'ambition qui le faisoit aspirer au Trône, il les fit valoir avec tant de force & d'adresse, qu'ayant engagé, dans sa cause, un grand nombre de Seigneurs, qui n'attendoient que l'occasion pour faire éclater leur haine contre les Etrangers, il se vit bientôt à la tête d'un Parti formidable. A cette nouvelle, Cortez résolut d'employer les armes, pour étouffer la revolte dans sa naissance. Mais l'Empereur, qui pénétra l'intention réelle de son Neveu, & qui, dans l'illusion où les Espagnols l'entretenoient sur sa liberté, ne mettoit plus de différence entre leurs intérêts & les siens, trouva des voyes plus courtes pour arrêter les Rebelles. L'ascendant, qu'il conservoit encore sur quelques-uns des plus puissans, & les récompenses, qu'il leur fit offrir en secret, les disposèrent à trahir leur Chef. Cacumatzin fut arrêté par ses propres Complices, & conduit au Quartier des Espagnols, où Cortez demanda que sa punition fût bornée à la perte de son Domaine, qui fut transporté à *Cucuzca* son Frère (*c*).

Conspiration étouffée dans l'origine.

Politique de Motezuma.

CEPENDANT, lorsque le calme eut succedé à cette révolution, l'Empereur ouvrit les yeux sur le danger dont il étoit sorti. En réfléchissant sur sa situation, il lui parut que les Espagnols faisoient un long séjour dans sa Capitale. Quoiqu'il ne pût lui tomber dans l'esprit qu'un si petit nombre d'Etrangers en voulussent à sa Couronne, il s'appercevoit de la diminution de son autorité parmi ses propres Sujets, & la Guerre, qu'il venoit d'éteindre, pouvoit se rallumer. Il sentoit la nécessité d'engager Cortez à presser son départ; mais sa fierté lui donnoit de la repugnance pour une ouverture qui renfermoit l'aveu de ses craintes; sans compter que l'impression du premier avis de Marina duroit encore, & l'allarmoit pour la sûreté de sa Per-

„ main, pour accompagner les saintes Images jusqu'au Temple. Il rapporte l'Oraison que Cortez fit devant le Crucifix, & il place, dans cette occasion, le Miracle de la pluye accordée à la dévotion du Général. On ne fera point de réflexion sur l'embarras où Cortez se seroit jetté, en garantissant, aux Infidèles, un Miracle qui devoit être une preuve de la vérité de sa Religion: mais quand on voudroit attribuer cette imprudence à l'ardeur de son zèle, elle paroîtra choquer la raison, si l'on considère ses lumières, le savoir du Père Olmedo son Aumônier, & l'obstination de Motezuma & de ses Sujets, qui n'avoient donné aucune marque de penchant pour le Christianisme. D'ailleurs, on ne se contente point de placer la Croix dans un lieu détestable; on la commet encore à la discrétion des Sacrificateurs idolâtres, exposée à leurs irrévérences, on fait célébrer les plus saints Mystères de la Religion au milieu des Idoles. Voilà les attentats qu'on ôse donner non-seulement pour vrais, mais comme glorieux & mémorables. C'est au Lecteur à décider sur la qualité de ces éloges ". Solis, *ubi suprà*.

(*c*) Herrera, *Liv.* 9. *Chap.* 2. & *suiv.* Solis, *Liv.* 4. *Chap.* 2.

Personne. Ces incertitudes produisirent une résolution fort étrange. Il conçut que le moyen de se délivrer honnêtement des Espagnols étoit de marquer une extrême impatience de se lier avec leur Prince, & non-seulement de les charger de richesses, qu'il les presseroit de lui porter en son nom, mais de lui rendre, entre leurs mains, un hommage solemnel, en qualité de Successeur de Quezalpoal & de premier Propriétaire de l'Empire du Mexique. Cette proposition, qu'il trouva le moyen de leur faire assez adroitement, étoit, en effet, ce qu'il y avoit de plus propre à flatter leur avarice & leur ambition. Aussi Cortez parut-il extrêmement satisfait, de se voir offrir ce qu'il n'auroit ôsé demander. Il pénétra néanmoins l'artifice; mais, quelles que pussent être ses vûes, sur lesquelles il ne s'étoit encore ouvert à personne, il prit le parti d'accepter les avantages qu'on lui présentoit, sans renoncer au fond de son entreprise, sur lequel il remettoit à s'expliquer après l'arrivée des ordres qu'il attendoit d'Espagne.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Cortez la fait tourner à son avantage.

Motezuma fait hommage de ses Etats à l'Espagne.

Motezuma ne differa point à faire assembler ses Caciques. Ils se rendirent dans l'Appartement qu'il occupoit, au Quartier des Espagnols. Diaz assure qu'il eut avec eux une longue Conférence, à laquelle Cortez ne fut point appellé, pour les disposer apparemment à goûter ses propositions. Mais, dans une autre Assemblée, où il tenoit la première Place après l'Empereur, avec les Interprêtes & quelques-uns de ses Capitaines, Motezuma fit une courte exposition de l'origine des Mexiquains, de l'expédition des Navatlaques, des prodigieux Exploits de Quezalpoal, leur premier Empereur, & de la Prophétie qu'il leur avoit laissée, en partant pour la Conquête des Pays Orientaux. Ensuite, ayant établi, comme un principe incontestable, que le Roi d'Espagne, Souverain de ces Régions, étoit le légitime Successeur de Quezalpoal, promis tant de fois par les Oracles, & desiré si ardemment de toute la Nation, il conclut qu'on devoit reconnoître, dans ce Prince, un droit héréditaire, qui appartenoit au sang dont il étoit descendu. Il ajoûta, que s'il étoit venu en personne, au lieu d'envoyer ses Ambassadeurs, la justice auroit obligé les Mexiquains de le mettre en possession de l'Empire; & que lui-même, qu'ils reconnoissoient pour leur Souverain, il auroit remis sa Couronne à ses pieds, pour lui en laisser la disposition absolue, ou pour la recevoir de sa main: mais que la même raison l'obligeoit de lui en faire hommage dans la personne de ceux qui le représentoient, & de joindre, à cette déclaration, la plus riche partie de ses trésors; & qu'il souhaitoit que tous les Caciques de l'Empire suivissent son exemple, par une contribution volontaire de leurs biens, pour se faire un mérite de leur zèle aux yeux de leur premier Maître (*d*).

Son motif dans cette étrange démarche.

La résolution de Motezuma paroîtroit incroyable, après l'opinion qu'on a dû prendre de sa puissance, & plus encore après les premières idées qu'on a données de son caractère, si l'on ne se rappelle qu'il se croyoit menacé de la perte de son Empire, & que cette crainte l'avoit disposé à toutes sortes d'humiliations. Il ne paroît pas moins, que son orgueil souffroit une mortelle violence. Tous les Historiens conviennent qu'en prononçant le terme d'hommage, il s'arrêta quelques momens, & qu'il ne put retenir ses larmes. Cor-

(*d*) Solis, *Chap.* 3.

FERNAND CORTEZ. 1519.

Ses regrets.

Adresse de Cortez.

Cortez, s'il faut s'en rapporter aux mêmes témoignages, voyant que la douleur du Souverain faisoit impression sur les Caciques, se hâta de les rassurer, en leur déclarant que l'intention du Roi son Maître n'étoit pas d'introduire une nouvelle forme de Gouvernement dans l'Empire, & qu'il ne demandoit que l'éclaircissement de ses droits en faveur de ses Descendans; mais qu'au reste il étoit si éloigné du Mexique, & partagé par tant d'autres soins, qu'on ne verroit peut-être de long-tems l'effet des anciennes prédictions. Mais il n'en accepta pas moins la disposition qui venoit de se faire en faveur des Espagnols (*e*).

Présens qu'il reçoit de l'Empire du Mexique.

CETTE fameuse cérémonie, qui a fait le principal titre de l'Espagne pour justifier la Conquête du Mexique, fut accompagnée de toutes les formalités qui pouvoient lui faire mériter le nom d'Acte national (*f*). Peu de jours après, Motezuma fit remettre, à Cortez, les riches présens qu'il tenoit prêts. C'étoient quantité d'ouvrages d'or, curieusement travaillés, des figures d'Animaux, d'Oiseaux & de Poissons, du même métal; des Pierres précieuses, sur-tout un grand nombre de celles que les Mexiquains nommoient *Chalcuites*, de la couleur des Emeraudes, & qui leur tenoient lieu de Diamans; de fines étoffes de coton; des tableaux & des tapisseries, d'un tissu des plus belles plumes du Monde; enfin, tout l'or qui se trouvoit en masse dans la Fonderie Impériale. Les Caciques, ayant apporté leur contribution de toutes les Provinces, cet amas de richesses monta bientôt, en or seulement, à plus de six cens mille marcs (*g*), que Cortez prit le parti de faire fondre en lingots de différens poids, & dont il tira le quint pour lui, après avoir levé celui du Roi d'Espagne. Il se crut en droit de prendre aussi les sommes, pour lesquelles il se trouvoit engagé dans l'Isle de Cuba. Le reste fut partagé entre les Officiers & les Soldats, en y comprenant ceux qu'on avoit laissés à Vera-Cruz. Quelque soin qu'on pût apporter à mettre une juste proportion dans les parts, il étoit difficile d'aller au-devant de toutes les plaintes, entre des gens dont l'avarice étoit égale, & qui ne se rendoient point justice sur l'inégalité du mérite & des droits; mais Cortez, avec un desintéressement digne de sa grandeur d'ame, fournit, de son propre fond, ce qui manquoit à la satisfaction de ceux qui se croyoient maltraités.

Distribution qu'il en fait.

Motezuma le presse de quitter ses Etats.

MOTEZUMA n'eut pas plutôt rempli ses engagemens, qu'il fit rappeller le Général Espagnol. Celui qui fut chargé de cet ordre étoit un Soldat de Cortez, que ce Prince avoit pris en affection, parce qu'il parloit déja facilement la Langue Mexiquaine, & qui avoit remarqué, pendant la nuit précédente, que plusieurs Seigneurs & quelques Prêtres s'étoient introduits secrétement dans l'Appartement Impérial. Cortez, allarmé d'un message qui venoit à la suite d'une Conférence, dont on lui avoit fait mystère, se fit accompagner de douze de ses plus braves Soldats. Il fut surpris de trouver, sur le visage de l'Empereur, un air de sévérité qu'il n'y avoit jamais vû pour lui. Ses soupçons augmentèrent lorsqu'il se vit prendre par la main, & conduire dans une Chambre intérieure, où ce Prince, l'ayant prié

(*e*) Solis & Herrera, *ibidem*. Chap. 4.

(*f*) Herrera, *ubi suprà*, Chap. 4. Solis, (*g*) *Ibidem*.

prié gravement de l'écouter, lui déclara qu'il étoit tems de partir, puisqu'il ne lui restoit rien à demander, après avoir reçu toutes ses dépêches; que les motifs, ou les prétextes de son séjour ayant cessé, les Mexiquains ne pourroient se persuader qu'un plus long retardement ne couvrît pas des vûes dangereuses. Cette courte explication, qui paroissoit préméditée, & même accompagnée d'un air de menace, allarma si vivement Cortez, qu'il ordonna secrétement, à un de ses Capitaines, de faire prendre les armes aux Soldats, & de les tenir prêts à défendre leur vie. Cependant, ayant rappellé toute sa modération, il prit un visage plus tranquille pour répondre à l'Empereur, qu'il pensoit lui-même à retourner dans sa Patrie, & qu'il avoit déja fait une partie de ses préparatifs; mais qu'on n'ignoroit pas qu'il avoit perdu ses Vaisseaux, & qu'il demandoit du tems & de l'assistance pour construire une nouvelle Flotte.

Réponse qu'il fait à ce Prince.

On prétend que l'Empereur avoit cinquante mille Hommes armés, & qu'il étoit déterminé à soutenir sa résolution par la force. Mais, comme il ne vouloit rompre qu'à l'extrêmité, sa joye fut si vive, de voir le Général disposé à le satisfaire, que l'ayant embrassé avec transport, il lui protesta que son intention n'étoit point de précipiter le départ des Espagnols, sans leur fournir ce qui étoit nécessaire à leur Voyage, & qu'il alloit donner des ordres pour la construction des Vaisseaux. Il ajoûta dans cette effusion de cœur, avec une imprudence qui fit pénétrer ses motifs, qu'il lui suffisoit, pour obéir à ses Dieux & pour appaiser les plaintes de ses Sujets, d'avoir déclaré qu'il faisoit attention à leurs demandes. Ce langage fit aisément juger qu'il étoit violemment combattu par la Religion & la Politique. Cortez, informé, en effet, que les Sacrificateurs avoient demandé son départ au nom des Idoles, avec d'horribles menaces, prit le parti de céder à l'orage par toutes les apparences d'une prompte soumission. Les ordres furent donnés pour rassembler des Ouvriers sur la Côte, & le départ des Espagnols fut publié. Motezuma nomma les Bourgs qui devoient contribuer au travail, & les lieux où les bois devoient être coupés. Cortez fit partir aussi ses Charpentiers, avec ce qui lui restoit de cordages & de fer. Il ne s'entretint, en public, que de l'ouvrage auquel il paroissoit donner tous ses soins dans l'éloignement. Mais il avoit chargé ceux qui en avoient la conduite, de faire naître des obstacles & des contre-tems. En un mot, son but, sur lequel il se vit forcé de s'ouvrir à ses Officiers, étoit de se maintenir à toute sorte de prix dans cette Cour, & d'y faire un Etablissement qui le mît en état de braver toutes les forces de l'Empire. Il vouloit gagner du tems, jusqu'au retour de Montejo qu'il avoit envoyé en Espagne, & qu'il espéroit de voir revenir avec un puissant secours, ou du moins avec des ordres de l'Empereur, pour autoriser son entreprise; & s'il se trouvoit réduit, par la violence, à quitter le Poste qu'il occupoit dans la Capitale, il se promettoit du moins de s'arrêter à Vera-Cruz, où, se couvrant des Fortifications de cette Place, & s'appuyant du secours de ses Alliés, il se croyoit capable de faire tête assez long-tems, aux Mexiquains, pour attendre des nouvelles d'Espagne (b).

Dissimulation des Espagnols. 1520.

Projet de Cortez.

PEN-

(b) Ibidem.

FERNAND CORTEZ. 1520.

Arrivée de dix-huit Vaisseaux Espagnols.

PENDANT qu'il rapportoit tout à ce grand projet, Motezuma fut averti, par ses Courriers, qu'on avoit vû paroître, sur la Côte, dix-huit Navires étrangers; & la description qu'il reçut de cette Flotte, par les portraits qui tenoient lieu d'écriture aux Mexiquains, ne lui laissant aucun doute qu'elle ne fût Espagnole, il fit appeller aussi-tôt le Général, pour lui déclarer, en lui montrant ses peintures, que les préparatifs, qu'on faisoit pour son départ, devenoient inutiles, lorsqu'il pouvoit s'embarquer sur des Vaisseaux de sa Nation. Cortez regarda ces tableaux avec plus d'attention que d'étonnement. Quoiqu'il ne comprît rien aux caractères qui leur servoient d'explication, il crut reconnoître l'habit Espagnol & la fabrique des Vaisseaux de l'Europe. Son premier mouvement fut un transport de joye, proportionné à la faveur qu'il recevoit du Ciel, en voyant arriver une Flotte si puissante, qu'il ne pouvoit prendre que pour le secours qu'il attendoit sous les ordres de Montejo. Mais, dissimulant sa satisfaction, il se contenta de répondre qu'il ne tarderoit point à partir, si ces Vaisseaux retournoient bientôt en Espagne; & sans être plus surpris que l'Empereur eût reçu les premiers avis de leur arrivée, parce qu'il connoissoit l'extrême diligence de ses Courriers, il ajoûta, que les Espagnols, qu'il avoit laissés à Zampoala, ne pouvant manquer de l'informer bientôt des mêmes nouvelles, on apprendroit d'eux, avec plus de certitude, la route de cette Flotte, & l'on verroit s'il étoit nécessaire de continuer les préparatifs. Motezuma parut goûter cette réponse, & reprit toute sa confiance pour les Espagnols.

Cortez continue de ménager l'Empereur.

Occasion qui avoit amené une Flotte Espagnole au Mexique.

IL étoit vrai qu'une Flotte étrangère s'étoit approchée des Côtes du Mexique; & les Lettres de Sandoval, Gouverneur de Vera-Cruz, apportèrent bientôt d'autres lumières à Cortez. Mais la liaison des événemens oblige de reprendre ici le Voyage de Montejo & de Porto-Carrero, qu'il avoit envoyés en Espagne. Ils étoient partis de Vera-Cruz, le 16 de Juillet de l'année précédente, avec l'ordre précis de prendre leur route par le Canal de Bahama, sans toucher à l'Isle de Cuba. Leur Navigation fut heureuse; mais ils s'étoient exposés au dernier danger, par une imprudence, dont aucun Historien ne les excuse. Montejo avoit une Habitation dans l'Isle de Cuba. Il ne put se voir à la hauteur du Cap Saint-Antoine, sans proposer à son Collegue d'y relâcher, sous prétexte d'y prendre quelques rafraîchissemens. Ce lieu étant fort éloigné de la Ville de San-Yago, où Diego de Velasquez faisoit sa résidence, il lui parut peu important de s'écarter un peu des ordres du Général. Cependant c'étoit risquer, non-seulement son Vaisseau & le riche présent qu'il avoit à Bord, mais encore toute la négociation qui lui avoit été confiée. Velasquez, que la jalousie tenoit fort éveillé, n'avoit pas manqué de répandre des Espions sur toute la Côte, pour être averti de tous les événemens. Il craignoit que Cortez n'envoyât quelque Navire à Saint-Domingue, pour y rendre compte de sa découverte, & demander du secours à ceux qui gouvernoient cette Isle. Ses Espions lui ayant appris l'arrivée de Montejo, il dépêcha deux Vaisseaux bien armés, avec ordre de se saisir de celui de Cortez. Ce mouvement fut si prompt, que Montejo eut besoin de toute l'habileté du Pilote Alaminos, pour échaper

Voyage de Montejo & de Porto-Carrero.

Avis que le Gouverneur de Cuba en avoit eu.

per d'un péril, qui mit au hazard la Conquête de la Nouvelle Espagne (*i*).

Fernand Cortez. 1520.

Les Envoyés de Cortez arrivent en Espagne.

Le reste de sa Navigation fut heureux jusqu'à Seville, où il arriva dans le cours du mois d'Octobre de la même année. Mais il y trouva les conjonctures peu favorables à ses prétentions. Diego de Velasquez avoit encore, dans cette Ville, les mêmes Envoyés qui avoient obtenu pour lui l'Office d'Atelantade, & qui attendoient un embarquement pour retourner à Cuba. Surpris de voir paroître un Vaisseau de Cortez, ils employèrent tout le crédit qu'une longue négociation leur avoit fait acquérir auprès des Ministres, pour faire valoir leurs plaintes à la *Contratacion*; nom qu'on avoit déja donné au Tribunal des Indes. Benoît *Martin*, Aumônier de Velasquez, représenta vivement que le Navire & sa Charge appartenoient au Gouverneur de Cuba, son Maître, comme le premier fruit d'une Conquête qui lui étoit attribuée par ses Commissions; que Fernand Cortez étant entré furtivement, & sans autorité, dans les Provinces de la Terre-ferme, avec une Flotte équipée aux fraix de Velasquez, Montejo & Porto-Carrero, qui avoient l'audace de se présenter en son nom, méritoient d'être punis sévérement, ou du moins qu'on devoit se saisir de leur Vaisseau jusqu'à ce qu'ils eussent produit les titres sur lesquels ils fondoient leur Commission. Velasquez s'étoit fait tant d'Amis par ses présens, que les représentations de ses Agens furent écoutées. On saisit le Navire & ses effets, en laissant néanmoins, aux Envoyés de Cortez, la liberté d'en appeller à l'Empereur.

Leur Vaisseau est saisi, par le crédit des Amis de Diego de Velasquez.

Ce Prince étant alors à Barcelone, les deux Capitaines & le Pilote se hâtèrent de prendre le chemin de cette Ville; mais ils y arrivèrent la veille du départ de la Cour, qui se rendoit à la Corogne, où les Etats de Castille avoient été convoqués. Ils jugèrent, avec prudence, qu'une affaire de si grand poids ne devoit pas être traitée dans l'agitation d'un voyage; & s'étant informés de la marche de l'Empereur, qui devoit aller prendre congé de la Reine Jeanne sa Mere, après la tenue des Etats, & passer quelque tems avec elle, pour se rendre ensuite en Allemagne, où il étoit appellé par les cris de l'Empire, ils résolurent de l'attendre à Tordesillas, séjour ordinaire de cette Princesse. Dans l'intervalle, ils employèrent le tems à visiter Martin Cortez, Père de Fernand. Outre la satisfaction de le consoler

Ils portent leurs plaintes à la Cour, avec le Père de Cortez.

(*i*) Diaz del Castillo l'accuse d'avoir mal reconnu ce qu'il devoit à la confiance de Cortez. Il prétend qu'il ne visita son habitation, que dans le dessein de retarder son voyage, & de donner, à Velasquez, le tems de se saisir du Navire; qu'il lui écrivit une Lettre, dont un Matelot fut chargé, & que ce Messager la porta, nageant entre deux eaux. Mais il paroît se contredire ensuite, lorsqu'il rapporte avec quelle ardeur & quelle activité Montejo combattit, à la Cour d'Espagne, les Agens de Velasquez. Il ajoûte faussement que les Envoyés de Cortez ne trouvèrent point l'Empereur Charles en Espagne. D'autres particularités, sur lesquelles il est certain qu'il se trompe, doivent donner une juste défiance pour son témoignage sur tout ce qu'il n'avoit pas vû de ses propres yeux; & c'est la raison qui ne le fait citer ici qu'avec beaucoup de réserve. Alaminos ne trouva point d'autre moyen, pour sauver le Vaisseau de Cortez, que de reprendre par le Canal de Bahama, dont il furmonta le premier les rapides courans, pour se jetter promptement en pleine Mer. *Solis*, Liv. 3. Chap. 1.

FERNAND CORTEZ. 1520.

soler par de glorieuses nouvelles, qui devoient lui causer autant de joye que d'admiration, ils avoient conçu, que s'ils pouvoient l'engager à se rendre à la Cour avec eux, la présence de ce vénérable Vieillard donneroit beaucoup de force aux demandes de son Fils. En effet, l'ayant déterminé à les accompagner, ils ne trouvèrent que de la faveur dans leur première Audience. Un heureux incident servit encore à lever les difficultés. Les Officiers de la Contratacion n'ayant osé comprendre, dans leur saisie, le présent qui étoit destiné à l'Empereur, il arriva précisément à Tordesillas dans le tems que les Envoyés de Cortez avoient choisi pour s'y présenter. Cette conjoncture les fit écouter avec d'autant plus de plaisir, que toutes les merveilles, qu'ils avoient à raconter, étoient soutenues par des témoignages présens. Ces bijoux d'or, aussi précieux par l'industrie du travail que par leur matière, ces curieux ouvrages de plume & de coton, ces Captifs Indiens, qui applaudissoient eux-mêmes aux grandes actions de leurs Conquérans, passèrent pour autant de preuves, qui donnoient de l'autorité à des Relations incroyables (*k*).

Ils sont reçus favorablement.

AUSSI furent-elles écoutées avec toute l'admiration qu'on avoit eue pour les premières découvertes des Colombs. L'Empereur, après avoir fait rendre à Dieu des graces solemnelles, pour la gloire qui étoit réservée à son règne, eut diverses Conférences avec les deux Capitaines & le Pilote; & vraisemblablement il auroit décidé en leur faveur, s'il ne lui étoit survenu des affaires plus pressantes, qui le mirent dans la nécessité de hâter son départ. La Requête de Cortez fut renvoyée au Cardinal Adrien, & au Conseil qui avoit été nommé pour l'assister, avec ordre, à la vérité, de favoriser la Conquête de la Nouvelle Espagne, mais de trouver aussi des expédiens pour sauver les prétentions de Velasquez. Le Président du Conseil des Indes étoit toûjours ce même Fonseca, alors Evêque de Burgos, qui, après avoir été si long-tems l'Ennemi des Colombs, ne s'étoit pas moins prévenu contre Cortez. Son penchant déclaré pour le Gouverneur de Cuba lui fit diffamer ouvertement l'Expédition du Mexique, comme un crime, dont les conséquences étoient dangereuses pour l'Espagne. Non-seulement il soutint que la conduite de l'entreprise appartenoit à Velasquez, & qu'elle ne pouvoit lui être ôtée sans injustice; mais, insistant sur le caractère de Cortez, il prétendit qu'on ne pouvoit prendre de confiance aux intentions d'un Avanturier, qui avoit commencé par une revolte scandaleuse contre son Bienfaiteur & son Maître, & que, dans des Contrées éloignées, on ne devoit attendre que des desordres d'une si mauvaise source. Il protesta de tous les malheurs, que l'avenir présentoit à son imagination. Enfin, ses remontrances ébranlèrent le Cardinal & les Ministres du Conseil, jusqu'à leur faire prendre le parti de remettre leur décision au retour de l'Empereur (*l*). L'unique grace, qu'ils accordèrent pendant ce délai, à Martin Cortez & aux Envoyés, fut une médiocre provision sur les effets saisis, pour fournir à leur subsistance en Espagne.

Obstacles qui s'opposent au succès de leur Commission.

Diego de Velasquez en est averti.

D'UN autre côté, l'Aumônier de Velasquez ayant saisi la première occasion pour informer son Maître de l'arrivée du Vaisseau de Cortez, & de l'ac-

(*k*) Herrera & Solis, *ibidem*. (*l*) *Ibidem*.

l'accueil que ses Envoyés avoient reçu à la Cour, cette nouvelle, jointe au titre d'Adelantade, dont le Gouverneur de Cuba se voyoit honoré, réveilla si vivement sa colère & ses prétentions, qu'il résolut d'équiper une puissante Flotte, pour ruiner Cortez & ses Partisans. L'intérêt, qu'il y fit prendre à tous les siens, en partageant d'avance, avec eux, les trésors qu'il devoit tirer des Régions conquises, le rendit capable d'assembler, en peu de tems, huit cens Hommes d'Infanterie Espagnole, quatre-vingts Cavaliers, & dix ou douze piéces d'Artillerie, avec une abondante provision de vivres, d'armes & de munitions. Il nomma, pour commander cette Armée, Pamphile de Narvaez, né à Valladolid; Homme de mérite & fort consideré, mais trop attaché à ses opinions, qu'il soutenoit avec quelque dureté. Il lui donna la qualité de son Lieutenant, en prenant lui-même celle de Gouverneur de la Nouvelle Espagne, & l'ordre secret de s'attacher particuliérement à se saisir de Cortez.

Il se hâte d'équiper une Flotte.

Pamphile de Narvaez est nommé pour la commander.

Les Jéronimites, qui présidoient encore à l'Audience Royale de Saint-Domingue, furent instruits de ces préparatifs; & leur autorité s'étendant sur toutes les autres Isles, ils se crurent obligés de faire représenter, à Diego de Velasquez, les malheurs qui pouvoient résulter d'une si dangereuse concurrence, & de l'exhorter à soumettre ses querelles & ses prétentions, aux Tribunaux de la Justice. Le Licentié Luc Velasquez d'*Aillon*, qui fut chargé de cet ordre, trouva la Flotte de Cuba composée d'onze Navires de haut bord & de sept Brigantins, & prête à mettre à la voile. Ses remontrances n'ayant fait aucune impression sur le Gouverneur, qui se croyoit trop relevé par sa nouvelle qualité d'Adelantade pour reconnoître des Supérieurs dans son Gouvernement, il produisit ses ordres; mais ils n'eurent pas plus de pouvoir, & cet esprit violent se précipita ainsi dans la même desobéissance dont il faisoit un crime à Cortez. D'Aillon, le voyant obstiné dans son entreprise, témoigna quelque desir de voir un Pays aussi renommé que le Mexique, & demanda la permission de faire ce Voyage, par un simple motif de curiosité. On doute si sa résolution venoit de lui, ou de ses instructions, mais elle fut approuvée de toute l'Armée, qui la crut capable d'arrêter les suites d'une rupture éclatante entre les deux Partis; & Velasquez même ne s'y opposa point, quoique son seul motif fut d'empêcher qu'on n'apprît trop tôt, à Saint-Domingue, le refus qu'il avoit fait d'obéir. André Duero, son Sécretaire, le même qui avoit contribué anciennement à la fortune de Cortez, s'embarqua sur la même Flotte, dans le dessein apparemment de faire aussi l'office de Médiateur.

Oppositions inutiles des Jéronimites.

La Flotte mit à la voile, & n'eut qu'un vent favorable jusqu'à la Terre qu'elle cherchoit. C'étoit elle, dont les Couriers Mexiquains avoient déja porté la description à Motezuma, & que Cortez, dans la flateuse opinion qu'il avoit de sa fortune, prenoit pour un secours que Montejo lui amenoit d'Espagne. Elle jetta l'ancre dans le Port d'Ulua, & Narvaez mit quelques Soldats à terre, pour prendre langue & reconnoître le Pays. Ils rencontrérent deux Espagnols, qui s'étoient écartés de Vera-Cruz, & qu'ils amenérent à Bord. Ces deux Hommes n'ayant pû cacher ce qui se passoit au Me-

Départ de la Flotte de Diego de Velasquez, & son arrivée au Mexique.

FERNAND CORTEZ. 1520.

Narvaez tente de séduire Sandoval, Gouverneur de Vera-Cruz.

Mexique & dans la Colonie, Narvaez, qu'ils flattèrent peut-être aux dépens de Cortez, se promit de traiter facilement avec Sandoval, & d'entrer dans Vera-Cruz, soit pour la garder au nom de Velasquez, ou pour la raser, en joignant, à son Armée, les Soldats de la Garnison. Il commit cette négociation à un Ecclesiastique qui le suivoit, nommé Jean Ruiz *de Guevara*, homme d'esprit, mais plus emporté qu'il ne convenoit à sa profession. Un Notaire eut ordre de le suivre, avec trois Soldats qui devoient servir de témoins.

Fidélité de Sandoval pour Cortez.

SANDOVAL, qui avoit doublé les Sentinelles, pour être averti de tous les mouvemens de la Flotte, fut informé de l'approche des Envoyés, & ne fit pas difficulté de leur faire ouvrir les portes. Guevara lui remit sa Lettre de créance; & lui ayant exposé les forces que Narvaez conduisoit, il ajoûta qu'elles venoient tirer satisfaction de l'outrage que Cortez avoit fait au Gouverneur de Cuba, & se mettre en possession d'une Conquête, qui ne pouvoit appartenir qu'à lui, après avoir été entreprise à ses frais & par ses ordres. Sandoval répondit, avec une émotion qu'il eut peine à cacher, que Cortez & ses Compagnons étoient fidèles Sujets du Roi, & que dans l'état, où ils avoient poussé la Conquête du Mexique, ils devoient espérer, pour l'honneur & l'intérêt de l'Espagne, que Narvaez s'uniroit à eux pour terminer une si belle entreprise; mais que s'il tentoit quelque violence contre Cortez, il pouvoit compter qu'ils perdroient tous la vie pour la défense de leur Chef & pour la conservation de ses droits. Guevara, ne suivant que l'impétuosité de son humeur, s'emporta jusqu'aux injures. Il donna le nom de Traître à Cortez; & ceux qui le reconnoissoient pour Chef ne furent pas plus ménagés. Ils s'efforcèrent en vain de l'appaiser, en lui représentant la bienséance de son caractère, pour lui faire comprendre du moins à quoi il avoit obligation de leur patience. Sandoval lui pardonna ses invectives; mais voyant que, sans changer de style, il ordonnoit, à son Notaire, de signifier les ordres dont il étoit chargé, pour faire connoître, à tous les Espagnols, qu'ils étoient obligés, sous peine de la vie, d'obéir à Narvaez, il jura qu'il feroit pendre sur le champ celui qui auroit la hardiesse de lui signifier des ordres qui ne vinssent pas du Roi même; & dans le mouvement de cette première chaleur, il fit arrêter les Envoyés. Ensuite, faisant réflexion que s'il les renvoyoit à Narvaez après cet outrage, ils pourroient lui communiquer leur ressentiment, il prit le parti de les faire transporter à Mexico. Des Indiens, qui furent appellés aussi-tôt, les mirent dans une espèce de litière, qu'ils nomment *Andas*, & les portèrent sur leurs épaules, escortés de quelques Soldats sous la conduite de Pierre *de Solis*. Sandoval informa le Général, par un Courrier, de l'arrivée de ses Ennemis & de sa conduite; après quoi, s'étant assuré de la fidélité de ses Soldats, il se fortifia par le secours des Indiens alliés, & par toutes les ressources du courage & de la prudence (*m*). Quelques Ecrivains lui reprochent d'avoir poussé la vengeance trop loin, en faisant arrêter un Homme d'Eglise, revêtu d'ailleurs du caractère d'Envoyé; mais d'autres assu-

Emportement d'un Prêtre.

Sandoval fait transporter les Envoyés de Narvaez à Mexico.

(*m*) Solis, *ubi suprà*, Chap. 5.

assûrent, pour l'excuser, que la colère eut moins de part à cette action que la Politique, & qu'il jugea qu'un Conseiller si violent ne pouvoit faire qu'un rôle dangereux dans le Cortège de Narvaez (*n*).

Embarras où l'arrivée de Narvaez jette Cortez.

Pendant que la fortune préparoit ces obstacles à Cortez, divers avis, qu'il reçut par intervalles, lui donnèrent des lumières certaines sur ce qui n'avoit encore excité que ses soupçons. Il apprit, ensuite, par le Courrier de Sandoval, non-seulement que Narvaez avoit débarqué ses Troupes & déclaré sa Commission, mais qu'il s'avançoit droit à Zampoala avec son Armée. Sa raison, dit un Historien, lui fit passer alors quelques heures fâcheuses, en lui donnant des vûes fort étendues sur les dangers qui le menaçoient, & beaucoup d'incertitude sur les remèdes qu'il y devoit apporter. Il ne pouvoit entreprendre, sans témérité, d'aller combattre Narvaez avec des forces inégales, dont il étoit même obligé de laisser une partie à Mexico, pour maintenir le Quartier, pour garder les trésors qu'il avoit acquis, & pour conserver cette espèce de Garde que Motezuma souffroit encore. La prudence ne lui défendoit pas moins d'attendre l'Ennemi dans Mexico, au hazard de remuer l'humeur séditieuse des Habitans, en leur donnant un prétexte d'armer pour leur conservation. Il ne se sentoit point d'éloignement pour traiter avec Narvaez & pour joindre leurs intérêts & leurs forces; mais ce parti, qui lui sembloit le plus raisonnable, étoit aussi le plus difficile. Il connoissoit la rudesse & la fierté de cet Officier. Enfin, la nécessité de s'expliquer avec Motezuma, & de donner une couleur honorable à ses démarches, quelque parti qu'il pût embrasser, étoit un autre sujet d'embarras, & d'autant plus pressant, que ce Prince, allarmé lui-même des nouvelles qu'il recevoit de jour en jour, attendoit de lui des éclaircissemens, & paroissoit étonné de son silence. Il commença par se délivrer de cette inquiétude, en lui disant, avec une feinte assurance, que les Espagnols de la Flotte étoient des Sujets de son Roi, & de nouveaux Ambassadeurs, qui venoient sans doute appuyer ses premières propositions; qu'ils formoient une espèce d'Armée suivant l'usage de leur Nation, mais qu'il les disposeroit à retourner en Espagne, puisqu'ils n'avoient rien à desirer de Sa Majesté après ce qu'il en avoit obtenu, & qu'il étoit même résolu de partir avec eux. L'adresse ne lui parut pas moins nécessaire, pour animer ses propres Soldats. Il leur dit que Narvaez étoit son ancien Ami, & qu'il lui connoissoit assez d'élévation d'esprit & de sagesse pour préferer l'honneur de l'Espagne & le service du Roi aux intérêts d'un Particulier: qu'à la vérité Velasquez ne pensoit qu'à la vengeance; mais que les Troupes, qu'il croyoit envoyer contr'eux, étoient plutôt un secours qui les aideroit à pousser leurs Conquêtes, & qu'au lieu d'y trouver des Ennemis, ils pouvoient se promettre de les voir bientôt leurs Compagnons. Cependant il s'ouvrit plus librement avec ses Capitaines; & s'étant contenté de leur faire observer que Narvaez entendoit peu la Guerre, que la plûpart de ses Soldats n'avoient pas plus d'expérience, & que tant de foiblesse, pour le soutien d'une cause injuste, devoit donner peu d'allarme à des cœurs éprouvés, il ne laissa pas de les faire entrer, par des raisons de prudence

Comment il s'en explique avec Motezuma, & avec ses propres Soldats.

(*n*) *Ibidem.*

FERNAND CORTEZ. 1520.

Il se détermine à tenter un accommodement.

dence & d'honneur, dans la résolution de tenter la voye d'un accommodement, en offrant, à Narvaez, des conditions si raisonnables, qu'il ne pût les refuser sans se couvrir de tout le blâme d'une rupture; ce qui ne l'empêcha point de prendre diverses précautions qui répondoient à son activité. Il avertit ses Amis de Tlascala de tenir prêt un Corps de six mille Guerriers. Les Espagnols, qu'il avoit employés à la découverte des Mines, dans la Province de Chinantla, reçurent ordre de disposer les Caciques de cette Province à lui envoyer deux mille Hommes. Ces Peuples étoient belliqueux & fort ennemis des Mexiquains. Ils avoient témoigné beaucoup d'affection pour les Espagnols. Cortez les crut propres à fortifier ses Troupes; & se souvenant d'avoir entendu vanter le bois de leurs piques, il en fit venir trois cens, qu'il fit armer d'excellent cuivre, au défaut de fer, & qui furent distribuées à ses Soldats. Ce soin regardoit particuliérement la Cavalerie de Narvaez, qui faisoit sa principale crainte.

Il gagne les Envoyés de Narvaez par ses caresses.

Les Prisonniers de Sandoval étant arrivés au bord du Lac, & Solis l'ayant informé qu'il y attendoit ses ordres, il se hâta d'aller au-devant d'eux; mais ce fut pour leur ôter leurs fers & pour les embrasser avec beaucoup de bonté, en assurant Guevara qu'il puniroit Sandoval d'avoir manqué de respect pour sa Personne & son Caractère. Il le conduisit au Quartier, après avoir recommandé, à tous ses gens, de le recevoir avec beaucoup de gayeté & de confiance. Il le rendit témoin des faveurs dont Motezuma l'honoroit, & de la vénération que les Princes Mexiquains avoient pour lui. Parmi toutes ces caresses, il lui répétoit, sans affectation, qu'il se félicitoit de l'arrivée de Narvaez, parce qu'ayant toûjours été de ses Amis, il s'en promettoit tous les fruits d'une heureuse intelligence. Enfin, l'ayant comblé de présens, lui & ses Compagnons, il les renvoya, quatre jours après, également touchés de ses raisons & de ses bienfaits.

Conduite imprudente de Narvaez.

Guevara trouva Narvaez établi dans Zampoala, où le Cacique l'avoit reçu comme l'Ami de ses Alliés, qui venoit à leur secours, & dont il attendoit les mêmes témoignages de confiance & d'affection. Mais il reconnut bientôt, dans ces nouveaux Hôtes, un air de fierté, qui se déclara d'abord par la violence qu'on lui fit pour enlever, de sa Maison, tout ce que Cortez y avoit laissé. Guevara, aussi rempli de la grandeur & de l'opulence de Mexico, que de l'accueil doux & généreux qu'il y avoit reçu, vint dans le même tems raconter ses avantures; & s'étant expliqué avec force sur la nécessité de ne donner aucune marque de division, il ne balança point à conclure pour des propositions d'accommodement. Ce langage déplut si fort à Narvaez, qu'après l'avoir brusquement interrompu, & lui avoir dit de retourner à Mexico, si les artifices de Cortez l'avoient déja séduit, il le chassa de sa présence avec indignité. Dans son ressentiment, Guevara chercha d'un autre côté à se faire entendre, & releva de toute sa force les généreuses bontés de Cortez. Les uns furent touchés de ses raisons, d'autres furent charmés par la vûe de ses présens; & l'inclination générale étoit pour la Paix. Ainsi les Espagnols & les Indiens commencèrent également à juger fort mal de la dureté de Narvaez.

BAR-

FERNAND CORTEZ. 1520.

Olmedo, Aumônier de Cortez, entreprend la négociation.

BARTHELEMI d'Olmedo, premier Aumônier de Cortez, dont l'éloquence & la sagesse donnoient beaucoup d'autorité à son caractère, suivit de près Guevara. Il étoit chargé de proposer tous les moyens qui pouvoient conduire à l'union, avec des Lettres particulières pour Luc Velasquez d'Aillon, & pour André Duero, auxquelles Cortez avoit joint des présens, qui devoient être distribués suivant l'occasion. Un Député si respectable ne fut pas écouté plus favorablement de Narvaez. On répondit, à ses offres de Paix & d'amitié, qu'il ne convenoit point, à la dignité du Gouverneur de Cuba, de traiter avec des Sujets rebelles, dont le châtiment étoit le premier objet de son Armée; que Cortez, & tous ceux qui lui demeureroient attachés, alloient être déclarés Traîtres, & que la Flotte avoit apporté assez de forces pour lui enlever ses Conquêtes. Olmedo repartit, avec autant de fermeté que de modération, que les Amis de Diego de Velasquez devoient penser deux fois à leur entreprise; qu'il n'étoit pas aussi facile qu'ils le supposoient, de vaincre un Général de la valeur & de l'habileté de Cortez, adoré de tous ses Soldats, qui étoient prêts à mourir pour lui, & soutenu par un Prince aussi puissant que Motezuma, qui pouvoit mettre autant d'Armées sur pied que Narvaez avoit d'Hommes dans sa Flotte; enfin, qu'une affaire de cette importance demandoit une mûre délibération, & qu'il laissoit, aux Amis de Velasquez, le tems de penser à leur réponse.

D'Aillon & Duero se déclarent pour la Paix.

APRÈS cette espèce de bravade, qu'il avoit crue nécessaire pour diminuer la confiance de Narvaez, il vit ouvertement d'Aillon & Duero, qui ne firent pas difficulté d'approuver son zèle & ses ouvertures de Paix. Il continua de voir les Officiers & les Soldats de sa connoissance; & ménageant avec adresse ses discours & ses présens, il avoit déja commencé à former un parti, en faveur de Cortez ou de la Paix, lorsque Narvaez, averti de ses progrès, les interrompit par des injures & des menaces. Il l'auroit fait arrêter, si Duero ne s'y étoit opposé par ses représentations; & dans sa colère, il lui ordonna de sortir sur le champ de Zampoala. D'Aillon prit part à ce démêlé, pour soutenir qu'on ne pouvoit renvoyer un Ministre de Paix, sans avoir déliberé sur la réponse qu'on devoit faire à Cortez. Plusieurs Officiers appuyèrent cette proposition. Mais Narvaez, transporté d'impatience & de mépris, ne répondit que par un ordre de publier, à l'heure même, la Guerre à feu & à sang contre Fernand Cortez, & de le déclarer Traître à l'Espagne. Il promit une recompense à celui qui le prendroit vif, ou qui apporteroit sa tête; & sur le champ il donna des ordres pour la marche de l'Armée. D'Aillon ne put supporter cet excès d'emportement; & s'armant de l'autorité d'un premier Juge de l'Audience Royale, il fit signifier, à Narvaez, défense, sous peine de la vie, de sortir de Zampoala, ou d'employer les armes, sans le consentement unanime de tous les Officiers de l'Armée. Il y joignit des protestations solemnelles. Mais cette barrière fut trop foible. L'ardent Général, oubliant qu'il manquoit de respect pour le Roi, dans la Personne de son Ministre, le fit arrêter honteusement & reconduire à Cuba sur un Vaisseau de la Flotte. Olmedo, épouvanté de cette violence, reprit le chemin de Mexico, sans avoir demandé d'autre réponse; & les Troupes même de Velasquez se refroi-

Narvaez met la tête de Cortez à prix.

Ses autres violences.

FERNAND CORTEZ. 1520.

froidirent pour une Cause, qu'ils voyoient soutenir avec tant d'orgueil & d'indécence (*o*).

On croit Narvaez d'intelligence avec Motezuma.

QUELQUES Auteurs Espagnols ont écrit que Narvaez avoit formé une étroite correspondance avec Motezuma, & que par des Courriers fréquens, qu'il dépêchoit de Zampoala à Mexico, il se vantoit d'être venu avec une Commission du Roi d'Espagne, pour châtier l'insolence d'une troupe de Sujets rebelles & bannis, qui rendoient le nom Espagnol odieux par leurs brigandages. Mais cette supposition paroît peu vraisemblable à Solis, qui ne peut comprendre, dit-il, comment Narvaez, sans Interprétes, & sans aucune relation à la Cour de Mexico, auroit trouvé le moyen de lier tout-d'un-coup un commerce de cette nature avec l'Empereur. Il en conclut que le retour d'Olmedo, avec de fâcheuses nouvelles, qui causèrent assez de chagrin à Cortez pour en faire paroître quelques traces sur son visage, & les avis, qui venoient continuellement à la Cour, par des Courriers Mexiquains, sont les seules lumières qu'on puisse attribuer à Motezuma sur la division des Espagnols (*p*). Cependant ce Prince devoit avoir pénétré fort habilement la vérité, puisque, dans le premier entretien qu'il eut avec Cortez, il lui parla ouvertement des mauvais desseins que le nouveau Capitaine de sa Nation faisoit éclater contre lui. Il ajoûta qu'il n'étoit pas surpris qu'ils eussent ensemble quelque différend particulier, mais de ce qu'étant Sujets du même Prince, ils commandoient deux Armées qui paroissoient ennemies; & qu'il falloit nécessairement qu'au moins l'un des deux Commandans fût hors des bornes de l'obéissance qu'il devoit à son Souverain. Le Général, d'autant plus embarrassé de cette conclusion qu'il ne croyoit pas l'Empereur si bien instruit, rappella toute sa présence d'esprit pour lui répondre, que ceux qui l'avoient averti de la mauvaise disposition du nouveau Capitaine ne s'étoient pas trompés sur ce point, & que venant d'en recevoir avis lui-même par Olmedo, il s'étoit proposé de communiquer cette nouvelle à Sa Majesté; mais que cet Officier, qui se nommoit Narvaez, étoit moins un Rebelle qu'un Homme abusé par de spécieux prétextes; qu'étant envoyé par un Gouverneur mal informé, qui résidoit dans une Province fort éloignée de la Cour d'Espagne, & qui ne pouvoit avoir appris les derniers ordres de leur Souverain, il s'étoit vainement persuadé que les fonctions de cette Ambassade lui appartenoient; prétention imaginaire, qui seroit bientôt dissipée, lorsqu'il auroit fait signifier lui-même, à cet inutile Ambassadeur, les pouvoirs en vertu desquels il devoit commander à tous les Espagnols qui aborderoient sur la Côte du Mexique; que pour remédier promptement à cette erreur, il avoit résolu de se rendre à Zampoala, avec une partie de ses Troupes, dans la seule vûe de renvoyer celles qui s'y étoient arrêtées, & de leur déclarer qu'elles devoient du respect aux Peuples de l'Empire, depuis qu'ils étoient sous la pro-

Raisonnemens de Motezuma sur la division des Espagnols.

Comment Cortez lui répond.

(*o*) Solis, *Liv.* 4. *Chap.* 7. Herrera, *Liv.* 9. *Chap.* 18, 19 & 20.

(*p*) Herrera parle de quelques présens que ce Prince avoit envoyés à Narvaez, & qui semblent supposer une correspondance; mais on répond que c'étoit l'usage des Mexiquains à l'égard de tous les Etrangers qui abordoient sur leur Côte, comme on l'a vû dans l'exemple de Cortez.

protection de l'Espagne; & qu'il vouloit exécuter promptement ce dessein, par le juste empressement qu'il avoit d'empêcher qu'elles n'approchassent de la Cour, parce qu'étant moins disciplinées que les siennes, il craignoit que leur voisinage n'excitât des mouvemens dangereux pour le repos de l'Empire.

FERNAND CORTEZ. 1520.

Cette réponse étoit d'autant plus adroite, qu'elle intéressoit la Cour Mexiquaine à la résolution qu'il avoit déja formée d'aller au-devant de Narvaez. Aussi l'Empereur, qui n'ignoroit pas les violences auxquelles ses Ennemis s'étoient emportés, ni la supériorité de leurs forces, lui représenta-t'il qu'il y avoit de la témérité à s'exposer avec si peu de Troupes. Il lui offrit une Armée, pour soutenir la sienne, & des Chefs qui respecteroient ses ordres. Mais Cortez sentit le danger d'un secours, dont il pouvoit être forcé de dépendre; & s'étant excusé sur la diligence qui étoit nécessaire à ses vûes, il ne pensa qu'aux préparatifs de son départ. Il se flattoit encore, sinon d'engager Narvaez à l'union, du moins de faire servir les intelligences qu'Olmedo lui avoit ménagées, à le forcer d'accepter des conditions raisonnables. Cependant, pour ne pas donner trop au hazard, il envoya ordre, à Sandoval, de venir au-devant de lui avec la Garnison de Vera-Cruz, ou de l'attendre dans quelque Poste où ils pussent se joindre sans obstacle, & d'abandonner sa Forteresse à la garde des Indiens alliés.

Motezuma offre une Armée à Cortez.

En quittant son Quartier, il y laissa quatre-vingts Espagnols, sous le Commandement d'Alvarado, pour lequel il avoit remarqué de l'affection aux Mexiquains, & dont il connoissoit d'ailleurs le courage & la conduite. Il lui recommanda particulièrement de conserver à l'Empereur cette espèce de liberté qui l'empêchoit de sentir les dégoûts de sa Prison, & d'apporter néanmoins toute son adresse à lui ôter les moyens d'entretenir des pratiques secrétes avec les Prêtres & les Caciques. Il remit à sa charge le trésor du Roi & celui des Particuliers. Les Soldats, qui demeuroient sous ses ordres, promirent, non-seulement de lui obéir comme à Cortez même, mais encore de rendre à Motezuma plus de respect & de soumission que jamais, & de vivre dans une parfaite correspondance avec tous les Mexiquains. La principale difficulté sembloit consister à s'assurer des dispositions de l'Empereur, dont le moindre changement pouvoit renverser les plus sages précautions. Cortez, par des ressources de génie, qui augmentoient dans ses plus grands embarras, parvint à lui persuader qu'il n'avoit pas d'autre intention que de le servir; & qu'il reviendroit bientôt prendre congé de lui, pour retourner en Espagne avec ses présens, & l'assurance de son amitié, qui paroîtroit d'un prix inestimable au grand Prince dont il avoit accepté l'alliance. Il le toucha par ses respects & par son langage, jusqu'à lui faire engager sa parole de ne pas abandonner les Espagnols, qui se fioient à sa protection, & de veiller à leur sûreté, en continuant son séjour dans leur Quartier. Quelque explication qu'on puisse donner à cette promesse, la suite des événemens ne permet pas de douter qu'elle ne fût sincère, & qu'Herrera ne se soit trompé, lorsque, faisant sortir l'Empereur, suivi de toute sa Cour, pour accompagner fort loin le Général, il

Cortez va au-devant de Narvaez, & laisse une partie de ses gens à Mexico.

Il s'assure des dispositions de l'Empereur.

FERNAND CORTEZ. 1520.

il attribue cette extrême civilité au désir qu'il avoit de se voir délivré des Espagnols (*q*).

Sa marche par Tlascala.

ILS prirent leur chemin vers Cholula, où ils furent reçus avec de grandes marques d'affection. De-là, s'étant rendus à Tlascala, ils trouvèrent, à quelque distance de cette Ville, le Sénat & la Noblesse, qui s'étoient assemblés pour venir au-devant d'eux. Il sembloit que Cortez eût acquis un nouveau mérite aux yeux de ces fiers Républiquains, par l'humiliation de Motezuma. Cependant les Historiens sont partagés sur le secours qu'il leur avoit demandé. Quelques-uns assurent qu'ils le refusèrent, sous prétexte qu'ils n'ôsoient prendre les armes contre des Espagnols. D'autres soutiennent qu'ils accordèrent six mille Hommes, & qu'ils en offrirent un plus grand nombre, mais qu'en arrivant sur leurs Frontières, les Troupes demandèrent d'être congédiées, parce qu'elles n'étoient point accoutumées à combattre hors de leur Province. Il paroit constant du moins, qu'aucun Tlascalan ne servit dans cette Expédition. Mais Cortez sortit de leur Ville sans se plaindre, & sans donner aucune atteinte à la confiance établie; & dans la suite, lorsqu'il rechercha leur secours, contre les Mexiquains, il les trouva toûjours prêts à le servir.

Il trouve Narvaez à Zampoala.

IL se rendit, à grandes journées, sous les murs de *Motaliquita*, Bourgade d'Indiens alliés, à douze lieues de Zampoala, où Sandoval arriva presqu'en même tems, avec sa Troupe, & quelques Soldats de l'Armée de Narvaez, que la violence exercée contre d'Aillon en avoit détachés. Cortez apprit d'eux le desordre qui règnoit dans l'Armée ennemie; & ce récit lui fut confirmé par Sandoval, qui avoit fait entrer, dans Zampoala, deux Espagnols déguisés. Il regarda la négligence de Narvaez comme une marque de la confiance qu'il prenoit à ses forces, & du mépris qu'il faisoit du petit nombre de ses Adversaires. Mais quelque avantage qu'il crut pouvoir tirer de cette vaine présomption, il ne voulut pas rompre ouvertement, sans avoir fait de nouveaux efforts pour obtenir la Paix. Olmedo fut envoyé pour la seconde fois; & sa négociation n'ayant pas mieux réussi, le Général, soit pour mettre toute la justice de son côté, soit pour se donner le tems de recevoir les deux mille Indiens qu'il attendoit de Chinantla, résolut d'envoyer Jean Velasquez de Leon, que la distinction de sa naissance, & l'honneur qu'il avoit d'appartenir de près, par le sang, au Gouverneur de Cuba, rendoient fort propre à cette médiation. Narvaez avoit tenté inutilement de l'attirer dans son parti; & Cortez avoit eu d'autres preuves de sa fidélité, auxquelles il ne pouvoit répondre avec plus de noblesse, qu'en remettant une affaire si délicate à sa bonne foi (*r*).

Ses efforts pour la Paix.

Nouveaux emportemens de Narvaez.

LORSQU'IL entra dans Zampoala, tous les Espagnols se persuadèrent qu'il ve-

(*q*) Herrera, *Liv.* 10. *Chap.* 1. Un autre Historien, sentant la difficulté d'expliquer cet excès de bonté dans un caractère tel que celui de Motezuma, se reduit à regarder cette révolution comme un miracle du Ciel pour faciliter aux Espagnols la Conquête du Mexique. De-là, dit-il, cette crainte respectueuse pour Cortez, qui étoit directement opposée à l'orgueilleuse fierté de ce Prince. *Solis*, Liv. 4. Chap. 7.

(*r*) Solis, *ubi suprà*, Chap. 8.

venoit se ranger sous leurs Etendarts, & Narvaez s'empressa d'aller au-devant de lui: mais, après quelques explications, ces civilités furent suivies de tant d'emportement & de violence, que Velasquez, irrité jusqu'à défier ceux qui ôseroient blesser l'honneur de Cortez, se vit dans la nécessité de retourner sur ses pas. Olmedo le suivit. Narvaez les eut fait arrêter, si la plûpart de ses Officiers, offensés de voir traiter si mal un Homme du mérite & du rang de Velasquez, ne s'y fussent opposés avec beaucoup de chaleur (s). Ce mécontentement passa bientôt des Capitaines aux Soldats. Ils s'expliquèrent si librement, sur le peu de soin qu'on prenoit de justifier leur conduite dans cette Guerre, que Narvaez n'ôsa résister au conseil qu'on lui donna d'envoyer promptement après Velasquez, pour lui faire quelques excuses, & pour apprendre de lui quelles étoient les propositions qu'on avoit refusé d'écouter. Duero fut choisi pour cette Commission. Mais n'ayant pû le joindre, sur la route, il prit le parti de le suivre jusqu'au Camp de Cortez, qu'il trouva prêt de changer de Poste, dans la résolution de commencer la Guerre. Son arrivée fit renaître quelque espérance de Paix. Cortez le reçut comme son Ami. Dans plusieurs Conférences qu'ils eurent ensemble, il s'ouvrit avec tant de franchise sur le desir qu'il avoit d'adoucir Narvaez, dont l'obstination étoit l'unique obstacle à l'accommodement, que Duero, charmé de le voir agir si noblement avec un Ennemi déclaré, proposa une entrevûe entre les deux Généraux, comme le seul moyen d'abréger des difficultés, dont la fin paroissoit fort éloignée. Cette proposition fut acceptée avec joye. Tous les Historiens conviennent que Duero étant retourné à Zampoala avec la parole de Cortez, on dressa une Capitulation authentique, par laquelle l'heure & le lieu de la Conférence étoient désignés, & que chacun des Commandans s'engagea par écrit à s'y rendre, accompagné seulement de dix Officiers, qui devoient servir de Témoins à leurs Conventions. Mais, tandis que Cortez se disposoit à remplir son engagement, il reçut avis, par un Courrier secret de Duero, qu'on lui préparoit une embuscade, dans le dessein de l'enlever, ou de lui ôter la vie; & cette étrange information lui fut confirmée par d'autres Officiers de Narvaez, qui se sentoient de l'horreur pour la trahison. Un dessein si noir, l'obligeant de renoncer à toutes sortes de ménagemens, il écrivit à son Ennemi, non-seulement pour lui reprocher sa perfidie, mais pour lui déclarer qu'il rompoit le Traité, & qu'il remettoit la décision de leur querelle à la voye des armes (t).

FERNAND CORTEZ. 1520.

Duero est envoyé à Cortez.

Trahison de Narvaez.

Cortez rompt absolument avec lui.

QUOIQU'IL n'eût encore aucune nouvelle de la marche des Indiens auxiliaires, il hâta celle de son Armée. Elle n'étoit composée que de deux cens soixante-six Espagnols, & des Indiens de charge: mais jugeant qu'un Ennemi capable de tant de bassesses avoit peu de fond à faire sur ses propres Troupes, il ne craignit point d'asseoir son Camp à moins d'une lieue de Zampoala, dans un Poste, à la vérité, qui se trouvoit fortifié en tête par un Ruisseau, que les Espagnols avoient nommé *Rivière des Canots*, & derrière lequel il avoit à dos sa Ville de Vera-Cruz. Narvaez fut informé de ce mouvement. Son impétuosité, plus que sa diligence, le fit sortir aussitôt

Poste qu'il prend.

(s) *Ibidem.* Herrera, *Liv.* 10. *Chap.* 1.

(t) Solis, *ibidem.*

FERNAND CORTEZ. 1520.

tôt de son Quartier pour tenir la Campagne, mais avec une confusion qui répondoit à celle de ses idées. Il fit publier encore une fois la Guerre. Il mit la tête de Cortez à prix pour deux mille écus, & celles de Sandoval & de Velasquez pour quelque chose de moins. „ Ses ordres, dit un Histo„ rien, étoient mêlés de menaces. Il en donnoit plusieurs à la fois. On „ découvroit un air de crainte, dans le mépris qu'il affectoit pour Cortez. „ Enfin, son Armée se mit d'elle-même en Bataille, comme par hazard, „ & sans attendre ses ordres (v)". Après l'avoir fait avancer l'espace d'un quart de lieue, il résolut d'attendre l'Ennemi, dans la folle persuasion qu'un Général, de l'habileté de Cortez, pourroit oublier le desavantage du nombre, & que la force de ses ressentimens lui feroit quitter son Poste. Il passa tout le jour dans cette situation. La nuit approchoit, lorsqu'un nuage, où le Soleil se cacha tout-d'un-coup, répandit une pluye si froide & si abondante, que tous ses Soldats demandèrent d'être reconduits au Quartier. Il céda facilement à leurs instances.

Prudence avec laquelle il attire Narvaez dans les piéges.

Il le surprend dans Zampoala.

CORTEZ, qui fut bientôt averti de cette retraite, regreta beaucoup que le Ruisseau, sur le bord duquel il avoit son Camp, fût trop enflé par la pluye pour lui permettre de le passer à gué, & de tomber sur un Ennemi qui sembloit fuir. Mais son génie guerrier, & le fond qu'il faisoit sur ses intelligences, lui inspirèrent un dessein qui demandoit toute sa hardiesse pour le tenter, & la confiance qu'il avoit à son bonheur pour s'en promettre le succès qu'il obtint. Ce fut de surprendre, pendant la nuit, au milieu de Zampoala, ses Ennemis mouillés & rebutés de la fatigue du jour. Après avoir communiqué ce projet à ses Troupes, & les avoir animées avec la plus vive éloquence, il les divisa en trois Corps, dont il donna le premier à Sandoval, & le second à d'Olid. Le troisième, dont il prit le Commandement lui-même, avec quelques-uns de ses plus braves Officiers, donna l'exemple, en passant dans l'eau jusqu'à la ceinture. Herrera prétend que par représailles, la tête de Narvaez fut mise à prix (x), & que Cortez, pour justifier plus que jamais sa Cause, donna par écrit, à Sandoval, qui faisoit l'Office de Général Major, un ordre, qui portoit „ que „ Narvaez étant entré dans le Pays à force ouverte, au préjudice des in„ térêts de l'Espagne, de la Religion, & du Domaine Royal, & n'ayant „ voulu ni montrer ses Provisions, ni prêter l'oreille aux propositions „ d'accommodement, Fernand Cortez, Commandant de la Nation Es„ pagnole au Mexique, ordonnoit à tous les Capitaines, Cavaliers & Sol„ dats de son Armée, de se saisir de sa personne, & de le tuer s'il faisoit „ quelque résistance (y)".

Conduite de cette entreprise.

L'ARMÉE avoit fait près d'une demie lieue dans les ténébres, lorsque les Coureurs amenèrent une Sentinelle de Narvaez qu'ils avoient enlevée; mais ils rapportèrent qu'il leur en étoit échappé une, qui s'étoit dérobbée entre les buissons, à la faveur de l'obscurité. Cet incident fit perdre l'espérance qu'on avoit eue de surprendre les Ennemis. Cependant, comme il y avoit beaucoup d'apparence que la crainte d'être arrêté feroit prendre quelque détour au Fugitif, on résolut de s'avancer promptement, soit pour ar-

(v) *Ibidem*. (x) *Ubi suprà*, Chap. 2. (y) *Ibidem*, Chap. 3.

arriver avant lui, soit pour attaquer les Ennemis mal éveillés, s'ils étoient avertis, & dans le trouble d'une première allarme. La Sentinelle, que la peur avoit rendue fort légère, arriva dans la Ville avant Cortez, & répandit ses frayeurs. Mais Narvaez, ne pouvant se persuader qu'une troupe d'Avanturiers, dont il méprisoit le nombre, osât l'attaquer dans une grande Ville, ni qu'elle eût pû quitter son Poste, d'un si mauvais tems, rejetta brusquement l'avis & celui qui l'apportoit (z).

Narvaez est forcé de se rendre à Cortez.

Il étoit minuit, lorsque Cortez entra dans Zampoala; & son cri de guerre, *Saint-Esprit*, qui étoit pris, suivant la remarque des Historiens, de la Fête qu'on avoit célébrée le même jour, nous apprend que c'étoit celle de la Pentecôte. Narvaez étoit logé, avec toute son Armée, dans le plus grand Temple de la Ville. Ses Coureurs pouvoient s'être égarés ou s'être mis à couvert pendant la pluye; mais des Soldats, tels que ceux de Cortez, endurcis à la fatigue & supérieurs à la crainte, pénétrèrent jusqu'au pied du Temple, sans s'embarrasser s'ils avoient été découverts. Leurs Chefs furent surpris néanmoins de ne rencontrer aucune Garde. La dispute de Narvaez duroit encore avec la Sentinelle qui l'avoit averti. Quoique cet avis passât pour une fausse allarme, quelques Soldats inquiets s'étoient mis en mouvement. Cortez, qui s'en apperçut, ne balança point à les attaquer avant qu'ils eussent le tems de se reconnoître. Il donna le signal du Combat, & Sandoval entreprit aussi-tôt de monter les Dégrés du Temple. Les Canoniers de garde entendirent le bruit, & mirent le feu à deux ou trois pièces, qui donnèrent sérieusement l'allarme. Les tambours succedèrent au bruit du canon. On accourut de toutes parts, & le Combat se réduisit bientôt aux coups de piques & d'épées. Sandoval eut beaucoup de peine à se soutenir dans un Poste desavantageux, & contre une Troupe plus nombreuse que la sienne. Mais d'Olid vint à propos le secourir; & presqu'aussi-tôt Cortez, ayant laissé son Corps de reserve en Bataille, parut l'épée à la main, se jetta dans la mêlée, & s'ouvrit un passage, où tous ses gens se précipitèrent après lui. Les Ennemis ne résistèrent point à cet effort. Ils abandonnèrent les Dégrés, le Vestibule & l'Artillerie. Plusieurs se retirèrent dans leurs logemens, & les autres allèrent se rassembler à l'entrée de la principale Tour, où l'on combattit longtems avec une égale valeur.

Narvaez parut alors. Il avoit employé quelque tems à s'armer; mais on convient qu'en se présentant au Combat, il fit des efforts extraordinaires pour ranimer ses gens, & qu'il marqua de l'intrépidité au milieu du danger. Elle alla jusqu'à le mettre aux mains avec les Soldats de Sandoval; mais il en reçut, dans le visage, un coup de pique qui lui creva l'œil, & qui le fit tomber sans connoissance. Le bruit se répandit qu'il étoit mort. Ses gens s'effrayèrent. Les uns l'abandonnèrent par une honteuse fuite; les autres cessèrent de combattre; & ceux qui s'empressèrent de le secourir, ne faisant que s'embarrasser mutuellement, il fut aisé de les pousser, quoiqu'avec beaucoup de peine & de confusion. Les Vainqueurs prirent ce tems pour

(z) Le même Historien dit nettement que quelques Officiers, qui favorisoient Cortez, aidèrent à l'erreur.

FERNAND CORTEZ. 1520.

pour enlever Narvaez, en le traînant au bas des Dégrés, d'où Sandoval le fit transporter au milieu du Corps de reserve. Sa honte fut égale à sa douleur, lorsqu'étant revenu à lui-même, il se trouva les fers aux pieds & aux mains, & qu'il se vit livré à la discrétion de ses Ennemis (a).

Tous les Espagnols se réunissent sous Cortez.

Le Combat ayant cessé, par la retraite de tous ses gens, qui s'étoient jettés dans les Donjons, ceux de Cortez firent retentir le cri de *Victoire*, pour le Roi, pour Cortez, pour le Saint Esprit, & ces transports de joye augmentèrent beaucoup la frayeur des Ennemis. Mais on remarque une circonstance, qui, jointe à la prise de leur Chef & aux intelligences de Cortez, peut servir à diminuer leur honte. Des fenêtres de leur logement, ils découvroient, à diverses distances, & dans plusieurs endroits, des lumières qui perçoient l'obscurité, avec l'apparence d'autant de méches allumées, qu'ils prirent pour celles de plusieurs Troupes d'Arquebusiers; c'étoit des vers luisans, qui sont beaucoup plus gros & plus brillans que les nôtres, dans cette hemisphère, & qui leur firent croire que l'attaque de Cortez étoit soutenue par une puissante Armée (b). L'Artillerie, qui fut tournée aussi-tôt contre les Donjons, la menace du feu qu'on y pouvoit mettre aisément, & le pardon, qui fut offert à tous ceux qui voudroient s'enrôler sous les Etendarts du Vainqueur, avec la liberté du départ & le passage pour ceux qui souhaiteroient de retourner à Cuba, firent quitter les armes au plus grand nombre. Cortez donna ordre qu'elles fussent reçues & soigneusement gardées, à mesure qu'ils venoient les rendre en troupes, sans excepter celles de ses Partisans secrets, qu'il ne vouloit pas

(a) On suit ici Diaz & Solis. Herrera s'en écarte un peu. Ces différences méritent d'être remarquées, dans un événement si célèbre. „ L'approche, dit Herrera, n'ayant „ pû se faire si secrétement qu'on ne s'en „ apperçût, on en avertit Narvaez, qui se „ revêtoit d'une côte d'armes. Il répondit; „ *qu'on ne se mette point en peine; nous y* „ *donnerons bon ordre*. Aussi-tôt il fit sonner l'allarme. Dans le Temple où il é„ toit, il y avoit deux Tours, qui servoient „ aussi de logement au reste de son Armée; „ mais il n'en fut pas secouru. Les uns di„ sent que ses gens firent la sourde oreille, „ & d'autres, qu'étant arrêtés par ceux de Cor„ tez, ils ne purent approcher. Cependant „ Sandoval étant arrivé, les Sentinelles, qui „ étoient au pied des dégrés, commencèrent „ à s'écarter. Sandoval se voyant décou„ vert, commanda de battre la caisse. Cor„ tez en même-tems cria; *serre, serre; Saint* „ *Esprit, Saint Esprit; à eux, à eux*. San„ doval monta vivement les premiers dégrés, „ & rencontra une chambre pleine de Né„ gres, un desquels étant sorti avec de la „ lumière à la main fut tué de deux coups de „ pique. De-là Sandoval & ses gens arrivè„ rent à la chambre de Narvaez. Ils y trou„ vèrent l'Artillerie en état, & ne purent „ empêcher qu'une pièce, qui fut tirée, ne „ leur tuât deux Hommes. Mais ils serrè„ rent de si près, qu'on n'eut pas le tems de „ tirer les autres. Cortez, qui survint, fit „ jetter toutes les pièces au bas des dégrés. „ Alors on voulut entrer dans la chambre de „ Narvaez, qui n'avoit pas avec lui moins „ de quarante Soldats, & Sandoval le som„ ma de se rendre. Mais, étant Homme de „ cœur, il combattit vaillamment avec les „ siens, quoique leurs lances, n'étant pas si „ longues que les piques de Cortez, ne fis„ sent pas tant d'effet. *Lopez*, Soldat de „ Sandoval, mit le feu à la paille, dont la „ Tour étoit couverte; ce qui força Narvaez „ & ses gens de sortir. Là, il reçut un coup „ de pique dans un œil; Sanchez *Farfan* le „ serra de près, avec Sandoval, qui lui dit, „ *Je te fais prisonnier*. Ils le traînèrent le „ long des dégrés en descendant, & lui mi„ rent les fers aux pieds ". *Herrera*, Liv. 10. Chap. 3.

(b) Solis, *Chap*. 10. Herrera n'en dit rien.

pas faire connoître, parce que leur exemple servoit à déterminer les autres. Ce soin de les desarmer étoit d'autant plus important, qu'à la pointe du jour, s'appercevant que leurs Vainqueurs étoient en si petit nombre, ils regrettèrent beaucoup de s'être abandonnés à d'indignes frayeurs (c). Cependant les civilités de Cortez, & l'opinion, qu'ils prirent bientôt de son caractère, devinrent un lien si puissant pour les attacher à lui, qu'il n'y en eut pas un seul qui acceptât l'offre d'être reconduit à Cuba. Il ne restoit à soumettre que la Cavalerie, qui n'ayant pû prendre part au Combat, en attendoit le succès dans la Plaine: mais elle fut réduite aisément par les voyes de la douceur. Cortez ne perdit que deux Hommes dans l'Action, & deux autres, qui moururent quelques jours après de leurs blessures. Entre les gens de Narvaez, on compta quinze morts & un fort grand nombre de blessés (d).

FERNAND CORTEZ. 1520.

Humiliation de Narvaez.

CORTEZ ne se refusa point le plaisir de voir son Prisonnier, mais loin de l'insulter dans sa disgrace, il affecta de ne pas lui faire annoncer son arrivée; & Solis assure même que son dessein étoit de le voir sans se faire connoître. Mais le respect des Soldats l'ayant trahi, Narvaez se tourna vers lui, & lui dit d'un air assez fier (e); „ Seigneur Capitaine, estimez l'a„ vantage qui me rend aujourd'hui vôtre Prisonnier". Cortez jugea que cet orgueil méritoit d'être humilié. Il répondit sans s'émouvoir: „ Mon „ Ami, il faut louer Dieu de tout; mais, je vous assure, sans vanité, „ que je compte cette Victoire & vôtre Prise entre mes moindres Ex„ ploits". Après l'avoir fait panser soigneusement, il le fit conduire à Vera-Cruz (f).

Zèle des Indiens pour le service de Cortez.

A la pointe du jour, on vit arriver les deux mille Chinantleques, à qui toute leur diligence n'avoit pû faire surmonter plutôt les difficultés d'une longue route. Cortez leur fit le même accueil que s'il eût tiré quelque fruit de leur zèle, & les renvoya quelques jours après dans leur Province, avec des remercimens & des caresses, qui les disposèrent plus que jamais à lui offrir leurs services. Le Cacique de Zampoala, qui s'étoit vû long-tems comme Esclave de Narvaez, fit éclater aussi sa joye, & tous les Habitans du Pays célébrèrent la Victoire de leurs anciens Alliés (g). Au milieu de ces soins, Cortez n'oublia point combien il étoit important pour lui de s'assurer de la Flotte. Il dépêcha ses plus fidèles Officiers, pour faire transporter, à Vera-Cruz, les voiles, les mâts & les gouvernails des Vaisseaux, & pour

(c) On lit, dans Herrera, que deux Dames Espagnoles, qui étoient venues avec Narvaez, apprenant sa déroute & sa captivité, se mirent à une fenêtre & s'écrièrent: „ Méchans Soldats, la quenouille vous con„ venoit bien mieux que l'épée. Malheu„ reuses les Femmes qui sont venues avec „ vous "! Après quoi s'étant fait conduire à Cortez, elles louèrent beaucoup sa valeur, *ubi suprà*, Chap. 4.

(d) Solis, après Diaz, *ubi suprà*. Herrera ne met qu'onze morts, *Chap*. 4.

(e) „ D'un air, dit Solis, qui faisoit con„ noitre qu'il ne sentoit pas encore toute „ l'étendue de sa disgrace ". *Ibid*.

(f) Herrera, *Chap*. 3.

(g) Ces Vainqueurs Espagnols ne se piquoient pas de continence. Le Cacique de Zampoala fit présent, à Cortez, d'une Femme de condition & fort belle, qui fut nommée *Catherine*. Il en donna d'autres aux Capitaines. Cortez se logea dans la Maison de Catherine, qui étoit forte, & où il fut traité magnifiquement. *Herrera*, Chap. 4.

FERNAND CORTEZ. 1520.

pour mettre ses Pilotes & ses Matelots à la place de ceux de Narvaez; avec un Commandant que Diaz nomme Pierre *Cavallero*, & qu'il honore du titre d'Amiral de la Mer.

Il retourne à Mexico.

LE souvenir d'Alvarado & de ses Compagnons, qui se trouvoient comme abandonnés à la bonne foi de Motezuma, étoit l'unique sujet de chagrin qui troublât Cortez (*b*). Il étoit résolu de ne pas perdre un moment pour se délivrer de cette inquiétude, en retournant à Mexico; mais plus de mille Espagnols, qu'il voyoit réunis tranquillement sous ses ordres, lui parurent une Armée trop nombreuse, & capable d'allarmer les Mexiquains. Il n'auroit pas fait difficulté d'en laisser une partie à Vera-Cruz, s'il n'eût craint les mouvemens qui pouvoient naître de l'oisiveté, sur-tout parmi de nouvelles Troupes, qu'il n'avoit point encore eu le tems de former à sa discipline. Dans cet embarras, il résolut de les employer à d'autres Conquêtes. Il nomma Jean Velasquez de Leon, pour aller soumettre, avec deux cens Hommes, la Province de Panuco; & d'Ordaz, avec le même nombre, pour peupler celle de Cuazacoalco. Environ six cens Soldats Espagnols, qui composoient le reste de l'Armée, lui parurent suffisans pour faire son entrée dans Mexico, avec l'éclat d'un Vainqueur qui vouloit conserver quelque apparence de modération.

Il apprend que ses gens y sont assiegés par les Mexiquains.

MAIS, lorsqu'il se préparoit au départ, il reçut une Lettre, par un Courrier d'Alvarado, qui l'obligea de changer toutes ses résolutions. On l'informoit que les Mexiquains avoient pris les armes, & que, malgré Motezuma, qui n'avoit pas quitté le Quartier des Espagnols, ils y avoient déja donné plusieurs assauts. Le Soldat, qui apportoit cette nouvelle, étoit accompagné d'un Messager Impérial, chargé de représenter qu'il n'avoit pas été au pouvoir de l'Empereur d'arrêter l'emportement des Rebelles; & non-seulement d'assurer Cortez qu'il n'abandonneroit point Alvarado & les Espagnols, mais de presser son retour à Mexico, comme le seul remède qu'on pût attendre au desordre. Soit que ce Prince fût allarmé pour lui-même, ou que son inquiétude ne regardât que ses Hôtes, cette démarche ne laissa aucun doute de sa bonne foi.

Fidélité de l'Empereur.

ON n'avoit pas besoin de délibération, pour se déterminer dans une conjoncture si pressante. Les anciens & les nouveaux Soldats de Cortez firent éclater la même ardeur pour se rendre à Mexico; & cet incident, qui servoit de prétexte pour éviter le partage de l'Armée, fut regardé comme un présage de la Conquête de l'Empire, dont la réduction devoit commencer par la Capitale. *Rangel* fut laissé à Vera-Cruz, en qualité de Lieutenant de Sandoval, avec une assez forte Garnison, qui n'empêcha point que, dans la revûe du reste des Troupes, il ne se trouvât encore mille Hommes d'Infanterie & cent Cavaliers bien armés. Cortez leur fit prendre différentes routes, pour ne pas incommoder les Peuples. On arriva, le 17 de Juin, à Tlascala, où le Sénat, toûjours animé contre les Mexiquains, offrit toutes ses forces pour la délivrance d'Alvarado. Mais Cortez, qui crut remarquer, dans le zèle des Sénateurs, plus de haine contre leurs anciens En-

Les Tlascalans offrent leur secours aux Espagnols.

(*b*) Herrera dit néanmoins qu'Alvarado avoit envoyé des informations à Cortez, & que Cortez en avoit envoyé au Quartier par Olmedo. *Liv.* 10. *Chap.* 9.

Ennemis que d'affection pour les Espagnols, se contenta de prendre deux mille Hommes, dans la crainte d'effrayer Motezuma & de pousser les Rebelles au dernier desespoir. Son dessein étoit de faire une entrée pacifique dans la Capitale, & de ramener les esprits par la douceur, avant que de penser au châtiment des Coupables.

Présages fâcheux.

Il se présenta devant Mexico, le 24, sans avoir trouvé d'autre embarras, dans sa route, que la diversité & la contradiction des avis qu'il recevoit. L'Armée passa la grande Chaussée du Lac, avec la même tranquillité; quoiqu'à la vûe de plusieurs indices qui devoient réveiller ses défiances. Les deux Brigantins, fabriqués par les Espagnols, étoient en pièces. Quelques Ponts, qui servoient à la communication du Quartier, avoient été rompus: les Remparts & les Donjons paroissoient déserts. Un morne silence règnoit de toutes parts. Des apparences si suspectes obligèrent le Général de règler sa marche, & de n'avancer qu'après avoir fait reconnoître successivement tous les Postes. Ces précautions durèrent jusqu'au Quartier des Espagnols, où les Gardes avancées, decouvrant le secours qui leur arrivoit, poussèrent des cris de joye, qui rendirent la confiance à Cortez.

Cortez arrive à Mexico.

Alvarado vint le recevoir à la porte du Quartier, accompagné de tous ses Soldats, dont les transports & les acclamations ne peuvent être représentés. La présence de Motezuma, qui parut oublier la fierté de son rang, pour accourir avec la même ardeur (i), retarda de quelques momens les explications. Mais cet empressement fit connoître qu'il souhaitoit l'arrivée de Cortez autant que les Espagnols mêmes; & si l'on croyoit pouvoir douter de ses dispositions, il seroit difficile d'expliquer pourquoi, n'étant plus retenu par la force, il n'avoit pas fait usage de cette liberté, pour retourner dans son Palais, pendant l'absence du Général. Tous les Historiens reconnoissent que, moitié politique, pour soûtenir l'opinion qu'il se flattoit d'avoir fait prendre à son Peuple, & aux Espagnols mêmes, des motifs qui l'arrêtoient dans leur Quartier; moitié crainte, depuis la revolte du Prince de Tezcuco; & peut-être aussi par attachement pour ses Hôtes, qui étoient parvenus à lui inspirer de la confiance, & qu'il regardoit comme un appui contre ses propres Sujets, il ne varia plus dans les témoignages de son affection, ni dans l'exécution de ses promesses (k).

Conduite de Motezuma difficile à expliquer.

Cortez se fit raconter ce qui s'étoit passé dans son absence. Un Corps nombreux de Mexiquains, animés & conduits par quantité de Seigneurs, avoient attaqué plusieurs fois les Espagnols dans leur Quartier, sans respect

Ce qui s'étoit passé dans l'absence de Cortez.

(i) Solis, *Liv.* 4. *Chap.* 11.

(k) Cependant Diaz & Herrera prétendent que Cortez reçut mal ses premières honnêtetés, qu'il se retira dans son appartement sans lui répondre, & qu'il laissa même échapper quelques termes injurieux pour lui, devant les Officiers Mexiquains. Ces deux Ecrivains l'accusent de s'être enorgueilli de ses forces. Mais Gomera & Solis s'efforcent de laver leur Héros de cette tache. Il put affecter quelque froideur, suivant Solis, pour se donner le tems de prendre des informations; mais outre qu'il ne pouvoit soupçonner l'Empereur de mauvaise foi, lorsqu'il le retrouvoit parmi les siens, il auroit été indigne de sa prudence de le maltraiter, dans des conjonctures où il avoit besoin de lui, *ubi suprà.*

FERNAND CORTEZ. 1520.

respect pour la personne & les ordres de leur Souverain, qui n'avoit rien épargné pour appaiser la sédition. Ils avoient tenu long-tems Alvarado comme assiégé; & quatre de ses plus braves Soldats avoient été tués dans le dernier assaut. Les Rebelles s'étoient retirés depuis deux jours; mais loin d'avoir quitté les armes, leur grand nombre, & la mort des quatre Espagnols, leur inspiroient tant d'audace, qu'ayant appris le retour de Cortez, ils n'avoient pris la résolution de s'éloigner du Quartier que pour lui laisser le tems & la liberté d'y revenir, dans la confiance qu'y étant une fois renfermé avec tous ses gens, ils réussiroient plus heureusement que le Prince de Tezcuco, à détruire les Ennemis de leur Religion & de leur Empire.

Causes de la révolte des Mexiquains.

La cause d'une si furieuse animosité ne paroît pas bien éclaircie entre les Historiens (*l*); & Cortez même en parle avec incertitude, dans la seconde de ses deux Relations (*m*). Solis, qui fait profession d'avoir pesé tous les témoignages, assure, comme une vérité constante, qu'après le départ de Cortez, les Espagnols observèrent beaucoup de relâchement dans l'attention & la complaisance que les Nobles avoient témoignées pour eux, & qu'Alvarado, en ayant pris occasion de veiller sur leurs démarches, apprit, de ses Emissaires, qu'on faisoit des assemblées dans quelques Maisons de la Ville. On approchoit d'un jour solemnel, où l'usage étoit d'honorer les Idoles par des Danses publiques. Alvarado, suivant le même récit, fut informé que les Conjurés avoient choisi ce tems pour soulever le Peuple, en l'exhortant à prendre les armes pour la liberté de leur Empereur & la défense de leurs Dieux. Le même jour au matin, quelques-uns affectèrent de se montrer dans le Quartier des Espagnols, & demandèrent même au Commandant la liberté de célébrer leur Fête, dans l'espoir de lui fermer les yeux par cette apparence de soumission. Elle le fit douter, en effet, de la vérité de ses informations; & dans cette incertitude il leur accorda ce qu'ils demandoient, à condition qu'ils ne portassent point d'armes, & qu'ils ne répandissent point de sang humain dans leurs Sacrifices. Mais il apprit bientôt qu'ils avoient employé la nuit précédente à transporter secrétement leurs armes dans les lieux voisins du grand Temple. Sur cet

(*l*) Les uns veulent que ce fut un effet des intrigues & des mauvais offices de Narvaez; ce qui paroît sans vraisemblance: d'autres, que c'étoit simplement l'envie de rendre la liberté à Motezuma: d'autres, que c'étoit pour se saisir de l'or, des pierreries & des bijoux qui étoient demeurés dans le Quartier Espagnol, & dont on faisoit monter la valeur à plus de sept cens mille écus; enfin d'autres encore, que c'étoit par haine pour les Tlascalans, mortels Ennemis de la Nation, sur lesquels on rejettoit le dessein que les Espagnols avoient eu de ruiner les Idoles. Barthelemi de Las Casas, qui ne menage point sa Nation, raconte que les Mexiquains, ayant voulu divertir leur Empereur, avoient préparé une Fête publique, de l'espèce de Danseurs qu'ils nommoient *Mitoles*, & qu'Alvarado, sachant qu'ils s'étoient parés de leurs plus riches joyaux, étoit venu les attaquer avec tous ses Soldats, qu'il les avoit massacrés & dépouillés, & que dans cette occasion plus de deux mille Mexiquains avoient été passés au fil de l'épée. Dans cette supposition, la revolte n'étoit qu'une juste vengeance. Mais tous les autres Ecrivains Espagnols ont prétendu que Las Casas avoit été mal informé. Solis, *ib.*, page 153.

(*m*) *Cartas de D. Hernando Cortez al Emperador.*

cet avis, il prit des mesures pour attaquer les principaux Conjurés pendant leur Danse, c'est-à-dire, avant qu'ils fussent armés, & qu'ils eussent commencé à soulever le Peuple. Il sortit avec cinquante Espagnols, sous prétexte de satisfaire sa curiosité en assistant à la Fête. Il s'approcha du Temple, où les Conjurés, qui s'y étoient déja rendus, la plûpart ivres & sans défiance, se disposoient à danser, pour attirer le Peuple au spectacle. Mais, sans leur laisser le tems de se reconnoître, il les fit charger par ses gens, qui en tuèrent une partie, & qui forcèrent les autres de se jetter par les fenêtres du Temple.

Reproches qu'on fait à la conduite d'Alvarado.

Quelque jugement qu'on doive porter de cette entreprise, l'Historien confesse qu'elle fut exécutée avec plus d'ardeur que de prudence, & que les Espagnols deshonorèrent leur motif, en se jettant sur les Morts & sur les Blessés, pour arracher les joyaux dont ils les voyoient couverts. D'ailleurs Alvarado se retira, sans prendre soin d'informer le Peuple des raisons de sa conduite, & Solis lui en fait un reproche. Il devoit, dit-il, publier la conspiration, & montrer les armes que les Nobles avoient cachées. Le Peuple, qui ne fut informé que du carnage de ses Chefs & du pillage de leurs joyaux, attribuant cette exécution à l'avarice effrenée des Espagnols, en conçut tant de fureur, qu'il prit aussi-tôt les armes, sans que les Conjurés y eussent contribué par leurs exhortations ou par leurs soins (n).

Combat entre les Espagnols & les Rebelles.

La nuit, qui suivit l'arrivée de Cortez, ne fût pas moins tranquille que le jour précédent. Ce silence, qui duroit encore le lendemain, paroissant couvrir quelque mystère, Ordaz fut commandé pour aller reconnoître la Ville, à la tête de quatre cens Hommes, Espagnols & Tlascalans. Il s'engagea dans la plus grande rue, où il découvrit bientôt une troupe d'Indiens armés, que les Séditieux n'y avoient postés que pour l'attirer dans leurs piéges. En effet, lorsqu'il se fût avancé, dans le dessein de faire quelques Prisonniers, dont il vouloit tirer des informations, il se vit couper le passage par des Armées entières, qui vinrent le charger de toutes les rues voisines; tandis qu'une Populace innombrable, qui se montra tout-d'un-coup aux fenêtres & aux terrasses, remplit l'air de pierres & de traits.

Prudence & valeur d'Ordaz.

Ordaz eut besoin de toute sa valeur & son expérience, pour repousser une si vive attaque. Il forma son Bataillon, suivant l'étendue & la disposition de l'espace, avec la précaution de le border de Piquiers, tandis que les Arquebusiers, qui composoient le centre, eurent ordre de tirer aux fenêtres & aux terrasses. Il lui étoit impossible de faire avertir Cortez de sa situation; &, dans l'opinion, où l'on étoit au Quartier, qu'il avoit assez de force pour exécuter sa Commission, on ne se défia point qu'il eût besoin de secours. Cependant la chaleur des Indiens ne fut pas long-tems à se rallentir. L'excès du nombre leur ôtant l'usage de leurs armes, ils s'étoient avancés avec une confusion qui les livroit sans défense aux coups des Piquiers.

(n) *Page* 137. Le même Ecrivain croit son récit bien confirmé par la résolution que Cortez prit de faire publier la vérité du fait, & par l'offre qu'Alvarado lui fit de se rendre en prison, pour appaiser le Peuple en justifiant sa conduite.

FERNAND CORTEZ. 1520.

Il se retire avec gloire.

quiers. Ils perdirent tant de monde à la première charge, que leur retraite devenant aussi tumultueuse que leur approche, ils se précipitoient en arrière les uns sur les autres, pour se dérobber à la pointe des piques. Les Arquebusiers n'eurent pas plus de peine à nettoyer les terrasses. Ordaz, qui n'étoit venu que pour reconnoître, ne jugea point à propos de pousser plus loin sa victoire; & sans faire changer de forme à sa Troupe, il chargea si vigoureusement ceux qui l'avoient coupé par derrière, qu'il s'ouvrit le chemin jusqu'au Quartier. Cette action lui coûta néanmoins du sang. La plûpart de ses gens furent blessés. Il le fut lui-même, & huit de ses plus braves Tlascalans furent tués sous ses yeux; mais il ne perdit qu'un Espagnol, que Diaz nomme *Lezcano*, & dont il vante beaucoup la valeur.

Les Mexiquains attaquent le Quartier de Cortez.

CORTEZ avoit pensé à ramener les esprits par des propositions de Paix; mais outre qu'il n'avoit personne, dont il pût attendre ce service, & que Motezuma même sembloit se défier de sa propre autorité, le succès d'Ordaz lui fit juger qu'il n'étoit pas tems de s'abbaisser à des offres qui pouvoient augmenter l'insolence des Rebelles. Il fut confirmé dans ce sentiment, par la fureur avec laquelle ils se rassemblèrent, après leur défaite, pour suivre Ordaz jusqu'à la vûe du Quartier. Leur dessein étoit d'y donner un assaut général. En vain tenta-t'on de les effrayer par le bruit de l'Artillerie. Leurs timbales & leurs cors donnèrent aussi-tôt le signal du Combat. Ils s'avancèrent, en même tems, avec un emportement sans exemple. Plusieurs troupes d'Archers, dont ils avoient composé leur Avant-garde, tiroient aux creneaux, pour faciliter les approches à ceux qui les suivoient. Leurs décharges furent si épaisses & si souvent répétées, pendant que les autres passoient entre leurs rangs pour monter à l'assaut, qu'elles causèrent beaucoup d'embarras aux Espagnols, qui se trouvoient partagés tout-à-la-fois par la nécessité de se défendre des fleches, & par celle de repousser leurs Ennemis; sans compter un troisième soin, qui consistoit, s'il faut en croire un de leurs Historiens, à ramasser ces fleches, dont la multitude bouchoit les passages (*o*). L'Artillerie & les Arquebuses ne laissoient pas de faire un affreux carnage; mais ces furieux étoient si déterminés à mourir ou à vaincre, qu'ils s'empressoient de remplir le vuide, que les Morts avoient laissé, & qu'ils se serroient avec le même courage, en foulant aux pieds, sans distinction, leurs Blessés & leurs Morts. Plusieurs s'avancèrent jusques sous le Canon, où ils s'efforcèrent, avec une obstination incroyable, de rompre les Portes, & d'abbattre les Murs, avec leurs haches garnies de pierre tranchante. Quelques-uns, élevés sur les épaules de leurs Compagnons, cherchoient le moyen de combattre à la portée de leurs armes. D'autres se servoient de leurs zagaies, comme d'échelles, pour monter aux fenêtres & aux terrasses. „ Tous enfin, pour employer „ les termes de l'Historien, se lançoient au fer & au feu comme des Bêtes „ farouches; & ces effets d'une têmérité brutale auroient pû passer pour „ des prodiges de valeur, si la férocité n'y avoit eu plus de part que le „ courage".

Leur fureur.

Ils sont repoussés.

CE-

(*o*) *Ibidem*, 165.

FERNAND CORTEZ. 1520.

CEPENDANT, après avoir été repoussés de toutes parts, ils se retirèrent dans leurs rues, pour s'y mettre à couvert des boulets & des balles qui les poursuivoient. Leur usage n'étant point de combattre dans l'absence du Soleil, il se séparèrent à la fin du jour; ce qui n'empêcha point les plus hardis de venir troubler, pendant la nuit, le repos des Espagnols, en mettant le feu à plusieurs endroits du Quartier. On ignore s'ils l'avoient jetté à force de bras, ou s'ils s'étoient servis de leurs flêches, auxquelles ils pouvoient avoir attaché quelque matière embrasée; mais la flamme s'empara tout-d'un-coup des Edifices, & s'y répandit avec tant de violence, qu'on fut obligé d'en abbattre une partie; après quoi, la nécessité de mettre les bréches en défense, on imposa un autre travail, qui fit durer la fatigue jusqu'au jour.

LES Indiens reparurent au lever du Soleil; mais au lieu de s'approcher des murs, ils se contentèrent d'insulter les Espagnols par des reproches injurieux, en les accusant sur-tout d'être des lâches, qui ne se défendoient qu'à l'abri de leurs murailles. Cortez, qui s'étoit déja déterminé à faire une sortie, prit occasion de ce défi pour animer ses Soldats. Il forma trois Bataillons; deux pour nettoyer les rues de traverse; & le troisième, dont il prit lui-même la conduite, pour attaquer le principal Corps des Ennemis, qu'on découvroit dans la grande rue (p). Avec la grandeur d'ame qui le rendoit supérieur aux petites jalousies, il fit l'honneur, au brave Ordaz, d'imiter la disposition de rangs qui l'avoit rendu victorieux dans sa retraite. Les trois Bataillons, étant sortis ensemble, n'allèrent pas loin sans trouver l'occasion de combattre. Mais l'Ennemi soutint cette première décharge sans s'étonner. L'Action devint fort vive. Les Mexiquains se servoient de leurs massues & de leurs épées de bois, avec une fureur desesperée. Ils se précipitoient dans les piques & les autres armes, pour frapper les Espagnols aux dépens de leur vie, qu'ils paroissoient mépriser. On avoit recommandé, aux Arquebusiers, de tirer aux fenêtres; mais leurs décharges continuelles n'arrêtant point une grêle de pierres, que les Mexiquains avoient trouvé le moyen de faire pleuvoir sans se montrer, on fut obligé de mettre le feu à quelques Maisons, pour faire cesser cette importune attaque. Enfin, les Rebelles tournèrent le dos; mais en fuyant, ils rompoient les Ponts & faisoient tête de l'autre côté des Canaux. Cortez fit donner la chasse aux autres, dans plusieurs Quartiers. Cependant, par pitié pour tant de Misérables, qui fuyoient en desordre, il rappella ses Troupes, & se retira sans opposition. Il perdit douze Hommes, dans cette glorieuse journée; & la plupart des autres ne revinrent pas sans blessures. Du côté des Mexiquains, le nombre des Morts fut si grand, que les rues étoient couvertes des corps qu'ils n'avoient pû retirer, & les Canaux teints de sang.

Cortez fait une sortie.

Avantage qu'il en tire.

ON donna quelques jours au repos, mais toûjours à la vûe de l'Ennemi, qui revenoit un moment à l'attaque, & qui se dissipoit avec la même facilité. Dans cet intervalle, Cortez hazarda quelques propositions d'accommodement, par divers Officiers de Motezuma, qui ne s'étoient point éloignés

Il fait proposer un accommodement.

(p) Elle se nommoit *Tobaca*.

FERNAND CORTEZ. 1520.

loignés de leur Maître. Ce soin ne lui fit pas perdre l'attention qu'il devoit à sa défense. Il fit construire quatre Châteaux mobiles, en forme de Tours, qui pouvoient être traînés sur des roues, pour les employer dans l'occasion d'une nouvelle sortie. Chaque Tour pouvoit contenir vingt ou trente Hommes. Elles étoient de fortes planches, qui pouvoient résister aux plus grosses pierres qu'on jettoit des fenêtres ou des terrasses; & sur toutes leurs faces elles étoient percées d'un grand nombre de trous, par lesquels on pouvoit tirer sans se découvrir. Cette invention parut propre, non-seulement à garantir les Soldats, mais encore à leur faciliter le moyen de mettre le feu aux Edifices de la Ville, & de rompre les tranchées qui traversoient les rues. Quelques Historiens ajoûtent qu'il entroit aussi dans les vûes de Cortez, d'épouvanter les Mexiquains par la nouveauté de ce spectacle.

Tours ou Châteaux mobiles.

De plusieurs Officiers, qui étoient sortis pour tenter un accommodement, les uns revinrent fort maltraités, & les autres demeurèrent avec les Rebelles. L'Empereur, qui souhaitoit la réduction de ses Sujets, fut si vivement irrité de leur obstination, qu'il conseilla lui-même, à Cortez, de les traiter sans ménagement. On résolut une nouvelle sortie. Cette journée fut terrible. Les Ennemis n'attendirent point le coup qui les menaçoit. Ils vinrent au-devant des Espagnols, avec une résolution surprenante. On s'apperçut qu'ils étoient conduits avec plus d'ordre & de justesse, qu'on ne leur en connoissoit. Ils tiroient ensemble. Ils défendoient leurs Postes sans confusion. A peine les Espagnols furent-ils engagés dans la Ville, que tous les Ponts furent levés pour leur couper la retraite. Il se trouva des Mexiquains jusques dans les Canaux, pour les percer de leurs fléches ou de leurs zagaies, lorsqu'ils approchoient des bords. Les Châteaux de bois furent brisés, par des pierres d'une énorme grosseur, qui devoient avoir été transportées dans cette vûe sur les terrasses. On combattit pendant la plus grande partie du jour. Les Espagnols & leurs Alliés se voyoient disputer le terrein, de tranchée en tranchée. La Ville en souffrit beaucoup. Plusieurs Maisons furent brulées; & les Mexiquains, s'approchant de plus près des armes à feu, perdirent encore plus de monde que dans les deux Actions précédentes. A l'approche de la nuit, Cortez, maître de plusieurs Postes, qu'il ne désiroit pas de garder, conçut qu'il avoit peu d'utilité à tirer de son Expédition, & ne se servit de ses avantages que pour retourner heureusement au Quartier. Il avoit perdu quarante Hommes, la plûpart à la vérité Tlascalans; mais les deux tiers de ses Espagnols étoient blessés, & lui-même avoit la main percée d'un coup de fléche.

Nouvelle sortie de Cortez.

Difficultés qu'il trouve à vaincre.

Sa blessure lui servit de prétexte pour se retirer au fond de son Appartement; mais il reconnoît, dans sa première Relation (q), qu'il y porta une playe plus profonde. Il revenoit convaincu, par les événemens du jour, qu'il lui étoit impossible de soutenir cette Guerre sans perdre son Armée ou sa réputation. Il ne pouvoit penser, sans une vive douleur, à quitter la Capitale du Mexique, & toutes ses lumières ne lui offroient aucune ressource pour s'y maintenir.

Craintes qui l'agitent.

APRÈS

(q) *Cartas al Emperador.*

FERNAND CORTEZ. 1520.

APRÈS avoir passé la nuit dans cette agitation, il reçut, dès la pointe du jour, un autre sujet de trouble, par la déclaration de Motezuma, qui, desespérant de ramener ses Sujets à la soumission, tandis qu'ils verroient les Espagnols si près d'eux, lui ordonna, d'un ton absolu, de se disposer à partir. Quoique cet ordre parût venir de sa crainte, plutôt que d'une sérieuse confiance à son autorité, Cortez, persuadé que la retraite étoit nécessaire, prit le parti de lui répondre qu'il étoit prêt d'obéir; mais qu'il le prioit de faire quitter les armes aux Mexiquains avant qu'un seul Espagnol sortît du Quartier. Cependant, pour joindre la fierté à la complaisance, il ajouta que l'obstination des Rebelles, le touchant moins que son respect pour l'Empereur, c'étoit ce dernier sentiment qui lui faisoit laisser, à Sa Majesté, le soin de punir les Coupables, & qu'il portoit, à la pointe de son épée, le pouvoir de se faire respecter dans sa marche. Motezuma, qui n'avoit pas compté sur une décision si prompte, parut respirer après cette réponse, & ne pensa qu'à donner des ordres, pour faire exécuter une condition qu'il trouvoit juste.

Il consent à partir.

PENDANT qu'il se livroit à ce soin, on entendit sonner l'allarme dans toutes les parties du Quartier. Cortez y courut, & trouva ses gens occupés à soutenir un nouvel assaut des Mexiquains, qui, fermant les yeux au péril, s'étoient avancés si brusquement, que leur Avant-garde, emportée par le mouvement de ceux qui la suivoient, se trouva tout-d'un-coup au pied du mur. Ils sautèrent en plusieurs endroits sur le Rempart. Les Espagnols avoient heureusement, dans la grande Cour du Château, un Corps de réserve, qui fut distribué aux Postes les plus foibles. Mais Cortez n'avoit jamais eu tant besoin de sa diligence & de sa valeur. Motezuma, informé de l'embarras des Espagnols, envoya dire, à leur Général, que dans une conjoncture si pressante, & suivant la résolution qu'ils avoient prise ensemble, il jugeoit à propos de se montrer à ses Sujets, pour leur donner ordre de se retirer, & pour inviter les Nobles à lui venir exposer paisiblement leurs prétentions. Cortez approuva d'autant plus cette ouverture, qu'elle pouvoit donner quelques momens de repos à ses Soldats.

Cette résolution est troublée par un assaut des Mexiquains.

Motezuma propose de se montrer à ses Sujets.

L'EMPEREUR, quoique fort agité par le doute du succès, se hâta de prendre tous les ornemens de sa dignité, le Manteau impérial, le Diadême, & toutes les Pierreries, qu'il ne portoit que dans le plus grand étallage de sa grandeur. Cette pompe lui parut nécessaire, pour se faire reconnoître & pour imposer du respect. Il se rendit, avec les Nobles Mexiquains qui étoient demeurés à son service, sur le Rempart opposé à la principale avenue du Château. Les Soldats Espagnols de ce Poste formèrent deux hayes à ses côtés. Un de ses Officiers, s'avançant jusqu'au parapet, avertit les Rebelles, à haute voix, de préparer leur attention & leur respect pour le grand Motezuma, qui venoit écouter leurs demandes, & les honorer de ses faveurs. A ce nom, les mouvemens & les cris s'appaisèrent. Une partie des Mutins se mit à genoux. Quelques-uns se prosternèrent jusqu'à baiser la terre. L'Empereur, après avoir parcouru des yeux toute l'Assemblée, les arrêta sur les Nobles; & distinguant ceux qu'il connoissoit, il leur commanda de s'approcher. Il les appella par leurs noms; il leur prodiga les titres de Parens & d'Amis. Leur silence paroissant répon-

Circonstances de cette entreprise.

Discours qu'il tient aux Séditieux.

FERNAND CORTEZ. 1520.

pondre de leurs dispositions, il fit violence à son ressentiment jusqu'à les remercier du zèle qu'ils faisoient éclater pour sa liberté: mais après avoir ajoûté qu'il étoit fort éloigné de leur en faire un crime, quoiqu'il y trouvât de l'excès, il les assura qu'ils s'étoient trompés, s'ils avoient cru que les Espagnols le retinssent malgré lui; que c'étoit volontairement qu'il demeuroit avec eux, pour s'instruire de leurs usages, pour reconnoître le respect qu'ils lui avoient toûjours rendu, & pour marquer une juste considération au puissant Monarque qui les avoit envoyés: qu'il avoit pris néanmoins la résolution de les congédier, & qu'ils consentoient eux-mêmes à s'éloigner incessamment de sa Cour; mais qu'il ne pouvoit exiger, avec justice, que leur obéissance prévînt celle de ses Sujets. Là-dessus il donna ordre, à tous ceux qui le reconnoissoient pour leur Maître, de quitter les armes, & de retourner paisiblement à la Ville; contens, comme ils devoient l'être, ajoûta-t'il, de sa parole, & du pardon qu'il leur accordoit.

Effet qu'il produit.

Ce discours, que les Historiens rapportent avec plus d'étendue, fut écouté sans interruption; & personne n'eut l'audace d'y répondre. Mais personne aussi ne parut disposé à quitter les armes. Un profond silence, qui continua pendant quelques momens, sembloit marquer de l'incertitude. Le bruit ne recommença que par dégrés. Il venoit de ceux qui travailloient sourdement à rallumer le feu; & le nombre en étoit fort grand, puisque, suivant quelques Ecrivains, on avoit déja fait l'élection d'un nouvel Empereur, ou que, suivant les autres, elle étoit du moins résolue. Enfin, la sédition reprit toute sa force, & l'insolence fut bientôt poussée jusqu'au mépris. On entendit crier que Motezuma n'étoit plus Empereur du Mexique; qu'il étoit un Lâche, un Traître, & le vil Esclave des Ennemis de la Nation. En vain s'efforça-t'il de s'attirer de l'attention par divers signes. Les cris furent accompagnés d'une nuée de traits, qui paroissoient lancés contre lui. Deux Soldats Espagnols, que Cortez lui avoit donnés pour Gardes, le couvrirent de leurs boucliers; mais tous leurs soins ne purent le garantir de plusieurs coups de flèches, ni d'une pierre qui l'atteignit à la tête, & qui le fit tomber sans aucun sentiment. Cet accident fut ressenti de Cortez, comme le plus cruel contre-tems qui pût arriver. Il fit transporter ce malheureux Monarque à son Appartement; & dans son premier trouble, il courut à la défense avec un emportement terrible: mais il se vit privé de la satisfaction de se vanger. Les Ennemis n'eurent pas plutôt vû tomber leur Maître, que reconnoissant l'énormité de leur crime, ils furent saisis d'une affreuse épouvante, qui les fit fuir & disparoître en un moment, comme s'ils eussent été poursuivis par la colère du Ciel (r).

Motezuma est dangereusement blessé par ses Sujets.

L'Empereur étoit revenu à lui, mais avec tant de desespoir & d'impatience, qu'il fallut retenir ses mains, pour l'empêcher d'attenter à sa vie. Il ne pouvoit soutenir l'idée d'avoir été réduit à cet état par ses Sujets. Il rejettoit les médicamens. Il poussoit d'effroyables menaces, qui se terminoient par des gemissemens & des pleurs. Le coup, qu'il avoit reçu à la tête,

(r) *Ibid.* pages 185 & précédentes.

tête, parut dangereux; mais ses agitations le rendirent bientôt mortel. Il expira le troisième jour, en chargeant les Espagnols de sa vengeance, & sans avoir voulu prêter l'oreille à leurs instructions. On regreta beaucoup de n'avoir pû remporter cet avantage sur l'Idolâtrie; & si l'on se rappelle que, dans un si long commerce avec des Chrétiens, Motezuma n'avoit pû manquer de lumières, on sera porté à croire que l'endurcissement, dans lequel il mourut, venoit moins de son attachement pour ses Dieux (s), que des transports de fureur qui avoient obscurci sa raison. Diaz assure que tous les Espagnols furent également sensibles à la mort d'un Prince, qui s'étoit attiré leur affection par ses caresses & ses présens. Cortez en parut inconsolable. Ses plus hautes espérances ayant eu pour fondement la sujettion volontaire à laquelle il avoit trouvé le secret de l'engager, ce coup imprévû déconcertoit toutes ses mesures, & le mettoit dans la nécessité de former un autre plan.

FERNAND CORTEZ. 1520. Sa mort.

Regrets qu'elle cause aux Espagnols.

Il prit d'abord le parti d'assembler les Officiers Mexiquains, qui n'avoient jamais quitté leur Maître, & d'en choisir six, qu'il chargea de porter son corps dans la Ville. Quelques Sacrificateurs, qui avoient été pris dans les actions précédentes, servirent de Cortège, avec ordre de dire aux Chefs des Séditieux; „ que le Général étranger leur envoyoit le corps de leur „ Empereur, massacré par leurs mains, & que ce crime donnoit un nou„ veau droit à la justice de ses armes; qu'en expirant, Motezuma l'avoit „ chargé de la vengeance de cet attentat, mais que le prenant pour l'effet „ d'une brutale impétuosité du Peuple, dont les Nobles avoient reconnu „ sans doute & châtié l'insolence, il en revenoit encore aux propositions „ de Paix; qu'ils pouvoient envoyer des Députés pour entrer en conféren„ ce, & s'assurer d'obtenir des conditions raisonnables; mais que s'ils tar„ doient à profiter de ces offres, ils seroient traités comme des Rebelles „ & des Parricides".

Nouvelles mesures de Cortez.

Les Seigneurs Mexiquains partirent, avec le corps de Motezuma sur leurs épaules. On remarqua, du haut des murs, que les Séditieux venoient le reconnoître avec respect, & qu'abandonnant leurs Postes, ils se rassembloient tous pour le suivre. Bientôt la Ville retentit de gemissemens, qui durèrent toute la nuit; & le lendemain, à la pointe du jour, le corps fut transporté, avec beaucoup de pompe, à la Montagne de *Chapultepeque*, sépulture des Empereurs du Mexique, où leurs cendres étoient réligieusement conservées (t).

Le corps de Motezuma est envoyé aux Rebelles.

Ils l'ensevelissent avec honneur.

CE

(s) Quelques Historiens rapportent qu'il avoit commencé à marquer du goût pour les principes du Christianisme: d'autres ont accusé les Espagnols de négligence pour sa conversion. Un autre, que Solis cite sans le nommer, paroît persuadé que ce fut Cortez même, qui fit tuer ce Prince; mais cette imputation blesse toute vraisemblance, sur-tout dans un tems où Motezuma étoit si nécessaire aux Espagnols. Solis la refute avec indignation, *page* 196.

(t) Quelques Historiens ont écrit que les Mexiquains traînèrent indignement le corps de leur Empereur, qu'ils le mirent en pièces & qu'ils ne traitèrent pas mieux ses Femmes & ses Enfans. D'autres ont prétendu qu'ils l'avoient exposé seulement aux railleries du Peuple, jusqu'à ce qu'un de ses Domestiques, ramassant un peu de bois, dont il fit un bucher, le brûla dans un endroit écarté. Mais Solis, qui fait profession d'avoir porté tous ses soins à vérifier le fait par la comparaison des témoignages, assure que le sentiment le plus certain est celui auquel on s'attache après lui, *ubi suprà*, pag. 195.

FERNAND CORTEZ. 1520.

Son caractère.

Ce Prince avoit règné dix-sept ans. Il étoit l'onzième Souverain du Mexique, & le second du nom de Motezuma. Si l'on excepte l'orgueil & la cruauté, qui avoient commencé, depuis long-tems, à le rendre odieux à ses Peuples, il paroît qu'il n'étoit point sans vertus, & que la libéralité, du moins, en étoit une, qu'il ne cessa point d'exercer à l'égard des Espagnols. Ils reconnoissent d'ailleurs qu'il étoit sobre, & si zèlé pour la justice, que ses plus cruelles rigueurs tomboient sur les Ministres qui la violoient dans leurs fonctions. Ils lui attribuent un esprit pénétrant, un jugement solide, de la valeur & de l'habileté dans les armes. S'il manqua de prudence & de courage, en prenant le parti de se soumettre à Cortez, on a vû qu'outre les préventions superstitieuses, qui lui faisoient craindre la ruine de son Empire, il fut conduit par dégrés à des résolutions fort éloignées de ses vûes; & l'on ne sera point surpris que la politique d'un Barbare ait été déconcertée par celle du plus actif & du plus adroit de tous les Hommes (*v*).

Nouvel Empereur du Mexique.

Les Mexiquains n'avoient fait aucun mouvement considérable, pendant que l'Empereur avoit langue de ses blessures; & Cortez commençoit à se flatter que cette suspension d'armes venoit du remord de leur crime, ou de la crainte du châtiment qu'ils devoient attendre de la colère de Motezuma. Mais il apprit, par quelques informations de ses Emissaires, qu'ils avoient employé ces trois jours, à se donner un nouveau Maître, & qu'ils avoient couronné *Quetlavaca*. Cacique d'Iztacpalapa, & second Electeur de l'Empire. Les Officiers, qui étoient sortis avec le corps de Motezuma, s'étant dispensés de revenir, cette opiniâtreté fit mal juger des dispositions du nouveau Monarque. Cortez ne souhaitoit, au fond, que de faire sa retraite avec honneur. Ses forces ne lui permettoient pas d'entreprendre sérieusement la Conquête d'une grande Ville, où le nombre des Habitans croissoit tous les jours, par le soin que les Caciques avoient eu d'appeller les Troupes des Provinces; mais dans la résolution où il étoit de revenir avec une Armée plus nombreuse, & de faire valoir le prétexte de vanger Motezuma, il vouloit laisser, aux Mexiquains, une plus haute idée que jamais de la supériorité de ses lumières, & de la valeur des Espagnols. Ce dessein occupoit toutes ses réflexions, lorsqu'il vit recommencer la Guerre, avec un ordre dont il n'avoit point encore vû d'exemple au Mexique.

Dessein de Cortez.

La Guerre recommence.

Le jour même des funerailles de Motezuma, toutes les rues voisines du Quartier furent garnies d'un grand nombre de Troupes, dont quelques-unes

(*v*) Motezuma laissa quelques Enfans. Deux de ses Fils furent tués par les Mexiquains, dans la retraite de Cortez. Trois de ses Filles embrassèrent le Christianisme, & furent mariées à des Espagnols. Mais le plus illustre de ses Enfans fut *Dom Pedro* de Motezuma, qui reçut le batême sous ce nom, peu de tems après la mort de son Père. Il étoit né d'une Princesse de la Province de Tula; & sa Mère, qui étoit une des Reines du Mexique, ayant abjuré aussi les Dieux du Pays, prit au batême le nom de *Donna Maria* de *Niagua Fuchtil*, titres qui marquoient la noblesse de ses Ancêtres. Charles-Quint donna de grandes Terres à Dom Pedro, dans la Nouvelle Espagne, avec la qualité de Comte de Motezuma, que ses Descendans conservent encore; & c'est de l'un d'entr'eux que Gemelli Carreri obtint la lecture d'une Lettre originale de Cortez. Voyez ci-dessus, sa Relation, au Tome XVI. de ce Recueil.

unes s'établirent dans les Tours d'un Temple peu éloigné, d'où l'on pouvoit battre, avec l'arc & la fronde, une partie du logement des Espagnols. Ils auroient pû fortifier ce Poste, s'ils avoient eu assez de force pour les diviser. On montoit par cent dégrés à la terrasse du Temple, qui soutenoit plusieurs Tours, où les Mexiquains portèrent des munitions d'armes & de vivres pour plusieurs jours. Cortez sentit la nécessité de les déloger d'un lieu, d'où ils pouvoient l'incommoder beaucoup. Tous les délais étant dangereux, il se hâta de faire sortir la plus grande partie de ses gens, dont il forma plusieurs Bataillons, pour défendre les avenues, & couper le passage aux secours. Escobar fut nommé pour l'attaque du Temple, avec sa Compagnie & cent autres Soldats d'élite. Pendant qu'on se saisissoit des avenues, en écartant les Ennemis à coups d'arquebuse, il marcha vers le Temple, où il se rendit maître du Vestibule & d'une partie des dégrés, avec si peu de résistance, qu'il jugea que le dessein des Indiens étoit de lui laisser le tems de s'engager. En effet, ils parurent alors aux Balustrades, qui leur servoient de Parapets; & leur décharge fut si furieuse, qu'elle força les Espagnols de s'arrêter. Escobar fit tirer à ceux qui se découvroient; mais il ne put soutenir une seconde décharge, qui fut encore plus violente. Ils avoient préparé de grosses pierres & des pièces de bois, qu'ils poussoient du haut des dégrés, & dont la rapidité, croissant par la pente, fit reculer trois fois les Espagnols. Quelques-unes de ces pièces étoient à demi enflammées, par une ridicule imitation des armes à feu. On étoit obligé de s'ouvrir, pour éviter le choc; & les rangs ne pouvoient se rompre sans perdre nécessairement du terrein.

FERNAND CORTEZ. 1520.

Dangereuse entreprise des Espagnols.

Cortez, qui couroit à Cheval dans tous les lieux où l'on combattoit, reconnut l'obstacle qui arrêtoit la Troupe d'Escobar: sur quoi, ne consultant que son courage, il mit pied à terre, il se fit attacher une rondache au bras où il étoit blessé, il se jetta sur les dégrés, l'épée à la main, & son exemple inspira tant de courage à ses gens, qu'ils ne connurent plus le péril. Dans un instant, les difficultés furent vaincues. On gagna heureusement la terrasse, où l'on en vint aux mains à coups d'épées & de masses. La plûpart des Mexiquains étoient des Nobles; & leur résistance prouva quelle différence l'amour de la gloire est capable de mettre entre les Hommes. Ils se laissoient couper en pièces, plutôt que d'abandonner leurs armes. Quelques-uns se précipitèrent par-dessus les balustrades, dans l'opinion qu'une mort de leur choix étoit la plus glorieuse. Tous les Ministres du Temple, après avoir appellé, par de grands cris, le Peuple à la défense de leurs Dieux, moururent en combattant; & dans l'espace d'un quart d'heure, Cortez se vit maître de ce Poste, par le massacre de cinq cens Hommes qui le gardoient (x).

Valeur extrême de Cortez.

Carnage de cinq cens Mexiquains.

Il

(x) Plusieurs Historiens traitent de miracle le bonheur qu'il eut, en montant les dégrés, de ne pas rencontrer une seule pièce de bois qui ne roulât dans sa longueur. Elles n'auroient pû rouler en travers, sans le précipiter; & c'étoit cette crainte qui avoit arrêté la Troupe d'Escobar. Solis rapporte un autre événement, qui ne fut pas moins miraculeux: deux Indiens entreprirent de se précipiter du haut du Temple avec Cortez. Ils marchèrent unis, & lorsqu'ils virent Cortez sur le bord du précipice, ils jettèrent leurs

FERNAND CORTEZ. 1520.

Autres Exploits de Cortez.

Il fit transporter, à son Quartier, les vivres qu'il trouva dans les Magasins du Temple; & les Tlascalans furent chargés de mettre le feu aux Tours, qui furent consumées en un instant. Le Combat duroit encore à l'entrée des rues; sur-tout dans celle de Tacuba, dont la largeur donnoit plus de facilité aux Mexiquains pour s'approcher, & par conséquent plus d'embarras aux Espagnols. Cortez, qui s'en apperçut, remonta aussi-tôt à Cheval; & passant le bras blessé dans les rènes, il s'arma d'une lance, pour voler au secours de ses gens, avec quelques Cavaliers qui le suivoient. Le choc des Chevaux rompit d'abord les Ennemis; & chaque coup de lance étoit mortel pour quelqu'un, dans l'épaisseur de la foule. Cependant Cortez fut emporté si loin par son ardeur, que se trouvant séparé de ses gens lorsqu'il se reconnut, il vit sa retraite coupée par le gros des Ennemis, qui fuyoient devant son Infanterie. Dans cette extrêmité, il se hâta de prendre une autre rue, qu'il jugea plus libre; mais il n'y marcha pas long-tems sans rencontrer un parti d'Indiens, qui menoient Prisonnier André de Duero, un de ses meilleurs Amis, tombé entre leurs mains par la chûte de son Cheval. Ils le conduisoient au premier Temple, pour le sacrifier aux Idoles. Ce dessein, qui avoit suspendu leur fureur, lui sauva heureusement la vie. Cortez poussa au milieu de la Troupe, écarta ceux qui tenoient son Ami, & le mit en état de se servir d'un poignard qu'ils avoient eu l'imprudence de lui laisser. Duero en tua quelques Mexiquains, & trouva le moyen de reprendre sa lance & son Cheval. Alors les deux Amis se joignirent, & percèrent ensemble, au travers de la foule, jusqu'au premier Corps des Espagnols, qui avoient fait tourner le dos de toutes parts à leurs Ennemis. Cortez compta toûjours cette avanture entre les plus heureuses de sa vie (y). Il fit sonner la retraite. Tous ses Soldats revinrent accablés de fatigue; mais la joye de sa victoire fut augmentée par celle qu'il eut de n'avoir pas perdu un seul Homme, & de ne trouver qu'un petit nombre de Blessés. L'assaut du Temple fut d'un si grand éclat, entre les Mexiquains, qu'ils firent peindre cette action avec toutes ses circonstances. On trouva, dans la suite, quelques toiles qui représentoient l'attaque des dégrés, le combat sur la terrasse, & leur défaite entière, dans laquelle ils n'avoient pas supprimé l'incendie & la ruine des Tours. Mais, pour sauver la gloire de leur Nation, ils y avoient joint plusieurs Espagnols estropiés & blessés; & leur pinceau faisant plus d'exécution que leurs armes, ils avoient cru rendre leur perte honorable, par le prix qu'elle avoit coûté (z).

Il sauve la vie à Duero son Ami.

Peinture que les Mexiquains font de l'assaut du Temple.

Ils entreprennent d'affamer les Espagnols.

Le jour suivant, quelques Députés des Caciques s'avancèrent au pié du mur, avec des signes de Paix; & Cortez ayant paru lui-même pour les recevoir,

leurs armes à terre, en feignant de se rendre. Mais le saisissant, ils s'élancèrent par dessus la balustrade, dans l'espérance de l'entraîner par le poids de leur corps. Il s'attacha si heureusement à la balustrade, qu'il trouva le moyen de résister à cette secousse, & les deux Indiens achevèrent le saut. L'Historien ajoûte qu'il frémit du péril, mais que cet attentat lui causa moins de colère que d'admiration, *ubi suprà*, pages 206 & 207.

(y) Solis, *ubi suprà*, page 210.

(z) Quelques Historiens mettent cette sortie entre celles qui se firent avant la mort de Motezuma; mais on apprend, dans la seconde Relation de Cortez même, qu'elle suivit la mort de l'Empereur.

recevoir, ils lui déclarèrent, de la part du nouvel Empereur, que ce Prince étoit résolu de faire cesser les attaques, & de laisser, aux Espagnols, la liberté de se retirer jusqu'à la Mer; mais à condition qu'ils ne prendroient que le tems nécessaire pour le voyage, & qu'ils accepteroient sur le champ cette offre: sans quoi il leur juroit une haine implacable, qui ne finiroit que par leur destruction. Il faisoit ajoûter que l'expérience lui avoit appris qu'ils n'étoient pas immortels, & que la mort de chaque Espagnol dût-elle lui coûter vingt mille Hommes, il lui en resteroit encore assez pour chanter sa dernière Victoire. Cortez répondit, avec un mélange de modestie & de fierté, qu'il n'avoit jamais prétendu à l'immortalité; mais qu'avec le petit nombre de ses gens, dont il connoissoit le courage & la supériorité sur tous les autres Hommes, il se croyoit capable de détruire l'Empire du Mexique; que regrétant néanmoins ce que les Mexiquains avoient souffert par leur obstination, son dessein étoit de se retirer, depuis que son Ambassade avoit cessé par la mort du grand Motezuma, dont la bonté le retenoit à sa Cour, & qu'il ne demandoit que des conditions raisonnables pour exécuter cette résolution. Les Députés parurent satisfaits de sa réponse, & convinrent d'une suspension d'armes, en attendant d'autres explications. Mais rien n'étoit plus éloigné de l'intention des Mexiquains, que d'ouvrir le chemin de la retraite à leurs Ennemis. Ils pensoient au contraire à se donner le tems de leur couper tous les passages, pour les resserrer plus que jamais dans leur Quartier, & les affamer par un siége opiniâtre, qui les livreroit tôt ou tard à leur discrétion. Ils regrétoient à la vérité plusieurs Caciques, du Cortège de Motezuma, qui se trouvoient au pouvoir des Espagnols, & qui étoient menacés de périr avec eux par la faim; mais on décida, dans le Conseil du nouvel Empereur, qu'ils seroient trop heureux de mourir pour la Patrie. Le seul qu'ils se crurent obligés de délivrer, par respect pour leurs Dieux, fut le Chef des Sacrificateurs, qui étoit dans la même Prison, & qu'ils révéroient comme la seconde Personne de l'Etat. C'étoit particuliérement dans cette vûe qu'ils avoient proposé la suspension d'armes, & leur adresse eut le succès qu'ils s'en étoient promis. Les mêmes Députés retournèrent le soir au Quartier. Il firent entendre que, pour éviter les contestations & les retardemens, Cortez devoit choisir quelque Mexiquain, d'une consideration qui méritât la confiance de l'Empereur, & le charger de ses instructions. Cet expédient ayant paru sans difficulté, on n'eut pas plus de peine à s'accorder sur le choix du grand Sacrificateur. Il sortit, après avoir été soigneusement informé des conditions qu'on desiroit pour la facilité du chemin, & de tout ce qui regardoit les Otages, dont Cortez règloit le nombre & la qualité. Mais on fut desabusé le lendemain, en reconnoissant que les Ennemis avoient investi le Quartier, dans une enceinte plus éloignée que les précédentes; qu'ils faisoient des tranchées & des remparts, à la tête des Chaussées; qu'ils rompoient tous les Ponts, & qu'ils avoient envoyé des Travailleurs en grand nombre, pour embarrasser le chemin de Tlascala. Quelques Historiens ont prétendu, à l'honneur de Cortez, qu'il avoit pénétré l'artifice, & qu'il avoit cru moins important de se défaire d'un Prisonnier abominable, que de découvrir les véritables intentions de ses Ennemis.

Adresse des Mexiquains pour sauver leur grand Sacrificateur.

FERNAND CORTEZ. 1520.

Mesures de Cortez pour sa retraite.

LORSQU'IL ne put lui en rester aucun doute, il revint à sa méthode ordinaire, qui étoit de bannir l'irrésolution, dès qu'il avoit connu les obstacles, & de fixer aussi-tôt le choix du remède. Sans expliquer son dessein, il commença par donner des ordres pour la construction d'un Pont mobile, de grosses solives, & de planches assez fortes pour soutenir l'Artillerie. Sur le plan qu'il en fit lui-même, quarante Hommes devoient suffire pour le remuer & le conduire aisément. Ensuite, assemblant tous ses Officiers, il leur exposa le danger de leur situation, & toutes les voyes qu'ils avoient à tenter dans cette extrêmité. On ne pouvoit être partagé sur la nécessité du départ: mais on agita long-tems s'il falloit prendre le tems de la nuit. Ceux qui préferoient le jour faisoient valoir la difficulté de marcher dans les ténébres, avec l'Artillerie & le Bagage, par des routes incertaines, élevées sur l'eau, avec l'embarras de jetter des Ponts & de reconnoître les Passages. Les autres se formoient des images encore plus terribles d'une retraite en plein jour, tandis que les travaux de l'Ennemi devoient faire juger qu'il étoit résolu d'embarrasser leur sortie. Quel moyen de risquer un Combat continuel, au passage du Lac, où l'on ne pouvoit dresser les rangs, ni se servir de la Cavalerie? sans compter qu'on auroit les flancs découverts aux Canots des Mexiquains, dans le tems qu'il faudroit encore les percer en tête & les soutenir par derrière. La plûpart des voix se réunirent pour la résolution de partir la nuit; & Cortez, qui n'avoit remis ce point à la pluralité des suffrages, que pour éviter de prendre sur soi l'événement, parut se rendre à l'opinion du plus grand nombre. Une si grande entreprise ne fut pas renvoyée plus loin qu'à la nuit suivante, dans la crainte de laisser du tems aux Ennemis pour augmenter les obstacles. On pressa si vivement la construction du Pont, qu'il fut achevé à la fin du jour. Mais cette précipitation fit oublier que les Mexiquains, ayant déja rompu la Digue en plusieurs endroits, on avoit besoin de plus d'un Pont; ou plutôt, on se reposa trop sur la facilité qu'on se promettoit, à le transporter d'un Canal à l'autre (a).

Ordre qu'il met dans ses Troupes.

VERS la nuit, on envoya deux Prisonniers à la Ville, sous prétexte de hâter la conclusion du Traité, & dans l'espérance de tromper les Mexiquains par cette feinte, en leur faisant juger qu'on attendoit tranquillement leur réponse. Mais Cortez ne pensoit qu'à profiter d'un tems précieux. Il donna ses ordres, avec des soins & des précautions qui sembloient tout embrasser.

(a) Diaz rapporte qu'il donna quelque foi, dans cette occasion, aux Discours d'un Astrologue Espagnol, nommé *Botello*, pour lequel il n'avoit jamais eu que du mépris, mais qui, étant venu l'assurer qu'il falloit partir cette nuit même, & que l'Armée périroit si l'on ne profitoit d'une constellation qui étoit alors favorable, lui inspira tout-d'un-coup une confiance qu'il n'avoit jamais eue pour son art. Solis croit plus volontiers que, dans la nécessité des circonstances, il se servit habilement de cette vaine prédiction pour animer ses Soldats. Ce Botello étoit Soldat volontaire, & ne portoit, depuis long-tems, que le nom de Sorcier, dont il faisoit gloire. Il n'avoit d'ailleurs aucune connoissance des lettres: mais il employoit des caractères, des nombres, & des formules, qui contenoient, suivant l'Historien, d'abominables conventions avec l'Enfer. Solis, *ubi suprà*, page 223. Il paroît aussi que Cortez se reposoit beaucoup sur l'usage que les Mexiquains avoient de ne pas combattre la nuit, quoiqu'ils s'en fussent écartés dans quelques attaques.

brasser. Deux cens Espagnols, qui devoient composer l'Avant-garde avec les plus braves Tlascalans & vingt Cavaliers, reçurent pour Chefs Gonzalez de Gondoval, Azebedo, d'Ordaz, André Tapia & Lugo. L'Arrière-garde, un peu plus nombreuse, fut confiée aux Officiers qui étoient venus avec Narvaez, sous le Commandement de Pierre d'Alvarado & de Jean Velasquez de Leon. Le Corps de Bataille, composé du reste des Troupes, fut chargé de la conduite de l'Artillerie, du Bagage & des Prisonniers. Cortez réserva, près de sa personne, cent Soldats choisis, sous les Capitaines Alfonse d'Avila, d'Olid, & Bernardin Tapia, pour être en état de veiller sur ses trois Divisions, & de porter du secours aux endroits les plus pressans. Après avoir expliqué ses intentions, il se fit apporter le trésor, qui avoit été jusqu'alors sous la garde de Christophe de Guzman. Il en tira le quint de la Couronne, pour le remettre aux Officiers Royaux; & quelques Chevaux blessés en furent chargés. Le reste montoit à plus de sept cens mille écus, qu'il résolut d'abandonner, en déclarant qu'il seroit honteux, pour des Guerriers, d'occuper leurs mains à porter de l'or, pendant qu'elles devoient être employées à la défense de leur vie & de leur honneur. Cependant, la plûpart des Soldats, paroissant touchés de cette perte, & n'approuvant point un dessein si généreux, il ajoûta quelques mots, par lesquels il fit concevoir que chacun pouvoit prendre ce qu'il se croyoit capable de porter dans sa marche. C'étoit donner trop de confiance à la discrétion du Soldat. Aussi la plûpart se chargèrent-ils avec une imprudente avidité, qu'ils reconnurent trop tard, & qui leur coûta cher (*b*).

Faute qu'il commet en permettant à ses gens de se charger d'or.

Il étoit près de minuit, lorsque les Espagnols sortirent du Quartier. Leurs Sentinelles & leurs Coureurs n'ayant découvert aucune apparence de mouvement du côté de la Ville, ils marchèrent quelque tems, à la faveur des ténébres & de la pluye, dans un silence auquel la soumission n'eut pas plus de part que la crainte. Le Pont volant fut porté jusqu'au premier Canal, & l'Avant-garde s'en servit heureusement. Mais le poids de l'Artillerie & des Chevaux ayant engagé cette masse dans la boue & dans les pierres, on jugea qu'il seroit difficile de la retirer assez promptement pour la transporter aux autres ouvertures avant la fin de la nuit. Les Officiers donnoient leurs ordres, & l'ardeur étoit extrême à les exécuter. Cortez, qui étoit passé avec la première Troupe, la fit avancer sous le Commandement de ses Chefs, pour dégager la Chaussée par dégrés, & demeura sur le bord du passage avec quelques-uns de ses plus braves gens. Mais avant que le Corps de Bataille eût achevé de passer, on se vit dans la necessité de prendre les armes.

Départ nocturne des Espagnols.

Horribles difficultés qu'ils ont à vaincre.

L'adresse des Mexiquains cause ici de l'admiration aux Historiens. Ils avoient observé tous les mouvemens de leurs Ennemis, avec une dissimulation dont on ne les avoit pas crus capables. Par quelque voie qu'ils eussent appris la résolution du départ, ils avoient emploié la première partie de la nuit à couvrir le Lac, des deux côtés de la Digue, d'une multitude de Canots armés; & s'aidant aussi de l'obscurité, ils avoient attendu que l'Avant-

Il sont attaqués au passage du Lac.

(*b*) *Ibid.* page 227.

FERNAND CORTEZ. 1520.

l'Avant-garde fût engagée fur la Chauffée, pour commencer leur attaque. Cette entreprife fut conduite avec tant de mefures, que dans le même tems qu'ils firent entendre l'effroyable bruit de leurs cris & de leurs inftrumens militaires, on fentit les atteintes de leurs flèches. D'un autre côté, leurs Troupes de terre étant tombées fur l'Arrière-garde, le Combat devint général, avec le desavantage, pour les trois Divifions Efpagnoles, de ne pouvoir fe raffembler dans leur fituation, ni fe prêter le moindre fecours. Auffi furent-elles fi maltraitées, que, de l'aveu même de Cortez, dans fa feconde Relation, fi les Mexiquains, qui avoient des Troupes de refte, avoient eu la précaution d'en jetter une partie au bout de la Digue, il ne feroit pas échappé un feul de fes gens, & tous ces braves Guerriers auroient trouvé leur tombeau dans le Lac (c).

Bonheur qui les fauve.

LE

(c) Il n'eft pas furprenant que le récit des Hiftoriens fe fente de la confufion & des ténébres de cette fanglante nuit. Mais quoique la vraifemblance n'y manque pas moins que l'ordre, on croit devoir le donner, tel que Solis l'a réduit fur des Relations encore plus confufes. „ Toute l'Armée, dit-il, „ étoit perdue fans reffource, fi les Indiens „ avoient gardé, dans la chaleur du combat, le bon ordre qu'ils avoient tenu en „ attaquant; mais n'étant pas capables de „ moderation dans la colère, ils chargèrent „ en foule le corps de Bataille, avec une fi „ horrible confufion, que leurs Canots fe „ brifoient en pièces, en heurtant contre la „ Chauffée. On fit un furieux carnage par- „ mi des gens nuds & en desordre. Les „ forces manquoient aux Efpagnols, dans „ l'exercice continuel des piques, des épées „ & des maffes. L'exécution fut encore plus „ terrible à l'Avant-garde, parce que les In- „ diens, qui étoient éloignés, ou qui s'im- „ patientoient de la lenteur des rames, fe „ jettèrent dans l'eau, & fautèrent fur la „ Chauffée en fi grand nombre, qu'ils ne „ pouvoient s'y remuer. Ils furent aifément „ rompus par les Efpagnols, qui, après les „ avoir taillés prefque tous en pièces, fe fer- „ virent de leurs corps pour combler le Ca- „ nal, & s'en firent un Pont. C'eft ce que „ plufieurs Auteurs ont écrit. Mais d'autres „ prétendent qu'on trouva heureufement une „ poutre affez large, que les Ennemis avoient „ laiffée en rompant le fecond Pont, fur la- „ quelle les Soldats pafferent à la file, en „ menant leurs Chevaux dans l'eau par la „ bride. Ainfi l'Avant-garde continua fa „ marche, fans être arrêtée long-tems par „ la dernière ouverture, parce que le voifi- „ nage de la terre caufoit une grande dimi- „ nution aux eaux du Lac. Ce qui reftoit „ fut paffé à gué, avec des remercimens au „ Ciel, qui n'avoit pas permis que les Me- „ xiquains miffent des Troupes au bout de „ la Digue, pour recevoir des gens fatigués „ ou bleffés, & dans l'eau jufqu'à la cein- „ ture.

„ Cependant Cortez, qui étoit demeuré „ fur la Chauffée avec Sandoval, d'Olid, „ d'Avila, Morla, & Dominiquez, s'étoit „ jetté, l'épée à la main, dans la plus épaif- „ fe mêlée, animant fes Soldats par fa pré- „ fence & par fon exemple. Il fit jetter „ dans l'eau toute l'Artillerie, qui embarraf- „ foit le paffage; & pendant qu'il repouffoit „ les Ennemis, il voulut que la marche fut „ continuée en défilant par le centre. Mais „ fon cœur eut beaucoup à fouffrir, lorf- „ qu'au milieu des ténébres, le vent appor- „ ta jufqu'à fes oreilles les cris des Efpa- „ gnols, qui invoquoient le fecours du Ciel, „ aux derniers momens de leur vie. Ces fu- „ neftes cris venoient d'un endroit de la Vil- „ le, où il étoit d'autant plus impoffible de „ porter du fecours, que les Ennemis avoient „ eu l'adreffe de rompre le Pont volant, a- „ vant que toute l'Arrière-garde fût paffée. „ Ce fut en ce lieu que les Efpagnols firent „ la plus grande perte. Les moins diligens „ furent taillés en pièces, & le plus grand „ nombre fut de ceux qui étoient retardés „ par le poids de l'or dont ils s'étoient char- „ gés. Enfin Cortez s'ouvrit un paffage, „ avec tout ce qu'il put recueillir du débris „ de fa malheureufe Arrière-garde. Alvara- „ do, qui en étoit le principal Officier, dut „ la vie à un effort de vigueur & d'agilité, „ qui tient du prodige. Etant chargé de tou- „ tes parts, voyant fon Cheval tué, & de- „ vant foi un Canal fort large, il appuya le „ bout de fa lance au fond de l'eau, & s'é- „ lançant en l'air, foutenu par la feule force „ de fes bras, il fauta de l'autre côté. On „ a regardé cette avanture comme un mira- „ cle

FERNAND CORTEZ. 1520.

Le jour commençoit à paroître, lorsque tous les débris de l'Armée, rassemblés sur le bord du Lac, allèrent se poster près de *Tacuba*, Ville fort peuplée, qui donnoit son nom à la principale rue de la Capitale. On y pouvoit craindre quelque insulte des Habitans; mais Cortez crut devoir en courir les risques, autant pour ôter l'air de fuite à sa retraite, que pour recueillir ceux qui pouvoient être échappés au Combat. Cette précaution sauva quelques Espagnols & quantité de Tlascalans, qui s'étant jettés à la nage étoient arrivés au bord du Lac, où ils s'étoient cachés dans les champs voisins. On trouva, dans la revûe générale de l'Armée, qu'il manquoit deux cens Espagnols, plus de mille Tlascalans, & tous les Prisonniers Mexiquains, dont les uns étoient échappés à leurs Gardes, & les autres avoient péri dans l'obscurité, par les armes de leur Nation. Aguilar & Marin avoient passé fort heureusement le Lac; & toute l'Armée, qui sentoit l'importance de leur conservation, revit avec des transports de joye deux personnes si nécessaires pour traverser des Nations inconnues ou suspectes, & pour se concilier celles dont on espéroit l'assistance. La plus vive douleur de Cortez venoit de la perte de ses Officiers. Pendant que le brave Alvarado règloit l'ordre de la marche, il s'assit sur une pierre, où se livrant à ses tristes réflexions, il s'attendrit jusqu'à répandre des larmes. On remarqua ses agitations; & ce témoignage de sensibilité le fit chérir de ses Troupes, autant que sa prudence & son courage l'en avoient toûjours fait respecter.

Leur perte dans cette occasion.

Il eut un bonheur, auquel il s'attendoit peu. Les Mexiquains lui donnèrent le tems de respirer. Cette inaction de ses Ennemis vint d'un accident qu'il ignoroit, & qu'il n'apprit que par d'autres événemens. Deux des Fils de Motezuma, qui n'avoient pas quitté leur Père, depuis l'arrivée des Espagnols, se trouvèrent entre les Prisonniers qui avoient été massacrés. Ces malheureux Princes ayant été reconnus, le Peuple de Mexico, qui respectoit le Sang Impérial jusqu'à l'adoration, fut saisi d'une forte de terreur, qui se répandit dans tous les Ordres de l'Etat. Le nouvel Empereur, forcé d'entrer dans la douleur publique pour flatter l'esprit de ses Sujets, fit suspendre tous les mouvemens de Guerre, & donna ordre que les funérailles des deux Princes fussent commencées avec les cris & les gemissemens ordinaires, jusqu'au jour où leurs corps devoient être conduits à la sépulture de leurs Ancêtres. Mais quoique les Espagnols fussent redevables de leur repos à cet incident, ils regrétèrent deux Princes, dans lesquels ils respectoient la bonté de leur Père, & sur les droits desquels ils fondoient une partie de leurs espérances.

Repos qu'ils dûrent à la mort de deux Fils de Motezuma.

L'Armée se mit en marche vers Tlascala, sous la conduite des Troupes de cette Nation. Elle ne fut pas long-tems sans découvrir quelques Com-

„ cle. Diaz l'a crue naturellement impossible; & dans la suite, Alvarado même, à la vûe du Canal, trouva de la différence entre le fait & la possibilité. Jean Velasquez de Leon, Amador de Lariz, François de Morla, François de Salcedo, & d'autres Officiers de l'Arrière-garde, furent tués en combattant. L'Astrologue Botello périt, des premiers, à l'attaque de la Digue ". *Solis*, Liv. 4. pages 230 & suivantes.

FERNAND CORTEZ. 1520.

Compagnies de Mexiquains, qui la suivoient, sans ôser trop s'approcher. Elles étoient sorties de Tacuba, d'*Escapulzaco*, & de *Tenecuyao*, par l'ordre de l'Empereur, pour arrêter les Espagnols, jusqu'à la fin des cérémonies funèbres; & d'abord elles marchèrent à quelque distance, d'où elles ne pouvoient les offenser que par leurs cris. Mais, s'étant jointes à quantité d'autres, qui venoient successivement de divers côtés, elles s'approchèrent d'un air si menaçant, qu'on fut obligé de faire face pour les recevoir. Cortez étendit autant qu'il put ses gens sur un même front, & mit aux premiers rangs toutes les armes à feu. Dans la nécessité de combattre en pleine campagne, il vouloit éviter d'être enveloppé. Ses Cavaliers firent des irruptions sanglantes, qui refroidirent beaucoup les Ennemis; & les Arquebusiers faisant tomber les plus ardens, il n'étoit incommodé que de quelques fléches, qui lui causèrent peu de mal dans l'éloignement. Mais lorsqu'il vit croître le nombre des Ennemis, il résolut de s'avancer vers une hauteur, sur laquelle il découvrit quelques Bâtimens, & qui sembloit commander toute la Plaine. Ce mouvement fut d'autant plus difficile, que les Mexiquains, pressant leur attaque aussi-tôt qu'ils le virent en marche, l'obligeoient à tous momens de faire tête, pour les repousser. Cependant, à la faveur d'un feu continuel, & sur-tout avec le secours des Chevaux, dont la seule vûe causoit encore de l'épouvante aux Indiens de la Campagne, il arriva heureusement au pied de la hauteur, où son dernier embarras ne fut qu'à les réprimer, pendant qu'il faisoit visiter ce Poste, & que ses gens y montoient en confusion par toutes les avenues. Divers pelotons d'Arquebusiers, qu'il plaça sur la pente, ôtèrent aux Ennemis le courage de tenter un assaut, & donnèrent aux Espagnols le tems de se fortifier. Ce lieu, qu'ils regardèrent comme leur salut, étoit un Temple d'Idoles, que les Mexiquains invoquoient pour la fertilité de leurs moissons. L'enceinte de l'Edifice étoit spacieuse, & fermée d'un mur flanqué de Tours, qu'avec un peu de travail on pouvoit rendre capable d'une bonne défense. La joye fut si vive, de se trouver dans une retraite qu'on crut devoir à la protection du Ciel, que cette réflexion subsistant même après le péril, Cortez y fit bâtir, dans la suite, un Hermitage, sous le nom de *N. S. de los Remedios*. Les Ennemis, après avoir employé le reste du jour en cris & en menaces, se retirèrent, suivant leur usage, à l'entrée de la nuit (*d*).

Ils sont attaqués dans leur marche.

Lieu qui leur sert d'asyle.

Monument qui en conserve la mémoire.

Il étoit question de déliberer entre deux partis, dont il sembloit qu'on avoit le choix; celui de se maintenir dans un Poste, où l'on croyoit pouvoir défier les Mexiquains, & celui de se remettre en marche, dans le cours même de la nuit. Mais la nécessité des vivres, qui commençoit à se faire sentir, ayant fait abandonner le premier, on résolut, malgré la fatigue des Soldats & des Chevaux, de partir après quelques heures de repos. Ce délassement fut si court, que l'ordre fut donné avant minuit. Cortez fit allumer des feux, pour cacher sa résolution aux Ennemis. Il donna le Commandement de l'Avant-garde à d'Ordaz, avec les plus fidèles Tlascalans pour Guides; & l'avanture du Lac, dont il ne pouvoit se consoler, lui fit prendre le parti de demeurer lui-même à l'Arrière-garde, pour assurer

On continue de se retirer pendant la nuit.

(*d*) *Ibidem*, pages 244 & précédentes.

rer la tranquillité des autres, aux dépens de la sienne. On fit deux lieues dans les ténébres; & la pointe du jour ayant fait découvrir un autre Temple, moins élevé que le premier, mais assez bien situé pour n'y laisser craindre aucune attaque, on s'y arrêta, dans le seul dessein d'observer la campagne, & de prendre de nouvelles mesures pour la marche du jour. Quelques troupes de Paysans, qui couroient en desordre, n'empêchèrent point l'Armée de quitter ce Poste, pour continuer sa marche à leurs yeux. Elle essuya leurs cris, leurs insultes, & les pierres qu'ils jettoient des Montagnes, mais sans être obligée d'en venir aux armes. Deux lieues plus loin, on reconnut un Bourg, dont Cortez résolut de s'ouvrir l'entrée, pour s'y procurer des rafraîchissemens à toutes sortes de risques. On eut peu de peine à mettre les Habitans en fuite; mais on trouva si peu de vivres, qu'après y avoir passé un jour (*e*), on continua la marche par un Pays rude & stérile, où les difficultés & le besoin ne firent qu'augmenter. La faim & la soif avoient jetté les Soldats dans le dernier accablement. Ils étoient réduits à manger les herbes & les racines, sans en connoître la nature, & sur le témoignage des seuls Tlascalans, qu'on détachoit continuellement pour les cueillir. Un Cheval blessé, qui mourut alors, fut distribué aux Malades. Cette fâcheuse marche ayant duré plusieurs jours, sans autre adoucissement que la tranquillité où l'on étoit de la part des Mexiquains (*f*), on arriva, vers le soir, à l'entrée d'un petit Bourg, dont les Habitans, loin de se retirer, comme tous ceux qu'on avoit rencontrés jusqu'alors, témoignèrent autant de joye que d'empressement à servir les Espagnols. Mais ces soins & ces caresses étoient un stratagême pour les arrêter, & pour les faire donner de meilleure foi dans le piège qui les attendoit. Ils ne laissèrent pas d'en tirer un avantage considerable, pour rétablir leurs forces. On leur apporta des vivres en abondance. Ils en reçurent même des Bourgs voisins, qui contribuèrent sans violence au soulagement des Etrangers, & qui sembloient vouloir leur faire oublier ce qu'ils avoient souffert, dans une route si pénible (*g*).

Extrêmes difficultés de cette route.

Trahison bien déguisée.

L'Armée se remit en marche, vers la Montagne d'*Otumba*, dont la Côte opposée donnoit sur une Vallée de même nom, & qu'il falloit nécessairement traverser pour arriver sur les Terres des Tlascalans. On reconnut, en quittant le Bourg, que les Habitans prenoient des manières fort différentes, & que leurs discours n'étoient plus que des railleries, qui sembloient témoigner une autre espèce de joye. Marina observa qu'ils répétoient entr'eux; „ allez, Brigands, vous serez bientôt dans un lieu où vous périrez „ tous". Un langage de cette nature donna de l'inquiétude à Cortez. Il ne douta point que l'Armée ne fût menacée d'une embuscade ou de quelque autre trahison. Il avoit remarqué, plus d'une fois, dans les Mexiquains, cet empressement imbecille à découvrir ce qu'ils avoient le plus d'intérêt à cacher. Ses soupçons ne retardèrent point sa marche, mais il

Les Espagnols sont arrêtés dans la Vallée d'Otumba.

(*e*) Quelques Historiens disent deux jours, en faveur des Blessés.

(*f*) Il paroît que pour éviter la rencontre des Mexiquains, les Tlascalans avoient fait prendre à l'Armée une route fort déserte. Solis dit qu'elle passa plusieurs nuits à découvert, *ibid.* page 252.

(*g*) *Ibid.* page 253.

FERNAND CORTEZ. 1520.

Armée terrible qu'ils ont à combattre.

il en prit occasion d'animer ses Troupes; & s'étant fait précéder de quelques Coureurs, il apprit d'eux, que du haut de la Montagne on découvroit, dans la Vallée, une multitude innombrable d'Ennemis. C'étoit non-seulement la même Armée qui s'étoit retirée la première nuit, mais l'Assemblée régulière des principales forces de l'Empire, qui, ayant été convoquées à Mexico pour attaquer les Espagnols dans leur Quartier, avoient reçu ordre, après leur départ, de s'avancer, par divers chemins, jusqu'à la Vallée d'Otumba, où leurs Ennemis devoient nécessairement passer, & d'y faire un dernier effort pour les accabler par le nombre. Elles avoient marché avec tant de diligence, qu'elles occupoient déja toute la Vallée. Un projet concerté avec cette justesse paroît à Solis, digne des lumières & de l'expérience des Nations les plus éclairées (*b*). Ces Troupes étoient composées de différens Peuples, qui se faisoient distinguer par la diversité de leurs Enseignes & de leurs Plumes. Au centre, le Général de l'Empire, élevé sur une magnifique litière, paroissoit donner ses ordres, & les faire exécuter à sa vûe. Il portoit sur sa cuisse l'Etendart Impérial, qui n'étoit jamais confié à d'autres mains que les siennes, & qu'on n'employoit que dans les plus importantes occasions. C'étoit un filet d'or massif, pendant au bout d'une pique, & couronné de plusieurs plumes, qui tiroient beaucoup d'éclat de la variété de leurs couleurs.

Cortez se détermine à forcer le passage.

Ce spectacle, que Cortez eut bientôt lui-même, le jetta dans un étonnement dont il ne revint que pour implorer le secours du Ciel. Il ne pouvoit s'imaginer d'où tant d'Hommes armés étoient sortis; & lorsque les Tlascalans lui eurent fait reconnoître, aux Enseignes, ceux qu'il avoit déja rencontrés, en lui expliquant le chemin qu'ils avoient dû prendre pour une marche si prompte, il comprit à quoi il étoit redevable du repos dont on l'avoit laissé jouir dans la sienne. Toutes ses espérances ne consistant plus que dans la valeur de ses Troupes, il leur déclara qu'il étoit question de mourir ou de vaincre. Sa première résolution fut de s'ouvrir un passage au travers des Ennemis, dans l'endroit le plus étroit de la Vallée, où il

Moyens qu'il emploie.

sembloit que l'espace leur manquant pour s'étendre devant lui, il n'auroit à forcer que ceux qui occupoient ce terrein, sans craindre l'effort de leurs plus nombreuses Légions, qui demeureroient inutiles des deux côtés, ou qui ne pourroient l'incommoder beaucoup dans l'éloignement. Il forma, suivant cette idée, une seule colomne de son Infanterie, dont toutes les files furent bordées alternativement d'arquebuses & de piques. La Cavalerie, qui étoit en possession d'épouvanter les Mexiquains par le seul mouvement des Chevaux, fut rangée en partie au front, pour ouvrir leurs premiers rangs, en partie à dos, pour les empêcher de se rejoindre. On descendit dans cet ordre. La première décharge des arquebuses & des arbalêtes se fit avec tant d'intelligence & de succès, qu'elle ôta le tems aux Ennemis, qu'on avoit en face, de lancer leurs flêches & leurs dards. Ils furent chargés aussi-tôt à coups de piques & d'épées, tandis que les Cavaliers perçoient, en rompant tout ce qui se trouvoit devant eux. On gagna beaucoup de terrein, à cette première charge. Cependant les Mexiquains com-

(*b*) *Ibidem*, page 256.

combattirent avec tant d'opiniâtreté, qu'à mesure qu'ils étoient forcés de se retirer, par la Cavalerie & par les armes à feu, un autre mouvement les repoussoit sur le terrein qu'ils avoient perdu. Le fond de la Vallée, suivant l'expression d'un Historien, avoit l'apparence d'une Mer agitée par le flux & le reflux de ses vagues. Cortez, qui s'étoit placé à la tête des Cavaliers, où il faisoit une exécution terrible avec sa lance, commençoit à craindre que cette continuelle agitation n'épuisât les forces de ses gens; lorsqu'en jettant les yeux de toutes parts, il fut secouru par une de ses heureuses réflexions, que la Fortune sembloit lui tenir en réserve, pour l'extrêmité du danger.

FERNAND CORTEZ. 1520.

Heureux souvenir qui le sauve, avec son Armée.

A la vûe de l'Etendart Impérial, qui se faisoit remarquer à quelque distance, il se souvint d'avoir entendu dire que tout le secret des Batailles consistoit, parmi ces Barbares, dans l'Etendart général, dont la perte ou le gain décidoit de la Victoire entre deux partis; sur quoi, ne pouvant douter du trouble & de l'épouvante, que le mouvement de ses Chevaux causoit aux Ennemis, il résolut de faire un effort extraordinaire pour enlever cette fatale Enseigne. Il appella Sandoval, Alvarado, Olid & d'Avila, auxquels il communiqua son dessein; & suivi de ces quatre Braves, avec une partie des Cavaliers, qu'ils avoient sous leurs ordres, il poussa au grand galop vers le Général des Mexiquains. Les Chevaux n'ayant pas manqué de s'ouvrir un passage, il pénétra heureusement jusqu'à l'Etendart, qui étoit environné d'un Corps de Nobles; & pendant que ses Compagnons écartoient cette Garde à coups d'épée, il porta au Général un coup de lance, qui le fit tomber de sa litière. Les Nobles étant déja dispersés, un simple Cavalier (*i*) descendit de son Cheval, ôta au Général le peu de vie qui lui restoit, & prit l'Etendart, qu'il présenta respectueusement à Cortez.

Mort du Général Mexiquain, & prise de l'Etendart Impérial.

Les Barbares n'eurent pas plutôt vû ce précieux dépôt au pouvoir de l'Ennemi, qu'ils abbatirent les autres Enseignes & que jettant leurs armes, ils prirent de tous côtés la fuite, vers les Bois qui couvroient le revers des Montagnes. Dans un instant, le Champ de Bataille demeura libre aux Espagnols. Cortez fit poursuivre les Fuyards, parce qu'il étoit important de les disperser. Il avoit reçu à la tête un coup de pierre, qui avoit percé son casque, & qui lui laissa une douloureuse contusion. La vûe de sa blessure animant ses Soldats à la vengeance, ils firent main basse sur un si grand nombre de Mexiquains, qu'on ne le fait pas monter à moins de vingt mille. Cette Victoire passe pour une des plus célèbres que les Européens ayent jamais remportées dans l'Amerique; & quelques pieux Ecrivains n'ont pas manqué d'y faire intervenir l'Apôtre Saint Jacques, que plusieurs Prisonniers, disent-ils, virent combattre en faveur des Espagnols (*k*).

Cor-

(*i*) Il étoit Gentilhomme, & son nom étoit Jean *de Salamanque*. L'Empereur Charles-Quint récompensa son action, en lui donnant, pour cimier de ses Armes, le Panache dont l'Etendart du Mexique étoit couronné. Solis, *ubi suprà*, page 26.

(*k*) *Ibid.* page 260. Ils prétendent que l'Armée ennemie étoit d'environ deux cens mil-

FERNAND CORTEZ. 1520. L'Armée arrive sur les Terres des Tlascalans.

CORTEZ, ayant rassemblé ses Troupes, ne pensa qu'à profiter de la consternation des Ennemis, pour continuer sa marche. Il se trouva le lendemain sur les Terres des Tlascalans, qu'il reconnut à la grande Muraille que ces Peuples avoient élevée pour la défense de leurs Frontières, & dont les ruines subsistent encore. La joye des Espagnols fut proportionnée aux souffrances & aux dangers dont ils se voyoient heureusement délivrés. Les Tlascalans baisoient la terre de leur Patrie, qu'ils avoient desesperé de revoir. On passa la nuit près d'une Fontaine, qui acquit, dans cette occasion, une célébrité, qu'elle conserve dans l'Histoire. Cortez prit ce tems pour représenter à ses Soldats, de quelle importance il étoit d'entretenir, par toutes sortes d'égards, l'amitié d'une Republique à laquelle ils avoient tant d'obligations; & quoiqu'il y eût la même confiance, il résolut de s'arrêter en chemin, pour s'assurer de la disposition du Sénat. On alla loger, avant la fin du jour, à *Gualipar*, grosse Bourgade, dont les Habitans vinrent au-devant de l'Armée, avec des transports de joye & d'affection. Cortez accepta leurs offres, & prit le parti d'établir son Quartier dans leurs Murs.

Accueil qu'elle y reçoit.

SON premier soin fut d'informer les Sénateurs de ses Exploits & de son retour; mais la Renommée avoit prévenu ses Envoyés; &, dans le moment qu'ils partoient, on vit arriver une Députation de la Republique, composée de Magiscatzin, ami zèlé de l'Espagne, de Xicotencatl l'aveugle, du Général son Fils, & de quelques autres Personnes du même rang. Tous les Historiens peignent vivement cette première entrevûe (*l*). Après les félicitations & les caresses, Cortez apprit, des Députés, que sur le bruit de son retour la Republique avoit armé trente mille Hommes, & qu'elle les auroit envoyés au-devant de lui, si la rapidité de son triomphe leur eût laissé le tems d'exécuter ce dessein; mais qu'il les trouveroit prêts à tout entreprendre sous ses ordres. Ils lui offrirent toutes leurs forces, avec de nouvelles protestations de zèle & de fidélité. Leur plus vif empressement étoit de le revoir dans leur Ville; mais ils convinrent d'autant plus aisément de lui accorder quelques jours de repos, qu'ils vouloient faire les préparatifs d'une magnifique réception, telle que l'usage en étoit établi pour le triomphe de leurs Généraux. Il fit éclater à son tour une vive reconnoissance pour ces témoignages d'affection, qui lui paroissoient autant de nouveaux liens par lesquels toute la Republique s'attachoit à lui; & commençant à juger mal du secours qu'il s'étoit promis de l'Espagne, il ne desespera

mille Hommes, qui avoient apporté ce qu'ils avoient de plus précieux pour honorer un triomphe qu'ils croyoient certain, & que par conséquent le butin fut considérable, *ibid.*

(*l*) Ils rapportent que Magiscatzin s'avança le premier, pour saluer le Général, & qu'après l'avoir serré long-tems entre ses bras, il se retira de quelques pas, pour le regarder avec une tendresse touchante, & pour satisfaire son admiration. L'aveugle Xicotencatl, tendant les mains où le son des voix le conduisoit, fit éclater son affection par les mêmes embrassemens & par une grande abondance de larmes. Son Fils parut moins empressé; & soit fierté ou jalousie, il laissa remarquer, dans son compliment, quelque chose de froid & de farouche, qui annonçoit le changement de ses inclinations.

espera point que celui d'une si brave Nation ne pût lui suffire, pour tenter réguliérement la Conquête du Mexique.

Son entrée dans Tlascala. SON entrée dans Tlascala ne fut differée que de trois jours, & se fit avec une pompe, dont la description n'a rien de barbare (*m*). Mais, au milieu des Fêtes, sa dernière blessure, qui avoit été mal pansée dans un si continuel exercice, porta au cerveau une violente inflammation, suivie d'une fièvre qui abbatit entiérement ses forces, & qui fit tout appréhender pour sa vie. Les Espagnols regardèrent ce contre-tems comme un malheur qui menaçoit plus que leurs fortunes, & tombèrent dans une consternation qui leur fit ensuite remercier le Ciel de s'être trouvés au milieu d'un Peuple ami de la bonne foi. Loin de penser à tirer parti de leur trouble & de leur abbatement, pour secouer le joug, toute la Nation ne parut pas moins affligée qu'eux. Non-seulement les réjouissances furent interrompues, mais on y vit succeder toutes les marques d'une profonde tristesse. Les Nobles passoient le jour & la nuit dans le Palais de Magiscatzin, où Cortez avoit pris son logement. Le Peuple y venoit en foule, avec des cris & des emportemens de douleur, qu'on ne put arrêter qu'en publiant, dans toutes les parties de la Ville, que ce bruit étoit mortel au Malade. Le Sénat fit assembler tous les Médecins de la Republique, & proposa de hautes récompenses à celui qui découvriroit un remède si certain, qu'il pût donner, pour garant du succès, sa vie & celle de toute sa famille. Leur science consistoit uniquement dans la connoissance des Simples, qu'ils appliquoient avec un sage discernement de leurs vertus & de leurs effets, en changeant le remède suivant l'état & les accidens de la maladie. Aussi Cortez ne dût-il sa guerison qu'à leur habileté; & la joye publique, qu'on vit éclater aussi-tôt avec autant d'impétuosité que la douleur, acheva de le convaincre qu'il pouvoit tout attendre de l'affection des Tlascalans.

Maladie de Cortez, & ses effets.

DEPUIS les troubles de Mexico, il n'avoit reçu aucune nouvelle de sa Colonie; & cette négligence de Rodrigue Rangel, que Sandoval y avoit laissé pour son Lieutenant, commençoit à lui causer de l'inquiétude. Les Couriers de la République, aussi prompts que ceux des Mexiquains, lui rapportèrent, en peu de jours, que tout étoit tranquille à Vera-Cruz, & que les Alliés voisins vivoient dans une parfaite intelligence avec leurs Hôtes; mais que cinquante-huit Soldats Espagnols, qui étoient partis pour le joindre, n'ayant pas fait connoître ce qu'ils étoient devenus, il y avoit beaucoup d'apparence qu'en traversant la Province de *Tepeaca*, ils avoient été massacrés par les Habitans. Cette disgrace l'affligea beaucoup, parce que, dans ses projets, il avoit compté sur ce supplément, & que l'expérience lui avoit appris qu'un Espagnol valoit plusieurs miliers d'Indiens (*n*). Il sentit la nécessité de châtier les auteurs de cette perfidie, d'autant plus que la Province de Tepeaca se trouvant dans une situation qui rompoit la communication de Vera-Cruz à Mexico, il falloit s'assurer de ce passage, avant que

Nouvelles qu'il reçoit de Vera-Cruz.

Cinquante-huit Espagnols massacrés par les Tepeaques.

(*m*) La plûpart des Relations mettent cette entrée au mois de Juillet, & quelques-unes au mois d'Août.

(*n*) *Ibid.* page 287.

FERNAND CORTEZ. 1520.

que de former d'autres entreprises. Cependant il suspendit la proposition qu'il vouloit faire au Sénat, d'assister les Espagnols dans cette Expédition, parce qu'il apprit que depuis peu de jours les Tepeaques avoient ravagé quelques Terres des Tlascalans, & qu'il jugea que la Republique auroit recours à lui pour vanger cette insulte. En effet, les principaux Sénateurs l'ayant supplié d'embrasser leurs intérêts, il se vit en état d'accorder une grace qu'il pensoit à demander.

L'Empereur du Mexique envoie des Ambassadeurs à Tlascala.

Un autre incident vint troubler ses résolutions. On reçut avis de Gualipar, que trois Ambassadeurs de la Cour Impériale, envoyés à la Republique, n'attendoient que la permission du Sénat, pour venir exécuter leur Commission. Cette démarche parut fort étrange. Quoique les Sénateurs ne pussent douter qu'elle ne regardât les Espagnols, & qu'ils fussent bien affermis dans la fidélité qu'ils avoient promise à leurs Alliés, ils se déterminèrent à recevoir les Ambassadeurs, pour tirer avantage de cet acte d'égalité, dont l'orgueil des Princes Mexiquains n'avoit point encore fourni d'exemple. Mais on ne sauroit douter qu'ils n'eussent fait approuver leur conduite à Cortez. Les Mexiquains firent leur entrée avec beaucoup d'éclat. Leurs Tamenes marchoient devant eux, & portoient leurs présens, composés de diverses pièces d'or & d'argent, de fines étoffes du Pays, de plumes & d'autres curiosités, avec plusieurs charges de sel, qui étoit la plus précieuse marchandise du Pays. Ils tenoient eux-mêmes les marques de Paix entre leurs mains. Leur parure, & le cortège, dont ils étoient suivis, formèrent un spectacle imposant, pour une Nation qui ne connoissoit que l'Agriculture & la Guerre. Ils furent admis dans l'Assemblée du Sénat. Après avoir nommé leur Maître, avec un grand nombre de titres & de profondes soumissions, ils offrirent, de sa part, aux Tlascalans, une Paix sincère, une Alliance perpétuelle, un Commerce libre & des Intérêts communs, à condition que la Republique prendroit incessamment les armes contre les Espagnols, ou que, pour s'en défaire plus facilement, elle tireroit avantage de l'imprudence qu'ils avoient eue de se livrer entre ses mains. A peine eurent-ils le tems d'achever cette odieuse proposition; ils furent interrompus dès les premiers mots, par un murmure confus, d'où l'on passa bientôt aux plus vives marques d'indignation & de colère. Cependant, après les avoir renvoyés à leur Logement pour y attendre une réponse, le Sénat prit un tempérament digne de sa prudence & de sa bonne foi. Il leur fit déclarer, par quelques Députés, qu'il accepteroit volontiers la Paix, lorsqu'elle seroit proposée à des conditions raisonnables & glorieuses pour les deux Etats; mais que les Tlascalans respectoient les Loix de l'hospitalité, & n'étoient point accoutumés à rendre de la perfidie pour de la bonne foi. Diaz ajoûte que les Ambassadeurs partirent sans replique, avec autant de précipitation que de frayeur; parce que le bruit de leur Commission ayant soulevé le Peuple, ils se crurent menacés de n'être pas à couvert sous la dignité de leur caractère.

Propositions qu'il fait faire au Sénat.

Réponse qu'ils en reçoivent.

Conspiration de Xicotencatl.

Quoique cet artifice des Mexiquains n'eût tourné qu'à leur honte, il produisit un autre effet, qui causa plus d'allarme à Cortez. Le jeune Xicotencatl, emporté par le torrent des opinions, n'avoit ôsé déclarer la sienne au Sénat; mais, dans les mouvemens de haine ou d'envie qu'il con-

conservoit pour les Espagnols, il ne put s'empêcher de répandre sourdement, que le Sénat avoit oublié les véritables intérêts de la Patrie, en rejettant les offres de l'Empereur, & qu'il falloit s'aveugler pour ne pas reconnoître que le dessein des Espagnols étoit de renverser la Religion & la forme du Gouvernement. Ces insinuations n'étoient pas sans vraisemblance. Aussi commençoient-elles à lui faire des Partisans, lorsqu'elles vinrent à la connoissance de Cortez. Il en fit des plaintes au Sénat. L'affaire y fut traitée avec toutes les précautions qu'elle méritoit par son importance. Il étoit impossible que la plûpart des Sénateurs ne reconnussent point le danger dont la Republique étoit réellement menacée; & les motifs de Xicotencatl, tels que l'Historien les suppose, ne changeoient rien à la force de ses raisonnemens. Cependant l'intérêt de l'honneur & de la bonne foi prévalut dans l'Assemblée. Toutes les voix se déclarèrent contre l'attentat d'un jeune Mutin, qui vouloit troubler la tranquillité publique, diffamer les Décrets du Sénat, & ruiner le crédit de la Nation. Quelques avis allèrent à la mort du Coupable; &, ce qui doit causer encore plus d'étonnement, le Père même de Xicotencatl, que cette qualité n'avoit point empêché d'assister au Sénat, fut un de ceux qui soutinrent cette opinion avec plus de force, sacrifiant toutes les affections du sang à l'honneur de sa Patrie (*o*). Mais sa constance & sa grandeur d'ame touchèrent si vivement ceux qui avoient pensé comme lui, qu'ils revinrent, en sa faveur, au sentiment le plus moderé. Son Fils fut arrêté par les Exécuteurs ordinaires de la Justice. Il fut amené devant ses Juges, sans armes, & chargé de chaînes. On lui ôta le bâton de Général, avec l'ignominieuse cérémonie de le jetter du haut en bas des dégrés du Tribunal (*p*). Cette humiliation le força de recourir à Cortez, qui s'empressa aussi-tôt de demander grace pour lui, & de le faire rétablir dans sa dignité. Mais la playe étoit trop profonde pour se fermer aisément; & ce cœur farouche ne déguisa ses projets de vengeance, que pour attendre l'occasion de les faire éclater.

Jugement remarquable du Sénat.

La Guerre, qui fut entreprise aussi-tôt contre les Tepeaques, donna pendant quelques semaines un autre exercice à sa fureur. Elle fut poussée si vivement, que malgré le secours des Mexiquains, auxquels il parut suffire que les Espagnols y fussent mêlés, pour y faire marcher une partie de leurs forces, Cortez se rendit maître de la Capitale du Pays, après avoir défait, dans plusieurs Combats, les Ennemis de la Republique & les siens. Il ne lui restoit que quatre cens vingt Soldats Espagnols & seize Cavaliers; mais, laissant à Xicotencatl le Commandement des Troupes de l'Etat, il s'étoit contenté de prendre un Corps de huit mille Tlascalans, des mieux faits & des plus résolus, sous des Capitaines, dont il avoit éprouvé la valeur à Mexico. Les Tepeaques, forcés dans le centre de leur puissance, prirent le parti de la soumission, & reconnurent qu'ils s'étoient laissés entraîner à la revolte, par les artifices des Mexiquains. Ils étoient si desabusés des espérances qu'ils avoient conçues de leur secours, qu'après avoir accepté un pardon général au nom du Roi d'Espagne, ils supplièrent Cortez

Guerre contre les Tepeaques.

(*o*) *Ibid.* Liv. 5. page 286.

(*p*) *Ibidem.*

FERNAND CORTEZ. 1520.

tez de ne pas abandonner leur Ville: sur quoi il forma le dessein d'y construire une Forteresse, en leur faisant comprendre qu'il ne pensoit qu'à les proteger: mais il vouloit s'assurer le chemin de Vera-Cruz, par un Poste que la Nature avoit fortifié, & qui pouvoit devenir, avec un peu de travail, une ressource pour lui contre tous les accidens de la Guerre. On ferma l'enceinte intérieure par des remparts de terre; & pour murailles, on n'eut que le roc à couper, dans quelques endroits où la pente étoit moins escarpée. Au sommet de la Montagne, on éleva une espèce de Citadelle, qui dominoit sur la Ville & sur la Plaine. L'Ouvrage fut conduit avec tant d'habileté, par les Officiers Espagnols, & poussé avec tant de chaleur, par les Tepeaques mêmes, qu'il fut achevé dans l'espace de quelques jours (*q*). Cortez laissa un Sergent & vingt Soldats pour la garde de cette Place, qu'il nomma *Segura de la Frontera*, & qui fut la seconde Ville Espagnole de l'Empire du Mexique (*r*).

Fondation de la Ville de Segura de la Frontera.

UNE autre Expédition, à laquelle il ne paroît pas certain que Cortez ait assisté (*s*), soumit aux armes de l'Espagne *Tecamalchadec* & quelques autres Places. Mais il fut bientôt occupé par des soins plus importans. On apprit que l'Empereur, qui avoit succedé à Motezuma, étoit mort, & que les Mexiquains avoient élevé sur le Trône *Guatimozin*, jeune Prince, dont le caractère sembloit promettre un règne éclatant. Il avoit commencé par se livrer entièrement au soin des affaires. Plusieurs Réglemens en faveur de la Milice lui avoient attaché les Officiers & les Soldats. Il ne s'étoit pas moins efforcé de gagner l'affection du Peuple, en le déchargeant d'une partie des impôts; & prenant, avec les Nobles, une Méthode inconnue jusqu'alors au Mexique, il s'établissoit un nouvel empire sur leurs cœurs, par une familiarité majestueuse, qui temperoit ces excès d'adoration que ses Prédécesseurs avoient exigés. Cortez regarda ces préludes d'une sage administration, comme autant d'obstacles qui se formoient contre ses desseins. Il s'étoit promis la Conquête du Mexique; & l'inviolable fidélité des Tlascalans le confirmoit dans cette résolution; sans compter un grand nombre de nouveaux Alliés, qui lui offroient de se joindre à ses Troupes. Le passage du Lac faisoit son principal embarras. Cette difficulté lui paroissoit terrible, depuis que les Mexiquains, ayant trouvé le secret de rompre les Ponts des Chaussées, il n'avoit pas d'autre ressource que les Ponts volans. Il s'arrêta au projet de faire construire douze ou treize Brigantins, capables de résister à leurs Canots, & de conduire son Armée jusqu'au centre de leur Ville. Quoique des Montagnes de Tlascala,

Mort du nouvel Empereur.

Successeur qu'on lui donne, & ses qualités.

Méditation & projets de Cortez.

Ses préparatifs pour la Conquête du Mexique.

(*q*) Dans ce court intervalle, on fut informé que Magiscatzin, le fidèle Ami des Espagnols, touchoit au dernier moment de sa vie. Cortez lui envoya son Aumônier, qui le disposa heureusement à recevoir le Baptême, & qui le vit mourir avec de grands sentimens de Religion. Solis, *ibid.* pages 217 & 318.

(*r*) *Ibid.* page 299.

(*s*) Diaz del Castillo dit positivement qu'il n'y assista point, non plus qu'à la Bataille de Guacachula, contre une Armée Impériale de trente mille Hommes. Cependant Cortez même, dans sa Lettre du 30 d'Octobre, explique les motifs qui l'obligèrent de se mettre à la tête de l'Armée. Solis, qui croit ce témoignage irrécusable, & qui n'ose rejetter tout-à-fait celui de Diaz, le soupçonne seulement d'avoir ici manqué de mémoire. *Ibid.* page 314.

le, au bord du Lac, on ne comptât pas moins de seize lieues, il se flatta de pouvoir faire porter cette petite Flotte, en pièces, sur les épaules des Tamènes Indiens. Martin Lopez, dont il connoissoit l'habileté pour ces entreprises, ayant trouvé de la vraisemblance à son dessein, il lui donna le Commandement de tous les Espagnols qui entendoient la Charpente, avec le pouvoir d'employer les Indiens à couper du bois. L'ordre fut donné en même-tems d'apporter de Vera-Cruz le fer, les mâts & tous les agrets des Vaisseaux qu'on avoit coulés à fond. Cortez avoit observé que les Montagnes de Tlascala produisoient quelques espèces d'arbres, dont on pouvoit tirer de la poix; il les fit ébranler, dit l'Historien; & l'on en tira tout le brai nécessaire pour carener ses Brigantins.

La poudre commençoit à lui manquer. Sa pénétration lui fit imaginer le moyen d'en composer, d'une qualité très fine, en faisant tirer du soufre, dont les Indiens ignoroient l'usage, de ce Volcan qu'Ordaz avoit reconnu. Il jugea qu'une matière si combustible devoit être un aliment certain, pour la flamme. *Montano* & *Mesa*, Commandans de l'Artillerie, offrirent de tenter l'avanture avec quelques Soldats. Ils revinrent avec une provision de soufre, qui ne demanda point d'autre préparation, pour servir à l'Artillerie comme aux Arquebuses à mèche (t).

Arrivée de deux Vaisseaux de Cuba, dont les Officiers de Cortez se saisissent.

Pendant qu'il se livroit à ces grandes idées, il apprit que deux Vaisseaux Espagnols, qui apportoient de Cuba un secours d'Hommes & de Munitions à Narvaez, avoient été saisis successivement par l'adresse & le zèle de Pedro Cavallero, qu'il avoit chargé du Commandement de la Côte. Le Gouverneur de Cuba, ne doutant point que Narvaez ne fût en possession de toutes les Conquêtes de la Nouvelle Espagne, lui envoyoit Pierre de Barba, Gouverneur de la Havane, le même, à qui Cortez avoit eu l'obligation du dernier service qui l'avoit dérobbé aux persécutions de ses Ennemis. Cavallero étoit allé reconnoître son Navire. Il avoit pénétré le dessein qui l'amenoit, à l'empressement avec lequel on s'étoit informé de la situation de Narvaez. Il avoit répondu, sans hésiter, que ce Général étoit en possession de tout le Pays, & que Cortez fuyoit à travers les Bois avec un petit nombre de Soldats qui lui étoient restés. Barba & tous ses gens n'avoient pas fait difficulté, sur cette assurance, d'aller droit à Vera-Cruz, où ils furent arrêtés, au nom de Cortez. Mais loin d'en être affligés, ils s'étoient engagés volontairement à le servir; & Barba obtint bientôt le Commandement d'une Compagnie d'Arbalêtriers. Un second Vaisseau, conduit par Rodrigue *Moreyon de Lobera*, tomba de même au pouvoir de la Colonie, & ne s'attacha pas moins joyeusement au service du Général. Bientôt on eut d'autres preuves de l'ascendant que la Fortune lui promettoit sur ses plus redoutables Concurrens. Le Gouverneur de Cuba lui avoit fourni jusqu'alors du secours, par les voyes mêmes qu'il vouloit employer à sa ruine; & les efforts de Garay, pour usurper une partie de son Gouvernement, ne tournèrent pas moins heureusement en sa faveur. On doit se rappeller qu'après avoir paru sur la Côte de Vera-Cruz, les Vaisseaux

Autres secours que la Fortune procure à Cortez.

(t) *Ibidem*, pages 321 & précédentes.

FERNAND CORTEZ. 1520.

ſeaux de cet Avanturier avoient été repouſſés par les Indiens de Panuco. Ils ne s'étoient pas rebutés de leur diſgrace. Garay étoit revenu avec de nouvelles forces: mais la ſeconde Epédition n'eut pas plus de ſuccès que la première. A peine ſes gens eurent touché au rivage, que la réſiſtance des Indiens les força de rentrer dans leurs Navires. Alors, chacun prenant différentes routes, ils coururent pendant quelques jours au hazard; & ſans s'être communiqué leur deſſein, ils vinrent aborder preſqu'en même-tems à Vera-Cruz, où la ſeule réputation de Cortez les rangea ſous ſes Enſeignes. Le premier de leurs Vaiſſeaux, commandé par *Camargo*, portoit ſoixante Eſpagnols. Le ſecond, qui en avoit cinquante, avec ſept Chevaux, étoit beaucoup mieux armé, ſous le commandement de Michel Diaz d'*Aux*, Gentilhomme Arragonois, dont la valeur ſe diſtingua ſi ſingulièrement, que ſa ſeule perſonne auroit tenu lieu d'un grand ſecours. Un troiſième, qui arriva plus tard, avec quarante Soldats, dix Chevaux, & quantité d'armes & de munitions, étoit conduit par le Capitaine *Ramirez*. Cette Troupe de Guerriers prit auſſi-tôt le chemin de Tlaſcala, où Cortez fut agréablement ſurpris de leur arrivée (*v*). Enfin, le hazard amena auſſi, ſur la Côte, un Navire des Canaries, chargé d'Arquebuſes, de poudre, & d'autres Munitions de Guerre, avec trois Chevaux & quelques Paſſagers, qui cherchoient l'occaſion de vendre leurs marchandiſes aux Conquérans Eſpagnols. Non-ſeulement le Gouverneur de Vera-Cruz acheta d'eux toute la charge de leur Vaiſſeau, mais il perſuada, aux Officiers, d'aller ſervir dans l'Armée de Cortez, avec treize Soldats qui venoient chercher fortune aux Indes (*x*).

Deuil des Eſpagnols pour la mort de Magiſcatzin.

LA joye de tant d'heureux événemens n'empêcha point les Officiers Eſpagnols de prendre le deuil (*y*) à Tlaſcala, pour la mort de Magiſcatzin, qui étoit regardé comme le Père de la Patrie; & ce témoignage de ſenſibilité, pour la douleur publique, fit tant d'impreſſion ſur les Sénateurs & ſur le Peuple, qu'ils prièrent Cortez de remplir la Place qui vaquoit au Sénat. Magiſcatzin joignoit à cette dignité celle de Gouverneur du principal Quartier de la Ville. Deux Offices de cette importance, demandant une aſſiduité qui ne pouvoit s'accorder avec les vûes de Cortez, il ſe contenta de faire tomber le choix de la Republique ſur le Fils aîné du Mort, qui avoit hérité de tous les ſentimens de ſon Père pour les Eſpagnols (*z*).

ENSUITE, ne s'occupant que de ſes grands deſſeins, dont il conçut que le ſuccès dépendoit de la bonne volonté de ſes Troupes, il fit publier que ceux, qui commençoient à ſe dégoûter du métier des armes, étoient libres

(*v*) *Ibid.* page 329.

(*x*) *Ibid.* page 365.

(*y*) Ils parurent tous avec des caſaques noires, qu'on fit teindre exprès, & qu'ils portoient par-deſſus leurs habits militaires. *Ibid.* page 324.

(*z*) Ce jeune Indien reçut le Batême, à l'exemple de ſon Père, & prit le nom de *Dom Laurent de Magiſcatzin.* Le Cacique d'Izucan, & le vieux Xicotencatl embraſſèrent auſſi le Chriſtianiſme. On ne fit point alors d'autres converſions; ce que les Hiſtoriens attribuent au bruit des armes, plutôt qu'à l'éloignement des Eſprits pour les principes de la Religion. D'ailleurs le Père Olmedo, dit Solis, n'avoit perſonne qui pût l'aſſiſter. *ubi ſuprà*, page 327.

bres de retourner à Cuba, sur une partie des Vaisseaux qu'il avoit sur la Côte. Plusieurs Soldats de Narvaez acceptèrent cette offre, & Duero même suivit leur exemple (*a*). Alvarado conduisit jusqu'à bord ceux que la crainte du danger, ou l'amour du repos, faisoit renoncer honteusement à la gloire.

IL ne restoit qu'un sujet d'inquiétude à Cortez. Les Députés, qu'il avoit envoyés à la Cour d'Espagne, ne l'informoient point du succès de leur Commission; & ce long retardement devoit le faire douter qu'ils eussent obtenu toute la faveur qu'il avoit esperée. Avant que de s'engager dans de nouvelles entreprises, il résolut de faire partir d'autres Agens, pour solliciter l'expédition des premiers. Ordaz & Mendoza furent destinés au Voyage de l'Europe, tandis que d'Avila & Chico reçurent ordre de se rendre à l'Isle Espagnole. Les deux premiers furent chargés d'une Relation en forme de Lettre (*b*), qui contenoit le détail des avantages & des disgraces qui étoient arrivés aux Troupes Espagnoles, depuis leur premier départ de Zampoala. On y joignit un nouveau présent pour l'Empereur, composé de l'or & des raretés qu'elles avoient sauvées dans leur retraite. Les deux autres étoient envoyés à l'Audience Royale de San-Domingo, pour en obtenir des secours plus prompts qu'on ne pouvoit les attendre d'Espagne.

Cortez se détermine à tenter la Conquête du Mexique.

L'ANNÉE approchoit de sa fin, lorsque Cortez prit ouvertement la résolution d'entrer, avec toutes ses forces, dans les Terres de l'Empire, & de remettre la décision de son entreprise au sort des armes. Ses Brigantins n'étoient point encore achevés; mais les Troupes de la Republique & celles de ses Alliés avoient déja pris Poste aux environs de Tlascala, & le moindre délai commençoit à lui faire craindre les inconvéniens de l'oisiveté. Il assembla ses Officiers, pour déliberer avec eux sur ses premières opérations. Tous les avis se réduisirent à marcher vers Tezcuco. Cette Ville étant située sur le chemin de la Capitale, & presqu'au bord du Lac, on se proposoit de s'en saisir & de s'y fortifier pour en faire une Place d'armes, avec le double avantage d'y pouvoir attendre les Brigantins, & d'y être en état de désoler le Pays ennemi par des courses.

(*a*) On n'a pas sçu les motifs de sa retraite; mais il y a beaucoup d'apparence qu'il rompit avec Cortez, puisqu'on le vit ensuite, à la Cour d'Espagne, dans les intérêts du Gouverneur de Cuba, *ibid.* page 333.

(*b*) C'est celle qu'on a déja citée. Cortez y rendoit compte aussi des mesures qu'il avoit prises pour retourner à Mexico. Il vantoit la richesse de l'Empire, la fertilité de ses Terres, & l'opulence des Caciques. Il louoit la valeur & la constance des Espagnols. Il parloit avec admiration du zèle & de la fidélité des Tlascalans. Il demandoit justice contre l'aveugle persécution du Gouverneur de Cuba. Il faisoit de fortes instances pour obtenir un puissant secours. Il pesoit encore plus sur la nécessité d'envoyer des Missionnaires, pour aider au Père Olmedo. C'est la substance de sa Lettre, après le récit de ses Exploits militaires, sur lesquels il s'expliquoit fort modestement. Mais Diaz assure qu'il eut soin d'en faire écrire une autre par les Officiers municipaux de Vera-Cruz & de Segura, où ses louanges ne furent point épargnées, & qu'il s'accorda le plaisir de la voir. Le même Historien ajoûte qu'il ne permit point aux Soldats d'écrire à part.

FERNAND CORTEZ. 1520.

ses. C'étoit d'ailleurs une retraite assurée, dans mille suppositions qui pouvoient rendre l'attaque de Mexico difficile, ou faire traîner le Siége en longueur.

Revûe & nombre de ses Troupes.

Le jour suivant fut employé à faire la revûe des Espagnols, dont le nombre se trouva d'environ six cens Hommes d'Infanterie & quarante Cavaliers. L'Artillerie de Campagne consistoit en neuf pièces, les plus legères qu'on eût tirées des Vaisseaux. Cortez donna tout l'éclat possible à cette Fête militaire; autant pour la faire servir d'instruction aux Indiens, que pour leur en imposer par la pompe du spectacle. A cet exemple, le Général Xicotencatl, qui continuoit de commander les Troupes de la Republique, voulut aussi les faire passer en revûe. Celles que Cortez destinoit à le suivre ne montoient qu'à dix mille Hommes choisis; & le reste avoit ordre de suspendre sa marche, pour servir à la garde & au transport des Brigantins. Les tymbales, les cors & les autres instrumens de cette Armée, qu'Herrera fait monter à quatre-vingts mille Hommes (c), marchoient à la tête de chaque Bataillon; & les Officiers venoient ensuite, parés de plumes de diverses couleurs, & de joyaux qui leur pendoient aux oreilles & aux lèvres. Ils portoient sous le bras gauche leurs sabres garnis de pierre, la pointe en haut; & chacun avoit un Page, dont l'unique office étoit de porter la rondache de son Maître, où ses exploits étoient exprimés par diverses figures. Chaque Compagnie étoit distinguée par la couleur de ses plumes, & par la forme de ses Enseignes, qui n'étoient que la représentation de quelque Animal, au sommet d'une pique.

Revûe des Troupes Indiennes.

Loix publiées dans les deux Camps.

Cortez fit publier plusieurs Ordonnances, qui regardoient également les Espagnols & les Indiens. Elles portoient défense, sous peine de mort, d'employer les armes dans les différends particuliers, de faire la moindre violence aux Femmes, & de s'éloigner du Camp pour le pillage, sans l'ordre des Chefs. Elles défendoient aussi les juremens & les blasphêmes, sous peine d'infamie & de dégradation. Aguilar & Marina furent chargés d'expliquer ces Loix aux Indiens, qui ne firent pas difficulté de s'y soumettre; & la rigueur, que tous les Officiers apportèrent à les maintenir, fit règner, pendant toute la Guerre, une discipline qui ne se relâcha pas plus que la valeur. Le jour du départ fut consacré par des Prières publiques. Ce fut à la fin de cette pieuse cérémonie que Cortez sortit de la Ville, à la tête des Espagnols. Il avoit donné ordre que toutes les Troupes Indiennes fussent rangées sur son passage; pour leur apprendre, par l'exemple des siennes, à marcher sans confusion, à garder leurs rangs, à les doubler dans le besoin, & d'autres évolutions, dont la seule vûe devint une excellente leçon pour ces Barbares (d).

Leçons militaires que les Espagnols donnent aux Indiens.

La

(c) Diaz comprend dans ce nombre les Alliés de Cholula & de Guacogingo, qui étoient campés hors de la Ville. Il paroît que Cortez ne se mit en marche qu'avec soixante mille Soldats; mais il fut joint, dans la suite, par tant d'autres Nations alliées, que pendant le Siége de Mexico il se vit deux fois à la tête de deux cens mille Hommes.

(d) Solis, Liv. 5. pages 373 & précédentes.

LA marche du premier jour fut de six lieues, jusqu'à *Tezmeleuca*, Bourgade considérable, de la dépendance du Cacique de *Guacozingo*, dont les Terres touchoient à celles du Mexique. On y apprit, du Cacique, que les Mexiquains, informés depuis long-tems des préparatifs de Cortez, avoient des Troupes nombreuses, derrière une Montagne voisine, dont plusieurs défilés rendoient le passage fort difficile. Cet avis l'inquieta si peu, qu'il ne lui fit rien changer au plan de sa route. Mais, étant arrivé l'après midi au pied de la Montagne, il résolut d'y passer la nuit, pour ne pas s'engager, pendant les ténébres, entre des Rochers qui pouvoient couvrir plus d'une embuscade. Il fit allumer, dans le Camp, de grands feux, dont la lumière se répandoit sur tous les passages, & qui servirent en même-tems à garantir son Armée de l'incommodité du froid. Le lendemain, au lever du Soleil, son Avant-garde monta lentement par les premiers détours de la Montagne, pour donner, à l'Artillerie, le tems de s'avancer. Elle n'avoit pas fait une lieue, lorsque les Coureurs vinrent informer Cortez que les Ennemis avoient embarrassé le chemin par quantité d'arbres, & par une multitude de pieux fort aigus, qu'ils avoient plantés en divers endroits, où la terre paroissoit fraîchement remuée, pour y faire enfoncer les Chevaux. Il reçut cet avis avec une gayeté, qu'il fit éclater jusques dans sa réponse: „ Ces Braves, dit-il à haute voix, n'ont pas envie de nous voir de „ près. Ils veulent embarrasser nos pieds, parce qu'ils redoutent nos „ mains ". Aussi-tôt, comme s'il eût tenu ses résolutions prêtes pour tous les obstacles, il fit avancer deux mille Tlascalans à l'Avant-garde, avec ordre d'écarter les arbres. Cette exécution fut si prompte, qu'elle ne causa pas le moindre retardement à l'Avant-garde. Quelques Compagnies achevèrent en même-tems de reconnoître les défilés; & pendant l'espace de deux lieues, qui restoient jusqu'au sommet de la Montagne, on continua de marcher aussi tranquillement que sur les Terres de Tlascala.

FERNAND CORTEZ. 1520.

Marche de l'Armée vers le Mexique.

Premier obstacle que Cortez lui fait surmonter.

DE la hauteur où l'on étoit parvenu, on découvroit dans l'éloignement le grand Lac de Mexico. Le Général ne manqua point d'exciter ses Troupes par le souvenir des richesses qu'elles y avoient laissés, & des injures qu'elles avoient à vanger. La fumée, qu'on remarquoit dans les Bourgades, & qui passoit successivement de l'une à l'autre, fut prise pour un avis que les Mexiquains se donnoient de l'approche de l'Armée. On n'avança pas avec moins de résolution, quoique par des chemins fort rudes, & dans l'épaisseur des Bois. Enfin l'Armée ennemie s'offrit de loin dans la Plaine. Les Espagnols poussèrent des cris de joye; & les Tlascalans entrèrent dans une espèce de fureur, que Cortez eut beaucoup de peine à modérer. L'Ennemi étoit en Bataille, au-delà d'une grande Ravine, formée par les eaux qui tomboient impétueusement des Montagnes. On la passoit sur un Pont de bois, que les Mexiquains auroient pû rompre; mais Cortez apprit dans la suite qu'ils l'avoient conservé, dans le dessein d'attaquer les Espagnols au passage. Cependant à peine eurent-ils reconnu la nombreuse Armée qui les menaçoit, que le courage paroissant leur manquer pour la défense de leur Poste, ils firent leur retraite avec beaucoup de précipitation. Comme ils s'étoient dérobbés presque tout-d'un-coup, à la faveur des Bois, sans qu'on

On découvre l'Armée Mexiquaine.

Elle se retire avec effroi.

FERNAND CORTEZ. 1520.

qu'on pût juger si ces apparences de crainte ne couvroient pas quelque artifice, Cortez ne diminua rien de ses précautions. Il se crut fort heureux, en observant les bords escarpés de la Ravine, qu'on ne lui disputât point le passage du Pont. Sa Cavalerie, qu'il fit passer la première, n'alla pas loin sans découvrir les Ennemis. Ils s'étoient ralliés derrière les Bois: mais l'approche des Chevaux, qu'ils n'avoient jamais vûs en si grand nombre, & quelques décharges de l'Artillerie, que Cortez avoit fait poster sur un bord élevé de la Ravine, leur firent oublier toutes leurs ruses, pour s'abandonner honteusement à la fuite. Toute l'Armée, ayant passé le Pont avant la nuit, se logea dans un Bourg désert; sans autre précaution que de placer des Corps-de-garde à toutes les avenues (*e*).

Perfide entreprise du Cacique de Tezcuco.

Le lendemain, après s'être mis en marche, on vit paroître dix Indiens, qui venoient à grands pas vers l'Avant-garde, & qui n'avoient entr'eux qu'une seule lance, couronnée d'une lame d'or. Ils la portoient élevée, avec tant de respect & de cérémonies, qu'on la prit pour un signe de Paix. C'étoit une Ambassade du Cacique de Tezcuco, qui envoyoit prier le Général d'épargner les Terres de son Domaine, & l'assurer qu'il desiroit son alliance. Il lui faisoit offrir, dans sa Ville, un logement commode pour tous les Espagnols; mais il demandoit que les autres Nations demeurassent hors des murs, où il promettoit de leur faire porter toute sorte de provisions. Cortez examina long-tems ces Envoyés. Ils répondirent à ses questions, sans aucune marque d'embarras. Leur Chef ajouta que son Maître, ayant à se plaindre des violences du nouvel Empereur, qui cherchoit à se vanger du refus qu'il avoit fait de lui donner sa voix dans l'Election, vouloit s'unir avec les Espagnols pour la ruine de ce Tyran. Quoique les Historiens n'ayent pas nommé le Cacique, il paroît que c'étoit Cacumazin, c'est-à-dire, le même à qui Cortez avoit fait ôter sa dignité, pour avoir conspiré contre Motezuma, & qui avoit été rétabli par l'autorité du nouveau Monarque. Solis en juge par la défiance que ses offres inspirèrent aux Espagnols. Tous les Officiers, dont Cortez prit l'avis pour sa réponse, conclurent que cette politesse ne pouvoit être sincère dans un Prince mortellement offensé; qu'il falloit regarder néanmoins comme une faveur du Ciel la liberté qu'on leur offroit d'entrer dans une Ville qu'ils avoient résolu d'emporter par la force des armes, & que lorsqu'ils seroient une fois dans ses Murs, ils s'y conduiroient avec autant de précautions, que dans une Place emportée d'assaut. Après cette délibération, Cortez répondit aux Envoyés qu'il acceptoit l'offre de leur Maître, & qu'il règleroit toûjours sa conduite sur la bonne foi qu'il trouveroit dans ses Alliés.

Comment elle est découverte.

L'Armée continua sa marche, jusqu'au Fauxbourg de la Ville; mais l'entrée fut remise au lendemain, pour se donner le tems d'observer de plus près les dispositions du Cacique. Ce délai sauva les Espagnols. Cacumazin, commençant à craindre que ses noirs desseins ne fussent éventés, n'eût pas l'audace de se présenter à Cortez; & l'on s'apperçut, pendant la nuit, que les Habitans du Fauxbourg se retiroient dans la Ville. Quoiqu'il ne fût

(*e*) *Ibid.* pages 382 & précédentes.

fût arrivé, d'ailleurs, aucun mouvement qui pût allarmer le Général, il n'attendit pas le jour pour disposer ses Troupes au combat. Il s'avança vers la Ville, au lever du Soleil, dans la résolution de l'attaquer, s'il ne recevoit pas d'autres éclaircissemens. Mais il fut encore plus surpris de trouver les portes ouvertes & sans Gardes. Quelques Compagnies détachées s'en saisirent, & toute l'Armée entra sans résistance. Cortez, préparé à tout événement, s'avança dans les rues, sans donner aucune atteinte à la Paix. Il arriva dans une grande Place, où il forma quelques Bataillons; tandis que ses Officiers plaçoient des Corps-de-garde aux meilleurs Postes. Les Habitans se montroient par intervalles, mais sans armes & d'un air tremblant. On observa qu'il ne paroissoit aucune Femme, & cette circonstance augmenta les soupçons. Le principal Temple étant situé sur une éminence qui commandoit à toute la Ville, & d'où l'on découvroit la plus grande partie du Lac, Alvarado, d'Olid & Diaz, reçurent ordre de s'y établir, avec un bon nombre de Tlascalans & quelques pièces d'Artillerie. Ils trouvèrent ce Poste sans défense; & du haut du Temple, ils découvrirent, hors de la Ville, une multitude de Peuple, dont les uns fuyoient vers les Montagnes, & les autres se jettoient dans des Canots, pour se rendre à la Capitale. Ce spectacle ne laissa plus aucun doute de la mauvaise foi du Cacique. Cortez le fit chercher, avec ordre de l'amener à la tête de l'Armée. On apprit enfin qu'il s'étoit retiré, pendant la nuit, vers l'Armée des Mexiquains, avec un petit nombre de Soldats, qui avoient consenti à le suivre. La Noblesse & le reste de ses Sujets, qui détestoient sa tyrannie, étoient demeurés dans la Ville, ou s'étoient dispersés dans d'autres lieux, sous prétexte de chercher l'occasion de le joindre. Mais lorsque les soins de Cortez, & la modération de ses Troupes, eurent fait renaître la tranquillité, on fut informé, avec plus d'étendue, que le dessein de ce Prince avoit été de caresser les Espagnols, pour les endormir dans la confiance, & d'introduire les Troupes Mexiquaines, qui devoient les égorger tous dans une nuit; qu'au retour de ses Envoyés, qui lui avoient fait une peinture effrayante des forces de Cortez, le courage avoit commencé à lui manquer; & qu'ensuite la prudence, qui avoit arrêté ses Ennemis aux Portes de la Ville, lui ayant fait juger qu'ils avoient pénétré son dessein, le parti de la fuite lui avoit paru le plus sûr, en laissant sa Ville & ses Sujets à leur discrétion (*f*).

Cortez établit un nouveau Cacique à Tezcuco.

AINSI la fortune de Cortez lui livra, sans obstacle, une grande Ville, qu'il avoit crue nécessaire à ses desseins; & le mécontentement des Sujets du Cacique les engagea comme volontairement dans le parti des Espagnols. Toute l'Armée passa la nuit suivante dans Tezcuco. Le Palais étoit si vaste, que les Espagnols y trouvèrent tous des logemens commodes, avec une partie des Tlascalans; les autres Troupes se cantonnèrent dans les rues voisines. Le lendemain, tous les Nobles, revêtus des habits qui distinguoient leur condition, firent demander une audience à Cortez, avec un jeune Homme de fort bonne mine, qu'ils paroissoient honorer comme leur Chef. Un des plus anciens dit au Général Espagnol, que le Cacique fugitif n'étoit

(*f*) *Ibid.* pages 387 & précédentes.

FERNAND CORTEZ. 1520.

toit pas le Seigneur naturel du Pays, mais un Tyran, qui avoit maſſacré de ſa propre main *Nebazal* ſon Frère aîné, pour uſurper ſa Couronne; que le jeune Prince, qui ſe préſentoit à la tête des Nobles, étoit Fils légitime du malheureux Nebazal, & que la fidélité de quelques Sujets l'avoit dérobbé au Meurtrier de ſon Père; que l'aſſaſſinat s'étoit exécuté par le ſecours de l'Empereur qui règnoit avant Motezuma, & que celui qui gouvernoit actuellement le Mexique ne favoriſoit pas moins le Coupable, parce qu'il eſperoit d'employer ſa perfidie à la deſtruction des Eſpagnols; mais que la Nobleſſe de Tezcuco avoit ce Traître en horreur, & que le Peuple déteſtoit ſes violences. Cortez avoit été ſi charmé de la bonne grace du jeune Prince, que, ſans être informé de ſa naiſſance, & ſur quelques civilités qu'il en avoit reçues, il l'avoit embraſſé, dit l'Hiſtorien, dans un tranſport de joye, dont il n'avoit pas été le maître (*g*). Mais s'étant fait expliquer le diſcours du Vieillard, il comprit tout-d'un-coup quels étoient les deſirs de la Nation. Après avoir fait ſentir, à l'Aſſemblée des Nobles, qu'il pouvoit uſer du droit de la Guerre & livrer leur Ville à la diſcrétion de ſes Soldats, il ajoûta que les Eſpagnols ne ſouhaitoient que le bonheur des Peuples qui vouloient accepter leur alliance, & que pour gage de la ſienne, il rendoit, à la Ville de Tezcuco, le Cacique qu'elle avoit reçu du Ciel. Cette déclaration excita de vifs applaudiſſemens. Tous les Nobles s'empreſſèrent de baiſer la main de leur Prince, & leur joye ſe communiqua bientôt au Peuple. Les acclamations furent accompagnées de danſes & de jeux, qui durèrent toute la nuit. La cérémonie du Couronnement fut remiſe au lendemain; & Cortez y aſſiſta ſans défiance, avec la ſatisfaction de s'être acquis plus d'empire ſur les Indiens, par cette généreuſe conduite, qu'il n'en pouvoit obtenir par une Victoire ſanglante (*h*). Tezcuco devint une Place de ſûreté pour les Eſpagnols, & diſputa toûjours aux Tlaſcalans l'honneur du zèle & de la fidélité.

Iztacpalapa eſt attaquée par les Eſpagnols.

Le nouveau Cacique, informé du projet de ſes Alliés, qui étoit de rendre l'entrée du Lac návigable pour les Brigantins, employa ſix ou ſept mille de ſes Sujets à donner plus de profondeur aux premiers Canaux. Pendant ce travail, Cortez, dont tous les mouvemens ſe rapportoient à ſon Expédition, réſolut d'attaquer la Ville d'Iztacpalapa, avec une partie de ſes Troupes. Ce Poſte étant avancé de ſix lieues, il lui parut important d'ôter leur principale retraite aux Canots des Mexiquains, qui venoient quelquefois troubler les Travailleurs de Tezcuco; ſans compter la néceſſité de donner de l'exercice à ſes Troupes, pour leſquelles il craignoit les dangers de l'inaction. On a déja fait obſerver qu'Iztacpalapa étoit aſſiſe ſur la Chauſſée, par où les Eſpagnols avoient fait leur première entrée, & dans une ſituation ſi biſarre, qu'une partie de ſes Maiſons, qui montoient à plus de

(*g*) *Ibid.* page 390.

(*h*) *Ibid.* pages 396 & précédentes. Il fit la converſion du jeune Cacique, qui reçut le Batême des mains d'Olmedo, en prenant le nom de *Fernand*, par affection pour Cortez. L'Hiſtorien avoue que cette cérémonie fut précipitée, & que l'inſtruction avoit duré peu de jours: mais il prend ſoin d'avertir que ce Prince, quoiqu'âgé ſeulement de dix-neuf ou vingt ans, avoit plus d'intelligence que le commun des Indiens. *Ibid.* Chap. 12.

de dix mille, étoient bâties dans le Lac même, dont les courans s'introduisoient dans la Ville par des canaux fermés d'écluses, qui lâchoient ou retenoient les eaux, suivant le besoin des Habitans. Cortez, se chargeant lui-même de cette entreprise, prit trois cens Espagnols & dix mille Auxiliaires, dont Alvarado & d'Olid eurent le Commandement, sous ses ordres. Il s'engagea sur la Chaussée, dans le dessein de former son attaque par terre, & d'employer son Artillerie à déloger l'Ennemi des autres Postes. En approchant de la Ville, ses premiers rangs découvrirent, à quelque distance des murs, un gros de sept ou huit mille Hommes, qui sembloient sortis pour les défendre, & qui attendirent les Espagnols avec assez de fermeté pour soutenir un Combat de quelques momens. Ensuite, faisant leur retraite sans desordre, jusqu'aux Portes de la Ville, on fut surpris qu'au lieu de les fermer, ou de continuer le Combat, ils se jettèrent tous dans le Lac, en poussant des cris & secouant leurs armes, avec autant de fierté qu'ils en avoient marqué dans l'Action. Cortez jugea qu'une retraite de cette nature couvroit quelque piège. Cependant après avoir fait reconnoître la Place, avec toutes les précautions militaires, il résolut d'y entrer. Les Maisons se trouvèrent abandonnées, & l'on n'entendoit plus qu'un bruit confus sur le Lac, dans un assez grand éloignement. L'approche de la nuit, qui ne permettoit point aux Espagnols de courir les risques d'un nouveau Combat, leur fit prendre le parti de se loger dans un lieu, dont on ne leur disputoit point la possession; & Cortez étoit déja résolu de garder ce Poste. Mais, quelques heures après, on s'apperçut que l'eau commençoit à déborder des Canaux, avec une impétuosité qui lui fit couvrir en un moment les plus basses parties de la Ville. C'étoit le stratagême que Cortez n'avoit fait que pressentir, & qui reduisit la plûpart de ses Soldats à la nécessité de faire leur retraite dans l'eau jusqu'aux genoux. Il se reprocha beaucoup de n'avoir pas compris qu'en fermant les Ecluses du côté du grand Lac, où les eaux se portoient par leur pente, toute la Ville pouvoit être inondée. L'Armée se logea par dégrés dans la plus haute partie, où elle passa le reste de la nuit, avec beaucoup d'incommodité, & sans aucune défense contre le froid. A la pointe du jour, Cortez, desespérant de garder sa Conquête & la remettant à l'arrivée des Brigantins, reprit le chemin de Tezcuco, „ avec l'attention, dit un Historien, de faire doubler le pas „ à ses Troupes, pour les réchauffer par ce mouvement ". Mais il paroît que le soin de leur conservation n'y eût pas moins de part, puisqu'aux premiers rayons du Soleil, on découvrit une multitude innombrable de Canots, qui s'avancèrent, des deux côtés du Lac, jusqu'aux bords de la Chaussée. Les arbalêtes des Espagnols & les fléches de leurs Alliés furent les seules armes avec lesquelles on repoussa le premier effort, parce que la poudre se trouva mouillée. Cependant l'Ennemi revint plusieurs fois à la charge, & força Cortez de s'arrêter plus d'une fois, pour faire face aux plus emportés. Ses Piquiers firent une cruelle boucherie de ceux qui ôsèrent s'avancer jusqu'à terre; mais plusieurs Espagnols furent blessés, & les Tlascalans perdirent quelques Hommes. Un Cheval, percé d'une infinité de fléches, eut la force de soutenir son Cavalier jusqu'à Tezcuco, où il expira presqu'en arrivant. L'attaque des Mexiquains s'étant rallentie à la vûe de

Une inondation les force de l'abandonner.

Ils sont attaqués dans leur retraite.

cet-

FERNAND CORTEZ. 1520.

Cortez admire les ruses des Mexiquains.

cette Ville, où ils n'ignoroient pas que les Espagnols avoient le gros de leur Armée, Cortez y rentra vers le soir; „ après avoir effacé, dit Solis, l'af„ front de sa retraite, par trois ou quatre victoires, remportées comme en „ courant". L'expérience, qu'il avoit des ruses de ses Ennemis, les lui avoit fait regarder jusqu'alors avec plus de mépris que d'inquiétude, comme des inventions grossières, qu'il étoit aisé de faire tourner à leur propre ruine, & dont la moindre attention suffisoit pour garantir des Espagnols: mais celle qu'il venoit d'éviter lui parut si bien concertée, que, suivant le même Historien (*i*), il n'en sortit pas sans admiration, & sans une espèce de jalousie.

Il partage ses forces pour défendre ses Alliés.

LES Caciques, & les autres Indiens voisins de Tezcuco, ne tardèrent point à venir offrir leur obéissance & leurs Troupes au Général étranger. Ils se plaignoient des violences de l'Empereur du Mexique, sur-tout les Envoyés des Provinces de Chalco & d'Otuba, contre lesquelles ce Prince faisoit marcher une puissante Armée, pour les punir d'avoir ouvert le passage aux Espagnols. Ils témoignoient assez de résolution pour se défendre, mais ils demandoient quelque secours; & Cortez se crut intéressé à l'accorder, parce qu'il étoit important pour lui de se conserver une communication toûjours libre avec la Province de Tlascala. Sandoval & Lugo, qui furent chargés de cette Expédition avec deux cens Espagnols, quinze Cavaliers & la plus grande partie des Tlascalans, s'avancèrent par une marche si prompte, qu'ayant joint l'Armée d'Otumba & de Chalco, avant l'arrivée des Mexiquains, ils allèrent au-devant d'eux jusqu'aux frontières de ces deux Provinces. La Bataille fut sanglante & se termina par la fuite des Ennemis, qui laissèrent un grand nombre de Prisonniers. Mais Sandoval ne réserva que les principaux, dont il espéroit tirer quelques lumières. Les Peuples, qu'il avoit secourus, ayant été jusqu'alors Ennemis de la Republique de Tlascala, parce qu'ils avoient toûjours été soumis aux Empereurs du Mexique, il leur fit jurer la Paix, sous la garantie du nom Espagnol; & les Tlascalans, à qui cette reconnoissance étoit dûe pour leurs services, signèrent volontiers le Traité, avec promesse de le faire ratifier au Sénat.

Son motif.

Victoire de Sandoval.

Cortez renvoye libres quelques Prisonniers Mexiquains. Discours qu'il leur tient.

LE retour de Sandoval à Tezcuco eut tout l'éclat d'un Triomphe. Il avoit à sa suite, non-seulement les Prisonniers Mexiquains, mais tous les Caciques des deux Provinces, qui voulurent faire leurs remercimens au Général, du secours qu'il leur avoit envoyé, & lui offrir la disposition de toutes leurs forces. Cortez accepta leurs offres, & leur recommanda de se tenir prêts à marcher au premier ordre. Ensuite, s'étant fait amener les Prisonniers Mexiquains, qui s'attendoient à perdre la vie, suivant leurs usages, il leur fit ôter leurs fers, pour les disposer, par cette indulgence, à

(*i*) Après avoir fait remarquer l'adresse qu'ils avoient eue de faire une sortie pour attirer les Espagnols de soutenir une charge pour les engager, de feindre une retraite, d'abandonner les lieux qu'ils vouloient inonder, & de tenir une Armée prête pour assurer le succès de leur stratagême, Solis demande si ceux, qui cherchent à obscurcir la gloire de sa Nation, peuvent dire à présent que les Indiens fussent des Hommes stupides, qui manquassent de tête & qui n'eussent que de la férocité. *Liv. 5. page 405.*

à retenir plus fidélement le discours qu'il leur fit par la bouche de ses Interprétes (*k*). Après cette explication, dans laquelle il avoit moins en vûe les Mexiquains, dont il connoissoit l'obstination, que ses nouveaux Alliés, qu'il vouloit persuader de l'équité de son entreprise, il fit conduire les Prisonniers jusqu'au bord du Lac, avec ordre de leur fournir une Barque & des provisions pour se rendre à Mexico. Il n'en reçut aucune réponse; mais comme il avoit fait peu de fond sur leur fidélité, il se contenta de faire remarquer, aux Caciques, qu'il avoit offert inutilement la Paix.

FERNAND CORTEZ. 1520.

DANS le même tems, Lopez l'informa, par un Courier, que les Brigantins étoient achevés, & qu'il se disposoit à se mettre en chemin pour les conduire à Tezcuco. La Republique de Tlascala fournissoit dix mille Tamenes, qui entreprenoient de porter, sur leurs épaules, planches, mâts, ferrures, & tous les autres matériaux nécessaires, avec une escorte de vingt mille Soldats (*l*), sous le Commandement de *Chechimical*, jeune Cacique d'une valeur distinguée. Mais quoique ces forces eussent paru suffisantes à Cortez, qui les avoit laissées à Tlascala dans cette vûe, Lopez le prioit d'envoyer au-devant de lui quelques Compagnies d'Espagnols, pour ne rien donner au hasard, en traversant les Terres Impériales. L'importance d'un secours, sans lequel on ne pouvoit entreprendre le Siège de Mexico, fit détacher aussi-tôt Sandoval, avec deux cens Espagnols, quinze Cavaliers, & quelques Bataillons auxiliaires. Dans sa marche, ce brave Officier résolut de visiter *Zulepeque*, petite Ville peu éloignée du chemin, qui non-seulement

1521.

Les Brigantins partent de Tlascala.

Vengeance que Sandoval tire du massacre de quelques Espagnols.

(*k*) On se garde toûjours de supprimer ce qui porte le caractère de la vérité. Diaz faisant profession d'avoir copié ce Discours, tel qu'il fut donné aux Interprétes, & les autres Historiens le rapportant après lui, il mérite d'autant plus d'être conservé, que Cortez affecta de le faire publiquement, pour justifier son entreprise, aux yeux de ses Alliés: „ Vos propres usages & les loix de la Guerre me mettent en droit de vous punir avec „ le fer & le feu, pour vous rendre le traitement inhumain que vous faites à vos „ Prisonniers. Mais les Espagnols ne font „ point un crime à des Sujets d'être pris en „ servant leur Prince, & savent mettre de „ la distinction entre les Malheureux & les „ Coupables. Je veux seulement vous convaincre de l'avantage que la clemence de „ ma Nation a sur vôtre Barbarie, en vous „ donnant tout à la fois la vie & la liberté. „ Retournez dès ce moment à vôtre Prince; „ & puisqu'étant Nobles vous devez observer la loi que j'attache à cette grace, dites „ lui, de ma part, que je viens lui demander raison de l'injuste Guerre qu'on m'a „ faite en rompant avec perfidie les Traités „ sur la foi desquels je m'étois déterminé à „ sortir de Mexico: dites-lui que je viens „ vanger aussi la mort de Motezuma, à qui „ j'ai fait cette promesse, avant son dernier „ soupir; que je suis suivi d'une Armée redoutable, non-seulement par le nombre „ des Espagnols, dont il connoît la valeur „ invincible, mais encore par les Troupes „ de toutes les Nations qui abhorrent la tyrannie des Mexiquains; que dans peu de „ tems je l'attaquerai au milieu de sa Cour „ même, & que je ne relâcherai rien de ma „ juste colère, jusqu'à ce que j'aie réduit en „ cendre toutes les Villes de son Empire. „ Cependant si, pour éviter sa ruine, & pour „ épargner le sang de ses Sujets, il se sent „ encore quelque penchant pour la Paix, je „ suis prêt à la lui accorder à des conditions „ raisonnables; parce que les armes de mon „ Roi, que les foudres du Ciel assistent toûjours, ne blessent que ceux qui leur résistent, & que je préfére l'exercice de l'humanité à la vengeance ".

(*l*) Herrera fait sortir de Tlascala cent quatre vingts mille Hommes de Guerre avec les Brigantins; ce qui paroit si peu vraisemblable, que ce doit être une faute d'impression. Diaz n'en compte que quinze mille, & Solis vingt.

FERNAND CORTEZ. 1521.

ment refusoit d'obéir au Général, mais où l'on avoit appris que plusieurs Espagnols avoient été massacrés, en passant de Vera-Cruz à Mexico. L'Armée n'eut pas plutôt pris cette route, que les Habitans abandonnèrent leurs Murs & se retirèrent dans les Montagnes. Sandoval les fit poursuivre par les Tlascalans; & lorsqu'il fut entré dans la Place, sa colère augmenta beaucoup en voyant des preuves de leur trahison. On trouva, sur le mur d'un Edifice, ces mots écrits en Espagnol avec du charbon: „ L'infortuné Jean *Justo* & ses Compagnons furent pris en ce lieu ". Ensuite on crut reconnoître, dans un Temple, les têtes de ces malheureuses Victimes, que leurs Meurtriers avoient fait sécher au feu, pour les préserver de la corruption. Tous les Soldats, furieux de ce spectacle, conjurèrent Sandoval de vanger le sang de leur Nation, avec la dernière rigueur. Il donnoit déja ses ordres, lorsque les Tlascalans revinrent avec un grand nombre de Prisonniers, après avoir fait main basse sur ceux qui avoient refusé de se rendre. Ces Miserables se jettèrent aux pieds des Espagnols, & témoignèrent leur repentir, ou leur crainte, par des humiliations & des cris. On leur fit grace de la vie, & Sandoval reçut le serment de leur soumission, qu'ils exécutèrent fidèlement. Les restes des Espagnols, qui avoient été sacrifiés, furent enterrés avec honneur (*m*).

L'ARMÉE continua sa marche jusqu'aux Frontières de Tlascala, où Lopez s'étoit avancé avec Chechimical & ses Troupes. On ne donna que le tems nécessaire au repos. Sandoval, hâtant son départ, pour répondre à l'impatience du Général, mit les Espagnols à l'Avant-garde, avec les Tlascalans qu'il avoit amenés. Les Tamenes, escortés de quelques Troupes, composoient le corps de Bataille; & Chechimical fut chargé du soin de l'Arrière-garde. Mais ce jeune Cacique, qui joignoit à beaucoup de valeur un caractère fort vain, s'offença de n'être pas au Poste le plus avancé; & son chagrin fit naître une querelle, qui ne fut appaisée que par la modération des Officiers Espagnols. En vain lui représenta-t'on que son Poste étoit le plus honorable, puisqu'il étoit le plus dangereux, & que les insultes des Mexiquains n'étoient à craindre qu'à la queue de l'Armée: il répondit qu'un Chef tel que lui devoit toûjours être à la tête, pour donner l'exemple à toutes les Troupes, & qu'il vouloit être le premier dans les moindres occasions, comme il promettoit de l'être à l'assaut de Mexico. Son obstination allant jusqu'à menacer de quitter l'Armée, Sandoval eut la complaisance de demeurer à l'Arrière-garde avec lui, pour donner tout l'honneur à ce Poste. On marcha sans obstacle, quoiqu'à la vûe des Troupes Mexiquaines, qui n'ôsèrent descendre de quelques hauteurs éloignées. En approchant de Tezcuco, „ Chechimical demanda le tems de se parer „ de ses plus belles plumes & de tous ses joyaux, parce que l'occasion de „ combattre ne pouvant être éloignée, le premier moment d'une si douce „ espérance devoit être un tems de fête pour un Soldat ". Sandoval, à qui cette ardeur ne déplaisoit point, & qui reconnoissoit peut-être le caractère de sa Nation dans un langage si noble, consentit à faire arrêter l'Armée, pour le satisfaire. Bientôt Cortez essuya quelques traits de la mê-

Vanité d'un Cacique Tlascalan.

(*m*) Solis, *Liv.* 5. *page* 418.

me vivacité. Chechimical se hâta de lui faire demander audience, & lui dit, „ qu'étant né pour la Guerre il craignoit de languir dans l'oisiveté, „ sur-tout après avoir passé cinq jours entiers sans une seule occasion de „ tirer l'épée; qu'il brûloit de voir les Ennemis, & qu'il supplioit le Gé„ néral de donner sur le champ quelque exercice à sa valeur ". Un emportement si peu mesuré, joint aux informations de Sandoval, fit craindre à Cortez de ne pas trouver, dans le Chef des nouveaux Tlascalans, autant de soumission que de courage; & la suite des événemens justifia cette crainte. Cependant il lui promit de satisfaire son ardeur; „ à condition, lui „ dit-il, que vous combattrez sous mes yeux, & que vous me rendrez té„ moin de vos exploits ". Sur quoi l'Historien observe que Cortez haïssoit la vanité, dans un Guerrier; parce qu'il avoit reconnu que la vraie valeur marche rarement sans la modestie (*n*).

Cortez attaque vivement l'Empire.

On s'attacha aussi-tôt à la construction des Brigantins; mais le Général, apprenant qu'il ne falloit pas moins de vingt jours pour les rendre capables de service, résolut d'employer cet intervalle à visiter le Pays qui bordoit le Lac, dans la vûe de choisir ses Postes, & de commencer le ravage sur les Terres de l'Empire. *Iatolcan*, *Tenayuca*, *Cobatilan*, *Escapuzalco*, furent les premières Villes qu'il reconnut, & dans lesquelles il répandit la terreur. Quelques-unes furent pillées & brûlées. La fuite sauva le plus grand nombre de leurs Habitans; mais ayant tenté de se rassembler, avec les Troupes qui avoient toûjours suivi les Espagnols, ils furent battus plusieurs fois, & poussés jusqu'à Tacuba, où Cortez prit Poste & passa cinq jours à la vûe de cette Ville. Elle le disputoit à Tezcuco, pour la grandeur, & pour le nombre des Habitans. Son assiéte, qui occupoit l'extrêmité de la première Chaussée, où les Espagnols avoient essuyé tant de pertes & de dangers dans leur retraite, rendoit ce Poste d'autant plus avantageux, qu'il étoit le plus proche de Mexico, & comme la clé du chemin, dont il falloit se saisir pour en faire le Siége. Aussi Cortez se disposoit-il à l'attaquer, lorsqu'on vit paroître, sur la Chaussée, un gros de Mexiquains, sorti de la Capitale, & conduits par l'Empereur même. Comme il y avoit apparence que leur dessein étoit de se jetter dans Tacuba, les Espagnols eurent ordre de les attendre & de leur laisser la liberté d'avancer, dans l'espérance de pouvoir tomber sur eux, entre le Lac & la Ville. Mais ils avoient d'autres vûes, qu'ils exécutèrent avec une adresse extrême. Quelques-uns sautèrent négligemment à terre, & formèrent leurs rangs avec tant de confusion, que Cortez, attribuant cet embarras à la crainte, laissa une partie de ses Troupes devant la Ville, & marcha droit à la Chaussée. Ceux qui étoient à terre parurent déconcertés de son approche, & se retirèrent vers leur gros, qui fit le même mouvement, en cédant le terrein par dégrés & dans une espèce de desordre. Leur espérance étoit d'engager les Espagnols. En effet, le Général se hâta trop de les suivre, emporté par des apparences qui lui firent oublier l'avanture d'Iztacpalapa. Lorsqu'ils le virent dans le détroit de la Chaussée, ils se rallièrent, ils firent tête; & pendant qu'ils l'arrêtoient par leur résistance, un prodigieux nombre de Canots, qui sortirent

Les Espagnols donnent dans un piége des Mexiquains.

(*n*) *Ibid.* page. 424.

FERNAND CORTEZ. 1521.

Ils ne s'en retirent point sans perte.

tirent avec une vîtesse incroyable des Canaux de la Capitale, vint investir les deux côtés de la Digue. Cortez reconnut son imprudence. Il se vit forcé de se retirer, en combattant de front & résistant des deux côtés à l'attaque des Canots. Les Mexiquains s'étoient pourvûs de longues piques, dont quelques-unes avoient pour fer la pointe des épées que les Espagnols avoient perdues dans leur première retraite. Il eut ainsi la douleur de voir un grand nombre de ses gens blessés de leurs propres armes. Mais, faisant feu de toutes parts, & s'exposant l'épée à la main comme le moindre Soldat, son courage & sa fortune le firent sortir heureusement d'un si grand danger (*o*). Cependant, l'entreprise de Tacuba lui paroissant impossible, à la vûe des Mexiquains, qui n'abandonnèrent point leur Chaussée, il reprit, sur le champ, le chemin de Tezcuco, tandis qu'ils se bornèrent à le suivre de loin, avec des cris & d'impuissantes menaces.

Secours d'Espagnols envoyé à Cortez.

Un secours considérable, qui lui étoit arrivé pendant son absence, effaça le souvenir de cette disgrace. Julien d'*Alderete*, Antoine de *Carvajal*, Ruiz da la *Mota*, Diaz de *Reguera*, & d'autres Guerriers d'un nom connu, avoient mouillé au Port de Vera-Cruz, dans un Vaisseau adressé à Cortez (*p*), avec un secours de Soldats & des Munitions. Ils s'étoient rendus aussi-tôt à Tlascala, d'où le Sénat les ayant fait conduire, sous une nombreuse escorte, ils avoient apporté eux-mêmes, à Tezcuco, la première nouvelle de leur arrivée. Mais on apprit en même-tems que l'Empereur du Mexique faisoit avancer une grosse Armée vers la Province de Chalco, pour ramener ce Pays à l'obéissance, & pour exécuter le dessein qu'il conservoit toûjours de fermer la communication des Espagnols avec Tlascala & Vera-Cruz. Cette entreprise étoit d'une importance qui forçoit Cortez de secourir ses Alliés, parce qu'il ne pouvoit espérer que de leur fidélité la conservation du passage. D'ailleurs les Brigantins n'étant point achevés, il eut le tems d'envoyer Sandoval avec la moitié de ses forces, pour faire tête aux Troupes Impériales. Deux ou trois Victoires rendirent la Paix aux Provinces menacées; & tandis que Sandoval pressoit cette Expédition, Cortez ne cessa point de ravager les Terres de l'Empire. Il y courut des dangers, qui menacèrent plusieurs fois sa vie & sa liberté, sur-tout à l'attaque de *Suchimilco* (*q*), Place considérable, dont il avoit entrepris de se saisir,

Sandoval va combattre les Mexiquains dans la Province de Chalco.

Extrême danger de Cortez.

(*o*) Diaz lui reproche vivement cette faute. Herrera n'entreprend point de le défendre. Mais Solis, en passant condamnation sur sa témérité, prétend qu'il ne laissa point d'en tirer beaucoup d'avantage, non-seulement parce qu'il n'en coûta pas moins de monde aux Ennemis que dans une Bataille qu'ils auroient perdue, mais parce que la réputation des Espagnols en acquit un nouveau lustre, qui augmenta bientôt le nombre de leurs Alliés. *Liv.* 5. *pages* 436 & *précédentes*. On ne nous apprend point quelle fut leur perte dans cette occasion. Un Enseigne, nommé Jean *Volante*, fut renversé dans le Lac, d'un coup de pique. Les Indiens les plus proches le prirent dans l'eau, & le mirent dans un Canot, qui prit aussi-tôt la route de Mexico pour emmener son Prisonnier. Volante se laissa conduire, feignant d'être hors de combat. Mais lorsqu'il se vit éloigné des autres Canots, il se saisit de ses armes, il tua quelques-uns de ceux qui le gardoient, & se jettant à la nage, il arriva au bord du Lac, sans avoir abandonné son drapeau, *ibid*.

(*p*) Il paroît que ce Vaisseau venoit de l'Isle Espagnole.

(*q*) Il retomba dans une de ces témérités qui paroissent autant de taches pour sa prudence. S'étant trop éloigné de son Armée, avec

sir, & qu'il fut obligé d'abandonner, avec la douloureuse perte de dix ou douze Espagnols (r).

Conspiration de quelques Espagnols contre sa vie.

MAIS sa constance fut mise à des épreuves beaucoup plus sensibles. En arrivant à Tezcuco, un de ses plus anciens Soldats vint lui demander une audience secréte, & lui apprit que pendant son absence, il s'étoit formé un détestable complot contre sa vie & contre celle de tous ses Amis particuliers. L'auteur du crime étoit un autre Soldat, sans aucune considération, suivant la remarque de l'Historien, puisque son nom paroît pour la première fois avec son crime. Il se nommoit Antoine de *Villafagna*. Sa première vûe n'avoit été que de se dégager du Siège de Mexico, qu'il regardoit comme une entreprise desesperée. Il avoit inspiré ses sentimens à quelques Amis du même ordre, en leur représentant qu'ils n'étoient pas obligés de se perdre, pour suivre les emportemens d'un Téméraire. Il leur avoit proposé de retourner à Cuba; & c'étoit pour déliberer sur ce dessein qu'ils avoient commencé à s'assembler. Mais quoiqu'ils eussent vû peu de difficulté à quitter le Camp, & même à traverser la Province de Tlascala, ils avoient apprehendé d'en trouver beaucoup plus jusqu'à Vera-Cruz; sans compter qu'y arrivant sans ordre, ou du moins sans un congé de Cortez, ils ne pouvoient espérer de n'y pas être arrêtés. Ils ne sentirent pas moins qu'il leur seroit impossible d'enlever un Navire, aux yeux de la Colonie. Enfin, Villafagna, dont le logement servoit aux assemblées, proposa, comme l'expédient le plus sûr, de tuer Cortez & ses principaux Partisans, pour élire un autre Général, qu'il seroit plus aisé de dégoûter de l'entreprise du Siège, & sous lequel, obtenant la liberté de se retirer, sans se noircir de la tache de Déserteurs, ils feroient valoir, au Gouverneur de Cuba, le service qu'ils lui auroient rendu, avec l'espérance même d'en être recompensés à la Cour d'Espagne. Cet avis fut généralement approuvé. On dressa d'abord un Acte, par lequel tous les Conjurés s'engagèrent à seconder leur Chef, dans l'exécution de son crime, & qu'ils signèrent tous de leur nom. Cette horrible trame fut conduite avec tant d'adresse, que le nombre des Com-

avec quelques Cavaliers, il voulut pousser une Troupe d'Ennemis, & se jetta au milieu d'eux, l'épée à la main. Lorsqu'il voulut revenir vers ses gens, il se trouva seul & enveloppé de toutes parts. Il se maintint quelque tems, en combattant avec la dernière vigueur, jusqu'à ce que son Cheval s'abbattit sous lui de pure lassitude & le mit dans un extrême danger. Les Mexiquains s'avancèrent, & comme il étoit trop embarrassé pour se servir de ses armes, il n'auroit pû manquer d'être accablé. Sa seule défense fut l'envie qu'ils avoient de le prendre vivant, pour le présenter à leur Empereur. Un Cavalier, nommé Christophe d'*Olea*, de Medina del Campo, qui avoit apperçu sa chûte, en avertit ses Compagnons par un cri terrible; & sans les attendre, il fondit à l'endroit où les Mexiquains étoient prêts à se saisir de son Général. Il en tua cinq ou six des plus ardens; & secondé aussi-tôt de ses Compagnons, il le délivra du plus grand péril que sa valeur lui eût jamais fait courir. Cortez n'avoit reçu que deux legères blessures. Diaz & Solis, *ubi suprà*. Herrera néanmoins prétend qu'il fut redevable de sa liberté à un Tlascalan, inconnu, dit-il, avant & après l'Action; ce qui semble faire entendre que ce fut un miracle.

(r) Outre ceux qui avoient été tués à l'attaque de Suchimilco, les Mexiquains en avoient enlevé trois ou quatre, qui s'étoient écartés pour piller, & deux Valets, qui avoient donné dans une embuscade. Le sort de ces Malheureux étoit d'être sacrifiés aux Idoles, & Cortez ne pouvoit soutenir cette idée. Solis, *ubi suprà*, page 413.

FERNAND CORTEZ. 1521.

Plan des Conjurés.

Complices augmenta de jour en jour. Ils avoient concerté de suppofer un paquet, arrivé de Vera-Cruz avec des Lettres d'Efpagne, & de le préfenter au Général pendant qu'il feroit à table avec la plûpart de fes Officiers. Les Conjurés devoient entrer alors, fous prétexte de demander des nouvelles de l'Europe, & prendre le tems où Cortez commenceroit fa lecture, pour le poignarder, lui & fes Amis; après quoi, ils étoient réfolus de fortir enfemble, & de courir dans toutes les rues du Quartier, en criant, *Efpagne & Liberté*. Les Officiers, qui devoient mourir avec le Général, étoient d'Olid, Sandoval, revenu glorieux de fon Expédition, Alvarado & fes Frères, Tapia, les deux Intendans Louis Marin & Pierre d'Ircio, Bernard Diaz, Hiftorien de la Conquête, & quelques autres Guerriers, Confidens du Général. Villafagna deftinoit le Commandement à François Verdugo, Beau-frère du Gouverneur de Cuba; parce que cette qualité fembloit le rendre plus propre à foutenir une faction: mais comme on lui connoiffoit de l'honneur, perfonne n'eut la hardieffe de lui communiquer le fond du complot; & tous les Conjurés jugèrent qu'après l'exécution du crime, il fe croiroit forcé d'accepter un Emploi, qu'il regarderoit peut-être comme un remède à de plus grands maux.

Modération de Cortez dans fa vengeance.

TELLE fut la déclaration du Soldat, qui ne demanda point d'autre récompenfe que la vie, parce qu'il étoit entré dans la conjuration. Cortez prit le parti de faire arrêter fur le champ Villafagna, & d'affifter lui-même à l'exécution de cet ordre. L'importance de l'accufation ne lui permettoit pas d'employer des informations plus régulières. Il partit auffi-tôt, accompagné des deux Intendans, & de quelques Capitaines. Le trouble du Coupable fut fa première conviction. Après l'avoir fait charger de chaînes, Cortez fit fortir tout le monde, fous prétexte de l'interroger en fecret; & profitant des informations qu'il avoit reçûes, il tira de fon fein l'Acte du Traité, figné de tous les Complices. Il le lut. Il y trouva le nom de quelques Perfonnes, dont l'infidélité lui perça le cœur. Cependant il réferva ce fecret pour lui-même; & fe contentant de faire écarter ceux qui s'étoient trouvés chez le Criminel, il ordonna que l'affaire fût promptement inftruite, fans pouffer plus loin les recherches & les preuves. Elle ne traîna point en longueur. Villafagna, convaincu par l'Acte que fon Général avoit trouvé fur lui, & fe croyant trahi de fes Affociés, confeffa fon crime. On lui laiffa le tems de fatisfaire aux devoirs de la Religion; &, dès la nuit fuivante, il fut pendu à la fenêtre de fon logement. Cortez, quoique mortellement touché du nombre & de la qualité des Coupables, fe crut obligé, par les circonftances, de fermer l'oreille au cri de la Juftice: mais, pour éviter tout à la fois la néceffité de punir & les confequences de l'impunité, il publia, fans affectation, qu'il avoit pris, dans le fein de Villafagna, un papier, déchiré en plufieurs pièces, qui contenoit vraifemblablement les noms des Conjurés; qu'il s'eftimoit heureux de n'en avoir pû lire aucun, & qu'il ne chercheroit point à les connoître; mais qu'il demandoit en grace, à fes Amis, de s'informer foigneufement fi les Efpagnols avoient quelque plainte à faire de fa conduite, parce qu'il ne defiroit rien de fi bonne foi que de fatisfaire fes Troupes, & qu'il étoit auffi difpofé à corriger fes propres défauts, qu'à recourir aux voyes de la rigueur & de la jufti-

justice, si la modération du châtiment affoiblissoit la terreur de l'exemple. D'un autre côté, il déclara que ceux, auxquels on avoit connu quelque liaison avec Villafagna, pouvoient paroître sans défiance; & le soin qu'il prit, de ne laisser voir aucune trace de chagrin sur son visage, ayant achevé de leur persuader qu'il ignoroit leur crime, ils recommencèrent à le servir avec d'autant plus de zèle, qu'ils croyoient avoir à laver le soupçon d'une noire perfidie. Cependant il prit occasion de cet événement, pour se donner une Garde de douze Soldats choisis, sous le Commandement d'un de ses plus fidéles Officiers; & personne ne condamna ce nouvel air de grandeur (s).

Revolte de Xicotencatl & sa punition.

Peu de jours après, il eut une autre occasion d'exercer sa fermeté; sans pouvoir écouter l'inclination qui le portoit à suspendre le châtiment, lorsqu'il espéroit quelque fruit, de la patience ou de la dissimulation. Xicotencatl, dont il aimoit la valeur, & dans lequel il ne consideroit pas moins l'attachement que son Père avoit eu constamment pour les Espagnols, prit tout-d'un-coup la résolution de se retirer, avec deux ou trois Compagnies, qu'il obligea, par ses instances, de l'accompagner dans sa désertion. Il paroît incertain si c'étoit un reste de ses anciens ressentimens, ou s'il avoit reçu quelque nouvelle offense que sa fierté ne pût supporter. On avoit sçu, depuis quelque tems, qu'il s'étoit emporté contre la conduite du Géneral, & qu'il condamnoit l'entreprise du Siége de Mexico. Les Tlascalans mêmes en avoient averti Cortez, qui s'étoit contenté, par ménagement pour son Père, ou pour la Republique, d'en donner avis aux Sénateurs. Cette sage Assemblée lui avoit répondu „ que suivant les loix de la Republique, „ le crime de soulever une Armée contre son Général méritoit la mort; „ qu'il étoit libre, par conséquent, d'exercer la plus rigoureuse justice contre le Chef de leurs Troupes, & que s'il revenoit à Tlascala, il n'y seroit pas traité avec plus de faveur (t) ". Cependant Cortez avoit tenté de le ramener par des voyes plus douces, jusqu'à lui faire offrir, par quelques Nobles de Tezcuco, la liberté d'exposer ses raisons ou ses plaintes. Mais apprenant qu'il avoit fixé l'exécution de son dessein à la nuit suivante, cette audace, à la veille de tirer l'épée pour la décision de l'Empire, lui parut d'une si pernicieuse conséquence dans le Chef de ses plus anciens Alliés, qu'il lui fit ordonner de venir sur le champ justifier sa conduite. Non-seulement le fier Indien refusa d'obéir; mais dans le chagrin de se voir trahi par ses propres Troupes, il joignit ouvertement l'insolence à la revolte. Aussi-tôt Cortez détacha une partie des Espagnols, avec ordre de le saisir vif ou mort. On le trouva prêt à partir. Il se défendit jusqu'au dernier soupir; quoique foiblement secouru par les Tlascalans qui le suivoient. Aussi revinrent-ils dans leur devoir, après la perte de leur Chef; & le Détachement Espagnol les ramena paisiblement à l'Armée (v).

PEN-

(s) Solis, *Liv.* 5. *page* 481 & *précédentes.*

(t) Diaz & Solis, *ubi suprà.*

(v) C'est le récit de Diaz. Il ajoûte seulement que Xicotencatl, après avoir été tué, fut pendu au premier arbre. Herrera prétend qu'il fut amené Prisonnier à Tezcuco, où Cortez, usant du pouvoir qu'il avoit reçu

FERNAND CORTEZ. 1521.

Etat des Brigantins, & forces de Cortez.

PENDANT ces agitations, Lopez avoit mis la dernière main à son travail, & les Brigantins se trouvèrent achevés. On intéressa le Ciel au succès de cette Marine, par des exercices de Religion, dont les exemples sont rares dans une Armée (x). Ensuite Cortez fit la revûe de ses Espagnols, dont le nombre montoit à neuf cens Hommes d'Infanterie bien armés, & quatre-vingt-six Cavaliers. L'Artillerie consistoit en dix-huit pièces, trois grosses de fer & quinze fauconneaux de bronze, avec une abondante provision de poudre & de balles. On mit, sur chaque Brigantin, vingt-cinq Espagnols, sous un Capitaine (y), douze Rameurs Indiens, & une pièce d'Artillerie. Le reste de l'Armée fut partagé en trois Corps, qui devoient s'emparer des trois principales Chaussées, c'est-à-dire celles de Tacuba, d'Iztacpalapa & de Cuyoacan; sans s'attacher à celle de Suchimilco, parce que l'éloignement de ce Poste pouvoit mettre trop de difficulté dans la communication des ordres. Le premier Corps, composé de cent cinquante Espagnols & trente Cavaliers, divisés en trois Compagnies, sous les Capitaines George d'Alvarado, Guttieres de Badajos, & André de Montaraz, eut pour Commandant général Pierre d'Alvarado, & fut soutenu de trente mille Tlascalans, avec deux pièces de canon. Le second, qui fut confié à Christophe d'Olid, pour attaquer la Chaussée de Cuyoacan, étoit de cent soixante Espagnols & trente Cavaliers, divisés aussi sous François Verdugo, André Tapia, & François de Lugo, & soutenus d'environ trente mille Indiens alliés; Sandoval, troisième Commandant, & chargé de l'attaque d'Iztacpalapa, reçut le même nombre de Soldats & de Cavaliers Espagnols, sous les Capitaines Louis Marin & Pierre d'Ircio, deux pièces d'Artillerie & toutes les Troupes de Chalco, de Guacocingo & de Cholula, qui montoient à plus de quarante mille Hommes (z). Alvarado & d'Olid partirent ensemble, pour se séparer à Tacuba, où ils se logèrent sans résistance. Toutes les Places qui touchoient au Lac étoient déja désertes. Une partie des Habitans avoient pris les armes pour aller défendre la Capitale; &

çu du Sénat, le fit pendre en public. D'autres soutiennent que les Espagnols du Détachement le tuèrent ou le pendirent après l'avoir pris, suivant l'ordre secret du Général. Solis se déclare pour Diaz, non-seulement parce qu'il étoit pour lors à Tezcuco, mais parce qu'on doit juger, dit-il, que Cortez étoit trop éclairé pour humilier publiquement les Troupes Tlascalanes par le supplice honteux de leur Chef. Il ne pouvoit ignorer la différence qu'il y a toûjours entre l'impression de la vûe & celle du récit d'une action. *Liv. 5. pages 485 & précédentes.*

(x) Le Général & tous les Espagnols communièrent. On célebra une Messe du Saint Esprit. Olmedo bénit le corps des Vaisseaux, en leur donnant à chacun leur nom. Il lui étoit venu, avec le dernier secours, un Vicaire, nommé Pierre *Melgareio d'Urrea*, Religieux Francisquain. *Ibid.* pag. 486 & 487.

(y) Ne dérobbons point à l'Histoire les noms de tant de braves Guerriers. Pierre Barba, de Seville. Garcias Holguin, de Cazeres. Jean Portillo, de Portillo. Jean Rodriguez de Villaforte, de Medellin. Jean Jaramillo, de Salvatierra. Michel Diaz d'Aux, Arragonois. François Rodriguez Margarino, de Merida. Christophe Flores, de Valence. Antoine de Caravajal, de Zamora. Jerôme Ruiz de la Motta, de Burgos. Pierre Briones, de Salamanque. Rodrigue Moreion de Lobera, de Medina del Campo; & Antoine Satelo de Zamora.

(z) On suit Herrera dans ce dénombrement des Indiens alliés qui furent employés aux trois attaques. Diaz n'en compte point un si grand nombre. Mais Solis l'accuse d'avoir eu la vanité d'attribuer toute la gloire aux Espagnols; ce qui blesse, dit-il, toute vraisemblance, *ubi suprà*, page 489.

& les autres s'étoient retirés dans les Montagnes, avec tout ce qu'ils avoient été capables d'emporter.

Les Espagnols coupent l'eau douce aux Mexiquains.

On fut informé, à Tacuba, que les Mexiquains avoient des forces considérables aux environs de cette Ville, pour couvrir les Aqueducs qui venoient de la Montagne de Chapultepeque, & qui fournissoient de l'eau à Mexico. Les deux Commandans Espagnols sortirent aussi-tôt, avec la meilleure partie de leurs Troupes; & chassant les Ennemis, de ce Poste, ils rompirent en plusieurs endroits les tuyaux de l'Aqueduc, dont l'eau se perdit alors dans le Lac. Cette expédition, qui fut regardée comme le commencement du Siége, réduisit les Assiegés à la nécessité de chercher leur eau douce dans les Ruisseaux qui descendoient de la Montagne, & d'occuper une partie de leurs Canots à l'escorte des Convois. D'Olid se rendit ensuite à Cuyoacan, qu'il trouva aussi sans défense.

Cortez se présente devant Mexico avec les Brigantins.

Cortez, ayant laissé à Sandoval le tems de s'avancer vers Iztacpalapa, se chargea de la principale attaque, qui étoit réservée aux Brigantins. Il monta le plus leger, pour être en état de veiller sur tous les Postes & d'y porter du secours, accompagné de Dom Fernand, Cacique de Tezcuco, & de *Suchitl*, Frère de ce Prince, jeune Homme plein d'esprit & de feu, qui reçut le Batême, après la conquête, sous le nom de *Dom Charles*. Les treize Brigantins furent rangés sur une seule Ligne, parés de tout ce qui pouvoit servir à leur donner de l'éclat. Le dessein du Général étoit de s'avancer d'abord vers Mexico, pour s'y faire voir triomphant & Maître absolu du Lac. Ensuite il se proposoit de rabbattre sur Iztacpalapa, où l'entreprise de Sandoval lui causoit d'autant plus d'inquiétude, que ce brave Capitaine étoit sans Barques, & pouvoit trouver beaucoup d'obstacle dans la partie basse de la Ville, qui servoit continuellement de retraite aux Canots des Mexiquains. En prenant cette route avec toute sa Flotte, il découvrit, à peu de distance de Mexico, une petite Isle, qui n'étoit qu'un Rocher, mais dont le sommet étoit occupé par un Château assez spacieux, d'où les Mexiquains, qui le gardoient, chargèrent les Espagnols d'injures & de menaces, comme d'un Poste qu'ils croyoient à couvert de toute insulte. Il jugea que cette insolence ne devoit pas demeurer sans punition, sur-tout à la vûe de la Capitale, dont les terrasses & les balcons étoient couverts d'une multitude d'Habitans, qui observoient les premiers exploits des Brigantins. Cent cinquante Espagnols, à la tête desquels il descendit dans l'Isle, montèrent au Château par deux sentiers, & l'attaquèrent si vivement, qu'après avoir fait main basse sur une partie de la Garnison, ils forcèrent le reste de se sauver à la nage.

Il force un Château à la tête de ses gens.

Les treize Brigantins sont attaqués par quatre mille Canots.

Cet exploit, qui les avoit retardés, fit naître un incident auquel ils s'attendoient peu, & qui changea toutes les mesures du Général. On vit sortir de la Capitale un grand nombre de Canots, dont les premiers s'avancèrent d'abord avec lenteur, pour attendre ceux qui les suivoient à la file. On n'en avoit pas compté plus de cinq cens, à la première vûe; mais lorsqu'ils eurent commencé à s'étendre, avec ceux qui s'y joignirent bientôt de tous les lieux voisins, on ne douta point qu'ils ne fussent plus de quatre mille. Ce spectacle, relevé par le mouvement des rames & par l'éclat des plumes & des armes, parut magnifique & terrible aux yeux des Es-

FERNAND CORTEZ. 1521.

pagnols, qui voyoient le Lac comme abîmé tout-d'un-coup devant eux, & changé dans une Plaine, où l'eau ne paroissoit plus, sous tant d'Hommes & de Bâtimens qui la couvroient.

CORTEZ, sans marquer la moindre émotion, & plein de confiance à la force de ses Brigantins, se hâta de les former en demi-lune, pour faire un plus grand front à l'Ennemi, & combattre avec plus de liberté. Il s'avança, dans cet ordre, contre les Canots des Mexiquains. A quelque distance, il fit prendre quelques momens de repos à ses Rameurs, avec ordre de fondre ensuite à toutes rames dans le gros de la Flotte ennemie. Un calme, qui s'étoit soutenu tout le jour, n'avoit pas cessé de donner de l'exercice à leurs bras: & les Mexiquains, dans la vûe apparemment de reprendre aussi des forces, firent la même manœuvre. Mais la Fortune, qui s'étoit déclarée tant de fois en faveur des Espagnols, fit lever, dans l'intervalle, un vent de terre. Les Brigantins, poussés par les voiles & les rames, tombèrent impétueusement sur cette foule épaisse de Canots, & commencèrent un fracas, qui se conçoit mieux qu'on ne peut le représenter. L'Artillerie, les arquebuses & les arbalêtes, qui tiroient sans perdre un seul coup, les piques, qui faisoient une expédition terrible au passage, la fumée, que le vent portoit devant la Flotte, & qui obligeoit les Ennemis de tourner la tête pour s'en défendre, le seul choc des Brigantins, qui couloit à fond autant de Canots qu'ils en rencontroient, ou qui les brisoit en pièces, enfin, tous les avantages que la faveur du vent joignoit à la valeur des Espagnols, leur assurèrent bientôt la Victoire, avec aussi peu de perte que de danger. Quelques centaines de Canots, remplis de Nobles, se soutinrent néanmoins avec beaucoup de valeur; mais tout le reste ne fut qu'une affreuse confusion, entre des Malheureux qui se précipitoient les uns sur les autres, & qui se renversoient mutuellement dans leur fuite. Il en périt un fort grand nombre; & les débris de leur Flotte furent poursuivis à coups de Canon & d'Arquebuse jusqu'à l'entrée de Mexico (a).

Ils en détruisent un grand nombre.

Hazards qui conduisent Cortez jusqu'au dernier Pont de la Chaussée.

UNE Victoire de cette importance rendit les Espagnols maîtres de la Navigation. Cortez retourna le soir à Tezcuco, pour y faire passer la nuit aux Vainqueurs; & le lendemain, à la pointe du jour, il tourna ses voiles vers Iztacpalapa: mais, dans cette route, il rencontra un Corps de Canots, qui ramoient avec beaucoup de vîtesse, du côté de Cuyoacan. Ses allarmes pour d'Olid l'ayant fait voler à son secours, il le trouva sur la Digue, reduit à combattre de front, contre les Mexiquains qui la défendoient, & des deux côtés, contre les Canots qui venoient d'arriver. La nécessité avoit donné, à ces Barbares, des lumières qu'ils ne pouvoient tirer de l'Art de la Guerre, pour la défense de leurs Chaussées. Ils avoient levé les Ponts jusqu'à la Ville, sur-tout dans les lieux où les courans du grand Lac perdoient leur force, en passant dans l'autre. Ils tenoient des planches & des claies prêtes, pour s'en servir à traverser ces vuides; & derrière l'espace, ils avoient élevé des tranchées, pour défendre les approches. Ces fortifications étant les mêmes sur les trois Chaussées, on avoit

(a) *Ibid.* pages 495 & précédentes.

avoit pris des mesures communes, pour détruire un ouvrage qui n'avoit de redoutable que sa situation. Les arquebuses & les arbalêtes faisoient disparoître ceux qui se montroient sur la tranchée, pendant qu'on faisoit passer de main en main des fascines pour combler le fossé; après quoi, l'on faisoit avancer une pièce d'Artillerie, qui ouvroit le passage, & les débris d'une Fortification servoient à remplir le fossé de l'autre. D'Olid s'étoit saisi de la première, lorsque les Canots Mexiquains étoient arrivés; & cette attaque imprévûe commençoit à lui causer de l'embarras: mais à peine eurent-ils découvert les Brigantins, qu'ils prirent la fuite. Cortez, excité par les progrès du travail, le fit pousser jusqu'au jour suivant; & d'Olid se trouva le matin au dernier Pont, qui donnoit un Passage dans Mexico.

On le trouva fortifié de remparts, plus hauts & plus épais que ceux qu'on avoit renversés. Les rues, qu'on découvroit facilement, étoient coupées d'un grand nombre de tranchées, & gardées par tant de Troupes, qu'il y avoit peu de prudence à risquer l'attaque. Mais Cortez, se voyant engagé sans l'avoir prévû, jugea son honneur intéressé à ne pas se retirer sans quelque action d'éclât. Non-seulement, il fit une décharge de toute son Artillerie, dont le ravage fut terrible dans la foule des Habitans, qui s'étoient rassemblés de toutes parts; mais en même-tems, d'Olid, ayant rompu les Fortifications & comblé le fossé, chargea ceux qui les défendoient, & gagna bientôt assez de terrein avec son Avant-garde, pour donner le tems aux Alliés, qu'il avoit à sa suite, de se mettre en Bataille sur le Quai. Les Mexiquains accoururent au secours de leurs Ponts, & firent une longue résistance; mais Cortez, sautant à terre avec une partie de ses Espagnols, échauffa si vivement le combat par sa présence, qu'après avoir fait tourner le dos aux Ennemis, il se vit maître de l'entrée d'une des principales rues. Les Fuyards s'étoient jettés dans un Temple peu éloigné, dont ils couvroient les Dégrés & les Tours, & d'où ils le défioient par leurs cris. L'indignation de leur voir joindre tant d'insolence à leur lâcheté, lui fit prendre la résolution de les forcer dans ce Poste. Il se fit amener, des Brigantins, quatre de ses meilleures pièces, dont le premier fracas mit les Mexiquains en fuite & lui assura la possession du Temple. Toutes les Idoles furent jettées au feu, & leurs flammes servirent comme de lustre à la Victoire (b).

Cortez pousse les Ennemis jusques dans les rues de Mexico.

Il se saisit d'un Temple & brûle les Idoles.

La joye de se revoir dans Mexico faisoit souhaiter, au Général, non-seulement d'y passer la nuit avec ses Troupes, mais de se fortifier dans ce Poste, pour resserrer les Ennemis, & pour y former sa principale attaque. Ses Officiers, auxquels il communiqua son dessein, le combattirent par des raisons si fortes, qu'il ne fit pas difficulté de se rendre à leur avis, sur-tout en faveur de Sandoval & d'Alvarado, dont on ignoroit la situation. D'Olid retourna le soir à Cuyoacan, sous l'escorte des Brigantins, qui ôtèrent aux Ennemis la hardiesse de l'inquiéter dans sa marche. Le Général se rendit le lendemain à Iztacpalapa, & trouva Sandoval, en effet, dans le besoin du plus prompt secours. Il s'étoit emparé de la partie de

(b) *Ibid.* pages 501 & précédentes.

FERNAND CORTEZ. 1521.

de la Ville qui étoit sur la Digue; mais se voyant incommodé par les Canots des Ennemis, qui étoient demeurés maîtres de la partie basse, & qui ne cessoient pas leurs attaques, il avoit entrepris, le même jour, de s'établir dans quelques édifices, d'où son Artillerie pouvoit les écarter. Il avoit passé le Canal, à l'aide de plusieurs fascines; & depuis quelques heures, il s'étoit logé dans ce Poste, avec une partie de ses Espagnols. A peine y étoit-il entré, qu'une multitude de Canots, qui se tenoient en embuscade, s'étoient avancés autour de lui; & jettant à l'eau des Plongeurs, qui avoient écarté les fascines, non-seulement ils avoient coupé le passage au reste de sa Troupe, mais ils le tenoient lui-même assiegé de toutes parts, & dans l'impossibilité de faire sa retraite. Son embarras ne pouvoit être plus pressant, lorsque Cortez, arrivant à pleines voiles, découvrit cette foule de Canots, qui occupoient tous les Canaux de la basse Ville. Il fit jouer son Artillerie avec tant de succès, qu'il ne fut pas long-tems à les dissiper; & les Mexiquains furent si maltraités dans cette occasion, qu'ils commencèrent, suivant Solis (c), à remarquer l'affoiblissement de leurs forces. On fit un butin considérable, dans la partie de la Ville qu'ils avoient occupée. Mais la vûe d'une retraite, si favorable aux Canots, persuada Cortez, que sans la ruiner entièrement il seroit impossible de tirer le moindre avantage de cette Chaussée; & tous les délais étant dangereux pour les autres attaques, il prit la résolution d'abandonner ce Poste, & de faire passer Sandoval avec ses Troupes à celui de *Tepeaquilla*, où la Digue étoit moins large & moins commode, mais plus utile au dessein de couper, à la Capitale, les vivres dont elle commençoit à manquer. Cet ordre fut exécuté aussi-tôt, à la vûe des Brigantins, qui escortèrent Sandoval jusqu'au nouveau Poste, où il se logea sans résistance.

Sandoval prend poste à Tepeaquilla.

Le Général fit voguer alors vers Tacuba. Pierre Alvarado, qui étoit chargé de cette attaque, l'avoit poussée avec divers succès, en détruisant des remparts, en comblant des fossés, & s'avançant quelquefois jusqu'à mettre le feu aux premières Maisons de Mexico; mais il y avoit perdu plusieurs Espagnols, & ses avantages ne compensoient point cette perte. Le chagrin que Cortez en ressentit lui fit juger que toutes les mesures, dans lesquelles il s'étoit renfermé jusqu'alors, répondoient mal à son projet, & qu'un Siège, qui se réduisoit à des attaques & des retraites, exposoit inutilement ses Soldats & sa réputation. Ces tranchées, que les Mexiquains relevoient sans cesse, & la persécution continuelle de leurs Canots, lui parurent deux obstacles qui demandoient une nouvelle méthode. Il prit le parti de suspendre toutes les attaques, pour se donner le tems de rassembler ou de faire construire lui-même une Flotte de Canots, avec laquelle il pût se rendre maître de toutes les parties du Lac. Ses Alliés reçurent ordre de lui envoyer tous les Canots qu'ils avoient en réserve; pendant que de son côté il en fit bâtir un grand nombre à Tezcuco: &, dans l'espace de quelque jours, il en forma un gros redoutable, qu'il remplit d'Indiens, sous des Capitaines de leur Nation. Il les divisa en trois Escadres, dont chacune devoit être soutenue de quatre Brigantins; l'un pour Sandoval, l'au-

Nouvelles mesures de Cortez.

Il fait une Flotte de Canots.

(c) Page 504.

l'autre pour Alvarado, & le troisième pour le conduire lui-même à d'Olid. Aussi-tôt, les attaques furent reprises avec plus d'ordre & de facilité. On fit, nuit & jour, des rondes sur le Lac, pour arrêter les sorties des Mexiquains. Leurs Canots n'eurent plus la hardiesse de se montrer; ou du moins on enleva ceux qui tentèrent de passer avec des vivres & de l'eau. D'Olid, Alvarado & Sandoval s'avancèrent en peu de tems jusqu'aux Fauxbourgs de Mexico, & la face du Siège fut changée par ces heureuses expéditions (*d*).

FERNAND CORTEZ. 1521.

Adresse étonnante des Mexiquains.

CEPENDANT la diligence & l'industrie ne manquèrent point aux Assiégés. Ils se réduisirent d'abord à faire leurs sorties pendant la nuit, pour tenir les Espagnols en allarme, & les fatiguer par l'inquiétude & les veilles. Ensuite ils envoyèrent, par de longs détours, des Canots chargés de Pionniers, qui traversant directement le Lac, pendant qu'on étoit attentif à ceux qu'on entendoit sortir de la Ville, venoient nettoier, dans un instant, les fossés qu'on avoit eu beaucoup de peine à combler. Mais rien ne fait tant d'honneur à leur adresse, qu'un stratagême qu'ils imaginèrent contre les Brigantins. Ils construisirent, dans la Ville, trente grandes Barques, renforcées de grosses planches, pour s'en faire comme un rempart, derrière lequel ils pouvoient être à couvert. Une nuit fort obscure fut celle qu'ils choisirent, pour aller se poster dans quelques endroits couverts de grands roseaux, au travers desquels la vûe ne pouvoit pénétrer. Ils y enfoncèrent quantité de gros pieux, qui s'élevoient à fleur d'eau, & dont le seul choc étoit capable de nuire aux plus grands Vaisseaux. Leur espérance étoit d'attirer, dans cette forêt de roseaux & de pieux, quelques-uns des Brigantins, qui alloient successivement en course. Ils avoient préparé trois ou quatre Canots chargés de vivres, pour les faire servir d'amorce. En effet, deux des quatre Brigantins de Sandoval donnèrent dans le piège, sous le Commandement de Pierre de Barba & de Jean Portillo. La vûe des Canots, qui se présentèrent fort habilement, & qui feignirent de prendre la fuite, excita si vivement les Espagnols, que s'élançant vers les roseaux, à force de rames, ils donnèrent au travers des pieux. En même-tems, les Mexiquains parurent dans leurs Barques, & vinrent à la charge avec une résolution desesperée. Barba & Portillo sentirent la grandeur du danger. Ils voyoient les Brigantins comme immobiles; & le seul effort des rames ne pouvoit les tirer de cette situation. Ils prirent le parti de soutenir le combat, pour occuper les Ennemis; pendant qu'ils firent descendre quelques Plongeurs, qui écartèrent ou coupèrent les pieux, à force de bras & de haches. La liberté qu'ils eurent bientôt de se remuer les mit en état de faire jouer leur Artillerie, & les Barques n'y resistèrent pas long-tems: mais la perte fut extrême pour les Espagnols. Portillo fut tué dans le Combat. Barba y reçut plusieurs coups de flèches, dont il mourut peu de jours après; & peu de leurs gens échappèrent sans blessures. Cortez, furieux de cette disgrace, ne perdit pas un moment pour vanger deux Officiers qu'il aimoit. Les Mexiquains, avec une folle simplicité, qui répondoit mal à leur

Vengeance de Cortez.

(*d*) *Ibid.* pages 508 & précédentes.

FERNAND CORTEZ. 1521.

leur invention, s'imaginèrent que leurs Ennemis pourroient donner deux fois dans le même piège. Après avoir reparé leurs Barques, ils reprirent leur Poste entre les roseaux. Le Général, averti de ce mouvement, n'employa contr'eux que leur propre ruse, c'est-à-dire, qu'ayant envoyé à la file six Brigantins, qui se postèrent la nuit suivante dans un autre lieu couvert de roseaux, il engagea le Combat avec tant de succès, qu'il détruisit presqu'entiérement les trente Barques (e).

Il offre encore la Paix aux Mexiquains.

On eut, dans le même tems, divers avis de ce qui se passoit à Mexico, par les Prisonniers qu'on faisoit continuellement aux attaques; & le Général, apprenant que la soif & la faim commençoient à presser les Habitans, apporta plus de soin que jamais à leur couper les vivres. Mais, pour donner un nouvel éclat à la justice de ses armes, il rendit la liberté à deux ou trois des principaux Prisonniers, en les chargeant de dire à l'Empereur qu'il lui offroit la Paix, avec promesse de ne rien entreprendre sur sa Couronne, à la seule condition qu'il s'engageât à reconnoître la Souveraineté du Roi d'Espagne, dont les droits étoient fondés, entre les Mexiquains, sur leur tradition & l'autorité de leurs Ancêtres. D'autres Prisonniers rapportèrent que Guatimozin avoit reçu cette proposition sans orgueil, & qu'ayant assemblé tous ses Caciques, il leur avoit représenté le misérable état de la Ville, avec des témoignages d'attendrissement qui sembloient marquer de l'inclination pour la Paix. Tout le Conseil étoit entré dans les mêmes sentimens; à l'exception des Sacrificateurs, qui les avoient combattus avec la dernière opiniâtreté, en feignant que leurs Idoles leur promettoient la Victoire. Le respect, dont ils étoient en possession, avoit ramené tous les Caciques à leur avis; & l'Empereur, poussé du même esprit, malgré divers présages par lesquels il croyoit sa ruine annoncée, avoit fait publier qu'il puniroit de mort ceux qui auroient la hardiesse de lui proposer la Paix (f).

Elle est rejettée.

Triple attaque des Espagnols contre Mexico.

Cortez ne fut pas plutôt informé de cette résolution, qu'il entreprit d'attaquer en même tems Mexico par les trois Chaussées, & de porter le fer & le feu jusqu'au Palais Impérial. Après avoir envoyé ses ordres aux Postes de Sandoval & d'Alvarado, il se mit avec d'Olid à la tête des Troupes de Cuyoacan. Les Ennemis avoient r'ouvert leurs fossés, & relevé les autres Fortifications de la Digue: mais l'Artillerie des cinq Brigantins de ce Poste rompit aisément de si foibles remparts, tandis que les Troupes de terre combloient les fossés. Ainsi Cortez trouva d'abord peu d'obstacles. Mais il fut arrêté par des embarras d'une autre nature, près du dernier Pont, qui touchoit au Quai de la Ville. Les Mexiquains avoient coupé la Chaussée, dans un espace d'environ soixante pieds de longueur; ce qui avoit servi à rendre l'eau plus haute & plus grosse vers les Quais. Le bord, du côté de la Ville, se trouvoit fortifié de deux ou trois rangs de poutres & de grosses planches, liées par des traverses & de longues chevilles; & cette redoutable barrière étoit défendue par une multitude innombrable de Soldats. Cependant quelques décharges de l'Artillerie la renversèrent, avec

Obstacle qu'ils ont à vaincre.

(e) *Ibid.* pages 514 & précédentes.

(f) *Ibid.* page 516.

vec un fracas, qui en rendit les débris mortels à quantité de Mexiquains. Les plus avancés, se voyant à la bouche de ces terribles machines, dont la flamme & le bruit les effrayoient autant que l'exécution dont ils avoient été témoins, reculèrent sur ceux qui les suivoient, & les forcèrent de rentrer avec eux dans la Ville. Le Quai, se trouvant nettoyé dans un instant, Cortez fit approcher les Brigantins, & les Canots de ses Alliés, pour gagner la terre avec ses Troupes. Il fit passer sa Cavalerie par la même voye. Trois pièces d'Artillerie, qu'il fit débarquer, lui parurent suffire à son entreprise.

Imprudence funeste aux Espagnols.

Avant que d'aller aux Ennemis, qui se montroient encore derrière quelques tranchées, il chargea Julien Alderete d'employer tous ses soins à réparer l'espace rompu de la Chaussée, sous la protection des Brigantins, qui continuoient de border le Quai. Le Combat ayant commencé dans les premières Rues, Alderete, échauffé par le bruit des Armes, & craignant peut-être que l'emploi de combler & de garder un fossé ne fît tort à sa gloire, tandis qu'il voyoit ses Compagnons aux mains, se laissa transporter par une ardeur indiscréte. Toute la Troupe qu'il commandoit le suivit au Combat; & ce fossé, qu'on n'avoit pû traverser en arrivant, fut abandonné avec une imprudence qui coûta cher aux Espagnols. Les Mexiquains soutinrent les premières attaques. On força néanmoins leurs tranchées, mais avec beaucoup de perte; & le danger devint beaucoup plus grand, lorsqu'après être entré dans les Rues, on eut à se garantir des traits & des pierres qui pleuvoient des terrasses & des fenêtres. Mais, dans la plus vive chaleur de l'Action, Cortez crut s'appercevoir que celle des Ennemis se relâchoit; & ce changement parut venir de quelque nouvel ordre, qui leur fit abandonner le terrein, avec la dernière précipitation. C'étoit assez pour faire naître le soupçon de quelque nouvelle ruse. Le jour étoit avancé, & les Espagnols n'avoient que le tems de retourner à leur Quartier. Cortez, qui ne pouvoit encore penser à s'établir dans la Ville, & qui n'avoit eu dessein que d'y répandre la terreur, donna l'ordre de la retraite, en profitant néanmoins de celle des Ennemis, pour faire abbattre & brûler les Maisons voisines du Quai, d'où il ne vouloit plus que leurs traits & leurs pierres pûssent l'incommoder dans ses attaques. On fut éclairci, dans la suite, du motif qui avoit fait disparoître les Mexiquains; & l'événement même en donna de tristes indices. Guatimozin avoit appris que la grande ouverture de la Digue étoit abandonnée; & sur cet avis il avoit fait ordonner, à ses Capitaines, de se retirer avec leurs Troupes, pour retourner vers le Quai, par d'autres Rues, & pour charger les Espagnols à leur passage. Aussi Cortez n'eut-il pas plutôt tourné le dos à la Ville, que ses oreilles furent frappées par le son lugubre d'un instrument, qui portoit le nom de *Tocsin sacré*, parce qu'il n'étoit permis qu'aux Sacrificateurs de le sonner, pour annoncer la Guerre, & pour animer le cœur des Mexiquains à la défense de leurs Dieux. On entendit aussi-tôt d'effroyables cris; & les Espagnols, qui composoient l'Arrière-garde, virent tomber sur eux des Légions d'Ennemis.

Ils sont fort maltraités en repassant la Digue.

Sanglant desordre.

Les Arquebusiers firent tête; & Cortez, suivi des Cavaliers, repoussa les

les premiers efforts de cette impétueuse attaque. Mais, n'étant instruit qu'alors de l'indiscrétion d'Alderete, il tenta inutilement de rallier ses Troupes & de les former en Bataillons. Ses ordres furent mal entendus ou peu respectés. Les Indiens, qu'il avoit fait marcher vers la Digue, se précipitèrent confusément dans l'ouverture. Les uns passoient sur les Brigantins & dans les Canots; les autres, en plus grand nombre, se jettèrent dans l'eau, où ils trouvoient des Troupes de Nageurs Mexiquains, qui les perçoient de leurs dards, ou qui les étouffoient au fond du Lac. Cortez soutenoit encore ces Furieux, qui continuoient de le presser; mais son Cheval ayant été tué sous lui, il se vit forcé, pour conserver sa vie, d'accepter l'offre de François Guzman, qui lui présenta le sien, & de se retirer vers les Brigantins, sur lesquels il arriva couvert de sang & de playes. Cette généreuse action coûta la liberté à Guzman. Quarante Espagnols furent enlevés comme lui par les Mexiquains, & tous les autres revinrent dangereusement blessés. On perdit mille Tlascalans, & la meilleure des trois pièces d'Artillerie.

Perte des Espagnols.

Le chagrin du Général fut plus dangereux pour sa vie, que la multitude de ses blessures. Il ne pouvoit se consoler de la perte de Guzman & des quarante autres Espagnols. Alderete, pénétré de douleur, à la vûe de tant de maux, qu'on ne pouvoit reprocher qu'à lui, offrit sa tête pour l'expiation de son crime. Il reçut une vive reprimande aux yeux de toute l'Armée; mais Cortez ne jugea point à propos de faire un exemple, qui ne lui parut propre qu'à décourager ses plus braves Guerriers. Son affliction redoubla le jour suivant, lorsqu'il apprit qu'Alvarado & Sandoval avoient perdu vingt Espagnols (*g*) dans leurs attaques; & tous les avantages, qu'ils y avoient remportés, lui parurent un foible dédommagement pour une si grande perte. Il fallut suspendre les attaques. On se réduisit à serrer plus étroitement la Place, pour couper le passage des vivres, pendant les soins qu'on étoit obligé de donner à la guérison des Blessés (*h*).

Autre perte du côté de Sandoval & d'Alvarado.

Les Mexiquains célébrèrent leur Victoire avec des transports de joye. Tous les Quartiers de la Ville furent éclairés, pendant la nuit, par de grands feux. On entendit le son des instrumens militaires, qui se répondoient en différens Chœurs; & les Temples jettant un éclat particulier, qui paroissoit accompagner quelque cérémonie barbare, on ne douta point que cet appareil

Réjouissances des Mexiquains. Ils sacrifient les Prisonniers Espagnols.

(*g*) On suit Diaz. Herrera se contente de dire que Cortez perdit ce jour-là soixante Espagnols.

(*h*) Tous les Historiens rapportent qu'on employa, dans cette occasion, une pratique qu'ils reconnoissent contraire aux principes de la Religion, mais qui est quelquefois permise, suivant Solis, lorsqu'elle est employée par de bons motifs. On ne peut croire, ajoute-t'il, pour la justifier ici, que le Démon concourut à guérir les Espagnols, qui ne s'occupoient qu'à lui faire la Guerre. Il étoit question d'un peu d'huile & de quelques versets de l'Ecriture Sainte, seul moyen par lequel on guérissoit les playes en fort peu de tems. C'est ce que le Peuple appelle en Espagne *curar por Ensalmo*; & en France, *guérir du Secret*. Diaz, qui avoit été témoin de ces merveilleuses opérations, les attribue à un Soldat, nommé Jean *Catalano*. Herrera prétend qu'on en fut redevable à une Femme Espagnole, nommée Isabelle *Rodriguez*. Solis se déclare pour le premier. Un autre concilie tout, en disant que le remède fut donné par une Femme, & employé par un Soldat.

reil ne regardât les Prisonniers Espagnols, & qu'ils ne fussent sacrifiés cette nuit aux Dieux de l'Empire. Quelques Soldats, qui s'avancèrent vers le Quai dans des Canots, crurent entendre les cris de ces malheureuses Victimes, & reconnoître même ceux qui les poussoient. „ Pitoyable spectacle, s'écrie Solis, qui frappa peut-être leur imagination plus que leurs „ oreilles & leurs yeux; mais si funeste & si sensible, que Cortez, & tous „ ceux qui se trouvèrent près de lui, ne purent entendre ce récit sans verser des larmes (*i*)".

Artifices de l'Empereur & ses effets.

Guatimozin tira plus heureusement, de son propre fond, un artifice, dont le même Historien juge que le plus grand Capitaine auroit pû s'applaudir. Il fit courir le bruit que Cortez avoit été tué dans sa retraite; & cette idée n'eut pas peu de force pour inspirer un nouveau courage au Peuple, avec l'espérance de se voir promptement délivrés. Les têtes des Espagnols sacrifiés furent envoyées dans toutes les Villes voisines, comme des témoignages sensibles d'une Victoire qui devoit les ramener à l'obéissance. Enfin, pour confirmer ces heureux présages, on publia que le *Dieu des Armes*, principale Idole du Mexique, adouci par le sang des Victimes Espagnoles, avoit annoncé, à l'Empereur, d'une voix intelligible, que la Guerre finiroit dans huit jours, & que tous ceux qui mépriseroient cet avis périroient dans l'intervalle (*k*). Guatimozin hasardoit cette imposture, dans la confiance qu'il avoit à ses derniers avantages; & se persuadant, en effet, que la faveur de ses Dieux avoit commencé à se déclarer pour lui, il eut l'adresse d'introduire, dans le Camp des Alliés de Cortez, plusieurs Emissaires qui répandirent les mêmes menaces. Les Oracles du Dieu des Armes avoient une réputation si bien établie dans toutes ces Contrées, que les Indiens des différentes Nations étoient accoutumés à les respecter. Un terme si court frappa leur imagination, jusqu'à les déterminer aussi-tôt à quitter les Espagnols; & dans l'espace de deux ou trois nuits, tous leurs Quartiers se trouvèrent abandonnés. Les Tlascalans mêmes délogèrent avec le même desordre, à l'exception de quelques Nobles, sur lesquels la crainte n'agissoit pas moins, mais qui sembloient préférer l'honneur à la vie. Cortez, allarmé d'un incident qui entraînoit la ruine de son entreprise, jugea le remède d'autant plus difficile, qu'il ne connoissoit point encore la nature du mal. Mais après s'être heureusement éclairci, il se hâta de faire suivre les Déserteurs, pour les engager à suspendre du moins leur marche jusqu'à la fin des huit jours, en leur faisant considerer que ce délai ne changeroit rien à leur sort, & les assurant d'ailleurs qu'ils regréteroient de s'être laissés tromper par de fausses prédictions. Ils consentirent à passer le reste de la semaine dans les lieux où ils s'étoient arrêtés; & reconnoissant enfin leur illusion, ils revinrent à l'Armée, avec ce renouvellement de hardiesse & de confiance, qui succede ordinairement à la crainte. Dom Fernand, Cacique de Tezcuco, avoit envoyé, aux Troupes de sa Nation, le Prince son Frère, qui les ramena le huitième jour, avec de nouvelles levées, qu'il trouva prêtes à le suivre. Les Tlascalans, retenus par la crainte

Cortez est abandonné de ses Alliés.

Comment il les rappelle.

(*i*) Solis, *Liv.* 5. *page* 526.

(*k*) *Ibid.* pages 27 & 28.

FERNAND CORTEZ. 1521.

te de leur Sénat, autant que par les représentations de Cortez, ne s'étoient pas beaucoup éloignés; mais la honte étoit capable de retarder leur retour, lorsqu'ils virent arriver un nouveau secours que leur Republique envoyoit à Cortez. Ils s'unirent à ce Corps, pour venir reprendre leur Quartier; & le Général, feignant de confondre les Fugitifs, avec ceux dont il devoit louer le zèle, affecta de leur faire le même accueil.

Il se voit deux cens mille Hommes sous ses ordres. Jonction des Otomies.

CES Recrues, qui augmentoient considérablement les forces des Espagnols, & les honteuses ressources de l'Empereur, qui trahissoient sa foiblesse & son embarras, portèrent quelques Nations neutres à se déclarer en faveur de Cortez. La plus considérable fut celle des Otomies; Montagnards feroces, qui conservoient leur liberté dans des retraites inaccessibles, dont la stérilité & la misère n'avoient jamais tenté les Mexiquains d'en entreprendre la conquête. Ils avoient toûjours été rebelles à l'Empire, sans autre motif que leur aversion pour le faste & la molesse. On ne nous apprend point quel nombre de Troupes ils amenèrent aux Espagnols; mais Cortez se vit encore une fois à la tête de deux cens mille Hommes, & passa, suivant l'expression de Solis, d'une furieuse tempête au plus agréable calme (l).

Murmures du Peuple de Mexico.

LES Mexiquains n'étoient pas demeurés dans l'inaction, pendant que leurs Ennemis avoient suspendu les hostilités. Ils avoient fait de fréquentes sorties, la nuit & le jour; sans causer à la vérité beaucoup de mal aux Espagnols, pour qui la seule présence des Brigantins étoit un rempart assuré contre les Canots. On apprit, de leurs derniers Prisonniers, que la rareté des vivres augmentant, dans la Ville, les murmures du Peuple & des Soldats commençoient également à s'y faire entendre; que la malignité de l'eau du Lac, à laquelle on étoit réduit, y faisoit périr beaucoup de monde, & que le peu de vivres qu'on y recevoit, par quelques Canots, qui échappoient aux Brigantins, étant partagé entre les Grands, c'étoit un nouveau sujet d'impatience pour le Peuple, dont les cris alloient souvent jusqu'à faire trembler l'Empereur pour sa sûreté. Cortez assembla tous ses Officiers, pour déliberer sur ces avis. Toutes les opinions se réunirent, non-seulement à continuer les attaques, mais à recommencer celles des trois Chaussées, avec l'espérance de prendre poste dans la Ville, & la résolution de s'y maintenir. Les Corps des trois Postes reçurent ordre de s'avancer, à toutes sortes de risques, jusqu'à la grande Place, qui se nommoit *Tlateluco*, pour s'y joindre, & pousser leurs attaques suivant l'occasion.

Les Espagnols parviennent à se loger dans Mexico.

APRÈS avoir fait une abondante provision de vivres, d'eau, & de tout ce qui parut nécessaire à la subsistance des Troupes dans une Ville où l'on manquoit de tout, les trois Capitaines sortirent de leurs Quartiers, à la première clarté du jour. Chacun étoit soutenu par ses Brigantins & ses Canots. Ils trouvèrent les trois Chaussées en défense, les Ponts levés, les Fossés ouverts, avec un aussi grand nombre d'Ennemis, que si la Guerre eût commencé de ce jour. On apporta les mêmes soins à surmonter les mê-

(l) *Ibidem*, page 531.

mêmes obstacles, & les trois Corps arrivèrent presqu'en même-tems à la Ville. On s'avança facilement jusqu'à l'entrée des Rues, où les Maisons étoient ruinées. Les Ennemis, desespérant de se soutenir dans ce Poste, sembloient avoir remis leur défense aux fenêtres & aux terrasses. Mais les Espagnols n'employèrent ce premier jour qu'à faire des logemens, & à se retrancher dans les ruines des Maisons, avec le soin d'établir leur sûreté par des Sentinelles & des Corps avancés (*m*).

Confusion dans le Conseil de l'Empereur.

Cette conduite jetta les Mexiquains dans la consternation. Elle rompoit les mesures qu'ils avoient prises pour charger l'Ennemi dans sa retraite; & la naissance d'un mal imprévu leur fit mettre beaucoup de précipitation dans les remèdes. Tous les Caciques s'assemblèrent au Palais Impérial. Ils supplièrent Guatimozin de se retirer plus loin du péril. Les uns, ne pensant qu'à la sûreté de leur Maître, demandoient qu'il abandonnât la Ville. D'autres vouloient fortifier son Palais; & quelques-uns proposèrent de déloger les Espagnols, des Postes, dont ils s'étoient saisis. Guatimozin embrassa le plus généreux de ces trois partis, & prit la résolution de mourir au milieu de ses Sujets. Il donna ordre que toutes les Troupes de la Ville fussent prêtes, le lendemain, à fondre sur les Ennemis. Elles s'avancèrent, à la pointe du jour, vers les trois Quartiers Espagnols, où l'on étoit déja informé de leur mouvement. L'Artillerie & les Arquebuses, qui avoient été disposées sur toutes les avenues, en abbattirent un si grand nombre, que tous les autres, perdant l'espoir d'exécuter l'ordre de leur Maître, ne pensèrent qu'à se retirer. Leur retraite laissa tant de champ libre aux Espagnols, qu'ils s'avancèrent l'épée à la main; &, sans autre fatigue que celle de pousser des Ennemis qui ne cessoient pas de reculer, ils se logèrent plus avantageusement pour la nuit suivante.

Vaine attaque des Mexiquains.

D'autres difficultés les attendoient. Ils se virent obligés d'avancer pas à pas, en ruinant les Maisons, & de combler une infinité de tranchées, que les Ennemis avoient tirées au travers des rues. L'ardeur du travail abrégea le tems. Dans l'espace de quatre jours, les trois Commandans se trouvèrent à la vûe du Tlateculo, par différens chemins, dont cette Place étoit comme le centre. La Division d'Alvarado fut la première qui s'y établit, après avoir chassé quelques Bataillons, que les Ennemis y avoient rassemblés. On découvroit, à peu de distance, un grand Temple, dont les Tours & les Dégrés étoient occupés par une foule de Mexiquains. Alvarado, ne voulant rien laisser derrière soi, fit avancer quelques Compagnies, qui nettoyèrent facilement ce Poste, tandis qu'il mit le reste de ses Troupes en Bataille, dans la Place, pour y faire un logement. La précaution, qu'il eut en même tems, d'ordonner qu'on fît de la fumée au sommet du Temple, ne servit pas moins à guider la marche des autres Capitaines, qu'à faire connoître la diligence & le succès de la sienne. Bientôt la Division d'Olid, commandée par Cortez même, arriva au même lieu; & la foule des Mexiquains, qui fuyoient devant elle, venant se jetter dans le Bataillon d'Alvarado, y fut reçue à coups de piques & d'épées, qui en firent

Les Espagnols avancent jusqu'au centre de Mexico.

Carnage des Mexiquains.

(*m*) Solis, *Liv.* 5. *Chap.* 24.

FERNAND CORTEZ. 1521.

firent périr un grand nombre. Ceux qui fuyoient devant Sandoval eurent le même fort, & la Division de ce Commandant ne tarda point à joindre les deux autres (*n*). Alors tous les Ennemis, qui occupoient les autres Places & les Rues de communication, ne doutèrent point que le dessein des Espagnols, dont ils voyoient les forces réunies, ne fût d'attaquer l'Empereur dans son Palais. Ils s'empressèrent de courir à sa défense; & cette persuasion donna le tems, au Général, d'établir avantageusement tous ses Postes. On employa quelques Compagnies des Alliés à jetter les Morts dans les plus grands Canaux; mais il fallut mettre des Commandans Espagnols à leur tête, pour les empêcher de se dérobber avec leur charge, & d'en faire ces abominables festins, qui étoient la dernière Fête de leurs victoires (*o*). Cortez envoya ordre, aux Officiers des Brigantins & des Canots, de courir incessamment d'une Digue à l'autre, & de lui donner avis de tous les mouvemens des Assiégés. Il distribua ses Troupes avec tant d'intelligence, qu'à la faveur de cette disposition, il leur promit le repos dont elles avoient besoin pour la nuit. En effet, il ne fut troublé que par les supplications de plusieurs Troupes d'Habitans, demi-morts de faim, qui s'approchoient sans armes, pour demander des vivres, en offrant de vendre leur liberté à ce prix. Quoiqu'il y eût beaucoup d'apparence qu'ils avoient été chassés des autres Quartiers, comme des bouches inutiles, ils firent tant de pitié à Cortez, qu'il leur fournit quelques rafraîchissemens, pour leur donner la force d'aller chercher leur subsistance hors des murs (*p*).

Les Indiens alliés veulent manger leurs corps.

Humanité de Cortez.

Le jour suivant fit découvrir un grand nombre de Mexiquains armés, dans les rues dont ils étoient encore en possession; mais ils n'y étoient que pour couvrir divers ouvrages, par lesquels ils vouloient fortifier leur dernière retraite. Cortez, ne leur voyant aucune disposition à l'attaquer, suspendit aussi la résolution de marcher à l'assaut. Il se flatta même de leur faire goûter de nouvelles propositions, dans une extrêmité qui devoit leur donner d'autant plus de confiance pour ses offres, qu'elles pouvoient leur faire connoître que son intention n'étoit pas de profiter de ses avantages pour les détruire. Il chargea de cette Commission trois Prisonniers d'un nom connu; & vers le milieu du jour, il en conçut quelque espérance, lorsqu'il vit disparoître les Troupes qui gardoient les Rues.

Il offre encore la paix.

Le Quartier, où Guatimozin s'étoit retiré avec sa Noblesse & ses plus fidèles Soldats, formoit un angle fort spacieux, dont la plus grande partie étoit entourée des eaux du Lac. L'autre, peu éloignée du Tlateluco, avoit été fortifiée d'une circonvallation de grosses planches, garnies de fascines & de pieux, & d'un profond fossé, qui coupoit toutes les Rues voisines. Cortez, ayant passé la nuit suivante aussi tranquillement que la première, s'avança le lendemain dans les Rues que les Ennemis avoient abandonnées. Toute la ligne de leurs fortifications étoit couronnée d'une multitude innombrable de Soldats, mais avec quelques marques de paix, qui con-

Situation du Quartier de l'Empereur.

Tréve de trois jours. Evénemens qu'elle produit.

(*n*) *Ibid.* page 538 & précédentes.

(*o*) Les Historiens remarquent qu'on ne put arrêter tout-à-fait le mal, & qu'on dissimula ce qu'il fut impossible d'empêcher.

(*p*) Solis, *ubi suprà*, page 539.

consistoient dans le silence de leurs instrumens militaires, & dans l'interruption de leurs cris. Il s'approcha deux fois à la portée des fléches, après avoir donné ordre, aux Espagnols qui le suivoient, de ne faire aucun mouvement d'attaque. Les Mexiquains baissèrent leurs armes; & ce repos, qui fut accompagné du même silence, ne lui laissa aucun doute que ses ouvertures de paix, auxquelles il crut devoir l'attribuer, ne fussent agréables à toute la Nation. Il remarqua aussi leurs efforts, pour cacher ce qu'ils souffroient de la faim, & pour faire connoître qu'ils ne manquoient ni de vivres, ni de résolution. Ils affectoient de manger publiquement, sur leurs terrasses, & de jetter leurs restes aux Habitans, qui tendoient les bras, de l'autre côté du fossé, pour recevoir ce misérable secours. Pendant trois jours, qui se passèrent dans cette espèce de trêve, plusieurs de leurs Capitaines sortirent de l'enceinte & vinrent défier les plus braves Espagnols. Leurs instances duroient peu; & la plûpart se hâtoient de repasser le fossé, lorsqu'on se disposoit à leur répondre. Mais ils se retiroient aussi contens de leur bravade, qu'ils l'auroient été de la victoire (q).

Défis & combats particuliers.

Les Sacrificateurs portent l'Empereur à la guerre.

DANS cet intervalle, le Conseil de l'Empereur n'avoit pas cessé de délibérer sur les propositions de Cortez, & la plûpart des Caciques avoient marqué du penchant pour la Paix. Elle n'avoit trouvé d'opposition que de la part des Sacrificateurs, qui croyoient leur ruine attachée à l'alliance des Espagnols. L'adresse, avec laquelle ils sçurent mêler les promesses & les menaces de leurs Dieux, fit prévaloir enfin le parti de la Guerre; & l'Empereur déclara que son respect pour la Religion l'obligeoit de se rendre à leur avis: mais, avant que de rompre la trêve, il ordonna qu'une partie de la Noblesse, avec tous les Canots qu'il avoit autour de lui, se rendissent dans une espèce de Port que le Lac formoit derrière son Palais. C'étoit une ressource qu'il ménageoit pour sa retraite, si la fortune l'abandonnoit dans ses derniers efforts. Cet ordre fut exécuté avec tant de bruit & de confusion, que les Capitaines des Brigantins s'apperçurent aussi-tôt du mouvement qui se faisoit sur la Digue. Ils en informèrent le Général, qui pénétra facilement l'objet de ces nouvelles mesures. Il dépêcha sur le champ San-

(q) Il y eut néanmoins quelques combats particuliers, qui ne tournèrent point à leur honneur. Diaz raconte qu'un de ces Avanturiers, armé de l'épée & du bouclier de quelque Espagnol qui avoit été sacrifié, s'approcha fort hardiment du Quartier de Cortez, & répéta plusieurs fois son défi avec beaucoup d'arrogance. Plusieurs Espagnols offrirent de se mesurer avec lui. Cortez les arrêta; & dans son indignation, il lui fit dire, par un Interpréte, que s'il vouloit se faire accompagner de dix autres Mexiquains, on permettroit qu'un jeune Espagnol, qu'on lui montra, les combattît tous ensemble. Ce jeune Homme, âgé de seize ou dix-sept ans, étoit un Page de Cortez, & se nommoit Jean Nugnez *de Marcado*. Le Mexiquain parut irrité d'un langage si méprisant, & recommença ses bravades avec plus d'insolence. Alors, Marcado, qui crut que ce combat le regardoit, depuis que son Général l'avoit désigné, se déroba si légèrement qu'on ne put le retenir. Il passa de même le fossé qui bordoit le Quartier; & chargeant le Mexiquain, avec autant de force que de courage, il le perça d'un coup qui le fit tomber mort à ses pieds. Cette action, qui eut pour témoins quantité d'Ennemis & d'Espagnols, lui attira les applaudissemens des deux Partis. Il revint aux pieds de son Maître, avec l'épée & le bouclier du Vaincu. Cortez, charmé de sa valeur, l'embrassa plusieurs fois, & lui ceignit de sa main l'épée qu'il avoit gagné si noblement.

FERNAND CORTEZ. 1521.

Sandoval, avec la qualité de Capitaine Général des Brigantins, & la commiſſion expreſſe d'aſſiéger le Port avant la fin du jour. Enſuite, ayant diſpoſé ſes Troupes au Combat, il s'approcha des Fortifications, pour hâter la concluſion de la Paix, par les menaces d'une ſanglante Guerre.

Négociation qui ſe forme au milieu des armes.

LES Mexiquains avoient déja reçu l'ordre de ſe mettre en défenſe, & leurs cris annoncèrent la rupture du Traité. Ils ſe préparèrent au Combat avec beaucoup de réſolution: mais, les premiers coups de canon leur ayant fait connoître la foibleſſe de leurs remparts, ils ne virent plus que le péril dont ils étoient menacés. On ne fut pas long-tems ſans voir paroître quelques Drapeaux blancs, & ſans entendre répéter, en Eſpagnol, le nom de Paix, qu'ils avoient appris à prononcer. Cortez leur fit déclarer, par ſes Interprétes, qu'il étoit tems encore de prévenir l'effuſion du ſang, & qu'il écouteroit volontiers leurs propoſitions. Après cette aſſurance, quatre Miniſtres de l'Empereur ſe préſentèrent ſur le bord du foſſé, en habits qui répondoient à leur office. Ils saluèrent les Eſpagnols, avec de profondes humiliations; & s'adreſſant au Général, qui s'avança auſſi ſur le bord oppoſé, ils lui dirent que le puiſſant Guatimozin, leur Empereur, ſenſible aux miſères de ſon Peuple, les avoit nommés pour traiter de bonne foi; qu'il ſouhaitoit la fin d'une Guerre également funeſte aux deux Partis, & qu'il n'attendoit que les explications du Général Eſpagnol pour lui envoyer les ſiennes. Cortez répondit que la Paix étoit l'unique but de ſes armes, & que malgré le pouvoir qu'il avoit d'employer la force contre ceux qui tardoient ſi long-tems à connoître la raiſon, il revenoit volontiers au Traité qu'on avoit rompu; mais que pour abréger les difficultés, il lui paroiſſoit néceſſaire que l'Empereur ſe laiſſât voir, accompagné, s'il le deſiroit, de ſes Miniſtres & de ſon Conſeil; que les Eſpagnols accepteroient toutes les conciliations qui ne bleſſeroient point l'autorité du Roi leur Maître; & qu'ils engageoient leur parole, non-ſeulement de finir les hoſtilités, mais d'employer toutes leurs forces au ſervice de l'Empereur du Mexique. Les Envoyés ſe retirèrent avec toutes les apparences d'une vive ſatisfaction; & Cortez ſe hâta d'envoyer ordre à Sandoval, de ſuſpendre l'attaque du Port. Un quart d'heure après, les mêmes Officiers reparurent au bord du foſſé, pour aſſurer le Général que l'Empereur viendroit le lendemain avec ſes principaux Miniſtres; & qu'ayant la Paix fort à cœur, il ne ſe retireroit point ſans l'avoir conclue (r).

L'Empereur trompe les Eſpagnols.

CEPENDANT il ne penſoit qu'à faire traîner la négociation en longueur, pour ſe donner le tems d'embarquer ſes richeſſes & d'aſſurer ſa retraite. Ses Envoyés revinrent à l'heure qu'ils avoient marquée; mais ce fut pour donner avis qu'un accident, ſurvenu à l'Empereur, ne lui permettoit de ſortir que le jour d'après. Enſuite l'entrevûe fut remiſe, ſous prétexte d'ajuſter quelques préliminaires de bienſéance, & d'autres formalités. Quatre jours ſe paſſèrent en vaines cérémonies: & l'Hiſtorien le plus déclaré pour Cortez convient, qu'après tant d'expériences de la perfidie des Mexiquains, il ſe défia trop tard de leurs artifices. Le fond qu'il faiſoit ſur un en-

(r) Solis, *Liv.* 5. *pages* 546 & *précédentes*.

engagement, auquel il croyoit Guatimozin forcé par sa situation, lui avoit fait prendre des mesures pour le recevoir avec éclat; & ce soin paroît l'avoir occupé tout entier. Aussi n'apprit-il ce qui se passoit sur le Lac, qu'avec un transport de colère, & des menaces, par lesquelles il s'efforça, suivant Solis, de déguiser sa confusion.

Il prend la fuite.

Le matin du jour marqué pour la conclusion du Traité, Sandoval reconnut qu'un grand nombre de Mexiquains s'embarquoient à la hâte, sur les Canots qu'ils avoient ressemblés dans leur Port. Il en fit avertir aussi-tôt le Général; tandis qu'assemblant ses Brigantins, qui étoient dispersés en différens Postes, il leur recommanda de se tenir prêts à tout événement. Bientôt les Canots ennemis se mirent à la rame. Ils portoient la Noblesse Mexiquaine & les principaux Chefs des Troupes de l'Empire, qui s'étoient déterminés à combattre les Brigantins, pour favoriser, au prix de leur sang, la fuite de l'Empereur. Leur dessein, après le succès de cette diversion, étoit de se disperser par autant de routes qu'ils avoient de Canots, & d'attendre le tems de la nuit pour le suivre. Ils exécutèrent leur entreprise en voguant droit aux Brigantins, & les attaquèrent avec tant de furie, que sans paroître effrayés du premier fracas de l'Artillerie, ils s'avancèrent jusqu'à la portée de la pique & du sabre. Pendant qu'ils combattoient avec cet emportement, Sandoval observa que six ou sept grandes Barques s'éloignoient à force de rames. Il donna ordre à Garcie Holguin, qui commandoit le Brigantin le plus leger, de les suivre avec toute la diligence des rames & des voiles, & de les attaquer à toutes sortes de risques, mais moins pour les endommager que pour les prendre. Holguin les poussa si vigoureusement, qu'ayant bientôt assez d'avantage pour tourner la proue, il tomba sur la première, qui paroissoit commander toutes les autres. Elles s'arrêtèrent comme de concert. Les Matelots Mexiquains haussèrent leurs rames; & ceux de la première Barque poussèrent des cris confus, dans lesquels plusieurs Espagnols, qui commençoient à savoir quelques mots Mexiquains, crurent demêler qu'ils demandoient du respect pour la Personne de l'Empereur. Leurs Soldats baissèrent les armes; & cette soumission servit encore mieux à les faire entendre. Holguin défendit de faire feu: mais abordant la Barque, il s'y jetta, l'épée à la main, avec quelques Espagnols.

Résolution de sa Noblesse pour le sauver.

Il est pris par Garcie Holguin.

Sa fermeté.

Guatimozin, qui étoit effectivement à bord, s'avança le premier; & reconnoissant le Capitaine à la déférence qu'on avoit pour lui, il lui dit, d'un air assez noble, qu'il étoit son Prisonnier, & disposé à le suivre sans résistance, mais qu'il le prioit de respecter l'Impératrice & les Femmes de sa suite. Il exhorta cette Princesse à la constance, par quelques mots qui ne furent point entendus. Ensuite, il lui donna la main pour monter dans le Brigantin; & s'appercevant qu'Holguin regardoit les autres Barques avec quelque embarras, il lui dit; „ soyez sans in-„ quiétude: tous mes Sujets viendront mourir aux pieds de leur Prince". En effet, au premier signe qu'il leur fit, ils laissèrent tomber leurs armes; & se reconnoissant Prisonniers par devoir, ils suivirent tranquillement le Brigantin.

San-

FERNAND CORTEZ. 1521.

La guerre cesse aussi-tôt.

Sandoval continuoit de combattre, & s'appercevoit, à la résistance des Caciques, qu'ils étoient résolus de l'arrêter, aux dépens de leur vie. Cependant leur valeur parut les abandonner, aussi-tôt qu'ils se crurent certains de la captivité de l'Empereur. Ils passèrent, en un instant, de la surprise au desespoir; & les cris de Guerre se changèrent en gémissemens lamentables. Non-seulement ils prirent le parti de se rendre, mais la plûpart s'empressèrent de passer sur les Brigantins, pour suivre la fortune de leur Maître. Holguin, qui avoit dépêché d'abord un Canot à Cortez, passa dans ce moment à la vûe de Sandoval; & voulant conserver l'honneur de conduire son Prisonnier au Général, il évita de s'approcher des Brigantins, dans la crainte d'être arrêté par un ordre auquel il n'auroit pas obéi volontiers. Il trouva l'attaque des tranchées commencée dans la Ville, & les Mexiquains employés de toutes parts à les défendre. Mais l'infortune de l'Empereur, qu'ils apprirent bientôt de leurs Sentinelles, leur fit tomber les armes des mains. Ils se retirèrent, avec un trouble, dont Cortez ne pénétra pas tout-d'un-coup la cause, & qui ne fut éclairci qu'à l'arrivée du Canot d'Holguin. Dans le premier mouvement de sa joye, Solis lui fait lever les yeux vers le Ciel, comme à la source de tous les succès humains. Son premier soin fut d'arrêter l'ardeur de ses Troupes, qui commençoient à traverser le fossé. Ensuite, ayant envoyé deux Compagnies d'Espagnols au bord du Lac, pour y prendre Guatimozin sous leur garde, il s'avança lui-même après eux, dans le seul dessein de lui faire honneur, en allant le recevoir assez loin (s).

Cortez va au-devant de l'Empereur.

Circonstances de leur entrevûe.

Il lui rendit, en effet, ce qu'il crut devoir à la Majesté Impériale; & Guatimozin parut sensible à cette attention du Vainqueur. Lorsqu'ils furent arrivés au Quartier des Espagnols, toute la suite de ce Monarque s'arrêta d'un air humilié. Il entra le premier, avec l'Impératrice. Il s'assit un instant; mais il se leva presqu'aussi-tôt, pour faire asseoir aussi le Général. Alors, demandant les Interprêtes, il leur ordonna, d'un visage assez ferme, de dire à Cortez „ Qu'il s'étonnoit de le voir tarder si long-tems à „ lui ôter la vie; qu'un Prisonnier de sa sorte ne causoit que de l'embar- „ ras après la Victoire, & qu'il lui conseilloit d'employer le poignard qu'il „ portoit au côté, pour le tuer de sa propre main". Mais, en achevant ce discours, la constance lui manqua, & ses larmes en étouffèrent les derniers mots. L'Impératrice laissa couler les siennes avec moins de réserve. Cortez, attendri lui-même de ce triste spectacle, leur laissa quelques momens pour soulager leur douleur, & répondit enfin „ que l'Empereur du „ Mexique n'étoit pas tombé dans une disgrace indigne de lui; qu'il „ n'étoit pas le Prisonnier d'un simple Capitaine, mais celui d'un Prin- „ ce si puissant, qu'il ne reconnoissoit point de Supérieur au Monde, „ & si bon, que le grand Guatimozin pouvoit espérer, de sa clemen- „ ce, non-seulement la liberté, mais encore la paisible possession de „ l'Empire Mexiquain, augmenté du glorieux titre de son amitié; & „ qu'en attendant les ordres de la Cour d'Espagne, il ne trouveroit „ point

(s) Solis, *Liv.* 5. *pages* 554 & *précédentes*; Herrera, *Déc.* 3. *Liv.* 1.

„ point de différence entre la ſoumiſſion des Eſpagnols & celle de ſes „ propres Sujets". FERNAND CORTEZ. 1521.

GUATIMOZIN étoit âgé d'environ vingt-quatre ans. Sa taille étoit haute & bien proportionée. Il avoit le teint d'une blancheur, qui le faiſoit paroître Etranger au milieu des Indiens. Mais quoique ſes traits n'euſſent rien de desagréable, une majeſtueuſe fierté, qu'il affectoit de conſerver dans ſon malheur, ſembloit plus propre à lui attirer du reſpect que de l'affection ou de la pitié. L'Impératrice étoit à-peu-près du même âge. Elle intéreſſoit d'abord par la grace & la vivacité de ſes manières; mais ſon viſage n'avoit qu'un premier air de beauté, qu'il ne ſoutenoit pas, & qui laiſſoit découvrir de la rudeſſe dans ſes traits. Elle étoit Niéce de Motezuma; & Cortez ne l'eut pas plutôt appris, que lui renouvellant ſes offres de ſervice, il déclara hautement que tous les Eſpagnols devoient reſpecter, dans cette Princeſſe, la mémoire & les bienfaits de ſon Oncle (*t*). Portrait de Guatimozin & de l'Impératrice.

ON vint l'avertir que ſans continuer le Combat les Mexiquains ſe montroient encore ſur leurs remparts, & qu'on avoit peine à retenir l'emportement des Alliés. Il mit ſes Priſonniers entre les mains de Sandoval: & ſans s'expliquer avec eux, il ſe diſpoſoit à partir, pour achever lui-même de ſoumettre la Ville; lorſque l'Empereur, pénétrant la raiſon qui l'obligeoit de ſe retirer, le conjura fort ardemment de ménager le ſang de ſes Sujets. Il parut même étonné qu'ils n'euſſent pas quitté les armes après avoir ſçû qu'il étoit au pouvoir des Eſpagnols; & reprenant toute ſa liberté d'eſprit, il propoſa d'envoyer un Miniſtre de l'Empire, par lequel il promit de faire déclarer, aux Soldats & au Peuple, qu'ils ne devoient point irriter les Eſpagnols, qui étoient maîtres de ſa vie, & qu'il leur ordonnoit de ſe conformer à la volonté des Dieux, en obéiſſant au Général étranger. Cortez accepta cette offre; & le Miniſtre n'eut beſoin que de paroître, pour les diſpoſer à la ſoumiſſion. Ils exécutèrent auſſi promptement l'ordre qu'ils reçurent, de ſortir ſans armes & ſans bagage; & le nombre de Troupes, qui leur reſtoit après tant de pertes (*v*), cauſa beaucoup de ſurpriſe aux Eſpagnols. Cortez défendit, ſous les plus rigoureuſes peines, qu'on leur fît la moindre inſulte dans leur marche; & ſes ordres étoient ſi reſpectés, qu'on n'entendit pas un mot injurieux de la part de tant d'Alliés, qui avoient les Mexiquains en horreur (*x*). Tranquillité qui renaît dans Mexico.

TOUTE l'Armée entra, ſous ſes Chefs, dans cette partie de la Ville, & n'y trouva que des objets funeſtes; des Bleſſés & des Malades, qui demandoient la mort en grace, & qui accuſoient la pitié des Vainqueurs. Mais rien ne parut plus effroyable, aux Eſpagnols, qu'un grand nombre de Cours & de Maiſons déſertes, où l'on avoit entaſſé les cadavres des Morts, pour célébrer leurs funérailles dans un autre tems (*y*). Il en ſortoit une infection, Triſte état de cette Ville.

(*t*) Solis, *page* 555. Quelques Relations la font ſa Fille; ce qui paroît aſſez ſprouvé dans la ſuite.

(*v*) Soixante-dix mille Hommes.

(*x*) *Ibid.* page 557.

(*y*) Tous les Hiſtoriens font monter la perte des Mexiquains, dans la ſeule Capitale, à plus de cent vingt mille Hommes. Cortez

FERNAND CORTEZ. 1521.

fection, qu'on crut capable d'empester l'air : ce qui fit prendre à Cortez le parti de hâter sa retraite. Il distribua les Troupes d'Alvarado & de Sandoval dans les Quartiers de la Ville, où la contagion lui parut moins dangereuse ; & bientôt il reprit le chemin de Cuyoacan, avec celles d'Olid & ses Prisonniers.

Cortez soumet facilement le reste de l'Empire, & d'autres Contrées voisines.

TELLE fut la fin du Siège de Mexico (z), & la Conquête absolue d'un Empire, dont toutes les Provinces, entraînées par l'exemple de la Capitale, se réunirent sous la domination de Cortez. Jusqu'alors, il n'avoit connu la grandeur de son entreprise, que par les difficultés qu'il avoit eues à surmonter ; mais la soumission volontaire d'un grand nombre de Provinces, & la découverte de quantité d'autres Pays, qu'il eut peu de peine à réduire, lui apprirent mieux que jamais l'importance du service qu'il avoit eu le bonheur de rendre à sa Patrie. On n'en porta point un autre jugement en Europe ; & pendant qu'il s'employoit à rétablir le calme parmi tant de Nations qu'il avoit subjuguées, à rebâtir Mexico & plusieurs autres Villes, à confirmer ses Etablissemens par des Loix, en un mot, à jetter les fondemens de l'ordre qui règne aujourd'hui dans ses Conquêtes, & dont l'Article suivant contient la description, tous les efforts de la haine & de l'envie (a) ne purent empêcher qu'on ne lui rendît justice, à la Cour d'Espagne.

Justice qu'on lui rend en Espagne.

L'EMPEREUR Charles, libre enfin des grandes occupations qui l'avoient retenu en Allemagne, crut sa gloire intéressée à terminer un différend, dont il se reprocha d'avoir abandonné la connoissance à ses Ministres. L'Evêque de Burgos, qui s'étoit déclaré l'Ennemi de Cortez, comme il l'avoit été des Colombs, fut éloigné du Conseil. Un Tribunal, composé des plus grands Personnages (b) de l'Espagne, eut ordre d'éclaircir les ténèbres qu'on avoit jettées sur les droits de la valeur & de la fortune. Les Agens des

tez n'avoit perdu que cinquante Espagnols & six Chevaux, dans la dernière attaque : mais la perte de ses Alliés fut d'environ huit mille Hommes.

(z) On fixe le jour au 13 d'Août, Fête de Saint Hippolyte, qui en est devenu le Patron de la Ville. L'anniversaire d'un si grand événement s'est célébré depuis par une Procession solemnelle, où l'on porte la principale Enseigne de l'Armée victorieuse. Le Blocus de la Ville avoit duré trois mois ; mais on ne compte que quatre-vingts jours de Siège, pendant lesquels il y eut soixante Combats sanglans. *Herrera*, *Déc.* 3. *Liv.* 2. *Chap.* 8. Solis, qui termine ici son Histoire, paroît persuadé que les Mexiquains furent épargnés après leur reddition : mais Diaz & Herrera déclarent nettement que la Ville fut abandonnée au pillage, & que tous les Alliés de Cortez partirent chargés de richesses. On verra, dans la Description, ce qui lui revint des Trésors de l'Empereur, & d'autres circonstances de sa Victoire.

(a) Diego de Velasquez, Gouverneur de Cuba, tenta encore de lui ôter le fruit de ses travaux, par une Flotte considérable qu'il arma contre lui sous le commandement de Christophe Tapia ; mais elle trouva Cortez si bien affermi, qu'elle n'osa rien entreprendre. François Garay remua aussi du côté de Panuco, & fut vaincu dans une Bataille. D'ailleurs l'Evêque de Burgos & les Emissaires de Velasquez ne cessoient point d'agir en Espagne.

(b) Solis nomme pour Président, Mercure de Gattinara, grand Chancelier d'Espagne, & pour Conseillers, Hernand de Vega, le grand Commandeur de Castille, le Docteur Laurent Galindez de Carvajal, François de Vargas, Camerier de Sa Majesté, & le Docteur Rose, Flamand & Ministre d'Etat. Diaz & Herrera se trompent en y joignant M. de la Chaux, qui étoit mort depuis un an à Saragosse.

des deux Partis assistèrent à toutes les Assemblées. On lut leurs Mémoires. Ils furent interrogés; ils répondirent. Enfin, quelques jours de délibération mirent les Commissaires en état de juger „ que Velasquez, n'ayant „ point d'autre titre sur la Nouvelle Espagne que celui d'avoir fait quelque dépense pour cette entreprise & d'avoir nommé Cortez, ses prétentions devoient se réduire à la restitution de ce qu'il y avoit employé, „ après avoir prouvé que ces avances étoient de son propre bien, & n'avoient point été prises sur les effets royaux, dont il avoit la disposition „ dans son Gouvernement; que la nomination de Cortez lui donnoit d'autant moins de droit sur la gloire & le profit de la Conquête, que sans la „ participation de l'Audience Royale de l'Isle Espagnole, dont il auroit dû „ recevoir les ordres, elle avoit manqué de force & d'autorité; que d'ailleurs il étoit déchu de son pouvoir, le jour qu'il avoit révoqué Cortez; „ & que cette révocation ayant détruit son unique Titre, qui consistoit „ dans ses premiers fraix, il avoit laissé à Cortez la liberté de suivre ses „ propres vûes pour le service de l'Espagne, sur-tout depuis que cet illustre „ Avanturier avoit levé, à ses dépens, la plus grande partie de ses Troupes, & qu'il avoit équipé la Flotte victorieuse, ou de son propre fond, „ ou de l'argent qu'il avoit emprunté de ses Amis ". Ces Conclusions furent envoyées à l'Empereur, qui ne differa point à les approuver; & par une Sentence solemnelle, on imposa un éternel silence à Diego de Velasquez sur la Conquête de la Nouvelle Espagne, avec réserve néanmoins de ses droits pour les premiers fraix de l'Armement. Il fut si touché d'une nouvelle si funeste à son ambition, & d'une Lettre de l'Empereur, qui condamnoit sa conduite, qu'il ne survécut pas long-tems à cette double infortune. Garay n'obtint point un traitement plus favorable. Il fut blâmé, par le même Tribunal, d'avoir ôsé former des entreprises sur la Nouvelle Espagne, & forcé de renoncer pour jamais à ses prétentions (*c*).

FERNAND CORTEZ. 1521. Jugement.

CORTEZ, aussi triomphant par la disgrace de ses Ennemis, que par les faveurs dont il fut comblé personnellement, se vit honorer, non-seulement des titres de grand Capitaine & de fidéle Sujet de Sa Majesté, mais de la dignité de Gouverneur & de Viceroi de la Nouvelle Espagne, avec une exhortation, de la main de l'Empereur, à terminer glorieusement ses travaux, dans l'espoir certain d'une recompense égale à ses services. Martin Cortez, son Pére, reçut les gages de cette promesse par diverses marques d'une considération distinguée; & tous les Guerriers, qui avoient eu part à l'Expédition, se ressentirent de la reconnoissance de leur Maître. On fit espérer, au nouveau Gouverneur, des secours qui lui furent envoyés fidélement. Toutes ces faveurs furent confirmées par le Sceau Impérial, le 22 d'Octobre 1522. Deux des Envoyés de Cortez (*d*), chargés de ces agréa- 1522.

(*c*) Solis, *Liv.* 4. *pages* 362 & *précédentes*. Herrera, *Décad.* 3. *Liv.* 2.

(*d*) Outre ceux dont on a vû les noms, il avoit fait partir, après la prise de Mexico, Alfonse d'Avila & Antonio de Quinones, pour porter à l'Empereur la principale partie de son butin, en plaques d'or. On prétend que d'Avila fut pris aux Terceres par un Corsaire François, qui le conduisit en France, & que François I, voyant le trésor qu'il

Fernand Cortez.
1522.

Revers de sa fortune, & suite de ses Avantures.

agréables dépêches, mirent à la voile aussi-tôt pour Vera-Cruz; & les autres ne furent retenus en Espagne, que pour prendre le Commandement de la Flotte qu'on lui destinoit.

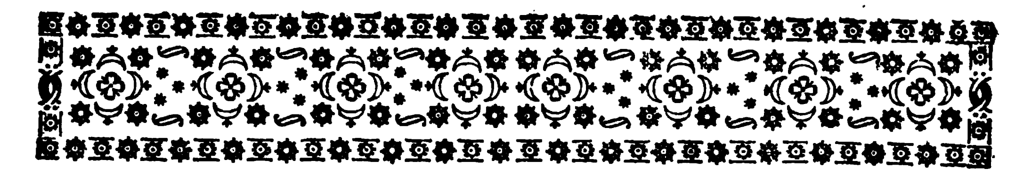
Cependant après avoir joui, pendant quelques années, de sa Gloire & de sa Fortune, il se vit rappeller en Europe, sur quelques accusations, qui le mirent dans la nécessité de justifier sa conduite. On ne laissa point de le recevoir avec la plus haute distinction. L'Empereur le créa Marquis *del Valle*, Terre Mexiquaine d'un revenu considerable, & lui fit l'honneur de le visiter, dans une maladie, dont il eut beaucoup de peine à se rétablir. Il retourna même aux Indes, avec le titre de Capitaine Général de la Mer du Sud, & l'ordre de pousser les découvertes. Mais celle de la Californie, qu'on lui verra faire avec la même grandeur d'ame, & qui lui coûta une partie de son bien, ne le sauva point d'une nouvelle disgrace qui le fit mourir dans l'humiliation. Ce récit appartient à d'autres tems.

qu'il portoit en Espagne, lui dit „ Vôtre „ Maître & le Roi de Portugal ont partagé „ entr'eux le Nouveau Monde, sans penser „ à moi. Je voudrois qu'ils me fissent voir „ le Testament d'Adam, d'où ils tirent ap„ paremment leur droit ". D'Avila n'en obtint pas moins la liberté d'achever son Voyage; mais Quinones étoit mort dans sa navigation. Peu de tems après, Cortez, envoyant un autre présent à l'Empereur, y joignit une Coulevrine d'un mélange d'or & d'argent, qu'il avoit nommée *le Phénix*, & qui portoit cette inscription:

Ave Nacio sin par
Yo en servires sin segundo,
Y vos sin ygual en mundo.

c'est-à-dire; „ comme le Phénix est un Oiseau „ sans pareil, de même personne ne vous „ sert comme moi, & vous n'avez point d'é„ gal au Monde ".

HISTOIRE



HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XVme SIÈCLE.

DIX-HUITIÈME PARTIE.

LIVRE SECOND.

PREMIERS VOYAGES, DÉCOUVERTES, ET ETABLISSEMENS DES EUROPÉENS EN AMÉRIQUE.

DESCRIPTION DU MEXIQUE, OU DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

NE première Deſcription du Continent de l'Amérique ſembleroit demander, pour introduction, quelques remarques ſur la poſition générale de ce Nouveau Monde, ſur ſon étendue, & ſur le rapport de ſes parties avec celles du Monde, ancien, c'eſt-à-dire avec l'Aſie, l'Europe & l'Afrique. Mais ſi l'on conſidère que juſqu'ici les Européens ſont comme à l'entrée d'une ſi vaſte Région, & que tout ce qui n'étoit pas découvert alors, ou qui ne l'étoit qu'imparfaitement, par des eſſais & des conjectures, doit encore paſſer ici pour inconnu, on approuvera que l'idée d'un meilleur ordre me faſſe remettre, à d'autres tems, des Obſervations qui ſuppoſent d'autres lumières. Comment juger, comment eſpérer de ſe faire entendre en jugeant, d'une infinité de lieux dont on doit ſe figurer que l'exiſtence & les noms ſont encore ignorés? C'eſt donc par dégrés qu'il faut conduire un Lecteur à ces connoiſſances; comme c'eſt par dégrés que les Voyageurs y ſont parvenus: & le jour ne ſera pas plutôt répandu ſur la totalité de l'objet, qu'il en ſera diſtinguer aiſément toutes les parties.

Description de la Nouvelle Espagne.

Situation & bornes de la Nouvelle Espagne.

Je me crois ici borné, comme on l'étoit au tems que je représente, à la division générale qui distingue l'Amérique en deux grandes moitiés, l'une Septentrionale, & l'autre Méridionale (a). Les Espagnols, en entrant dans le Pays auquel ils donnèrent le nom de *Nouvelle Espagne*, ne purent ignorer qu'il étoit dans la première. Lorsque leur Conquête les eut mis en état d'en connoître l'étendue, ils observèrent bientôt qu'il est situé entre les sept & trente dégrés de Latitude du Nord, & entre les deux cens soixante-trois & deux cens quatre-vingt-quatorze de Longitude; que dans sa plus grande étendue, qui est du Nord-Ouest au Sud-Ouest, il contient plus de six cens lieues, & que sa largeur, qui est fort irrégulière, n'en a pas plus de deux cens cinquante. Mais c'est dans la suite qu'ils lui ont reconnu pour bornes, au Nord, la grande Contrée qu'ils ont nommée *Nouveau Mexique*, & celle que les François ont nommée la *Louisiane*; au Midi, la *Mer du Sud*; & au Couchant, la *Mer vermeille*. Du côté de l'Orient, par lequel ils étoient venus, ils ne pouvoient douter qu'il n'eût la Mer qui a pris le nom de *Golfe du Mexique*, & l'*Isthme du Darien*, qu'ils avoient déja découvert.

Ses divisions.

Ce ne fut pas tout d'un coup qu'ils apprirent aussi le nombre & la division des Provinces de l'Empire Mexiquain, soit de celles qu'ils avoient trouvées actuellement soumises à l'Empereur Motezuma, soit de plusieurs autres qui avoient secoué le joug, sous son règne ou sous celui de ses Prédécesseurs. Il ne paroît pas même que leurs Ecrivains en ayent jamais eu d'exacte connoissance; & quoique la plûpart se trouvent nommées dans les Relations, c'est avec si peu d'ordre & de clarté, que pour se former une juste idée de ce grand Empire, on est obligé de suivre la nouvelle division, c'est-à-dire, celle qui fut établie par Cortez & ses Successeurs, dans laquelle une partie des anciens noms ont été conservés.

Trois Audiences & vingt-deux Provinces.

Les Espagnols ont divisé la Nouvelle Espagne en trois Gouvernemens, qu'ils appellent *Audiences*, ou *Governacions*, & qui contiennent ensemble vingt-deux Provinces, mais qui reconnoissent toutes l'autorité d'un seul Viceroi. 1. L'Audience de *Mexico*, qui est la première, & dont la situation est au milieu des deux autres, est composée de sept Provinces: celle même de Mexico; Mechoacan; Panuco; Tlascala; Cuaxaca; Tabasco; Yucatan. 2. L'Audience de *Guadalaraja*, située au Couchant d'Eté de Mexico, contient aussi sept Provinces: celle de Guadalajara; Los Zacatecas; Nueva Biscaia, ou Nouvelle Biscaie; Cinaola; Culiacan; Chiametlan; Xalisco, ou Nouvelle Galice. 3. L'Audience de *Guatimala*, située à l'Orient d'Hiver de Mexico, renferme huit Provinces; Soconusco; Chiapa; Vera Paz; Guatimala; Honduras, ou Hibueras; Nicaragua; Costa-Ricca, & Veragua.

(a) On remarquera, dans un autre lieu, que cette division se prend aujourd'hui de l'Isthme du Darien ou de Panama, quoique les premiers Écrivains la prissent de la Ligne équinoxiale.

§. I.

§. I.

Audience de Mexico.

Province de Mexico.

On concevroit difficilement tout ce qui regarde la première Province d'où cette Audience tire son nom, si l'on n'étoit guidé par la Description & par le Plan du fameux Lac, qui servit comme de champ aux principaux Exploits de Cortez.

Description du Lac de Mexico.

Il est situé dans la partie orientale d'une Vallée presque plate, dont la longueur, suivant Gemelli Carreri (*a*), est de quatorze lieues d'Espagne, du Nord au Sud, la largeur de sept, & le circuit d'environ quarante. On donne plus de cent mille piés de hauteur aux Montagnes qui environnent cette Vallée. Le Lac est composé de deux parties, qui ne sont séparées que par un espace fort étroit; l'une d'eau douce & tranquille, fort poissonneuse, & plus haute que celle de l'autre, dans laquelle elle tombe, sans retourner en arrière, comme plusieurs Ecrivains se le sont imaginé. La seconde partie est d'eau salée, qui ne nourrit aucune sorte de poisson, & qui est sujette à des agitations fort violentes. Elles ont toutes deux environ sept lieues de long & sept de large, quoiqu'avec différentes inégalités dans leur figure; & leur circonference commune est d'environ trente lieues (*b*).

Depuis si long-tems que les Espagnols sont en possession du Pays, les opinions ne s'accordent point encore sur l'origine de ces eaux. Quelques-uns prétendent qu'elles n'ont qu'une même source, qui vient d'une grande & haute Montagne, située au Sud-Ouest de Mexico, & que ce qui rend une partie du Lac salée est le fond de la terre, que cette partie couvre, & qui est plein de sél. Il est certain qu'on en fait tous les jours de son eau, & qu'on en tire assez, non-seulement pour en fournir à toute la Province, mais pour en transporter, tous les ans, une quantité considerable aux Philippines (*c*). D'autres sont persuadés que le Lac a deux sources, & que si l'eau douce sort de la Montagne, qui est au Sud-Ouest de Mexico, l'eau salée vient de quelques autres Montagnes qui sont plus au Nord-Ouest. Ils ajoûtent que ce qui la rend salée n'est que son agitation, ou son flux & son reflux, qu'on ne doit pas traiter néanmoins de marée régulière, mais qui, étant causé par le souffle des vents, rend quelquefois cette partie du Lac aussi orageuse que la Mer même. Gage, qui se déclare pour la première de ces deux opinions, croit renverser la seconde en demandant pourquoi les vents ne produisent pas le même effet dans le Lac d'eau douce? Que les

(*a*) Voyage autour du Monde, *Tome 6. page* 34.

(*b*) Herrera, *Décad* 2. Thomas Gage, *Liv.* 1. *Chap.* 15. leur en donne cinquante; ce qui feroit impossible, si la Vallée n'en avoit elle-même que quarante: mais cette difficulté se trouve levée par Carreri, qui en prenant la Vallée depuis les Montagnes, lui croit soixante-dix & même quatre-vingt-dix lieues de circuit, quoiqu'elle n'en ait que quarante de fond plat. *Ibidem.*

(*c*) Voyage de Thomas Gage, *ubi suprà.* „ Je puis témoigner, dit-il, que j'en ai vû „ l'expérience ".

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

les deux eaux, dit-il, fortent de la même fource, ou qu'elles ayent une fource différente, il lui paroît également certain que la falure de l'une vient de quelques terres minérales qu'elle traverfe en defcendant, & qui la chargent d'un fel qui fe fond dans fa courfe (d). Cependant il rapporte lui-même une troifième opinion, qui fait venir la partie falée du Lac, de la Mer du Nord, par des canaux fouterrains (e), & qu'il préféreroit encore à la feconde, s'il ne trouvoit pas une forte apparence de vérité dans la première. Quelque jugement qu'on en puiffe porter, conclut-il, on ne connoît point de Lac au Monde qui reffemble à celui-ci, c'eft-à-dire, qui foit d'une eau douce & d'une eau falée, dont une partie produit du poiffon, tandis que l'autre n'en produit aucune efpèce. Mais la Capitale, & quantité d'autres Villes, placées fur fes bords, étoient fujettes à des inondations qui en rendoient le féjour fort dangereux. Les Digues, qu'on a nommées tant de fois, & que plufieurs des anciens Rois avoient fait conftruire avec une dépenfe & des travaux incroyables, ne fuffifoient pas toûjours pour arrêter la violence des eaux qui tomboient des Montagnes. Cortez éprouva lui-même qu'il y avoit peu de fûreté contre un péril fi preffant, & ce fut lui qui entreprit le premier d'y apporter d'autres remèdes. On ne trouve que dans Carreri, les grandes opérations, par lefquelles on eft parvenu fucceffivement à couper le mal dans fa fource. Ce curieux détail (f) feroit déplacé, dans tout autre endroit que cet article.

Ouvrages Efpagnols, pour préferver Mexico de l'inondation.

L'ANNÉE qui fuivit la prife de Mexico, c'eft-à-dire, avant que les Efpagnols euffent achevé de rebâtir cette Capitale, les eaux s'élevèrent avec tant de danger, que Cortez abandonna les travaux de la Ville, pour faire conftruire une nouvelle Chauffée, qui fut nommée *Saint-Lazare*. Elle fervit, auffi long-tems que les inondations ne furent pas plus violentes: mais en 1556, fous le Gouvernement de Dom Louis de *Velafco*, elle ne put empêcher que la Ville ne fût prefqu'entiérement fubmergée. On effuïa la même difgrace en 1580. Dom Martin Enriquez, qui gouvernoit alors la Nouvelle Efpagne, conçut le deffein de deffécher abfolument le Lac. Il crut avoir trouvé, près d'un Village nommé *Gueguetoca*, un lieu par

(d) Il confirme fon fentiment par ce qu'il a vû dans la Province de Guatimala, où, proche d'une Ville nommée *Amatitlan*, on trouve un Lac d'eau dormante, qui eft un peu falée, & qui fort d'une Montagne brûlante, ou d'un Volcan, dont le feu eft caufé par des Mines de foufre. Il en fort auffi, proche de la même Ville, deux ou trois Fontaines d'une eau extrêmement chaude & foufrée, qui forme des bains très falutaires. Cependant le Lac, qui vient inconteftablement de la même Montagne, eft d'une telle propriété qu'il rend la terre même, falée aux environs; & tous les matins, le Peuple va recueillir le fel qui fe trouve au bord de l'eau, en confiftance de gelée blanche. *Ibidem.*

(e) Quoique les eaux qui viennent de la Mer perdent leur falure en paffant dans la terre, celle-ci, dit-il, en peut conferver une partie, non-feulement parce que le Pays eft rempli de minéraux, mais encore plus, parce que les tremblemens de terre y font fi fréquens, qu'on peut fuppofer qu'ils forment de grandes cavités, par lefquelles les eaux de la Mer paffent fans filtration. *Ibid.*

(f) Carreri fait profeffion de l'avoir tiré non-feulement du récit des Efpagnols de Mexico, mais d'un Mémoire, qui fut imprimé dans cette Ville, le 7 d'Avril 1637; fans compter fon témoignage oculaire, pour l'état préfent de l'Ouvrage.

par lequel on pouvoit faire passer les eaux dans la Rivière de Tula. Mais lorsque le péril eut cessé, on perdit l'idée de cette entreprise. En 1604, l'inondation fut si grande, qu'elle faillit d'abîmer toute la Ville. Le Marquis de *Montesclaros*, qui avoit été chargé de l'exécution du débouchement, reprit sa Commission avec beaucoup de chaleur. Il étoit prêt à commencer, lorsque les eaux ayant baissé, le Conseil de Ville représenta qu'un travail de cette nature demandoit un siécle, & qu'il n'en coûteroit pas moins à conserver l'ouvrage qu'à l'exécuter, puisqu'il étoit question non-seulement d'ouvrir un Canal de 9 à 10 lieues de longueur, & de 36 jusqu'à 232 piés de profondeur, mais d'empêcher constamment qu'il ne se remplît; ce qui obligeroit d'y employer un nombre continuel de 15000 Indiens. L'entreprise fut encore suspendue jusqu'en 1607, qu'une autre inondation, & l'inutilité de quelques travaux, qu'on avoit faits dans l'intervalle, ramenèrent tout le monde au projet du débouchement. Le Viceroi, le Conseil, tous les Magistrats de la Ville, & le Clergé même, se rendirent en Corps à Gueguetoca, le 28 de Novembre de la même année. L'ouvrage fut commencé le même jour; & *Martinez*, Ingénieur Espagnol, en obtint la direction. Une dépense, telle qu'on se la proposoit, mit le Viceroi dans la nécessité d'établir un impôt sans exemple au Mexique. Il fit apprecier les Maisons, les Terres, les Marchandises, en un mot, tous les biens connus des Habitans, pour en tirer le centiéme, qui rapporta 304013 pièces de huit.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

On creusa d'abord un Canal souterrain depuis le Port de Gueguetoca, jusqu'au Lac de Zitlaltepeque; & 471154 Indiens y furent employés pendant six mois. Mais après tant d'efforts, on reconnut que les mesures avoient manqué de justesse, & que toute la dépense d'un si long travail étoit inutile. Un Ingénieur, nommé Alfonse d'*Arias*, jugea que le Canal devoit avoir beaucoup plus de profondeur, & 217500 piés de plus en longueur vers Mexico, pour mettre cette Ville à couvert; que d'ailleurs il étoit impossible de finir celui qu'on avoit commencé, parce qu'il se trouvoit trop étroit, & qu'il y avoit encore moins d'apparence de pouvoir l'entretenir. On conclut que Martinez s'étoit trompé, pour n'avoir pas suivi le premier plan. La dépense étoit déja montée à 413324 pièces de huit. On en écrivit en Espagne; & Martinez, de son côté, ne négligea rien pour se justifier.

La Cour de Madrid prit le parti d'envoyer, au Mexique, Martin *Boot*, Ingénieur François, qui n'y put arriver qu'en 1614. Après avoir fait la visite des Lacs & des Rivières qui pouvoient incommoder la Ville, il déclara que tout ce qu'on avoit fait jusqu'alors n'étoit en effet d'aucune utilité, ou ne pouvoit servir qu'à la garantir des eaux de la Rivière de Guautitlan, dont la plus grande partie se jette dans les Lacs de Mexico, de Zitlaltepeque & de Zumpango. Il proposa au Marquis de *Guadalacasa* de faire multiplier les Digues autour de la Ville: mais sa proposition ne fut point écoutée, parce que cet expédient n'avoit produit aucun effet dans d'autres années. Martinez reçut ordre de reprendre l'Ouvrage sur l'ancien Plan; & la Cour d'Espagne ceda, pour l'exécution, ses droits sur les vins qui se transportent à Mexico.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Le Comte de *Priego*, Gouverneur de la Nouvelle Espagne en 1623, eut la curiosité de vouloir éprouver combien l'eau devoit être élevée pour inonder la Ville. Il fit cesser l'ouvrage du Canal & rompre les Digues, pour laisser entrer la Rivière de Guautitlan, & les autres eaux, depuis le 13 Juin jusqu'au dernier d'Octobre. On remarqua que dans cet espace, l'eau n'avoit crû que d'environ deux piés; mais elle augmenta si considérablement au mois de Décembre, que la Ville retomba dans un grand danger. Le Marquis de *Serralvo*, trouvant les choses au même état en 1627, fit faire, à l'exemple de ses Prédécesseurs, plusieurs Digues, qui n'empêchèrent point que dans le cours de cette année la Ville ne fût inondée à la hauteur d'environ deux piés. On reprit l'ouvrage du Canal; mais le jour de Saint Matthieu de l'année suivante, quelques Digues ayant manqué, l'inondation fut si considérable, que l'eau montoit à quatre piés & demi dans toutes les rues. Les Habitans, menacés de leur ruine, commencèrent à se lasser d'une si fâcheuse situation, & parlèrent de bâtir la Ville dans un lieu plus élevé. Mais, après l'écoulement des eaux, on revint, en 1629, à la continuation du Canal de Gueguetoca. L'entreprise fut recommencée, au mois de Janvier 1630, sur un nouveau Plan de Martinez, qui ne devoit coûter que 280000 pièces de huit, & qui devoit être fini dans l'espace de vingt & un mois. Mais cette nouvelle tentative ne promettant pas plus de succès, la Cour d'Espagne se persuada qu'il étoit impossible de donner une décharge à toutes les eaux, & régla, par une Ordonnance du 19 de Mai 1631, qu'on bâtiroit une nouvelle Ville entre Tacuba & Tacubaja, dans la Plaine de *Sanctorum*. Cependant, comme elle faisoit dépendre l'exécution d'un si grand projet, du Conseil général de Mexico, les Magistrats Civils & les Chefs du Clergé refusèrent d'y consentir, sous prétexte qu'il n'étoit pas juste de sacrifier la valeur de plus de cinquante millions en Edifices, pour épargner quatre millons en espèces, au-delà desquels ils jugeoient que le dessechement entier du Lac ne pouvoit monter. En vain Christophe *Molina*, Contrôleur général, s'efforça de leur prouver qu'ils se trompoient dans le dernier de ces deux calculs, ses raisons ne prévalurent point sur l'intérêt particulier. Martinez mourut, en 1632, du chagrin d'avoir si mal exécuté ses engagemens, & de voir toutes ses fautes au grand jour, par les Observations de l'Auditeur *Villabuena*.

Le Marquis de *Cadereyra*, qui vint prendre le Gouvernement en 1635, commença par faire nettoyer tous les Canaux de la Ville, pour faciliter le passage des eaux, & pour la commodité des Barques. L'année suivante, il chargea *Zepeda* & *Carrillo* de rassembler, dans un Mémoire, toutes les méthodes qu'on avoit employées depuis 1607, datte du premier travail. Trois points furent examinés dans cet Ecrit: 1°. S'il étoit utile de continuer le Canal de Gueguetoca, c'est-à-dire, si ce Canal suffisoit, en le faisant plus large & plus profond, pour l'écoulement du Lac de Mexico; & dans cette supposition, s'il étoit possible de l'entretenir: 2°. Si, ne trouvant point, par le Canal de Gueguetoca, ou par les autres méthodes qu'on avoit tentées, de sortie entière pour les eaux, on pouvoit espérer de conserver Mexico par le seul secours des Digues: 3°. Si, dans l'impossi-

possibilité de l'un & de l'autre, on devoit changer la situation de la Ville. Enfin, le compte de toutes les sommes qu'on avoit employées montoit à 2950164 pièces de huit, sept réales & demie; qui font près de trois millions d'or.

Description de la Nouvelle Espagne.

On ne nous apprend point quelle fut la décision sur ces trois articles: mais quoiqu'il paroisse que la difficulté du Canal fût mieux prouvée que jamais, puisque les Géometres assurèrent que pour faire sortir seulement dix piés & demi d'eau du Lac, il falloit enlever 185643193 piés cubiques de terre, le Marquis de Cadereyra, désespérant de vaincre la répugnance des Habitans à quitter leurs murs, fit reprendre l'ouvrage de Gueguetoca. Il fallut rompre les anciennes voutes, pour réparer les fautes passées, & pour continuer le travail dans une meilleure espérance. C'est en 1637 qu'il fut recommencé; & Carreri, qui se trouvoit à Mexico, en 1697, c'est-à-dire, soixante ans après, rend témoignage qu'il restoit plus à faire, pour la perfection de l'entreprise, qu'on n'avoit fait jusqu'alors (*g*). On ne cessa point d'y travailler, dit-il, sur-tout dans les tems de pluie, parce que le courant des eaux aide à charier les pierres qu'on tire continuellement. Il ajoûte que ce qu'il y a de plus fâcheux est la nécessité d'ouvrir des allées très profondes, pour découvrir le lit des anciennes voutes, que les premiers Travailleurs firent, comme des Lapins, en perçant la terre au hasard (*h*).

Carreri visite les Ouvrages.

Mais le spectacle, qu'il se donna, mérite d'être rapporté dans ses termes: „ L'envie que j'avois de voir ce grand ouvrage me fit monter à Cheval, le Lundi 15 d'Avril 1697, sans autre suite qu'un Esclave. Après avoir fait trois lieues dans une Plaine, j'arrivai au Village de Tanipantla. Ensuite, montant la Colline de Varrientos, je me trouvai, après deux autres lieues, à Guautitlan, où l'on fait de la Poterie, si estimée en Europe, que les Dames en rongent les morceaux. Je dînai chez l'Alcalde. Sur le soir je passai la Rivière, qui tire son nom de ce Bourg, & qui se rend dans le Canal du débouchement. Une lieue plus loin, je m'arrêtai à Teplosotlan, dans une Maison de Jésuites, qui est leur Noviciat, & dont la situation est sur une Montagne. Elle a des logemens commodes pour cinquante-deux Religieux. L'Eglise, dédiée à Saint François Xavier, offre six Autels richement dorés, sur-tout le grand, qui est d'une rare magnificence. Elle contient d'ailleurs une Chapelle de Nôtre-Dame de Lorette, de la même grandeur & de la même forme que celle d'Italie. Le Jardin, qui est spacieux, ne manque d'aucun fruit de l'Europe.

„ Le Mardi, après avoir marché quelque tems par des Plaines bien cultivées, j'arrivai à Gueguetoca; premier endroit où les eaux ont leur passage, sous la direction d'un *Guardamayor*. Les ordres de la Cour obligent le Viceroi de faire tous les ans, au mois d'Août, la visite de ce lieu, pour observer les progrès du travail, & pour y donner de nouveaux ordres. Dans l'absence du Guardamayor, je fus reçu civilement „ par

(*g*) Voyage de Gemelli Carreri, *Liv.* 1. *Chap.* 8.

(*h*) *Ibidem.*

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

„ par Dom Thomas de *Buytron y Moxicea*, Curé du Bourg, qui me donna „ l'Histoire des opérations de près d'un siécle. Il me conduisit lui-même „ au Canal. Je le trouvai découvert pendant l'espace d'une lieue & de- „ mie, jusqu'à Guignata, où il fait un coude, le long d'une pierre dure „ qu'on n'a pû percer, & de-là tout couvert pendant une demie lieue, jus- „ qu'à la bouche de Saint-Gregoire, excepté dans quelques endroits pour „ les évents. Je remarquai que pour le mettre de niveau, il faudroit creu- „ ser beaucoup dans ce lieu; ce qui demanderoit des milliers d'Hommes, „ & des sommes fort au-dessus des cent mille piéces de huit, que le Roi „ donne aujourd'hui. Avec ce travail même, on ne préserveroit pas tout- „ à-fait Mexico de l'inondation; car outre celà, il faudroit un lit assez „ large pour recevoir toutes les eaux qui s'assemblent dans le Lac après les „ grandes pluies. J'allai voir ensuite la Digue qu'on a construite, une de- „ mie lieue au-dessus de Gueguetoca, pour empêcher que la Rivière de „ Guautitlan n'entre dans les Lacs, & pour la retenir dans le petit Cuya- „ tepeque, afin qu'elle ne rompe point le Canal, dont le lit n'est pas capa- „ ble de la recevoir dans le tems des grosses eaux. Les siennes se dégor- „ gent quelquefois dans le Lac de Zumpango, qui est plus bas, de quatre „ pieds, que celui de Cuyatepeque, & plus haut d'autant, que celui de „ Xaltocan, & c'est-là qu'elles demeurent, comme dans des réservoirs jus- „ qu'à la fin des pluies. On entretient soigneusement plusieurs autres Di- „ gues, pour arrêter la première impétuosité des eaux, & leur donner le „ tems de s'écouler par un grand nombre d'écluses (*i*)".

Belle Perspective du Lac, & nombre de ses Villes.

On connoît, par ce récit, qu'outre les deux Lacs d'eau douce & d'eau salée, qui sont contigus, & qui forment proprement le grand Lac de Mexico, il s'en trouve plusieurs petits à quelque distance du grand, surtout au Nord-Ouest de cette Ville, qui a, de ce côté-là, des Marais derrière elle, jusqu'au pié des Montagnes. Mais la belle perspective, qu'on a vantée plusieurs fois, est celle du grand Lac, dont les bords offroient, avant la Conquête, plus de cinquante Villes, ou Bourgades considérables, & n'en conservent pas aujourd'hui moins de trente (*k*).

Description de l'ancien Mexico.

Mexico, que les Indiens nommoient *Tenuchtitlan* (*l*), comme ils donnoient le nom de *Themistitan*, à sa Province, est situé sur le bord septentrional du Lac salé, de manière néanmoins que par sa forme, & par la multitude de ses Canaux, tout le corps de la Ville paroît bâti dans l'eau, à-peu-près

(*i*) *Ibidem.*

(*k*) Herrera, *Décad.* 2. *Liv.* 7. *Chap.* 12. Thomas Gage, *Tome* 1. *Chap.* 15.

Nota. La Vue de l'*Ancien Mexico*, a été employée dans le Volume XVI. R. d. E.

(*l*) Le nom de Mexico, que les Espagnols lui ont donné, & qui signifie *source d'eau*, n'étoit que celui d'une des deux parties de la Ville, dont l'autre se nommoit *Tlateluco*, c'est-à-dire, *Isle*. Quelques-uns font venir Tenuchtitlan de *Tenux*, son premier Fondateur; d'autres, du nom Mexiquain de la Cochenille. Herrera, *ubi supra*; d'autres encore veulent que Mexico ait été le premier nom de toute la Ville, quoiqu'il n'ait été donné ensuite qu'à l'une de ses parties, & le font venir de *Mexitli*, ancien Prince, ou ancienne Idole des Habitans, & la même que celle qu'ils nomment aussi *Vizitliputli*. Il paroît du moins incontestable qu'ils donnoient le nom de *Mexitl* à tout l'Empire, & celui de *Themistitan* à la Province particulière de Mexico. Cortez n'employe lui-même que ce dernier nom, dans ses Lettres.

près comme Venise l'est dans la Mer. L'ancienne Ville étoit composée d'environ vingt-mille maisons, & l'on y distinguoit trois sortes de rues, toutes fort larges & fort belles. Les unes, qui étoient des Canaux, traversés de plusieurs Ponts; d'autres, sur la terre; les troisièmes, moitié sur la terre & sur l'eau, c'est-à-dire, sur une partie desquelles on pouvoit marcher, tandis que l'autre partie servoit aux Canots qui apportoient des vivres. La plûpart des maisons avoient deux portes, l'une vers la chaussée & l'autre vers l'eau. Elles étoient petites, basses & sans fenêtres; par une Police singulière, qui ordonnoit que les simples Habitans fussent plus humblement logés que les Seigneurs; mais elles étoient propres, commodes, & capables, dans leur petitesse, de servir de logement à plusieurs ménages. Les premières Relations donnent, à l'ancien Mexico, deux fois la grandeur de Milan. Elles assurent que par l'apparence il l'emportoit beaucoup sur Venise; ce qui venoit de la multitude des Palais impériaux, de ceux des Seigneurs, qui étoient environnés de jardins, & sur-tout de la hauteur des Temples. Mais, quoique la Ville fût si remplie d'eau, la principale incommodité des Habitans étoit de n'en pouvoir faire aucun usage pour les besoins communs de la vie. Celle qu'ils buvoient leur venoit de Chapultepeque, petite Montagne à trois miles de la Ville, par des Aqueducs de terre cuite. Aujourd'hui même, les Espagnols la tirent encore du même lieu, par deux tuyaux, soutenus sur des arches de pierre & de brique, qui forment un très beau Pont. Mexico n'avoit proprement que trois entrées, dont on a dû se rendre les noms familiers, dans le récit des trois attaques de Cortez; celle de Tabuca, qui regardoit l'Occident, par une Chaussée d'une demie lieue de longueur; celle d'Iztacpalapa, dont la Chaussée, longue d'une lieue, venoit du Sud-Est, & de la Digue de pierre qui séparoit la partie d'eau douce de celle de l'eau salée; celle de Cuyoacan, par laquelle Cortez fit son entrée, & qui venoit du Sud-Ouest par une Chaussée de deux lieues. Les Espagnols en ont construit deux autres; & Carreri nous apprend, sans les distinguer, que les cinq Chaussées, qui servent aujourd'hui d'entrée à Mexico, portent à présent les noms de la *Piedad*, *Saint-Antoine*, *Guadeloupe*, *St.-Côme*, & *Chiapultepeque*. Il ajoûte que celle par où Cortez prit la Ville, & que les Espagnols avoient nommée *del Pegnon*, ne subsiste plus (*m*). DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Le principal des Palais impériaux, qui se nommoit *Tepac*, étoit d'une grandeur & d'une magnificence, dont la description cause de l'étonnement. On y comptoit vingt belles Portes, qui donnoient sur autant de Rues, & dont la principale offroit les armes de l'Empire, déja représentées dans la première Audience de Cortez. La partie des Édifices, qui servoit de logement à l'Empereur, renfermoit trois grandes cours, chacune ornée d'une belle Fontaine; cent chambres, de vingt-cinq ou trente pieds de long, & cent bains. Quoiqu'il n'entrât pas un clou dans ce vaste Bâtiment, tout y étoit d'une solidité, que les Espagnols ne se lassèrent point d'admirer. Les murs étoient un mélange de Marbre, de Jaspe, de Porphyre, & de différentes pierres; les unes noires & rayées de rouge, d'autres blanches, qui jet- Palais de l'Empereur.

(*m*) Carreri, *Tome 6. Chap. 3. page* 31.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

jettoient un éclat merveilleux. Les toîts étoient de planches, jointes avec beaucoup d'art; minces, sans en être moins fermes. Toutes les chambres étoient curieusement parquetées de cedre ou de cyprès, & nattées à hauteur d'appui. Les unes étoient enrichies de Tableaux & de Sculptures, qui représentoient différentes sortes d'Animaux; & les autres revêtues de riches Tapisseries de coton, de poil de Lapin, & de différentes sortes de plumes. A la vérité, les lits ne répondoient point à cet air d'opulence & de grandeur. C'étoit de simples couvertures, étendues sur des nattes. Mais peu d'Hommes couchoient dans ce Palais. Il n'y restoit, le soir, que les Femmes de l'Empereur, dont on fait monter le nombre jusqu'à trois mille, en y comprenant les Suivantes & les Esclaves. Il n'étoit pas rare d'en voir cent cinquante, qui se trouvoient grosses à la fois; mais l'héritage du Thrône regardant les seuls Enfans des trois Impératrices, les autres étoient dans l'usage de prendre des médicamens pour faire périr leur fruit. La plûpart étoient les Filles des principaux Seigneurs, entre lesquelles Motezuma s'étoit attribué le droit de choisir celles qui lui plaisoient. Elles étoient entretenues avec autant de propreté que d'abondance; mais leurs moindres fautes étoient sévérement punies. Christophe d'Olid, & d'autres Officiers de Cortez, en épousèrent quelques-unes, dont l'Empereur leur fit présent, & qui reçurent le baptéme pour se rendre dignes de l'Alliance Espagnole (*n*).

Ses Femmes.

Autres Maisons impériales, & leurs singularités.

OUTRE le Tepac, qui signifie proprement Palais, l'Empereur avoit dans la Ville plusieurs autres Maisons, dont chacune offroit des spectacles fort singuliers. Dans l'une, qui contenoit de grandes galeries sur des colomnes de Jaspe, on voyoit toutes les espèces d'Oiseaux qui naissent au Mexique, & dont on estime le plumage ou le chant. Les Oiseaux marins étoient nourris dans un Etang d'eau salée, & ceux de Rivière dans de grandes Pièces d'eau douce. Mais chaque galerie étoit peuplée de ceux des bois & des champs, entre lesquels il s'en trouvoit de fort étranges, dont les Espagnols n'avoient aucune connoissance. On les plumoit dans certaines saisons, pour tirer un grand profit de leurs plumes; marchandise précieuse, qui servoit à faire des étoffes, des tableaux & d'autres ornemens. Plus de trois cens Hommes étoient employés au service de ces Animaux. Dans une autre Maison, l'Empereur avoit son Equipage de chasse, composé particulièrement d'un grand nombre d'Oiseaux de proye; les uns dans des cages nattées & commodes; d'autres sur la perche, & dressés à tous les exercices de la Fauconnerie. Une seconde cour de la même Maison étoit remplie de Bêtes féroces, telles que des Lions, des Tigres, des Ours, & diverses espèces inconnues en Europe, rangées en fort bel ordre dans de grandes cages de bois. Quelques Relations vantent, dans ce nombre, un Animal très rare, qu'elles nomment le Taureau du Mexique, & qui réunissoit les propriétés de plusieurs autres Animaux. Il tenoit, du Chameau, la

(*n*) Il paroît que Cortez épousa lui-même, ou prit pour Maîtresse, une Fille de ce Prince, qui lui en avoit offert deux, croyant, dit Herrera, qu'il pouvoit avoir aussi plusieurs Femmes, quoiqu'elles fussent Sœurs. Ce fut l'une de ces deux Princesses, qui fut mariée à d'Olid. *Herrera*, Décad. 3. Liv. 8. page 535.

la bosse des épaules; du Lion, le flanc sec & retiré, la queue touffue, & le col armé d'une longue crinière; du Taureau, les cornes, le pied fendu, & sur-tout la vigueur & la férocité. Les mêmes Ecrivains racontent qu'une troisième cour renfermoit dans des vases, dans des caves & d'autres trous, un horrible assemblage de Viperes, de Scorpions & d'autres Animaux vénimeux, jusqu'à des Serpens à sonnettes & des Crocodiles, qu'on nourissoit du sang des Hommes qui avoient été sacrifiés (o).

Description de la Nouvelle Espagne.

Dans les chambres hautes de la Maison, l'Empereur faisoit nourrir des Bouffons & des Bateleurs, des Nains, des Bossus, des Aveugles & tous ceux qui avoient apporté, en naissant, quelque singularité monstrueuse. Ils avoient des Maîtres qui leur faisoient apprendre divers tours de souplesse, convenables à leurs défauts naturels; & le soin qu'on prenoit d'eux rendoit leur condition si douce, qu'il se trouvoit des Pères qui estropioient volontairement leurs Enfans, pour se procurer une vie paisible & l'honneur de servir à l'amusement de leur Souverain. Mais ce qui doit paroître encore plus étrange, c'étoit cette Maison que l'Empereur avoit choisie pour exercer particulièrement ses pratiques de Religion. On y voyoit une Chapelle, dont la voute étoit revêtue de lames d'or & d'argent, enrichies d'un grand nombre de pierres précieuses, où il se rendoit chaque nuit, pour y consulter ses Dieux, au milieu des cris & des hurlemens qu'on vient de représenter.

Deux autres de ses Maisons tenoient lieu, l'une d'Arsenal pour fabriquer des armes, & l'autre de Magasin pour les conserver. Les plus habiles Ouvriers étoient entretenus dans la premiere, chacun à la tête de son attelier, avec la distinction qui convenoit à ses talens. L'art le plus commun étoit celui de faire des fléches, & d'éguiser des cailloux pour les armer. On en faisoit de prodigieux amas, qui se distribuoient réguliérement aux Armées & aux Places frontières, mais dont il restoit toujours une grande partie dans le Magasin. Les autres armes étoient des arcs, des carquois, des massues, des épées garnies de pierre, qui en faisoit le tranchant, des dards, des zagaies, des frondes, & jusqu'aux pierres qu'elles servoient à lancer, des

(o) Solis doute de la vérité de ce récit, & ne le croit fondé que sur de faux bruits, parce que les Historiens de sa Nation, qui l'ont publié, ajoûtent, dit-il, que cet affreux étalage ne parut point aux yeux des Espagnols, qui en trouvèrent seulement des vestiges, *Tome* 1. Cependant voici les propres termes d'Herrera: „ Ils donnoient aux „ Serpens le sang des Victimes humaines. „ Quelques-uns disent même qu'on leur en „ donnoit de la chair; ce qui les faisoit croî„ tre prodigieusement. Les Castillans ne „ leur en virent pas manger; mais ils trou„ vèrent le lieu figé de sang & d'une horri„ ble puanteur. Ils admirèrent l'empresse„ ment des Hommes qui étoient occupés „ dans cette Maison au soin des Oiseaux, „ des Bêtes farouches & des Serpens. Ils „ n'entendoient pas d'abord sans horreur & „ sans épouvante les sifflemens des Serpens, „ les rugissemens des Lions, les glapissemens „ des Ours & des Tigres, & d'autres cris „ que la faim ou la contrainte de leur cap„ tivité faisoit pousser à tant d'espèces diffé„ rentes. Cependant ils s'y accoutumèrent „ à la fin, & quelques-uns disoient seulement „ que cette Maison étoit une véritable ima„ ge de l'Enfer". *Décad.* 5. *Liv.* 7. *Chap.* 10. Thomas Gage, qui avoit fait un si long séjour dans la Nouvelle Espagne, s'accorde avec Herrera, & ne rabbat rien de cette peinture. *Liv.* 1. *Chap.* 16.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

des cuirasses, des casques, des casaques de coton piqué qui résistoient aux flèches, de petits boucliers, & de grandes rondaches de peau, qui couvroient tout le corps, & qui se portoient roulées sur l'épaule, jusqu'à l'occasion de combattre. Les armes destinées à l'usage de l'Empereur étoient dans un appartement particulier, suspendues en fort bon ordre, ornées de feuilles d'or & d'argent, de plumes rares & de pierres précieuses, qui formoient un spectacle éclatant. Cortez, & tous les Espagnols qui l'avoient accompagné dans le premier Voyage, ne s'étoient point lassés d'admirer ce dépôt militaire. Ils l'avoient trouvé digne du plus grand Monarque & de la plus brave Nation.

Mais de tous les Palais de Motezuma, celui qui leur causa le plus d'étonnement fut un grand Edifice, que les Mexiquains nommoient la Maison de tristesse. C'étoit le lieu où ce Prince se retiroit avec peu de suite, lorsqu'il avoit perdu quelque Femme ou quelque Parent qu'il aimoit, & dans les calamités publiques qui demandoient un témoignage éclatant de douleur ou de compassion. La seule architecture de cette Maison sembloit capable d'inspirer les sentimens qu'il y portoit. Les murs, le toît, & tous les meubles, en étoient noirs & lugubres. Les fenêtres étoient petites, & couvertes d'une espèce de jalousies si serrées, qu'elles laissoient à peine quelque passage à la lumière. Il demeuroit dans cette affreuse retraite, aussi long-tems que ses regrets lui faisoient perdre le goût du plaisir.

Toutes les autres Maisons impériales étoient accompagnées de Jardins fort bien cultivés. Les fruits & les légumes en étoient bannis, par la seule raison qu'il s'en vendoit au Marché, & que suivant les principes de la Nation, un Prince ne devoit pas chercher du plaisir dans ce qui faisoit un objet de lucre pour ses Sujets. Mais on y voyoit les plus belles fleurs d'un heureux climat; disposées en compartimens jusques dans les cabinets, & toutes les herbes médecinales que la Nouvelle Espagne produit avec autant de variété que d'abondance. Motezuma se faisoit honneur de laisser prendre gratuitement dans ses Jardins tous les Simples dont les Malades de Mexico avoient besoin, & dont les Médecins du Pays composoient leurs remèdes. Tous ces Jardins & toutes ces Maisons avoient plusieurs Fontaines d'eau douce, qui venoient des deux grands Aqueducs, par des conduits détachés.

Autres Edifices, & Places de Mexico.

Les Maisons de la Noblesse devoient être en fort grand nombre, puisque l'Empire n'avoit pas moins de trois mille Caciques, ou Seigneurs de Villes, qui étoient obligés de venir passer une partie de l'année dans la Capitale; sans compter la Noblesse inférieure & les Officiers du Palais. Elles étoient bâties de pierre, vastes, environnées aussi de jardins, & de toutes les commodités qui sont le partage de la fortune & de la grandeur. Les Edifices publics n'étoient pas moins magnifiques, sur-tout les Temples, dont on remet la description à l'article des Divinités & des Sacrifices. Entre plusieurs grandes Places, qui faisoient un des principaux ornemens de Mexico, & qui servoient de Marchés, sous le nom général de *Tianguitzli*, que les Espagnols ont changé depuis en *Tianguez*, on vante beaucoup celle qu'on a déja nommée Tlateluco. Il ne paroîtra point surprenant qu'elle

eût

eût pu contenir les trois Divisions de l'Armée Espagnole, à la dernière attaque de Cortez, puisqu'on lui donne tant d'étendue, que dans les Foires, qui s'y tenoient à certains jours, il s'y rassembloit plus de cent mille Hommes. On y voyoit paroître toutes les productions de l'Empire. Elle étoit remplie de tentes, si serrées dans leurs alignemens, qu'à peine y trouvoit-on la liberté du passage. Chaque Marchand connoissoit son poste; & les Boutiques étoient couvertes de toiles de coton, à l'épreuve du Soleil & de la pluye. Toutes les Relations Espagnoles s'étendent beaucoup sur le nombre & la variété des marchandises (*p*).

Grand Marché de Tlateluco, & ses marchandises.

Si

(*p*) Herrera ne se lasse point de ce détail, *ubi suprà*, Chap. 15. & 16. Gage se contente d'en donner une idée qu'on croit devoir placer ici, parce qu'elle contient les seules lumières qu'on ait sur le Commerce & les Arts des anciens Mexiquains.

Les Marchandises les plus communes étoient diverses sortes de nattes, fines & grosses; toutes sortes de vaisseaux de terre peints ou vernis; des peaux de divers Animaux, sur-tout de Cerfs, apprêtées sans poil & avec le poil, & diversement colorées. Des Oiseaux en plumes, de toutes les espèces & de toutes les couleurs; des amas de plumes, dont on dépouilloit les Oiseaux, en certaines saisons; du sel; des toiles & des draps de coton; des toiles composées de feuilles & d'écorce d'arbres, de poil de Lapin, & de plumes; du fil de poil de Lapin; d'autres fils de toutes les couleurs. Il y avoit des lieux particuliers pour les choses qui tenoient beaucoup d'espace, comme la pierre, la chaux, la brique, & les autres matériaux de construction.

Mais la plus riche partie du Marché étoit celle où l'on vendoit les ouvrages d'or & de plumes. On y trouvoit tout ce qui pouvoit demander d'être représenté au naturel, en plumes de toutes sortes de couleurs. Les Mexiquains étoient si experts dans cet art, & représentoient si bien les Animaux, les Arbres, les Fleurs, les Herbes & les Racines, que ces Ouvrages faisoient l'admiration des Espagnols. Ils devoient leur habileté à leur application; car souvent un Ouvrier passoit un jour entier sans manger, pour mettre une plume à sa vraie place, la tournant & la retournant une infinité de fois au jour & à l'ombre, pour juger mieux de son effet. Leur Orfévrerie étoit aussi fort belle. Ils faisoient d'excellens ouvrages au moule, & les gravoient ensuite avec des poinçons de caillou; entr'autres des plats à huit faces, chacune d'un métal différent, c'est-à-dire alternativement d'or & d'argent, sans aucune soudure, & des chaudrons avec des anses. Ils jettoient aussi en moule des Poissons, dont les écailles étoient mêlées d'or & d'argent; des Perroquets, qui remuoient la tête, la langue & les ailes; des Singes, qui faisoient divers exercices, tels que de filer au fuseau, de manger des pommes, &c. Ils entendoient aussi fort bien l'art d'émailler, & de mettre en œuvre toutes sortes de pierres précieuses.

Dans la même partie du Marché, on vendoit de l'or, de l'argent, du cuivre, du plomb, du laiton & de l'étain, mais peu de ces trois derniers métaux. On y vendoit des perles, des pierres précieuses, toutes sortes de coquilles & d'éponges, des amandes de cacao, qui servoient de monnoie courante dans le Pays; comme à présent même six ou sept vingts de ces plus grosses amandes, & deux cens des moindres, valent une réale de cinq sous, & servent encore, aux Indiens de la Nouvelle Espagne, pour acheter les denrées. On y vendoit diverses sortes de couleurs & de belles teintures, qu'ils faisoient avec des roses & d'autres fleurs, avec des fruits, des écorces d'arbres & diverses espèces de végétaux.

Il y avoit un quartier pour les herbes, les racines & les graines, tant celles qui se mangent, que celles qu'on employoit à la Médecine: car ils avoient tous une grande connoissance des Simples, jusqu'aux Femmes & aux Enfans. Dans un autre quartier, on vendoit toutes sortes de fruits, tant verds que murs. Dans un autre, toutes sortes de viande, entière ou par quartiers; comme des Chevreuils, des Liévres, des Lapins, des Chiens sauvages, & d'autres Animaux qu'ils prenoient, ou qu'ils tuoient, à la chasse. On y vendoit jusqu'à des Couleuvres, auxquelles on avoit coupé la tête & la queue, de petits Chiens châtrés, des Souris, des Rats & de longs Vers. Une vente considérable étoit celle d'une sorte de terre, ou d'un limon poudreux, qui s'amassoit, dans une certaine saison de l'année, sur l'eau du Lac, & qui ressembloit d'abord à l'écume de la

Description de la Nouvelle Espagne.

Si l'on joint à tous les traits de cette Description, deux cens mille Canots de différentes grandeurs, qui voltigeoient sans cesse sur le Lac, pour les communications d'un bord à l'autre, & plus de cinquante mille qui étoient habituellement occupés dans les seuls Canaux de la Ville (*q*), on ne trouvera point d'exagération dans la première idée que les Mexiquains avoient fait prendre, aux Espagnols, de la Capitale de leur Empire. Cependant cette magnificence barbare n'approchoit point de celle où Cortez l'éleva bientôt, en lui donnant une nouvelle forme.

Mesures de Cortez pour rebâtir Mexico.

PENDANT qu'il prenoit quelques jours de repos à Cuyoacan, il fit faire de grands feux dans toutes les ruës de Mexico, pour purifier l'air. Un grand nombre d'Habitans, qu'il destinoit aux travaux publics, fut marqué d'un fer chaud (*r*). Le reste obtint la liberté de se retirer, ou de contribuer volontairement au rétablissement de la Ville. Tous les Indiens, qui l'avoient servi pendant le Siége, reçurent des récompenses proportionnées à leur zèle; sur-tout les Tlascalans, qui partirent chargés de richesses, & que la Cour d'Espagne distingua, dans la suite, par une exemption perpétuelle de toutes sortes de tributs. Ceux, qui se trouvèrent disposés à s'établir dans la Ville, en reçurent la permission. Mais entre ces premiers soins, Alderete, qui avoit été nommé Trésorier général, n'oublia point les trésors de Guatimozin, sur lesquels il sembloit que les Vainqueurs pouvoient s'attribuer de justes droits. Le délai, que Cortez apportoit à cette recherche, avoit déja fait naître des murmures. On le soupçonnoit de s'entendre avec les principaux Officiers, pour détourner l'or & l'argent; & les plus hardis menaçoient ouvertement d'en écrire à la Cour. Il y a beaucoup d'apparence qu'un motif d'honneur lui fit fermer les yeux sur les moyens

Mer; mais qui étant enlevée avec des reseaux, & condensée en grands tas, servoit à faire des gâteaux plats, en forme de brique. Cette marchandise n'étoit pas recherchée seulement des Habitans de Mexico; elle s'envoyoit au loin dans les Provinces, où elle étoit aussi estimée que le meilleur fromage l'est en Europe. On croyoit même que c'étoit l'excellence de cette écume qui attiroit tant d'Oiseaux sur le Lac, particulièrement en Hiver, où le nombre en étoit infini.

Tous les Marchands du Tlateluco payoient à l'Empereur un droit pour leurs Boutiques; moyennant lequel ils devoient être garantis des Voleurs, par des Officiers qui veilloient incessamment à la sûreté du Commerce. Il y avoit, au milieu de ce grand Marché, un Edifice, d'où l'on en pouvoit voir toutes les parties; & dans lequel douze Vieillards tenoient leur Siége, pour juger toutes sortes de Procès & de différends. Le principal Commerce se faisoit par échange. On donnoit une Poule pour un faisceau de maïz, de la toile pour du sel, &c. Les cacaos servoient de monnoie courante pour les appoints. Ils avoient des mesures de bois, pour les grains & les blés; des mesures de corde, pour les herbes, & des mesures de terre, pour l'huile, le miel & les liqueurs. Toutes les infractions de la justice naturelle étoient punies avec la dernière sévérité. L'Empereur traitoit favorablement ceux qui apportoient de nouvelles marchandises, des Pays étrangers. *Voyage de Thomas Gage*, Tome I. Chapitre 19. *Herrera*, parlant des ouvrages d'or & d'argent, qui se vendoient au Tlateluco, assure qu'ils donnoient de l'admiration aux meilleurs Orfévres de Castille, qui ne concevoient point comment des Barbares pouvoient atteindre à cette perfection, sans marteau & sans ciseau. Il parle des ouvrages de plumes avec le même étonnement, sur-tout des portraits d'Hommes & d'Animaux. Il ajoute qu'on en apporta au Pape, dans un tems où la Peinture étoit déja fort cultivée en Italie, & qu'il n'y avoit point de dessein, ni de coloris, qui les surpassât, *ubi suprà*, Chap. 15.

(*q*) Herrera, *ubi suprà*, Thomas Gage, *Tome* I. *Chap.* 19.

(*r*) Herrera, *ubi suprà*, Chap. 8.

moyens qui furent employés pour forcer l'Empereur à déclarer ses richesses (s). Après d'inutiles menaces, on prit le parti de livrer ce malheureux Prince à la question, avec un des principaux Seigneurs de sa suite, qui expira dans les tourmens, sans aucune marque de foiblesse. On jugea néanmoins, par les regards touchans qu'il jettoit sur son Maître, qu'au milieu de sa douleur il lui demandoit la permission de parler; & l'on crut comprendre aussi, par ceux de l'Empereur, & par quelques mots, dont ils furent accompagnés, qu'il lui reprochoit de manquer de constance & d'honneur. Enfin Cortez employa son autorité pour faire cesser cette odieuse exécution, & sa conduite fut applaudie de toute l'Armée. Cependant il paroît aussi qu'il ne prit cette résolution, qu'après avoir fait confesser à Guatimozin qu'il avoit jetté son trésor dans le Lac (t). Tous les Historiens assurent du moins que les Espagnols s'attachèrent long-tems à le chercher au fond des eaux, & que n'en ayant rien découvert, ils demeurèrent surpris qu'on eût trouvé le moyen de leur dérobber tant de richesses. Quelques Prisonniers indiquèrent plusieurs sépultures, où l'on trouva une petite quantité d'or.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

L'Empereur est mis à la question. Sa constance.

(s) *Ibid.* L'Historien s'enveloppe ici dans des expressions assez obscures. Il convient que Cortez fut sensible aux murmures de ses Soldats, & qu'il chercha quelque moyen de les satisfaire; mais il rejette les résolutions violentes „ sur plusieurs personnes qui demeurèrent d'accord, dit-il, que Guatimozin devoit être mis à la question ".

(t) *Ibid.* Cortez, ajoûte encore l'Historien, s'excusa du fait, & dit qu'il avoit été prié, importuné, & même menacé par Alderete. Ce qu'il y a de certain, c'est que le malheureux Empereur du Mexique ne prolongea sa vie que pour en passer le reste dans l'humiliation, & qu'environ deux ans après il fut condamné à la perdre par un supplice honteux, sur la déposition d'un Seigneur du Pays, qui l'accusa d'avoir conspiré contre les Espagnols. Herrera, *Décad.* 3. *Liv.* 7. *Chap.* 9.

§. II.

Nouvelle forme de Mexico, après la Conquête.

CORTEZ, s'étant déterminé à rebâtir la Capitale du Mexique sur de nouveaux fondemens, commença par y rétablir l'ordre, en créant de nouveaux Magistrats, & sur-tout un grand nombre d'Officiers pour l'entretien de la Police. Ses Brigantins, qui demeurèrent à la vûe du Rivage, sous le commandement de Rodrigue de *Villa-Fuerte*, & la meilleure partie de son Canon, qu'il mit en batterie dans le Poste qu'il avoit fait prendre à ses Troupes, lui répondoient de la soumission des Habitans. Mais, pour ne rien donner au hasard, il fit séparer la demeure des Espagnols, de celle des Indiens, par un large Canal; & cette séparation a duré jusqu'aujourd'hui. La promesse qu'il avoit fait publier, de donner, à tous les Indiens, qui voudroient s'établir sous sa protection, un fond pour bâtir, dont leurs Enfans hériteroient après eux, & des privilèges qui les distingueroient du reste de la Nation, lui attira plus de monde qu'il n'avoit ôsé l'espérer. Il donna, aux principaux Seigneurs, des rues entières à bâtir, en les nommant Chefs des Quartiers qu'ils auroient peuplés. Dom Pierre Motezuma, fils de l'Empereur de ce nom, & *Xitivacq*, Général des Troupes de Guati-

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

mozin, furent distingués dans cette distribution. On prit le parti de remplir la plûpart des anciens Canaux, lorsqu'on eut observé qu'ils jettoient quelquefois une vapeur incommode. Le travail fut poussé avec tant d'ardeur, que dans l'espace de peu de mois, on vit naître environ cent mille Maisons, beaucoup plus belles, & dans un meilleur ordre que les anciennes. Les Espagnols bâtirent à la manière d'Espagne; & Cortez se fit élever, sur les débris du Tezpac, un Palais si somptueux (*a*), qu'aujourd'hui même, qu'il continue de servir de logement aux Vicerois, il n'est pas loué moins de quatre mille ducats, au profit de ses Descendans. Pour faire prendre une forme solide à son Etablissement, il engagea tous les Espagnols mariés à faire venir leurs Femmes; & quantité d'autres familles Castillanes y vinrent à sa sollicitation. Le Commandeur Leonel de *Cervantes* donna l'exemple, avec sept Filles & plusieurs Fils qu'il avoit eus d'un seul mariage, & qui trouvèrent aussi-tôt l'occasion de s'établir avec honneur. On fit apporter, des Isles conquises, un grand nombre de Vaches, de Truies, de Brebis, de Chevres, & de Jumens; des Cannes de sucre, & des Meuriers pour les Vers à soie. Plusieurs Flottes, arrivées successivement de Castille, répandirent dans la Colonie une grande abondance des plus utiles provisions de l'Europe. Il y arriva des Ouvriers, qui formèrent toutes sortes de Manufactures. L'Imprimerie même y fut introduite, & l'on y fabriqua de la Monnoie. Cortez, n'ayant pas manqué de faire travailler aux Mines, en tira beaucoup d'or & d'argent. Il découvrit des Mines de fer & de cuivre, qui le mirent en état de faire fondre de l'Artillerie: & dès l'année suivante, il s'en trouva trente-cinq pièces de bronze, & soixante de fer. Enfin, peu de tems après la conquête, Mexico étoit la plus belle Ville des Indes; Herrera dit, la plus grande & la plus peuplée (*b*); & par dégrés, elle est devenue, suivant le témoignage de tous les Voyageurs, une des plus riches & des plus magnifiques du Monde.

QUOIQU'ILS s'accordent tous dans cet éloge, leurs Descriptions se ressemblent moins. Comme cette différence semble venir de celle des tems, qui changent la perspective par des progrès & des embellissemens continuels, on ne voit point de meilleure méthode, pour lever les doutes du Lecteur & l'embarras de ceux qui feront le même Voyage, que de rapporter chaque peinture à l'année qu'elle regarde. Commençons par celle de Gage (*c*), qui paroît la plus ancienne.

§. III.

Nota. Voyez le *Nouveau Mexico*, au Tome XVI. R. d. E.

(*a*) Gage, *ubi suprà*, page 157. Il rapporte, après Herrera, qu'on y avoit employé sept mille grosses poutres de cedre.

(*b*) Herrera, *Décad*. 3. *Liv*. 4. *Chap*. 8.

(*c*) *Voyage de Thomas Gage*, Jacobin Anglois, qui s'étant embarqué à Cadix, en 1625, pour les Missions des Philippines, trouva tant d'agrément dans la Nouvelle Espagne, qu'il prit le parti d'y demeurer. Après y avoir fait un long séjour, il revint en Angleterre, où sa Famille tenoit un rang considérable. Sa Relation, qu'il publia bientôt en Anglois, eut un succès étonnant; parce qu'il étoit le premier Etranger qui eût parlé, avec connoissance, d'un Pays dont les Espagnols ferment soigneusement l'entrée. L'Auteur de la Préface nous apprend que cette raison porta Mr. Colbert à charger Mr. de Carcavi de la faire traduire en François par Beaulieu, Hues o Neil. Thevenot l'a donnée aussi en François dans le second Tome de son Recueil, avec une Histoire des Mexiquains, en Figures hieroglyphiques, dont on a l'obligation au même Voyageur. C'est

l'Edition d'Amsterdam de 1722, à laquelle on s'attache ici. Gage est un Ecrivain assez judicieux, dont on ne peut soupçonner raisonnablement la bonne foi. Ses avantures particulières n'ayant rien d'utile ni d'intéressant, on se croira dispensé d'en faire un article particulier; mais ses remarques enrichiront souvent nos Descriptions.

§. III.

Description de Mexico en 1625.

Mexico, dit-il, est à présent une des plus grandes & des plus riches Villes du Monde. Comme les Indiens des Pays voisins ont été subjugués, & la plûpart même anéantis, les Espagnols y vivent dans une si grande sécurité, qu'ils n'ont point de Portes, de Murailles, de Bastions, de Tours & de Plate-formes, non plus que d'Arsenal, d'Artillerie & de Munitions. Saint-Jean d'Ulua leur paroît suffire, pour les défendre contre les invasions des Etrangers. On peut dire que la Capitale de la Nouvelle Espagne a été rebâtie une seconde fois, depuis Cortez; car personne n'ôseroit prétendre qu'elle contienne cent mille Maisons, comme elle les contenoit après la Conquête, c'est-à-dire, dans un tems où Cortez en faisoit habiter la plus grande partie par des Indiens. Ceux, qu'on y voit aujourd'hui, demeurent dans un des Fauxbourgs de la Ville, nommé *Guadalupa*, qui pouvoit avoir, en 1625, environ cinq mille Habitans. Plusieurs pauvres Espagnols épousent des Indiennes. D'autres les débauchent. Ils usurpent, de jour en jour, les fonds sur lesquels leurs Maisons sont bâties; & de trois ou quatre Maisons d'Indiens, ils en bâtissent une grande, à la manière d'Espagne, avec des Jardins & des Vergers: de sorte que la Ville est presqu'entièrement rebâtie de beaux & grands Edifices de pierre & de brique, mais peu élevés; parce qu'il y arrive souvent des tremblemens de terre qui les mettroient en danger, s'ils avoient plus de trois étages. Les Rues sont si larges, que trois carosses peuvent aller de front dans les plus étroites, & six au moins dans les plus larges; ce qui fait paroître la Ville beaucoup plus grande qu'elle n'est en effet. On m'assura (a) que ses Habitans Espagnols étoient environ quarante mille; la plûpart si riches, que plus de la moitié de ce nombre entretenoit de somptueux équipages. Il est certain qu'on comptoit dans la Ville plus de quinze mille carosses.

Les Rues des Villes de l'Europe n'approchent point de la netteté de celles de Mexico. La plus grande Place est celle du Marché, qui se nommoit *Tlateluco*, avant la Conquête. Quoiqu'elle ne soit plus si spacieuse que du tems de Motezuma, elle est encore fort belle & d'une singulière étendue. Un des côtés est bâti en arcades, sous lesquelles on est à couvert de la pluie, & qui sont bordées de Boutiques; il y a toûjours des Femmes qui vendent des légumes & des fruits. Du côté qui fait face aux arcades, la Place offre le derrière du Palais, qui contient presque toute sa longueur avec les Cours & les Jardins qui en dépendent. Au bout du Palais, on trouve la principale Prison de la Ville. Proche de-là est la belle Rue, qui se nom-

(a) Quoiqu'on fasse parler Gage, ceci n'est qu'un extrait de plusieurs Chapitres.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

nomme *Plateria*, ou *Rue des Orfèvres*, dans laquelle on peut voir, en moins d'une heure, plusieurs millions en or, en argent, en Perles & en Pierres précieuses. La Rue de *Saint Augustin*, qui contient la plûpart des Marchands de soye, est aussi fort riche & fort agréable. Mais une des plus longues & des plus larges Rues de la Ville est celle qu'on nomme *Tacuba*, où presque toutes les Boutiques sont remplies d'ouvrages de fer, d'acier & de cuivre. Elle s'étend jusqu'à l'Aqueduc, qui conduit l'eau des Montagnes à Mexico; & son nom lui vient de l'ancien Bourg de Tacuba, dont elle est le chemin. Sa longueur & sa largeur la rendent encore moins célèbre que les aiguilles qui s'y vendent, & qui passent pour les meilleures de l'Amérique. Une autre Rue, qui tient le premier rang par la magnificence de ses Maisons, est celle de l'*Aigle*, ainsi nommée d'une ancienne Idole, qui est une grosse Aigle de pierre, placée au coin de la Rue, où l'on assûre qu'elle s'est conservée sans altération depuis la Conquête. C'est dans cette Rue que demeurent la plûpart des Seigneurs Espagnols & les Officiers de la Chancellerie. On y voit aussi la façade du fameux Palais des Marquis *del Valle*, Descendans de Cortez.

On compte, dans Mexico, plus de cinquante Eglises, soit des Paroisses ou des Monastères. Je n'ai vû nulle part de si beaux Couvens. Les toits & les poutres en sont dorés; la plûpart des Autels, ornés de colomnes du plus beau marbre, & leurs dégrés, de divers bois précieux; avec de si riches Tabernacles, que le moindre est estimé vingt mille ducats. Les richesses intérieures, en Chasses d'or & d'argent, en Couronnes, en Joyaux, en Ornemens, en Tapisseries, feroient l'opulence d'une grande Nation. L'Eglise des Jacobins possède un Candelabre d'argent à trois cens branches, & cent Lampes du même métal, d'un travail si exquis, qu'on fait monter leur valeur à quatre cens mille ducats.

La Ville étant bâtie sur des Canaux comblés, & sur des terres desséchées, qui ont fait partie du Lac, l'eau passe sous toutes les Rues. Je puis assurer que vers la Rue Saint Augustin, & dans les lieux aussi bas, les Cadavres sont plutôt noyés qu'enterrés dans leurs sépultures. On ne peut creuser une fosse sans trouver l'eau, & j'ai vû des cercueils y disparoître tout-d'un-coup. Si le Couvent des Augustins n'avoit été souvent réparé, & presqu'entièrement rebâti, il seroit actuellement abîmé. On y travailloit, pendant mon séjour à Mexico; & je remarquai que les anciennes colomnes étoient tellement enfoncées, qu'on les faisoit servir de fondemens pour le nouvel Edifice. C'étoit la troisième fois qu'on avoit posé de nouvelles colomnes sur les anciennes; & tous ces matériaux s'abîmoient comme à la file.

L'usage des Habitans est d'aller se promener tous les jours, vers quatre heures du soir, les uns à cheval, les autres en carosse, dans un fort beau Cours, qui se nomme la *Alameda*, & dont les arbres forment des allées impénétrables au Soleil. On y voit régulièrement plus de deux mille carosses. Ceux des Hommes sont suivis d'un grand nombre d'Esclaves Mores, en riches livrées d'or & d'argent, en bas de soye, avec des nœuds de ruban à leurs souliers, & tous l'épée au côté. Le cortége du Viceroi, qui se fait voir souvent dans cette promenade, n'a pas moins de magnificence & d'éclat que celui du Roi d'Espagne. Les Dames sont escortées aussi d'une

ne

ne troupe d'Indiennes, la plûpart mulâtres, vêtues d'étoffes de soye, & couvertes de pierres précieuses. L'ajustement de ces Créatures est si lascif, & leurs manières ont tant d'agrément, que la plûpart des Espagnols les préfèrent à leurs propres Femmes. Elles portent ordinairement une juppe chamarrée de galons ou de dentelles d'or & d'argent, avec un grand ruban de couleur vive, & frangé d'or, dont les bouts leur descendent jusqu'aux pieds. Leurs corsets sont sans manches, & lacés de rubans d'or ou d'argent. Leurs ceintures sont d'un tissu d'or, enrichi de perles & de pierreries. Leurs manches sont de toile d'Hollande ou de la Chine, fort larges & fort ouvertes, enrichies d'une broderie de soye, ou d'or & d'argent, & pendantes de la longueur de leur juppe. Elles couvrent leurs cheveux d'une coeffe ouvragée; & par-dessus, elles mettent un rézeau de soye, attaché négligemment avec un beau ruban d'or, ou de couleur, qui croise sur le haut du front, & sur lequel il y a toûjours quelques lettres en broderie, qui expriment une maxime ou un sentiment d'amour. Leur sein est couvert d'une toile fine, qui prend au-dessus du cou, en forme de mentonière. Cette parure est celle qui ne les quitte pas, dans l'intérieur même des Maisons; car, lorsqu'elles en sortent, elles prennent une mante de la plus fine toile, garnie de rubans; & la plûpart se la font passer sur la tête, de manière qu'elle ne descende pas au-dessous du milieu du corps, pour laisser voir leur ceinture & leurs autres ornemens. Quelques-unes ne portent leur mante que sur une épaule; & la passant sous le bras droit, elles rejettent l'autre bout sur l'épaule gauche, pour conserver la liberté de remuer les deux bras, & de montrer leurs belles manches. D'autres se servent, au lieu de mante, d'une riche juppe de soie, dont elles jettent une partie sur l'épaule; & soutenant l'autre de la main, elles accordent librement la vûe de leurs jambes. Leurs souliers sont fort hauts. Ils ont plusieurs semelles, garnies d'un bord d'argent, qui est attaché avec de petits cloux de même métal, dont la tête est très large. La plûpart de ces Femmes sont des Esclaves, ou l'ont été, & ne doivent la liberté qu'à l'Amour. En général, le goût du faste règne à Mexico dans toutes les conditions. Les carosses y sont beaucoup plus riches que dans les principales Cours de l'Europe. On n'épargne point, pour les embellir, l'or, l'argent, les pierres précieuses, le drap d'or, & les plus belles soyes de la Chine. Les brides des Chevaux sont enrichies de pierres précieuses; & tout ce qui est de fer ailleurs est ici d'argent. Il est passé en proverbe qu'il y a quatre belles choses à Mexico; les Femmes, les Habits, les Equipages & les Rues. Le Viceroi, qui gouvernoit en 1625, fit faire un Oiseau, plus grand qu'un Faisan, d'or, d'argent & de pierres précieuses, dont toutes les parties étoient ajustées avec tant d'art, pour représenter naturellement le plumage, qu'il fut estimé quinze cens mille ducats (*b*). C'étoit un présent qu'il destinoit au Roi d'Espagne. Rien n'est si commun que de voir des cordons & des roses de diamans aux chapeaux des Personnes de condition, & des cordons de perles à ceux des plus vils Artisans. Mais, quoique tous ses Habitans paroissent livrés aux plaisirs, il n'y a point de Ville au Monde où le Clergé soit traité avec plus

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

(*b*) C'est peut-être une faute d'impression; car cette somme paroît excessive.

de faveur. Chacun aspire à se distinguer par les libéralités qu'il fait aux Eglises & aux Couvens. Les uns font bâtir de riches Autels, dans les Chapelles des Saints qu'ils prennent en affection; les autres présentent des Couronnes d'or, des Chaînes & des Lampes, aux Images de la Vierge, bâtissent des Couvens, ou les font rebâtir à leurs fraix, & leur donnent jusqu'à deux ou trois mille ducats de revenu.

Je ne m'étendrai pas sur les Religieux de cette Ville: mais qu'il me soit permis d'observer, qu'ils y ont beaucoup plus de liberté qu'en Europe. C'est un usage établi pour eux de visiter les Religieuses de leur Ordre, & de donner une partie du jour au plaisir d'entendre leur Musique & *de manger leurs confitures*. Les Couvens de Filles ont des apartemens fort ornés, qui sont partagés par des grilles de bois, pour la séparation des deux Sexes. Tous les Habitans d'une naissance honnête font élever leurs Filles dans ces lieux; & l'éducation qu'elles y reçoivent consiste à faire toutes sortes de confitures & d'ouvrages à l'aiguille, à se perfectionner dans la Musique, qui est fort en honneur à Mexico, & à jouer des Comédies, qui se représentent dans les Eglises, aux grandes Fêtes.

La Capitale de la Nouvelle Espagne reçoit un grand lustre de son Université, dont les Edifices sont l'ouvrage de Dom Antoine de Mendoza. Outre le somptueux Palais que les Vicerois ont dans la Ville, on leur en a fait bâtir un à Chapultepeque, ancienne sépulture des Empereurs Mexiquains. Ce lieu est devenu comme l'Escurial de l'Amérique, depuis qu'on y enterre les Vicerois qui meurent pendant leur administration. Les Bâtimens en sont magnifiques, & les Jardins y répondent, par la beauté de leurs parterres, de leurs allées & de leurs eaux. On assure que la Chapelle vaut plus d'un million d'or.

En 1625, Mexico n'avoit encore que trois entrées, par les trois anciennes Chaussées qui servirent aux attaques de Cortez (c).

(c) *Voyage de Gage*, Tome 1. Part. prem. Chap. 21 & suiv. & Part. 2. Chap. 1.

§. IV.

Description de Mexico en 1678.

Mexico est bâti (a) sur un Terre-plein, & situé au bord d'un Lac, qui par sa vaste étendue forme une espèce de Mer; il est entouré, des autres côtés, de quatre autres plus petits Lacs, qui ne sont séparés les uns des autres que par de larges Chaussées pavées & revêtues de pierre de taille.

Le

Nota. Voyez la *Carte des Environs de Mexico*, au Tome XVI. R. d. E.

(a) Cet article est tiré de *Lionnel Waffer*, autre Voyageur Anglois, qui étant parti d'Angleterre en 1677, pour Bantam dans l'Isle de Java, fit l'année suivante le Voyage de la Jamaïque, & de-là, par diverses avantures, celui de plusieurs Etablissemens Espagnols. On loue beaucoup l'exactitude de ses connoissances, & nous aurons souvent l'occasion de les employer. Sa Relation fut traduite en 1706 par *Montirat*, Interpréte des Lan-

Description de la Nouvelle Espagne.

Le Plan de cette Babylone Indienne est uni. Elle a trois lieues de longueur, à prendre depuis Guadalupa jusqu'à Saint Antoine, & presqu'autant de large, depuis l'Arsenal & l'Hôpital de Saint Lazare jusqu'à Tacuba. Les rues sont si droites, qu'elles paroissent tirées au cordeau, & si larges que six carosses de front peuvent y passer sans embarras. Quelques-unes sont divisées en trois parties égales, dont celle du milieu est le lit d'un des cinq Canaux qui sortent d'un des Lacs, & qui arrosent la Ville, par plusieurs détours, dans ses différens Quartiers. C'est à ces Canaux que les Habitans doivent l'abondance & les commodités dont ils jouissent, par un Commerce continuel. Chaque jour de la semaine a ses différentes marchandises; mais le Samedi se fait distinguer. C'est le jour où l'on voit arriver de toutes parts, à Mexico, des Flottes de fruits & de fleurs, qui donnent à toute la Ville l'apparence d'un Jardin. La grande Place est d'une si vaste étendue, qu'aux jours destinés pour les courses de Taureaux & pour les Jeux de cannes, le Peuple en remplit à peine la troisiéme partie. L'Eglise Cathédrale, bâtie d'un mélange de pierre de taille, & de brique, borne le milieu d'une de ses faces, du côté du Nord. A l'opposite, du côté du Midi, sont l'Hôtel de Ville, la Maison du Juge de Police, les Greniers publics, & la Prison. Chacun de ces Edifices offre un grand Portail de pierre de taille, soutenu de deux Piliers de la même pierre, & tout d'une piéce. On trouve ensuite les Boutiques & les Magasins de plusieurs riches Marchands. Le côté du Couchant est presqu'entiérement occupé par un grand nombre de Maisons, qui servent de demeure aux plus riches Particuliers de la Nouvelle Espagne. Elles sont suivies de cinq ou six grands Magasins d'étoffes d'or, travaillées en Europe. Du côté de l'Orient sont le Palais du Viceroi, l'Audience royale, l'Université, le Collége des Religieux de Saint Dominique, & le Saint Office, c'est-à-dire, la Maison de l'Inquisition. L'encognure est remplie par l'Hôtel de la Monnoye. Cinq rues, par lesquelles on entre sur la Place, sont toutes si larges, qu'un carosse à six Chevaux y tourne sans peine.

Le Palais du Viceroi est un Edifice de Fernand Cortez. Il est plus grand & plus magnifique que le Palais royal de Madrid. La Cour, qui est fort spacieuse, est entourée de riches balcons de fer; & l'on voit au centre un fort beau

Langues, & publiée à Paris chez *Claude Cellier*, *in*-12. On a donné en Hollande une traduction du même Voyage, dans le Recueil de Paul Maret, à la suite du Voyage de Dampier aux Terres australes. Elle contient quantité de descriptions, sur-tout d'Animaux & de fruits, qui ne sont point dans l'original Anglois, & qui paroissent empruntées de divers autres Ecrivains; tandis qu'au contraire, on y a supprimé tout ce qui regarde la Nouvelle Espagne, apparemment parce que Waffer fait profession de le tenir d'un autre. Mais l'éclaircissement, qu'il y joint, doit donner beaucoup de poids à son récit. *Ibid.* page 253. Montirat, dont la traduction parut l'année d'après, se garda bien de faire le même vol au Public, & loue particuliérement, dans Waffer, sa description de l'Isthme du Darien & celle de la Nouvelle Espagne. Celle-ci d'ailleurs est confirmée par François Correal, Espagnol, né à Carthagene, qui étant parti en 1666. pour voyager en Amérique, se trouva dans la suite, à Mexico, vers le tems que Waffer représente; & si l'on ne donne point place ici à la description de Correal; c'est qu'elle ne contient presque rien qui ne soit dans l'autre, avec un détail plus instructif. Mais on en tirera quelques lumières pour la description des Provinces.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

beau Cheval de bronze, sur un large piédestal. Le Portail de la principale Eglise soutient une espèce de petite Tour, où le Duc d'Albuquerque fit poser un fanal de crystal, dans lequel on allume tous les jours, à l'entrée de la nuit, un Flambeau de cire blanche. Le centre de la Place est marqué par un très beau Pilier de marbre, au sommet duquel un Aigle de bronze se fait admirer par l'excellence du travail. Autour du Pilier, quatre rangs de petites Boutiques de bois, d'une extrême propreté, offrent tout ce qu'on peut desirer de curieux en soie, en or, en linge, dentelles, rubans, gazes, coëffures, & autres marchandises de mode.

En sortant de la Place par le côté opposé à l'Eglise, on entre dans la rue des Orfévres, qui est extrêmement longue, & d'une richesse surprenante. Elle conduit dans une grande Aulnaie, dont les arbres sont très hauts, & forment un charmant Quinconce, au milieu duquel sort une très belle Fontaine d'eau vive & pure. Il y a peu de promenades aussi délicieuses. Le terrein, qu'occupe à présent la Maison professe des Jésuites, contenoit autrefois un des Palais de Motezuma, qui servit long-tems de demeure à Cortez avec les Espagnols & les Tlascalans. On y conserve encore, dans une petite partie de l'ancien Edifice, la fenêtre où ce Prince fut tué d'un coup de pierre. Elle a six piés de hauteur. Sa forme est en arc, soutenue d'un pilier de marbre blanc. Il y a, dans Mexico, deux très beaux & très spacieux Amphithéâtres, destinés pour la Comédie & autres spectacles. Cette insigne Capitale de la Nouvelle Espagne est remplie de Noblesse, & de gens considérables par leurs richesses, leur mérite, & leurs services. On nommoit, entre les principaux, Dom Fernand d'Altamirono, Comte de Saint-Jacques de Colimaya, & Sénéchal des Philippines; Dom Garcie de Valdez Osorio, Comte de Pennalva, & Vicomte de Saint-Michel; & Dom Nicolas de Bivero Peredo, Comte d'Orizalva. Je n'entreprens point de rapporter les noms de plus de cent Chevaliers de tous les Ordres Militaires d'Espagne. Le nombre des carosses montoit à quatre (b) mille. On comptoit dix sept Couvens de Religieuses, & un si grand nombre de Monastères ou de Couvens d'Hommes, que je pourrois nommer jusqu'à quatre-vingt neuf grandes & somptueuses Eglises (c), sans parler de celles des Mandians, qui sont moins superbes, mais fort propres. Mexico n'a qu'un Collége pour l'éducation de la jeunesse.

La beauté des Maisons est incomparable, soit qu'on en considère l'étendue, ou la matière, la figure & la commodité. Les plus hautes n'ont pas plus de trois étages. Toutes les murailles sont incrustées, en dehors, de petits cailloux de diverses couleurs, taillés, les uns en cœur, d'autres en soleils, en étoiles, en roues, en fleurs de toutes les espèces, & d'autres figures, dont la variété forme un agréable spectacle. Les Portes sont fort grandes & fort hautes. Presque toutes les fenêtres ont des balcons de fer, dont la plûpart tiennent toute la face de l'Edifice. Ils sont ornés, dans toutes les saisons, d'un grand nombre de caisses d'Orangers & de toutes sortes de fleurs; car le Printems règne sans cesse à Mexico. Le climat y est si doux

(b) Diminué par conséquent des deux tiers depuis Gage.

(c) Augmentation de nombre, depuis le même tems.

doux & si temperé, qu'on n'y ressent jamais de chaleur incommode, ni de froid qui oblige d'y allumer du feu. L'eau d'ailleurs y est très saine; & le grand Aqueduc, soûtenu de trois cens soixante & cinq arcades de pierres de taille, qui l'amène au travers du Lac, fait un des principaux ornemens de cette partie.

Description de la Nouvelle Espagne.

La Ville est divisée en dix-sept Paroisses, cinq d'Espagnols & douze d'Indiens. On y compte vingt-deux mille Espagnols habitués avec leurs familles, environ vingt mille qui n'y sont que pour un tems, & trente mille Femmes de la même Nation, qui sont généralement belles, & d'une magnificence surprenante. Les Indiens établis ne montent pas à plus de quatre-vingts-mille; mais le nombre de Passagers va toûjours beaucoup plus loin. Si l'on y joint plus de cent mille Esclaves & Domestiques, de l'un & de l'autre sexe, on doit supposer que Mexico ne contient pas moins de quatre cens mille Ames, sans y comprendre les Enfans. Pedro Ordognez assure, dans son Voyage autour du Monde, qu'il y avoit, de son tems, deux cens mille Indiens, & un plus grand nombre d'Indiennes; vingt mille Négres, & plus de Femmes du même sang; trente mille Espagnols, & plus de Femmes de leur Nation.

Les Mexiquains, qui habitent la Ville, sont dociles, bons Catholiques, & presque tous riches, parce qu'ils s'attachent beaucoup au Commerce, d'une Province à l'autre. Les principaux ne sont pas moins considerés que les Habitans de race Espagnole. Il n'est resté du sang de Motezuma, que Dom Diego Cano Motezuma, Chevalier de l'Ordre de Saint-Jacques; son Fils, Dom Juan; son Neveu, Dom Diego, & sa Niéce, Donna Leonor; Enfans de Dom Antoine Motezuma. Ils jouissent tous d'une pension, sur la Caisse royale, qui aide à les faire subsister avec honneur.

On ne sera point surpris que Mexico soit dans l'abondance de tout ce qui peut servir au luxe comme aux besoins de la vie, si l'on considère qu'outre la merveilleuse fécondité du Pays, il y arrive tous les ans deux Galions d'Espagne, avec une Frégate légere, qu'on nomme la Patache du Roi, & plus de quatre-vingts Vaisseaux marchands, qui lui fournissent ce qu'il y a de plus précieux en Europe; & que de l'autre côté, une Flotte, qui part réguliérement des Philippines, lui apportant les raretés de la Chine, du Japon, de l'Indoustan & de la Perse, il jouit continuellement de toutes les richesses de l'Europe & des deux Indes.

C'est une tradition du Pays, qu'il y avoit autrefois des Géans, aux environs de Mexico. J'y ai vu, sous le Gouvernement du Duc d'Albuquerque, des ossemens & des dents d'une prodigieuse grandeur; entr'autres, une dent de trois doigts de large, & longue de quatre. Les plus habiles gens du Pays, qui furent consultés, jugérent, sur les proportions ordinaires, que la tête ne devoit pas avoir moins d'une aulne de largeur; & le Duc s'attachant à leurs idées, fit faire deux Portraits de cette énorme tête, dont il envoya l'un au Roi d'Espagne (*d*).

(*d*) Lionnel Waffer, *ubi suprà*, pages 367 & suivantes.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

§. V.

Description de Mexico en 1697.

CARRERI est le dernier Voyageur qui ait publié ses Observations sur la Nouvelle Espagne. Il reconnoît, dans la Capitale, toute la magnificence qu'on y admiroit avant lui. Il joint même, à cet aveu, des remarques qui doivent faire supposer que dans l'intervalle, elle a reçu de nouveaux accroissemens. Cependant, on est surpris de se voir ennuyé (*a*) d'un si beau séjour; & l'on croit pouvoir conclure qu'en s'embellissant par une augmentation d'Edifices, elle a perdu des avantages plus essentiels à sa véritable grandeur.

MEXICO, dit-il, est situé proche du Lac, dans une Plaine fort marécageuse, à dix-neuf dégrés quarante minutes de latitude du Nord. Quelque soin que les Habitans apportent à faire de bons fondemens, leurs Maisons sont à demi ensevelies, dans un terrein qui n'est pas capable de les soutenir. La forme de cette grande Ville est quarrée; & ses rues droites, larges & bien pavées, qui répondent aux quatre Vents principaux, lui donnent quelque ressemblance avec un Echiquier. Aussi la voit-on toute entière, non-seulement du centre, mais de toutes ses parties. Son circuit est de deux lieues, & son diametre, d'environ une demie. On y entre aujourd'hui par cinq Chaussées, qui se nomment la Piédad, Saint-Antoine, Guadalupa, Saint-Côme, & Chiapultepeque. Celle de Cuyoacan, ou del Pennon, par laquelle Cortez y fit son entrée, ne subsiste plus.

ON peut dire que Mexico le dispute aux meilleures Villes d'Italie, par les Edifices; & qu'il l'emporte, par la beauté des Femmes. Elles sont passionnées pour les Européens, qu'elles appellent *Cachopins*; & quelque pauvres qu'ils soyent, elles préferent leur main à celle des plus riches Créoles. De-là vient que les Créoles ont tant d'aversion pour les Européens, qu'ils les insultent par des railleries continuelles. Les Espagnols, qui arrivent, s'en trouvent quelquefois offensés jusqu'à répondre à leurs plaisanteries par des coups de pistolet.

ON compte aujourd'hui, dans la Capitale de la Nouvelle Espagne, environ cent mille Habitans, dont la plus grande partie est de Noirs ou de Mulâtres; ce qui paroît venir, non-seulement du grand nombre d'Esclaves qu'on y a menés, mais encore de ce que tous les biens étant passés entre les mains des Ecclesiastiques, les Espagnols & les autres Européens, qui ne trouvent plus moyen de se faire un fond certain, ont peu de goût pour le mariage, & se jettent eux-mêmes, à la fin, dans l'Etat ecclesiastique. Quoique la Ville n'ait pas moins de 29 Couvens d'Hommes & 22 de Filles, ils sont tous d'une opulence qui cause de l'étonnement aux Etrangers (*b*). On prendra quelque idée des richesses de l'Eglise Mexiquaine,

(*a*) Tome 6. page 236.

(*b*) Il s'est formé, dans le cours de ce siècle, un grand nombre de ces Etablissemens. Dom Melchior *Quallar* employa six cens mille piastres, tant à bâtir qu'à dotter le Couvent des Carmes, qui se nomme l'*Hermi-*

quaine, par celles du Chapitre de la Cathédrale, qui n'est composé que de neuf Chanoines, & d'une dixiéme place, qu'on nomme le Canonicat du Roi, mais dont le revenu se paye au Tribunal de l'Inquisition, comme dans tous les Dioceses de la Nouvelle Espagne; de cinq Dignités, qui sont le Doyen, l'Archidiacre, le Maître d'école, le Chantre & le Trésorier; de six Chapelains, & six demi-Chapelains, un Sacristain principal, quatre Curés que le Viceroi nomme, douze Chapelains Royaux à la nomination du Chapitre, & huit autres, qui portent le titre de *Laurenzana*. Leurs rentes annuelles sont de 300000 pièces de huit, dans lesquelles il faut comprendre à la vérité le revenu de l'Archevêque, qui est de soixante mille pièces; mais le Doyen en tire onze mille; chacune des quatre autres Dignités huit mille; les Chanoines, chacun six mille; les Chapelains, cinq mille; les demi-Chapelains trois mille; chaque Curé quatre mille, & les Chapelains Royaux trois cens. Le reste passe aux Sacristains & à d'autres Clercs, qu'on fait monter à trois cens. Mexico est une petite Ville, pour le nombre de ses Eglises. La plûpart des Habitans ne peuvent plus s'y faire des logemens commodes. Cependant on y vit à fort bon marché. Une demie pièce de huit suffit chaque jour pour la dépense d'un Homme. Mais comme il n'y a point d'espèces de cuivre, & que la moindre pièce d'argent est une demie-réale, on est dans un embarras continuel pour le commerce des denrées, tels que les fruits & les légumes. Aujourd'hui, comme avant la Conquête, les noix de cacao sont la monnoye courante du Marché aux herbes, sur le pié de 60 ou 80 pour une réale, suivant le prix actuel du cacao, qui n'est jamais fixe.

L'Eglise Cathedrale est fort grande. Elle a trois nèfs, soûtenues par de hauts piliers de belle pierre. Le Bâtiment n'étoit point encore fini; mais il se continuoit aux dépens du Roi, qui faisoit joindre néanmoins, aux som-

mitage ou le *Desert*, à peu de distance de Mexico; & sa Femme fonda, pour le même Ordre, un Collége qui porte le nom de *Saint Ange*. Diegue *del Castillo*, qui étoit venu d'Espagne, très pauvre, & qui avoit commencé sa fortune par le métier de Chaudronnier, bâtit le grand Couvent des Pères de Saint Pierre d'Alcantara, celui des Religieuses de Saint François, & celui de Sainte Agnès: ce qui ne l'empêcha point de laisser, en mourant, un million à une Fille qu'il avoit élevée par charité. Joseph de *Rètes*, après avoir fait bâtir un superbe Couvent de Religieuses, sous le titre de *Saint Bernard*, laissa aussi un million à sa Fille. Dom François *Canales*, Chevalier de Calatrava, ayant laissé à sa Femme tout son bien, qui étoit de six cens mille pièces, cette Dame, quoique jeune, méprisa tous ceux qui s'offroient pour l'épouser, distribua son bien aux Pauvres, se fit Religieuse en 1695, & fonda le Couvent des Capucines. Simon de *Haro*, qui étoit venu d'Espagne avec la cappe & l'épée, fonda celui de la Conception. Dominique *Laurensana*, pauvre aussi à son arrivée, bâtit le fameux Couvent des Filles de l'Incarnation. Ensuite une Religieuse de ce Couvent fonda celui des Religieuses de Valvaneda. Jean Navarro *Prestana*, gagna tant de bien dans la profession de Maître Carossier, qu'il fit bâtir le Couvent de Saint Joseph de Gratias, & celui de la Conception, tous deux de Filles. Etienne de *Molina Moscbera*, après avoir bâti le Couvent des Carmelites, laissa encore en mourant cent mille piéces de huit. Dom Marc de *Guevara*, fit faire les Aqueducs de Mexico, dont les arcades sont en si grand nombre, dans l'espace d'une lieue, que la dépense doit en avoir été prodigieuse. En récompense, il obtint la Charge d'Alguasil Major, avec une Place dans le Chapitre pour lui & ses Descendans. J'omets une infinité d'autres exemples: mais on voit que tout ce qu'il y a de magnifique à Mexico, est l'ouvrage des Particuliers. *Carreri*, Tome 6. Chap. 4.

sommes tirées du Trésor, une taxe d'une demi-réale par tête, sur tous les Diocésains. Le Chœur est orné de quantité d'ouvrages de sculpture, en bois aromatiques, & de quatre Autels qui forment les coins du quarré, indépendamment du grand, dont la magnificence est surprenante. Plusieurs Chapelles, richement dorées, augmentent l'éclat du spectacle. Le Portail est somptueux: il est composé de trois portes; & l'Eglise en a cinq autres dans les côtés. Quelques-uns prétendent qu'elle fut commencée par Cortez, sur les débris du grand Temple des Mexiquains; mais d'autres prouvent, par d'anciennes peintures, que ce Temple étoit dans le lieu que le Collége de Saint Alfonse occupe aujourd'hui. Le Siége Archiepiscopal de Mexico a onze Suffragans; la Puebla de los Angeles, Mechoacan, Guaxacca, Guadalaxara, Guatimala, Yucatan, Nicaragua, Chiapa, Honduras, & Nueva Biscaya. On fait monter le revenu de ces onze Evêchés à plus d'un million deux mille piastres; & la dépense pour le Bâtiment de la Cathedrale de Mexico, jusqu'au tems de Carreri, à un million cinquante-deux mille.

Le Collége des Carmes Deschaux, qui se nomme *Saint Ange*, possède une des plus belles Bibliotheques de l'Amérique. Elle contient douze mille volumes. Le jardin, qui s'étend hors de la Ville dans une circonférence d'environ trois quarts de lieue, est arrosé par une grosse Rivière; ce qui le rend si fertile, que ses Arbres fruitiers rapportent plus de treize mille piastres au Couvent.

La Conception est un célèbre Couvent de Filles, dont le nombre n'est que d'environ quatre-vingt-cinq: mais elles ont plus de cent Domestiques à leur service; parce que dans la plûpart des Monastères de la Nouvelle Espagne, on ne vit point en Communauté. Chaque Religieuse reçoit, de la masse commune, de quoi fournir à son entretien, & peut avoir jusqu'à cinq ou six Servantes. Les Edifices & l'Eglise de cette Maison sont magnifiques. Le Couvent de l'Incarnation est d'une grandeur extraordinaire. Aussi contient-il cent Religieuses & plus de trois cens Domestiques du même sexe.

Carreri suit, dans ses descriptions, l'ordre de ses visites. Il vit le Trésor royal, qui est dans le Palais du Viceroi. Trois Officiers en ont la garde, sous les titres de *Contador*, ou Contrôleur, de Facteur & de Trésorier. L'argent qu'ils reçoivent, pour les droits du Roi & pour le cinquiéme de la marque, ou du contrôle des monnoyes, monte annuellement à 600000 marcs: mais il s'y commet beaucoup de fraude; & l'Essayeur ne fit pas difficulté d'avouer à Carreri, qu'en 1691, il en avoit marqué 800000 marcs. On frappe cet argent au coin de Sa Majesté lorsqu'on en a séparé l'or; c'est-à-dire, s'il s'en trouve 40 grains par marc, car autrement on ne croit pas qu'il vaille la peine de le séparer.

Le Canal de Xamaica est une promenade charmante, qu'on peut nommer le Pausylipe de Mexico. On s'y promene également sur l'eau, & sur ses bords. Quantité de petites Barques, remplies de Musiciens, font entendre des concerts de voix & d'instrumens. Les bords du Canal sont couverts de petites maisons & de cabarets d'Indiens, où l'on prend, pour rafraîchissemens, du chocolat, de l'atole & des tamales. L'atole est une liqueur

queur composée de blé d'Inde, dont Carreri se fit expliquer la préparation. Elle consiste, dit-il, à faire bouillir le maïz avec de la chaux; & lorsqu'il est reposé, à le broyer comme le cacao. On passe cette pâte, avec de l'eau, au travers d'un tamis. Il en sort une liqueur blanche & épaisse, qu'on fait un peu bouillir, & qui se boit, ou seule, en y mettant du sucre, ou mêlée de chocolat. Elle est assez nourrissante. De la même pâte, bien lavée, on fait des tamales, avec un mêlange de viande bien hachée, de sucre & d'épiceries. L'atole & les tamales sont d'un goût fort agréable.

Description de la Nouvelle Espagne.

L'Eglise de Saint François le Grand renferme le Tombeau de Fernand Cortez, Conquérant du Mexique. Son Portrait est à la droite de l'Autel, sous un dais; & près du même lieu, on montre un Tombeau, peu élevé, où l'on prétend que ses os furent apportés d'Espagne: mais Carreri ne le trouva pas digne d'un si grand Homme.

Le Collége de l'Amour-de-Dieu, est une sorte d'Hôpital, fondé par les Rois d'Espagne, avec 36000 piastres de revenu, pour la guérison des maux vénériens. On y enseigne d'ailleurs les Mathématiques. Dom Carlos de Syguenza y Gongora, revêtu alors du double emploi de Directeur & de Professeur, étoit un fort savant Homme, dont Carreri reçut quelques Antiquités Indiennes qu'il a fait graver dans sa Relation.

Dans l'Eglise de Saint Dominique on voit la Chapelle d'un Fils de l'Empereur Motezuma, & son Tombeau, avec l'inscription suivante: „ Dom „ Pierre Motezuma, Prince, Héritier de l'Empereur Motezuma, & Sei„ gneur de la plus grande partie de la Nouvelle Espagne ". L'Eglise est fort riche; & le Couvent, d'une si grande étendue, qu'il contient 130 Religieux, dans des dortoirs fort commodes. C'étoit un des descendans de Dom Pierre, qui remplissoit alors la dignité de Viceroi, sous le titre de *Comte de Motezuma*. Il perdit, pendant le séjour de Carreri à Mexico, l'Aînée de ses deux Filles, nommée *Donna Fausta Domenica*, qui mourut à l'âge de huit ans, & dont la mort fit hériter à sa Sœur un revenu de 40000 piastres. Carreri en prend occasion de nous donner la généalogie de cette Maison Royale. Entre les Femmes de l'Empereur Motezuma, il y en avoit une qui se nommoit *Miyahuaxochitl*, & qui étoit en même-tems sa Nièce, comme Fille d'*Ixtlicuechahuaque*, Frère de ce Prince. Il eut d'elle un Fils, qui fut nommé *Tlaca Huque Pantzin Tohualica Hua-catzin*, & qui reçut le baptême après la Conquête, sous le nom de *Dom Pierre*. Ce Fils épousa Donna Madelaine *Quayoubxocitl*, sa Cousine germaine, c'est-à-dire, Fille de *Tlaca Huc Pan*, troisième Frère de l'Empereur Motezuma; d'où vint Dom Diego Louis *Ihuil Temoctzin*, qui se maria en Espagne. De lui sont descendus les Comtes de Motezuma, Tula, &c, auxquels le Trésor Royal de Mexico paye tous les ans quatre mille piastres. Les Armes de cette Maison sont un Aigle, regardant le Soleil, les aîles éployées, & plusieurs figures des Indes à l'entour. Motezuma eut d'une autre Femme, nommée *Teitalco*, une Fille, qui prit au baptême le nom de *Donna Isabelle*, pour celui de *Tecuhichpotzin*, qu'elle avoit porté jusqu'alors. Elle eut pour premier Mari son Oncle *Cuitlahuatzin*, qui auroit dû succeder à Motezuma, si *Quauhtimoc* n'eût profité des troubles publics pour s'emparer du Trône. Son second

Ma-

Mari fut Guatimozin (*c*), après la mort duquel Fernand Cortez la fit épouser à *Grados*, qui n'en eut point d'Enfans. Elle se maria, pour la quatrième fois, avec Pierre Gallgo d'*Andrada*, d'où sont venus les *Andradas Motezumas*, qui ont leurs Etablissemens dans la Nouvelle Espagne; & pour la cinquième, avec Jean de *Cano*, d'où descendent les *Canos Motezumas*.

On passe sur quantité d'autres Couvens & d'Hôpitaux de Mexico que Carreri eut la curiosité de visiter, mais dans lesquels il n'observa rien qui merite la nôtre. Ce qu'il rapporte des Mines de Pachuca, & des Cous ou des Pyramides de Saint Jean Testiguacan, qui sont à peu de distance de cette Capitale, a déja trouvé place dans sa propre Relation (*d*), dont ces deux Articles ne pouvoient être détachés. Il fait après une bisarre peinture des Processions de la Nouvelle Espagne, qui ne donnent pas une honnête idée de la Religion des Habitans (*e*), au milieu de tant d'Eglises & de Prêtres.

Le Roi d'Espagne donne ordinairement, aux Vicerois, cent mille ducats à prendre sur les revenus de la Couronne, pendant la durée de leur Gouvernement, qui est ordinairement de cinq années. Mais la plûpart obtiennent, par les présens qu'ils font au Conseil des Indes, que leur Commission soit continuée jusqu'à dix ans; & la part qu'ils peuvent prendre au Commerce leur donne continuellement l'occasion d'acquérir d'immenses richesses; sans compter que les Gouverneurs particuliers des Audiences & des Villes étant dans leur dépendance, ils tirent des sommes considérables de ceux qu'ils nomment à ces Emplois (*f*), ou qu'ils se dispensent de révo-

(*c*) Cette remarque éclaircit le doute des Historiens sur cette Princesse, que les uns font Niéce de Motezuma, & confirme le sentiment de Solis, sur la distinction de Quauhtimoc & de Guatimozin.

(*d*) Tome XVI. de ce Recueil.

(*e*) Il suffira d'en rapporter quelques traits: Un jour, il en vit passer trois l'une après l'autre; celle des Frères de la Trinité; celle des Frères de Saint Gregoire, & celle des Frères de Saint François, qu'on appelle la *Procession Chinoise*, parce qu'elle est composée d'Indiens des Philippines. Chacun portoit ses Images, avec quantité de lumières, &c. lorsqu'elles furent arrivées au Palais, les Frères Chinois & ceux de la Trinité prirent querelle pour la presséance; & l'on se bâtit si vivement, qu'il y eut beaucoup de Blessés. Le jour du Vendredi Saint, Carreri vit passer une fameuse Procession, qui sortit de Saint François le Grand, avec l'Enseigne du saint Sépulcre. A huit heures du matin, on avoit entendu trois Trompettes, qui sonnoient des airs fort lugubres. Bientôt on vit marcher un grand nombre de Confrères, avec des cierges en main, & quantité de Pénitens, qui se donnoient la discipline. Ils étoient suivis d'une Compagnie de gens armés, quelques-uns à cheval, portant la Sentence, l'Ecriteau, la Robbe & les autres symboles de la Passion. Puis venoient plusieurs personnes, qui figuroient le bon & le mauvais Larron, Nôtre-Seigneur, la Sainte Vierge, Saint Jean, la Sainte Véronique, deux Prêtres Juifs montés sur des Mules, &c. Au retour, on représenta au naturel les trois chûtes de Nôtre-Seigneur, & d'autres spectacles. L'après-midi, les Indiens, les Négres & les Espagnols donnérent successivement de nouvelles scènes.

(*f*) Il y en a de si lucratifs, qu'en moins de deux ans ils rapportent deux cens mille écus à ceux qui les obtiennent. Il en est de cent mille & cinquante mille, de 40, de 30, de 20, de 10, de 6 & de 4. Ceux qui commencent par les petits, se mettent peu-à-peu, par leurs profits casuels & leurs épargnes, en état d'aspirer aux plus considérables. Lionnel Waffer, *ubi suprà*, pag. 351 & 352.

voquer à la fin du terme. Gage nomme un Viceroi, qui mettoit un million, chaque année, dans ses coffres (*g*), & qui exerça l'Administration pendant dix ans. Elle n'est pas si absolue, que le Conseil, qui est composé de deux Présidens, de six Assesseurs, & d'un Procureur du Roi, n'ait le pouvoir de s'opposer à tout ce qui blesse les Loix & le bien public: mais ces Officiers, qui ont un intérêt continuel à ménager leur Chef, n'usent de leur autorité que pour juger avec lui les Causes civiles & criminelles (*h*).

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Autres Villes de la Province de Mexico.

La Province de Mexico contient plusieurs autres Villes, dont la plûpart ont conservé les noms qu'elles portoient avant la Conquête, sur-tout celles qui environnent le Lac: mais, loin d'être aujourd'hui plus riches & plus peuplées, l'incroyable diminution des Indiens, par les travaux excessifs auxquels ils ont été forcés, en a fait autant de solitudes; & le plus grand nombre ne peut passer que pour de médiocres Bourgades, dont les Habitans suffisent à peine pour la culture des Terres voisines. *Tezcuco*, qu'on a représenté si grand & si florissant, ne contient pas à présent plus de cent Espagnols & de trois cens Indiens, dont les richesses viennent uniquement des fruits & des légumes qu'ils envoyent chaque jour à Mexico. *Tacuba* n'est plus aussi qu'un Bourg agréable. La *Piedad* en est un autre, que les Espagnols ont bâti assez réguliérement, au bout de la nouvelle Chaussée de ce nom, & qui s'est accru par la dévotion des Mexiquains pour une célèbre Image de la Vierge, à laquelle ils ne cessent point de porter de riches présens. *Tolaco*, est un Bourg situé vers le Midi, où il se fait un riche commerce de Jambons & de Porc salé. *Escapuzalco*, célèbre encore par le Palais de son ancien Cacique, n'est qu'un Village, & ne seroit rien, sans un Couvent de Dominiquains qui aide à le soutenir. En un mot, d'environ trente Villes, Bourgs ou Villages, qui restent autour du Lac, il n'y en a pas six qui contiennent plus de cinq cens Maisons. Gage assure que deux ans avant son départ de Mexico, un travail extraordinaire, pour faire un nouveau chemin au travers des Montagnes, avoit fait périr un million d'Indiens (*i*).

Description d'Acapulco.

Tous les Voyageurs, comptent dans la même Province, le fameux Port d'*Acapulco*, quoiqu'il soit à quatre-vingts lieues de la Capitale (*k*) sur le bord de la Mer du Sud, c'est-à-dire, à-peu-près au même éloignement de Mexico, que le Port de Vera-Cruz. On n'en trouve point d'autre raison, que sa dépendance immédiate du Viceroi de la Nouvelle Espagne, comme la plus importante Place de son Gouvernement, par l'avantage qu'elle a de servir d'entrée aux richesses des Indes Orientales & des Parties Méridionales de l'Amérique, qui viennent tous les ans à Mexico par les Vaisseaux des Philippines & du Perou. Cependant la description, que Carreri nous en donne, répond mal à cette grande idée.

ACA-

(*g*) Le Marquis de *Serralvo*. Ce fut lui qui envoya au Roi un Papegay de 1500000 livres, & plus d'un million aux Ministres, pour faire prolonger son Gouvernement. *Gage*, Part. 1. page 183.

(*h*) *Ibidem*, Correal, Voyageur Espagnol, rend le même témoignage dans un tems postérieur, *ubi suprà*, page 52.

(*i*) Part. 1. page 117.

(*k*) Il devroit appartenir naturellement à la Province de Guaxaca, ou à celle de Mechoacan, entre lesquelles il est situé.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

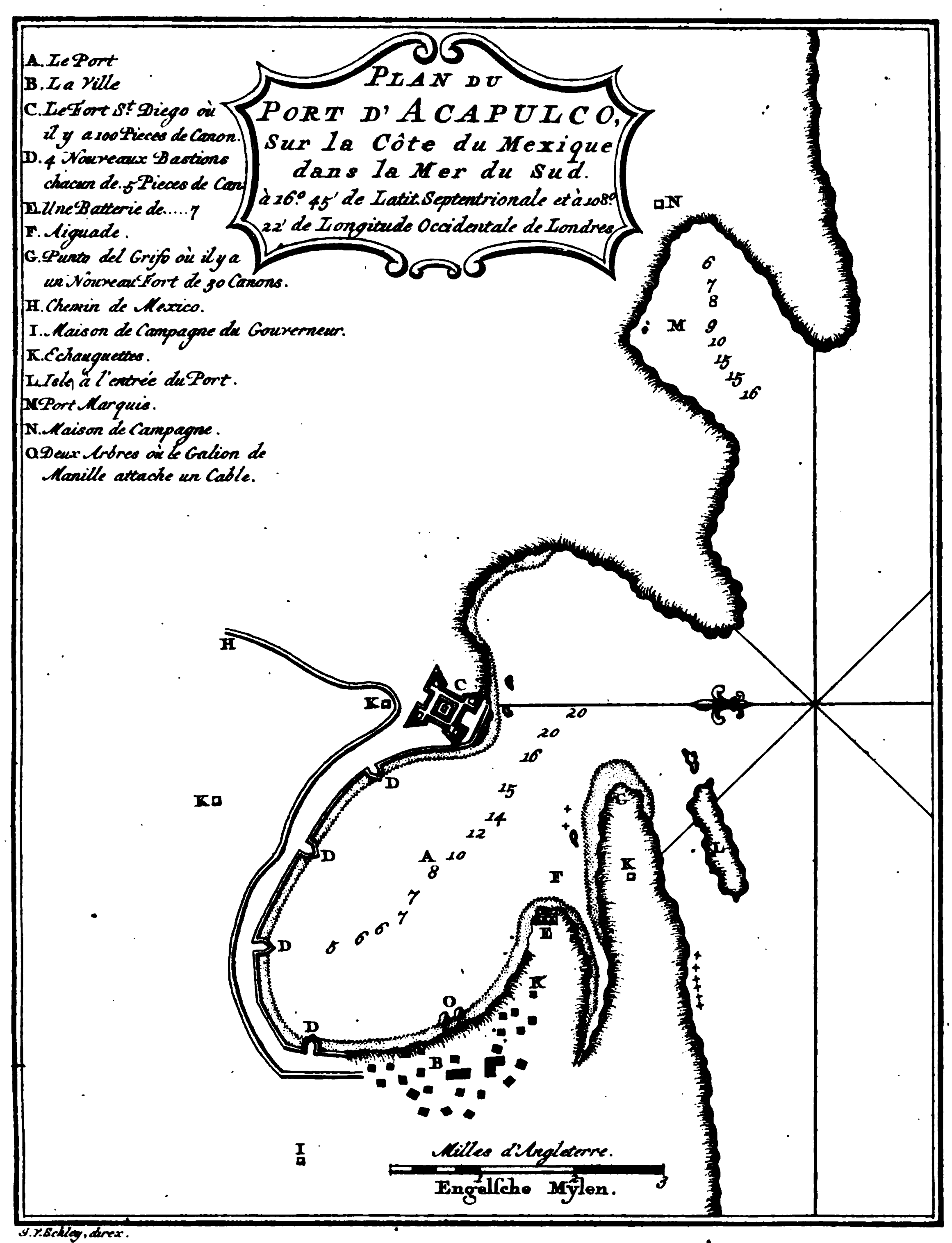
Acapulco, dit-il, mérite plutôt le nom d'un pauvre Village de Pêcheurs, que celui de première Foire de la Mer du Sud & d'Echelle de la Chine. Ses Maisons ne sont que de bois, de boue & de paille. Il est situé au dix-septième dégré de latitude, moins quelques minutes, & au deux cens soixante-quatorzième de longitude (*l*), au pié de plusieurs Montagnes fort hautes, qui le couvrent du côté de l'Est, mais qui exposent ses Habitans à de grandes maladies, depuis le mois de Novembre jusqu'à la fin de Mai. J'y arrivai au mois de Janvier, & j'y sentis la même chaleur que celle de la Canicule en Europe. Elle vient de ce qu'il n'y tombe aucune pluye pendant ces sept mois, & que le reste même de l'année il n'en tombe point assez pour y rafraîchir l'air. Cette mauvaise qualité du climat & la stérilité du terroir obligent de tirer d'assez loin toutes les provisions nécessaires à la Ville, & les y rendent par conséquent fort chères. On n'y sauroit vivre à moins d'une piastre par jour; & les logemens n'y sont pas moins incommodes par leur mal-propreté que par leur chaleur.

La Ville n'est habitée que par des Noirs & des Mulâtres. Il est rare qu'on y voye des Originaires du Pays, avec leur teint olivâtre; & les Marchands Espagnols se retirent dans d'autres lieux, lorsque le Commerce est fini avec les Vaisseaux des Philippines & ceux du Perou. Les Officiers du Roi, & le Gouverneur même du Château, prennent le même parti, pour ne pas demeurer exposés au mauvais air. Acapulco n'a de bon que son Port, dont le fond est égal, & dans lequel les Vaisseaux sont renfermés comme dans une cour, & amarrés aux arbres du rivage. On y entre par deux embouchures; l'une au Nord-Ouest, & l'autre au Sud-Est. Il est défendu par un Château, qui a 42 pièces de canon de fonte, & 60 Soldats de Garnison (*m*).

Cet-

(*l*) D'autres mettent dix-sept dégrés justes, & deux cens soixante-seize de longitude.

(*m*) Dampier, qui avoit visité ce Port avec beaucoup de soin, en fait la description suivante: Il est également large & commode. On rencontre à l'entrée une petite Isle basse, qui s'étend d'un demi mile & demi de l'Est à l'Ouest, & qui n'a pas plus d'un demi mile de largeur. Le Canal est bon de chaque côté, en prenant l'avantage du vent. On entre par un vent de mer, comme on sort par un vent de terre; & ces deux vents sont favorables tour-à-tour, l'un de jour & l'autre de nuit. Le Canal occidental est le plus étroit; mais il est si profond, qu'on ne peut y mouiller. C'est celui par lequel passent les Vaisseaux de Manille; au lieu que ceux de Lima prennent le Canal du Sud-Est. Le Port s'étend d'environ trois miles au Nord; ensuite, s'étrécissant beaucoup, il tourne à l'Ouest, & règne encore l'espace d'un mile. La Ville est au Nord-Ouest, à l'entrée de ce passage étroit. Elle est défendue, vers le rivage, par une plate-forme, montée de plusieurs pièces de canon. Sur la rive opposée, du côté de l'Est, on a bâti un Fort, qui n'a pas moins de 40 pièces de gros calibre. Les Vaisseaux passent ordinairement vers le fond du Havre, entre le canon du Fort & celui de la plate-forme. A une lieue d'Acapulco, à l'Est, on trouve un bon Havre, nommé *Port Marquis*. En côtoyant l'Ouest vers Acapulco, on découvre, à la distance d'environ douze lieues, une Montagne ronde, entre deux autres, dont la plus occidentale, qui est fort grosse & d'une hauteur extraordinaire, se termine par un double sommet de la forme de deux mammelles. Celle qui regarde l'Orient est plus haute & plus pointue que celle du milieu. Depuis la dernière de ces trois Montagnes, la terre s'allonge en panchant du côté de la Mer, & finit par une pointe haute & ronde. *Voyage autour du Monde, Tome.* 1. *Chap.* 9. Le Plan qu'on donne ici, avec les nouveaux Ouvrages, est tiré d'Anson.



GRONDTEKENING van den HAVEN van ACAPULCO, op de Kust van Mexico, in de Zuid-Zee, op 16° 45' Noorder Breedte, en 108°. 22' Westelyke Lengte van London.

Description de la Nouvelle Espagne.

Cette Place rapporte annuellement au Gouverneur, qui est aussi Alcalde Major, vingt mille piastres, & presqu'autant à ses principaux Officiers. Le Curé, qui n'a que 180 piastres du Roi, en gagne quelquefois dans une année jusqu'à 14000, parce qu'il fait payer fort cher la sépulture des Etrangers; non-seulement de ceux qui s'arrêtent dans la Ville, mais de ceux même qui meurent en Mer sur les Vaisseaux des Philippines & du Perou. Comme le Commerce y monte à plusieurs millions de piastres, chacun fait en peu de tems d'immenses profits suivant sa profession. Enfin, tout le monde y vit du Port. Les Vaisseaux du Perou, qui apportent des marchandises de contrebande, vont mouiller, pour les vendre, dans le Port Marquis, qui n'est qu'à deux lieues d'Acapulco. Malgré la stérilité des Montagnes voisines, on y trouve une grande abondance de Cerfs, de Lapins, & de plusieurs autres animaux, sur-tout des Perroquets, des Merles à longue queue, des Canards, & des Tourterelles plus petites que les nôtres, qui ont la pointe des aîles colorée, & qui volent jusques dans les maisons (*n*).

Mechoacan, II. Province de l'Audience de Mexico.

Mechoacan, seconde Province de la première Audience, au N. O. de Mexico, a 80 lieues de tour. C'est un Pays fertile en soye, en miel, en soufre, en cuirs, en indigo, en laine, en coton, en cacao, en vanille, en fruits, en cire, en mines d'argent & de cuivre. On y excelle d'ailleurs à fabriquer ces ouvrages & ces étoffes de plumes, dont l'invention est particulièrement aux Mexiquains, & que tous les Voyageurs ne se lassent point de vanter. Le langage de cette Province est le plus élegant de la Nouvelle Espagne; & ses Habitans l'emportent sur le commun des Indiens, par la taille & la force, autant que par l'esprit & l'adresse. Elle s'étend jusqu'à la Mer du Sud, par quelques Villes qu'elle a sur ses bords, telles que *Sacatula* & *Colima*; sans compter deux fort bons Ports, qui se nomment *Saint-Antoine* & *Sant-Jago* ou *Saint Jacques*. Sa Capitale, qui portoit autrefois le nom de *Mechoacan*, a reçu des Espagnols celui de *Valladolid*. C'est un riche Evêché. *Pascuar*, *Saint Miguel* & *Saint Philippe* sont trois autres Villes bien peuplées, & situées fort avantageusement dans les terres.

Panuco, III. Province.

La troisiéme Province est celle de *Panuco*. Elle tire ce nom d'une ancien-

(*n*) La route, d'Acapulco à la Capitale de la Nouvelle Espagne, est dans le Tome XVI. de ce Recueil, mais un peu allongée, avec des circonstances qui n'ont pas permis de la détacher de la Relation de Carreri. Il suffira de rassembler ici les noms de lieux & leur distance. Le premier jour, il fit trois lieues jusqu'à *Attaxo*, & trois d'Attaxo à *Lexido*. Le second jour, quatre lieues jusqu'à *los Arroyos*, & quatre ensuite jusqu'à *los Posuelos*. Le troisiéme, six lieues jusqu'à *Caccavotal*. Le quatrième, quatre lieues jusqu'à *los Caminos*, & quatre autres jusqu'à *Accaguisotta*. Le cinquième, quatre lieues jusqu'à *Trapiche de Massatlan*, & deux de-là jusqu'à *las Pataquillas*. Le sixième, deux lieues jusqu'à *Cilpancingo*, & deux jusqu'à *Zumpango*, dans la Vallée que les Espagnols nomment *Canada*. Le septième, onze lieues jusqu'à *Nopalillo*, dans la Vallée *del Carizal*. Le huitième, quatre lieues jusqu'à *Rancho de Palula*, & trois autres jusqu'à *Pueblo-nuevo*. Le neuvième, douze lieues jusqu'à *Amacusac*. Le dixième, trois lieues jusqu'à *Alpugleco*. Le onzième, une lieue jusqu'à *Cucibepeque*, & quatre jusqu'à *Cornavacca*, Capitale d'une Prévôté de ce nom, qui appartient au Marquisat del Valle. Le douzième, une demie lieue jusqu'à *Taltenango*, une lieue jusqu'à *Guisilac*, & sept jusqu'à *Saint Augustin de las Cuevas*. Le treizième, trois jusqu'à la Chaussée du Lac de Mexico. *Voyages de Gemelli Carreri, Tome VI. Chap. 2.*

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

cienne Ville Indienne, qui le conserve encore, quoique les Espagnols aïent voulu lui faire prendre celui de *San-Stilvara del Puerto*, en lui donnant le titre de Capitale de la Province. Sa situation est à deux cens soixante-dix-sept dégrés de longitude, & trente dégrés vingt-quatre minutes de latitude du Nord, sur une belle Rivière, qui se nomme aussi *Panuco*, & qui va se jetter dans le Golfe du Mexique, dont la Ville est éloignée de quelques lieues. *Tampice*, *Saint Jacques de los Valles*, & quelques autres Places du même Pays, méritent à peine le nom de Villes.

Tlascala, IV. Province.

TLASCALA, Province célèbre dans les Annales de la Nouvelle Espagne, par les services que Cortez reçut de ses Habitans, s'étend fort loin dans les terres; c'est-à-dire, qu'étant bordée au Nord-Est par le Golfe du Mexique, elle court jusqu'au Mechoacan, & jusqu'aux Montagnes qui environnent le Lac de Mexico. Ses principales Places sont *la Puebla de los Angeles*, qui a dérobbé le titre de Capitale à l'ancienne Ville de Tlascala, *Cholula*, *Tlascala*, *Goacocingo*, *Segura de la Frontera*, *Tepeaca*, *Xalappa*, & *Vera-Cruz*, principal Port de la Nouvelle Espagne, sur le Golfe du Mexique.

ANGELES est devenue une Ville considérable, depuis que le Siège Episcopal y a été transferé de Tlascala. Elle est située à 25 lieues de Mexico, & trois lieues de Tlascala, dans une agréable Vallée, éloignée, d'environ dix lieues, d'une fort haute Montagne qui est toûjours couverte de nege (*o*). Tous les Edifices en sont de pierre, & ne le cèdent pas à ceux de Mexico: mais, en 1697, tems de sa dernière description (*p*), ses rues, quoique droites & fort propres, n'étoient point encore pavées. Elles se croisent les unes les autres, vers les quatre Vents principaux. La grande Place est fermée de trois côtés par des portiques uniformes, sous lesquels on voit de riches boutiques. La quatrième face est remplie par l'Eglise Cathedrale, qui offre un Portail magnifique & des Tours fort élevées. On doit juger de sa splendeur par les revenus du Clergé, qui produisent à l'Evêque 80000 piastres; 5000 à chacun des dix Chanoines, 14000 au Doyen, 8000 au Chantre, 7000 à l'Ecolâtre, & presque autant à l'Archidiacre & au Tréforier. La Ville a plusieurs Paroisses, & quantité de Couvens & d'Eglises, dont Carreri rapporte les noms (*q*). On ne comptoit, du tems de Gage, que dix mille Habitans dans cette Ville: mais le nombre en est fort augmenté, depuis la dernière inondation de Mexico; & cette raison explique en même-tems la diminution extraordinaire des Habitans de la Capitale. L'air d'Angeles est d'une pureté qui rend les maladies fort rares. On y fait des Draps qui ne sont pas moins estimés que ceux de Ségovie, d'excellens Chapeaux, & des Verres, dont le Commerce est d'autant plus considerable, que c'est la seule Verrerie de cette Contrée. Mais rien ne sert tant à l'enrichir que sa Monnoye, où l'on fabrique

(*o*) Elle fut bâtie en 1530, sur les ruines d'une Ville Indienne, nommée *Cuetlaxcoapan*, par l'ordre de Dom Antoine de *Mendoza*, Viceroi de la Nouvelle Espagne, *ubi suprà*, page 89.

(*p*) Par Carreri.

(*q*) Tome 6. page 240. & précédentes. Voyez son Journal au Tome XVI. de ce Recueil.

que la moitié de l'argent qui fort des Mines de *Zacatecas*, comme l'autre moitié fe fabrique à Mexico. Le terroir eft fertile en toutes fortes de grains, en légumes, en cannes de fucre; & la campagne eft remplie de belles Fermes, entre lefquelles Gage vante celle de fon Ordre, où l'on entretient plus de deux cens Négres, de l'un & de l'autre fexe, fans comprendre leurs Enfans dans ce nombre.

Tlascala eft fituée fur le bord d'une Rivière qui fort d'une Montagne nommée *Atlancatepeque*, & qui, arrofant la plus grande partie de la Province, va fe jetter dans le Golfe par Zacatulan. Les Indiens de la Ville obtinrent de Charles-Quint, après la Conquête, une exemption perpétuelle de toutes fortes d'impôts & de tributs: mais, quoique cette faveur eût dû fervir à la rendre long-tems floriffante, il paroît que rien n'a pu l'emporter fur les incommodités de fa fituation. Elle a néanmoins quatre belles rues, qui fe nomment encore *Tepetiepaque*, *Ocotelulco*, *Tizatlan*, & *Quiahuitzlan*. La première eft fur un côteau, éloignée d'une demie lieue de la Rivière; une autre eft fur le revers d'une feconde hauteur, & defcend jufqu'au bord de l'eau. Cette feconde rue étoit anciennement fort habitée. On y voyoit une grande Place, qui fervoit de Marché, fous le nom de *Tianguitzli*. La troifième & la quatrième font dans la Vallée. Tous les anciens Bâtimens ont été changés fous la domination des Efpagnols. L'Hôtel de Ville & d'autres Edifices publics font dans la Plaine, fur le bord même de la Rivière. On voit encore, à Tlafcala, des Orfévres, des Plumaffiers, & fur-tout des Potiers, qui font d'auffi belle Terre qu'il s'en faffe en Efpagne; mais tous Indiens, qui ne fe fentent plus de l'ancienne nobleffe de leur Nation. On parle, dans cette Ville, trois langues différentes: l'une qu'on nomme *Nahuahl*, langue des Empereurs & des Courtifans, qui eft encore aujourd'hui celle des principaux Indiens; la feconde, nommée *Otoncir*, qni eft le langage commun; & le *Pinomer*, qui étoit particuliérement en ufage dans la République de Tlafcala, mais qui, paffant pour la plus groffière, ne s'eft confervée que dans une feule rue d'Artifans. Au refte, on a trouvé, par d'exactes obfervations, que cette République, fi formidable & fi vantée, ne comprenoit que vingt-huit Bourgades, où l'on comptoit environ cent cinquante mille Chefs de famille. Ocotelulco & Tizatlan font à préfent les deux rues les plus habitées. Il y a dans la première un Couvent de Francifcains, & deux Chapelles dans celles de Tepetiepaque & de Quiahuitzlan. Les Habitans font un mêlange d'Efpagnols & d'Indiens, qui mènent une vie affez douce, parce que les Campagnes voifines leur fourniffent du blé & des fruits, & que l'herbe croiffant dans les Bois entre les plus grands arbres, ils y élèvent des Beftiaux à peu de fraix. Gage apprit que la première caufe de la décadence de Tlafcala fut la rigueur des Officiers Efpagnols, qui, fous prétexte que cette Ville étoit exempte de tribut, employoient le Peuple à toute forte de travaux, fans aucun falaire. Quarante ans après, Carreri voulut voir auffi les reftes d'une République, qui avoit réfifté de tout tems aux armes de l'Empire Mexiquain, & qui avoit aidé Cortez à le détruire. En venant de Mexico, il avoit paffé par *Mexicalfingo*, qui n'eft aujourd'hui qu'un Village; par *Iztacpalapa* & *Chalco*, qui ne foutiennent pas mieux leur ancienne réputation; par *Cordova*, *Rio*

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Frio, *Tesmolucca* & *San-Martino*, qui ne sont que des Hameaux ou de mauvaises Hôtelleries. Il ne lui restoit que trois lieues, qu'il fit par des Plaines marécageuses; & passant la Rivière à gué, il entra dans une Ville qu'il ne trouva pas différente d'un Village. Le Couvent des Cordeliers, & la figure du Vaisseau, qui apporta Cortez à la Vera-Cruz, gravée sur les murs de l'Eglise Paroissiale, furent les seuls objets qui lui parurent dignes de son attention. *Cholula*, que sa curiosité lui fit aussi visiter, entre Tlascala & Puebla de los Angeles, a du moins l'avantage d'être rempli de beaux Jardins; & quoiqu'il ne mérite pas non plus le nom de Ville, il est habité par quantité de riches Marchands. On voit, au centre de cette Place, une ancienne Pyramide, dont le sommet étoit alors la retraite d'un Hermite (*r*).

GUACOCINGO, qui est un peu au Nord, entre Tlascala & les Montagnes qui séparent cette Province de celle de Mexico, est peuplé d'environ cinq cens Indiens & cent Espagnols. Cette Ville jouit de presqu'autant de privilèges que Tlascala, parce qu'elle joignit aussi ses forces à celles des premiers Conquérans.

SEGURA DE LA FRONTERA, qui fut bâtie par Cortez, pour faciliter aux Espagnols le passage de Vera-Cruz à Mexico, est dans une situation fort avantageuse, un peu au Sud-Ouest de Tlascala. La Plaine, qu'elle commande par son élévation, produit en abondance toute sorte de vivres & de fruits. On compte, dans ses murs, mille Habitans, Espagnols & Indiens.

TEPEACA & *Culhua*, sont deux anciennes Bourgades, qui subsistent avec peu de changement, parce qu'elles n'ont que des Indiens pour Habitans.

XALAPPA, dernière Place de la Province du côté de Vera-Cruz (*s*), dont elle n'est éloignée que de cinq ou six lieues, est une Ville Episcopale, qui n'a pas plus de deux mille Habitans. Son Siège est un démembrement de los Angeles; mais il ne laisse pas de valoir dix mille ducats, parce qu'il est situé dans un canton également fertile en froment, en maïz, en cochenille & en sucre. Cette Ville est environnée de plusieurs Bourgades, où l'on élève un grand nombre de Mules & de Bestiaux, qui servent aussi à l'enrichir.

VERA-CRUZ ou *Saint-Jean d'Ulua*, Port moins célèbre par sa beauté que par son Commerce, n'est pas la première Ville du même nom, que Cortez bâtit en arrivant sur cette Côte. Elle fut fondée après la Conquête, à six lieues de la première, dont les débris subsistent encore, avec un fort petit nombre d'Habitans. L'ancien Port étoit si dangereux par la violence des vents du Nord, que les Espagnols prirent le parti de transporter un Etablissement de cette importance vis-à-vis de l'Isle d'Ulua, où la Rade est plus sûre, & défendue d'ailleurs par quelques Forts. On y comptoit, du tems de Gage, environ trois mille Habitans, parmi lesquels il s'en trouvoit plusieurs qu'on estimoit riches de trois & quatre cens mille ducats. Mais tous les

(*r*) Carreri, *Tome 6. pages* 224 & *suivantes*.

(*s*) Gage, *ubi suprà*, Carreri prit un autre chemin, sur lequel il rencontra quelques autres Places. Voyez son Journal.

les Edifices, sans excepter les Couvens & les Eglises, étoient de bois; & la principale force de la Ville consistoit, dit-il, en ce que l'entrée du Havre étoit très difficile. On a vu, dans le Journal de Carreri, l'état où il trouva cette Place en 1697. Il reste à la représenter telle qu'elle est aujourd'hui, sur les Mémoires d'un Voyageur Anglois, qui paroît avoir apporté beaucoup d'exactitude à ses observations.

Description de la Nouvelle Espagne.

L'ancienne Vera-Cruz, qui dans son origine avoit été nommée aussi *Villa ricca*, & qu'on appelle aujourd'hui plus ordinairement *Vera-Cruz vieja*, pour la distinguer de la *Nouvelle*, est située dans une grande Plaine. Elle a d'un côté la Rivière, & de l'autre des Campagnes couvertes de sable, que la violence du vent y pousse des bords de la Mer. Ainsi le terroir est fort inculte aux environs. Entre la Mer & la Ville est une espèce de Bruière, remplie de Daims rouges. La Rivière coule au Sud; & pendant une partie de l'année, elle est presque sans eau; mais elle est assez forte, en hiver, pour recevoir toute sorte de Vaisseaux.

La Ville contient encore quatre ou cinq cens Maisons. Une grande Place, qui en fait le centre, offre quelques arbres d'une prodigieuse grandeur. L'air est si mal sain, dans l'intérieur des murs, que les Femmes quittent toûjours la Ville dans le tems de leurs couches, parce que ni elles, ni les Enfans qu'elles mettent au monde, ne peuvent résister alors à l'infection; &, par un usage extrêmement singulier, on fait passer le matin, dans toutes les Rues, des Troupes de Bestiaux fort nombreuses, pour leur faire emporter les pernicieuses vapeurs qu'on croit sorties de la terre.

Villa ricca, ou la vieille Vera-Cruz, étant dans cette Mer le Port le plus voisin de Mexico, qui n'en est éloigné que de soixante lieues d'Espagne (*t*), on a continué fort long-tems d'y décharger les Vaisseaux. Ensuite les dangers du Port ont fait penser à choisir un autre lieu. Avant qu'on se fût déterminé à ce changement, les plus riches Négocians ne venoient, à l'ancienne Ville, que dans le tems où les Flottes arrivoient d'Espagne. Ils faisoient leur séjour habituel à Xalappa, Ville située à seize miles de la Mer, sur le chemin de Mexico; mais comme ils avoient besoin, à cette distance, de quatre ou cinq mois pour décharger les Vaisseaux, & pour transporter les marchandises, une incommodité, si nuisible au Commerce, le fit penser à prendre un lieu nommé *Buytron* (*v*), situé dix-sept ou

(*t*) La plûpart des Voyageurs disent 80 lieues.

(*v*) Il s'est glissé beaucoup d'erreurs, dans la Géographie, sur la situation de cette fameuse Place. Quelques-uns la mettent au dix-huitième dégré de latitude du Nord, & d'autres au dix-huitième trente minutes. La Carte de *Popple* marque dix-huit dégrés quarante-huit minutes. *Hawkings* veut dix-neuf dégrés. Mais, suivant les observations de *Caranza*, Pilote de la Flotte en 1718, Vera-Cruz est au dix-neuvième dégré dix minutes; & suivant celles du célèbre *Halley*, qui sont postérieures, à dix-neuf dégrés douze minutes. Quantité de Cartes ont commis une faute beaucoup moins excusable, en confondant l'ancienne & la nouvelle Vera-Cruz. Dans l'Atlas maritime, & dans la Carte de Popple, l'Isle de Saint-Jean d'Ulua est placée, avec son Château, vis-à-vis de l'ancienne Ville; & l'Isle des Sacrifices, qui n'est qu'à deux miles de celle d'Ulua & à un mile de la Côte, est reculée de quarante miles, & séparée de la Côte d'environ trente miles. Quoique l'Auteur du *Géographe complet* distingue par leurs noms Vera-Cruz & Saint-

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

ou dix-huit miles plus bas sur la même Côte, vis-à-vis de l'Isle Saint-Jean d'Ulua, qui n'est guères à plus de huit cens pas du rivage. Outre la défense que le Port y reçoit de cette Isle, contre la fureur des vents du Nord, on trouva qu'il n'y falloit que six semaines pour décharger les Vaisseaux; & ces deux avantages firent prendre la résolution d'y bâtir une Ville, qui est aujourd'hui Vera-Cruz.

En approchant de l'Isle d'Ulua, qui est à l'entrée du Port, ou plutôt qui sert à le former, sa situation fait juger qu'il seroit dangereux d'y vouloir entrer dans l'obscurité. On découvre, à fleur d'eau, quantité de petites Roches, qui n'ont au dehors que la grosseur d'un tonneau. L'Isle n'est elle même qu'un Rocher fort bas, qui n'a que la longueur d'un trait de fléche dans toutes ses dimensions. Ces défenses naturelles font la force de la Ville. Cependant l'Isle d'Ulua contient un Château quarré, qui en couvre presque toute la surface. Il est bien bâti, & gardé par quelques Soldats, avec quatre-vingt-cinq pièces de Canon & quatre Mortiers. Les Espagnols confessent qu'il doit son origine à la crainte qu'ils eurent, en 1568, d'un Capitaine Anglois nommé *Hawkings*; & Tomson nous apprend, en effet, dans la Relation de ses Voyages, qu'en 1556 il ne trouva dans l'Isle qu'une petite Maison, avec une Chapelle. Seulement, du côté qui fait face à la Terre, on avoit construit un Quai de grosses pierres, en forme de mur épais, pour se dispenser d'y entretenir, comme on l'avoit fait long-tems, vingt Négres des plus vigoureux, qui réparoient continuellement les bréches que la Mer & le mauvais tems faisoient à l'Isle. Dans ce mur, ou dans ce Quai, on avoit entremêlé des barres de fer, avec de gros anneaux, auxquels les Vaisseaux étoient attachés par des chaînes; de sorte qu'ils étoient si près de l'Isle, que les Mariniers pouvoient sauter du Pont sur le Quai. Il avoit été commencé par le Viceroi Dom Antoine de Mendoza, qui avoit fait construire deux Boulevards aux extrêmités. Hawkes, qui fit un Voyage dans le Golfe en 1572, rapporte qu'on s'occupoit alors à bâtir le Château; & Philips rend témoignage qu'il étoit fini en 1582. C'est donc cette Isle, qui défend les Vaisseaux contre les vents du Nord, dont la violence est extrême sur cette Côte. On n'oseroit mouiller au milieu du Port même, ni dans un autre lieu qu'à l'abri du roc d'Ulua. A peine y est-on en sûreté avec le secours des ancres & l'appui des anneaux qui sont aux murs du Château. Il arrive quelquefois que la force du vent rompt tous les liens, arrache les Vaisseaux & les précipite contre les autres Rochers, ou les pousse dans l'Océan. Ces vents furieux ont quelquefois emporté des Vaisseaux & des Maisons, bien loin dans les terres. Ils causent les mêmes ravages dans toutes les parties du Golfe. Une tempête en fait souvent traverser toute l'étendue au Navire le plus pésant (*x*). Depuis le mois de Mars jusqu'au mois de Septembre, les vents de bise y soufflent entre le Nord-Est & le

Saint-Jean d'Ulua, il semble néanmoins qu'en mettant le Château à Vera-Crux, il confond mal-à-propos ces deux lieux.

(*x*) Hawkes rapporte qu'ayant vu nager quantité d'arbres vers le rivage de Vera-Cruz, on l'assura qu'ils y avoient été poussés par quelque orage, de la Floride, qui en est à trois cens lieues; & Gage raconte qu'étant à Vera-Cruz en 1625, il fut témoin des horribles effets d'un ouragan, qui renversa la plus grande partie des maisons, *ubi suprà*, Part. 1. Chap. 8.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

le Sud-Est: mais, depuis Septembre jusqu'au mois de Mars, c'est le vent du Nord qui règne, & qui produit d'affreux orages, sur-tout aux mois de Novembre, de Décembre & de Janvier. Cependant il y a des intervalles de beau tems, sans quoi l'on n'ôseroit entreprendre de naviguer dans cette Mer. Les Marées mêmes & les Courans y ont peu de régularité. En général le vent du Nord fait remonter les flots vers les Côtes; ce qui rend l'eau beaucoup plus haute alors le long du rivage.

Le Port de Vera-Cruz ne peut contenir à l'aise plus de trente ou trente-cinq Vaisseaux. On y entre par deux Canaux, l'un au Nord, l'autre au Sud. Outre l'Isle de Saint-Jean d'Ulua, il en renferme trois ou quatre petites, que les Espagnols nomment *Cayos*, & les Anglois *Keys*, ou *Clés*. A deux miles, au Sud, est celle *des Sacrifices*, où Grijalva & Fernand Cortez abordèrent, & dans laquelle ils trouvèrent des figures affreuses, des papiers ensanglantés, & des restes de Victimes humaines. On découvre à peu de distance, en venant du Nord, les Isles de *Gallega*, d'*Anagada*, & quelques autres.

La figure de Vera-Cruz est ovale, mais plus large dans la partie du Sud-Est que dans celle du Nord-Ouest. Sa longueur est d'un demi-mile, & sa largeur, de la moitié. Les rues sont droites, & les Maisons régulières, quoique la plûpart des Edifices soyent de bois, jusqu'aux Eglises; ce qui a produit souvent des incendies terribles, qui n'ont point empêché qu'on ne les ait rebâtis de la même matière. Au Sud-Est coule une Rivière, qui prenant sa source au Sud, descend vers le Nord, fort près de la Ville, & de-là se jette dans la Mer, au Nord-Est, par deux Bras qui forment une petite Isle à son embouchure. La Ville est située dans une Plaine sabloneuse & stérile, environnée de Montagnes, au-delà desquelles on trouve des Bois remplis de Bêtes sauvages, & des Prairies pleines de Bestiaux. Du côté du Sud sont de grands Marais, qui contribuent beaucoup à rendre l'air mal sain. Le vent du Nord pousse, comme à Villa-ricca, tant de sable du bord de la Mer, que les murs de la Ville en sont presqu'entiérement couverts. Les Eglises sont fort ornées d'argenterie, & les Maisons, de porcelaine & de meubles de la Chine. Il y a peu de Noblesse à Vera-Cruz; mais les Négocians y sont si riches, qu'il y a peu de Villes aussi opulentes dans l'Univers. Le nombre des Espagnols ne passe pas trois mille, la plûpart Mulâtres, quoiqu'ils affectent de se nommer Blancs, autant parce qu'ils se croyent honorés de ce titre, que pour se distinguer des Indiens & des Esclaves Négres. On ne passe point pour un Homme de considération parmi eux, lorsqu'on n'est pas riche de cinq ou six cens mille piastres. Leur sobrieté va si loin, qu'ils se nourrissent presqu'uniquement de chocolat & de confitures. Les Hommes sont fiers; & les Femmes vivent retirées dans leurs appartemens d'en-haut, pour éviter la vue des Etrangers, qu'elles verroient néanmoins volontiers, si leurs Maris leur en laissoient la liberté. Si elles sortent quelquefois, c'est dans une voiture; & celles, qui n'en ont point, sont couvertes d'une grande mante de soye, qui leur pend de la tête jusqu'aux piés, avec une petite ouverture du côté droit, pour les aider à se conduire. Dans l'intérieur des Maisons, elles ne portent, sur leur chemise, qu'un petit corset de soye, lacé d'un trait d'or ou d'argent; &

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

& pour toute coeffure, leurs cheveux font noués d'un ruban fur la tête. Avec un habillement fi fimple, elles ne laiffent pas d'avoir une chaîne d'or, autour du cou, des braffelets du même métal aux poignets, & des émeraudes fort précieufes aux oreilles. Les Hommes entendent fort bien le Commerce; mais leur indolence naturelle leur donne de l'averfion pour le travail. On leur voit fans ceffe des Chapelets & des Reliquaires aux bras & au cou. Toutes leurs Maifons font remplies de Statues & d'Images de Saints (y).

L'Air eft auffi chaud que mal fain, à Vera-Cruz, dans toutes fortes de vents, excepté celui du Nord, qui fouffle ordinairement une fois tous les huit ou quinze jours, & qui dure l'efpace de vingt ou vingt-quatre heures. Il eft alors fi violent, qu'on ne peut pas fortir d'un Vaiffeau pour aller au rivage; & le froid qu'il porte avec lui eft très perçant. Le tems, où l'air eft le plus mal fain, eft depuis le mois d'Avril jufqu'au mois de Novembre, parce qu'alors les pluyes font continuelles. Depuis Novembre jufqu'au mois d'Avril, le vent & le Soleil, qui fe tempèrent mutuellement, rendent le Pays fort agréable. Ce climat chaud & mal fain règne dans l'efpace de quarante ou quarante-cinq miles vers Mexico; après quoi l'on fe trouve dans un air plus temperé. Les fruits, quoiqu'excellens, y caufent des flux dangereux; parce que tout le monde en mange avec excès, & qu'enfuite on boit trop avidement de l'eau. La plûpart des Vaiffeaux étrangers perdent ainfi, dans le Port de Vera-Cruz, une partie de leurs Equipages; mais les Habitans mêmes ne tirent, là-deffus, aucun avantage de l'expérience. On découvre de la Ville deux Montagnes couvertes de nege, dont le fommet eft caché dans les nues, & qu'on voit diftinctement dans un tems clair, quoiqu'elles foyent à plus de quarante miles fur la route de Mexico. C'eft-là que commence proprement la différence du climat.

Vera-Cruz eft non-feulement le principal, mais, à parler proprement, l'unique Port de la Nouvelle Efpagne dans le Golfe. Les Efpagnols, & peût-être le Monde entier, n'ont point de lieu dont le Commerce ait tant d'étendue. C'eft-là que fe rendent toutes les richeffes des Indes Orientales par les Vaiffeaux qui arrivent des Philippines au Port d'Acapulco. C'eft le centre naturel de toutes celles de l'Amérique; & la Flotte y apporte annuellement, de la Vieille Efpagne, des marchandifes d'une immenfe valeur. Le Commerce de Vera-Cruz, avec Mexico; & par Mexico, avec les Indes Orientales; avec le Perou, par Porto-Bello; avec toutes les Ifles de la Mer du Nord, par Carthagene; avec Zapotecas, Saint-Alphonfe & Guaxaca, par la Rivière d'Alvarado; avec Tabafco, los Zoques & Chiapa dos Indos, par la Rivière de Grijalva; enfin, celui de la Vieille Efpagne, de Cuba, de l'Efpagnole, de l'Yucatan, &c. rendent cette petite Ville fi riche, qu'elle peut paffer pour le centre de tous les tréfors & de toutes les commodités des deux Indes. Comme le mauvais air caufe le petit nombre de fes Habitans, leur petit nombre fait auffi qu'ils font extrêmement riches, & qu'ils le feroient encore plus, s'ils n'avoient pas fouffert des pertes irréparables

(y) Carreri nomme un Efpagnol dont la dévotion lui avoit fait raffembler tous les Saints du Calendrier.

parables, par le feu. Les marchandises, qui viennent de l'Europe, sont transportées de Vera-Cruz à Mexico, Xalippa, Puebla de los Angeles, Zacatecas, San-Martino, & d'autres lieux, sur le dos des Chevaux & des Mulets, ou sur des Chariots traînés par des Bœufs. La Foire ressemble à celle de Porto-Bello, mais elle dure plus long-tems; car le départ de la Flotte, quoique fixé au mois de Mai, est quelquefois différé jusqu'au mois d'Août. On n'embarque l'or & l'argent, que peu de jours avant qu'on mette à la voile. Autrefois le Trésor royal étoit envoyé de Mexico, pour attendre, à Vera-Cruz, l'arrivée de la Flotte: mais depuis que cette Place fut surprise & pillée, en 1683, par les Boucanniers (z), il s'arrête à Puebla de los Angeles, où il demeure jusqu'à l'arrivée des Vaisseaux; & sur l'avis qu'on reçoit de Vera-Cruz, on l'y transporte pour l'embarquer sur le champ.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Guaxaca; V. Province.

La cinquième Province de l'Audience de Mexico est située au Sud-Est, & porte le nom de *Guaxaca*, qu'elle tire de sa Capitale. Elle contient quelques autres Villes, dont les principales sont, *Antequera*, *Nixapa*, *San-Jago*, *Aguatulca* ou *Guatulco*, *Tuculula*, *Capalita* & *Tecoantepeque*. Le Pays est extrêmement fertile en Froment, en Maïz, en Cochenille & en Cacao. Quelques Ports, qu'il a sur la Mer du Sud, le mettent en Commerce avec le Perou. Il s'y trouve d'ailleurs des Mines d'or, d'argent & de crystal.

Plusieurs Géographes, qui n'ont pas consulté les Voyageurs, nomment Antequera pour la Capitale de cette Province: mais sur quelque autorité qu'ils se fondent, ils n'en trouveront point de comparable à celle de Gage, qui désigne Guaxaca, & qui n'en parle que sur le témoignage de ses propres yeux, après avoir visité ces deux Places & la plûpart des autres Villes du Pays. Cette raison fera trouver ici beaucoup d'utilité à suivre son Journal.

Route de Thomas Gage.

Il partit de Mexico, vers le milieu de Février, en se détournant un peu du chemin ordinaire, pour se dérobber à quelques Importuns qui vouloient s'opposer à son Voyage. Il étoit à cheval, avec deux ou trois Amis. Ses deux premières marches, qu'il fit pendant les deux nuits suivantes, le conduisirent à la petite Ville d'*Atlizco*, située dans une Vallée de sept lieues de tour, qui porte le même nom, & qui est si fertile en Froment, que Mexico & plusieurs Villes voisines en tirent leur subsistance. On y voit quantité de riches Bourgs, Espagnols & Indiens. De-là, commençant à marcher de jour, il arriva dans une autre Vallée, qui se nomme *Saint-Paul*, & qui, sans être si grande que celle d'Atlizco, est plus riche encore, parce qu'on y recueille, chaque année, une double moisson de Froment. On le seme, la première fois, dans la saison ordinaire des pluyes; & la seconde fois, en Eté, lorsque la première moisson est recueillie. Les pluyes cessant alors, on employe, pour arroser la Vallée, un grand nombre de ruisseaux qui tombent des Montagnes dont elle est environnée, & qu'on a trouvé l'art de conduire & de retirer par de petits Canaux. Les Fermiers

(z) Elle a essuyé la même disgrace en 1712; & depuis ce tems-là les Espagnols ont bâti, sur la Côte, des Tours fort élevées, où ils entretiennent continuellement des Sentinelles, qui les garantissent de ces terribles surprises.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

miers de cette heureuse Vallée sont dans une si singulière opulence, qu'un d'entr'eux, chez lequel Gage & ses Compagnons passèrent trois jours, ne les fit servir qu'en vaisselle d'argent, les logea dans des Chambres parfumées, & leur fit donner un concert par ses Filles, qui savoient parfaitement la Musique (*a*).

Ils continuèrent leur marche, en tournoyant, jusqu'à *Tasco*, Bourgade d'environ cinq cens Habitans, qui font un grand Commerce de coton avec leurs Voisins. Ensuite, étant entrés dans la route de Guaxaca, ils se rendirent à *Chautla*, qui n'est pas moins riche en coton. Après ce Bourg, ils trouvèrent une Ville nommée *Zumpango*, composée d'un mêlange d'Espagnols & d'Indiens, la plûpart fort riches. Leur principal Commerce est celui du Coton, du Sucre, & de la Cochenille. Au-delà de cette Ville, on découvre les Montagnes de *Misteque*, remplies de grands & riches Bourgs d'Indiens, où se fait la meilleure soie du Pays, & qui produisent aussi beaucoup de miel & de cire. Une partie de ces Montagnards exercent leur Commerce à Mexico. D'autres parcourent le Pays, en négociant, avec trente ou quarante Mulets. Depuis les Montagnes jusqu'à Guaxaca, Gage ne vit rien de plus considérable que quelques Bourgades de deux ou trois cens Habitans, qui ont des Eglises fort bien bâties, ornées de Lampes & de Chandeliers d'argent, & de riches Couronnes sur les Images des Saints. Mais, dans tout le chemin, il observa que le terroir est extrêmement fertile en Froment d'Espagne, en Maïz, en Sucre, en Coton, en Miel, en Cochenille, en Fruits de plusieurs espèces, & sur-tout fort abondant en Bestiaux, dont les cuirs passent pour excellens, & font une des principales marchandises qui se transportent de ce Pays en Espagne. On lui dit qu'autrefois les Montagnes de Misteque fournissoient beaucoup d'or, & que les Indiens en faisoient un usage fort commun; mais que dans la crainte d'être tyrannisés par les Espagnols, ils feignent à présent d'avoir perdu la connoissance des Mines.

Gage arriva heureusement à Guaxaca, que sa Description fait reconnoître pour la Capitale de la Province, sur-tout lorsqu'on la compare à celle qu'il fera bientôt d'Antequera. C'est, dit-il, non-seulement le Siége Episcopal, mais encore la résidence de l'Alcalde Major, dont l'autorité s'étend jusqu'à Nixapa, & presque jusqu'à Tecoantepeque, Place maritime sur la Mer du Sud. Sans être une grande Ville, Guaxaca lui parut très agréable. Sa situation est à soixante lieues de Mexico, dans la belle Vallée dont Charles-Quint fit présent à Cortez, avec le titre de Marquis *del Valle*. Cette Vallée, qui a quinze miles de long & dix de large, est arrosée par une Rivière fort poissoneuse, dont les bords sont toûjours couverts d'un grand nombre de Bestiaux, sur-tout de Brebis, qui fournissent d'excellente laine aux Manufactures de los Angeles. Les Chevaux de ce Canton passent pour les meilleurs de la Nouvelle Espagne. On n'en estime pas moins les fruits & le sucre; & de-là vient que les confitures de Guaxaca l'emportent sur celles de toute l'Amérique. La Ville n'a pas plus de deux mille Habitans. Elle est ouverte, c'est-à-dire, sans Murailles, sans Bastions & sans Artillerie; com-

(*a*) Voyages de Thomas Gage, *Part.* 2. *Chap.* 7. *page* 61.

comme toutes les Villes du Pays, à la réserve des Places maritimes. On y compte six Couvens des deux Sexes, qui sont tous d'une opulence extraordinaire, mais entre lesquels celui de *Saint Dominique* tient le premier rang, par son Trésor, qu'on estime deux ou trois millions, & par la beauté de son Eglise. Guaxaca doit ses richesses à la grande Rivière d'Alvarado, où la sienne se jette, & qui lui ouvre un Commerce sûr avec Vera-Cruz, par las Zapotecas & Saint-Alphonse; sur quoi Gage observe qu'il est étonnant que les Espagnols n'ayant pas une seule Place de défense, ni la moindre Garde, le long de cette Rivière, qui monte jusques dans le centre du Pays. Quoiqu'elle ne soit pas navigable pour les grands Navires, il seroit aisé, dit-il, d'y pénétrer avec des Brigantins, ou du moins avec des Barques de la grandeur de celles qui servent au transport des marchandises. Enfin, l'air de Guaxaca est si temperé, les provisions y sont dans une si grande abondance, & la situation en est si commode, entre le Port de Tecoantepeque sur la Mer du Sud, & Vera-Cruz sur celle du Nord, qu'il n'y a point de Ville en Amérique où Gage & ses Compagnons se fussent établis plus volontiers (*b*).

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

La première Place qu'ils rencontrèrent, en continuant leur Voyage, fut *Antequera*, grand Bourg d'Indiens, dans lequel Gage ne loue que la *charité* avec laquelle il y fut reçu. De-là il se rendit à *Nixapa*, Ville bâtie sur un des bras de la Rivière d'*Alvarado*, & par conséquent d'un riche Commerce. Le nombre de ses Habitans est d'environ mille Espagnols & Indiens. On y recueille beaucoup d'indigo, de sucre, de cochenille, & particulièrement de cacao & d'*Achiote*, dont on fait le chocolat. Gage observe que les Anglois & les Hollandois, qui enlevoient des Navires Espagnols chargés de cette marchandise, croyoient faire un butin méprisable, parce qu'ils ne savoient point encore qu'elle a la vertu de fortifier l'estomac (*c*).

De-là, il s'avança vers *Aguatulco* & *Capalita*, deux Villes assez grandes, situées dans un Pays bas & marécageux, où l'on nourrit quantité de Bestiaux, & où les fruits sont excellens. *Tecoantepeque*, qui suit Capalita, est une Place maritime, dont le Port sert de retraite aux petits Bâtimens qui font le Commerce d'Acapulco, de Realejo, de Guatimala, & de Panama. Les Vaisseaux, qui viennent de Callao & des autres Ports du Perou à celui d'Acapulco, relâchent aussi à Tecoantepeque, lorsqu'ils ont le vent contraire. Ils n'y sont défendus par aucune sorte de Fortification. C'est une Rade ouverte, par laquelle il est toûjours facile aux Etrangers de faire des courses dans les Terres. Toute la Côte de la Mer du Sud, depuis Acapulco jusqu'à Panama, c'est-à-dire, dans une étendue de plus de six cens cinquante lieues, n'a point d'autres Ports que celui-ci, pour Guaxaca, celui de la Trinité pour Guatimala Realejo; pour Nicaragua, & le Golfe des Salines pour les petits Vaisseaux qui vont à Costa ricca. Ils sont sans défense, & véritablement ouverts à tous les Avanturiers qui ne craindroient pas

(*b*) *Ubi suprà*, page 67.

(*c*) *Ibidem*, page 72.

pas de faire le tour du Monde pour s'enrichir aux dépens des Espagnols (*d*). Tecoantepeque est le meilleur de tous les Ports du Pays pour la pêche. Gage rencontra souvent, dans sa route, des Convois de quatre-vingts & cent Mulets, chargés de Poisson salé pour Guaxaca, Mexico & los Angeles. Depuis ce lieu jusqu'à Guatimala, le chemin est plat & fort uni le long des Côtes de la Mer du Sud, par les Provinces de Soconusco & de Suchutepeque (*e*).

Montagnes nommées Quelenes.

Quoiqu'on ignore les bornes exactes de la Province de Guaxaca, & que le Voyageur, auquel on s'attache ici, n'eût pas d'autre dessein, dans cette route, que de se rendre à Chiapa, on ne peut manquer l'occasion de nommer après lui quatre Bourgs fort riches, qu'il place aux environs de Tecoantepeque. Il fait observer que tous les noms des Places de ce Quartier, se terminent de même. Ainsi les quatre Bourgs qu'il visita successivement s'appellent, *Estepeque*, *Ecatepeque*, *Sanatepeque* & *Tapanatepeque*. Cette Plaine, dit-il, est si découverte du côté de la Mer, & le vent y souffle avec tant de violence, que les Voyageurs ont peine à se soutenir sur leurs Chevaux ou leurs Mulets; ce qui n'empêche point qu'elle ne soit remplie de Bestiaux. Gage eut beaucoup à souffrir pendant deux jours, pour se rendre du premier de ces Bourgs au second, quoique la distance soit médiocre. D'Ecatepeque, il découvrit les hautes Montagnes des *Quelenes*. On l'avoit averti qu'elles étoient dangereuses, parce qu'il s'y trouve des passages fort étroits, & d'une élévation qui expose les Voyageurs à des coups de vents si furieux, que les Hommes & les Chevaux sont quelquefois renversés de cette hauteur, & périssent misérablement dans les préci-

(*d*) Gage, *ibid.* page 73. Il paroît que c'est sur ce récit que plusieurs Avanturiers Anglois ont entrepris de chercher fortune dans la Mer du Sud. Dampier avoue plusieurs fois qu'il avoit profité de la Relation de Gage.

(*e*) Le même Dampier, parcourant les Côtes méridionales de la Nouvelle Espagne, en 1685, entra dans le Port de Tecoantepeque; mais se rappellant mal, apparemment, le récit de Gage, il lui donne le nom de *Gatulco*, & semble prendre l'un pour l'autre. Voici la description qu'il fait de ce Port. „ Il est à quinze dégrés trente minutes de „ latitude du Nord, & un des meilleurs du „ Mexique. A la distance d'environ un mi„ le de l'entrée du Havre, on trouve, du „ côté de l'Est, une petite Isle fort proche „ de la terre; & du côté de l'Ouest, un gros „ Rocher creux, où la Mer, qui y entre „ & qui en sort continuellement, fait un „ bruit qu'on entend de fort loin. Chaque „ vague, qui entre dans cette Roche, fait „ sortir l'eau par un petit trou qui est au „ sommet, comme par un tuyau, & lui fait „ faire, en sortant, à-peu-près la figure de „ l'eau que jettent les Baleines. Les Espa„ gnols la nomment le *Buffadore*. Dans le „ calme même, la Mer fait sortir l'eau par „ ce trou; de sorte qu'en tout tems, c'est „ une bonne enseigne, pour trouver le Ha„ vre, qui a trois miles de long, & un de „ large, tirant au Nord-Ouest. Le côté de „ l'Ouest est le meilleur mouillage pour les „ petits Vaisseaux; on y est fort à couvert: „ au lieu qu'ailleurs on est souvent exposé „ aux vents du Sud-Ouest. Le fond est bon „ par tout, depuis six brasses jusqu'à seize. „ Le Havre est borné par une terre unie & „ sabloneuse, très propre au débarquement. „ On trouve, au fond, un beau ruisseau „ d'eau douce, qui se jette dans la Mer. Il „ y avoit autrefois là un Village d'Espa„ gnols; mais à présent, il n'y reste qu'u„ ne petite Chapelle, entre des arbres, à „ 200 pas de la Mer. Le Pays est orné de „ fort grands arbres fleuris, qui font de „ loin un effet très agréable. Je n'ai rien „ vu de pareil ailleurs". *Dampier*, *Voyage autour du Monde*, *Tome I.* pages 248 & 249.

cipices qui sont au-dessous. La seule vue de ces affreux Rochers cause de l'épouvante. Gage ne pouvoit les éviter qu'en suivant la Mer par la Province de Soconusco; mais c'étoit se détourner beaucoup, & se mettre dans la nécessité de prendre ensuite par Guatimala. Il résolut, à toutes sortes de risques, d'aller jusqu'à Tapanatepeque, qui est au pied des Quelenes, en remettant à déliberer, dans ce lieu, sur les lumières qu'il y recevroit des Habitans. Il y arriva le soir, après avoir passé par Sanatepeque. Depuis Guaxaca, il n'avoit rien vu de plus agréable que le Pays qui est bordé par les Montagnes; comme si le Ciel, dit-il, avoit voulu rassembler, à l'entrée d'un si terrible passage, tout ce qui peut en adoucir l'horreur. Les Bestiaux y sont en si grand nombre, qu'une seule Ferme Indienne nourrit trois & quatre mille Bœufs. La Volaille & le Gibier n'y sont pas moins abondans. Il n'y a point de Canton, depuis Mexico, où le Poisson soit meilleur & si commun. Les Ruisseaux, qui descendent des Montagnes, apportent une eau charmante, dont il est si facile aux Habitans d'arroser leurs Jardins, qu'ils y ont continuellement toutes sortes d'herbes & de légumes. Les oranges, les limons, les figues, & quantité d'autres fruits, s'y présentent de toutes parts; & leurs arbres y fournissent assez d'ombre, pour faire supporter aisément la grande chaleur du climat.

Description de la Nouvelle Espagne.

L'air étoit si tranquille, que Gage & ses Compagnons y prirent confiance, & se déterminèrent à tenter le passage. On les assura que le sommet le plus haut n'étoit que de sept lieues, & qu'une lieue au-delà, ils trouveroient à l'entrée de la Province de Chiapa une des plus riches Fermes du Pays, où l'on nourrissoit quantité de Chevaux, de Mulets & de Bestiaux, & qui étoit la demeure habituelle d'un Espagnol, nommé Dom Juan *de Tolede*, chez lequel ils comptoient d'être bien reçus. Les Habitans de Tapanatepeque leur donnèrent deux Guides Indiens, avec une provision de vivres, qui devoit suffire pour un jour. Ils partirent bien montés. Leurs avantures, & la naïveté de Gage à peindre ses craintes, jetteront quelque agrément sur une description, dont la sécheresse se fait quelquefois trop sentir. Employons jusqu'à ses termes.

Avantures de Gage en les passant.

Quoique ces Montagnes se fassent assez remarquer par le grand nombre de leurs pointes aigües, & qu'elles soient composées de quantité de têtes, qui se joignent, sous le nom de *Quelenes*, on ne connoît bien que celle qu'on appelle *Maquilapa*, parce que c'est la seule qu'on puisse traverser, pour entrer dans la Province de Chiapa. Après dîner, nous commençâmes à monter cette haute & raboteuse Montagne; & nous nous arrêtâmes le soir, dans un lieu plat, qui ressemble à un Pré, situé sur le penchant. Nos Guides nous firent observer qu'il y avoit apparence de beau tems pour le lendemain. Nous soupâmes joyeusement, & dans cette espérance, les provisions furent peu ménagées. Nos Mulets trouvèrent aussi de quoi paître. La nuit étant venue, nous nous endormîmes agréablement, au bruit des Fontaines qui couloient entre les arbres. L'air du matin nous paroissant aussi calme que celui du jour précédent, nous achevâmes de manger ce qui nous restoit de vivres, pour être en état d'avancer plus légérement. Mais nous n'eûmes pas fait mille pas, en continuant de monter, que nous entendîmes le vent, qui commençoit à souffler. Il devint plus impétueux, à cha-

Description de la Nouvelle Espagne.

chaque pas que nous faisions; & bientôt il le fut tellement, que nous demeurâmes incertains si nous devions retourner sur nos traces, ou nous arrêter. Cependant les Guides excitèrent nôtre courage, en nous disant que nous avions déja fait la moitié du chemin. Ils nous assurèrent que ce qui pouvoit nous arriver de pis étoit de nous voir forcés de nous reposer un mile plus loin, près d'une Fontaine, & dans une Loge qu'on avoit dressée sous des arbres, pour les Voyageurs qui se trouvoient surpris par la nuit, ou arrêtés par la force du vent.

Nous montâmes, avec beaucoup de peine, jusqu'au lieu qu'on nous annonçoit, & nous le trouvâmes tel qu'on nous l'avoit représenté. La Fontaine & la Loge nous furent également agréables: mais le vent, dont la violence ne faisoit qu'augmenter, redoubla si vivement nos craintes, qu'aucun de nous ne se sentit la hardiesse d'avancer, ni de retourner en arrière. La nuit approchoit. Il ne nous restoit rien pour souper. Tandis que nous nous regardions les uns les autres, sans savoir comment nous appaiserions la faim qui commençoit à nous presser, nous apperçûmes entre les arbres, un citronier chargé de fruits. Les citrons étoient aigres; mais nous ne laissâmes point d'en manger avidement, assez satisfaits de la facilité que nous avions à les cueillir. Vers la pointe du jour, le vent devint plus impétueux que jamais. Il étoit impossible d'avancer en montant, & presque aussi dangereux de descendre. Nous nous déterminâmes, par le conseil même de nos Guides, à passer plutôt le jour entier dans la Loge, que de hasarder témérairement nôtre vie. Les citrons aigres & l'eau de Fontaine furent nôtre seule nourriture. Cependant j'observai que les Indiens mettoient, dans leur eau, une poudre, dont ils avoient quelques sachets pleins. Ils avouèrent que c'étoit de la poudre de leurs gâteaux de Maïz, dont ils étoient accoutumés à faire une petite provision pour ce Voyage. Nous en achetâmes d'eux un sachet, qu'ils nous firent payer vingt fois au-dessus de son prix. Ce foible secours nous soutint pendant tout le jour; & vers le soir, nous nous endormîmes dans la résolution de braver le lendemain tous les dangers, soit pour arriver au sommet de la Montagne, ou pour retourner à Tapanatepeque. Le vent ayant paru diminuer un peu, dans le cours de la nuit suivante, nous nous disposions à partir le matin pour avancer, lorsqu'il redevint plus violent. Nous attendîmes jusqu'à midi. Comme il ne faisoit qu'augmenter, l'impatience d'un de mes Compagnons lui fit prendre le parti de monter à pied un mile ou deux plus haut, pour observer les passages & nous en faire son rapport, dans l'idée qu'on avoit pu grossir le danger. Il revint deux heures après, & nous dit que nous pouvions monter sans crainte, en conduisant nos Mulets par la bride. Mais les Indiens étoient d'un autre avis; ce qui nous fit passer le reste du jour en contestation. L'eau, les citrons aigres & la poudre de maïz furent encore nôtre unique ressource. Mais on ne s'endormit, qu'après avoir absolument résolu de mépriser toutes les difficultés si le vent n'étoit pas changé le lendemain. Il se trouva le même, Jeudi au matin, qui étoit le cinquième jour. Alors, nôtre courage fut excité si vivement par la faim, qu'après avoir invoqué celui qui commande à la Mer & aux Vents, nous montâmes sur nos Mulets, pour nous avancer vers le sommet de la Montagne. Ce

ne

ne fut pas sans avoir écrit, sur l'écorce d'un grand arbre, nos noms, & le nombre des jours que nous avions passés à jeun dans la Loge.

Description de la Nouvelle Espagne.

Nous marchâmes assez long-tems, avec le seul embarras de résister au vent. Les bords de quelques sentiers étroits & taillés dans les Rochers servoient à nous soutenir, & nous causoient moins de crainte que de fatigue. Aussi quittâmes-nous nos Mulets, pour marcher à pied; & le chemin nous en parut plus facile. Mais lorsque nous fûmes au sommet de Maquilapa, qui signifie, dans la langue du Pays, une tête sans poil, nous reconnûmes la grandeur du péril dont on nous avoit menacés. Nous regrettâmes la Loge & nos Citrons aigres. Cette terrible hauteur est véritablement chauve, c'est-à-dire, sans arbres, sans pierres & sans la moindre inégalité qui puisse servir d'abri. Elle n'a pas plus de deux cens cinquante pas de long; mais elle est si étroite, si rase & si élevée, qu'on se sent tourner la tête en y arrivant. Si l'on jette les yeux d'un côté, on découvre la vaste Mer du Sud, si fort au-dessous de soi, que la vue en est éblouie. De l'autre côté, on n'apperçoit que des pointes de rochers & des précipices de deux ou trois lieues de profondeur. Entre deux spectacles, si capables de glacer le sang, le passage ou le chemin n'a pas, dans quelques endroits, plus d'une toise de largeur. Quoique le vent fût diminué, nous n'eûmes pas la hardiesse de passer sur nos Mulets. Nous en laissâmes la conduite aux Indiens; & nous courbant sur les mains & les genoux, sans ôser jetter un regard de l'un ni de l'autre côté, nous passâmes aussi vîte qu'il nous fut possible, l'un après l'autre, sur les traces & dans la posture des Bêtes qui passèrent devant nous. Aussi-tôt que nous nous vîmes dans un lieu plus large, entre des arbres, où la crainte nous permit de nous relever, nous regardâmes plus hardiment derrière nous; mais nos premières réflexions tombèrent sur nôtre folie, qui nous avoit fait prendre un si dangereux chemin, pour gagner quelques jours que nous n'avions pas moins perdus. De-là nous nous rendîmes sans peine à la Ferme de Dom Juan de Tolede, où, dans l'affoiblissement de nos forces, par le jeûne, la fatigue & la crainte, nôtre estomac eut besoin de quelque tems pour souffrir d'autres nourritures que des bouillons & du vin (*f*).

Tabasco, VI. Province.

La sixième Province, qui porte le nom de la seule Ville qu'on y connoisse, occupe une grande Côte du Golfe de Mexique, à laquelle on donne environ quarante lieues de long, sur la même largeur. Elle est bordée, au Nord, par la Baie de Campeche; à l'Est, par l'Yucatan; au Sud, par la Province de Chiapa, & à l'Ouest, par celle de Guaxaca. On vante sa fertilité, sur-tout en Cacao, qui fait sa principale richesse; mais les pluies, qui durent neuf mois de l'année, y rendent l'air extrêmement humide. La Ville de *Tabasco*, dont elle tire son nom, fut la première Conquête des Espagnols sur cette Côte; ce qui la fait nommer aussi *Nuestra Signora de la Victoria*. Elle est à dix-huit dégrés de latitude du Nord, & deux cens quatre-vingt-cinq de longitude. Sa Rivière, qui se nomme aussi Tabasco, ou *Grijalva*, forme, avec celle de *Saint-Pierre* & *Saint-Paul*, une Isle d'environ douze lieues de long & quatre de large.

DAM-

(*f*) *Ibid.*

Description de la Nouvelle Espagne.

Dampier est le seul Voyageur qui ait observé soigneusement cette Côte, pendant une année de séjour dans la Baie de Campeche. Il nous apprend que la Rivière de Saint-Pierre & Saint-Paul vient des hautes Montagnes de Chiapa, qui commencent à plus de vingt lieues dans les terres, & qui tirent leur nom d'une Ville qui n'en est pas éloignée. Elle coule d'abord assez loin vers l'Est, jusqu'à d'autres Montagnes qui la font tourner au Nord. A douze lieues de la Mer, elle se divise en deux bras. Celui de l'Ouest se jette dans la Rivière de Tabasco; l'autre suit son cours jusqu'à quatre lieues de la Mer, où il se divise aussi en deux branches, dont la plus avancée à l'Est forme l'*Isle des Bœufs*, qu'elle sépare du Continent, & va se jetter dans un Lac qu'on nomme *des Guerriers*. L'autre, gardant son cours & son premier nom, se jette dans la Mer, entre l'Isle des Bœufs & celle de Tabasco. Son entrée est bouchée par une barre, qui n'empêche point les petits Vaisseaux d'y passer avec le secours de la Marée, & le mouillage est excellent au-delà, sur quinze ou seize pieds d'eau. Quelques Boucaniers, qui avoient remonté cette Rivière, assuroient qu'elle est fort large avant sa division; & que plus loin, dans le Pays, elle a sur ses bords plusieurs grandes Bourgades Indiennes, dont la principale se nomme *Summasenta*; qu'on y trouve de vastes allées de Cacaotiers & de Plantains, & que le Pays est d'une extrême fertilité sur les deux rives. Les terres les plus incultes y sont chargées d'arbres fort hauts, & de plusieurs espèces; & dans quelques endroits, peu éloignés de la Rivière, on voit de grandes Savanes, remplies de Vaches, de Chevaux, & d'autres Bêtes sauvages.

Le Bras occidental de la Rivière de Saint-Pierre & Saint-Paul ne se jette dans celle de Tabasco qu'à quatre lieues de la Mer, après avoir coulé huit ou neuf lieues vers le Nord-Ouest. Elle aide ainsi à former l'Isle de Tabasco, qui est longue de douze lieues, & large de quatre, à son Nord; du moins, on compte quatre lieues depuis la Rivière de Saint-Pierre & Saint-Paul jusqu'à l'embouchure de celle de Tabasco, & le rivage s'étend de l'Est à l'Ouest. Pendant la première lieue, vers l'Est, le terrein est couvert de Mangles, & l'on trouve quelques Baies sabloneuses. Le côté de l'Ouest est sabloneux aussi jusqu'à la Rivière de Tabasco, & la Mer y est fort grosse. Le Nord-Ouest est rempli de ces arbres qu'on nomme *Guavers*, dont on y trouve quantité d'espèces, qui donnent toutes un fruit excellent. Cet endroit parut délicieux à Dampier. Il y vit des Cocos & du Raisin. Les Savanes y sont naturellement environnées de Bocages, de Guavers, & très bien fournies de Vaches sauvages, qui s'engraissent de leurs fruits. Ces fruits, dit-il, étant remplis de petites graines, que les Vaches avallent entières, & qu'elles rendent de même, prennent racine dans leur fiente; & de-là vient l'étrange multiplication de l'espèce (*g*).

La Rivière de Tabasco, ou de Grijalva, qui est la plus remarquable du Golfe de Campeche, prend aussi sa source dans les hautes Montagnes de Chiapa, mais beaucoup plus à l'Ouest que celle de Saint-Pierre & Saint-Paul. De-là, elle coule vers le Nord-Est jusqu'à quatre lieues de la Mer, où elle reçoit le Bras de l'autre. La largeur de son embouchure est d'environ deux mi-

(*g*) Voyages de Dampier, *Tome III. Part.* 2. *page* 325.

miles. Elle n'a qu'onze ou douze pieds d'eau fur fa barre; mais le mouillage eft commode au-delà, fur trois braffes, dans un enfoncement qu'on apperçoit à la rive de l'Eft. Le flot de la Marée y monte près de quatre lieues dans la faifon féche; au lieu qu'à peine y entre-t'il dans le tems pluvieux, où les torrens d'eau douce ont la force de le repouffer. Pendant la durée des Vents du Nord, cette Rivière inonde tout le Pays, jufqu'à douze ou quinze lieues du rivage; & l'on trouve alors de l'eau fraîche au-delà de la barre. Dans quelques endroits néanmoins, une fuite de petites Collines, qui demeurent toûjours à fec, & qui font revêtues d'arbres, forment un Païfage agréable. Toute la Côte eft déferte jufqu'à huit lieues de l'embouchure de la Rivière; mais à cette diftance on rencontre un Parapet, gardé ordinairement par un Efpagnol & huit ou dix Indiens, pour veiller fur les Barques qui prennent cette route; & de ce Pofte, on place des Sentinelles dans quelques Bois voifins, d'où l'on a la vue des Savanes. Quatre lieues au-delà du Parapet, on rencontre, fur la rive droite de la Rivière, une Bourgade Indienne, nommée *Villa de Mofe*. Quoiqu'il y ait peu d'Efpagnols, elle eft défendue, à fon Oueft, par un Fort qui commande la Rivière. Les Vaiffeaux apportent leurs marchandifes jufqu'à ce lieu, fur-tout celles qui viennent de l'Europe. Ils y arrivent dans le cours de Novembre & de Décembre. Ils y demeurent jufqu'aux mois de Juin ou de Juillet, pour fe défaire de leur charge, qui confifte en draps, en ferges, en bas de fil, en chapeaux, &c.; & celle qu'ils prennent eft ordinairement du Cacao. Tous les Négocians du Pays fe rendent à Villa de Mofe vers Noel, pour ce commerce, qui en fait le plus gros Marché du Pays après Campeche. Lorfque les Vaiffeaux ne trouvent pas à charger du Cacao, ils prennent des peaux & du fuif: cependant le principal endroit pour les peaux eft une autre Bourgade, fituée, fur un bras de la même Rivière, qui fe détache trois miles au-deffous du Parapet. Les Barques Efpagnoles y vont charger une fois tous les ans.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Estapo eft encore une Bourgade fur la Rivière, quatre lieues au-delà de Villa de Mofe. Elle eft habitée d'un mêlange d'Efpagnols & d'Indiens; quoique les derniers y foient en plus grand nombre, comme dans la plûpart des autres Habitations du Pays. Dampier ne pénétra pas fi loin; mais il apprit qu'elle eft riche, qu'elle eft au Sud de la Rivière, tellement fituée entre deux Anfes, qu'elle n'a qu'une avenue; qu'elle eft défendue d'ailleurs par un bon Parapet, & qu'un Armateur Anglois, à la tête de deux cens Hommes, y fut repouffé avec perte. Ce Capitaine, qui fe nommoit *Hewit*, s'étoit faifi de Villa de Mofe, où il avoit laiffé un Détachement pour favorifer fa retraite. S'il eût pris Eftapo, fon deffein étoit de s'avancer vers *Halpo*, Bourgade opulente, à trois lieues plus haut fur la Rivière, & de paffer enfuite jufqu'à *Tacatalpo*, qui eft plus loin encore de trois ou quatre lieues, & qui paffe pour la plus riche des trois. Les Efpagnols la nomment Tacatalpo *de Sierra*; fans qu'on fache fi c'eft pour la diftinguer d'une autre Place de même nom, ou pour marquer feulement qu'elle eft fituée près des Montagnes.

Depuis la Rivière de Tabafco jufqu'à celle de *Checapeque* on compte fept lieues. La Côte s'étend de l'Eft à l'Oueft. Le terrein en eft bas & cou-

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

couvert d'arbres.. On trouve le mouillage bon dans la Baie; mais les vagues y font si fortes, qu'il n'eft pas aifé d'aborder au rivage. Il n'y a point d'eau douce entre les deux Rivières. Celle de Checapeque ne mérite que le nom d'Anfe; car fon embouchure n'a pas plus de vingt pas de large, ni plus de huit ou neuf pieds d'eau fur la barre. Cependant un demi-mile au-delà, le mouillage eft bon pour les Barques. Cette Rivière, ou cette Anfe, s'étend deux miles à l'Eft-Sud-Eft; après quoi, elle tourne vers le Sud & s'avance dans les terres. On remarque une propriété fingulière d'une Pointe fabloneufe & ftérile, qui s'avance entre fon embouchure & la Mer. En creufant dans le fable, avec les mains, fur le côté qui touche à la Rivière, on y trouve de l'eau douce; mais fi l'on n'approfondit guères, elle devient falée prefqu'auffi-tôt. Il ne fe préfente point d'Habitation plus proche qu'une Ferme de Beftiaux, qu'on découvre à la diftance d'une lieue, & qui paroît dépendre de quelque Village Indien. Les Bois voifins font remplis de Guanas, de Tortues de terre, & de Perroquets.

Une lieue plus loin, à l'Oueft de Checapeque, on remonte une petite Rivière, qui fe nomme *Boccas*, mais qui ne peut porter que des Canots, pour lefquels même fa barre n'eft pas fans danger. L'eau en eft falée, jufqu'à un mile de fon embouchure. Enfuite, on trouve un beau courant d'eau douce & très claire, qui s'avance une lieue dans le Pays, & l'on découvre de vaftes Campagnes, dont le terroir paroît extrêmement fertile. Il n'y a point de Villages Indiens à quatre ou cinq lieues de la Mer; mais plus loin, ils font en affez grand nombre, à deux ou trois lieues les uns des autres. Les Indiens de ce Canton ne cultivent pas plus de terres qu'ils n'en ont befoin pour la fubfiftance de leurs familles, & pour payer le Tribut. Cependant ils nourriffent quantité de Volaille, telle que des Coqs d'Inde, des Canards & des Poules, & quelques-uns entretiennent des allées de Cacaotiers. Une partie de leur Cacao eft embarqué pour Villa de Mofe. Le refte fe vend à des Courtiers errans, qui voyagent avec des Mules, & qui arrivent ordinairement ici aux deux derniers mois de l'année, pour s'y arrêter jufqu'au mois de Mars. Ils emploient huit ou quinze jours dans chaque Village à fe défaire de leurs marchandifes, qui font, pour les Indiens, des couperets, des haches, des couteaux fort longs, des cifeaux, des aiguilles, du fil & de la foye pour coudre, du linge & des bijoux de Femmes, de petits miroirs, des chapelets, des bagues d'argent ou de cuivre doré, montées de verre, des images de Saints, &c; & pour les Efpagnols, du linge, des habits de laine, des étoffes de foye, des bas de fil, de vieux chapeaux raccommodés, dont on fait ici beaucoup de cas. Ces Courtiers font ordinairement payés en Cacao, qu'ils tranfportent à Vera-Cruz.

Depuis Boccas jufqu'à la Rivière de *Palma*, on compte quatre lieues, d'un terrein bas & fabloneux; & deux lieues de Palmas à *Halover* (*b*), petit Ifthme qui fépare la Mer, d'un grand Lac du même nom. De Halover, il

(*b*) C'eft un nom Anglois, que les Boucaniers lui ont donné, & qui fignifie celui qui tire ou qui hale une Barque.

il y a six lieues jusqu'à *Sainte-Anne*, qui est l'embouchure du Lac, où l'on ne trouve pas plus de six ou sept pieds d'eau. De Sainte-Anne à *Tondelo*, la distance est de cinq lieues, toûjours à l'Ouest; Pays bas & Baie sabloneuse: mais, à quelque distance de la Baie, on découvre des Dunes assez hautes. Les Savanes du Canton sont remplies de Vaches fort grasses. La Rivière de Tondelo, quoiqu'assez étroite, & fermée d'une barre, reçoit des Barques de cinquante ou soixante Tonneaux. Son Canal est tortueux. On peut mouiller en sûreté, du côté de l'Est, à un quart de mile de l'embouchure; mais il faut tenir aussi le côté de l'Est à bord pour y entrer. Quatre ou cinq lieues plus loin, cette Rivière est guéable. De Tondelo à *Guasickevalp*, il y a huit lieues de plus, toûjours à l'Ouest, & Baie sabloneuse. La Rivière de Guasickevalp est une des principales de cette Côte, moins large que celle de Tabasco, mais plus profonde; sa barre a quatorze pieds d'eau, & l'on en trouve beaucoup plus au-delà, sur un fond de vase. Elle prend sa source fort près de la Mer du Sud; & les Barques y peuvent remonter fort loin. Celle de *Tecoantepeque*, qui se décharge dans la même Mer, a son origine aussi dans le même Canton; & l'on raconte que les premiers agrets pour les Vaisseaux de Manille furent envoyés de la Mer du Nord à celle du Sud par ces deux Rivières, dont les sources ne sont qu'à dix ou douze lieues l'une de l'autre. *Keybooca* est la Ville la plus proche de l'embouchure du Guasickevalp. Elle en est à quatre lieues vers l'Ouest. On vante sa grandeur & ses richesses. Ses Habitans Espagnols sont en petit nombre; mais elle est fort bien peuplée d'Indiens & de Mulâtres, la plûpart Marchands Voyageurs, qui visitent tout le Pays entre Villa de Mose & Vera-Cruz, pour y acheter le Cacao.

Description de la Nouvelle Espagne.

Depuis la Rivière de Guasickevalp, la Côte continue de s'étendre deux ou trois lieues vers l'Ouest. Le terrein est bas & couvert d'arbres, Baie sabloneuse. A cette distance, la Côte tourne vers le Nord; & courant du même côté l'espace de seize lieues, elle s'élève insensiblement depuis le rivage, pour former un fort haut Promontoire, qu'on nomme *Terre de Saint-Martin*, mais qui se termine par une Pointe assez large. C'est-là que le Golfe de Campeche se termine à son Ouest. On compte près de vingt lieues, de cette Pointe à la Rivière d'Alvarado. Pendant les quatre premières, le rivage est haut, pierreux, escarpé, & le Pays couvert de Forêts. Ensuite, on trouve de hautes Collines de sable, qui bordent la Mer; & les vagues y sont si violentes, qu'il est impossible d'y aborder avec les Chaloupes. Au-delà, le Pays est bas, assez uni, & fertile en gros arbres.

La Rivière d'Alvarado a plus d'un mile de large, à son embouchure. L'entrée est pleine de bas-fonds, qui continuent l'espace d'environ deux miles à quelque distance du bord, & qui traversent d'un côté à l'autre. Cependant elle a deux Canaux entre ces écueils. Le plus commode, qui est celui du milieu, n'a pas moins de treize ou quatorze pieds d'eau. Les deux Rives sont bordées de Dunes, auxquelles Dampier donne plus de deux cens pieds de hauteur. Cette Rivière se divise, dans son cours, en trois bras, qui se rejoignent à son embouchure. L'un vient du côté de l'Est; un autre, de l'Ouest; & le troisième, qui est le plus grand & le véritable Alvarado,

rado descend directement vers la Mer. Il a sa source fort loin; & les fertiles Pays qu'il arrose sont remplis de Bourgs Espagnols & Indiens. La Rive de l'Ouest, vis-à-vis de l'embouchure, est défendue par un petit Fort, muni de quelques piéces de canon, qui commande une Ville voisine. Il se fait ici une pêche considérable; & par conséquent un assez grand Commerce de Poisson salé, que les Habitans changent contre d'autres marchandises: mais la Ville n'en est pas moins pauvre, quoiqu'elle y joigne celui du Poivre sec, tant en gousse, que confit au sel & au vinaigre.

A six lieues d'Alvarado vers l'Ouest, on trouve une grande ouverture qui se joint à la Mer, & qui communique avec cette Rivière, par une petite Crique où les Canots peuvent passer. On voit, près de l'ouverture, un Village Indien, qui n'est composé que de Pêcheurs. Le bord de la Mer est une haute Colline de sable; & les vagues y sont si grosses, qu'il est impossible aux Chaloupes d'y aborder. Il ne reste, de-là, que six lieues jusqu'à Vera-Cruz, toûjours à l'Ouest. Une chaîne de Rochers, qui s'étend d'Alvarado à Vera-Cruz, c'est-à-dire l'espace de douze lieues (*i*), n'empêche point que les petits Vaisseaux ne puissent passer dans le Canal qui est entre ce Récif & la Côte, quoiqu'elle soit aussi fort pierreuse. L'Isle des Sacrifices n'est qu'à deux lieues de Vera-Cruz à l'Est.

Après avoir passé les deux Vera-Cruz, qui sont à cinq lieues l'une de l'autre, on a quinze lieues jusqu'à *Tispo*, petite Ville assez jolie, située au bord de la Mer, sur un Ruisseau qui ne forme point de Havre. Aussi n'a-t-elle aucun Commerce maritime. La Côte, depuis Villa-ricca, ou la vieille Vera-Cruz, s'étend Nord & Sud. De Tispo, on compte environ vingt lieues jusqu'à la Rivière de *Panuco*, Nord & Sud, au plus près. Cette Rivière, qui est fort grande, vient du cœur du Pays, & se jette dans le Golfe du Mexique, à vingt & un dégrés quatre-vingts minutes de latitude du Nord. Elle a dix ou douze pieds d'eau sur sa barre; & les Barques peuvent la remonter jusqu'à la Ville de même nom, qui est située à près de vingt lieues de la Mer. C'est la Capitale de cette Province, avec un Siége Episcopal, deux Paroisses, un Couvent & une Chapelle. Elle contient environ cinq cens Familles d'Espagnols, de Mulâtres & d'Indiens. Ses maisons sont grandes, bâties de pierre, & couvertes de feuilles. Quatre lieues plus loin, la Rivière de Panuco en reçoit une autre, qui vient du Lac de *Tompeque*, situé au Sud, avec une Ville de son nom, dont les Habitans n'ont pas d'autre exercice que la Pêche. Au-delà de ce Lac, on en trouve un plus grand, qui contient une Isle avec un Bourg nommé *Haniago*, dont toute la richesse consiste aussi dans le Commerce du Poisson. On y prend, sur-tout, quantité de Chevrettes, qu'on fait sécher au Soleil, après les avoir fait cuire au sel & à l'eau, & qu'on transporte dans les meilleures Villes de la Nouvelle Espagne, où elles sont fort estimées.

L'Yu-

(*i*) Dampier prend parti contre les Cartes, qui mettent vingt-quatre lieues entre la Rivière d'Alvarado & Vera-Cruz. Il croit, dit-il, que douze est la meilleure supputation, *Ibid.* page 343; & pour toutes ses remarques, il donne en preuve les courses qu'il fit sur cette Côte pendant une année entière, page 346.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Yucatan, VII. Province.

L'Yucatan, septième Province de l'Audience de Mexico, est une Presqu'Isle découverte en 1517, c'est-à-dire avant la Nouvelle Espagne, par Hernand de Cordoue, & située entre les Golfes de Campeche & de Honduras. Sa Capitale, nommée *Merida*, résidence du Gouverneur & de l'Evêque de la Province, est à douze lieues de la Mer, à vingt dégrés dix minutes de latitude du Nord. Elle est peuplée d'un mêlange d'Espagnols & d'Indiens. *Campeche*, *Valladolid* & *Simancas* sont ses autres Villes. La première, qui se nomme aussi *St. Francisco*, est célèbre par le Commerce du Bois de teinture. Sa situation est sur la Côte orientale de la Baye de Campeche, à dix-neuf dégrés vingt minutes de latitude. Quoique les Espagnols l'eussent rendue capable de défense, elle n'a pas résisté aux Avanturiers qui l'ont surprise plusieurs fois, sur-tout en 1685, qu'ils la brûlèrent après en avoir fait sauter la Citadelle. On place Valladolid sur les confins de Nicaragua à treize dégrés trente minutes. Quoique la jalousie des Espagnols ne permette guères aux Etrangers de connoître l'intérieur du Pays, quelques Voyageurs ont trouvé le moyen d'y pénétrer, & c'est ici l'occasion d'employer leurs lumières (k).

Campeche & Bois de teinture.

Dampier, étant parti de la Jamaïque pour aller charger du Bois de teinture à Campeche, fit des observations, sur cette Province, qui obligent de le suivre dans sa route. Il arriva au Cap de Cotoche. Depuis ce Cap, dit-il, la terre s'étend vers le Sud environ quarante lieues; & d'ici elle continue au Sud-Ouest jusqu'à la Baie de Honduras. Entre le Cap de Cotoche & l'Isle de Cozumel, on trouve une petite Isle, que les Espagnols ont nommée l'*Isle des Femmes*, parce que dans l'origine de la Colonie ils y laissèrent leurs Femmes, pour chercher plus loin des habitations commodes. Cependant ils n'ont à présent aucun Etablissement de ce côté-là, quoiqu'ils puissent en avoir eu dans les premiers tems. A trois lieues & vis-à-vis du Cap de Cotoche, est une autre petite Isle, que les Anglois ont nommée *Loggerhead*, parce qu'on y voit une sorte de Tortues à grosse tête, auxquelles ils donnent ce nom. Les vagues sont toûjours fort agitées près de cette Isle. Quoiqu'elle paroisse toucher au Continent, elle en est séparée par une Anse fort étroite. Le terrein du Cap est fort bas proche de la Mer; mais il s'élève à mesure qu'il s'éloigne. Il est couvert de différentes sortes d'arbres, sur-tout de Bois de teinture, dont les Anglois de la Jamaïque ont coupé une si grande partie, que ce qui en reste est fort éloigné du rivage.

De ce Cap, Dampier rangea la Côte au Nord de l'Yucatan, vers le Cap Concededo. Elle approche de l'Ouest; & la distance, entre ces deux Caps, est d'environ quatre-vingts lieues. Le rivage est assez égal. On n'y voit pas de pointe ni d'enfoncement considérable. Il est bordé de Forêts, & toutes ses Baies sont sabloneuses. Le premier endroit remarquable, à l'Ouest du Cap de Cotoche, est une Colline, qu'on appelle simplement *le Mont*, & qui est éloignée de la Mer d'environ quatorze lieues. C'est la seule hauteur qu'il y ait sur cette Côte. Tous ceux qui l'ont observée de près sont persuadés qu'elle est un ouvrage de l'art. Il y a même assez d'apparence qu'elle étoit autrefois habitée, puisqu'on y trouve quantité de Citernes,

(k) Voyages de Dampier, Tome III. Part. 2. pages 212. & suivantes.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

ternes, qui doivent avoir été faites pour recevoir l'eau de pluie, dans un Canton qui n'a point d'eau douce, & dont la terre même est si salée, que les Espagnols en vont prendre pour faire du Salpêtre. Peut-être ces Citernes ne sont-elles que d'anciennes Salpêtrières. Entre le Mont, & le Cap Concededo, on découvre plusieurs petits Bois de Mangles, qui ressemblent de loin à de petites Isles. Le Pays, qui présente de loin une face fort unie, est inégal & rompu lorsqu'on s'en approche.

Rio de Lagartos, qu'on rencontre presqu'à moitié chemin, entre les Caps de Cotoche & Concededo, arrose un fort beau Pays, qui présente deux petits Bois de Mangles fort hauts, de chaque côté de la Rivière. Elle a peu de largeur, mais elle est assez profonde pour les Chaloupes. L'eau en est bonne; & depuis le Cap de Cotoche jusqu'à trois ou quatre lieues de la Ville de Campeche, Dampier ne connoît point d'autre eau douce sur toute cette Côte. Il se fait une Pèche considérable à l'Est de Rio de Lagartos. Les Pêcheurs Indiens, Sujets du Roi d'Espagne, y ont des Cabanes, pour la saison, des pieux auxquels ils suspendent leurs filets, & de petites couches pour y faire sécher leur Poisson. Depuis que les Etrangers, qui vont charger le Bois de Campeche, ont pris cette route, les Indiens sont devenus si timides, qu'aussi-tôt qu'ils découvrent un Vaisseau en Mer, ils enfoncent leurs Canots à fleur d'eau (*l*); & ne montrant eux-mêmes que la tête, ils attendent que le Vaisseau soit passé, ou que la nuit soit venue. Dampier les a vus quelquefois à la voile, & disparoître ainsi tout-d'un-coup. A l'Ouest de la Rivière, on voit une Guérite, nommée *Selam*, que les Espagnols entretiennent sur le bord de la Mer, pour y mettre leurs Indiens en sentinelle. La Côte en a plusieurs autres; les unes bâties à terre, en bois de charpente, & d'autres placées sur des arbres, comme des cages, mais assez grandes pour contenir deux Hommes, avec une échelle pour monter & descendre. Une de ces Guérites, à trois ou quatre lieues de Selam, porte le nom de *Linchanchi*, de celui d'une Ville Indienne, qui est quatre lieues plus loin dans les terres. Une autre, à deux lieues de celle-ci, se nomme *Chinchanchi*. J'ai pris terre, dit l'Auteur, vers ces lieux d'observation, & j'ai parcouru toute cette Côte, soit par Mer dans un Canot, ou par Terre à pié, depuis Rio de Lagartos jusqu'au Cap Concededo: mais je n'y ai pas vu de Villes, ni de Villages, ni d'autres Maisons que des Cabanes de Pêcheurs, à la réserve de Sisal. On trouve, entre Selam & Linchanchi, plusieurs petits Réservoirs salés, d'une figure assez régulière, & séparés les uns des autres par de petites levées de terre. Le plus grand n'a pas plus de dix verges de long, sur six de large. Les Habitans de ces deux Villes se rendent à ces Réservoirs, aux mois de Mai, de Juin & de Juillet, pour en recueillir le sel, dont ils fournissent tout le Pays d'alentour; mais ils y viennent à la faveur des Bois, qui les dérobbent, eux & leurs Villes, à la vue des Vaisseaux.

Trois ou quatre lieues plus loin, vers l'Ouest, on trouve une autre Guérite, nommée *Sisal*, qui est la plus haute & la plus remarquable de cette Côte.

(*l*) Un grand avantage des Canots, c'est que lorsqu'ils sont pleins d'eau, ils ne peuvent aller plus bas.

Description de la Nouvelle Espagne.

Côte. Elle est bâtie de bois, & fort proche de la Mer. On la prend quelquefois pour un Vaisseau, jusqu'à ce qu'on soit détrompé par la vue des Mangles voisins. Les Espagnols ont, près de-là, un Fort, gardé par quarante ou cinquante Hommes, qu'ils y envoyent de Mérida. Cette Ville, la plus considerable de l'Yucatan, n'en est éloignée que de douze lieues; & la plûpart de ses Habitans sont Espagnols. On met beaucoup de différence entre les Parties de l'Est & du Nord de la Province, & celle de l'Ouest, dont le terroir est incomparablement plus fertile: cependant elle est par-tout assez bien peuplée d'Indiens, qui sont rassemblés dans des Villes & des Bourgs, sans qu'on trouve une seule Habitation moins éloignée de la Mer que de cinq ou de six miles. La distance de Sisal au Cap Concededo, est d'environ huit lieues. Vingt lieues plus loin, vers le Nord, on trouve une petite Isle, que les Espagnols appellent *Ila das Arenas*; nom que les Anglois ont défiguré en *Desares*, & d'autres en *Desarcusses*. Depuis le Cap de Cotoche jusqu'à celui de Concededo, la Mer devient insensiblement plus profonde, à mesure qu'on s'éloigne du Rivage; & les Vaisseaux peuvent mouiller sur un fond de sable à toute sorte de profondeur, depuis sept ou huit piés jusqu'à dix ou douze brasses d'eau. Dans quelques endroits, on juge de l'éloignement où l'on est du rivage par la profondeur de la Mer, à compter quatre brasses pour la première lieue, & ensuite une lieue de plus pour chaque brasse (*m*).

C'est au Cap Concededo que commence la Baie de Campeche. Cette Baie est un enfoncement assez considérable, qui est renfermé entre le Cap, du côté de l'Est, & une Pointe qui s'élance du Pays montagneux de Saint-Martin à l'Ouest. Dans cette distance, qui est d'environ cent vingt lieues, il se trouve plusieurs grandes Rivières navigables, de grands Lacs, &c. Concededo est éloigné de quatorze ou quinze lieues du petit Havre de la Saline. La Baie est toute sabloneuse dans l'intervalle, & la Côte s'étend vers le Sud. Quoique le terrein du Pays soit aussi couvert de sable, sec, & sans autres productions que de petits arbres informes, si l'on y creuse à moitié chemin entre ces deux Places, au-dessus de la marque de la haute Marée, on y trouve d'excellente eau douce. Le Havre de la Saline est une retraite fort commode pour les Barques; mais il n'a pas plus de six ou sept piés d'eau. On voit, près de la Mer, un grand Etang salé qui appartient à la Ville de Campeche, & qui rapporte beaucoup de sel. La méthode est singulière pour le faire. Dans le tems qu'il se grene, c'est-à-dire aux mois de Mai & de Juin, les Indiens s'assemblent sur les bords de l'Etang, & ramassant le sel en gros monceaux, de forme pyramidale, ils les couvrent d'herbe seche & de roseaux, auxquels ils mettent le feu. La superficie brûlée forme une croute noire, & si dure, qu'elle garantit ces masses de sel contre les pluyes, qui commencent alors, & qu'elle les tient fort seches dans une saison très humide.

Depuis les Salines jusqu'à la Ville de Campeche, on compte près de vingt lieues. Dans l'espace des quatre premières, en suivant la Côte, qui s'étend au Sud-quart-à-l'Ouest, le Pays est submergé & couvert de Mangles; mais à

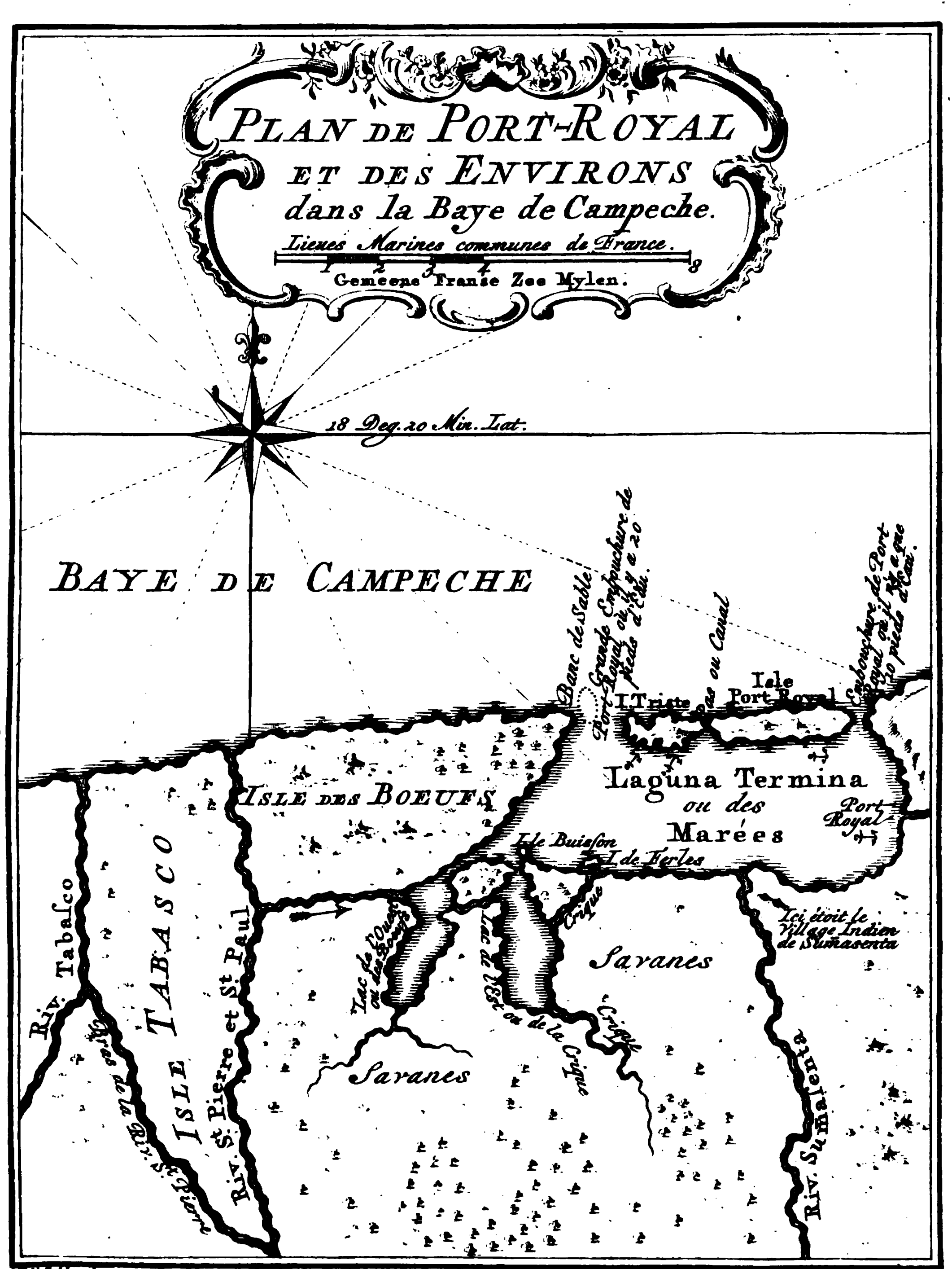
(*m*) *Ibidem*, page 251.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

à deux miles au Sud de la Saline, & à deux cens verges de la Mer, on trouve une ſource d'eau douce, qui eſt la ſeule du Canton. Un petit ſentier y conduit au travers des Mangles. Enſuite, la Côte s'élève de plus en plus, & l'on rencontre quantité de Baies ſabloneuſes, où les Chaloupes peuvent aborder; mais il ne faut plus eſpérer d'eau fraîche juſqu'à la Rivière qui eſt proche de Campeche. Au-delà, toute la Côte eſt couverte de Mangles, le terroir ſec, & ſans bois de teinture. Six lieues en-deçà de Campeche, on trouve une Colline, nommée *Hina*, d'où l'on peut découvrir les Vaiſſeaux à la voile, & qui produit d'excellent bois de chauffage, mais ſans eau; & la Mer, près du rivage, offre une grande abondance de ces coquilles, que les Anglois nomment dans leur Langue *Piés de Cheval*, parce que le deſſous en eſt plat & reſſemble, par ſa figure & ſa groſſeur, à la corne du pié d'un Cheval; mais le dos eſt rond, comme celui d'une Tortue, & ſon écaille eſt auſſi mince que celle des Ecreviſſes de Mer. Elles ont auſſi pluſieurs petits bras, & leur Poiſſon eſt un mets fort vanté. Trois petites Iſles, baſſes & ſabloneuſes, à vingt-cinq ou vingt-ſix lieues de Hina vers le Nord, & à trente de Campeche, préſentent un fort bon ancrage, du côté du Sud; mais elles ſont ſans eau, ſans bois, & ſans autres Animaux que de gros Rats, des Boubies & des Gueniers. Ces Iſles ont reçu le nom de *Triangle*, parce qu'elles forment cette figure, par leur ſituation.

Campeche eſt une fort belle Ville, ſituée au bord de la Mer, dans un petit enfoncement; & c'eſt la ſeule qu'il y ait ſur toute cette Côte, depuis le Cap de Cotoche juſqu'à Vera-Cruz. Elle eſt bâtie de bonnes pierres, qui lui donnent beaucoup d'éclat. Ses Maiſons ne ſont pas hautes, mais les murailles en ſont très fortes, les toits plats & couverts de tuiles. Elle eſt défendue par une Citadelle (*n*), où le Gouverneur fait ſa réſidence avec une petite Garniſon. Quoiqu'elle ſoit le ſeul Port de cette Côte, on vante peu ſes richeſſes. La principale Manufacture du Pays eſt de toiles de coton, dont les Eſpagnols & les Indiens ſont également vêtus, & qui ſe vendent au-dehors pour faire des voiles de Navires. Si l'on excepte cette vente & celle du ſel, Campeche n'a jamais eu d'autre avantage que de ſervir de centre au Commerce du bois de teinture; & de-là vient le nom de *Bois de Campeche*, quoiqu'il ne s'en trouve qu'à plus de douze ou quatorze lieues de la Ville. Les Eſpagnols l'ont coupé long-tems, à cette diſtance, près d'une Rivière nommée *Champeton*, du côté du Sud, dans un terrein haut & pierreux. Ils y employoient les Indiens du Canton, pour une réale par jour; & le tonneau valoit alors juſqu'à cent dix livres ſterling. Lorſque les Anglois ſe furent établis à la Jamaïque, & qu'ils commencèrent à croiſer dans le Golfe de Campeche, ils y trouvèrent pluſieurs Barques chargées de ce bois; mais n'en connoiſſant point encore le prix, ils ſe contentoient de prendre les cloux & toute la ferrure des Barques. Un de leurs Capitaines, ayant enlevé un gros Vaiſſeau qui n'avoit pas d'autre charge, le conduiſit en Angleterre, dans le ſeul deſſein de l'armer en courſe; &, contre ſon attente, il y vendit fort cher un bois, dont il avoit fait ſi peu d'eſtime, qu'il n'avoit pas ceſſé d'en brûler pendant ſon Voyage. Alors, les Anglois de la Jamaïque

(*n*) On a remarqué que les Boucaniers l'ont fait ſauter & qu'ils ont brûlé la Ville.



GRONDTEKENING VAN PORT-ROYAL EN DE Omstreeken in de Campeche Baay.

que découvrirent bientôt le lieu où il croissoit; & lorsqu'ils ne faisoient aucune prise en Mer, ils alloient à la Rivière de Champeton, où ils étoient sûrs d'en trouver de grandes piles, déja transportées au bord de la Mer, qui ne leur coûtoient que la peine de les embarquer. Cette pratique se soutint, jusqu'à ce que les Espagnols y mirent une forte Garde. Mais les Anglois, qui n'ignoroient plus la valeur de ces arbres, visitèrent les autres Côtes du Pays pour en chercher. Ils en trouvèrent d'abord au Cap de Cotoche, d'où ils en tirèrent la charge de plusieurs Vaisseaux; & lorsqu'il y devint rare, ils découvrirent un Lac, nommé *Triste*, dans la Baie même de Campeche, où leur travail fut continué avec le même succès.

De la Rivière de Champeton à Port-Roïal, on compte environ dix-huit lieues. La Côte est au Sud-Sud Ouest, ou Sud-Ouest-quart-au-Sud. Le terrein, qui est bas vers la Mer, s'ouvre par une Baie sabloneuse, où l'on voit quelques Arbres, & de petites Savanes mêlées de Buissons. On ne trouve, entre Champeton & Port-Roïal, qu'une seule Rivière, qui se nomme *Porto Escondido*. Port-Roïal est une grande entrée, dans un Lac salé, de neuf ou dix lieues de long, sur trois ou quatre de large, avec deux embouchures, c'est-à-dire, une à chaque bout. Celle de Port-Roïal est resserrée par une barre, sur laquelle on ne laisse pas de trouver neuf ou dix piés d'eau. Le mouillage est bon de l'un & de l'autre côté; & l'entrée n'a pas moins de deux miles de long, sur un de large, avec quelques anses sabloneuses, où l'on entre sans danger. Les Vaisseaux mouillent ordinairement du côté de l'Est, après Champeton; autant pour la commodité des Puits, qu'on y a creusés, que pour se mettre à couvert de la Marée, qui est ici très violente. Cet endroit est remarquable par le détour de la terre, qui prend tout-d'un-coup vers l'Ouest, & qui s'étend l'espace de soixante & cinq ou soixante & dix lieues dans cette direction. Une petite Isle basse, qu'on nomme l'*Isle de Port-Roïal*, forme, à l'Ouest, un des côtés de l'embouchure, & le Continent fait l'autre. A l'Ouest de cette Isle, on en trouve une autre, petite & basse, qu'on nomme *Triste*. Un Canal fort étroit les sépare. L'Isle Triste est, en quelques endroits, large de trois miles, & longue de quatre. Elle s'étend de l'Est à l'Ouest.

La seconde embouchure, qui conduit dans le Lac, est entre l'Isle Triste & une autre Isle, qui se nomme l'*Isle des Bœufs*. Sa largeur est d'environ trois miles. Elle est remplie de bancs de-sable au-dehors, qui ne laissent que deux Canaux pour y entrer. Le plus profond est vers le milieu de l'embouchure, & n'a pas moins de douze piés d'eau dans la haute Marée. Celui de l'Ouest en a près de dix. Il n'est pas fort éloigné de l'Isle des Bœufs. On y entre par une Brise de Mer, la sonde à la main, sur-tout du côté de cette Isle. A sa pointe, on a trois brasses d'eau; & l'on peut tourner alors vers Triste, jusqu'assez près du rivage, où rien n'empêche de mouiller librement. Quoique le mouillage soit bon par-tout, au-delà de la barre, entre Triste & l'Isle des Bœufs, la Marée y est beaucoup plus forte qu'à Port-Roïal. Cette embouchure a reçu des Espagnols le nom de *Laguna Termina*. Les petits Bâtimens, tels que les Barques, les Chaloupes & les Canots, trouvent une égale sûreté dans toutes les parties du Lac. Ils peuvent passer d'une

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

d'une embouchure à l'autre, aller dans les Anses, les Rivières, & les autres petits Lacs qui se déchargent dans le grand.

La première Rivière considérable qu'on rencontre à l'Est de ce Lac, en entrant à Port-Roïal, est celle de *Summasenta*. Elle est assez grande pour recevoir des Chaloupes. C'est du côté du Sud qu'elle se décharge, vers le milieu du Lac. On voyoit autrefois, à son embouchure, un Village du même nom. Sept ou huit lieues plus loin dans les terres, on trouve une grande Ville Indienne, composée d'environ deux mille familles, & de quelques Moines Espagnols, qui leur servent de Curés dans deux ou trois Eglises, sans qu'il y ait d'autres Blancs. A quatre ou cinq lieues de la Rivière de Summasenta, où le rivage s'étend vers l'Ouest, on rencontre une petite Isle, qui se nomme *le Buisson*, & vis-à-vis de cette Isle une Crique fort étroite, & longue d'un mile, qui conduit dans un autre grand Lac, qu'on nomme *Lac de l'Est*. Il a près d'une lieue & demie de large, sur trois de long, & ses bords sont couverts de Mangles. Une autre Crique, qui s'ouvre à son Sud Est, & qui s'avance six ou sept miles dans les terres, offre quantité de bois de teinture sur ses bords. Au bout de cette Crique est une grande Savane, remplie de Vaches sauvages, de Chevaux & de Daims. Du côté septentrional, & vers le milieu du Lac de l'Est, on trouve une autre petite Crique, qui communique à Laguna Termina, vis-à-vis d'une petite Isle sabloneuse, que les Anglois nomment l'Isle *de Ferles*. A l'Ouest du même Lac, un petit Bois de Mangles le sépare d'un autre Lac, qui lui est parallèle, & qu'on nomme le *Lac de l'Ouest*. Il est à-peu-près de la grandeur du premier; & vers son Nord il se joint avec lui par un Canal, qui est assez profond pour les Barques. Au Sud de ce dernier Lac, une Crique, dont l'embouchure est d'un mile, se divise en deux branches, où l'on trouve de l'eau douce pendant dix mois de l'année. La terre, assez près de leur division, produit, non-seulement quantité de bois de teinture, mais de gros Chênes, les seuls que Dampier ait vus, dit-il, entre les Tropiques. A trois miles de la branche orientale, une Savane fort grasse est ordinairement remplie de Bêtes à cornes; ce qui attire les Coupeurs de Bois dans cette Crique.

Toutes ces Terres, près de la Mer ou des Lacs, sont chargées de Mangles, & toûjours humides; mais un peu plus avant, le terrein est sec & ferme, & n'est jamais inondé que dans la saison des pluyes. C'est une argile forte & jaunâtre, dont la superficie est d'une terre noire, sans profondeur. Il y croît quantité d'arbres, de différentes espèces, qui ne sont ni hauts, ni fort gros. Ceux qui servent à la teinture & qu'on appelle Bois de Campeche, y profitent le mieux; & l'on n'en trouve pas même dans les lieux où la terre est plus grasse. Ils ressemblent assez à nôtre aubépine; mais ils sont généralement beaucoup plus gros. L'écorce des jeunes branches est blanche & polie, avec quelques pointes, néanmoins, qui sortent de côté & d'autre; mais le corps & les vieilles branches sont noirâtres, l'écorce en est plus raboteuse, & presque sans aucune pointe. Les feuilles sont petites, & ressemblent à celles de l'aubépine. Leur couleur est d'un verd pâle. On choisit, pour la coupe, les vieux arbres, qui ont l'écorce noire,

noire, parce qu'ils ont moins de séve, & qu'ils donnent peu de peine à les couper, ou à les réduire en morceaux. La séve en est blanche, & le cœur rouge. C'est le cœur qu'on employe pour la teinture. On abbat toute la séve blanche pour le transporter en Europe. Quelque tems après qu'il est coupé, il devient noir; & s'il est mis dans l'eau, il lui donne une si vive couleur d'encre, qu'on s'en sert fort bien pour écrire. Entre ces arbres, il s'en trouve de cinq ou six piés de circonférence, dont on a beaucoup de peine à faire des buches, qui n'excedent point la charge d'un Homme; & aussi les fait-on sauter avec de la poudre. Le bois est fort pésant. Il brûle fort bien, & fait un feu clair, ardent & de longue durée. Les Flibustiers se servent de ce feu pour endurcir le canon de leurs fusils, lorsqu'ils s'apperçoivent de quelque défaut dans le fer. Dampier est persuadé que le véritable bois de Campeche ne croît que dans l'Yucatan. Les principaux endroits, où il se trouve, sont celui qu'on a décrit, le Cap de Cotoche, & la partie méridionale du Pays, dans le Golfe de Honduras.

Le commerce de ce bois étoit devenu fort commun parmi les Anglois en 1675, lorsque Dampier arriva dans le Golfe de Campeche. Il y trouva plus de 260 Travailleurs de sa Nation, qui s'étoient établis autour du Lac Triste, ou dans l'Isle des Bœufs. Ce négoce, dit-il, doit son origine à la décadence de la Piraterie. Aussi-tôt que les Anglois se virent maîtres de la Jamaïque & qu'ils eurent conclu la Paix avec l'Espagne, leurs Boucaniers, qui n'avoient vêcu jusqu'alors que du pillage des Espagnols, se trouvèrent dans le dernier embarras. Les uns se retirèrent au petit Gouave, où la Piraterie subsistoit encore, & les autres prirent le parti de s'établir dans la Baye de Campeche pour y couper du bois. Ils y auroient pu faire un profit considérable; mais l'habitude de l'oisiveté rendit leur travail fort lent. La plûpart étant bons Tireurs, ils passoient le tems à la chasse; & leur ancien goût pour le brigandage fut réveillé par cet exercice. Bientôt ils commencèrent à faire des courses dans les Villes Indiennes, dont ils enlevoient les Habitans. Ils gardoient les Femmes, pour les servir dans leurs cabanes. Les Hommes étoient vendus à la Jamaïque & dans les autres Isles. Enfin, ces Avanturiers prirent tant d'aversion pour la discipline, que n'ayant pu se reduire sous aucune forme de Gouvernement, il fut aisé aux Espagnols de les surprendre au milieu de leurs débauches, & de les enlever presque tous dans leurs cabanes. Ils furent conduits Prisonniers à Campeche & à Vera-Cruz, où ils furent vendus aux Marchands de Mexico.

Ajoûtons, après le même Voyageur, que cette partie du Golfe de Campeche, est à près de dix-huit dégrés de latitude du Nord. Dans le beau tems, les Brises de Mer y sont au Nord-Nord-Est, ou au Nord, & les vents de Terre sont Sud-Sud-Est & Sud. La saison seche y commence en Septembre, & dure jusqu'à la fin d'Avril. Alors, les pluyes arrivent & commencent par des ouragans, dont on n'essuye d'abord qu'un seul par jour, mais qui augmentent comme par dégrés jusqu'au mois de Juin, où les pluyes deviennent continuelles, pour ne finir que vers la fin d'Août. Ce déluge d'eau fait déborder les Rivières. Toutes les Savanes s'en trouvent couvertes; & l'inondation ne croît & ne diminue point jusqu'à ce que les vents du Nord soyent fixés; ce qui arrive ordinairement vers le mois d'Octobre. Ces vents souf-

 flent

flent vers la terre avec tant de violence, que pendant le tems qu'ils règnent ils troublent le cours des marées, ils arrêtent celui des Rivières; & quoiqu'il y ait moins de pluye qu'auparavant, les débordemens ne laissent pas d'augmenter. L'impétuosité des mêmes vents croît encore, aux mois de Décembre & de Janvier. Mais ensuite elle diminue; & les eaux commencent à s'écouler dans les lieux bas. Vers le milieu de Février tout est sec; & dès le mois de Mars, on a quelquefois de la peine à trouver de l'eau pour boire, dans ces mêmes Savanes, qu'on prenoit six semaines auparavant pour une Mer. Vers le commencement d'Avril tous les Etangs ne sont pas moins à sec; & les Etrangers, qui ne connoîtroient point les ressources du Pays (o), seroient menacés d'y mourir de soif.

(o) La principale est de se retirer dans les Bois, pour se rafraîchir de l'eau qu'on trouve alors dans les feuilles d'un arbre, que Dampier nomme *Pin sauvage*, parce qu'il a quelque ressemblance avec le véritable Pin. Son fruit, qui croît sur les bosses, les nœuds & les excrescences de l'arbre, est environné de feuilles épaisses, & longues de dix ou douze pouces, si serrées entr'elles & si droites, que retenant l'eau de pluye lorsqu'elle tombe, elles en contiennent jusqu'à une pinte & demie. Il suffit d'y enfoncer un couteau vers le bas pour la faire sortir. Dampier cite sa propre expérience, *ubi suprà*, page 266.

§. VI.

Audience de Guadalajara.

Les Provinces de cette Audience sont peu connues des Etrangers & des Espagnols mêmes, qui n'en ont jamais fait de description régulière. Leur situation vers le Nord ne tente point la curiosité des Voyageurs; & les premiers Historiens, ayant écrit sur des Relations assez confuses, n'ont pu nous donner plus de lumières, qu'ils n'en ont trouvé dans leurs Mémoires. Ceux qui sont venus après eux, tels que Laet, Ogilby, & les Compilateurs Hollandois, n'ont fait qu'augmenter l'obscurité, en alterant quelquefois les noms & les distances, pour concilier les témoignages opposés, ou pour suppléer aux omissions par des conjectures. Ainsi l'on est réduit à des bornes fort étroites, quand on n'y veut rien faire entrer d'incertain.

Guadalajara, I. Province.

La première Province, qui donne son nom à l'Audience, & qui tire le sien de sa Capitale, est représentée comme un Pays sain & fertile, où l'on trouve quelques Mines d'argent. La Ville de *Guadalajara* est située sur la Rivière de *Barania*, qui va se perdre, soixante lieues au-dessous, dans la Mer du Sud. C'est le Siége du Gouverneur de la Province, & d'un Evêque Suffragant de l'Archevêché de Mexico. On la place à vingt dégrés vingt minutes de latitude, & à deux cens soixante & onze dégrés quarante minutes de longitude. Son éloignement de Mexico est d'environ quatre-vingt-dix lieues.

II. Los Zacatecas.

Cette seconde Province de l'Audience de Guadalajara, tire son nom de celui de ses anciens Habitans. Sa Capitale qui est un Siége Episcopal & la résidence du Gouverneur, se nomme aussi *S. Luis de Zacatecas*; & ses autres

tres Villes sont, *Xeres de la Frontera*, *Erena* ou *Ellerena*, *Nombre de Dios*, & *Avino*, célèbre par ses Mines d'argent. Quelques-uns y mettent aussi *Durango*, que d'autres font Capitale de Nueva Biscaia. Le Pays est sec & montagneux, mais fertile dans les Vallées, & riche par ses Mines d'argent. Il s'étend du Sud au Nord, depuis la Province de Guaxaca vers le Golfe du Mexique.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

III. Nueva Biscaia.

La troisième Province, nommée *Nueva Biscaia*, ou *Nouvelle Biscaie*, est contigüe au *Nouveau Mexique*, vaste Pays septentrional, dont les bornes ne sont pas encore connues, mais qui paroît suivi du Quivira & de la Mer de l'Ouest, & dont on remet à parler dans l'Article des Voyages au Nord. Le Mémoire de Lionnel Waffer (*a*) nomme *Durango* pour Capitale de la Nouvelle Biscaie, & donne plusieurs Mines d'argent à cette Province. Ses autres Villes sont *Barros*, *Sainte-Barbe*, ou *Barbola Endeha*, & *Saint-Juan*. On la place à vingt-cinq dégrés vingt-huit minutes de latitude, sans expliquer de quel lieu l'on prend cette position. Une grande partie du Pays est arrosée par la Rivière de *Nassas*.

IV. Cinaola.

La Province de *Cinaola* est la plus septentrionale de toute la Nouvelle Espagne. Sa situation, sur la Mer de Californie, la fait toucher aussi au Nouveau Mexique; mais dans cet éloignement elle contient fort peu d'Espagnols, quoique l'air y soit fort sain, & qu'on vante sa fertilité en fruits, en légumes & en coton. Ils y ont néanmoins deux Villes, qui se nomment *Saint-Jacques* & *Saint-Philippe*, & dont on ne connoît guères que les noms.

V. Culiacan.

La cinquième Province, qui se nomme *Culiacan*, n'est pas mieux connue que celle de Cinaola. On lui donne néanmoins quelques Mines d'argent, & deux Villes, *Culiacan*, sa Capitale, & *Saint-Miguel*. Comme elle est bordée aussi par la Mer Vermeille, ou de Californie, on trouve quelques détails sur ses Côtes, dans les Voyages de Dampier, de Cooke, de Rogers & des autres Avanturiers Anglois qui les ont visitées en divers tems. Mais, à l'exception des vues & des distances, qui paroissent assez fidèlement recueillies dans la Relation d'Edouard Cooke (*b*), il y a peu d'utilité à tirer, pour la Géographie, de la plûpart de ces Observations, où l'ordre manque toûjours, & qu'on a peine d'ailleurs à concilier avec d'autres lumières, par la difficulté de reconnoître des noms que chaque Nation défigure ou change entiérement dans sa langue.

VI. Chiametlan.

La sixième Province, nommée *Chiametlan*, située sur le bord de la même Mer, est peuplée presqu'uniquement d'Indiens. Les Espagnols y ont néanmoins deux Villes; *Saint-Sebastien*, qui en est la Capitale, & *Aguacera*. On vante la fertilité du terroir, son miel, sa cire, & sur-tout ses Mines d'argent, qui firent établir ces deux Colonies Espagnoles en 1554. Les Isles de *Chametly*, qui paroissent tirer leur nom de cette Province, ont été décrites dans la Relation de Dampier.

VII. Xalisco.

La dernière Province de la seconde Audience s'appelle *Xalisco*, de son ancien nom. Elle est située en partie sur la Mer du Sud. Sa Capitale est *Compostella*

(*a*) *Ubi suprà*, page 334.

(*b*) Voyages d'Edouard Cooke, Tome II. On donnera les distances, d'après lui & Woodes Rogers.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

postella nueva, bâtie en 1531 par Nugnez *Guzman*, qui conquit une partie de cette Région. On place cette Ville à vingt & un degrés de latitude du Nord, & deux cens soixante & dix degrés quinze minutes de longitude. C'étoit autrefois un Siége épiscopal, que le mauvais air du Pays a fait transferer à Guadalajara, dont elle est éloignée d'environ trente lieues. *Xalisco* & *la Purification* sont deux autres Villes de la même Province.

C'est dans cette Province, à vingt degrés vingt & une minutes du Nord, suivant Dampier (*c*), qu'on place le Cap de *Corrientes*, d'où la plûpart des Avanturiers ont marqué le point de leur départ, pour passer de la Mer du Sud aux Indes Orientales. En approchant de ce Cap, les terres sont assez élevées & bordées de Rochers blancs. L'intérieur du Pays est rempli de Montagnes stériles & desagréables à la vue. Une chaîne d'autres Montagnes, paralléles à la Côte, finit à l'Ouest par une belle pente; mais, à l'Est, elles conservent leur élévation, & se terminent par une hauteur escarpée, qui se divise en trois petits sommets pointus, auxquels cette figure, qui approche assez d'une couronne, a fait donner, par les Espagnols, le nom de *Coronada*. La hauteur du Cap est médiocre, & le sommet plat & uni; mais il est remarquable par quantité de Rochers escarpés, qui s'avancent jusqu'à la Mer. A deux lieues du Cap, entre lui & la Pointe de *Pentique*, qui en est à dix lieues, on trouve une profonde Baie, sabloneuse & commode pour une descente, au fond de laquelle est une grande Vallée de trois lieues de long, qui se nomme *Valderas*, ou *Val d'Iris*. Une belle Rivière, qui en sort pour se jetter dans la Baie, reçoit facilement les Chaloupes; mais vers la fin de la saison seche, qui comprend Février, Mars & une partie d'Avril, l'eau n'est pas sans un petit goût de sel. La Vallée est enrichie de Pâturages fertiles, mêlés de Bois, entre lesquels on voit croître une si grande abondance de Guayes, d'Oranges & de Limons, qu'il semble que la Nature en ait voulu faire un Jardin. Les Pâturages sont remplis de Bestiaux, sans qu'on y découvre une Maison.

On ignore si c'est dans la Province de Chiametlan, ou dans celle de Xalisco, qu'il faut placer la Rivière & la Ville Indienne de *Rosario*, dont le même Ecrivain fixe la hauteur à vingt-deux dégrés cinquante minutes, & le Village maritime de *Massatlan*. On voit, dit-il, dans l'intérieur des terres, une Montagne en forme de pain de sucre, au Nord-Est Quart de Nord; & vers l'Ouest de cette Montagne, on en découvre une autre de forme longue, que les Espagnols nomment *Cabo del Cavallo*.

A l'Est de Rosario, il trouva la Rivière de *Saint-Jago*, où l'on peut mouiller, près de l'embouchure, à sept brasses d'eau sur un bon fond. On voit de-là, sur la Côte, à trois lieues Ouest-Nord-Ouest, un Rocher blanc, nommé *Maxcutelba*; & dans le Pays, au Sud-Est, la haute Montagne de *Zelisco* (*d*), dont le milieu s'enfonce en forme de selle. La Rivière de Sant-Jago, qui est une des principales de cette Côte, est à vingt-deux degrés quinze minutes. On y trouve dix piés d'eau à la barre, après le départ même

(*c*) Table du Sillage, Tome I. page 301.

(*d*) Si *Zelisco* est une faute d'orthographe pour *Xalisco*, comme il y a beaucoup d'apparence, il sera certain que tous ces lieux sont de cette Province.

me de la Marée. Elle n'a guères moins d'un demi mile de large, à l'embouchure; & sa largeur augmente au-delà, par la jonction de trois ou quatre Rivières qui s'y jettent. L'eau en est un peu salée; mais en creusant deux ou trois piés à l'embouchure même, on trouve de l'eau douce. A quatre lieues de la Côte, les Espagnols ont une Ville nommée *Sainte-Pecaque*, située dans une Plaine, proche d'un Bois. Sans être grande, elle est extrêmement régulière; & la plûpart de ses Habitans font leur principale occupation de l'Agriculture, à la réserve de quelques Voituriers, que les Marchands de Compostelle employent au service des Mines. On compte vingt & une lieues de Sainte-Pecaque à Compostelle, & cinq ou six jusqu'aux Mines. L'argent de ce Canton, & généralement celui de la Nouvelle Espagne, est estimé plus fin que celui du Perou. Les Voituriers de Sainte-Pecaque le transportent à Compostelle pour y être rafiné, & fournissent aux Esclaves qu'on fait travailler aux Mines, leur provision de Maïz, dont le Pays abonde. On y trouve aussi du sucre, du sel & du poisson salé.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

ENFIN, c'est à l'autre extrémité de cette Province, ou dans la partie de celle de Mechoacan, qui touche aussi à la Mer du Sud, qu'il faut placer le Volcan de la Ville Espagnole de *Colima*, & dont le même Voyageur fait la description suivante. (e) „ Nous vîmes le Volcan de Colima. C'est une „ fort haute Montagne, vers les dix-huit degrés trente-six minutes du Nord, „ à cinq ou six lieues de la Mer, & au milieu d'un agréable Vallon. On y „ voit deux petites Pointes, de chacune desquelles sortent toûjours des „ flammes ou de la fumée. La Ville du même nom est dans une Vallée „ voisine, qui passe pour la plus agréable & la plus fertile du Mexique. „ Elle n'a pas moins de dix lieues de large, près de la Mer, où elle forme une petite Baie. On assure que la Ville est grande, riche & Capitale du Pays. Les Espagnols ont deux ou trois autres Villes aux environs; entre lesquelles on distingue *Sallagua*, qui est à l'Ouest de la Baie „ de Colima, avec un petit Port au dix-huitiéme degré cinquante-deux „ minutes.

CHEQUETAN, que Dampier nomme aussi, sans en déterminer la position, se trouve soigneusement décrit dans le Voyage d'Anson, & paroît appartenir au Mechoacan. „ Ce Port, ou cette Rade, est à dix-sept degrés trente-„ six minutes du Nord, & à trente lieues d'Acapulco, du côté de l'Ouest. „ Dans l'étendue de dix-huit lieues, depuis Acapulco, on trouve un Rivage sabloneux, sur lequel les vagues se brisent avec tant de violence, qu'il „ est impossible d'y aborder. Cependant le fond de la Mer y est si net, que „ dans la belle saison, on peut mouiller sûrement à un mile ou deux du Rivage. Le Pays est assez bon. Il paroît bien planté, rempli de Villages; „ & sur quelques éminences on voit des Tours, qui servent apparemment „ d'Echauguettes. Cette perspective n'a rien que d'agréable. Elle est bornée, à quelques lieues du Rivage, par une chaîne de Montagnes, qui „ s'étend fort loin à droite & à gauche d'Acapulco. Cinq miles plus loin, „ on trouve un Mondrain, qui se présente d'abord comme une Isle. Trois „ miles au-delà, vers l'Ouest, on voit un Rocher blanc assez remarquable, „ à

(e) Dampier, *ubi suprà*, page 368.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

„ à deux cables du Rivage, dans une Baie d'environ neuf lieues d'ouvertu„ re. Sa Pointe occidentale forme une Montagne qui se nomme *Petaplan*. „ C'est proprement une Presqu'Isle, jointe au Continent par une langue de „ terre basse & étroite, couverte de brossailles, & de petits Rochers. Ici „ commence la Baie de *Seguataneio*, qui s'étend fort loin à l'Ouest de cel„ le de Petaplan, & dont celle-ci n'est qu'une partie. A l'entrée de cette „ Baie, & à quelque distance de la Montagne, on découvre un amas de „ Rochers, blanchis des excrémens de divers oiseaux. Quatre de ces Ro„ chers, qui sont plus gros que les autres, & qui ont assez l'apparence d'u„ ne croix, s'appellent *les Moines blancs*. Ils sont à l'Ouest vers le Nord „ de Petaplan; & sept miles à leur Ouest, on entre dans le Port de Che„ quetan, qui est encore mieux marqué par un gros Rocher à un mile & „ demi de son entrée, au Sud-demi-quart-à-l'Ouest.

„ Si l'on côtoie la terre d'assez près, il est impossible de ne pas reconnoî„ tre le Port de Chequetan à toutes ces marques. La Côte est sans dan„ ger, depuis le milieu d'Octobre jusqu'au commencement de Mai; quoique „ dans le reste de l'année elle soit exposée à des tourbillons violens, à des „ pluyes abondantes, & à des vents impétueux de toutes les pointes du „ Compas. Ceux, qui se tiendroient à une distance considérable de la „ Côte, n'auroient pas d'autre moyen de trouver ce Port, que par sa la„ titude. Le dedans du Pays a tant de Montagnes, élevées les unes au„ dessus des autres, qu'on ne distingue rien par les vues, prises d'un peu „ loin en Mer. L'entrée du Port n'a qu'un demi-mile de largeur. Les „ deux pointes qui la forment, & qui présentent deux Rochers presque „ perpendiculaires, sont, l'une à l'égard de l'autre, Sud-Est & Nord-Ouest. „ Le Port est environné de hautes Montagnes, couvertes d'arbres, excep„ té vers l'Ouest. Son entrée est sûre, de quelque côté qu'on veuille pas„ ser du Rocher, qui est situé vis-à-vis de son embouchure. Hors du Port, „ le fond est de gravier, mêlé de pierres. Mais dans l'intérieur, il est de „ vase molle. La seule précaution nécessaire, en y mouillant, regarde les „ grosses houles, que la Mer y pousse quelquefois. La Marée est de cinq „ piés, & court à-peu-près Est & Ouest. L'Aiguade ne paroît qu'un grand „ Etang, sans décharge, & séparé de la Mer par le Rivage. Il est rempli „ par une source, qui sort de terre, un demi-mile plus loin dans le Pays. „ L'eau en est un peu saumache, sur-tout du côté de la Mer; car plus on „ avance vers la source, plus elle est douce & fraîche. Cette différence „ oblige de remonter aussi haut qu'il est possible pour remplir les tonneaux. „ Quoique cet Etang n'ait aucune communication avec la Mer, il peut en „ avoir dans la saison des pluyes; & Dampier en parle comme d'une gran„ de Rivière. Cependant le terrein est si bas, aux environs, qu'il doit être „ presqu'entiérement inondé, avant que l'eau puisse déborder par-dessus le „ Rivage. On cesse ici de voir des Tortues, après en avoir trouvé une „ grande abondance devant la Baie de Petaplan. La terre ne fournit guè„ res d'autres animaux que des Lésards, qu'on y trouve en grand nombre; „ & qui ne sont pas un mauvais aliment. Tous les jours, au matin, on „ apperçoit sur le sable de l'Aiguade, les traces d'un grand nombre de Ti„ gres; mais loin d'être aussi dangereux que dans l'Afrique & l'Asie, ils

„ n'atta-

„ n'attaquent presque jamais les hommes. Les Faisans sont fort communs „ sur la Côte; mais leur chair est seche & sans goût. On y voit d'ailleurs „ une grande varieté d'autres oiseaux de moindre grosseur, particulière- „ ment des Perroquets, que les Anglois tuoient souvent pour s'en nourrir. „ Les fruits, les racines & les herbages y sont rares. Les Bois fournissent „ quelques Limons, des Papas, & une espèce de Prunes. La seule her- „ be, qui mérite d'être nommée, est la Morgeline, qui croît sur les bords „ des ruisseaux, & que son amertume n'empêche point les Matelots de „ manger avidement, parce qu'elle passe pour un anti-scorbutique. On „ prend, dans la Baie, diverses sortes de Poissons, telles que des Ma- „ quereaux, des Brêmes, des Mulets, des Soles & des Homars. C'est „ le seul endroit de ces Mers, où les Avanturiers Anglois ayent pris des „ Torpilles. A l'Ouest du Port, on trouve une Ville, ou un Bourg, qui „ n'est éloigné que de deux miles de l'endroit où le chemin se divise. Du „ même côté, le Pays est assez étendu, & présente une espèce d'ouver- „ ture, qu'on prendroit de loin pour un second Port; mais, en appro- „ chant, on ne voit que deux Montagnes, qui rendent ce terrein comme „ double, & qui étant jointes par une Vallée, ne laissent entr'elles ni „ Port, ni Rade (*f*)".

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Il a paru nécessaire de rappeller ici cette description, parce que, de l'aveu de tous les Voyageurs, la connoissance du Port de Chequetan est d'une extrême importance pour la Navigation. C'est le seul mouillage sûr pour les Etrangers, dans une fort grande étendue de Côtes, à l'exception d'Acapulco, qui est occupé par les Espagnols. On y peut faire tranquillement de l'eau & du bois, malgré les Habitans du Pays. Les Bois, qui l'environnent, n'ont qu'un chemin étroit, du Rivage aux Terres voisines; & ce passage peut être gardé par un Parti peu considérable, contre toutes les forces que les Espagnols sont capables de rassembler dans ces Mers (*g*).

(*f*) Voyage d'Anson, Tome III. pages 399 & précédentes. On a, ci-dessus, la Vue de Chequetan avec celle d'Acapulco.

Nota. Ces deux Vues sont dans nôtre Extrait du Voyage d'Anson, au Tome XV; mais Mr. Prevost ne les a pas données dans l'Edition de Paris. R. d. E.

(*g*) *Ibidem*.

§. VII.

Audience de Guatimala.

Soconusco, I. Province.

On donne le premier rang, dans cette Audience, à la Province de *Soconusco*, qui est bordée au Nord par celle de Chiapa, à l'Est par celle de Guatimala, au Midi par la Mer du Sud, & à l'Ouest par la Province de Guaxaca. Sa longueur est d'environ trente-cinq lieues, à-peu-près sur la même largeur. Quoique le Pays soit ouvert & plat (*a*), on n'y connoît aux Espagnols que la Ville de Soconusco. *Coaevatlan* est un petit Port, que les Cartes placent à dix-huit degrés de latitude; & *Schutepeque*, une grosse Bourgade Indienne, dans l'intérieur des terres (*b*).

La

(*a*) Gage, Part. 3. page. 9.

(*b*) Suppléons à ce qui manque dans les Voyageurs, pour la connoissance de cette Côte, depuis le Port de Matanchel dans Xalisco,

Description de la Nouvelle Espagne.

La Province de Chiapa est assez connue par la Description de Gage, qui profita, dit-il, d'un assez long sejour dans la Capitale, pour connoître les riches-

co, jusqu'à l'extrêmité de Soconusco, par la mesure des distances qui ont été annoncées dans le Journal de Rogers, au Tome XV. de ce Recueil. Edouard Cooke observe qu'on ne trouve aucune description qui aille plus loin vers le Nord, Tome II. page 309.

De Matanchel ou Maxantella, la Côte court au Sud-Ouest l'espace de vingt lieues, jusqu'aux Rochers de *Ponteque*. A quatorze lieues au Nord-Ouest-quart-d'Ouest de ces Rochers, on rencontre trois Isles assez grandes & une petite, dont les trois premières se nomment les *trois Maries*, & la dernière, *Baxa*. De Ponteque, qui est la Pointe d'une grande Baie, jusqu'au Cap Corriente qui fait l'autre Pointe, il y a dix lieues en traversant l'embouchure de la Baie, c'est-à-dire d'une Pointe à l'autre. On trouve ensuite, fort près du Cap, un petit Port, nommé *los Salinas del Piloto*, parce qu'il est voisin de quelques Salines, & quatre lieues plus loin, une Pêcherie, qui appartient à la Ville de *la Purification*. De-là on rencontre successivement, dans l'espace de quatre ou cinq lieues, les deux petits Ports de *Malaque* & de *la Nativité*. A sept lieues du dernier, on arrive au Port de *Salagua*, qui offre une petite Rivière d'eau douce. Huit lieues plus loin est la Vallée de *Colima*, dont on lit la description dans le Journal de Dampier, avec celle de plusieurs autres lieux qui sont ici nommés (Voyez le Tome XV. de ce Recueil). On trouve ensuite à trois lieues, la Bourgade Indienne de *Pomero*, située sur une haute Pointe, & sa Rivière d'eau douce, qui ne coule qu'en hiver. Huit lieues au-delà, on arrive à *Tutapan*, Ville Indienne de bonne grandeur. On a de-là douze lieues jusqu'à la Rivière de *Sacatula*, qui est accompagnée d'une Ville Espagnole du même nom. *Istapa* est une Ville Indienne. Trois lieues plus loin est le Port de *Seguataneio*, ou de *Chequetan*, suivi, quatre lieues après, de la Pointe de *Petaplan*; & dix lieues au-delà, de celle de *Tequepa*, après laquelle il ne reste que dix-huit lieues jusqu'au Port d'Acapulco. De la Nativité, jusqu'à ce dernier Port, on compte ainsi environ quatre-vingts lieues de Côte, sans y comprendre apparemment les détours des Baies.

Rogers n'entreprend point de décrire les Anses, les Rivières & les Isles, qui se trouvent entre Acapulco & *Puerto Escondido*, dont le nom vient d'une petite Isle qui le couvre. Il lui suffit, dit-il, de les nommer: Le *Port Marquis* est une petite Baie, qu'on découvre par quelques Brisans blanchâtres qui s'élèvent vis-à-vis de son entrée; *Presqueria de Dom Garcie* est une Anse ou une Rivière fort poissoneuse; *Rio de Taquelamena* & *Rio de Massia* sont deux autres Rivières; les Isles nommées *Alcatraces* sont à l'embouchure de la dernière. On compte d'Acapulco au Port Marquis deux fort petites lieues. Si l'on entre de ce côté-là dans Acapulco, il faut être sur ses gardes avant que d'arriver à *Punta del Marquis*, où le rivage est haut & sabloneux. On doit se tenir à l'Est vers la chaîne des Montagnes d'où l'on voit le Port Marquis; ranger ensuite la Côte jusqu'à ce qu'on découvre un haut Rocher blanc à l'entrée du Port d'Acapulco, avec une Isle pleine d'éminences rouges; amener la Pointe Est & Ouest avec l'Isle, & courir droit vers le Rocher blanc. Alors on verra le *Griffo*, qui est un Banc au-dessus de l'eau, dont il faut se tenir à peu de distance; & l'on y trouve assez de profondeur. On doit courir ensuite vers *Punta Morrillio*, qui est un petit précipice; & cette route conduit à *Bocachicca*, ou la *petite Entrée*, d'où l'on voit le Château & la Ville, & où l'on peut mouiller. Mais si le vent de Mer souffle avec trop de violence, & qu'on ne puisse pas gagner le Port, il faut donner fond, & attendre la brise de terre, avec laquelle on est sûr d'y entrer. C'est un excellent Havre, & un fond de sable net. Lorsqu'on vient de la Mer, droit vers Acapulco, on voit plusieurs Montagnes, dont la première est un peu haute. Celles qui sont derrière s'élèvent les unes au-dessus des autres, & la plus exhaussée a un Volcan au Sud-Est. Le Havre est au pié de ces Montagnes, couvert par une Isle vers le Nord-Ouest, entre laquelle & la haute Mer il y a un Canal. L'entrée au Sud-Est est large. Le plus grand danger qu'on y trouve est un petit Banc, qui se nomme *El Griffo*, dont une partie se montre au-dessus de l'eau. Il faut le laisser sur la gauche, à une petite distance; & l'on voit deux Rochers, qui s'élèvent à quelque hauteur sur le rivage. Voyez ci-dessus, le Plan & la Description de ce Port.

D'Acapulco jusqu'aux *Barrancannas*, c'est-à-dire aux *Monticules*, on compte 25 lieues. Ces Monticules sont au nombre de 15 ou 16. Tout le rivage, dans l'espace de 30 lieues jusqu'à

richesses & le Gouvernement du Pays (*c*). On doit se rappeller que dans la Description de la Province de Guaxaca, nous l'avons suivi jusqu'au sommet des Quelenes. Il descendit de-là au Bourg Indien d'*Acapala*, situé sur la même Rivière qui passe à *Chiapa dos Indos*. Ensuite, ayant traversé *Chiapa el Réal*, il passa par deux petites Villes Espagnoles, nommées *Saint-Christophe* & *Saint-Philippe*, d'où il se rendit à Chiapa dos Indos, qui est à douze lieues de l'autre.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

On conçoit d'abord que cette Province a deux Villes principales, qui lui donnent leur nom, ou dont elle tire le sien. Quoique dans l'opinion des Espagnols elle soit une des plus pauvres de l'Amérique, parce qu'on n'y a point encore découvert de Mines, ni trouvé de sable d'or dans les Rivières, & qu'elle n'a aucun Port sur la Mer du Sud, Gage assure qu'elle l'emporte sur beau-

qu'à Puerto Escondido, est d'ailleurs couvert de monceaux de sable, sans aucun Havre. De ce Port à *Rio de Galera*, on compte treize lieues, d'une Côte fort saine, & trente-une jusqu'à Puerto de los Angeles, d'où l'on en compte trente-huit jusqu'aux Salines. Mais, dans l'intervalle, on trouve, à trois lieues au Sud-Est de Puerto de los Angeles, une Anse nommée *Calleita*, devant laquelle est une chaîne de Rochers qui s'étendent une lieue en Mer. Deux lieues plus loin, on rencontre la Rivière de *Julien Carasco*, & un Banc à demi-lieue de la terre. Un peu plus au Sud-Est, on peut mouiller sûrement sous une Isle nommée *Sacrificios*. A trois lieues de Calleita, on arrive à *Guatulco*, Port de la Province de Guaxaca, au Sud-Est, duquel on voit une Isle haute & ronde, qui se nomme *Tongolotanga*, éloignée d'une lieue & demie du Port, & deux lieues plus loin une grande Rivière nommée *Capalita*. A six lieues de Capalita, toûjours au Sud-Est, on trouve le *Motro*, ou Pointe d'*Aytula*. L'Isle d'*Istapa* est sept lieues plus au Sud; & le Cap de *Bamba* trois lieues au-delà de cette Isle. La Côte est ici fort haute, avec un grand Banc d'une lieue de long, qui court du Nord au Sud.

C'est dix lieues plus loin, vers l'Est, qu'on trouve les Salines; & pour marque de Mer, deux grands Rochers, fort près l'un de l'autre, où la terre haute se rejoint & court jusqu'à Puerto de los Angeles. Des Salines, à *Puerto-Ventoso*, ainsi nommé parce que le vent y souffle avec plus de violence, que sur tout le reste de la Côte, on compte quatre lieues. Depuis le Port Ventoso jusqu'à la Rivière de *Tecoantepeque*, on en compte aussi quatre. La Côte court au Nord-Ouest & Sud-Ouest. Entre la Rivière de Tecoantepeque & la Barre du Port *Musqueito*, il y a huit lieues, & la Côte court Nord-Ouest & Sud-Est. De cette Barre au Cap *Bernal*, on en compte sept ou huit, Est-Sud-Est & Ouest-Nord-Ouest. Depuis le Port du Cap Bernal, la terre commence à baisser, & ne s'élève point dans le Pays ni le long du rivage, qui est celui de la Province de Soconusco. Tout l'espace, qui est entre Guatulco & le Cap Bernal, forme un Golfe d'environ quarante lieues, qui porte le nom de *Golfe de Tecoantepeque*. On y peut mouiller par tout, assez près du rivage.

Depuis le Cap Bernal jusqu'à celui d'*Incomienda*, on compte six lieues, & la Côte court Nord-Ouest & Sud-Est. De la dernière de ces Montagnes à celle qu'on nomme le *Volcan de Soconusco*, parce qu'elle jette effectivement des flammes, il y a six autres lieues, dans la même direction. Incomienda n'est qu'à trois lieues au Sud-Est du Port Bernal. Du Volcan à *las Milpas*, on compte douze lieues, Nord-Ouest & Sud-Ouest. De las Milpas au Volcan de *Zapoticlan*, on en compte huit, & même gisement de Côte. De ce dernier Volcan à celui de *Saclantepeque*, il y en a six; & sept de celui-ci à celui d'*Atilan*. Ensuite la Côte court Ouest-quart-au-Nord-Ouest & Est-quart au Sud-Est jusqu'aux *Anabacas*, qui terminent vraisemblablement la Province de Soconusco, en la séparant de celle de Guatimala. On donne le nom d'Anabacas à de petites Plaines divisées en monticules, & couvertes de petits Buissons. Le rivage, qui est élevé, & qui se retire pour former une Baie, offre quantité de beaux arbres. On découvre, dans le Pays, trois Volcans, à la distance d'environ huit lieues l'un de l'autre; & c'est celui du milieu qui se nomme *Zatipoclan*. *Voyage de Woodes Rogers*, Tome II. pages 8 & précédentes du Supplément.

(*c*) Gage, *ubi suprà*, page 2. Ch. 13.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

beaucoup d'autres par la grandeur de ses Villes & de ses Bourgs: sans compter qu'étant placée entre celles de Mexico, de Guaxaca, de Soconusco, de Guatimala, de Vera-Paz, d'Yucatan, & de Tabasco, elle tire un grand avantage de cette situation. Le même Voyageur ajoûte que c'est de sa force ou de sa foiblesse que dépend toute la Nouvelle Espagne, parce qu'on y peut entrer par la Rivière de Tabasco & par l'Yucatan, & se trouver ainsi comme au centre de cette grande Région (*d*).

LA Province de Chiapa est divisée en trois parties, qui se nomment *Chiapa*, *les Zoques* & *les Zeldales*. La première contient les deux Villes de Chiapa; tous les Bourgs & les Villages situés au Nord, vers les Quelenes, & à l'Ouest de Comitlan; la grande Vallée de *Capanabastla*, qui s'étend vers Soconusco, & qui est arrosée par une belle Rivière, sortie des Montagnes de *Cuchumatlanes*, d'où, suivant cette Vallée, elle va passer à Chiapa dos Indos, & se rendre dans la Mer du Nord par la Province de Tabasco, dont elle prend le nom. Quoique l'air de Chiapa el Real & de Comitlan soit très froid, à cause du voisinage des Montagnes, il est fort chaud dans toute la Vallée; & depuis le mois de Mai jusqu'au mois de Septembre, elle est sujette à de grands orages, accompagnés de tonnerres effrayans. Sa longueur est d'environ quarante miles, sur dix ou douze de large. Le principal Bourg, qui lui donne son nom, contient plus de huit cens Familles Indiennes. Celui d'*Izquintenango*, qui est situé au fond de la Vallée, vers le Sud, c'est-à-dire, au pié des Montagnes de Cuchumatlanes, est beaucoup plus grand. Le Bourg de *Saint-Barthelemi*, qui est à l'autre bout vers le Nord, l'emporte encore par sa grandeur & par le nombre de ses Habitans. Tous les autres Bourgs sont situés vers Soconusco, où la chaleur va toûjours en augmentant, parce qu'ils approchent plus des Côtes de la Mer du Sud. Une prodigieuse quantité de Bestiaux, qu'on nourrit dans cette Vallée, le Poisson qui fourmille dans la Rivière, le coton, principale marchandise du Pays, le maïz, qu'on y cultive de toutes parts, le gibier, la volaille, les fruits, le miel, le tabac & les cannes de sucre, y mettent tous les Habitans dans l'abondance. Mais l'argent y est beaucoup moins commun que dans les Provinces de Mexico & de Guaxaca. D'ailleurs cette même Rivière, qui répand la fertilité sur ses bords, est remplie de Crocodiles, dont les dents sont terribles pour les Enfans & les jeunes Bestiaux.

CHIAPA des Espagnols, ou *Ciudad Réal*, est une des moindres Villes de l'Amérique (*e*). Elle ne contient pas plus de quatre cens Familles Espagnoles, avec environ cent Maisons Indiennes, qui sont jointes à la Ville, & qui en composent le Fauxbourg. Elle n'a point d'autre Paroisse que l'Eglise Cathédrale; mais on y voit deux Couvens d'Hommes, l'un de Saint-Dominique & l'autre de Saint-François, & un Couvent de Religieuses assez pauvres, qui sont à charge aux Habitans. Le principal commerce est en cacao, en coton, & quelquefois en cochenille, que les Marchands de la Ville vont acheter dans les campagnes voisines, & qu'ils paient en Merceries.

(*d*) *Ibid.* Chap. 14.
(*e*) On le place à seize dégrés vingt minutes du Nord.

ries. Ils ont leurs Boutiques dans une seule petite Place, qui est devant l'Eglise Cathédrale, & où les Indiens vendent aussi diverses sortes de drogues & de liqueurs. Cependant quelques Marchands plus riches vont à Tabasco, d'où ils rapportent des marchandises d'Espagne, telles que des vins, des toiles, des figues, du raisin, des olives & du fer: mais ils n'osent en prendre beaucoup, dans la crainte de ne pas trouver à s'en défaire; & la plus grande partie de ces petits convois est destinée aux deux Couvens d'Hommes, qui sont les Maisons du Pays où l'abondance & la joie règnent le plus (*f*). Le Gouverneur ne laisse pas de s'enrichir par le commerce du caçao, & sur-tout par celui de la cochenille, qu'il se réserve presqu'entiérement. On fait monter les revenus de l'Evêque à huit mille ducats, dont la meilleure partie lui vient des offrandes qu'il va recevoir chaque année dans les gros Bourgs-Indiens, en donnant la confirmation aux Enfans (*g*).

Chiapa dos Indos mérite plus d'éloges. C'est une des plus grandes Villes que les Indiens ayent dans toute l'Amérique. On y compte au moins quatre mille Familles, & les Rois d'Espagne l'ont distinguée par divers Privilèges. Mais quoiqu'elle soit gouvernée par des Indiens, elle dépend du Gouverneur de Chiapa el Réal, qui nomme à son gré des Officiers de cette Nation, & qui doit veiller sur leur conduite. Le principal, qu'on honore aussi du titre de Gouverneur, est en possession, depuis long-tems, du droit de porter l'épée & le poignard. Celui qui étoit revêtu de cette dignité, du tems de Gage, se nommoit Dom Philippe *de Guzman*. Il étoit si riche, qu'ayant gagné un procès à la Chancellerie de Guatimala pour la défen-

(*f*) Les Gentilshommes de Chiapa, dit Gage, passent en proverbe pour représenter des Fanfarons, qui font les grands Seigneurs ou les Capables, quoiqu'ils soyent tout à la fois pauvres & ignorans. Ils se prétendent tous descendus de quelques Ducs d'Espagne ou des premiers Conquérans. Rien, néanmoins, n'est si grossier que leur esprit & leurs manières. Les principaux portent des noms magnifiques, tels que ceux de *Cortez*, de *Velasco*, de *Tolede*, de *Zerna* & de *Mendoze*: ce qui n'empêche point qu'ils ne vivent très pauvrement, & que leur unique occupation ne soit d'élèver des Bestiaux. Quelques-uns demandèrent à Gage si le Soleil & la Lune étoient de la même couleur en Angleterre qu'à Chiapa, & si les Femmes d'Angleterre portoient leurs Enfans aussi long-tems que celles des Espagnols, &c. *Ibid*.

(g) L'Evêque, dit Gage, qui se nommoit Dom Bernard *Salazar*, me pria de l'accompagner pendant l'espace d'un mois dans la visite des Bourgs qui sont proche de Chiapa, où il me chargea de tenir le bassin des offrandes, tandis qu'il confirmoit les Enfans. Comme j'avois soin, avec un autre Chapelain, de compter l'argent avant que de le porter à la chambre de l'Evêque, je trouvai qu'à la fin du mois il avoit reçu seize cens ducats, pour les seules offrandes, sans compter ses droits pour la visite des Confreries, qui sont fort riches en ce Pays-là.... Je vis mourir ce pauvre Prélat. Les Femmes de la Ville se prétendent sujettes à de si grandes foiblesses d'estomac, qu'elles ne sauroient entendre une Messe basse, & bien moins la grand-Messe & le Sermon, sans boire un verre de chocolat chaud & manger un peu de confitures. Leurs Servantes leur apportoient du chocolat dans l'Eglise; ce qui ne se pouvant faire sans quelque confusion, l'Evêque voulut remédier à cet abus. Après avoir employé inutilement les voyes de la douceur, il publia une excommunication. Personne ne vint plus à l'Eglise. Il publia une autre excommunication pour faire rentrer tout le monde dans le devoir; mais on n'en fut pas moins obstiné à lui desobéir; & pour finir cette querelle, on prit le parti de le faire empoisonner. Il mourut en demandant pardon à Dieu pour les auteurs de sa mort. *Ibid*. Ch. 16.

défenſe des privilèges de ſa Ville, il fit faire, ſur terre & ſur l'eau, des Fêtes auſſi magnifiques que celles de la Cour d'Eſpagne. Il n'y a point de Ville où l'on trouve autant de Nobleſſe Indienne qu'à Chiapa dos Indos. Comme elle eſt ſituée ſur le bord d'une grande Rivière, c'eſt un Théâtre continuel où les Habitans exercent leur courage & leur adreſſe. Ils font des Flottes de bateaux, ils combattent entr'eux, ils attaquent & ſe défendent, avec une habileté ſurprenante. Ils n'excellent pas moins à la courſe des Taureaux, au jeu des Cannes, à dreſſer un Camp, à la Muſique, à la Danſe, & à tous les exercices du Corps. Ils bâtiſſent des Villes & des Châteaux de bois, qu'ils couvrent de toile peinte, & qu'ils aſſiégent. Gage appréhende que les Eſpagnols ne ſe repentent un jour, de leur avoir inſpiré des goûts, qui peuvent devenir funeſtes au repos de la Province. Enfin ils ont auſſi des Théâtres & des Comedies, qui ſont leur amuſement ordinaire. Ils n'y épargnent point la dépenſe, pour traiter les Religieux de leur Ville & les Habitans des Bourgs voiſins; ſur-tout aux jours de Fête, où leur générosité les porte à raſſembler une multitude de Spectateurs. La Ville eſt riche, par le commerce & l'induſtrie avec laquelle ils cultivent tous les Arts. On n'y manque d'ailleurs d'aucune commodité néceſſaire à la vie. Entre un grand nombre de Religieux, qui s'y ſont formé des Etabliſſemens, ceux de Saint-Dominique tiennent le premier rang par leur opulence & par la beauté de leur Maiſon. Ils ont, à quelques lieues de la Ville, deux Fermes à ſucre, qui en fourniſſent à tout le Pays, & dans chacune deſquelles ils employent au travail près de deux cens Négres & quantité d'Indiens. Ils y font élever auſſi un grand nombre de Mulets & d'excellens Chevaux. Chiapa dos Indos n'a beſoin que d'un air plus temperé, pour être une des plus agréables Villes de la Nouvelle Eſpagne. Mais la chaleur y eſt exceſſive pendant le jour; & les Habitans n'ont point d'autre reſſource que la fraîcheur des ſoirées, qu'ils employent aux exercices qu'ils aiment, ou à ſe promener dans les Allées & les Jardins qu'ils ont au bord de leur Rivière.

Pays des Zoques.

Le Pays des *Zoques*, qui fait la plus riche partie de la Province, s'étend d'un côté juſqu'à celle de Tabaſco, d'où les marchandiſes du Pays ſe tranſportent à Vera-Cruz par la Rivière de Grijalva. Il commerce auſſi avec l'Yucatan par le Havre de Port-Royal. Mais les Eſpagnols y vivent dans la crainte continuelle de quelque invaſion, à laquelle il leur ſeroit difficile de s'oppoſer. Gage eſt perſuadé qu'ils n'ont dû leur tranquillité, juſqu'à préſent, qu'à la chaleur du climat, à l'incommodité des moucherons, & peut-être au peu de profondeur de la Rivière de Grijalva, ou Tabaſco, qui ont empêché les Anglois & les Hollandois de pénétrer juſques dans le ſein du Pays; obſtacles legers, ajoûte le même Voyageur, & qui ne devoient pas leur faire abandonner une ſi belle entrepriſe (*b*).

Les Bourgades des Zoques ne ſont pas grandes; mais elles ſont riches, parce qu'elles recueillent quantité de ſoie, & la meilleure cochenille de toute l'Amérique. On y voit peu d'Indiens dont les Vergers ne ſoient bien plantés des arbres qui nous fourniſſent ces deux précieuſes marchandiſes. Ils

(*b*) *Ibidem.* Chap. 18.

Ils font des tapis de toutes sortes de couleurs, que les Espagnols achetent pour l'Espagne. Ces ouvrages sont d'une beauté, qui pourroit servir de modele aux meilleurs Ouvriers de l'Europe. Les Habitans des Zoques sont ingénieux & de fort belle taille. Le climat est chaud vers Tabasco; mais l'intérieur du Pays jouit d'un air plus temperé. Il y croît peu de froment, quoique le maïz y vienne en abondance. Aussi n'y voit-on pas tant de Bestiaux que dans le Pays de Chiapa; mais la Volaille & le Gibier y sont aussi communs que dans aucune autre partie de la Nouvelle Espagne.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Pays des Zeldales.

Le Pays, qu'on nomme les *Zeldales*, est situé derrière celui des Zoques. Il s'étend depuis la Mer du Nord jusqu'à la partie de Chiapa; & dans quelques endroits, vers le Nord-Ouest, il touche au Canton de Comitlan. Vers le Sud-Ouest, il touche à des Terres Indiennes, qui n'ont pas encore reçu le joug de l'Espagne, & dont les Habitans font souvent des courses sur les Indiens soumis. La principale Ville des Zoques se nomme *Ococingo*, & sert de frontière contre ces Barbares. Ce Pays est estimé des Espagnols, parce qu'il produit quantité de cacao, qu'ils recherchent beaucoup, & de graine d'achiote, qu'ils employent à colorer le chocolat. Ce qu'on nomme *Achiote*, dans la Nouvelle Espagne, est la teinture qui se nomme *Rocou* dans d'autres lieux, ou plutôt, la graine dont elle se fait (*i*). Les Bestiaux, la Volaille, le Gibier, le Maïz & le Miel, sont fort communs dans les Zoques. Quoique la plus grande partie du Pays soit haute & montagneuse, Ococingo est situé dans une belle Vallée, où se réunissent plusieurs Ruisseaux d'eau douce, qui ont fait croire ce lieu propre à la culture du sucre. Gage y vit commencer une Machine, dont on se promettoit autant de profit que des Moulins à sucre de Chiapa dos Indos. On y avoit semé aussi du froment, qui croît fort bien, & dont la qualité se trouve excellente.

Route de Gage de Chiapa à Guatimala.

A toutes ces lumières, joignons celles qu'on peut tirer de la route de Gage, depuis Chiapa dos Indos jusqu'à l'entrée de la Province de Guatimala. Il se rendit le premier jour à *Teopisca*, par une marche de six lieues. C'est une grande Ville d'Indiens, qui ont non-seulement une fort belle Eglise, mais une très bonne Musique. De-là, il prit le chemin de Comitlan, autre Ville Indienne, dont il ne marque point la distance. Huit jours, qu'il y employa fort agréablement à se promener dans les Bourgs voisins & dans la Vallée de Capanabastla, lui apprirent, dit-il, qu'on n'y est pas moins versé dans la science d'Epicure, que dans les meilleurs Pays de l'Europe. Il ajoûte, comme on l'a déja fait observer, que les Espagnols ont appris des Mexiquains plusieurs manières d'apprêter les viandes, qu'ils ignoroient avant la Conquête.

De Comitlan, Gage se fit conduire à Izquintenango, pour se procurer diverses commodités, sans lesquelles on ne passe pas facilement les Montagnes de Cuchumatlanes. Cette Bourgade Indienne, dont on a représenté la situation, au bout méridional de la Vallée de Capanabastla, est une des plus belles & des plus riches de la Province. Comme elle est sur la route de Gua-

(*i*) *Ibidem.*

Guatimala, tous les Marchands du Pays, qui font le commerce avec leurs Mulets, y passent continuellement, & l'enrichissent des marchandises ou de l'argent des Provinces plus éloignées. On y trouve quantité d'excellens fruits, sur-tout des ananas. La Rivière, qui ne fait que sortir des Montagnes de Cuchumatlanes, est déja large & profonde dans cette partie de la Vallée; & les Bateaux, qui servent à la passer, sont une autre source de richesses pour les Habitans. Gage, ayant pris son logement chez les Religieux de son Ordre, apprit que le Supérieur de cette Maison, nommé Jerôme *de Guerrera*, venoit d'envoyer six mille ducats à la Cour d'Espagne, pour obtenir l'Evêché de Chiapa.

Les secours qu'on se procure à Izquintenango, pour traverser les Montagnes, sont un Mulet, un lit renfermé dans une malle de cuir, un Indien qui porte la provision de chocolat avec les ustenciles qui servent à le faire, & trois autres Indiens dont l'unique emploi est de faciliter le passage & d'écarter les dangers. Ces Montagnes paroissent fort hautes à quelque distance, mais le chemin n'y seroit pas désagréable, s'il n'étoit extrêmement raboteux dans la belle saison, & rempli de fange pendant la saison des pluyes. Le premier Village qu'on y rencontre se nomme *Saint-Martin*. On s'y apperçoit que l'air y est beaucoup plus froid que dans la Vallée de Capanabastla. Le lendemain, entre ce lieu & l'Habitation suivante, qu'on appelle *le grand Cuchumatlan*, les Guides de Gage lui montrèrent la source d'où sort la grande Rivière de Chiapa dos Indos. Tous les Indiens du Pays marquent de l'empressement à servir les Voyageurs; & suivant l'usage établi dans la Nouvelle Espagne, ils leur fournissent gratuitement des vivres, avec l'unique soin de conserver par écrit les noms & la dépense, dans un Registre public qu'ils présentent aux Officiers Royaux, & qui leur fait obtenir une déduction proportionnée, sur les impôts.

C'est dans les termes de Gage qu'il faut achever ce récit. „ En passant, „ dit-il, pour aller au prochain Village, je ne voulus pas suivre le chemin „ ordinaire, non-seulement parce qu'il falloit faire sept ou huit lieues sans „ trouver le moindre rafraîchissement, mais parce qu'on m'avoit dit qu'entre ces Montagnes il y avoit une Image miraculeuse, dans un Village „ d'Indiens, nommé *Chiantla*. Je n'avois qu'une lieue de détour; & quoi- „ que les chemins fussent très rudes, j'arrivai à Chiantla vers midi. Ce „ Village appartient aux Religieux de la Merci, qui n'auroient pu subsister „ dans un lieu si pauvre, s'ils n'avoient eu l'Image à laquelle ils attribuent „ des vertus surprenantes, & qui leur attire sans cesse un grand nombre de „ Pélerins. Cette dévotion les a tellement enrichis, qu'ils se sont trouvés „ en état de faire bâtir un Couvent, où l'on voit, dans une somptueuse E- „ glise, l'Image qui fait le fond de leur revenu, couronnée d'or, de dia- „ mans & d'autres pierres précieuses. Douze lampes d'argent pendent „ devant l'Autel. Les chandeliers, les encensoirs & les autres ornemens „ de même métal, les dais, les tapisseries, enfin un air de magnificence „ dont je fus frappé, me firent dire de ce Couvent que c'étoit un grand „ trésor caché dans les Montagnes. Pendant tout le jour, les Religieux „ ne m'entretinrent que des miracles de leur Image.

„ Le lendemain, ayant repris la route commune, j'arrivai au dernier „ Vil-

„ Village des Cuchumatlanes, qui se nomme *Chautlan*. On y mange d'ex-
„ cellent raisin de treille, qui me fit juger que si les vignes y étoient culti-
„ vées, elles donneroient d'aussi bon vin qu'en Espagne. Il se transporte
„ jusqu'à Guatimala, qui est éloigné d'environ quarante lieues. Le jour
„ suivant, après trois lieues de marche, je commençai à découvrir une
„ Vallée fort agréable, & coupée d'une belle Rivière. Au bas de la Mon-
„ tagne, je trouvai le Prieur de *Scapula*, Bourg voisin, & plusieurs In-
„ diens du Canton, qui m'attendoient avec des rafraîchissemens. Leur pre-
„ mière vue me causa une sorte d'horreur. Ils avoient d'énormes loupes,
„ qui leur tomboient du menton; & celle du Prieur étoit si grande, que
„ lui descendant jusqu'à la ceinture, il ne pouvoit remuer la tête que pour
„ regarder le Ciel. Il me dit que cette incommodité lui venoit d'avoir bu,
„ depuis dix ans, de l'eau de la Rivière, & que la plûpart des Habitans
„ du Bourg s'en ressentoient comme lui. Ce discours me donna tant d'a-
„ version pour le Pays, que dans la crainte du même mal, je résolus de n'y
„ rien manger qui fût apprêté avec de l'eau. Cependant le Prieur m'ayant
„ assuré qu'elle ne produisoit cet effet que sur ceux qui la buvoient froide,
„ je consentis, pendant quatre ou cinq jours de repos, à prendre du cho-
„ colat. Quoique Chautlan ne soit pas un lieu riche, on y trouve plusieurs
„ Marchands Indiens qui font le commerce du cacao, & qui le tirent par-
„ ticulièrement de Suchutepeque dans la Province de Soconusco. D'autres
„ trafiquent en vaisselle de Terre, qui se fait dans le Canton; & en sel,
„ qu'ils recueillent le matin sur les bords de la Rivière. L'air est fort chaud
„ dans cette Vallée, parce qu'elle est environnée de hautes Montagnes.
„ Entre plusieurs fruits dont on vante la beauté, il y croît des dattes,
„ qu'on n'estime pas moins que celles de Barbarie.

„ De Scapula, je me rendis à *Saint-André*, grande Bourgade qui n'en
„ est qu'à six ou sept lieues, & qui n'a de remarquable que l'abondance de
„ son coton, de ses Bestiaux & de ses Coqs-d'Inde. Elle termine la Val-
„ lée, qui est bordée, dans ce lieu, par une fort haute Montagne. Il fal-
„ lut prendre, le lendemain, une route si difficile, pour faire neuf gran-
„ des lieues, qu'on compte de Saint-André à *Sacualpa*. Ce Bourg, qu'on
„ nomme aussi *Sainte-Marie de Zoiaba*, me parut fuir long-tems devant
„ moi, sur-tout lorsque j'eus commencé à le découvrir du sommet de la
„ Montagne. Le chemin va toûjours en serpentant; & je fremissois, en
„ jettant les yeux vers la Vallée, de ne découvrir de toutes parts que d'af-
„ freux Rochers. Quelques Indiens de Zoiaba, que je fis avertir par un
„ de mes Guides, vinrent au-devant de moi avec deux Mules. La des-
„ cente étoit très rude, & bordée par un précipice d'une lieue de profon-
„ deur. J'étois porté à descendre à pié: mais les Indiens m'ayant rassu-
„ ré, je me laissai persuader par leurs conseils. Cependant je ne fus pas
„ plutôt monté sur une des Mules qu'ils m'avoient amenées, & dont ils
„ m'avoient répondu, que s'étant cabrée avec beaucoup de furie, elle me
„ précipita le long des Rochers, c'est-à-dire dans le chemin d'une mort
„ inévitable, si le Ciel n'eût permis que je fusse arrêté par un arbrisseau.
„ Les Indiens se mirent aussi-tôt à crier, Miracle! & dans l'opinion qu'ils
„ conçurent de ma sainteté, ils se mirent à genoux devant moi pour me

 „ baiser

„ baiser les mains. Ceux qui arrivèrent les premiers dans le Bourg y ré„pandirent le bruit de mon avanture, qui fit prendre à tous les Habitans „ la même idée de moi. Elle me valut des présens si considérables, qu'en „ faisant le compte de mes richesses, dans le Couvent de mon Ordre, je „ me trouvai quarante réales en argent, & la valeur de cette somme en „ œufs, en miel, en étoffes, en fruits & en volaille. Le Bourg de Zoiaba „ ou Sacualpa, qui est le dernier de la Province que je quittois, me parut „ riche & bien peuplé d'Indiens. Il reste cinq lieues d'un Pays plat, mais „ désert, jusqu'à la Montagne qui sépare la Province de Guatimala, de celle „ de Chiapa (*k*)".

Vera-Paz, III. Province.

On donne, à la Province de *Vera-Paz*, environ trente-cinq lieues de long sur la même largeur. Elle est bordée au Nord par l'Yucatan, à l'Est par le Honduras & la Province de Guatimala, au Sud par celle de Soconusco & à l'Ouest par celle de Chiapa. C'est un Pays montagneux & rempli de Bois, qui produit néanmoins du maïz & tout ce qui est nécessaire à la vie. Son nom lui vient de la facilité avec laquelle il se soumit aux Espagnols, lorsqu'ils eurent achevé la Conquête de Guatimala & des Pays voisins. Cependant il est resté, entre cette Province & celle d'Yucatan, un grand nombre de Barbares qu'ils n'ont encore pu subjuguer, malgré l'intérêt qu'ils ont à s'ouvrir un chemin de ce côté-là, jusqu'à *Campen*, Ville de l'Yucatan, qui fourniroit aux Négocians de Vera-Paz & de Guatimala, une voie plus sûre que le Golfe, pour conduire leurs marchandises à la Havane. Gage raconte qu'un Religieux de ses Amis, nommé François *Moran*, hasarda de traverser avec deux ou trois Indiens, tout ce Pays jusqu'à Campen, où il trouva quelques Espagnols, qui admirèrent son audace. Etant retourné ensuite à Vera-Paz, il se loua du traitement qu'il avoit reçu des Barbares; mais comme il entendoit leur langue, il avoit découvert que le motif qu'ils avoient eu pour le traiter avec tant de douceur, étoit la crainte d'exciter les Espagnols à reprendre les armes contre leur Nation. Il assura que leur Pays étoit incomparablement meilleur que la partie de cette Province, dont les Espagnols sont en possession, & qu'il y avoit vu, dans une belle Vallée sur le bord d'un grand Lac, une Ville Indienne qui ne contenoit pas moins de douze mille Habitans. La connoissance qu'il avoit acquise du Pays le fit passer en Espagne, pour engager la Cour à tenter encore une fois cette Con-

(*k*) Voyage de Thomas Gage, seconde Partie, page 171 & précédentes. On passe sur quelques circonstances indécentes, auxquelles ce Voyageur Jacobin s'arrête trop volontiers; telles que le conseil qu'il reçut, d'un autre Religieux du même Ordre, de recevoir par politique tous les honneurs que les Indiens lui rendoient. „ Tant que „ nous passerons pour Saints, me disoit-il, „ nous serons toujours en état de les gou„verner, & de disposer de leurs personnes „ & de leurs biens. Là-dessus, je m'en allai „ à l'Eglise, & m'assis avec lui sur une chai„se, dans le Chœur, représentant le Saint „ qu'ils s'imaginoient, quoiqu'en vérité je „ ne fusse qu'un misérable Pécheur. Aussi-tôt „ que nous eûmes pris place, les Indiens, „ tant Hommes que Femmes & Enfans, „ vinrent dans le Chœur, trois à trois, „ quatre à quatre, & même des Familles en„tières, se mettre à genoux à mes piés „ pour recevoir ma bénédiction; & m'ayant „ baisé les mains, ils me faisoient des com„plimens à leur mode, disant que leur „ Bourg étoit beni du Ciel par mon arrivée, „ & qu'ils espéroient de nouvelles graces „ pour leurs ames, si je voulois prier pour „ eux". *Ibid.* pages 168 & 169.

Description de la Nouvelle Espagne.

Conquête. On n'a point appris que son zèle ait eu le succès qu'il s'étoit promis. Mais quoique cette barrière subsiste toûjours entre Vera-Paz & l'Yucatan, les Espagnols de Vera-Paz ont d'un autre côté le passage libre, pour se rendre au Golfe, d'où ils apportent assez facilement les marchandises qui leur viennent par les Vaisseaux d'Espagne (*l*).

La Capitale, que nos Géographes nomment aussi *Vera-Paz*, & dont ils font un Siége Episcopal, porte le nom de *Coban*, dans Gage, & n'avoit plus d'Evêque long-tems avant lui, c'est-à-dire, il y a plus de cent trente ans. Elle est gouvernée par un Alcalde Major, qu'on y envoye d'Espagne, & qui ne laisse pas de dépendre de l'Audience royale de Guatimala. Elle n'a qu'un seul Couvent, qui est de l'Ordre de Saint-Dominique. Quoiqu'on ne compte point d'autre Ville dans la Province, il s'y trouve des Bourgs assez considérables pour mériter ce nom, sur-tout dans les Montagnes qu'on nomme *Sacatepeques*, c'est-à dire *Montagnes d'herbes*, qui la séparent de celle de Guatimala. On en distingue quatre, dont le premier, qui se nomme *Saint-Jacques*, contient plus de cinq cens Familles. Le second, nommé *Saint-Pierre*, en a six cens. *Saint-Jean*, qui est le troisième, a le même nombre; & le quatrième, qui s'appelle *Saint-Dominique de Senaco*, peut en avoir environ trois cens. Ces quatre Villages sont très riches. L'air est froid, dans les deux premiers. Il est plus chaud, dans les deux autres; & l'on recueille aux environs beaucoup de froment & de maïz. Leurs Habitans ont une réputation de courage & d'honneur. Les Eglises y sont extrêmement riches; & Gage parle d'un Indien du Village de Saint-Jacques, qui sans avoir renoncé à l'Idolâtrie, & par vanité seule, donna six mille ducats à l'Eglise du Bourg. Les Marchands de ces quatre Habitations gagnent beaucoup à louer de grands panaches, qui servent aux danses. Ces panaches ont souvent soixante plumes de diverses couleurs; & le loyer de chaque plume est d'une demi-réale. Depuis le Village de Saint-Jean, qui est le plus avancé au Sud, on ne trouve qu'un chemin agréable jusqu'au Village de *Saint-Raimond*. Mais ensuite, pendant une bonne journée, il faut monter & descendre par de véritables précipices, pour arriver au bord de la même Rivière qui passe dans la Vallée de Capanabastla. De-là, on rencontre une Montagne fort pierreuse, où l'on a taillé des marches dans le Roc, pour la commodité des Mulets, qui sont menacés, à chaque pas, de tomber d'une affreuse hauteur. Mais ce danger ne dure pas plus d'une lieue & demie, après laquelle on rencontre une fort belle Vallée, qui se nomme *Saint-Nicolas*, & qui appartient aux Dominiquains de la Capitale. Cette Vallée contient le grand Bourg de *Robinal*, composé de plus de huit cens Familles Indiennes, & plusieurs Fermes, qui s'enrichissent continuellement par la vente d'un excellent sucre, & par celle d'un grand nombre de Chevaux & de Mulets. On y trouve tous les fruits d'Espagne, avec ceux des Indes, du maïz que la terre y produit, du pain de froment qu'on y apporte en deux jours des Bourgs de Sacatepeque, toute sorte de Bestiaux, de Volaille & de Gibier, & quantité de Poisson, que la Rivière offre continuellement. Les Habitans de ce Bourg ressemblent beaucoup à ceux de Chiapa

(*l*) Gage, Part. 3. pages 61 & précédentes.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

pa dos Indos, par leur industrie & leurs goûts d'amusemens. Depuis cette Vallée jusqu'à la Capitale, on ne rencontre qu'un seul Village, nommé *Saint-Christophe*, & situé près d'un grand Lac, dont on attribue la formation aux tremblemens de Terre. De-là jusqu'à Coban, le Pays est montagneux, sans aucune difficulté qui puisse couper le passage aux Mulets.

Guatimala, IV. Province.

La Province de *Guatimala* est une des plus grandes & des plus riches de la Nouvelle Espagne. Depuis sa Capitale, qui porte le même nom (*m*), & qui est le Siége de l'Audience, sa Jurisdiction s'étend, suivant Gage, l'espace de trois cens lieues au Sud vers Nicaragua, Costa-ricca & Veragua, cent lieues au Nord vers les Zoques de Chiapa, soixante vers Vera-Paz & Golfo dolce à l'Est, & dix à douze à l'Ouest, vers la Mer du Sud.

Depuis Tecoantepeque, dans Guaxaca, il y a six-vingts lieues de Côte sans aucun Port, jusqu'au Havre de *la Trinité*. Cependant, toute cette Côte est fort riche par la culture de l'indigo, qui passe dans le Golfe de Honduras pour être transporté en Espagne, & par la multitude de ses Bestiaux. Mais la principale partie de Guatimala est celle qui s'étend à l'Est vers *Golfo dolce*, grand Lac navigable, qui a son embouchure dans le Golfe de Honduras. C'est la plus fréquentée des Marchands & des Voyageurs, parce que Mexico est à trois cens lieues au Nord de la Capitale de cette Province, & que ce Lac n'en est éloigné que de soixante, sans aucun embarras sur la route, avec l'avantage d'ouvrir une voie continuelle pour le commerce avec l'Espagne. Dans le cours de Juillet & d'Août, il y aborde ordinairement deux ou trois Navires qui déchargent leurs marchandises au Bourg de *Saint-Thomas de Castille*, dans de grands Magasins, bâtis exprès pour la conservation de ce dépôt. Ils se chargent de celles qu'on y envoye de Guatimala, & qui attendent quelquefois leur arrivée pendant deux ou trois mois. Gage admire que les Espagnols ne fortifient pas mieux l'entrée du Lac, qui est sans cesse exposé aux invasions des Etrangers. Ils le pourroient, dit-il, d'autant plus facilement que cette entrée est retrécie par deux Montagnes, ou deux Rochers, qui s'avancent des deux côtés à la portée du canon, & qui étant capables avec un peu d'Artillerie, d'arrêter toute une Flotte, assureroient la Province de Guatimala, & même une grande partie de l'Amerique Espagnole. Le Lac forme une Rade si spacieuse, que mille Navires y peuvent être à l'ancre. Ceux, qui croyent le chemin fort difficile, de St. Thomas jusqu'à Guatimala, ignorent qu'après les pluyes, c'est-à-dire depuis la Saint Michel jusqu'au mois de Mai, les terres sont sechées par le vent. D'ailleurs, le plus mauvais tems n'empêche point que les Mulets, chargés de quatre quintaux, ne passent aisément les Montagnes qui bordent le Lac. Les routes y sont fort larges; & dans l'espace de quinze lieues, qui en font la plus dangereuse partie, on trouve, de distance en distance, des Loges pour se reposer, des Bestiaux & des Mules entre les Bois & les Montagnes, & d'autres commodités pour le soulagement des Voyageurs. Ensuite le chemin s'adoucit; on y rencontre quantité de Villages Indiens. *Acasabastlan* est un grand

(*m*) On la place à quatorze dégrés cinq minutes de latitude du Nord.

grand Bourg, à quinze lieues des Montagnes, situé sur le bord d'une Rivière fort poissoneuse, & renommé par ses Bestiaux & ses Fruits. Tout le reste du Pays, jusqu'à Guatimala, est fort cultivé (*n*).

Description de la Nouvelle Espagne.

Les principales Villes de la Province, après la Capitale, sont *S. Salvador*, *S. Miguel*, *la Trinité*, *Acaxutla*, *Amatitlan*, *Mixco*, *Pinnola*, & quelques autres. Reprenons Gage à Sacualpa, ou Zoiaba, dernière Bourgade de Chiapa, pour le suivre dans ses observations. Il passa une Montagne fort pierreuse, à l'extrêmité de laquelle il rencontra un Village situé sur la hauteur, d'où la vue s'étend fort loin dans un Pays très fertile. Ce lieu, qui se nomme *Saint-Martin*, est le premier de la dépendance de Guatimala. On arrive ensuite dans une belle Vallée, où l'on trouve *Chimaltenango*, un des plus grands Bourgs de ce Canton, & célèbre par la Foire du 26 de Juillet, qui rassemble une infinité de riches Marchands. Une lieue plus loin, la Vallée se resserre entre des Montagnes, qui ne cessent point de règner des deux côtés jusqu'à la Capitale, mais qui n'empêchent point que le chemin ne soit fort uni. On y rencontre un autre Bourg, nommé *Xocotenango*, d'un fruit estimé qui s'appelle *Xocotte*, & qui est une espèce de prune dont tous les environs sont remplis. Gage n'eut pas fait mille pas hors de ce Bourg, qu'il lui sembla que les côteaux se séparoient, pour laisser un espace plus libre à sa vue. Il lui restoit deux lieues, jusqu'à Guatimala, qui n'est éloigné de Saint-Martin que d'une bonne journée. La réputation de cette Ville lui avoit fait juger qu'elle devoit être revêtue de bonnes murailles; mais lorsqu'il s'y attendoit le moins, il se trouva dans la première rue, sans avoir passé la moindre porte. Quelques maisons mal bâties ne lui en donnèrent pas une bonne idée: cependant il entra bientôt dans une rue plus large, où il découvrit un magnifique Couvent, qui étoit celui de son Ordre. Cette rue, qui se nomme *Saint-Dominique*, & celle qui la précede, ne sont proprement qu'un Fauxbourg de Guatimala, ou plutôt un reste de l'ancienne Ville (*o*).

Saint-Jacques de Guatimala, c'est le nom que lui donnent les Espagnols, est situé dans une Vallée qui n'a pas tout-à-fait une lieue de largeur, & qui est bordée des deux côtés par de hautes Montagnes. Elle s'élargit un peu, au-delà du Fauxbourg ou de la vieille Ville, dans le lieu où la nouvelle commence; & par dégrés les Montagnes s'écartent, pour laisser entr'elles un Pays fort ouvert jusqu'à la Mer du Sud. Quoiqu'elles paroissent pendre sur la Ville, du côté de l'Orient, on y a fait des chemins fort commodes. En venant de Mexico par la Côte de Soconusco & de Suchutepeque, c'est à-dire du côté du Nord-Ouest, on arrive par une route large, ouverte & sabloneuse; & de même en venant de l'Ouest: mais du côté de Chiapa, qui est au Nord-Est, on a vu qu'il faut passer, comme de celui de

(*n*) Gage, troisième Partie, *Chap.* 20.

(*o*) Il y auroit peu d'utilité à tirer des avantures monastiques de Gage, qui raconte ici comment il fut reçu dans son Couvent, les études auxquelles il s'y appliqua, les thèses qu'il y soutint contre les Jésuites, le choix qu'on fit de lui pour enseigner successivement la Philosophie & la Théologie, & pour prêcher avec commission de l'Evêque &c. Mais on en doit conclure, comme il le desire, qu'ayant passé sept années en divers lieux de la Province, il a pu mettre autant d'exactitude, qu'il garantit de fidélité dans ses remarques. *Ibid.* Chap. 4.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

de l'Eſt, entre des Montagnes. Au Sud & au Sud-Eſt, le chemin eſt beaucoup plus difficile. C'eſt un terrein fort rude & fort élevé, qui eſt la route de Comayagua, de Nicaragua, & de Golfo dolce. Les deux Montagnes, qui s'approchent le plus de la Vallée & de la Ville, portent le nom de Volcans, quoiqu'il convienne peu à l'une, qui n'eſt, ſuivant l'expreſſion de Gage, qu'un Volcan d'eau; mais l'autre eſt un Volcan réel, qui brûle, & qui jette du feu. Elles ſont à peu-près vis-à-vis l'une de l'autre, des deux côtés de la Vallée. La Montagne d'eau, qui eſt du côté du Sud, pend preſque perpendiculairement ſur la Ville; celle de feu eſt un peu plus bas, & plus proche du Fauxbourg ou de la vieille Ville. La première eſt plus haute que l'autre, & fort agréable à la vue par la verdure dont elle eſt preſque toûjours couverte. On y trouve des champs ſemés de blé d'inde; & dans quantité de pétits Villages, qui occupent les pentes & les ſommets, des roſes, des lis & d'autres fleurs, avec une grande abondance d'excellens fruits. Les Eſpagnols lui donnent le nom de Volcan d'eau, parce qu'il en ſort quantité de ruiſſeaux, vers le Bourg de Saint-Chriſtophe, & qu'il ſe forme de ſes eaux un grand Lac d'eau douce, proche d'Amatitlan & de Petapa. Du côté de Guatimala & de la Vallée, elle produit un ſi grand nombre de Fontaines, qu'elles compoſent une Rivière qui court dans la Vallée, & qui fait tourner les Moulins de Xocotenango. Cette Rivière n'étoit pas connue au tems de la Conquête (*p*). Mais autant que la Montagne d'eau a d'agrément, autant l'aſpect de l'autre eſt épouvantable. On n'y voit que des cendres, & des pierres calcinées. Jamais il n'y paroît de verdure. Nuit & jour, on y entend le bruit d'une eſpèce de tonnerre, que les Habitans attribuent aux métaux qui ſe fondent. On en voit ſortir des flammes, avec des torrens de ſoufre, qui brûlent ſans ceſſe, & qui rempliſſent l'air d'une mortelle infection. Ainſi Guatimala eſt ſitué, ſuivant le proverbe du Pays, entre le Paradis & l'Enfer; ſans que les bouches infernales s'ouvrent jamais aſſez, pour engloutir le corps de la Ville. Il s'étoit fait néanmoins, avant l'arrivée de Gage, une fort large ouverture, par laquelle il étoit ſorti tant de cendres ardentes, que non-ſeulement toutes les maiſons voiſines en avoient été couvertes, mais que les arbres & les plantes s'en étoient reſſentis. Une nuée de pierres qui les avoient accompagnées, n'auroit pu manquer de ruiner la Ville, ſi l'action du feu les eût portées vers les Edifices: mais elles tombèrent à côté, dans un fond où elles ſont encore, & où ceux qui les voyent ne ſe laſſent point d'admirer que la ſeule impétuoſité des flammes ait pu tranſporter des maſſes de la groſſeur d'une maiſon, que vingt Mulets, comme on l'a tenté pluſieurs fois, n'ont pas la force de remuer. Cette violence du feu n'eſt pas toûjours égale; & celle du bruit ne l'eſt pas non plus:

(*p*) Gage raconte, ſur la tradition des Eſpagnols, qu'en 1534, une Dame nommée *Marie de Caſtille*, qui avoit perdu ſon Mari à la guerre, & qui avoit vu mourir tous ſes Enfans dans le cours de la même année, s'abandonna aux blaſphêmes. A peine eut-elle fini, qu'un gros torrent d'eau, ſorti du Volcan, l'emporta, elle & ſa maiſon, & forma une Rivière qui a conſervé ſon cours. La vieille Ville fut alors abandonnée de ſes Habitans, qui allèrent s'établir dans le lieu où la Ville de Guatimala eſt aujourd'hui. *Ibid.* Chap. I. Herrera fait le même récit.

plus: mais il augmente en Eté, c'eſt-à-dire, depuis Octobre juſqu'à la fin d'Avril. Gage, qui s'y étoit accoutumé par un long ſéjour, ne regarde pas moins Guatimala comme la plus agréable Ville qu'il ait vue dans tous ſes Voyages. Le climat y eſt fort temperé. Mexico & Guaxaca ne jouiſſent pas d'un air ſi ſain, & ne reçoivent pas avec plus d'abondance toutes les commodités de la vie. Il n'y a point de Beſtiaux, de Volaille & de Gibier, qui ne ſoyent communs dans la Province. La Mer du Sud, les Rivières, & les Lacs d'eau douce fourniſſent toute ſorte de Poiſſons. Le Bœuf y eſt à ſi bon marché, que le poids de treize livres & demie ſe donne pour une demi-réale; c'eſt-à-dire, du tems de Gage, deux ſous ſix deniers de France. Il n'y a point de Fermes où l'on ne nourriſſe une prodigieuſe quantité de ces Animaux. Un ſeul Fermier, connu du même Voyageur, en comptoit plus de quarante mille dans ſes terres; ſans y comprendre ceux qu'on nomme *Simarrones* ou ſauvages, qui ne quittent point les Montagnes, où l'on employe les Négres à les tuer, dans la crainte qu'ils ne deviennent incommodes ou dangereux par l'excès du nombre (q).

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

La nouvelle Ville de Guatimala, n'eſt pas fort éloignée de l'ancienne, puiſqu'elle s'y joint par la rue qu'on a nommée Saint-Dominique; & ſa plus belle partie eſt celle qui touche à cette eſpèce de Fauxbourg. C'eſt-là qu'on voit les plus beaux Edifices & les plus riches Boutiques. Il s'y tient tous les jours un Marché, où rien ne manque pour les beſoins & l'agrément de la vie. On compte, dans toute l'étendue de la Ville & des Fauxbourgs, environ ſept mille Familles, entre leſquelles il s'en trouve pluſieurs dont le bien monte à cinq cens mille ducats. Auſſi le Commerce y eſt-il floriſſant. Elle tire par terre les meilleures marchandiſes de Mexico, de Guaxaca, de Chiapa, de Nicaragua & de Coſta-ricca. Du côté de la Mer, elle communique avec le Perou, par le Port de la Trinité, qui appartient à la Province, & par Realejo, Port de Nicaragua ſur la même Côte. On a parlé de ſon Commerce avec l'Eſpagne, par Golfo dolce & le Golfe de Honduras. Le Gouvernement de toutes les Provinces qui l'environnent dépend de ſa Chancellerie, ou ſon Audience. Cette Cour eſt compoſée du Gouverneur, de deux Préſidens, de ſix Conſeillers & d'un Procureur du Roi. Quoique le Gouverneur n'ait pas le titre de Viceroi, comme ceux de la Nouvelle Eſpagne & du Perou, ſon pouvoir n'eſt pas moins abſolu. Si ſes appointemens ne montent qu'à douze mille ducats, il peut gagner le triple, par le commerce & par d'autres voyes. Les autres Officiers du Tribunal ne reçoivent point annuellement plus de quatre mille ducats, de la recette du Domaine; mais les préſens, dont l'uſage eſt établi, font regarder leurs Charges comme les plus lucratives de l'Amérique Eſpagnole, quoique celles de Mexico & de Lima paſſent pour les plus honorables.

Guatimala n'a qu'une Egliſe Paroiſſiale, qui fait le principal ornement de la grande Place; mais on y compte un grand nombre de Couvens. Ceux des Jacobins, des Cordeliers, & des Pères de la Merci ſont d'une magnificence

(q) *Ibid.*

Description de la Nouvelle Espagne.

cence extraordinaire, & contiennent chacun cent Religieux. Le revenu annuel des Jacobins est de trente mille ducats. Les richesses de leur Eglise, en or & en argent, montent à cent mille; & Gage avoue qu'il ne manque rien à leurs plaisirs (*r*). Mais quelque riches que les autres soient aussi, aucun de ces Etablissemens n'approche de celui des Dames de la Conception, où l'on ne compte pas moins de mille personnes, soit Religieuses (*s*), ou jeunes Filles qu'elles instruisent, ou Domestiques employés à les servir. A Guatimala comme à Mexico, les richesses & le goût du luxe font régner le vice dans toutes les conditions, sur-tout parmi les Femmes, sans distinction d'Espagnoles & d'Indiennes.

Gage continue de donner les seules lumières qu'on ait sur l'intérieur de la Province. Il place entre Acasabastlan & Guatimala une Rivière nommée *Agua Caliente*, qui charioit autrefois de la poudre d'or; & quatre lieues plus loin, vers Guatimala, celle qui se nomme *Vaccas*, où quantité de Mulâtres, qui nourrissent des Bestiaux sur ses bords, s'emploient encore à chercher des pailles d'or dans le sable. De la Rivière de Vaccas, on découvre la plus agréable Vallée de la Province, à six lieues de la Capitale. Sa longueur est d'environ cinq lieues, sur trois ou quatre de large. On y recueille le meilleur froment de la Nouvelle Espagne; & c'est de-là qu'on tire tout le biscuit nécessaire, pour les Vaisseaux qui viennent chaque année dans le Golfe du Mexique. Cette Vallée porte le nom de *Mixco* & *Pinnola*, deux grosses Bourgades situées vis-à-vis l'une de l'autre, aux deux extrêmités de ce grand espace; Pinnola, du côté gauche de la Rivière, & Mixco, de l'autre. Les Négocians Espagnols y sont si riches, qu'un des Amis de Gage, nommé Jean *Palomeque*, entretenoit pour son Commerce trois cens Mulets & une centaine de Négres. On trouve, dans la Vallée, trente ou quarante Fermes, d'où l'abondance se répand dans tous les lieux voisins. Le seul passage des Voyageurs & des Marchands du Pays apporte beaucoup d'argent à la Bourgade de Mixco, qui ne produit d'elle-même, avec le froment, qu'une sorte de terre, dont on fait de la vaisselle & des ustenciles. Les Femmes Créoles mangent de cette terre à pleines mains, sans ménager leur santé, dans la seule vue de paroître plus blanches; quoiqu'au jugement de Gage elles ne parviennent qu'à se rendre plus pâles (*t*). Pinnola est célèbre par son Marché, où l'on trouve sans cesse toute sorte de viandes, de volaille & de fruits. Le Nord de la Vallée n'a que des côteaux semés de froment. A l'Ouest, on trouve deux autres Bourgades, plus grandes encore que Mixco & Pinnola. La première, qui se nomme *Petapa*, contient environ cinq cens Familles, Espagnoles & Indiennes, & tire

(*r*) Il fait une délicieuse peinture de leur jardin.

(*s*) Gage raconte l'Histoire d'une jeune Religieuse, nommée Jeanne *Maldonado de Paz*, qui réunissoit toutes les perfections de l'esprit & du corps. Elle étoit aimée de l'Evêque, qui vouloit la faire Abbesse de son Monastère; & cette entreprise faillit de couter du sang. Mais pour ne prendre de ce récit que ce qui convient à mon sujet, cette belle Religieuse étoit si riche, des présens qu'elle recevoit, qu'elle fit bâtir à ses frais un magnifique appartement pour elle, avec des galeries, & un jardin particulier, où elle étoit servie par six Négresses. *Ibid.* pages 25 & suiv.

(*t*) *Ibid.* page 46.

tire beaucoup d'avantages d'un Lac voisin, qui fournit d'excellent Poisson. C'est le chemin qui conduit de la Capitale à Comayaga, San-Salvador, Nicaragua & Costa-ricca. Elle est gouvernée, de Père en Fils, par une Famille qu'on croit descendue des anciens Rois du Pays, & que les Espagnols ont honorée du noble nom de *Guzman*. Ils n'accordent point au Gouverneur de Petapa, comme à celui de Chiapa dos Indos, la permission de porter l'épée; mais entre ses privilèges, il peut nommer chaque jour un certain nombre d'Habitans Indiens pour le servir à table, pour lui apporter du poisson, du bois, & d'autres commodités; & son pouvoir n'est limité que par un Religieux Espagnol, qui tient le premier rang après lui, & dont il est obligé de prendre l'avis & le consentement dans tout ce qui regarde l'administration. Gage observe que ce Conseiller Ecclesiastique vit avec la magnificence d'un Evêque (*v*). Petapa est arrosé d'une petite Rivière, qui augmente la fertilité naturelle du Canton.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

AMATITLAN, seconde Bourgade à l'Ouest de la Vallée, n'est éloignée de Petapa, que d'une lieue. Les rues y sont larges, droites & régulières. L'Eglise des Dominiquains passe pour une des plus belles de la Province; & leur Couvent est si riche qu'ils l'ont érigé en Prieuré, dont l'autorité s'étend sur tous les Villages de la Vallée. D'Amatitlan, le chemin qui conduit à Guatimala passe par un grand Bourg nommé *San-Lucar*, où l'air est toûjours froid, sans qu'on en connoisse d'autre raison que la situation de cette Place, qui est sur un côteau vers le Nord. Elle en tire l'avantage d'être le Magasin du Pays. Non-seulement le blé s'y conserve mieux que dans tous les Bourgs de la Vallée; mais Gage vérifia, par sa propre expérience, qu'il y augmente considérablement, & que si l'on en met deux cens boisseaux dans un grenier, il s'en trouve près de deux cens vingt au bout de l'année. Aussi San-Lucar n'est-il composé que de granges, qui s'appellent *Trojas*, & qui consistent dans un plancher, haut d'un ou deux piés & couvert de nattes, sur lequel on met le blé, qui se conserve ainsi deux ou trois ans (*x*).

DANS le reste du chemin, qui n'est que de trois lieues jusqu'à la Capitale, on rencontre plusieurs petits Villages, qui portent le nom général de *Milpas*, accompagné de celui d'un Saint, & dont chacun ne contient pas plus de vingt maisons.

GAGE achève sa description par celle du côté méridional de la Province, qu'il parcourut, en se rendant de Petapa au Port de la Trinité, pour entrer dans la Province de Nicaragua par Realejo. Il traversa d'abord un Pays montagneux, qui le fit arriver au sommet de *Sierra redonda*; c'est-à-dire la *Montagne ronde*, lieu fort renommé par l'excellence de ses pâturages, où l'usage du Pays est de conduire les Bestiaux, lorsqu'il ne reste plus d'herbe dans les Vallées. Cette Montagne est aussi d'un grand soulagement pour les Voyageurs. On y trouve des Hôtelleries, qui ne manquent d'aucune commodité, & des Fermes où se fait le meilleur fromage de la Province. Elle est à cinq lieues de Petapa. Quatre lieues plus loin, on ren-

(*v*) *Ibid.* page 49. (*x*) *Ibid.* page 59.

rencontre un grand Village d'Indiens, qui se nomme *Los Esclavos*. Quoique ses Habitans ne soient point aujourd'hui dans l'esclavage, ce nom s'est conservé d'un ancien usage, qui les assujetissoit, avant la Conquête, à porter les fardeaux & sur-tout les Lettres de ceux d'Amatitlan: sur quoi Gage observe que le nom d'Amatitlan est composé de deux mots; *Amat*, qui signifie *Lettre*, & *Itlan*, qui signifie *Ville*. Il ajoûte que sous le règne des Rois ou des Caciques qui dépendoient de l'Empire Mexiquain, Amatitlan méritoit en effet le nom de Ville des *Lettres*, parce qu'on y excelloit dans l'art d'écrire sur de l'écorce d'arbre; c'est-à-dire d'y graver les caractères hieroglyphiques qui composoient l'écriture de cette Contrée. Le Village de Los Esclavos est situé proche d'une Rivière, sur laquelle les Espagnols ont fait bâtir un fort beau Pont de pierre, pour la seule commodité des Marchands & des Voyageurs, qui n'y pouvoient passer sans péril avec leurs Mules. Dix lieues au-delà, on trouve un Bourg nommé *Aguachapa*, si voisin de la Mer du Sud, que Gage arriva le même jour à la Trinité.

Ce Port (y) est moins renommé par ses avantages maritimes, quoiqu'il soit le seul où les grands Vaisseaux puissent aborder sur la Côte de Guatimala, que par une espèce de Volcan qui n'en est éloigné que d'une demi-lieue, & que les Espagnols croient une des bouches de l'Enfer (z). Ce n'est point une Montagne, comme la plûpart des lieux auxquels on donne le même nom; au contraire le terrein en est fort bas & n'est voisin d'aucune hauteur: mais il en sort continuellement une fumée noire & épaisse, qui jette une forte odeur de soufre, & dans laquelle il se mêle souvent des flammes. Les Indiens mêmes n'osent s'en approcher; & ceux qui l'ont entrepris ont payé leur hardiesse par une mort subite, ou par d'affreuses maladies dont ils ont eu beaucoup de peine à se rétablir. Un Religieux, Ami de Gage, n'ayant pas laissé de tenter l'avanture, fut arrêté, à la distance d'environ deux cens cinquante pas, par l'épaisseur d'une puante fumée, qui le fit tomber presque sans force & sans connoissance. Il se releva néanmoins; mais il revint avec une fièvre chaude, qui mit sa vie fort en danger (a). Gage, qui n'aspiroit point à ces téméraires expériences, rend témoignage seulement qu'il vit de loin beaucoup de fumée. La Trinité est célèbre aussi par sa Poterie, qui passe pour meilleure encore que celle de Mixco.

De-là, suivant la route qui conduit à *San-Salvador*, on arrive par quatre ou cinq lieues de marche à *Chalevapan*, grand Bourg d'Indiens. San-Salvador, ou *Cuzcatlan*, n'en doit pas être fort éloigné, puisque dans l'intervalle, Gage ne nomme point d'autre lieu où il ait passé la nuit. Cette Ville, dit-il, est à vingt-quatre lieues de Guatimala. Sa grandeur est à-peu-près celle de Chiapa. Elle est peuplée d'Espagnols, sous un Gouverneur de leur Nation, avec un Couvent de l'Ordre de Saint-Dominique. De hautes Montagnes, qui l'environnent du côté du Nord, se nomment *Chuntales*; & les Indiens y sont fort pauvres. On cultive des cannes de sucre

(y) Woodes Rogers le nomme *Sonsonate*, dans son Supplément, Tome II. page 1.
(z) Gage 4. Partie, Chap. 2. page 236. (a) *Ibid.*

ſucre autour de la Ville, & l'on y fait même de l'indigo; mais, dans les principales Fermes, on nourrit des Beſtiaux. Dix lieues plus loin, Gage arriva ſur les bords d'une grande Rivière, qu'on nomme *Rio de Lempa*. Il obſerve comme un privilège ſingulier de cette Rivière, que ſi l'on a commis quelque crime, ou contracté des dettes du côté de Guatimala ou de San-Salvador, on eſt en ſûreté ſur l'autre bord, qui appartient à la Province de Nicaragua, & d'où l'on compte dix lieues juſqu'à *St. Michel*, première Place de cette Province.

Mais, en ſuivant la Côte, les deux Provinces ſont ſéparées par le Golfe d'*Amapalla* (*b*), qui s'étend de huit ou dix lieues dans les Terres. On découvre à ſon entrée, du côté méridional, la Pointe de *Coſibina* ou *Coſivina*, & les Montagnes de *St. Michel* au Nord-Oueſt. Coſivina eſt à douze dégrés quarante minutes de latitude ſeptentrionale. C'eſt une Pointe haute & ronde, qui ſe préſente comme une Iſle, du côté de la Mer, parce que les Terres en ſont fort baſſes. Les *Chuntales*, ou les Montagnes de St. Michel, ſont fort hautes, mais peu eſcarpées. Les Terres, qui les bornent au Sud-Eſt, ſont baſſes & unies, & c'eſt à ces Terres baſſes que commence le Golfe d'Amapalla. On rencontre, à l'entrée, deux Iſles aſſez conſidérables, l'une à deux miles de l'autre, dont la plus méridionale ſe nomme *Mangera*, & l'autre *Amapalla*. Mangera eſt ronde, & d'environ deux lieues de circuit. Elle paroît comme un grand Bois environné de Rochers, avec une petite Baie ſabloneuſe du côté du Nord-Eſt. La terre en eſt noire, peu profonde, & mêlée de pierres, qui ne l'empêchent pas de produire de fort gros arbres. Les Indiens ont une Ville au centre, d'où l'on ſe rend à la Baie par un chemin étroit & pierreux. L'Iſle d'Amapalla eſt plus grande; mais ſon terroir eſt à-peu-près le même. Elle contient deux Villes, l'une au Nord & l'autre à l'Orient. La dernière, qui n'eſt pas à plus d'une mile de la Mer, eſt ſituée au ſommet d'une Montagne; & le chemin, par lequel on y monte, eſt ſi difficile, qu'un petit nombre d'Hommes la défendroit à coups de pierres contre de nombreuſes Troupes. On découvre au milieu de la Ville une fort belle Egliſe, que les Compagnons de Dampier eurent l'occaſion de viſiter: & ſur leur récit, il obſerva que dans toutes les Villes Indiennes qui ſont ſous la domination des Eſpagnols, les Images & les Statues des Egliſes ſont vêtues à l'Indienne; au-lieu que dans les Villes où les Eſpagnols ſont le plus grand nombre, elles ſont vêtues à l'Eſpagnole. La Rade de l'Iſle eſt à l'Orient, vis-à-vis d'une terre baſſe. Un peu plus haut, on peut mouiller auſſi fort près de terre au Nord-Eſt. C'eſt le lieu que les Eſpagnols fréquentent le plus, & qu'ils nomment *Port de Martin Lopez*. Le Golfe a pluſieurs autres Iſles, plus baſſes & moins habitées; mais il a ſi peu d'eau vers le fond, qu'il eſt impoſſible aux Vaiſſeaux d'y pénétrer (*c*).

La

(*b*) Dampier lui donne ce nom, d'une de ſes Iſles. Woodes Rogers le nomme *Fonſeca*.

(*c*) *Voyage de Dampier autour du Monde*, Tome I. pages 32 & ſuivantes. Woodes Rogers & Cooke continuent de donner les meſures de la Côte, & de nous apprendre quelques autres noms de lieux. Des *Anabacas* à la Barre d'*Eſtapa*, on compte environ vingt-trois lieues; de la Barre d'Eſtapa, dix lieues à la Rivière de *Meticalco*; de cette Rivière au Volcan du Sud-Eſt, dix-

 huit

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Honduras, ou Hibueras, V. Province.

La cinquième Province, qu'on nomme *Honduras & Hibueras*, est située sur le Golfe du même nom, qu'elle a presqu'au Nord, comme elle est à-peu-près au Sud-Est de Guatimala, à l'Est de Vera-Paz, & au Nord-Est de Nicaragua. On ne lui donne pas moins de cent cinquante lieues de long, sur quatre-vingts de large. Dans cette étendue elle est presque déserte, quoique très fertile en Maïz & en Bestiaux; mais, si l'on en croit Barthelemi de Las Casas, c'étoit autrefois un des Pays les plus peuplés de l'Amérique, lorsqu'il fut découvert en 1502 dans le quatrième Voyage de Christophe Colomb, & la diminution de ses Habitans ne doit être attribuée qu'à la cruauté des Espagnols. Correal, Voyageur de cette Nation, avoue de bonne foi que de son tems (*d*), on n'y auroit pas trouvé quatre cens Indiens, capables de porter les armes; que le fer, le feu, le travail des Mines & les rigueurs de l'esclavage en avoient fait périr un nombre infini, & que le reste s'étoit sauvé dans des Bois & des Rochers impénétrables. Cependant les Espagnols ont bâti plusieurs Villes dans cette grande Province. Les principales sont Truxillo, Valladolid, ou Comayaga, Siége Episcopal, dont le Prélat porte ordinairement le titre d'Evêque de Honduras; San-Pedro, Puerto de Cavallos, Naco & Triomfo de la Cruz. Gage y joint Saint-Thomas de Castille, qu'il traite de vieux Château ruiné, & le Village Indien de Saint-Pierre, qui servent au Commerce entre la Province de Guatimala & les Vaisseaux du Golfe de Honduras (*e*).

Correal se suppose placé à la Pointe de l'Yucatan, pour mesurer la grandeur du Golfe. Il y a cent lieues, dit-il, de cette Pointe à *Rio grande*, dont le Cap fait l'autre Pointe; & dans l'intervalle on laisse *Punta de las Mugeres*

huit lieues; & dix-huit jusqu'au Port de *Sonsonate* ou de *la Trinité*. Entre la Barre d'Estapa, & la Trinité, le rivage court Ouest-quart-au-Nord-Ouest & Est-quart-au-Sud-Est. Il y a une Rivière à six lieues de celle de Meticalco. Si l'on veut mouiller au Port de la Trinité, il faut tenir la droite, où la terre est plus basse, avoir toûjours le plomb à la main, jusqu'à ce qu'on ait douze brasses d'eau, courir droit vers les Magasins, & laisser tomber l'ancre au Sud-Est; avec de grandes précautions néanmoins, parce qu'il y a plusieurs Bancs jusqu'à la hauteur de *Punta de los Remedios*, qui court Nord & Sud. Depuis ce Havre de la Trinité, aux Volcans *Ysalcas*, quatre lieues, & de-là huit à *Rio Lempa*; de Rio Lempa jusqu'à la terre basse d'*Ibaltique*, cinq lieues, avec des bas-fonds & une Mer rude. Il faut courir Est-quart-au Sud-Est pour aller à la Barre d'Ibaltique, qui est quatre lieues plus loin, & d'où quelques Bancs s'avancent plus de deux lieues en Mer. Trois lieues à l'Est au delà de cette Pointe, on voit la Montagne *Vernel*, qui est d'une hauteur médiocre; deux lieues plus loin, à l'Est, on trouve le Volcan de *Cotecuclo*; & trois lieues Nord & Sud de la Barre d'Ibaltique, on voit un autre Volcan, qui porte le nom de *Saint-Michel*. Là est une Rivière de même nom De cette Rivière au *Port Martin Lopez*, ou *El Condadillo*, environ dix-huit lieues. On peut connoître ce Port à ses rivages blancs, les seuls qu'il y ait sur cette Côte, qui se joint ici au Golfe d'Amapalla. De cette jonction à la Pointe de *Cosivina*, il y a neuf lieues. On connoît cette Pointe, à de petits Rochers qui vont jusqu'au rivage. D'ici jusqu'à la *Mesa*, ou la *Table de Voldan*, petite Montagne entre Cosivina & Realcjo, on compte sept lieues, Ouest-quart-au-Nord-Ouest & route Est-quart au-Sud-Est; de Mesa de Voldan aux *Asexadoes*, ou aux *Scieurs*, quatre lieues; c'est-à-dire environ douze de la Pointe de Cosivina au Port de Rialexa ou Realejo, dans la Province de Nicaragua. *Supplément au Voyage de Woodes Rogers*, Tome II. & *Voyage d'Edouard Cooke*, Tome II.

(*d*) Voyages de François Correal, *pages* 83 & *suivantes*.

(*e*) *Ibidem*.

geres & la Baie de l'*Ascension*. Rio grande est entre seize & dix-sept dégrés de latitude du Nord. De *Punta de Higueras*, qui est au fond du Golfe, & qui sépare l'Yucatan de Honduras, Pays habité par les Indiens libres, il y a trente lieues à l'Est jusqu'au Cap de *tres Puntas*; & de ce Cap on compte trente autres lieues, jusqu'à *Puerto de Cavallos*, ou *Naco*, qui est le nom de sa Ville, située sur la Rivière de *Sol*. *San Pedro* n'est qu'à une journée de Naco, dans une Plaine bordée des Montagnes; & *Rio d'Allua*, *Rio Baxo*, & la Ville de *Gracias à Dios* ne sont pas éloignés de San-Pedro. De Puerto Cavallos au Port qui se nomme *Triomfo de la Cruz*, il y a trente-deux lieues. On rencontre *Truxillo*, à cinquante lieues de ce dernier Port; & la Côte tourne ensuite au Nord-Est jusqu'au Cap de Honduras, qui est proprement l'entrée du Golfe, du côté de la Province dont il porte le nom. Cependant il reste de-là vingt lieues jusqu'à Rio grande & au Cap de *Camaron*, vers lesquels la Côte court à l'Est; & c'est entre cette Pointe & celle d'Yucatan, que Correal a compté cent lieues. De-là jusqu'au Cap de Gracias à Dios, qui est à quatorze dégrés de latitude du Nord, il y a soixante-neuf lieues; & là finit la Côte de Honduras, après laquelle on trouve celle de Nicaragua. Le même Voyageur, rapportant les Colonies Espagnoles à l'ordre des tems, nomme Truxillo pour la première, Puerto de Cavallos pour la seconde, San-Pedro pour la troisième, Gracias à Dios pour la quatrième, &c.

La Ville de Truxillo est située sur une Colline, à peu de distance de la Mer. Gage, qui s'y rendit de Coban, Capitale de Vera-Paz, dans le tems que les Vaisseaux d'Espagne arrivent au Golfe, n'en donne pas une haute idée. Cette Place, dit-il, est sans résistance, comme on en doit juger par la facilité que les Anglois & les Hollandois ont eue à s'en saisir. Elle est à quatre-vingt ou cent lieues de Guatimala, par terre. Le Pays est plein de Bois & de Montagnes, incommode pour les Voyageurs, pauvre, & sans autres marchandises que des cuirs, de la casse & de la salsepareille. On ne mange, autour de Truxillo, que de la cassave, & si séche, que pour l'avaller on la trempe dans de l'eau, du bouillon, du vin ou du chocolat. Le maïz est plus commun du côté de Valladolid, ou Comayaga, qui est la Ville Episcopale, quoiqu'elle n'ait pas plus de cinq cens Habitans. Il s'est rassemblé, dans les Campagnes voisines, un assez grand nombre d'Indiens qui les cultivent, & qui ont formé plusieurs Villages. Cette Contrée, ajoûte Gage, me parut la plus pauvre de l'Amérique. Sa partie la plus saine, & la plus commode pour les Habitans, est la Vallée de Gracias à Dios, qui contient quelques riches Fermes de Bétail & de Froment: mais comme elle est aussi proche de Guatimala, que de Comayaga & de Truxillo, & que les chemins sont beaucoup plus aisés vers Guatimala, on y transporte plus volontiers ces riches productions (*f*).

Nicaragua, VI. Province.

De Honduras, dit Correal, on prend par les Mines de *Chalatecca* (*g*) pour

Nota. Voyez la *Carte des Provinces de Nicaragua & Costa-ricca*, au Tome XVI. R. d. E.

(*f*) Gage, 3. Part. Chap. 19.

(*g*) Les deux Provinces sont séparées par une chaîne de Montagnes, que Waffer nomme *Tegusigalpa*, & qu'il traite aussi de Province, riche, dit-il, en Mines d'argent, *ubi suprà*, page 322.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

pour entrer dans la Province de Nicaragua, qui s'étend jusqu'à la Mer du Sud. Gage y entra, comme on l'a rapporté d'après lui, par Saint-Michel, première Ville de la Province du côté de Guatimala; & s'étant embarqué sur le Golfe d'Amapalla, il arriva le soir à Realejo, premier Port qui se présente sur cette Côte. En général, cette Province passe pour une des plus belles de la Nouvelle Espagne. Mais la chaleur y est si grande, qu'on n'y peut voyager de jour en Eté. Il y pleut l'espace de six mois; & cette saison, qu'on y nomme l'hiver, commence ordinairement au mois de Mai. Le reste de l'année se passe dans une continuelle sécheresse; ce qui n'empêche point que la cire, le miel, & les fruits, n'y soient en abondance. Il s'y trouve de si gros arbres, que, s'il en faut croire un célèbre Voyageur, douze Hommes peuvent à peine les embrasser (*b*). On y voit peu de gros Bestiaux; mais les Porcs, dont les premiers y sont venus d'Espagne, ont extrêmement multiplié. Correal, qui paroît avoir observé fort soigneusement le Pays, ne croit point qu'il ait jamais produit d'or, quoique les premiers Voyageurs de sa Nation se vantent d'y en avoir trouvé. Mais il convient que l'abondance & la tranquillité, qui règnent dans cette Province, la rendent digne du nom de Paradis terrestre qu'on lui donne. Aussi les Habitans y sont-ils fort voluptueux. On y parle quatre Langues, dont la principale est le Mexiquain, qui s'étend, suivant le même Ecrivain, dans une grande partie des deux Amériques; il ajoûte, dans l'espace de quinze cens lieues à la ronde (*i*). La Capitale de Nicaragua se nomme *Leon*, & ses autres Villes, sur la Mer du Sud, sont *Grenade*, *Segovia Nueva*, *Nicaragua*, *Realejo*, ou *Rialexa*, *Nicoya*, *Masoya*, ou *Masava*, *Jaën* & *Porto San-Juan*, à l'embouchure du Lac, sur la Mer du Nord.

LEON est situé (*k*) entre Realejo & Grenade, à la distance d'une journée de ces deux Places, sur le bord & comme à la naissance d'un grand Lac, qui traversant la Province dans sa plus grande longueur, va se jetter dans l'Océan septentrional, par une embouchure qui se nomme le *Desaguadore*. Les Maisons de cette Ville sont fort bien bâties, mais basses, parce qu'on y est dans la crainte continuelle des tremblemens de terre. On en compte plus de douze cens, la plûpart accompagnées de jardins & de beaux vergers. Le Commerce des deux Mers y fait règner l'abondance; & la beauté du climat se joignant aux commodités de la vie, pour faire un heureux sort aux Habitans, ils s'abandonnent à la mollesse, dans leurs délicieux jardins, où ils passent la plus grande partie du jour à dormir, à nourrir des Oiseaux, à faire bonne chère du Poisson du Lac, & des autres productions admirables du Pays. Ce voluptueux repos n'est troublé que par la crainte d'un Volcan voisin, qui leur a souvent causé beaucoup de mal, quoiqu'il soit devenu moins ardent, & qu'il n'en sorte aujourd'hui que de la fumée: mais elle fait juger qu'il y reste encore du soufre; & tôt ou tard on s'attend à de nouvelles éruptions (*l*).

De

(*b*) Correal, *ubi suprà*.

(*i*) *Ibidem*.

(*k*) A douze dégrés vingt-cinq minutes de latitude du Nord.

(*l*) Suivant Gage & Correal, plusieurs Espagnols se sont imaginé que la matière du feu étoit de l'or, & n'ont pas manqué de faire inutilement de grandes recherches, *ubi suprà*. Gage raconte qu'un Religieux de la Merci fit faire un chaudron fort épais, & qu'il

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

De Leon à Grenade, le chemin est d'une beauté qui cause de l'admiration aux Voyageurs; & tous les agrémens de la nature s'y trouvent joints à labondance. Grenade est une Ville mieux bâtie encore & plus peuplée que Leon (m). Les Négocians y sont plus riches, les Eglises plus belles, & les Couvens y jouissent d'un immense revenu. Gage en vante quatre; deux de la Merci, un de Saint François, & celui des Religieuses, qui est le seul de ce sexe, mais dont l'opulence est extraordinaire. L'Eglise Paroissiale l'emporte sur la Cathedrale de Leon, parce que l'Evêque préfere le séjour de Grenade à son Siège. Le principal Commerce de cette Ville est à Carthagene, à Guatimala, à San-Salvador, & à Comayaga. Le même Voyageur y vit entrer, dans un seul jour, plus de trois cens Mulets, qui venoient de San-Salvador & de Comayaga, chargés d'indigo, de cochenille & de cuirs. Deux jours après, il y en vit arriver, de Guatimala, trois autres troupes, dont l'une portoit les revenus du Roi; la seconde, une grande quantité de sucre, & la troisième, de l'indigo. Il ajoûte qu'au départ des Frégates, Grenade est une des plus riches Villes de l'Amérique sep-

qu'il le fit descendre, soutenu par une chaîne de fer, dans l'ouverture du Volcan. Il espéroit de le retirer plein d'or fondu; mais la force du feu détacha le chaudron & le fondit aussi-tôt. *Ibid.*

(m) Outre les ravages du Volcan, Leon est plus exposé que Grenade aux insultes des Ennemis de l'Espagne; témoin le malheur qu'il eut d'être brulé, en 1684, par quelques Avanturiers Anglois. Dampier, qui étoit de l'expédition, en fait un récit qui sert à faire connoître mieux ce Canton. Il y a, dit-il, au Sud-Est de Realejo, un petit bras de Mer qui s'approche de Leon. Nous entrâmes, à la pointe du jour, dans cette Anse, qui est extrêmement serrée, & si basse des deux côtés, que la marée couvre les deux rives. Le Pays produit des mangles rouges, en si grande abondance qu'il n'y a pas moyen d'y passer. Au-delà des mangles, les Espagnols ont une Redoute, près de la Rivière, pour empêcher l'Ennemi d'y faire descente. Quand nous fûmes à la vue de la Redoute, nous fîmes force de rames pour gagner la terre. Le bruit de nos avirons donna l'allarme aux Gardes, qui prirent aussi-tôt la fuite. Nous descendîmes, pour les suivre. On fit un Détachement de 470 Hommes, pour marcher droit à la Place.

La Ville de Leon est à vingt miles de la Mer dans les terres. On y va par un chemin uni, au travers d'un Pays plat, composé de grands Pâturages, & de quelques Bois de haute futaie. A cinq miles du lieu de nôtre débarquement, il y a une Manufacture de sucre, & trois miles plus loin une autre, à deux miles de laquelle on rencontre une belle Rivière, qu'il faut passer, mais qui n'est pas fort profonde. Après cette Rivière, on ne trouve d'eau que près d'une Ville Indienne, qui est à deux miles de Leon. De-là, le chemin est agréable, sabloneux & étroit. La Ville de Leon est dans une Plaine, à peu de distance d'une haute Montagne, qui vomit souvent du feu & de la fumée. On la voit de la Mer. Les maisons de Leon ne sont pas hautes; mais elles sont fortes, grandes & entourées de jardins. Les murailles sont de pierre, & la couverture de tuiles. Il y a trois Eglises, outre la Cathedrale. Nôtre Compatriote Gage, qui avoit voyagé dans ce Pays, en parle comme du lieu de l'Amérique le plus agréable. A la vérité, si l'on considère la situation de la Ville, il se trouvera peu de Places dans l'Amérique, que celle-ci ne surpasse pour le plaisir & la santé. Le Pays des environs est sabloneux & boit incontinent les pluies, qui sont fréquentes dans ces Contrées. La Ville est environnée de pâturages; de sorte qu'on y a l'avantage de tous les vents; ce qui épure beaucoup l'air. Elle n'est pas d'un grand Commerce. Aussi n'est-elle pas fort riche en argent. Ses richesses consistent en Bestiaux & en Cannes de sucre. On dit qu'on y fait aussi des cordes de chanvre; mais cette Manufacture doit être à quelque distance de la Place; car je n'y ai rien vu de semblable. Dampier continue de raconter comment les Anglois firent leurs approches, la résistance qu'ils trouvèrent dans la Ville, & la convention à laquelle ils la forcèrent, mais qui ne les empêcha point d'y mettre le feu en se retirant. *Voyage autour du Monde*, Tome I, Chap. 8.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

septentrionale. L'inquiétude des Négocians pour leurs marchandises, qu'ils craignent de voir tomber entre les mains des Ennemis de l'Espagne dans le Golfe de Honduras, porte le plus grand nombre à les envoyer par le Lac à Carthagene; & souvent même on fait prendre la même route aux revenus de la Couronne. Cependant quoique ces Navires fassent voile en assurance sur le Lac de Nicaragua, leur descente est retardée si long-tems par la chûte des eaux, qui les oblige souvent de décharger & de recharger, à l'aide des Mulets, dont ils se font suivre pour transporter alors une partie des marchandises, que cette incommodité détermine les plus hardis à prendre la voie du Golfe (n).

SEGOVIE & les autres Villes n'ont rien de remarquable, à l'exception de Nicaragua, qui étant située sur les bords du Lac, vers le milieu de son cours, a vis-à-vis d'elle une très belle Isle, dont un Voyageur vante la fertilité en ouatte, en cacao, en teinture d'écarlate, & en fruits d'un excellent goût (o).

LES Ports de cette Province sont plus célèbres dans nos Relations. Celui qui se nomme *Realejo*, ou *Rialexa*, est à trente lieues de Saint-Michel, à quatre de Leon, & à treize de la Pointe de Cosivina. Il se fait reconnoître par sa Montagne ardente, que les Espagnols nomment *Volcano Vejo*. Il n'y a point, aux environs, de Montagne si haute, ni de la même forme; sans compter qu'elle jette de la fumée pendant tout le jour, & quelquefois des flammes pendant la nuit. On l'apperçoit de vingt lieues en Mer; & n'étant qu'à trois lieues du Havre, elle en fait découvrir aisément l'entrée. Ce Havre est formé par une petite Isle, platte & basse, d'un mile de long, & d'un quart de mile de largeur, éloignée de la Côte d'environ un mile & demi. Les deux côtés de l'Isle ont leur canal, & celui de l'Occident est le plus sûr. Cependant, à la pointe de l'Isle, vers le Nord-Ouest, l'eau est si basse, que les Vaisseaux doivent s'en garder. Du côté de l'Orient, le Canal est moins large, & les Courans y sont si forts qu'il n'y a jamais de sûreté pour la Navigation. Deux cens voiles feroient à l'aise dans le Havre. Le mouillage est près de la terre, sur un fond de sable clair & dur, à sept ou huit brasses d'eau. La Ville du même nom en est à deux lieues; & l'on peut s'en approcher par deux Anses, qui baissent du même côté. La plus occidentale descend derrière la Place, & l'autre conduit jusqu'au pié des murs; mais le passage a si peu de largeur, & ses bords sont si couverts de mangles, que l'accès n'en est pas plus facile aux Chaloupes qu'aux Vaisseaux (p).

A trois lieues au-dessus de Realejo, on trouve un grand Bourg d'Indiens, que Gage nomme *la Veja*, & Rogers, *Pueblo vejo* (q), dans lequel Waffer assure qu'on ne compte pas moins de vingt mille Ames. On y voit, dit-il, dans un Couvent de Saint François, une Image de Nôtre-Dame, dont les fréquens miracles donnent encore plus de célébrité à ce lieu que le nombre de ses Habitans.

NI-

(n) Gage, *Ibidem*.
(o) Lionnel Waffer, *ubi suprà*, pag. 320.
(p) Dampier, *ubi suprà*, page 129.
(q) *Supplément de Rogers*, page 12. Le Traducteur de Waffer l'appelle, en François, le *Vieux Bourg*, page 320.

Description de la Nouvelle Espagne.

Nicoya est un autre Port, à neuf dégrés dix-huit minutes de latitude du Nord, dans le Golfe de *Salinas*, ou *la Caldera*, qui termine la Province de Nicaragua vers celle de Costa-ricca. On n'en trouve point de description, dont il y ait beaucoup de lumières à recueillir. Dampier l'appelle une pétite Ville de Mulâtres (*r*), située sur le bord d'une Rivière de même nom. Elle est fort propre, dit-il, à la construction des Vaisseaux. Aussi la plûpart de ses Habitans sont-ils des Charpentiers, dont toute l'occupation est de bâtir des Vaisseaux neufs ou de radouber les vieux. Ce fut dans ce Port que *Scharp*, célèbre Avanturier, fit réparer le sien en 1681, pour abandonner la Mer du Sud, où il s'étoit fait redouter par ses brigandages. Quelques Indiens, enlevés par Dampier, lui dirent que les Campagnes voisines étoient soigneusement cultivées, & qu'on y élevoit quantité de Bestiaux dans des Pâturages d'une grande étendue; qu'en plusieurs endroits voisins de la Mer, il croissoit du bois rouge, propre à la teinture, dont ils ne tiroient pas beaucoup de profit, parce qu'ils étoient obligés de le voiturer au Lac de Nicaragua, qui se jette dans la Mer du Nord; & qu'ils y envoyoient aussi des peaux de Taureaux & de Vaches, pour lesquelles ils rapportoient, en échange, des chapeaux, des toiles & des laines de l'Europe.

Le

(*r*) Dampier, *ubi suprà*, pages 124 & 125. Gage nomme Nicoya un fort beau Village, gouverné néanmoins par un Alcalde Espagnol. Il ajoute qu'on y file une herbe nommée *Pite*, qui est une marchandise fort estimée en Espagne, particuliérement celle qui est teinte à *Micorsa*, en couleur de pourpre; & qu'on emploie quantité d'Indiens à chercher sur le bord de la Mer une espèce de coquillage qui sert à cette teinture. On en teint aussi le drap de Ségovie, qui est fort cher en Espagne. Ce poisson à coquille se cache pendant trois cens jours de l'année, & ne se trouve qu'au Printems. C'est le sang de sa tête qu'on emploie. 3. Part pag. 276.

Les distances de cette Côte, suivant Rogers & Cooke, sont de Realejo à *Rio de Tosta*, huit ou neuf lieues, Sud-Est-quart-au-Sud. De cette Rivière à *Mesa* ou *Table de Sutiabo*, dix lieues, Nord-Ouest. On voit paroître le Volcan *Anion*, au Sud-Est de la même Rivière, à trois ou quatre lieues dans le Pays. De la Table de Sutiabo au Volcan de *Leon*, il y a quatre lieues. De ce Volcan à celui de *Telica*, douze lieues; de ce dernier à la *Table de Moliase*, deux; & de cette Table à la terre haute de *Sinotepe*, trois; de Sinotepe à *Masaca*, ou *Port Saint-Jean*, quatre; & de ce Port à la Pointe de *Sainte-Catherine* dix-huit, qui font la largeur d'un Golfe qu'on nomme *Papagaio*, ou des *Perroquets*. Il faut courir Nord-Ouest & Sud-Est, même route qu'il faut tenir pour aller de Rio Tosta au Port Saint-Jean. La Côte est fort saine, mais la Mer est rude; il y a d'ailleurs une Table, d'environ deux lieues de long. Les vents du Nord sont très orageux dans ce Golfe; & l'on ne s'en garantit qu'en rangeant de près la Côte.

La Pointe de Sainte-Catherine est sous l'onzième dégré de latitude. A la hauteur de cette Pointe, on trouve un gros Rocher, qui en couvre de plus petits. D'ici au Cap *Guiones*, il y a trente-deux lieues Nord-Ouest. Dans l'intervalle, on rencontre le Port de *Velas* à huit lieues, & l'on voit au-dessus de ce Port deux grandes Montagnes, avec une profonde ouverture entre deux; une lieue ou plus, au Sud-Est, il y a quelques Rochers qui ressemblent à des Navires sous les voiles, & de là vient son nom. Du Port de Velas jusqu'au Cap *Hermoso*, on compte douze lieues, Nord-Ouest-quart-au-Nord & Sud-Est-quart-au-Sud. Il reste environ douze lieues du Cap Hermoso au Cap Guiones, Nord-Ouest & Sud-Est, fond de sable, Côte saine. Du Cap Guiones au Cap *Blanc*, il y a quinze lieues Est-Sud-Est & Ouest-Nord-Ouest. On peut connoître le Havre à une petite Isle qui est à sa Pointe, & que les Cartes Espagnoles nomment *Chira*. C'est ce dernier Cap qui forme la Pointe du Golfe de Salinas, où Nicoya est située, dans une petite Baye qui prend son nom. *Supplément* de Woodes Rogers, *ubi suprà*.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Le *Cap Blanc*, qui fait la pointe du Golfe de Salinas, & qui termine la Côte de Nicaragua, est soigneusement décrit par Dampier. Il lui fait tirer son nom de deux Rochers blancs; qui se découvrent de loin. A les voir en Mer, & vis-à-vis de la Côte, il semble qu'ils en fassent partie. Mais plus proche de terre, soit à l'Est ou à l'Ouest du Cap, on les prendroit pour deux Vaisseaux à la voile. A les voir de plus près encore, on croiroit que ce sont deux hautes tours. On les trouve petits, hauts, escarpés sur toutes leurs faces, à la distance d'un demi-mile du Cap. Sa situation est à neuf dégrés cinquante-six minutes de latitude du Nord. C'est une Pointe complette, où des Rochers escarpés règnent jusqu'à la Mer. Son sommet est plat & uni, l'espace de près d'un mile; après quoi il commence à baisser peu-à-peu, en formant de chaque côté une très agréable pente. De grands & magnifiques arbres, dont il est couvert, augmentent la beauté de la perspective. La Côte, qui règne du Nord-Ouest au Nord-Est, pendant quatre lieues, forme la Baie que les Espagnols nomment *Caldera*. Du fond de cette Baie jusqu'au Lac de Nicaragua, on ne compte que quatorze ou quinze lieues (*s*).

Costa-ricca, VII. Province.

En avançant de la Province de Nicaragua au Sud-Est vers l'Isthme de Darien, on entre dans la septième Province, qui s'appelle *Costa-ricca*; nom que Lionnel Waffer prend pour une ironie, parce que loin d'y avoir observé des marques d'opulence, il la trouva pauvre & stérile, ou du moins sans autre richesse qu'une grande quantité de Bestiaux. Elle dépend pour le spirituel, de l'Évêché de Leon ou de Nicaragua. Sa Capitale se nomme *Carthago*; & ses autres Villes, sans mériter beaucoup ce titre, sont *Esparza*, *Aranjuez* & *Castro d'Austria*. On doit juger par sa situation, qui est resserrée entre la Mer du Sud & celle du Nord, qu'elle a des Ports sur l'une & sur l'autre; cependant on n'y connoît sur la Mer du Sud, que le Havre de Caldera, dans la Baie de même nom; & sur celle du Nord, trois Rivières nommées *Suere*, *los Anzuelos* & *Vasquez*, qui forment, à leur embouchure, des anses assez commodes pour servir de retraite aux petits Vaisseaux. Porto San-Juan, petite Place maritime de la Province de Nicaragua, est situé entre la Rivière de Vasquez & le Desaguador, auquel il sert de Port.

On connoît peu l'intérieur de Costa-ricca. Waffer qui fit naufrage (*t*) sur sa Côte méridionale, à trois ou quatre lieues de la Caldera, fait le récit d'un pénible Voyage de sept ou huit jours, qu'il fit par terre jusqu'au bord d'une belle Rivière qu'il nomme *Saint-Antoine*, à quatre lieues de laquelle il trouva une grosse Ferme, d'où il se rendit à Esparza, petite Ville voisine: mais il ne traversa, dans cette route, qu'un Pays inculte & sans Habitans; & tout ce qu'il nous apprend d'Esparza même, où il passa plus de trois semaines, c'est qu'elle n'a qu'une Paroisse & deux Couvens: mais Gage, qui n'eut pas moins à se plaindre de la fortune dans cette Province, donne plus d'étendue à ses observations.

Route de Gage dans la Province de Costa-ricca.

Il partit de Grenade; & pendant deux jours de marche sur le bord du Lac

(*s*) Voyage autour du Monde, Tome I. page 121.
(*t*) Voyage de Lionnel Waffer, pages 281 & suivantes.

Description de la Nouvelle Espagne.

Lac de Nicaragua, il ne cessa point, dit-il, de jouir des délices d'un Pays qu'il croit digne du nom de Paradis terrestre, par la beauté de ses Campagnes, de ses Villages & de ses Chemins. Un monstrueux Crocodile, sorti du Lac, l'exposa au plus mortel danger. Il en fut poursuivi avec tant de vitesse, que si les Espagnols, qui l'accompagnoient, ne lui eussent crié de se détourner du chemin, & de marcher en tournoyant, lui, ou sa Mule, auroit été la proie de ce terrible Animal. En avançant ainsi par divers détours, il eut enfin le bonheur de le laisser bien loin derrière lui. Le troisième jour, il avoit encore la vue du Lac, après l'avoir eue pendant plus de vingt lieues. Ensuite il entra dans un Pays difficile & pierreux, qui panchoit plus du côté de la Mer du Sud, que de celle du Nord. Dans tout le reste du Voyage jusqu'à Carthago, il ne vit rien de plus remarquable que de grands Bois, dont les arbres lui semblèrent propres à construire des Vaisseaux. Il traversa plusieurs Montagnes & des lieux déserts, où il fut quelquefois obligé de passer deux nuits consécutives, sans rencontrer le moindre Village; mais on y trouve des cabanes, que les Magistrats des Habitations voisines ont fait bâtir pour la commodité des Voyageurs. Cette ennuyeuse & pénible route le conduisit enfin à Carthago.

Cette Ville, qui est la Capitale de la Province, contient environ quatre cens Familles & quantité de riches Marchands, sous un Gouverneur Espagnol. Elle avoit alors un Evêque & trois Couvens. Dans l'impatience de s'embarquer pour Carthagene ou Porto-bello, Gage n'eut pas plutôt appris qu'il en pouvoit trouver l'occasion dans la Rivière de *Suere* ou de *los Anzuelos*, qu'il se remit en chemin. On lui conseilla d'aller à Suere, parce qu'on rencontre, sur cette route, plus de Villages Indiens & de Fermes Espagnoles. Le Pays est montagneux; mais on y trouve des Vallées fertiles & d'excellentes Fermes, où l'on nourrit quantité de Porcs. Les Indiens y sont moins civilisés que dans les autres Provinces de la Nouvelle Espagne, quoiqu'ils y portent le joug d'aussi bonne grace. Une Ferme Espagnole servit de retraite à Gage sur la Rivière de Suere, jusqu'au départ d'une Fregate, chargée de miel, de cuirs & d'autres provisions. On l'assura que le plus grand danger de la navigation, qu'il alloit entreprendre, étoit à sortir de la Rivière, qui est fort rapide en quelques endroits, basse en d'autres, & pleine de Rochers jusqu'à son embouchure. Cependant, après en être sorti fort heureusement, il eut le malheur de tomber, à deux lieues de la Côte, sous le canon de deux Vaisseaux Hollandois, qui trouvèrent peu de résistance dans sa Fregate. Environ huit mille piastres, qu'il avoit amassées depuis douze ans, & qu'il devoit à la bonne volonté des Indiens de Mixco, de Pinola, d'Amatitlan & de Petapa (v) lui furent enlevées par ces Pirates. On ne lui laissa d'abord que ses Livres, quelques tableaux peints sur du cuivre & ses habits, que sa qualité de Religieux lui fit obtenir; mais ayant pris droit de cette indulgence pour demander

(v) Cela me fit appliquer à moi-même, dit-il naturellement, le proverbe, que le bien mal acquis ne profite jamais, voyant que je perdois tout d'un coup ce que l'aveugle dévotion des Indiens m'avoit fait acquerir parmi eux *ubi, suprà*, page 263.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

der aussi son lit, qui lui fut accordé, il sauva près de mille écus en doubles pistoles, qu'il avoit eu la précaution de coudre dans ses matelats. Le Capitaine de la Fregate & les autres Espagnols furent traités avec tant de rigueur, qu'on ne leur rendit que le corps de leur Bâtiment, après l'avoir déchargé de tout ce qu'ils avoient de précieux ou d'utile.

Ils prirent tristement leur route vers los Anzuelos; mais apprenant que les Fregates de cette Rivière étoient parties, Gage résolut de retourner à Carthago. La compassion, qu'il trouva dans les Espagnols & les Indiens, lui procura des secours qui réparèrent une partie de sa perte. Il arriva, dans le même tems, à Carthago, trois cens Mulets sans charge, avec quelques Marchands de Comayaga & de Guatimala, qui les conduisoient par terre au-delà des Montagnes de Veragua, pour les vendre dans l'Isthme de Darien. Ce Commerce, qui se fait tous les ans, est le seul qu'on ôse hasarder par terre avec Panama. Le chemin est également dangereux, par les Montagnes qu'il faut traverser, & par le voisinage de plusieurs Nations barbares, que les Espagnols n'ont point encore assujetties. Gage n'en étoit pas moins disposé à prendre cette route, avec trois Marchands, qui témoignoient le même courage. Quelques Amis, que ses prédications lui avoient faits à Carthago, lui firent perdre ce dessein. Bientôt il regarda leur conseil comme une faveur du Ciel, en apprenant que tous les Muletiers avoient été massacrés par les Barbares, & qu'il n'auroit point évité le même sort. On lui proposa de tenter si la Mer du Sud ne lui seroit pas plus favorable que celle du Nord, & de se rendre dans cette espérance à Nicoya, au Golfe des Salines & à Chira, où l'occasion ne lui manqueroit point de s'embarquer pour Panama. Il saisit avidemment cette ouverture. Le chemin par lequel il se rendit de Carthago à Nicoya est montagneux, & d'une difficulté qui lui fit dire, en arrivant dans ce Port, qu'il nomme un fort beau Village, c'est mon *non plus ultrà*. Il parla d'y ériger une colomne, avec cette inscription, parce qu'il n'espéroit plus de trouver d'autre Port où il pût s'embarquer pour Panama. Personne, ajoûte-t'il, n'avoit jamais rien exécuté avec plus de courage. Il avoit fait par terre, depuis Mixco jusqu'à Nicoya, environ six cens lieues, où dix-huit cens miles d'Angleterre, du Nord au Sud; sans compter ce qu'il avoit fait depuis la Vera-Cruz jusqu'à Mexico, de Mexico à Guatimala, ensuite à Vera-Paz, à Golfo dolce, jusqu'à Puerto de Cavallos, & de-là, dans son retour à Guatimala; ce qu'il fait monter encore à treize ou quatorze cens miles d'Angleterre, & ce qu'il pensoit à faire graver à Nicoya sur une colomne, pour en éterniser la mémoire (x).

Correal, qui avoit traversé, comme Gage, cette partie de la Province, dit que les Indiens des Montagnes, entre Carthago & Nicoya, sont extrêmement barbares, & qu'ils haïssent mortellement les Espagnols, qui les appellent *Indios bravos*, parce qu'on n'a point encore trouvé le moyen de les soumettre (y).

Veragua, VIII. Province.

La dernière Province de l'Audience de Guatimala est celle de *Veragua*, qui

(x) *Ubi suprà*, 4 Part. Chap. 7. Ce Voyageur s'embarque ici & quitte la Nouvelle Espagne.

(y) *Ubi suprà*, page 96.

qui touche à l'Isthme de Darien, & qui est située comme la précedente entre les Mers du Nord & du Sud. On lui donne environ cinquante lieues, de l'Est à l'Ouest, & vingt-quatre, du Nord au Sud. Ses principales Villes sont *la Conception*, qui porte le titre de Capitale, avec un Port assez considerable sur la Mer du Nord; la *Trinidad* & *Santa Fe*, qui sont dans les Terres; *Carlos*, petit Port de la Mer du Sud; & *Parita*, autre Port de la même Mer, qui donne son nom au Golfe dans lequel il est situé. Cette Province, ayant été découverte dès l'an 1502, par Christophe Colomb, reçut en sa faveur le titre de Duché; & de toutes les récompenses qui lui furent accordées par la Cour d'Espagne, c'est presque la seule qu'il ait transmise à ses Descendans. Mais l'intérieur du Pays, est peu connu des Etrangers. Les Espagnols se sont toûjours réservé des lumières, qu'ils craignent de ne pouvoir communiquer sans nuire à leur Commerce, ou sans ouvrir un passage de la Mer du Nord à celle du Sud. Cependant quelques Avanturiers l'ont tenté avec succès; comme on le rapportera dans la Description de l'Isthme. Il n'est question ici que de recueillir des éclaircissemens sur le Veragua.

DAMPIER, qui avoit entrepris de traverser l'Isthme de Darien en 1681, raconte, qu'ayant pris terre au Cap de *Lorenzo* dans la Mer du Sud, il employa vingt jours à se rendre au bord du *Chepo*, dernière Rivière qu'il rencontra, de celles de l'Isthme qui coulent au Sud. De-là il fit neuf miles, pour traverser une fort haute Montagne. Le lendemain il en passa une autre, sur le sommet de laquelle il fit quelques miles. Il en descendit; & la marche de ce jour ayant encore été de neuf miles, il trouva une belle Fontaine, auprès de laquelle il passa la nuit. Le jour d'après, il traversa une troisième Montagne, sur le sommet de laquelle il fit cinq miles. En arrivant à sa pente, du côté du Nord, il découvrit la Mer. Une Rivière, qu'il rencontra bientôt dans la plaine, & la première qui se jette dans la Mer du Nord, traverse des champs d'une fort large étendue. C'est celle de *la Conception de Veragua*. Ses Compagnons prirent des Canots dans une Habitation d'Indiens. Il descendit avec eux jusqu'à l'embouchure de cette Rivière; & depuis le pié de la Montagne, cette journée fut d'environ sept miles. Il trouva, vers l'embouchure, quantité d'Indiens, qui s'y étoient établis, pour tirer avantage de l'arrivée des Avanturiers, auxquels ils fournissoient des yames, des plantains, du sucre, des cannes, des oiseaux, & des œufs; mais Dampier ne parle point de la Ville, ni même de sa situation. Les Indiens lui dirent qu'ils voyoient souvent des Avanturiers Anglois & François; qu'à trois lieues de l'embouchure, on trouvoit une Isle, nommée la *Clé*, ou l'*Isle de la Sonde*, qui est la dernière des *Sambales* (z) à l'Ouest. Depuis l'Anse du Cap Lorenzo, où il avoit pris terre avec ses Compagnons, il avoit employé vingt-trois jours, pendant lesquels il n'avoit pas fait moins de cent dix-miles jusqu'à la Conception; mais la nécessité de suivre souvent les Vallées, pour éviter de hautes Montagnes, leur en avoit fait faire inutilement cinquante, qu'ils auroient évités, dit-il, s'ils avoient pu

(z) Nous les nommons *Zembles*, & les Espagnols *San-Blas*, dont Sambales & Zembles sont une corruption.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

pu remonter de la Baie de Panama par la Rivière de Chepo. Il ajoûte que de cette Rivière, ou de celle de *Sainte-Marie*, on n'a pas besoin de plus de trois jours pour passer de la Mer du Sud à celle du Nord, & qu'un Parti de six cens Hommes peut exécuter cette entreprise sans la permission des Indiens (*a*). Il place, dans la Province de Veragua, une Rivière, qu'il appelle *Blewfield*, du nom d'un fameux Avanturier de sa Nation, qui demeuroit dans l'Isle de la *Providence*, une des Sambales, habitée autrefois par des Anglois. Cette Rivière, dit-il, a son embouchure dans une belle Baie sabloneuse. L'entrée en est profonde; mais plus loin, elle ne peut recevoir que des Barques de soixante à soixante & dix tonneaux. On y trouve beaucoup de Lamantins, ou de Manates, qu'on nomme aussi Vaches marines. *Bocca Toro* est une ouverture, ou une anse, vers dix dégrés dix minutes de latitude du Nord, entre la dernière Rivière de Veragua & celle de *Chagre*. Les Indiens de Bocca Toro sont très barbares & n'ont aucun Commerce avec les Espagnols. Leur Côte produit quantité de Vanille (*b*).

Oexmelin (*c*), dont les descriptions sont ordinairement très fidèles, par l'intérêt que les Voyageurs de son Ordre ont toûjours eu à connoître exactement la situation des lieux, nous donne aussi quelques lumières sur la Côte occidentale de Veragua. Il place Bocca Toro à trente lieues de la Rivière de Chagre, & tout cet espace est habité, dit-il, par des *Indios Bravos*, ou des Indiens Guerriers; nom que les Espagnols donnent à ceux qu'ils n'ont encore pu réduire. La Baie de Bocca Toro a vingt-cinq ou trente lieues de circuit, & quantité de petites Isles, dont l'une est pourvue d'excellente eau. La Pointe, qu'on nomme *Diego*, est arrosée d'une petite Rivière d'eau douce, où l'on trouve dans le sable, quantité d'œufs de Crocodiles, d'aussi bon goût que des œufs d'Oie. Les Indiens du Canton portent encore des ornemens d'or; ce qui semble prouver qu'il s'en trouve dans leur Pays, qui s'étend assez loin; & peut-être pourroit-on s'y établir malgré les Espagnols, qui n'y ont pas plus de droit que toute autre Nation (*d*). Le terroir en est humide, parce qu'il y pleut trois mois de l'année; mais il ne laisse pas d'être merveilleusement bon. La terre en est noire, & produit de très grands arbres. *Bocca del Drago* communique avec Bocca Toro. On est persuadé qu'une partie des petites Isles, qui n'est éloignée de la terre que d'environ deux lieues, est habitée par des Indiens. L'odeur de leurs fruits, ou de leurs alimens, se fait sentir à ceux qui s'en approchent. Mais jamais les Européens n'ont pu faire d'alliance avec eux. Les Flibustiers même n'ôsent prendre de l'eau sur leurs Terres; & ceux, qui l'ont tenté avec un nombreux Détachement, ont été forcés de se retirer, après avoir perdu beaucoup de monde, qu'on leur tuoit à coups de flèches, sans qu'ils pussent découvrir d'où elles partoient. Ces Indiens courent avec une extrême agilité dans les Bois. Ils mènent une vie errante, depuis que les Espagnols ont entrepris de les subjuguer. Elle est partagée entre les Isles, où

(*a*) Voyage autour du Monde, *Tome I. Chap.* 2.
(*b*) *Ibid.* Chap. 3.
(*c*) Historien des Flibustiers.
(*d*) Le même, *Tome II.* page 211.

où ils s'exercent à la pêche, & la partie de la Terre-ferme qu'ils occupent, où ils passent le tems à la chasse. Ils sont continuellement en guerre avec les Indiens soumis; parce qu'ils ne les croient pas moins Ennemis de leur liberté, que les Espagnols.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

En quittant Bocca del Drago, les Avanturiers suivirent la Côte jusqu'à *el Portete*, qui est une petite Baie où l'on est à l'abri de tous les vents, à l'exception de celui de l'Ouest. El Portete signifie *petit Port*. Celui-ci sert aux Espagnols, lorsqu'ils arrivent avec des Vaisseaux chargés de marchandises de l'Europe à la Rivière de Suere, où ils ont des Habitations, & où ils plantent du cacao qui passe pour le meilleur des Indes. De-là leurs marchandises sont portées par terre à Carthago. Ils entretiennent, à l'embouchure de cette Rivière, une Garnison de vingt-cinq ou trente Hommes, avec un Sergent, & une Vigie qui découvre en Mer. Les Avanturiers ont donné le nom de *Pointe blanche* à la Rivière de Suere. On y trouve des Bananes en abondance. Nous sortimes de Suere, continue Oexmelin, & nous passâmes devant la Rivière de *Porto San-Juan*, qu'on nomme le *Desaguador* (e) où nous prîmes quelques Requins. Ensuite nous entrâmes dans la grande Baie de *Blukſvelt*, ainsi nommée d'un vieil Avanturier Anglois qui en faisoit sa retraite. Cette Baie a peu de largeur à son embouchure, mais elle est fort étendue dans l'intérieur, quoiqu'elle ne puisse recevoir que de petits Bâtimens, parce qu'elle n'a pas plus de quatorze à quinze pieds d'eau. Le Pays qui l'environne est marécageux & coupé d'un grand nombre de Rivières. Elle contient une petite Isle, qui nourrit d'excellentes Huîtres. Nous mouillâmes vis-à-vis de cette Isle, en terre-ferme, près d'une Pointe qui fait une Peninsule. On n'y trouve point d'eau douce; mais nous creusâmes des puits, qui nous en donnèrent de très bonne. Nos Chasseurs tuèrent une Biche & quelques Faisans. Ils avoient vu quantité de Singes, qui nous firent naître l'envie d'en manger. Leur chair ressemble à celle du Liévre; mais elle demande d'être cuite avec beaucoup de sel. La graisse en est jaune & de fort bon goût. La rareté du gibier nous réduisant à vivre de ces Animaux, j'eus la curiosité d'aller à la chasse, sur le récit que j'entendois faire de l'instinct qui les porte à se défendre. Lorsqu'ils voyoient approcher les Chasseurs, ils se joignoient en grand nombre, en poussant des cris épouvantables. Ils jettoient sur leurs Ennemis des branches seches, qu'ils rompoient avec beaucoup de force. Quelques-uns faisoient leur fiente dans leurs pattes & nous la jettoient à la tête. Je remarquai qu'ils ne s'abandonnent jamais, & qu'ils sautent de branche en branche avec une legereté qui éblouit la vûe. On n'en voit pas tomber un seul; s'ils glissent quelquefois, en s'élançant d'un arbre à l'autre, ils s'accrochent avec les pattes ou la queue. Aussi ne gagne-t'on rien à les blesser. Un coup de fusil, qui ne les tue pas sur le champ, n'empêche point qu'ils ne demeurent accrochés à leur branche. Ils y meurent, & n'en tombent que par pièces. Mais je vis, avec plus d'étonnement, qu'aussi-tôt qu'on en blessoit un, ses voisins s'assembloient autour de lui, mettoient leurs doigts dans sa

(e) C'est l'embouchure du Lac de Nicaragua, qui se resserre beaucoup vers la Mer.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

ſa plaie, comme s'ils euſſent voulu la ſonder, & que s'il en couloit beaucoup de ſang ils la tenoient fermée, pendant que d'autres apportoient quelques feuilles qu'ils mâchoient un moment, & qu'ils pouſſoient fort adroitement dans l'ouverture. C'eſt un ſpectacle que j'ai eu pluſieurs fois, & qui m'a toûjours cauſé de l'admiration (*f*).

On trouve ſur toute cette Côte, juſqu'à celle de Honduras, une eſpèce de Singes qu'on a nommés *Pareſſeux*, parce qu'ils ne quittent point le même arbre auſſi long-tems qu'il y reſte une feuille à manger, & qu'ils mettent plus d'une heure à faire un pas, lorſqu'ils lèvent les pattes pour ſe remuer. Leurs cris ſont fort perçans. Ils ne ſont différens des autres que par une extrême maigreur, qui rend leur figure hideuſe. Oexmelin juge qu'ils ſont ſujets à quelque mal des jointures, tel que la goutte. Il en prit pluſieurs, qu'il eut ſoin de bien nourrir, & qui n'en conſervèrent pas moins leur féchereſſe & leur lenteur. Les jeunes ne ſont pas plus agiles que les vieux. On les prend auſſi facilement avec les mains, ſans qu'ils ſe défendent autrement que par des cris (*g*).

Les Indiens du Pays doivent être fort ſauvages, puiſque ſans avoir reçu la moindre offenſe, ils eurent la perfidie de s'approcher, à la faveur des arbres, & de faire ſur les Avanturiers une décharge de fléches, qui en tua pluſieurs. Après leur retraite, qu'ils firent très légerement, Oexmelin obſerva la forme de leurs fléches. Non-ſeulement elles n'avoient aucune pointe de fer, ou d'autre métal, mais elles ſembloient faites ſans le ſecours d'aucun inſtrument. Elles étoient longues de cinq ou ſix piés, de la groſſeur du doigt, pliantes, & bien arrondies. L'un des bouts étoit armé d'une pierre à feu, fort aigüe, enchaſſée dans le bout même, avec un petit croc de bois en manière de harpon, & liée d'un fil ſi fort, qu'elles pouvoient être lancées ſans ſe rompre contre les corps les plus durs. La pierre caſſoit plutôt que de quitter le bois. L'autre bout étoit pointu. Il s'en trouva quelques-unes de bois de palmier, travaillées plus curieuſement, & peintes en rouge. L'un des bouts étoit armé auſſi d'une pierre à feu, mais l'autre étoit garni d'un morceau de bois creux, de la longueur d'un pié, dans lequel étoient renfermés de petits cailloux ronds, qui faiſoient un bruit aſſez ſonore, au moindre mouvement qu'on donnoit à la fléche. Oexmelin croit que ces cailloux ne ſervoient qu'à lui donner du poids; mais il remarqua auſſi que pour les empêcher apparemment de faire du bruit, on avoit eu l'adreſſe de mettre des feuilles d'arbre dans la partie creuſe du bois.

Les Avanturiers, remettant à la voile, traverſérent quantité de petites Iſles, qu'on nomme *les Perles*, & qui forment une eſpèce de labyrinthe, fort agréable à la vue, où l'on trouve des Tortues en grand nombre. Le lendemain, ils ſe trouvèrent devant les Iſles de *Carneland*; & ſans ceſſer de ſuivre la Côte, avec un vent favorable, ils arrivèrent en peu de jours au Cap de Gracias à Dios. De ce Cap au Deſaguador, Correal répéte pluſieurs fois (*h*) qu'il y a ſoixante-dix lieues.

Nations des Moſquites, ou Mouſtiques.

C'est au Cap de Gracias à Dios qu'on trouve une Nation d'Indiens, célèbres

(*f*) *Ibid.* page 214 & ſuiv.
(*g*) *Ibid.*

(*h*) Voyages de François Correal, pages 85 & 94.

bres dans les Relations Angloises sous le nom de *Mosquitos* (*i*), & qu'Oexmelin nomme *Moustiques*. Ils ont toûjours résisté aux armes des Espagnols; mais ils traitent sans répugnance avec les François & les Anglois. Cette espèce d'alliance vient d'un Avanturier François, qui n'ayant pas fait difficulté d'aller à terre & d'offrir quelques présens à ces Indiens, reçut d'eux des fruits & d'autres provisions en échange. Ensuite, étant prêt à lever l'ancre, il enleva deux Hommes de leur Nation, qu'il traita bien, & qui apprirent assez facilement la Langue Françoise. Deux ans aprés, il les reconduisit lui-même dans leur Pays, où ils rendirent un si bon témoignage des Avanturiers, qu'ils inspirèrent les mêmes sentimens à toute la Nation, sur-tout lorsqu'ils eurent ajouté que les Avanturiers tuoient les Espagnols. Les Mosquites s'empressèrent alors de caresser les François, qui leur donnoient de leur côté des haches, des serpes, des clous, & d'autres ustenciles. La confiance s'établit mutuellement, jusqu'à vivre dans une étroite familiarité. On parvint à s'entendre, par l'usage commun des deux Langues, & les Avanturiers demandèrent des Femmes Indiennes, qui leur furent accordées. Ils ne partoient plus sans quelques Indiens, qui les accompagnoient volontairement, & qui leur étoient d'une grande utilité, par l'adresse extraordinaire qu'ils ont à la pêche (*k*). Dans la suite, les François en donnèrent quelques-uns aux Anglois, avec lesquels ils étoient liés, dans ces Mers, par l'intérêt commun de la Piraterie. Ils leur apprirent la manière dont il falloit les traiter, comme ils assurèrent les Indiens qu'ils seroient bien traités des Anglois. „ Aujourd'hui, si l'on en croit Oexmelin, ils ne font „ aucune difficulté de s'embarquer sur les Vaisseaux de l'une & de l'autre Na- „ tion. Lorsqu'ils ont servi trois ou quatre ans, & qu'ils savent la Langue „ Françoise ou l'Angloise, ils retournent chez eux, sans demander d'autre „ récompense que des instrumens de fer, méprisant l'or & tout ce qui passe „ pour précieux en Europe (*l*)". Dampier, sans remonter jusqu'à la source de leur liaison avec les Anglois, prétend „ qu'ils reconnoissent le Roi „ d'Angleterre pour leur Souverain. Ils regardent, dit-il, le Gouverneur „ de la Jamaïque comme le plus grand Prince du Monde. Pendant qu'ils „ sont avec les Anglois, ils portent des habits, & se font même honneur „ de leur propreté; mais ils ne sont pas plutôt retournés dans leur Pays, „ que reprenant leurs usages, ils ont pour toute parure une simple toile at- „ tachée au milieu du corps, qui leur pend jusqu'aux genoux (*m*)". Quelque

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

(*i*) On en trouve un détail curieux dans le Voyage de Robert *Lade*. Dampier en parle aussi avec assez d'étendue, *Tome I. page* 12 *& suivantes;* mais il ne leur donne de l'affection que pour les Anglois. Ils n'aiment pas les François, dit-il, & leur haine est mortelle pour les Espagnols.

(*k*) Dampier dit qu'ils ont la vue extraordinairement perçante, qu'ils découvrent un Vaisseau de beaucoup plus loin que nous, & qu'ils voient bien mieux toutes sortes d'objets. Ils sont exercés dès l'enfance à se servir du harpon pour pêcher. Leur adresse est si singulière, que tout nus qu'ils sont, ils prennent plaisir à servir de but aux flèches qu'on peut leur tirer. Pourvu qu'on n'en tire qu'une à la fois, ils sont sûrs de parer le coup, avec une petite verge, aussi déliée que la baguette d'un fusil. Ils sont grands, bien faits, agiles & vigoureux. Ils ont le visage long, les cheveux noirs & luisans, l'air rude, & le teint basanné, *ubi suprà*.

(*l*) Oexmelin, *ubi suprà*, pages 231 & précédentes.

(*m*) Dampier, page 15, *ubi suprà*.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

que parti qu'on prenne entre Oexmelin & Dampier, qui exerçoient à-peu-près dans le même-tems la profession d'Avanturiers, il paroît, par des Relations plus récentes, que l'affection & les services des Mosquites sont aujourd'hui déclarés pour les Anglois.

Oexmelin ajoûte que le Gouvernement de cette Nation est absolument Républiquain. Elle ne reconnoît aucune sorte d'autorité. Dans les guerres qu'elle a souvent contre d'autres Indiens, & qui nuisent beaucoup à sa multiplication, elle choisit pour Commandant le plus brave & le plus expérimenté de ses Guerriers, celui, par exemple, qui ayant servi long-tems sous les Avanturiers est revenu avec des témoignages de prudence & de valeur. Après le combat, son pouvoir cesse. Le Pays que les Mosquites occupent n'a pas plus de quarante ou cinquante lieues d'étendue, & la Nation n'est composée que d'environ quinze cens Hommes, qui forment comme deux Colonies; l'une, qui habite le Cap; l'autre, établie dans le Canton qui se nomme proprement *Mousquite* ou *Moustique*. Mais dans les deux Habitations, il y a beaucoup de Négres, libres ou esclaves, dont la race est venue de Guinée par une avanture extraordinaire. Un Capitaine Portugais, qui apportoit de Guinée des Négres au Bresil, les observa si mal, qu'ils se rendirent maîtres du Vaisseau. Ils jettèrent leurs Conducteurs dans les flots. Mais, ignorant la Navigation, ils se laissèrent conduire par le vent, qui les porta au Cap de Gracias à Dios, où ils tombèrent entre les mains des Mosquites. Ils ne purent éviter l'esclavage; mais ils se crurent plus heureux que dans le sort dont ils s'étoient délivrés. On en compte encore plus de deux cens, qui parlent la langue du Pays, & qui mènent une vie assez douce, sans autre assujétissement que d'aider leurs Maîtres à la pêche, & de partager les travaux communs de la Nation (*n*).

Dampier avoue, comme Oexmelin, que les Mosquites n'ont aucun principe de Religion. Cependant on a découvert que leurs Ancêtres avoient des Dieux & des Sacrifices. Ils donnoient, tous les ans, à leurs Prêtres, un Esclave qui représentoit leur principale Divinité. Après l'avoir lavé avec beaucoup de soin, on le revêtoit des habits & des ornemens de l'Idole. On lui imposoit le même nom. Il recevoit, pendant toute l'année, le même culte & les mêmes honneurs. Une Garde de douze Hommes veilloit sans cesse autour de lui, autant pour l'empêcher de fuir, que pour fournir à ses besoins, & lui rendre un hommage continuel. Il occupoit le plus honorable appartement du Temple. Les principaux Mosquites l'y servoient réguliérement. S'il lui prenoit envie d'en sortir, il étoit accompagné d'un grand nombre de Courtisans ou d'Adorateurs. On lui mettoit entre les mains une petite flutte, qu'il touchoit par intervalles, pour avertir le Peuple de son passage. A ce son, les Femmes sortoient, avec leurs Enfans dans les bras, & les lui présentoient pour les benir. Tous les Habitans du Bourg marchoient sur ses traces. Mais on lui faisoit passer la nuit dans une étroite prison, à laquelle on donnoit le nom de Sanctuaire, & dont la situation répondoit de sa personne autant que la vigilance de ses Gardes.

(*n*) Oexmelin, *ubi supra*, page 243.

Gardes. Ces soins & ces adorations duroient jusqu'au jour de la Fête. On le sacrifioit alors, dans une Assemblée générale des deux parties de la Nation (o).

Une autre bisarrerie de la Religion de leurs Ancêtres, qui ne paroissoit point abolie depuis long-tems, étoit d'enterrer avec chaque Père de Famille, non-seulement ses Esclaves, mais son Prêtre, & tous ceux qu'il avoit entretenus dans sa maison en qualité de Domestiques. Oexmelin raconte qu'un Portugais, devenu l'Esclave de ces Barbares, après avoir perdu un œil dans le combat, eut le malheur de survivre à son Maître, & d'être nommé pour l'accompagner au tombeau. Il touchoit au moment d'être égorgé, lorsqu'il lui vint à l'esprit de représenter que le Mort feroit peu considéré dans l'autre Monde, s'il y paroissoit avec un Borgne à sa suite. Les Indiens goutèrent cette raison, & firent choix d'une autre Victime. Un de leurs usages, qui n'est pas moins singulier, est celui qui regarde les Femmes veuves. Après avoir enterré leurs Maris, & leur avoir porté, sur la fosse, à boire & à manger, pendant quinze Lunes, elles sont obligées à la fin de ce terme, d'exhumer leurs os, de les laver soigneusement, & de les lier ensemble, pour les porter sur leur dos aussi long-tems qu'ils ont été en terre. Ensuite elles les placent au sommet de leur cabane, si elles en ont une, ou sur celle de leur plus proche Parent. Elles n'ont la liberté de prendre un autre Mari, qu'après s'être acquittées de ce devoir (p). Tous ces Indiens ont si peu de goût pour ce que nous appellons les Richesses, que ceux qui accompagnèrent les Avanturiers au pillage de Panama, leur apportoient l'or & l'argent qu'ils pouvoient découvrir, & refusoient même de prendre des habits & des étoffes, par la seule raison qu'ils n'en avoient pas besoin dans leur Pays, où l'air ne leur paroissoit point incommode. Ils ne recherchent que ce qui est absolument nécessaire à la vie (q).

Du côté de la Mer du Sud, Waffer raconte qu'étant parti de Panama le 10 de Mai 1678, pour se rendre à Nicoya, il fut obligé de jetter l'ancre à l'embouchure d'une Rivière qu'il nomme *Manglares*, dans la Province de Veragua, & qui descend de *Chiriqui*, haute Montagne, fameuse par ses Mines d'or. Il y prit des provisions, qui s'y trouvent en abondance, telles que des Veaux, des Porcs, de la Volaille, du Maïz & des Fruits. En remettant à la voile, il fut battu d'une tempête, qui ne l'empêcha point d'arriver à la Pointe du Cap de *Borica*, où le calme le retint vingt-deux jours. Avec un meilleur tems, il n'auroit eu besoin que de quatre jours pour arriver à la *Caldera*; mais ayant été forcé de retourner à l'embouchure du Fleuve de Chiriqui, il revint par la Pointe de Borica jusqu'à la vue de l'Isle *del Canno*, ou du *Chien*, d'où ses Matelots l'assurèrent qu'il ne restoit que deux jours jusqu'à la Caldera. Cependant un nouvel orage l'ayant repoussé encore à Chiriqui, il revint, pour la troisième fois, vers Borica, après avoir déja compté 81 jours dans une navigation qui n'en prend pas or-

(o) *Ibid.* page 242.

(p) Oexmelin, *ubi suprà*, page 240 & précédentes.

(q) *Ibid.* page 245.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

ordinairement plus de huit ou neuf. Le vent devenoit quelquefois favorable; mais par la force des courans contraires, on reculoit presqu'autant la nuit qu'on avoit avancé du matin au soir. Douze jours se passèrent encore, & les provisions commençoient à manquer. Il n'étoit plus tems de retourner à Chiriqui. La nécessité devint si pressante, qu'elle mérite d'être représentée (r), comme un exemple singulier des Avantures de Mer, à la vue des Côtes, & dans un trajet si court. Cependant un Vaisseau Mexiquain, qu'on découvrit fort heureusement, & qui étoit chargé de vivres, arrêta les derniers effets du desespoir. On relâcha dans l'Isle del Canno, qui est devant la Pointe de la Caldera, & que Waffer nomme une Isle délicieuse, par la fraîcheur de ses eaux & de son ombrage. Le lendemain, ayant remis à la voile, il se trouva vers le soir à la vue du Port qu'il cherchoit; mais la joie qu'il en ressentit lui couta cher. Il fit présent, à ses Matelots, de ce qui lui restoit de vin. Dans le trouble de l'ivresse, les ordres furent mal donnés & mal entendus. Le Pilote cria, *Nord-Ouest;* le Timonier entendit *Nord-Nord-Ouest*, & porta vers la Côte, au lieu de gouverner vers le Port. L'effet de cette fatale méprise fut de donner contre un écueil, qui mit la Frégate en pièces. Ne dérobons point au Lecteur la peinture d'un naufrage. „ Tout le monde, raconte Waffer, étoit plongé dans un pro„ fond sommeil. Cependant je fus éveillé par le bruit des vagues, qui se „ brisoient impétueusement contre les Rochers de la Côte; & je m'écriai; „ *Qu'est-ce donc, Seigneur Pilote, Entrons-nous déja dans le Port?* A cet „ avis, répété deux ou trois fois, le Pilote sortit de sa léthargie, ouvrit „ les yeux pour s'éclaircir, & vit avec épouvante un Roc, que l'obscurité „ d'une haute Montagne, couverte d'arbres, n'avoit pas permis de recon„ noître. Il cria, *Tourne en arrière*, mais il étoit trop tard; & la Fréga„ te, poussée avec une égale violence par le vent & la marée, heurta si „ furieusement, qu'elle s'ouvrit de toutes parts. Une Montagne d'eau, qui „ venoit de se briser contre le Roc, se releva dans son retour, entra dans „ la chambre de pouppe, & l'inonda presqu'entiérement. Aussi-tôt les la„ mentations se firent entendre. La confusion & les ténébres augmentè„ rent l'effroi. Chacun se crut au dernier moment de sa vie; & personne „ ne

(r) „ Il ne restoit qu'un peu de Maïz, „ dans l'auge aux Porcs, que ces vilains „ Animaux avoient remplie de fiente. Ce „ désagréable mets fut partagé entre nous, „ à portions égales. Ensuite il fallut faire „ une capilotade des membres coriaces d'un „ vieux Barbet, qui avoit fait jusques-là mes „ délices. Le jour suivant, on prépara un „ nouveau festin d'un cuir de Taureau, qui „ avoit servi de coucher à mon Chien, „ & qui par sa mort étoit devenu un meu„ ble inutile. On le fit bouillir long-tems „ à gros bouillons, jusqu'à ce qu'il fût „ converti en colle noirâtre. Mais loin d'en „ être dégoûtés, nôtre faim étoit devenue si „ dévorante, qu'il fut mangé comme la plus „ délicieuse gelée. Ce même jour, un Ma„ telot Négre qui avoit tenu cachés jus„ qu'alors deux de ces fruits qu'on nomme „ *Plantains*, en mangea un, pelure, coque „ & tout. Il vint secrétement me présenter „ l'autre, me priant de lui en donner seu„ lement la coque; & si-tôt qu'il l'eut, il la „ devora fort avidement, dans la crainte „ que quelqu'un ne la lui vînt arracher. Il „ est certain que si nous avions pu aborder „ à quelque terre peuplée de Sauvages In„ diens, qui sont sur cette Côte irréconci„ liables Ennemis des Espagnols, nous y se„ rions descendus à toutes sortes de risques, „ pour nous délivrer de cette cruelle extrê„ mité". *Voyages de Lionnel Waffer*, page 271 & précédentes.

„ ne pouvoit s'imaginer par quel étrange revers il se voyoit englouti dans „ les flots, lorsqu'il avoit cru toucher au Port. Les uns s'abandonnoient „ au desespoir; d'autres, à genoux & les mains jointes, imploroient la mi- „ sericorde du Ciel; d'autres confessoient à haute voix leurs péchés les plus „ secrets. Pour moi, qui n'étois pas mieux informé de la cause du mal, „ je conservai le sang froid que j'ai le bonheur de ne jamais perdre; & nous „ voyant prêts à périr, faute du secours qui pouvoit nous sauver, j'encou- „ rageai mes malheureux Compagnons à donner toutes leurs forces au tra- „ vail. Je leur persuadai d'abord de couper les mâts, & de nous saisir de „ toutes les planches & les poutres qui pouvoient nous soutenir sur l'eau. „ Ensuite, je fis jetter dans la Mer tout ce qui pouvoit submerger le Vais- „ seau par sa pésanteur. Cette ressource, avec celle des pompes, retarda „ le naufrage jusqu'à l'arrivée du jour. Mais le plus utile de mes conseils „ fut de prendre, deux à deux, une longue corde, que j'exhortai chacun „ à tenir par un bout. Cet expédient sauva la vie au plus grand nombre. „ Lorsque la Frégate eut coulé à fond, malgré le secours des pompes, tout „ le monde étant forcé de se jetter à la nage sur les planches dont on avoit „ pu se saisir, le premier qui abordoit au rivage tiroit après lui son Associé, „ qui tenoit l'autre bout de la corde, & qui étoit quelquefois prêt à se no- „ yer. Nous échapâmes au plus redoutable de tous les dangers, à l'excep- „ tion de cinq ou six Malheureux, qui périrent moins dans l'eau, qu'en „ donnant de la tête contre les écueils, & contre les débris mêmes du Na- „ vire (s)".

WAFFER ne fut point abbatu de sa disgrace. Il eut le bonheur de recueillir une partie de ce qu'il avoit jetté dans les flots; & le corps même du Bâtiment ayant été tiré sur le sable, il le fit brûler, pour en sauver tout le fer. On a déja remarqué que le récit, qu'il fait de sa marche jusqu'à Esparza, a fait peu connoître un Pays désert qu'il traversa pendant plusieurs jours, sans rencontrer une seule Place qu'il ait pu nommer. Mais comme on n'a représenté sa navigation & son naufrage, que pour se donner l'occasion de reprendre les distances de la Côte, il suffit de l'avoir conduit, le long des deux Provinces de Veragua & de Costa-ricca, jusqu'au Golfe des Salines, où l'on s'est arrêté avec Cooke & Woodes Rogers (t).

RA-

(s) Lionnel Waffer, pages 282 & précédentes.

(t) Du Cap Blanc à celui de *Herradura*, on compte dix-huit lieues, Nord-Ouest & Sud-Est. Le Golfe des Salines, dans lequel est la Baie de Nicoya, & dont la partie du Sud-Est se nomme *Caldera*, est entre ces deux Caps; mais ce Golfe n'est pas décrit. Du Cap Herradura à *Rio de la Stella*, onze lieues Nord-Ouest & Sud-Est, & d'ici à *Rio del Canno*, huit lieues en suivant la même route. De la Pointe *Mala* à *Golfo dolce* ou *Baie d'eau douce*, sept lieues & même route. Du Cap Blanc à l'Isle *del Canno*, trente-huit lieuës Sud-Est & Nord-Ouest. Cette Isle n'est qu'à une lieue du Continent, sous le huitiéme dégré trente-cinq minutes de latitude du Nord.

Cooke marque 15 lieues, Nord-Nord-Ouest & Sud-Sud-Est, d'Herradura à l'Isle de *Chira* qu'on a déja nommée, & place à moitié chemin, sur la Côte, une Ville Espagnole qu'il appelle *Landecho*, où les Bestiaux sont en abondance. La Côte est basse, avec quantité d'anses bordées de mangles, jusqu'à la Rivière de *Cipanso*, qui est deux lieues audelà de Chira; ou les Vaisseaux, dit-il, vont prendre les chargemens qu'on y apporte de Nicoya; ce qui s'accorde avec la Relation de Gage. Cette Isle est habitée par des Indiens

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

RAVENEAU *de Lussan*, Flibustier François, dont la Relation compose le troisième Tome de l'Histoire de ces Avanturiers (*v*), décrit plusieurs Places de la même Côte, mais avec aussi peu d'ordre, qu'il en mettoit dans ses courses. On doit regretter qu'en traversant la Terre-ferme pour passer de la Mer du Sud dans celle du Nord, il n'ait pas nommé d'autres lieux que *Segovie la Neuve*, une des Villes de Nicaragua que nous avons laissées sans description. Il avoit pris terre au Golfe d'Amapalla (*x*), d'où il ne compte pas moins de quarante lieues jusqu'à cette Ville. La route de deux cens quatre-vingts Hommes au travers d'un Pays qu'ils ne connoissoient point, & sans cesse à la vue des Espagnols, qui ne leur laissoient pas un moment de repos, paroîtroit incroyable dans le récit de Lussan, s'il n'étoit vérifié par d'autres témoignages. Ils employèrent près de deux mois & demi à se rendre au Cap de Gracias à Dios, qui sépare la Province de Nicaragua de celle de Honduras; sur quoi Lussan observe qu'ayant presque toujours marché au Sud-Est, ils avoient fait plus de trois cens lieues, suivant leur estime, quoiqu'en droite route les Espagnols n'en mettent qu'environ quatre-vingts de ce Cap, ou de l'embouchure de sa Rivière, à la Mer du Sud. Mais il y a peu d'utilité à tirer de ses Observations, dans des lieux dont il ignoroit les

diens & ne manque point d'eau ni de provisions. Elle a, fort près, à l'Est, une autre Isle, basse & ronde, & au Nord-Est, un Banc de sable couvert d'eau. A huit lieues de l'Isle de Chira est celle de *Saint-Luc*; & dans l'intervalle on rencontre trois autres Isles qui se nomment *Islas en medio*, environnées de bas fonds. Proche de la plus avancée de ces trois Isles est celle de *Guayavas*. L'Isle Saint-Luc forme un Port, où l'on charge des Mulets & d'autres marchandises pour Panama. Il se nomme *Foro*, avec un Bourg Indien à une demi-lieue de l'Isle.

De l'Isle del Canno à la Pointe de Borica, qui est sous le huitième dégré vingt minutes, il faut courir Nord-Ouest-quart-au-Nord & Sud-Est-quart-au-Sud. De cette Pointe au Golfo dolce, on compte quatre lieues, Nord-Ouest & Sud-Est, & d'ici à la Pointe Mala six lieues, dans la même direction. De la Pointe de Borica, où commence une autre Baie, il y a six lieues jusqu'aux Isles de Chiriqui. Du côté Nord de cette Pointe on trouve un Port où l'on peut mouiller & faire de l'eau. Au Nord-Ouest de la même Pointe, après avoir passé quelques Rochers, on découvre un autre Port, qui se nomme *Port des Limons*. Enfin, deux lieues à l'Ouest de la Pointe de Borica, près d'un petit Bois de mangles blancs, on trouve un troisième Port, où les Mariniers s'occupent à ramasser des noix de coco, lorsqu'ils sont arrêtés par le vent. Les Isles de Chiriqui, au nombre de neuf, sont rangées trois à trois, presqu'à même distance entr'elles, mais fort petites; & la dixième, qui peut avoir une lieue de tour, est plus proche de la Côte, vis-à-vis de l'embouchure d'une Rivière de même nom, sur laquelle est une Bourgade Espagnole, qui se nomme aussi *Chiriqui*, ou *Cheriqué*. On peut entrer, dans cette Rivière, des deux côtés de l'Isle. Toutes les Isles de Chiriqui ont de l'eau douce & des noix de coco. On rencontre, plus loin à l'Est, quatre petites Isles, qui se nomment *Seccas*, ou *Isles seches*, & au Nord-Est trois ou quatre autres qu'on appelle *Contreras*. De Chiriqui aux Secas, on compte quatre lieues, & une lieue des Secas aux Contreras; quatre ensuite des Secas à *Pueblo Nuevo*, qui est un Bourg Espagnol avec une Isle & une Rivière. Pueblo Nuevo est à sept dégrés vingt-deux minutes du Nord. De-là jusqu'à *Baya Honda*, sept lieues. A deux lieues de cette Baie, au Sud, est une Isle qui se nomme *Canales*. On rencontre ensuite les Isles de *Coyba* ou *Quibo* vers sept dégrés trente minutes. Il n'y a que vingt lieues Sud-Est, de la Pointe de Borica aux Isles de Quibo. Il faut courir dans cette direction jusqu'à ce qu'on découvre celle de *Quicara*, qui est au Sud de toutes les autres. De l'Isle de Quicara jusqu'à la Pointe *Mariato*, il ne reste que dix lieues. *Supplément* de Woodes Rogers, pages 14 & 15. *Voyages* d'Edouard Cooke, Tome II. pages 264 & suiv.

(*v*) Histoire des Avanturiers Flibustiers, en Anglois, par Oexmelin, & publiée en François en 1744, à Trevoux, 4 vol. *in*-12.

(*x*) A 12 dégrés 20 minutes du Nord.

les noms. A l'égard de Ségovie, que les Géographes placent à treize dégrés vingt-cinq minutes de latitude du Nord; & deux cens quatre-vingt-treize de longitude, sur la Rivière d'*Hyare*, „ elle est assise, dit-il, dans „ un fond, & comme prisonnière au milieu des Montagnes qui l'environ- „ nent. Les Eglises y sont mal bâties: mais sa Place d'armes est fort bel- „ le, aussi bien que les Maisons de la Ville. On compte, de-là, quaran- „ te lieues jusqu'à la Mer du Sud. Le chemin, du lieu d'où il étoit parti, „ est d'une extrême difficulté. On n'y trouve que des Montagnes d'une „ prodigieuse hauteur, sur le sommet desquelles il faut monter sans cesse, „ avec beaucoup de danger; & les Vallées y ont si peu d'étendue, que „ pour une lieue en Pays plat, on en a six à monter ou à descendre. Le „ froid y est piquant, & le brouillard ordinairement si épais, pendant la „ nuit, qu'à l'arrivée du jour les Avanturiers ne se connoissoient qu'à la „ voix. Il y a vingt lieues de Ségovie jusqu'à la Rivière qui descend à peu „ de distance du Cap de Gracias à Dios (y)".

LUSSAN décrit la *Caldera*, dont Rogers & Cooke se plaignent de n'avoir pas trouvé la description dans leurs Mémoires Espagnols; mais il semble donner ce nom à tout le Golfe, que d'autres nomment *Salinas*, & dont ils prétendent que la Caldera n'est qu'une partie. C'est une Baie, dit-il, qui porte le nom de six Magasins, qui sont à la distance d'environ trois lieues de sa Bouque, & sur le bord de l'*Embarcadore* d'*Esparsa*, Ville qu'on a vue décrite par Waffer (z), & qui n'en est aussi qu'à trois lieues. „ Cette „ Baie, où Nicoya est situé au Nord Est, & que cette raison a fait nom- „ mer *Baie de Nicoya* par quelques Géographes, est un des plus beaux Ports „ du Monde. Son entrée est pourtant fort large; mais en récompense, elle „ a pour le moins douze lieues de profondeur, & elle renferme quantité „ d'Isles, de différentes grandeurs. Il n'y a, de tous les vents, que celui „ de l'Est qui puisse y nuire aux Vaisseaux. Le fond de la Baie est ouvert „ par de très belles Rivières qui s'y déchargent, & qui conduisent à des „ Sucreries, dont ce Pays est rempli. On peut choisir les mouillages, sui- „ vant la longueur des cables; c'est-à-dire depuis dix brasses, en augmen- „ tant par cinq, jusqu'à cent. Les six Magasins de la Caldera ont été bâtis „ par les Habitans de Carthago (a), pour le Commerce qu'ils entretien- „ nent avec le Perou. On trouve, dans la même Baie, une grosse *Banane-* „ *rie*"; c'est le nom que Lussan donne à un beau Plant d'arbres à fruits, sur-tout de Bananiers, qui offrent des rafraîchissemens continuels aux Vaisseaux (b). Il fait aussi la description de quelques Villes & Bourgades de la même Côte.

CHIRAQUIA est une petite Ville, assise dans une Plaine, dont la vue n'est bornée que par de petits Bois fort agréables, & qui est coupée en divers endroits par différentes Rivières. Elle n'a point d'autre Commerce que celui

(y) *Ibid.* Tome III. page 305.

(z) Waffer la nomme *Esparza*; mais suivant son récit elle doit être beaucoup plus loin de la Mer; à moins qu'il n'eût marché plusieurs jours sur les bords du Golfe.

(a) L'Auteur, ou le Traducteur, mettent toujours *Carthagene*, qu'ils confondent ainsi fort mal-à-propos avec *Carthago*, Capitale de Costa-ricca.

(b) *Ibid.* page 96.

lui du suif & des cuirs. Son Port est dans une assez grande Rivière (c), qu'il faut remonter près d'une lieue pour y arriver, & qui n'a qu'une Passe à son embouchure. Les Espagnols mêmes n'y osent entrer sans une Balise. De ce Port il reste encore trois lieues jusqu'à la Ville, mais le chemin est d'une singulière beauté. A deux lieues de sa Rivière, on rencontre une petite Isle nommée *San-Pedro*.

Lussan confirme (d) qu'Esparsa n'est qu'à trois lieues de la Mer, & que le chemin est rempli de petites Montagnes, d'où l'on découvre néanmoins un très beau Pays. La Ville est bâtie sur une éminence, qui fait appercevoir tout ce qui se passe dans la Baie. Elle est environnée d'une petite Rivière, qui en fait exactement le tour; & du côté de Carthago on rencontre de très belles Plaines, coupées par des chemins Royaux, qui ne le cèdent point à ceux de l'Europe.

San-Lorenzo est une Ville, à la distance d'une lieue & demie de la Mer, proche du Cap ou de la Pointe du même nom (e). Elle est habitée par des Espagnols & des Indiens. On la prendroit pour Chiriquita, tant il y a de ressemblance entre ces deux Places, soit par leur situation, soit pour le cours des Rivières dont elles sont environnées. Le Pays est fort découvert.

Pour aller à *Pueblo Nuevo*, il faut monter deux lieues dans une fort belle Rivière. Cette Ville, ou cette Bourgade, n'est pas des mieux situées, quoiqu'assise sur le bord de la Rivière. Elle est environnée de marécages. On trouve sur le chemin un retranchement pour sa sûreté, mais peu capable d'une longue défense (f).

Bocca *del Toro de Costa-ricca*, est une grande Baie, à dix lieues de la Pointe de Borica (g). La largeur de son embouchure est de quatre ou cinq lieues d'une Pointe à l'autre, & sa profondeur d'environ huit lieues. Il y a du péril à ranger à l'Est; mais on y trouve par-tout un bon mouillage; & dans le fond de la Baie on peut jetter l'ancre fort près de terre. Quatre Isles, qu'elle contient dans son enceinte, assez proche du rivage de l'Est-Nord-Est, sont environnées de Roches qui en rendent l'accès difficile. Plusieurs belles Rivières se déchargent dans la Baie, & conduisent, en les remontant, à diverses Habitations d'Indiens qui n'ont pas reçu le joug des Espagnols; ce qui n'empêche point que les Caravanes de Carthago ne prennent cette route pour se rendre à Panama, mais bien escortées, & par un chemin qui passe à six lieues du bord de la Mer (h).

On compte vingt-sept lieues d'Esparsa à Carthago (i).

Lussan fait observer que depuis Realejo jusqu'au Golfe de Panama, on passe devant quantité de petits Ports, dont il faut avoir une parfaite connoissance pour les trouver. La Bouque, dit-il, en est si cachée, que lorsqu'on les manque, il est absolument impossible de mettre à terre le long de la Côte. Non-seulement la Mer y est toujours émue; mais aux moindres vents

(c) A huit dégrés trente-sept minutes du Nord.
(d) *Ibid.* page 114.
(e) A huit dégrés dix minutes du Nord.
(f) *Ibid.* page 70.
(g) A sept dégrés vingt-deux minutes.
(h) *Ibid.* page 190.
(i) *Ibid.* page 203.

vents de Sud-Est & de Sud-Ouest, elle y est affreuse. Il compte de l'Isle de Quebo, où les Avanturiers avoient choisi leur retraite, quatre-vingts lieues jusqu'à Panama, dix à Pueblo Nuevo, & cinq jusqu'à la Côte.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

ENTRE les Isles qui bordent la Côte de la Mer du Sud, depuis le Cap Blanc jusqu'au Golfe de Panama, Dampier fait une curieuse description de celles de Quibo. La Côte, dit-il, s'étend à l'Ouest, depuis le Golfe jusqu'à ces Isles. Elle est en partie montueuse, en partie basse, & couverte de bois fort épais. Mais, quelques lieues plus loin dans les Terres, la Campagne n'est composée que de pâturages, bien pourvus de Bestiaux. Cette Côte est médiocrement habitée. Les Espagnols peuvent aller par terre de Panama par tout le Mexique, ou n'y trouvent pas d'autre obstacle, que la barbarie de quelques Nations Indiennes du Veragua, qu'ils n'ont point encore subjuguées: mais vers la Côte du Perou, ils ne sauroient aller plus loin que la Rivière de Chepo, parce que le Pays est couvert de Bois si épais, & traversé par tant de grosses Rivières, sans parler des petites & de plusieurs Bras de Mer, que les Indiens memes qui l'habitent ne peuvent y pénétrer sans beaucoup de peine.

LA principale des Isles qui portent le nom de *Quibo* est à sept dégrés quatorze minutes de latitude du Nord. Sa longueur est de six ou sept lieues, sur trois ou quatre de large. Ses terres sont basses, à l'exception de celles qui font l'extrêmité Nord-Est. On y trouve plusieurs sortes de grands arbres, de l'eau excellente, à l'Est & au Nord-Est, quelques Bêtes fauves, & quantité de gros Singes noirs, dont la chair est un fort bon aliment. On y rencontre aussi des Guanas & d'autres Serpens. Le Sud-Est de la Pointe de l'Isle a ses dangers par un Banc de sable, qui s'étend d'une demi-lieue en Mer, & par un Rocher éloigné d'un mile de la Côte, une lieue au Nord-Est de ce Banc. Si l'on excepte ces deux Ecueils, on peut mouiller autour de l'Isle, à 6, 8, 10, ou 12 brasses d'eau, sur un sable clair & de bonne tenue.

ON découvre plusieurs autres Isles, les unes au Sud-Ouest, les autres au Nord & au Nord-Ouest de celle-ci, telle que *Quicaro*, qui en est une assez grande au Sud-Ouest. Au Nord de la première, on trouve celle de *Rancheria*, qui est couverte d'une espèce d'arbres, qu'on nomme *Palma Maria*. Cet arbre est droit & d'une grande hauteur. La ressemblance des noms n'empêche point qu'il ne soit fort différent du Palmier. Il est estimé pour les mâts. Ses veines, au lieu d'aller droit comme celles des autres arbres, circulent autour du tronc. Les *Cannales* & les *Cantarras* sont d'autres petites Isles au Nord-Est de Rancheria, toutes séparees par des canaux où l'on peut mouiller. Elles sont toutes comprises sous le nom général d'*Isles de Quibo* (*k*).

Idée générale de la Nouvelle Espagne.

IL ne reste, pour achever ce tableau de la Nouvelle Espagne, que d'y joindre quelques traits de Lionnel Waffer, qui ne se trouvent dans aucune autre Relation. Il assure que cette vaste Région contient plus de quarante mille Eglises, quatre-vingt-cinq Villes considérables, cinquante-huit petites,

(*k*) Voyage de Dampier autour du Monde, Tome I. Chap. 8.

Description de la Nouvelle Espagne.

tes, & un nombre infini de Bourgs & de Villages. Aux trois Audiences qui forment son Gouvernement, il ajoute celles de l'Isle Espagnole & des Philippines, auxquelles il prétend que le Viceroi peut nommer provisionnellement des Gouverneurs & d'autres Officiers, lorsque ces Places deviennent vacantes par la mort de ceux qui les possedent. Indépendamment de cette prérogative, il compte centtrente-cinq Villes (*l*), où ce Dépositaire de l'autorité suprême établit des Chefs Civils & Militaires par son propre choix & sans la participation de la Cour. Il en nomme quatorze, dans lesquelles il comprend à la vérité Manille, Saint Domingue, la Havane & Portoric, où il met des Tréforeries royales. Les autres sont Mexico, Guaxaca, Vera-Cruz, Merida, Guadalacara, Guatimala, Chiapa, Durango, San Luis, Zacatecas & Tasco. Les Trésoriers généraux de ces quatorze Villes ont chacun leur Jurisdiction, qui s'étend sur un grand nombre de Trésoriers subalternes. C'est par cette voie que les Tributs, les Impôts & les autres Droits de la Couronne sont rassemblés, tous les ans, pour attendre l'arrivée de la Flotte qui les transporte en Espagne. Tout ce qui concerne d'ailleurs l'Administration, le Commerce, la Religion & les Usages, est renvoyé aux Articles qu'on va donner successivement sous ces titres.

(*l*) On ne peut se dispenser de les nommer, parce qu'une partie ne se trouve point dans les autres Voyageurs & n'a point paru dans la Description. St Ildefonse, Xigoyan, Mexapa, Tlapa, Terules. los Angeles, Mechoacan, San Luis, Tasco, Xiquilpar la grande, Chilchota, Tainsitaro, Pintzardaro, Colima, Sayula, Chametla, Motinez, Amula, Zamora, Xacona, Aguarla, Miaguatlan, Tinguindin, Salaya, St. Michel & Saint Philippe, Guanaguato, Cinaloa, Mestitlan, Queretaro, Alamillo, Sombrerete, Cholula, Chalco, Suchimilco, Atrisca, Guacoxingo, Zapotlan, Sacatula, Tutepeque, Tecoantepeque, Tepeaca, Teguacan, Tulansingo, Chichicapa, Oaxaca, Xilotepeque, Panuco, Itampico ou Tampica, los Valles, Villa ricca, qui est l'ancienne Vera-Cruz, Xalappa, Mexicalsingo, Tacubaya, Coantnavat, Teutitlan, Acatlan, Serrogordo, El Saltillo, Agualulcos, Sultepeque, Tlasasalon, Istepec, Izucar, Yapotlan, Guatulco, Titzla, Chantla de la Sal, Tetela, Itmiguilpa, Xiguilpa, los Lagos, Leon, Pachuca, Totonicapa, Guadalcazar, Xiguipila, Teutila, Orisaba, Xalofingo, Papantla. Quantitlan de los Jarros, Tezcuco, San-Juan de los Llanos, St. Jacques de Tecalinutlan, Saint-Antoine, Guatisco, Tulpa, Petaltepeque, Zapotitlan, Cuiguacan, Xasoitremendo, Yurirapundaro, Topila, Teusicalco, Marabatio, Tuximarca, Guausacalco, Xitopeque, Zumpango, Guauchinango, Simatlan, Xiquililco, Otumba, Saint-Christophe, Chacalluta, Compuzla, Yautitlan, la Misteca, Teutitlan du chemin, Tepabotislan, Culiacan, Zapotecas, Petatlan, Compostela, Quataguălpa, Cosamaluapa, & quelques autres, dont Waffer n'a pu retrouver les noms, *ubi suprà*, page 349.

Supplément pour la Province de Guaxaca.

Le doute qu'on a fait naître sur le récit de Dampier, dans une Note qui appartient aux Ports de cette Province, est heureusement levé par Lussan; & l'on ne regrette que d'avoir eu sa Relation trop tard, pour joindre cet éclaircissement à l'article qu'il regarde.

La Baie de Tecoantepeque, où il arriva le 28 d'Août 1687, est, dit-il, à vingt lieues du Port de Guatulco, qu'il nomme *Vatulco* (*a*). Il y prit terre

(*a*) A quinze dégrés cinquante minutes du Nord.

terre, pour se rendre à la Ville, qui est à quatre lieues de la Baie. On la découvre à demi-lieue, d'une élévation, d'où l'on distingue huit Fauxbourgs qui l'environnent. Elle est commandée par une très belle Abbaïe, bâtie en plateforme, qui passeroit plutôt pour un Fort que pour une Maison Religieuse, & qui porte le nom de *San-Francisco*. Depuis le Port Sonsonate, ou la Trinité, dans la Province de Guatimala, jusqu'à celui d'Acapulco, il est impossible d'aborder dans d'autres lieux que les Baies; & quoique celle des Salines soit petite & de difficile accès, parce que la Mer y est très grosse, on ne laisse pas de la compter pour un Port. Elle est la première après Sonsonate, à vingt lieues au vent de celle de Tecoantepeque, que les Espagnols marquent aussi pour Baie dans leurs Cartes, quoiqu'elle ait si peu de profondeur qu'à peine la distingue-t'on si l'on n'est à terre. Elle est terminée par un petit Lac qui porte son nom, avec lequel elle communiquoit autrefois, & dont l'embouchure est aujourd'hui bouchée de sable. Le Vaisseau d'Acapulco y relâchoit anciennement, à son retour de Manille; & quelques Espagnols apprirent à Lussan qu'il aboutit par son autre extrêmité à la Rivière de Vastagua, qui va se rendre dans la Mer du Nord (*b*).

Description de la Nouvelle Espagne.

Le Port de Guatulco, dont on répete que la situation est à vingt lieues, sous le vent de la Baie de Tecoantepeque, n'a d'étendue que pour contenir onze ou douze Navires; encore doivent-ils être amarrés, devant & derrière, car s'ils n'avoient que leurs ancres, ils se briseroient les uns contre les autres au changement des marées & du vent. C'est à l'entrée de ce Port qu'est le Goufre, dont on a donné la description d'après Dampier, & dont le bruit se fait entendre à plus de quatre lieues. Lussan le nomme *Bofadora*. Quatre lieues plus bas, on trouve un autre Port, très dangereux par ses Rochers, & dans la Passe duquel un Rocher, qu'on nomme le *Forillon*, est sans cesse couvert de Boubies, de grand-Gosiers & d'autres Oiseaux de Mer. Un peu plus loin, on rencontre l'*Isle dos Sacrificios*. Huit lieues au-delà, sont trois petits Ports, éloignés d'une lieue l'un de l'autre, dont le plus beau porte le nom de *los Angeles*. Son entrée ne s'apperçoit qu'en suivant la terre, & présente un Rocher, percé comme une porte cochere. De ce Port à celui d'Acapulco, c'est-à-dire dans une distance de soixante lieues, on n'en trouve aucun autre que le Port Marquis (*c*), à deux lieues du dernier.

(*b*) Ravenau de Lussan, *ubi suprà*, page 276. (*c*) *Ibid.* page 274.

Origine, Monarchie, Chronologie, Cour Impériale, Revenus de l'Empire, & Gouvernement des anciens Mexiquains.

Les anciennes Histoires des Mexiquains rapportent, dit-on, quelques circonstances d'un Déluge qui fit périr tous les Hommes & les Animaux, à l'exception d'un Homme & d'une Femme, qui se sauvèrent dans une de ces Barques qu'ils nomment *Acalles*. L'Homme, suivant le caractère qui exprime son nom, s'appelloit *Coxcox*, & la Femme *Chichequetzal*. Cet heureux couple arriva au pied de la Montagne de Culhuacan, une de cel-

Histoire Mexiquaine d'un Déluge universel.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

celles qui environnent la vallée du Lac. Il y mit au monde un grand nombre d'Enfans, qui nâquirent tous muets, & qui reçurent un jour la faculté de parler, d'une Colombe qui vint se percher sur un arbre fort haut. Mais l'un n'entendant point le langage de l'autre, ils prirent le parti de se séparer. Quinze Chefs de famille, qui eurent le bonheur de parler la même langue, s'unirent pour aller chercher une nouvelle Habitation. Après avoir erré pendant l'espace de cent quatre ans, ils arrivèrent dans un lieu qu'ils nommèrent *Aztlan*; & de-là, continuant leur Voyage, ils vinrent d'abord à Chiapultepeque, ensuite, à Culhuacan, & pour terme, au bord du Lac où ils fondèrent une Ville qui est aujourd'hui Mexico. On trouve dans Carreri la copie d'un ancien Tableau du Pays, qui contient leur route, avec les hieroglyphiques qui marquent les noms des lieux, & d'autres singularités (*a*), dont chacune porte son explication. L'objet de l'Auteur Mexiquain étoit de faire voir que sa Nation étoit aussi ancienne que le Déluge, & que la Ville de Mexico avoit eu son origine dans l'année que ses Habitans nommoient *Omeccagli*, qui répond à l'an 1325 de la Création du Monde. Mais cette Chronologie ne peut être exacte, puisqu'elle met si peu d'années entre le Déluge & la fondation de leur Ville.

Origine que les Historiens donnent aux Peuples de la Nouvelle Espagne.

Il paroît évident à tous les Historiens Espagnols (*b*), que les premiers Habitans de la Nouvelle Espagne ont été des Sauvages, qui habitoient de rudes Montagnes, sans cultiver la terre, sans Religion & sans Gouvernement, se nourrissant de leur chasse & de racines, d'où leur sont venus les noms d'*Otomies* & de *Chichimeques*, & dormant dans des grottes ou des buissons. Les Femmes s'occupoient des mêmes exercices, & laissoient leurs Enfans attachés à des arbres. On trouve encore aujourd'hui, dans le Nouveau Mexique, des Hommes de cette race, qui se prétendent descendus de Coxcox & de Chichequetzal, & qui sont restés dans un Pays stérile & montueux, sans penser à chercher des habitations plus douces. Ils vivent aussi des Animaux qu'ils tuent dans leurs chasses, & ne s'assemblent que pour voler & tuer les Voyageurs. Les Espagnols n'ont pu les subjuguer, dans l'épaisseur des Bois qui leur servent de retraite.

On donne le nom de *Navatlaques*, pour les distinguer des Chichimeques, à cette race d'Hommes plus polis & plus sociables, qu'on fait descendre de sept des quinze Chefs qui se déterminèrent à chercher de meilleures terres. Ils vinrent, suivant les mêmes Historiens, d'un Pays éloigné vers le Nord, qu'on prend pour celui qui porte aujourd'hui le nom d'*Aztlan*, ou *Teukul*, dans le Nouveau Mexique. Quelques-uns les font sortir de cette Contrée en 820, & les font errer l'espace de quatre-vingts ans, avant que d'arriver à Mexico, où ils s'arrêtèrent en 900. Mais ces suppositions s'accordent mal avec le Tableau & les Histoires Mexiquaines. La raison, qui les obligeoit de s'arrêter par intervalles, étoit leur soumission pour une de leurs Idoles, qui

(*a*) Carreri obtint cette copie à Mexico, de Dom Charles de *Siguenza*, qui conservoit précieusement le Tableau. La ligne marque le chemin des Fondateurs, les figures voisines sont les lieux où ils s'arrêtèrent; les cercles, le nombre d'années qu'ils y passèrent.

(*b*) Herrera, Décad. 3. Liv. 4. Gomara, Liv. 2. Acosta, Liv. 6 & 7.

qui leur ordonnoit de peupler certains lieux, & qui régloit ensuite le tems de leur départ. Ils n'arrivèrent pas tous ensemble au Lac de Mexico. Les *Suchimilques*, dont le nom signifie *Jardiniers de fleurs*, furent les premiers qui se logèrent sur la rive méridionale, où ils fondèrent une Ville de leur nom. Les seconds furent les *Chalques*, c'est-à-dire, *Peuples des Bouches*, qui vinrent long-tems après, & qui fondèrent une Ville de leur nom, assez proche de *Suchimilco*. Les *Tepeaneques*, ou *Peuples du Pont*, vinrent ensuite, & peuplèrent si heureusement, que leur principale Ville fut nommée *Azcapuzalco*, c'est-à-dire *Fourmilliere*. Les Fondateurs de *Tezcuco*, nommés *Culhuas*, ou *Peuple bossu*, parce qu'ils avoient une Montagne bossue dans leur Canton, s'établirent vers l'Orient. Ainsi le Lac fut environné par ces quatre Nations. La cinquième, qui portoit le nom de *Tatluques*, trouvant, à son arrivée, toute la Plaine remplie, se retira au-delà des Montagnes, dans un Canton très fertile, où elle fonda la Ville de *Quahuac*, qui signifie *Aigle*, & que, par corruption, on appelle aujourd'hui *Guernavacca*. C'est à présent la principale Place du Marquisat del Valle, dont on a déja remarqué que Charles-Quint fit présent à Cortez. La sixième Nation fut celle des *Tlascalans*, ou *Peuple du Pain*, qui passant les Montagnes vers l'Orient alla fonder plusieurs Villes, dont la Capitale fut nommée *Tlascala*. Les anciens Sauvages, qui portoient le nom de Chichimeques & d'Otomies, voulurent s'opposer à son établissement; mais ils furent vaincus dans cette entreprise, & voyant vivre les six Nations dans une intelligence qu'ils attribuèrent à la sagesse de leur Gouvernement, ils commencèrent à changer aussi de mœurs & d'usages. Ils bâtirent des cabanes, ils reconnurent des Supérieurs; sans quitter néanmoins leurs Montagnes, & sans lier aucun commerce avec leurs Voisins. On croit que c'est d'eux que les Habitans de toutes les autres Provinces tirent leur origine.

Les six Nations étoient en possession depuis 302 ans, suivant Acosta (c), des Etablissemens qu'elles avoient choisis, lorsque celle des Mexiquains, qui tiroit ce nom de *Mexi*, son Chef ou son Prince, partit du Pays qu'elle avoit occupé jusqu'alors, sur un Oracle de l'Idole *Vitzilipuztli*, qui lui avoit promis un grand Empire. Quatre Prêtres, Interprêtes des volontés de l'Idole, faisoient arrêter en divers lieux cette Troupe errante, pour cultiver pendant quelque tems les terres; & commencèrent l'usage de sacrifier des Victimes humaines. En partant, ils laissoient derrière eux les Vieillards & les Infirmes, qui n'en peuplèrent pas moins plusieurs Cantons. Les Mexiquains s'arrêtèrent, entr'autres lieux, dans le Pays qu'ils nommèrent *Mechoacan*, c'est-à-dire *Pays de Poisson*, parce qu'il s'y en trouve beaucoup dans ses Lacs. Après y avoir fondé plusieurs Habitations, ils passèrent à *Molinalco*; & de-là s'étant rendus à *Chapultepeque*, ils s'y fortifièrent avec tant d'audace & de succès, qu'en peu de tems ils réduisirent les six Nations, sur-tout les Chalques, qui entreprirent de leur résister. Le tems, fixé par l'Oracle, arriva. Vitzilipuztli leur ordonna, par la bouche des Prêtres, d'établir le Siége de leur puissance dans un endroit du Lac où ils trouveroient une Aigle, perchée sur un figuier qui avoit pris racine sur un Rocher. Ils en virent une, que

(c) *Ubi suprà*, Liv. 7.

Fondation de Tetnuchitlan ou Mexico.

que les Prêtres avoient sans doute observée avant eux. A cette vue, ils s'inclinèrent tous; & ce fut dans ce lieu même qu'ils commencèrent à bâtir leur Ville, à laquelle ils donnèrent le nom de *Tetnuchitlan*; c'est-à-dire, dans leur langue, le *Figuier sur un Rocher*. De-là vient que jusqu'à présent les Armes de Mexico ont toûjours été une Aigle, regardant le Soleil, les aîles éployées, tenant un serpent dans une de ses griffes, & l'autre patte appuyée sur une branche de figuier des Indes (*d*). On éleva un Temple pour l'Idole, & la Ville fut divisée en quatre Quartiers, dont les deux principaux prirent les noms de *Mexico* & de *Tlateluco*. Les Espagnols conservent encore cette division, sous les noms de *Saint-Jean*, de *Sainte-Marie la ronde*, de *Saint-Paul* & de *Saint-Sebastien*.

Formation de la Monarchie, & succession de ses Rois.

Acamapitchli.

Les Mexiquains, ayant perdu leur Chef, & sentant l'importance d'un sage Gouvernement pour s'affermir dans leurs possessions, élurent *Acamapitchli*, né parmi eux d'un de leurs Princes & d'une Fille du Roi de Cuchuacan. Ils continuèrent néanmoins de vivre en forme de République, après avoir consenti, pour éviter la Guerre dans l'origine de leur Ville, à payer un tribut au Roi des Tepaneques d'Azcapuzalco, comme les derniers qui s'étoient établis dans cette Contrée. Mais bientôt ils acquirent tant de puissance & de gloire, que leur prosperité réveilla la jalousie de leurs Voisins. Le Roi d'Azcapuzalco, cherchant des prétextes pour rompre la paix, leur fit déclarer que le tribut ne lui suffisoit point, & qu'il exigeoit d'eux des matériaux pour bâtir sa Ville, avec une certaine quantité de plantes nées dans l'eau même du Lac. Le premier de ces deux ordres fut exécuté, mais le second paroissoit impossible. Cependant l'industrie des Mexiquains leur fit imaginer de porter au Roi un jardin flotant, plein de légumes (*e*). Ce Prince, extrêmement surpris de leur adresse, les mit encore à l'épreuve, en leur demandant une Canne, couvant des œufs, qu'il vouloit voir éclore au moment qu'elle lui seroit présentée. Il fut obéi; & dans l'admiration qu'il conçut pour eux, il dit hautement que leur Empire s'étendroit un jour sur toutes les Nations.

Vitzipolutzli.

Acamapitchli mourut, après une administration de 40 ans, sans avoir nommé d'Héritiers. La République, par reconnoissance pour sa sagesse & son désintéressement, élut pour lui succeder un de ses Fils, avec le titre de Roi, & lui fit épouser la Fille du Roi d'Azcapuzalco; qui engagea son Pére à convertir le tribut en quelques Oiseaux & quelques Poissons du Lac. Ce second Roi de Mexico, qui se nommoit *Vitzipolutzli*, mourut dans la treizième année de son règne, & laissa un Fils âgé de dix ans, qui lui succeda par élection, sous le nom de *Chimalpopoca*. Dans une grande disette d'eau douce,

Chimalpopoca.

(*d*) Cependant Charles-Quint y en joignit d'autres, qui sont un Château d'or, en champ d'azur, pour signifier le Lac, avec trois Ponts, sur deux desquels sont deux Lions rampans; en pointe, deux feuilles de figuier sinople, en champ d'or.

(*e*) Que ce récit soit fabuleux ou non, Carreri assure que jusqu'à présent on a conservé l'usage de cultiver sur le Lac quelques pièces de ces terres flottantes. Les Mexiquains font un tissu de joncs & de roseaux, qu'ils couvrent de terre; & lorsque les grains qu'ils y ont semés sont mûrs, ils coupent les racines des joncs & des roseaux, qui sont nés dans l'eau, & conduisent sans peine le jardin flottant dans tout autre endroit du Lac. *Tome VI. page 50*.

douce, il obtint du Roi d'Azcapuzalco, ſon ayeul, la permiſſion d'en tirer de la Montagne de Chapultepeque: mais les Mexiquains, manquant de materiaux pour leurs Aqueducs, eurent la hardieſſe d'exiger de leurs Voiſins, des pierres, de la chaux, du bois & des Ouvriers, par repréſailles du tribut qu'ils avoient payé long-tems aux Tepeaneques. Il s'éleva une guerre ſi ſanglante, que le vieux Roi d'Azcapuzalco prévoyant la ruine de ſon Petit-fils en mourut de chagrin; & ce jeune Prince, incapable en effet de réſiſter à ſes Ennemis, fut aſſaſſiné dans ſon propre Palais. Ses Sujets lui donnèrent pour ſucceſſeur, *Ytzcoatl*, Fils d'Acamapitchtli, leur premier Roi, & d'une ſimple Eſclave. Ils y trouvèrent un Vangeur. A peine Ytzcoatl fut ſur le Trône, qu'il défit les Tepeaneques, dans une Bataille ſanglante; & s'étant ſaiſi de leur Ville, il les força de le reconnoître pour leur Souverain. Tacuba, Tezcuco, Cuyoacan, Suchimilco, & Cutlavaca, éprouvèrent le même ſort. Ainſi, dès la première année de ſon règne, Ytzcoatl ſe vit maître de tous les Etabliſſemens qui s'étoient formés autour du Lac. Il mourut après dix ans de proſpérité, pendant leſquels il avoit contraint les Suchimilques de faire une Chauſſée de Communication entre leur Ville & Mexico. *Tlacaellel*, ſon Général, propoſa de remettre l'Election d'un nouveau Roi à ſix Caciques, entre leſquels il n'y avoit de fixe que ceux de Tezcuco & de Tacuba. Cette méthode, établie pour éviter la confuſion des ſuffrages, dans une Nation qui commençoit à devenir fort nombreuſe, ſubſiſtoit encore à l'arrivée des Eſpagnols. Le choix des Electeurs tomba ſur un Neveu de Tlacaellel, qui prit le nom de *Motezuma*, c'eſt-à-dire *Prince couronné*, & qui donna naiſſance au barbare uſage de ne pas couronner les Rois ſans avoir ſacrifié quelques Priſonniers, qu'ils devoient faire eux-mêmes après leur élection. Le deſſein de ſon Oncle, auquel on attribue ce conſeil, étoit d'entretenir le goût de la guerre dans la Nation. Motezuma ne manqua point de prétexte pour attaquer les Chalques, & leur enleva quantité de Victimes, dont le ſang fut verſé au pié des Idoles, le jour de ſon couronnement. La forme de ce Sacrifice, qui fut règlé dans le même tems, conſiſtoit à fendre l'eſtomac du Priſonnier avec un couteau de pierre, pour en tirer le cœur, & pour en frotter la face de l'Idole. Tlacaellel, par une autre politique, réprima l'ardeur qui portoit ſon Neveu à ſoumettre la Province de Tlaſcala. Il lui fit comprendre que le nouvel Empire ne pouvant ſe ſoutenir que par les armes, il étoit important de ſe conſerver toûjours des Ennemis belliqueux, pour aiguiſer le courage des Mexiquains; ſans compter la néceſſité qu'il avoit impoſée, à ſes Succeſſeurs, de fournir des Victimes pour les Sacrifices. Ce fut le premier de ces deux motifs qui lui fit inſtituer auſſi l'uſage de ſe tirer un peu de ſang de quelque endroit du corps, dans les baſſins qui ſervoient au culte des Idoles. Il falloit que les offrandes fuſſent toûjours ſanglantes; & lorſque le ſang ennemi manquoit dans les Temples, il n'y avoit point de Mexiquain qui ne fût prêt à répandre une partie du ſien.

Description de la Nouvelle Espagne.

Ytzcoatl.

Premières Conquêtes des Mexiquains.

Motezuma I.

Inſtituion de quelques uſages cruels.

Motezuma I. un des plus grands Empereurs du Mexique, car c'eſt de ſes Conquêtes que les Hiſtoriens commencent à leur donner ce titre, établit des tributs dans les Provinces qu'il avoit aſſujetties, ſe fit bâtir un magnifique Palais, éleva un ſuperbe Temple pour ſa principale Idole, & for-

na divers Tribunaux de Justice, qui reçurent leur perfection sous ses Successeurs. Il règna 20 ans. Après sa mort, les six Electeurs déferèrent la Couronne à Tlacaellel; mais il refusa de l'accepter, en répondant que l'intérêt de la République demandoit qu'elle fût sur la tête d'un autre, auquel il continueroit de se rendre utile par ses services & ses conseils. Cette générosité porta les Electeurs à lui donner le pouvoir de choisir un Roi. Il nomma *Tico-cic*, Fils d'Itzcoatl. Mais les Mexiquains, qui ne connoissoient point de vertus militaires à ce Prince, l'empoisonnèrent, & mirent sur le Trône *Axayacac*, son Frère, de l'avis même de Tlacaellel, qui mourut respecté, dans une extrême vieillesse. Axayacac déclara la guerre, avant son couronnement, à la Province de Tecoantepeque, & la soumit toute entière dans la seule vue de faire hommage à ses Idoles du sang de ses Prisonniers. Son règne ne fut que d'onze ans.

Axayacac.

Ahuitzotl.

AHUITZOTL, qui lui succeda, ne se fit point couronner sans avoir cimenté son Trône par la mort d'un grand nombre de Victimes, qu'il enleva dans plusieurs guerres, sur-tout contre les *Quaxatetlans*, qui s'étoient attiré cette punition en pillant le Tribut que diverses Provinces envoyoient à Mexico. Il étendit les limites de l'Empire jusqu'au Pays de Guatimala; & ne perdant point de vue ses avantages domestiques, il environna d'eau sa Capitale, en y faisant amener, à grands fraix, un bras de la Rivière qui passe à Cuyoacan. On assure que pour la conservation d'un Temple qu'il fit élever à la principale Idole du Mexique, il fit sacrifier, dans l'espace de quatre jours, 64080 Hommes. Ce Neron de l'Amérique, illustre d'ailleurs par ses exploits, & par les dépenses extraordinaires qu'il fit pour l'embellissement de Mexico, mourut dans l'onzième année de son règne.

Motezuma II.

IL eut pour Successeur *Motezuma*, second du nom, que les Espagnols trouvèrent sur le Trône, & qui le perdit avec la vie, dans la plus grande splendeur de l'Empire.

Quauhtimoc.

QUAUHTIMOC prit sa place & la conserva si peu, que son nom s'est à peine sauvé de l'oubli (*f*).

Guatimozin.

GUATIMOZIN, dernier Empereur du Mexique, ne fut couronné après Quauhtimoc, que pour offrir une victime plus illustre aux Espagnols.

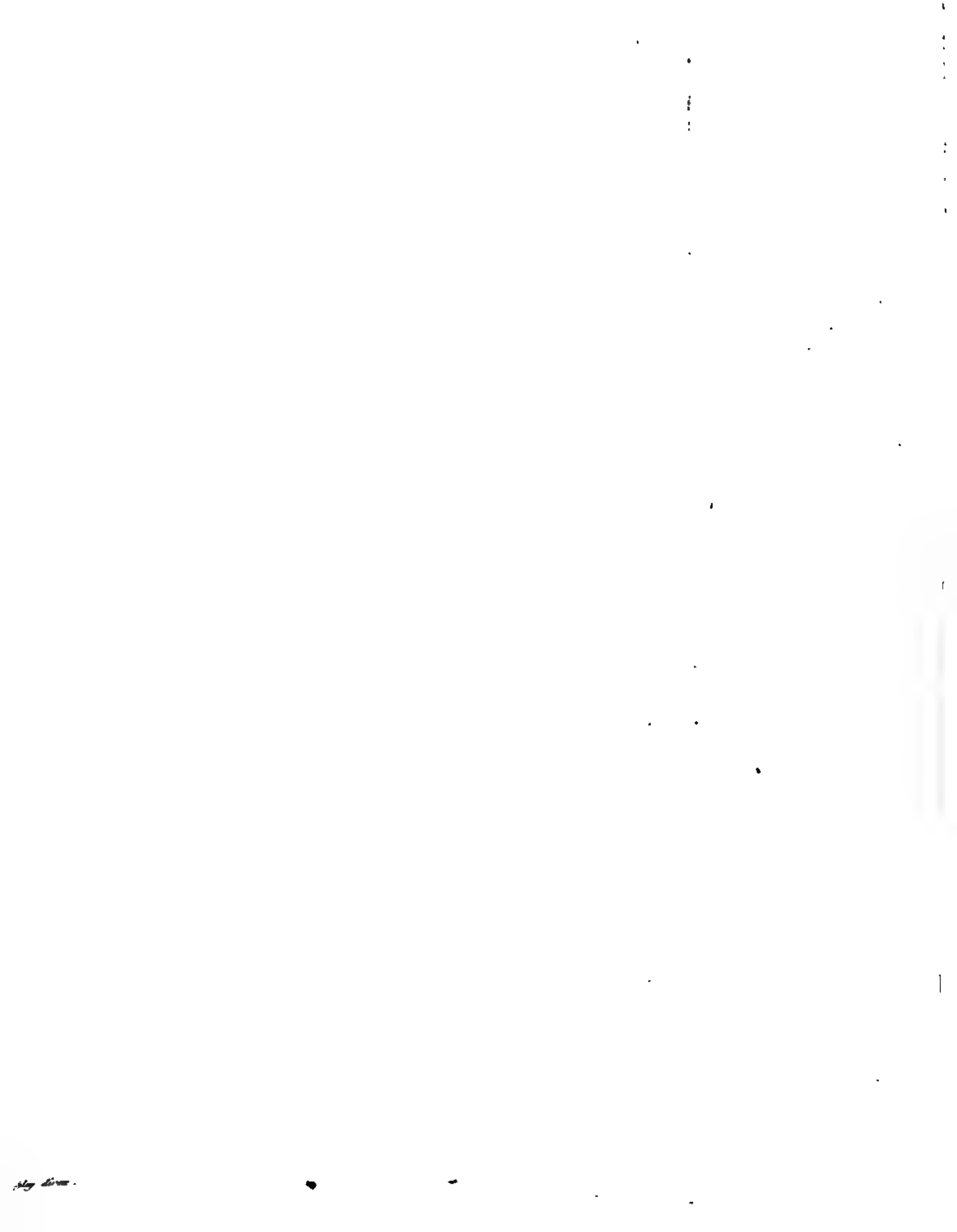
Chronologie des Mexiquains.

Tous les Historiens s'accordent sur cette succession (*g*); & la croyant bien établie par les Fastes des Mexiquains, il ne reste qu'à donner quelque idée de leurs Calculs chronologiques, tels qu'on prétend les avoir tirés de leurs propres Tables, pour faire juger de la confiance qu'ils méritent. Ces ingenieux Indiens, n'ayant point de lettres, employoient des figures hieroglyphiques pour exprimer les choses corporelles qui ont une forme, & se servoient de divers caractères pour l'expression des simples idées. Leur manière d'écrire étoit de bas en haut, c'est-à-dire contraire à celle des Chi-

Leur manière d'écrire.

(*f*) On a fait remarquer qu'il paroît incertain si ces deux derniers Princes ne sont pas le même, dont le nom se trouve écrit différemment par les premiers Historiens; ou s'il y eut successivement deux élections après la mort de Motezuma; l'une de Quauhtimoc, qui vécut peu de jours, suivant l'opinion qu'on a cru devoir embrasser avec Solis; l'autre de Guatimozin, qui survécut quelque tems à la ruine de l'Empire.

(*g*) Herrera, Décade 3. Liv. 2. Chap. 12, & suiv. Acosta, Liv. 5 & 6. Gomara, Liv. 2. & plusieurs autres.



Chinois. Ils avoient une forte de roues peintes, qui contenoient l'espace d'un siécle, distingué par années avec des marques particuliéres, pour y deffiner, avec les caractères établis, le tems où chaque chose arrivoit. Ce siécle étoit composé de cinquante-deux années solaires, chacune de 365 jours. La roue étoit divisée en quatre parties, dont chacune contenoit 13 ans, ou une indiction, & répondoit de la manière suivante à une des quatre parties du Monde.

Description de la Nouvelle Espagne.

Cette roue, ou ce cercle, étoit environné d'un Serpent, & c'étoit le corps du Serpent qui contenoit les quatre divisions. La première, qui marquoit le Midi, nommé *Vutztlampa*, avoit pour hieroglyphique, un Lapin sur un fond bleu, & s'appelloit *Tochtli*. La seconde, qui signifioit l'Orient, nommé *Tlacopa*, ou *Tlahuilcopa*, étoit marquée par une Canne, sur un fond rouge, & s'appelloit *Acatl*. Le hieroglyphique du Nord, ou *Micolampa*, étoit une Epée à pointe de pierre, sur un fond jaune, & se nommoit *Tecpatl*. Celui de l'Occident, ou *Sihoatlampa*, étoit une Maison sur du verd, & portoit le nom de *Cagli*.

Roue Chronologique, & ses divisions.

Ces quatre divisions étoient le commencement des quatre indictions qui composoient un siécle. Il y avoit, entre l'une & l'autre, douze autres petites divisions, dans lesquelles les quatre premiers noms étoient successivement distribués, chacun avec sa valeur numerale, jusqu'à 13, qui étoit le nombre dont une indiction étoit composée. Cette manière de compter par 13 s'observoit non-seulement dans les années, mais de même dans les mois; & quoique le mois des Mexiquains ne fût que de 20 jours, ils recommençoient lorsqu'ils arrivoient à 13. Si l'on demande, d'où leur venoit cet usage, on répond qu'ils suivoient apparemment leur calcul de la Lune. Ils divisoient le mouvement de cette Planette en deux tems; le premier, du réveil, depuis le lever solaire jusqu'à l'opposition, qui étoit 13 jours, & l'autre du sommeil, d'autant de jours, jusqu'à son coucher du matin. Peut-être aussi n'avoient-ils pas d'autre vue que de donner, à chacun de leurs Dieux du premier ordre, qui étoient au nombre de 13, le gouvernement des années & des jours. Mais ils ignoroient eux-mêmes l'origine & le fondement de leur méthode.

Il naît d'autres difficultés: la première, pourquoi ils commençoient à compter leurs années du Midi; la seconde, pourquoi ils se servoient des quatre figures d'un Lapin, d'une Canne, d'une Pierre & d'une Maison. Ils répondoient, à la première, par des traditions fabuleuses, qui leur faisoient conclure que la lumière du Soleil avoit commencé dans son Midi. D'ailleurs, ils croyoient que l'Enfer étoit du côté du Nord; & cette idée suffisoit seule pour leur persuader que le Soleil n'avoit pu naître que du côté le plus opposé, qu'ils regardoient comme la demeure des Dieux. Ils ajoutoient que le Soleil se renouvelloit à la fin de chaque siécle, sans quoi le tems auroit fini avec un vieux Soleil. C'étoit un ancien usage, dans la Nation, de se mettre à genoux, le dernier jour du siécle, sur le toît des maisons, le visage tourné du côté de l'Orient, pour observer si le Soleil recommenceroit son cours, ou si la fin du Monde étoit arrivée. Le Soleil d'un nouveau siécle étoit un nouveau Soleil, qui, suivant l'ordre de la Nature, devoit reproduire tous les ans, après le mois de Janvier, la verdure

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

sur les arbres: & poussant encore plus loin cette analogie entre le siécle & l'année, ils voulurent que comme il y a quatre saisons dans l'année, il y en eût quatre aussi dans le siécle; *Tochtli* fut établi pour le Printems, où la jeunesse de l'âge du Soleil, comme son commencement dans la partie méridionale; *Acatl*, pour son Eté; *Tecpatl* pour son Automne, & *Cagli* pour son Hiver ou sa vieillesse. Ces quatre figures, dans le même ordre, étoient encore les symboles des quatre Elémens; c'est-à-dire que Tochtli étoit consacré à *Tevacayobua*, Dieu de la Terre; Acatl à *Tlalocatetubtli*, Dieu de l'Eau; Tecpatl à *Chetzalcoatl*, Dieu de l'air, & Cagli à *Xinbtecubil*, Dieu du Feu.

Mois Mexiquains, au nombre de dix-huit.

A l'égard de leurs mois, qu'ils ne composoient que de vingt jours, il est clair que ce calcul étoit fort régulier, puisqu'ils en comptoient dix-huit, qui reviennent aux douze mois Egyptiens de trente jours. Leurs noms étoient; 1 *Tlacaxipehualiztli*, 2 *Tozoztli*, 3 *Hueytozoztli*, 4 *Toxcatl*, 5 *Etzalcualiztli*, 6 *Tecuylhuitl*, 7 *Hueytecuylhuitl*, 8 *Micaylhuitl*, 9 *Hueymicaylhuitl*, 10 *Ochpaniztli*, 11 *Pachtli*, 12 *Hueypachtli*, 13 *Checiogli*, 14 *Panchetzaliztli*, 15 *Aremoztli*, 16 *Tititl*, 17 *Izcagli*, 18 *Atlacoalo*. Ils sont représentés dans le cercle intérieur de la figure. Chacun des vingt jours avoit aussi son nom particulier, savoir; *Cipactli*, *Cecatl*, *Cagli*, *Cuetzpaglin*, *Coatl*, *Michiztli*, *Mazatl*, *Tochtli*, *Atl*, *Itzcuintli*, *Ozomatli*, *Malinagli*, *Acatl*, *Ocelotl*, *Quaulitli*, *Cozcaquauhtli*, *Oglin*, *Tecpatl*, *Quiahuitl*, & *Xocitl*. Ces mois ne se divisoient pas en semaines (*b*). Quoiqu'il n'y eût que 20 jours dans ceux des Mexiquains, leur division étoit aussi par 13; apparemment pour éviter la confusion; car avec cette méthode, il suffisoit de donner le nom de quelque jour que ce fût, avec son nombre correspondant selon cette distribution de 13 en 13, pour savoir à quel mois il appartenoit, sans aucun risque d'erreur. Mais outre la division des jours par 13, il y en avoit une autre de 5 en 5, qui servoit à règler les *Tianguez*, c'est-à-dire les Marchés. C'étoit le 3, le 8, le 13 & le 18 de chaque mois; jours comme dediés aux quatre figures Tochtli, Acatl, Tecpatl, & Cagli. Cette règle étoit invariable, quand même les années n'auroient pas commencé par Tochtli.

Jours intercalaires.

Aux dix-huit mois, qui faisoient 360 jours, les Mexiquains ajoutoient, à la fin de chaque année, cinq autres jours, qu'ils appelloient *Nenontemi*. Non-seulement ces cinq jours avoient leur nom propre, mais ils entroient aussi dans le compte des 13 (*i*). Ceux qui savent dans quelles erreurs la plu-

(*b*) Carreri qui paroît avoir étudié soigneusement la Chronologie des Mexiquains, observe que suivant Berose (s'il est vrai que les Livres que nous avons sous son nom soient de lui) les Egyptiens devoient à Noé la forme de leur année solaire, qui étoit de 365 jours, & que toutes les Nations qui ont suivi cette doctrine, devoient la tenir apparemment de la même source; mais qu'il n'est pas étonnant que les Mexiquains ne divisassent point leurs mois en semaines, parce que cette division ne commença chez les Hebreux qu'au tems de Moïse, en mémoire des jours de la création, long-tems après l'origine du cercle des Mexiquains. D'autres veulent même qu'elle ait été inventée par les Babyloniens, quelque tems après, pour distinguer les jours par les sept Planetes, auxquelles ils attribuoient le gouvernement des heures inégales, dont ils ont été les premiers Observateurs. *Tome VI. pages* 71. *& suiv.*

(*i*) Le même Voyageur observe que plusieurs Historiens se sont trompés en croyant que ces cinq jours étoient hors du nombre des

plupart des Nations Orientales sont tombées sur cette matière, ne verront point sans admiration le cercle artificiel des Mexiquains. Leur année bissextile avoit aussi ses règles. La première année du siécle commençoit le 10 d'Avril; la seconde & la troisième de même; mais la quatrième, qui est la bissextile, commençoit au 9, la huitième au 8, la douzième au 7, le seizième au 6, & de même jusqu'à la fin du siécle, qui se terminoit le 28 de Mars, jour auquel on commençoit la célébration des Fêtes, qui duroient les 13 jours de bissextile, jusqu'au 10 d'Avril.

Année bissextile.

Avant que de commencer le nouveau siécle, on rompoit tous les vases, & l'on éteignoit le feu; dans l'idée que le Monde devoit finir avec le siécle. Mais aussi-tôt que le premier jour commençoit à luire, on entendoit retentir les tambours & les autres instrumens, pour remercier les Dieux d'avoir accordé au Monde un autre siécle. On achetoit de nouveaux vaisseaux, & l'on alloit recevoir du feu des Prêtres, dans des Processions solemnelles (*k*).

La

des mois; qu'ils n'avoient point de nom, & que le premier jour de chaque année étoit toûjours Cipactli. Il éclaircit ce point par une supposition. Imaginons-nous, dit-il, un siécle, dont la première année soit un Tochtli, à laquelle réponde un Cipactli pour le premier jour du mois. Si les 360 jours, qui résultent des 18 mois, se comptent de 13 en 13, le dernier jour du dernier mois sera 9 Xocitl. Mais si les cinq jours de Nenontemi n'avoient pas eu de nom; on auroit eu à commencer l'année suivante par deux Acatl avec 10 Cipactli, & le compte de 13 auroit été interrompu avec Cipactli. Les Mexiquains répondent à cette difficulté, en disant que les jours Cipactli, Michiztli, Ozomatli & Cozcaquauhtli, sont compagnons, c'est-à-dire, suivent en tout l'ordre des quatre figures Tochtli, Acatl, Tecpatl & Cagli, qui marquent les années d'un siécle; que chaque année, par exemple, dont le symbole est Tochtli, aura Cipactli pour le premier du mois; qu'Acatl aura Michiztli; Tecpatl, Oxomatli; & Cagli, Cozcaquauhtli. On doit remarquer encore que la valeur numérique, selon les 13, comptée réguliérement depuis le commencement du siécle, en y comprenant les 5 Nenontemi, répondra à celui qui appartient au premier jour de l'année, suivant la succession de Tochtli. On le verra clairement dans la figure où les mois de la première année du siécle proposé finirent avec 9 Xocitl. Les noms comme les nombres, répondant aux 5 jours Nenontemi, étoient 10 Cipactli, 12 Ceeatl, 12 Cagli, 13 Cuetzpaglin, & 1 Coatl, qui firent l'année de 365 jours. Ensuite, sans rompre l'ordre des noms, l'année suivante commença par Michiztli, qui est le jour d'après Coatl. Continuant avec les 13, le premier jour de la seconde année sera le 2 Michiztli, parce que le dernier des cinq Nenontemi a été le 1 Coatl. Cela n'est pas accidentel, mais très régulier dans toutes les années d'un siécle. Ainsi cette seconde année ayant commencé par 2 Michiztli, elle finira ses mois par 10 Coatl, & ses 365 jours par 2 Itzcuintli. De même la troisième année Tecpatl commencera par 3 Ozomatli; la quatrième, qui est Cagli, par 4 Cozcaquauhtli, & ainsi des suivantes jusqu'à la fin des 13. On voit par-là, conclut Carreri, que les 4 jours Cipactli, &c. ne répondoient pas seulement aux quatre symboles des années Tochtli, &c. mais, qu'ils avoient aussi la même dénomination numérique, formée par les 13. *Ubi suprà*, pages 75 & suivantes.

(*k*) Carreri, dont on emprunte les recherches, les devoit à D. Carlos de *Siguença y Gongora*, Professeur de Mathématiques dans l'Université de Mexico, qui s'étoit attaché à recueillir les traditions Indiennes, des peintures & des hieroglyphiques, dont la plûpart lui venoient de Dom Juan d'*Alva*, Seigneur de *Catzicazgo* & de *St. Juan de Teotihuacan*, descendant en droite ligne masculine des anciens Rois de Tezcuco. Ce Seigneur les avoit hérités de ses Ancêtres. On n'en trouve point d'autres dans la Nouvelle Espagne. Les premiers Espagnols, prenant tous ces titres pour des objets de superstition, parce qu'ils n'y voyoient que des figures bisarres, brûlérent tout ce qu'ils en purent découvrir; & le premier Evêque de Mexico, nommé M. de *Sumarica*, se fit un point de conscience d'achever de les détruire. *Ibidem*, page 77. Acosta, Liv. 6. Chap. 2. parle aussi des Roues Mexiquaines; & Solis après lui, Liv. Chap. 17. mais tous deux avec moins d'explication.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Cour Impériale.

La magnificence, qu'on a vantée dans les Palais des Empereurs Mexiquains, étoit soutenue par l'appareil fastueux avec lequel ils se faisoient servir. Motezuma II, qui s'étoit attaché plus que ses Prédécesseurs à relever la majesté de l'Empire, avoit inventé de nouvelles cérémonies; ou du moins il s'en attribuoit l'honneur; & les Ecrivains Espagnols font regarder cette pompe comme une gloire particulière à son règne. On a déja fait observer qu'en montant sur le Trône, non-seulement il avoit augmenté le nombre des Officiers de sa Maison, mais qu'il en avoit exclu les personnes d'une naissance commune, & qu'il ne vouloit voir autour de lui que des Seigneurs du premier ordre. En vain son Conseil lui avoit représenté le danger d'un changement, qui pouvoit lui faire perdre l'affection de ses Peuples. On lui donne pour maxime „ que la confiance des Princes n'est „ pas faite pour le vulgaire, & qu'ils ne doivent favoriser que dans l'éloi„ gnement ceux à qui la misère ôte le sentiment, ou le pouvoir de recon„ noître le bien qu'on leur fait (l)". Il avoit deux sortes de Gardes; l'une de Soldats, qui occupoient toutes les cours de son Palais; l'autre intérieure, & composée de deux cens Nobles, qui entroient chaque jour au matin dans les appartemens. Leur service se faisoit tour à tour, & par Brigades, qui comprenoient toute la Noblesse de l'Empire. Ils venoient successivement des Provinces les plus éloignées. Leur principal poste étoit les antichambres, où ils étoient nourris de tout ce qui sortoit de la table de leur Maître, qui leur permettoit quelquefois d'entrer dans sa chambre, ou qui les y faisoit appeller. Son dessein, comme il l'apprit lui-même aux Espagnols, étoit moins de les favoriser, que de les accoutumer à la soumission, & de connoître par ses propres yeux ceux qui méritoient d'être employés. Ses Audiences publiques étoient rares; mais elles duroient une grande partie du jour; & les préparatifs en étoient imposans. Tous les Grands, qui avoient l'entrée du Palais, recevoient ordre d'y assister; & les Conseillers d'Etat y devoient être rangés autour du Trône, pour être prêts à donner leur avis sur les points importans ou difficiles. Quantité de Sécretaires, placés suivant leurs fonctions, marquoient, avec les caractères qui leur servoient de lettres, les demandes des Supplians, & les réponses ou les Arrêts du Prince. Ceux, qui vouloient se présenter, avoient donné leurs noms à des Officiers, chargés de ce soin. Ils étoient appellés l'un après l'autre. Chacun entroit nus piés, & les yeux baissés, en faisant successivement trois réverences, à la première desquelles il disoit *Seigneur*; à la seconde, *Monseigneur*; à la troisième, *Grand Seigneur*. Après avoir exposé sa demande, & reçu la réponse, à laquelle il ne lui étoit pas permis de répliquer, il se retiroit sur les mêmes pas, en répétant les trois réverences, sans tourner le dos, & sur-tout sans oser lever la vue. La moindre faute, dans l'observation de ces cérémonies, étoit punie sur le champ avec une extrême rigueur, & les Exécuteurs du châtiment attendoient le Coupable à la porte. L'Empereur écoutoit les moindres affaires avec beaucoup d'attention; mais il affectoit de répondre avec sévérité. Cependant, s'il remarquoit quelque trouble dans le visage ou la voix de celui qui parloit, il l'ex-

Double Garde.

Audiences publiques.

(l) *Ibidem*. Chap. 15.

l'exhortoit à se rassurer; & lorsque cette exhortation ne suffisoit pas, il nommoit un des Ministres pour l'écouter dans un autre lieu. Motezuma faisoit beaucoup valoir, aux Espagnols, la patience avec laquelle il écoutoit les plus ridicules demandes de son Peuple.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Repas de l'Empereur.

Il mangeoit seul, & quelquefois en public; mais toujours avéc le même air de grandeur. On lui servoit, ordinairement, environ deux cens plats, si bien assaisonnés, que non-seulement ils plurent aux premiers Espagnols, mais qu'ensuite l'usage de les imiter passa jusqu'en Espagne (*m*). Avant que de se mettre à table, Motezuma faisoit la revue de tous les mets, qui étoient rangés d'abord autour de la salle, sur plusieurs buffets. Il marquoit ceux qui lui plaisoient le plus. Le reste étoit distribué entre les Nobles de sa Garde; & cette profusion, qui se renouvelloit tous les jours, étoit la moindre partie de la dépense ordinaire de sa table, puisque tous ceux, que leur devoir appelloit autour de sa personne, étoient nourris au Palais. La table de l'Empereur étoit grande, mais fort basse; & son siége n'étoit qu'un tabouret (*n*). Après ses repas, il prenoit ordinairement d'une espèce de chocolat, qui consistoit dans la simple substance du cacao, battue en écume. Ensuite il fumoit du Tabac, mêlé d'ambre gris; & cette va-

(*m*) *Ibid.* page 535.

(*n*) Herrera fait un assez curieux détail de la manière dont Motezuma étoit servi. ,, La table, dit il, n'étoit qu'une sorte de ,, coussin, ou une paire de peaux rouges. ,, La selle, sur laquelle il étoit assis, étoit ,, un petit banc tout d'une pièce, creusé à ,, l'endroit où il s'asseyoit, façonné & riche- ,, ment peint. Les nappes & les serviettes ,, étoient de coton, fort déliées, plus blan- ,, ches que la nége, & ne servoient qu'une ,, seule fois pour lui; mais elles servoient ,, après cela aux Officiers. Quatre cens Pa- ,, ges, tous Gentilshommes, portoient les ,, viandes, & les mettoient tout de suite ,, dans une salle; puis l'Empereur les con- ,, sideroit; & d'une baguette, qu'il avoit à ,, la main, il désignoit celles qu'il vouloit ,, qu'on lui présentât. Ensuite les Maîtres ,, d'Hôtel les mettoient réchauffer sur der ,, brasiers. Avant qu'il se mît à table, il se ,, présentoit vingt Femmes des plus belles, ,, avec des bassins, pour lui donner à laver. ,, Lorsqu'il étoit assis, un Maître d'Hôtel ,, tiroit une balustrade de bois qui divisoit ,, la salle, pour empêcher que ceux qui ,, venoient le voir dîner ne lui causassent de ,, l'embarras. On observoit un grand silence, ,, excepté quelques Bouffons, qu'il prenoit ,, plaisir à faire parler. Les Ecuïers le ser- ,, voient à genoux, sans hausser les yeux, ,, & nus piés; car il n'entroit personne dans ,, la salle, qui ne fut nus piés, sous peine ,, de la vie. Six Seigneurs, qui étoient obli- ,, gés d'assister toûjours à ses repas, quoi- ,, qu'un peu éloignés de la table, recevoient ,, quelques plats qu'il marquoit pour eux, ,, & les mangeoient respectueusement. Il y ,, avoit ordinairement une Musique de flû- ,, tes, de cornemuses, de hautbois d'os, ,, & de petits tambours de cuivre, dont le ,, son avoit peu d'agrément pour les Espa- ,, gnols. Il y avoit aussi des Nains, des ,, Bossus & d'autres gens contrefaits, pour ,, exciter à rire, qui mangeoient quelques ,, restes au bout de la table, avec les Bouf- ,, fons Les plats & le service n'étoient que ,, de terre; & quoique fort bien travaillés, ,, ils ne paroissoient qu'une fois devant l'Em- ,, pereur: mais les vases & les coupes étoient ,, d'or avec leurs soucoupes de même métal; ,, ou quelquefois, c'étoit des coquilles, ri- ,, chement garnies. On tenoit prêtes plu- ,, sieurs sortes de boissons, quelques-unes ,, relevées par de bonnes odeurs; & l'Empe- ,, reur désignoit celles qu'il vouloit boire. Il ,, mangeoit rarement de la chair humaine, ,, & il falloit qu'elle eût été sacrifiée. Lors- ,, qu'on avoit levé le couvert, les Dames, ,, qui lui avoient donné à laver, & qui é- ,, toient demeurées debout pendant tout le ,, repas, sortoient, comme tous ceux aux- ,, quels il avoit été permis d'y assister. Il ne ,, restoit, dans la salle, que les Officiers de ,, Garde; & si l'Empereur avoit envie de dor- ,, mir, il s'appuyoit contre le mur, assis ,, sur le banc qui lui avoit servi à dîner". *Décade* 2. *Liv.* 17. *Chap.* 7.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

vapeur l'excitoit à dormir. Lorsqu'il avoit donné quelques momens au repos, on faisoit entrer les Musiciens, qui chantoient, au son des instrumens, diverses Poësies, dont les vers avoient leur nombre & leur cadence. Le sujet ordinaire de ces compositions étoit quelque trait de l'ancienne Histoire du Pays, ou des Conquêtes du Monarque & de ses Prédecesseurs (*o*).

Revenus de l'Empire Mexiquain.

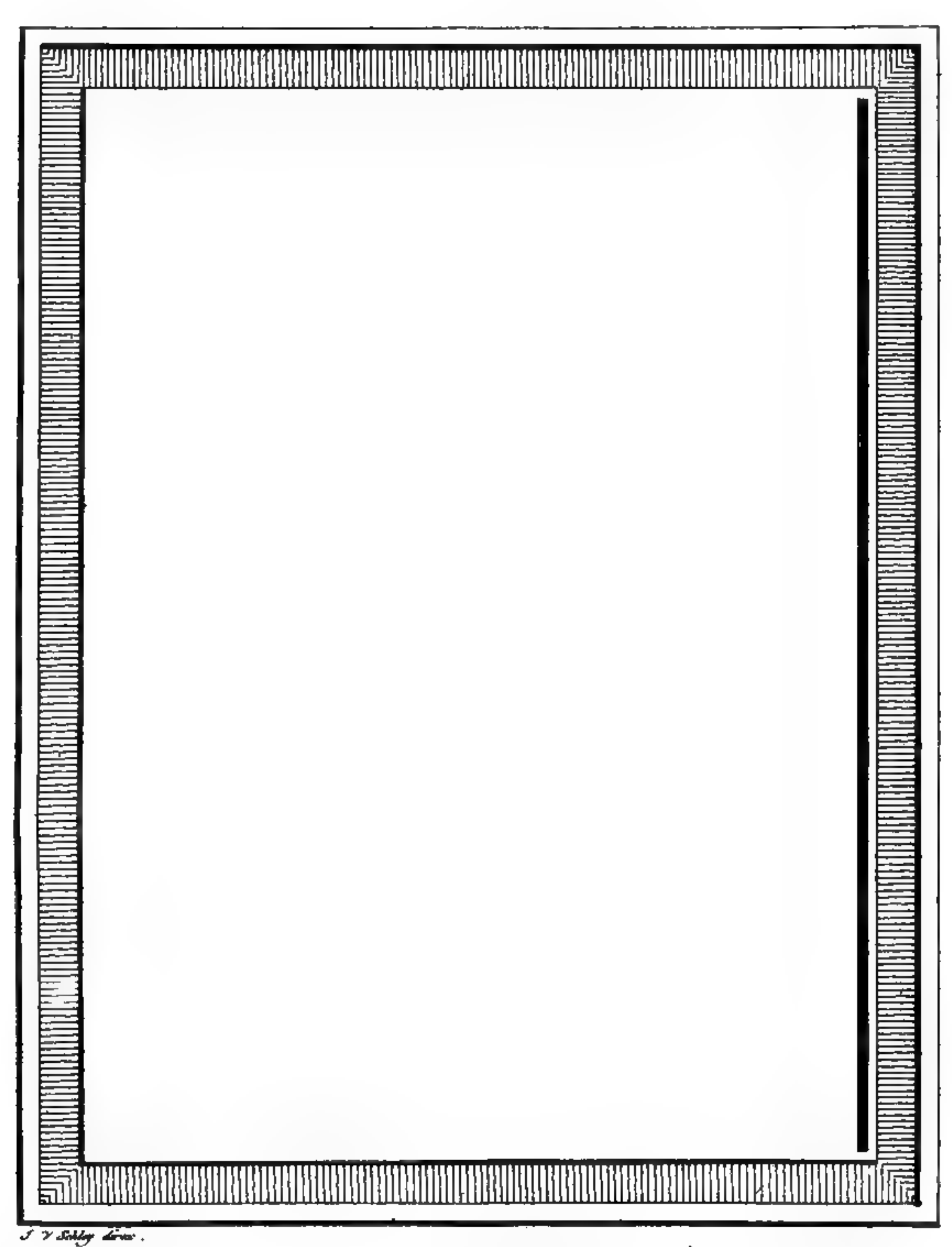
Les revenus de la Couronne devoient être immenses; puisqu'avec tant de fraix pour l'entretien & les délices de la Cour, elles suffisoient non-seulement à tenir sans cesse deux ou trois grosses Armées en Campagne & des Garnisons dans les principales Villes, mais encore à former un fond considérable, qui croissoit, chaque année, de ce qu'on mettoit en réserve. Les Mines d'or & d'argent apportoient beaucoup de profit. Les Salines & tous les anciens droits de l'Empire n'en produisoient pas moins: mais les principales richesses venoient des nouveaux tributs, que Motezuma poussoit à l'excès. Tous les Paysans payoient le tiers du revenu, des terres qu'ils faisoient valoir. Les Ouvriers rendoient autant, de la valeur de leurs Manufactures. Les Pauvres mêmes étoient taxés à des contributions fixes, qu'ils se mettoient en état de payer, soit en mandiant, soit par de rudes travaux. Il y avoit divers Tribunaux, répandus dans toutes les parties de l'Empire, qui recueilloient les impôts avec le secours des Jurisdictions ordinaires, & qui les envoyoient à la Cour. Ces Ministres, qui dépendoient du Tribunal de l'Epargne, anciennement établi dans la Capitale, rendoient un si rigoureux compte du revenu des Provinces, que leurs moindres négligences étoient punies. De-là toutes les violences qu'ils exerçoient dans la levée des droits Impériaux, & la haine qu'elles avoient attirée à Motezuma, sous le règne duquel l'indulgence, dans ces odieuses commissions, n'étoit pas un moindre crime que la fraude & le larcin. Motezuma n'ignoroit pas la misère & les plaintes de ses Sujets; mais il mettoit l'oppression entre les fines maximes de sa Politique. Les Places voisines de la Capitale lui fournissoient des matériaux & des Ouvriers pour ses Edifices, qu'il multiplioit par des travaux continuels.

Le tribut des Nobles, outre l'obligation de garder sa personne dans l'intérieur du Palais, & de servir dans ses Armées avec un certain nombre de leurs Vassaux, consistoit à lui faire quantité de présens, qu'il recevoit comme volontaires, mais en leur faisant sentir qu'ils y étoient obligés. Ses Trésoriers, après avoir délivré tout ce qui étoit nécessaire pour la dépense de sa Maison & pour l'entretien des Troupes, portoient le reste au Trésor, & le réduisoient en espèces, sur-tout en pièces d'or, dont les Mexiquains connoissoient la valeur, sans en faire néanmoins beaucoup d'usage; soit qu'ils n'en considérassent que la beauté, ou que, suivant la réflexion de l'Auteur Espagnol, la destinée de ce métal soit d'être plutôt l'objet de l'avarice des Hommes, que le secours de leurs véritables besoins (*p*).

Le

(*o*) Solis, Liv. 3. Chap. 15. Herrera dit qu'aussi-tôt après son sommeil l'Empereur donnoit audience aux Seigneurs; que la Musique venoit ensuite, & que les Spectacles lui succedoient, *ubi suprà*, Chap. 7.

(*p*) Solis, Liv. 3. page 543.



J. V. Schley direx.

AMUSEMENS DE *L'EMPEREUR APRÈS* LE *DINER.*
VERMAAKELYKHEDEN DES KEIZERS NA DE MAALTYD.

Description de la Nouvelle Espagne.

Le Gouvernement de l'Empire étoit remarquable par le rapport de toutes ses parties. Comme il y avoit un premier Conseil des Finances, dont toutes les Cours subalternes étoient dépendantes, il y avoit un Conseil suprême de Justice, un Conseil de Guerre, un Conseil de Commerce, & un Conseil d'État, où non-seulement les grandes affaires étoient portées directement, mais où les Sentences des Tribunaux inférieurs pouvoient être relevées par des appels; ce qui n'empêchoit point que chaque Ville n'eût d'autres Ministres particuliers, sous l'autorité de son propre Tribunal, pour toutes les causes qui demandoient une prompte expédition. Ces Officiers, qui répondoient aux Prevôts de l'Europe, faisoient régulierement leurs rondes, armés d'un bâton, qui étoit la marque de leur charge, & suivis de quelques Sergens. Quoique leur pouvoir ne regardât que la Police, ils avoient une Cour, dont les Jugemens étoient sommaires & sans écritures. Les Parties s'y présentoient avec leurs Témoins; & la contestation étoit décidée sur le champ. Mais il restoit toujours la voie de l'appel au Tribunal supérieur; & le seul frein de la chicane étoit une augmentation de peine d'amende, pour ceux qui s'obstinant à changer de Juges étoient également condamnés dans tous les Tribunaux. L'Empire n'avoit point de Loix écrites. L'usage tenoit lieu de Droit, & ne pouvoit être alteré que par la volonté du Prince. Au reste tous les Conseils étoient composés, non-seulement de Citoyens riches, qu'on supposoit à l'épreuve de la corruption, mais de ceux qui s'étoient distingués par leur conduite dans les tems de paix ou de guerre. Leurs fonctions ne s'étendoient pas moins à récompenser le mérite, qu'à punir le crime. Ils devoient connoître & vérifier les talens extraordinaires, pour en informer la Cour. Le principal objet de leur zèle étoit la punition de l'homicide, du vol, de l'adultere, & des moindres irréverences contre la Religion & la majesté du Prince. Les vices se pardonnoient aisément, parce que la Religion désarmoit la Justice en les permettant. Mais on punissoit de mort tous les défauts d'integrité dans les Ministres. Il n'y avoit point de faute légere, pour ceux qui exerçoient des Offices publics. Motezuma poussoit la rigueur si loin, qu'il faisoit même des recherches secretes sur la conduite des Juges, jusqu'à les tenter par des sommes considérables, qu'il leur faisoit présenter sourdement, par différentes mains dont ils ne pouvoient se défier; & le supplice du Coupable faisoit éclater aussi-tôt son crime.

Conseil d'Etat.

Le Conseil d'Etat n'étoit composé que des Electeurs de l'Empire, dont les deux principaux étoient les Caciques de Tezcuco & de Tacuba, par une ancienne prérogative, qui se transmettoit avec le sang. Ils n'étoient appellés néanmoins que dans les occasions extraordinaires, & pour les affaires de la plus haute importance; mais les autres, au nombre de quatre, étoient logés & nourris dans le Palais, pour se trouver toujours prêts à paroître devant l'Empereur, qui n'ordonnoit rien sans les avoir consultés. C'étoient ordinairement des Princes du Sang Impérial, qui remplissoient ces grandes dignités. Ils étoient distingués par des titres fort étranges, composés de plusieurs idées, qui ne formoient qu'un mot dans la langue du Pays. L'un se nommoit *Prince des Lances à jetter*, un autre *Coupeur d'Hommes;* le troisième, *Epancheur de sang;* & le quatrième, *Seigneur de la Maison noire.* Tous les

DESCRIPTION, DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

les autres Conseils relevoient d'eux. Il ne se passoit rien dans l'Empire dont on ne leur rendit compte. Leur principale attention regardoit les Sentences de mort, qui ne s'exécutoient que par un ordre formel de leur main (q).

Couronnement des Empereurs, & devoirs qu'on leur imposoit.

On a déja remarqué que les Empereurs Mexiquains ne recevoient la Couronne que sous des conditions fort onéreuses. Après l'élection, le nouveau Monarque étoit obligé de se mettre en Campagne à la tête de ses Troupes, & de remporter quelque victoire sur les Ennemis de l'Etat, ou de conquérir quelque nouvelle Province. C'étoit par cette Politique militaire, que l'Empire avoit reçu tant d'accroissement, dans les derniers règnes. Aussitôt que le succès des armes avoit justifié le choix des Electeurs, l'Empereur rentroit triomphant dans la Capitale. Tous les Nobles, les Ministres & les Sacrificateurs l'accompagnoient au Temple du Dieu de la Guerre. On y sacrifioit, sous ses yeux, une partie des Prisonniers. Il étoit revêtu du Manteau Impérial. On lui mettoit dans la main droite une épée d'or, garnie de pierre à fusil, qui étoit le symbole de la Justice; & dans la main gauche un arc & des fléches, qui désignoient le Commandement suprême. Alors le Cacique de Tezcuco lui couvroit la tête d'une riche couronne. Un des principaux Seigneurs, que son éloquence faisoit choisir pour cette fonction, lui adressoit un long discours, par lequel non seulement il le félicitoit de sa dignité au nom de ses Peuples, mais il lui représentoit les devoirs qui s'y trouvoient attachés. Ensuite le Chef des Sacrificateurs s'approchoit, pour recevoir un serment, dont on ne connoît pas d'autre exemple dans tous les Gouvernemens humains. Outre la promesse de maintenir la Religion de ses Ancêtres, d'observer les loix de l'Empire, & de rendre la justice à ses Sujets, on lui faisoit jurer que pendant tout le cours de son règne, les pluies tomberoient à propos, les Rivières ne causeroient point de ravages par leurs débordemens, les Campagnes ne seroient point affligées par la stérilité, ni les Hommes par les malignes influences de l'air & du Soleil (r). Un Historien (s) prétend que l'intention des Mexiquains, dans un serment si bisarre, n'étoit que de faire comprendre à leur Souverain, que les malheurs d'un Etat venant presque toujours du désordre de l'administration, il devoit règner avec tant de modération & de sagesse, qu'on ne pût jamais regarder les calamités publiques comme l'effet de son imprudence, ou comme une juste punition de ses déréglemens (t).

On

(q) Acosta, Liv. 6. Chap. 25.; Herrera, 3 Décade, Liv. 2. Chap. 15.

(r) Gomara, Liv. 2. Chap. 77.

(s) Solis, Liv. 3. Chap. 17.

(t) Gomara, qui paroît s'être attaché beaucoup à la recherche des cérémonies du Couronnement, en rapporte de fort singulières. „ On portoit, dit-il, le nouveau Prin„ce au grand Temple, tout nu, avec un „ profond silence. Il s'y prosternoit à terre, „ & baisoit le pavé, devant l'Idole de Vitzi„lipuztli. Le grand Prêtre, en habits Pon„tificaux, & suivi de plusieurs autres Prê„tres vêtus de longues robbes, lui venoit „ oindre tout le corps d'une teinture fort „ noire. Ensuite, faisant sur lui quelques „ bénédictions, il l'arrosoit d'une eau mêlée „ de feuilles de cedre, qui étoit gardée „ dans le Temple. Il lui mettoit, sur la tê„te, un manteau blanc, tout semé de figu„res de têtes de Morts, sur lequel il en met„toit un autre de couleur noire, & sur ce„lui-ci un autre encore, blanc céleste. Il „ lui mettoit au col certains lacets rouges, „ auxquels étoient attachées les marques Ro„yales, & sur les épaules, une petite co„quil-

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Ordre de Chevalerie Mexiquaine.

On ne connoissoit point de plus grand bonheur, au Mexique, que celui de plaire à l'Empereur, & sur tout d'obtenir son estime par la voie des armes. C'étoit l'unique chemin qui fût ouvert au Peuple pour s'élever au rang des Nobles, & aux Nobles mêmes pour arriver aux plus hautes dignités de l'Empire. Motezuma II, ayant compris de quelle importance il étoit, pour le soutien de sa grandeur, d'entretenir cette idée parmi ses Sujets, avoit inventé des prix d'honneur pour ceux qui se distinguoient à la Guerre. C'étoit une espèce de Chevalerie, ou d'Ordres militaires, qui étoit distinguée par un habillement particulier & par d'autres marques. Les Historiens nomment trois de ces Ordres, sous les titres de Chevaliers de l'Aigle, du Tigre, & du Lion, qui portoient la figure de ces Animaux, pendue au cou, & peinte sur leurs habits. Le même Prince avoit fondé un Ordre supérieur, pour les Princes & les Nobles, où il s'étoit enrollé lui-même, pour lui donner plus de considération. Les Chevaliers avoient une partie de leurs cheveux liée d'un ruban rouge & de gros cordons de même couleur, qui sortant d'entre les plumes dont leur tête étoit ornée, pendoient plus ou moins sur leurs épaules, suivant le mérite de leurs exploits, qu'on distinguoit par le nombre des cordons. On augmentoit ce nombre, avec beaucoup d'appareil, à mesure que le Chevalier se distinguoit par de nouvelles vertus; réserve fort adroite, qui mettoit des dégrés dans l'honneur même, & qui ne laissoit jamais refroidir l'émulation.

Cérémonies de la réception.

Gomara, qui ne pouvoit tenir le détail du Couronnement que du témoignage d'autrui, assure qu'il fut témoin des cérémonies avec lesquelles on créoit les Chevaliers du grand Ordre. On les nommoit, dit-il, *Tecuitles*; & cette dignité, qui étoit la première, après l'Empereur, n'étoit accordée qu'aux Fils des principaux Seigneurs de l'Empire. Trois ans avant l'initiation, celui qui étoit destiné à la Chevalerie invitoit à la Fête, ses Parens, ses Amis, les Seigneurs de sa Province, & tous les anciens Tecuitles. Il paroît que cet intervalle étoit établi, pour donner le tems au Public de faire des recherches sur la condite du Novice, & pour former des objections contre son courage & ses mœurs. On n'observoit pas moins, sur-tout entre les Parens & les Amis, s'il n'arrivoit rien dans un si long espace, qui dût passer pour un mauvais augure. Le jour de l'Assemblée, tous ceux qui la composoient, parés de leurs plus riches ornemens, conduisoient le Novi-

„ quille pleine de poudre, qui devoit le préserver de sortilege, de peste, & de tout autre mal. Enfin, il lui attachoit, au bras gauche, un sachet plein d'encens, & lui mettoit dans la main droite un encensoir, rempli de charbons ardens. L'Empereur se levoit alors, encensoit l'Idole, & s'asseyoit pour entendre le discours qui lui étoit adressé par un Seigneur, &c. Il étoit conduit ensuite dans une grande salle du Temple, & chacun s'étant retiré, il se plaçoit sur un lit, pour ne pas sortir de quatre jours, qu'il employoit en oraisons, en pénitences & en sacrifices. Il ne mangeoit qu'une fois le jour. Il se baignoit la nuit en grande eau, & s'y tiroit du sang des oreilles. Les offrandes de pain, de fleurs & de fruits, qu'il faisoit aux Idoles, devoient être teintes du sang de sa langue, de son nez, de ses mains, & d'autres parties. Après les quatre jours, on le venoit prendre pour le conduire à son Palais avec des réjouissances fort éclatantes. Ces cérémonies, que Gomara nomme son Sacre, le rendoient si respectable, qu'on n'osoit plus le regarder au visage". *Ubi suprà*.

vice à l'Autel. Il se mettoit à genoux, avec une égale affectation de grandeur d'ame & de piété. Un Prêtre, qui se présentoit aussi-tôt, lui perçoit le nez, d'un os pointu de Tigre, ou d'un ongle d'Aigle, & mettoit de petites pièces d'ambre noir dans les trous. Après cette douloureuse operation, qu'il devoit souffrir sans aucune marque d'impatience, le Prêtre lui adressoit un discours aussi ennuyeux par sa longueur, que piquant par les injures dont il étoit rempli; & passant des paroles aux actions, il lui faisoit diverses sortes d'outrages, qui aboutissoient à le dépouiller de tous ses habits. Il se retiroit nu dans une Salle du Temple, où il s'asseyoit à terre, pour y passer le reste du jour en prières. Pendant ce tems-là, toute l'Assemblée faisoit un grand festin, auquel il n'avoit aucune part, & quoique la joie fût poussée fort loin en sa présence, c'étoit sans lui adresser un seul mot. A l'entrée de la nuit, tout le monde se retiroit, sans le regarder & sans lui dire adieu. Alors les Prêtres apportoient un manteau fort grossier, pour le vêtir; de la paille, sur laquelle il devoit coucher, & une pièce de bois fort dur, pour lui servir de chevet. Ils lui donnoient de la teinture, pour se frotter le corps; des poinçons pour se percer les oreilles, les bras & les jambes; un encensoir & de la poix grossière pour encenser les Idoles. Ils ne lui laissoient pour compagnie que trois vieux Soldats, des plus endurcis aux fatigues de la guerre, qui étoient chargés, non-seulement de l'instruire, mais de troubler continuellement son sommeil, parce qu'il ne devoit dormir que quelques heures, & assis, pendant l'espace de quatre jours. S'il paroissoit un peu s'assoupir, ils le piquoient avec des poinçons pour le réveiller. A minuit, il devoit encenser les Idoles, & leur offrir quelques goutes de son sang. Il faisoit, une fois pendant la nuit, le tour de l'enclos du Temple; & creusant la terre en quatre endroits, il y enterroit des cannes & des cartes teintes du sang de ses oreilles, de ses piés, de ses mains & de sa langue. Ensuite il prenoit son repas, qui consistoit en quatre épis de maïz & un verre d'eau. Ceux, qui vouloient se distinguer par leur force & leur courage, ne prenoient rien pendant quatre jours. A la fin de ce pénible terme, le Chevalier demandoit congé aux Prêtres, pour aller continuer son Noviciat dans les autres Temples. Ses exercices y étoient moins rigoureux, mais ils duroient pendant tout le reste de l'année; & dans une si longue pénitence il ne pouvoit aller à sa Maison, ni s'approcher de sa Femme. Vers la fin de l'an, il commençoit à chercher un jour heureux, pour sortir avec des augures aussi favorables qu'il étoit entré; & lorsqu'il croyoit avoir fait un bon choix, il en faisoit avertir ses Amis, qui venoient le prendre à la pointe du jour. On le lavoit, on le nétoyoit soigneusement. On le remenoit, au milieu des instrumens & des cris de joie, au premier Temple, qui étoit celui de l'Idole *Camatlé*. Là, ses Amis le dépouilloient de l'habit grossier qu'il avoit porté si long-tems, & lui en faisoient prendre un très riche. Ils lui lioient les cheveux d'un ruban rouge, & le couronnoient des plus belles plumes. On lui mettoit un arc dans la main gauche, & des flèches dans la droite. Le grand Prêtre lui faisoit une longue harangue, qui ne contenoit que des éloges de son courage, & des exhortations à la vertu. Il lui recommandoit particuliérement la défense de sa Patrie & de sa Religion; & lui rappel-

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

pellant qu'il avoit eu le nez percé d'un os de Tigre & d'une griffe d'Aigle, le nez, c'est-à-dire la plus haute partie de l'Homme, & celle qui se présente la première, il l'avertissoit qu'aussi long-tems qu'il porteroit les cicatrices de ces glorieuses blessures, il devoit faire éclater dans toutes ses actions la noblesse de l'Aigle & l'intrépidité du Tigre. Enfin, le grand Prêtre lui donnoit un nouveau nom, & le congedioit en le bénissant.

GOMARA passe, de ce récit, à celui de la Fête qui suivoit l'initiation du nouveau Tecuitle. Après avoir décrit les viandes, les présens, les réjouissances & toutes les solemnités de ce grand jour, il craint que sa relation ne paroisse incroyable; mais il n'en assure pas moins qu'elle est certaine, & qu'il ne la donne que sur le témoignage de ses propres yeux. Il ajoute que les Tecuitles se mettoient, dans les trous que le Prêtre leur avoit fait au nez, des grains d'or, de petites perles, des turquoises, des émeraudes, & d'autres pierreries; qu'avec cette principale marque de leur Ordre, ils se lioient les cheveux au sommet de la tête, lorsqu'ils alloient à la guerre; qu'ils jouissoient d'ailleurs du droit de preséance dans toutes les Assemblées de guerre & de paix, & du privilège de pouvoir faire porter un siége à leur suite, pour s'asseoir lorsqu'ils le desireroient (v).

(v) Gomara, *ubi suprà*, Liv. 2. Ch. 78. Acosta parle d'un Monument de Chapultepeque, où l'on voyoit encore Motezuma & son Fils en habits de Chevaliers. Il compte, entre les distinctions du premier Ordre, le droit d'avoir tout le corps armé en tems de Guerre; au lieu que les Chevaliers des autres Ordres n'étoient armés, dit-il, que jusqu'à la ceinture. Les Chevaliers de tous les Ordres pouvoient porter de l'or & de l'argent, se vêtir de riche coton, se servir de vases peints & dorés, & porter des souliers; mais il n'étoit pas permis au Peuple d'avoir les piés chaussés, ni d'employer d'autres vases que de terre, ni de se couvrir d'autre étoffe que de Neguen, qui étoit un drap fort grossier. Chaque Ordre de Chevalerie avoit son logement au Palais, distingué par sa marque: le premier se nommoit le quartier des Princes; le second celui des Aigles; le troisième celui des Lions & des Tigres, & le quatrième des Gris, qui étoit le dernier Ordre, distingué par la forme de leurs cheveux, qu'ils portoient coupés en rond par dessus l'oreille. Les autres Officiers occupoient des logemens inférieurs; & personne ne pouvoit changer le sien, sous peine de mort. *Acosta*, *ubi suprà*, Liv. 6. Ch. 26. C'est cet étallage de grandeur qui fait dire au même Ecrivain, que les Peruviens étoient le plus riche Peuple de l'Amerique en or & en argent, mais que les Mexiquains l'emportoient par la magnificence de leur Cour, & par la beauté de leurs Palais.

Religion, Divinités, Temples, Prêtres, Sacrifices, & Fêtes des Mexiquains.

Principes de la Religion du Mexique.

SOLIS prétend que malgré la multitude des Dieux du Mexique, que les premières Relations font monter jusqu'à deux mille, on ne laissoit pas de reconnoître, dans toutes les parties de l'Empire, une Divinité supérieure, à laquelle on attribuoit la création du Ciel & de la Terre; mais que cette première cause de tout ce qui existe étoit pour les Mexiquains un Dieu sans nom, parce qu'ils n'avoient point, dans leur langue, de terme pour l'exprimer (a). Ils faisoient seulement comprendre qu'ils la connois-

(a) *Ubi suprà*, Liv. 3. Chap. 17. Herrera dit qu'ils confessoient un Dieu suprême, & que c'étoit le principal point de leur croyance; qu'ils contemploient le Ciel, & qu'ils

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

noissoient, en regardant le Ciel avec vénération. Cette idée, ajoute le même Historien, servit peu à les désabuser de l'idolâtrie. Il fut impossible de leur persuader tout d'un coup que le même Pouvoir qui avoit créé le Monde, fût capable de le gouverner sans secours. Ils le croyoient oisif dans le Ciel. Ce qui paroît de plus clair dans leurs opinions, sur l'origine des Divinités qu'ils adoroient, c'est que les Hommes commencèrent à les connoître à mesure qu'ils devinrent miserables, & que leurs besoins se multiplièrent. Ils les regardoient comme des Génies bienfaisans, dont ils ignoroient la nature, & qui se produisoient lorsque les Mortels avoient besoin de leur assistance. Ainsi c'étoient les nécessités de la race humaine qui donnoient l'être, suivant des notions si confuses, aux différens objets de leur culte.

Ils ne laissoient pas de reconnoître l'immortalité des Ames, & de les croire destinées à des punitions ou à des récompenses. Toute leur Religion, dit Gomara (*b*), étoit fondée sur ce principe; mais ils expliquoient mal leurs motifs d'espérance & de crainte, c'est-à-dire, en quoi consistoit le mérite ou l'offense qui devoit décider de leur sort. Cependant ils distinguoient quantité de lieux où l'Ame pouvoit passer en sortant du corps. Ils en mettoient un, près du Soleil, qu'ils nommoient la Maison du Soleil même, & qui étoit le partage des gens de bien, de ceux qui étoient morts au combat, & de ceux qui avoient été sacrifiés par leurs Ennemis. Les Méchans étoient relegués dans des lieux souterrains. Les Enfans, & ceux qui naissoient sans vie, avoient leur demeure marquée. Ceux qui mouroient de vieillesse ou de maladie en avoient une autre. Ceux qui mouroient subitement, ceux qui s'étoient noyés, ceux qui étoient punis de mort pour le vol ou l'adultère, ceux qui avoient tué leur Père, leur Femme ou leurs Enfans, leur Seigneur, ou un Prêtre, enfin, tous avoient leur destination dans des lieux séparés, qui convenoient à leur âge, à la conduite de leur vie & au genre de leur mort.

Principales Idoles.

La principale Idole des Mexiquains, qu'ils traitoient, suivant Acosta (*c*), de Tout-puissant Seigneur du Monde, étoit adorée sous le nom de *Vitzilipuztli*. C'étoit une Statue de bois, taillée en forme humaine, assise sur une boule couleur d'azur, posée sur un Brancard, de chaque coin duquel sortoit un Serpent de bois. Elle avoit le front azuré, & par-dessus le nez une bande de la même couleur, qui s'étendoit d'une oreille à l'autre. Sa tête étoit couronnée de grandes plumes, dont les pointes étoient fort bien dorées. Elle portoit dans la main gauche une rondache blanche, avec cinq figures de pommes de Pin disposées en croix, & au sommet une sorte de cimier d'or accompagné de quatre fléches, que les Mexiquains croyoient envoyées du Ciel. Dans la main droite, elle avoit un Serpent azuré. Vit-

qu'ils lui donnoient les noms de Créateur, & d'Admirable; mais qu'outre leurs Idoles, ils adoroient le Soleil, la Lune, l'Etoile du jour, la Mer & la Terre, & que c'étoit par cette raison qu'ils appellèrent Cortez Fils du Soleil; que d'ailleurs, ils se faisoient souvent de nouveaux objets de culte & des Images de diverses figures, sur-tout à Mexico, à Tezcuco, à Tlascala & à Cholula, où la superstition étoit plus ardente que dans les Provinces éloignées, *ubi suprà* Chap. 15.

(*b*) *Ubi suprà*, Liv. 2. Chap. 79.

(*c*) *Ubi suprà*, Liv. 5. Chap. 4.

Descriptiõ de la Nouvelle Espagne.

Vitzilipuztli (*d*) étoit le Dieu de la Guerre. *Tescatilputza*, qui paroît avoir tenu le second rang, étoit le Dieu de la Pénitence; c'est-à-dire que les Mexiquains s'adressoient à lui pour obtenir le pardon de leurs fautes. Cette Idole étoit de pierre noire, aussi luisante qu'un marbre poli, vêtue & parée de rubans. Elle avoit, à la lévre d'enbas, des anneaux d'or & d'argent, avec un petit tuyau de crystal, d'où sortoit une plume verte, qu'on changeoit quelquefois pour une bleue. La tresse de ses cheveux, qui lui servoit de bande, étoit d'or bruni; & du bout de cette tresse pendoit une oreille d'or, un peu souillée d'une espèce de fumée, qui représentoit les prières des Pécheurs & des Affligés. Entre cette oreille & l'autre, on voyoit sortir des aigrettes; & la Statue avoit au cou un lingot d'or, qui descendoit assez pour lui couvrir tout le sein. Ses bras étoient ornés de chaînes d'or. Une pierre verte, fort précieuse, lui tenoit lieu de nombril. Elle portoit, dans la main gauche, un chasse-mouche de plumes, vertes, bleues & jaunes, qui sortoient d'une plaque d'or si bien brunie, qu'elle faisoit l'effet d'un miroir; ce qui signifioit que d'un seul coup d'œil, l'Idole voyoit tout ce qui se faisoit dans l'Univers. Elle tenoit dans la main droite quatre dards, qui marquoient le châtiment dont les Pécheurs étoient menacés. Tescatilputza étoit le Dieu le plus redouté des Mexiquains, parce qu'ils appréhendoient qu'il ne revelât leurs crimes; & sa Fête, qu'on célébroit de quatre en quatre ans, étoit une espèce de Jubilé, qui apportoit un pardon général. Il passoit aussi pour le Dieu de la stérilité & du deuil. Dans les Temples où il étoit honoré à ce titre, il étoit assis dans un fauteuil avec beaucoup de Majesté, entouré d'un rideau rouge, sur lequel étoient peints des cadavres & des os de Morts. On le représentoit aussi tenant de la main gauche un Bouclier, avec cinq pommes de Pin, & de la droite un dard prêt à frapper. Quatre autres dards sortoient du Bouclier. Sous toutes ces formes, il avoit l'air menaçant, le corps noir, & la tête couronnnée de plumes de Caille.

Les Cholulans, Peuple assez voisins de Mexico, adoroient une Idole, dont la réputation attiroit des Pelerins de toutes les Provinces de l'Empire. C'étoit la Divinité des Marchands, qui se nommoit *Quatzalcoatl*. Elle étoit dans un Temple fort élevé, au milieu d'un tas d'or & d'argent, de plumes rares & de marchandises d'un grand prix. Sa taille étoit celle d'un Homme, mais avec une tête d'Oiseau, qui avoit le bec rouge; & sur ce bec, une crête & des verrues, avec plusieurs rangées de dents & la langue en dehors. Sa tête étoit couverte d'une espèce de mître, qui se terminoit en pointe, & sa main étoit armée d'une faulx. On lui tenoit les jambes ornées de diverses sortes de bijoux d'or & d'argent, pour exprimer les faveurs qu'elle avoit le pouvoir d'accorder. Son nom signifioit, *Serpent de plume riche* (*e*). Le Mexique avoit aussi des Déesses, dont la principale se nommoit *Tazi*, c'est-à-dire, l'*Ayeule commune*. *Matlalcuia* étoit

(*d*) Diaz de Castro dit que les premiers Espagnols l'avoient nommée *Huichilobos*, & n'en apporte pas d'autre raison que la difficulté d'écrire & de prononcer le nom Mexiquain. Il signifioit, suivant Acosta, *Maison reluisante de plumes*; & suivant Herrera, *Fenêtres de plumes reluisantes*.

(*e*) Acosta & Herrera, *ubi suprà*.

étoit Déesse de l'eau, comme *Ometochtli* étoit le Dieu du vin. Elle étoit revêtue d'une chemise de couleur bleu céleste. On trouva, du côté d'Acapulco, des Idoles qui portoient des bonnets de la forme des nôtres. Il paroît d'ailleurs que le Peuple adoroit tout ce qu'il croyoit utile ou nuisible aux Hommes (*f*).

Temples & Chapelles.

Il est difficile de donner une juste idée des Temples Mexiquains. Tous les Historiens conviennent que leur forme étoit d'une singularité, dont l'Idolâtrie n'a jamais rien eu d'approchant. Mexico en contenoit un grand nombre, dispersés dans les différens quartiers, auxquels Herrera ne fait pas difficulté de donner le nom de Paroisses. Ils avoient tous leurs Tours, où l'on montoit par des dégrés. On y voyoit, non-seulement quantité d'Autels, qui offroient les Images & les Statues des Dieux, mais plusieurs rangs de Chapelles, qui servoient de sépultures pour les Seigneurs; comme les cours & les espaces voisins du Temple étoient le Cimetiere du Peuple. Tous ces Edifices étoient bâtis dans le même goût, excepté que les uns étoient plus spacieux, plus hauts & plus ornés que les autres. On trouve, dans les premiers Historiens, une description du grand Temple, qui étoit consacré à Vitzilipuztli, & qui portoit, par excellence, le nom de *Teutcalli*, c'est-à-dire, *Maison de Dieu*. Donnons celle d'Herrera, mais sans en garantir la justesse (*g*).

Description du grand Temple de Mexico.

Sa forme générale étoit quarrée; & d'angle en angle, il avoit en longueur la portée d'une balle de mousquet. L'enceinte étoit de pierre, d'environ six piés de hauteur. Quatre grandes portes, qui servoient d'entrée, répondoient aux trois Chaussées du Lac, & du côté de la terre, à la plus large rue de la Ville. Au milieu de cet espace quarré, qui étoit découvert & fort uni, s'élevoit une plate-forme, sur laquelle étoit un bâtiment de pierre, quarré comme la cour, & long de quinze toises d'angle en angle, avec plusieurs saillies, qui soutenoient autant de pyramides, de la forme qu'on donne à celles d'Egypte. L'Edifice diminuoit en largeur, comme les pyramides, à mesure qu'il s'élevoit: mais, au lieu de se terminer en pointe, le sommet étoit plat & uni, & formoit un espace quarré de six ou sept toises. La face de l'Occident étoit sans saillie; mais elle avoit des dégrés, pour monter à découvert jusqu'au sommet. Ces dégrés étoient d'environ huit pouces, & l'on en comptoit cent treize ou cent quatorze; quelques-uns disent, cent trente. Ils étoient de très belle pierre, & faits avec tant d'art, qu'ils paroissoient également beaux, de près & dans l'éloignement. C'étoit

(*f*) Ils adoroient, dit Gomara, le Soleil, le Feu, l'Eau & la Terre pour le bien qu'ils en recevoient; le Tonnerre, les Eclairs & tous les Météores, parce qu'ils les redoutoient; quelques Animaux, à cause de leur douceur, & d'autres à cause de leur fierté. Je ne sais dans quelle vue ils avoient des Idoles qui représentoient des Papillons. Ils adoroient des Sauterelles, & des Grillons, afin que leurs moissons n'en fussent pas mangées; les Puces & les Mouches, pour n'en être pas piqués pendant la nuit; les Grenouilles, afin qu'elles leur donnassent du poisson, dont ils les reconnoissoient pour les Déesses, parce que c'est le seul poisson qui ait une sorte de voix, *ubi suprà*, Liv. 2. Chap. 90.

(*g*) Celle d'Acosta est peu différente; mais il paroît qu'elle réunit deux Temples, & Solis, qui l'adopte, n'a pas fait cette observation.

Nota. Voyez le *Grand Temple de Mexico*, au Tome XVI. R. d. E.

C'étoit un spectacle magnifique, que d'y voir monter & descendre les Prêtres, vêtus des habits qui répondoient à leurs fonctions. L'espace, qui formoit le sommet du Temple, contenoit deux grands Autels, séparés l'un de l'autre, & si proches du mur d'appui, qu'il ne restoit de place entre deux que pour le passage d'un Homme. L'un des deux Autels étoit à droite, & l'autre à gauche. Leur hauteur n'étoit que de cinq palmes: mais chacun étoit adossé contre son mur de pierre, qui se courbant en ceintre formoit une Chapelle; & sur les deux Chapelles, comme sur une base commune, on avoit construit trois planchers de charpente, l'un sur l'autre à distance égale, revêtus & lambrissés avec tant d'art, qu'on auroit pu les prendre pour un ouvrage de maçonnerie. Ce surcroît d'édifice, qui s'élevoit par-dessus la pyramide, lui donnoit l'apparence d'une très haute Tour. Aussi la voyoit-on de fort loin; comme on découvroit de ce lieu toute la Ville & le Lac, avec les Villes & les Bourgades voisines, qui composoient une des plus belles perspectives du monde. Motezuma y conduisit Cortez & ses Officiers, peu de jours après leur arrivée. Cette vue les frappa d'admiration. Cortez en loua Dieu, suivant les termes de l'Historien. Il demanda aux Espagnols qui l'accompagnoient, s'ils ne se croyoient pas dédommagés de tous leurs travaux par un si beau spectacle? & cette idée lui échauffant l'imagination, il se promit, du même lieu, la Conquête de l'Empire, comme du centre d'une vaste contrée, dont son courage lui faisoit embrasser toute l'étendue (*b*).

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

PENDANT les Prières & les Sacrifices, c'étoient les Prêtres seuls qui occupoient le sommet du Temple. Tous les Assistans se tenoient au bas des dégrés, les Hommes d'un côté & les Femmes de l'autre, le visage tourné au Levant. Chacun des deux Autels avoit sa Statue. La principale étoit celle de Vitzilipuztli; mais on lui associoit *Tlaloch*, autre Divinité qui partageoit les mêmes honneurs (*i*). Outre la Tour que les deux Chapelles formoient sur la grande pyramide, on en comptoit plus de quarante autres, de

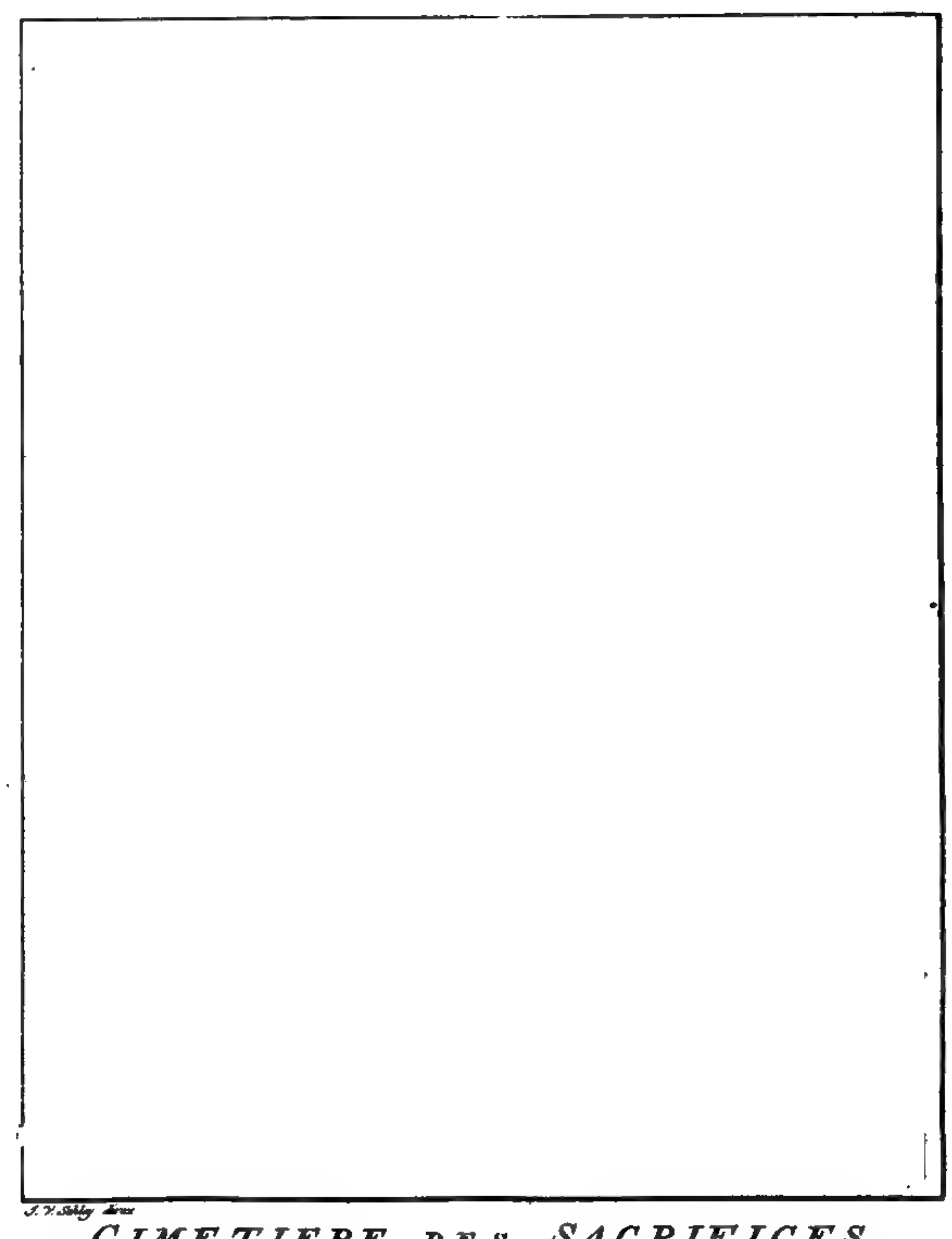
(*b*) Herrera, Décade 3. Chap. 17.

(*i*) Suivant Acosta & Solis le plancher étoit fort proprement couvert de carreaux de jaspe de diverses couleurs. Les piliers d'une sorte de balustrade, qui régnoit autour de cet espace, étoient tournés en coquille de Limaçon, & revêtus sur les deux faces, de pierres noires semblables au jais, appliquées avec art, & jointes avec un bitume rouge & blanc. Aux deux bouts de la balustrade, c'est-à-dire dans l'endroit où les dégrés finissoient, deux Statues de Marbre soutenoient, dans une attitude qui exprimoit fort bien la pésanteur du poids, deux grands candelabres d'une forme extraordinaire. Plus avant, une pierre verte, haute de cinq palmes, taillée en dos-d'âne, & placée entre les deux Autels, étoit le lieu où l'on plaçoit sur le dos les Victimes humaines, pour leur fendre l'estomac & leur arracher le cœur. Le trésor des deux Chapelles étoit d'un prix inestimable. Les murs mêmes, comme les Autels, étoient couverts de pierres précieuses & de joyaux d'or & d'argent sur des plumes de toutes sortes de couleurs. *Acosta*, Liv. 5. Ch. 13; & *Solis*, Liv. 3. Ch 13. A la description qu'on a faite de la grande Idole, telle qu'elle étoit dans tous ses Temples, Herrera joint, dans celui de Teutcalli, une grosse chaîne d'or, qui la ceignoit au milieu du corps, & un gros collier d'or, qui s'étendoit jusques sur les épaules, orné de dix cœurs d'Hommes du même métal. Les deux Statues avoient, pour yeux, des pierres fort luisantes, qui causoient beaucoup d'effroi, sur-tout pendant la nuit; & sur la nuque du cou, un visage de Mort, aussi épouvantable que tout le reste. *Ubi suprà*, Ch. 18.

de différentes grandeurs, sur les pyramides des saillies, & dans plusieurs autres petits Temples qui étoient autour du grand. Quoiqu'ils fussent de même structure, ils n'étoient pas tournés vers l'Orient, mais vers d'autres endroits du Ciel; pour honorer Vitzlipuztli par cette distinction. Ceux qui étoient consacrés à Quatzalcoatl étoient ronds dans leur forme, & leur porte ressembloit à la gueule ouverte d'un Serpent. A chacune des quatre portes du grand Temple, on trouvoit une vaste salle, & des chambres hautes & basses, qui servoient de Magasins d'armes: car les Temples étoient tout à la fois des lieux de Prières & des Forteresses, où l'on portoit pendant la Guerre toutes sortes de munitions pour la défense de la Ville. Quantité d'autres Edifices aboutissoient de toutes parts aux murs d'enclos, & servoient de logement aux Ministres des Idoles. On y voyoit de grandes cours, des jardins, des étangs, & toutes les commodités nécessaires à plus de cinq mille personnes, qu'on y entretenoit pour le service de la Religion. Ils jouïssoient du revenu de plusieurs Villages, qui les mettoit dans une abondance, réservée dans toutes les Nations pour les Chefs du Clergé.

Idole cherie.

QUOIQUE Vitzilipuztli fût le principal Dieu des Mexiquains, on conservoit, dans un des étages qui étoient au-dessus des deux Autels du grand Temple, une Idole plus chère encore à la Nation, mais dont le culte étoit moins régulier, & n'avoit que des jours solemnels, où la dévotion du Peuple éclatoit avec beaucoup d'ardeur. Elle étoit composée de toutes les semences des choses qui servent à la nourriture des Hommes, moulues & paîtries ensemble avec du sang des jeunes Enfans, des Veuves & des Vierges sacrifiées. Les Prêtres la faisoient sécher soigneusement; & toute grande qu'elle étoit, elle pesoit peu. Le jour de sa consécration, non-seulement tous les Habitans de Mexico, mais ceux de toutes les Villes voisines assistoient à cette Fête, avec des réjouïssances extraordinaires. Les plus dévôts approchoient de l'Idole, la touchoient avec la main, appliquoient à ses principales parties divers bijoux, qu'ils croyoient sanctifiés par sa vertu, & les regardoient comme un préservatif contre toutes sortes de maux. Après cette cérémonie, l'Idole étoit renfermée dans un Sanctuaire, dont l'entrée étoit interdite aux Séculiers, & même au commun des Prêtres. On bénissoit en même tems, avec de grandes cérémonies, un vase plein d'eau, qu'on gardoit dans le même lieu. Cette eau sacrée n'avoit que deux usages, l'un pour le couronnement de l'Empereur, & l'autre pour l'élection du Général des Armées. On les arrosoit par aspersion, & l'on en faisoit boire au Général. L'Idole étant d'une matière que le tems ne manquoit point d'alterer, on la renouvelloit quelquefois avec les mêmes formalités. Alors la vieille étoit mise en pièces, qu'on distribuoit comme de précieuses reliques entre les premiers Seigneurs de l'Empire, sur-tout aux Officiers militaires. On faisoit aussi dans le grand Temple, à certains jours de l'année, une Idole dont la matière pouvoit se manger, & que les Prêtres dépeçoient, pour en donner les fragmens à ceux qui venoient les recevoir. C'étoit une espèce de communion, à laquelle on se préparoit par des prières & des purifications éta-



J. V. Schley direx

CIMETIERE DES SACRIFICES.

BEGRAAFPLAATS DER SLAGT-OFFERS.

Description de la Nouvelle Espagne.

établies. L'Empereur même assistoit à cette cérémonie, avec une partie de sa Cour (*k*).

Solis ne met pas moins de deux mille Temples (*l*) dans la Capitale du Mexique, sans y comprendre le grand, & huit autres qui étoient, dit-il, aussi riches, & bâtis à-peu-près sur le même modèle. Mais il y a beaucoup d'apparence qu'il a pris le nombre des Divinités pour celui des Temples, ou qu'il a cru que les Mexiquains comptant environ deux mille Dieux, ils devoient leur avoir élevé le même nombre d'Edifices. Acosta, qu'il fait profession de suivre, n'en nomme (*m*) que huit avec le grand. Herrera n'en compte pas plus (*n*); & Gomara dit encore plus simplement qu'il y avoit plusieurs autres Temples dans Mexico (*o*). On a fait observer aussi que dans la Description du Teutcalli, Solis avoit confondu les propriétés de quelques autres Etablissemens Politiques ou Religieux. Tel est celui qu'Herrera nomme le *Cimetière des Sacrifices*, & dont les premières Relations Espagnoles ont donné la représentation.

Cimetière des Sacrifices.

Quoiqu'une partie des Victimes humaines fût sacrifiée dans le grand Temple (*p*), & que les Mexiquains eussent l'horrible usage d'en manger la chair, ils réservoient les têtes, soit comme un trophée qui faisoit honneur à leurs Victoires, soit, au jugement d'Herrera, pour se familiariser avec l'idée de la mort. Le lieu, qui contenoit cet affreux dépôt, étoit devant la principale porte du Temple, à la distance d'un jet de pierre. C'étoit une espèce de Théâtre, de forme longue, bâti de pierre, à chaux & à ciment. Les dégrés, par lesquels on y montoit, étoient aussi de pierres, mais entremêlées de têtes d'Hommes, dont les dents s'offroient en dehors. Aux côtés du Théâtre, il y avoit quelques Tours, qui n'étoient fabriquées que de têtes & de chaux. Les murailles étoient revêtues, d'ailleurs, de cordons de têtes, en plusieurs compartimens; & de quelque côté qu'on y jettât les yeux, on ne voyoit que des images de mort. Sur le Théâtre même, plus de soixante poutres, éloignées de quatre ou cinq palmes les unes des autres, & liées entr'elles par de petites solives qui les traversoient, offroient une infinité d'autres têtes, enfilées successivement par les temples. Le nombre en étoit si grand, que les Espagnols en comptèrent plus de cent trente mille, sans y comprendre celles dont les Tours étoient composées. La Ville entretenoit plusieurs personnes, qui n'avoient point d'autre fonction que de replacer les têtes qui tomboient, d'en remettre de nouvelles, & de conserver l'ordre établi dans cet abominable lieu.

Après

(*k*) Herrera, *Ibid.* On se baignoit, la nuit précédente; on se lavoit plusieurs fois la tête & les mains; on s'ajustoit les cheveux, & l'on ne donnoit presque point jusqu'à l'heure de la Fête, *Ibid.*

(*l*) Tome I. Liv. 3. Ch. 13 page 516.

(*m*) Liv. 5. page.

(*n*) Décade, 3. Liv. 2 page 175.

(*o*) Liv 2. Ch. 4.

(*p*) On ne peut s'imaginer qu'elles y fussent sacrifiées toutes, quand on considère quel en étoit quelquefois le nombre. Aussi Herrera, dit-il ici, que ces sacrifices se faisoient dans le Cimetière même. Cependant il dit, dans un autre lieu, qu'on sentoit à l'entrée du Temple une puanteur insupportable, qui venoit du massacre des Victimes; qu'on frottoit de sang tous les murs des Cabinets ou des Chapelles, & qu'il s'y étoit formé une croute noire, épaisse de deux doigts par le haut, & de six pouces par le bas, &c. *ubi suprà*, Chap. 17.

Sacrifices humains.

APRÈS avoir parlé tant de fois des Sacrifices du Mexique & des Victimes humaines, on doit au Lecteur une peinture de ces abominables Fêtes. Tous les Historiens conviennent qu'il ne s'en trouve point d'exemple aussi révoltant pour l'humanité, dans les plus barbares Nations de l'Afrique & des deux Indes. C'étoit dans la vue d'immoler paisiblement des Hommes à leurs Dieux, que les Mexiquains épargnoient le sang de leurs Ennemis pendant la Guerre, & qu'ils s'efforçoient de faire un grand nombre de Prisonniers vivans. Motezuma ne fit pas difficulté d'avouer, à Cortez, que malgré le pouvoir qu'il avoit continuellement de conquerir la Province de Tlascala, il se refusoit cette gloire, pour ne pas manquer d'Ennemis, c'est-à-dire, pour assurer des Victimes à ses Temples; & l'on a vu que le premier devoir des Empereurs, après leur élection, étoit d'enlever des Captifs & de les présenter au couteau des Prêtres.

Cérémonies qui les accompagnoient.

HERRERA donne les cérémonies du Sacrifice. On faisoit une longue file des Victimes, environnée d'une multitude de Gardes. Un Prêtre descendoit du Temple, vêtu d'une robbe blanche, bordée par le bas de gros floccons de fil, & portant dans ses bras une Idole composée de farine de maïz & de miel. Elle avoit les yeux verds & les dents jaunes (*q*). Le Prêtre descendoit les dégrés du Temple avec beaucoup de précipitation. Il montoit sur une grande pierre, qui étoit comme attachée à une plate-forme fort haute, au milieu de la cour, & qui se nommoit *Quahtixicali* (*r*). Il passoit sur la pierre par un petit escalier, tenant toûjours l'Idole entre ses bras; & se tournant vers les Captifs, il la montroit à chacun, l'un après l'autre, en leur disant; c'est ici votre Dieu. Ensuite, descendant de la pierre par un second escalier opposé à l'autre, il se mettoit à leur tête, pour se rendre par une marche solemnelle au lieu de l'exécution, où ils étoient attendus par les Ministres du Sacrifice. Le grand Temple en avoit six, qui étoient revêtus de cette dignité; quatre pour tenir les piés & les mains de la Victime, le cinquième pour la gorge, & le sixième pour ouvrir le corps. Ces Offices étoient héréditaires, & passoient aux Fils aînés de ceux qui les possedoient. Celui qui ouvroit le sein des Victimes tenoit le premier rang, & portoit le titre suprême de *Topilzin*. Sa robbe étoit une sorte de tunique, rouge & bordée de floccons. Il avoit, sur la tête, une couronne de plumes vertes & jaunes, des anneaux d'or aux oreilles, enrichis de pierres vertes, & sur la lévre inferieure, un petit tuyau de pierre, de couleur bleu-céleste. Son visage étoit peint d'un noir fort épais. Les cinq autres avoient la tête couverte d'une chevelure artificielle, fort crépue, & renversée par des bandes de cuir qui leur ceignoient le milieu du front. Ces bandes soutenoient de petits boucliers de papier, peints de différentes couleurs, qui ne passoient pas les yeux. Leurs robbes étoient des tuniques blanches, entremêlées de noir. Le Topilzin avoit la main droite armée d'un couteau de caillou, fort large & fort aigu. Un autre Prêtre portoit un collier de bois, de la forme d'un Serpent replié en cercle.

AUSSI-

(*q*) Les yeux étoient des pierres vertes, très fines; & les dents, des grains de maïz.

(*r*) C'est-à-dire, en Mexiquain, *Pierre d'Aigle*.

Aussi-tôt que les Captifs étoient arrivés à l'amphithéâtre des Sacrifices, on les faisoit monter, l'un après l'autre, par un petit escalier, nus & les mains libres. On étendoit successivement chaque Victime sur une pierre. Le Prêtre de la gorge lui mettoit le collier; & les quatre autres la tenoient par les piés & les mains. Alors le Topilzin appuyoit le bras gauche sur son estomac; & lui ouvraut le sein, de la main droite, il en arrachoit le cœur, qu'il présentoit au Soleil, pour lui offrir la premiere vapeur qui s'en exhaloit: après quoi se tournant vers l'Idole, qu'il avoit quittée pendant l'operation, il lui en frottoit la face, avec quelques invocations mysterieuses. Les autres Prêtres jettoient le corps, du haut en bas de l'escalier, sans y toucher autrement qu'avec les piés; & les dégrés étoient si roides, qu'il étoit précipité dans un instant. Tous les Captifs destinés au Sacrifice recevoient le même traitement jusqu'au dernier. Ensuite, ceux qui les avoient pris, & qui les avoient livrés aux Prêtres, enlevoient les corps, pour les distribuer entre leurs Amis, qui les mangeoient solemnellement. Dans toutes les Provinces de l'Empire, ce cruel usage étoit exercé avec la même ardeur. On voyoit des Fêtes, où le nombre des Victimes étoit de cinq mille, rassemblées soigneusement pour un si grand jour. Il se faisoit des Sacrifices à Mexico, qui coutoient la vie à plus de vingt mille Captifs. Si l'on mettoit trop d'intervalle entre les Guerres, le Topilzin portoit les plaintes des Dieux à l'Empereur, & lui représentoit qu'ils mouroient de faim. Aussi-tôt on donnoit avis à tous les Caciques, que les Dieux demandoient à manger. Toute la Nation prenoit les armes; & sous quelque vain prétexte, les Peuples de chaque Province commençoient à faire des incursions sur leurs voisins. Cependant quelques Historiens prétendent que la plûpart des Mexiquains étoient las de cette barbarie, & que s'ils n'osoient témoigner leur dégoût, dans la crainte d'offenser les Prêtres, rien ne leur donna plus de disposition à recevoir les principes du Christianisme (s).

Autres Sacrifices.

Ecorchement d'Hommes.

Il y avoit d'autres Sacrifices, qui ne se faisoient qu'à certaines Fêtes, & qui se nommoient *Racaxipe Velitzli*, c'est-à-dire, *Ecorchement d'Hommes*. On prenoit plusieurs Captifs, que les Prêtres écorchoient réellement; & de leur peau ils revêtoient autant de Ministres subalternes, qui se distribuoient dans tous les quartiers de la Ville, en chantant & dansant à la porte

(s) Herrera, Décade 3. Chap. 16. Acosta, Liv. 5. Chap. 20. & 22. Sur ce propos, dit Acosta dans le vieux style de son Traducteur, „un Religieux grave en la Neuve Espagne, me contoit que quand il fut en ce „ Royaume, il avoit demandé à un vieil Indien, Homme de qualité, comment les „ Indiens avoient reçu la Loi de Jesus-Christ „ & laissé la leur, sans faire davantage de „ preuve, d'essai ni dispute sur icelle, car „ il sembloit qu'ils s'étoient changés sans y „ avoir été émeus par raison suffisante. L'Indien répondit, ne croi point, Père, que „ nous prenions si inconsidérément cette Loi „ comme tu dis, parce que je t'apprens que „ nous étions déja mécontens des choses que „ les Idoles nous commandoient, & que „ nous avions déja parlé de les laisser & „ prendre une autre Loi. Et comme nous „ trouvâmes que celle que vous prêchiez „ n'avoit point de cruautés, & qu'elle nous „ étoit convenable, juste & bonne, nous entendîmes & crûmes que c'étoit la vraie „ Loi, & ainsi la reçûmes fort volontairement". *Ibidem*. Le même Ecrivain observe qu'après tout les Mexiquains étoient moins cruels que les Peruviens, qui sacrifioient leurs propres Enfans. *Ibid.*

te des Maisons. Chacun devoit leur faire quelque liberalité; & ceux qui ne leur offroient rien étoient frappés au visage, d'un coin de la peau, qui leur laissoit quelques traces de sang. Cette cérémonie, qui ne finissoit que lorsque le cuir commençoit à se corrompre, donnoit le tems aux Prêtres d'amasser de grandes richesses. Dans quelques autres Fêtes, on faisoit un défi entre le Sacrificateur & la Victime. Le Captif étoit attaché, par un pié, à une grande roue de pierre. On l'armoit d'une épée & d'une rondache. Celui qui s'offroit pour le sacrifier paroissoit avec les mêmes armes; & le combat s'engageoit à la vue du Peuple. Si le Captif demeuroit vainqueur, non seulement il échappoit au sacrifice, mais il recevoit le titre & les honneurs que les Loix du Pays accordoient aux plus fameux Guerriers; & le Vaincu servoit de Victime. Enfin l'usage qu'on a décrit, en parlant des Mosquites, & que Lussan traite de singulier, s'observoit aussi chez les Mexiquains; c'est-à-dire, que dans les grands Temples on nourrissoit, pendant toute l'année, un Esclave qui représentoit la principale Idole, & dont le sort, après avoir joui des honneurs de l'adoration, étoit d'être sacrifié, à la fin de son règne (*t*).

Combat entre le Sacrificateur & la Victime.

Esclave reveré comme un Dieu.

Fêtes Religieuses.

L'ORDRE des Fêtes Religieuses n'étoit pas moins bisarre. La principale, qui se faisoit à l'honneur du Dieu Vitzilipuztli, étoit célébrée réguliérement au mois de Mai. Quelques jours auparavant, deux jeunes Filles, consacrées au service du Temple, paîtrissoient, avec du miel, de la farine de maïz, dont on faisoit une grande Idole. Tous les Seigneurs assistoient à la composition. Ensuite, on paroit l'Idole d'habits & d'ornemens magnifiques. On la plaçoit dans un fauteuil bleu, posé sur un brancard, avec des allonges qui le rendoient facile à porter. Le jour de la Fête, aux premiers rayons du Soleil, toutes les jeunes Filles paroissoient au Temple, vêtues de robbes blanches, couronnées de maïz rôti, avec des bracelets de grains de maïz enfilés, le reste des bras couvert jusqu'au poignet, de plumes rouges, & les joues peintes de vermillon. On les nommoit, pendant tout ce jour, Sœurs du Dieu dont elles animoient le culte. Elles portoient l'Idole, sur le brancard, jusqu'à la cour du Temple. De jeunes Hommes la recevoient de leurs mains, pour l'aller placer au pié des grands dégrés, où le Peuple venoit se prosterner devant elle, en se mettant sur la tête un peu de terre, que chacun devoit prendre sous ses piés. La Procession commençoit alors, vers la Montagne de Chapultepeque. On y faisoit un Sacrifice qui duroit peu. Avec la même précipitation, l'Assemblée se rendoit dans un autre lieu, nommé *Atlacuya*, célèbre par les traditions de leurs Ancêtres, & de-là dans une troisième station, qui se nommoit *Cuyoacan*. On revenoit à Mexico sans s'arrêter; & cette Procession, qui étoit de quatre lieues, devoit se faire en quatre heures; d'où lui venoit le nom d'*Ypaina*, qui signifie *Chemin précipité*. Les jeunes Hommes portoient le brancard au pié des grands dégrés, où ils l'avoient pris, & l'élevoient au sommet du Temple avec un grand appareil de poulies & de cor-

Nota. La Figure de *Vitzilipuztli* ayant paru fort mauvaise dans l'Edition de Paris, nous y en avons substitué une autre, tirée des *Cérémonies Religieuses* de Picart. R. d. E.

(*t*) Acosta, Liv. 5. Chap. 21. Herrera, *ubi supra*.

SACRIFICE DES CAPTIFS À L'HONNEUR DE VITZILIPUZTLI.
OFFERHANDE DER GEVANGEN TER EERE VAN VITZLIPUZTLI.

cordes, au bruit de toutes sortes d'instrumens. Les adorations du Peuple redoubloient pendant cette céremonie. L'Idole étoit posée dans une riche cassette, au milieu des parfums & des fleurs. Dans l'intervalle, de jeunes Filles apportoient des morceaux de la même pâte dont elles avoient fait la Statue, paîtris en forme d'os, qu'elles nommoient la chair de Vitzilipuztli. Les Sacrificateurs venoient à leur côté, parés de guirlandes & de brasselets de fleurs, faisant porter à leur suite les figures de leurs Dieux & de leurs Déesses. Ils se plaçoient autour des morceaux de pâte, qu'ils bénissoient par des chants & des invocations. Cette bénédiction étoit suivie des Sacrifices; & dans une si grande solemnité, le nombre des Victimes étoit toujours plus grand qu'aux autres Fêtes. Il se faisoit, pendant ce tems-là, des danses & d'autres cérémonies dans la cour du Temple. Les jeunes Filles chantoient au son d'un tambour; & tous les Seigneurs répondoient à leurs chants, en manière de chœur. Le Peuple jouïssoit du spectacle, mais à quelque distance, & ne s'y mêloit que par ses acclamations. Après les Sacrifices, on voyoit revenir les Prêtres, qui se mettoient à couper en pièces tous les morceaux de pâte, & qui les distribuoient ensuite au Peuple, sans distinction d'âge & de sexe. Chacun recevoit le sien avec des apparences de piété qui alloient jusqu'aux larmes, le mangeoit avec la même dévotion, & croyoit avoir mangé la chair de son Dieu. On en portoit même aux Malades. C'étoit un peché du premier ordre, de prendre quelque autre nourriture avant midi. Tout le monde étoit averti de s'en garder; & chacun prenoit soin de cacher jusqu'à l'eau, pour en priver les Enfans. La solemnité finissoit par un sermon du grand Prêtre, qui recommandoit l'observation des Loix & des cérémonies (v).

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Le Toxcoatl ou Fête du Jubilé.

De quatre en quatre ans, les Mexiquains célébroient une Fête, qu'Acosta nomme Jubilé (x). Elle commençoit le 10 de Mai, & sa durée étoit de neuf jours. Un Prêtre sortoit jouant d'une flûte, & se tournoit successivement vers les quatre parties du Monde. Ensuite, s'inclinant vers l'Idole, il prenoit de la terre & la mangeoit. Le Peuple faisoit la même chose après lui, en demandant pardon de ses pechés & priant qu'ils ne fussent pas découverts. Les Soldats demandoient la victoire dans leurs guerres, & des forces pour enlever un grand nombre de Prisonniers qu'ils pûssent offrir aux Dieux. Ces prières se faisoient pendant huit jours, avec des gémissemens & des larmes. Le neuvième, qui étoit proprement celui de la Fête, on s'assembloit dans la cour du grand Temple; & le principal objet de la dévotion publique étoit de demander de l'eau: ce qui faisoit

(v) Herrera, *ubi suprà*. Chap. 17. Acosta, Liv. 5. Chap. 24. On auroit eu peine à rapporter cette espèce d'imitation du plus saint de nos Sacremens, sur tout autre témoignage que celui du Père Acosta. Mais il insiste sur ces récits, avec d'autant plus de force, qu'il croit trouver une preuve de la sainteté même de nos institutions, dans la malice de l'Esprit d'erreur à les contrefaire. „ Par cela seul, dit-il, on voit clairement „ vérifié que Satan s'efforce autant qu'il peut „ d'usurper pour soi l'honneur & le service „ qui est dû à Dieu seul, quoiqu'il y mêle „ toujours ses cruautés & ses ordures". Il pousse cette idée beaucoup plus loin, lorsqu'il prétend reconnoître, dans diverses pratiques de l'Idolâtrie Indienne, les Sacremens de la Penitence & de l'Extrême Onction, la Confession auriculaire, le Mystère de la Sainte Trinité, & la plupart des objets de notre Foi. *Ibidem* Chap. 25, & suivans.

(x) *Ubi suprà*, Chap. 29.

foit donner à cette Fête le nom de *Toxcoatl*, qui fignifie *Sécheresse*. Quatre Prêtres portoient l'Idole autour du Temple fur un brancard, & les autres lui préfentoient de l'encens; tandis que le Peuple fe frappoit les épaules avec un fouet de cordes. Après cette Proceffion, le Temple étoit parfemé de fleurs, & l'Idole demeuroit découverte jufqu'au foir. On lui offroit diverfes fortes de pierreries, de la foie, des fruits & des cailles. Tout le monde fe retiroit, vers l'heure du dîner, à l'exception des Femmes qui avoient fait vœu de fervir l'Idole pendant ce jour, & des Miniftres ordinaires du Temple, qui continuoient leurs cérémonies. Au retour du Peuple, on faifoit paroître le Captif qui avoit repréfenté l'Idole pendant cette année; on le facrifioit, avec des chants & des danfes. Enfuite, on plaçoit quelques mets devant l'Idole; & toute l'Affemblée fe retirant à quelque diftance, les jeunes gens couroient pour s'en faifir. Il y avoit des prix, pour les quatre premiers qui arrivoient; & jufqu'au renouvellement de la même Fête, ils obtenoient plufieurs marques de diftinction. A la fin du jour & des cérémonies, les Filles & les Garçons, qui avoient fervi le Temple, fe retiroient dans leurs familles, comme à l'expiration du terme. Ils pouvoient alors s'engager dans le Mariage; mais ceux qui prenoient leur place les pourfuivoient avec de grands cris, en leur jettant des pelotes d'herbe, & leur reprochant d'abandonner le fervice des Dieux (y).

Fête des Marchands.

Les Marchands avoient une Fête annuelle, qui portoit leur nom, & qui s'obfervoit à l'honneur de Quatzalcoatl, Dieu des Marchandifes. Quarante jours avant la célébration, ils achetoient un Captif de belle taille. Ils le paroient des habits de l'Idole; & dans cet intervalle, ils s'attachoient foigneufement à le purifier, en le lavant deux fois chaque jour dans l'Etang du Temple. Il étoit traité avec toutes fortes d'honneurs & de friandifes. La nuit, on le tenoit enfermé dans une cage; & pendant le jour, on le conduifoit par la Ville, au milieu des chants & des danfes. Neuf jours avant le Sacrifice, deux Prêtres venoient lui annoncer fon fort. Il devoit répondre qu'il l'acceptoit avec foumiffion. S'il s'en affligeoit, fon chagrin paffoit pour un mauvais augure; & les Prêtres faifoient diverfes cérémonies, par lefquelles on fuppofoit qu'ils avoient changé fes difpofitions. Le Sacrifice fe faifoit à minuit, & fon cœur étoit offert à la Lune. On portoit le corps chez le principal Marchand. Il y étoit rôti, & préparé avec divers affaifonnemens. Les Convives danfoient, en attendant le Feftin. Après avoir mangé leur part de cet horrible mets, ils alloient faluer l'Idole au lever du Soleil; & continuant leurs réjouiffances pendant le refte du jour, ils paroiffoient déguifés en diverfes formes; les uns d'Oifeaux, de Papillons, de Grenouilles, de Guèpes, & d'autres infectes; les autres, de Boiteux, de Manchots, & d'Eftropiés. Ils faifoient des récits agréables de leurs accidens, ou de leur métamorphofe, & la Fête fe terminoit par des danfes (z).

Prêtres du Mexique.

Outre les fix Sacrificateurs du grand Temple, dont la fucceffion étoit hé-

(y) Herrera, Dec. 3. Chap. 17.

(z) Ceux à qui ces trois Fêtes ne fuffiront pas, en trouveront plufieurs autres dans les Hiftoires & les Relations qu'on a citées.

Description de la Nouvelle Espagne.

héréditaire, chaque Quartier & chaque Temple avoient leurs Prêtres, qui étoient appellés à cet Office par élection, ou qui s'y consacroient, dans leur jeunesse, par un vœu particulier. Leur fonction ordinaire étoit d'encenser les Idoles. Ils renouvelloient cet exercice quatre fois le jour; c'est-à-dire au lever du Soleil, à midi, au Soleil couchant, & à minuit. A chacune de ces heures, on entendoit dans les Temples le son des trompettes, des tambours & d'autres instrumens, qui formoient un bruit fort lugubre. C'étoit le signal auquel le Prêtre, désigné pour la semaine, se mettoit en marche, vêtu d'une robbe blanche, avec son encensoir à la main. Il prenoit du feu, dans un grand brasier, qui brûloit continuellement devant l'Autel; & de l'autre main il tenoit un vaisseau, dans lequel étoit l'encens. Il encensoit seul, quoiqu'il fût accompagné de tous ses Collegues. Ensuite, on lui présentoit un linge, dont il frottoit l'Autel & les rideaux. Après cette cérémonie, ils alloient ensemble dans un lieu secret, où ils faisoient quelque rude pénitence, telle que de se meurtrir la chair & de se tirer du sang de quelque partie du corps. L'Office de la nuit s'observoit scrupuleusement. Chaque Temple avoit ses revenus; & les Prêtres étoient bien payés pour les rigueurs qu'ils exerçoient sur eux-mêmes. D'ailleurs, on a déja remarqué qu'une partie commune de la piété des Mexiquains consistoit à se tirer du sang.

L'usage des Prêtres étoit de s'oindre, depuis les piés jusqu'à la tête, & les cheveux mêmes, d'une graisse claire & liquide, qui leur faisoit croître le poil dans toutes les parties du corps, & qui le faisoit dresser comme le crin des Chevaux. Ils en étoient d'autant plus incommodés, qu'il ne leur étoit pas permis de le couper jusqu'à la mort, ou du moins jusqu'à leur dernière vieillesse, où ceux qui vouloient quitter leur profession étoient exempts de toute sorte de travail, & jouïssoient d'une distinction proportionnée à l'opinion qu'on avoit de leur vertu. Ils tressoient leurs cheveux avec des bandes de coton, larges de six doigts. L'encens qu'ils employoient ordinairement n'étant que de la résine, leur teint, naturellement basanné, en devenoit presque noir. Lorsqu'ils alloient rendre hommage aux Idoles qu'ils tenoient dans des Caves, dans des Bois touffus, ou sur les Montagnes, ils s'y disposoient par une autre onction, composée de la cendre de plusieurs Bêtes venimeuses, de tabac & de suie, paîtris ensemble (*a*). Le Peu-

(*a*) Acosta nous donne exactement cette étrange composition. Ils prenoient, dit-il, des Araignées, des Scorpions, des Cloportes, des Salamandres, des Vipères, qu'ils faisoient amasser par de jeunes Garçons; ils les brûloient au brasier du Temple jusqu'à ce qu'elles fussent réduites en cendres, puis les mettoient en des mortiers avec beaucoup de tabac, ou petun. Avec cette cendre, ils mettoient quelques Scorpions, Araignées & Cloportes vives, mêlant le tout ensemble; puis ils y mettoient d'une semence toute moulue, qu'ils appelloient *Ololuchqui*, de quoi les Indiens font un breuvage pour se procurer des visions; parce que l'effet de cette herbe est de priver l'Homme du sens. Ils mouloient aussi avec ces cendres, des Vers noirs & velus, desquels le poil seulement est venimeux, & ramassant tout cela ensemble avec du noir ou fumée de résine, ils le mettoient en de petits pots, qu'ils posoient devant l'Idole, dont ils disoient que c'étoit la viande. Aussi nommoient-ils cela, dans leur langue, manger divin. Etant barbouillés de cette pâte, ils perdoient toute crainte, & prenoient un esprit de cruauté. *Liv.* 5. *Ch.* 26. On a vu que, suivant Herrera, l'onction étoit claire & liquide.

Peuple étoit persuadé que cette préparation les élevoit au-dessus du commun des hommes & les mettoit en commerce avec les Dieux. Il y a même assez d'apparence que leur propre imagination se remplissoit de la même idée, car ils perdoient alors toute sorte de crainte; & se croyant respectés de toute la Nature, ils se hasardoient la nuit au milieu des Bois les plus sauvages; dans la confiance que les Tigres, les Ours & les Lions ne pouvoient leur nuire. Ils employoient aussi cette espèce de bitume, pour fortifier les Enfans, & pour guerir les Malades. Toute la Nation en vantoit les effets. Un Historien juge que sa vertu pouvoit venir du tabac, & des autres mêlanges, dont la plûpart avoient quelque propriété salutaire.

Monastères Mexiquains.

L'ENCEINTE du grand Temple de Mexico contenoit deux Monastères, ou deux Maisons de retraite; l'une de jeunes Filles, entre douze & treize ans, & l'autre de jeunes Garçons. Ces deux Etablissemens, qui regardoient le service du Temple, étoient vis-à-vis l'un de l'autre, mais sans aucune communication. Ils avoient leurs Supérieurs du même sexe. L'Emploi des Filles étoit d'apprêter à manger pour les Idoles, c'est-à-dire pour les Prêtres, auxquels il n'étoit permis de rien avaller qui n'eût été présenté devant l'Autel. La plûpart de ces alimens étoient une espèce de Beignets, les uns paîtris en forme de mains & de piés, d'autres en manière de Tourteaux; ordinairement de maïz & de miel, & quelquefois fricassés avec des légumes & d'autres herbes. Ces jeunes Filles se faisoient couper les cheveux, en entrant au service des Idoles; ensuite, on leur permettoit de les laisser croître. Elles se levoient la nuit, pour prier, & pour se tirer du sang, dont elles étoient obligées de se frotter les joues; mais elles se lavoient aussi-tôt, avec de l'eau consacrée par les Prêtres. Leur habillement étoit une robbe blanche. On les occupoit à faire de la toile pour le Temple. Elles étoient élevées d'ailleurs dans une si grande retenue, que leurs moindres fautes étoient punies avec la dernière rigueur; & la mort étoit infaillible pour celles qui manquoient à l'honneur. S'il se trouvoit, dans le Temple, quelque chose de rongé par un Rat ou une Souris, c'étoit un signe de la colére du Ciel, qui faisoit juger qu'il étoit arrivé quelque désordre parmi les jeunes Religieuses. On recherchoit les Coupables; & malheur, dans ces circonstances, à celles qui étoient soupçonnées de quelque déréglement. On ne recevoit, dans ce Monastère, que des Filles de Mexico. Leur clôture duroit un an, au bout duquel elles sortoient pour se marier.

LES jeunes Garçons devoient être âgés de dix-huit à vingt ans. Ils avoient les cheveux coupés en couronne, & ne les laissoient croître que jusqu'à la moitié de l'oreille, mais plus longs sur la nuque du cou, jusqu'à les pouvoir mettre en tresse. Leur nombre étoit de cinquante, & leur clôture ne duroit qu'un an, comme celle des Filles. Mais ils étoient assujettis, dans cet espace, aux plus rigoureuses loix de la chasteté, de l'obéissance & de la pauvreté. Leur office particulier étoit de servir les Prêtres dans tout ce qui concernoit le culte. Ils balayoient les lieux saints. Ils fournissoient de bois le brasier qui brûloit sans cesse devant la grande Idole. La modestie leur étoit recommandée si soigneusement, que c'étoit un cri-

crime pour eux de lever les yeux devant une Femme. On les employoit à demander l'aumône, dans les Maisons de la Ville. Ils marchoient quatre ou six ensemble d'un air humble & mortifié. Cependant, s'ils n'obtenoient rien de la charité d'autrui, ils avoient droit de prendre ce qui leur étoit nécessaire pour se nourrir; parce qu'ayant fait vœu de pauvreté, on supposoit leurs besoins toujours pressans. On savoit d'ailleurs que leur pénitence étoit continuelle. Ils étoient chargés de se lever la nuit pour faire retentir les trompettes & les autres instrumens. Ils veilloient successivement autour de l'Idole, dans la crainte que le brasier ne s'éteignît. Ils assistoient à l'encensement des Prêtres; après lequel ils entroient aussi dans un lieu qui leur étoit destiné, pour s'y tirer du sang avec des pointes aigües, & s'en frotter les temples jusqu'au bas des oreilles. Leur habit étoit un cilice blanc, mais âpre.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

A certaines Fêtes de l'année, les Prêtres du grand Temple & tous les jeunes Religieux du Monastère s'assembloient dans un lieu environné de sièges, armés de cailloux pointus & d'autres lancettes, avec lesquelles ils se tiroient, depuis l'os de la jambe jusqu'au mollet, quantité de sang, dont ils devoient non-seulement se frotter les temples, mais ensanglanter les lancettes. Ils les fichoient ensuite dans des boules de paille, entre les creneaux de la cour, afin que le Peuple jugeât de leur ardeur pour la Pénitence. Le lieu où ils se baignoient, après cette opération, portoit le nom d'*Ezapan*, qui signifie *Eau de sang*. Une même lancette ne servant jamais deux fois, ils en avoient un grand nombre en réserve. Avant les mêmes Fêtes, ils jeûnoient rigoureusement cinq ou six jours; ils se réduisoient à l'eau, ils dormoient peu, ils se mortifioient le corps par de fréquentes disciplines. On a vu que le Peuple avoit aussi cet usage aux Processions solemnelles, sur-tout pendant la Fête du Toxcoatl, ou du Jubillé. Leurs disciplines étoient composées de fil de *Maguey* (*b*), toutes neuves, longues d'une brasse, & terminées par des nœuds, dont ils se donnoient de grands coups sur les épaules. Quoique les Prêtres ne fussent obligés, par aucune loi, de se priver du commerce des Femmes, ils y renonçoient dans ces grandes occasions; & quelques-uns s'y formoient des obstacles invincibles, par des blessures volontaires, qui leur ôtoient pour quelque tems l'usage & le goût du plaisir (*c*).

Funérailles.

Le soin des Funérailles appartenoit aussi aux Prêtres; mais leur méthode n'avoit rien d'uniforme, & dépendoit presque toujours de la dernière volonté des Mourans. Les uns vouloient être enterrés dans leurs héritages, ou dans les cours de leurs Maisons. D'autres se faisoient porter dans les Montagnes, à l'imitation des Empereurs, qui avoient leurs Tombeaux dans celle de Chapultepeque. D'autres ordonnoient que leurs corps fussent brûlés, & que leurs cendres fussent enterrées dans les Temples, avec leurs habits & ce qu'ils avoient de plus précieux. Aussi-tôt qu'un Mexiquain avoit rendu l'ame, on appelloit les Prêtres de son quartier, qui le

(*b*) Le Traducteur d'Herrera veut que ce soit l'*Arrête-Bœuf*.

(*c*) Herrera, *ubi suprà*, Ch. 16; Acosta, Liv. 5. Ch. 17. & suiv. Gomara, Liv. 2.

le mettoient à terre de leurs propres mains, assis à la manière du Pays, & revêtu de ses meilleurs habillemens. Dans cette posture, ses Parens & ses Amis venoient le saluer & lui faire des présens. Si c'étoit un Cacique, ou quelque autre Seigneur, on lui offroit des Esclaves, qui étoient sacrifiés sur le champ, pour l'accompagner dans un autre Monde. Chaque Seigneur ayant une espèce de Chapelain, pour le diriger dans les cérémonies religieuses, on tuoit aussi ce Prêtre domestique & les principaux Officiers qui avoient servi dans la même Maison; les uns pour aller préparer un nouveau domicile à leur Maître, les autres pour lui servir de cortege; & c'étoit dans la même vue que toutes les richesses du Mort étoient enterrées avec lui. Si c'étoit un Capitaine, on faisoit autour de lui des amas d'armes & d'enseignes. Les obseques duroient dix jours, & se célebroient par un mêlange de pleurs & de chants. Les Prêtres chantoient une sorte d'Office des Morts, tantôt alternativement, tantôt en chœur; & levoient plusieurs fois le corps, avec un grand nombre de cérémonies. Ils faisoient de longs encensemens. Ils jouoient des airs lugubres sur le tambour & la flûte. Celui, qui tenoit le premier rang, étoit revêtu des habits de l'Idole que le Seigneur mort avoit particuliérement honorée, & dont il avoit été comme l'image vivante: car chaque Noble représentoit une Idole, & de-là venoit l'extrême vénération que le Peuple avoit pour la Noblesse. Lorsqu'on brûloit le corps, un Prêtre recueilloit soigneusement ses cendres; & se couvrant d'un habit terrible (*d*), il les remuoit long-tems avec le bout d'un bâton, & d'un air qui répandoit la frayeur dans toute l'Assemblée (*e*).

Obseques de l'Empereur.

LORSQUE l'Empereur paroissoit atteint d'une maladie mortelle, on mettoit des masques sur la face des principales Idoles, & cette cérémonie duroit jusqu'à sa mort ou sa guérison. S'il mouroit, on en donnoit avis aussitôt à toutes les Provinces de l'Empire, non-seulement pour rendre le deuil public, mais pour convoquer tous les Seigneurs à la cérémonie des funerailles. Ceux, qui n'étoient éloignés que de quatre journées du lieu de la mort, devoient s'y rendre les premiers. C'étoit en leur présence, qu'après avoir lavé le corps, & l'avoir parfumé pour le garantir de toute pourriture, on le plaçoit assis sur une natte, où il étoit veillé pendant quatre nuits avec beaucoup de pleurs & de gémissemens. On coupoit une poignée de ses cheveux, qui se conservoit sous une Garde, pour l'usage qu'on en devoit faire. On lui mettoit, dans la bouche, une grosse émeraude; & dans la posture où il étoit, on lui couvroit les genoux de dix-sept couvertures fort riches, dont chacune avoit son allusion. Par-dessus, on attachoit la devise de

(*d*) „ Incontinent, dit Acosta, sortoit „ un Prêtre en habits & ornements de Diable, ayant des bouches & des yeux de „ miroirs à toutes les jointures, avec des „ gestes & des représentations terribles ".

(*e*) Herrera, *ubi suprà*, Chap. 18; Acosta, Livre 5. Chap. 8. Gomara dit que ceux qui ne mouroient pas d'une mort naturelle, étoient enterrés sous un habit qui désignoit leur genre de mort. „ Celui qui „ mouroit pour adultere étoit vêtu comme „ le Dieu de la Luxure, qui se nommoit „ *Tlaxeteutl*; celui qui étoit noyé, comme „ *Tlaloc*, Dieu de l'État; celui qui mouroit „ d'ivrognerie, comme *Ometochli*, Dieu du „ Vin. Le Soldat étoit vêtu comme Vitzili„ puztli". Liv. 2. Chap. 79.

de l'Idole, qui étoit l'objet particulier de son culte, ou dont il avoit été l'image. On lui couvroit le visage d'un masque, enrichi de perles & de pierres précieuses. Ensuite on tuoit, pour première Victime, l'Officier qui avoit eu l'emploi d'entretenir les lampes & les parfums du Palais; afin que le voyage du Monarque dans un autre Monde ne se fît point dans les ténèbres, ni sur une route où son odorat fût blessé. Alors on portoit le corps au grand Temple; & tous ceux qui composoient le cortege étoient obligés de donner des marques extérieures d'affliction, par des cris ou des chants lugubres. Les Seigneurs & les Chevaliers étoient armés; & tous les Domestiques du Palais portoient des Masses, des Enseignes & des Panaches. On arrivoit dans la cour du Temple, où l'on trouvoit un grand bucher, auquel les Prêtres mettoient le feu; & pendant que la flamme s'y répandoit, le grand Sacrificateur proferoit, d'une voix plaintive, des prières & des invocations. Enfin, lorsque le bucher étoit bien allumé, on y jettoit le corps, avec tous les ornemens dont il étoit couvert; & dans le même instant, chacun y jettoit aussi ses Armes, ses Enseignes & tout ce qu'on avoit apporté dans le convoi. On y jettoit un Chien, pour annoncer par ses aboiemens l'arrivée de l'Empereur, dans les lieux par lesquels il devoit passer. C'étoit alors que les Prêtres commençoient le grand Sacrifice. Il falloit que le nombre des Victimes fût au moins de deux cens. On leur ouvroit la poitrine, pour en arracher le cœur, qui étoit jetté aussi-tôt dans le feu; & les corps étoient déposés dans des Charniers, sans qu'il fût permis d'en manger la chair. Ceux qui avoient l'honneur d'être sacrifiés étoient non-seulement des Esclaves, mais des Officiers du Palais, entre lesquels il y avoit aussi plusieurs Femmes. Le lendemain on se rassembloit, après avoir fait garder le bucher pendant toute la nuit. On ramassoit la cendre du corps, sur-tout les dents, qui ne se consument point par le feu, & l'émeraude qu'on avoit enfoncée dans la bouche. Les Prêtres mettoient ces respectables dépouilles dans un vase, qu'ils portoient solemnellement à la Montagne de Chapultepeque. Ils les y renfermoient, avec la poignée de cheveux, & quelques autres qu'on avoit coupés à l'Empereur le jour de son Couronnement & qu'on gardoit toûjours pour cette dernière cérémonie, sous une petite voute, dont l'intérieur étoit revêtu de bisarres peintures. Ils en bouchoient soigneusement l'entrée; & par-dessus, ils plaçoient une Statue de bois, qui représentoit assez naturellement la figure du Mort. Les solemnités continuoient l'espace de quatre jours, pendant lesquels ses Femmes, ses Filles & ses plus fidèles Sujets venoient faire de grandes offrandes, qu'ils mettoient devant la voute, sous les yeux de la Statue. Le cinquième jour, les Prêtres faisoient un Sacrifice de quinze Esclaves. Le vingtième, ils en sacrifioient cinq; trois, le soixantième; & neuf, vingt jours après, pour terminer la cérémonie (*f*).

Obseques du Cacique de Mechoacan.

Celle du Mechoacan, pour les funérailles du Cacique, avoit quelques circonstances, d'une singularité extraordinaire. Lorsque ce Prince, dont la puissance n'étoit guères inférieure à celle de l'Empereur du Mexique, se sentoit proche de la mort, son unique soin étoit de nommer, entre ses Enfans,

(*f*) Gomara, *ubi suprà*, Liv. 2. Chap. 80.

sans, celui qu'il destinoit à lui succeder. Ensuite, l'Héritier qu'il s'étoit donné assembloit tous les Seigneurs de la Province & tous ceux qui avoient exercé quelque Emploi sous l'autorité de son Pere. Ils commençoient par lui apporter des présens, qui passoient pour une reconnoissance de ses droits. Si le Cacique n'étoit pas mort, ses anciens Sujets ne paroissoient plus devant lui. Son appartement étoit fermé avec soin, & l'on mettoit sur la porte sa devise & ses armes. Aussi tôt qu'il avoit rendu le dernier soupir, il se formoit une Assemblée fort nombreuse de l'ancienne Cour, & de tous ceux qui avoient été convoqués. Leur premier devoir étoit de pousser ensemble des cris & des gémissemens, avec d'autres marques de douleur que l'Historien nomme un deuil merveilleux. Après ce lugubre exorde, on leur ouvroit la porte de l'appartement. Ils y entroient. Chacun touchoit le Mort, de la main, & lui jettoit quelques gouttes d'une eau parfumée. On lui mettoit une chaussure de peau de Chevreuil, qui étoit celle des Caciques. On lui attachoit aux genoux des sonnettes d'or, des anneaux aux doigts, des bracelets d'or aux poignets, une chaîne de pierres précieuses au cou, & des pendans aux oreilles. Ses lèvres mêmes étoient couvertes de pierreries; & ses épaules, de plusieurs tresses des plus belles plumes. Dans cette parure, on le plaçoit assis sur une espèce de litière découverte, avec un arc & des fléches d'un côté, & de l'autre une grande Figure artificielle, qui représentoit l'Idole à laquelle il avoit été le plus attaché, & qu'on supposoit empressée alors à récompenser sa piété. Pendant ce tems-là, son Successeur nommoit ceux qui devoient aller servir son Père dans un autre Monde. Quelques-uns regardoient comme une faveur d'être choisis pour ce ministère, & d'autres s'affligeoient de leur sort; mais on prenoit soin de leur faire avaller aussi-tôt toutes sortes de viandes & de liqueurs, pour les fortifier contre la crainte & les autres foiblesses de la nature. On choisissoit particuliérement sept Femmes, d'une haute naissance; l'une pour garder tout ce que le Cacique emportoit de précieux; une autre, pour lui présenter la coupe; la troisième, pour laver son linge, & les quatre autres pour divers offices. Outre les Victimes nommées par le nouveau Cacique, on rassembloit pour le Sacrifice un grand nombre d'Esclaves, & de personnes libres. Chaque condition étoit obligée de fournir une Victime de son Ordre, sans compter celles qui avoient le courage de s'offrir volontairement. On apportoit beaucoup de soin à les laver. On leur teignoit le visage de jaune. On leur mettoit sur la tête une couronne de fleurs; & sur-tout on les enivroit assez pour ne rien craindre de leur inconstance. La marche funèbre commençoit par cette troupe de Malheureux, qui paroissant fermer les yeux sur le terme, faisoient retentir leurs instrumens d'os & de coquilles, comme dans une Fête de joie. Gomara, qui les avoit entendus, observe néanmoins que le son de cette musique étoit triste. Après eux, venoient les Parens du Mort. La litière étoit portée par les principaux Seigneurs du Pays, & suivie de tous les autres, qui chantoient une espèce de Poésie fort triste, sur des airs aussi mélancoliques. Ceux qui avoient possedé des emplois s'avançoient ensuite; & la marche étoit fermée par les Domestiques du Palais, chargés tous d'Enseignes & d'Eventails de plumes. Une multitude infinie de Peuple, qui formoit comme un cercle autour

autour du Convoi, troubloit moins l'ordre, qu'elle ne servoit à l'entretenir, par le soin qu'elle avoit de veiller sur les Victimes, & de fermer le passage à celles qui auroient voulu se sauver par la fuite.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

On fait une pâte & une Idole, de la cendre.

CETTE Procession partoit à minuit, éclairée d'une infinité de flambeaux. Les rues de la Ville avoient été nettoyées avec mille formalités superstitieuses. En arrivant au Temple, on faisoit quatre fois le tour d'un grand bucher, qui se trouvoit prêt à recevoir le feu de la main des Prêtres. Le Corps étoit placé au sommet, dans sa litière, & brûlé avec tous ses ornemens. Pendant qu'il étoit en proie aux flammes, on assommoit toutes les Victimes; & sans les ouvrir, comme à Mexico, on les enterroit derrière le mur du Temple. A la pointe du jour, les Prêtres ramassoient la cendre & les os du Cacique. Ils y joignoient l'or fondu, les pierreries calcinées, & tout ce qu'ils pouvoient recueillir du corps & de sa parure. Ces restes étoient portés dans le Temple, & bénis avec des invocations & des cérémonies mystérieuses, après lesquelles on y méloit différentes sortes de pâte, pour en composer une grande Idole de forme humaine, qu'on paroit de plumes, de colliers, de bracelets & de sonnettes d'or; & l'ayant armée d'un arc, de fléches & d'un bouclier, on la présentoit dans cet état aux adorations du Peuple. Ensuite les Prêtres ouvroient la terre, au pié des dégrés du Temple. Ils faisoient une large fosse, dont toutes les parties intérieures étoient aussi-tôt revêtues de nattes. Ils y dressoient un lit, sur lequel ils plaçoient la Statue, les yeux tournés au Levant. On suspendoit, autour d'elle, plusieurs petits boucliers d'or & d'argent, des arcs, des fléches & des panaches. On mettoit près du lit, quantité de bassins, de plats & de vases. Le reste de l'espace étoit rempli de coffres, pleins de robbes, de joyaux & d'alimens. Enfin les Prêtres couvroient la fosse, d'un grand couvercle de terre, au-dessus duquel on plaçoit diverses figures, qui sembloient veiller à la conservation d'un si respectable Monument. Il paroît qu'après la Conquête même, les Espagnols ne purent abolir tout d'un coup cet usage. Mais il a cedé, par dégrés, aux instructions du Christianisme, avec les autres superstitions de l'Idolâtrie (g).

(g) Gomara, *ibid* Chap. 81.

Figure, Habillement, Caractère, Usages, Mœurs, Arts & Langues des Mexiquains.

Changement que les Mexiquains ont éprouvé.

QUOIQUE l'espace d'environ deux siécles n'ait pu mettre beaucoup de changement dans les qualités naturelles des Mexiquains, la domination & le commerce de l'Espagne ayant presqu'entiérement changé leurs usages, il n'est pas surprenant qu'une si grande révolution, dans leurs habitudes morales, ait eu quelque influence sur le fond de leur caractère & sur leur figure même, qui dépendent assez souvent, dans les Hommes, des occupations & du genre de vie dans lesquels ils se trouvent engagés. Aussi les peintures des Historiens & des Voyageurs diffèrent-elles beaucoup, suivant la différence des tems. On lit, dans les premières Relations, que les

Figure des Hommes.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

les Hommes du Mexique étoient d'une taille médiocre, & plus gras que maigres; que la couleur de leur teint tiroit sur celle du poil de Lion; qu'ils avoient les yeux grands, le front large, les narines fort ouvertes, les cheveux gros, plats & diversement coupés; qu'ils étoient sans barbe, ou qu'ils en avoient fort peu, parce qu'ils se l'arrachoient, ou qu'ils s'oignoient la peau, d'un onguent qui l'empêchoit de sortir. Il s'en trouvoit d'aussi blancs que les Européens. Leur usage commun étoit de se peindre le corps, & de se couvrir la tête, les bras & les jambes, de plumes d'oiseaux, ou d'écailles de poisson, ou de poil de Tigres & d'autres Animaux. Ils se perçoient les oreilles, le nez, & le menton même, pour y porter, dans de grandes ouvertures, des pierreries, ou de l'or, ou quelques ossemens. On y voyoit, aux uns, les ongles & le bec d'une Aigle; aux autres, les dents machelières de quelque Animal, ou des arrêtes de divers Poissons. Les Seigneurs y portoient des pierres très fines, & de petits ouvrages d'or d'un travail fort recherché.

Figure des Femmes.

La taille & la couleur des Femmes étoient peu différentes de celles des Hommes; mais elles entretenoient leurs cheveux dans toute leur longueur, avec un soin extrême de les noircir, par diverses sortes de poudre & d'onguent. Les Femmes mariées se les lioient autour de la tête, & s'en faisoient un nœud sur le front. L'usage des Filles étoit de les porter flottans, sur le sein & sur les épaules. A peine étoient-elles devenues Mères, que leurs mammelles croissoient, jusqu'à pouvoir en nourrir les Enfans qu'elles portoient sur le dos. Elles mettoient leur principale beauté dans la petitesse du front; & par des onctions continuelles, elles faisoient croître leurs cheveux jusques sur les temples. Il ne manquoit rien à leur propreté. Elles se baignoient souvent; & cette habitude étoit si forte, qu'en sortant d'un bain chaud, elles entroient sans danger dans un bain froid, pour se farder ensuite avec un lait de grains & de semences, qui servoit moins à les embellir, qu'à les garantir, par son amertume, de la piquure des Mouches, & d'autres insectes.

Leurs Habits.

Le commun des Mexiquains avoit le corps & les piés nus, à l'exception des Soldats, qui pour se rendre plus terribles se couvroient de la peau entière de quelque animal, dont ils ajustoient même la tête sur la leur. Cette parure, avec un cordon de cœurs, de nez & d'oreilles d'Hommes, en bandoulière, terminé par une tête qu'ils y portoient suspendue, leur donnoit un air de ferocité qu'on peut se représenter. Mais ordinairement le Peuple Mexiquain étoit nu; les Empereurs même & les Seigneurs ne se couvroient que d'une sorte de manteau, composé d'une pièce de coton quarrée, & noué sur l'épaule droite. Ils avoient, pour chaussure, des sandales, assez semblables à celles que les Espagnols nomment *Apostoliques*. Sur la tête, ils ne portoient que des plumes, & quelques legers cordons qui servoient à les soutenir. Les Femmes du Peuple étoient aussi presque nues. Elles avoient une espèce de chemise, à demi-manches, qui leur tomboit sur les genoux, mais ouverte sur la poitrine, & si legère qu'étant ajustée sur la peau à peine en paroissoit-elle distinguée. Elles ne portoient pas d'autre coeffure que leurs cheveux; sur quoi les Espagnols obser-

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

obſervèrent qu'elles avoient la tête plus forte & le crâne plus endurci que les Hommes (*a*).

Si l'on conſulte des Relations plus modernes, tous les Mexiquains, Hommes & Femmes, ſont naturellement d'une couleur brune. La plûpart ſont d'aſſez haute taille, ſur-tout dans les Provinces qui regardent le Nord. Ils ſe garantiſſent les joues, du froid & de la piqure des mouches, en ſe les frottant avec des herbes pilées. Ils ſe barbouillent auſſi d'une terre liquide, pour ſe rafraîchir la tête, & ſe rendre les cheveux noirs & doux. „ Leur habillement conſiſte aujourd'hui dans un pourpoint court, „ & des haut-de-chauſſes fort larges. Ils portent ſur les épaules un man- „ teau de diverſes couleurs, qu'ils appellent *Tilma*, & qui paſſant ſous le „ bras droit ſe lie ſur l'épaule gauche par les extrêmités. Ils ſont chauſ- „ ſés; mais ils ſe ſervent de ſocs, au lieu de ſouliers. Jamais ils ne quit- „ tent leurs cheveux, quand la pauvreté les obligeroit d'être nus, ou de „ ſe couvrir de haillons. Les Femmes portent le *Guaipil*, qui eſt une eſpè- „ ce de ſac, ſous la *Cobixa*, fine étoffe de coton; à laquelle elles en ajou- „ tent une autre ſur les épaules, lorſqu'elles paroiſſent en public. A l'E- „ gliſe, elles relèvent la dernière, juſqu'à s'en couvrir la tête. Leurs jup- „ pes ſont étroites, ornées de figures de Lions, d'Oiſeaux, ou de fleurs, „ & comme tapiſſées, en pluſieurs endroits, de belles plumes de Canards. „ Les Femmes des Metices, des Noirs, & des Mulâtres, qui ſont en fort „ grand nombre, ne pouvant prendre l'habit Eſpagnol, & dédaignant ce- „ lui des Indiennes, ont inventé le ridicule uſage de porter une eſpèce „ de juppe en travers, ſur les épaules ou ſur la tête (*b*). Mais leurs „ Maris, & leurs Enfans du même ſexe, ſont parvenus par dégrés à s'at- „ tribuer le droit de ſuivre tous les uſages d'Eſpagne. Leur inſolence va „ ſi loin, que ſans poſſeder aucun emploi, ils s'honorent entr'eux du titre „ de Capitaine" (*c*).

Enfans & leur Education.

Un des premiers Hiſtoriens attribue aux Femmes Mexiquaines deux pernicieuſes pratiques, dont la figure & la ſanté de leurs Enfans ne pouvoient manquer de ſe reſſentir. Pendant leur groſſeſſe, elles ſe médicamentoient les unes les autres avec différentes herbes, qui produiſoient d'auſſi mauvais effets ſur les Mères, que ſur le fruit qu'elles portoient dans leur ſein; & lorſque les Enfans commençoient à voir le jour, non-ſeulement elles s'efforçoient de leur raccourcir la nuque du cou, en la comprimant vers les épaules, mais elles la lioient dans le berceau, d'une manière qui l'empêchoit de croître. On n'en apporte pas d'autre raiſon qu'un préjugé naturel, qui leur faiſoit attacher des graces à cette difformité (*d*). A

(*a*) *Ibidem*, Chap. 83 & 84.

(*b*) Voyez ci-deſſus la deſcription de Mexico en 1625.

(*c*) Gemelli Carreri, *Tome VI.* page 82 & ſuivantes. Cette canaille de Noirs & de gens au teint brûlé, diſent les Eſpagnols, s'eſt ſi fort accrue, qu'on apprehende qu'ils ne ſe revoltent un jour & qu'ils ne ſe rendent maîtres du Pays. *Ibid.* page 83. Gage en parloit de même, dès l'année 1625. Il ajoutoit que les Eſpagnols les plus pieux & les plus ſenſés craignoient que Dieu ne détruisît Mexico & le Pays, en punition de la vie ſcandaleuſe de ces gens-là. *Tome I.* pages 167 & 168.

(*d*) Gomara, *Liv.* 2. *Chap.* 82. Herrera dit qu'on jettoit l'Enfant dans l'eau-froide, au moment de ſa naiſſance, en lui diſant; „ tu viens au monde pour ſouffrir; endurcis toi".

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

A peine les Garçons étoient nés, qu'on appelloit un Prêtre pour leur faire, aux oreilles & aux parties viriles, une petite incision de laquelle il devoit couler quelques gouttes de sang (e). Après les avoir lavés lui-même, le Prêtre mettoit à ceux des Nobles & des Guerriers une petite épée dans la main droite, & un petit bouclier dans la gauche. Aux Enfans du commun, il mettoit les outils de la profession de leur Père (f). Toutes les Filles recevoient des instrumens pour filer, pour coudre & pour d'autres occupations de leur sexe. C'étoit la Mère qui devoit les nourrir de son lait. Mais si quelque accident la forçoit d'employer une Nourrice, elle faisoit tomber sur son ongle quelques gouttes du lait étranger; & si son épaisseur l'empêchoit de couler, la Nourrice étoit reçue sans objection. Une Femme, qui nourrissoit un Enfant, devoit toûjours manger des mêmes viandes jusqu'à ce qu'il fût sevré; & ce tems étoit de quatre années entières, pendant lesquelles Herrera fait admirer l'amour maternel, qui faisoit éviter aux Femmes toute sorte de commerce avec leurs Maris, dans la crainte d'une nouvelle grossesse (g). Il ajoute que celles, qui devenoient veuves dans cet intervalle, n'avoient pas la liberté de se remarier. Tous les Enfans étoient soigneusement recommandés à la protection des Dieux. On faisoit des offrandes, des vœux & des sacrifices, pour leur fortune & leur santé. On leur mettoit au cou des billets & d'autres amuletes, qui contenoient des figures d'Idoles & des caractères mystérieux.

Education des Garçons.

CHAQUE Temple avoit une Ecole, où les jeunes Garçons du Quartier alloient recevoir les instructions des Prêtres. On leur apprenoit, non-seulement la Religion & les Loix, mais tous les exercices qui pouvoient être utiles à la Nation, tels que la danse, le chant, l'art de tirer des flèches, de lancer le dard & la zagaie, de se servir de l'épée & du bouclier, &c. On les faisoit coucher souvent sur la dure, manger peu, & se remuer beaucoup. Il y avoit un Séminaire particulier pour les Enfans nobles, où leur nourriture étoit portée de leur Maison. Ils y étoient instruits & gouvernés par d'anciens Chevaliers, qui les élevoient dans les plus rudes travaux, & qui joignoient à leurs leçons de grands exemples de toutes les vertus. On les envoyoit, dès leur première jeunesse, au milieu des Armées, pour y porter des vivres aux Soldats. Ce prétexte, qui leur donnoit occasion de prendre quelque idée des exercices & des périls militaires, servoit aussi à faire connoître leur vigueur, leur courage & leurs inclinations. Ils trouvoient souvent, dans ces essais, le moyen de se distinguer par des actions d'éclat; & celui qui étoit parti sous un vil fardeau, revenoit quelquefois avec le titre de Capitaine. Après le cours des instructions, ceux qui marquoient du penchant pour le service du Temple, entroient dans le Monastère de leur sexe; & s'ils se destinoient au Sacerdoce, ils avoient des Maîtres particuliers, qui leur apprenoient les secrets & les cérémonies de la

(e) Acosta s'obstine toûjours à faire venir ces usages de la Religion des Juifs, ou de celle des Maures, ou du Christianisme. Il trouve ici la circoncision, comme il veut que le lavement soit une espèce de Baptême, *Liv.* 4. *Chap.* 27.

(f) Herrera, Déc. 3. *Liv.* 2. *Chap.* 17.

(g) *Ibidem*, Liv. 4. Chap. 16.

la Religion. Mais lorsqu'ils s'étoient consacrés à cette profession, ils devoient y persevérer jusqu'à la vieillesse (*b*).

Education des Filles.

Les Filles n'étoient pas élevées avec moins d'honneur & de retenue. Dès l'âge de quatre ans, on les formoit, dans la solitude, aux travaux de leur sexe, à la pratique de la vertu; & la plûpart ne sortoient point de la maison de leur Père jusqu'au tems du mariage. On les menoit rarement aux Temples. Ce n'étoit que pour accomplir les vœux de leurs Mères, ou pour implorer le secours des Dieux dans leurs maladies. Elles y étoient accompagnées de plusieurs vieilles Femmes, qui ne leur permettoient point de lever les yeux, ni d'ouvrir la bouche. Jamais les jeunes Filles & les Garçons ne mangeoient ensemble, avant que de se marier. Les Seigneurs observoient cette loi jusqu'au scrupule. Leurs maisons étant fort grandes, ils y avoient des jardins & des vergers, où l'appartement des Femmes étoit séparé des autres édifices. Celles, qui faisoient un pas hors de leur enceinte, étoient châtiées séverement. Dans leurs promenades mêmes, elles ne devoient jamais hausser les yeux, ni tourner la tête en arrière. Elles étoient punies, lorsqu'elles quittoient le travail sans permission. On leur faisoit regarder le mensonge comme un si grand vice, que pour une faute de cette nature on leur fendoit un peu la levre (*i*).

Mariages.

L'Âge de se marier, pour les Hommes, étoit vingt ans; & quinze, pour les jeunes Filles. Cette cérémonie se faisoit par le ministère d'un Prêtre, qui prenoit les deux Parties par les mains, en leur demandant quelle étoit leur intention? Sur la réponse du jeune Homme, il prenoit le bord de la robbe dont il devoit être revêtu pour la Fête, & le bout d'un voile que la jeune Fille portoit aussi dans cette occasion, il lioit l'un à l'autre; & conduisant les Mariés à la maison qu'ils devoient habiter, il les faisoit tourner sept fois autour d'un fourneau (*k*). Rien ne manquoit alors à leur union: mais ils devoient avoir obtenu la permission de leurs Pères & celle du Capitaine de leur Quartier. Si leurs Pères étoient pauvres, ils s'engageoient, en les quittant, à leur faire part du bien qu'ils pourroient acquerir; comme les Pères, qui étoient riches, joignoient au bien, qu'ils leur donnoient, la promesse de ne les jamais laisser tomber dans la misère. Un Homme avoit la liberté de prendre plusieurs Femmes; & quoique la plûpart n'en eussent qu'une, on ne s'étonnoit point d'en voir quelques-uns qui n'en avoient pas moins de cent cinquante (*l*). Les dégrés de Mère & de Sœurs étoient les seuls défendus. On n'a point connu d'Indiens plus délicats sur la virginité. Une Femme suspecte étoit renvoyée à ses Parens, le

(*b*) Herrera, *ibid.* Liv. 2. Chap. 15.

(*i*) *Ibidem*, pages 188 & 365.

(*k*) Un Historien ajoute qu'il y avoit des tems où le Mariage étoit prohibé; qu'il se faisoit par l'entremise de quelques vieilles Femmes; que les Pères ne devoient jamais y consentir tout d'un coup; que pendant la négociation, les deux jeunes gens observoient un jeûne de quatre jours, & de vingt dans quelques endroits; qu'on les tenoit enfermés jusqu'à la conclusion, &c. A l'égard des Concubines, ceux qui desiroient une Fille à ce titre la demandoient au Père, sous prétexte d'avoir des Enfans. Lorsqu'il en naissoit un Fils, le Père prioit l'Homme d'épouser sa Fille, ou l'obligeoit de la lui renvoyer; & si l'Homme prenoit le second de ces deux partis, il ne pouvoit plus avoir de commerce avec elle. *Herrera*, Dec. 2. Liv. 4. Chap. 16.

(*l*) *Gomara*, Liv. 2. Chap. 83.

le lendemain de ses nôces; & celle, dont le Mari étoit satisfait, recevoit des présens & des honneurs extraordinaires à ce titre (*m*). Aussi la crainte d'y être trompés faisoit-elle tenir aux Hommes un compte exact de tout ce qu'ils donnoient dans l'engagement, pour se faire restituer jusqu'aux moindres bijoux, si la sagesse de leurs Femmes ne répondoit point à leurs espérances. Après le divorce, il leur étoit défendu de se rejoindre, sous peine de mort; mais les Femmes avoient la liberté de se remarier, lorsqu'elles en trouvoient l'occasion; & ceux, dont la délicatesse alloit si loin pour les Filles, prenoient sans peine une Veuve, ou la Femme qu'un autre avoit répudiée. Une Mère, en mariant sa Fille, lui recommandoit particuliérement la propreté, le culte des Dieux, & les soins intérieurs de sa Maison. Un Père exhortoit ses Fils à bien vivre avec leurs Femmes, à se rendre aimables à leurs Voisins, & sur tout à respecter leurs Supérieurs. Il y avoit des formules d'exhortations, pour les Pères & les Mères, comme des règles de conduite pour les Enfans. Elles se conservoient dans les Familles; & les jeunes gens ne quittoient point la maison paternelle, pour s'établir ou pour changer d'état, sans en prendre une copie dans les caractères qui servoient d'écriture à la Nation (*n*).

Ecriture ou Caractère des Mexiquains.

Acosta ne parle jamais sans étonnement, de l'art avec lequel un Peuple, enseveli d'ailleurs dans les plus épaisses ténèbres de l'ignorance & de la barbarie, avoit trouvé le moyen de suppléer à l'usage des lettres. Il y avoit au Mexique une sorte de Livres, par lesquels on perpétuoit non-seulement la mémoire des anciens tems, mais encore les usages, les loix & les cérémonies. On a vu que la Ville d'Amatitlan, dans la Province de Guatimala, étoit célèbre par l'habileté de ses Habitans à composer le papier & les pinceaux. On trouvoit dans plusieurs autres Villes, des Bibliotheques, ou des amas d'Histoires, de Calendriers, & de remarques sur les Planetes & sur les Animaux. C'étoient des feuilles d'arbres, équarries, pliées & rassemblées (*o*). Quelques Espagnols, qu'Acosta traite de *Pedans*, prirent les figures qu'elles contenoient pour des caractères magiques, & livrèrent au feu tout ce qu'ils en purent découvrir. Les plus sensés, après avoir reconnu l'erreur d'un faux zèle, en regrettèrent beaucoup les effets. Un Jesuite, dont on ne rapporte point le nom, assembla, dans la Province de Mexique, les Anciens des principales Villes, & se fit expliquer ce qu'il y avoit de plus curieux dans un petit nombre de Livres qui leur restoient. Il y vit plusieurs de ces roues, qui représentoient leurs siécles, & dont on a donné un exemple après Carreri. Il y admira d'ingenieux hieroglyphiques, qui représentoient tout ce qui peut être conçu. Les choses, qui ont une forme, paroissoient sous leurs propres images; & celles, qui n'en ont point, étoient représentées par des caractères qui les signifioient. C'est ainsi qu'ils avoient marqué l'année où les Espagnols étoient entrés dans leur Pays, en peignant un Homme avec un chapeau & un habit rouge, au signe de

(*m*) „ Les Maris, dit Acosta, le reconnoissoient par signes ou par paroles esnoncées", *ubi suprà*, Chap. 27.

(*n*) Voyez ci-dessus la Figure œconomique.

(*o*) Herrera, *Ibid.* Chap. 14; Acosta, Liv. 6. Chap. 7.

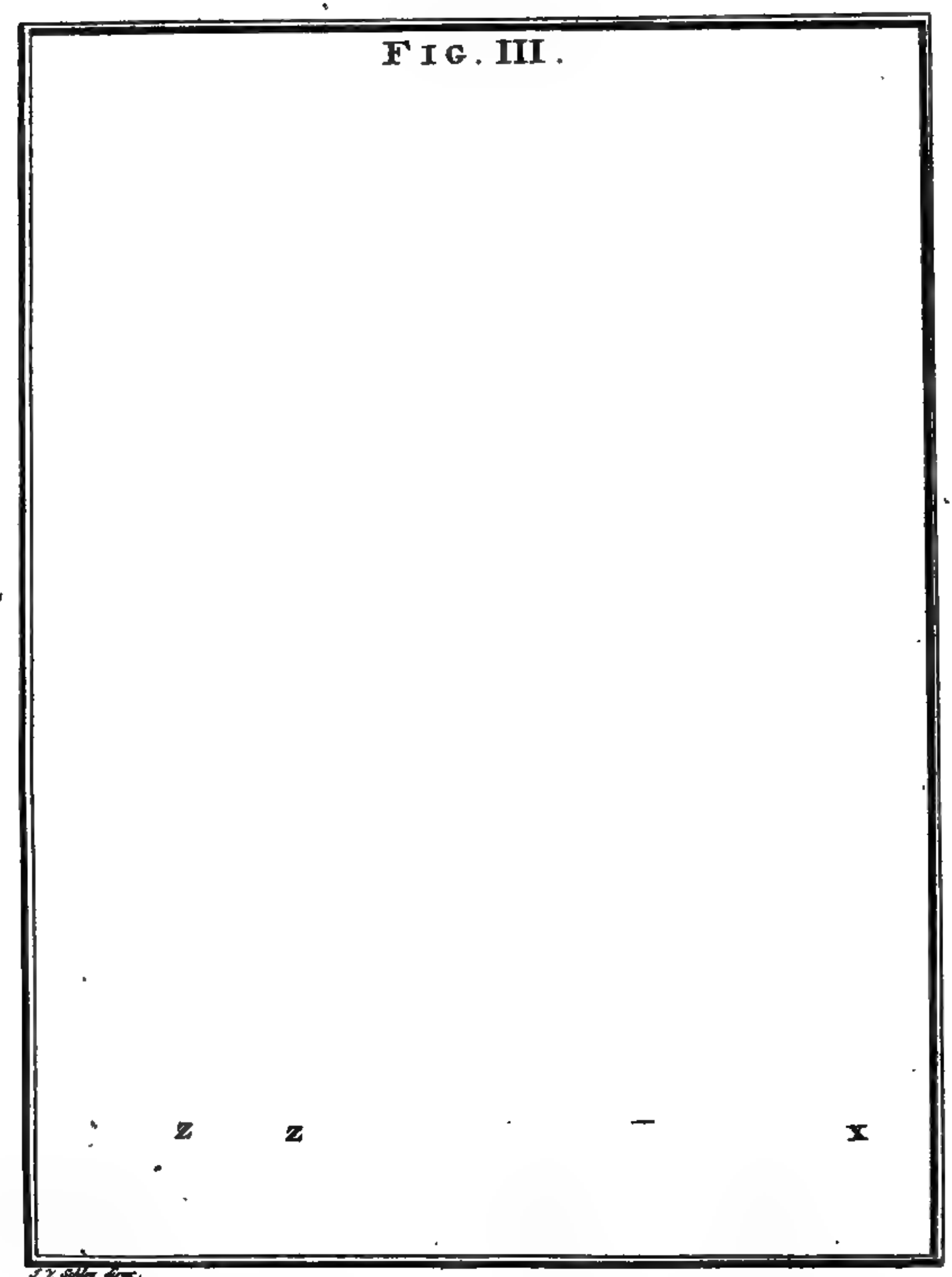
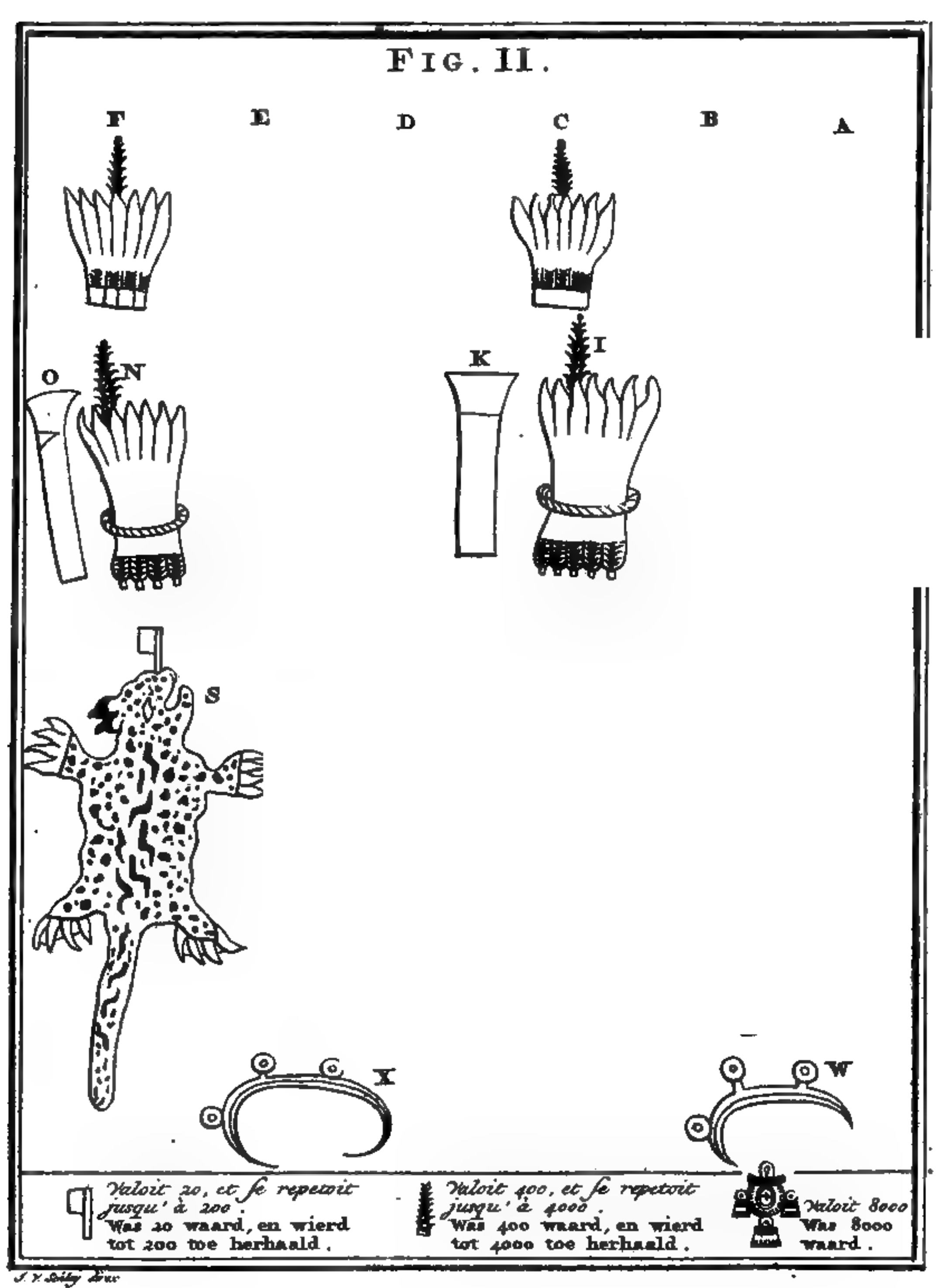


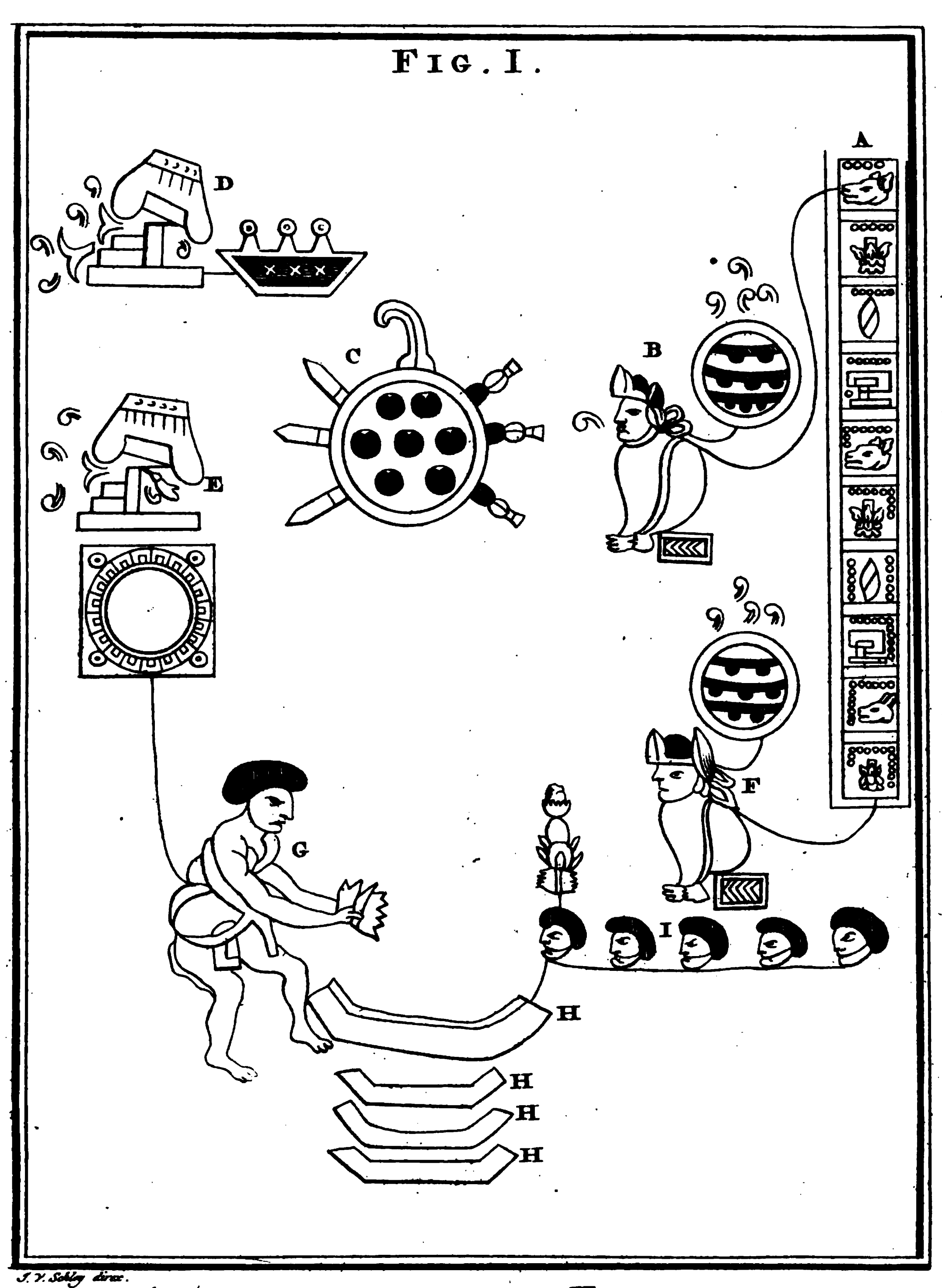
FIG. III.

ŒCONOMIE MEXICAINE.

MEXICAANSE HUYSHOUDINGE.



PRODUCTIONS NATURELLES ET TRIBUT.
NATUURLYKE VOORTBRENGZELS EN SCHATTING.



J. V. Schley direx.

ANNALES DE L'EMPIRE.

KRONYK VAN 'T RYK.

de la roue qui couroit alors (*p*). Mais, ces caractères ne suffisant point pour exprimer toutes les paroles, ils ne rendoient que la substance des idées. Cependant, comme les Mexiquains aimoient à faire des récits & à conserver la mémoire des événemens, leurs Orateurs & leurs Poëtes avoient composé des Discours, des Poëmes & des Dialogues, qu'on faisoit apprendre par cœur aux Enfans. C'étoit une partie de l'éducation qu'ils recevoient dans les Colléges, & toutes les traditions se conservoient par cette voie.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Lorsque les Espagnols eurent conquis le Mexique & s'y furent établis, ils apprirent aux Habitans l'usage des lettres de l'Europe. Alors une partie de ce qu'ils avoient dans la mémoire fut écrite avec toute l'exactitude qu'on

(*p*) C'est pour en donner une juste idée, qu'on a fait graver ici quelques pages d'une Histoire Mexiquaine que Purchas & Thevenot ont publiée dans leurs Recueils. Ce ne fut pas sans peine, dit Thevenot, qu'un Gouverneur du Mexique la tira des mains des Indiens, avec une traduction, en langue Mexiquaine, des figures qui la composent. Il la fit traduire en Espagnol. Le Vaisseau, qui l'apportoit à Charles-Quint, fut pris par un François, & la pièce tomba entre les mains d'André Thevet. Hackluyt, qui étoit alors Aumônier de l'Ambassadeur d'Angleterre en France, l'acheta depuis, des Héritiers de Thevet, & la fit traduire d'Espagnol en Anglois par l'ordre de Walter Raleigh. Ensuite Henri Speelman, si célèbre par ses Ouvrages, obligea Purchas d'en faire tailler les figures, qui se sont ainsi conservées. *Thevenot*, 4 *Partie*. Ce Recueil est divisé en trois Parties. La première contient les Annales de l'Empire du Mexique; la seconde, ses Revenus, c'est-à-dire, ce que chaque Ville ou Bourgade payoit de Tribut, avec les richesses naturelles de chacune; la troisième, l'Oeconomie Mexiquaine, la Discipline de l'Empire, en Paix & en Guerre, & ses Pratiques Religieuses & Politiques. On donne ici un exemple de chaque Partie; & voici l'explication avec les lettres qui répondent aux Figures.

I. Figure. En 1417, Chimalpupuca *B*, succeda à Huicilihuit son Père. Il conquit par les armes *C* les Villes de Texquiquiac *D*, & celle de Chalco *E*; qui étoit fort grande. Quelques années après, Chalco se révolta, *G*, & cinq Mexiquains furent tués, I, dans la sédition. Les Habitans de Chalco brisèrent quatre Canots *H*. Chimalpupuca règna dix ans, F, qui sont marqués par les compartemens de la marge, *A*, dont chacun vaut un an, suivant la Roue. Dans l'Original Mexiquain, ces compartimens étoient peints en bleu.

II. Figure. Tribut des Villes situées dans le Pays chaud, qui payoient tous les six mois 2400 poignées de plumes choisies, *A*, *B*, *C*, *D*, *E*, *F*, bleues, rouges, couleur de turquoise, & vertes; ces couleurs étoient dans l'Original; 160 Oiseaux morts, *G*, *L*, d'un plumage couleur de turquoise sur le dos, & brun sous le ventre, 800 poignées, *M*, *H*, de plumes jaunes choisies; 800 poignées, *I*, *N*, de plumes vertes, larges, de Queçaly; deux Becotes d'ambre, *K*, O, enrichies d'or; 200 charges, *P*, *R*, de cacao; 40 peaux de Tigre, *Q*, *S*; 800 Tecomates ou Coupes, *T*, *U*, à boire du cacao; 2 morceaux d'ambre clair, chacun de la grosseur d'une brique, *W*, *X*. *Voyez ci dessus l'Article des Langues*.

III. Figure. Le Père, *A*, doit mettre son Fils, *B*, à l'âge de 25 ans, *H*, qui sont marqués par les ronds, entre les mains du Tlamacazqui, *C*, Grand Prêtre du Temple Camalcac, *D*, pour l'instruire & en faire un Prêtre; ou l'envoyer *E*, au même âge, *H*, à l'Ecole, *G*, pour y recevoir les instructions communes du Teachcauh, *F*, c'est-à-dire du Maître qui instruit la Jeunesse.

Lorsqu'une Fille se marie, l'Entremetteur du mariage, *I*, doit la porter le soir sur son dos, *W*, chez le jeune Homme qui veut l'épouser. Il est éclairé par quatre Femmes, *X*, *Z*, qui portent à la main une espèce de torche, de bois de Pin, 1, 2, 3, 4. La Fille & le jeune Homme s'asseyent dans une salle, sur des sièges placés sur une natte, *O*; & toute la cérémonie du mariage consiste à nouer un coin du bas de la robbe de l'Homme, *L*, avec un coin du voile de la Fille, *M*. Ils offrent aux Dieux du parfum de Copal *Q*, sur un réchaud. Deux Vieillards, *I*, *R*, & deux vieilles Femmes, *N*, *V*, servent de témoins. *K*, *P*, représentent les viandes qu'on sert aux Mariés. Ils mangent les viandes, & boivent dans des tasses, *T*, du Pulque, représenté par le pot, *S*.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

qu'on voit dans nos Livres (*q*). Mais ils n'ont pas laissé de conserver l'habitude de leurs anciens caractères, sur-tout dans les Provinces éloignées de la Capitale (*r*).

Maisons, Meubles & Nourriture commune des Mexiquains.

Ce n'est point par la description des Palais de Motezuma, qu'il faut juger des Maisons communes du Mexique, & du goût de la Nation pour les Edifices. Les Seigneurs & les personnes riches étoient libres, à la vérité, d'imiter la magnificence du Souverain; & sans répéter ce qu'on a dit de la multitude & de l'étendue des Hôtels de Mexico, le Palais de chaque Cacique, dans la Ville ou la principale Bourgade de son Domaine (*s*), n'avoit guères moins d'éclat que le Tezpac, séjour ordinaire de l'Empereur. Mais il étoit défendu au commun des Mexiquains d'élever leurs Maisons au-dessus du rez-de-chaussée, & d'y avoir des fenêtres & des portes. La plûpart n'étant composées que de terre, & couvertes de planches, qui formoient une espèce de plate-forme à laquelle tous les Historiens donnent le nom de terrasse, on conçoit que la commodité n'y étoit pas plus connue que l'élégance. Dans les plus pauvres, néanmoins, l'intérieur étoit revêtu de nattes de feuilles. Quoique la cire & l'huile fussent en abondance au Mexique, on n'y employoit, pour s'éclairer, que des torches de bois de Sapin. Les lits étoient des nattes, ou de la simple paille, avec des couvertures de coton. Une grosse pierre, ou quelque billot de bois, tenoit lieu de chevet. Les siéges ordinaires étoient de petits sacs, pleins de feuilles de Palmier. Il y en avoit aussi de bois, mais fort bas, avec un dossier d'un tissu des plus grosses feuilles; ce qui n'empêchoit point que l'usage commun ne fût de s'asseoir à terre, & même d'y manger. On reproche aux Mexiquains d'avoir été fort sales dans leurs repas (*t*). Ils man-

(*q*) Acosta se croit en droit de conclure que les Discours qui leur sont attribués par les Historiens ne doivent point passer pour une invention des Espagnols. „ On en a connu, dit-il, la vérité certaine, qui doit y „ faire ajouter une entière foi". *Liv.* 6. *Ch.* 7.

(*r*) Le même Ecrivain rend témoignage qu'il a vu le *Pater noster*, l'*Ave Maria*, le *Symbole*, le *Confiteor*, écrits à leur manière. „ Quiconque les verra, dit-il, s'en émer- „ veillera; car pour signifier ces paroles, „ *Moi Pêcheur je me confesse*, ils peignent „ un Indien à genoux, aux piés d'un Reli- „ gieux, & lui parlant à l'oreille. Pour cel- „ les-ci, *à Dieu Tout-puissant*, ils peignent „ trois visages, avec des couronnes, en fa- „ çon de la Trinité. Pour celles-ci, *& à la* „ *glorieuse Vierge Marie*, ils peignent un „ visage de Femme & un demi-corps de pe- „ tit Enfant; *& à Saint Pierre & Saint* „ *Paul*, des têtes, avec des couronnes, u- „ ne clé & une épée. Si les images leur dé- „ failloient, ils mettoient des caractères, „ comme, *en quoi j'ai péché*, &c. D'où l'on „ peut connoître la vivacité de leur enten- „ dement, puisque cette façon d'écrire ne „ leur a pas été enseignée par les Espagnols. „ J'ai vu la confession de tous ses péchés, „ qu'un Indien apportoit pour se confesser, „ écrite de la même sorte de peintures & de „ caractères, en peignant chacun des dix „ Commandemens de Dieu, d'une certaine „ façon, où il y avoit pour chiffres certai- „ nes marques, qui étoient le nombre des „ péchés, qu'il avoit faits contre chaque „ Commandement. Les plus habiles Espa- „ gnols, qui voudroient faire de tels mé- „ moires par images, n'y parviendroient pas „ en un an, non pas en dix". *Ibidem.*

(*s*) Voyez ci-dessus l'arrivée de Cortez à Tezcuco.

(*t*) Gomara donne pour exemple, non-seulement qu'ils prenoient toutes sortes d'alimens avec les mains, & qu'ils s'essuyoient les doigts à d'autres parties du corps, mais que pour manger des œufs durs, ils arrachoient un poil de leurs cheveux, avec lequel ils les coupoient en pièces après en avoir ôté l'écaille. C'est une pratique, dit-il, qu'ils conservent encore aujourd'hui. *Liv.* 2. *Ch.* 85.

mangeoient peu de chair; mais quoiqu'ils eussent du dégoût pour celle de Mouton & de Chèvre, parce qu'ils la trouvoient puante, ils ne rejettoient aucune autre espèce d'Animaux vivans (v). Leur principale nourriture étoit le maïz, en pâte, ou préparé avec divers assaisonnemens. Ils y joignoient toutes sortes d'herbes, sans autre exception que les plus dures & celles qui sont de mauvaise odeur. Le plus délicat de leurs breuvages étoit une composition d'eau & de farine de cacao, à laquelle ils ajoutoient du miel. Ils en avoient plusieurs autres, mais incapables d'enivrer. Les liqueurs fortes étoient si rigoureusement défendues, que pour en boire il falloit obtenir la permission des Seigneurs ou des Juges. Elle ne s'accordoit qu'aux Vieillards & aux Malades; à l'exception néanmoins des jours de Fête, & de travail public, où chacun avoit sa mesure, proportionnée à l'âge. L'ivrognerie passoit pour le plus odieux de tous les vices. La peine de ceux qui tomboient dans l'ivresse étoit d'être rasés publiquement; & pendant l'exécution, la maison du Coupable étoit abbattue, pour faire connoître qu'un Homme, qui avoit perdu le jugement, ne méritoit plus de vivre dans la société humaine. S'il possedoit quelque Office public, il en étoit dépouillé, & l'interdiction duroit jusqu'à sa mort. Cette loi s'étant affoiblie depuis la Conquête, on observe que les Mexiquains sont aujourd'hui les plus grands Ivrognes de l'Amérique.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Jeux publics.

LEUR ancienne sobriété n'empêchoit point qu'ils ne fussent passionnés pour la Danse & pour diverses sortes de Jeux. Herrera fait une curieuse description du jeu qui se nommoit *Tlatchtli*, & dont les Castillans abandonnèrent l'usage, parce qu'ils y trouvèrent du danger. La scène de cet exercice étoit une espèce de Tripot, & l'instrument, une Pelote, composée de la gomme d'un Arbre, qui croît dans les terres chaudes. On en fait distiller, par incision, une liqueur blanche & grasse, qui se congele presqu'aussi-tôt, & qui étant paîtrie devient aussi noire que la poix. Cette Pelote, quoique dure & pesante, voloit aussi légerement qu'un Ballon, qui n'est rempli que de vent. On ne marquoit point de chasse; comme au jeu de Paume. L'avantage consistoit à faire toucher la Pelote, au mur qui servoit de but, & dont la partie contraire devoit empêcher qu'elle n'approchât. Elle n'étoit poussée qu'avec les fesses ou les hanches; & pour la faire mieux rebondir, les Joueurs s'appliquoient sur les fesses une sorte de cuir bien tendu. Ils se présentoient mutuellement le derrière, pour la renvoyer, à mesure qu'elle s'élevoit, ou qu'elle faisoit des bonds. On faisoit des parties réglées, pour lesquelles on déposoit, de part & d'autre, de l'or, des ta-

Le Tlatchtli.

(v) Pas même leurs propres Poux, suivant le même Auteur; ils les croyoient bons pour la santé. D'ailleurs ils disoient qu'il étoit plus honnête de les manger, que de les tuer entre les ongles. *Ibidem*. Cette idée donne quelque vraisemblance à ce qu'on lit dans Herrera, *Déc.* 2. *Liv.* 8. *Chap.* 5. Dans le Palais, dit-il, où Cortez fut logé, en arrivant à Mexico, on trouva quantité de sacs & de besaces bien liées. Ojeda en prit une & l'ouvrit. Elle étoit pleine de Poux. Les Espagnols apprirent que c'étoit un tribut que les Pauvres payoient à l'Empereur. Telle étoit, ajoute l'Historien, la sujettion où Motezuma tenoit son Peuple. Il ne dit point quel usage l'Empereur faisoit de cet odieux présent. Peut-être n'avoit-il pas d'autre dessein que de faire régner la propreté dans ses Etats.

tapis, des ouvrages de plume, & les avantages étoient marqués par des raies. Quelquefois les Mexiquains jouoient jusqu'à leurs personnes. Le lieu étoit une salle basse, haute, longue, étroite, mais plus large par le haut que par le bas, & plus haute des deux côtés qu'aux deux bouts. Les murailles étoient fort unies, & blanchies de chaux. On y mettoit des deux côtés, quelques grosses pierres, assez semblables à des meules de moulin, & percées au milieu, mais dont le trou n'avoit que la grandeur nécessaire pour recevoir la Pelote. Celui, qui l'y mettoit, gagnoit le jeu, par une victoire extraordinaire, qui arrivoit rarement. Un ancien usage le rendoit maître alors des robbes de tous les Spectateurs. Le jeu en devenoit beaucoup plus agréable; parce que ceux qui étoient couverts de quelque vêtement se mettoient à fuir, pour les sauver, & qu'ils étoient ordinairement poursuivis par le Vainqueur. Le souvenir d'un si grand événement se conservoit jusqu'à ce qu'il fût effacé par un autre; & celui, qui devoit cette disposition au hasard plus qu'à son adresse, étoit obligé de faire quelques offrandes à l'Idole du Tripot & de la pierre. Il y avoit toujours deux Statues de la Divinité du Jeu, sur les deux plus basses parties des murs. On choisissoit, pour les y placer, quelque jour de marque; & cette cérémonie étoit accompagnée de chants, qui en faisoient une espèce de consécration. Aussi chaque Tripot étoit-il respecté comme un Temple. On n'en bâtissoit point sans y appeller des Prêtres, qui le bénissoient avec diverses Formules, & qui jettoient quatre fois la Pelote dans le Jeu. Le Maître du terrein, qui étoit toujours un Seigneur, ne jouoit jamais sans avoir commencé par des cérémonies religieuses & des offrandes. Motezuma aimoit beaucoup ce spectacle, & se faisoit honneur de le donner souvent aux Espagnols, qui n'y prenoient pas moins de plaisir qu'aux plus agréables Jeux de leur Nation (x).

Musique & Danses.

LA Musique étoit une autre passion des Mexiquains. Ils avoient divers instrumens grossiers, auxquels l'exemple des Conquérans leur fit bientôt joindre la flûte, le hautbois & la trompette. Quoique naturellement flegmatiques, ils étoient si sensibles à l'harmonie, qu'ils se rassembloient souvent pour aller donner à l'Empereur, qui n'en étoit pas moins touché, le plaisir d'entendre leurs chants & de voir leurs danses, au milieu d'une grande cour qui étoit devant les salles du Palais. Leur manière de danser ressembloit peu à celle des autres Nations. Après avoir dîné, ils commençoient une sorte de Bal, qu'ils nommoient *Netotilitzle*. On étendoit une grande *Estera*, qui étoit une natte fort déliée, sur laquelle on posoit deux tambours, l'un petit, qui s'apelloit *Teponatzle*, & qui étoit d'une seule pièce de bois fort bien travaillé, creux, sans peau ni parchemin par dehors, avec une seule fente au principal bout: on le touchoit avec des bâtons, comme nos tambours, quoique les extrêmités ne fussent pas de bois, mais de laine ou de quelque substance mollasse. L'autre étoit plus grand, rond, creux, & peint en dehors. Il avoit, sur l'embouchure, un cuir, bien courroyé & fort tendu, qu'on serroit ou qu'on lâchoit, pour élever ou pour baisser le ton. On le battoit avec les mains, & cet exercice

La Netotilitzle.

(x) Herrera, Déc. 2. Liv. 7. Chap. 9.

cice étoit pénible. Ces deux instrumens, accordés avec les voix, produisoient une symphonie assez mélodieuse, mais qui paroissoit fort triste aux Castillans. Les chansons des Mexiquains contenoient la vie & les actions héroïques de leurs anciens Rois. Mais, s'échauffant par dégrés, ils y mêloient des compositions plus badines, en couplets rimés, qui n'étoient pas sans esprit & sans agrément. Ceux qui dansoient devant l'Empereur étoient les principaux Seigneurs du Royaume, richement parés, avec des bouquets de roses dans les mains, ou des éventails de plumes tissues d'or. Les uns avoient la tête couverte d'une tête d'Aigle, ou de Tigre; d'autres portoient sur le bras droit, ou sur les épaules, des devises d'or ou d'argent, & de riches plumes. Dans les Assemblées de la Ville, le nombre des Danseurs montoit quelquefois à huit ou dix mille, & les Seigneurs ne faisoient pas difficulté de s'y mêler. On commençoit à marcher par rangs, de huit ou plus, suivant la quantité des Acteurs. Les principaux se plaçoient près des tambours. Après une marche assez lente, qui duroit quelque tems en différentes formes, on s'entremêloit, pour danser en branle, en se tenant par la main. Ensuite les uns dansoient seuls, & d'autres deux à deux. La danse consistoit dans quelques sauts & divers mouvemens alternatifs des piés & des mains. Deux Chefs de rang recommençoient à danser seuls, & conduisoient les autres, qui les suivoient en imitant tous leurs mouvemens & tous leurs pas. Ils chantoient, & tous les autres répondoient en chœur. Lorsqu'ils étoient en grand nombre, les derniers faisoient un cercle, pour se retrouver vis-à-vis des autres. La danse duroit quatre ou cinq heures, sans que personne parût se lasser. Les mouvemens néanmoins étoient quelquefois fort vifs, & répondoient par intervalles à la vivacité de l'air. Il étoit permis de quitter l'Assemblée pour se rafraîchir; mais on devoit sortir sans rompre la cadence, & la reprendre en rentrant. Quelquefois on voyoit arriver des Masques & des Bouffons, qui se mêloient dans la danse, en faisant des sauts extraordinaires, en disant des plaisanteries, en contrefaisant d'autres Nations par leurs gestes & leur langage, ou les Fous, les Ivrognes & les vieilles Femmes. Ce Bal, suivant la remarque d'un Historien, parut plus agréable aux Espagnols que la Zambra même de Grenade (y). Motezuma se donnoit souvent, en secret, le plaisir de faire danser devant lui, dans cette forme, les plus belles Femmes & les plus qualifiées de l'Empire (z).

Description de la Nouvelle Espagne.

La Mitote.

Herrera parle d'une danse encore plus solemnelle, qui se nommoit *Mitote* (a), & qui se faisoit dans les cours du Temple; si noble, dit-il, que les Empereurs même ne dédaignoient pas de s'y mêler. On y formoit deux grands cercles, au milieu desquels étoient placés les instrumens. Le cercle interieur étoit composé des Seigneurs, des Anciens, & de toutes les personnes au-dessus du commun. Le second, de la plus grave partie du Peuple, qui se paroit, dans ces grands jours, de ce qu'il avoit de plus précieux en plumes & en bijoux. Il n'y avoit personne, qui n'eût été formé

(y) *Ibidem.*
(z) *Ibidem.*

(a) Il donne, dans un autre endroit, le même nom à toutes les danses Mexiquaines.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

mé dès l'enfance à cet exercice cheri. On voyoit plusieurs Mexiquains sur des figures d'Homme, d'Animal ou de Colomnes, qui chantoient & dansoient dans cette posture, avec tant de justesse & de grace, qu'ils ne s'écartoient point de l'ordre dans leurs mouvemens ni dans leurs sons. D'autres montoient sur des bâtons, s'y tenoient droits, & faisoient mille figures plaisantes des piés & des mains. D'autres passant leurs mains sous la plante de leurs piés se courboient en cercle, se remuoient avec une agilité surprenante, s'élançoient dans l'air, & retomboient, en tournant, comme une lourde masse. Enfin, d'autres voltigeoient, sautoient, & faisoient mille sortes de cabrioles, avec de gros poids sur l'estomac & sur l'épaule, qui ne sembloient rien diminuer de leur souplesse (*b*). Souvent le Peuple s'assembloit dans les Places publiques, ou sur les dégrés des Temples, pour faire des défis au blanc, & d'autres preuves d'adresse, avec l'arc & la fléche. On couroit, on luttoit, sous différentes conditions; & le Vainqueur recevoit un prix, aux dépens du Public. Il se passoit peu de jours où la Ville de Mexico n'eût quelque divertissement de cette nature. Motezuma, qui en avoit inventé la plûpart, jugeoit cette diversion néceſſaire pour des esprits inquiets, dont il soupçonnoit la fidélité (*c*). Ces Fêtes devinrent encore plus magnifiques & plus fréquentes en faveur des Espagnols. Cependant, quelque goût qu'ils y eussent pris d'abord, elles disparurent, par dégrés, sous leur propre Gouvernement (*d*).

Successions dans les Familles.

Chaque Province du Mexique ayant été réunie successivement au corps de l'Empire, il n'est pas surprenant qu'il y restât des différences considerables

(*b*) Le même, Déc. 3. Liv. 2. Chap. 15.

(*c*) Solis, Liv. 3. Chap. 16.

(*d*) Correal, Voyageur Espagnol, compte, entre les causes de la haine des Indiens pour sa Nation, en Amérique, la substitution qu'elle y a faite d'un mélange de spectacles ridicules, aux anciens exercices des Mexiquains. „ Les Indiens, dit-il, qu'on „ convertit à la Religion Chrétienne, n'en „ sont pas moins Idolâtres, car ils adorent „ nos saintes Images comme autant de Dieux. „ Les Curés le souffrent, & disent que cela „ vaut encore mieux que s'ils n'étoient pas „ baptisés. Le Saint, ajoutent-ils, aura pi- „ tié d'eux & les délivrera pour l'amour de „ son Image. L'envie de faire des Prosely- „ tes fait tolerer aux Missionnaires d'autres „ abus de la même force; mais ils la paient „ quelquefois bien cher. Les Sauvages, qui „ ne sont pas toujours d'humeur à se con- „ vertir, massacrent souvent ces Missionnai- „ res. Aussi leurs Sermons sont-ils pleins „ de bouffonneries, plates & grossières. Les „ Fêtes sont encore plus scandaleuses. Etant „ à Carthagene, le jour de la Procession du „ Saint Sacrement, j'eus occasion de voir „ comment on y profanoit cette sainte céré- „ monie. Des gens masqués y faisoient tou- „ tes sortes de gestes bouffons; quelques- „ uns culbutoient devant le St. Sacrement, & „ d'autres faisoient le moulinet. On y por- „ toit des Chats & des Cochons emmaillo- „ tés, qui en miaulant & en grognant com- „ posoient, avec les voix humaines, un con- „ cert des plus impertinens. L'enterrement „ de Jesus-Christ & toutes les solemnités de „ la Semaine sainte, sont à-peu-près aussi „ édifiantes. N'oublions pas la Messe de „ Minuit. Les Religieux y dansent au son „ des instrumens, comme les Séculiers, & „ cela avec les gestes & les grimaces ordinai- „ res aux Mascarades du Carnaval. Les uns „ se déguisent en Diables, les autres en An- „ ges. Ces Anges & ces Diables se disent „ souvent de grosses injures, & les accom- „ pagnent presque toujours de coups de „ poing; mais les Diables sont enfin battus „ & chassés, &c. Ces Fêtes déplaisent d'au- „ tant plus aux Indiens, qu'on leur fait payer „ bien cher les *Agnus Dei* & les petites Ima- „ ges qu'on y distribue, & qu'on les force „ d'acheter". *Voyages de François Correal*, Chap. 10 & 11.

bles dans les loix & les usages. La Religion étoit l'unique point sur lequel il paroît que la politique des Empereurs, plutôt que le penchant des Peuples ou la persuasion, étoit parvenue à faire régner l'uniformité. A l'égard des successions, par exemple, dans la Capitale & tout le Pays de son ressort, elles suivoient les dégrés du sang. Le Fils aîné entroit dans tous les droits de son Père, lorsqu'il étoit capable de les maintenir. Autrement le second Fils prenoit sa place; & s'il n'y avoit point d'autre mâle, c'étoient les Neveux qui se voyoient appellés à l'héritage. Au défaut de Neveux, on appelloit les Frères du Père. S'il n'en restoit point, sur-tout entre les Seigneurs qui jouissoient de quelque Gouvernement par le droit de leur naissance, tous les Vassaux avoient recours à la voie de l'élection, pour faire tomber leur choix sur le plus digne; dans l'opinion que l'intérêt public devoit l'emporter sur les droits d'une parenté fort éloignée. Dans le Pays de Tlascala, de Guacoxingo & de Cholula, on suivoit la même règle, avec cette différence, que celui qu'on substituoit au véritable sang étoit soumis à de rigoureuses épreuves. Il devoit s'exposer, dans la Place publique, à toutes les injures qu'on jugeoit à propos de lui faire essuyer, & les souffrir sans aucune marque d'impatience. Ensuite il étoit mené au Temple, pour y passer quelque tems en pénitence. Tous ses exercices étoient contraires à ceux de la vie commune. Il sortoit du Temple, lorsqu'on y venoit pour les Sacrifices; il mangeoit à des heures qui n'étoient pas celles du Public; il veilloit dans le tems destiné au sommeil; il dormoit lorsqu'il falloit veiller; & pendant qu'il étoit endormi, on venoit le piquer avec des poinçons, en lui disant; „ éveille-toi, songe qu'il faut „ que tu prennes soin de tes Vassaux, & que l'Office dont tu t'es chargé „ ne te permet pas de dormir". Après ces penibles cérémonies, on lui préparoit un grand festin; mais pour le tems qu'il se devoit faire, on comptoit tous les jours, depuis celui de sa naissance, & l'on choisissoit un impair, parce que tous les nombres pairs étoient de mauvais augure. Ses Convives étoient nommés par les Prêtres. Si quelqu'un d'entr'eux s'excusoit, on n'en apportoit pas moins son siége. On le mettoit à la place qu'il devoit tenir, avec les vivres qu'il devoit fournir & son présent. Le nouvel Héritier faisoit au siége les mêmes caresses & les mêmes remercimens qu'il auroit dû faire au Convive. Lorsque la table étoit servie, on se rendoit au Temple voisin, sans faire attention si les mets pouvoient se refroidir; & l'Héritier y recevoit l'investiture de tous ses droits. Le festin commençoit ensuite, & finissoit par des chants & des danses. Les Seigneurs de Chiapa devoient passer par diverses Charges subalternes, avant que d'entrer en possession du rang pour lequel ils étoient nés ou choisis. Dans la Province de Guatimala, les Héritiers de naissance ou d'élection étoient obligés de faire des prières & des jeûnes. Les plus dévôts dormoient les piés en croix, pour se fatiguer jusques dans le tems du sommeil (e). Si le Mort laissoit un Héritier trop jeune, on lui donnoit pour Tuteur un de ses plus proches Parens; ou s'il n'avoit personne dans sa Famille, qui méritât cette confiance, on élisoit un des plus sages Amis du Mort

Description de la Nouvelle Espagne.

(e) *Herrera*, Déc. 3. Liv. 4. Chap. 15.

Mort pour y suppléer; & de quelque mérite ou de quelque distinction que fût l'Héritier, il n'étoit pas affranchi de cette tutele avant l'âge de trente ans (*f*).

Différence d'Ordres dans la Noblesse.

Le Mexique avoit une sorte de Seigneurs, qu'Herrera compare aux Commandeurs de Castille, c'est-à-dire, qui recevoient de la faveur du Souverain, ou pour récompense de leurs services, des Terres dont ils n'avoient la propriété que pendant leur vie. Il y avoit un autre Ordre, qui se nommoit, en langage du Pays, *les grandes Parentés*, & qui étoit composé des Cadets du premier Ordre. Il étoit subdivisé en quatre autres classes, qui répondoient aux quatre premiers dégrés de Parenté, & qui tiroient leur distinction du plus ou moins d'éloignement de leur origine. Tous ceux qui descendoient plus loin étoient compris dans la quatrième classe. Outre le droit de pouvoir succeder aux Chefs de leur race, lorsqu'ils y étoient appellés, leur Noblesse les exemptoit de tributs. La plûpart étoient employés dans les Armées; & c'étoit parmi eux qu'on choisissoit les Ambassadeurs, les Officiers des Tribunaux de Justice, & tous les Ministres publics. Les Chefs de race étoient obligés de leur fournir le logement & la subsistance.

Réglement des Tributs.

Tous les Caciques jouissoient des droits de la Souveraineté dans l'étendue de leur Domaine. Ils tiroient un Tribut particulier de tous leurs Vassaux, sans en excepter cette espèce de Seigneurs dont les biens ne se transmettoient pas par succession, & qui n'en jouissoient que par la donation de l'Empereur. Les Officiers mêmes payoient le tribut de leurs Offices, comme les Marchands celui de leur Commerce. Mais ils n'étoient pas obligés à d'autres services, tels que les ouvrages publics, le labourage pour les Seigneurs, & divers assujetissemens qui étoient le partage du Peuple. Ils avoient même entr'eux une espèce de Syndic, choisi dans leur Corps, pour traiter de leurs affaires avec les Seigneurs, & pour règler annuellement leurs comptes. Le plus malheureux Ordre des Tributaires étoit celui des Laboureurs, qui tenoient les Terres d'autrui. Ils se nommoient *Mayeques*. Tous les autres Vassaux pouvoient avoir des Terres en propre ou en commun; mais il n'étoit permis aux Mayeques que de les tenir en rente. Ils ne pouvoient quitter une Terre pour en prendre une autre, ni jamais abandonner celles qu'ils labouroient, & dont ils payoient la rente en nature, par d'anciennes conventions dont l'origine étoit inconnue. Leurs Seigneurs avoient sur eux la Jurisdiction civile & criminelle. Ils servoient à la guerre, parce que personne n'en étoit exempt; mais on apportoit beaucoup d'attention à ne pas trop diminuer leur nombre, & le besoin de Troupes devoit être fort pressant pour faire oublier que les Mayeques étoient nécessaires à l'agriculture.

L'exemption du Tribut n'étoit accordée qu'aux Enfans qui étoient *sous le* pouvoir de leurs Pères, aux Orphelins, aux Vieillards décrepits, aux Veuves & aux Blessés. Il se levoit avec beaucoup d'ordre, dans les Villages comme dans les Villes. Le plus commun étoit celui de maïz, de faséoles, & de coton. Les Marchands & les Ouvriers le payoient de la matière ordinaire

(*f*) *Ibidem.*

Description de la Nouvelle Espagne.

dinaire de leur commerce ou de leur travail. On ne l'imposoit point par tête, mais chaque Communauté avoit sa taxe, qui se divisoit entre ses Membres; & tous les Particuliers faisoient leur premier devoir de payer leur portion. Les Tributs de grains étoient recueillis au tems de la récolte. Ceux des Marchands & des Ouvriers se délivroient de vingt en vingt jours, c'est-à-dire, de mois en mois. Ainsi l'on portoit des Tributs pendant toute l'année. La même règle s'observant pour les Fruits, le Poisson, les Oiseaux, les Plumes, & la Vaisselle de terre, les Maisons des Seigneurs se trouvoient fournies, sans embarras & sans interruption. Dans les années stériles & dans les maladies contagieuses, non-seulement on ne levoit rien; mais si les Vassaux d'un Cacique avoient besoin d'être secourus, il fournissoit, de ses Magasins, des alimens aux plus pauvres, & des graines aux autres pour semer. Le service personnel des Mayeques consistoit à bâtir pour leurs Seigneurs, & sur-tout à leur porter chaque jour de l'eau & du bois. Ce dernier office étoit reparti entre les Villages & les Quartiers; de sorte que le tour de chacun ne revenoit pas souvent. S'il étoit question d'un Edifice, ils s'y employoient avec autant de satisfaction que de zèle. Hommes, Femmes & Enfans, ils mangeoient à des heures règlées. On a souvent observé qu'ils sont peu laborieux, lorsqu'on les applique seuls au travail, & que six Mexiquains, occupés séparément, avancent beaucoup moins qu'un Espagnol. Comme ils mangent peu, leurs forces semblent proportionnées à leur nourriture. Cependant lorsqu'on trouve le moyen de les faire travailler ensemble, & par quelque intérêt différent de la crainte, ils ne perdent pas un instant. Leur respect étant presqu'égal pour leurs Caciques & pour leurs Dieux, ils n'épargnoient pas leurs peines dans la construction des Temples & des Palais. On les voyoit sortir de leurs Villages au lever du Soleil. Après avoir laissé passer le froid du matin, ils mangeoient sobrement quelques provisions qu'ils portoient avec eux. Ensuite, chacun mettoit la main à l'ouvrage, sans attendre qu'il fut pressé par l'ordre ou les menaces des Chefs; & le travail continuoit jusqu'à la première fraîcheur de la nuit. La moindre pluie leur faisoit chercher à se mettre à couvert; parce qu'étant nus & connoissant le dangereux effet de leurs pluies, ils craignoient d'y être long-tems exposés. Mais ils revenoient gayement, aussi-tôt qu'ils voyoient le tems s'éclaircir; & le soir, retournant sans impatience à leurs maisons, où leurs Femmes leur faisoient du feu & leur apprêtoient à souper, ils s'y amusoient innocemment au milieu de leur Famille (g).

La Province des *Matalzingas* n'avoit que trois véritables Seigneurs; l'un, qui tenoit le premier rang; & les deux autres qui le reconnoissoient pour leur Superieur commun, avec quelque inégalité entr'eux-mêmes. Lorsque le premier venoit à mourir, le second prenoit sa place, & le troisième prenoit celle du second. A la place du troisième, on nommoit le Fils du premier, lorsqu'il en paroissoit digne; ou son Frère, s'il manquoit quelque chose au mérite du Fils. Ainsi nul d'entr'eux ne succedoit à son Père. Lorsque c'étoit celui du milieu qui étoit enlevé par la mort, on lui donnoit pour

(g) Herrera, *ibid.* Chap. 17.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

pour Successeur le Fils du premier. Il n'y avoit que le troisiéme, auquel son propre Fils ou son Frère pouvoit succeder; mais dans tous les cas, c'étoit toûjours le plus digne qui étoit appellé à sa succession. Ces trois Caciques avoient leurs Terres séparées l'une de l'autre, qu'ils nommoient *Kalpules*, & les deux subalternes faisoient assidûment leur cour au premier. Dans la Province d'*Utlatan*, qui touchoit à celle de Guatimala, les Espagnols vérifièrent, par des peintures, que depuis plus de huit cens ans il y avoit aussi trois principaux Seigneurs, dont la succession avoit toûjours suivi le même ordre. La distinction de leur rang n'étoit marquée que par celle de leurs siéges: le premier avoit au sien trois tapis de plumes pour dossier; le second en avoit deux, & le troisiéme un seul (*b*).

Mechoacan.

AVANT la Conquête du Mechoacan, le principal Cacique de cette grande Province faisoit sa résidence dans une Ville considérable, qui se nommoit *Zinzoatza*, c'est-à-dire *Lieu rempli d'Oiseaux*. Quoique le Pays produisît abondamment toutes sortes de biens, la plus riche partie du Tribut consistoit en plumes, dont on faisoit de précieux tapis & d'autres ouvrages. On observe que de tous les Peuples du Mexique, c'étoit celui qui avoit la plus juste notion d'une Divinité suprême, d'un Jugement dernier, du Ciel & de l'Enfer. Le Dieu du Mechoacan se nommoit *Tucapacha*. Il étoit regardé comme l'Auteur de tout ce qui existe, & comme l'unique arbitre de la vie & de la mort. Ses Adorateurs l'invoquoient dans leurs afflictions, en jettant les yeux vers le Ciel, qu'ils prenoient pour la base de son Trône. Leurs idées sur l'origine des choses sembloient venir de plus loin que les fables du Paganisme. Ils racontoient que Dieu avoit créé de terre un Homme & une Femme; que ces deux modéles de la race humaine, s'étant allés baigner, avoient perdu leur forme dans l'eau; mais que leur Auteur la leur avoit rendue, avec un mélange de certains métaux, & que le Monde étoit descendu d'eux; que les Hommes étant tombés dans l'oubli de leurs devoirs & de leur origine, ils avoient été punis par un Déluge universel, à l'exception d'un Prêtre Indien, nommé *Tezpi*, qui s'étoit mis avec sa Femme & ses Enfans dans un grand coffre de bois, où il avoit rassemblé aussi quantité d'Animaux & d'excellentes semences; qu'après la retraite des eaux, il avoit lâché un Oiseau nommé *Aura*, qui n'étoit pas revenu, & successivement plusieurs autres, qui ne s'étoient pas fait revoir; mais que le plus petit, & celui que les Indiens estiment le plus pour la variété de ses couleurs, avoit reparu bien-tôt avec une branche d'arbre dans le bec. Les Prêtres du Mechoacan portoient des Tonsures, comme ceux de l'Eglise Romaine, & faisoient retentir dans leurs Temples la menace des punitions d'une autre vie, avec des peintures si vives & si effrayantes, que, suivant l'expression d'Herrera, elles forçoient leurs Auditeurs d'abandonner le vice, malgré le penchant qui les y attachoit (*i*). Cependant les Sacrifices humains n'étoient pas moins fréquens parmi eux, que dans la Capitale de l'Empire, dont ils paroissoient avoir emprunté leurs principaux usages.

Misteque.

DANS la Province de *Misteque*, dont les Espagnols n'ont conservé le nom

(*b*) *Ibid.* Chap. 18.

(*i*) *Ibid.* Liv. 3. Chap. 10.

nom qu'aux Montagnes qui la séparoient de Chiapa, il n'y avoit aucun Temple public; mais chaque Maison avoit son Dieu & son Oratoire. Les Monastères y étoient en fort grand nombre; & c'étoit d'eux, comme des sources de la Religion, que chaque Famille recevoit la Divinité qu'elle devoit adorer. La Loi de l'héritage étoit en faveur des Aînés; mais elle les obligeoit d'entrer dans un Monastère & d'y porter l'habit Religieux pendant l'espace d'un an. Les Aînés des Caciques mêmes n'étoient pas dispensés de cet usage. Le jour qu'ils choisissoient pour l'observer, les principaux Habitans de leur Canton venoient les prendre en procession solemnelle, au bruit de tous les instrumens de leur musique. En approchant du Monastère, ils étoient dépouillés de leurs habits par les Prêtres, qui les revêtoient de haillons, oints de gomme. On leur donnoit une lancette de caillou, pour se tirer du sang. On leur frottoit le visage, l'estomac & les épaules, de feuilles venimeuses, qui étoient comme le sceau de leur consécration; parce qu'on supposoit qu'elles ne permettoient plus de toucher à ces parties sans danger. Ils entroient alors dans le Monastère, où ils étoient formés à l'abstinence, soumis à toutes sortes de travaux, & châtiés rigoureusement pour les moindres fautes. A la fin de l'année, leurs Parens & leurs Amis venoient les reprendre, avec la même pompe. Quatre jeunes Filles les lavoient dans une eau parfumée, pour leur ôter la noirceur de résine qu'ils avoient contractée au service des Autels, & sur-tout jusqu'aux moindres traces du poison des feuilles. Ceux qui attendoient la mort de leur Père, pour commencer leur épreuve, n'y étoient pas moins obligés avant que de recueillir sa succession (*k*). Lorsqu'un Cacique étoit attaqué d'une maladie mortelle, tous les Monastères de son Domaine faisoient des Sacrifices, des Pelerinages & des Vœux pour sa guérison. Les Fêtes étoient magnifiques après son rétablissement. Mais s'il mouroit, on continuoit de lui parler, comme s'il eût été vivant; & dans l'intervalle on mettoit devant lui un Esclave vêtu de tous les ornemens des Caciques, qui recevoit, pendant le reste du jour, les honneurs dûs à cette dignité. Quatre Prêtres enlevoient le Cadavre vers minuit, & alloient l'enterrer dans les Bois ou dans une Cave. A leur retour, l'Esclave qui représentoit le Mort étoit étouffé. On l'ensevelissoit, avec un masque au visage & le manteau de la dignité dont il avoit porté les apparences. Il étoit enterré dans cet état, avec ceux qui avoient joué le même rôle avant lui, mais dans une sépulture creuse, sur laquelle on ne mettoit aucune terre. Tous les ans on faisoit une Fête à l'honneur du dernier Cacique; mais c'étoit sa naissance qu'on célébroit, & jamais on ne parloit du jour de sa mort. Les Peuples de la même Province avoient treize langages différens (*l*). On attribue cette étrange variété à la disposition du Pays, qui étant rempli de Montagnes fort hautes, rendoit le commerce fort difficile d'un Canton à l'autre. Les Espagnols y ont trouvé des cavernes & des labyrinthes, de plus d'une lieue de longueur, avec des grandes places, & des fontaines d'excellente eau. Dans la partie des Montagnes qui se nomment aujourd'hui *Saint-Antoine*, les Indiens n'habitoient que des antres, de dix ou vingt

Usage fort singulier.

(*k*) *Ibid.* Chap. 3.

(*l*) *Ibid.* Chap. 13.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

vingt piés de circonference, qu'ils paroissoient avoir creusés, par un long travail, dans les plus durs Rochers. On remarque deux Montagnes d'une hauteur extraordinaire, qui sont fort éloignées l'une de l'autre par le pié, mais dont les sommets s'approchent si fort, que les Indiens sautent d'un côté à l'autre (*m*).

Zapotecas.

Les Habitans de la Province de *Zapotecas* étoient une Nation terrible. Leur principal Cacique faisoit sa demeure dans une grande Ville, qu'ils nommoient *Teozapotlan*. Ils étoient en Guerre continuelle avec les *Mixos*; autres Barbares, dont les Montagnes du Pays étoient peuplées. Quoique nus, les uns & les autres, ils avoient inventé des armes fort meurtrières. Jamais ils ne se rencontroient sans se battre. Les Vainqueurs lioient leurs Prisonniers par les parties viriles, avec la corde de leurs arcs, & les menoient ainsi comme en triomphe, pour les employer aux services de l'esclavage ou pour les sacrifier dans leurs Temples. Ils avoient à-peu-près la même Religion que les Mexiquains; mais leur usage étoit de sacrifier des Hommes aux Dieux, des Femmes aux Déesses, & des Enfans aux petites Divinités. Ils observoient des jeûnes de quarante & de quatre-vingt jours, pendant lesquels ils ne mangeoient, dans l'espace de quarante ou de quatre-vingt heures, qu'une herbe médecinale, nommée *Pisate*. Leur principal Cacique, qui étoit celui de *Coatlan*, se disoit descendu en droite ligne du Chef de ceux qui échapèrent au Déluge général. Ses Vassaux, à qui cette opinion le rendoit fort respectable, lui faisoient des Sacrifices, comme à leurs Dieux. Quelques Espagnols, d'un nom connu, ont rendu témoignage qu'ils avoient vu le dernier de ces Princes, & que ses Sujets ne l'avoient enterré qu'après avoir embaumé son corps. Depuis qu'ils ont reçu le Christianisme, une maladie contagieuse ayant fait beaucoup de ravage dans leur Nation, ils recommençoient à sacrifier à leur ancien Cacique; & la plûpart seroient retombés dans les abominations de l'Idolâtrie, s'ils n'eussent été retenus par le zèle d'un Evêque de Guaxaca. On assure qu'ils ont, dans leur Canton, l'ouverture d'une Cave qui a deux cens lieues de longueur (*n*).

Tepeaques.

Les *Tepeaques* formoient une Nation particulière, qui étoit venue assez recemment de *Chimoztoc*, Région septentrionale dont le nom signifie les *sept Caves*. Ils étoient partis, suivant leurs propres Annales, sous la conduite d'un Chef, nommé *Quavistbzac*; & n'ayant point trouvé d'Habitans dans le Canton qu'ils occupent aujourd'hui, ils y bâtirent la Ville de *Tepeaca* au sommet d'une Montagne triangulaire; ce que son nom signifie. Ensuite s'étant répandus dans les Plaines voisines, ils partagèrent leur Province entre les trois Fils de leur Chef, dont les Descendans règnoient encore à l'arrivée de Cortez, & ne reconnoissoient les Mexiquains que pour leurs Alliés. Les Temples du Pays sont dans une situation si bien entendue, que le Soleil y donne un Eté continuel. Mais toute la Province est sans Rivières & sans Fontaines, à l'exception de quelques eaux aigres, qui sortent entre des pierres. Les Indiens n'y boivent que de l'eau de pluie; &

(*m*) *Ibid.* Chap. 14.

(*n*) *Ibid.* C'est peut-être une faute d'impression, pour vingt ou pour deux.

& les Espagnols, qui s'y sont établis, font venir à grands frais celle d'une source vive de la Montagne de Tlascala, par un canal qui la conduit jusqu'au milieu de leur Place. Malgré cette stérilité d'eau, le Pays des Tepeaques est rempli d'excellens pâturages. Quoique leur Nation eût adopté une partie des usages du Mexique, on y remarque plus d'esprit & de politesse que dans la plûpart de leurs Voisins. Ils adoroient, sous le nom de *Camatzleque*, une Idole de figure humaine, armée d'un arc & d'une fléche; mais ils n'en reconnoissoient pas moins un Dieu suprême, Créateur de l'Univers. Les Eclairs, la Foudre & tous les Météores passoient entr'eux pour des Esprits descendus du Ciel, qui venoient observer la conduite des Hommes, punir quelquefois les crimes, & veiller à la conservation du Monde. L'éducation des Enfans & le bon ordre de la Police faisoient leur principal soin. Ils étoient gouvernés, au nom de leurs Caciques, par quatre Juges, qui tenoient leur siége dans une grande Salle, où non-seulement les causes étoient vuidées sur le champ, mais où les Sentences de mort s'exécutoient à leurs yeux. Les crimes capitaux étoient l'homicide, l'adultere, le vol & le mensonge, parce qu'ils étoient regardés comme les plus nuisibles à la Société (*o*).

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

LES Tlascalans, dont on a tant de fois vanté le courage & la fidélité, n'avoient pris des Mexiquains que l'horrible usage de sacrifier leurs Ennemis & d'en manger la chair. Il paroît même qu'ils ne s'y étoient accoutumés que par représailles, pour rendre à ces cruels Ennemis le traitement qu'ils ne cessoient pas d'en recevoir. On a vu que l'amour de la liberté avoit donné naissance à leur République, & que la valeur & la justice en étoient comme le soutien. Les Relations Espagnoles s'étendent beaucoup sur leur caractère Ils vouloient être élevés & corrigés par amour. Ils mangeoient peu, & leurs alimens étoient legers. La plûpart étoient industrieux, & capables d'apprendre ou d'imiter tout ce qu'on leur montroit. Ils punissoient de mort le mensonge, dans un Sujet de la République; mais ils le pardonnoient aux Etrangers, comme s'ils ne les eussent pas crus capables de la même perfection qu'un Tlascalan. Aussi tous leurs Traités publics s'exécutoient-ils de bonne foi. La franchise ne règnoit pas moins dans leur Commerce. C'étoit un sujet d'opprobre, entre leurs Marchands, que d'emprunter de l'argent ou des marchandises, parce que l'emprunt expose toûjours à l'impuissance de rendre. Ils cherissoient les Vieillards. Ils châtioient rigoureusement l'adultere & le larcin. Les jeunes Seigneurs, qui manquoient de respect & de soumission pour leurs Pères, étoient étranglés par un ordre secret du Senat, comme des monstres naissans, qui pouvoient devenir pernicieux à l'Etat, lorsqu'ils seroient appellés à le gouverner. Ceux qui nuisoient au Public, par quelque désordre qui ne méritoit pas la mort, étoient relegués aux Frontières, avec défense de rentrer dans l'intérieur du Pays; & c'étoit le plus honteux de tous les châtimens, parce qu'il supposoit des vices dont on craignoit la contagion. On faisoit mourir, avec les Traîtres, tous leurs Parens jusqu'au septième dégré; dans l'idée qu'un crime si noir ne pouvoit venir à l'esprit de personne, s'il n'y étoit porté

Tlascalans. Vertus & Vices de leur République.

(*o*) *Ibid.* Déc. 2. Chap. 21.

porté par l'inclination du sang. Les désordres sensuels, qui blessent la nature, étoient punis de mort, comme autant d'obstacles à la propagation des Citoyens, dans le nombre desquels la République faisoit consister toutes ses forces. Entre mille sujets de haine, les Tlascalans reprochoient aux Mexiquains d'avoir infecté leur Nation de ce détestable goût. L'ivrognerie étoit si rigoureusement défendue, qu'il n'étoit permis de boire des liqueurs fortes, qu'aux Vieillards, qui avoient épuisé leurs forces dans la profession des Armes. Le Territoire de la République ne produisant point de sel, ni de coton, ni de cacao, ni d'or & d'argent, il n'y avoit point d'excès, ou de luxe à craindre, dans la bonne chère & dans les habits: cependant les Loix y avoient pourvu, en défendant de porter des étoffes de coton, de boire du cacao, & d'employer de l'or & du sel, si ces richesses n'avoient été gagnées par les Armes. Les Tlascalans n'étoient pas nus. Ils portoient une camisole fort étroite, sans collet & sans manches, avec une ouverture pour y passer la tête. Elle descendoit jusqu'aux genoux; & par-dessus, ils avoient une sorte de soutane, d'un tissu de fil. La Plante, dont ils tiroient ce fil, étoit si commune dans le Pays, qu'ils l'employoient à divers usages. C'est une espèce de Chardon, qui jette des feuilles, larges de deux palmes, très dures, & des épines fort pointues. Le fil se tire des feuilles: mais les Tlascalans employoient l'étoupe à faire des escarpins & de la corde; les bouts leur servoient à couvrir leurs Maisons. Ils tiroient aussi, de cette Plante, d'assez bon miel, du vin, & du vinaigre. Ils en faisoient du papier gris, qui servoit pour leurs caractères. Des rejettons, ils composoient une conserve, d'un goût fort agréable & d'un usage fort sain. Les pointes rôties leur donnoient un baume, qu'ils employoient heureusement pour les playes. Enfin ces pointes tenoient aussi lieu de plumes d'écriture, & les Espagnols mêmes s'en servoient dans le besoin. La Plante dure vingt ans, & ne commence à porter son fruit que dix ans après avoir été plantée (p).

Les Caciques, ou les Seigneurs Tlascalans, étoient adorés du Peuple, qui s'accroupissoit presqu'à terre pour leur parler, baissant la tête & les yeux, sans oser faire le moindre mouvement, & se retirant en arrière sans tourner les épaules. Les Tributs se payoient en fruits de la Terre, avec une juste proportion, qui n'étoit point à charge aux plus pauvres. La liberté qui régnoit à Tlascala, & les avantages d'un bon Gouvernement, y attirant de toutes parts quantité d'Etrangers qui cherchoient à se garantir de la Tyrannie de leurs Caciques, ils y étoient reçus, à la seule condition de s'y conformer aux Loix. On y comptoit parmi la Noblesse environ soixante Seigneurs, qui s'étoient mis volontairement sous la protection de la République, en qualité de Vassaux. Elle avoit des Chevaliers, qui avoient mérité ce titre par des actions héroïques ou des conseils salutaires, & qui en avoient été revêtus dans le Temple avec beaucoup de cérémonies. Les riches Marchands obtenoient aussi des distinctions, qui les élevoient par

(p) Herrera prétend que c'est le Maguey de l'Isle Espagnole, dont le véritable nom, dit-il, est *Metl*. On a déja remarqué que son Traducteur veut que ce soit l'Arrête-Bœuf. Voyez ci-dessous, l'Article des Arbres & des Plantes.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

par dégrés à la Noblesse. Mais quelque pauvre que fût le Noble, il ne pouvoit exercer aucun office méchanique. Les seuls dégrés défendus, pour le mariage, étoient ceux de Mère, de Sœur, de Tante & de Belle-Mère. L'héritage ne passoit point aux Enfans, mais aux Frères du Père; & plusieurs Frères pouvoient épouser successivement leur Belle-Sœur. Non-seulement les Loix permettoient la pluralité des femmes, mais elles y exhortoient ceux qui pouvoient en nourrir plus d'une. Xicotencatl en avoit cinq cens (q). Cependant il n'y en avoit que deux, qui portassent le titre d'Epouse. Elles étoient respectées de toutes les autres; & leur Mari ne devoit pas coucher avec une Concubine, sans les avoir averties. Un Enfant étoit plongé dans l'eau froide au moment de sa naissance, & les Femmes s'y lavoient aussi dès qu'elles étoient délivrées. Rien n'est égal à l'attention qu'on apportoit à les faire vivre dans la modestie & la propreté. Les Enfans des Caciques avoient des Précepteurs, qui leur formoient également le corps & l'esprit (r).

La prosperité de la République n'étant due qu'à la valeur Militaire, les Tlascalans rapportoient tout à l'honneur des Armes. Dans la Guerre, ils élisoient un Capitaine général. L'Etendart de l'Etat demeuroit toujours à l'Arrière-Garde. Après une Bataille, ils le fichoient en terre, dans un lieu exposé à la vue de tout le monde; & ceux, qui ne se retiroient pas sous leur Etendart particulier, étoient punis rigoureusement. Comme ils n'aspiroient point à s'étendre par des Conquêtes, ils ne profitoient de la Victoire que pour faire des Prisonniers. Entre les fléches qu'ils portoient dans leur carquois, ils en avoient deux, qui représentoient les deux Fondateurs de leur Ville. Ils en tiroient d'abord une; & s'ils tuoient ou blessoient quelque Ennemi, c'étoit un heureux présage. L'inutilité du premier coup passoit pour un mauvais augure; mais chacun se faisoit une loi d'honneur de reprendre sa première fléche, & ce préjugé contribuoit souvent à la Victoire. Dans la chaleur même du combat, ils avoient l'art de se retirer & d'attaquer suivant les occasions. Un Bataillon sortoit de son Poste; il étoit soutenu par un autre; & successivement ils se portoient dans les lieux

(q) Herrera donne pour certain, un fait si extraordinaire, qu'on ne le rapporteroit pas sur l'autorité d'un Historien moins judicieux. On emploiera jusqu'aux termes du Traducteur. „ Xicotencatl s'amouracha d'une „ jeune Fille, fort belle, qui avoit les deux „ natures, & qu'il demanda pour Femme. Il „ la mit avec les autres, & la tenoit comme „ l'une d'elles. Après qu'elle eut passé quel- „ que tems en cette qualité, elle s'amoura- „ cha de quelques-unes de celles avec les- „ quelles elle étoit, & se servit avec elles „ du sexe masculin, en sorte que pendant „ une année que le Seigneur fût absent, elle „ en rendit grosses plus de vingt. Cela ayant „ été découvert causa beaucoup de trouble; „ & le Seigneur voyant que lui-même avoit „ commis la faute, d'avoir introduit, en- „ tre ses Femmes, une Hermaphrodite, ne „ les fit mourir mais seulement les répu- „ dia; qui n'étoit pas pour elles un petit „ châtiment. Pour l'Hermaphrodite, elle „ fut exposée en public, & menée au lieu „ du Sacrifice destiné pour les Malfaiteurs; „ & là, après lui avoir reproché sa grande „ trahison, elle fut dépouillée, & toute vive „ eut le côté ouvert avec un caillou fort „ aigu: ils la firent sortir, & la laissèrent al- „ ler où sa bonne fortune la conduiroit; mais „ comme elle voulut s'enfuir toute ensan- „ glantée comme elle étoit, les Enfans la „ poursuivirent plus d'un quart de lieue à „ coups de pierres, jusqu'à ce qu'elle tomba „ morte". *Déc.* 2. *Liv.* 6. *Chap.* 17.

(r) *Ibidem.*

lieux où l'assistance paroissoit nécessaire ou plus pressante. S'ils avoient le moindre avantage, ils poussoient les cris du triomphe, en invoquant les Dieux de la Patrie, & faisant des Prisonniers qu'ils promettoient de sacrifier dans leurs Temples. Ils employoient les embuscades, les surprises & tous les stratagêmes que nous admirons dans nos plus fameux Guerriers. Leurs tambours & leurs autres instrumens de Guerre étoient redoutables par le bruit. Leurs premières Armes avoient été des flêches; mais ils avoient ensuite inventé les frondes & les dards brûlés par le bout. Ils y avoient joint des zagaies, de cinq ou six piés de long, qu'ils tiroient avec une couroie en forme d'arc, & dont la pointe étoit d'os de poisson, de cuivre ou de caillou. On leur attribuoit l'invention des *Macanas* ou massues de bois, & des épées garnies de cailloux aigus ou tranchans. Ils prirent aussi des boucliers; & par dégrés ils employèrent des fossés, des caves & des tranchées pour leur défense. Ils savoient distinguer les situations fortes; ils mettoient autour d'eux des pointes aigües, qu'ils couvroient de terre, pour tromper ceux qui les attaquoient. Ils empoisonnoient les Rivières & les Fontaines. Mais, ce qui paroît étrange, un Peuple qui ne pouvoit souffrir la nudité dans ses murs, combattoit nu, & le corps peint des plus bisarres couleurs. La seule Noblesse portoit une cuirasse de coton piqué, relevée par des figures d'Animaux farouches, avec une sorte de casque, où les plumes & les plus précieux joyaux formoient un brillant spectacle.

Les Tlascalans avoient des Jardins, des Fontaines, des Bains, des Comediens, des Nains, & des Bossus. Ils aimoient la Musique, les Danses & les Chansons. Le jeu du Tlatchtli, ou de la Pelote, étoit un exercice commun dans la Nation; mais il étoit réservé à la Noblesse, & le Peuple n'en avoit que le spectacle. Quoiqu'il y eût des Temples dans les Villes de la République, les plus célèbres étoient dans les Bois & les hautes Montagnes. La Religion des Tlascalans étoit moins sensée que leur Politique. Avec une prodigieuse variété de Dieux, ils avoient quantité de Déesses, dont la principale étoit celle de l'Amour, à laquelle ils attribuoient aussi l'empire des Vents. Ils la croyoient servie par d'autres Femmes, qu'ils associoient à son Culte, par des Bouffons & des Nains, qui s'employoient à son amusement dans une délicieuse demeure, & qui lui servoient de Messagers pour avertir les Dieux dont elle desiroit la compagnie. Son Temple étoit somptueux, & sa Fête y étoit célebrée tous les ans, avec une pompe qui attiroit toute la Nation. Les Vices avoient leurs Divinités comme les Vertus; le Courage & la Poltronerie, l'Avarice & la Liberalité étoient honorés sous de bisarres figures. On gravoit leurs noms sur les Rochers; & ces Monumens d'une aveugle Idolâtrie subsistent encore. Le Dieu des Eaux & du Tonnerre portoit le nom de *Holoc*. Dans un Pays chaud, où de longues sécheresses faisoient le malheur public, c'étoit à cette Idole qu'on rendoit les principales adorations. La pluie tenoit lieu d'or aux Tlascalans; parce qu'en rendant leurs terres fécondes, elle leur procuroit les seules richesses à l'amas desquelles ils croyoient l'or utile. Pour le fond des principes, toutes les extravagances de leur Polytheisme ne les empêchoient pas de reconnoître un Dieu supérieur, mais sans le dé-

désigner par aucun nom. Ils admettoient des récompenses & des peines, dans une autre vie; des Esprits, qui parcouroient l'air; neuf Cieux, pour leur demeure & pour celle des Hommes vertueux après leur mort. Ils croyoient la Terre plate; & n'ayant aucune idée de la révolution des Corps célestes, ils étoient persuadés que le Soleil & la Lune dormoient tous les jours, à la fin de leur course. C'étoit pour eux, le Roi & la Reine des Etoiles. Ils regardoient le feu comme le Dieu de la Vieillesse, parce qu'il n'y a point de corps qu'il ne consume. Le Monde étoit éternel, dans leurs idées; mais ils croyoient, sur d'anciennes traditions, qu'il avoit changé deux fois de forme; l'une, par un déluge, & l'autre par la force du vent & des tempêtes. Quelques Hommes, qui s'étoient mis à couvert dans les Montagnes, y avoient été couvertis en Singes; mais par dégrés, ils avoient repris la figure humaine, la parole & la raison. La Terre devoit finir par le feu, & demeurer réduite en cendres, jusqu'à de nouvelles révolutions qu'ils faisoient profession d'ignorer (s).

Yzcatlans.

Dans le Pays des *Yzcatlans*, on élisoit un souverain Pontife, qui ne sortoit jamais du principal Temple, & qui ne devoit approcher d'aucune Femme. S'il violoit l'une ou l'autre de ces deux loix, il étoit mis en pièces; & ses membres sanglans étoient présentés tous les jours à son Successeur, pour lui servir d'exemple. Un Yzcatlan, qui pensoit au mariage, étoit obligé de s'adresser aux Prêtres. Ils choisissoient un jour de Fête, pour le faire monter au sommet du Temple; ils lui coupoient quelques cheveux, en disant à haute voix, cet Homme veut se marier; ensuite, ils le faisoient descendre, & la première Femme qu'il rencontroit dans son chemin étoit à lui. Mais cette loi n'étant ignorée de personne, & l'heure de l'exécution n'étant pas moins connue, les Femmes, qui n'avoient pas de goût pour l'Homme qui devoit se présenter, évitoient soigneusement de paroître. On ne voyoit, devant le Temple, que celle qui étoit convenue de s'y trouver. Ainsi la plûpart de ces Mariages n'avoient de singulier que la forme. Dans le Canton des *Guaxlotitlans*, les Mariages se faisoient comme à Mexico, en nouant la robbe du Mari avec le voile de la Femme: mais sur l'accusation d'adultere, une Femme étoit forcée de paroître devant le Cacique; & si les preuves étoient convainquantes, elle étoit tuée sur le champ, pour être coupée en pièces & mangée par les Témoins. Chez les *Yzipeques*, l'infidélité d'une Femme étoit punie par les mains de son Mari, qui devoit lui couper publiquement le nez & les oreilles. Celui, qui se plaignoit d'un vol, étoit obligé d'en nommer l'auteur; & s'il prouvoit la vérité de l'accusation, il étoit chargé de l'office de Bourreau, pour l'exécution du châtiment; mais s'il manquoit de preuves, il étoit puni lui-même par le ministère de l'Accusé. Tous les Historiens observent que l'adultere & le vol étoient d'autant plus odieux aux Mexiquains, que leurs maisons étant sans portes & sans fenêtres, il n'y avoit pas d'autre frein pour ces deux crimes que l'honnêteté naturelle & la rigueur des loix. Dans la Province de *Teutitlan* on avoit l'horrible usage d'écorcher toutes les Victimes humaines, & de se revêtir de leur peau. Dans celles d'*Uzila* & d'*Atlantlaca*, lorsqu'on manquoit d'Escla-

Guaxlotitlans.

Yzipeques.

Teutitlans.

(s) *Herrera*, Dec. 2. Chap. 16. & suivans.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

d'Esclaves pour les Sacrifices, le Cacique avoit droit de choisir des Victimes entre ses Sujets. Les Exécuteurs de ses ordres alloient les enlever avec beaucoup d'appareil; & ceux, qui refusoient de se laisser conduire à l'Autel, étoient tués sur le champ. Les *Mazateques* avoient une Fête annuelle, qui coûtoit beaucoup de sang à leur propre Nation. Quelques jours auparavant, les Prêtres faisoient entendre leurs instrumens, au sommet du Temple, pour avertir tout le monde de se retirer dans les maisons. Aussi-tôt ils se repandoient dans les campagnes, avec la cruelle adresse de laisser le moins de tems qu'ils pouvoient aux Malheureux qui cherchoient à fuir; & depuis le matin jusqu'à midi, tous ceux qui tomboient entre leurs mains étoient marqués à la tête pour servir de Victimes au Sacrifice. Les *Tuateques* n'avoient, pendant toute l'année, qu'un Sacrifice sanglant. Ils faisoient mourir un Enfant, dans l'âge de l'innocence, une Poule & quelques autres Animaux; & se contentant d'arroser les Idoles de leur sang, ils abandonnoient les corps aux Oiseaux de proie: mais ils tuoient, hors du Temple, un certain nombre d'Esclaves, pour achever la solemnité par un festin de leur chair.

Mazateques.

Tuateques.

Otonies.

ENFIN les *Otomies*, que leur haine pour les Mexiquains, le séjour de leurs Montagnes & leur ancienne simplicité, sembloient devoir préserver du barbare usage d'immoler des Victimes humaines, sont ceux qui l'ont conservé les derniers, après l'avoir reçu de leurs Ennemis. Ils ne sacrifioient, à la vérité, que les Captifs qu'ils faisoient dans leurs Guerres; mais ils les hachoient en pièces, qui se vendoient toutes cuites dans les Boucheries publiques. Quelques Missionnaires Espagnols, qui s'étoient hasardés à vivre parmi eux pour les instruire, commençoient à s'applaudir du succès de leur zèle, lorsque dans une maladie contagieuse, qui faisoit beaucoup de ravage, ils furent surpris de voir toute la Nation rassemblée sur une haute Montagne. C'étoit pour y sacrifier une jeune Fille, à leurs anciennes Divinités. Les Missionnaires s'efforcèrent en vain de les arrêter. On leur répondit qu'en embrassant un nouveau Culte, l'ancien ne devoit pas être oublié; & la jeune Fille eut le sein ouvert à leurs yeux. Après le Sacrifice, tous les Otomies revinrent tranquillement à l'instruction (*t*). La plus singu-

(*t*) Ce trait doit faire juger de la plûpart des autres conversions. Citons un Auteur original, dans les vieux termes de son Traducteur. Certainement, si je n'étois Espagnol, je louerois grandement ces premiers Conquérans, non point tant que leurs braves Conquêtes le méritent, mais autant que mon petit esprit & ma langue béante y pourroient fournir. On ne sauroit assez louer ni magnifier ceux qui sont cause que six millions d'Habitans de cette Nouvelle Espagne ayent reçu le Sacrement de baptême Aucuns en comprennent huit millions; autres dix. Mais on diroit mieux qu'en quinze cens miles de Pays, il n'est demeuré créature humaine qui n'ait été baptisée. Cette conversion commença avec la Conquête du Pays: mais le commencement étoit petit, parce que nos gens s'occupoient plus à la guerre & au butin; & avoient avec eux bien peu de Prêtres. L'an 1524, on en vit les fruits plus grands par la venue de Frere Martin de Valence & de ses Compagnons; & trois ans après, elle fut plus avancée par l'ordre qu'y mit à sa venue Frere Julien *Garzes*, *Jacobin*, élu Evêque de Tlascala, comme aussi fait au même an Frere Jean Zumarranga, Cordelier, élu Evêque de Mexico. Ces Prêcheurs eurent au commencement bien de la peine, pour n'être entendus par ceux du Pays & pour ne pouvoir entendre leur langage. Pour à quoi remedier, ils tiroient par devers eux la plus grande part des jeunes Enfans des Gentils-hommes, lesquels demouroient en chaque

singulière de leurs coutumes étoit celle qui regardoit les Mariages. Ils vivoient librement avec toutes les Femmes, jusqu'au jour qu'ils choisissoient pour se marier. Mais lorsqu'ils étoient déterminés à l'engagement conjugal, ils passoient une nuit avec la Femme dont ils vouloient faire leur Epouse; & s'ils lui trouvoient quelque défaut, ils étoient libres de la renvoyer. Au contraire, s'ils déclaroient le lendemain qu'ils en fussent contens, il ne leur étoit plus permis d'en prendre une autre. Alors, ils commençoient à faire penitence de tous les péchés de leur vie, sur-tout des libertés qu'ils avoient prises avec d'autres Femmes. Elle consistoit à se priver, pendant vingt ou trente jours, de tous les plaisirs des sens, à se purifier par des bains, & à se tirer du sang des oreilles & des bras. La Femme exerçoit aussi toutes ces rigueurs sur elle-même. Ensuite ils se rejoignoient, pour vivre ensemble jusqu'à la mort. Il paroît néanmoins que cette loi ne regardoit que le Peuple; car les Chefs de la Nation avoient plusieurs Femmes (v).

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Différentes Langues du Mexique.

UN Historien observe que les Missionnaires ont tenté de réduire les principes du Christianisme en langue Otomie, sans y avoir jamais pu réussir. Elle est non-seulement fort grossière, mais composée de si peu de mots, que celle des Chinois n'en approche point pour la brieveté. Une prononciation plus haute ou plus basse, plus vive ou plus lente, est l'unique méthode de ceux qui la parlent, pour exprimer la différence de leurs idées (x). On ne trouve d'ailleurs aucune explication sur les langues de tant de Peuples. Dans la seule Province des Misteques, on en comptoit treize différentes (y). Ceux, qui nous apprennent que le Chontal, le Zoque & le Mexiquain étoient les plus communes, n'ajoutent presque rien qui puisse en éclaircir la nature & les principes. Herrera dit uniquement que le Mexiquain est devenu, par dégrés, la Langue presque générale, non-seulement parce qu'elle est la plus douce & la plus polie, mais

chaque Ville, pour leur apprendre la langue Espagnole; & aussi s'efforçoient, en la plus grande diligence qu'ils pouvoient, d'apprendre leur langue. Ce ne fut pas aussi une petite difficulté pour leur ôter leurs Idoles, parce que plusieurs opiniâtres ne les vouloient point quitter, les ayant par si longs siécles retenues pour leurs Dieux; disant qu'il devoit suffire qu'avec eux ils missent la Croix & Marie (ainsi appelloient-ils Dieu & tous les Saints) & qu'il leur pouvoit être permis d'avoir & retenir leurs Idoles, comme aux Chrétiens d'avoir plusieurs Images. Sur cette opiniâtreté, ils cachoient en terre ces Idoles; & par-dessus ils plantoient une Croix, afin que si on les trouvoit prians & faisans leurs oraisons à leurs Idoles, on pensât qu'ils adorassent la Croix. Mais étant recherchés sur telles ruses, & ayant perdu leurs Temples, lesquels on mit par terre & aussi leurs Idoles, & les accoutumant & contraignant d'aller à nos Eglises, laisserent enfin cette damnable idolâtrie. Sur la peine qu'ils avoient de quitter ce grand nombre & pluralité des Femmes, alleguant qu'ils avoient trop peu d'enfans d'une Femme seule, qu'ils étoient bien servis & aimés de celles qu'ils avoient déja, qu'ils ne vouloient se lier pour toujours avec une seule, laquelle seroit laide ou stérile, que nos gens leur commandoient ce qu'eux-mêmes ne faisoient pas, s'accostant d'autant de Femmes que bon leur sembloit, &c le Pape Paul, tiers du nom, considerant leurs coutumes en matière de succession, pour bonnes & justes raisons, permit à tous les Habitans de ce Pays, de se marier ensemble jusqu'au tiers dégré de consanguinité.... Mexico fut vingt ans Evêché; & l'an mille six cens quarante-sept, le Pape Paul tiers l'érigea en Archevêché. *Gomara*, Liv. 2 Chap. 95.

(v) *Herrera*, Déc. 3. Liv. 4. Chap. 9.
(x) *Ibid.*
(y) *Ibid.* Liv. 3. Chap. 14.

mais parce que les Miſſionnaires l'ayant employée dans leurs Cantiques ſpirituels (z), le goût des Indiens pour le chant contribue de jour en jour à la répandre. Laet en donne une autre raiſon, qui paroît plus vraiſemblable; c'eſt la force des Armes, & l'autorité abſolue des Empereurs Mexiquains, qui firent adopter leur langue dans toute l'étendue de leurs Conquêtes. Ils entretenoient, dit-il, dans chaque Province de l'Empire, des Interpretes & des Maîtres, qui ſe nommoient *Naguatlatl.* On trouve, dans le même Hiſtorien, quelques mots de cette langue, qu'il prétend avoir tirés d'une eſpèce de Dictionnaire publié à Mexico (a); & l'on a vu (b), dans les Figures tirées de leur Hiſtoire, comment ils exprimoient les nombres avec le pinceau.

A

(z) *Ibid.* Liv. 7. Chap. 3.

(a) Nous ne les dérobberons point à ceux qui croient trouver, ou qui cherchent, des rapports entre la plûpart des Langues.

(b) Au bas de la Figure des Productions naturelles, &c.

Parties du Corps.

Tête,	*Tzontecontli.*
Cheveux,	*Tzontli.*
Front,	*Ixcuaitl.*
Yeux,	*Ixtelolotli.*
Oreilles,	*Nacaztli.*
Machoires,	*Camachalli.*
Bouche,	*Camactli.*
Dents,	*Tlantli.*
Langue,	*Nenepilli.*
Cou,	*Cocotl*
Poitrine,	*Telchiquiuhtli.*
Epaules,	*Ahcolli.*
Bras,	*Matzotzopatli.*
Mains,	*Maytl.*
Nerfs,	*Tlalhuyaotl.*
Doigts,	*Mahpilli.*
Veines,	*Tetzalhuyotl.*
Ongles,	*Iztitl.*
Ventre,	*Xillantli.*
Dos,	*Cuitlapantli.*
Foie,	*Teltepachtli.*
Cœur,	*Yollochtli.*
Poumons,	*Chichitl.*
Ratte,	*Taxixtecon.*
Reins,	*Netloctetenca.*
Genoux,	*Tlanguaitl.*
Cuiſſes,	*Metzquauhiotl.*
Piés,	*Icxitl.*
Jambes,	*Cotztli.*
Talons,	*Xoquochtlantli.*

Couleurs.

Blanc,	*Iztal.*
Noir,	*Tliltic.*
Verd,	*Quiltic.*
Bleu,	*Texutic.*
Rouge,	*Chichiltic.*
Jaune,	*Coztic.*
Tigré.	*Nextic.*

Animaux & choſes naturelles.

Cerf,	*Mazatl.*
Lapin,	*Tochtli.*
Porc,	*Pitzotl.*
Lion,	*Ocelotl.*
Loup,	*Cuetlachtli.*
Renard,	*Coyotl.*
Chat,	*Miztli.*
Chien,	*Chichi.*
Cheval,	*Cahuyao.*
Taureau,	*Quaquahue.*
Léſard,	*Acuetzpalin.*
Puce,	*Tecpin.*
Vautour,	*Cacalin.*
Aigle,	*Quauhtli.*
Corbeau,	*Acatlotli.*
Perroquet,	*Tuznene.*
Pie,	*Hueytzanatl.*
Caille,	*Zulin.*
Oie,	*Tlalalacatl.*
Canard,	*Canauhtli.*
Pigeon,	*Huilotl.*
Paon,	*Pelompatox.*
Scorpion,	*Colotl.*
Poux,	*Atemitl.*
Or,	*Coztic.*
Argent,	*Teocuitlatl.*
Plomb,	*Temextli.*
Fer,	*Tepoztli.*
Ciel,	*Ilhuicatl.*
Soleil,	*Tonatiuh.*
Lune,	*Metztli.*
Etoile,	*Citlalin.*
Nuée,	*Mixtli.*
Tonnerre,	*Tlatlatzinil.*
Foudre,	*Tlahuitequiliztli.*

Mont,

A l'égard de leur Discipline militaire & de leurs Arts, les Relations n'offrent rien dont on puisse tirer plus de lumière que du récit qu'on a fait de la Conquête de leur Empire, & de la description du grand Marché de Mexico. Carreri observe seulement „ que l'industrie des Mexiquains d'au„ jourd'hui diffère beaucoup de celle des Anciens, qui cultivoient les Arts „ avec autant de succès que de goût. Ils sont plongés à présent dans l'oi„ siveté. Cependant le petit nombre de ceux qui s'attachent au travail „ prouve encore qu'ils ne sont pas sans talens. Les uns composent plu„ sieurs sortes de figures, avec des plumes de différentes couleurs, sur„ tout avec celles d'un Oiseau que les Espagnols nomment *Chuppaflor*, ou „ *Suce-fleur*. D'autres travaillent fort délicatement en bois. Mais la plû„ part ne sont propres qu'aux plus vils travaux, où les Espagnols ne ces„ sent point de les employer; & leur plus grande habileté consiste dans „ les ruses, qu'ils inventent assez heureusement, pour prendre toutes sor„ tes d'Oiseaux (*c*)".

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Art & Discipline militaire.

TER-

Mont,	*Quaubtla.*
Colline,	*Tepetl.*
Vallée,	*Ixtlabuatl.*
Arbre,	*Quabuitl.*
Herbe,	*Xibuitl.*
Fontaine,	*Ameyatli.*
Torrent,	*Atlautitli.*
Fleuve,	*Atoyatl.*
Pont,	*Quaubpantli.*
Lac,	*Zabzacatla.*
Anguille,	*Cobuatl.*
Fourmi,	*Azcatl.*
Feu,	*Tlell.*
Cendre,	*Nextli.*
Charbon,	*Tecolli.*
Pluie,	*Quiabuiztli.*
Vent,	*Teccatl.*
Gelée,	*Zetl.*

Pronoms personnels.

Moi,	*Nebuatl.*
Toi,	*Tebuatl.*
Lui, *ou* il,	*Tebuatl.*

Dégrés du sang.

Pere,	*Tabtli.*
Mere,	*Nantli.*
Fils,	*Tepiltzin.*
Fille,	*Teucbpocb.*
Frere,	*Teoquicbtuicb.*
Sœur,	*Tebneltiuh.*
Aïeul,	*Tecoltzin.*
Oncle,	*Tetlabtzin.*
Seigneur,	*Teutbli.*
Serviteur, *ou* Sujet,	*Tlacotli.*

NOMBRES. 1, *Ce*, ou *Centetl.* 2, *Ome.* 3, *Tei.* 4, *Nahui.* 5, *Macuilli.* 6, *Chicuacen.* 7, *Chicome.* 8, *Chicuey.* 9, *Chicunabuni.* 10, *Matlactli.* 15, *Caxtolli.* 20, *Zempobualli.* 40, *Ompobualli.* 50, *Ompobualli on Matlactli.* 60, *Tepobualli.* 70, *Tepobualli on Matlactli.* 80, *Nabupobualli.* 90, *Nabupobualli on Matlactli.* 100, *Macuilpobualli.* 1000, *Ontzontleipanmacuilpobualli.* Laet, Desc. de l'Amériq. L. 5. C. 10.

On lit, dans Gomara, qu'en 1534 le Viceroi Dom Antoine de Mendoza assembla un Concile de tous les Evêques, les Prêtres & les Religieux du Pays, & qu'il y fut reglé qu'on feroit apprendre aux Indiens le Latin & l'Espagnol; Surquoi l'Historien remarque qu'ils apprennent assez bien ces deux Langues, mais qu'ils ne veulent point parler celle d'Espagne. Il ajoûte qu'ils apprennent facilement aussi à jouer de nos instrumens, sur-tout de la flûte, mais qu'ils ont la voix mauvaise pour chanter en partie. Liv. 2. Chap. 98.

(*c*) Voyages de Gemelli Carreri, Tome VI. Chap. 6. L'estime de ce Voyageur pour les Ouvrages des anciens Mexiquains paroît moins fondée sur ce qu'il en avoit vu dans leur Pays, que sur un curieux récit de Gomara. On ne changera rien aux termes du vieux Traducteur. En 1541, Cortez suivit l'Empereur Charles contre la Ville d'Alger; & étant en la Galere de Dom Henri *Henriquez*, nommée *l'Esperance*, se voyant assailli de la tourmente, comme le fut toute l'Armée, & que ce Vaisseau alloit donner à travers, il se ceignit d'un linge, dans lequel étoit cinq riches émeraudes, qu'on disoit valoir cent mille ducats, pensant par ce moyen les sauver du naufrage; mais par nécessité ou

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Observations sur le Gouvernement du Pays.

TERMINONS cet article par quelques observations sur le Gouvernement des Espagnols, dans les Pays qu'on a fait parcourir aux Lecteurs, & sur la disposition des anciens Habitans pour leurs nouveaux Maîtres. Le témoignage des Etrangers seroit suspect; mais, on n'opposera rien à celui d'un fidèle Sujet de l'Espagne, dont le zèle alloit si loin pour sa Nation, que dans un tems où la fortune sembloit l'avoir abandonné, il ne trouvoit rien de si douloureux que l'orgueil des Ennemis de son Roi, & que la fureur avec laquelle ils s'emportoient contre lui (*d*).

IL est certain, dit Correal, que nous devons la rapidité de nos Conquêtes en Amérique, à la frayeur subite & presque miraculeuse, dont les Indiens se trouvèrent frappés à notre approche; & que sans cette faveur du Ciel, nos armes n'auroient pas eu les mêmes succès. Mais l'Artillerie, inconnue jusqu'alors dans ces grandes Régions, la vue de nos Chevaux, & la Discipline militaire, nous ouvrirent le chemin avec une rapidité sans exemple. Malheureusement cette facilité de nos Conquêtes produisit bientôt une négligence, qui n'a fait que s'accroître par le luxe & l'oisiveté. Dans le mépris que nous conçûmes pour les Indiens, & qui nous les faisoit regarder comme des Etres d'un ordre inférieur au nôtre, nous nous persuadâmes que des avantages qui nous avoient si peu couté ne pouvoient nous être enlevés au même prix; & cette idée n'étoit pas sans vraisemblance, parce que n'ayant point alors de Rivaux sur Mer, nous n'avions à redouter que les Indiens mêmes, dont nous connoissions toute la foiblesse. Les motifs de notre sécurité augmentèrent, avec l'ascendant que la Monarchie d'Espagne prit sur toute l'Europe; & lorsqu'elle devint moins formidable, il arriva tant de changemens dans la politique & les intérêts, qu'on fut obligé de nous laisser paisibles possesseurs d'un bien que nous aurions pu perdre avec autant de facilité que nous l'avions acquis. Telle est la première cause de notre décadence en Amérique: mais on en doit compter beaucoup d'autres. Aussi-tôt que les Vainqueurs se furent établis dans le Nouveau Monde, on y vit paroître un grand nombre d'Avanturiers, qui se revêtant du nom d'Officiers ou de Soldats, & sous mille prétextes indignes du Christianisme & de la générosité Espagnole, ravagèrent ces riches Contrées, pillèrent les trésors des Indiens, & leur enlevèrent leurs biens & leur liberté. Plusieurs Na-

ou nonchalance, il les perdit, & churent entre les fanges. Entre toutes les pierres qu'il avoit eues des Indiens, ces cinq étoient les plus riches & les plus fines. L'une étoit taillée comme une rose; la seconde étoit en façon d'une petite couronne; la tierce représentoit un poisson, ayant pour les yeux deux grains d'or. Icelle démontroit l'ouvrage merveilleux des Indiens. La quarte étoit taillée en forme de Clochette, laquelle avoit pour batal une grosse perle fine, & tout autour étoit garnie d'un cercle d'or. La cinquième étoit comme une petite tasse, ou encensoir, ayant le pié d'or, avec quatre petites chaînes pour la tenir, lesquelles par en haut étoient jointes ensemble moyennant une grosse perle longue, laquelle servoit de bouton. Des Marchands Génois, pour cette seule pierre, avoient voulu lui donner quarante mille ducats, esperant la revendre à Sultan Soliman, Empereur des Turcs. Cortez fut fort dolent de cette perte; & ce voyage lui coûta plus qu'à nul autre, excepté à Sa Majesté, encore que le Prince André Dorie y perdît onze Galeres. Liv. 2. Chap. 99. Gomara se donne ici pour témoin oculaire.

(*d*) Voyage de François Correal, troisième Partie, Chap. II.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Nations, qui s'étoient déclarées pour nous, cherchèrent à secouer le joug. L'autorité Royale étant mal soutenue par les Auteurs du désordre, tous ces Peuples, que nous regardions comme des Esclaves fort soumis, conspirèrent notre perte. Jusqu'à présent la hardiesse & les forces leur ont manqué; mais je suis sûr qu'avec quelques Troupes bien disciplinées, qu'on feroit entrer dans le Pays, sur-tout par Costa-ricca, où sont les Indiens que nous nommons *Bravos*, ou *Indios de Guerra*, & du côté de Guatimala, en suivant la Côte de l'une ou de l'autre Mer, on exciteroit tout d'un coup à la révolte, non-seulement les anciens Naturels, les Esclaves Négres & les Metices, mais une partie même des Créoles. Il suffiroit de leur fournir des armes, de la poudre, du plomb, & de les traiter avec assez de douceur & de désintéressement pour leur ôter la prévention dans laquelle ils sont tous aujourd'hui, que les Européens n'en veulent qu'à leurs richesses. L'impatience de voir finir leur esclavage est devenue si vive, que tous les jours on en voit passer un grand nombre dans l'intérieur des Terres & dans des Montagnes inaccessibles, d'où ils ne sortent plus que pour massacrer les Voyageurs Espagnols (*e*).

Je n'ai pas dit sans raison que l'autorité Royale est comme anéantie, par l'insatiable avidité de ceux qui sont établis pour la soutenir. Dans l'éloignement où les Officiers Royaux se voient du Prince, ils ne consultent que leur intérêt pour l'interprétation des Loix. Les Vicerois sont d'intelligence avec les Ministres subalternes. Ils épuisent les Indiens par leurs exactions; ils vendent la Justice; ils ferment les yeux & les oreilles à tous les droits. On voit de toutes parts une infinité de Miserables, que l'indigence réduit au désespoir, & qui font rétentir inutilement leurs plaintes. L'ignorance va de pair avec l'injustice & la cruauté. „ J'ai vu porter, „ dans le même Tribunal & presqu'à la même heure, une même Sentence sur deux cas directement opposés. En vain s'efforça-t'on d'en faire comprendre la différence aux Juges. Cependant le Chef, sortant „ enfin des ténébres, se leva sur son siége, retroussa sa moustache, & „ jura par la Sainte Vierge & par tous les Saints, que les *Lutheriens* „ Anglois lui avoient enlevé parmi ses Livres ceux du *Pape Justinien*, „ dont il se servoit pour juger les causes équivoques; mais que si ces „ Chiens reparoissoient dans la Nouvelle Espagne, il les feroit brûler „ tous (*f*)".

D'une si mauvaise administration, il résulte que les Places importantes sont mal munies, presque sans Soldats, sans Armes & sans Magasins. Les Troupes n'ont point de paie réglée. Leur ressource est de piller les Indiens. Jamais on ne les forme à l'exercice des armes. A peine sont-elles vêtues. Aussi les prendroit-on moins pour des Soldats, que pour des Mandians ou des Voleurs. Les Fortifications sont absolument négligées, parce que la Nouvelle Espagne n'a point d'Ingenieurs. Elle n'est pas mieux fournie d'Artisans pour les Ouvrages militaires, & pour les besoins les plus communs. On n'y trouve personne qui sache faire un bon instrument de Chirurgie. La fabrique de ceux qui regardent les Mathémati-

(*e*) *Ibidem*, Part. 1. Chap. 10.

(*f*) *Ibid.*

matiques & la Navigation n'y est pas moins ignorée. Le Commerce même n'y consiste que dans l'art de tromper, parce qu'il n'a point de règles bien établies; ou s'il en reste d'anciennes, elles sont méprisées. Le quint de l'or & de l'argent, qui doit entrer dans les coffres du Roi, est continuellement diminué par la fraude. Il ne revient point au Trésor un quart de ses droits. Les Gouverneurs, leurs Officiers, & les riches Négocians, se prêtent la main pour supprimer les Ordonnances Royales, ou pour les faire tomber dans l'oubli. De-là viennent tous les avantages que les François & les Anglois tirent de nos Etablissemens pour leurs propres Colonies. La plûpart des enregistremens sont faux dans les Ports Espagnols. Un Passeport des Officiers Royaux fait passer toutes sortes de marchandises, à la vue de ceux qui n'ignorent pas l'imposture. Les Curés & les Religieux se mêlent aussi de Commerce, avec d'autant plus de licence & d'impunité, qu'ils se font redouter par la sainteté de leur Ministère & par l'abus des armes ecclesiastiques. Ils arrachent d'ailleurs, aux Indiens, tout ce que ces Malheureux gagnent par leur travail. Rien n'est égal à leur avidité, que leur luxe, leur emportement pour le plaisir & leur profonde ignorance (g). Aussi tous les Indiens qu'ils paroissent convertir n'en demeu-

(g) On doit quelques exemples à la vérité de l'Histoire, mais en protestant qu'on n'a point d'autre vue. Gage, Religieux lui-même, & qui ne peut être accusé d'avoir pris des maximes trop sevères dans la Province d'Andalousie, où il avoit embrassé cet état, ne parle jamais des Couvens de la Nouvelle Espagne, sans gémir de la vie profane qu'il y vit mener, & des excès dont il fut témoin. En arrivant à Vera-Cruz, il fut reçu dans le Couvent de son Ordre, où sa première surprise fut de le trouver gouverné par un jeune Galant, qui avoit obtenu cet emploi du Superieur, pour la somme de mille ducats. Il s'attendoit à voir une belle Bibliotheque; mais elle consistoit dans une douzaine de vieux Livres, relegués dans un coin, & couverts de toiles d'Araignées, sur lesquels on avoit placé une guitarre. La chambre du Superieur étoit revêtue d'une riche tapisserie de coton, & d'ouvrages de plumes de Mechoacan, ornée d'un grand nombre de beaux tableaux; les tables couvertes de tapis de soie, & les buffets garnis de vases de Porcelaine, tous remplis de diverses sortes de confitures & de conserves. Ses discours, ajoute Gage, roulèrent sur sa naissance & ses bonnes qualités, sur la faveur qu'il avoit auprès des Grands, sur l'amour que les Dames lui portoient, sur sa belle voix & son habilité en Musique, dont il nous donna aussi-tôt des preuves, en chantant & jouant sur sa guitarre quelques vers qu'il avoit faits en faveur d'une Amarillis. Nos oreilles ne furent pas plutôt satisfaites du côté de la Musique, & nos yeux par la magnificence des meubles, qu'il nous fit servir une prodigieuse quantité de délicatesses; de sorte qu'étant réellement passés d'Europe en Amérique, le Monde nous paroissoit changé. Nous entendions une voix douce & nette, avec un instrument bien accordé; nous voyions des trésors & des richesses; nous mangions des choses délicates, & parmi ces délicatesses nous sentions le musc & l'ambre. *Part.* 1. *Chap.* 7.

Le troisième jour de sa route, Gage logea dans un Couvent de Cordeliers, où il fût magnifiquement traité. „ Non-seulement, dit-il, en ce lieu-là, mais dans tous „ les autres endroits, nous remarquâmes „ dans tous les Prêtres & les Religieux une „ grande mollesse de vie, & des manières „ d'agir fort contraires à leur profession. „ Nous trouvâmes fort étrange de voir un „ Religieux de Saint François monter à Cheval, avec son Laquais derrière lui, pour „ aller seulement au bout de la Ville entendre la Confession d'un Homme agonisant, sa robbe relevée & attachée à la „ ceinture, pour faire voir un bas de soie „ orangé, & des souliers de maroquin proprement faits, avec des caleçons de toile „ de Hollande, & une dentelle de quatre „ doigts attachée au haut de la jambe. Les „ autres Religieux faisoient paroître, sous „ leurs larges manches, des pourpoints piqués de soie, & la dentelle qui étoit aux „ poignets de leurs chemises d'Hollande. „ Dans

meurent-ils pas moins Idolâtres. Les Créoles ne sont pas mieux instruits: mais ils sont ignorans sans honte, & les idées qu'ils ont des choses divines & humaines sont également ridicules. Si l'on y joint l'ardeur du climat, qui leur brûle souvent le cerveau, on dira d'eux, sans injustice, qu'ils n'ont presque pas le sens commun (*b*). Il leur est défendu d'avoir des Livres; & dans toute la Nouvelle Espagne on en voit très peu d'autres que des Heures, des Missels & des Breviaires (*i*). Un Créole, qui meurt, croit son ame en sûreté lorsqu'il a laissé de grosses sommes à l'Eglise. Ses Créanciers & ses Parens sont souvent oubliés, & la plus grande partie des biens passent toujours aux Couvens. Enfin le désordre est si général; & ses racines, qui sont la sensualité, l'avarice & l'ignorance, ont acquis tant de force depuis deux siécles, que tout le pouvoir des Hommes n'y pouvant apporter de remède, & la nature même du mal ne permettant point d'en esperer du Ciel, il ne faut pas douter que les affaires des Espagnols, dans cette grande partie de leurs Etablissemens, ne soient menacées de leur ruine (*k*).

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

ENTRE les raisons de cette extrême décadence, il faut aussi compter la haine qui subsiste depuis long-tems entre les Espagnols venus de l'Europe & les Créoles. Elle vient, à ceux-ci, du chagrin qu'ils ont de se voir exclus de toutes sortes d'Emplois. Il est inoui qu'on prenne parmi eux des Gouverneurs & des Juges. Quoiqu'il s'y trouve des Cortez, des Girons, des Alvarados, des Guzmans, c'est-à-dire, des Familles réellement descendues de tous ces grands Capitaines, ils sont regardés des vrais Espagnols comme à demi Indiens, par conséquent à demi Barbares, & incapables des soins du Gouvernement. D'un autre côté ceux, qui arrivent d'Espagne, ne reconnoissant point leurs usages & leurs goûts dans les Créoles, s'attachent de plus en plus à cette opinion, & persistent non-seulement à les éloigner de toutes les Charges publiques, mais à redouter leur nombre, qui peut faire appréhender qu'avec de justes sujets de ressentiment, ils ne ten-

„ Dans leur entretien, comme dans leurs „ habits, nous ne vîmes que la plus mondaine vanité. Après souper, ils nous „ proposèrent de jouer aux cartes & aux „ dez. La plûpart de nous refusèrent; les „ uns faute d'argent, & les autres pour ne „ savoir pas le jeu; mais deux se laissèrent „ séduire. Nous eumes le loisir, une partie de la nuit, de faire réflexion sur cette „ manière de vivre; car plus le jeu continuoit, plus le scandale augmentoit, tant „ par la boisson, que les juremens, les moqueries & les risées. Ce fut là que je „ commençai de reconnoître la manière de „ vie de tous les Ecclésiastiques du Pays. „ Elle fait voir clairement que l'amour de „ l'argent, de la vaine gloire, du pouvoir „ & de l'autorité qu'ils ont sur les pauvres „ Indiens, est plutôt la fin & le but où ils „ visent, que l'amour & l'avancement de la „ gloire de Dieu". *Ibid.* Chap. 9. Les plus sages Voyageurs en rendent le même témoignage. Voyez divers traits de Carreri dans la Description de Mexico; & sur-tout le troisième Chapitre de Correal.

(*b*) Correal, Chap. 11.

(*i*) Le hasard, raconte Correal, fit tomber, un jour, les Métamorphoses d'Ovide entre les mains d'un Créole. Il remit ce Livre à un Religieux, qui ne l'entendoit pas mieux, & qui fit croire aux Habitans de la Ville que c'étoit une Bible Angloise. Sa preuve étoit les figures de chaque Métamorphose, qu'il leur montroit, en disant; voilà comme ces Chiens adorent le Diable qui les change en Bêtes. Ensuite la prétendue Bible fut jettée dans un feu, qu'on alluma exprès; & le Religieux fit un grand discours, qui consistoit à remercier Saint François de cette heureuse découverte. *Correal*, Chap. 11.

(*k*) *Ibidem.*

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

tentent un jour de secouer le joug. Gage est persuadé que tôt ou tard cette seule division fera perdre une si belle Conquête à l'Espagne. Il est aussi aisé, dit-il, de soulever les Créoles que les Indiens. Il leur a souvent entendu dire qu'ils aimeroient mieux se voir soumis à tout autre Pouvoir, qu'à celui de l'Espagne. Ils ont regretté que les Hollandois ne se fussent point arrêtés à Truxillo, lorsqu'ils prirent cette Ville, ou qu'ils n'eussent point pénetré dans le Pays (*l*). C'est à cette mortelle animosité, que le même Voyageur attribue la fameuse révolte de Mexico contre le Comte de Gelves, Viceroi de la Nouvelle Espagne (*m*). Les Créoles se joignirent aux Indiens, & paroissoient déterminés à détruire le Gouvernement Espagnol, s'ils n'eussent été retenus par l'autorité des Prêtres.

Ce mépris de tout ce qui n'est pas venu d'Espagne s'est répandu jusqu'à l'Eglise. Rarement un Prêtre Créole est pourvu d'un Canonicat, & bien moins d'un Evêché. Dans les Couvens mêmes, on s'est long-tems efforcé d'abbaisser les Créoles qu'on y avoit reçus, de peur que par le mérite ou le nombre ils ne l'emportassent sur les véritables Espagnols. Quoiqu'on ne pût se dispenser d'en admettre quelques-uns, tous les Superieurs étoient envoyés d'Espagne. Cependant, peu d'années avant les observations de Gage, les Créoles avoient pris l'ascendant, dans plusieurs Provinces, & s'étoient tellement multipliés, qu'ils avoient absolument refusé de recevoir les Religieux qui venoient de l'Europe. Dans la Province de Mexique, qui a des Jacobins, des Augustins, des Cordeliers, des Carmes, des Peres de la Merci & des Jesuites, il n'y a que les Jesuites & les Carmes qui ayent conservé la supériorité aux Européens, en faisant venir annuellement d'Espagne deux ou trois recrues de leur Ordre. La dernière, que Gage vit arriver pour les Religieux de la Merci, vécut en si mauvaise intelligence avec les Créoles, *qu'à l'élection* de leur Provincial commun, ils en vinrent aux *mains*, *prêts à* s'entretuer si le Viceroi ne se fût rendu à leur Assemblée, & n'en eût mis quelques-uns dans les chaînes. Les Créoles l'emportèrent à la fin, par la pluralité des suffrages; & jusqu'à présent *ils ont* rejetté tout ce qui leur est venu d'Espagne, sous prétexte que ne manquant point de Sujets de leur Nation, ils n'ont pas besoin de secours étranger. On les laisse paisibles dans la possession de cette liberté; parce qu'avec beaucoup de soumission pour le Pape, ils envoient à Rome autant de présens que les Espagnols.

Dans la Province de Guaxaca, on ne reçoit aucun Missionnaire d'Espagne. Les Jacobins sont ceux qui ont résisté le plus long-tems aux Créoles. Cette querelle Monastique n'étoit pas terminée du tems de Gage. Les deux Partis plaidoient encore à Rome; & celui des Espagnols alleguoit, avec beaucoup de chaleur & de vérité, que la Religion souffroit beaucoup dans la Province, depuis que les Missionnaires de l'Europe y étoient rejettés.

Dans l'Audience de Guatimala, qui est d'une fort grande étendue, puisqu'elle

(*l*) Part. I. Chap. I.

(*m*) *Ibid.* Chap. 24. & suiv.

puisqu'elle comprend la Province du même nom, celle de Chiapa, les Zoques, une partie de Tabasco, les Zeldales, Zacapula, Vera-Paz, toute la Côte de la Mer du Sud, Suchutepeque, Soconusco, Comayagua, Honduras, San Salvador & Nicaragua, on trouve des Jacobins, des Cordeliers, des Augustins, des Jesuites & des Pères de la Merci; mais les Cordeliers, la Merci, & les Jacobins sont seuls en possession du droit de prêcher & de gouverner des Eglises Paroissiales. Ces trois Ordres ont toujours tenu les Créoles dans l'abbaissement. Ils ne les ont jamais admis aux Emplois; & de deux en deux ans ils appellent d'Espagne un supplément nombreux, pour soutenir leur faction.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

La Province d'Yucatan n'a que des Cordeliers, d'une richesse extraordinaire, qui soutiennent vigoureusement les intérêts Espagnols. Celle de Mechoacan, qui est dépendante de Mexico pour le Spirituel, se conserve dans les mêmes principes.

Gage, poussant plus loin cette énumeration (n), ajoûte que dans le Royaume de la Nouvelle Grenade, à Carthagene, à Santa-Fé, à Batinas, à Popayan, à Sainte-Marthe, les Jesuites, les Jacobins & les Cordeliers tirent encore leurs Supplémens de l'Europe; mais qu'à l'exemple de la Nouvelle Espagne, les Couvens de Carmes, d'Augustins & de Pères de la Merci, ne sont composés que de Créoles. Ceux des Isles de Cuba, de la Marguerite & de Porto ricco, dépendent des Provinciaux de Saint-Domingue, & reçoivent, par intervalle, des Missionnaires Espagnols; mais on ne voit, dans ces trois Isles, que des Jesuites, des Jacobins & des Cordeliers. Les Couvens du Perou ne reçoivent point directement leurs Supplémens de l'Europe. Ils sont en si grand nombre, de toutes sortes d'Ordres, & si loin de l'Espagne, qu'on auroit peine à les fournir régulièrement. Outre les Créoles, qu'ils admettent avec de sages mesures, ils tirent des Européens, de toutes les Provinces voisines. Aux Philippines, il n'y a que des Jesuites, des Jacobins, des Augustins & des Cordeliers, presque tous de l'Europe, à l'exception de quelques Créoles favorisés, & de quelques Chinois convertis par les Missionnaires (o).

Conclusion.

Il reste à conclure, pour la Nouvelle Espagne, que dans une si grande étendue de Pays qui reconnoît la domination Espagnole, cette Couronne n'a de véritables Sujets que ceux qu'elle y fait passer, pour retenir les autres sous le joug; & qu'une autorité si foible, diminuant tous les jours, il ne feroit pas surprenant qu'elle fût anéantie tout d'un coup, comme la plûpart des Voyageurs l'annoncent, par des révolutions dont les causes augmentent sans cesse, & dont il est impossible que le tems n'amène pas l'occasion.

(n) Elle ne regarde que son tems.

(o) Voyages de Gage, Part. 1. Chap. 1.

Climat, Vents, Marées, Arbres, Plantes, Fruits, Fleurs, Animaux, Minéraux, & autres Productions de la Nouvelle Espagne.

§. I.

Climat, Vents & Marées.

Qualités du Climat.

ON n'entreprendra point de représenter toutes les variétés du Climat, dans un Pays auquel on donne plus de quatre cens lieues de longueur, de l'Est à l'Ouest, & deux cens de largeur, du Nord au Sud: mais, en prenant le centre pour règle moyenne, la Province de Mexique, qui est située entre dix-neuf & vingt dégrés de latitude septentrionale, jouit d'un air si temperé, que suivant l'expression d'un Voyageur, on y a presque toujours froid & chaud dans le même tems; froid à l'ombre, & chaud lorsqu'on s'expose au Soleil. Ainsi ni l'un, ni l'autre, n'est excessif dans aucune saison. Cependant, depuis le mois de Mars jusqu'à celui de Juillet, la mollesse des Habitans les rend plus sensibles au froid, le matin, & leur fait trouver la chaleur trop vive, pendant le jour. Après le mois de Juillet, des pluyes abondantes rafraîchissent l'air, comme dans les parties des Indes Orientales dont la situation est la même. Depuis le mois de Septembre jusqu'au mois de Mars, elles deviennent tout à la fois plus rares & moins fortes. Les Indiens donnent le nom d'hiver, ou de saison froide, aux douces nuits qui commencent en Novembre, & qui durent jusqu'au mois de Février; mais c'est la saison dont les Européens s'accommodent le mieux (*a*). En général, ils se trouvent bien d'un Climat, qui n'est jamais incommode par l'excès du chaud ni du froid: d'autant plus, ajoûte le même Ecrivain, que l'eau qu'on y boit n'y est jamais plus froide que l'air. Il n'y a point d'année où la terre n'y donne trois récoltes. La première, qui se fait au mois de Juin, des grains semés en Octobre, se nomme *Moisson de Riego*, ou d'Eau. La seconde, nommée *del Temporale*, ou de Saison, se fait en Octobre, de ce qu'on a semé au mois de Juin. Pour la troisième, qu'on appelle *Aventurera*, ou accidentelle, parce qu'elle est moins certaine (*b*), on seme en Novembre, sur la pente des Montagnes fraîches, & le tems de la récolte dépend des qualités de l'air. Une expérience constante a fait reconnoître que le maïz, qui est la principale nourriture des Habitans, rapporte beaucoup plus lorsqu'il est semé entre les mois de Mars

(*a*) Carreri, Tome VI. Chap. 3. Les premiers Historiens en rendent à-peu-près le même compte. Gomara observe qu'à Mexico „ le Soleil se leve plus tard de huit „ heures qu'à Tolede en Espagne, comme „ on le vérifie, dit-il, par les Eclipses; „ que le 8 de Mai, il passe sur Mexico „ vers la Tramontane, & tourne jusqu'au „ 15 de Juillet, pendant lequel tems il jette „ ses ombres vers le Midi; que le Pays est „ de telle qualité, que les habillemens ne „ font pas grand ennui: & quelquefois n'y „ fait gueres bon s'habiller légerement; „ mais il est très sain pour la vie humai„ne". Liv. 2. Chap. 97. Correal se plaint qu'il est quelquefois mal sain autour du Lac, à cause des vapeurs qui s'en exhalent. Chap. 3. pag. 66.

(*b*) Aussi Acosta & Laet n'en comptentils que deux. Acosta, Liv. 3. Chap. 24. Laet, Liv. 5. Chap. 1.

Mars & de Mai (*c*). C'eſt alors que les Volcans, qui ſont en ſi grand nombre dans la Nouvelle Eſpagne, ſont leurs plus grandes éruptions; d'où l'on conclut que les ſoufres de la terre ſont dans une agitation favorable à cette eſpèce de grain.

Vents des Côtes.

Dampier obſerve que les vents certains des Côtes ſont les mêmes dans la Nouvelle Eſpagne, qu'en Guinée, & que depuis la latitude de dix dégrés aux vingt, du côté du Nord, ils ſont conſtamment preſque d'Oueſt, ſur toute la Côte. Entre les vents changeans, les plus incertains & les plus irréguliers ſont ceux qui ſoufflent entre le Cap Gracias de Dios & le Cap la Vela. Le plus ordinaire eſt entre le Nord-Eſt & l'Eſt. Il ſouffle conſtamment entre Mars & Novembre, excepté lorſqu'il ſe trouve repouſſé par les ouragans, qui ſe lèvent preſque toujours contre le vent, & qui ſont fréquens ſur cette Côte, dans le cours de Mai, de Juin, de Juillet & d'Août; ſur-tout entre la Rivière de Darien, & Coſta ricca. Depuis Octobre juſqu'à Mars, on y a des vents d'Oueſt, mais qui ne ſont ni certains, ni violens. Ils règnent principalement aux mois de Décembre & de Janvier. Avant comme après ces deux mois, le vent règlé n'eſt interrompu que l'eſpace d'un ou deux jours, vers le tems de la pleine ou de la nouvelle Lune; & lorſque les vents d'Oueſt ſoufflent le plus fort & le plus long-tems ſur cette Côte, le vent règlé d'Eſt n'en règne pas moins ſur Mer, comme dans tout autre tems. Cependant un vent du Nord repouſſe quelquefois le vent règlé ſur Coſta ricca. Ceux, qui ont un voyage de long cours à faire du côté du vent, doivent choiſir le tems des vents d'Oueſt. Autrement ils paſſent le Golfe de Floride & font route au Nord juſqu'à la hauteur où l'on rencontre les vents variables; & de-là ils tournent à l'Eſt auſſi loin qu'ils le jugent à propos, avant que de revenir au Sud. C'eſt la route qu'on doit faire pour le voyage de la Nouvelle Eſpagne à la Guinée (*d*).

Les vents de terre ſont d'une force extrême dans la Baie de Campeche, entre le Cap Concededo & le Pays montagneux de Saint-Martin; & leur force ſe ſoutient juſqu'à deux ou trois lieues en Mer. Au milieu de la Baie, où la terre court de l'Eſt à l'Oueſt, les vents de Mer ſont au Nord, & ceux de terre au Sud. Ils commencent à ſouffler vers ſept ou huit heures du ſoir, & continuent, ſur-tout dans la ſaiſon ſeche, juſqu'à huit ou neuf heures du matin. Dans une Iſle de cette Baie, que le grand nombre de Taureaux & de Vaches, dont elle eſt remplie, a fait nommer l'*Iſle aux Bœufs*, les vents de terre ſont ſi frais & portent ſi loin l'odeur de ces Animaux ſauvages, que des Pilotes, faiſant voile dans l'obſcurité de la nuit près de cette Côte, ont reconnu l'Iſle à ces deux marques; ſans quoi, ils ſe ſeroient trop détournés à l'Oueſt.

Dans tout le fond du Golfe du Mexique, depuis les Montagnes de Saint-Martin juſqu'à Vera-Crux, & de-là au Nord juſqu'à la Rivière de Miſſiſſipi, les vents de terre ſont auſſi fort bons. Ils ne le ſont pas moins au fond du Golfe de Honduras, & ſur toute la Côte, entre ce Golfe & le Cap

(*c*) Carreri, *ubi ſuprà*.

(*d*) Ceux, à qui ces termes ne ſont pas familiers, peuvent conſulter l'article des vents, au Tome XVII. de ce Recueil.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Cap de la Vela, sans autre exception que les Caps & les Pointes, où ce vent manque plus ou moins, à proportion qu'ils sont plus exposés aux vents de Mer. Du côté de la Mer du Sud, les Baies ont aussi leurs vents frais de terre; mais dans quelques-unes, ils ne se lèvent qu'à minuit; & vers le Nord, ils ne sont pas si certains dans la saison humide que dans celle de la sécheresse. Les plus petites Baies de Campêche, jusqu'aux Lagunes, jouissent de l'avantage des vents de terre. Telle est la Lagune de *Trist*, qui n'a que trois lieues de largeur, & qui est séparée de la Mer par l'Isle de même nom. Les vents de terre y soufflent, dans la saison seche, depuis cinq ou six heures du soir, jusqu'à neuf ou dix du matin. Cette Lagune communique à deux autres, qui en sont séparées par des terres basses, & dans lesquelles les vents de terre sont plus frais encore. Quelquefois ils y soufflent tout le jour, & même trois ou quatre jours de suite & autant de nuits. Ils semblent imposer silence aux vents de Mer; ou s'il arrive à ceux-ci de s'échapper quelquefois dans ces Lagunes, ce n'est jamais pour long-tems. En général les vents de terre sont plus forts ou plus foibles, suivant les Pointes & les détours des Côtes. Sur celle du Mexique, dans la Mer du Sud, le vent de terre souffle presque toujours de la terre en droite ligne; ce qui donne, aux Pêcheurs, de la facilité à se mettre en Mer dans leurs Canots d'écorce. Le vent de Mer n'y étant pas moins régulier, ils partent pour la pêche avec le vent de terre, & reviennent avec celui de Mer. Dans quelques endroits, au lieu de ces Canots d'écorce, ils se servent de peaux de Veau marin, qu'ils ont l'art d'ajuster fort proprement. Ils y font comme un cou de vessie, auquel ils mettent un tuyau pour les enfler. Deux de ces peaux étant attachées ensemble, le Pêcheur se met dessus comme à cheval, & s'y tient aussi ferme qu'un Cavalier sur la selle. Pour se conduire sur Mer, il a dans la main un bâton, en forme de rame aux deux bouts, avec lequel il pousse l'eau en arrière d'un côté & de l'autre. Ces vents de Terre & de Mer sont d'une admirable utilité dans cette partie du Monde, où les vents généraux règnent si impérieusement, comme les Moussons aux Indes Orientales, que sans ce secours la Navigation y seroit impossible. On fait ainsi jusqu'à deux ou trois cens lieues malgré le vent général, particulièrement de la Jamaïque à la Lagune de Trist, dans la Baie de Campêche, & de Trist à la Jamaïque. C'est à la vérité, suivant l'observation de Dampier, un des plus longs voyages qui se fassent à la faveur de ces vents. On s'en sert de même, pour aller de quelque endroit du Golfe du Mexique à l'Isle de Cuba. Dans la Mer du Sud, au Nord de la Ligne, c'est à la faveur des mêmes vents, que les Espagnols font tous leurs voyages sans s'éloigner de la Côte. On se promet un bon vent de terre, lorsqu'on voit, avant la nuit, des brouillards épais qui se répandent sur la terre, & qui paroissent y croupir comme une fumée. Si ce signe manque, le vent est foible & de peu de durée, du moins dans la belle saison; car pendant celle des pluies on voit souvent croupir les brouillards, sans qu'ils soient suivis d'aucun vent. Dampier remarque aussi que ces vents de terre sont beaucoup plus froids que les vents de Mer.

Vent nommé Summasenta.

LA Baie de Campêche est sujette à d'autres vents, qui ne soufflent qu'aux

qu'aux mois de Février, de Mars & d'Avril; entre le Pays montagneux de Saint-Martin & le Cap Concededo, c'eſt-à-dire, dans l'eſpace d'environ cent vingt lieues. On les nomme *Summaſenta*. Ils ne ſont, ni vents de Terre, ni vents de Mer; puiſqu'ils diffèrent également des uns & des autres en durée; mais ils ſoufflent de terre en partie. Leur cours ordinaire eſt à l'Eſt-Sud-Eſt, & dure quelquefois nuit & jour pendant toute une ſemaine. Ils ſont frais & ſecs. Les Vaiſſeaux, qui partent de Triſt à la faveur de ces vents, arrivent au Cap Concededo en trois ou quatre jours; tandis qu'avec tout autre vent, de Terre ou de Mer, ce voyage ne ſe fait jamais en moins de huit ou dix jours. Ils ſont plus froids que les vents de Mer, ſans l'être autant que ceux de terre, & beaucoup plus forts que les uns & les autres. On ne s'apperçoit point d'ailleurs qu'ils altèrent plus la ſanté. C'eſt ordinairement dans les plus baſſes marées qu'ils ſe font ſentir.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Vent nommé Popogaios.

SUR la Côte du Mexique dans la Mer du Sud, entre le Cap Blanc (*e*) & Realejo (*f*), c'eſt-à-dire dans une diſtance de quatre-vingts lieues, on trouve un vent, que les Eſpagnols nomment *Popogaios*, & qui ne règne qu'aux mois de Mai, de Juin & de Juillet. Il ſouffle jour & nuit, ſans intermiſſion, quelquefois trois ou quatre jours, & juſqu'à huit de ſuite. C'eſt un vent frais, mais ſans violence. Dampier le trouva au Nord, dans ſon Voyage autour du Monde.

Tempêtes du Golfe du Mexique.

ON diſtingue, dans le Golfe du Mexique, trois ſortes de Tempêtes, ſous les noms de *Nords*, de *Suds*, & d'*Ouragans*. Elles reviennent à-peu-près dans les mêmes ſaiſons; & ſuivant l'obſervation commune elles ſont annoncées, quelques heures auparavant, par divers préſages.

Nords.

LES Nords ſont des vents d'une violence extrême, qui ſoufflent fréquemment dans le Golfe, entre le mois d'Octobre & celui de Mars. On s'y attend alors vers la pleine ou la nouvelle Lune: mais les plus violens arrivent aux mois de Décembre & de Janvier. Quoiqu'ils s'étendent plus loin que le Golfe, c'eſt-là qu'ils ſont plus fréquens & qu'ils cauſent leurs plus grands ravages. Leur plus grande force eſt toujours au Nord-Nord-Oueſt. Ils ſont ordinairement précédés d'un tems clair & ſerein. Si quelque vent ſouffle, c'eſt un fort petit vent, qui n'eſt pas proprement le vent réglé de Côte, mais un vent d'Oueſt ou de Sud-Oueſt, dont la durée eſt d'un jour ou deux avant la tempête. Un reflux extraordinaire, qui laiſſe à peine remarquer aucun flux pendant un ou deux jours, eſt un autre préſage du Nord. Les Oiſeaux de la Mer en ſont un troiſième: ils ſe retirent en grand nombre, ſur des Terres qu'ils ne fréquentent point dans un autre tems. Mais le plus remarquable de tous les ſignes eſt un nuage fort noir, au Nord-Oueſt, qui s'élève juſqu'à dix ou douze dégrés au-deſſus de l'horiſon. Le bord de ſa partie ſupérieure paroît fort uni; & lorſqu'elle arrive à ſix, huit, dix, ou douze dégrés, le nuage demeure parallèle à l'horiſon dans cette forme & ſans aucun mouvement. Cet état continue quelquefois deux ou trois jours avant la tempête, & quelquefois douze ou quatorze heures ſeulement, mais

(*e*) A neuf dégrés cinquante-ſix minutes du Nord.

(*f*) A onze dégrés de la même latitude.

mais jamais moins. Si proche de l'horison, le nuage (*g*) ne paroît que le soir ou le matin ; c'est alors, du moins, qu'il est le plus noir ; & l'expérience a trop appris que dans cette partie du Monde, & dans la saison qu'on a nommée, il annonce toujours une furieuse tempête. Quoiqu'on n'en ressente pas toujours les effets, parcequ'elle passe quelquefois sans nuire beaucoup, on s'y prépare avec toutes sortes de précautions. Si le vent tourne au Sud avec un beau tems, c'est un signe infaillible du plus grand désastre. Pendant qu'il continue au Sud-Sud-Ouest, ou à l'Ouest du côté du Sud, il souffle assez doucement ; mais dès qu'il arrive au Nord de l'Ouest, sa force augmente. Il tourne aussi-tôt au Nord-Ouest, où il redouble encore ; & de-là au Nord-Nord-Ouest, où il se soutient le plus long-tems, avec la dernière force. La tempête ne dure pas moins de vingt-quatre heures, & continue quelquefois jusqu'au double. Lorsque le vent commence au Nord-Ouest, si le nuage passe, elle n'a que la durée passagère d'un *Tornado*, & le tems redevient fort serein. Alors le vent se soutient au Nord-Ouest, avec une force médiocre ; ou bien il retourne à l'Est, & continue dans cette direction. Quelquefois, le tems est clair & sec pendant la tempête, & quelquefois elle est accompagnée de beaucoup de pluie. Quoique les nuées, qui amènent la pluie, viennent du Nord-Ouest & du Nord-Nord-Ouest, le nuage qui est proche de l'horison paroît immobile. Si le vent change tout-à-coup du Nord-Nord-Ouest au Nord, c'est un signe que la tempête a fait son plus grand effort ; sur-tout, lorsqu'il tourne à l'Est du Nord. Alors il change bientôt à l'Est, où il se soutient, & le beau tems renaît. Mais s'il retourne du Nord au Nord-Ouest, il continue plus d'un jour, avec sa première force & quantité de pluie. Les Anglois ont trouvé l'art de se servir heureusement des Nords pour revenir chargés, de Campêche à la Jamaïque ; & quoiqu'ils arrivent quelquefois fort maltraités, ils se vantent de n'avoir jamais perdu de Vaisseau dans ces tempêtes : mais les Espagnols, dont la manœuvre est différente, en souffrent beaucoup, & passent rarement une année sans perdre quelqu'un de leurs meilleurs Bâtimens (*h*).

Suds.

Les Suds sont aussi fort violens. Leur saison est dans le cours de Juin, Juillet & Août, tems où les Nords ne soufflent jamais. Comme leur plus grande violence est au Sud, il y a beaucoup d'apparence que c'est de-là qu'ils

(*g*) Les Anglois l'appellent, dans leur Langue, *Banc du Nord*.

(*h*) On croyoit autrefois, dit Dampier, qu'il étoit fort dangereux d'être surpris dans le Golfe du Mexique par la tempête qu'on appelle *Nord*. Pour l'éviter, nos Vaisseaux de la Jamaïque faisoient route Est, dans cette saison ; & passoient par les *Cacuses*, Bancs de sable au Nord-Ouest de l'Isle Espagnole. Ceux qui partoient de Port-Royal dans la Jamaïque avoient raison ; car si le Nord les prenoit à leur départ, il les avançoit dans leur route : au lieu qu'en passant par le Golfe il les auroit repoussés ; outre que le vent, qui souffle contre le courant, enfle si furieusement la Mer, qu'à peine un Vaisseau peut y résister. Mais on passe aujourd'hui le Golfe en tout tems de l'année. Quand il arrive un Nord, on s'abandonne au vent & à la Mer avec une seule voile. La force du vent, qui grossit la Mer en vagues, & qui les emporte au Sud, n'empêche pas le courant, sous la surface de l'eau, de courir au Nord ; & ce n'est pas une chose extraordinaire de voir deux courans opposés, en même tems & en même lieu, la surface de l'eau s'avançant d'un côté & le reste à l'opposé. *Appendix au Tome III*. page 97.

qu'ils tirent leur nom. Ils ne diffèrent des ouragans, qu'en ce qu'ils sont moins sujets à sauter de rhumb en rhumb, & qu'ils les devancent pour la saison.

Description de la Nouvelle Espagne.

Ouragans.

Les Ouragans sont les plus terribles tempêtes, auxquelles le Golfe du Mexique & toutes les Antilles soient exposés. Elles arrivent ordinairement aux mois de Juillet, d'Août & de Septembre, toujours annoncées, comme les Nords & les Suds, par des signes qui leur sont propres. Les descriptions qu'on en trouve dans les Voyageurs, s'accordent toutes à les faire précéder d'un fort beau tems, avec un petit vent flatteur, qui ne ressemble point aux vents communs; ou par une très grosse pluie; ou par un mélange de pluies & de calmes. Les nuages, qui précedent l'Ouragan, diffèrent de ceux qui précedent le Nord, en ce que les derniers sont unis, réguliers, & d'une exacte grosseur, depuis l'horison jusqu'à leur partie supérieure; au lieu que les nuages de l'Ouragan s'élèvent avec une espèce de pompe, & s'avancent si rapidement, qu'on croit remarquer entr'eux une sorte d'émulation. Cependant, comme ils sont engagés l'un dans l'autre, leur mouvement est égal. On donne encore pour différence, que les bords de ces nuages sont de diverses couleurs, dont le contraste forme un spectacle effrayant: l'extrêmité paroît couleur de feu pâle, suivie d'un jaune foncé, puis d'une couleur de cuivre; & le corps du nuage, qui est extrêmement épais, est d'une horrible noirceur. Les effets des Ouragans sont trop connus pour demander une longue peinture. Dampier est persuadé que l'Ouragan des Indes Occidentales & le Typhon des grandes Indes sont la même tempête sous des noms différens. Ils ont, dit-il, les mêmes présages, le nuage diversifié par la même variété d'affreuses couleurs, le vent qui se lève au même point, & d'une force étonnante, avec des torrens de pluie; tout cela suivi d'un calme, & puis d'un vent au Sud-Ouest, aussi violent que le premier l'est au Nord-Est. L'un & l'autre arrivent dans la même saison de l'année, & presque toujours vers la pleine ou la nouvelle Lune. Enfin les Régions où ces météores se forment sont dans l'hémisphere du Nord, quoique leurs latitudes ne soient pas exactement les mêmes.

Comparaison de l'Ouragan & du Typhon.

Comme on n'a rien dit des Saisons, & de la nature des Marées & des Courans (*i*), qui ne puisse être appliqué, du moins par les principes, aux différentes parties de la Nouvelle Espagne & des Mers qui lavent ses Côtes, il suffira de rassembler ici quelques observations dispersées dans les Voyageurs.

Marées.

Sur la plus grande partie de la Côte du Mexique, dans la Mer du Sud, le flux & le reflux sont d'environ cinq piés. A Realejo & dans le Golfe d'Amapalla, ils sont d'environ huit ou neuf piés. Dans le Golfe dolce & la Rivière de Nicoya, la marée monte jusqu'à dix & onze piés. Son cours est à l'Est & son retour à l'Ouest.

Dans la Baie de Campêche, la Mer qui flue & reflue dans toutes les Lagunes en sort avec tant de rapidité, que les Espagnols ont donné, à la grande Lagune de Trist, le nom de *Laguna Termina*, c'est-à-dire *Lac des Me-*

(*i*.) Tome XVII. de ce Recueil.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Marées. Cependant l'élévation de l'eau n'y a point de proportion avec sa rapidité; & le flux n'y est ordinairement que de six ou sept piés.

Courans.

ON a remarqué, dans un autre endroit, que par tout où les vents règlés prédominent, les Courans suivent le Vent, & que leur plus grande force est toujours près des Côtes, sur-tout vers les Caps qui s'avancent fort loin en Mer. Cette observation ne suffit pas seule pour expliquer l'extrême variété des Courans sur la Côte de Veragua, de Costa ricca, de Honduras, & dans toute la grande Baie qui est entre le Cap de Vela & celui de Gracia de Dios. Tous les Voyageurs conviennent qu'il n'y a point de partie des Indes Occidentales où les Courans soient moins réguliers, & n'en peuvent trouver d'autre cause que la figure de la Terre, qui court Sud, entre ces deux Caps.

DEPUIS le Cap Gracia de Dios, le Courant se porte au Nord-Ouest vers le Cap Cotoche, dans l'Yucatan, & passe de-là au Nord entre ce dernier Cap & celui de Saint-Antoine dans l'Isle de Cuba. Au Nord de l'Yucatan, passant dans la Baie de Campêche, on trouve un petit Courant qui se porte à l'Ouest jusqu'au fond du Golfe du Mexique; mais, du côté septentrional du Golfe, il se porte à l'Est. C'est ce qui oblige les Navigateurs de ranger cette Côte, en venant de Vera-Cruz. On juge que le Courant, qui suit la Côte depuis le Cap Saint-Augustin jusqu'au Cap Cotoche, n'entre jamais dans le Golfe du Mexique, mais panche du côté du Nord, jusqu'à la Côte de Floride; d'où tournant à l'Est vers l'embouchure du Golfe & se joignant avec le petit Courant qui se porte aux parties septentrionales de l'Isle Espagnole & de celle de Cuba, il passe avec ce Courant par le Golfe de Floride, dont le Courant, fameux par sa rapidité, va toujours au Nord. Cependant comme il y a des marées de chaque côté du Golfe, sur-tout du côté de la Floride, un Pilote bien instruit passe & repasse aisément (*k*). Au reste tous les Courans, suivant l'observation de Dampier, changent leurs cours en certains tems; avec cette différence, que dans les Indes Orientales, ils courent de l'Est à l'Ouest, pendant une partie de l'année, & de l'Ouest à l'Est, pendant l'autre; au lieu que dans les Indes Occidentales, ils ne changent que vers la pleine Lune. Sur les Côtes de la Nouvelle Espagne, dans la Mer du Sud, le même Voyageur croit avoir vérifié que les Courans suivent exactement le vent règlé de la Côte (*l*). Woodes Rogers remarque (*m*) que les Vers, qui fourmillent, dit-il, le long de ces Côtes, sont plus gros & rongent beaucoup plus la carene des Vaisseaux, que tous ceux qu'il avoit trouvés dans d'autres lieux.

(*k*) Voy. ci-dessus.
(*l*) Dampier, *ubi suprà*.
(*m*) Voyage autour du Monde, T. II. p. 98.

§. II.

Arbres, Plantes, Fruits & Fleurs.

LA situation des principales Provinces de la Nouvelle Espagne & les qualités du climat ne doivent laisser aucune défiance des Voyageurs, lorsqu'ils nous représentent cette grande Région comme une des plus agréa-

bles

1. Zapote ou Sapotier. 2. Sapotille. 3. Cacaotier. 4. Cacao.

bles & des plus fertiles du Globe terrestre. Outre ses productions naturelles, on se persuade aisément que depuis la Conquête des Espagnols, elle est enrichie de la plûpart des Plantes de l'Europe, qui doivent avoir acquis de nouvelles perfections sous un si beau Ciel. Mais cet article ne contiendra, suivant notre ancienne méthode, que les productions particulières au Pays & celles qui se font distinguer par leur excellence. Toutes les autres sont renvoyées à l'article qu'elles regardent, sous le titre général d'Histoire naturelle de l'Amérique. DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

DONNONS le premier rang au Cacaotier, qui tire proprement son origine du Mexique (*a*), comme il en fait une des principales richesses. On nous donne, non-seulement sa figure, mais la manière dont les Mexiquains le cultivent (*b*). On seme les grains de cacao dans une terre chaude & humide, l'œil en haut & bien couverts de terre. Les arbrisseaux paroissent vers le quinzième jour; mais ils sont deux ans à croître de la hauteur de trois palmes. On les transplante alors, en les arrachant avec toute la terre qui couvre leurs racines. On les met en allignement, à dix-huit palmes l'un de l'autre, avec un échalas à chacun pour les supporter, & des platanes ou d'autres arbres fruitiers à l'entour, parcequ'ils demandent de l'ombre. On retranche du pié tous les rejettons, qui les empêcheroient de s'élever. On nettoie le terrein de toutes sortes de mauvaises herbes; & l'on s'attache sur-tout à garantir les Plantes, du froid, de l'excès d'eau, & de certains Vers qui les rongent. Dans l'espace de cinq ans, elles deviennent hautes de sept palmes, & grosses comme le poing. C'est alors qu'elles commencent à porter du fruit. Leurs feuilles ressemblent à celles du Châtaignier; mais elles sont un peu plus étroites. La fleur croît, comme aux Jasmins, sur le tronc & sur les branches; mais à peine reste-t'il un quart du nombre. Il s'en forme une gousse, de la forme de l'épi du blé d'Inde, verdâtre avant sa maturité, ordinairement brune lorsqu'elle est mûre, mais quelquefois jaune, blanche & bleue. Cette gousse contient les grains, ou les amandes du cacao, couverts d'une substance mucilagineuse dont ils tirent leur nourriture. La récolte s'en fait un peu avant la nouvelle Lune. On ouvre les gousses avec un couteau; on en tire le fruit, qu'on fait secher à l'ombre pendant trois jours, & pendant trois jours au Soleil; & cette opération se renouvelle alternativement jusqu'à ce qu'il soit tout-à-fait sec. On remarque que les Cacaotiers ne rendent pas l'air fort sain. Le Cacaotier.

LA Vanille, suivant le même Voyageur, est une canne d'Inde de la grosseur du doigt, que les Espagnols nomment *Vexuco* ou *Banilla* (*c*), & qui La Vanille ou le Mechasuchil.

(*a*) C'est-à-dire, pour son usage dans le Chocolat, car d'autres parties de l'Amérique en étoient remplies. Ceux, qui veulent savoir comment il se cultive dans nos Isles, peuvent consulter le Traité de Mr. de Caïlus, Ingenieur des Isles Françoises, & le Père Labat, Tome VI. Chap. 17.

(*b*) Carreri, Tome VI. page 221, & suiv. Labat le censure durement, sans faire attention que ce Voyageur ne parle que de la méthode des Mexiquains, bonne ou mauvaise. On parlera du cacao des Isles, & de sa culture, dans leur article.

(*c*) Dampier donne à la Vanille le nom de *Vinello*. Voici sa description. C'est une petite gousse, pleine de petites graines noires, longues d'environ quatre ou cinq pouces, & de la grosseur de la côte d'une feuille de

qui s'entortille, comme le Lierre, autour des Orangers. Elle produit des gousses, vertes quand on les prend sur l'arbre, mais qui étant séchées au Soleil, avec le soin de les étendre pour les empêcher de s'ouvrir, deviennent à la fin dures & noires. Les Espagnols jettent dessus, par intervalles, du vin fort, après y avoir fait bouillir une des gousses, coupée en plusieurs pièces. La Vanille croît particulièrement sur la Côte méridionale de la Nouvelle Espagne.

L'Achiote.

L'Achiote croît aussi sur un arbrisseau, dans des gousses rondes & remplies de grains rouges, qu'on réduit premièrement en pâte. Ensuite, après l'avoir fait sécher, on en forme des boules rondes, des gâteaux, ou de petites briques (*d*).

Comment les Mexiquains font le chocolat.

C'est particulièrement des trois graines précédentes, que les Mexiquains composoient la fameuse liqueur à laquelle ils donnoient le nom que les Espagnols ont emprunté d'eux, en adoptant le même usage, & qu'ils ont communiqué à toute l'Europe. On le croit formé du mot Indien *Atl* ou *Attl*, qui signifie de l'eau, & du bruit ou du son, que l'eau rend dans le vaisseau où l'on met le *Chocolat*, lorsqu'on la remue avec un moulinet, pour la faire bouillonner en écume. Il ne sera pas inutile de rapporter, après Gage, la préparation des Mexiquains: le principal ingrédient, dit-il, après en avoir fait douze ans son étude, est le Cacao, qui est une sorte de noisette ou de noyau, plus gros qu'une amande, & qui croît sur un arbre qu'on nomme

de tabac, à laquelle elle ressemble fort, lorsqu'elle est seche. Elle croît sur un petit pié de vigne, qui monte & se soutient à la faveur des arbres voisins, autour desquels il s'entortille. Il pousse d'abord une fleur jaune, d'où procede ensuite la gousse, qui est verte au commencement, & jaune lorsqu'elle est mûre. Alors les Indiens, qui cultivent cette Plante, la vendent aux Espagnols à bon marché, la cueillent & la mettent au Soleil; ce qui la rend douce & d'un gris châtain. Ensuite ils la pressent souvent entre les doigts, mais sans l'applatir. Je ne sais si les Indiens y font autre chose, mais j'ai vu les Espagnols polir ce fruit avec de l'huile. La première fois, que j'ai eu l'occasion d'en voir, est à Gatulco sur la Mer du Sud. Il s'en trouve aussi près d'une Ville nommée *Carboüca*, dans le Pays de Campêche. On en fait beaucoup de cas pour parfumer le chocolat. *Voyage autour du Monde, Tome I. pag.* 2:0. On ne peut concilier ces deux témoignages, qu'en supposant la Plante & les méthodes différentes, dans les Cantons du Pays que les deux Ecrivains avoient visités. *Voyez le Père Labat, qui a trouvé de la Vanille en divers endroits.*

Nota. La Figure de la Vanille se trouve au Tome XVI. de ce Recueil. R. d. E.

(*d*) Gage, Part. 2. page 143. Le nom Mexiquain est *Achiotl*. D'autres l'appellent *Changuaric*, & d'autres *Pamac*. Voici la description de François Ximenez. L'arbre a le tronc, la grandeur, & la forme de l'Oranger. Ses feuilles ressemblent à celles de l'Orme, par la couleur & la rudesse. L'écorce du tronc & des branches sont d'un roux verd. Les fleurs *forment une sorte d'étoile* à cinq rayons, dont la couleur est d'un blanc rougeâtre. Le fruit est dans une espèce de coque, de la grandeur & de la forme de celle de l'amande. Elle s'ouvre, dans sa maturité, & laisse voir une graine rouge, assez semblable à celle du raisin, mais plus ronde. Les Indiens estiment beaucoup l'Achiotl, & le cultivent autour de leurs Habitations. Il est verd toute l'année. La saison de son fruit est le Printems. On coupe ensuite ses branches, dont le bois est employé, comme le caillou, pour en tirer du feu. De l'écorce, on fait des cordes, *plus* fortes que celles de chanvre. Sa graine donne une teinture rouge, qui sert à la peinture, & qui n'est point inutile à la Médecine. On lui trouve une qualité froide. Mêlée avec de l'eau, elle appaise les ardeurs de la fièvre, elle arrête la dissenterie. Elle entre, à ce titre, dans la composition du chocolat, dont on prétend d'ailleurs qu'elle relève la couleur & le goût. *Liv.* 5. *Chap.* 3. Labat la confond avec le Roucou.

nomme l'*Arbre de Cacao*, dans une grande gousse où il se trouve quelquefois jusqu'à trente ou quarante amandes. Quoique le Cacao, comme tous les autres Simples, participe des quatre Elémens, l'opinion la plus reçue est qu'il est froid & sec, comme l'Elément de la terre, & par conséquent de qualité astringente: mais comme il participe aussi des autres Elémens, il a des parties onctueuses, & l'on en tire une espèce de beurre, dont j'ai vu que les Femmes des Créoles se frottoient le visage, pour se rendre le teint plus uni. On n'en doit pas être surpris, si l'on considére qu'en le changeant en breuvage, à peine est-il remué qu'il s'en élève une écume grasse. D'ailleurs, il y entre tant d'autres mélanges, qui sont naturellement chauds, qu'il doit avoir nécessairement la faculté d'attenuer & d'ouvrir, plutôt que celle de resserrer.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Ajoûtez que s'il n'est ni moulu, ni remué, ni composé, comme il est dans le Chocolat, mais seulement mangé dans le fruit, suivant l'usage des Femmes, Indiennes & Créoles, il cause des obstructions, qui rendent le teint fort pâle; d'où l'on peut conclure que ne produisant point le même effet lorsqu'il est préparé, il doit une partie de ses vertus au mêlange dont les Mexiquains ont l'ancien usage. L'arbre qui le porte, est si tendre, & le terroir dans lequel on lui fait prendre naissance est ordinairement si chaud, que pour le garantir des ardeurs du Soleil, on y plante d'autres arbres, qui s'appellent *Meres du Cacao*. On attend même, pour semer les Cacaotiers, que ces autres arbres soient d'une hauteur dont ils puissent recevoir de l'ombrage. Le fruit ne vient pas nu. Il est enveloppé, comme on l'a dit, dans une grande gousse; & chaque amande est revêtue d'une peau blanche, pleine de jus, que les Femmes sucent avec délices, parcequ'il fond dans la bouche avec une charmante fraîcheur. On distingue deux sortes de Cacao: l'un, qui est le commun, d'un rouge obscur, rond & piquoté par le bout; l'autre, plus large, plus gros, plus plat, qui se nomme *Patlaxe*. Le dernier est plus blanc (*e*) & plus dessicatif que l'autre. Cette raison le rend moins cher, sans compter qu'il est plus contraire que l'autre au sommeil. Aussi n'est-il guères en usage que pour le Peuple.

Les Mexiquains sont partagés, sur les autres ingrédiens qui doivent entrer dans la composition du Chocolat. Quelques-uns y mettent du poivre noir, que d'autres n'approuvent point, parce qu'il est chaud & sec, ou qu'ils ne donnent qu'à ceux qui ont besoin de secours pour la chaleur naturelle. Au lieu de ce poivre, ils y mettent ordinairement du poivre rouge & long, qu'on nomme *Chile* ou Piment, dans lequel ils croient avoir reconnu des qualités froides & humides, quoiqu'il ait une vive chaleur dans la bouche. Ils y font entrer aussi du sucre blanc, de la canelle, du girofle, de l'anis, des amandes communes, des noisettes, de l'*Orejevala*, de la vanille, du sapoyal, de l'eau de fleurs d'Orange, du musc, & ce qu'il faut d'Achiote pour lui donner la couleur d'une brique rouge. Mais la dose de ces ingrédiens est proportionnée au temperament de ceux qui doivent en user. C'est ordinairement une centaine de noix de cacao, deux gousses de chile ou

(*e*) Labat prétend, sans raison, qu'il n'y a point de cacao blanc, contre le témoignage réuni de Gage & de Dampier.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

ou de piment, une poignée d'anis & d'Orejevala, & deux de fleurs de vanille, qu'ils appellent *Mechasuchil*. D'autres préférent six roses en poudre, deux dragmes de canelle, une douzaine d'amandes communes & autant de noisettes, du sucre blanc, & la quantité d'Achiote qui suffit pour la couleur. Les plus sages n'y joignent point de girofle, ni de musc, ni d'aucune eau parfumée: mais cette sagesse n'est pas le partage du plus grand nombre. D'autres y mettent du maïz, qui est venteux. La canelle passe pour le meilleur de tous les ingrédiens, parce qu'elle est seche & chaude, qu'elle provoque l'urine, & qu'elle soulage les reins, dans les indispositions froides. Elle passe aussi pour cordiale & pour amie des yeux.

Quatre sortes de Poivre long.

On suppose à l'Achiote, des qualités incisives & attenuantes, qui le font ordonner tous les jours, par les Médecins Indiens, pour les humeurs crasses & grossières, & pour toutes sortes d'obstructions ou d'opilations. A l'égard du *Chile* ou poivre long, ils en distinguent quatre sortes; l'un, qu'ils appellent *Chilchote*; le second, plus petit, nommé *Chilterpin*; ces deux espèces sont fort piquantes; le troisième, qui se nomme *Tonalchiles*, est médiocrement chaud, & les Indiens le mangent avec leur pain de maïz, comme d'autres fruits. Enfin le quatrième, qu'on employe dans le chocolat, & qu'on appelle *Chilpelague*, a la gousse fort large, & n'est, ni si doux que le troisième, ni si piquant que le premier.

Chacun consulte aujourd'hui son goût & son tempérament, pour faire entrer plus ou moins de tous ces ingrédiens dans la composition (*f*); mais les Indiens n'y mettent encore que du cacao, de l'achiote, du maïz, avec un peu de chile & d'anis. Ils broient le cacao & tout le reste, sur une large pierre, qu'ils appellent *Metatl*, & qui ne sert point à d'autre usage. Mais, avant cette opération, ils font sécher tout sur le feu, à l'exception de l'Achiote, en remuant incessamment leur matière, dans la crainte qu'elle ne se brûle ou ne se noircisse: car, trop dessechée, elle devient amere & perd sa force. La canelle, le poivre long, & l'anis sont broyés à part, avant qu'on les mêle avec le cacao. Ensuite on recommence à piler tout ensemble, avec un soin extrême de le réduire en poudre très fine. L'Achiote y est mis par intervalles, broié aussi, mais sans avoir été seché, afin que la matière en prenne plus aisément la couleur. Ils la mettent alors dans un vaisseau de terre, pour la brasser avec une juste quantité d'eau, sur un fort petit feu; & cette seconde opération se fait avec une espèce de cuilliere. Lorsque tout est bien incorporé, ce qu'ils connoissent à la qualité de la pâte, qui devient

(*f*) On croit devoir donner aussi la préparation des Espagnols du Pays. Ils prennent les grains de cacao, & les font rôtir dans une poelle percée, comme on fait pour les marons en Europe. Ensuite ils ôtent la petite peau qui les enveloppe, pour les mettre dans un mortier, où ils les broient jusqu'à ce qu'ils soient reduits en pâte, à laquelle ils ajoûtent deux fois autant de sucre, avec du poivre & de la vanille, du musc & de l'ambre gris. De tout ce mêlange, ils font des rouleaux ou de petits pains, qu'ils conservent; & lorsqu'ils veulent s'en servir, ils rapent ces rouleaux comme nous rapons la muscade. Ensuite ils font chauffer de l'eau dans des vaisseaux de cuivre ou d'argent, & la versent bouillante dans leurs coupes de porcelaine ou de cacao. Enfin ils ont un petit morceau de biscuit prêt, qu'ils trempent dans la liqueur. On a déja remarqué que l'usage de la vanille est venu d'eux, & que les Mexiquains ne l'avoient point avant la Conquête.

devient courte, ils en font des tablettes; s'ils n'aiment mieux la mettre dans des boettes, où elle durcit en refroidiſſant. Ceux, qui en font des tablettes, mettent une cuillerée de la pâte ſur une feuille de palmier, & lui laiſſent le tems de durcir à l'ombre, car elle fond & ſe liquefie au Soleil: enſuite, tournant la feuille, ils en font tomber facilement leur tablette, parceque la pâte eſt graſſe encore. Mais lorſqu'on la met ſécher dans un vaiſſeau de terre ou de bois, elle s'y attache ſi fort, qu'il devient difficile de l'en tirer ſans rompre le vaiſſeau.

Description de la Nouvelle Espagne.

La manière de boire le chocolat n'eſt pas la même, parmi tous les Indiens de la Nouvelle Eſpagne. A Mexico, ils le prennent chaud, avec un mêlange de cette autre liqueur qu'ils nomment *Atolle*, & dont on a déja rapporté la compoſition (*g*). Leur méthode conſiſte uniquement à faire diſſoudre une tablette dans de l'eau chaude; à la remuer enſuite dans la coupe, avec un inſtrument, qu'ils appellent Moulinet dans leur langue; & lorſqu'ils en voient ſortir l'écume, à verſer de l'Atolle chaud par deſſus. Ils le boivent ainſi, ſans biſcuit & ſans ſucre. D'autres font diſſoudre le chocolat dans de l'eau froide, & le font écumer avec le moulinet. Enſuite ôtant l'écume, qu'ils conſervent dans un autre vaſe, ils mettent le reſte ſur le feu, avec autant de ſucre qu'il en faut pour le rendre doux. Lorſqu'il eſt chaud, ils le verſent ſur l'écume qu'ils ont ſéparée; & c'eſt dans cet état qu'ils le boivent. La manière la plus commune eſt de faire chauffer l'eau & d'en remplir la moitié d'une coupe; d'y faire diſſoudre une tablette ou plus, juſqu'à ce que l'eau ſoit bien épaiſſie; de remuer & de battre tout, pour faire naître l'écume, & d'y remettre alors de l'eau, pour achever de remplir la coupe. Mais les Mexiquains ont une autre manière de prendre le chocolat, qu'ils n'emploient que dans leurs Feſtins & leurs réjouiſſances, pour ſe rafraîchir après la danſe ou la bonne chere. Ils font diſſoudre les tablettes, dans l'eau froide; ils en ôtent l'écume, qu'ils mettent à part; ils mêlent du ſucre dans ce qui reſte; & le verſant de fort haut ſur l'écume, ils ſe font de ce mêlange un breuvage ſi froid, qu'ils ſont les ſeuls qui puiſſent en uſer. L'expérience a fait connoitre aux Eſpagnols qu'il eſt fort nuiſible à l'eſtomac, juſqu'à cauſer de violentes douleurs, particulièrement aux Femmes. Gage, de qui l'on emprunte ce détail, proteſte qu'ayant employé pendant douze ans la troiſième de ces quatre préparations, il a joui d'une parfaite ſanté dans la Nouvelle Eſpagne. Son uſage, dit-il, étoit de prendre un verre de chocolat le matin; un autre, deux heures avant le dîner; un autre encore, deux heures après, & un quatrième vers le ſoir (*h*). S'il avoit deſſein de donner toute la ſoirée à l'étude, il en prenoit encore un verre ſur les ſept ou huit heures; après quoi, il bravoit le ſommeil & toute ſorte d'appéſantiſſement juſqu'à minuit. Au contraire, lorſqu'il manquoit à prendre cette liqueur favorite, aux mêmes heures, il ſentoit des foibleſſes d'eſtomac, des maux & des défaillances de cœur (*i*).

Différentes manières dont les Indiens prennent le Chocolat.

Il

(*g*) C'eſt un breuvage des anciens Mexiquains, compoſé de fleur de farine de Maïz, d'Atolle & de Chile, infuſés dans l'eau.

(*h*) On a vu qu'à Chiapa les Femmes ne pouvoient entendre une Meſſe entière, ſans ſe faire apporter du chocolat à l'Egliſe.

(*i*) Tome I. Part. 2. pages 146 & précéd.

Description de la Nouvelle Espagne.

Le Metl.

Il y a quelque différence, dans le récit des Voyageurs, sur une des meilleures Plantes du Mexique, que les uns confondent avec le *Maghey* de l'Isle Espagnole, & que d'autres nomment *Metl*, en prétendant que sa ressemblance avec le Maghey, par un grand nombre de propriétés communes, n'empêche point qu'elle n'en diffère essentiellement. Gage, qui connoissoit le Pays par un si long séjour, ne lui donne point d'autre nom que Metl, & laisse douter s'il le croit connu hors de la Nouvelle Espagne, lorsqu'il dit simplement qu'il croît aux environs de Mexico beaucoup mieux qu'ailleurs (*k*). Suivant sa description, c'est un excellent arbrisseau, qu'on plante & qu'on cultive, comme les vignes en Europe. Il a près de quarante feuilles, différentes les unes des autres, qui servent à quantité d'usages. Dans leur jeunesse, on en fait des confitures, du papier, de la filasse, des mantes, des nattes, des souliers, des ceintures, des cordages, du vin, du vinaigre & de l'eau-de-vie. Elles sont armées d'une sorte d'épines, si fortes & si aigües, qu'on en fait une espèce de scie, pour scier du bois. L'écorce brûlée guérit les blessures; & la gomme, qui sort des branches, est un excellent antidote contre toute sorte de poison (*l*). Carreri, qui prend cet arbrisseau pour le Maghey, en reconnoissant qu'il est supérieur à celui de l'Espagnole, ne lui donne que la qualité de Plante, & le représente semblable à la joubarbe, mais plus haut, avec des feuilles plus grosses & plus solides. Il ne dit point qu'on le cultive, mais qu'il croît dans des lieux temperés. Après avoir fait à-peu-près le même dénombrement de ses propriétés, il ajoûte que du fil de ses feuilles on fait jusqu'à des dentelles & des ouvrages d'une extrême délicatesse. Lorsqu'il est âgé de six ans, on ôte les feuilles du milieu, pour y faire un creux dans lequel s'assemble une liqueur, que les Indiens recueillent chaque jour au matin, & qu'ils mettent dans plusieurs sortes de vaisseaux. Cette fécondité dure un mois entier; après lequel la plante seche, & pousse des *rejettons*. Lorsqu'elle n'est pas coupée, elle ne produit qu'une tige, en *forme de ferule*, avec des fruits inutiles. La liqueur est aussi douce que le miel, lorsqu'elle sort de la plante. En peu de tems, elle prend la force de l'hydromel & devient excellente pour diverses maladies. Les Indiens y mettent une racine, qui la fait bouillir & fermenter comme le vin. Aussi est-elle capable d'enivrer. Elle se nomme *Pulque* ou *Poulcré*. On en fait une eau-de-vie très forte; & ce n'est pas sans raison qu'on nomme la Plante, vigne de l'Amérique. L'usage de cette liqueur étoit devenu si général parmi les Indiens, depuis la Conquête, que les droits qu'on en tiroit pour l'Espagne montoient à 110000 piastres. Ils furent levés en 1692, & le pulque fut défendu. Mais les Indiens violant sans cesse un ordre rigoureux, & les Espagnols n'ayant pas plus de soumission pour la loi, les droits furent rétablis & la défense levée en 1697, pendant le séjour de Carreri à Mexico (*m*).

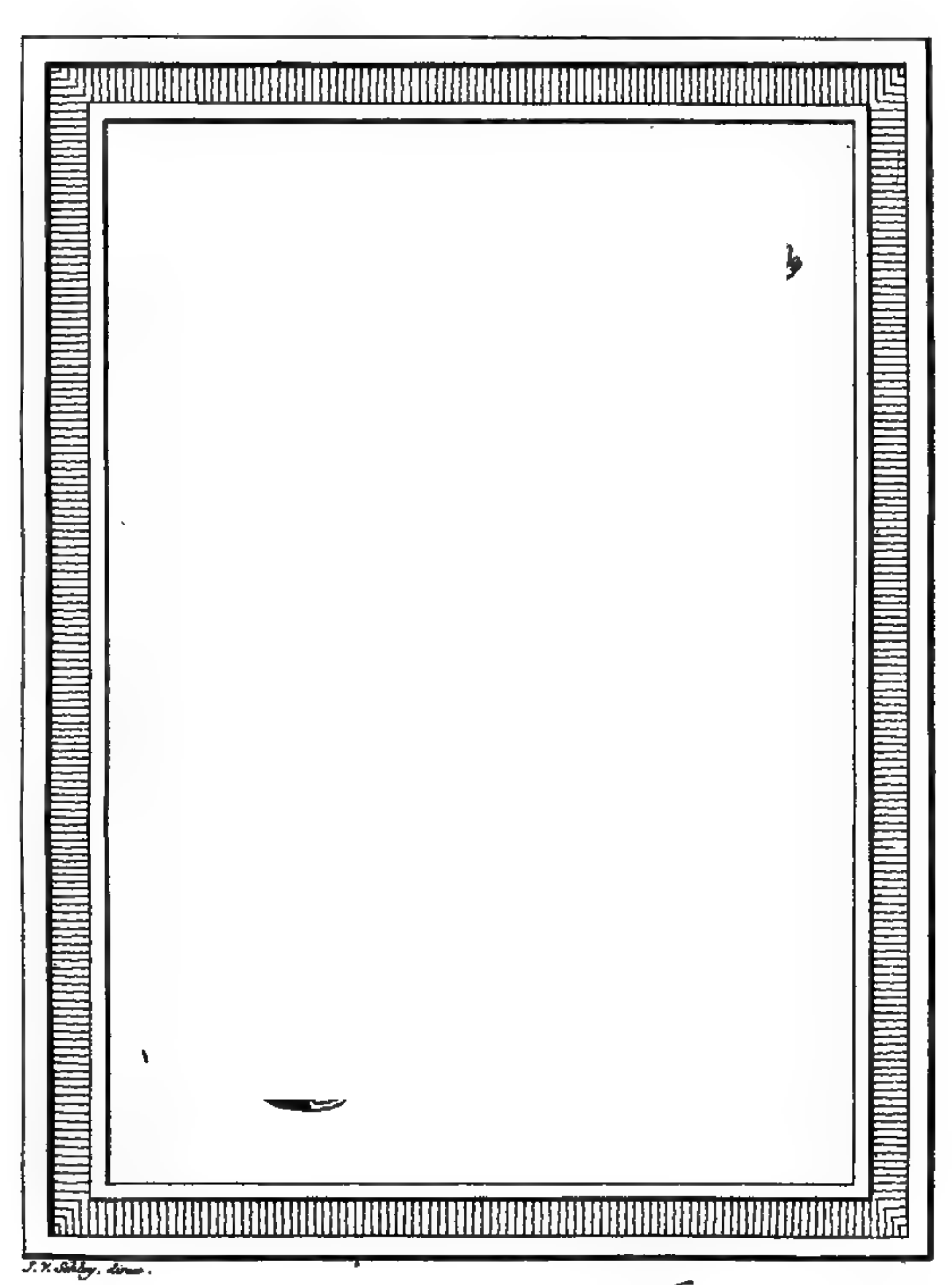
Pulque, liqueur Mexiquaine.

L'A-

(*k*) On a remarqué qu'Herrera distingue le Maghey du Metl, du moins par le nom, & que son Traducteur le donne pour l'Arrête-Bœuf.

(*l*) Voyages de Gage, Part. 1. pag. 181.

(*m*) Voyages de Gemelli Carreri, Tome VI. pages 226 & précedentes.



J. V. Schley, direx.

MAGHEY *Aloé.*

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

L'Atolle, ou l'Anate.

L'*Atolle*, qui se nomme aussi *Anate*, est une fleur rouge qui croît sur un arbrisseau de même nom, & qui sert non-seulement au chocolat des Mexiquains, mais à la composition d'une autre liqueur & à la Teinture. Elle croît particulièrement dans la Nouvelle Espagne, sur-tout aux environs de Guatimala, d'où elle s'est répandue dans la Terre-ferme & dans les Isles. L'arbrisseau s'élève de sept ou huit piés. On jette la fleur, comme l'indigo, dans une citerne remplie d'eau; avec cette différence qu'elle est sans tige & sans tête, parcequ'elle se détache elle-même du bouton. On la laisse pourrir dans l'eau, où par le soin qu'on prend de l'agiter, elle se réduit en substance liquide, comme l'indigo. Lorsqu'elle est rassise, & qu'on en a tiré l'eau, on en fait des tourteaux & des briques, qu'on laisse sécher au Soleil. Dampier, de qui l'on emprunte cette description, avoit vu tenter inutilement d'élever des Atolles dans quelques Plantations Angloises, & ne connoissoit cette teinture que dans la Nouvelle Espagne; d'où sortant par le Commerce, elle se vendoit cinq schellings à la Jamaïque (*n*).

Le Silvestre.

Le *Silvestre* est la graine d'un autre Arbre du Mexique, qui ressemble beaucoup au cochenillier. Sa fleur est jaune, & son fruit rouge. Le fruit s'ouvre dans sa maturité; & comme il est plein de cette graine, qui n'est pas moins rouge que lui, la moindre agitation suffit pour la faire tomber. Les Indiens mettent une toile ou des plats sous l'arbre, & le secouent. Huit ou dix de ces fruits ne produisent pas plus d'une once de graine. La teinture du Silvestre est presqu'égale en beauté à celle de la cochenille, & lui ressemble assez pour être une source d'erreurs: cependant elle est beaucoup moins estimée. Les Espagnols ont affecté si long-tems de cacher la naissance du Silvestre & de la Cochenille, que jusqu'au tems de Dampier personne n'en avoit été bien instruit. Il reçut les lumières, qu'on donne ici sur le Silvestre, d'un Gentilhomme Espagnol, dont il eut occasion de connoître la bonne-foi, & qui avoit passé plusieurs années dans les lieux où cet Arbre croît (*o*).

Cochenille.

Quoique la Cochenille soit aujourd'hui mieux connue, on ne doit pas dérobber au Mexique, la gloire de son origine & de son premier usage. Dampier apprit, du même Espagnol, ce qu'on ignoroit avant lui; c'est-à-dire, que c'est un Insecte, qui s'engendre dans une espèce de fruit. L'arbrisseau, qui le porte, est armé d'épines, & d'environ cinq piés de haut. Il ressembleroit au Poirier piquant, si ses feuilles étoient plus larges & son fruit plus gros. Il porte des fleurs rouges au sommet. Dans leur maturité, ces fleurs se renversent sur le fruit, qui commence alors à s'ouvrir, & le couvrent si parfaitement, que ni la pluie, ni la rosée ne peuvent mouiller l'intérieur. Le lendemain, ou deux jours après que la fleur est tombée, ce qui la fait rôtir aussi-tôt par les ardeurs du Soleil, le fruit s'ouvre de la largeur d'environ deux pouces, & tout y est plein de petits insectes rouges, dont les aîles sont d'une petitesse curieuse. Comme ils y sont nés, ils y mourroient faute de nourriture, ayant déja dévoré le fruit qui leur a donné la vie, & bientôt ils pourriroient dans leur enveloppe, si les Indiens,

(*n*) Tome I. page 242.

(*o*) *Ibidem*, page 246.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

diens, qui font de grandes Plantations de ces arbres, n'avoient soin de les en tirer lorsqu'ils voient le fruit ouvert. Ils étendent sous l'arbre un grand drap; ensuite, agitant les branches avec des bâtons, ils forcent l'insecte de sortir & de voltiger autour de son arbre. L'ardeur du Soleil fait tomber presqu'aussi-tôt ces petits Animaux, sur le drap qu'on a tendu pour les recevoir. Ils y meurent, & les Indiens les y laissent sécher deux ou trois jours. De rouges qu'ils étoient en volant, ils deviennent noirs lorsqu'ils sont tombés; & peu après, ils blanchissent en sechant, quoiqu'ils prennent ensuite une autre couleur. C'est cet insecte qui fait l'écarlate. Les Espagnols donnent le nom de *Tuna* au Cochenillier. On en voit de vastes Plantations dans les Provinces de Guatimala, de Chiapa & de Guaxaco (*p*).

Le Poirier piquant ou la Raquette; & son fruit avec son Insecte.

La plûpart des Relations, qu'on a citées pour la Nouvelle Espagne, parlent de l'Arbrisseau que Dampier nomme ici le *Poirier piquant*, & que d'autres se contentent de mettre au rang des *Tunas*, sans expliquer ses propriétés. Un Voyageur plus moderne, qui le donne pour le même que celui qu'on nomme *Raquette*, aux Isles, nous assure qu'on trouve dans son fruit, les véritables Insectes du Cochenillier, & nous en apprend des singularités qui peuvent jetter du jour sur cette fameuse Teinture. Le Poirier piquant, ou la Raquette, est une Plante qui aime les terres seches & sabloneuses, & dont les feuilles forment un ovale, un peu allongé par l'un de ses bouts. Dans leur grandeur naturelle, elles ont depuis sept jusqu'à neuf pouces de long, sur trois ou quatre de large; & leur épaisseur est de neuf à dix lignes. La peau en est verte, mince & licée, aux endroits qui ne sont pas chargés d'épines. La chair est blanchâtre, souple, de la consistence d'une rave un peu flétrie, & d'un goût qui seroit entièrement insipide, sans une petite amertume qu'il laisse dans la bouche. Les bords sont chargés de petits bouquets d'épines droites, courtes & pointues. Les deux superficies le sont aussi; mais les bouquets sont bien plus gros, & les épines plus longues & plus fortes; ils sont éloignés d'un pouce les uns des autres, & posés régulièrement en quinconce. Chaque bouquet est composé de sept, neuf & onze épines, dont celles qui approchent du centre ont un pouce de longueur, & les autres moins, à mesure qu'elles s'en éloignent. Elles sont toutes extraordinairement fortes, roides & pointues; & quoiqu'à leur base elles ne soient pas plus grosses que les plumes de l'aîle d'un Moineau, elles percent un soulier du cuir le plus dur. Lorsque la tige a deux ou trois piés de hauteur, les feuilles, ou les pattes, poussent un fruit à leur extrêmité, dont la figure approche beaucoup de celle d'une Poire, ou plutôt d'une Figue. Il est d'abord verd & dur; mais il change de couleur en croissant; il rougit par dégrés, & devient enfin d'une vive couleur de feu, lorsqu'il est tout-à-fait mûr. Il tient à sa tige, par le plus petit bout, & présente le plus gros, droit en l'air. C'est dans le point de sa maturité qu'il sort de son centre un bouton composé de cinq feuilles, qui forment, en s'épanouissant, une espèce de tulipe, de couleur orangée, ou d'un rouge pâle. Cette fleur n'a point assez de consistence pour se tenir droite;

(*p*) Dampier, *ubi suprà*, page 244.

Description de la Nouvelle Espagne.

droite; mais se renversant sur le fruit, deux ou trois jours après qu'elle est éclose, elle se fanne, elle seche & tombe en moins de deux fois vingt-quatre heures. Le fruit s'ouvre alors, comme une grenade ou une figue. Le dedans paroît rempli de petites graines, dont le dessus est d'un très beau rouge incarnat. Elles sont enveloppées dans une matière, épaisse comme de la gelée, du plus beau rouge du monde, & d'un goût charmant, avec une petite pointe d'aigreur qui aiguise l'appetit, rejouit le cœur & rafraîchit extrêmement. Mais ces roses sont environnées d'épines; car la belle peau de ce fruit est couverte d'une infinité de petites pointes, presqu'imperceptibles, si fines, si faciles à rompre & si piquantes, qu'on n'y peut toucher sans se mettre les doigts en sang. Elles percent au travers des meilleurs gants, & causent une demangeaison insupportable. Pour les cueillir sans se blesser, on les reçoit dans une manne à mesure qu'on les sépare de leur tige avec un couteau; après quoi on leve de chaque côté, avec le couteau, une petite tranche dont l'espace sert à les tenir d'une main, tandis qu'avec le couteau qu'on tient de l'autre, on enleve toute la superficie épineuse. Quelques jours après que le fruit s'est ouvert de lui-même, il n'a presque plus de consistence, & ressemblant alors à une gelée liquide, on le mange avec une cuillière. Son suc tache le linge, & teint les urines, comme celui du *Nuchtli*, mais avec si peu de danger, qu'on en fait prendre aux Malades.

Description de l'Insecte.

C'est dans ce fruit qu'on trouve un Insecte que Labat nomme *Cochenille*, & qui est, dit-il, à-peu-près de la taille d'une grosse Punaise. Sa tête ne se distingue du reste du corps, que par deux petits yeux qu'on y remarque & par une très petite gueule. Le dessous du ventre est garni de six piés, trois de chaque côté. Ils ont chacun trois articles; ils ne sont pas plus gros par une extrêmité que par l'autre, & ne passent pas la grosseur d'un cheveu fort délié. Le dos de l'Animal est couvert de deux aîles, qui ne sont pas étendues comme celles des Mouches, mais qui sans exceder la longueur du corps en embrassent & couvrent exactement toute la rondeur. Leur délicatesse est si grande, qu'elles sont presqu'inutiles à l'Animal, qui ne peut s'en servir pour s'élever, mais seulement pour se soutenir quelques momens en l'air, & pour retarder un peu sa chute, lorsqu'on lui fait quitter les fruits où il se nourrissoit, & où il prenoit la couleur qui le fait rechercher. Les aîles, les piés, & l'extrêmité de la tête sont si délicates, qu'elles ne peuvent ressentir l'ardeur du Soleil, sans être bientôt réduites en poussière; aussi l'Animal perd-il sa figure, & n'a-t'il plus que celle d'une graine, de mediocre grosseur, brune & presque noire, chagrinée, luisante & comme argentée, ou du moins legèrement couverte d'une poudre impalpable, & tout-à-fait adherente à la peau.

Experiences qui le font prendre pour la Cochenille.

Le même Voyageur éleva deux fois plusieurs de ces Insectes. La première fois, ce fut le hasard qui les lui fit remarquer dans le fruit des Raquettes. Il les y laissa, jusqu'à ce que le fruit commençant à passer, il les fit tomber, en frappant la Plante d'un bâton, sur une serviette qu'il avoit étendue sous les branches. Ces petits Animaux, contraints de quitter leur demeure, tâchoient de se sauver en s'élevant un peu en l'air avec luers aîles; mais leur foiblesse & l'ardeur du Soleil ne leur permettoient

 pas

pas d'aller bien loin. Ils tomboient sur la serviette, ou à peu de distance. D'un très beau rouge, qui étoit leur couleur, ils devenoient noirs, quelques momens après leur mort; & lorsqu'ils étoient secs, ils paroissoient bruns & argentés. L'Auteur les réduisit en poudre, & s'en servit, au lieu de carmin, pour laver des Plans.

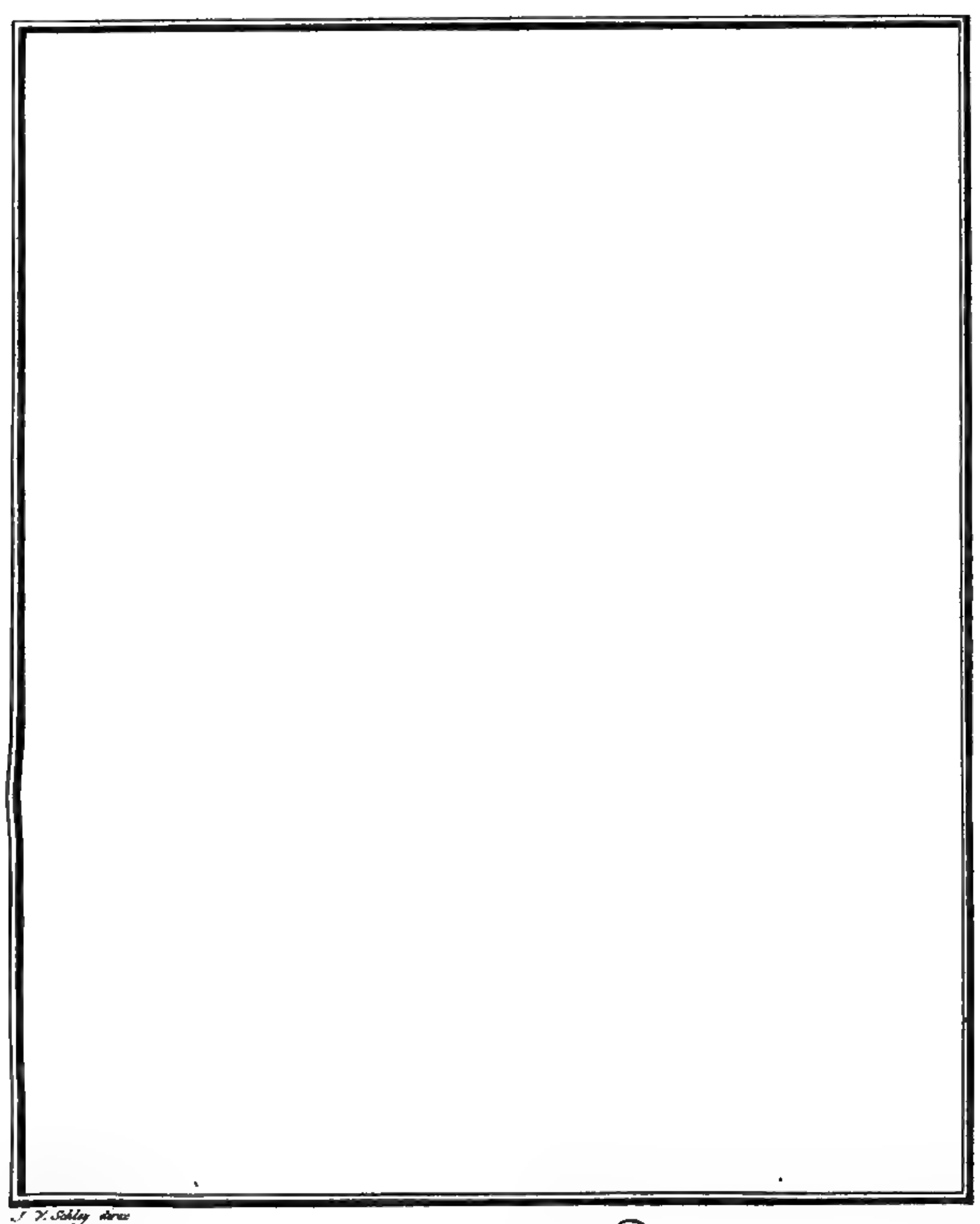
Une autre fois il vit de petits Insectes, de la grosseur des plus petites Puces, qui couroient sur des piés d'Acacia, environnés de Raquettes. Il en fit tomber plusieurs sur une feuille de papier; & il les mit sur des poires ou figues de Raquette, qui commençoient à s'ouvrir. Ils s'y nourrirent, ils y grossirent, & se trouvèrent de la même espèce que ceux qu'il avoit trouvés la première fois dans le même fruit; d'où il conclud que ces petits Insectes ne prenoient pas naissance dans le fruit des Raquettes, mais que dans le tems de leur semence ils la jettent indifféremment sur tous les arbres où ils se rencontrent, & qu'étant éclos ils se retirent dans les fruits des Raquettes, ou dans tout autre fruit dont ils peuvent tirer leur nourriture. De-là vient, ajoute-t'il, qu'on en trouve sur les Acajous, les Goyaves, les Cerisiers, les Orangers & d'autres Arbres. On y fait peu d'attention, parce qu'ils ne sont pas de ce beau rouge qui fait tout leur prix; car il est certain que c'est le fruit, dont la Cochenille se nourrit, qui lui communique sa couleur. Aussi voit-on changer celle de l'Insecte, à proportion que le fruit est plus ou moins coloré. Lorsqu'il atteint un certain âge & une certaine grosseur, il y a beaucoup d'apparence qu'il acquiert la force de voler, ou qu'il change de figure, comme le ver à soie, le ver des Palmistes, & d'autres Insectes. C'est sans doute alors qu'il jette sa semence, & qu'il se reproduit avant sa mort; car on le trouve toujours de la même grosseur: au lieu que s'il conservoit toujours la même figure, ceux qui auroient plus d'une année devroient être plus gros que ceux qu'on trouve deux fois par an, à-peu-près dans le tems de la maturité des fruits, & qui sont extrêmement petits, parce qu'ils ne font que de naître.

Cet Insecte multiplie prodigieusement. On en trouve une prodigieuse quantité, malgré ce que les Poules, les Fourmis & les Vers, qui le recherchent avidement, en consomment dans les deux saisons. Il paroît étonnant, au Père Labat, qu'après cette explication, quelqu'un puisse demeurer dans le doute sur la nature de la Cochenille. Les Raquettes peuvent être aisément multipliées. Il n'est question que d'enterrer à moitié une de leurs feuilles, pour lui faire prendre racine, & pour la faire produire beaucoup en peu de tems. On en tireroit, suivant ses idées, un avantage extrême pour la nourriture des Cochenilles, qui feroient le fond d'un très riche Commerce, & qui donneroient lieu d'employer, dans nos Colonies, quantité de terres inutiles, c'est-à-dire trop usées & trop maigres pour produire des Cannes de sucre, du Tabac, de l'Indigo, du Roucou, du Manioc, & d'autres Marchandises. D'ailleurs le fruit des Raquettes a quantité de vertus, dont il fait une longue énumération (q).

L'Aguacate.

Un arbre des plus particuliers à la Nouvelle Espagne, & qu'on ne voit aux

(q) Voyages du Père Labat, édition de 1742, Tome 4, Chap. 4.



J. V. Schley direx

1. Aguacate, Avorat ou Perfea. 2. Granadille, Fleur de la Passion.

aux Philippines & dans les Isles de la Mer du Nord, que parcequ'on a pris soin de l'y transplanter, est l'*Aguacate* ou l'*Avorat* (r). Il ressemble au Noïer, mais il est plus touffu. La figure de son fruit, qui porte le même nom, est celle d'une poire, & quelquefois celle d'un limon. Sa couleur est verte en dehors, verte & blanche en dedans, avec un gros noïau dans le centre. On le mange cuit ou crud, en y joignant un peu de sel, parcequ'il est doux & huileux. D'autres y mêlent du sucre, du jus de limon, & du plantain rôti. Tous les Voyageurs conviennent que le goût en est délicieux, & que l'Europe n'a rien qu'on puisse lui comparer (s).

Description de la Nouvelle Espagne.

Le Sapotier & ses quatre espèces.

Le *Sapotier* tient le second rang pour le goût. Son fruit se nomme Sapotille. On en distingue quatre sortes, l'une qu'on appelle *Sapotille noire*, dont l'arbre est touffu & de la grandeur d'un Noïer; mais ses feuilles sont plus petites & plus vertes. Le fruit est rond, & revêtu d'une écorce verte très fine. Sa poulpe a la couleur & le goût de la casse, avec quatre petits noyaux. Avant sa maturité, il empoisonne le Poisson; & lorsqu'il est mûr, on en fait prendre aux Malades. La seconde espèce, est la *Sapotille blanche*, qui croît sur une espèce de Poirier, & qui ne diffère de l'autre, que par la blancheur de sa poulpe. On lui attribue la qualité de provoquer le sommeil. La troisième, qui se nomme *Sapotille ivrogne*, est le fruit d'un arbre qui ressemble au précédent, mais dont les branches sont beaucoup plus belles. Son goût, qui tire un peu sur l'aigre, est extrêmement agréable. Son écorce est jaune & verte; sa poulpe est blanchâtre & n'a que deux petits noyaux. La quatrième est la petite espèce, qu'on appelle simplement *Sapotille*. Son arbre est grand, & plus touffu que les trois autres. Le fruit est purpurin en dehors, & d'un pourpre encore plus vif en dedans. Il a quatre petits noyaux, placés chacun dans une sorte de niche. Carreri lui donne la préférence, pour le goût, sur tous les fruits des Régions chaudes. On en fait une composition fort agréable, que les Dames prennent plaisir à mâcher, & qui leur tient les dents nettes (t).

Le Mamey de la Nouvelle Espagne.

Le *Mamey* de la Nouvelle Espagne ne differe de celui de l'Isle Espagnole, dont on a donné la description, que par la couleur de son fruit, qui est jaune au-dehors, & rouge en dedans, avec un gros noyau violet. L'amande,

(r) D'autres nomment *Avogate*, & *Avocat*. Dampier a décrit, sous le premier de ces deux noms, celui des Isles de la Mer du Sud.

(s) Carreri, Tome VI. page 211. Laet en donne la description suivante. L'Ahuacahuitl, que les Espagnols ont nommé *Aguacate* par corruption, arbre de la grandeur de l'*Ilex*, avec les feuilles de l'Oranger, mais plus vertes, plus grandes, & plus rudes, & de petites fleurs d'un blanc jaunâtre, porte un fruit de la forme d'un œuf, plus gros néanmoins & plus inégal, noir dans son écorce & tirant quelquefois sur le verd obscur, couleur d'herbe dans sa poulpe, si gras, qu'il a la mollesse du beurre de Vache, & d'un goût qui tire sur celui des noisettes fraîches. Ses feuilles jettent une agréable odeur, sont seches & chaudes, au second dégré, & s'emploient utilement dans les bains. Le fruit n'est pas moins chaud, quoique d'un goût fort agréable. Il excite aux plaisirs des sens. Sa poulpe contient des pepins, d'un blanc rougeâtre, unis, durs, & pésans, divisés en deux parties, comme des amandes, mais plus longs & plus gros qu'un œuf de Pigeon, avec le goût des amandes ameres. Aussi en tire-t'on une huile, qui est à-peu-près du même goût & de la même odeur.

(t) *Ibid*, page 215.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

de, que le noyau renferme, & amere, & se nomme *Pestle*. On lui attribue des vertus médecinales, sur tout dans les lavemens.

La Granadille.

Le fruit, que les Espagnols ont nommé *Granadille*, croît dans la Nouvelle Espagne sur une Plante semblable au Lierre, qui s'entortillant autour d'un arbre le couvre tout-à-fait de ses feuilles. Il est de la grosseur d'un œuf, aussi uni, jaune & vert en dehors, blanchâtre en dedans, avec des pepins qui ressemblent beaucoup à ceux du raisin. Il joint, à la douceur de son goût, une charmante acidité, qui le fait aimer beaucoup des Femmes. On croit distinguer dans sa fleur, tous les instrumens de la Passion (*v*), comme dans celle de la Grenadille Chinoise.

Le Nuchtli.

Le fruit qui porte le nom de *Nuchtli*, & dont on croit que Mexico avoit tiré celui de Tenuchtlitlan, est aujourd'hui répandu dans toute l'Amérique; mais il paroît originaire de la Nouvelle Espagne, où du moins il est plus commun & meilleur que dans toute autre Contrée. C'est une sorte de Figue, dont la poulpe est mélée de plusieurs grains, mais plus gros que ceux des figues. Il est couronné, comme la nefle. On en distingue plusieurs espèces, dont les noms ne sont pas moins différens que la couleur. Les uns sont verds en dehors; d'autres jaunes; d'autres tachetés; mais quoiqu'ils soient tous d'un goût excellent, c'est au blanc qu'on donne la préférence. On lui trouve le goût de la poire & du raisin. Il se conserve longtems. Sa principale qualité est de rafraîchir beaucoup; ce qui le fait rechercher avidement pendant l'Eté. Le meilleur est celui qui croît dans les terres labourées. Gage parle d'une espèce rouge, qu'il ne trouve pas de mauvais goût, mais dont on fait peu d'usage, parcequ'elle teint, de couleur de sang, la bouche, le linge & l'urine. Ces effets donnèrent de l'inquiétude aux premiers Espagnols. Ils avoient recours aux Médecins, pour arrêter le sang qu'ils croyoient perdre; & les remedes, qu'ils employoient à la guerison d'un mal imaginaire, leur causoient de véritables maladies. La peau extérieure de ce Nuchtli est épaisse & remplie de petites pointes; mais en l'ouvrant jusqu'aux grains, on en tire aisément le fruit sans la rompre. Aujourd'hui, les Espagnols se font un jeu de ce qui les a jettés longtems dans une vive allarme. Il n'arrive point d'Etranger auquel ils ne prennent plaisir à présenter des Nuchtlis rouges. Ils agitent aussi le fruit entier dans une serviette. Les petites pointes, qui sont presqu'imperceptibles, s'y attachent sans être apperçues; & ceux, qui emploient la serviette à s'essuyer la bouche, se trouvent tout d'un coup les levres collées & comme cousues, jusqu'à perdre le pouvoir de parler. Ils n'en ressentent aucune douleur; mais ce n'est qu'après s'être lavés & frottés long-tems, qu'ils se délivrent de cet embarras (*x*).

Allarmes que le Nuchtli rouge cause aux premiers Espagnols.

Les

(*v*) Carreri, *Ibidem*. page 216.

(*x*) Gage, *ubi suprà*, page 179. Herrera nous apprend que l'arbre est fort épineux, & qu'il ne faut pas le confondre avec le *Nopali*, qui n'est presque composé que de feuilles vertes. Celles du Nuchtli sont d'un grisminime. Les feuilles naissent les unes sur les autres. Lorsqu'on les plante, elles croissent tellement qu'elles deviennent arbres, qui ne produisent pas seulement des feuilles, les unes sur les autres, mais qui en poussent d'autres par les côtés. Il ajoûte que dans le Canton des Chichimeques, qui est stérile, & qui manque d'eau, ces arbres servent d'aliment & de boisson; on mange le fruit, & l'on boit le suc des feuilles. Déc. 2. L. 7. C. 13.

Les Cocos & l'arbre qui les porte ont été mille fois célebrés dans les Relations; mais on n'y a point vu paroître encore le *Buisson des Prunes de Coco*, qui est fort commun dans l'Yucatan & le Honduras. C'est un arbrisseau de la hauteur de sept ou huit piés, dont les branches s'étendent beaucoup, & qui a l'écorce noire & unie. Ses feuilles sont assez grandes, ovales, & d'un verd foncé. Le fruit est de la grosseur de nos grosses Prunes, mais rond. Il s'en trouve de blancs, de noirs, & de rougeâtres. La peau est très mince & fort unie, la poulpe blanche, molle & spongieuse, plus propre à être sucée que mordue. Elle renferme un gros noyau, dont l'amande est molle. Cet arbre aime les bords de la Mer, & croît même dans le sable; mais ses prunes y sont salées, quoique dans les autres lieux elles soient douces, agréables & fort seches (y).

Description de la Nouvelle Espagne.

Buisson des Prunes de Coco.

La Vigne de la Nouvelle Espagne, ou du moins l'arbre qui porte une espèce de raisin, a deux ou trois piés de circonference. Il s'élève de sept ou huit; & de cette hauteur il pousse quantité de branches, dont les rameaux sont gros & épais. Ses feuilles ressemblent assez à celles du Lierre, mais elles sont plus larges & plus fermes. Le fruit est de la grosseur ordinaire du raisin, & croît en grappes sur toutes les parties de l'arbre. Il devient noir en meurissant, quoiqu'intérieurement rougeâtre. Un noyau fort gros lui laisse peu de substance; mais elle est agréable & saine. Le tronc & les branches sont un bon bois de chauffage (z).

Vigne de la Nouvelle Espagne.

On a vu, dans la description géographique de la Baie de Campeche, tout ce qui regarde le bois de teinture qui porte ce nom.

Bois de Campeche.

L'arbre que les Espagnols ont nommé, dans leur langue, *Abricotier Mexiquain*, est plus haut que nos plus grands Chênes. Ses feuilles ressemblent à celles du Laurier sauvage, & son écorce à celle du Poirier. La chair de son fruit est peu différente de celle de nos Abricots, quoiqu'il ne leur ressemble nullement par la figure. Il est de la grosseur d'un Melon, & couvert d'une peau dure & épaisse. Il l'emporte beaucoup aussi sur l'Abricot par l'odeur & le goût. Les Espagnols cultivent ces arbres & font des confitures de leur fruit. Ils en ont transplanté dans l'Isle Espagnole, où l'on observe que l'odeur du fruit attire les Sangliers dans la saison, & que ceux qui s'en nourrissent ont la chair d'excellent goût.

L'Abricotier Mexiquain.

Les Provinces de Chiapa & de Guatimala produisent des arbres qui donnent un Baume blanc, mais moins estimé que celui de *Tollu*, aux environs de Carthagene (a).

Arbres à baume.

Les Pins de la Nouvelle Espagne sont d'une hauteur médiocre, & ne portent, pour Pignons, qu'une espèce de pommes vuides (b), qui croissent sur

Pins.

(y) Dampier, Tome III. page 258.

(z) *Ibid.*

(a) Acosta, Liv. 4. Chap. 28.

(b) *Ibid.* Chap. 30. Le même Historien donne le nom de *Pinas* ou *Pomme de Pin* aux Ananas de la Nouvelle Espagne. Voici sa description. „ Elles sont, dit-on, de la „ même figure extérieure que les Pommes „ de Pin de Castille, mais au-dedans elles „ différent du tout, parcequ'elles n'ont point „ de pignons ni d'écaille; mais le tout y est „ une chair, que l'on peut manger, quand „ l'écorce en est dehors, & est un fruit savoureux & délicieux au goût. Il est plein „ de suc, & a la saveur d'aigre-doux: ils le „ mangent coupé en morceaux, & trempé „ dans de l'eau & du sel. Quelques-uns „ disent qu'il engendre la colere, & que l'usage

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

sur les bosses, les nœuds, & les autres excresences de l'arbre. Les feuilles de ce fruit en sortent comme enveloppées les unes dans les autres, jusqu'à ce qu'elles s'élargissent vers la pointe. Elles sont d'une bonne épaisseur, longues de dix à douze pouces, & si serrées, qu'elles retiennent l'eau de pluie. On a déja remarqué que c'est une admirable ressource pour ceux qui sont pressés de la soif. Un couteau, qu'on enfonce dans les feuilles, en fait sortir l'eau de pluie, qu'on reçoit dans son chapeau pour la boire (c).

Le Molle.

Le *Molle* est un arbre Mexiquain, auquel on attribue de grandes vertus. Quelques-uns le croient originaire du Perou; mais il vient beaucoup mieux dans la Nouvelle Espagne, & les Habitans tirent de ses rameaux une espèce de vin, ou de liqueur, qu'ils emploient à divers usages (d).

Palto.

Le *Palto* est un grand arbre, qui se trouve aussi au Perou; mais son fruit, qui est une espèce de pomme, dont la chair est fort molle & renferme un noyau, y a l'écorce fort dure: au lieu que dans la Nouvelle Espagne, il est revêtu d'une peau si déliée, qu'il se pele comme nos pommes. On le croit fort sain (e).

Chicapotes.

Les *Chicapotes* sont un excellent fruit, qui croît dans les Provinces les plus chaudes, & dont les Mexiquains font une espèce de marmelade, qui approche du goût & de la couleur du Cotignac. Acosta n'est pas de l'opinion de ceux qui donnent la préference aux Chicapotes sur tous les fruits de l'Europe (f). Mais il croit l'*Annone* de la Nouvelle Espagne fort au-dessus de celle des Philippines & de tous les autres Pays des Indes. Les *Capollies*, qui sont une espèce de Cerises, dont le noyau est plus gros que celui des nôtres, lui paroissent un fruit très agréable, qu'il n'a vu, dit-il, qu'au Mexique (g).

Annone.

Capollies.

Le Coton croît dans toutes les parties chaudes de cette Région, sur des arbrisseaux, comme en Asie, & sur de grands arbres, tels qu'on en a décrit deux, après Dampier, dans la Relation de son Voyage autour du Monde.

L'Amatcastic.

L'*Amatcastic*, que d'autres nomment *Texcalamatl*, & d'autres *Tepeamatl*, est un grand arbre à larges feuilles, comme celles du Lierre, épaisses, purpurines, à-peu-près de la forme d'un cœur. Il porte une espèce de petites Figues, d'un rouge qui tire aussi sur le pourpre, & remplies d'une petite graine rouge. Laet panche à croire que c'est le même fruit, dont *Clusius* a donné la description dans son Traité des Plantes exotiques. Ximenez nous apprend qu'en décoction il est rafraîchissant pour la fièvre, & qu'une de ses propriétés est d'évacuer la bile & le flegme, par des vomissemens & des selles. Il en donne la dose, qui est de trois onces de ses racines, dans trois livres d'eau, qu'il faut laisser réduire à la moitié (h).

Le

„ ge n'en est pas trop sain. On présenta à „ l'Empereur Charles-Quint un de ces Pinas, qui devoit avoir donné beaucoup de „ peine & de souci à l'apporter des Indes „ avec sa Plante; toutefois il n'en voulut „ pas éprouver le goût. J'ai vu en la Neuve „ Espagne, de la conserve de ces Pinas, qui „ étoit fort bonne". *Ibid.* Ch. 19.

(c) Dampier, *ubi suprà*, page 266; mais il donne à ces Pins le nom de Pins sauvages.

(d) Acosta, *ubi suprà*, Ch. 30.

(e) *Ibidem*.

(f) *Ibid.* Chap. 25.

(g) Tome XVI. de ce Recueil.

(h) Laet, *ubi suprà*.

Description de la Nouvelle Espagne.

Le Copalxocotl.

Le *Copalxocotl*, qui tire ce nom de la ressemblance de son odeur avec celle du Copal, & que d'autres nomment *Pompoque*, est un arbre semblable à notre Cerisier, qui porte pour fruit une espèce de petites pommes douces, mais fort astringentes, dont la principale vertu est dans son suc visqueux, qu'on croit bon pour les fiévres dyssenteriques.

Le Quauhayohuatli, ou Quahtlalatzin.

Le *Quauhayohuatli*, nommé aussi *Quahtlalatzin*, est un grand arbre, dont le tronc est fort gros, rouge & tortu, & qui jette beaucoup de branches. Ses feuilles sont celles de l'*Adelfe*, ou du *Rhododendra*, c'est-à-dire longues & étroites; son fruit est rond, mais applati comme les feves marines & moins gros. Cinq ou sept de cette espèce d'amandes, rôties, & macerées dans le vin, sont une merveilleuse purgation, lorsqu'on a commencé par en ôter les membranes dont elles sont couvertes, & qui les divisent par le milieu.

Ximenez décrit un arbre, qu'il nomme *Quahtlalatzin*, & qui tire ce nom, dit-il, de ce que son fruit s'ouvre avec beaucoup de bruit dans sa maturité, & s'élance aussi loin que s'il étoit poussé par une arme à feu. L'arbre est grand. Ses feuilles sont celles du Meurier, mais plus larges, dentelées par les bords, & divisées par quantité de petites veines. Son tronc est roussâtre, son fruit rond, mais applati, & raïé comme le Melon. Il contient douze pepins, ou plus, ronds & blancs, dont on assure que deux suffisent, après en avoir ôté les membranes qui les séparent, & qui sont capables de causer des tranchées, pour chasser du corps toutes les humeurs nuisibles, sur-tout la pituite & la bile. Ils demandent d'être un peu rôtis, d'être macerés dans l'eau, & d'être pris à jeun. Laet les donne pour un remede infaillible (*i*).

Le Xahuali.

Le *Xahuali* est un très bel arbre, dont les feuilles ressemblent à celles du Frêne. Son bois est pesant, & d'un jaune tigré. Il porte un fruit semblable au Poivre, sans couronne cependant, & que plusieurs mangent dans sa maturité. Les Indiens en tirent une eau, dont ils se lavent les jambes & quelquefois tout le corps, pour se fortifier & pour se noircir; car elle a cette double vertu. Il n'y a point d'autre ablution qui puisse en ôter la couleur; mais elle disparoît d'elle-même dans l'espace de quinze jours, à l'exception des ongles, qu'elle ne quitte que lorsqu'ils changent en croissant. C'est dans la Guerre, que les Mexiquains s'en servent particulièrement, pour se rendre plus terribles.

Le Coatl, ou Tlapalezpatli.

Le *Coatl*, que d'autres nomment *Tlapalezpatli*, est un grand arbrisseau qui s'éleve quelquefois de la hauteur d'un arbre, & dont le tronc devient aussi fort épais. Ses feuilles ressemblent à celles des pois; ses fleurs sont petites, oblongues, disposées en épi, & d'un blanc obscur. La substance de son bois est froide & humide. Elle teint l'eau, d'une couleur bleue. On la croit excellente pour nettoïer les reins & la vessie, & pour adoucir l'âcreté des urines. Les Espagnols en transportent en Europe, sous le nom de *Bois nephretique*. Ximenez observe qu'étant macerée dans l'eau pendant quinze jouts, elle cesse de la teindre, & qu'elle perd toute sa vertu.

Un

(*i*) *Ibid.* page 226.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Le Higuero.

Un autre arbre, auquel les Espagnols ont fait perdre son nom Mexiquain, en lui donnant celui de *Higuero*, a les feuilles, la figure & la grandeur du Meurier. Son fruit est une espèce de gourde, de diverses formes, dont les Mexiquains font les tasses qu'ils nomment *Tecomates*, & qui leur servent à prendre le chocolat. Ils en mangent la poulpe, lorsqu'ils manquent d'autres vivres.

Le Xalxocotl, ou le Guayabo.

Le *Xalxocotl*, que les Insulaires de l'Espagnole nomment *Guayabo*, est un grand arbre, dont on distingue plusieurs espèces au Mexique. Ximenez en décrit deux: la première a les feuilles de l'Oranger, mais plus petites & velues, les fleurs blanches, le fruit rond, & rempli de grains comme les figues. Ses feuilles, qui sont acides, astringentes, & d'une odeur très forte, guerissent la galle par les bains. Son écorce est froide, seche & fort astringente. On lui attribue la vertu de guerir l'enflure des jambes, les playes fistuleuses, & même la surdité. Le fruit est chaud & sec, & sent la Punaise; ce qui ne l'empêche point d'être d'un fort bon goût, qui le fait servir aux meilleures tables. La seconde espèce porte un fruit beaucoup plus gros, dont l'odeur n'est pas si forte. Oviedo donne aussi la description de cet arbre & de son fruit (*k*).

Le *Mizquitl* est un arbre fort commun dans la Nouvelle Espagne, surtout dans les parties montagneuses. Il est épineux. Ses feuilles sont longues & étroites, de la forme de celles de l'ail. Il porte des siliques, comme le Tamarinde, & presque de la même figure, remplies de graines d'un goût agréable, dont les Montagnards font une pâte qui leur tient lieu de pain. Ximenez juge, sans expliquer sur quel fondement, que c'est la vraye Casse des Anciens, qu'une extrême négligence, dit-il, a fait ignorer jusqu'à présent. On tire, des rejettons de cet arbre, une liqueur excellente pour les yeux; & l'eau même, dans laquelle ils ont trempé, acquiert la même vertu.

Le Yecotl.

Le *Yecotl*, que les Espagnols ont nommé *Palmier des Montagnes*, & que quelques Indiens nomment *Quaublopopotli*, est un arbre composé ordinairement de deux ou trois troncs, qui naissent d'une même racine. Ses fleurs sont blanches & odorantes, formées en ombelle, & composées de six pétales. Il en naît des fruits assez semblables à la pomme de Pin, de différentes grosseurs, & de la couleur de nos châtaignes. Laet, qui en avoit vu plusieurs, n'a pu décrire leur graine; parcequ'on les avoit apportés vuides, de la Nouvelle Espagne (*l*). Ximenez se contente de dire que ce fruit est froid & visqueux: mais il observe qu'on tire, des feuilles de l'arbre, un fil plus fort, quoique moins gros, que celui du Metl ou du Maghey.

Le Xochiocotzolquaxihuitl.

Le *Xochiocotzolquaxihuitl* est un arbre résineux, qui donne une espèce d'ambre liquide. Il est d'une grandeur extraordinaire. Ses feuilles ressemblent à celles du Larix (*m*), & sont divisées dans leurs deux parties en trois angles; blanchâtres d'un côté, d'un verd obscur de l'autre, & dentelées à l'entour. L'écorce du tronc & des branches est rouge en partie. On en tire, par incision, une liqueur, que les Espagnols nomment *Liquidambar*, & les

(*k*) Liv. 8. Chap. 19.
(*l*) *Ubi supra*, page 228.
(*m*) C'est une espèce de Sapin.

les Mexiquains *Xocbiocotzol*, dont l'odeur approche du ſtorax. Elle eſt chaude au troiſième degré, & fort deſſicative. C'eſt un ſpécifique contre le ſpaſme & contre les affections hyſtériques. Il découle auſſi, de cet arbre, une huile dont on ne vante pas moins l'odeur & les vertus; mais quelques-uns croient qu'elle ne vient que de la réſine, expoſée au Soleil, ou miſe ſous le preſſoir (*n*).

Description de la Nouvelle Espagne.

Le Copal-quahuitl, & autres eſpèces de Copal.

Copal eſt un nom commun que les Mexiquains donnent à toutes les réſines & les gommes odoriférantes, mais qu'ils diſtinguent par l'addition d'un autre nom; car ils ont un grand nombre d'arbres réſineux. Ils appellent *Copal*, par excellence, une réſine blanche & tranſparente, qui découle d'un arbre dont les feuilles reſſemblent à celles du Chêne, mais ſont plus longues. Le fruit eſt rond, de couleur rougeâtre, & du même goût que la réſine. Elle diſtille quelquefois d'elle-même, quelquefois par inciſion. L'arbre ſe nomme *Copalquahuitl*, c'eſt-à-dire, arbre qui porte le Copal. Il croît en divers lieux; mais on obſerve, dans ſa forme comme dans la couleur de ſa réſine, quelque différence entre celui des Montagnes & celui des Pays plats.

Le *Copal quahuitl petlahuac*, tire ſon nom de la largeur de ſes feuilles, qui ſurpaſſe celle des autres arbres du même ordre. Elles ſont déchiquetées, & fort ſemblables, par la couleur & la rudeſſe autant que par la forme, à celles de la Plante que les Eſpagnols nomment *Sumat*. L'arbre eſt de hauteur médiocre. On prendroit ſes branches pour une eſpèce d'aîles, d'où ſort une réſine blanche, mais un peu différente de l'autre, & moins abondante.

Le *Copal quauhxiotl* eſt un grand arbre, dont l'écorce eſt unie & ſe ſépare facilement du tronc. Ses feuilles ſont longues & étroites, à-peu-près ſemblables à celles de la Rue. Son fruit pend en grappes. La réſine, qui ſort de ſon tronc, a l'odeur & la couleur de la précédente.

Le *Tepecopalli quahuitl*, c'eſt-à-dire le Copal des Montagnes, eſt un arbre de moyenne hauteur, qui porte un fruit ſemblable au gland, couvert d'une peau gluante & réſineuſe, bleu dans ſa ſubſtance, & bon à divers uſages. Il rend une réſine fort ſemblable à l'encens des Anciens, que cette raiſon fait nommer par les Eſpagnols, *Incienſo de los Indios*, & par d'autres *Gomme animé*. On lui attribue d'inſignes vertus pour les maladies des Femmes (*o*).

Le *Cuitla-copalli*, qu'on nomme auſſi *Xioquahuitl*, eſt un arbre médiocre, à petites feuilles rondes, qui porte, pour fruit, de petites graines en ombelle, viſqueuſes & fort odorantes. Il rend une gomme, qui a d'elle-même quelque odeur, & qu'on prétend chaude au troiſième degré.

Le *Tecopal pitzahuac*, c'eſt-à-dire le Copal à petites feuilles, eſt une larme, ou une eſpèce d'encens, qui tire ſur le noir. Ses feuilles, un peu plus grandes que celles la Rue, ſont rangées comme en ordre aux deux côtés des

(*n*) Traité des Plantes Exotiques de Cluſius, Chap. 8.

(*o*) Entr'autres celle de rétablir l'uterus déplacé. Laet, *ubi ſupra*, page 223. Il renvoye par-tout à Nicolas *Monardes*, dans les Exotiques de Cluſius.

des branches. Il porte un fort petit fruit, rougeâtre, assez semblable au poivre rond, & qui croît aussi en ordre, des deux côtés des branches.

Le *Xochicopalli*, c'est-à-dire Copal fleuri, qu'on nomme aussi *Xarapisca*, est un arbre moyen, qui a les feuilles de la Menthe-sarasine, quoique moins déchiquetées, & jointes trois à trois sur leur tige. Le tronc, qui est fort odorant, jette une liqueur de couleur fauve, qui a la plus parfaite odeur du Limon.

Le *Mixquixochicopalli*, ou *Xocbicopal*, est un grand arbre à feuilles d'Oranger, dont le tronc est rayé de blanc. Ses fleurs sont rougeâtres & fort petites. Il donne une résine couleur de feu, qui se nomme *Anime* & *Copal*. Elle est chaude presqu'au troisième degré, un peu astringente & dessicative, d'une très douce odeur, bonne par fumigation pour les maux de tête qui viennent d'une cause froide. Elle remédie aux suffocations uterines: en un mot, c'est un spécifique pour toutes les maladies froides ou humides. Toutes les autres espèces de Copal tiennent de la même vertu.

L'*Holquahuitl* donne une résine, que les Mexiquains nomment *Holli*, & les Espagnols *Ule*. Cet arbre a deux espèces; l'une, dont le tronc est uni & roussâtre, rempli d'une poulpe grasse & visqueuse. Ses fleurs sont blanches, & ses feuilles très grandes. Il produit, sur son tronc, une sorte de petites bourses, rougeâtres, & pleines d'un petit fruit blanc, de la forme des avelines, couvert d'une peau brune, & d'un goût fort amer. Sa résine, qu'il donne par incision, est d'abord couleur de lait, qui devient, par degrés, brune & noire. On la forme en boules, dont les Indiens se servent pour se frotter le corps, & qu'ils mangent aussi, mêlée avec certains Vers qu'ils nomment *Axin*. Ils prétendent qu'elle donne une merveilleuse souplesse, qu'elle provoque l'urine, qu'elle nettoye la vessie, & qu'elle remédie dans les Femmes à la stérilité. Ses feuilles, sechées & pilées, sont un poison mortel pour les Lions, les Tigres, & la plûpart des Bêtes feroces.

Le *Tecomahuca*, nom que les Espagnols ont corrompu de *Tecomahiayc*, est un grand arbre (p), dont les feuilles sont rondes & dentelées, & qui porte à l'extrêmité de ses branches un petit fruit rond, jaunâtre, plein d'une graine semblable à celle du Cotonier. La substance du tronc est d'un goût âcre, mais d'une agréable odeur. Il en sort, quelquefois naturellement, quelquefois par incision, une résine, qui a toutes les qualités des précédentes, & que quelques-uns prennent pour une sorte de myrrhe.

Le *Caranna* est une résine qui sort d'un grand arbre, nommé *Tlahuililocan* par les Mexiquains, dont le tronc est uni, d'un rouge éclatant, & d'une forte odeur. Ses feuilles ressemblent à celles de l'Olivier, & sont disposées en forme de croix. On n'attribue pas moins de vertus à sa résine, qu'à celle du Tecomahuca, quoique jusqu'à-présent elle ait été moins connue.

Les Mexiquains nomment *Huitzil-xochitl*, & *Anetl-inen*, un arbre qui produit une gomme, de l'odeur de l'aneth. Son tronc est droit & uni, son écorce verdâtre, & sa substance fort blanche; ses feuilles sont aigües & dentelées,

(p) On l'appelle aussi *Copalxihuit*, & *Memeyal quahuitl*.

telées, ses fleurs pâles, mais jaunissant un peu vers les bords. Le goût, comme l'odeur de sa résine, tire sur celui de l'aneth.

Une autre résine, blanche & fort odorante, que les Médecins Indiens emploient beaucoup pour la dyssenterie, se nomme *Quaubeitlali*; ou du moins ils donnent ce nom à la liqueur laiteuse qu'elle forme, aussi-tôt qu'on la jette dans l'eau. Elle arrête le sang, de quelque partie du corps qu'il puisse couler; mais on doit se garder d'en prendre trop (q). L'arbre qui la donne, & qui se nomme *Quaubcopaltic-xixio*, a le tronc uni, tendre, qui se separe de lui-même en écaille. Il a les feuilles du Basilic, & le fruit de l'Oxy-acanthe, mais plus gros, verd en naissant, & tournant bientôt vers le rouge.

L'*Hutzochitl* des Mexiquains, que les Indiens de Panuco nomment *Chute*, & les Espagnols Baume, parcequ'il donne une liqueur fort semblable au Baume de Syrie, & qu'il ne lui cede, ni par l'odeur, ni par les autres qualités, est un arbre de la grandeur de l'Oranger, avec les feuilles de l'Amandier, mais plus grandes & plus aigües. Il porte, à l'extrêmité de ses branches, des fleurs jaunes, à feuilles longues & étroites, qui contiennent une sorte de semence brune. Dans toutes les saisons, mais sur-tout à la fin des pluies, cet arbre donne par incision une liqueur vantée, d'un jaune noirâtre, d'un goût âcre & amer, & d'une odeur forte, mais extrêmement agréable. On la tire aussi, en coupant les plus tendres branches & les faisant bouillir dans l'eau en pièces fort menues. Il en sort bientôt une substance huileuse, qu'on recueille à mesure qu'elle surnâge; mais ce Baume est moins estimé que l'autre. On tire aussi, des semences de l'arbre, une huile de la plus agréable odeur, qui ressemble assez à l'huile d'olive, & qui a presque les mêmes vertus que le Baume.

Le *Quauticonex*, arbre médiocrement haut, mais d'un tronc épais, dur & odorant, a les feuilles larges, la fleur petite & blanche, le fruit semblable aux bayes du Laurier. On coupe son écorce en pièces; on la macere dans l'eau pendant quatre jours, on l'expose ensuite au Soleil; & lorsqu'elle commence à s'échauffer, on en tire sous le pressoir une huile balsamique, utile à divers besoins.

On ne parle point d'une véritable espèce de laque, qui est en abondance au Mexique, & qui vient d'un arbre nommé *Tzinacan Cuitla buabuitl*; ni du sang de Dragon, dont l'arbre n'est pas plus rare, & se nomme *Ezquabuitl*.

Espèce de Cedres.

Les Provinces méridionales produisent en abondance une sorte de Cedres, auxquels les Espagnols donnent du moins ce nom, quoiqu'il ressemble peu à ceux du Mont Liban. Labat est persuadé que c'est le même arbre qu'on appelle *Acajou* (r) dans les Isles du Vent. Les feuilles en sont petites longues & étroites, à-peu-près comme celles du Pêcher. Elles croissent par bouquets. Leur couleur est un verd pâle. Elles sont minces, souples, frisées vers la pointe; & lorsqu'on les froisse dans la main, elles rendent une liqueur onctueuse, d'une odeur aromatique. L'écorce de l'arbre est épaisse, rude, tailladée, grise, assez adhérente. On prétend qu'il est mâle & femelle,

(q) La dose est le poids d'une obole.

(r) Il ne faut pas le confondre avec l'Acajou à fruit, dont on parlera dans un autre lieu.

melle, & que le mâle est non-seulement plus rouge, mais plus compact ; ce qui le rend plus facile à travailler que l'autre, qui est quelquefois un peu cotoneux. Il devient très grand, sur-tout dans les terres arides, qu'il paroît aimer plus que les bonnes ; & peut-être sert-il beaucoup à leur sécheresse, en attirant toute la substance par ses cuisses & ses racines, qu'il étend fort loin du tronc. On le vante pour toutes sortes d'usages. Les Espagnols en font des poutres (s), des chevrons, des planches, des cloisons & des meubles. Les Indiens n'en connoissent pas de meilleur pour en faire des Canots & des Pyrogues de toute sorte de grandeurs, capables de porter beaucoup de monde & de faire de longs trajets ; outre qu'étant leger & flottant sur l'eau, il est comme à l'épreuve du naufrage. On ne lui trouve pas d'autre défaut que de se fendre aisément ; mais on y remédie, en garnissant de courbes l'intérieur des Canots, & ferrant les deux extrêmités avec quelques bandes de fer. Son odeur, qui lui a fait donner le nom de Cedre, est extrêmement agréable. Il passe aussi pour incorruptible, ou du moins d'une très longue durée ; & l'on croit en trouver la cause dans une humeur gommeuse, très âcre & très amere, qui en éloigne les Vers & les Poux de bois, & qui communique de l'amertume jusqu'aux alimens qu'on fait cuire sur un feu de son bois (t). A l'égard de son odeur, elle ne se fait sentir que lorsqu'il est bien sec ; & comme le bois de Sainte-Lucie, il en jette une fort mauvaise & fort dégoutante, jusqu'à ce qu'il ait perdu toute son humidité. Le tronc & les grosses branches du Cedre de la Nouvelle Espagne jettent, par intervalles, des grumeaux d'une gomme claire, nette & transparente, qui durcit à l'air, & qu'on emploie aux mêmes usages que la gomme Arabique. Peut-être en tireroit-on beaucoup plus par incision.

Trois sortes de Mangles.

On distingue, sur les Côtes méridionales de la Nouvelle Espagne, trois sortes de Mangles ; les noirs, les rouges & les blancs. Le noir, qui est le plus grand, a le tronc de la grosseur d'un chêne, & s'élève ordinairement d'environ vingt piés. Il est fort dur, & bon pour la charpente, mais d'une pesanteur extraordinaire. Le Mangle rouge croît en abondance près de la Mer & des Rivières. Son tronc est moins gros que celui du Mangle noir ; mais il pousse plusieurs racines, de la grosseur de la jambe, qui s'élèvent à six, huit ou dix piés de terre, & qui sortant d'un même tronc, paroissent soutenues par autant de pieux artificiels. Il est impossible de marcher dans les lieux où cet arbre croît, ou du moins si difficilement, que pour traverser tant de racines entrelacées, on a quelquefois un demi-mile à faire sans toucher la terre du pié, c'est-à-dire, en sautant d'une racine sur l'autre. Le bois en est dur, & bon à divers usages. Son écorce, qui est rouge en dedans, sert à tanner les cuirs. Le Mangle blanc n'atteint jamais à la grosseur des deux autres, & n'est pas non plus de la même utilité. Le noir

(s) Ce fut de ce Cedre que Fernand Cortez employa sept mille poutres à la construction de son Palais, en faisant rebâtir Mexico. *Voyez*, ci-dessus, la Description de cette Ville.

(t) D'autres bois amers, tels que le Simarouba de la Cayenne, si célèbre par ses vertus pour les dyssenteries, produisent le même effet.

noir & le blanc ne pouffent point, comme le rouge, des racines élevées. Leur tronc fort immédiatement de terre, comme celui de la plûpart des autres arbres.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Le Pengoin.

On trouve fur les mêmes Côtes, & dans la plûpart des Isles, mais plus particuliérement encore dans la Baie de Campêche fur la Mer du Nord, une efpèce de fruit qui fe nomme *Pengoin*, & dont on diftingue le jaune & le rouge. Le premier croît fur une tige verte, de la groffeur du bras, & haute de plus d'un pié. Les feuilles ont un demi-pié de long, fur un pouce de large, & font bordées de piquans. Le fruit fort au fommet de la tige, en deux ou trois gros pelotons, compofés chacun de feize ou vingt pommes, rondes & jaunes, de la groffeur d'un œuf de Poule. La peau en eft épaiffe, & le dedans plein d'une petite graine noire, mêlée dans la poulpe du fruit. Le Pengoin rouge a la groffeur & la couleur d'un oignon fec. Sa figure eft celle d'une quille. Il ne croît point fur une tige, mais, fortant de terre par le bout qui s'élève, il y demeure attaché par l'autre. Soixante ou foixante & dix de ces fruits croiffent enfemble, auffi proche les uns des autres qu'il eft poffible, & tous fur la même racine. Ils font environnés & défendus par des feuilles piquantes, comme celles du Pengoin jaune, & longues d'environ deux piés. Le fruit de l'un & de l'autre fe reffemble par les qualités. Ils tirent tous deux fur l'aigre. Ils paffent pour fains, & jamais ils ne nuifent à l'eftomac. Cependant, fi l'on en mange avec excès, on fent une chaleur extraordinaire au fondement. La Baie de Campêche en produit une fi grande abondance, que les piquans des feuilles y rendent le paffage fort difficile.

Le Chupiri.

La Province de Mechoacan produit un arbre que fes Habitans nomment *Chupiri*, c'eft-à-dire *Plante de feu*, dans leur langue. Il reffemble au Laurier, avec une forme encore plus agréable. Ses feuilles font plus grandes que celles de l'Amandier. Ses fleurs font une efpèce de rofes: mais le fuc en eft fi âcre, qu'il faillit de caufer la mort à un Médecin Efpagnol, qui en ofa faire l'effai. Les Indiens l'emploient néanmoins à purger la pituite, en le prenant mêlé avec d'autres fucs. Les Efpagnols, redoutant fes effets, fe reduifent à l'appliquer en cataplafme fur le nombril, & le croient capable de purger par cette voie (v).

Le Charapeti ou Chupiri, Arbufte.

On vante un Arbufte de la même Province, nommé auffi *Chupiri*, & par d'autres *Charapeti*, qui pouffe une longue & groffe racine, d'un blanc fale au dehors, & rougeâtre en dedans, d'où fortent quantité de petits rameaux d'un verd obfcur, tirant fur le bleu, ronds, unis, qui fe couvrent de feuilles à-peu-près femblables à celles de l'Oranger, & qui portent des fleurs blanchâtres, en forme d'étoiles, mais fans goût & fans odeur. Les Indiens font un cas extrême de cette Plante, & la préfèrent à toutes les autres pour les accidens du mal vénerien. Ils emploient fa racine en décoction, avec un régime convenable au Pays. Non-feulement elle guerit les tumeurs, les playes, & les autres effets de ce mal, mais elle arrête la dyffenterie, elle rétablit les forces, elle excite l'appetit, elle chaffe la galle & les maladies les plus obftinées de la peau.

LE

(v) Fr. Ximenes, *ubi suprà*. Laet, Livre 5, page 264.

Quammochitl, ou Bois de sang.

Le Bois de sang, que les Mexiquains nomment *Quammochitl*, se trouve en abondance dans la Province de Nicaragua sur la Mer du Sud, & sur la Mer du Nord à la même hauteur.

Le Cuburaqua.

Le *Cuburaqua* est un arbuste du Mechoacan, dont le tronc est épineux. Ses racines, blanches & sarmenteuses, produisent de petits rejettons, de couleur rougeâtre en dehors & tout-à-fait rouge en dedans, tortus, & qui se couvrent de petites feuilles fort veinées, de la figure d'un cœur. On en distingue deux autres espèces, dont l'une se nomme *Pinguiqua*, & l'autre *Jacua*. De ces trois arbustes, on tire une teinture d'un fort beau rouge.

Le Puntzumeti.

Le *Puntzumeti*, que Ximenez croit pouvoir nommer l'*Asarum* du Mechoacan, est une Plante vantée, dont les feuilles ressemblent beaucoup à celles de la Vigne, & dont la tige, qui n'a pas plus d'une coudée de hauteur, est ronde & unie. Ses fleurs produisent de petites semences noires; elles sont jaunes & composées de filets fort déliés, en forme de chevelure. Les racines, qui sont en grand nombre, ressemblent à celles de l'Ellebore blanc. C'est la seule partie que la Médecine employe. Elles sont d'un goût âcre. Elles jettent une petite odeur de musc. On les croit chaudes & seches au troisième degré. Leur poudre, au poids d'une dragme, prise dans du vin, ou dans de l'eau de buglose ou de citron, adoucit les douleurs nephrétiques, nettoye les reins, fortifie le ventricule dans les affections froides, facilite la digestion, ôte les crudités, excite les mois, dissipe les vents, & joint, à toutes ces vertus, celle d'être un puissant antidote contre toutes sortes de venins.

Acuitze-huarita.

Les Espagnols ont donné, dans leur Langue, le nom d'*Ennemie des Venins*, à la Plante qui se nomme *Acuitze-huarita* dans le Mechoacan, & *Chipahuatziz*, ou *Zozàtaquam*, dans d'autres Provinces. Ses feuilles sont celles de l'oseille, & sortent de la racine. Ses tiges ne s'élèvent que de deux ou trois pouces, & portent au sommet de petites fleurs d'un blanc rougeâtre, qui forment ensemble un bouquet rond. La racine est ronde aussi, blanche en dedans, & d'un jaune doré en dehors. C'est elle qu'on employe, & dont on vante non-seulement l'agréable goût, mais les qualités temperées, qui tirent un peu néanmoins sur le froid & l'humide. Son suc, ou son eau, dans quelque quantité qu'on l'avalle, adoucit l'ardeur des fiévres, fortifie le cœur, passe pour un excellent antidote, & pour un vulneraire encore plus puissant, sur-tout si la racine pilée est appliquée en forme d'emplâtre sur la blessure; soulage les douleurs des reins, tempère l'acrimonie de l'urine, excite l'appetit, dissipe les tumeurs du gosier, &, par des vertus dont la cause est ignorée, remédie presqu'à tous les maux, de quelque manière qu'on l'employe.

Le Tlalamatl, ou l'Herbe de Jean-l'Infant.

Le *Tlalamatl*, nommé par d'autres *Tlacimatl*, ou petite *Cimatl* & *Turintitaquaram* par les Mechoacans, mais que les Espagnols nomment *Herbe de Jean-l'Infant*, parce que c'est à lui qu'ils en doivent la connoissance, a les feuilles presque rondes, disposées trois à trois, & semblables à l'herbe que les Latins appellent *Nummulaire*. Ses tiges sont purpurines & rampantes; ses fleurs, rousses, en forme d'épis; sa semence petite & ronde; sa racine longue, mince & fibreuse. Elle est froide, seche, & astringente. Elle guerit toutes sortes de playes. On assure même qu'elle avance la maturité des ta-

tumeurs & des abscès. Elle arrête les vomissemens. Pilée, au poids de deux dragmes, elle adoucit les douleurs qui viennent des maux véneriens; elle évacue toutes les humeurs nuisibles; appliquée sur les yeux, elle remédie aux inflammations. Enfin elle tue la vermine (x).

Description de la Nouvelle Espagne.

Le Pehuam.

Les Naturalistes Espagnols prennent le *Pehuam* de Mechoacan pour la Plante que *Dioscoride* nomme *Aristoloche Clematide*, & prétendent que si elle étoit plus connue, on n'estimeroit pas tant le China & la Salsepareille; parcequ'elle a des propriétés fort supérieures. C'est une espèce de *Volubilis*, dont les feuilles ont la forme d'un cœur, mais sont fort petites. Ses fleurs purpurines ne sont pas différentes de celles des autres Aristoloches. Sa racine est longue, épaisse, & couverte d'une peau rougeâtre. C'est d'elle qu'on fait usage. Elle est àcre, odorante, seche & chaude au troisième degré. En décoction, & preparée comme le china & la salsepareille, elle guerit le mal vénerien. On lui attribue quantité d'autres vertus, & les Indiens la comptent entre leurs plus merveilleuses Plantes.

Le Tlantlaquacuitlapille, ou Racine purgative de Mechoacan.

La racine purgative de Mechoacan étant aujourd'hui fort connue, son origine & sa description n'en paroîtront que plus curieuses. Les Indiens de cette Province la nomment *Tacbuacbe*, les Mexiquains *Tlantlaquacuitlapille*, & d'autres Nations *Pusquam*. Il s'en trouve trois espèces, dont on regarde deux comme le mâle & la femelle. Leur forme & leurs qualités sont les mêmes. Elles ont une racine longue & épaisse, de laquelle il sort une espèce de lait. La seconde pousse des tiges fort menues, avec de petites feuilles en forme de cœur, & des fleurs rouges & longuettes, qui donnent pour fruits une sorte de petits melons (y), couverts d'une peau blanche, & remplis de petites semences blanches & plates, avec de petits filamens semblables à ceux du coton, qui ne se rompent point aisément. La racine est seche & chaude au quatrième degré, & d'un goût brûlant; ce que plusieurs Naturalistes n'ont point observé. Elle purge toutes les humeurs, sur-tout la pituite. La dose est une dragme & demie, ou deux au plus, dans du vin ou du bouillon, ou dans un œuf frais. Quelques-uns emploient son suc au lieu de scammonée, dont ils la croyent une espèce. Ils en font, avec du sucre, des tablettes auxquelles ils attribuent d'excellens effets. D'autres réduisent en poudre six dragmes de la racine, qu'ils font macerer pendant une nuit dans six onces d'eau, & donnent cette eau, bien passée. Enfin d'autres mêlent à la même eau, une once de sirop de *Matlatztic*, ou de Salsepareille, ou de feuilles de Sené.

La troisième espèce croît particuliérement dans les terres noires & pierreuses. Sa racine est moins épaisse. Il n'en faut que deux dragmes, pour composer, avec vingt dragmes de sucre, ou de *Tzautli*, ou de *Tragacanthe* (z), un électuaire qui purge doucement la bile & le flegme, & qui l'emporte sur toutes les drogues qui nous viennent des Indes. On fait aussi, de sa décoction, un sirop dont trois onces purgent merveilleusement les mêmes humeurs. La racine doit avoir eu le tems de secher, pendant toute une année:

(x) Ximenes, *ubi suprà*; & Monardes, dans les Exotiques de Clusius, Chap. 16.

(y) Il y a *Pepina*, qu'on prend pour une faute d'impression, au lieu de *Peponi*.

(z) C'est ce qu'on nomme vulgairement *Gomme adraganta*.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

née : mais, en la cueillant, il faut savoir la distinguer d'une autre, qui lui ressemble beaucoup, & qui est un dangereux poison. Lorsqu'Hernandez, qu'on suit ici, écrivoit sur les propriétés de cette Plante, elle étoit encore peu connue. Depuis ce tems, on en a découvert quelques autres espèces, dont l'opération est plus douce; quoique les trois premières soient toujours les plus célèbres.

Celle que les Espagnols nomment *Mechoacan*, sans l'addition d'aucun autre mot, purge avec moderation; mais il s'en trouve deux espèces, dont l'une est fort venimeuse. Elles ont toutes deux la racine grande & épaisse. Celle, qu'on appelle *Matlalitztic*, est beaucoup plus petite que les précédentes. Elle purge moins aussi. On la donne à toute sorte d'âges, sans excepter les Femmes grosses. L'espèce qu'on nomme *Xalapa*, est plus forte que toutes les autres, quoiqu'elle soit moins grande. Elle purge toutes les humeurs nuisibles, mais elle demande beaucoup de précautions. On en fait un sirop fort utile (*a*). Toutes ces espèces croissent abondamment dans la Nouvelle Espagne. Elles sont toutes seches & chaudes au quatrième degré; à l'exception du Matlalitztic, qui est d'une chaleur médiocre & qu'on employe sans danger. Il n'y a point d'autre différence entre les feuilles, les fleurs & les fruits de ces Plantes, que le plus ou moins de grandeur, qui vient de la qualité du terroir. Leurs fleurs néanmoins varient un peu. Elles sont d'un bleu plus ou moins obscur (*b*).

Résine de couleur d'or. L'Enguamba.

Les Cantons de *Xicatlan* & d'*Urubapa* produisent en abondance une espèce d'arbres, qui donnent une résine de couleur d'or. L'*Enguamba*, qui ne croît que dans le Canton d'Urubapa, est un arbre moyen, dont les feuilles, larges & concaves, sont divisées par de petits nerfs moitié jaunes & moitié rouges. Ses fleurs pendent en grappes, & sont couleur d'herbe. Il s'en forme un fruit noir, plein de grains, dont on exprime une huile jaunâtre, qui est un spécifique pour résoudre les humeurs, & pour guerir les anciennes playes.

Montineute, Plante purgative de Tharimbaro.

Dans le Canton de *Tharimbaro*, qui appartient comme les deux précédens à la Province des *Zacatules*, on trouve une Plante, que les Habitans nomment *Montineute*, dont les feuilles sont petites, en forme de cœur, les tiges rouges, & les fleurs de la même couleur, mais formées en petits vases orbiculaires qui contiennent la semence, & dont la racine est extrêmement fibreuse. La semence, broyée, au poids d'une dragme, purge toutes sortes d'humeurs, sans peril, sans dégoût, & sans tranchées.

Plante venimeuse, dont l'effet est réglé.

Quoique la Province de Guaxaca soit fort montagneuse, à l'exception du Marquisat del Valle, elle est fertile en fruits, & sur-tout en Plantes salutaires, entre lesquelles il s'en trouve aussi de fort venimeuses. La Vallée en produit une, dont on croit les propriétés sans exemple. Sa force pour empoisonner dépend du tems qui s'est écoulé depuis qu'elle est cueillie; c'est-à-dire, que pour faire mourir quelqu'un à la fin de l'année, il faut qu'elle ait été cueillie depuis un an; ou depuis six mois, si l'on veut qu'elle soit mortelle au même terme. On l'employe fraîche, pour ceux dont on veut se défaire

(*a*) Laet, *ubi suprà*, page 260. (*b*) *Ibidem*.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

L'Huitzpacotl.

défaire fur le champ (c). L'*Huitzpacotl* eft fort commun dans la même Province: c'eft un arbriffeau, dont les branches defcendent jufqu'à terre & dont les feuilles ont trois pointes. Il porte des fleurs rouges, à l'extrêmité des plus petits rameaux; & les fruits, qui prennent leur place, font une efpèce de petites avelines à trois noyaux. On le voit couvert de fleurs & de fruits pendant la plus grande partie de l'année. Cinq de ces noyaux, ou fept pour les plus robuftes, fans autre préparation que celle d'en ôter la peau, évacuent le flegme & la bile par les deux voyes, avec tant de douceur & de fureté, que le moindre aliment pris dans l'intervalle arrête tout-d'un-coup l'effet du remede (d).

Le Savonier Mexiquain.

Le *Savonier*, ou l'arbre qui produit une forte de petites avelines, dont l'écume eft un excellent favon pour nettoyer les habits, croît abondamment dans les Mifteques, & les Zapotecas. Les coques expofées au Soleil prennent un très beau noir, & ne fe fendent jamais. On les fait polir & percer, pour en faire des grains de Chapelets (e).

Labat en donne la defcription fuivante, & blâme celles qu'on a données avant lui; les feuilles ordinaires de cet arbre font longues de trois pouces, d'un verd foncé & luifant. Elles font toujours deux à deux, affez preffées le long des branches, dures, feches, & fi recourbées qu'elles laiffent un petit creux dans le milieu. Comme le nombre en eft très grand, elles font un bel ombrage. Les fleurs viennent par bouquets, de plus d'un pié de long, en forme de pyramide. Elles commencent par de petits boutons blanchâtres, qui s'ouvrent pour compofer une petite fleur de fept ou huit petales, avec un petit piftil rouge. Son odeur tire fur celle de la fleur de vigne. Elle fe change en un fruit rond, de la groffeur d'une petite noix verte. La peau de l'enveloppe eft affez forte, & devient brune en meuriffant, après avoir été fucceffivement verte & jaune. Elle renferme une matière épaiffe, molaffe, vifqueufe, & fort amere. C'eft cette matière, dont on fe fert pour blanchir le linge, & qui a fait donner à l'arbre le nom de Savonier, ou d'arbre à Savonettes. Le centre de cette noix offre un noyau rond, ou prefque rond, rempli d'une matière blanche, ferme, & d'un goût qui reffemble affez à celui des noifettes. On en tire une huile, qui n'eft pas mauvaife dans fa fraîcheur, & qui éclaire fort bien. L'arbre eft droit & rond. Il s'en trouve de deux piés de diametre & de trente piés de hauteur. Son écorce eft grife, mince, feche, & peu adherente; comme on le remarque dans tous les bois durs. Il eft fort pefant. Ses fibres font fines & preffées. Les meilleures haches fe rompent fouvent pour l'abbatre. Auffi ne l'employe-t-on gueres en charpente. Il fert à faire des rouleaux de moulin & des moyeux de roue. Labat confirme qu'on fait des chapelets de fes noyaux. Ceux des vieux arbres ont affez d'épaiffeur pour être travaillés fur le tour; & pour recevoir de petites moulures ou des compartimens de filigrane, qui augmentent l'éclat de leur couleur noire & luftrée (f).

Du

(c) Laet, *ubi fuprà*, page 260.
(d) *Ibid.*
(e) On en lit une defcription dans Monardes, *ubi fuprà*. Voyez, ci-deffus, le Savonier de l'Ifle Efpagnole.
(f) Labat, Tome VII. page 383.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Cozolmecatl, espèce de China.

Du côté de Colima, sur-tout dans le Canton d'Acatlan, on trouve une espèce de *China*, que les Indiens nomment *Cozolmecatl*, ou *Olcacazan*. Cette Plante consiste dans une grosse racine, presque ronde, rouge, fibreuse & pesante, d'où sortent des tiges menues, rampantes, rouges vers leur racine commune, pleines de nœuds, & de filamens par lesquels chaque tige s'attache & grimpe au tronc de l'arbre voisin. Leurs feuilles sont presque rondes, de grandeur moyenne, & divisées dans leur longueur par trois veines. Le fruit est une baie comme celle du Myrte, mais remplie de semence. On attribue quantité de vertus à toute la Plante. Les feuilles, appliquées sur les yeux, en dissipent promptement toute sorte de rougeur. Appliquées sur la tête, en forme d'emplâtre, elles en guerissent tous les maux, sans excepter le mal de dents. Les Indiens jugent de leur effet par le plus ou moins de fermeté avec laquelle ils les voyent tenir sur la partie affligée, c'est-à-dire qu'ils n'en espèrent rien, lorsqu'ils les voyent tomber trop tôt. La racine, quoiqu'assez temperée, est également contraire à toutes les maladies chaudes & froides. L'excès même n'en est pas dangereux. Elle augmente les forces, elle les rétablit, elle excite la chaleur naturelle. En emplâtre, elle a plus de vertu encore que ses feuilles, contre les mêmes maladies. Il suffit de la tenir entre les mains, pour en ressentir d'utiles effets. Enfin, les Indiens prétendent qu'il n'y a point de maux qu'elle ne puisse guerir (g).

Xocoxochitl, ou Poivre de Tabasco.

On vante un arbre, particulier à la Province de Tabasco, que les Habitans appellent *Xocoxochitl*, mais que les Espagnols ont nommé *Poivre de Tabasco*. L'arbre est grand. Ses feuilles sont celles de l'Oranger, & jettent une odeur très agréable. Ses fleurs sont rouges. Elles ressemblent à celles du Grenadier, mais elles ont l'odeur de l'orange. Ses fruits sont ronds, & pendent en branches. De verds qu'ils sont d'abord, ils deviennent roux, ensuite noirs; & quoique d'un goût fort âcre, ils conservent une fort bonne odeur. Ils sont secs & chauds au troisième dégré. On s'en sert, au lieu de poivre, dans l'assaisonnement des viandes, & les Espagnols mêmes y reconnoissent beaucoup de vertus.

Le Zeybo.

Les Provinces, que les Espagnols comprennent sous le nom de *Nouvelle Galice*, & qui touchent à la Mer de Californie & au Nouveau Mexique, produisent plus heureusement que les autres toutes les espèces de fruits qu'on y a portées de l'Europe. On y trouve des arbres d'une grandeur surprenante, sur-tout le *Zeybo*, qu'Oviedo nomme *Ceyba* (h), & dont il donne la description. Mais le bois en est si spongieux, qu'il n'est d'aucun usage. Il porte pour fruit une espèce de siliques, remplies d'une laine subtile qui se dissipe dans les airs, lorsqu'elles s'ouvrent dans leur maturité. Les Indiens sont persuadés que l'ombre de cet arbre est extrêmement saine. Tous les Tunas des mêmes Provinces donnent d'excellens fruits. Les Oliviers sont les seuls arbres de l'Europe qui n'y en produisent point: ce qu'on attribue à

Ce qui empêche les Oliviers de donner du fruit.

(g) Ximenez, *ubi suprà*.

(h) Oviedo Livre 9, Chap. 11. Herrera parle d'un de ces arbres, que quinze Hommes pouvoient à-peine embrasser. Acosta en vit un, dont on ignoroit le nom dit-il, „ qui, avant que le tonnerre fut tombé „ dessus, pouvoit ombrager mille Hommes". Liv. 4. Chap. 30.

à l'instinct qui porte les Fourmis à se nicher sous leurs racines. Tous les champs produisent sous terre une espèce de truffes, que les Espagnols nomment *Castanvelam*, & qui engraissent merveilleusement les Bestiaux. La peste de ces Provinces, pour les fruits & pour les grains, est non-seulement l'abondance de Fourmis, mais encore plus une multitude incroyable de petites Pies, de la grosseur de nos Moineaux, qui ravagent les moissons, sans que le bruit & d'autres secours puissent les éloigner. En récompense, les Abeilles, dont le nombre est prodigieux, y sont sans aiguillon, & font leur miel dans le tronc des arbres.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Peste des fruits & des moissons.

LA Province de Vera-Paz produit des Cannes d'une si singulière grandeur, qu'il s'en trouve de cent piés de haut, & si grosses que d'un nœud à l'autre elles peuvent contenir ce que les Espagnols nomment une *Arobe* d'eau. Aussi les Indiens s'en servent-ils pour leurs Edifices.

Grosses Cannes.

ON doit compter, entre les Plantes de la Nouvelle Espagne, celle du Tabac, qui paroît avoir été découverte, pour la première fois, en 1520, dans la Province d'Yucatan (*i*); & que les Espagnols y cultivent encore avec tant de succès, qu'ils en tirent une partie de celui qu'on nomme *de la Havane*.

Tabac.

LA Plante, qui porte le Poivre long, se nomme au Mexique *Tlatlanquaie*, & *Acapatli*. Elle a le tronc tortueux, comme le sarment, & les feuilles semblables à celles du Poivrier blanc, mais plus longues & plus aigües. Son fruit est rond, & de différentes longueurs. Ses feuilles jettent une odeur assez forte, & sont d'un goût fort âcre. Elle est seche & chaude au troisième dégré. Jamais sa semence ne meurit parfaitement. On la cueille, lorsqu'elle commence à rougir; on l'expose au Soleil, pour la faire meurir, & c'est dans cet état qu'elle se conserve. Quelques-uns la font secher quoique verte, & la mangent sans s'en trouver plus mal. Elle donne un fort bon goût aux viandes, pourvu qu'on ne les approche point du feu après l'assaisonnement; car la moindre augmentation de chaleur en dissipe toute la force. La longueur ordinaire de ce Poivre est d'un demi pié, & sa grosseur celle d'une corde moyenne (*k*).

Tlatlanquaie, ou Poivre long du Mexique.

ENTRE les Arbustes, on ne trouve nommé que le *Pinahuitzxihuitl*, que d'autres nomment *Cococbiatli*. Il est haut de quatre palmes. Ses tiges sont minces, épineuses, & ses feuilles divisées en six parties, qui forment entr'elles comme autant de petits faisceaux. La racine est sarmenteuse: les fleurs ressemblent à celles du Châtaignier, & le fruit à la châtaigne, mais il pend en petites grappes, vertes d'abord, ensuite roussâtres. Cette Plante est une espèce de Zoophyte, qui se retire & se flétrit, non-seulement lorsqu'on y touche, mais au moindre souffle de l'Homme & de tous les Animaux (*l*).

Le Pinahuitzxihuitl, Arbuste.

AVANT l'arrivée des Espagnols, les Mexiquains n'avoient point de Jardins pota-

(*i*) Voyez le Tome VI. des Voyages de Labat, page 272 & suivantes. On remet à l'article des Isles tout ce qui regarde le Tabac.

(*k*) Monardes, *ubi suprà*, Chap. 54.

(*l*) Laet, *ubi suprà*, page 231. Ceux, qui souhaiteront un plus grand détail, peuvent consulter le même Ecrivain, dans la Description particulière de chaque Province.

Description de la Nouvelle Espagne.

potagers. L'Empereur même & les Caciques, qui faisoient cultiver si soigneusement des Fleurs & des Simples, dans les grands Jardins dont on a donné la description, n'y entretenoient aucune sorte de légumes & de racines pour l'usage de leur table. Ils recevoient de leurs Vassaux une partie de ces secours, qui étoit comprise dans le tribut; & le reste leur venoit des Marchés publics. Mais après le maïz, qui faisoit la principale nourriture du Pays, c'étoient les racines & les légumes, dont la culture étoit la plus commune en plain champ; sans compter ce que la Nature offroit d'elle-même, dans un terrein où l'union continuelle de la chaleur & de l'humidité étoit extrêmement favorable à toutes ces productions. Acosta s'est contenté d'en nommer un grand nombre, sans se croire obligé de les décrire (*m*). Mais il ne cesse point de répeter que de tous les climats du Monde, il n'y en a point de plus riche en Plantes, ni dans lequel toutes celles de l'*Europe* ayent fructifié avec plus de perfection & d'abondance (*n*).

Fleurs de la Nouvelle Espagne.

Peu de Nations ont autant de goût que les Mexiquains pour les Fleurs. Ils en font des bouquets fort galans & des couronnes, qu'ils appellent *Suchiles*. On a vu que les Jardins de l'Empereur Motezuma offroient plus de mille figures humaines, artificiellement composées de feuilles & de fleurs. Cette passion s'est communiquée aux Espagnols, sur-tout dans les Couvens & les Monastères de tous les Ordres. Gage parle avec admiration des agrémens de cette nature, qu'il trouva répandus dans plusieurs Maisons de Campagne, où les Religieux qui se destinent à la Mission des Philippines font un séjour de quelques mois, pour se disposer par une vie douce aux fatigues de leur entreprise (*o*). Mais rien ne paroît approcher de la description qu'il fait

Délicieuses retraites des Missionnaires.

(*m*) Il renvoye les Curieux au Docteur Hernandez, „ qui a fait, dit-il, un bel „ Oeuvre de cette matiere des Plantes des „ Indes, liqueurs, & choses médecinales, „ par l'exprès commandement de Sa Majesté, faisant peindre & pourtraire au naturel toutes les Plantes des Indes, lesquelles, comme ils disent, sont en nombre „ de plus de mille deux cens, & disent que „ cet Oeuvre a couté plus de soixante mille „ ducats; duquel Oeuvre le Docteur *Anthonius Nardus*, Médecin Italien, a fait un „ extrait". *Ibid.* Chap. 29.

(*n*) Carreri assure qu'on y trouve tous ceux de l'Europe, excepté des noisettes, des cerises, des nesles & des cormes. *Tom. VI; Chap.* 10.

(*o*) Employons ses propres termes. „ La „ crainte que ces Religieux ne perdent courage oblige de leur faire passer quelque „ tems dans des Maisons de plaisance qui „ ne dépendent point des Superieurs de leurs „ Ordres à Mexico, mais seulement des „ Provinciaux qui sont aux Philippines, „ & qui y envoyent des Vicaires pour les „ gouverner. Celle qui se nomme *Saint-Hyacinthe*, & qui appartient aux Religieux de Saint Dominique, ne manque de „ rien de tout ce qui peut servir aux récréations. Les Jardins *contiennent environ* „ quinze arpens *de terre, ornés de toutes* „ sortes de fleurs, & partagés par de belles „ allées de Citroniers & d'Orangers, où „ nous avions des Grenades, des Figues & „ du Raisin en quantité, avec des Ananas, „ des Sapotes, des Chicosapotes, & tous les „ autres fruits qui naissent au Mexique. Les „ Herbes, les Salades, & les Cardons d'Espagne, que l'on vendoit, apportoient un „ grand revenu tous les ans; car chaque „ jour on en envoyoit une pleine charette au „ Marché de Mexico, non en certaines saisons, comme en Europe, mais en tout „ tems & en toutes saisons. Nous jouissions „ de ces délices hors de la Maison; & dans „ l'interieur, nous étions traités avec toutes „ sortes de Viandes & de Poissons. Mais ce „ qui nous étonnoit le plus, étoit la grande „ abondance de Confitures & particulièrement de Conserves, dont on avoit fait „ provision pour nous. Pendant que nous „ y demeurâmes, on nous apportoit à chacun, tous les Lundis au matin, une demi-douzaine de boëtes de Cotignac & de „ Con-

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Désert & délicieux Jardin des Carmes.

fait du Désert des Carmes, qui est à trois lieues de Mexico au Nord-Ouest. Ce lieu, dit-il, est d'une beauté d'autant plus étonnante, qu'il est situé sur une Montagne au milieu d'une chaîne de Rochers. Les Carmes, qui s'y sont bâti un magnifique Couvent, ont fait faire, entre les Rochers qui environnent l'Edifice, des caves, ou des grottes, en forme de petites chambres, qui servent de logement à leurs Hermites, & plusieurs Chapelles, ornées de Statues & de Peintures, avec des disciplines de fil de fer, des haires, des ceintures garnies de pointes, & d'autres instrumens de mortification, qui sont exposés à la vuë du Public, pour faire connoître l'austérité de leur vie. Ce sanctuaire de la Pénitence est entouré de Vergers & de Jardins, remplis de fleurs & de fruits, qui contiennent près d'une lieue de tour: on y trouve, en plusieurs endroits, des Fontaines qui sortent des Rochers, & dont l'eau est d'une fraîcheur, qui jointe à l'ombrage des arbres, rend cet Hermitage une des plus délicieuses retraites du Monde. On ne s'y promene qu'entre les Jasmins, les Roses & les plus belles fleurs du Pays. Il n'y manque rien qui puisse donner du plaisir aux sens, & satisfaire la vue ou l'odorat. Les Hermites sont relevés chaque semaine; c'est-à-dire qu'après huit jours de solitude, ils retournent au Couvent, pour faire place à ceux qui leur succedent (p).

Le Floripondio.

On met au premier rang des fleurs Mexiquaines celles d'un arbre, que les Espagnols ont nommé *Floripondio*, & qui ne porte aucun autre fruit. El-

„ Conserves d'autres fruits, sans compter „ les biscuits pour nous fortifier l'estomac „ le matin & durant tout le jour; car nous „ trouvions que nos estomacs étoient tout „ autres en ce Pays-là qu'en Espagne. Deux „ ou trois heures après avoir fait un repas, „ où l'on nous avoit servi divers plats de „ Mouton, de Bœuf, de Veau, de Chevreau, de Coqs-d'Indes, & de Gibier, „ nous n'en pouvions plus de foiblesse; de „ sorte que nous étions obligés de nous fortifier par un verre de chocolat, ou par un „ morceau de conserve ou de biscuit. Cela „ me sembloit étrange, d'autant plus que „ les viandes, à la réserve du Bœuf, me paroissoient aussi grasses & aussi succulentes „ que celles de l'Europe. Un Médecin me „ dit que quoiqu'elles fussent aussi belles „ que celles d'Espagne, il s'en falloit beaucoup qu'elles fussent aussi nourrissantes, à „ cause des pâturages, qui sont plus secs, „ & n'ont pas les changemens du Printems, „ comme ceux de l'Europe; ce qui fait que „ l'herbe en est courte & se flétrit bientôt". &c. *Part.* 1. *Chap.* 14.

(p) Le même Voyageur ajoûte que si ce beau Jardin forme un spectacle merveilleux, c'en est un plus admirable encore, „ de voir „ le nombre de carosses, pleins de Gentilshommes & de Dames de Mexico, qui „ viennent visiter les Hermites & qui les reverent comme des Saints. Ils leur portent „ des confitures & d'autres présens, pour „ obtenir quelque part à leurs prières. On „ leur fait aussi de grandes aumônes en argent, mais sur-tout de riches offrandes „ de diamans, de perles, de chaînes & de „ couronnes d'or, & de précieuses robbes, „ pour une Image de leur Eglise, qu'ils „ appellent *Notre-Dame du Mont Carmel*, „ devant laquelle il y avoit alors vingt lampes d'argent, dont la moindre valoit plus „ de quatre cens piastres". Gage, *Part.* 2. *Chap.* 1. Carreri, qui visita le même lieu, n'en fait pas moins d'éloges. Il lui donne sept lieues de terrein, environnées d'un bon mur de pierre & de chaux. C'est l'ouvrage de Dom Melchior *Quellar*, qui employa 600000. piastres à cette fondation. Depuis l'origine de l'Hermitage, on y a toujours vu deux Corbeaux, qui ne permettent point à d'autres d'y entrer, & qui chassent même leurs Petits, lorsqu'ils sont en état de voler. Le Cuisinier les appelle en sifflant. Ils viennent, ils mangent, & s'en retournent dans le Bois. *Tome VI. Liv.* 2. *Chap.* 2. L'enceinte renferme de très hautes Montagnes, où il se trouve des Cerfs, des Lions, des Tigres & des Lapins, qui viennent jusques sous les fenêtres du Couvent. Carreri y tua un Cerf, ce qui déplut fort aux Religieux. *Ibid.*

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Elles sont un peu plus grandes que le Lis, à-peu-près de la même forme, d'une blancheur éblouissante, avec de grandes étamines comme celle du Lis. Leur odeur est charmante, sur-tout pendant la fraîcheur du matin. Ce bel arbre fleurit, sans interruption, pendant toute l'année.

Le Xuchinacaztli, ou Flor de la oreja.

LES Espagnols ont donné le nom de *Flor de la oreja* à la fleur d'un autre arbre que les Mexiquains nomment *Xuchinacaztli*, parcequ'elle représente en effet l'oreille humaine. Les petales sont d'un beau pourpre en dedans, & verds en dehors. L'odeur en est extrèmement agréable.

Le Yoloxochitl.

LE *Yoloxochitl* est un troisième arbre à fleurs odorantes, qui forment dans leur ombelle un véritable cœur. Elles sont blanches en dehors, & rougeâtres en dedans, grandes & belles, mais un peu visqueuses. On leur attribue plusieurs qualités, sur-tout contre les affections hysteriques.

Le Cacaloxochitl.

ENFIN le *Cacaloxochitl* est un autre arbre dont on vante beaucoup les fleurs, autant pour leur beauté que pour l'excellence de leur odeur. Les unes sont bleues, d'autres rouges, d'autres blanches, & d'autres de toutes ces couleurs mêlées. Il en naît un fruit à grandes siliques rouges, dont la poulpe est employée dans la Médecine, pour nettoyer le ventricule & les intestins.

Le Cempoalxochitl, ou Clavellinas de las Indias.

LA Fleur, que les Mexiquains nomment *Cempoalxochitl*, & les Espagnols *Clavellinas de las Indias*, est moins célèbre par sa beauté, que par ses admirables vertus. Ximenez les décrit (q). Le suc des feuilles, & les feuilles mêmes, broyées, & prises dans de l'eau ou du vin, guerissent les refroidissemens du ventricule. Elles provoquent l'urine, les mois, & la sueur. Appliquées exterieurement, avant l'accès des fiévres intermittantes, elles en diminuent la force. Elles dissipent les vents. Elles excitent à l'amour. Elles guerissent la cachexie qui vient d'une cause froide, ou de quelque desordre du foie. Elles remédient aux obstructions. Elles relâchent les contractions de nerfs. Elles sont un spécifique pour l'hydropisie. *Prises* dans l'eau froide, elles deviennent un bon vomitif (r). *Enfin*, c'est un excellent remède contre toutes les affections froides, en évacuant la cause du mal par l'urine & les sueurs (s). On en distingue plusieurs espèces, mais la principale est celle qui se nomme proprement Cempoalxochitl.

Herbe de même nom.

CEPENDANT on honore du même nom une Plante fort différente, dont les feuilles ressemblent à celles de la Chicorée dentelée, mais sont rudes, épineuses, & noirâtres ou cendrées vers leurs tiges. Elle porte une fleur qui ressemble au floccon du Chardon; sa décoction est amere; mais on lui attribue la propriété de lâcher le ventre, d'en appaiser les douleurs, d'exciter l'urine, &c.

Quatre sortes d'Herbes singulieres.

ON ne trouve point d'autres fleurs, décrites ou nommées dans les Relations: mais quelques Voyageurs ont observé particuliérement quatre sortes

(q) Liv. 3. Chap. 12.

(r) De-là peut-être l'opinion de ceux qui les croyent un peu venimeuses.

(s) Quelques-uns en font un Baume pour les blessures. Ils en font bouillir les fleurs dans de l'huile commune; ils y joignent du suc des mêmes fleurs; & passant tout à la chausse, ils y mettent un peu de cire, pour lui donner la consistence d'onguent. C'est un remède singulier pour les playes & pour les hemorrhoïdes. Laet, *ubi suprà*, Liv. 5. page 230.

tes d'Herbes, dont la figure & les qualités leur ont paru mériter plus d'attention.

Description de la Nouvelle Espagne.

1. Celle, que les Mexiquains nomment *Teuinpatli*, & *Quimihpatli*, a reçu des Espagnols le nom de *Cevadilla*. Il s'en trouve plusieurs espèces; mais la principale a les feuilles longues & étroites; avec des lignes séparées qui règnent dans toute leur longueur. Elle jette une sorte de bouton, qui prend la forme d'un épi, & qui porte des grains semblables à ceux de l'orge, mais de moindre grosseur, si chauds & si caustiques, que dans la gangrene, & pour tous les ulceres malins qui demandent un cautere, ils produisent les mêmes effets que le fer brûlant.

2. Le *Tlilxolchitl* est une espèce de volubilis, qui s'élève autour des arbres & qui les embrasse. Il porte des siliques oblongues, étroites, & presque rondes, qui ont l'odeur du Baume de la Nouvelle Espagne. On les fait entrer dans la composition du chocolat. Leur poulpe est noire, & pleine de petits grains qui ressemblent au Poivre. Deux de ces grains, macerés dans l'eau, provoquent merveilleusement l'urine (t).

3. Le *Chichimecapatli* a les feuilles longues & minces. Sa racine, qui a la forme & la grosseur d'une noix, est blanche en dedans, noire en dehors, & rend un suc visqueux. Cette herbe est seche & chaude au quatrième dégré, & d'une force si singuliere, qu'on n'en use point sans précaution. Au poids d'un scrupule, prise dans quelque liqueur, elle purge par les deux voies. Les Mexiquains y mêlent une autre herbe, qu'ils nomment *Cocozlic*; & de ce mêlange ils composent des Trochisques, dont une dragme fait encore une puissante purgation, mais sans danger.

4. Le *Mecaxuchitl* est une herbe rampante, dont les épis sont ronds, unis & tortus. Ses feuilles sont grandes, d'une épaisseur qui tire aussi sur le rond, & d'une saveur fort âcre. Elle porte un fruit qui ressemble au Poivre long, & qu'on méle au chocolat pour en relever le goût. Il subtilise les humeurs lentes & épaisses. C'est un antidote renommé contre toutes sortes de poisons.

Progrès des Plantes d'Espagne au Mexique.

On n'a point suivi d'autre ordre, dans cette courte peinture des Plantes Mexiquaines, que celui qu'on a trouvé dans les Voyageurs. A l'égard de celles que les Espagnols y ont transportées, on a déja remarqué que chaque Province offre aujourd'hui tout ce qui croît en Espagne, „ meilleur dans „ quelques-unes, suivant le témoignage d'Acosta, & pire dans d'autres; „ comme le Froment, l'Orge, les Porées & toutes sortes de légumes, les „ Laitues, Choux, Raves, Oignons, Ail, Persil, Navets, Pastenades, „ Berangenes ou Pommes d'amour, Scarolles, Bétes, Epinars, Garances, „ Pois, Feves, Lentilles, enfin tout ce que la Nature donne ici d'utile". Entre les Arbres, ceux qui ont fructifié avec plus d'abondance sont les Orangers, les Limoniers & les Citroniers. On en vit bientôt des Forêts; spectacle fort étonnant pour le même Ecrivain, qui étant au Mexique demanda, dit-il, d'où venoient tant d'Orangers: on lui répondit que c'étoit l'effet du hasard, & que les oranges étant tombées à terre, où elles s'étoient pourries, leurs semences, dispersées par les eaux & le vent, avoient

(t) Laet, *ibid.* & Monardes, Chap. 54.

Description de la Nouvelle Espagne.

voient germé d'elles-mêmes. Il ne visita aucune partie de la Nouvelle Espagne où les deux qualités dominantes du Pays, qui sont la chaleur & l'humidité, n'aient multiplié ces arbres & leurs fruits avec le même succès. Cependant ils ne croissent pas facilement dans les Montagnes. On les y transplante des Vallées & des Côtes maritimes (v).

Les Figues, les Pêches, les Presses, les Abricots, & les Grenades mêmes, ne se sont pas ressentis moins avantageusement de la faveur du climat. Mais il n'en est pas de même des Pommes, des Poires, des Prunes & des Cerises; soit que leur culture ait été négligée, ou que dans une grande Région, dont la temperature est inégale, on n'ait pas assez distingué celle qui leur convient. Il s'y trouve néanmoins une si grande abondance de Coings, qu'on en donne cinquante à choisir pour une demi-réale; d'ailleurs, ajoûte Acosta, les Mexiquains regrettent *peu quelques* fruits grossiers qu'on n'a pu faire croître jusqu'à-présent dans leur *Pays*, tels que les Châtaignes, les Nefles, les Cormes, les Noisettes, & même les Amandes, qui n'y viennent pas facilement. On leur en porte d'Espagne, & l'on ne s'apperçoit point qu'ils soient fort avides à les rechercher (x).

(v) Acosta, Liv. 4. Chap. 31.

(x) *Ibid.*

§. III.

Animaux.

Oiseaux.

Le principal ornement des Mexiquains consistant dans les belles plumes, qu'ils employent non-seulement à se parer, mais à faire des Etoffes & des Tableaux, dont on a vanté mille fois *la beauté (a), on* ne regardera point comme une exageration, dans *les* Voyageurs, ce qu'ils

(a) Ecoutons le savant & judicieux Acosta: „ On s'esmerveille que l'on puisse faire „ avec des plumes une œuvre si délicate & „ si parfaitement égale, qu'elles semblent „ être de vraies couleurs de peinture & ont „ un œil & un regard si gai, si vif, & si „ agréable, que le Peintre n'en peut pas faire de si beau avec son pinceau & ses couleurs. Le Précepteur du Prince d'Espagne „ Dom Philippe lui donna trois Estampes ou „ Pourtraits faits de plumes, comme pour „ mettre en un Breviaire, lesquels son Altesse montra au Roi Dom Philippe, notre „ Sieur, son Pere, lesquels Sa Majesté contemplant, dit qu'il n'avoit jamais vu, en „ œuvre si petite, une si grande perfection „ & excellence Et comme on eut un jour „ présenté à la Sainteté de Sixte V, un autre quarré plus grand, où étoit pourtrait „ St. François, & qu'on lui eût dit que les „ Indiens faisoient cela de plumes, il le „ voulut éprouver, touchant des doigts le „ tableau, pour voir si c'étoit plume, d'autant que la vue ne pouvoit discerner si „ c'étoit couleurs naturelles de plumes, ou „ artificielles de pinceau. C'est une chose „ fort belle que les rais & regards que jette „ un vert, un orangé comme doré, & autres couleurs fines; & est digne de remarque que les regardant d'une autre façon, „ on les voit comme couleurs mortes. Les „ meilleures & plus belles Images de plumes „ se font en la Province de Mechoacan & „ au Bourg de Pascaro. La façon est qu'avec de petites pinces délicates, ils arrachent les plumes des Oiseaux morts, & avec une colle déliée qu'ils ont, les vont „ attachant légerement & poliment. Les mêmes Oiseaux y sont encore aujourd'hui; „ mais les Mexiquains ne sont plus tant curieux, & ne font plus tant de gentillesses „ comme ils souloient". *Liv. 4. Chap. 37.*

qu'ils racontent de l'excellence & de la variété des Oiseaux de la Nouvelle Espagne. Acosta déclare que l'Europe n'a rien qui en approche (*b*). Carreri prononce que le reste de l'Univers n'a rien qu'on puisse leur comparer (*c*). DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

ON donne le premier rang au *Sensoutlé*. Cet Oiseau joint à l'éclat du plumage un chant si agréable, qu'on n'a pas cru pouvoir mieux le représenter que par son nom, qui signifie *cinq cens voix*. Il est un peu moins gros que la Grive, & d'un cendré très luisant, avec des taches blanches fort régulières aux aîles & à la queue. Le Sensoutlé.

ON n'admire pas moins le beau noir, qui fait la couleur du *Gorion*, que les agrémens de son ramage; sur-tout du Mâle, qui est de la grosseur d'un Moineau. Le Gorion.

LE *Cardinal* chante bien aussi; mais il est moins distingué par cette qualité, que par sa figure. Il est de la grandeur d'une Alouette de Bois. Son plumage & son bec sont du plus beau rouge, & sa tête est ornée d'une très belle hupe de la même couleur. On le prend dans les parties temperées de la Nouvelle Espagne & de la Floride. Les Espagnols achetent cet Oiseau jusqu'à dix ou douze piastres, pour le transporter en Europe. On en distingue un plus petit, qui est de la même couleur, mais qui ne chante jamais. Le Cardinal.

LE chant du *Tigrillo* est estimé; & sa couleur, qui est un véritable tigré, ne l'est pas moins. Il est de la grosseur d'une Grive. Le Tigrillo.

LE *Cuirlacoche* a les aîles brunes & les yeux rouges. Il est aussi grand que le Sensoutlé, mais il a le bec plus long. Lorsqu'on le garde en cage, on est obligé d'y mettre une pierre de ponce, afin qu'il puisse y limer son bec, dont la longueur l'empêcheroit de manger. Le Cuirlacoche.

LE *Cacalotocotl* est de la grandeur d'un Merle. Sa couleur est jaune, & son chant fort agréable. Le Cacalotocotl.

ON recherche beaucoup, pour la cage, le *Silgueros*, qui est blanc & noir, & de la grosseur d'un Moineau. Le Silgueros.

ENTRE les *Alouettes* de Bois, il s'en trouve de jaunes & noires, qui font leurs nids à certaines Plantes, en les y suspendant avec des crins, tissus en forme de bourse. Elles chantent bien. Alouettes jaunes & noires.

ON distingue plusieurs belles espèces de Perroquets. Les *Caterinillas* ont le plumage entiérement verd. Les *Loros* l'ont verd aussi, à l'exception de la tête & de l'extrêmité des aîles, qui sont d'un beau jaune. Les *Periccos* sont de la même couleur & n'ont que la grosseur d'une Grive. Les *Guavamayas* ont celle d'un Pigeon, & sont d'une parfaite beauté. Leur couleur est un mêlange de plumes incarnates, vertes & jaunes, avec une très belle queue, de la longueur de celle du Faisan. Mais ils n'apprennent point à parler. Caterinillas. Loros. Periccos. Guavamayas.

ON voit, au Mexique, deux espèces de Faisans; l'une, qui se nomme *Grittone*, a la queue & les ailes noires, & le reste du corps brun; l'autre, nommée *Reale*, est d'une couleur plus claire, relevée par une espèce de couronne qu'elle a sur la tête (*d*). Grittone. Reale.

L'Oi-

(*b*) *Ibid.*
(*c*) Tome VI, Chap. 9.
(*d*) Carreri, Tome VI, Chap. 9. pages 210. & précédentes. Gomara, Liv. 2. Chap. 98.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Le Vicicili.

L'Oiseau que les Mexiquains nomment *Vicicili* paroît peu différent de celui que les Européens ont nommé *René* dans d'autres lieux, *Tominçios* au Perou. Gomara le décrit: „ Il n'a pas le corps plus gros qu'une Guêpe. „ Son bec eſt long & très délié. Il ſe nourrit de la roſée & de l'odeur „ des fleurs, en voltigeant, ſans jamais ſe repoſer. Son plumage eſt une „ eſpèce de duvet, mais varié de différentes couleurs, qui le rendent fort „ agréable. Les Indiens l'eſtiment beaucoup, ſur tout celui du cou & de „ l'eſtomac, pour le mettre en œuvre avec l'or. Le Vicicili meurt, ou „ plutôt, s'endort au mois d'Octobre, ſur quelque branche à laquelle il „ demeure attaché par les piés, juſqu'au mois d'Avril, principale ſai„ ſon des fleurs. Il ſe réveille alors; & de-là vient ſon nom, qui ſignifie „ *reſſuſcité*".

Cozquauhtli ou Aure.

Le *Cozquaubtli*, qui ſe nomme vulgairement *Aure*, eſt un grand Oiſeau, fort commun dans toute la Nouvelle Eſpagne, & de la groſſeur d'une Poule-d'Inde. Tout le plumage de ſon corps eſt noir, à l'exception du cou & de la poitrine, où il tire ſur le rouge. Ses aîles ſont noires vers la jointure, & tout le reſte eſt mêlé de couleur de cendre, de jaune & de pourpre. Il a les ongles fort crochus, le bec des Perroquets, noir à l'extrêmité, les narines fort épaiſſes, la prunelle des yeux jaune, les paupières rougeâtres, le front couleur de ſang & ſilloné de rides, qu'il ouvre & qu'il reſſerre à ſon gré; & ſur leſquelles flottent quelques poils crépus. Sa queue, qui eſt celle de l'Aigle, eſt moitié noire & moitié cendrée. Il ſe nourrit de ſerpens, de léſards, & d'excrémens humains. Il vole preſque continuellement, avec une force qui le fait réſiſter au vent le plus impétueux. Sa chair ne peut être mangée, & jette une odeur fort puante. On diſtingue une autre eſpèce d'Aure, que les Mexiquains nomment *Tzopilotl*.

Le Tzopilotl.

Chiacchialaccas.

Les *Chiacchialaccas* ſont une eſpèce de Poules, qui reſſemblent beaucoup aux nôtres; mais elles ſont plus petites, & leur plumage eſt toujours brunâtre.

Coqs d'Inde ſauvages.

Les Bois & les Campagnes du Mexique ſont remplis de *Coqs d'Inde ſauvages*, qu'on tue facilement, pendant le clair de Lune, lorſqu'ils ſont juchés ſur les arbres ſecs où ils paſſent la nuit. S'il en tombe un, on ne doit pas craindre que le bruit de l'arme à feu faſſe partir les autres (e).

Grives Mexiquaines.

On compte diverſes ſortes de *Grives*; les unes noires, & ſi familieres, qu'elles entrent dans les maiſons. D'autres ont les aîles rouges; d'autres la tête & l'eſtomac jaunes. Leur chair ſe mange, ſans être auſſi fine que celle des nôtres.

Pivert, & ſes vertus.

Le Mexique a ſon *Pivert*, qui n'eſt pas plus grand que la Tourterelle, mais qui a le bec auſſi long que le corps. Son plumage eſt entièrement noir, à l'exception de la gorge, où il eſt jaune. On aſſure que de l'eau tiede, où l'on a fait tremper ſa langue, eſt un ſpécifique pour les maux de cœur, & que la fumée de ſes plumes guerit d'autres douleurs du corps, par une eſpèce de ſympathie; c'eſt-à-dire, que celle des aîles guerit les maux de bras, celle des cuiſſes, les maux de cuiſſes & des jambes, &c. (f).

Le

(e) Carreri, Tome VI, page 210.

(f) *Ibid.*

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Le Guachichil, ou Sucefleur.

Le *Guachichil*, dont le nom signifie *Sucefleur*, est un petit Oiseau qu'on voit sans cesse en mouvement autour des fleurs & qui vit de leur suc. On prétend que pour dormir il se tient par le bec entre les petites branches de quelque arbre. Les Indiens emploient ses plumes à leurs plus beaux ouvrages.

Les Suppilotes.

Les *Suppilotes* sont des Oiseaux de la grandeur du Corbeau, & l'on en distingue deux espèces; l'une qui a sur la tête une crête de chair; & l'autre, une hupe de plumes. Ces Oiseaux se nourrissent de charognes & d'immondices. Il est défendu à Vera-Cruz de les tuer, parcequ'on les croit utiles à purifier l'air; comme il y est permis au contraire de tuer les Pigeons, domestiques & sauvages, parcequ'on en craint le mal opposé.

Le Bourdonnant.

L'Oiseau, que Dampier nomme *Bourdonnant*, sans nous apprendre son nom Mexiquain, a le plumage fort joli, le bec noir & fort delié, les jambes & les piés d'une extrême délicatesse. Sa grosseur est celle d'un Hanneton. Dans son vol, il ne bat point les aîles; mais les tenant toujours étendues, il se meut avec beaucoup de vîtesse, sans cesser jamais de faire entendre une sorte de bourdonnement. On ne le voit qu'au milieu des fleurs & des fruits, voltigeant à l'entour, & paroissant les examiner sous toutes leurs faces. Quelquefois il y pose un pié, ou tous les deux; il se retire tout-d'un-coup; il y revient avec la même legereté, & chaque fleur l'arrête ainsi pendant cinq ou six minutes. On en distingue deux ou trois espèces, dont les unes sont plus grosses que les autres, & n'ont pas le même plumage, mais elles sont toutes fort petites. La plus grosse est noirâtre (*g*).

Le Quam.

Le *Quam* a la grosseur d'une Poule-d'Inde, comme il en a le bec. Sa couleur est un brun noirâtre. Il habite les Bois, où il se nourrit de baies, & sa chair est excellente.

Le Correso.

Le *Correso* est un autre Oiseau qui se nourrit de baies, & dont la chair est très bonne; mais on croit ses os si venimeux, qu'on prend soin de les enterrer, ou de les jetter au feu, de peur qu'ils n'empoisonnent les Chiens. Il est plus gros que le Quam. Le Mâle est noir, avec une hupe sur la tête; & la Femelle est d'un brun obscur.

Les Corneilles subtiles; singularités de leurs nids.

On nomme *Subtiles* une espèce de Corneilles, qui sont de la grosseur d'un Pigeon. Leur plumage est noirâtre, mais le bout des aîles & le bec tirent sur le jaune. Elles ont une manière extraordinaire de bâtir leurs nids. Ils sont suspendus aux branches des plus grands arbres, & même à l'extrêmité des plus hautes, & de celles qui s'écartent le plus du tronc. Ce qu'ils ont d'étrange, c'est qu'on les voit toujours à deux ou trois piés de la branche à laquelle ils sont suspendus, & qu'ils ont la figure d'un saladier rempli de foin. Les fils, qui attachent le nid à la branche, & le nid même, sont composés d'une herbe longue, fort adroitement entrelacée, & déliés proche de la branche, mais plus gros vers le nid. On apperçoit à côté du nid, un trou qui sert d'entrée à l'Oiseau; & le même arbre offre quelquefois vingt ou trente de ces nids suspendus, qui forment un spectacle fort agréable (*h*).

Corneilles carnassieres.

Les *Corneilles carnassieres* sont noirâtres, à-peu-près de la grosseur de nos Corbeaux. Elles ont la tête sans plumes & le cou si chauve & si rouge, qu'en

(*g*) Dampier, Tome III, page 278.

(*h*) *Ibidem.*

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

qu'en les voyant pour la premiere fois, on les prend pour des Coqs-d'Inde. Il s'en trouve de tout-à-fait blanches, qui n'en ont pas moins la tête & le cou chauves, & qui sont de la même grosseur. Mais on n'en voit jamais plus de deux à la fois; & dans les troupes des noires, il s'en trouve presque toujours une blanche. A Campêche, où ces Oiseaux sont en fort grand nombre, les Coupeurs de bois regardent les blancs comme les Rois de l'espèce. Ils croient avoir observé que lorsqu'une troupe s'assemble autour d'une carcasse, c'est le blanc qui commence la curée, sans qu'aucun des autres ose y toucher, jusqu'à ce qu'il soit rempli, & qu'aussi-tôt qu'ils lui voient prendre son vol, ils fondent tous ensemble sur la proie. Dampier, qui avoit passé quelque tems dans cette Baie, ne fit pas la même observation; mais il nous apprend que les Coupeurs de bois ne vivant que des Vaches sauvages qu'ils tuent sans cesse, & laissant à l'abandon une partie de la chair & des intestins, les Espagnols du Pays défendent aux Habitans, sous de grosses peines, de tirer les Corneilles, parcequ'ils les croient utiles à garantir l'air de l'infection des charognes. Quoique les Anglois, qui viennent couper le bois de Campêche, ne croient pas devoir beaucoup de soumission à cette loi, ils ne laissent pas de s'y assujettir, par un sentiment de superstition, qui leur fait regarder la mort d'une Corneille comme le présage de quelque désastre (*i*).

Trois sortes de Canards.

La Nouvelle Espagne a trois sortes de Canards; les uns, plus petits que les nôtres, qui se perchent sur les vieux arbres sans feuilles, & qui ne vont à terre que pour manger; d'autres, qui se nomment en langue du Pays, *Canards sifflans*, parceque leurs aîles font une espèce de sifflement dans leur vol, & qui se perchent comme les premiers; les troisièmes, qui ne se perchent point, & qui ressemblent à ceux de l'Europe. Ils ont tous la chair très bonne.

Le Tout-bec.

L'Oiseau, qu'on nomme *Tout-bec*, tire ce nom de la grosseur de son bec, qui est aussi gros que le reste du corps. Les plus gros ne le sont pas plus que nos Piverts, & leur ressemblent assez par la figure: mais il s'en trouve de plus petits, qui sont beaucoup plus rares.

Le Cogreco.

Les *Cogrecos* sont des Oiseaux qui ont les aîles courtes. Ils sont moins gros & moins ronds que la Perdrix, dont ils ont la couleur; mais ils ont les jambes plus longues. Ils se plaisent à courir sur terre, dans les Bois marécageux, ou sur le bord des Criques. Ils ont une sorte de ramage, qu'ils font entendre soir & matin, & par lequel il paroît qu'ils s'appellent & qu'ils se répondent. Leur chair est un aliment délicat.

Le Faucon pêcheur.

Le *Faucon pêcheur* ressemble, par la figure & la couleur, à nos plus petits Faucons. Il en a le bec & les serres. On le trouve ordinairement perché sur le tronc des arbres, ou sur les branches seches qui donnent sur l'eau, près de la Mer ou des Rivières. Dès qu'il apperçoit quelque Poisson, il y vole à fleur-d'eau, il l'enfile avec ses ergots, & s'éleve aussi-tôt en l'air, sans toucher l'eau de ses aîles. Il n'avale pas le poisson entier, comme d'autres Oiseaux qui en vivent; mais il le déchire de son bec, pour le manger en morceaux.

Les

(*i*) Dampier, Tome III. page 280. D'ailleurs la même Loi, dit-il, est établie à la Jamaïque, comme elle l'est à Vera-Cruz, pour les Aures.

LES *Merles* de la Nouvelle Espagne sont un peu plus gros que les nôtres. Ils ont la queue plus longue, & leur ramage est un caquet comme celui des Pies; mais leur couleur n'est pas différente. On distingue trois sortes de Tourterelles: les unes ont le jabot blanc; les autres sont de couleur brune, & les troisièmes d'un gris fort sombre. Les premières sont les plus grosses, & le reste de leur plumage est d'un gris qui tire sur le bleu. Elles sont bonnes, rondes, dodues & de la grosseur d'un Pigeon. Celles de la seconde espèce sont de couleur brune, mais plus petites & moins grasses que les premieres. Les troisièmes, qu'on nomme aussi *Tourterelles de terre*, parcequ'elles vont souvent à pié sur la terre, sont plus grosses qu'une Allouette, & rondes de graisse.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Merles & Tourterelles.

ON a donné le nom d'*Oiseau du Tropique*, à un Oiseau qu'on ne voit effectivement que vers ce cercle, soit en Mer, soit sur les Côtes où il fait son nid. Il est de la grosseur d'un Pigeon, rond comme la Perdrix, & tout blanc, à la réserve de deux ou trois plumes de l'aîle, qui sont d'un gris clair. Son bec est jaune, gros & court. Il a sur le croupion une longue plume, ou plutôt un tuyau, d'environ sept pouces de long, qui lui tient lieu de queue. Cette description fait juger que c'est le même que nos Matelots nomment *Paille-en-cu*, sur les Côtes d'Afrique, vers la même hauteur (*k*).

L'Oiseau de Tropique.

LE *Totoquestal* est un Oiseau de la grosseur du Pigeon ramier. Son plumage est verd, & sa queue fort longue. Les Mexiquains se paroient de ses plumes, dans leurs plus grandes Fêtes (*l*).

Totoquestal.

LA *Boubie*, dont on a vu si souvent le nom dans les Relations de la Mer du Sud, est un Oiseau aquatique, un peu moins gros qu'une Poule, & d'un gris clair. Dans les Isles, il est plus blanc que sur les Côtes de la Terreferme. Son bec est fort, plus long & plus gros que celui des Corneilles, & plus large par le bout. Ses piés sont plats, comme ceux du Canard. C'est un Oiseau fort stupide, & qui s'écarte à-peine du chemin par lequel il voit venir des Hommes. Du côté de la Mer du Sud, il fait son nid à terre; & dans la Mer du Nord il le fait sur les arbres (*m*). Sa chair est noire, & plaît à ceux qui aiment le Poisson, parcequ'elle en a le goût.

La Boubie.

LE

(*k*) On ne parle ici d'un Oiseau si connu, que pour en prendre occasion de remarquer qu'il y en a plus d'une espèce, puisque le Pere Labat, qui l'avoit observé aussi près que Dampier, mais dans un autre lieu, en donne la description suivante. Il est à-peu-près de la grosseur d'un Pigeon. Il a la tête petite & bien faite, le bec d'environ trois pouces de longueur, assez gros, fort & pointu, tout rouge comme les piés, qui ressemblent à ceux des Canards. Ses ailes sont beaucoup plus grandes & plus fortes que son corps ne semble le demander. Les plumes des ailes & de tout le corps sont très blanches. La queue est composée de douze à quinze plumes, de cinq à six pouces de long, du milieu desquelles sortent deux plumes de quinze à dix-huit pouces de long, accollées, & qui semblent n'en faire qu'une seule. C'est ce qui a donné lieu aux Matelots de les nommer *Paille-en-cu*, ou *Fetu-en-cu*. Ces Oiseaux volent très bien & très haut. Ils se reposent sur l'eau, comme les Canards. Ils vivent de Poisson. Ils élevent leurs Petits dans des lieux déserts, & dorment vraisemblablement sur l'eau. *Tome VIII, page* 305.

(*l*) Laet, *page* 324.

(*m*) L'Isle d'*Aves*, qui est à huit ou neuf lieues de Buenos-aires, & d'autres Isles voisines, où le Comte d'Estrées fit naufrage avec toute sa Flotte en 1678, sont peuplées de Boubies, qui ne font leurs nids que sur les arbres. Dampier, *Tome I, page* 56.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Le Guerrier.

Le *Guerrier*, autre Oiseau aquatique, est de la grosseur d'un Milan, auquel il ressemble aussi par la forme; mais il est noir, à l'exception du cou, qu'il a rouge. Il vit de Poisson. Cependant il ne voltige jamais sur l'eau; mais se tenant en l'air, comme le Milan, il s'élance sur sa proie, l'emporte légérement avec le bec, & retourne dans les airs, sans avoir autrement touché l'eau, que de la pointe du bec. Ses aîles sont fort longues, & ses piés ne diffèrent point de ceux des Animaux terrestres. Il fait son nid à terre ou sur les arbres, suivant les commodités qu'il y trouve.

Observation sur les Boubies & les Guerriers.

DAMPIER fait un curieux récit (*n*) de l'établissement des Boubies, des Guerriers, & d'une autre espèce d'Oiseaux qui sont de la grosseur d'un œuf, dans les Isles *Alcranes*, sur la Côte d'Yucatan, vers le vingt-troisième dégré de latitude du Nord. Les plus septentrionales de ces Isles sont habitées par un prodigieux nombre de ces Oiseaux. Chaque espèce y occupe son canton. Les Boubies tiennent plus de terrein que les autres, parcequ'elles sont en plus grand nombre. Quoique les Oiseaux de la grosseur d'un œuf soient aussi fort nombreux, leur petitesse, qui demande moins de place, les resserre dans un canton plus borné; mais ils ne laissent pas d'y dominer seuls, sans être inquiétés par leurs voisins. Les trois espèces sont peu farouches, surtout les Boubies, „ dont la foule est d'ailleurs si grande, qu'on ne sauroit „ passer dans leur quartier, sans être incommodé de leurs coups de bec. „ J'observai, continue le même Voyageur, que ces Animaux étoient rangés „ par couples; ce qui me fit croire d'abord que c'étoit le mâle & la femel- „ le: mais les ayant frappés, l'un des deux s'envola de chaque endroit, & „ celui qui resta de chaque couple me parut aussi malin que ceux qui s'étoient „ éloignés. J'admirois la hardiesse de ceux qui ne s'envoloient point, mal- „ gré les efforts que je faisois pour les y contraindre, lorsque je m'apperçus „ que c'étoient des jeunes, qui n'avoient point encore appris à se servir de „ leurs aîles, quoiqu'ils fussent aussi gros que leurs Meres, & qu'ils ne fus- „ sent pas moins fournis de plumes. Ils les avoient seulement un peu plus „ blanches & plus nouvelles. Je remarquai aussi que les Guerriers & les „ Boubies laissoient toujours des gardes près de leurs petits, sur-tout dans „ le tems où les vieux alloient faire leurs provisions sur Mer. On voyoit „ un assez grand nombre de Guerriers, malades ou estropiés, qui parois- „ soient hors d'état d'aller chercher de quoi se nourrir. Ils ne demeuroient „ pas avec les Oiseaux de leur espèce; & soit qu'ils fussent exclus de la so- „ ciété, ou qu'ils s'en fussent séparés volontairement, ils étoient dispersés „ en divers endroits, pour y trouver apparemment l'occasion de piller. J'en „ vis, un jour, plus de vingt, sur une des Isles, qui faisoient de tems en „ tems des sorties en plate campagne, pour y chercher du butin; mais ils „ se retiroient presqu'aussi-tôt. Celui qui surprenoit une jeune Boubie sans „ garde, lui donnoit d'abord un grand coup de bec sur le dos, pour lui fai- „ re rendre gorge; ce qu'elle faisoit à l'instant. Elle rendoit quelquefois „ un Poisson ou deux, de la grosseur du poignet, & le vieux Guerrier l'a- „ valloit encore plus vîte. Les Guerriers, qui sont en bonne santé, jouent „ le

(*n*) *Dampier*, *Tome* 3, *pages* 229 & *suivantes*. Il faut mettre toutes les Relations au rang des Fables, si l'on doute ici du témoignage d'un Voyageur tel que Dampier.

„ le même tour aux vieilles Boubies qu'ils trouvent sur Mer. J'en vis un moi- „ même, qui vola droit contre une Boubie, & qui d'un coup de bec lui fit „ rendre le Poisson qu'elle venoit d'avaller. Le Guerrier fondit si rapidement „ sur la proie qu'il avoit fait rendre à l'autre, qu'il s'en saisit en l'air, avant „ qu'elle fût tombée dans l'eau".

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

L'Oiseau monstrueux.

Ximenez décrit un Oiseau du Mexique, qu'il appelle *monstrueux*; de la grandeur, dit-il, du plus gros Coq-d'Inde, & presque de la même forme. Son plumage est blanc, moucheté de quelques petites taches noires. Il a le bec d'un Epervier, mais plus aigu. Il vit de proie, sur Mer & sur Terre. Son pié gauche ressemble à celui de l'Oie, & lui sert à nager. Du pié droit, qui est semblable à celui du Faucon, il tient sa proie, dans l'eau, comme dans les airs (*o*).

Animaux quadrupedes.

Acosta distingue trois sortes d'Animaux, dans la Nouvelle Espagne; ceux qu'on y a portés d'Europe, ceux de la même espèce, qu'on y a trouvés, & ceux qui sont propres au Pays. Il met, dans la premiere classe, les Vaches, les Brebis, les Chevres, les Porcs, les Chevaux, les Anes, les Chiens & les Chats. Rien ne cause tant d'admiration, que la facilité avec laquelle ils s'y sont multipliés. Le nombre des Brebis est au-dessus de l'imagination. Il se trouve des Particuliers qui en possedent jusqu'à cent mille, avec peu de difficulté pour les nourrir, dans le choix d'une infinité de pâturages communs, où chacun a la liberté de faire paître ses Troupeaux. Les laines seroient une richesse pour l'Europe, si la qualité des herbes, qui sont fort hautes, & souvent trop dures, ne rendoit cet avantage presqu'inutile. On l'a même négligé long-tems, jusqu'à laisser perir toutes les laines, qui paroissoient trop seches & trop grossières pour être employées: mais à la fin quelques Espagnols ont trouvé l'art d'en faire des draps & des couvertures, qui ne servent néanmoins qu'aux Indiens, & qui n'empêchent point que les draps d'Espagne ne se vendent fort cher. Ainsi la principale utilité qu'on tire de ces Troupeaux innombrables, est d'en avoir à vil prix la chair, le lait & le fromage (*p*).

Vaches domestiques & sauvages.

Les Vaches ne se sont pas moins multipliées, dans la proportion de leur espèce, & rapportent plus d'avantages à la Nouvelle Espagne. On distingue les Vaches domestiques, dont on tire le lait, la chair & les Veaux, comme en Europe, tandis qu'on employe les Bœufs au travail; & les Vaches sauvages, qui habitent les Montagnes & les Forêts, où n'ayant point de Maîtres, elles sont comptées au rang des Bêtes de chasse, qui appartiennent à ceux qui les domptent ou qui les tuent. On les rencontre quelquefois par milliers dans les Campagnes, & les Espagnols ne leur font la guerre que pour enlever leurs peaux. La manière de les tuer mérite une description.

Comment les Espagnols tuent les Vaches sauvages.

Ceux qui s'y plaisent, ou qui s'en font un métier, ont des Chevaux élevés à cette chasse, qui avancent ou reculent avec tant d'intelligence, que le Cavalier n'a point d'embarras à les conduire. Les armes sont un Fer de la figure d'un croissant, dont le tranchant est fort aigu, & qui a six ou sept pouces de large d'une corne à l'autre. Ce fer est enchassé, par une douille, au bout

(*o*) Laet, *ubi suprà*.

(*p*) Acosta, *Liv.* 4. *Chap.* 23.

bout d'une hampe de quatorze ou quinze piés de long. Le Chasseur pose son épieu sur la tête de son Cheval, le fer devant, & court après la Bête. S'il la joint, il lui enfonce son fer au-dessus du jarret, dont il tâche de couper les ligamens. Son Cheval fait aussi-tôt un tour à gauche, pour éviter l'Animal furieux, qui ne manque point, lorsqu'il se sent blessé, de courir sur lui de toute sa force. Si les ligamens n'ont pas été tout-à-fait coupés, il ne manque presque jamais de les rompre, à force d'agiter sa jambe; ou s'il continue de courir vers son Ennemi, ce n'est plus qu'en boitant & sur trois piés. Le Chasseur, après s'être éloigné au grand galop, se rapproche à petits pas, & le frappe de son fer sur une des jambes de devant. Ce coup le renverse. Il ne reste alors qu'à descendre, en tirant un grand couteau fort pointu, dont tous les Chasseurs sont armés, & dont ils se servent avec beaucoup d'adresse. Un seul coup dans la nuque, un peu *au-dessous* des cornes, lui abbat la tête. C'est ce qui se nomme *décapiter*. Le Vainqueur remonte ensuite à Cheval, & va chercher une autre proie; pendant que les Ecorcheurs, dont il est toujours suivi, dépouillent celle qu'il leur laisse. L'oreille droite du Cheval, qui sert à cette chasse, est ordinairement abbatue; ce qui vient de la pésanteur de l'épieu, qu'on tient long-tems sur sa tête. C'est à cette marque, qu'on connoît les Chevaux bien exercés. Dampier observe que les Espagnols ne tuent jamais que les Taureaux & les vieilles Vaches. Il condamne les Anglois de la Jamaïque, & les François de S. Domingue, qui n'ayant point eu la même modération dans ces deux Isles, où les Vaches sauvages ne s'étoient pas moins multipliées, se sont privés d'un important secours, en les détruisant presqu'entiérement (*q*).

La guerre qu'on fait sans cesse à ces Animaux les a rendus si féroces, qu'il y a du danger, pour un Homme seul, à les tirer dans les Savanes. Les vieux Taureaux, qui ont déja reçu quelques blessures, n'attendent pas toujours qu'ils soient attaqués, pour se précipiter sur leur Ennemi. Lorsqu'on approche d'un Troupeau, toutes les Bêtes, qui le *composent, se rangent* comme en bataille, & se tiennent sur la défensive. Les vieux Taureaux sont à la tête; les Vaches viennent ensuite, & le jeune Bétail est à la queue. Si l'on tourne à droite ou à gauche, pour donner sur l'arrière-garde, les Taureaux ne manquent point de tourner en même-tems, & de faire face aux Chasseurs. Aussi ne les attaque-t-on presque jamais en troupe. On les observe du bord d'un Bois, pour surprendre ceux qui s'écartent dans les Savanes. Un Taureau, légérement blessé, prend ordinairement la fuite; mais si sa blessure est mortelle, ou capable de l'estropier, il fond, tête baissée, sur le Chasseur. On prétend que, dans le même cas, une Vache est *plus* dangereuse encore, parcequ'elle attaque son Ennemi, les yeux ouverts; au lieu que le Taureau les ferme, & qu'on a, par conséquent, moins de peine à l'éviter. Sans décider de cette propriété, qui paroît fort incertaine à Dam-

(*q*) Il ajoûte que le dégât n'a été reparé à la Jamaïque, que sous le Gouvernement du Chevalier Thomas *Linch*, qui fit venir de Cuba un renfort de Bêtes à cornes; & qu'aujourd'hui chacun fait ce qui lui appartient, au lieu qu'autrefois tout étoit commun. *Tome III, page* 314. On verra, dans l'article des Isles, comment les Boucaniers tuent ces Animaux.

Dampier (r), ajoutons que les Cuirs, qu'on transporte en Europe, font une des plus constantes richesses de la Nouvelle Espagne (s).

Description de la Nouvelle Espagne.

Chevres.

Les Chevres, qui sont aussi en fort grand nombre, fournissent non-seulement du lait & des Cabris, mais un fort bon suif, dont on fait plus d'usage que d'huile, pour s'éclairer & pour la préparation du maroquin dont on se chausse.

Chevaux.

Le climat s'est trouvé si propre aux Chevaux, qu'outre l'avantage d'une nombreuse propagation, la plûpart des Provinces en ont d'aussi bonnes races, que l'Espagne. On s'en sert communément pour voyager, & l'on n'employe que des Mulets pour le transport des Marchandises & du Bagage (t). Une Loi, qu'on fait remonter jusqu'à l'origine de l'Etablissement Espagnol, oblige toutes les Communautés des Villes & des Bourgs, de fournir, à ceux qui voyagent avec un Passeport des Officiers royaux, l'Hospice, des Vivres & des Chevaux sur toute leur route; sans autre rétribution qu'une légere diminution d'Impôts, qu'elles obtiennent en produisant, dans leurs Regîtres publics, la dépense de l'Etranger, signée de son nom, avec la date du jour & du mois (v).

Chevaux sauvages.

Il se trouve aussi des Chevaux sauvages, dans la Nouvelle Espagne, mais en moindre nombre que dans l'Isle Espagnole, où les Relations assurent qu'on en voit quelquefois courir des troupes de cinq cens. Lorsqu'ils découvrent un Homme à quelque distance, un d'entr'eux se détache, approche de la personne qu'il a vue, se met à souffler des naseaux, & prend ensuite une autre route, en courant de toute sa force. A l'instant tous les autres le suivent. Quoique ces Animaux soient de la même race que les domestiques, ils ont dégénéré dans les Forêts qu'ils habitent; la plûpart ont la tête fort grosse, & les jambes raboteuses, les oreilles & le cou longs. Ils sont d'ailleurs assez propres au travail, & s'apprivoisent facilement. Pour les prendre, on tend des lacs de corde, sur les routes qu'ils fréquentent. Ils ne manquent point d'y donner; mais ils s'étranglent quelquefois lorsqu'ils sont arrêtés par le cou. Aussi-tôt qu'on les a pris, on les attache au tronc d'un arbre, pour les y laisser deux jours sans boire & sans manger. Dès le troisième, à la vue de la nourriture qu'on leur présente, ils deviennent aussi doux que s'ils avoient toujours vêcu parmi les Hommes. On raconte même que ceux qu'on a quelquefois lâchés, après les avoir nourris pendant plusieurs jours, sont revenus ensuite dans les mêmes lieux, qu'ils ont reconnu leurs Maîtres, & que les venant flairer, ils se sont laissés reprendre.

Chiens sauvages.

On voit dans la Nouvelle Espagne, comme au Perou & dans l'Isle Espagnole, quantité de Chiens sauvages, dont on attribue l'origine à ceux des premiers Castillans, qui peuvent avoir quitté leurs Maîtres, & s'être égarés dans les Bois. Ils marchent en troupes, & la plûpart ressemblent à nos Levriers. Quoiqu'extrêmement voraces, ils manquent de hardiesse ou de force

(r) Dampier, *ubi suprà*, page 315.
(s) Acosta, *Liv.* 4. *Chap.* 33.
(t) *Ibidem.*
(v) *Th. Gage*, *P.* 2. *Ch.* 20. Waffer borne cet usage à l'Audience de Guatimala. *pag.* 392.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

force pour attaquer les Chevaux & les Vaches; mais ils mangent les Veaux & les Poulains. Un Sanglier même les effraye peu (*x*).

Animaux Mexiquains qui ressemblent aux nôtres.

On ne peut douter, sur le témoignage des premiers Conquérans, que la Nouvelle Espagne n'eût, avant leur arrivée, des Lions, des Tigres, des Ours, des Sangliers, des Cerfs, & des Renards. Acosta s'efforce d'expliquer (*y*) comment ils ont pu passer, depuis le Déluge, dans le Continent de l'Amérique; mais à quelque opinion qu'on s'attache sur un point si mal éclairci, il paroît que, si tous ces Animaux sont venus de notre Hémisphere, ils n'ont pas conservé une exacte ressemblance avec ceux dont on veut qu'ils tirent leur origine.

Lions.

Les Lions Mexiquains ne sont pas roux. Ils n'ont pas ces crins, avec lesquels on représente ceux de notre Continent. Leur couleur est grise; & loin d'être aussi furieux que les Lions d'Afrique & d'Asie, ils se laissent prendre, ou tuer à coups de pierres & de bâtons, dans un cercle d'Hommes, où l'on n'a pas de peine à les renfermer. S'ils sont poursuivis par des Chiens, ils grimpent sur les arbres, d'où le plus timide Chasseur les abbat facilement à coups de lance & d'arquebuse (*z*).

Tigres.

Les Tigres ont la couleur de ceux d'Afrique, & ne sont pas moins dangereux par leur adresse & leur cruauté; mais ils n'ont pas la même grosseur. On prétend qu'ils portent une haine particuliere aux Naturels du Pays, & qu'au milieu de plusieurs Espagnols, ils choisissent toujours un Indien pour le dévorer (*a*).

Ours.

Les Ours ont la figure & la férocité des nôtres; mais on en rencontre peu. Ils se terrissent, & ne cherchent leur proie que pendant la nuit.

Sangliers.

Les Sangliers, que les Mexiquains nomment *Sainos*, sont beaucoup moins gros qu'en Europe, & diffèrent encore plus par une propriété fort étrange, qui

(*x*) On lit, dans l'Histoire des Flibustiers, que vingt-cinq ou trente de ces Chiens, ayant poursuivi long-tems un Sanglier, l'entourèrent dans une petite Prairie, où le combat dura près de deux heures. L'Historien en fut témoin, sur un arbre où il s'étoit posté avec un Boucanier François. Les Chiens déchirèrent enfin la gorge au Sanglier. Après l'avoir tué, ils se retirèrent tous à quelque distance; & bientôt un d'entr'eux se détacha, pour aller commencer la curée. Lorsqu'il eut cessé de manger, tous les autres se jettèrent sur ce qui restoit de leur proie. Un coup de fusil, tiré de l'arbre, en tua deux & fit prendre la fuite à tous les autres. Ils n'avoient encore mangé que la gorge & les testicules. „ Mon Compagnon, „ continue l'Historien Anglois, m'expli„ qua pourquoi le premier Chien avoit „ mangé seul: c'est que dans toutes les „ Meutes, il y a un Braque qui trouve le „ Sanglier, & que pour reconnoître ce ser„ vice, les autres Chiens lui défèrent l'hon„ neur de manger le premier. Il me jura „ qu'il avoit toujours fait cette observa„ tion; & je l'ai faite vingt fois depuis, „ du moins dans les *Meutes des Bouca*„ *niers*. Ils ont un Braque, qui marche „ toujours devant. Aussi-tôt qu'il a décou„ vert le Sanglier, il aboie deux ou trois „ fois; & les autres Chiens poursuivent la „ Bête, tandis qu'il demeure à les regarder. „ Lorsque le Sanglier est mort, le Chas„ seur en donne, à son Braque, un mor„ ceau qu'il mange seul; & les autres n'ont „ rien qu'à la fin du jour, lorsqu'ils sont „ revenus de la chasse". Oexmelin conclut que les Chiens sauvages étant venus apparemment de quelques Meutes égarées dans les Bois, ils ont pû retenir, dans leurs chasses, l'ordre auquel les premiers avoient été formés. *Tome I. pages* 353 & 354. Il faut se souvenir que pour faire la guerre aux Indiens, les Espagnols menoient d'Espagne un grand nombre de Chiens.

(*y*) Acosta, *Liv.* 1. *Chap.* 20; & *Liv.* 4. *Chap.* 34. & suiv.

(*z*) *Ibidem.* Carreri, Tome VI, Ch. 9.

(*a*) Acosta, *ubi suprà.*

qui est d'avoir le nombril sur le dos. Ils vont en troupes dans les Bois. Leurs dents sont tranchantes, & les rendent d'autant plus terribles, qu'ils n'attendent point qu'on les offense, pour attaquer les Chasseurs. Ceux, qui leur font la guerre, sont obligés de monter sur des arbres, où ces furieuses Bêtes ne les ont pas plutôt découverts, qu'elles accourent en grand nombre. Elles mordent le tronc, lorsqu'elles ne peuvent nuire à l'Homme. Mais on les tue facilement dans cette situation; & la vue de celles qui tombent, ou le bruit des armes à feu, éloigne enfin toutes les autres. Leur chair est excellente; mais si l'on ne prend soin de leur couper le nombril, qu'ils ont sur l'épine du dos, elle se corrompt avant la fin du jour (*b*).

Description de la Nouvelle Espagne.

Cerfs.

On ne reconnoît pas aisément nos Cerfs, dans la Description d'Acosta, quoiqu'il compte ces Animaux entre ceux de l'Amérique, qui ressemblent aux nôtres (*c*). Mais il est certain d'ailleurs que la Nouvelle Espagne a de véritables Cerfs (*d*).

Renards.

Les Renards n'y sont pas plus grands que nos Chats. Ils ont le poil blanc & noir, & la queue très belle. Lorsqu'ils sont poursuivis, ils s'arrêtent, après avoir un peu couru; & pour leur défense, ils rendent une urine si puante, qu'elle empoisonne l'air dans l'espace de cent pas. S'il en tombe sur un habit, on est forcé de l'ensevelir long-tems sous terre, pour en dissiper la puanteur (*e*).

Animaux propres au Pays.

Les Loups de la Nouvelle Espagne, s'il faut s'en rapporter à Gemelli Carreri, ressemblent au Leopard (*f*).

Le Dante.

Le *Beori*, que les Espagnols ont nommé *Dante*, ou *Vache du Mexique*, est un Animal sans cornes, de la grandeur d'une petite Vache, qu'Acosta croit néanmoins plus semblable au Mulet, & dont le cuir est fort estimé pour sa dureté, qui le rend impénétrable à toutes sortes de coups (*g*).

Le Sibole.

Carreri nomme *Sibole* un autre Animal, de la grandeur d'une Vache, dont on n'estime pas moins la peau, pour la douceur & la longueur de ses poils (*h*).

Animal sans nom.

On trouve, dans la Province de Vera-Paz, un Animal sauvage, qui n'est pas

(*b*) *Ibid.* Chap. 38.

(*c*) „ Tels sont les Cerfs, dit-il, & autres, dont il y a grande abondance dans „ les Forêts. Mais la plus grande partie est „ une venaison sans cornes; à tout le moins, „ je n'y en ai pas vu d'autres, ni oui parler „ qu'on y en ait vu, & tous sont sans cornes, comme Corcos". *Ibid.* Chap. 54.

(*d*) Carreri, Tome VI, pages 204, 205 & 207.

(*e*) *Ibid.* page 213. Laet, Liv. 5. page 267.

(*f*) *Ibid.*

(*g*) *Acosta*, *Ch.* 38. Laet en donne cette description: „ C'est le plus grand des Quadrupedes du Pays. Il a la forme d'un Veau, „ mais les jambes plus courtes, articulées „ comme celles de l'Éléphant. Il a cinq doigts, „ ou cinq ongles aux piés de devant, & „ quatre seulement aux deux autres. Sa tête „ est oblongue, & son front étroit; ses yeux „ sont petits pour sa grosseur. Il lui pend „ sur le museau une trompe, longue d'environ quatre doigts. Lorsqu'il est irrité, il „ se dresse, & montre les dents, qu'il a semblables à celles du Porc. Il a les oreilles „ aigües, le cou ridé, la queue courte & „ presque sans poil, la peau si épaisse, qu'à „ peine peut-on la prendre avec la main, „ ou la froisser avec le fer. Il vit d'herbe „ & de feuilles. Les Mexiquains mangent „ sa chair, & prétendent tenir de lui l'art de „ la Saignée. En effet, lorsqu'il a trop de „ sang, il s'ouvre une veine des jambes, en „ se frottant contre une pierre, & se soulage autant qu'il en a besoin". *Liv.* 7. *Chap.* 7.

(*h*) *Ubi suprà*, page 212.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

pas moins gros que l'Ours, & qui a le poil noir, la queue large, des mains & des piés presque de la forme humaine, la face large, sans poil, ridée, & le nez camus, à-peu-près comme les Négres.

La Province de Guatimala produit une espèce de Daims, qui ont reçu de la Nature deux ventricules; l'un pour la digestion des alimens, l'autre qui sert de réceptacle, comme on l'a souvent observé, à diverses sortes de bois pourri, sans qu'on puisse deviner le but de la Nature dans une organisation si singulière. Les Indiens mangent la chair de ces Animaux, quoique visqueuse, & vraisemblablement fort mal saine (*i*).

Le Squache. Le *Squache* est un Animal à quatre piés, plus gros qu'un Chat, & dont la tête ressemble à celle du Renard. Il a les oreilles courtes, & le museau long. Ses piés sont armés de griffes aigües, qui lui servent à grimper sur les arbres. Il a la peau couverte d'un poil court, fin & jaunâtre; sa chair est saine & de très bon goût. Aussi cet Animal ne vit-il que d'excellens fruits, surtout de Sapotilles, dont les arbres sont sa retraite ordinaire. Ceux, qu'on prend jeunes, s'apprivoisent aussi facilement qu'un Chien, & ne font pas moins de tours que les Singes. Ils sont communs dans la Province d'Yucatan (*k*).

L'Ours à Fourmis. L'*Ours à Fourmis* est une autre Bête à quatre piés, de la grosseur d'un Chien de bonne taille. Il a le poil rude, & d'un brun qui tire sur le noir, les jambes courtes, le museau long, de petits yeux, la gueule fort petite, & la langue aussi déliée qu'un Ver de terre, de cinq ou six pouces de long. Cet Animal se nourrit de Fourmis, & ne se trouve guères qu'auprès des Fourmillières. Il couche son museau à terre, sur le bord du sentier où les Fourmis passent. Il pousse la langue au travers du sentier. Les Fourmis s'y arrêtent; & dans un instant elle en est couverte. Il la retire alors, pour les avaller. Ensuite il recommence le même exercice, aussi long-tems qu'il est pressé de la faim. Ces Animaux jettent une forte odeur de Fourmis; mais leur chair peut se manger, quoiqu'elle en ait aussi le goût. Ils sont assez communs dans le Continent du Mexique & sur les Côtes de la Mer du Sud (*l*).

Le Sloth. Le *Sloth* (*m*), autre Bête à quatre piés, est couvert de poil brun. Sa grosseur est un peu moindre que celle de l'Ours à Fourmis; il n'est pas non plus si hérissé. Il a la tête ronde, les yeux petits, le museau court, les dents fort aigües, les jambes courtes, & les griffes longues & perçantes. Il se nourrit de feuilles, sans qu'on sache s'il en mange indifféremment de toutes les sortes, ou seulement celles de quelques arbres. Il est si lent à se remuer, qu'après avoir mangé toutes les feuilles d'un arbre, il employe cinq ou six jours à descendre, pour monter sur un autre; & quoique fort gras en quittant le premier, il arrive maigre sur le second. Jamais il n'abandonne un arbre, sans l'avoir entiérement dépouillé. Dampier assure qu'il ne lui faut pas moins de huit ou neuf minutes, pour avancer un pié à la distance de trois pouces; qu'il ne remue l'un qu'après l'autre, avec la même

(*i*) Laet, Liv. 7, Chap. 11.

(*k*) Dampier, Tome III, page 270.

(*l*) *Ibid.* page 272. Laet, page 332.

(*m*) Il y a beaucoup d'apparence que c'est le même Animal qu'on a déja décrit, dans l'Isle Espagnole, comme une espèce de Singe, sous le nom de *Paresseux*; car Sloth a la même signification en Anglois. Cependant on y trouvera ici quelques différences.

me lenteur; & que les coups sont inutiles pour lui faire doubler le pas. „ J'en „ ai frappé quelques-uns, dit ce Voyageur, dans l'espérance de les animer. „ Ils paroissent insensibles. Rien ne les effraie & ne peut les contraindre à „ marcher plus vîte (*n*)".

Description de la Nouvelle Espagne.

L'Ayotochtli ou l'Armadillo.

L'*Armadillo* de la Nouvelle Espagne tire son nom, comme celui de l'Isle Espagnole, de l'espèce d'armure, dont il est revêtu; mais il a le corps plus long, & la grosseur d'un Cochon de lait. Les Mexiquains le nomment *Ayotochtli*. Son écaille lui couvre tout le dos, & se rejoint sous le ventre, où elle ne laisse que la place des quatre pattes. Il a la tête petite, le grouin du Porc; & le cou assez long. Dans sa marche, il laisse voir entiérement sa tête; mais, à la moindre crainte, il la cache sous sa coquille, où retirant aussi ses piés, il demeure immobile comme une Tortue de terre. Son écaille est partagée en croix, au milieu du dos, & ces jointures lui servent à se tourner. Ses piés ressemblent à ceux de la Tortue de terre. Il a des ongles très forts, avec lesquels il creuse la terre comme les Lapins. Sa chair est estimée (*o*).

Le Tlaquatzin.

Le *Tlaquatzin* est un Animal de la forme d'un petit Chien, qui a le museau long & sans poil, la tête petite, les oreilles fort minces, les yeux petits & noirs, le poil du corps assez long, & blanc jusqu'à l'extrémité, qui est noire, la queue ronde, longue de huit ou neuf pouces, de couleur tigrée, & si flexible, qu'il s'en sert pour se tenir suspendu à tout ce qu'elle peut embrasser. La Femelle porte à la fois, quatre ou cinq Petits, qui ne sont pas plutôt nés, qu'elle les met dans un sac de peau que la Nature lui a formé sous les mammelles, où elle les nourrit facilement de son lait. Ce sac est si bien disposé, qu'on n'en découvre pas aisément l'ouverture. Le Tlaquatzin monte sur les arbres avec une merveilleuse légereté, & fait la guerre, comme le Renard, aux Oiseaux domestiques. Sa queue passe pour un spécifique contre la Gravelle & plusieurs autres maux. Laet assure qu'elle a d'incroyables vertus (*p*).

Le Chat-Tigre.

Le Chat-Tigre, qui est commun dans la Province d'Yucatan, est un Animal farouche, de la grosseur de nos Mâtins. Il a les jambes courtes, & le corps ramassé comme un Mâtin; mais par la tête, le poil, & la manière de quêter sa proie, il ressemble fort au Tigre. Le nombre en est si grand dans la Baie de Campêche, qu'ils y seroient redoutables aux Habitans, s'ils n'avoient, pour leur nourriture, les jeunes Veaux sauvages qu'ils trouvent en abondance. Ils ont la mine altiere, & le regard si farouche, que le Voyageur, qu'on cite, n'en rencontroit jamais sans frémir (*q*).

La Vache montagnarde, & ses singularités.

On compte, entre les plus singuliers Animaux de la Nouvelle Espagne, une espèce de Vache qui habite les Bois, dans le voisinage des grandes Rivières. Elle est de la grosseur d'un Taureau de deux ans, & de la figure d'une Vache par le corps: mais sa tête est beaucoup plus grosse, plus ramassée, plus ronde, & sans cornes. Son mufle est court, ses yeux ronds, pleins,

(*n*) Dampier, page 273.

(*o*) Laet, avertit que cet Animal se trouve dans toute l'Amérique, mais qu'il est différent dans chaque Pays, sur tout par la grosseur. *Liv.* 16. *page* 618.

(*p*) Laet, *Liv.* 5. *page* 232.

(*q*) Dampier, *Tome III*, *page* 274.

Description de la Nouvelle Espagne.

pleins, & d'une prodigieuse grandeur. Elle a de grosses levres, & les oreilles plus longues, mais moins épaisses, que celles des Vaches communes; le cou épais & court; les jambes plus courtes que celles de nos Vaches; la queue assez longue, & peu garnie de poil; le corps entiérement couvert d'un gros poil, clair semé; la peau épaisse d'environ deux pouces. Sa chair est rouge, & sa graisse blanche. C'est un aliment fort sain, & de bon goût. On trouve de ces Animaux, qui pesent cinq & six cens livres. Ils se nourrissent d'une sorte d'herbe, ou de mousse longue & déliée, qui croît en abondance sur le bord des Rivières. Lorsqu'ils sont rassasiés, ils se couchent ordinairement dans les mêmes lieux; & le moindre bruit les réveillant, ils se jettent dans l'eau, de quelque profondeur qu'elle soit, non pour y nager, mais pour aller au fond, où ils marchent comme sur un terrein sec. Ils sont assez communs dans les Provinces d'Yucatan & de Honduras, jusqu'à la Rivière de Darien (r).

Corneras de terra.

Outre les Chevres communes, qui paroîssent venues d'Espagne, on en trouve une espèce fort singuliere, que les Espagnols ont nommée *Corneras de terra*, & dont quelques-uns rapportent l'origine à celles qui portent le même nom au Chili, d'où elles peuvent avoir été transportées. Waffer nous en donne la description. Ces Bêtes sont fort majestueuses; & n'ont pas moins de quatre piés & demi de haut. Elles s'apprivoisent si facilement, que se laissant brider, elles portent sur le dos deux Hommes des plus robustes. Pendant que le Cavalier est dessus, leur pas est l'amble, ou le petit galop. Leur museau ressemble à celui du Lievre; elles remuent même, comme lui, les deux levres en broutant: mais leur tête approche beaucoup de celle des Gazelles. Elles sont armées de cornes torses, qu'elles posent tous les ans, & qui, n'étant d'aucun usage, demeurent dispersées dans les lieux qu'elles habitent. Leurs oreilles sont celles de l'Ane. Elles ont le cou délié, comme les Chameaux, & le portent droit comme les Cygnes; la poitrine large, comme le Cheval, & le dos à-peu-près semblable à celui d'un beau Levrier. Leurs fesses & leur queue ne ressemblent pas mal à celles du Daim. Elles ont le pié fourchu, comme la Brebis, avec un éperon en dedans, de la grosseur du doigt, aussi pointu que ceux de l'Aigle. Ces éperons, qui sont d'environ deux pouces au-dessus de l'endroit où la corne du pié se divise, leur servent à grimper sur les Rochers, & à se tenir fermes dans toutes leurs situations. Le poil, qu'elles ont sous le ventre, a douze ou quatorze pouces de long; mais elles ont sur le dos une espèce de laine plus courte, à demi frisée. Ce sont des Animaux fort innocens, d'un grand usage, & propres à toutes sortes de fatigues. Leur chair

(r) Quelques-uns ont cru, sur cette description, que c'étoit le Cheval marin: mais Dampier, & d'autres Voyageurs, qui connoissoient parfaitement ce dernier Animal, y trouvent des différences essentielles dans la figure, sur-tout dans la grosseur, qui l'emporte de plus de la moitié sur celle de la Vache montagnarde; sans compter que celle-ci n'approche jamais de la Mer, & qu'elle n'a point les dents longues, &c. D'ailleurs les Chevaux marins pesent jusqu'à quinze ou seize cens livres. *Ibid.* page 324 & précédentes. La Vache montagnarde ressemble encore moins à la Vache marine, qui se nomme *Lamantin* ou *Manatée*, & qui est commune sur les Côtes de la Nouvelle Espagne, mais qui ne vient jamais à terre.

chair a le goût de celle du Mouton. Waffer en tua plusieurs; & dans l'estomac de l'une il trouva treize pierres de Bezoard, de différentes figures, dont quelques unes ressembloient au Corail. Quoiqu'elles fussent entiérement vertes, lorsqu'il les découvrit, elles devinrent ensuite de couleur cendrée. Il apprit, des Espagnols, qu'ils emploient fort utilement ces Bêtes aux Mines du Perou. Elles leur servent à transporter le Metal aux Villes situées vers la Mer, par des précipices ou des chemins si rompus, que les Hommes & les autres Animaux n'y peuvent passer. On les conduit chargées, jusqu'à l'entrée de ces lieux inaccessibles, où leurs Maîtres les abandonnent à elles-mêmes dans un espace de seize lieues, tandis qu'ils sont obligés d'en faire plus de cinquante, par de longs détours, au bout desquels ils les retrouvent. Les mêmes Espagnols assuroient que dans une Ville de la Côte, qui n'a de l'eau douce qu'à une lieue de distance, on dresse ces Chevres à l'aller prendre sans guide, avec deux jarres sur le dos; qu'en arrivant à la Rivière, elles s'y enfoncent assez pour remplir les jarres, & qu'elles les rapportent pleines chez leurs Maîtres. Ils ajoutoient qu'elles refusent de travailler aussi-tôt que le jour a disparu, & que la force est inutile pour les y contraindre. Waffer eut la curiosité de vérifier une partie de ce récit. Il les trouva si rétives, le soir, qu'il les frappoit en vain pour les faire lever. Les unes poussoient un cri, les autres un soupir; & quoiqu'elles n'eussent rien fait de fatiguant pendant tout le jour, il lui fut impossible de les mettre en mouvement (s).

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Serpens & Bêtes venimeuses.

LES Serpens sont en si grand nombre au Mexique, & distingués par tant de noms différens, que, pour éviter une multitude de mots barbares, dont il y a peu d'utilité à recueillir, on prend, avec quelques Voyageurs, le parti de les diviser en quatre espèces principales; qui sont, les Jaunes, les Verts, les Bruns, & ceux qui sont mêlés de quelques taches blanches & jaunes. Les premiers sont ordinairement aussi gros que la partie inférieure de la jambe humaine, & longs de six ou sept piés. Ils sont lâches, & si paresseux, qu'ils ne s'éloignent guéres du même lieu, lorsqu'ils peuvent y vivre de Lesards, de Guanos, & d'autres Animaux, qui passent dans leur retraite. Cependant la faim les fait quelquefois monter sur les arbres, pour surprendre les gros Oiseaux, & d'autres Bêtes qui s'y retirent. On assure que dans cette situation, ils ont la force d'arrêter une Vache qui s'approche de l'arbre; & que s'entortillant tout-à-la-fois autour d'une branche & d'une des deux cornes, ils se rendent maîtres de leur proie. Ils sont si peu venimeux, qu'on en mange la chair; mais un Voyageur, qui eut la curiosité d'en goûter, en parle avec peu d'éloge (t). Il apprit qu'il s'en trouve d'aussi gros que le corps d'un Homme (v).

Serpens verds.

LES Serpens verds n'ont qu'environ la grosseur du pouce, quoiqu'ils aient quatre ou cinq piés de long. Leur dos est d'un verd fort vif; mais la couleur du ventre tire un peu sur le jaune. Ils se logent entre les feuilles vertes des buissons, où ils vivent des petits Oiseaux qui viennent s'y percher. Ils sont extrêmement venimeux.

LE

(s) Voyages de Lionnel Waffer, dans le Recueil de Paul Marret, pages 257 & suiv.

(t) Dampier, Tome III. page 272.

(v) *Ibid.*

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Serpens bruns.

LE Serpent brun est un peu plus gros que le verd; mais il n'a pas plus d'un pié & demi, ou deux piés de long. Il doit être peu dangereux, puisqu'on ne s'étonne point de le voir entrer dans les maisons, & qu'on ne s'attache pas même à le tuer. Il fait la guerre aux Souris, qu'il prend avec beaucoup d'adresse.

Serpens tachetés.

Le Caltete.

IL n'y a point de Serpens tachetés de jaune, qui ne soient redoutables aux Mexiquains. Celui qu'ils appellent *Caltete*, & *Thema Cuilcabuga*, est une espèce de Lesard, que les Espagnols n'ont pas laissé de nommer *Scorpion*. Il est long de trois quarts d'aune; mais sa queue fait la plus grande partie de cette longueur. Il a les jambes fort courtes, la langue d'un rouge ardent, la peau fort dure, tachetée de jaune & de blanc. L'aspect en est effrayant. Cependant ses morsures ne sont que douloureuses, ou ne deviennent mortelles que pour ceux qui négligent trop long-tems d'y remédier. D'ailleurs il ne blesse que ceux qui l'offensent.

Le Galipegue.

LES *Galipegues* sont une autre espèce de Lesards, tachetés de brun-obscur & de jaune, qui ont la grosseur du bras d'un Homme, quatre jambes, & la queue fort courte. Ils vivent dans les troncs creux des vieux arbres, surtout dans les endroits marécageux; & les Indiens n'en approchent jamais sans précaution, parcequ'ils les croient fort venimeux.

Le Teuthlacozauhquin.

UN des plus terribles Serpens de la Nouvelle Espagne, est celui que les Indiens nomment *Teuthlacozauhquin*, & que les Espagnols appellent *Vipere*, par la seule raison que ses morsures causent infailliblement la mort; il ne ressemble du moins aux Viperes que par la tête. Sa longueur ordinaire est d'environ seize pouces; sa grosseur médiocre. Il a le ventre d'un blanc jaunâtre, les côtés revêtus d'une espèce d'écailles blanches, rayées, par intervalles, de lignes noires; le dos tigré, avec des lignes brunes, qui aboutissent à l'épine. On en distingue plusieurs espèces, qui ne diffèrent que par la couleur. Il se remue fort lentement, entre les rochers, ou dans les masures, & plus lentement encore dans les lieux *plats; ce qui lui a fait* donner, par les Mexiquains, le surnom d'*Ocozoalt*. Chaque année de son existence lui apporte, au bout de la queue, une espèce de sonnette, qui se joint, en forme d'anneau, à celles qui y sont déja. Elles se succedent, comme les nœuds de l'épine du dos, & rendent un véritable son, lorsqu'il se remue. Ses yeux sont noirs & d'une moyenne grandeur. Il a deux dents, à la mâchoire supérieure, par lesquelles on croit qu'il jette son venin, & cinq, de chaque côté des mâchoires, qu'on apperçoit aisément, lorsque sa gueule s'ouvre. Ceux, qui sont mordus de ce terrible Animal, meurent dans de cruels tourmens, avant l'espace de vingt-quatre heures. Lorsqu'il est irrité, il secoue violemment ses sonnettes, qui font alors beaucoup de bruit. On prétend que la Province de Panuco a les plus gros Serpens de cette espèce, & que les Indiens en mangent la chair, après en avoir ôté le poison. Leurs Médecins emploient les dents & la graisse à la guérison de quelques maladies (*x*).

Scorpions & Crapauds monstrueux.

LE Canton d'Yzalcos, dans la Province de Guatimala, produit des Scorpions de la grosseur d'un Lapin, & des Crapauds, qui n'étant guères moins gros,

(*x*) Laet, Liv. 5. page 252.

gros, sautent comme des Oiseaux sur les branches des arbres, où ils font un étrange bruit dans les tems pluvieux. Il se trouve, dans le même Canton, une espèce de grandes Fourmis que les Habitans mangent, & qui se vendent au Marché.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

DANS les Montagnes de Misteque, les Indiens en montrent deux remplies de Serpens, qui se tiennent renfermés dans ces bornes, où la vue peut s'étendre de quelques autres Montagnes voisines, mais dont aucun autre Animal n'ose approcher.

Montagnes peuplées de Serpens.

ON voit, dans plusieurs Provinces, une sorte d'Araignées, dont le corps est de la grosseur du poing, & dont les jambes sont aussi déliées, que celles des Araignées d'Angleterre. Elles ont deux dents, ou plutôt deux cornes, longues d'un pouce & demi, ou de deux, d'une grosseur proportionnée, noires, polies & fort pointues. On garde toujours ces dents, lorsqu'on tue les Araignées. Quelques-uns les portent dans leur sac à tabac, pour nettoyer leurs pipes; d'autres s'en nettoyent les dents, dont on prétend qu'elles guérissent la douleur. Le dos de ces laids insectes est couvert d'un duvet jaunâtre & fort doux. On est partagé sur leur nature, que les uns croient sans danger, & d'autres fort venimeuse, sans que personne ait osé recourir à l'expérience. (y).

Araignées énormes.

QUOIQUE les Parties de la Nouvelle Espagne, qui regardent la Mer du Nord, soient souvent exposées à l'inondation, elles sont remplies de diverses sortes de Fourmis. On distingue les grosses & les petites, les noires & les jaunes, &c. La piquûre des grosses Fourmis noires est presqu'aussi dangereuse que celle des Scorpions; & les petites Fourmis noires ne sont gueres moins nuisibles. Leur aiguillon perce comme le feu. Elles sont en si grand nombre sur les arbres, qu'on s'en trouve quelquefois couvert, avant qu'on les ait apperçues; mais elles piquent rarement sans être offensées. Dans les Provinces méridionales, c'est sur les grands arbres qu'elles font leurs nids, entre le tronc & les branches. Elles y passent l'hyver, c'est-à-dire, la saison pluvieuse, avec leurs œufs, qu'elles conservent soigneusement. Les Espagnols font beaucoup de cas de ces œufs, pour nourrir leurs Poules. Pendant la saison seche, elles se répandent dans tous les lieux qui ont des arbres, & jamais on n'en voit dans les Savanes. Les Bois sont alors remplis de leurs sentiers, qui sont aussi battus que nos grands chemins, & larges de trois ou quatre pouces. Elles partent fort legeres, mais elles reviennent chargées de pesans fardeaux, tous de la même matière & d'une égale grosseur. On ne leur a jamais vu porter que des monceaux de feuilles vertes, si gros qu'à peine voit-on l'Insecte par-dessous. Cependant elles marchent fort vîte, dans une fort longue file, & comme empressées à se dévancer mutuellement.

Fourmis de plusieurs espèces.

Comment elles font leurs nids dans les Provinces méridionales.

ON distingue une autre espèce de grosses Fourmis noires, qui ont les jambes longues, & qui marchent en troupes. Elles paroissent occupées d'un objet commun, qu'elles cherchent avec les mêmes mouvemens & la même inquiétude; ce qui ne les empêche point de suivre régulièrement leurs Chefs.

Fourmis errantes.

(y) Dampier, Tome III. page 276. Cette description paroit assez convenir à l'*Escarbot* *Rhinoceros*, dont nous donnons ci-dessus la Figure. R. d. E.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Chefs. Elles n'ont pas de sentiers battus, & leur marche est comme incertaine. Dans l'Yucatan, où elles sont en fort grand nombre, on en voit quelquefois entrer des bandes entières dans les Cabanes, où elles s'arrêtent à fureter & à piller jusqu'à la nuit. L'habitude où l'on est, de les voir partir avant la fin du jour, rend les Habitans tranquilles; sans compter qu'il seroit difficile de les chasser. Dampier en vit des bandes si nombreuses, que malgré la vîtesse de leur marche, elles employoient deux ou trois heures à passer (z).

Abeilles.

Les Abeilles ne s'écartent guères des Bois, où elles se nichent dans le creux des arbres. Cependant les Indiens ont trouvé le moyen d'en apprivoiser une espèce, en leur creusant des troncs d'arbre pour servir de ruches. Ils posent sur un ais l'un des bouts de ce tronc, après l'avoir scié fort également, & laissent, pour l'entrée & la sortie des Abeilles, un trou sur le bout supérieur, qu'ils couvrent d'un autre ais. Ces Abeilles *privées* ressemblent aux nôtres, avec cette seule différence, qu'elles sont d'une *couleur* plus brune, & que leur aiguillon n'est pas assez fort pour percer la peau d'un Homme. Elles ne s'en jettent pas avec moins de furie sur ceux qui les inquietent; mais leur piquûre n'est qu'un chatouillement, dont il ne reste aucune trace. Elles donnent beaucoup de miel, & la couleur en est blanche. Celles des Bois sont de deux sortes; les unes assez grosses, & capables de piquer fortement; les autres, de la grosseur de nos Mouches noires, mais plus longues. Quantité d'Indiens s'occupent à chercher le miel qu'elles déposent dans les arbres creux, le vendent fort bien, & vivent honnêtement de cette profession (a).

Alligator.

Quoique l'Animal amphibie, que la plûpart des Relations nomment *Alligator*, soit commun à la plus grande partie de l'Amérique, son abondance est si singulière dans la Nouvelle Espagne, où l'on ne trouve point de Bayes, de Rivières, de Criques, de Lacs & d'Etangs, qui n'en soient peuplés (b), que c'est proprement ici l'occasion d'*éclaircir un point*, sur lequel plusieurs Naturalistes ont comme affecté de se partager. Il est question d'examiner s'il est vrai qu'il y ait, entre l'Alligator & le Crocodile, tant de ressemblance par la figure & le naturel, qu'on doive les prendre pour deux Animaux de même espèce, & supposer que l'un est le Mâle & l'autre la Femelle. Un Voyageur fort célèbre en appelle aux observations suivantes.

Observations sur sa ressemblance avec le Crocodile.

De plusieurs milliers d'Alligators qu'il avoit vus dans ses courses, il n'en avoit jamais trouvé un qui eût plus de seize à dix-sept piés de long, ni qui fût plus gros qu'un Poulain de bonne taille. Cet Animal a la figure du Lésard. Sa couleur est d'un brun fort sombre. Il a la tête grosse, les mâchoires longues, de grosses & fortes dents, deux desquelles sont d'une longueur considérable, & placées au bout de la mâchoire inférieure, dans la partie la plus étroite, une de chaque côté. La mâchoire supérieure a deux trous, pour les recevoir; sans quoi la gueule ne pourroit se fermer. Il a quatre jambes courtes, de larges pattes & la queue longue. Son dos, de

(z) Dampier, Tome III, page 277.
(a) *Ibid.* page 330.
(b) Dampier, *ubi suprà*, page 287.

de la tête jusqu'au bout de la queue, est couvert d'écailles assez dures, & jointes ensemble par une peau fort épaisse. Au-dessus des yeux, il a deux bosses dures & couvertes d'écailles, de la grosseur du poing. Depuis la tête jusqu'à la queue, l'épine est comme formée de ces nœuds d'écailles, qui ne branlent pas comme celles des Poissons, & qui sont si fortement unies à la peau, que ne faisant qu'un tout, elles ne peuvent être séparées qu'avec un couteau fort tranchant. De l'épine sur les côtes, & vers le ventre, qui est d'un jaune obscur comme celui des Grenouilles, il se trouve aussi plusieurs de ces écailles, mais moins épaisses & moins ramassées. Aussi ne l'empêchent-elles point de se tourner avec une extrême vitesse, si l'on considère la longueur de son corps. Lorsqu'il marche, sa queue traîne derrière lui. La chair de ces Animaux jette une forte odeur de musc; sur-tout quatre glandes, deux desquelles viennent dans l'aine, près de chaque cuisse, & les deux autres vers la poitrine, sur chaque jambe de devant. Elles sont de la grosseur d'un œuf de jeune Poule. On les porte comme un parfum. Mais la force de cette odeur ne permet de manger la chair, que dans une extrême nécessité.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

LES Crocodiles n'ont aucune de ces glandes, & leur chair ne jette aucune odeur de musc. Leur couleur est jaune. Ils n'ont point de longues dents à la mâchoire inférieure. Leurs jambes sont plus longues que celles de l'Alligator. Lorsqu'ils courent, ils tiennent la queue retroussée, & recoquillée en forme d'arc, par le bout. Les nœuds de leurs écailles, sur le dos, sont beaucoup plus épais, plus gros & plus fermes. Ils ne fréquentent point les mêmes lieux. Dans la Baie de Campêche, par exemple, où le nombre des Alligators est infini, on n'a jamais vu de Crocodiles. Au contraire, il y a des Crocodiles dans quelques endroits de la même Mer, où l'on ne voit point d'Alligators. Les Espagnols donnent aux uns & aux autres le nom de *Caymans*, qu'ils ont emprunté des Indiens; & c'est apparemment cette appellation commune, qui a donné naissance à l'erreur.

D'UN autre côté, Dampier convient que les œufs des deux Amphibies se ressemblent si parfaitement, qu'on ne peut les distinguer à la vue. Ils sont de la grosseur des œufs d'Oie, mais beaucoup plus longs. Les uns & les autres sont un très bon aliment, quoique ceux de l'Alligator aient l'odeur de musc. Ces Animaux vivent tous deux sur terre & dans l'eau, avec la même indifférence pour l'eau douce & l'eau salée. Ils aiment également la chair & le poisson. De tous les Amphibies, on n'en connoît aucun qui s'accommode mieux de toute sorte de séjour & d'aliment. On prétend qu'il n'y a point de chair qu'ils aiment mieux que celle du Chien. La plûpart des Voyageurs observent que les Chiens ne boivent pas volontiers dans les grandes Rivières & les Anses, où les Crocodiles & les Alligators peuvent se tenir cachés. Ils s'arrêtent à quelque distance du bord: ils aboient assez long-tems, avant que d'en approcher. Si la soif les force, la seule vue de leur propre ombre les fait reculer, avec de nouveaux aboiemens. Dampier assure que dans la saison seche, où l'on ne trouve de l'eau douce que dans les Etangs & les Rivières, il étoit obligé d'en faire apporter à ses Chiens. Souvent, lorsqu'il étoit à la chasse, & qu'il avoit à traver-

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

ser une Crique, à gué, ses Chiens ne vouloient pas le suivre, & l'obligeoient de les faire porter.

MAIS ce qui détermine absolument Dampier à regarder le Crocodile & l'Alligator comme deux Animaux d'espèce différente, c'est que le premier est bien plus feroce & plus hardi que l'autre. On sait qu'il poursuit également les Hommes & les Bêtes; au lieu que l'Alligator ne cause jamais de mal que par accident, c'est-à-dire lorsqu'on l'offense (c).

Poissons.

QUOIQU'ON ne puisse douter que dans le grand nombre de Rivières, qui traversent une si vaste Contrée, il n'y ait quantité de Poissons aussi singuliers que les Plantes & les Animaux des Terres qu'elles arrosent, les Espagnols ont négligé jusqu'à-présent de les observer. On n'en connoît pas de plus remarquable que celui que les Mexiquains nomment *Axolotl*, & les Espagnols *Inguete de Agua*. Il a la peau fort unie, mouchetée sous le ventre de petites taches, dont la grandeur diminue depuis le milieu du corps jusqu'à la queue. Sa longueur est d'environ six doigts, & son épaisseur de deux. Il a quatre jambes, comme le Lésard. Sa queue est longue, & fort menue par le bout. Ses piés, qui lui servent à nager, sont divisés en quatre doigts, comme ceux de la Grenouille. Il a la tête plus grosse, qu'il ne convient à la grosseur du corps, la gueule noire & presque toujours ouverte. On prétend, sur de fréquentes observations, qu'il a un *uterus* & ses mois comme les Femmes. Sa chair est fort bonne, & d'un goût qui tire sur celui de l'Anguille (d).

L'Axolotl ou l'Inguete de Agua.

CE n'est pas suppléer désavantageusement au silence des Espagnols & des Voyageurs sur le Poisson des Lacs & des Rivières, que de joindre ici quelques observations sur plusieurs espèces de Tortues, qui semblent particulières aux deux grandes Côtes du Mexique.

Observations sur les Tortues.

LES Voyageurs François ne connoissent que trois sortes de Tortues: la *Franche*, qu'ils appellent aussi *Tortue verte*, & qui est la seule dont la chair puisse passer pour un bon aliment; le *Caret*, qui n'est jamais si grand que la Tortue franche, & dont l'écaille est celle qui porte en Europe le nom d'écaille de Tortue, mais dont la chair est un aliment dangereux; la *Caouane*, plus grande ordinairement que les deux autres, mais dont l'écaille est mauvaise, & la chair coriace & de mauvaise odeur (e).

Huit sortes de Tortues.

DAMPIER en nomme un bien plus grand nombre. 1. Les grosses Tortues, ou Tortues à bahu; 2 les grosses Têtes; 3 les Bec-à-Faucons; 4 les Tortues vertes; 5 les *Hecates*; 6 les *Terrapenes*; 7 les Tortues bâtardes; 8 la petite Tortue.

Tortues à bahu.

LES premières sont communément plus grosses que les autres, ont le dos plus haut & plus rond, la chair puante & mal saine. Les *grosses Têtes* ont reçu ce nom, parcequ'elles ont en effet la tête plus grosse que toutes les autres: la chair en est aussi fort puante. Elles se nourrissent de la mousse qui croît autour des Rochers (f). Les *Bec-à-Faucons* sont les moindres de tou-

Grosses Têtes.

Bec-à-Faucons.

(c) Dampier, Tome III. pages 290 & précédentes.

(d) Fr. Ximenez, *ubi suprà*.

(e) Voyez le Tome I. des Voyages de Labat, Chap. 12. On remet à l'Histoire naturelle de l'Amérique la description, la pêche, & les propriétés de la Tortue.

(f) Les François confondent apparemment ces deux premières espèces, sous le nom de *Caouanes*.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

toutes (*g*). On les nomme ainsi, parcequ'elles ont la gueule longue & petite, tirant en effet sur la figure du bec des Faucons. Leur dos est couvert de cette belle écaille, dont on fait un riche commerce. Les plus grosses ont environ trois livres & demie d'écaille. Elles ont la chair d'une bonté médiocre, & si mal-saine en certains lieux, qu'elle cause des vomissemens excessifs. Leur bonne ou leur mauvaise qualité dépend de leur nourriture. Les unes se nourrissent de bonnes herbes, comme les Tortues vertes; & d'autres, se tenant entre les Rochers, ne mangent que de la mousse ou de l'herbe sauvage, dont l'effet se communique jusqu'à leur écaille, qui est couverte de taches & par conséquent peu transparente. La chair d'ailleurs en est jaune, sur-tout le gras. Elles cherchent des lieux particuliers pour leur ponte (*h*), & rarement elles se mêlent avec les autres. Leur saison ordinaire est dans le cours de Mai, de Juin, & de Juillet. On n'en voit point dans la Mer du Sud; mais elles aiment à pondre dans les Isles de la Baie de Honduras, & le long de la Côte du Continent, depuis la Trinité jusqu'à Vera-Cruz. On ne parle point ici de celles des Côtes de Guinée & des Indes Orientales.

Tortues vertes.

Les *Tortues vertes* tirent ce nom de leur écaille, qu'elles ont plus verte que les autres. Elle est fort déliée, fort transparente, & les nuages en sont plus beaux que ceux du Bec-à-Faucon; mais on ne s'en sert que pour les pièces de rapport, parcequ'elle est extrêmement fine. Ces Tortues sont en général plus grosses que les Bec-à-Faucons, & pesent jusqu'à trois cens livres. Leur dos est plus plat aussi que celui des Bec-à-Faucons. Leur tête est ronde & petite. „ J'ai remarqué, dit le Voyageur dont on donne les „ observations, qu'à Blanco, Cap de la Nouvelle Espagne dans la Mer du „ Sud, les Tortues vertes, qui sont les seules qu'on y trouve, sont plus „ grosses que toutes celles de la même Mer. Elles y pesent ordinairement „ deux cens quatre-vingt ou trois cens livres. Le gras en est jaune, le „ maigre blanc, & la chair extraordinairement douce. A Bocca-Toro de „ Veragua, elles ne sont pas si grosses, leur chair est moins blanche, & „ leur gras moins jaune. Celles des Baies de Honduras & de Campêche sont „ encore plus petites; le gras en est verd, & le maigre plus noir: cependant un Capitaine Anglois en prit une à Port-Royal, dans la Baie de „ Campêche, qui avoit quatre piés, du dos au ventre, & six piés de ventre „ en largeur. Le gras produisit huit galons d'huile, qui reviennent à trente-„ cinq pintes de Paris (*i*)". Celles des petites Isles, qui bordent le Continent de la Nouvelle Espagne au Midi de Cuba, sont d'inégale grosseur. Les unes ont la chair verte; les autres, noire, & les autres, jaune. On y envoye, de la Jamaïque, des Vaisseaux qui les prennent au filet, & qui les portent dans cette Isle, où les recevant en vie on leur fait des réservoirs en Mer, pour les garder vivantes. C'est la nourriture ordinaire du Peu-

(*g*) C'est notre Caret. Labat fait consister sa dépouille en treize feuilles, qui pesent, dit-il, quatre livres & demie à cinq livres, *ubi suprà*.

(*h*) Elles ne pondent que soixante ou quatre vingt œufs; au lieu que les autres en pondent, suivant Labat, jusqu'à deux cens cinquante.

(*i*) Dampier, Tome I. page 113.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Peuple. La Tortue verte vit d'une herbe, qui croît à trois, *quatre*, cinq ou six brasses d'eau, dans la plûpart des lieux qu'on vient de nommer. Cette herbe est différente de celle qui nourrit la Manatée ou le Lamantin. Sa feuille est plus petite. Dampier lui donne un quart de pouce de large, sur six pouces de long.

Hecates.

Les *Hecates*, nom qui vient des Espagnols, aiment l'eau douce, & cherchent les Etangs & les Lacs, d'où elles viennent rarement à terre. Leur poids n'est que de douze ou quinze livres. Elles ont les jambes petites, les piés plats, le cou long & menu. Leur chair est un fort bon aliment.

Terrapenes.

Les *Terrapenes* sont une autre espèce de Tortues, beaucoup moins grasses que les Hecates. Elles ont le dos plus rond (*k*), quoique d'ailleurs elles leur ressemblent fort. Leur écaille est comme naturellement taillée. Elles aiment les lieux humides & marécageux. On estime aussi leur chair. Il s'en trouve beaucoup sur les Côtes de l'Isle des Pins, qui est entre le Continent & celle de Cuba. Elles pénetrent dans les Bois, où les Chasseurs Espagnols, qui les trouvent, ont peu de peine à les prendre. Ils les portent à leurs cabanes; & leur faisant une marque sur l'écaille, ils les laissent aller, avec la certitude de les retrouver à si peu de distance, qu'après un mois de chasse chacun reconnoît les siennes & les emporte à Cuba.

Tortue bâtarde.

Les *Tortues bâtardes* sont des Tortues vertes, mais dont l'écaille est beaucoup plus épaisse que celle des autres Tortues de la même couleur, & dont la chair n'est pas si douce. Elles sont fort communes aux Isles de Gallapagos, vis-à-vis du Continent de la Nouvelle Espagne dans la Mer du Sud. On ne connoît point d'espèce plus large; car la largeur de leur ventre est ordinairement de cinq piés. Dampier croit devoir l'attribuer à l'abondance de l'herbe qu'elles trouvent entre ces Isles, & qui en fait, dit-il, les Tortues les mieux nourries de la Mer du Sud. Il s'en trouve de la même espèce, mais beaucoup plus petites, autour de quelques autres Isles, telles que Plata, où elles vivent d'une mousse qui les rend fort puantes. Outre la différence qu'on a remarquée, ces Tortues viennent à terre en plein jour, Mâle & Femelle, & se couchent au Soleil; au lieu que parmi les autres, la Femelle va seule à terre pour y déposer ses œufs dans le sable, & n'y va jamais que pendant la nuit.

Petite Tortue.

La petite Tortue est encore une espèce différente, qui se trouve sur la Côte occidentale du Mexique, & dont on vante la chair: mais Dampier ne la distingue que par sa petitesse & n'en donne point d'autre description.

Observation remarquable.

Il ajoûte, comme une observation très remarquable, & qu'il doit à son expérience, que les Tortues, dans le tems de leur ponte, abandonnent pour deux ou trois mois les lieux où elles se nourrissent pendant la plus grande partie de l'année, & vont ailleurs, seulement pour y déposer leurs œufs. On croit, dit-il, qu'elles ne mangent rien dans cet intervalle. Aussi le Mâle & la Femelle deviennent-ils extrêmement maigres, sur-tout le Mâle qui l'est alors jusqu'à ne pouvoir être mangé. Les lieux les plus connus, qu'elles choisissent pour leur ponte, sont l'Isle des Caymans & celle de l'Ascension:

(*k*) Le dos des Tortues se nomme *Carapace*.

cension: mais elles n'ont pas plutôt fini, qu'elles retournent dans leurs retraites ordinaires. On ne doute point qu'elles ne fassent des centaines de lieues à la nage, pour se rendre à ces Isles; car on a souvent remarqué que pendant la saison de la ponte, il se trouve, dans l'Isle des Caymans, des Tortues de toutes les espèces qu'on a nommées. Les Isles au Midi de Cuba en sont à plus de quarante lieues. C'est l'endroit le plus proche d'où ces Animaux puissent partir; & l'on ne peut s'imaginer que la prodigieuse quantité de Tortues, qui se voient alors dans l'Isle des Caymans, y trouve dequoi subsister. Celles qui vont pondre à l'Ascension font bien plus de chemin; car la Terre la plus proche en est à trois cens lieues, & personne n'ignore que dans les autres tems, ces Animaux se tiennent toujours près du rivage. Des Isles Gallapagos, qui en sont remplies pendant la plus grande partie de l'année, elles passent la Mer & vont pondre sur le rivage du Continent, qui en est éloigné de plus de cent lieues. Cependant on remarque aussi qu'au départ du plus grand nombre, il en reste toujours quelques-unes dans le lieu de leur demeure habituelle & de leur nourriture. On observe encore qu'elles sont suivies, dans leur route, d'une infinité de Poissons, sur-tout de Goulus, dont on n'apperçoit plus un dans les lieux qu'elles quittent, & qui ne reparoissent qu'à leur retour.

Dampier nous apprend que les Tortues travaillent dans l'eau à la propagation de leur espèce, que le Mâle est neuf jours sur la Femelle, & qu'il ne l'abandonne pas aisément dans cette situation. „ J'ai pris, dit-il, des „ Mâles dans cette posture. On perce facilement le Mâle, car il n'est pas „ sauvage. La Femelle, à la vue d'un Canot, fait des efforts pour s'échap„ per; mais il la retient avec ses deux nageoires de devant. Lorsqu'on les „ surprend accouplés, le plus sûr est de darder la Femelle; on est sûr alors „ du Mâle (*l*)".

(*l*) Dampier, *Ibid.* pages 118 & précédentes.

§. IV.

Mines, Métaux, Pierres précieuses, & autres Productions ou singularités de la Nouvelle Espagne.

Gage fait observer que dans la première ivresse du triomphe, les Espagnols apportèrent peu de soin à dissimuler leurs avantages. Loin de faire mystère des richesses qu'ils découvroient de jour en jour, ils les publièrent avec ostentation; & pendant quelques années, leurs plus célèbres Historiens n'eurent pas d'autre objet. Mais la Politique se fit entendre, après avoir été long-tems étouffée par la joie, & porta sa jalousie jusqu'à défendre, aux Sujets de l'Espagne, d'écrire ou de parler publiquement de ce qui se passoit au Mexique. Ainsi l'on n'a gueres d'autres lumières, sur l'or & l'argent du Pays, que celles qui se sont conservées dans ses anciennes Histoires; joint à quelques traits dont on est redevable aux Voyageurs étrangers.

Les riches Mines d'argent de *Pachuca*, dont on a donné la description dans

dans le Journal de Carreri (*a*), étoient déja dans la plus grande splendeur en 1568. Un Anglois, nommé *Milon Philipson*, que le Chevalier Jean *Hawkins* avoit abandonné sur la Côte de Panuco, étant tombé entre les mains des Espagnols, fut conduit à Mexico dans le cours de la même année. Ce voyage, qui fut de quatre-vingt-dix lieues, lui donna occasion d'apprendre, en passant par *Mestitlan*, qui n'est qu'à treize ou quatorze lieues de la Capitale, que la Ville de Pachuca en est éloignée d'une journée, & que les Mines du même nom sont à six lieues de cette Ville au Nord (*b*).

Mines d'or, d'argent, de cuivre, &c.

Dans la Province, qui se nomme proprement Mexique, les Cantons de *Tuculula* & de *Tlapa*, au Sud, ont quantité de veines d'or. Ceux de *Tlasco* & de *Maltepeque*, à l'Ouest, sont célèbres par leurs Mines d'argent. *Guaximango*, du côté du Nord, ne l'est pas moins par les siennes. Le Canton de *Mestitlan* abonde en Mines de fer & d'alun. *Tzquiquilpa, qui est* à vingt-deux lieues de Mexico, a des Mines de plomb. *Talpayana*, qui en est à vingt-quatre; *Temozcaltepeque*, à dix-huit; *Cultepeque*, à vingt-deux; *Zacualpo*, à vingt; *Zumpango*, à quarante; *Guanaxuato*, à soixante; *Comania* à soixante-sept; *Achiacico*, à dix-huit de los Angeles; enfin *Gautla*, *Zumatlan* & *San-Luiz de la Paz*, dont on ne marque pas la distance de la Capitale, sont autant de Mines d'argent (*c*).

La Province de Guaxaca renferme une Montagne nommée *Cocola*, proche du Canton de *Guaxolotitlan*, à dix-huit degrés de latitude du Nord, dans laquelle on a découvert plusieurs Mines d'or & d'argent, du crystal de roche, du vitriol, & différentes sortes de pierres précieuses. A six lieues d'Antequera, dans la même Province, entre les Montagnes que les Espagnols ont nommées *Pennolas*, il s'en trouve une qui a conservé le nom Mexiquain d'*Itzquitepeque*, où l'on ne fouille pas long tems, sans appercevoir des paillettes d'or; mais en moindre abondance que les veines de plomb, qui s'y offrent de toutes parts.

On lit, dans Herrera, qu'en 1525, les Espagnols découvrirent, dans la Province de Mechoacan, une des plus riches Mines qu'on ait jamais connues, „ où les Officiers royaux, ne se bornant point à tirer le quint de la „ Couronne, entreprirent, sous divers prétextes, de faire tourner tout à „ leur profit. Mais, soit par un châtiment du Ciel, ou par des causes na„ turelles, elle disparut tout-d'un-coup, sans qu'on ait jamais pu la retrou„ ver. Quelques-uns prétendent que les Indiens la bouchèrent; d'autres, „ avec plus de vraisemblance, qu'elle fut couverte d'une Montagne par un „ tremblement de terre (*d*)".

Leon, Ville de la même Province, à soixante lieues de Mexico, renferme dans son Canton, un grand nombre de Mines d'argent. *Guanaxati* & *Talpuiaga* sont deux autres Mines fort célèbres; la premiere, à vingt-huit lieues de Valladolid, au Nord; l'autre, à vingt-quatre de Mexico. Elles appartiennent toutes deux au Mechoacan.

Tout

(*a*) Voyez le Tome XV. de ce Recueil.

(*b*) Journal de Sir John Hawkins, dans la Collection d'Hackluyt.

(*c*) Laet, Liv. 5. Chap. 6.

(*d*) Herrera, Décad. 3. Liv. 8. Chap. 11.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE-ESPAGNE.

Tout le Canton de *Colyma*, fur-tout vers *Acatlan*, eſt rempli de deux ſortes de Cuivre; l'une ſi molle & ſi ductile, que les Habitans en font de très beaux vaſes; l'autre ſi dure, qu'ils l'emploient, au lieu de fer, pour tous les inſtrumens de l'Agriculture (*e*).

Toutes les recherches des Eſpagnols ne leur ont jamais fait trouver de Mines d'aucun métal, dans la Province d'Yucatan; d'où Laet prend occaſion de reprocher une inſigne fauſſeté à quelques Ecrivains, qui ont prétendu que les Eſpagnols, en abordant pour la premiere fois ſur cette Côte, y trouvèrent des croix de laiton. Il ajoûte que c'eſt d'ailleurs un métal auquel on n'a jamais rien découvert de ſemblable, dans aucune partie de l'Amérique (*f*).

Dans la Province de *Guadalajara*, vers les Zacateques, la Nature a placé une Montagne d'une lieue de hauteur, inacceſſible de toutes parts aux Voitures & même aux Bêtes de charge, couverte de Pins & de Chênes d'une grandeur extraordinaire, & ſans autres Habitans qu'un prodigieux nombre de Loups. Elle renferme quantité de Mines d'argent & de cuivre, qui ſont mêlées de beaucoup de plomb.

La Province de *Xaliſco*, qui ne fut conquiſe qu'en 1554, par François *de Ybarra*, paſſe pour une des plus riches de la Nouvelle Eſpagne, par ſes Mines d'argent, autour deſquelles il s'eſt formé des Habitations nombreuſes, avec des Fonderies, des Moulins, & tout ce qui eſt néceſſaire au travail.

Celle de *Culuacan* ne connoiſſoit aucune ſorte de métal, lorſqu'elle fut conquiſe en 1531, par Nunnez Guzman; mais, peu d'années après la Conquête, les Eſpagnols y découvrirent des Mines d'argent.

Les *Zacateques* ou *Zacatecas*, ſont un grand nombre de petits Cantons, qui forment, ſous ce nom commun, la plus riche Province de la Nouvelle Eſpagne. On y compte douze ou quinze Mines d'argent, dont les plus célèbres ſont, 1°. Celle qui ſe nomme par excellence *Zacatecas*, à quarante lieues de la Ville de Guadalajara, vers le Nord, & à quatre-vingt de Mexico; 2°. Celle de *Avinno*, qui fut découverte en 1554, par François de Ybarra, ſous le Gouvernement de Dom Louis de Velaſco; 3°. Celle de *Saint-Martin*, qui eſt à vingt-ſept lieues, au Nord, de la premiere; 4°. Celle de *Saint-Luc*, proche de Durango; 5°. Celle de *Somberiette*, vers Saint-Martin; 6°. Celle d'*Erena*, proche de la petite Ville du même nom; 7°. Celle de *los Ranchos*; 8°. Celles de *los Chalcuitos* & de *las Nieves*, toutes deux abondantes, mais infeſtées par des Indiens très feroces, qui réſiſtent encore au joug Eſpagnol; 9°. Enfin celle *del Freſnillo*, qui paroît inépuiſable juſqu'aujourd'hui.

La Province, qui porte le nom de *Nouvelle Biſcaie*, & qui en comprend une autre nommée *Topia*, offre les Mines d'*Ende*, de *Saint-Jean*, & de *Sainte-Barbe*; les deux dernières, à trois lieues l'une de l'autre, & toutes deux, à vingt lieues de celle d'Ende. Elles ſont d'une abondance extraordinaire, & voiſines de pluſieurs Mines de plomb, qui ſont d'une extrême utilité pour la purification de l'argent. Herrera place celle de Sainte-Barbe, à

(*e*) Laet, *ubi ſuprà*, page 270.

(*f*) *Ibid.* page 272.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

à cent lieues de celle de Zacatecas. Elle eſt à cent ſoixante de Mexico, *ſuivant* Jean Gonzales; & cet Ecrivain ajoûte, qu'à ſoixante & dix lieues de la même, vers le Nord, on trouve les quatre grandes Villes que les Eſpagnols nomment *las quatro Ciudades* (*g*).

Vaines eſpérances dans la Province de Cibola.

MARC *de Niſa*, fameux Cordelier, que diverſes avantures avoient conduit dans la Province de *Cibola*, publia une Relation de ſon Voyage, dans laquelle il promettoit plus d'or, aux Eſpagnols, qu'on n'en a jamais tiré de toutes les parties de l'Amérique. Il repréſentoit un Pays ſi riche, qu'on n'y employoit que des vaſes d'or, & que les murs des Temples étoient revêtus du même métal. Antoine de Mendoza, Viceroi de la Nouvelle Eſpagne en 1540, fut aſſez ébloui de cette magnifique chimere, pour y envoyer un Corps de Troupes, ſous la conduite de François Vaſquez *de Coronado.* On n'y trouva que de la miſere & de la barbarie; ce qui n'empêche point que la Relation de Niſa n'ait eu juſqu'aujourd'hui ſes Partiſans, qui ſe promettent, de l'avenir, des tréſors que les recherches de deux ſiécles n'ont pas encore fait découvrir. A la vérité, Coronado rendit témoignage au Viceroi que les Turquoiſes étoient fort communes entre les Habitans de Cibola, & qu'ayant trouvé peu de Femmes & d'Enfans dans le Pays, il y avoit beaucoup d'apparence qu'une grande partie de cette ſauvage Nation s'étoit retirée dans des lieux inacceſſibles avec ce qu'elle avoit de plus précieux: mais la difficulté d'y pénétrer n'a pas permis juſqu'à préſent de vérifier une ſi flatteuſe conjecture. Alfonſe de *Benavidez*, autre Cordelier, dont nous avons une Relation du Pays de Quivira & du nouveau Mexique, auſſi ſuſpecte que celle de Niſa, prétend que ces deux Régions, qui ſont encore peu connues, & qui bornent les Provinces ſeptentrionales de la Nouvelle Eſpagne, abondent auſſi en Mines d'or & d'argent. Il ajoûte qu'une partie de Quivira, qu'il place au trente-ſeptième dégré du Nord, & dont il nomme les Habitans *Aixaoros*, n'eſt pas éloignée des Etabliſſemens Anglois, où il ſuppoſe, ſans aucune preuve, que ces Barbares répandent continuellement leurs tréſors (*h*).

Tous les Hiſtoriens de la Conquête aſſurent que la Province de Guatimala étoit remplie d'Idoles d'or, que les Indiens livrérent volontairement aux Eſpagnols; mais il ne paroît point qu'on y ait jamais découvert de Mines, ni que cette belle Contrée ait aujourd'hui d'autres ſources de richeſſes, que ſon Commerce & la culture de ſes Terres.

LA Province de *Chiapa* étoit autrefois riche en or, en argent, en étain, en plomb, en vif-argent & en cuivre. Ses principales Mines ſont épuiſées; & quoiqu'il ſe trouve encore des veines d'or dans ſes Montagnes, le travail eſt ſi difficile, & le nombre des Indiens qu'on y employoit eſt tellement diminué, qu'elles ſont abandonnées depuis plus d'un ſiécle.

VERA-PAZ avoit donné de grandes eſpérances aux Eſpagnols, ſur-tout par la qualité de ſes eaux, dont l'âcreté ſemble marquer qu'elles paſſent par des veines métalliques. On y a fait ſouvent de grandes entrepriſes, ſur les indices

(*g*) *Ibid.* page 290. On n'a pas d'autre connoiſſance de ces quatre Villes.

(*h*) Laet, *ubi ſuprà*, page 305 & précédentes. On renvoie le Nouveau Mexique & Quivira, à l'année où ces Pays furent découverts.

indices & la foi des Habitans; mais elles n'ont eu de succès que vers *Golfo dolce*, où les Historiens rendent témoignage qu'on a trouvé une Mine d'or assez riche, & quelques veines de soufre.

Description de la Nouvelle Espagne.

Les Montagnes, qui séparent le Honduras de la Province de Nicaragua, ont fourni beaucoup d'or & d'argent aux Espagnols, quoique les Habitans naturels ignorassent qu'ils avoient ces richesses autour d'eux, ou que l'extrême fertilité du Pays les leur fit négliger. Elles leur ont couté, s'il en faut croire Barthelemi de las Casas, plus de deux millions d'ames, que les Conquérans sacrifièrent à leur avarice; comme s'ils ne s'étoient crus sûrs de la possession des Mines, que par la destruction d'un malheureux Peuple, qui ne leur contestoit rien, & qui préféroit ses belles citrouilles aux plus précieux métaux. C'est de l'excellence de ces Plantes, qu'ils nommoient *Hibueras*, qu'on avoit donné d'abord le même nom à leur Province. Ses principales Mines sont celles des Montagnes de Valladolid, ou *Comayagua*, celle de *Gracias à Dios*, & celles des Vallées de *Xaticalpa* & d'*Olancho*, dont tous les torrens roulent de l'or, sur-tout celui de *Guayape*, à qui on donne la qualité de Fleuve, & qui coule à douze lieues d'une Ville nommée *Saint Jean d'Olancho*.

La Province de Costa ricca, dont Waffer, Anglois, Vaz, Portugais, & d'autres Voyageurs étrangers, font une peinture qui répond mal à son nom, ne laissoit pas de renfermer aussi quelques Mines d'or & d'argent: mais la difficulté du travail les a fait abandonner, avec les Habitations voisines, telles que *Castro d'Austria* & *Bruxelles*, où les Espagnols s'étoient établis pour le travail, & dont il ne reste aucune trace.

Enfin ceux, qui se rappellent le troisième Voyage de Christophe Colomb, ne doivent pas trouver d'exagération dans l'idée que Laet donne du Veragua, lorsqu'il assure „ que cette Province est encore très riche en métaux, „ sur-tout en or, qu'on y tire du sein de la terre à chaque pas, & qu'on „ puise, dit-il, avec l'eau dans les torrens & les Fleuves (*i*)". La petite Ville de *Sainte-Foi*, située à douze lieues de celle de la Conception vers le Sud, est le lieu de la fonte, & le séjour des Officiers royaux.

On a donné, dans une autre partie de cet Ouvrage (*k*), quelques observations sur les Mines du Mexique, la méthode des Espagnols pour la séparation & la fonte des métaux. Ne craignons pas de répeter ici, pour l'intelligence de cet article, que tout Particulier, qui découvre une Mine d'or ou d'argent, peut y faire travailler, en payant au Roi le cinquième du produit: mais s'il l'abandonne, elle tombe, trois mois après, au Domaine. Le Roi accorde quatre cens piés de terrein, vers les quatre Vents principaux, depuis l'ouverture de la Mine; ou d'un seul côté, au choix du Propriétaire. Ensuite un autre a la liberté d'en ouvrir une nouvelle, à dix-huit piés de la première; & quoique cet espace soit comme un mur de séparation, il peut entrer dans le terrein du premier, en creusant sous terre, du moins jusqu'à ce qu'il rencontre ses Ouvriers. Alors il doit se retirer dans le sien, ou pousser son travail au-dessous de l'autre. Mais si la Mine,

(*i*) Laet, *ubi suprà*, page 335.

(*k*) Tome XVI. page 531.

Mine, qu'il ouvre au-dessous, est inondée par quelque source d'eau, celui qui travaille au-dessus doit lui donner la sixième partie de ce qu'il tire; & si l'eau venoit de la Mine supérieure, le Possesseur de cette Mine est obligé de la faire vuider.

Produit annuel des Mines de la Nouvelle Espagne.

Tout l'or & l'argent, qui sort des Mines de la Nouvelle Espagne, doit être porté à Mexico, & déclaré à l'Hôtel de la Monnoie. Un Voyageur célèbre a publié, vers la fin du dernier siécle, qu'il y entroit chaque année, deux millions de marcs d'argent, outre ce qui passoit par des voyes indirectes, & qu'on en frappoit tous les ans, à la Monnoye, 500000 marcs en pièces de huit.

Les Propriétaires ne payent pas seulement les frais de la Fabrique, mais ils joignent au quint, qui est le droit royal de l'ancienne déclaration, une réale, qu'on nomme le droit de Vasselage. Quoique chaque Particulier puisse faire fabriquer de la monnoye, on travaille presqu'uniquement pour les Marchands. Ils achetent tout le métal qu'on veut leur vendre, en retenant deux réales par marc; l'une pour le droit du Roi & l'autre pour la fabrique. A l'égard de l'or, qui est beaucoup moins abondant, on en fait des pièces de seize, de huit, de quatre, & de deux pièces de huit, qui se nomment des Ecus d'or. La différence pour les droits est d'une réale & demie, qu'on paie de plus pour les pièces d'or. Le titre auquel il doit être pour recevoir la marque est vingt-deux carats; & celui de l'argent, deux mille deux cens dix maravedis.

Hôtel des Monnoyes de Mexico.

On apprend, du même Voyageur, sur les informations qu'il reçut d'un Gentilhomme Espagnol, qui avoit exercé, pendant trente ans, l'Office d'Essayeur, qu'il y a, dans Mexico, huit Fourneaux pour la Monnoye, & dans l'Hôtel qui les contient un Chef, sous le titre de Trésorier, avec huit ou dix principaux Officiers qu'il commande. On consigne au Chef les barres d'argent: elles sont pesées devant lui; il tient compte du poids. Après les avoir mises au feu pour les couper, on est obligé de les mouiller, pour les y remettre, parceque le métal est aigre, & qu'il ne se fabriqueroit pas aisément sans cette operation.

On fait cinq sortes de Monnoye: des Pièces de huit, de quatre, de deux, des Pièces simples & des deniers. Lorsqu'elles ont leur juste poids, on les remet au Trésorier, qui les reçoit de la main même du Peseur, sous les yeux du Secrétaire & des autres Officiers. Comme l'argent se noircit par le mêlange de l'écume de cuivre, qui sert à la séparation (*l*), on envoye d'abord la Monnoye aux Blanchisseurs. Elle passe ensuite chez les Gardes, qui vérifient le poids. De-là elle est consignée aux Monnoyeurs, qui travaillent dans une même Salle, & qui ont aussi, pendant le jour, les cinq coins, nommés *Truxeles*, dont les Gardes sont chargés, pendant la nuit, & dont ils répondent sur leur tête. Après ces formalités, la Monnoye retourne entre les mains du Trésorier pour la délivrer aux Propriétaires;

(*l*) On ne se servoit autrefois, à Mexico, que de Mercure & de Sel pour séparer l'argent; mais cette opération étant fort longue, un Dominiquain la rendit plus facile, en donnant l'invention de l'écume de cuivre, qui échauffe sur le champ la masse. *Carreri, Tome VI, Liv.* I. *Chap.* 10.

taires; mais il en retire auparavant ce qui revient aux Officiers, c'est-à-dire à lui-même, à l'Essayeur, au Coupeur, au Secrétaire, au Peseur, aux deux Gardes, au Merino, qui est un Sous-sécretaire, à un Alcalde, aux Forgerons & aux Monnoyeurs. Cette déduction n'est pas une perte pour le Propriétaire, parcequ'elle se fait sur les deux réales qu'on ajoûte à la valeur de l'argent avant qu'il soit frappé. Le paiement se fait aux Officiers par *Maravedis* & par *Raciones* (m).

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Tous les hauts Officiers sont nommés par le Roi; & les autres achetent leurs Places, du Trésorier, pour la somme de trois mille pièces de huit. Les premiers répondent solidairement des fraudes de leurs Associés. Quoique toutes ces Charges, & celles mêmes qui s'achetent, ne soient pas héréditaires, chaque Officier a le droit de résigner la sienne; mais, pour la validité de sa résignation, elle doit être signée vingt jours avant sa mort. Celui que cette faveur regarde, est obligé d'en informer le Viceroi dans le terme de soixante jours. Il doit payer au Roi un tiers de la valeur de sa Charge, & les deux autres tiers, au Propriétaire ou à ses héritiers; sans quoi elle retourne à la Couronne. Aussi les Possesseurs font-ils, chaque mois, leur démission, pour éviter toute ombre de difficultés sur les vingt jours qu'ils doivent survivre. Le revenu annuel du Trésorier est d'environ soixante mille pièces de huit. Les Charges d'Essayeur & de Fondeur, qui appartiennent en propriété au Couvent des Carmes Déchaux de Mexico, & qui sont exercées par un seul Officier, rapportent seize mille pièces; celle du Coupeur, dix mille; & les autres, environ trois mille cinq cens. Les Forgerons, ou les Maîtres des huit Fourneaux, & les Monnoyeurs, qui sont au nombre de vingt, ont chacun, depuis huit cens jusqu'à mille pièces. Il n'y a point de si bas Offices, qu'ils ne vaillent par jour une pièce de huit: mais, comme la plûpart de ceux qui les possedent sont des Esclaves du Trésorier, il en tire ouvertement le profit.

Maison du départ.

Comme l'expérience a fait observer qu'il y avoit un peu d'or dans l'argent, les Officiers royaux ont établi un autre Hôtel, qui porte le nom de *Maison du départ*, & qui n'a point d'autre objet que la séparation de ces deux Métaux. Carreri nous en donne aussi la méthode. On fond l'argent en très petites balles, qu'on fait dissoudre dans l'eau forte. L'or reste au fond, en poudre noire; & l'on met l'eau, qui contient tout l'argent, dans deux vaisseaux de verre, dont les bouches se joignent. On les échauffe: l'eau se retire dans l'un, & l'argent demeure dans l'autre. Ensuite l'or est fondu en plaques & en barres, pour être porté à l'Essayeur, comme l'argent. On paie, pour cette opération, six réales par marc à la Maison du départ. L'Office de *Départeur* appartient à un Particulier, qui a païé au Roi,

(m) Chaque Maravedi vaut 137 Raciones. Voici l'ordre & les proportions du paiement.

	Maravedis.	Raciones.
Au Trésorier.	22 . &	120
A l'Essaïeur	1	60
Au Coupeur	5	60
Au Sécretaire	1	60
Au Peseur	1	80
A chacun des deux Gardes	1	60
Au Merino	2	16
A l'Alcalde	2	16
Aux Forgerons	24	
Aux Monnoyeurs	8	
Total	60 Maravedis.	

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

Roi, pour la Propriété, soixante & quatorze mille pièces de huit (*n*). Tous les Cantons de la Nouvelle Espagne, où la Nature a placé des Mines, ont leurs Officiers royaux, qui sont un Trésorier, un Controleur & un Major.

On n'ajoûtera rien, à ce qu'on a lu jusqu'ici dans un grand nombre de Relations, sur le transport de ces richesses & de celles qui entrent dans la Nouvelle Espagne par l'arrivée annuelle des Vaisseaux de Manille: mais, comme on a donné le nom de secondes Mines du Mexique aux Ports d'Acapulco & de Vera-cruz, qui servent de Passage à tant de trésors, on peut regarder comme les troisièmes, une multitude de Droits royaux, qui augmentent sans cesse les revenus de la Monarchie Espagnole, & dont cette idée a fait remettre ici l'explication.

Droits roiaux, qui sont une troisième espèce de Mines.

On met au premier rang le quint de tous les métaux, des perles & de toutes les pierres précieuses, sans compter un & demi par cent *pour la sortie*, & ce qui se leve sur toutes les Monnoyes qu'on fabrique à *Mexico*. Les Espagnols donnent à ce Droit le nom de *Sennoraje*, ou Droit de Seigneurie (*o*). On peut y comprendre celui qui réserve au Roi d'Espagne la moitié des *Huvacas*; c'est-à-dire, de tous les trésors cachés qu'on découvre dans les anciennes Habitations des Indiens, qui les ensevelissoient en terre, pour les besoins dont ils se croyoient menacés après leur mort, & de tous ceux qui se trouvent dans les débris des anciens Temples.

Le Droit, qui se nomme *Vacantes en Mostrencas*, donne au Roi les biens de ceux qui meurent sans héritiers, jusqu'au quatrième dégré du Sang.

Estanca de Naypes est un Droit considérable sur les Cartes à jouer. Il s'afferme; & dans toutes les Indes la Couronne en tire plus de deux millions d'écus.

On nomme *Almajarifalgos*, d'Almajarife, mot Arabe, qui signifie Homme de métier, un Droit de cinq pour cent, sur tous les Ouvrages des Manufactures d'Espagne, qu'on porte aux Indes. Ces mêmes *Ouvrages paient* deux & demi pour cent de sortie, & cinq d'entrée, autant de fois qu'ils changent de lieu dans les Indes.

Le Droit d'*Averia* est un droit de Marine, dont le revenu est employé à l'équipement des Vaisseaux qui portent l'argent du Roi. Il n'a rien de commun avec un autre Droit, qui donne au Roi la cinquième partie de toutes les prises de Mer.

Le Droit d'*Alcavala* ne s'est pas établi sans difficulté. Il consiste dans un Impôt sur tout ce qui se vend & s'achete dans le Pays, sur tout ce qui s'y échange,

(*n*) Gemelli Carreri, Tome VI, Chap. 1 & 2.

(*o*) L'Auteur, dont on emprunte ce détail, assure qu'outre ces deux droits, la Couronne prend un certain espace dans toutes les Mines qui se découvrent; soixante perches, dans celles d'argent, de fer, de cuivre, d'étain & de plomb, cinquante dans celles d'or; & que pour celles de vif-argent, comme c'est un métal nécessaire pour découvrir les autres, le Roi en retient entièrement la propriété, mais qu'il laisse trente ans de jouissance à celui qui les a découvertes. *Mémoire* publié à la fin du second Tome de l'Histoire des Flibustiers, par *Oexmelin*, sous le titre d'*Etablissement d'une Chambre des Comptes dans les Indes Occidentales*; *troisième Partie*, *Chap.* 1. L'Editeur assure que c'est la traduction d'un Manuscrit Espagnol, composé sur des Pièces autentiques dont il a vu les originaux.

échange, sur les Testamens & sur les Dons mutuels, enfin sur toutes les Charges qui se vendent. Il a commencé par deux pour cent; ensuite on l'a fait monter jusqu'à quatre. Dans le cours d'une année, il rapporte, à la Couronne, environ trois cens vingt-cinq mille ducats.

Le Droit de *Commissos* regarde tous les biens qui tombent par saisie entre les mains du Procureur Fiscal, tels en particulier que les Marchandises de Contrebande. Il est défendu de recevoir de la Chine, des Philippines, du Perou, &c. & d'y envoyer, des Marchandises qui n'aient point été déclarées aux Commissaires du Roi, sous peine de confiscation du Navire & des effets.

Waffer nous apprend qu'en vertu d'une somme de huit mille ducats que la *Contratacion* de Seville paie annuellement au Roi, elle a fermé la correspondance des Ports du Perou avec ceux de la Nouvelle Espagne; ce qui fait perdre à la Couronne plus de trois cens mille ducats, qu'elle tireroit des Droits royaux, si la liberté du Commerce étoit établie entre ces deux Régions. Elles s'aideroient mutuellement d'un grand nombre de marchandises, qui abondent dans l'une, & qui manquent dans l'autre (*p*).

Tributos vacos est le nom d'un Droit royal sur tous les Offices qui dépendent de la Cour. Il consiste dans la jouïssance de leurs revenus, jusqu'à ce qu'ils soient remplis.

Le Droit, qui se nomme *Tircios de Encommiendos*, regarde les Offices qui changent de Possesseurs, par résignation. Ceux qui sont choisis pour les remplir, doivent payer au Roi le tiers de leur valeur.

Le *Janaconas* est un Droit qui ne regarde que les Indiens, & qui les oblige de payer leur sortie lorsqu'ils quittent leurs Bourgs ou leurs Villages.

Le *Hatenuras* tombe aussi sur les Indiens, lorsque par guerre ou par confiscation, ils sont chassés de leurs Biens propres. Ce Droit leur impose l'obligation de servir à gages; & de travailler tour-à-tour aux Mines du Roi.

Les *Pulperias* sont des Cabarets où l'on donne à manger, & le nombre en est règlé dans toutes les Villes & dans tous les Bourgs. Ceux qui passent ce nombre paient, au Roi, un Tribut annuel de quarante piastres. Dans la multitude de Villes & de Bourgs dont la Nouvelle Espagne est remplie, ce Droit rapporte une fort grosse somme.

Le Droit d'entrée, pour les Negres, n'est pas moins considérable. Il est de deux piastres par tête; & tous les ans, on en apporte un grand nombre.

La Cour avoit entrepris de mettre un Impôt sur le *Pulque*, breuvage favori des Mexiquains, pour lequel il paroît que les Espagnols n'ont pas moins de goût: mais on a déja rapporté, d'après Carreri, qu'elle s'est vue comme forcée d'abandonner cette entreprise. Celle d'affermer les Salines ne lui a pas réussi plus heureusement. Les Indiens n'ont point d'argent pour acheter le sel: d'ailleurs, il s'en trouve quantité de Mines dans les Montagnes, dont il est impossible de leur fermer l'accès.

On lit, dans Waffer, que pendant la durée de l'Impôt, un Particulier, nommé François *de Cordoue*, qui en avoit l'administration, devint si riche en peu d'années, qu'il bâtit, dans la rue de Saint François, une Maison, qui

(*p*) Voyages de Lionnel Waffer, édition de Paris, *page* 253.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

qui passe pour la plus belle de Mexico, & qui n'est connue que sous le nom de *Pulcherrimo*, en sous-entendant le mot d'Edifice, parcequ'elle doit son origine au Pulque (*q*).

On ne parle point du Droit de la *Cruzade*, qui se paie avec plus de zèle dans la Nouvelle Espagne que dans tout autre lieu; mais on en nomme un autre, qui regarde aussi le Saint Siège, & qui est fondé de même sur une Bulle de composition, par laquelle ceux qui possedent, sans le savoir, quelque partie du bien d'autrui, sont absous de la valeur de trente ducats pour douze réales. Les droits de *Nejada* & de *Media annata*, qui regardent les Biens ecclesiastiques, sont en vigueur dans toute l'Amerique Espagnole, & forment, suivant l'Auteur de ces observations, un revenu si important pour la Couronne, qu'elle en tire plus que de l'Espagne entiere (*r*).

Pour la levée de tous ces Droits, chaque Province a des Officiers royaux, qui ont leurs Substituts, dans les lieux éloignés de leur demeure, & le pouvoir continuel de faire respecter leurs ordres.

Productions utiles ou curieuses.

Cette vaste étendue de Pays offre aussi quantité de productions utiles ou curieuses. Entre les mineraux, on vante une espèce de jaspe, que les Mexiquains nomment *Eztetl*, de couleur d'herbe, avec quelques petites taches de sang, dont la moindre pièce, liée au bras ou au cou, arrête toutes les dyssenteries. Il s'en trouve un autre, qu'ils appellent *Iztlia yetli Quatzalitztli* (*s*) moucheté de blanc, qui, porté dans la région des reins, appaise les douleurs néphretiques, dissout la gravelle, & triomphe de toutes sortes d'obstructions. Une troisième espèce, nommée *Tlilayotic*, de couleur plus obscure & sans taches; mais plus pesante, ne demande que d'être appliquée sur le nombril pour guerir les plus douloureuses coliques. Enfin une autre pierre noire, pesante, & fort unie, passe pour un admirable specifique contre les maladies de l'*uterus* (*t*).

Dans le voisinage de Chiautla, qui appartient à la Province de Mexique, c'est-à-dire au milieu du Continent, on voit un grand puits d'eau salée, dont les Habitans font d'excellent sel (*v*). Les Montagnes de Contacomapa & de Gualtepeque, qui sont à peu de distance, fournissent un beau jaspe verd, qui approche du porphyre.

Dans un Bourg nommé *Guadalupe*, on voit une source d'eau très froide, qui guerit de la fiévre ceux qui en boivent, & qui ne sort jamais de son lit, quoiqu'elle bouillonne continuellement plus haut que ses bords (*x*).

A Queretaro, dans le Canton de Xilotepeque, on trouve une source d'eau chaude, qui est capable de brûler en sortant de terre, & qui étant bue tiede par les Bestiaux, sert merveilleusement à les engraisser. Une autre source, du même Canton, coule en abondance pendant quatre ans, & tarit alternativement pendant quatre autres années. Il doit paroître encore plus singulier que pendant qu'elle coule, elle n'est jamais plus abondante que dans les tems de secheresse (*y*).

PROCHE

(*q*) Waffer, *ibid.* page 364.
(*r*) Oexmelin, *ubi suprà*, page 411.
(*s*) C'est-à-dire, *Emeraude obscure*.
(*t*) Monardes, dans les Exotiques de Clusius, *ubi suprà*.
(*v*) Laet, page 233.
(*x*) Waffer, *ubi suprà*, page 365.
(*y*) Laet, page 238.

Description de la Nouvelle Espagne.

Proche de l'ancien Volcan de Nixapa, dans la Province de Guatimala, un torrent d'excellente eau, qui descend de la Montagne même du Volcan, coule régulierement pendant la nuit, & cesse de couler pendant le jour. Un autre, dans le Canton de Chuleteque, coule chaque jour jusqu'à midi, & seche ensuite jusqu'au soir (z).

Il se trouve des Mouches, entre Mexico & le Port d'Acapulco, dont la piquûre est si dangereuse, qu'elle cause quelquefois la mort (a).

Dans le Canton de Guasteque, les Habitans sont affligés d'une fâcheuse maladie, causée par un grand nombre de vers, qui commencent par se former dans leurs levres. Ils n'y connoissent point d'autre remede, que de porter continuellement du sel dans la bouche (b).

Les eaux d'un Fleuve nommé *Zabuatl*, dans la Province de Tlascala, donnent la galle à ceux qui s'y baignent; on y trouve peu de Poisson (c).

Caverne surprenante.

Entre les Villes de *Cuertlavaca* & de *Tequicistepeque*, on voit, au pié d'une haute Montagne, une Caverne fort renommée. Un Dominiquain Espagnol, ayant eu la curiosité de la visiter sous la conduite de quelques Indiens, y descendit par une ouverture fort étroite, & trouva d'abord un grand espace quarré, d'environ cinquante pas, qui contient plusieurs puits, avec des degrés pour y descendre. De-là, un chemin fort tortueux le conduisit sous terre dans un autre espace beaucoup plus grand que le premier, au milieu duquel sort impétueusement une source d'eau vive, qui forme un ruisseau. Après l'avoir suivi plus d'une heure, la crainte de s'égarer, dans un lieu dont il ne voyoit pas le terme, le fit retourner sur ses pas, avec le secours d'une ficelle dont il avoit attaché le bout à l'ouverture, & qui commençoit à manquer de longueur (d).

Longues vies.

L'Yucatan jouit d'un air si sain dans les Montagnes, qu'on y a trouvé des Vieillards de cent quarante ans. Un Missionnaire Franciscain a rendu témoignage qu'en prêchant l'Evangile aux Montagnards, il avoit vu parmi eux un Homme, qui, de son propre aveu & sur les informations de ses voisins, n'avoit pas vêcu moins de trois siécles. Il avoit le corps si courbé, que ses genoux touchoient à sa tête, & la peau si dure, qu'on l'auroit cru couvert d'une écaille (e).

Pétrifications d'eau.

Dans la Province de Vera-paz, proche d'une Ville Espagnole qui se nomme *Saint-Augustin*, on voit entre deux Montagnes une Caverne formée dans le Roc, assez spacieuse pour contenir un grand nombre d'Hommes, dans laquelle il sort continuellement, de diverses fentes, une liqueur qui se change bientôt en pierre fort dure, & de la blancheur de l'albâtre. Les divers obstacles, que cette liqueur trouve à son cours, lui font prendre différentes formes dans sa transmutation. On trouve, à peu de distance, des Colomnes, & jusqu'à des Statues, qui paroissent un simple ouvrage de la nature (f). Le froid est si vif, dans l'intérieur de la Caverne, que l'Homme

(z) Waffer, *ubi suprà*, page 334.
(a) Laet, *ubi suprà*.
(b) Journal de Jean Chilton, en 1572, dans la Collection d'Hackluyt.
(c) Laet, page 251 & 252.
(d) *Ibid.* page 261.
(e) Herrera, Déc. 2. Liv. 3. & Laet page 273.
(f) *Ibid.* page 328.

me le plus robuste n'y peut résister long-tems. On y entend d'ailleurs un bruit confus d'eaux, qui semblent couler à l'entour, & qui sortant dans les lieux voisins, par quantité de torrens, se précipitent d'abord au fond d'un abyme, où elles forment une sorte de Lac, & s'échappent ensuite par un Canal, qu'elles se sont ouvert d'elles-mêmes, assez grand tout-d'un-coup pour recevoir toutes sortes de Barques.

Eau de Golfo dolce.

On admire que l'eau de Golfo dolce, qui touche au Golfe de Honduras soit parfaitement douce, comme on doit en juger par son nom. Cette singularité ne peut venir que de la multitude & de l'impétuosité des torrens, qui forment ce Golfe en sortant des Montagnes, & qui ont assez de force pour repousser constamment l'eau salée. Quelques Etrangers se sont flattés de pouvoir pénétrer par cette voie jusqu'à la Mer du Sud. Deux Anglois, Antoine *Sherley* & Guillaume *Parker*, en avoient formé l'espérance; mais, s'étant avancés l'espace de trente miles avec quelques Bâtimens legers, ils apprirent des Indiens de la Côte, qu'il ne leur restoit pas moins de vingt lieues de terre, & que la route étoit coupée par des Montagnes inaccessibles; sans compter que la mauvaise qualité de l'air, & les attaques des plus cruelles Mouches du monde, les forcèrent d'abandonner leur résolution (*g*).

Celebre Poudre.

Non-seulement c'est à Guaxaca que se fait le meilleur chocolat de toutes les Indes, mais on y compose une excellente poudre, nommée *Polvillo*, qui est la plus exquise de toutes les odeurs. Elle est si recherchée, & par conséquent si chere, que la livre en coute autant que six de chocolat. Il s'en fait un débit surprenant, dans toutes les Provinces du Mexique, au Perou, & même en Espagne. Il n'y a que les Religieuses de Sainte Catherine de Guaxaca, qui en aient la composition; celles des autres Monasteres de la Ville ne peuvent y parvenir (*h*).

Orgues de bois.

A *Pascaro*, Ville éloignée d'environ huit lieues du Port d'Acapulco, on admire des Orgues de bois, composées par un habile Indien, qui rendent des sons aussi harmonieux que les meilleures Orgues de l'Europe; la curiosité porte tous ceux qui arrivent dans la Nouvelle Espagne à les visiter.

Isles flotantes.

On a parlé de quelques petites Isles flotantes, sur le Lac de Mexico; mais elles n'approchent point de celles d'un autre Lac, que Waffer nomme *Mexicalsingo*, dont l'eau est si favorable à la végétation, que les Indiens l'ont presque changé en Jardins. Ce spectacle, dit-il, cause de l'admiration. Ils étendent, sur trois ou quatre grosses cordes, un grand nombre d'osiers, les uns sur les autres, de la longueur de soixante piés en quarré, & d'un demi-pié de hauteur; ils attachent le bout des cordes aux arbres qui bordent le Lac, & couvrent cette machine, de gason, sur lequel ils répandent de la terre & du fumier: ensuite ils y sément des fleurs & des légumes, qui croissent dans une singuliere abondance. De tant de matieres différentes, il se forme avec le tems une masse épaisse & solide, sur laquelle ils se construisent des maisons, accompagnées de petits bâtimens pour la Volaille, & de colombiers. Il arrive quelquefois que le Maître d'une Isle, étant allé vendre ses denrées dans son Canot, avec sa Femme & ses Enfans, ne retrouve plus, à son retour, son Habitation dans le lieu où il l'avoit laissée, parceque

(*g*) *Ibid.* page 330.

(*h*) Waffer, page 327.

que les cordages qui l'arrêtoient se sont rompus de pourriture, & l'ont abandonnée à l'inconstance du vent. Alors il demande à ses voisins s'ils n'ont pas vu passer son Isle; & la retrouvant à force d'informations, il la remarque avec de nouvelles cordes (*i*).

Volcans.

Entre les Volcans, qui sont en si grand nombre dans la Nouvelle Espagne, & dont les éruptions causent tant de ravages, Waffer fait admirer celui du Lac de Nicaragua, qui étant situé dans une Isle, au milieu du Lac, paroît vomir ses flammes du sein des eaux (*k*). Le même Ecrivain donne quatre-vingt lieues de tour à ce Lac (*l*), & Laet cent trente miles (*m*). Quoique l'eau en soit douce, dans toute son étendue, il a son flux & son reflux, comme la Mer. On sait que sa tête n'est séparée de la Mer du Sud, que par trois ou quatre lieues de terre (*n*); mais aucun Voyageur n'a marqué la longueur du *Desaguador*, qui est le Canal par lequel il se jette dans celle du Nord, & qui sert au Commerce de la Province avec Carthagene & Porto-bello. On le représente long & fort étroit. Alfonse Carera & Didace Machica de Suaso sont les premiers Espagnols qui ont découvert cette voie de communication, & qui en ont surmonté les dangers (*o*). Assez proche de Grenade, seconde Ville de la même Province, on trouve un autre Lac, dont l'ancien nom est *Lindiri*, & qui se joint au grand, par un Canal, à sept lieues de cette Ville. Sur ses bords s'éleve une Montagne, nommée *Mumbacho*, à la fertilité de laquelle il ne manque rien pour les arbres & les fruits, mais dont le sommet n'en est pas moins un épouvantable Volcan. On a décrit, dans un autre lieu, ceux de Tlascala & de Saint-Jacques de Guatimala (*p*). Les autres n'ont rien de plus remarquable que leur nombre.

Ce mêlange de singularités, dont la plûpart ne sont connues qu'imparfaitement par les Observations des Etrangers, doit augmenter le regret de voir tant d'utiles connoissances absolument négligées des Espagnols, & comme perdues, entre leurs mains, pour le reste de l'Univers. C'est une réflexion qui renaîtra souvent dans la suite de cet Ouvrage, si mes forces répondent à l'intention que j'ai de l'achever.

(*i*) Waffer, pages 397 & précédentes.
(*k*) Waffer, *ibid.* page 388.
(*l*) *Ibid.* page 387.
(*m*) Laet, page 342.
(*n*) *Ibid.*
(*o*) *Ibid.*
(*p*) Voyez ci-dessus pages 313 & 495.

Fin de la Dix-huitième Partie.

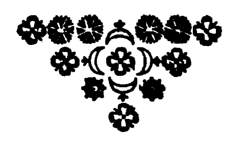


TABLE
DES
TITRES ET PARAGRAPHES
CONTENUS DANS CE VOLUME.

PREMIERS VOYAGES, DÉCOUVERTES, ET ETABLISSEMENS DES EUROPÉENS EN AMÉRIQUE.

LIVRE PREMIER.

LIVRE

TABLE DES TITRES ET PARAGRAPHES.

LIVRE SECOND.

FIN DE LA TABLE DES TITRES ET PARAGRAPHES.

De l'Imprimerie de JACQUES VAN KARNEBEEK *à la Haye.*

AVIS AU RELIEUR,

POUR

PLACER LES CARTES ET LES FIGURES

DU

DIX-HUITIÈME VOLUME.

* *Nouvelles Figures, qui ne sont point dans l'Edition de Paris.*

Ce Dix-Huitième Volume contient.

		Flor.	Sols.	
89	Feuilles y compris le Titre Rouge, à 1 sol, *font*	4 -	9 -	0
18	Figures & Cartes Géographiques, à 3 sols, *font*	2 -	14 -	0
1	Vignette, ...	0 -	2 -	0
		7 -	5 -	0
	Et pour le *Grand Papier*, ...	10 -	18 -	0

Selon les Conditions de Souscription, ceux qui ont souscrit ne payeront:

Pour le *Petit Papier* que	6 -	1 -	0
Pour le *Grand Papier* que	9 -	5 -	0

FIN DU DIX-HUITIÈME VOLUME.

